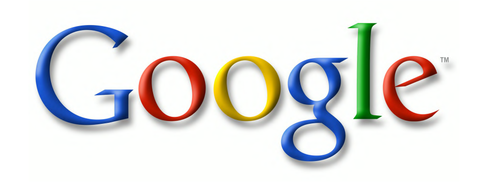
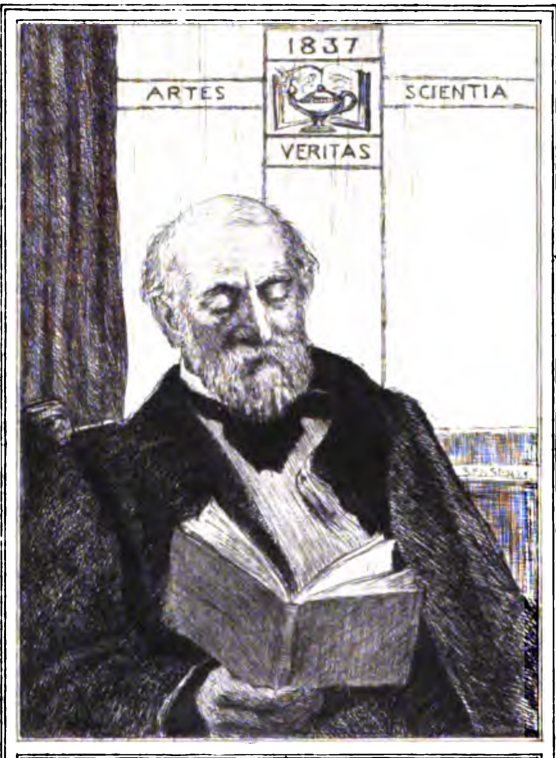
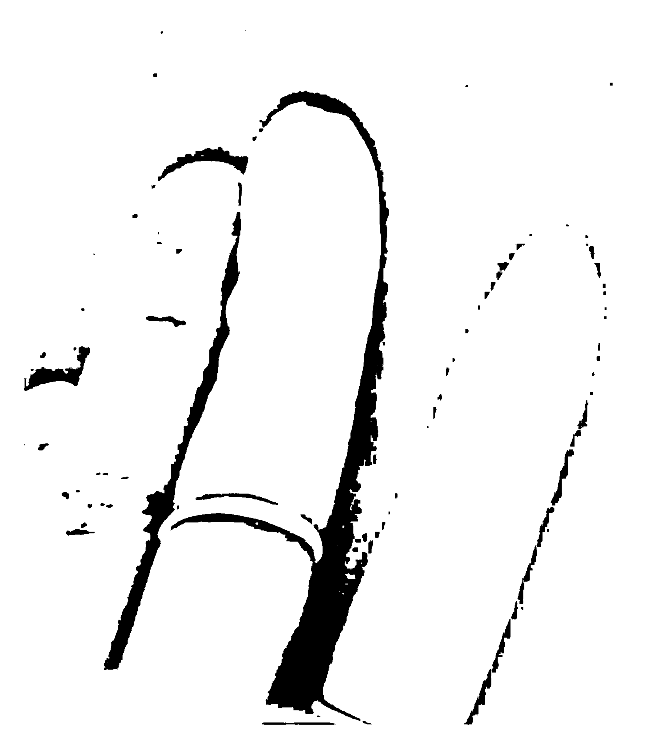





1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS



HISTOIRE ANCIENNE

DES PEUPLES

DE L'ORIENT CLASSIQUE

PARIS

IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE

9, RUE DE FLEURUS, 9


UNIV.
OF
MICH.



Statue d'Assournazirabal.

au Musée Britannique

HACHETTE & Cie



G. MASPERO

HISTOIRE ANCIENNE

DES PEUPLES

DE L'ORIENT CLASSIQUE

LES EMPIRES



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, *BOULEVARD SAINT-GERMAIN*, 79
1899



La Renaissance assyrienne et la lutte pour la Syrie.

Assournazirabal (885-860) et Salmanasar 3 (860-825). Le royaume d'Ourartou et ses rois conquérants : Ménouas et Argishtis.

La série des rois assyriens après Assourirba, et les dynasties babyloniennes : la guerre de Rammânnirâri 3 avec Shamashmoudammiq, ses victoires sur Babylone; Toukoultininip second (890-885). - L'empire à l'avènement d'Assournazirabal : l'armée assyrienne et les progrès de la tactique, la cavalerie, les machines de guerre; la condition des voisins de l'Assyrie, les procédés de la conquête assyrienne.

Les premières campagnes d'Assournazirabal au Naïri et sur le Khabour (885-882) : le Zamoua réduit en province assyrienne (881). - La quatrième campagne au Naïri et la guerre sur l'Euphrate (880); la première conquête du Bit-Adini. - La Syrie du Nord au début du neuvième siècle : sa civilisation, ses arts, ses armées, sa religion. - La soumission des Etats hittites et du Patinou : les Assyriens atteignent la Méditerranée.

L'Empire après les guerres d'Assournazirabal. - Construction du palais de Kalakh : l'architecture et la sculpture assyriennes au neuvième

siècle. - Le tunnel de Négoub et le palais de Balawât. - Les dernières années d'Assournazirabal : sa campagne de 867 contre le Naïri. - La mort d'Assournazirabal (860) : son caractère.

Salmanasar 3 (860-825) : l'état de l'Empire à son avènement. - L'Ourartou : sa constitution physique, ses peuples, ses villes, ses temples, ses dieux. - La première campagne de Salmanasar 3 contre l'Ourartou : il pénètre jusqu'au lac de Van (860). - La conquête du Bit-Adini et du Naïri (859-855).

L'attaque contre Damas : la bataille de Qarqar (854) et la guerre contre Babylone (852-851). - L'alliance de Juda et d'Israel, la mort d'Akhab (853) ; la résistance victorieuse de Damas aux entreprises assyriennes (849-846). - Moab délivré d'Israel, Mésha ; la mort d'Adadidri et l'avènement de Hazael ; la chute de la maison d'Omri, Jéhu (843). - La défaite de Hazael et l'hommage de Jéhu (842-839).

Guerres en Cilicie et au Namri (838-835) : les dernières batailles de Salmanasar 3 et ses constructions, la révolte d'Assourdaninabal. - Shamshirammân 4 (825-812), ses trois premières expéditions, ses campagnes contre Babylone. - Rammânnirâri 4 (812-783). - Jéhu, Athalie, Joas : la suprématie de Hazael sur Israel et sur Juda. - Victoire de Rammânnirâri sur Mari, et soumission de la Syrie entière aux Assyriens (803).

Les progrès de l'Ourartou : les conquêtes de Ménouas et d'Argishtis 1, leurs victoires sur l'Assyrie. - Salmanasar 4 (783-772). Assourdân 3 (772-754). - Assournirâri 3 (754-745).

La Déchéance de l'Assyrie et le triomphe de l'Ourartou.





UN RAID DE CAVALERIE ASSYRIENNE PAR LA PLAINE ET PAR LA MONTAGNE[1].

CHAPITRE PREMIER

LA RENAISSANCE ASSYRIENNE ET LA LUTTE POUR LA SYRIE

ASSOURNAZIRABAL (885-860) ET SALMANASAR III (860-825). — LE ROYAUME D'OURARTOU ET SES ROIS CONQUÉRANTS : MÉNOUAS ET ARGISHTIS.

L'ASSYRIE reparut la première. Moins vieille que l'Égypte et que la Chaldée, il lui fallait moins de temps pour recouvrer ses forces après chaque crise d'affaissement, et pour assumer l'offensive sur toutes ses frontières. Une nuit d'oubli l'enveloppe d'abord, elle et ses souverains, pendant les années qui suivirent les victoires éphémères et les désastres d'Assourirba[2]. On y entrevoit, vers une date incertaine, un Irbarammân et un Assournadinakhé II occupés vaguement à édifier une nécropole et des palais[3]; puis, aux environs de 950, un Tiglatphalasar II surgit et retombe sans rien nous laisser que son nom[4]. Un Assourdân II le remplace vers 935, et semble

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un bas-relief de Koyoundjik, du temps de Sennachérib*; cf. LAYARD, *Monuments of Nineveh*, t. II, pl. 38. La lettrine, qui est également de Faucher-Gudin, représente l'Obélisque brisé d'Assournazirabal, dont les bas-reliefs n'ont pas été publiés encore; cf. HORMUZD RASSAM, *Asshur and the Land of Nimrod*, p. 8, 9, et pl. III.

2. Cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. II, p. 664-665, de cette *Histoire*.

3. *Inscription de l'Obélisque brisé*, col. II, l. 4-6; cf. PEISER, *Inschriften Aschur-nâsir-abal's*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 126-127.

4. Nous ne connaissons Tiglatphalasar II que par une brique, sur laquelle il est indiqué comme étant le grand-père de Rammânnirâri II (PINCHES, *a Guide to the Nimroud Central Saloon*, p. 9, n° 72; cf. WINCKLER, *Studien und Beiträge zu der Babylonisch-Assyrischen Geschichte*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. II, p. 311-312).

concentrer son activité sur les travaux publics : il creuse un canal pour amener l'eau dans la capitale[1], il répare des temples, il fortifie des villes[2]. Rammânnirâri III, qui lui succéda en 912, se dessine d'un contour moins indécis sur le fond nébuleux de cette histoire : il restaura dans Assour la porte du Tigre et la portion attenante de la muraille[3], il élargit le sanctuaire principal[4], il ramena plusieurs des provinces rebelles à l'obéissance[5], et il guerroya heureusement contre ses voisins du Kardouniash. Babylone était en proie aux discordes civiles et aux invasions étrangères, depuis que la race de Naboukodorosor Ier s'y était éteinte[6]. Les tribus araméennes, mêlées ou juxtaposées aux débris des Cosséens qui bordaient le golfe Persique, y formaient déjà peut-être la nation puissante des Kaldou[7]. On a supposé, non sans vraisemblance, qu'un certain Simashshikhou, régent des pays de la mer, qu'on rencontre aussitôt après le dernier prince de la lignée de Pashé[8], était un de ses chefs. Il s'efforça de pacifier la cité, il releva la ziggourat du Soleil que les nomades avaient détruite à Sippar[9], puis il fut assassiné au bout de dix-huit ans; son fils Éâmoukînshoumou demeura trois ou six mois aux affaires, Kashshounadînakhé domina trois ou six ans, enfin un homme de la maison de Bâzi, Éoulbarshâkinshoumou s'empara du sceptre[10]. Sa dynastie compta trois membres, lui compris, et elle fut dépossédée, après vingt ans, par un Élamite qui exerça sept ans l'autorité[11].

1. *Inscription de l'Obélisque brisé*, col. II, l. 20; cf. PEISER, *Inschriften Aschur-nâsir-abal's*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 128-129.

2. *Annales d'Assournazirabal*, col. I, l. 30-31; cf. *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 56-57.

3. *Inscription de l'Obélisque brisé*, col. II, l. 24-26.

4. WINCKLER, *Studien und Beiträge*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. II, p. 311-312.

5. *Annales d'Assournazirabal*, col. I, l. 29-30; cf. *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 56-57.

6. Voir ce qui est dit plus haut à ce sujet au t. II, p. 665, de cette *Histoire*.

7. Les noms de Chaldéens et de Chaldée étant employés dans l'usage courant pour désigner le peuple et le pays de Babylone, je conserverai le terme de *Kaldou, Kaldi*, lorsqu'il s'agira des tribus araméennes qui formèrent le peuple des Chaldéens véritables.

8. Voir ce qui est dit à ce sujet au t. II, p. 669, de cette *Histoire*. Le nom de ce prince a été lu Simbarshikhou par Peiser, et cette lecture adoptée par ROST, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 26; Simbarshikhou se serait abrégé en Zibir, et nous aurions à l'identifier avec le Zibir qu'Assournazirabal mentionne dans ses *Annales*, col. II, l. 84, comme un roi de Kardouniash antérieur à son époque (cf. la mention en question plus bas, au t. III, p. 26, de cette *Histoire*).

9. *Inscription de Naboubaliddin*, col. I, l. 1-23, dans RAWLINSON, *Cun. Ins. W. As.*, t. V, pl. 60; cf. PINCHES, *Remarks upon the recent Discoveries of M. Rassam at Aboo-Habba*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie biblique, 1880-1881, t. III, p. 110-111, et *the Antiquities found by M. H. Rassam at Abu-Habbah* (*Sippara*), dans les *Transactions*, t. VIII, p. 165, 169, SCHEIL, *Inscription de Nabû-abil-iddin*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. IV, p. 325-326, JEREMIAS, *die Cultustafel von Sippar*, dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. I, p. 269-270, et PEISER, *Inschrift des Nabû-abal-iddin* dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, 1re partie, p. 174-183.

10. Le nom de ce roi peut se lire Édoubarshakînshoumi (ROST, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 27; cf. p. 19, note 3). La maison de Bâzi tire son nom d'un ancêtre qui l'aurait fondée à une époque inconnue, mais qui n'aurait point régné sur la Chaldée. Winckler a conjecturé avec quelque raison que le sens de ce nom se perdit par la suite à Babylone, et que l'on y confondit la maison chaldéenne de Bâzi avec le pays arabe de Bâzou : cela expliquerait pourquoi Bérose attribua une origine arabe à celle de ses dynasties qui comprend la dynastie éphémère de Bît-Bâzi (WINCKLER, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 5-6; cf. ROST, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 19-20).

11. Ces événements ne nous sont connus que grâce aux textes du canon babylonien publiés et tra-

Ce furent des temps de pauvreté et de disette, pendant lesquels les Arabes ou les Araméens ravagèrent les campagnes et pillèrent les biens des dieux sans plus de respect que ceux des particuliers. L'Élamite mort vers 1030, un Babylonien de noble extraction chassa les intrus, et il réussit à réunir la meilleure partie du royaume sous sa tutelle[1]. Cinq à six de ses descendants s'étaient déjà éclipsés dans l'oubli, et un certain Shamashmoudammiq languissait sur le trône, lorsque les entreprises de Rammânnirâri III précipitèrent derechef Assour contre Babel. Les armées se choquèrent une fois de plus dans la lice de leurs joutes anciennes, entre le Zab inférieur et la Tournat. Shamashmoudammiq, battu à plates coutures au mont Ialmân[2], survécut peu à son échec, et Naboshoumishkoun, qui ceignit la couronne après lui, ne montra ni plus d'habileté ni plus d'énergie. Les Assyriens lui enlevèrent les forteresses de Bambala et de Bagdadou, le délogèrent des positions où il s'était retranché, le prirent lui-même dans la débâcle et le condamnèrent à une captivité perpétuelle[3]. Son successeur leur abandonna la plupart des districts situés sur

duits par G. Smith (*on Fragments of Inscriptions*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie biblique, t. III, p. 374-376), par Pinches (*the Babylonian Kings of the second Period*, dans les *Proceedings*, 1883-1884, t. VI, p. 196-197), par Sayce (*the Dynastic Tablets*, dans les *Records of the Past*, 2[nd] ser., t. I, p. 17, 21). L'inscription de Naboubaliddin (*col. I, l. 24-30, col. II, l. 1-17*) nous apprend que Kashshounadînakhé et Éoulbarshâkinshoumou continuèrent les travaux que Simashshikhou avait entrepris dans le temple du Soleil à Sippar.

1. Les noms des premiers rois de cette dynastie sont détruits dans les exemplaires qui nous restent du canon royal. Les trois dynasties précédentes se rétablissent comme il suit :

Simashshikhou	18 ans 5 mois	var.	17 ans 3 mois.
Éâmoukînshoumou.	5 mois	»	3 mois.
Kashshounadînakhé	3 ans	»	6 ans.
Total pour la dynastie de la mer.	21 ans 5 mois	»	23 ans 6 mois.
Éoulbarshâkinshoumou	17 ans	»	15 ans.
Ninipkoudourousour.	3 ans	»	2 ans.
Shilanîmshoukamouna	3 mois	»	3 mois.
Total pour la dynastie de Bâzi..	20 ans 3 mois.		

Sur les différences qu'on remarque dans les années de règne, outre ce qui est dit au t. I, p. 593-594 de cette *Histoire*, cf. Fr. Delitzsch, *Assyriologische Miscellen*, dans les *Berichte* de l'Académie des Sciences de Saxe, II, 1894, p. 189, et Rost, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 26, note 2. Une borne publiée par Belser, *Babylonische Kudurru Inschriften*, dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. II, p. 171-185, et traduite par Peiser, *Texte juristischen und geschäftlichen Inhalts*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. IV, p. 82-93, porte le nom de Ninipkoudourousour, avec la date de l'an III, et la mention d'un roi Naboukînabal qui aurait régné vingt-quatre ans. D'après Rost (*Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 67-68), ce serait le premier roi de la dynastie babylonienne qui suivit la dynastie de Bâzi; un certain Irbamardouk, cité dans une inscription de Mérodachbaladan II (Peiser-Winckler, *Inschriften Merodach-Baladan's II*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, p. 186-187, col. II, l. 43-44), devrait être rangé parmi les cinq ou six princes inconnus qui auraient succédé à ce Naboukînabal.

2. Sur les variantes de ce nom qu'on rencontre dans les inscriptions, cf. Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 204-205. Ainsi que je l'ai dit ailleurs (t. II, p. 119, note 3, de cette *Histoire*), Winckler identifie le site des pays qui se trouvaient autour de l'Ialmân avec le canton de l'Holwân actuelle (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 81-82).

3. Shamashmoudammiq paraît être mort vers 900. Naboshoumishkoun ne régna très probablement qu'un an ou deux, de 900 à 899 ou à 898. Le nom de son successeur est détruit dans l'*Histoire Synchronique* : ce pourrait être Naboubaliddin, dont la vie semble avoir été longue, mais il est prudent d'admettre jusqu'à nouvel ordre que ce fut un souverain différent de Naboubaliddin, et dont le nom est encore inconnu (Rost, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 69).

la rive gauche du Zab inférieur entre le mont Zagros et le Tigre[1], et la paix, scellée bientôt par un double mariage, ne fut plus troublée pendant près d'un demi-siècle. Toukoultininip II aimait la bataille; « il culbuta ses adversaires et « il exposa leurs têtes sur des pieux[2] », mais il porta son effort au Naïri contre les peuples du Nord et de l'Ouest. Le détail de ses expéditions est inconnu; on devine seulement qu'en six ans, de 890 à 885[3], il assujettit la vallée du Haut-Tigre et les cantons montagneux qui la divisent de la Mésopotamie. Arrivé à la source du fleuve, il y écrivit, à côté de l'image de Tiglat-phalasar Ier, une légende qui subsiste encore sur le rocher[4]. On y lit qu' « à « l'aide d'Assour, de Shamash et de Rammân, les dieux de son culte, il « poussa jusque-là. Les montagnes puissantes, il les subjugua du lever du « soleil à son coucher; victorieux, irrésistible, il parvint ici, et, semblable « à l'éclair, il franchit les rivières furieuses[5]. »

Il n'eut pas longtemps à jouir de son triomphe, mais sa mort ne ralentit pas l'impulsion imprimée aux affaires publiques. Le royaume qu'il léguait à l'aîné de ses fils, Assournazirabal, ne conservait presque plus rien des contrées qui payaient le tribut aux souverains d'autrefois[6]. Il embrassait seulement, en dehors de l'Assyrie propre, les portions du Naïri annexées depuis une génération; le reste avait regagné graduellement la liberté, d'abord les dépendances excentriques, la Cilicie, la Mélitène, la Syrie septentrionale, puis les provinces plus proches de la capitale, les vallées du Masios et du Zagros, les steppes du Khabour, même certains cantons tels que le Loubdi ou le Shoupria, qui avaient été répartis entre des colons assyriens à diverses époques, après des campagnes heureuses[7]. C'était la conquête à recommencer presque entière, dans les mêmes conditions à peu près où elle s'était accomplie pour la pre-

1. *Histoire synchronique*, col. III, l. 1-21; cf. SAYCE, *the Synchronous History of Assyria and Babylonia*, dans les *Records of the Past*, 2nd ser., t. IV, p. 32, et PEISER-WINCKLER, *die sogenannte Synchronistiche Geschichte*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 200-201. Voir la restitution de ce passage de l'*Histoire synchronique* dans WINCKLER, *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 246.

2. *Annales d'Assournazirabal*, col. I, l. 28-29.

3. Les portions conservées du canon des *limmou* (cf. t. II, p. 620-621) commencent en 893, vers la fin du règne de Rammânnirâri II. La ligne qui distingue les deux règnes l'un de l'autre est tirée entre le nom du personnage qui répond à l'année 890, et celui de Toukoultininip qui répond à l'année 889 : les débuts de Toukoultininip II tombent donc en 890, et sa mort six ans plus tard, en 885. Cf. la liste dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 204.

4. Cf. ce qui est dit de l'inscription de Tiglatphalasar Ier au t. II, p. 658-659, de cette *Histoire*.

5. SCHRADER, *die Keilinschriften am Eingange der Quellgrotten des Sebeneh-Su*, p. 14-19, 28. Cette inscription et le bas-relief qu'elle accompagnait sont mentionnés dans les *Annales d'Assournazirabal*, col. I, l. 104-105, cf. ce qui est dit à ce sujet plus bas, au t. III, p. 19, de cette *Histoire*.

6. Pour le détail et l'étendue de ces premières conquêtes assyriennes, cf. ce qui est dit plus haut, au t. II, p. 604 sqq., de cette *Histoire*.

7. On a vu l'indication de quelques-unes de ces colonies au t. II, p. 608-609, 640, 657, 665, 667, 668, de cette *Histoire*. Pour le Loubdi et pour le Shoupria, cf. ce que dit WINCKLER, *Altorientalische Forschungen*, t. II, p. 46-48.

mière fois. Le pays, il est vrai, avait retrouvé la fougue et l'élasticité de sa jeunesse. La population en était toujours robuste, énergique, dévouée à ses maîtres, prête à les suivre avec une confiance aveugle dans toutes les voies où il leur plairait l'entrainer. Et l'armée comprenait, avec les mêmes organes qu'au temps de Tiglatphalasar, piquiers, archers, frondeurs, sapeurs, un élément nouveau, dont l'apparition sur les champs de bataille allait changer



UN CAVALIER ASSYRIEN ARMÉ DE L'ÉPÉE[1].

du tout au tout les procédés de la guerre, la cavalerie réelle à côté de la charrerie. Elle se composait encore d'un petit nombre de soldats, casqués et cuirassés ainsi que les fantassins, mais vêtus d'un pagne collant au lieu du jupon flottant dont les plis longs les auraient embarrassés. Une moitié d'entre eux maniait l'épée et la lance, l'autre moitié l'épée et un arc plus court que celui de l'infanterie. Le cheval avait une bride, un harnachement de front, et point de selle; on l'enfourchait à cru, le buste droit et souple sur la hanche, les genoux hauts, les cuisses serrées fortement aux flancs de la bête, les jambes ballantes depuis le genou. Chaque gendarme était doublé pour ainsi dire d'un écuyer qui chevauchait de front avec lui pendant l'action et qui lui tenait les guides, de sorte qu'il eût les deux mains libres pour se servir de ses armes.

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un des bas-reliefs en bronze de la porte de Balawât.* L'artiste assyrien a marqué la tête et les jambes du second cheval, qu'on aperçoit en profil derrière celles du premier, mais il a oublié d'indiquer le restant du corps et le second cavalier.

Cette troupe se défiait d'elle-même, et elle ne se séparait guère des autres afin d'opérer seule à distance : elle cheminait de concert avec les chars, et elle les escortait, comme une sorte d'infanterie montée, dans les entreprises qu'il fallait mener vivement, et où l'infanterie ordinaire aurait retardé l'allure des charriers[1]. L'armée ainsi complétée était sinon plus solide, du moins plus



UN ARCHER ASSYRIEN À CHEVAL ET SON ACOLYTE, CHARGEANT[2].

efficace qu'au début; la discipline y persistait aussi sévère, l'esprit militaire aussi ardent, l'équipement aussi perfectionné, la tactique aussi savante[3]. Elle commençait même à forcer les villes par science d'ingénieur aussi bien que par la sape ou par l'escalade, et, si elle ne traînait pas encore derrière elle un parc de machines, elle savait improviser à l'occasion et employer des engins dont la puissance avait raison des murailles les plus épaisses[4]. Elle connaissait

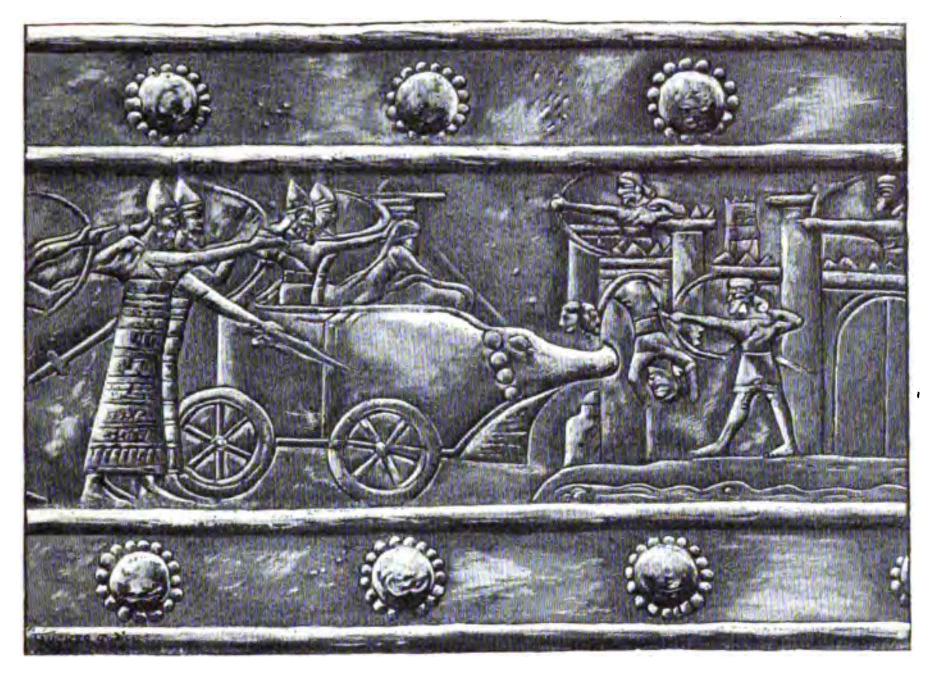
1. L'histoire de la cavalerie assyrienne a été esquissée rapidement par G. Rawlinson, *the Five Great Monarchies*, 2nd ed., t. I, p. 422 sqq. Les cavaliers isolés ne devaient pas manquer dans les armées assyriennes plus que dans les égyptiennes (cf., sur les cavaliers égyptiens, ce qui est dit au t. II, p. 218, de cette *Histoire*), mais on ne trouve aucune mention d'un corps de cavalerie parmi les inscriptions antérieures à Assournazirabal; l'emploi de cette arme a dû commencer par conséquent entre Tiglatphalasar Ier et Assournazirabal, plus près de celui-ci que de celui-là. Assournazirabal lui-même parle assez rarement de sa cavalerie (*Annales d'Assournazirabal*, col. II, l. 70-71, 72-73, 103), mais il cite à plusieurs reprises les cavaliers des principautés araméennes et syriennes qu'il incorpora à sa propre armée (*Annales d'Assournazirabal*, col. III, l. 58, 60, 63, 69, 77).

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un des bas-reliefs en bronze de la porte de Balawât.*

3. Sur l'organisation des armées assyriennes et sur leur tactique, antérieurement à l'emploi de la cavalerie, cf. ce qui est dit plus haut, au t. II, p. 626-642, de cette *Histoire*.

4. Sur les machines de guerre assyriennes, voir M. Dieulafoy, *l'Acropole de Suse*, p. 148-158, et Jeremias-Billerbeck, *der Untergang Nineveh's*, dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. III, p. 178-184. L'hé-

toutes les variétés du bélier : le bélier à bras, simple poutre ferrée brandie par une vingtaine d'hommes; le bélier de position. où la poutre est suspendue à un échafaudage et se manœuvre au moyen de cordages; le bélier mobile sur quatre ou six roues qui permettent de l'approcher ou de l'éloigner à volonté. Celui-ci revêtait des formes de fantaisie selon l'humeur des ingénieurs mili-



LA TRUIE MOBILE FAISANT BRÈCHE DANS UN MUR DE FORTERESSE[1].

taires : par exemple, on lui coiffait la pointe d'un bronze massif qui simulait une tête bestiale, et on lui prêtait l'aspect général d'une truie prête à fouiller de son groin les défenses de l'adversaire. Le plus souvent on recouvrait la charpente d'une carapace en cuir vert ou en grosses étoffes de laine superposées, qui la protégeaient contre le heurt des projectiles; parfois, l'abri se compliquait d'une coupole et même d'une tour, où des archers s'installaient afin de nettoyer la courtine en face du point d'attaque. Les hélépoles étaient construits et mis en batterie à quelque distance, puis on aplanissait le terrain devant eux et l'on traçait une chaussée régulière, pavée de briques dans les

lépole est si complet déjà sous Assournazirabal, qu'il devait avoir été inventé assez longtemps avant l'exécution des premiers bas-reliefs sur lesquels nous le voyons représenté : les ressemblances qu'il présente avec l'hélépole grec avaient fourni à Hœfer l'un des principaux arguments sur lesquels il s'appuyait pour rejeter les monuments de Khorsabad et de Koyoundjik jusque fort avant dans l'époque perse ou parthe (*Chaldée, Assyrie*, p. 318-319).

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un des bas-reliefs en bronze de la porte de Balawât.*

endroits où le sol semblait manquer de consistance; ces préliminaires achevés, des relais d'escouades les poussaient en avant jusqu'à la portée convenable. Le premier effort était rude pour les servants chargés du branle, car la poutre était énorme, et le fer de lance ou le bloc de métal carré qui la garnissait pesait lourd. Les assiégés essayaient de paralyser l'engin ou de le démolir. Ils faisaient pleuvoir sur la toiture les torches, les étoupes embrasées, la poix



L'HÉLÉPOLE À TOURELLE ET À DÔME ATTAQUANT LES MURS D'UNE VILLE[1].

brûlante, les pots à feu; ils s'efforçaient de capter la tête avec des chaînes ou des crochets, et de l'immobiliser ou de l'attirer à eux; ils réussissaient parfois à l'écraser d'un quartier de roche. Les Assyriens ne se décourageaient pas pour si peu; ils éteignaient les commencements d'incendie, ils débridaient à force de bras les poutres saisies, et si, malgré leur persévérance, l'une d'elles s'endommageait, ils avaient des pièces de rechange prêtes, et ils raccordaient le jeu après quelques instants. Les murs en briques, même cuites, ou en petits moellons, ne résistaient guère. Ils tremblaient au premier coup, s'entamaient rapidement et s'écroulaient en quelques jours, souvent en quelques heures : la pédaille n'avait plus qu'à grimper à l'assaut par la brèche que les pionniers lui avaient ouverte.

Toutefois cette discipline et ces vertus que l'armée assyrienne manifestait au plus haut degré, elles lui étaient communes avec les armées de tous les grands

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un bas-relief de Nimroud, conservé au British Museum*; cf. LAYARD, *Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 17.

États, avec celles de l'Élam ou de Damas, du Naïri et des Khâti, avec celles de la Chaldée; toutes la valaient à compte égal, et leurs forces s'équilibraient si juste à l'ordinaire que nulle n'était capable d'infliger aux autres une de ces défaites qui consomment la ruine d'un empire. Les luttes acharnées qui ensanglantaient presque périodiquement les marches du Tigre et du Zab, quel résultat avaient-elles produit depuis l'origine? Elles avaient abouti le plus souvent,



LES ASSIÉGÉS ESSAYENT DE PARALYSER OU DE DÉTRUIRE L'HÉLÉPOLE[1].

soit à consolider les belligérants dans leurs possessions respectives, après beaucoup de dégâts et de vies perdues, soit à livrer au moins battu des deux une dizaine de bourgades ou de forteresses, dont la plupart lui échappaient à l'occasion prochaine pour faire retour à son rival[2]. La chute même de la capitale n'achevait rien, mais elle laissait le vaincu si peu résigné et le vainqueur si endolori par sa victoire, qu'il ne pouvait maintenir son ascendant au delà d'un très petit nombre d'années. Deux fois au moins en trois siècles un roi d'Assyrie était entré dans Babylone, et deux fois les Babyloniens, expulsant leur maître d'un jour, l'avaient reconduit, trompettes sonnant, au delà de ses frontières. Il en était resté aux dynasties ninivites des prétentions à la suzeraineté qu'elles étaient incapables le plus souvent de faire prévaloir, mais que

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un bas-relief de Nimroud, conservé au British Museum*; cf. LAYARD, *Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 19.
2. Voir le peu qu'on sait jusqu'à ce jour de ces guerres entre l'Assyrie et la Chaldée, au t. II, p. 592-593, 595-597, 604-612, 662-664, de cette *Histoire*.

leurs membres se léguaient de génération en génération, et que rien n'était censé prescrire en théorie : dans la pratique, ils n'arrivaient pas à *saisir les mains de Bel* pour régner eux-mêmes sur Babylone, ni à extorquer au souverain indigène l'aveu officiel de sa vassalité. Assournazirabal, instruit sans doute par l'expérience du passé, évita résolument ces conflits directs où tant de ses prédécesseurs avaient usé leur existence. S'il ne renonça pas aux prétentions héréditaires, du moins il les laissa dormir. Il préféra s'accommoder aux clauses du traité signé quelques années plus tôt par Rammânnirâri, même quand Babel ne les observait pas; il ferma les yeux sur tous les actes d'hostilité mal déguisée auxquels il fut en butte[1], et il dépensa son activité entière contre des adversaires moins redoutables. S'il confinait au Kardouniash vers le Sud, partout ailleurs une bande plus ou moins large de tribus ou de cités moindres le séparait des rares États assez robustes pour balancer sa fortune, à l'Est et au Nord-Est, les barbares de race obscure dont les châteaux et les villages s'échelonnaient sur les hauts affluents du Tigre ou sur les premiers gradins du plateau iranien, puis, à l'Ouest et au Nord-Ouest, les nomades et les principautés pour la plupart araméennes qui avaient pullulé depuis un siècle dans les montagnes du Tigre et dans les steppes de la Mésopotamie. C'étaient des peuples fiers, belliqueux, patients, jaloux de leur indépendance, prompts à s'armer pour la défendre ou pour la recouvrer, mais chacun d'eux ne possédait qu'un domaine de proportions médiocres et ne disposait que d'un chiffre restreint de soldats. Parfois, il est vrai, la nature du sol qu'il habitait lui était un auxiliaire précieux, et elle l'aidait à compenser l'infériorité du nombre par l'avantage de la position. Il se retranchait derrière un de ces cours d'eau impétueux, le Radanou, les Zab ou la Tournat, dont le régime est d'un torrent plus que d'une rivière et que la berge surplombe, abrupte comme une muraille au-dessus d'un fossé, ou bien il se réfugiait sur une crête de hauteurs boisées et il y attendait l'assaut parmi les rochers et les pins. Non seulement Assour les surpassait tous, sinon par la qualité, du moins par la quantité des hommes, mais, debout au milieu d'eux, il pouvait choisir à son gré celui qui lui paraissait offrir la proie la plus facile, et, se ruant sur lui à l'improviste, l'accabler de son poids. Les voisins n'intervenaient guère, trop heureux le plus souvent d'assister en paix à l'écrasement d'un rival dangereux, mais leur tour arrivait

1. On verra plus loin (cf. t. III, p. 28-30 de cette *Histoire*) qu'il ne fit point un *casus belli* de la présence parmi les alliés des Zoukhi de troupes cosséennes, même commandées par un frère et par un des principaux officiers du roi de Babylone.

bientôt de succomber, sans que nul autour d'eux songeât plus à les plaindre qu'eux-mêmes n'avaient songé à plaindre les autres. L'Assyrien ravageait leurs campagnes, rançonnait leurs chefs, rasait leurs citadelles, ou, s'il les épargnait, il y logeait des garnisons qui commandaient le pays; il grossissait son trésor de leurs revenus, il incorporait leurs soldats parmi les siens, et, lorsque, après les avoir absorbés successivement, il se heurtait enfin à l'un des grands



LES ESCARPEMENTS DU ZAB[1].

États dont ils lui avaient masqué les abords, l'appoint d'argent et d'hommes qu'il tirait d'eux l'enhardissait à accepter ou à provoquer la guerre avec une presque certitude de la victoire.

Dès le lendemain même de son avènement, Assournazirabal tâta ceux de ces confins où la population était le plus morcelée et devait opposer le moins de résistance efficace à ses desseins[2]. Il se jeta vers l'angle Nord-Ouest de son

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. Binder, communiquée par le P. Scheil.*

2. Le principal document pour l'histoire d'Assournazirabal est le *Monolithe de Nimroud*, découvert par Layard dans les ruines du temple de Ninip, et qui porte la même inscription sur les deux faces. C'est une compilation de divers documents, comprenant : 1° un récit suivi des campagnes des six premières années, qui se terminait par un résumé des résultats obtenus pendant cette période; 2° le récit de la campagne de l'an VI, puis celui de trois campagnes non datées, dont la dernière est celle de Syrie, enfin l'histoire d'une dernière campagne, qui est celle de l'an XVIII, et un second sommaire. L'inscription, dont on connait plusieurs exemplaires, incomplets pour la plupart, a été publiée par H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 17-26, cf. pl. 27, et t. III, pl. 6; elle a été traduite entièrement en français par Oppert, *Histoire des Empires de Chaldée et d'Assyrie*, p. 72-102, et par Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 66-93; en anglais par Rodwell, *Annals of Assur-nasir-pal*, dans les

territoire, envahit brusquement le Noummi[1], enleva au pas de course Goubbé, la capitale, et une demi-douzaine de places secondaires, Sourra, Aboukou, Aroura, Aroubi. Les habitants se concentrèrent sur une chaine de montagnes qu'ils réputaient inaccessible : la cime en semblait « la pointe d'un poignard de fer », et elle se dressait si ardue que « nul oiseau ailé du ciel ne l'osait affronter ». Il employa trois jours seulement à en gravir les pentes et à forcer les retranchements qui y avaient été accumulés : deux cents des défenseurs périrent les armes à la main, le reste fut pris. Le Kirrouri[2], effrayé par cette exécution, se soumit sans réserve, livra ses chevaux, ses mulets, ses bœufs, ses moutons, du vin, des vases d'airain, accepta des préfets assyriens qui se chargèrent d'y percevoir le tribut. Les cantons voisins imitèrent son exemple, l'Adaoush, le Gilzân, le Khouboushkhia[3]; ils envoyèrent des cadeaux considé-

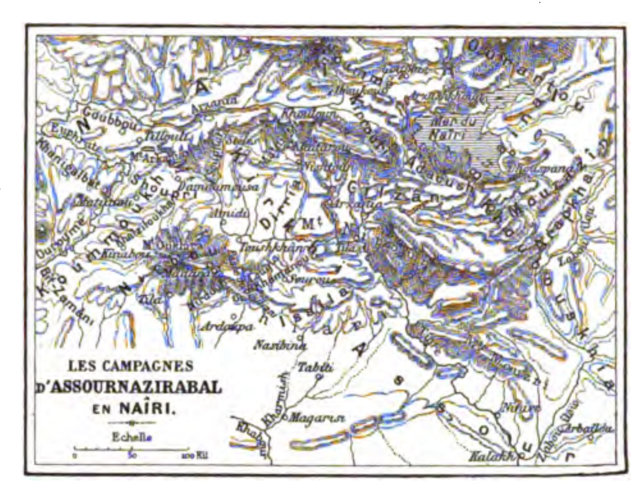
Records of the Past, 1[re] ser., t. III, p. 37-80, et par Sayce, *the Standard Inscription of Assur-natsirpal*, dans les *Records of the Past*, 2[d] ser., t. II, p. 128-177; en allemand par Peiser, *Inschriften Aschur-nâsir-abal's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 50-119; une traduction de la première colonne (l. 1-99), avec spécimen d'un commentaire détaillé, a été éditée en 1885 par H. Lhotzky, *die Annalen Asurnazirpals (884-860 a. Chr.) nach der Ausgabe des Londoner Inschriftenwerkes verschrieben, übersetzt und erklärt*. Un monolithe trouvé dans les ruines de Kourkh, à quelque distance de Diarbékir, et publié dans H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. III, pl. 6, renferme quelques additions importantes au récit des campagnes de la cinquième année (l. 42-52). Les autres inscriptions, assez nombreuses, qui nous sont parvenues d'Assournazirabal, ne renferment aucun renseignement d'importance qu'on ne trouve dans le texte des Annales; les dédicaces des plaques (Layard. *Inscriptions in the Cuneiform Character*, pl. 1-11), dont les fragments sont dispersés dans les divers musées de l'Europe, ont été traduites en anglais par Fox Talbot, *Standard Inscription of Ashur-akh-bal*, dans les *Records of the Past*, 1[re] ser., t. VII, p. 9 sqq., et en allemand par Schrader, *Inschrift Assur-nasir-habal's Königs von Assyrien*, 1879. L'inscription de l'Obélisque brisé, dont j'ai employé souvent déjà les données, contient dans sa seconde colonne quelques notices sur les travaux du roi.

1. Le Noummi ou Nimmi, mentionné déjà dans les Annales de Tiglatphalasar I[er] (col. IV, l. 71), a été placé par Hommel (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 554) dans le massif montueux qui sépare le lac de Van du lac d'Ourmiah, par Tiele dans les régions situées au S.-E. de Ninive (*Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 180); les observations de Delattre (*Encore un mot sur la Géographie assyrienne*, p. 6-12) montrent qu'on doit le chercher peut-être au nord de l'Arzania, certainement dans la vallée même de ce fleuve. Il me paraît répondre aux cazas de Varto et de Boulanik, dans le sandjak de Moush. Si le nom de la capitale, lu Libié-Libou depuis Oppert (*Histoire des Empires de Chaldée et d'Assyrie*, p. 76), doit se lire Goubbi-Goubbé, comme le veut Peiser (*Inschriften Aschur-nâsir-abal's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 60-61, l. 46), on peut l'identifier avec la ville actuelle de Gop, chef-lieu du caza de Boulanik (Vital Cuinet, *la Turquie d'Asie*, t. II, p. 588-589); en ce cas Aboukou pourrait être représentée par le village de Biyonkh.

2. Le Kirrouri aurait été situé dans le bassin du lac d'Ourmiah et sur la rive occidentale de ce lac, s'il fallait en croire Schrader (*Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 163-169), dont les identifications à ce sujet ont été acceptées avec plus ou moins de restrictions par Hommel (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 554), par Tiele (*Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 168, 172, 180), par Delitzsch-Mürdter (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, 2[e] éd., p. 161), par Winckler (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 215); Delattre a indiqué qu'on le devait chercher dans des parages différents, près des sources du Tigre et non loin du Mourad-sou (*Encore un mot sur la Géographie assyrienne*, p. 10, note 4). La manière dont il est cité ici nous oblige à le mettre au voisinage immédiat du Noummi, et les rapports qu'il a avec l'Adaoush et le Gilzân rendent vraisemblable qu'il occupait une position à l'ouest et au sud-ouest du lac de Van, dans les cazas de Moush et de Sassoun du sandjak de Moush.

3. Sur l'Adaoush, cf. ce qui est dit au t. II, p. 646, note 2, de cette *Histoire*. Le Kirzân, nommé ailleurs Gilzân et Gouzân, a été relégué en Arménie orientale par les premiers assyriologues, et le site fixé plus strictement entre l'ancien Araxes et le lac d'Ourmiah, dans les provinces persanes de Khoï et de Marand, par Schrader (*Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 167-169; cf. Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 554, Tiele, *Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 168, 187, Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 197, 200). Les indications de notre texte et des

rables, de l'or et de l'argent, du plomb, du cuivre, et leur empressement à se racheter les sauva de la présence toujours ruineuse des garnisaires. L'armée se rabattit ensuite sur le Kirkhi par la passe de Khouloun, débusqua les troupes qui s'étaient fortifiées au château de Nishtoun, pilla les cités de Khatou, de Khatarou, d'Irbidi, d'Arzania, de Téla, de Khaloua[1]; le chef de Nishtoun[2], Boubou, fut expédié à Arbèles, écorché vif, et sa peau clouée sur la muraille. Assournazirabal colonisa, vers l'une des sources du



LES CAMPAGNES D'ASSOURNAZIRABAL EN NAÏRI.

Tigre, une bourgade à laquelle il octroya son nom; il y laissa sa statue et il grava sur la base une inscription où il célébrait ses propres exploits, puis il rentra à Ninive, avec tout son butin[3]. Quelques semaines lui avaient suffi pour compléter de ce côté l'œuvre paternelle et pour dégager les alentours des pro-

passages réunis par Schrader, qui mettent le Gilzân en rapport direct avec le Kirrouri d'une part, avec le Kourkhi de l'autre, nous obligent à reporter ce pays dans le bassin du Tigre supérieur, et je le trouve auprès du Bitlis-tchaï, où les différentes formes du mot se rencontrent à plusieurs reprises sur la carte, sous les formes Ghalzan du Ghalzan-dagh, Kharzan nom d'un caza du sandjak de Séert (Cuinet, *la Turquie d'Asie*, t. II, p. 612-614), Khizan nom d'un caza du sandjak de Bitlis (Cuinet, *la Turquie d'Asie*, t. II, p. 566-568); Girzân-Kilzân serait alors la province romaine d'Arzanéné, en arménien Ardzn, où le *G-K* initial du nom antique aurait été remplacé par une aspiration douce. Le Khouboushkhia ou Khoutoushkhia a été placé par Fr. Lenormant à l'est du Zab supérieur, au sud de l'Arapkha, et Schrader a confirmé cette identification (*Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 163-167) ainsi que Delitzsch (*die Sprache der Kossäer*, p. 33 sqq.); il faut, d'après les passages même que Schrader a cités, l'étendre vers le nord jusqu'au Shatakh-sou, au contact du Gilzân, sur une partie des sandjak de Van et de Hakkiari.

1. Assournazirabal, allant du Kirrouri au Kirkhi dans le bassin du Tigre (cf., sur le Kirkhi, ce qui est dit au t. II, p. 643, note 4, de cette *Histoire*), avait le choix entre la passe de Bitlis et celle de Sassoun; celle de Bitlis est exclue par ce fait qu'elle se trouvait au Kirrouri, et que le Kirrouri n'est pas mentionné dans ce qui suit. Du moment que la route choisie est celle de Sassoun, Khouloun occupe nécessairement une position à l'entrée des défilés, peut-être au bourg actuel de Khoronkh. Le nom de Khatou rappelle celui de la tribu des Khoith que les historiens arméniens signalent dans ces parages (Tomaschek, *Sassoun und das Quellengebiet des Tigris*, p. 6-7, 8, etc.). Khatarou peut être Hatera dans le caza de Lidjé, du sandjak de Diarbékir, et Arzania l'ancienne Arzan, Arzn, dont on voit les ruines près de Sheïkh-Younous. Tila-Téla est une ville distincte de la Téla de Mésopotamie, dont il sera question plus loin, et elle est probablement identique à la Til, Tilléh, qu'on rencontre au confluent du Bohtan-tchaï et du Tigre. Enfin, il est possible que le nom de Khaloua se soit conservé dans celui de Halewi, que Layard donne à un village situé presque à mi-chemin de Roundvan et de Til (*Nineveh and Babylon*, carte n° 1).

2. Nishtoun était probablement le point le plus important de la région; par la place qu'il occupe sur la liste, entre Khouloun et Khatarou d'un côté, Arzania de l'autre, on voit qu'il faut le chercher quelque part dans le Sassoun, ou tout au plus du côté de Mayafarrikin.

3. *Annales d'Assournazirabal*, col. I, l. 43-69; cf. Peiser, *Inschriften Aschur-nâsir-abal's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 58-63.

vinces situées au Nord et à l'Est : il repartit bientôt au Nord-Ouest, dans la direction du Taurus[1]. Il longea rapidement la rive gauche du Tigre, il brûla une vingtaine de bourgades éparses aux pieds du Nipour et du Pazatou[2], il passa sur la rive droite, en amont d'Amidi, et, comme il filait vers l'Euphrate, le Koummoukh et les Moushkou lui prêtèrent leur hommage volontaire[3]. Il se



LE SITE DE SHADIKANNI À ARBÂN, SUR LE KHABOUR[4].

complaisait à enregistrer la vaisselle de bronze, les taureaux, les brebis, les jarres de vin, lorsqu'un messager de mauvaises nouvelles se présenta devant lui. L'Assyrie était bordée à l'Est par une série de petits États, le Katna[5], le

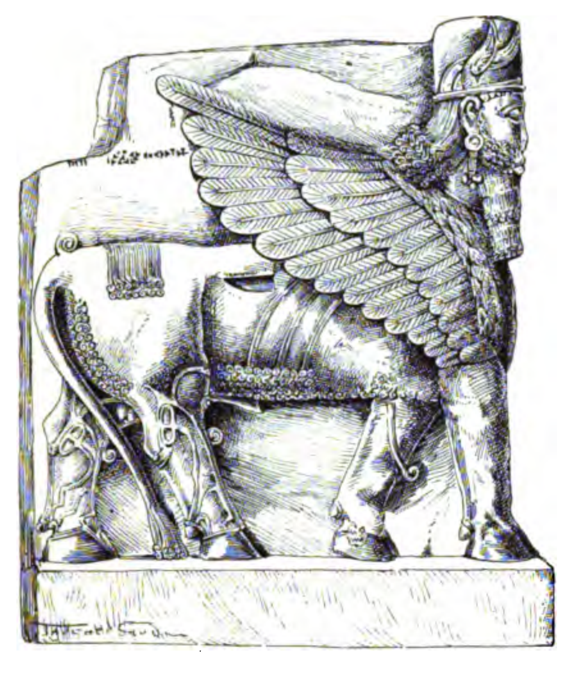
1. Le texte des *Annales* déclare que ces faits se sont passés *dans ce même limmou* (col. I, l. 69), dans ce que le roi appelait plus haut *le commencement de ma royauté, ma première année de règne* (col. I, l. 43-44). Il faut admettre en conséquence qu'il monta sur le trône presque au commencement de l'année, puisqu'il put faire deux campagnes sous le même éponyme (TIELE, *Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 179, HOMMEL, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 552-553).

2. Le Nipour ou Nibour est le Nibaros de Strabon (XI, XIV § 2, p. 527), comme l'a vu Finzi (*Ricerche per lo Studio dell'Antichità Assira*, p. 244-246; cf. DELATTRE, *le Peuple et l'Empire des Mèdes*, p. 71). Si l'on considère la direction générale de la campagne, on est porté à mettre le Nipour sur la rive même du Tigre, à l'Est des régions parcourues dans la campagne précédente, et à l'identifier, ainsi que le Pazatou, avec le groupe de hautes collines qu'on appelle aujourd'hui l'Ashit-dagh, entre le Kharzan-sou et le Batman-tchaï (CUINET, *la Turquie d'Asie*, t. II, p. 551).

3. Cf. ce qui est dit du Koummoukh au t. II, p. 590, note 6, de cette *Histoire*. Les Moushkou mentionnés ici ne représentent pas le gros de la tribu, établi en Cappadoce (cf. ce qui est dit à ce sujet au t. II, p. 591, 643, de cette *Histoire*); ce sont les descendants de ceux des Moushkou qui avaient franchi l'Euphrate et disputé les régions du Kashiari aux Assyriens (HOMMEL, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 557).

4. *Dessin de Boudier, d'après le croquis relevé par* LAYARD, *Nineveh and Babylon*, p. 232.

5. Le nom a été lu tantôt Katna (OPPERT, *Histoire des Empires de Chaldée et d'Assyrie*, p. 91, HOMMEL, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 557), tantôt Shouna (E. MEYER, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 333, DELATTRE, *l'Asie Occidentale dans les Inscriptions assyriennes*, p. 8-11, WINCKLER, *Geschischte Babyloniens und Assyriens*, p. 183-184, PEISER, *die Inschriften Aschur-nâsir-*



L'UN DES TAUREAUX AILÉS TROUVÉS À ARBÂN[2].

Bit-Khaloupi[1], dont les villes alternées en vedette sur le trajet du Khabour, la protégeaient contre les incursions des Bédouins. C'étaient de vraies cités chaldéennes, saturées depuis longtemps par la civilisation de Babylone, comme la plupart de celles qui florissaient dans les plaines de la Mésopotamie; la principale d'entre elles, Shadikanni, commandait le côté droit de la rivière et le gué où plongeait la route qui conduit de Ninive à Kharrân et à Carchémis. Les chefs habitaient des palais décorés de taureaux ailés, de lions, de stèles, de bas-reliefs taillés dans le marbre des collines de

abal's, p. 64-65, 96-97). Le pays comprenait les deux villes de Kamani et de Dour-Katlimi (*Annales d'Assournazirabal*, col. III, l. 4-6), et il confinait vers le sud au Bît-Khaloupi; c'est donc le territoire de Margada et de Sheddadîyéh, et, d'après les indications fournies par Assournazirabal lui-même, il ne serait pas impossible que le site de Margada répondît à Dour-Katlimi, celui de Sheddadîyéh à Kamani. On a en effet signalé des ruines antiques sur ces points (LAYARD, *Nineveh and Babylon*, p. 254-255, SACHAU, *Reise in Syrien und Mesopotamien*, p. 296).

1. Peiser (*die Inschriften Aschur-nâsir-abal's*, p. 64-65, 96-97) et Winckler (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 183-186) lisent Bît-Khadippi le nom qu'Oppert avait transcrit Bît-Khaloupi (*Histoire des Empires de Chaldée et d'Assyrie*, p. 78, 91, 92). Sourou, la capitale du Bît-Khaloupi, était bâtie sur le fleuve même, à l'endroit où il est navigable, car Assournazirabal raconte plus loin (*Annales*, col. III, l. 28-29) qu'il y fit construire son bateau royal, lors de la croisière qu'il entreprit sur l'Euphrate, en l'an VI de son règne. Les itinéraires des voyageurs modernes placent à huit heures de marche de l'embouchure du Khabour, et sur la rive droite du fleuve, une localité *es-Saouar* ou *es-Saour*, située au pied d'une colline haute d'environ 70 mètres; on y voit les ruines d'une enceinte fortifiée et d'une ville ancienne (SACHAU, *Reise in Syrien und Mesopotamien*, p. 292). De même que Tomkins (*Notes on the Geography from the Nile to the Euphrates*, dans le *Babylonian and Oriental Record*, t. III, p. 114), j'y placerai Sourou de Khaloupi : le Bît-Khaloupi sera le territoire voisin d'es-Saour.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le croquis de* LAYARD, *Nineveh and Babylon*, p. 242, cf. p. 235, 237.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le croquis de* LAYARD, *Nineveh and Babylon*, p. 237.



STÈLE D'ARBÂN[3].

Singar[1]. Leur humeur était capricieuse, et, malgré la surveillance dont ils étaient l'objet, peu de règnes s'écoulaient sans qu'on eût à réprimer quelqu'une de leurs rébellions. Le Bît-Khaloupi et sa capitale Sourou s'étaient mutinés après la mort de Toukoultininip : la populace, travaillée sans doute par des émissaires araméens, avait assassiné l'Hamatéen qui la gouvernait, puis elle avait mandé du Bît-Adini[2] un certain Akhiababa, de basse extraction, et elle l'avait acclamé roi. Cette défection, si l'on n'y prenait garde, pouvait entraîner les conséquences les plus fâcheuses : comme elle ouvrait la brèche sur l'un des points importants de la frontière, rien n'empêchait plus les gens d'Adini ou leurs alliés de se répandre par là à travers le pays d'entre Khabour et Tigre, puis de pousser leurs bandes jusque sous les murs de Singar ou d'Assour même. Assournazirabal traversa le Masios sans perdre un instant, descendit le Khabour en ramassant à la hâte le tribut des cités qu'il touchait. Les défenseurs de Sourou furent déconcertés par sa brusque apparition sous leurs murs, et leurs chefs vinrent se prosterner à ses pieds : « Le veux-tu? c'est la vie pour nous ; — le veux-tu? c'est la mort ; — le veux-tu? ce que préférera ton cœur, fais-le de nous! » Ils eurent beau implorer sa clémence ; l'alarme avait été si chaude et le danger si pressant qu'il se montra impitoyable. La ville fut abandonnée aux soldats, le trésor fut confisqué en entier, les femmes et les enfants des meilleures familles furent réservés pour l'esclavage ; une partie des coupables expia son crime sur place, le reste fut emmené avec Akhiababa, et écorché vif, qui à Ninive, qui dans d'autres localités. Une garnison assyrienne s'implanta dans le château, et un simple gouverneur Azîlou succéda aux princes de race indigène. La terreur de cette répression décida les Laqi[3] à solliciter l'aman, et après eux Khaîan, roi de Khindanou sur l'Euphrate. Il se racheta

1. Shadikanni, dont le nom a été lu Gardikanni (Peiser, *Inschriften Aschur-nâsir-abal's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 64-65, 96-97, Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 183-184), est certainement Arbân sur le Khabour, ainsi que G. Rawlinson l'a reconnu déjà (*the Five Great Monarchies*, 2nd ed. t. I, p. 205, et t. II, p. 84 ; cf. G. Smith, *History of Assyria*, p. 37, Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 333-334, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 557-558). Sur les ruines d'Arbân, cf. Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 230-242 ; l'identité possible du prince dont le nom se rencontre sur les sculptures de cette localité, avec un personnage mentionné sur un cylindre trouvé à Shérif-Khan, a été indiquée déjà par G. Smith, *History of Assyria*, p. 37, et admise par Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 334. Winckler reporte ces monuments aux âges pré-assyriens de la Mésopotamie, avant le temps de l'invasion araméenne (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 150, et *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 385, note 2). On ne pourra guère décider s'il a raison, tant qu'on n'en possédera que des croquis sommaires, qui ne permettent d'apprécier ni la technique ni la valeur artistique des morceaux.

2. Pour la position du Bît-Adini dans la courbe de l'Euphrate et à cheval sur ce fleuve, voir ce qui est dit plus haut, au t. II, p. 590, note 9, de cette *Histoire*.

3. Les Laqî sont situés sur les deux rives de l'Euphrate, mais surtout sur la rive droite, entre le Khabour et le Balikh (Delattre, *l'Asie Occidentale dans les Inscriptions assyriennes*, p. 12-16, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 557), intercalés au milieu des Zoukbi, dont ils n'étaient peut-être qu'une fraction dissidente.

avec de l'or, de l'argent, du plomb, des pierres précieuses, de la pourpre sombre, des dromadaires; il érigea une statue d'Assournazirabal au milieu de son palais en signe de vassalité, puis il encastra dans la muraille, aux portes de sa ville, une inscription dédiée aux dieux du vainqueur[1]. Expéditions du Noummi et du Kirrouri, séjour au Koummoukh, courses à travers les monts et les champs de la Mésopotamie, tous les succès remportés comme à la volée sur tant d'ennemis, dans vingt endroits différents, avaient exigé six ou huit mois au plus, durant lesquels le maître nouveau avait donné la mesure de son génie : un véritable homme de guerre s'était révélé enfin, un conquérant du type de Tiglatphalasar, et l'Assyrie avait reconquis du coup le rang auquel elle avait droit parmi les nations de l'Asie occidentale.

La seconde année du règne ne fut ni moins heureuse, ni moins bien remplie que la première. Dès le début, avant même le retour de la saison favorable, les Zoukhi de l'Euphrate firent un acte public de sujétion : leur chef Iloubânî apporta de leur part à Ninive une grosse somme d'or et d'argent. Il s'éloignait à peine que déjà l'annonce d'un événement fâcheux effaçait la bonne impression qu'il avait produite : les descendants des colons que Salmanasar Ier avait installés jadis dans le Masios occidental, au canton de Khalzidipkha, avaient répudié leur allégeance, et leur capitaine Khoulaî assiégeait la forteresse royale de Damdamousa[2]. Assournazirabal piqua droit vers les sources du Tigre, et sa seule présence prévint tout mouvement sur ce point. Il ne manqua pas l'occasion d'y consacrer une stèle auprès de celles de son père Toukoultininip et de son ancêtre Tiglatphalasar[3], puis, dès que l'Izala lui eut versé ses redevances[4], il appuya vers le Sud et il s'engagea sur les pentes du Kashiari.

1. *Annales d'Assournazirabal*, col. I, l. 69-99; cf. PEISER, *Inschriften Aschur-nâsir-abal's*, p. 62-69.

2. La position du Khalzidipkha ou Khalziloukha, ainsi que de sa forteresse Kinabou, nous est révélée approximativement par la suite du récit. Assournazirabal, venant des sources de la Soupnat et aboutissant à Téla, pouvait passer soit à l'Est, soit à l'Ouest du Karadjah-dagh : comme la fin de la campagne nous le montre à Toushkhân, au Sud du Tigre, et le ramène au Naîri et au Kirkhi par l'Est du Karadjah-dagh, on doit reconnaître que la première partie le conduit à Téla par l'Ouest, à travers le pays situé entre le Karadjah-dagh et l'Euphrate. Si l'on regarde sur la carte, on verra de ce côté deux localités assez importantes : l'une, Arghana, qui commande la route de Diarbékîr à Kharpout; l'autre, Séverek, sur la route de Diarbékîr à Orfah. Arghana me paraît représenter la cité royale de Damdamousa, qui aurait protégé ainsi l'accès de la plaine au N.-O. Séverek répond assez bien aux conditions exigées pour Kinabou par le texte assyrien : le pays de Khalzidipkha (Khalziloukha) serait alors le canton de Séverek.

3. Cf. ce qui est dit de ces stèles au t. II, p. 658-659, et au t. III, p. 6, de cette *Histoire*.

4. L'Isalla, Izala, Azala, donnait pour revenus des bœufs et des moutons, et il produisait un vin qui demeura célèbre jusque sous Nabouchodorosor II (FR. LENORMANT, *Étude sur quelques parties des Syllabaires cunéiformes*, p. 122-123, DELATTRE, *l'Asie Occidentale*, p. 24-25). Lenormant et Finzi (*Ricerche per lo Studio dell' Antichità Assira*, p. 111, 558) placent ce pays auprès de Nisibe, où les écrivains byzantins et syriens citent un canton et une montagne du même nom, et cette conjecture est justifiée par les passages des *Annales d'Assournazirabal* (col. II, l. 21-22, col. III, l. 57-60) qui le mettent au contact du Bît-Adini et du Bît-Bakhiâni. Elle a d'ailleurs été adoptée par la plupart des historiens qui ont étudié la question récemment.

Khoulaî avait abandonné le blocus de Damdamousa et s'était retranché dans Kinabou, au premier bruit de son approche. Kinabou succomba de haute lutte, et six cents des soldats qui en composaient la garnison moururent pendant l'assaut; les survivants, au nombre de trois mille, furent jetés dans les flammes avec beaucoup de femmes et d'enfants. Les gens de Marirou se hâtaient à la rescousse[1]; on en décousit cinquante, puis on brûla vifs trois cents prisonniers qu'on leur avait faits, mais on ne s'attarda pas à réduire leur ville. Le pays de Nirbou subit des ravages systématiques, et la moitié des habitants s'enfuit au désert de Mésopotamie, tandis que les autres cherchaient un asile dans Téla, au pied de l'Oukhira[2]. La place était très forte, entourée de trois enceintes, et elle opposa une résistance opiniâtre. Elle tomba pourtant, après avoir perdu trois mille de ses défenseurs; certains de ses nobles furent condamnés au bûcher, d'autres eurent les mains tranchées, le nez, les oreilles, d'autres furent aveuglés, écorchés, empalés sur les ruines fumantes. Et comme si ce n'était pas assez de l'avoir dévastée, le vainqueur lui retira son rang de capitale et ses privilèges pour les attribuer à l'une des cités voisines. Toushkhân avait appartenu aux Assyriens depuis les débuts de la conquête[3]. Il l'agrandit, la mura solidement, y concentra ceux des colons anciens que la guerre avait dispersés et dont beaucoup s'étaient réfugiés au Shoupria[4], commença la construction d'un palais, édifia des magasins où il entassa le blé de la province; bref, il la transforma en une citadelle de premier ordre, capable

1. Le site de Marirou est inconnu; d'après le texte des *Annales*, il devrait se trouver assez près de Séverek-Kinabou, vers le S.-E., puisque, après l'avoir mentionné, Assournazirabal parle des gens du Nirbou qu'il combattit dans le désert, avant de marcher contre Téla.

2. Tila-Téla est la Téla-Antoninopolis des écrivains d'époque romaine, aujourd'hui Véranshehr. Le Nirbou, dont elle était la capitale, occupait le versant méridional du Karadjah-dagh, et le mont Oukhira, aux pieds duquel se trouvait le Nirbou, est le massif central du Karadjah-dagh; le nom de Kashiari s'appliquait à tout le groupe montagneux qui sépare au S.-O. et au S. le bassin du Tigre de celui de l'Euphrate (Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 563-565).

3. Toushkhân, nommée aussi Toushkha, était située au débouché du Nirbou, ainsi qu'il résulte de ce passage, sur la rive droite du Tigre ainsi qu'on le déduit de la campagne de l'an V (*Annales*, col. II, l. 103-105). De même que H. Rawlinson (*Assyrian Discovery*, dans *the Athenæum*, 1863, t. I, p. 228; cf. G. Rawlinson, *the Five Great Monarchies*, t. II, p. 84, note 5), je la place à Kourkh, près du Tigre, à l'Est de Diarbékir, où fut trouvé le monolithe mentionné plus haut (cf. t. III, p. 13, note 2, de cette *Histoire*). La présence en cet endroit d'une inscription d'Assournazirabal paraît prouver l'exactitude de cette identification; on connaît en effet la faveur particulière dont ce prince entourait Toushkhân, et il parle avec amour des constructions dont il l'embellit (*Annales d'Assournazirabal*, col. II, l. 7). Hommel (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 572, note 5) identifie pourtant Karkh avec la ville de Matiâtê, dont il sera question t. III, p. 26, de cette *Histoire*.

4. Le Shoupria, Shoupri, dont on lisait le nom Rouri, avait été soumis dès l'époque de Salmanasar Ier (cf. ce qui est dit à ce sujet au t. II, p. 608, de cette *Histoire*). Il résulte des passages où il est cité que c'était un pays de coteaux, produisant du vin, riche en bestiaux (*Annales d'Assournazirabal*, col. II, l. 12-14), et situé à faible distance de Toushkhân; peut-être la Marirou mentionnée plus haut (cf. t. III, p. 20, note 1, de cette *Histoire*) est-elle une de ses villes. Je pense qu'on ne se trompera guère en le plaçant sur les versants N.-O. du Kashiari, dans le caza actuel de Tchernik, qui possède beaucoup de vignobles très estimés (V. Cuinet, *la Turquie d'Asie*, t. II, p. 493). Knudtzon, à qui l'on doit la lecture du nom, met le pays un peu plus au Nord, dans l'angle formé par les deux bras supérieurs du Tigre (*Assyrische Gebete an den Sonnengott*, t. II, p. 151-152).

de fournir une base d'opérations à ses armées. Cependant, les princes d'alentour se ralliaient à lui l'un après l'autre, Ammibaal du Bit-Zamani, celui du Nirdoun, ceux du Shoupria, ceux du Naïri et de l'Ouroumi[1]; seuls les chefs du Nirbou oriental se tenaient à l'écart, confiants dans l'âpreté de leurs montagnes et dans la profondeur de leurs forêts. Il les attaqua au retour, les délogea du château d'Ishpilibria où ils s'étaient enfermés, gagna la passe de Bouliani, déboucha dans la vallée du Louqia[2]; il séjourna un moment à Ardoupa pour accueillir les ambassadeurs d'un des souverains hittites et des rois du Khanigalbat, puis il rentra à Ninive, où il hiverna[3]. C'étaient là en somme de très petites guerres, et les résultats immédiats en semblent assez minces pour qu'on s'explique mal au prime abord l'enthousiasme des contemporains. On n'en comprend la sincérité que si l'on se figure l'état misérable du royaume une vingtaine d'années auparavant. Il se composait alors de deux groupes de territoires situés, l'un dans les plaines du Tigre moyen, l'autre dans celles du Haut Tigre, tous les deux assez considérables, mais presque sans communications réglées l'un avec l'autre. Les courriers isolés ou les caravanes pouvaient circuler avec quelque sécurité d'Assour et de Ninive à Singar, même à Nisibe; au delà, ils rencontraient dans les bois du Masios des défilés étroits et des sentiers ardus où il n'était prudent de se hasarder que l'œil et l'oreille au guet. Les montagnards et leurs chefs reconnaissaient de nom la suzeraineté de l'Assyrie, mais ils ne s'y pliaient que s'ils s'y sentaient contraints par une main énergique; sinon, ils rançonnaient ou ils massacraient tout ce qui s'aventurait à leur portée, et le roi lui-même ne voyageait qu'avec une armée de sa ville de Ninive à sa ville d'Amidi. Assournazirabal remédia au mal en moins de trois ans. A force de tuer deux cents hommes par ici, trois cents

1. La position du Bit-Zamani le long de l'Euphrate a été déterminée par Delattre, *l'Asie Occidentale dans les inscriptions assyriennes*, p. 39-40. L'Ouroumi (cf., sur ce pays, ce qui est dit au t. II, p. 645, de cette *Histoire*) était placé sur la rive droite du même fleuve, dans les parages de Souméisat, et son nom a survécu dans celui d'Ourima, qu'une ville située en ces parages portait encore aux temps romains (Ptolémée, v, 15 § 14). Le Nirdoun, dont la capitale était Madara, couvrait une partie des versants orientaux du Kashiari vers Ortavéran, ainsi qu'il résulte des *Annales d'Assournazirabal*, col. II, l. 98-101, comparées aux *Annales*, col. II, l. 13.

2. Hommel identifie le Louqia avec l'affluent septentrional de l'Euphrate que les anciens nommaient Lykos, et il transporte le théâtre de la guerre en Arménie (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 562-563). Le contexte nous oblige à chercher cette rivière au Sud du Tigre, au N.-E. et à l'Est du Kashiari : le roi venant du Nirbou, la passe de Bouliani, où il rencontre les villes du Kirkhi, ne peut être que la vallée de Khanéki, dans laquelle circule la route de Mardîn à Diarbékir, et le Louqia est probablement le cours d'eau le plus important de cette région, le Shéikhân-Sou, qui arrose Savour, chef-lieu du caza d'Avinéh (V. Cuinet, *la Turquie d'Asie*, t. II, p. 518). Ardoupa doit avoir été située près de l'emplacement actuel de Mardîn, et peut-être est-elle Mardîn elle-même, dont nous ignorons le nom assyrien; c'était en tout cas une station sur la route de Ninive où le roi rentre victorieux avec son butin.

3. *Annales d'Assournazirabal*, col. I, l. 99-118, col. II, l. 1-13; cf. Peiser, *Inschriften Aschurnâsir-abal's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 68-75.

par là, deux ou trois mille un peu plus loin, d'empaler ou d'écorcher des shéikhs réfractaires, de brûler des villages, de démanteler des donjons, il obligea les pillards du Naïri et du Kourkhi à ne plus infester ses campagnes et à respecter sa frontière : les deux morceaux de son royaume, appuyés aux colonies militaires du Nirbou, se raccordèrent et se soudèrent en une masse compacte, des bords du Zab inférieur aux sources du Khabour et de la Soupnat.

Le hasard des événements l'entraîna dans une direction contraire dès la saison suivante (882). On confondait alors sous le nom de Zamoua une quantité de petits États éparpillés sur le versant occidental du plateau iranien, au Nord de la Cossée[1]. Plusieurs d'entre eux, le Loulloumé par exemple, avaient été policés par les Chaldéens de temps presque immémorial; les plus méridionaux oscillaient sans cesse entre la sphère d'influence de Babylone et celle de Ninive, selon que l'une ou l'autre des cités se trouvait dans l'ascendant, mais ils roulaient pour le moment dans l'orbite de l'Assyrie. Furent-ils excités à la rébellion par des émissaires du pouvoir rival, ou pensèrent-ils simplement qu'Assournazirabal s'absorberait trop dans les affaires du Naïri pour agir ailleurs avec efficacité? Ils se coalisèrent sous les ordres du shéikh de Dagara, Nourrammân, ils barrèrent la passe de Babiti qui donnait accès chez eux, et ils y réunirent leurs contingents à l'abri de remparts improvisés[2]. Assournazirabal concentra son armée à Kakzi[3], un peu au Sud d'Arbèles, et marcha contre eux en hâte : il balaya tous les obstacles, tua 1460 hommes d'entrée de jeu, mit le Dagara à feu et à sang, défit Nourrammân un peu plus loin, mais sans réussir à s'emparer de lui. Comme la campagne menaçait de se prolonger, il assit dans une bonne position un camp retranché, y cantonna

1. Le Zamoua serait, d'après Hommel (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 565, 599) et Tiele (*Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 199), le pays qui s'étend des sources du Radanou aux rives méridionales du lac d'Ourmiah ; Schrader (*die Namen der Meere*, p. 194) lui attribue une moindre extension et le place à l'Est et au S.-O. du petit Zab. Delattre (*Encore un mot sur la Géographie Assyrienne*, p. 15-18) a montré qu'il faut distinguer entre le Zamoua qui est sur le lac de Van et le Zamoua ordinaire sur le Zab. Le Zamoua, tel qu'il est décrit par Assournazirabal, répond à peu près à ce qui forme aujourd'hui le sandjak de Souléimaniéh, dans le vilayet de Mossoul.

2. Hommel (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 567) pense qu'Assournazirabal franchit le Zab vers Altin-keupru, et il a certainement raison, mais il me paraît résulter d'un passage des *Annales* (col. II, l. 51-55), dont on verra le résumé un peu plus loin (cf. t. III, p. 23-24, de cette *Histoire*), qu'au lieu de prendre la route qui mène à Bagdad par Kerkouk et Touz-Khourmati, il s'avança sur celle qui mène vers l'Est dans la direction de Souléimaniéh. La passe de Babiti devait s'étendre entre Gaouardis et Bibân, en avant du Kissé-tchaï qui forme la branche occidentale du Radanou. Le Dagara représenterait alors le canton situé à l'Est de Kerkouk, au pied du Kara-dagh.

3. Kakzi, lue aussi Kalzi, devait être située, comme Oppert l'a vu (*Expédition en Mésopotamie*, t. I, p. 318; cf. G. Smith, *History of Sennacherib*, p. 165-166, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 566, note 5) à Shemamek ou Shamamik, près de Hazéh, au S.-O. d'Erbil, l'ancienne Arbèles, au point où Jones sigale des ruines assyriennes importantes (*Topography of Nineveh*, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, t. XV, p. 374), fouillées par Layard (*Nineveh and Babylon*, p. 189). Briques provenant de Kakzi dans Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. vii et viii, H; cf. Oppert, *Expédition de Mésopotamie*, t. I, p. 226.

quelques troupes à la garde du butin et lança le reste à la rapine vers tous les coins de l'horizon. Une première expédition le conduisit au massif du Nizir, au pied de la chaine que les gens du Loulloumé appellent le Kinipa[1]. Il y ruina sept bourgades dont les habitants s'étaient barricadés d'urgence, ramassa des troupeaux de valeur assez médiocre, les ramena au camp, fila derechef vers une portion du Nizir que personne n'avait entreprise avant lui : la citadelle de Larbousa s'écroula sous le bélier, puis un peu plus tard celle de Bara, et les chefs du Zamoua, convaincus de leur impuissance, négocièrent sa retraite par des présents de chevaux, d'or, d'argent, de blé[2]. Nourrammân seul demeurait inexpugnable dans son repaire du Nishpi, et une tentative pour l'en débusquer n'aboutit qu'à la reddition du château de Biroutou[3]. La campagne avait été si peu décisive que l'insurrection se propagea pendant l'hiver à des parages nouveaux, au Khoudoun, au Kissirtou, au fief d'Arashtoua[4], qui se partageaient les hautes vallées du petit Zab, du Radanou, de la Tournat et de leurs affluents. Le roi partit de Kakzi cette fois encore, traversa le Zab, les gorges de Babiti, le Radanou; il fit halte sur les croupes du mont Simaki et réclama bruyamment le tribut du Dagara[5], mais ce n'était



LES CAMPAGNES D'ASSOURNAZIRABAL AU ZAMOUA.

L. Thuillier, del.

1. Sur le Nizir, voir ce qui est dit au t. I, p. 570, note 1, de cette *Histoire* : le mont Kinipa est une des parties du Nizir, le Khalkhalân-dagh, à en juger d'après la direction que le bulletin de la campagne paraît indiquer.

2. Aucune de ces localités ne peut être notée exactement sur la carte. Le mouvement général du récit semble indiquer seulement que le Bara était situé à l'Est du Dagara et qu'il lui confinait; on ne se trompera pas beaucoup en cherchant tous ces cantons inconnus dans les replis du Kara-dagh, au caza de Souléimaniéh. Le mont Nishpi est peut-être le Séguirmé-dagh de nos jours.

3. *Annales d'Assournazirabal*, col. II, l. 23-49; cf. Peiser, *Inschriften Aschur-nâsir-abal's*, p. 74-79. Le rédacteur assyrien paraît avoir mêlé ensemble deux récits un peu différents qu'il avait recueillis de cette campagne : il répète deux fois les mêmes faits sans s'en apercevoir.

4. Le fief d'Arashtoua, situé au delà de la Tournat, est probablement le canton de Souléimaniéh (Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 566-568); c'est en effet vers ce point seulement que le cours supérieur de la Tournat est assez rapproché de celui du Radanou pour que les marches d'Assournazirabal aient pris la direction indiquée par le scribe assyrien. D'après le récit des *Annales d'Assournazirabal* (col. II, l. 54-59), il me semble qu'il faut chercher le Khoudoun et le Kissirtou au Sud de ce fief d'Arashtoua, dans les caza actuels de Goulanbar ou de Shehrizôr.

5. Les *Annales d'Assournazirabal* disent un peu plus bas (col. II, l. 82-83) que le mont Simaki

qu'une feinte destinée à tromper l'adversaire. Il choisit un soir les plus légers de ses chars et les meilleurs de ses cavaliers, galoppa la nuit entière sans débrider, sauta la Tournat à l'aube et, fonçant toujours de l'avant, il déboucha l'après-midi du même jour sous les murs d'Ammali, au centre du fief d'Arashtoua[1]. La ville essaya vainement de se défendre : la population entière fut réduite en esclavage ou se dispersa dans les bois, les remparts furent démolis, les maisons incendiées. Le Khoudoun et vingt de ses villages, le Kissirtou et dix des siens, le Bara, le Kirtiara, Dour-Loulloumé, Bounisa, ne résistèrent guère : l'invasion ne s'arrêta qu'en vue des défilés de Khashmar[2]. Cependant, le roitelet de Zamrou, Amika, ne manifestait aucune intention de capituler. Il attendait l'assaut sans effroi, derrière le rideau de forêts et de chainons sourcilleux qui le séparait du domaine de ses alliés. Quelques routes raboteuses, resserrées entre des roches escarpées et le lit d'un torrent, donnaient accès aux rares vallées sur lesquelles il régnait; difficiles et dangereuses en temps de paix, elles étaient coupées pendant la guerre de barricades temporaires et dominées aux tournants par quelque château haut perché. Assournazirabal, revenu au camp, accorda du repos à ses troupes, puis il se retourna contre le Zamrou, mais il se garda bien d'en aborder de front les lignes formidables. Il découvrit entre deux des cimes du Lâra et du Bidirgi un sentier où l'on n'imaginait pas que des chevaux pussent se risquer, ni des soldats cuirassés pesamment; il s'y enfonça en secret et il dévala sur Zamrou si brusquement qu'Amika eut juste le temps de s'enfuir, abandonnant tout dans son émoi, son palais, ses trésors, son harem, jusqu'à son char[3]. Un gros d'Assyriens courut à ses trousses par delà les gués du Lallou, le battit en avant de l'Itini, puis, rebroussant chemin jusqu'au quartier général, repiqua aussitôt sur une piste neuve, franchit l'Idir, saccagea les plaines de l'Ilaniou et du Souâni[4]. Assour-

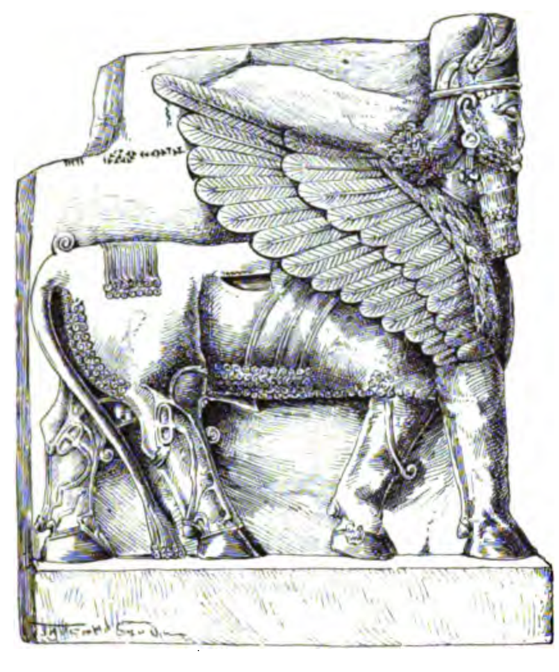
s'étendait jusqu'à la Tournat, et qu'il était voisin du mont Azira. Ce passage, rapproché de celui où les débuts de la campagne sont racontés (col. II, l. 52-53), nous oblige à voir dans le mont Simaki et dans le mont Azira deux portions de la chaîne de Shehrizôr, parallèle au Séguirmé-dagh. Le château de Mizou, noté dans le premier de ces deux textes (l. 82), serait peut-être le Gourân-kaléh actuel.

1. Hommel pense qu'Ammali est peut-être la Souléimaniéh de nos jours (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 568); c'est, en tout cas, de ce côté qu'il convient d'en chercher le site.

2. Je ne sais si l'Azmir-dagh n'a pas retenu le nom du mont Khashmar-Khashmir antique; c'est à ses pieds, probablement dans la vallée de Souléimanabad, qu'on doit placer les passes du Khashmar. Sur l'origine cosséenne de ce nom, cf. Fr. Delitzsch, *die Sprache der Kossäer*, p. 37-38.

3. Cette razzia, partie du même point que la précédente, court vers l'Est, dans une direction opposée, et elle aboutit au mont Itini. Quittant le fief d'Arashtoua aux environs de Souléimaniéh, Assournazirabal passe la chaîne de l'Azmir-dagh vers Pir-Omar et Goudroun, où il faut placer les monts Lâra et Bidirgi, puis il débouche sur Zamrou; les seules places qui paraissent convenir à Zamrou dans cette région sont le site de Kandishin et celui de Souléimanabad. Le Lallou est alors la rivière qui passe à Kandishin et à Souléimanabad, et l'Itini la montagne qui sépare cette rivière du Tchâmi-Kizildjik.

4. Je crois reconnaître le nom de l'Ilaniou dans celui d'Alân que porte un district de la frontière


L'UN DES TAUREAUX AILÉS TROUVÉS À ARBÂN[2].

Bit-Khaloupi[1], dont les villes alternées en vedette sur le trajet du Khabour, la protégeaient contre les incursions des Bédouins. C'étaient de vraies cités chaldéennes, saturées depuis longtemps par la civilisation de Babylone, comme la plupart de celles qui florissaient dans les plaines de la Mésopotamie; la principale d'entre elles, Shadikanni, commandait le côté droit de la rivière et le gué où plongeait la route qui conduit de Ninive à Kharrân et à Carchémis. Les chefs habitaient des palais décorés de taureaux ailés, de lions, de stèles, de bas-reliefs taillés dans le marbre des collines de

abal's, p. 64-65, 96-97). Le pays comprenait les deux villes de Kamani et de Dour-Katlimi (*Annales d'Assournazirabal*, col. III, l. 4-6), et il confinait vers le sud au Bît-Khaloupi; c'est donc le territoire de Margada et de Sheddadîyéh, et, d'après les indications fournies par Assournazirabal lui-même, il ne serait pas impossible que le site de Margada répondît à Dour-Katlimi, celui de Sheddadîyéh à Kamani. On a en effet signalé des ruines antiques sur ces points (LAYARD, *Nineveh and Babylon*, p. 254-255, SACHAU, *Reise in Syrien und Mesopotamien*, p. 296).

1. Peiser (*die Inschriften Aschur-nâsir-abal's*, p. 64-65, 96-97) et Winckler (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 183-186) lisent Bît-Khadippi le nom qu'Oppert avait transcrit Bît-Khaloupi (*Histoire des Empires de Chaldée et d'Assyrie*, p. 78, 91, 92). Sourou, la capitale du Bît-Khaloupi, était bâtie sur le fleuve même, à l'endroit où il est navigable, car Assournazirabal raconte plus loin (*Annales*, col. III, l. 28-29) qu'il y fit construire son bateau royal, lors de la croisière qu'il entreprit sur l'Euphrate, en l'an VI de son règne. Les itinéraires des voyageurs modernes placent à huit heures de marche de l'embouchure du Khabour, et sur la rive droite du fleuve, une localité *es-Saouar* ou *es-Saour*, située au pied d'une colline haute d'environ 70 mètres; on y voit les ruines d'une enceinte fortifiée et d'une ville ancienne (SACHAU, *Reise in Syrien und Mesopotamien*, p. 292). De même que Tomkins (*Notes on the Geography from the Nile to the Euphrates*, dans le *Babylonian and Oriental Record*, t. III, p. 114), j'y placerai Sourou de Khaloupi : le Bît-Khaloupi sera le territoire voisin d'es-Saour.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le croquis de* LAYARD, *Nineveh and Babylon*, p. 242, cf. p. 235, 237.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le croquis de* LAYARD, *Nineveh and Babylon*, p. 237.


STÈLE D'ARBÂN[3].

la Tournat, achevèrent la pacification du Sud. Il remarqua de ce côté une vieille ville d'Atlila[1] que Zibir[2], un souverain antique de Kardouniash, avait bâtie, mais qui avait été à moitié démolie par les barbares : il l'appela Dour-assour, *la forteresse d'Assour*, il s'y construisit un palais, des magasins, il y accumula des réserves de blé considérables, et il fit d'elle le boulevard le plus ferme de son autorité sur la marche cosséenne. Ses deux campagnes de 882 et de 881 avaient exigé les plus grands efforts et les résultats n'en avaient pas été également heureux. Les deux principaux de ses adversaires, Nourrammân et Amika, lui avaient échappé et se maintenaient indépendants aux extrémités orientales de leurs anciens États. La plupart des tribus de la montagne n'avaient accepté sa suprématie que par provision, pour se débarrasser de sa présence; elles avaient été vaincues cent fois, mais elles n'étaient pas subjuguées, et dès qu'on cessait de les menacer elles reprenaient les armes. Seuls les districts du Zamoua, qui confinaient à la plaine assyrienne et qui avaient été occupés militairement, formèrent une province dont l'épaisseur, s'interposant entre les montagnards et les plaines du Zab, mit celles-ci à l'abri des incursions.

Assournazirabal, se sentant couvert de ce côté, n'insista pas et ramena ses bataillons à la pointe occidentale de sa frontière Nord. Il espérait sans doute y achever l'asservissement des nations qui lui disputaient encore diverses portions du Kashiâri, puis, avançant ses grand'gardes jusqu'à l'Euphrate et à l'Arzania, créer autour de la plaine d'Amidi une zone de vassaux ou de sujets aussi tutélaire que celle du Zamoua. Il franchit donc le Tigre vers la source, aux gués traditionnels, et il chemina pacifiquement dans la boucle de l'Euphrate, du palais de Tillouli, où le Koummoukh lui consigna les réquisitions accoutumées, à la forteresse d'Ishtarâti, puis d'Ishtarâti à Kibaki. Matiâté qui lui avait clos ses portes fut mise à sac, et ce châtiment stimula si fort le zèle des chefs du Kourkhi qu'ils s'empressèrent de le venir saluer à la station voisine de Zazaboukha; après quoi la promenade recommença, interrompue par des haltes fréquentes aux points les plus favorables pour lever une contribution sur l'habitant[3]. Il n'éprouva de difficulté réelle qu'aux versants Nord du

1. Donné sa position aux frontières de la Chaldée, Atlila est probablement identique à la Kerkouk de nos jours.

2. Hommel est porté à croire que Zibir fut le prédécesseur direct du Naboubaliddin, qui régnait à Babylone en même temps qu'Assournazirabal à Ninive (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 570), et dont il sera question plus loin (cf. t. III, p. 28, de cette *Histoire*), par conséquent un contemporain de Rammânnirâri III et de Toukoultininip II. Peiser et Rost l'ont identifié, comme nous l'avons vu, avec Simashshikhou; cf. t. III, p. 4, note 8, de cette *Histoire*.

3. Aucune de ces localités n'est facile à placer sur la carte : elles devaient se trouver toutes entre le gué du Tigre, c'est-à-dire entre Diarbékir et l'Euphrate, probablement aux pieds du Mihrab-dagh et du Kirouântchémen-dagh. Matiâté peut avoir été située à Tcherntk (V. Cuinet, *la Turquie d'Asie*,

Kashiari, mais là encore la fortune lui sourit : toutes les positions qu'on lui chicana cédèrent rapidement, même celle de Madara, malgré une quadruple enceinte[1]. Reposé à Toushkhân, il en resortit un soir avec ses chars les plus légers et l'élite de ses cavaliers, les jeta de l'autre côté du Tigre sur des radeaux, chevaucha toute la nuit, et le matin démonta à l'improviste, devant Pitoura, la métropole des Dirreens[2]. Deux murs très épais l'enveloppaient, mais il les rompit en quarante-huit heures de travaux sans relâche : huit cents hommes périrent sur la brèche, sept cents autres furent empalés en avant des portes. Arbaki succomba ensuite à la limite du Kirkhi, puis les Assyriens, ayant pillé le Dirra, forcèrent les passes du Matni après un combat sanglant, se répandirent dans le Naîri, y brûlèrent deux cent cinquante villes et villages, et convoyèrent un butin immense à Toushkhân. Ils y séjournaient depuis quelques jours seulement, lorsqu'on leur manda que le Bît-Zamâni, toujours impatient du joug, avait assassiné son prince Ammibaal et proclamé un certain Bourrammân. Assournazirabal réprima l'insurrection dans Sinabou[3], et il y conquit les dépouilles les plus riches, des chars tout parés, 600 chevaux de trait, 60 kilogrammes d'argent et autant d'or, 3000 kilogrammes de plomb et autant de cuivre, 9000 kilogrammes de fer, des étoffes, des meubles en or et en ivoire, 2000 taureaux, 500 moutons, le harem entier d'Ammibaal et une foule de filles nobles avec leur trousseau : il écorcha Bourrammân et il lui choisit comme successeur Artianou, son frère. Sinabou et les bourgs de son cercle appartenaient au réseau de colonies que Salmanasar Ier avait tendu jadis pour contrarier les incursions des peuples du Naîri : il y rassembla ce qui subsistait des vieilles familles assyriennes, leur distribua des terres, leur rendit la garde de leurs châteaux. Les résultats de cette mesure ne tardèrent pas se faire sentir : le Shoupria, l'Oulliba, le Nirbou, d'autres cantons

t. II, p. 492-493), Tillouli vers les environs du lac Gueuldjik. Rawlinson place Matiâté à Midiâd (*the Five Great Monarchies*, 2e éd., t. II, p. 86), ce qui ne convient pas aux données du texte assyrien.

1. Madara appartenait à un certain Laptouri, fils de Toubousi, dont il avait été question dans la campagne de la deuxième année (*Annales*, col. II, l. 12-13). En réunissant les données des deux passages, on voit qu'elle était située sur le flanc Est du Kashiari, non loin de Toushkhân d'une part et d'Ardoupa, c'est-à-dire peut-être de Mardin (cf. t. III, p. 21, note 2, de cette *Histoire*), de l'autre. Le site d'Ortavéran répond assez bien à ces conditions, ou l'un des tells voisins d'Ortavéran.

2. D'après les détails que fournissent les *Annales d'Assournazirabal*, col. II, l. 103-110, on doit placer la ville de Bitoura-Pitoura à une trentaine de kilomètres environ de Karkh, au delà du Tigre, dans la direction du N.-E., et par suite le pays de Dirrâ entre le Hazou-tchai et le Batman-tchai. Le Matni, dont les passes conduisent au Naîri, doit être en ce cas le pâté de montagnes situé au Nord de Mayafarrikin, le Dordoséh-dagh ou le Darkôsh-dagh.

3. Hommel (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 575) estime que Sinabou est très probablement identique à la Kinabou dont il a été question plus haut (cf. t. III, p. 19, note 2, de cette *Histoire*); mais il résulte du récit même d'Assournazirabal (*Annales*, col. I, l. 102-110) que cette Kinabou était dans le canton de Khalzidipkha (Khalziloukha), sur le Kashiari, tandis que Sinabou était dans le Bît-Zamani (*Monolithe de Kourkh*, l. 42-42, complétant *Annales*. col. II, 118-125).

encore acquittèrent leurs redevances, et Shoura du Khamanou[1], qui ne se pressait point de céder au mouvement, y fut prestement contrainte[2] (880). Si haut qu'on prisât le gain de cette campagne, il fut dépassé par celui de la suivante. Les Araméens du Khabour et de l'Euphrate moyen n'avaient pas vu sans inquiétude le réveil des énergies ninivites : ils avaient mendié un appui contre elles auprès du pouvoir rival, et deux de leurs tribus principales, les Zoukhi et les Laqî, s'étaient adressées au souverain qui régnait sur Babylone. C'était un certain Naboubaliddin, ambitieux, remuant, et qui ne demandait pas mieux que de susciter des ennemis à son voisin, pourvu que son intervention ne risquât point de l'impliquer dans la guerre ouverte : il dépêcha au prince de Zoukhi ses meilleures troupes cosséennes, sous les ordres de son frère Zabdânou et d'un des grands officiers de la couronne, Belabaliddin[3]. Au printemps de 879, Assournazirabal voulut en finir une bonne fois avec ces intrigues. Il inspecta d'abord les citadelles qui flanquaient la ligne du Kharmish[4] et du Khabour, Tabiti[5], Magarisi[6], Shadikanni, Shourou de Bît-Khaloupi, Sirki[7]. Entre l'embouchure du Khabour et celle du Balikh, l'Euphrate se promène à travers un vaste plateau rayé de collines marneuses. La rive gauche reste stérile et sèche, ombragée à de rares intervalles par des bois clairs de peupliers ou par des bouquets de palmiers; la rive droite est sillonnée de vallées fertiles, arrosées suffisamment pour se prêter à la culture des céréales et à l'élevage des bestiaux. Le lit est large en général, mais semé de roches erratiques et de bas-fonds qui en rendent la navigation périlleuse; il se resserre vers les ruines

1. Shoura est mentionnée au retour du Natri (*Monolithe de Kourkh*, l. 52), soit sur la route qui menait d'Amidi et de Toushkhân à Ninive. Hommel se croit obligé de reconnaître l'Amanos de Cilicie dans le pays de Khamanou, et il admet, à contre-cœur, qu'Assournazirabal poussa une pointe au-delà de l'Euphrate (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 575-576). Je cherche Shoura et par conséquent le Khamanou dans le Tour-Abdîn, et je les trouve au site de Saour (Sachau, *Reise in Syrien und Mesopotamien*, p. 421), malgré la différence des deux articulations initiales.

2. *Annales d'Assournazirabal*, col. II, l. 86-125, complétées par le texte du *Monolithe de Kourkh*, l. 42-54; cf. Peiser, *Inschriften Aschur-nâsir-abal's*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 84-95.

3. *Annales d'Assournazirabal*, col. III, l. 17-20, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 98-99.

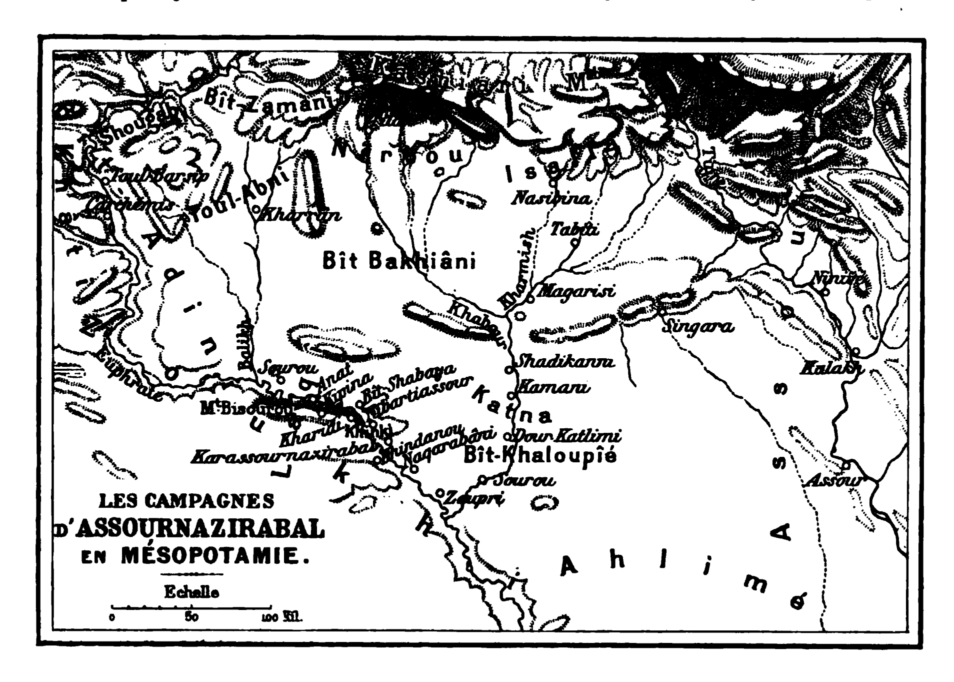
4. Le Kharmish a été identifié avec le Hirmâs, la rivière qui passe à Nisibe, aujourd'hui le Nahr-Djaghdjagha (G. Rawlinson, *the Five Great Monarchies*, t. II, p. 87, note 2. Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 140-532). Nöldeke écarte ce rapprochement, en rappelant que Hirmâs est une abréviation de Nahr-Mâs (*Z. d. D. M. G.*, t. XXXIII, p. 328); Hommel fait remarquer très justement (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 577, note 2), que Nahr-Mâs est l'interprétation populaire du vieux nom de Hirmâs, et il maintient à bon droit l'identité du Hirmâs avec le Kharmish.

5. Tabiti est, ainsi que Hommel l'a indiqué (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 577), la Thebeta-Thebet des itinéraires romains et des écrivains syriens (Nöldeke, *zwei Völker Vorderasiens*, dans la *Z. d. D. M. G.*, t. XXXIII, p. 157-158), située, d'après la Table de Peutinger, à 33 milles de Nisibe et à 52 de Singara, sur le Nahr-Hesaouy ou sur l'un des ouadys voisins.

6. Magarisi doit se trouver sur le Nahr-Djaghdjagha actuel, vers le point où cette rivière recueille les eaux du Nahr-Djerrâhi et de ses affluents; par malheur, cette partie de la Mésopotamie est encore presque entièrement inexplorée, et la carte n'en a pas été dressée de façon satisfaisante.

7. Sirki est Circésium à l'embouchure du Khabour, ainsi que Fox Talbot l'a reconnu le premier (*Assyrian Texts*, p. 31).

de Halébiyèh, où il s'enfonce dans les collines d'Arabie, et il y creuse un véritable défilé, long de trois à quatre cents pas, que les pilotes n'affrontent qu'avec précaution[1]. Assournazirabal chemina sur la rive gauche en quittant Sirki, et il rançonna plusieurs villages, Zoupri, Naqarabâni; çà et là, il ordonnait la halte en face de quelques villes situées sur la berge opposée, mais les barques qui auraient pu l'y conduire avaient été retirées et les gués étaient gardés trop bien



pour qu'il s'enhardît à les brusquer. L'une d'elles, Khindâni, lui fit un cadeau volontaire qu'il affecta de considérer comme un tribut, mais Kharidi et Anat ne semblèrent pas soupçonner sa présence, et il continua sa route sans avoir obtenu rien d'elles qui semblât une marque de vasselage[2]. A Shourou enfin, le

1. Chesney, *the Expedition of the Survey of the Rivers Euphrates and Tigris*, t. I, p. 48-49, 417-419, Peters, *Nippur or Explorations and Adventures on the Euphrates*, t. I, p. 108-114. C'est à ce défilé d'el-Hamméh (Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 577) et non pas à celui de Biredjik au débouché du Taurus (Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 173) qu'il faut placer les *Khinqi sha Pourâti* — les étranglements de l'Euphrate — dont il est plusieurs fois question dans le récit de la campagne (*Annales d'Assournazirabal*, col. III, l. 29-30, 44). Voir l'aspect que le pays présente en cet endroit, sur la vignette reproduite au tome II, p. 25, de cette *Histoire*.

2. Le récit détaillé des *Annales* (col. III, l. 13-14) nous apprend qu'Assournazirabal campa sur une montagne entre Khindânou et Bit-Shabaia, et ce renseignement nous permet de placer par à peu près sur la carte les localités mentionnées dans cette campagne. La montagne en question ne peut-être en effet qu'el-Hamméh, la seule qu'on rencontre sur cette rive de l'Euphrate entre les confluents de l'Euphrate et du Khabour (Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 577). Khindânou est alors la ruine de Tabous, la Dabausa de Ptolémée (Sachau, *Reise in Syrien*, p. 267-269, Peters, *Nippur*, t. I, p. 108); Zoupri et Naqabarâni s'échelonnent donc entre ce point et Sirki, la première vers Tayébéh, la seconde vers el-Hosénieh. D'autre part, les ruines du Kabr Abou-Âtîsh (Sachau, *Reise in Syrien*, p. 255-256, Peters, *Nippur*, t. I, p. 108) conviendraient fort bien à Bît-Shabaia : le nom d'Abou-Sbé que portent les Arabes du voisinage serait-il un souvenir de celui de Shabaia? Kharidi doit alors être cherché sur la berge opposée, vers Abou-Soubân et Aksoubi, où Chesney (*the Expe-*

prince de Zoukhi, Shadoudou, confiant en ses Cosséens, lui offrit la bataille : il le vainquit, prit le frère du roi de Babylone, s'introduisit dans la place après un assaut de deux jours, puis regagna l'Assyrie avec les dépouilles[1]. C'était presque un échec : les Araméens franchirent l'Euphrate à leur tour, sitôt qu'il ne fut plus là, et ils ravagèrent les plaines du Khabour[2]. Assournazirabal ne voulut rentrer en campagne qu'après s'être procuré les moyens de pénétrer au cœur du pays ennemi. Il construisit une flottille à Shourou de Bît-Khaloupi et il y embarqua ses troupes. Où le fleuve était d'une navigation trop difficile, on tirait les bateaux à sec et on les halait sur des rouleaux le long des grèves, jusqu'à ce que l'obstacle fût tourné; moitié flottant, moitié marchant, il remonta les gorges de Halébiéh, atterrit à Kharidi et punit les cités qui avaient bravé sa colère peu de temps auparavant. Il ruina Khindânou, Kharidi, Kipina; il battit les Zoukhi, il battit les Laqî, il les pourchassa le long du mont Bisourou, deux jours durant, jusqu'aux frontières du Bît-Adini[3]. La soumission fut complète et il en assura la perpétuité en édifiant deux citadelles qui surveillaient, l'une, Karassournazirabal, la rive gauche, l'autre, Nibartiassour, la rive droite de l'Euphrate[4].

Cette dernière expédition l'avait mis en contact avec le plus considérable des États Araméens qui pullulaient dans les régions occidentales de la Mésopotamie. Le Bît-Adini était posé à cheval sur l'Euphrate moyen[5]. Il possédait à droite,

dition of the Survey, t. I, carte) signale des débris antiques. Une journée de marche au delà du Kabr Abou-Âtîsh nous mène vers el-Khass, si bien que la ville d'Anat (Ilat chez Peiser, *Inschriften Aschur-nâsir-abal's*, p. 98-99) serait dans l'île de Moglah, comme le suppose Hommel (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 57). Shourou serait enfin quelque part vers l'un des deux Tell-Ménakhîr, en avant du Balikh.

1. *Annales d'Assournazirabal*, col. III, l. 1-16; cf. Peiser, *Inschriften Aschur-nâsir-abal's*, p. 96-99.

2. Les *Annales* ne donnent pour cette expédition nouvelle ni nom de *limmou*, ni date d'année (col. III, l. 26-28). L'ensemble des faits prouve qu'elle est la suite de la précédente et qu'il convient par conséquent de la placer en 878 (Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 174-175, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 578, Delitzsch-Mürdter, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, 2e éd., p. 164-164, Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 184-185).

3. La campagne de 878 a pour théâtre unique la partie de l'Euphrate comprise entre le Khabour et le Balikh, et non, comme le pense Hommel (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 578), le cours de l'Euphrate en aval de l'embouchure du Khabour; cette fois pourtant les opérations principales ont lieu sur la rive droite. Le mont Bisourou étant le Djebel-Bishri (Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 579), la ville de Kipina, qui est nommée entre lui et Kharidi, doit être placée entre Maidân et Sabkha.

4. *Annales d'Assournazirabal*, col. III, l. 26-50, où le récit est confus et contient peut-être des erreurs de fait, ainsi que Tiele l'a reconnu (*Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 184-185). Le site des deux villes n'est indiqué nulle part, mais l'étude de la carte montre que les Assyriens ne pouvaient être maîtres du pays qu'à la condition d'occuper les passes de l'Euphrate : je penche à croire que Karassournazirabal est el-Halébiéh, Nibartiassour Zalébiéh, la Zénobia d'époque romaine. Cf. sur les ruines de ces villes Sachau, *Reise in Syrien und Mesopotamien*, p. 256-259, et Peters, *Nippur or Explorations and Adventures on the Euphrates*, t. I, p. 109-114.

5. Cf. ce qui a été dit déjà au t. II, p. 590, note 9, de cette *Histoire*. Le Bît-Adini paraît avoir occupé sur la rive droite de l'Euphrate une partie des cazas d'Aïn-Tab, de Roum-kaléh et de Birédjik, celui de Souroudji, moins la nakhiéh de Harrân, la plus grande portion des cazas de Membîdj et de Rakkah, des parcelles du caza de Zôr, tels que ces cazas sont représentés sur les cartes de Vital Cuinet, *la Turquie d'Asie*, t. II.

au nord de Carchémis, entre les collines du Sadjour et l'Arabân-Soû, un canton montueux, mais fertile, parsemé de villes et de châteaux, Pakarroukhbouni, Soursounou, Paripa, Dabigou, Shitamrat[1]. La capitale, Toul-Barsip, s'étalait sur la rive gauche, aux gués de la Birédjîk actuelle[2]; tout le terrain compris entre elle et le Balikh dépendait de ses princes, et leur autorité atteignait même à l'Est, jusque dans le désert de Mésopotamie, le plateau basaltique du Toul-Abâ. Au Sud-Est, le Bît-Adini touchait les Zoukhi et les Laqi[3], à l'Est l'Assyrie; d'autres seigneuries, araméennes pour la plupart, le bornaient au Nord et au Nord-Ouest, le Shougab dans le coude de l'Euphrate, de Birédjik à Samosate[4], le Toul-Abnî autour d'Édesse[5], le pays de Kharrân[6], le Bît-Zamani, l'Izala dans le Tektek-dagh et sur le Haut-Khabour[7], le Bît-Bakhiâni dans la plaine, du Khabour au Kharmîsh[8]. Le Bît-Zamani appartenait à l'Assyrie par droit de conquête, depuis la mort d'Ammibaal[9]; l'Izala et le Bît-Bakhiâni avaient rempli leurs devoirs de vassaux, chaque fois qu'Assournazirabal s'était montré à proximité de leurs cités[10] : le Bît-Adini restait seul libre, mais avec l'apparence de la force plus qu'avec la réalité. Les contrées sur lesquelles il dominait n'ont jamais pu offrir une assiette solide à un État puissant[11]. Si par hasard un royaume s'y développe, qui réunisse sous une même autorité toutes les oasis répandues à travers la plaine brûlée et le long des rivières, la pre-

1. Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 264. Aucune de ces localités ne peut être placée actuellement sur la carte, sauf peut-être Dabigou, dont le nom se retrouverait dans celui du village moderne de Dehbek.

2. L'identification de Toul-Barsip avec Birédjik, proposée par G. Smith, *Assyrian Discoveries*, p. 34, a été adoptée par Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 219, note 2, puis par Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 163, et par Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 607.

3. Assournazirabal avait dans sa campagne précédente pris deux villes du Bît-Adini, situées sur la rive droite de l'Euphrate, à l'extrémité orientale du mont Bisourou (cf., pour cette montagne, ce qui est dit au t. III, p. 30, note 3, de cette *Histoire*), près de la frontière des Laqî (*Annales*, col. III, l. 41-44).

4. Le pays de Shougab est mentionné entre Birédjik-Toul-Barsip et le Bît-Zamani, pendant une des campagnes de Salmanasar III (*Monolithe*, col II, l. 40-41), ce qui nous oblige à le placer dans le caza de Roum-kaléh; le nom a été lu Soumou (Winckler, *Inschriften Salmanassar's II*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 164-165).

5. Le Toul-Abnî, cherché d'abord vers les sources du Tigre (Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 195, note 4), a été ramené à la plaine mésopotamienne par Hommel (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 579, note 3) et par Delattre (*l'Asie Occidentale*, p. 18-19). La place qu'il occupe dans les nomenclatures (*Annales d'Assournazirabal*, col. III, l. 55-56, 63-64) nous oblige à le mettre au contact du Bît-Adini et du Bît-Zamani : je ne lui vois d'autre site possible que celui d'Orfah, l'Édesse des temps classiques.

6. Le pays de Kharrân n'est mentionné nulle part comme appartenant soit au Bît-Adini, soit au Toul-Abnî : on doit en conclure qu'il formait à cette époque une petite principauté indépendante de ces deux États.

7. Cf. ce qui est dit de ce pays d'Izala plus haut, au t. III, p. 19, note 4, de cette *Histoire*.

8. La position du Bît-Bakhiâni nous est fournie par la place même qu'il occupe dans le récit de la campagne, et par les noms auxquels il est associé dans un autre passage des *Annales d'Assournazirabal*, col. II, l. 21-23 (Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 74-75).

9. Cf. la mention qui est faite de ce personnage plus haut, au t. III, p. 21, de cette *Histoire*.

10. *Annales d'Assournazirabal*, col. I, l. 106, col. II, l. 21-23.

11. Ce point a été mis en lumière par Nöldeke, *Harrân*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. XI, p. 107-109; cf., contre l'opinion de Nöldeke, Winckler, *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 380 sqq.

mière dynastie conquérante qui surgit dans le voisinage a vite fait de l'abaisser et de le ranger sous son hégémonie. Le Mitâni, sauvé par l'éloignement d'un asservissement à l'Égypte, n'avait pu se dérober à la suprématie des Khâti[1]; le Bit-Adini s'effondra presque sans lutte sous la poussée des Assyriens. Les massifs volcaniques de l'Ourâa et du Toul-Abâ l'abritaient contre leurs entreprises et leur barraient la route directe entre les marches du Khabour et la banlieue de Toul-Barsip. Assournazirabal, qui aurait pu tourner cette ligne de défenses naturelles au Nord par le Nirbou, au Sud par sa province nouvelle du Laqî, préféra l'aborder de front : il brava le désert, et malgré la sécheresse il investit la citadelle la plus forte du Toul-Abâ, au mois de juin 877. Elle s'appelait Kaprabi, et ses habitants l'estimaient inexpugnable, accrochée qu'elle était aux flancs de la montagne, « comme un nuage au ciel[2] ». Il en démolit les murs par la sape et à coups de bélier, y tua 800 soldats, brûla les maisons, rafla 2400 hommes avec leurs familles et les installa dans un des faubourgs de Kalakh. Akhouni, qui régnait alors en Bît-Adini, n'attendit pas que l'invasion se propageât plus loin : il livra des otages, paya la paix d'un tribut; le seigneur de Toul-Abnî en agit de même, et la domination assyrienne se trouva reculée du coup aux frontières des Khâti[3]. Il y avait deux siècles environ qu'Assourirba les avait repassées vaincu, mais le souvenir de sa défaite demeurait aussi présent qu'au premier jour dans la mémoire du peuple[4], comme un avertissement pour le souverain qui voudrait courir les vieilles aventures et renouveler les exploits de Sargon d'Agadé ou de Tiglatphalasar. Assournazirabal prépara avec grand soin cette campagne décisive pour le prestige de son nom et pour l'avenir de son empire. Il emmena avec lui le plus qu'il put de troupes indigènes, puis il réquisitionna sur son chemin les armées de ses vassaux les plus récents, et il les embrigada dans la sienne, moins peut-être afin d'augmenter sa puissance d'action qu'afin de ne laisser aucune force sur ses derrières, lorsqu'il serait aux prises avec les légions syriennes. Il quitta Kalakh dans les derniers jours d'avril 876[5], perçut les taxes de coutume sur le Bit-

1. Cf., sur ces faits, ce qui est dit plus haut, au t. II, p. 358, 590, de cette *Histoire*.

2. Le nom est interprété ordinairement *Roche-grosse*, et coupé *Kap-rabi* (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 264, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 579). On peut aussi le considérer comme étant formé, de même que Kapridargila (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 264) ou Kapranishâ (*Annales d'Assournazirabal*, col. II, l. 89), de *Kaprou* et d'*abi*; ce dernier élément semble se retrouver dans le nom antique de Telaba, Thallaba, aujourd'hui Toul-Abâ. Kapr-abi serait un château du canton de Toul-Abâ.

3. *Annales d'Assournazirabal*, col. III, l. 50-56; cf. Peiser *Inchriften Aschur-nâsir-abal's*, p. 102-105.

4. Cf., sur Assourirba, ce qui est dit au t. II, p. 665, de cette *Histoire*. La mention de sa défaite nous est connue seulement par un passage du *Monolithe* de Salmanasar III (l. 37-38).

5. Le 8 Iyâr (*Annales*, col. III, l. 56), sans indication de *limmou*, ni numéro d'année ou de cam-

Bakhiâni, sur l'Izala, sur le Bît-Adini, chevaux, argent, or, cuivre, plomb, étoffes précieuses, vaisselle de cuivre, meubles d'ivoire; arrivé à Toul-Barsip, il y agréa les présents du Toul-Abnî, et, franchissant l'Euphrate sur des radeaux d'outres gonflées, il lança ses colonnes contre Carchémis[1].



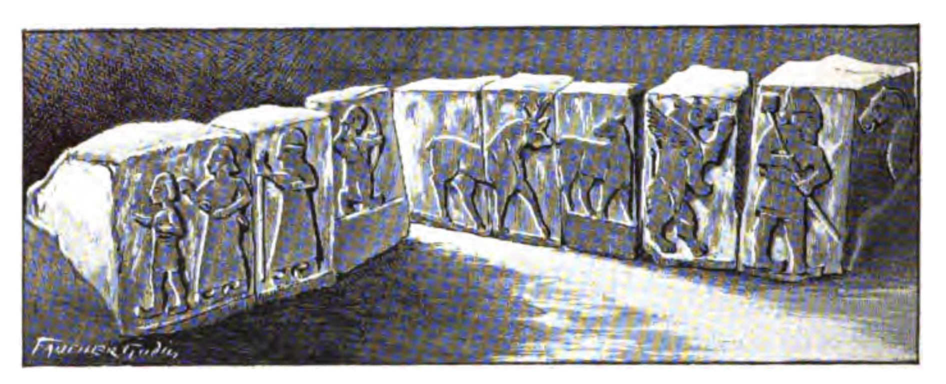
La constitution politique de la Syrie du Nord n'avait guère varié depuis le jour où Tiglatphalasar avait entamé le pays en vainqueur. L'empire cilicien, qui avait succédé à l'assyrien, si jamais il eut l'étendue qu'on lui soupçonne, ne dura pas assez longtemps pour modifier l'équilibre des races. Il avait pu les asservir momentanément, mais non les désagréger et les amalgamer à neuf[2] : les petits États s'étaient retrouvés in- tacts au lendemain de sa chute, et ils se par- tageaient, mainte- nant comme par le passé, le vieux Naharaïna égyptien, le plateau de l'Oronte à l'Euphrate, les forêts et les bas-fonds limoneux de l'Amanus, les versants méridionaux du Taurus, les plaines de la Cilicie. Le plus glorieux, mais non le plus à craindre, celui à qui le nom des Khâti demeurait lié indissolublement, avait Carchémis pour capitale. L'antique cité trônait toujours aux grèves de son fleuve, et elle n'avait rien perdu de sa richesse ou de sa sainteté, mais son domaine s'était diminué : le Bît-Adini s'intercalait entre elle et le Koummoukh, Arazik la serrait au Sud, Khazazou et

pagne; la date de 876 est admise par la plus grande partie des historiens (Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 409, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 580).

1. *Annales d'Assournazirabal*, col. III, l. 56-64; cf. Peiser, *die Inschriften Aschur-nâsir-abal's*, p. 104-105.

2. Pour l'état de la Syrie au temps des guerres de Tiglatphalasar Ier, voir ce qui est dit au t. II, p. 588-592, 656-658, de cette *Histoire*; cf., au sujet de l'empire cilicien, les pages 667-669 du même volume.

Khalmân la bornaient à l'Ouest, et son influence ne s'exerçait librement que sur le bassin du Sadjour[1]. Le Gourgoum confinait au Khâti vers le Nord-Ouest; ses princes résidaient à Marqasi, et ils détenaient le cours moyen du Pyramos avec le bassin entier de l'Ak-sou. Le Mikhri[2], l'Iaoudi, le Samalla se cantonnaient dans la vallée de la Salouara et dans les forêts de l'Amanus, au Sud du Gourgoum. Le Qouî continuait de végéter aux pâturages de Cilicie, vers les embouchures marécageuses du Pyramos[3]. Au Sud du Sadjour, le Bit-Agousi[4] s'étirait comme un verrou en avant de l'Oronte : du haut de leur donjon d'Arpad, ses chefs épiaient la route des caravanes et ils la barraient ou ils l'ou-



BAS-RELIEF D'UN DES ÉDIFICES DE SINDJIRLI[5].

vraient à leur gré. Ils gardaient entre leurs mains les clefs de la Syrie, et leur position était si forte que, malgré l'exiguité de leur territoire, la plupart des généraux assyriens préférèrent pendant plus d'un siècle et demi fléchir légèrement vers l'Ouest et l'éviter, au lieu de se buter à lui de face. Quelques seigneuries moindres étaient disséminées sur le plateau à côté de l'Agousi, ou se cachaient dans les replis de l'Amanus, la plupart aux ordres du souverain le

1. Le site du Khâti a été déterminé fort nettement par SCHRADER, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 221-236; Assournazirabal entend ce nom du seul royaume de Carchémis (FR. DELITZSCH, *Wo lag das Paradies?* p. 269-270).

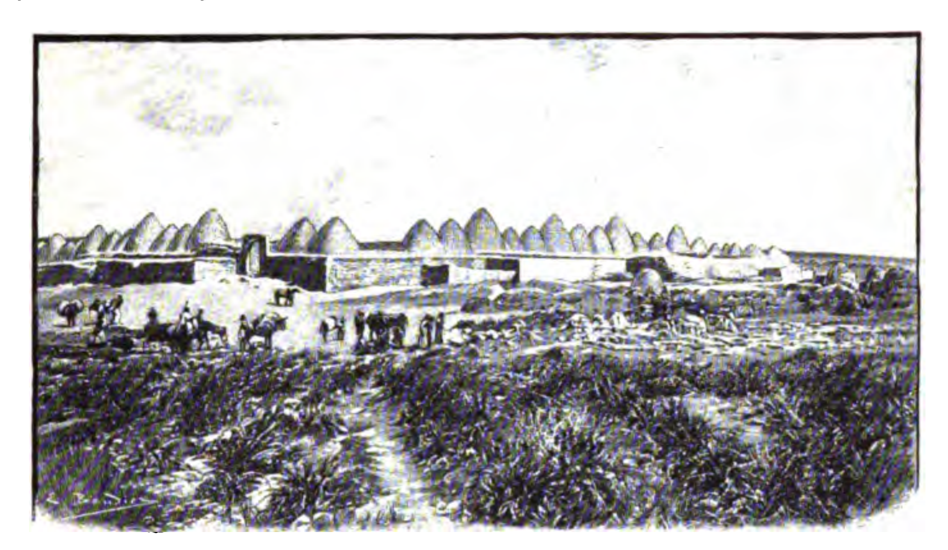
2. Mikhri ou Ismikhri, le *pays des mélèzes*, était le nom d'une partie de l'Amanus, peut-être au voisinage du Pyramos (HOMMEL, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 530-531; cf. DELATTRE, *l'Asie Occidentale dans les Inscriptions cunéiformes*, p. 50).

3. Sur ces pays de Gourgoum, de Samalla et de Qouî, cf., outre ce qui a été dit au t. II, p. 590, de cette *Histoire*, SACHAU, *Inschrift des Königs Panammû*, dans les *Ausgrabungen in Sendschirli*, t. I, p. 58-50, et WINCKLER, *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 1 sqq.

4. Le nom réel du pays était Iakhânou (*Annales d'Assournazirabal*, col. III, l. 77), mais on l'appelait Bît-Gousi ou Bît-Agousi, comme Bît-Adini, Bît-Bakhiâni, Bît-Omri, d'après le fondateur de la dynastie qui y régnait (SCHRADER, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 207, note). Delattre (*l'Asie Occidentale dans les inscriptions assyriennes*, p. 52-53) place l'Iakhânou vers les sources du Kara-sou et de l'Afrîn; il faut plutôt le localiser au Sud d'Azaz, au voisinage d'Arpad, et avec cette ville pour capitale (WINCKLER, *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 8, MASPERO, *Notes au jour le jour*, § *32*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie biblique, 1898, t. XX, p. 131-133).

5. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le croquis de* PERROT-CHIPIEZ, *Histoire de l'art dans l'Antiquité*, t. IV, p. 531, cf. LUSCHAN, *Ausgrabungen in Sendschirli*, t. I, p. 11.

plus puissant que l'on connût alors dans la région, Loubarna, roi du Patinou. Le Patinou avait hérité, ce me semble, de l'Alasia des temps égyptiens, comme le Bit-Adini du Mitâni; au Sud du Samalla, les grasses prairies de l'Afrin et du Bas Oronte relevaient de lui, puis la montagne entre l'Oronte et la mer jusqu'au voisinage de l'Éleuthéros. Il rejoignait, vers le Sud, le groupe des premières cités phéniciennes, Arad, Arka, Sina, vers le Sud-Est celui des cita-



UN VILLAGE À HUTTES CONIQUES, DJIBRÎN, SUR LE PLATEAU D'ALEP[1].

delles hamathéennes et damasquines[2]. La contrée n'avait rien perdu de sa physionomie d'autrefois[3]. On y rencontrait toujours la même abondance de villes fortes et ces grands villages clos de murs, dont les toits arrondis en coupole découpent leur silhouette étrange sur l'horizon aujourd'hui encore. Les mœurs et la civilisation de la Chaldée prévalaient plus que jamais dans les petites cours, mais la tradition asianique y persistait vivace chez les artistes, et les bas-reliefs dont ils ornaient les palais ou les temples ressemblaient beaucoup à ceux qu'on recueille parmi les ruines de l'Asie Mineure[4]; c'est le même dessin incorrect, la même rudesse d'exécution, la même composition flottante et gauche. Les scribes conservaient le syllabaire, par routine, et ils en usaient

1. *Dessin de Boudier, d'après la photographie publiée par* Peters, *Nippur or Explorations and Adventures on the Euphrates*, t. I, p. 81; cf. Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 94.
2. Pour le Patinou, cf. ce qui est dit au t. II, p. 589, de cette *Histoire*. Les limites de ce pays ont été indiquées par Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 214-221, puis par Delattre, *l'Asie Occidentale dans les inscriptions assyriennes*, p. 45-52, et en dernier lieu par Winckler, *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 3 sqq.
3. Cf., sur l'état du pays au temps de la première conquête assyrienne, ce qui est dit plus haut, au t. II, p. 588 sqq., de cette *Histoire*.
4. Cf. ce qui est dit de cet art asianique plus haut, au t. II, p. 647-653, de cette *Histoire*.

pour certaines de leurs inscriptions officielles en l'honneur des princes ou des dieux, mais le maniement en était difficile et les ressources bornées; malgré tout, l'idiome des immigrants araméens et l'alphabet d'origine phénicienne éliminaient de plus en plus la vieille écriture et la vieille langue[1]. Ces Syriens du Nord en arrivaient donc peu à peu à s'assimiler aux gens de Babylone et de Ninive autant que les habitants d'une province éloignée à ceux d'une capitale, leur costume et leur train de maison, leur outillage agricole et industriel, leur équipement et leur organisation militaire[2]. Leurs armées comprenaient les mêmes éléments, archers, piquiers, frondeurs, et ces bandes de cavaliers qui accompagnaient les charriers dans les expéditions rapides[3]; les chars, d'ailleurs, étaient construits sur le modèle des assyriens, jusque dans ce détail de l'ais étoffé et décoré de broderies qui soudait la caisse a l'extrémité du timon. Les rois ne coiffaient point la tiare, mais ils revêtaient la robe longue, ourlée de franges, ajustée à la taille par une ceinture, et leur vie, ses fonctions, ses corvées, ses amusements,



LE CHAR DE GUERRE DES KHÂTI AU IX[e] SIÈCLE[4].

1. Il n'y a aucun monument qui porte une inscription conçue dans cet alphabet et qu'on puisse attribuer de manière certaine au temps d'Assournazirabal, mais les textes des rois de Samalla ne sont postérieurs que d'un siècle et demi au plus (SACHAU, *Inschrift des Königs Panammû*, dans les *Ausgrabungen in Sendschirli*, t. I, p. 81-84); ce n'est pas être trop hardi que de considérer l'alphabet araméen comme usuel dans la Syrie du Nord au début du IX[e] siècle, quelque quarante ans avant la date de l'inscription de Mésha.

2. On peut juger de leur état social par l'énumération des objets qu'ils payaient en tribut (*Annales d'Assournazirabal*, col. III, l. 65-68, 71, 73-76, 78; *Monolithe de Salmanasar III*, col. I, l. 41, col. II, l. 12-13, 20-30, 82-86), ou des butins que les rois d'Assyrie rapportaient de chez eux.

3. La composition des armées syriennes nous est fournie par divers passages des *Annales d'Assournazirabal*, col. III, l. 68-69, 77.

4. *Dessin de Boudier, d'après un bas-relief inédit, découvert par Fossey et par Perdrizet.*

ne se distinguaient guère de celle qu'on menait aux palais de Kalakh ou de Babel; ils traquaient la grosse bête et le lion, selon les règles de vénerie usi-



LE CHAR DE GUERRE ASSYRIEN, AU IXe SIÈCLE[1].

tées à Ninive, et ils s'enorgueillisaient tout autant de leurs exploits à la chasse que de leurs triomphes à la guerre. Leur religion dérivait du fonds commun



UN ROI DES KHÂTI CHASSANT LE LION SUR SON CHAR[2].

des religions sémitiques, mais un bon nombre des divinités babyloniennes y étaient adorées qui s'y étaient introduites de toutes pièces ou qui s'étaient

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un des bas-reliefs en bronze de la porte de Balawât.*
2. *Dessin de Boudier, d'après la photographie de Hogarth, publiée dans le Recueil de Travaux*, t. XVII, p. 25.

superposées à des dieux plus anciens de caractère analogue : à Nérab, dans le Patinou, Nouskou et sa compagne Nikal, chaldéens l'un et l'autre, se disputaient l'hommage des fidèles à l'envi de Shahr, la lune, et de Shamash, le soleil[1]. Les cultes locaux s'adressaient souvent à des personnages obscurs ou négligés des nations dominantes : le Samalla vénérait de la sorte Ourou, la lumière, Rékoubêl, le vent, la monture d'El, sans parler d'El, de Resheph, d'Hadad et des Cabires, acolytes de Resheph[2]. Ces dieux s'accommodaient à l'assyrienne pour la plupart, et leurs rites étaient célébrés à peu près comme dans les cités du Bas-Euphrate, si l'on en doit juger les quelques tableaux qu'on en a dès à présent. C'est à peine si l'on y remarque encore une trace légère d'influence égyptienne, les figures du veau ou du taureau, celles du vautour de Mout et de l'épervier d'Horus. Assournazirabal, progressant des bornages du Khabour en Bit-Adini et du Bit-Adini dans la Syrie du Nord, pouvait presque imaginer qu'il ne changeait point de milieu, tant les dégradations de langue et de culture se produisaient par nuances insensibles de Ninive et d'Assour à Toul-Barsip et au Samalla.



LE DIEU HADAD[3].

Son expédition ne fut ni périlleuse, ni sanglante. Loubarna, qui régnait alors sur le Patinou, conçut-il vers ce moment le projet de reconstituer à son profit un empire syrien? L'Ounki, où il avait sa capitale Kounouloua, était l'une des contrées les plus prospères de l'Asie[4]; arrosée largement par l'Afrin, l'Oronte et la Salouara[5],

1. Clermont-Ganneau, *Études d'Archéologie Orientale*, t. II, p. 182-223, Hoffmann, *Aramaïsche Inschriften aus Nérab bei Aleppo*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. XI, p. 258-272, Jensen, *Nik(k)al-Scharratu*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. XI, p. 293-301.

2. Sur ces dieux, qui sont énumérés dans les inscriptions araméennes de Zindjirli, cf. Halévy, *les deux Inscriptions hétéennes de Zindjirli*, dans la *Revue Sémitique*, t. II, p. 25-31.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie de* Luschan, *Ausgrabungen in Sendschirli*, t. I, pl. VI.

4. L'Ounki des Assyriens, l'Ouniouqa des Égyptiens (Mariette, *Karnak*, pl. 20, n° 147), est la vallée d'Antioche, l'Ἀμύκης πεδίον de Polybe (V, 59), aujourd'hui Amk (Sayce, *the Monuments of the Hittites*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. VII, p. 292, Fr. Lenormant, *les Origines de l'Histoire*, t. III, p. 324, Tomkins, *Notes on the Geography of Northern Syria*, dans le *Babylonian and Oriental Record*, t. III, p. 6, Winckler, *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 9). Kounouloua, Kinalia, capitale du Patinou, a été identifiée avec la Gindaros d'époque grecque (Sayce, *the Monuments of the Hittites*, dans les *Transactions*, t. VII, p. 292); je la reconnaîtrai plutôt, avec Tomkins (*Notes on the Geography of Northern Syria*, p. 6), dans le Tell-Kounâna actuel, pour Tell-Kounâla, par la substitution fréquente de *n* à *l*, à la fin des noms propres.

5. La Salouara des textes assyriens est le Kara-sou de nos jours, qui se jette dans l'Ak-Deniz, le

nuls champs ne produisaient d'aussi riches moissons que les siens, nulles prairies ne nourrissaient autant de bestiaux ou ne se prêtaient mieux à l'élevage des chevaux de guerre. Les provinces étagées dans la montagne lui fournissaient, avec leurs bois et leurs métaux, des réserves de bûcherons et de bergers à demi sauvages où il pouvait recruter des bataillons nombreux. Ses voisins, inquiets ou jaloux de sa fortune, virent dans l'Assyrien un libérateur et un ami plutôt qu'un adversaire. Carchémish ouvrit ses portes et vida le meilleur de ses trésors, vingt talents d'argent, des lingots, des anneaux et des poignards d'or, cent talents de cuivre, deux cents de fer, des figures de taureau en bronze, des coupes décorées de scènes en relief ou au trait, de l'ivoire brut ou travaillé, de la pourpre, des étoffes brodées, le char d'apparat de son souverain Shangara. Les milices hittites, rassemblées en hâte, se rangèrent à la suite des auxiliaires araméens, et tous ensemble s'acheminèrent vers la Cœlésyrie. Le scribe chargé de conter cette histoire s'est complu à n'en négliger aucun détail : on prit la grand'route des caravanes au sortir de Carchémis, on fila entre les collines de Mounzigâni et celles de Khamourga, on côtoya le Bît-Agousi et l'on arriva sous les murs de Khazazou, en domaine patinien[2]. La ville s'étant rachetée par un cadeau d'or et de toiles fines, on franchit l'Aprié, et on construisit sur la berge un camp retranché où emmagasiner le butin. Loubarna ne résistait point, mais il ne se résignait pas non plus à s'avouer le plus faible : après quelque délai, on se décida à l'aller forcer dans sa résidence de Kounouloua. L'apparition des avant-gardes assyriennes trancha court à ses



SCÈNE RELIGIEUSE AVEC DES ÉLÉMENTS ÉGYPTIENS[1].

lac d'Antioche (DELATTRE, *l'Asie Occidentale dans les Inscriptions Assyriennes*, p. 52, SACHAU, *zur historischen Geographie von Nordsyrien*, p. 17-24; cf. t. II, p. 7, note 3, de cette *Histoire*).

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après l'empreinte d'un cylindre hittite.*

2. Khazazou étant l'Azaz actuelle (SAYCE, *the Monuments of the Hittites*, dans les *Transactions*, t. VII, p. 292, FR. DELITZSCH, *Wo lag das Paradies?* p. 274), l'armée assyrienne a dû suivre la route qui, aujourd'hui encore, mène de Djérabis à cette ville. Les monts Mounzigâni et Khamourga, nommés entre Carchémis et Akhânou-lakhânou (cf. ce qui est dit de ce pays au t. III, p. 34, note 4, de cette *Histoire*), doivent se trouver entre le Sadjour et le Kowéik, vers Shehab, au seul point de la route où l'on passe entre deux rangées de collines élevées.

indécisions : il s'humilia aux pieds du maître, livra ses otages, vida ses palais et ses étables pour compléter sa rançon, vingt talents d'argent, un talent d'or, cent talents de plomb, cent talents de fer, mille taureaux, dix mille moutons, les filles de ses nobles avec leur trousseau, et tout l'attirail d'objets mobiliers, de vaisselle, de bijoux, d'étoffes, dont se composait alors l'apanage des princes. L'effet de sa soumission fut variable sur ses propres vassaux et sur les peuples qui l'environnaient : le Bît-Agousi envoya aussitôt complimenter le conquérant, mais les districts de la montagne attendirent que l'invasion montât jusque vers eux pour en faire autant. Assournazirabal, voyant qu'ils ne se dérangeaient point, passa l'Oronte, probablement à l'endroit où s'élève aujourd'hui le Pont de Fer, s'enfonça entre l'Iarakou et l'Iatouri[1], gagna sans encombre les bords du Sangoura[2] et y bivouaqua, puis, tournant le dos à la mer, il se glissa entre le Saratini et le Douppâni[3], et il entra d'emblée dans la citadelle d'Ariboua[4]. Elle commandait toute la contrée et Loubarna y avait un palais où il se réfugiait d'aventure pendant les chaleurs de l'été. Assournazirabal s'y installa, y accumula les blés et le butin du Loukhouti[5], y établit une colonie assyrienne, et y donna des fêtes : ce fut dès lors le centre de ses opérations contre les montagnards. Il détruisit leurs forts, brûla leurs maisons, empala aux portes de leurs villes ceux qu'il saisit vivants, puis, après ce noble exploit, il escalada

1. Le point où Assournazirabal dut traverser l'Oronte nous est donné par la position même de Kounouloua à Tell-Kounâna. Au Pont de Fer, le moderne a le choix entre deux routes, dont l'une passe par Antioche et par Beît-el-Mâ, pour aller aboutir à Ourdéh sur le Nahr-el-Kébîr, tandis que l'autre arrive au même point en abordant directement le Djebel Kôçéîr. Si Assournazirabal a pris cette dernière, comme je le crois, le pays et le mont Iarakou seront la partie nord du Djebel Kôçéîr, celle qui avoisine Antioche, Iatouri la partie Sud de la même montagne vers Dèrkoush; cf. DELATTRE, *l'Asie Occidentale dans les Inscriptions Assyriennes*, p. 49. L'Iarakou est mentionné dans la même position par Salmanasar III, qui y arrive après avoir franchi l'Oronte en descendant de l'Amanus (LAYARD, *Inscriptions in the Cuneiform Character*, pl. 47, l. 23), et aboutit au pays de Hamath.

2. Le Sangoura ou Sagoura a été identifié par Delattre (*l'Asie Occidentale dans les Inscriptions Assyriennes*, p. 50) avec le Nahr-el-Kébîr, non point celui que les Grecs appelaient l'Éleuthéros, mais celui qui se jette dans la mer auprès de Latakiéh; cf. HOMMEL, *Geschichte Babyloniens und Ægyptens*, p. 581, WINCKLER, *altorientalische Forschungen*, t. I, p. 5. Avant le Sangoura, les *Annales* nomment un pays dont le nom, à demi effacé, se terminait par la syllabe... *kou* (col. III, l. 80) : je crois qu'on peut, sans trop de témérité, rétablir dans la lacune le nom d'[Ashtama]kou, que Salmanasar III cite, vers ces parages, après le nom d'Iarakou (LAYARD, *Inscriptions in the Cuneiform Character*, pl. 47, l. 23). Le pays d'Ashtamakou serait aujourd'hui le canton d'Ourdéh, qu'on traverse en effet avant d'atteindre les bords du Nahr-el-Kébîr.

3. Les cantons montagneux de Saratini et de Douppâni (Kalpâni? Adpâni?), situés immédiatement au Sud du Nahr-el-Kébîr, répondent à la partie méridionale du Djebel-el-Akrad, mais je ne découvre sur la carte moderne aucun nom qu'on puisse rapprocher des leurs.

4. Au delà du Douppâni, Assournazirabal campa sur les bords d'une rivière dont le nom est malheureusement détruit (*Annales*, col. III, l. 81), puis il atteignit Ariboua; cet itinéraire nous mène sur le versant Oriental du Djebel Ansariéh à la hauteur de Hamath. Je n'aperçois de ce côté, et répondant aux conditions du texte, que le site de Masiad, où s'élève encore un château des Assassins. Le nom d'Ariboua peut s'être conservé dans celui de Rabaô, er-Rabahou, qui est appliqué à un Ouady et à un village des environs de Masiad.

5. Le Loukhouti ne peut guère être cherché dans la plaine même de l'Oronte, où Assournazirabal aurait risqué de se heurter aux forces du roi de Hamath ou de ses vassaux : il doit représenter les parties de la montagne des Ansariéh situées entre Kadmous, Masiad et Tortose.

les dernières pentes du Liban et il descendit aux rives de la Méditerranée. Il lava ses armes dans les vagues et offrit les sacrifices obligatoires aux dieux de la Mer : les Phéniciens, toujours prudents, s'empressèrent de prévenir ses exigences, tributs de Tyr, de Sidon, de Byblos, tributs de Mahallat, de Maîza, de Kaîza[1], tributs d'Amourrou et d'Arvad[2]. Un point frappe lorsqu'on jalonne sur la carte les marches de ce victorieux, le soin avec lequel il se maintient sur la rive gauche de l'Oronte, et l'obligation qu'il s'impose de ne pas toucher aux campagnes plantureuses de la vallée, dont la richesse était si propre à surexciter ses convoitises. On comprendrait mal cette discrétion, si l'on ne savait d'autre part qu'une puissance existait dans ces régions, assez redoutable pour qu'il jugeât imprudent de la provoquer. Damas prévalait en effet sur ces territoires dont il respectait la frontière, et ses rois, suzerains de Hamath, maîtres d'une moitié d'Israel, étaient en mesure d'affronter n'importe quel ennemi, sinon de le battre. La crainte qu'elle inspirait explique naturellement l'attitude que les États hittites adoptèrent en face de l'envahisseur, et les précautions dont celui-ci usa pour ne point s'écarter d'une zone assez étroite. Reçu le compliment des Phéniciens, il rebroussa vers le Nord : il dévia un peu de la ligne directe afin de monter à l'Amanos, d'y graver une stèle commémorative de ses succès, et d'y couper les pins, les cèdres et les mélèzes dont il avait besoin pour ses constructions, puis il réintégra Ninive aux acclamations de la foule[3].

Il semble parfois, quand on lit cette histoire, qu'on en connaisse la trame et qu'on en ait vu les événements principaux se dérouler déjà quelques siècles auparavant. Aussi bien, ces stations réitérées aux sources du Tigre et aux rives du haut Euphrate, ces courses par les vallées du Zagros ou sur les pentes du Kashiari, cet écrasement gradué des peuples mésopotamiens que termine une promenade triomphale à travers la Syrie du Nord, n'est-ce pas, dans les mêmes lieux et presque dans le même ordre, la répétition de ce que Tiglatphalasar avait fait pendant les cinq premières années de son règne?

1. Sur ces trois villes, cf. ce qui est dit plus haut au t. II, p. 172, de cette *Histoire*.

2. Le point où Assournazirabal toucha la mer ne saurait être déterminé exactement : admettant qu'il partit de Masiad ou des environs, il dut franchir le Liban par la trouée de l'Éleuthèros et atteindre le rivage quelque part vers les embouchures de ce fleuve. L'assertion qu'il pénétra au Nahr el-Kelb repose sur une mauvaise interprétation du passage des *Annales*, col. III, l. 89, où il raconte qu'il éleva une stèle de victoire; Boscawen (*the Monuments and Inscriptions on the Rocks at the Nahr el-Kelb*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. VII, p. 339) n'a pas fait attention que ce texte s'applique à l'Amanus, et, le transportant au Liban, il a cru qu'une des stèles aujourd'hui illisibles du Nahr el-Kelb pouvait être attribuée à Assournazirabal. Il a entraîné Hommel dans son erreur (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 582). Si Assournazirabal avait pénétré jusqu'au Nahr el-Kelb, il nous aurait donné sa marche étape à étape, par les villes de la côte, comme il l'avait fait pour la partie de sa campagne qui concerne le Khâti et le Patinou.

3. *Annales d'Assournazirabal*, col. III, l. 64-92; cf. Peiser, *die Inschriften Aschur-nâsir abal's*, p. 106-111.

Assournazirabal voulut-il se modeler sur son ancêtre, comme en Égypte Ramsès III sur Ramsès II[1], ou bien, se sentant dans des conditions analogues, suivit-il les mêmes errements d'instinct et par la seule force des choses? Il se montra plus sage en tout cas, et, le but de ses ambitions atteint, il évita de compromettre son gain par des attaques inconsidérées contre ceux de ses rivaux dont la puissance aurait eu raison de sa fortune, Damas et Babylone. Le succès qu'il avait remporté, en 879, sur le frère de Naboubaliddin, avait flatté sa vanité prodigieusement. Ses panégyristes représentèrent à l'envi le Kardouniash aveuglé par l'effroi de sa royauté, et les Chaldéens consternés sous la terreur de ses armes[2]; il ne se laissa point entraîner par leurs fanfaronnades, et il persista jusqu'au bout à observer les conventions conclues entre les deux cours du vivant de son grand-père Rammânnirâri[3]. Aussi bien son empire s'était épanoui assez largement en moins de dix années pour qu'il eût le droit de manifester sa fierté. Il le décrivait lui-même comme s'étendant à l'Ouest de l'Assyrie propre, depuis la berge du Tigre vers Ninive, jusqu'au Liban et jusqu'à la Méditerranée[4]: le Zoukhi lui obéissait, y compris le canton de Rapikou aux frontières de la Babylonie[5]. Il avait ajouté aux provinces anciennes d'Amidi, du Masios et de Singar, la bande entière de territoire qui enveloppe les pieds du Taurus arménien, des sources de la Soupnat à celles du Bitlis-tchaî, et il y tenait les cols qui mènent aux rives de l'Arzania, ceux du Kirrouri comme ceux du Gilzân : le vaste Naîri lui avait juré hommage et fidélité. Vers le Sud-Est, les populations flottantes dont l'allégeance variait d'Assour à Babel selon les circonstances s'étaient ralliées à lui, et elles constituaient une marche immense en avant de ses États héréditaires entre le petit Zab et la Tournat[6]. Si rudement qu'il eût martelé les nations enfermées dans cet espace, il ne les avait pas forgées en une masse compacte et homogène :

1. Cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, dans le t. II, p. 454-455, de cette *Histoire*.

2. *Annales d'Assournazirabal*, col. III, l. 23-24; cf. PEISER, *die Inschriften Aschur-nâsir-abal's*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 98-99.

3. Sa frontière du côté de la Chaldée, entre le Tigre et la montagne (*Annales*, col. II, l. 129-130, col. III, l. 123-124), est celle-là même qui avait été établie par Rammânnirâri (*Histoire synchronique*, col. III, l. 20-21); cf. ce qui est dit plus haut à ce sujet au t. III, p. 5-6, de cette *Histoire*.

4. L'expression employée dans cette description et dans les passages du même genre, *ishtou ibirtan nârou* (col. II, l. 127, 129, col. III, l. 121, 123), et qu'on traduit *depuis le gué du fleuve*, ou mieux, *de l'autre rive du fleuve*, doit s'entendre par rapport à l'Assyrie propre : on mesure le domaine du roi en partant des fleuves qui servaient de limites à ses domaines héréditaires, dans la direction indiquée. *Depuis l'autre rive du Tigre* signifie depuis la berge du Tigre en face de Ninive ou de Kalakh, d'où l'armée et le souverain partaient pour leurs campagnes.

5. Rapikou est donnée dans plusieurs textes comme marquant la limite des Zoukhi vers la Chaldée (*Histoire Synchronique*, col. II, l. 24; *Annales d'Assournazirabal*, col. II, l. 128, col. III, l. 121).

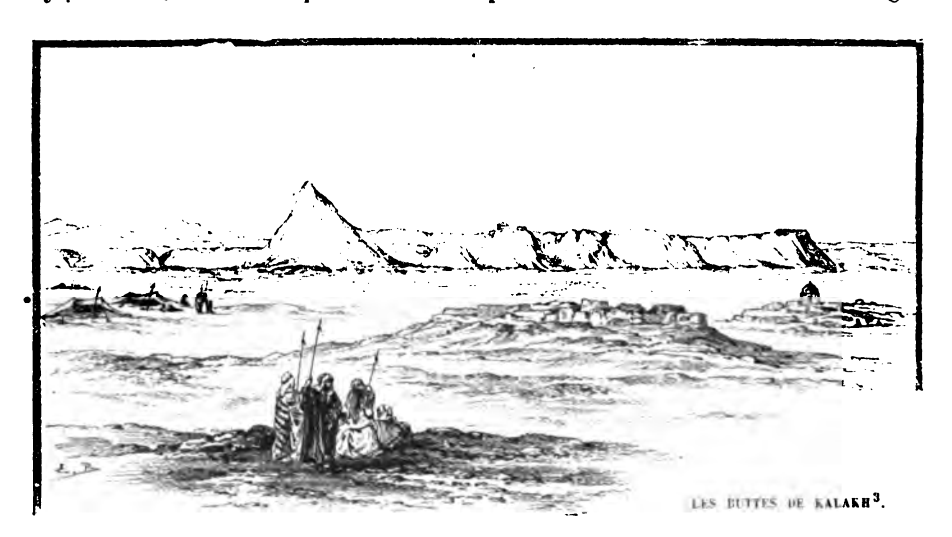
6. *Annales d'Assournazirabal*, col. II, l. 127-131, et col. III, l. 118-126; les deux descriptions contenues dans ces passages diffèrent sur quelques points de détail.

une partie d'entre elles, la moindre, était assimilée à l'Assyrie et gouvernée directement par les officiers du roi[1], mais la plupart n'étaient que des dépendances encore mal rattachées à l'ensemble par des liens plus ou moins lâches de vasselage ou de servitude. Les unes avaient à côté de leurs chefs nationaux des résidents chargés de les espionner[2], et elles payaient un tribut annuel, proportionné aux ressources du pays ou à ses productions : le Kirrouri et ses voisins, des chevaux, des mulets, des taureaux, des moutons, du vin, de la vaisselle de cuivre[3]; les Araméens, de l'or, de l'argent, du plomb, du cuivre brut ou travaillé, de la pourpre, des étoffes teintes ou brodées[4]; l'Izala, le Nirbou, le Nirdoun, le Bit-Zamani, des chevaux, des chars, des métaux, des bestiaux[5]. Les plus farouches ou les plus lointaines n'étaient pas assujetties comme celles-ci à une redevance, mais chaque fois que le suzerain traversait leur domaine ou s'approchait d'elles à distance médiocre, les chefs lui envoyaient ou lui apportaient eux-mêmes des cadeaux de valeur, et lui renouvelaient ainsi l'assurance de leur loyauté. Des villes royales, fortifiées avec soin et échelonnées d'intervalle en intervalle, imposaient à tous le respect des engagements pris, et servaient d'entrepôts aux fonctionnaires pour emmagasiner les denrées perçues, Damdamousa au Nord-Ouest du Kashiari[6], Toushkhân sur le Tigre[7], Tillouli entre la Zoupnat et l'Euphrate[8], Ariboua en Patinou[9], et d'autres qui se répartissaient inégalement entre les deux Zab, sur le Khabour, au Naïri[10]. Les gouverneurs et leurs escortes s'y abritaient en cas de révolte, et les armées s'y ravitaillaient lorsque la guerre les appelait au voisinage de l'une d'elles[11]. Assournazirabal munit également de citadelles les points faibles de l'Assyrie propre; il répara ou compléta les défenses de Kakzi pour dominer

1. Gouverneur royal dans Sourou de Bit-Khaloupi (*Annales d'Assournazirabal*, col. I, l. 75, 89), dans Matiâtê (col. II, l. 90-91), dans Madara (col. II, l. 100), dans le Naïri (H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. III, pl. 6, l. 50-51).
2. Résidents assyriens dans le Kirrouri et dans les pays voisins (*Annales d'Assournazirabal*, col. I, l. 56), dans le Kirkhi (col. I, l. 67), dans le Naïri (col. II, l. 15).
3. Tributs du Kirrouri, de Simisi, de Simira, d'Adaoush (*Annales d'Assournazirabal*, col. I, l. 54-56).
4. Tributs de Shadikanni et de Katna (*Annales d'Assournazirabal*, col. I, 78-79, col. III, l. 4), des rois des Laqi (col. I, l. 94-95), du Khindanou (col. I. l. 96-97, col. III, l. 13, 47-48), des Araméens du Khabour et de l'Euphrate (col. III, l. 6-7, 8-9, 9-10, 11), du Bit-Adini (col. III, l. 55-56, l. 61-62), du Bit-Bakhiâni (col. III, l. 55-56, l. 57-58), du Toul-Abni (col, III, l. 55-56, l. 63-64).
5. Tributs d'Izala (*Annales d'Assournazirabal*, col. I, l. 106, col. II, l. 22-23, col. III, l. 59-60, l. 94-95), du Nirbou (col. II, l. 11), du Nirdoun (col. II, l. 101-102), du Bit-Zamâni (col. II, l. 12-14).
6. *Annales d'Assournazirabal*, col. I. l. 103; H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. III, pl. 6, l. 47-48.
7. *Annales d'Assournazirabal*, col. II, l. 2-7, 101-102, 117-118, col. III, 104-109; H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. III, pl. 6, l. 47-48.
8. *Annales d'Assournazirabal*, col. II, l. 87; cf. ce qui est dit au t. III, p. 26, de cette *Histoire*.
9. *Annales d'Assournazirabal*, col. III, l. 81-83; cf. ce qui est dit au t. III, p. 40, de cette *Histoire*.
10. Atlila ou Dour-Assour dans le pays de Zamoua (*Annales d'Assournazirabal*, col. II, l. 84-86); cf. ce qui est dit plus haut de cette ville, au t. III, p. 26, de cette *Histoire*.
11. Assournazirabal se repose dans Tillouli (*Annales*, col. II, l. 87), dans Toushkhân (col. II, l. 101-102), dans Amidi (col. III, l. 107-109).

la plaine entre les deux Zab et le Tigre, il rebâtit les châteaux ou les tours qui gardaient les gués des rivières et les débouchés du Djebel Makhloub, et il construisit à Kalakh le palais fortifié que ses successeurs habitèrent pendant les cent cinquante années qui s'écoulèrent après lui.

Il avait résidé à Ninive aussitôt après son avènement. Il en était parti quatre années durant et il y était rentré à la tête de ses troupes jubilantes[1], il y avait reçu les rois qui venaient se prosterner devant son trône[2], les gou-



LES BUTTES DE KALAKH[3].

verneurs qui imploraient le secours de son bras contre les attaques de l'étranger[4], il y avait envoyé les chefs rebelles, et, après les avoir paradés en dérision à travers les rues, il avait prodigué leurs supplices en spectacle à la foule : leur peau, clouée aux remparts, n'avait peut-être pas encore achevé d'y tomber en lambeaux, qu'il avait déjà changé de capitale[5]. L'ancien gîte ne suffisait plus à sa royauté triomphante ; le plan en était trop mesquin, la décoration trop pauvre, et peut-être n'y trouvait-on plus assez d'appartements pour loger ces troupeaux de femmes ou d'esclaves, que le maître ramenait avec lui de ses guerres. Bâti sur la berge même du Tébilti, l'un des ruisseaux

1. Campagnes de l'an I (*Annales d'Assournazirabal*, col. I, l. 69-70) et de l'an II (col. I, l. 104); il n'y a aucune indication pour les campagnes suivantes, mais, dans le récit de celle de l'an IV, il est dit que les rois du Zamoua eurent des représentants à Kalakh (col. II, l. 79-80).

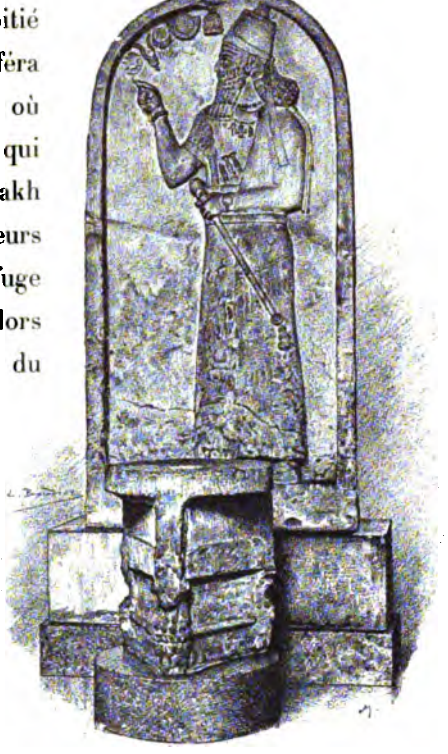
2. Iloubâni, de Zoukhi, vient en l'an II se soumettre au roi dans Ninive, avec ses frères et avec ses fils (*Annales d'Assournazirabal*, col. I, l. 99-101); cf. t. III, p. 19, de cette *Histoire*.

3. *Dessin de Boudier d'après* LAYARD, *the Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 98. La butte pointue qui s'élève vers la gauche, au centre de la composition, représente la ziggourat du grand temple.

4. *Annales d'Assournazirabal*, col. I, l. 101-103, où le roi reçoit à Ninive la nouvelle de la révolte de Khoulai (cf. t. III, p. 19, de cette *Histoire*); il y apprend de même l'insurrection du Dagara (col. II, l. 23-25), celle d'Amika (col. II, l. 49-50).

5. Akhiababa est amené à Ninive et écorché vif (*Annales d'Assournazirabal*, col. I, l. 93) et sa peau exposée sur la muraille; cf. t. III, p. 18, de cette *Histoire*.

qui se jettent dans le Khousour, resserré entre trois temples, le terrain manquait pour l'agrandir, comme c'est presque toujours le cas dans les vieilles cités[1]. On n'en aurait pu gagner ce qu'il fallait qu'en rectifiant le cours d'eau et en sacrifiant une moitié des quartiers environnants : Assournazirabal préféra vider la place et se choisir ailleurs une résidence où il aurait ses coudées franches. Il découvrit ce qui lui convenait sans aller bien loin, dans cette Kalakh à demi ruinée où beaucoup parmi ses prédécesseurs les plus illustres avaient jadis cherché un refuge contre les chaleurs d'Assour[2]. Ce n'était plus alors qu'un bourg obscur, endormi sur la rive droite du Tigre, à vingt kilomètres environ au sud de Ninive, presque à la pointe de l'angle que le grand Zab fait avec le fleuve au moment de le rejoindre. On y voyait un château de Salmanasar Ier, mais délaissé depuis tant d'années qu'il en était devenu inhabitable : Assournazirabal rasa non seulement les palais et les temples, mais la motte même qu'ils couronnaient, puis il creusa jusqu'au niveau des infiltrations, et il établit une esplanade immense, de forme presque rectangulaire, sur laquelle il distribua les constructions nouvelles. Il élut pour patron Ninip le dieu de la guerre, et il lui érigea, vers l'angle Nord-Ouest, une ziggourât avec ses annexes : le dieu y était représenté comme un taureau au buste d'homme, en marbre gypseux doré, et deux fêtes annuelles lui furent instituées, l'une au mois de Sabat, l'autre au mois d'Ouloul. La ziggourât mesurait de soixante à soixante-dix mètres de haut, et comptait probablement sept étages superposés, dont un seul subsiste à peu près intact[4] :



STÈLE D'ASSOURNAZIRABAL À KALAKH[3].

1. Ces détails sont empruntés aux inscriptions du souverain qui rebâtit Ninive, Sennachérib (MEISSNER-ROST, *die Bauinschriften Sanheribs*, p. 8-9).
2. La construction du palais et des temples de Kalakh est mentionnée à plusieurs reprises dans les *Annales d'Assournazirabal*, col. II, l. 131-135, col. III, l. 132-136, et dans l'inscription du *Monolithe* (RAWLINSON, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 27, n° 2, col. I. l. 1-23). J'ai complété les données du texte par le résultat des fouilles de Layard, tel qu'il l'a consigné dans ses deux ouvrages principaux, *Nineveh and its Remains*, et *Nineveh and Babylon*.
3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Mansell*; cf. LAYARD, *the Monuments of Nineveh*, t. II, pl. 4.
4. LAYARD, *Nineveh and Babylon*, p. 103-109, où sont donnés le plan et l'élévation de ce qui subsistait encore du monument vers le milieu de notre siècle.

elle groupait autour d'elle plusieurs séries indépendantes de chambres et de couloirs, où l'on devine les restes d'autres temples, mais sans pouvoir affirmer lesquels appartenaient à la Bélit locale, à Sin, à Goula, à Rammân, au vieil Éâ. A l'entrée du plus spacieux, sur un piédestal rectangulaire, une stèle se dressait, courbe au sommet comme les stèles égyptiennes. Une image du roi, debout, tournée vers la gauche, en occupait le champ, la masse contre le flanc, la main droite haussée dans le geste d'adoration, et au-dessus, les cinq signes des planètes, entassés en bordure jusqu'au milieu du cintre; un autel triangulaire à tablette ronde attendait les offrandes que les prêtres ou les fidèles devaient au fondateur[2]. Le palais se déployait vers le Sud, le dos au fleuve, la façade à la ville, long de cent vingt mètres, large de cent[3] : au centre, une cour énorme, flanquée de sept ou huit belles salles destinées aux fonctions solennelles, puis, entre elles et la cour, un nombre considérable de pièces variables par les dimensions, assignées à l'habitation ou aux services de la maison royale, le tout en grosses briques sèches cachées sous un parement de pierre. Trois portails flanqués de taureaux ailés à tête humaine prêtaient accès à la plus vaste, celle où le souverain donnait audience à ses sujets ou aux légats de l'étranger[4]. Le cadre des portes et les parois de certaines d'entre elles étaient égayés de briques émaillées; des bandes de bas-reliefs peints[5] se développaient



LES TAUREAUX AILÉS D'ASSOURNAZIRABAL[1].

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le croquis de* LAYARD, *Nineveh and Babylon*, p. 300.

2. LAYARD, *Nineveh and Babylon*, p. 302-303, où la vignette de la page 303 montre la disposition du monument à droite de la porte. Sur un temple du temps d'Assournazirabal, découvert entre le palais et la ziggourât, cf. la notice abrégée de HORMUZD RASSAM, *Excavations and Discoveries in Assyria*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. VIII, p. 57-58, et *Asshur and the Land of Nimrod*, p. 225-227.

3. LAYARD, *Nineveh and its Remains*, t. I, p. 62-71, 115-116, 124-130, 144-146, 331-347 et p. 381-390, la description salle par salle, avec l'indication des sculptures découvertes dans chaque endroit; t. II, p. 4-14, 76-79; *Nineveh and Babylon*, p. 149-170.

4. A l'extrémité Est de cette salle, Layard trouva un bloc d'albâtre couvert d'inscriptions et formant une sorte d'estrade sur laquelle le trône du roi pouvait être placé (*Nineveh and its Remains*, t. I, p. 133-134, 383, n° 23).

5. Layard signale les traces de couleur encore apparentes au moment de la découverte (*Nineveh*

dans la plupart, qui retracent les épisodes de la vie du roi, ses délibérations avec les officiers de la couronne, ses chasses au lion, les tributs, les marches au delà des fleuves et sur les montagnes, les escarmouches de chars, les sièges, les supplices, l'exode des prisonniers[1]; déroulées en écharpe à travers les scènes, des inscriptions exaltent la toute-puissance d'Assour, et des génies à bec d'aigle ou des divinités au masque viril se hérissent de moment en moment, impérieux, farouches, la main pleine d'offrandes ou le foudre dardé contre les esprits mauvais[2]. L'architecte qui combina ce décor imposant et les sculpteurs qui l'exécutèrent procédaient directement des écoles chaldéennes antiques : ils en avaient hérité les traditions, les poncifs, les formules de la composition et du dessin, la technique de la couleur et du ciseau, mais les qualités et les défauts propres à leur race imprimaient un caractère d'originalité réelle à cet art d'emprunt. Ils ont exagéré encore l'aspect athlétique et dur de leurs modèles, torses épais, muscles enflés à l'extrême, traits du visage accentués jusqu'à la grimace. L'ensemble de leurs tableaux est gauche, confus, massif, mais le détail y est si minutieux et le mouvement si irrésistible qu'on n'en détache pas les yeux aisément : on sent



BRIQUE ÉMAILLÉE DU PALAIS DE KALAKH[3].

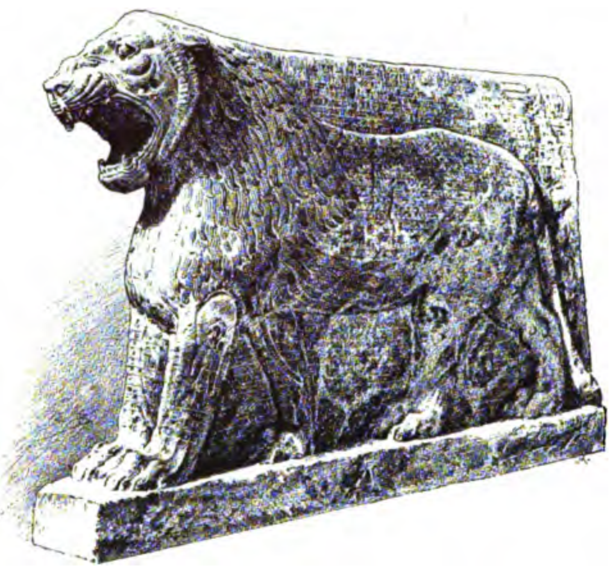
and its Remains, t. I, p. 64, 126, et t. II, p. 306-312; cf. G. RAWLINSON, *the Five Great Monarchies*, 2e édit., t. I. p. 357-365, et PERROT-CHIPIEZ, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. II, p. 653-661).

1. Un certain nombre de ces scènes ont été déjà reproduites en plusieurs endroits de cette *Histoire*, plusieurs épisodes de la chasse au lion et à l'urus, t. I, p. 558, 559, 769, t. II, p. 621, 622, 623, des soldats, t. II, p. 559, 625, des chars, t. II, p. 626, 632, le passage d'un fleuve, t. II, p. 628, t. III, p. 2, un camp, une ville fortifiée, des scènes de siège, t. II, p. 632, 633, 634, 635, 636, t. III, p. 10, 11, un convoi de prisonniers, t. II, p. 640, des singes amenés en tribut, t. II, p. 662.

2. Cf. des génies à tête d'aigle ou à tête humaine, t. I, p. 539, 557, un dieu poisson, t. I, p. 547; la lutte de Bel-Mardouk contre Tiamât, t. I, p. 541.

3. *Dessin de Boudier, d'après* LAYARD, *the Monuments of Nineveh*, t. II, pl. 55; cf. PERROT-CHIPIEZ, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. II, pl. XIV, où la brique est reproduite avec ses couleurs originales, d'après la planche de Layard.

que ces rudes personnages ont confiance en eux-mêmes et dans le maître, on les voit s'ébranler, courir, se choquer, se tuer[1]. Les taureaux à face humaine debout à la garde des portes ont la majesté calme et pensive qui convient à des êtres conscients de leur force, et les lions passants qui les remplacent parfois ouvrent la gueule et froncent le museau avec une férocité presque intimidante. Les statues d'hommes ou de divinités sont médiocres à l'ordinaire. Les étoffes pesantes qui voilaient le corps de la naissance du col au talon leur prêtaient l'apparence d'un cylindre étranglé vers le milieu, légèrement aplati vers le haut : la tête seule vivait au-dessus de ce paquetage informe, encore le bas en est-il alourdi le plus souvent par la chevelure et par la barbe, dont les mèches bouclées s'alignent en étages. Le peu qu'on aperçoit du visage est correct, ferme, d'une noblesse d'expression un peu banale, d'une ressemblance honnête et suffisante. Ce sont les traits d'Assournazirabal, ses yeux, son front, son nez, sa bouche, la façon dont son coiffeur lui arrangeait les cheveux, sa robe brodée avec ses bijoux, mais quelque chose manque au milieu de tout cela, cette pensée qu'on sent si présente chez les Égyptiens, sous la coufièh du Khéops ou dans les yeux du scribe accroupi : l'Assyrien a taillé son homme dans la pierre de façon convenable, il n'a pas su imprégner d'âme la physionomie du conquérant dont « la figure s'épanouissait par-dessus les ruines[3] ».



LION DU PALAIS D'ASSOURNAZIRABAL[2].

L'eau du Tigre est trouble, rêche au goût, et celle que les puits fournissent s'y charge de calcaire et de bitume au point d'en devenir malsaine : Assournazirabal s'approvisionna au Zab voisin[4]. Un tunnel pratiqué dans la falaise, vers

1. G. Rawlinson, *the Five Great Monarchies*, 2e édit., t. I, p. 344-347, Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. II, p. 613-618.

2. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de l'original, conservé au British Museum* ; cf. Layard, *The Monuments of Nineveh*, t. II, pl. 2.

3. Cette médiocrité de la statuaire assyrienne a été remarquée par tous les observateurs, G. Rawlinson, *the Five Great Monarchies*, 2e édit., t. I, p. 344-341, Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. II, p. 536-540, Babelon, *Manuel d'Archéologie Orientale*, p. 96-99.

4. *Annales d'Assournazirabal*, col. III, l. 135, et *Inscription du Monolithe*. col. I, l. 5-10; cf. Peiser,

l'endroit qu'on appelle aujourd'hui Négoub, capta une veine abondante de la rivière et l'emmena, sous terre d'abord, puis bientôt à ciel ouvert, jusqu'au pied de la plate-forme : des digues y réglaient la pente du courant, des coupures ménagées aux berges détournaient le surplus au profit de l'irrigation[1]. On nomma l'aqueduc *Bâbilat-higal*, — le porteur de l'affluence[2], — et, pour



UN COIN DES RUINES DU PALAIS D'ASSOURNAZIRABAL, À KALAKH[3].

justifier ce titre, on planta partout sur le trajet des dattiers, des vignes, des arbres fruitiers de vingt espèces; les deux rives offrirent bientôt l'aspect d'un verger ombreux semé de bourgs et de villas. La population s'accrut rapidement, un peu par l'afflux spontané des Assyriens, beaucoup par l'introduction constante des barbares prisonniers[4] : des redoutes, assises aux gués du Zab

Inschriften Aschur-nâsir-abal's, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 114-115, 118-119. La présence du bitume dans les eaux de Kalakh est due aux sources chaudes qui jaillissent au fond du lit du ruisseau de Shor-derrèh (JONES, *Topography of Nineveh*, dans le *J. R. As. P.*, t. XV, p. 342).

1. Le canal de Négoub — *Négoub* signifie un *trou* en arabe — a été découvert par Layard et décrit par lui (*Nineveh and its Remains*, t. I, p. 80-81, et *Nineveh and Babylon*, p. 525-527), puis par Jones (*Topography of Nineveh*, dans le *J. R. As. Soc.*, t. XV, p. 310-311, 342-343). Le Zab s'étant déplacé vers le Sud, et ayant creusé plus profondément son lit, la double arche qui sert d'entrée au canal est actuellement au-dessus du niveau ordinaire, et ne dérive plus les eaux qu'au moment des crues.

2. *Inscription du Monolithe*, col. I, l. 6-7; dans les *Annales d'Assournazirabal*, col. III, l. 135, le nom est donné sous la forme de *Pati-higal*.

3. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de Rassam, communiquée par le P. Scheil*; cf. HORMUZD RASSAM, *Asshur and the land of Nimrod*, p. 222.

4. Par exemple, Assournazirabal dit expressément qu'il établit à Kalakh 2400 soldats araméens pris à Kaprabi, dans le Toul-Abâ (*Annales*, col. III, l. 53-54; cf. t. III, p. 32, de cette *Histoire*).

ou au débouché des routes qui sillonnent le Djebel Makhloub, la maintinrent dans l'obéissance et tracèrent une première ligne de défense à quelque distance en avant de la capitale. Assournazirabal se réserva un palais, des jardins, une chapelle, auprès du fort d'Imgour-Bel, la Balawât de nos jours : il allait s'y reposer du gouvernement, y chasser, y respirer un air frais pendant la saison d'été[1]. Il ne négligeait point pour cela ses autres capitales, Ninive, Assour, et il les visitait à l'occasion, mais c'est à Kalakh qu'il revenait toujours, c'est à embellir Kalakh qu'il dépensait le gros de ses ressources et le meilleur de son loisir. Une fois seulement il s'arracha à ses occupations pacifiques et il reprit les champs vers 867, pendant l'éponymie de Shamashnourî. Les peuples englobés dans les marches septentrionales de l'empire avaient oublié, ce semble, les leçons sanglantes qu'il leur avait infligées à ses débuts : plusieurs avaient négligé leur tribut, un autre avait confisqué à son profit les cités royales d'Amidi et de Damdamousa, et la rébellion menaçait d'infecter les provinces de l'Assyrie propre. Assournazirabal endossa le harnois et mena l'affaire avec l'impétuosité de ses jeunes années. Il ramassa au galop les redevances du Kipâni, de l'Izala[2], du Koummoukh, gagna l'Euphrate, traversa le Goubbou en brûlant tout sur son chemin, puis il se rabattit sur le Dirria et sur le Kirkhi, et il fit halte enfin sous les murs de Damdamousa. Six cents des soldats de la garnison périrent pendant un assaut, et quatre cents lui restèrent entre les mains : dirigés sur Amidi, il les y empala autour des murs pour servir d'exemple, puis, comme les défenseurs de la ville ne faiblissaient point, il abandonna le siège et il s'enfonça dans les gorges du Kashiari. Il y réduisit Oudâ, la capitale de Laptouri, fils de Toubousi, et rentra à Kalakh : six mille prisonniers l'accompagnaient qu'il colonisa autour de sa résidence favorite[3]. Ce fut son dernier exploit : il se confina désormais au cœur de ses États héréditaires, et il y acheva les sept dernières années de sa vie dans la paix, sinon dans l'inaction. Il mourut en 860, après être demeuré sur le trône un

1. Inscription en deux exemplaires, découverte par H. Rassam à Balawât (*Excavations and Discoveries in Assyria*. dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. VII, p. 53-55, *Asshur and the Land of Nimrod*, p. 216-217), traduite par Budge (*On a recently discovered Text of Assurnatsir-pal*, dans les *Transactions*, t. VII, p. 59-82), et par A. Strong (*a Votive Inscription of Assurnatsir-pal*, dans les *Records of the Past*, 2nd Ser., t. IV, p. 80-85).

2. Sur l'Izala, cf. ce qui est dit plus haut, t. III, p. 19, note 4, de cette *Histoire*. Kipâni répondrait, d'après Lehmann, aux Képhènes d'Étienne de Byzance et à la Képhénia de Pline (Belck-Lehmann, *ein neuer Herrscher von Khaldia*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. IX, p. 88, note), peut-être entre le Batman-tchaï et le Bitlis-tchaï.

3. *Annales d'Assournazirabal*, col. III, l. 92-113; cf. Peiser, *Inschriften Aschur-nâsir-abal's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 110-113. Les localités nouvelles qui sont nommées dans ce passage ne peuvent être jusqu'à présent identifiées de façon vraisemblable avec aucun site moderne.

quart de siècle. Ses portraits évoquent la vision d'un homme robuste, au cou de taureau, aux larges épaules capables d'endurer longuement l'armure. La tête est courte, le crâne un peu plat, le front bas; de gros yeux s'enfoncent sous des sourcils épais, les pommettes saillent, le nez se busque, charnu du bout et flanqué de narines épanouies, la bouche et le menton se cachent sous la moustache et sous la barbe. L'ensemble de la figure est empreint d'une majesté réelle, mais qui tient au rang et à l'habitude du pouvoir plus qu'elle ne se dégage de la nature même du souverain[1]. Le caractère, tel qu'on le devine sous la sécheresse des Annales, semble avoir été assez complexe. Ambitieux, résolu, actif, Assournazirabal le fut autant que prince au monde : il renonça pourtant à l'offensive sitôt qu'il eut remporté assez de victoires pour ramener sous sa domination la plupart des contrées qui avaient obéi à Tiglatphalasar Ier. Il sut s'arrêter au point précis où un succès de plus l'aurait pu jeter contre des voisins redoutables, et cette prudence judicieuse lui valut de conserver les acquêts principaux de ses guerres. Il se montra dévot et reconnaissant envers les dieux, juste envers ses sujets, féroce envers ses ennemis jusqu'à nous paraître cruel parmi les plus cruels de ces âges sans pitié : nul n'usa des supplices autant que lui, nul en tout cas n'a décrit avec autant de complaisance ceux dont il tortura les vaincus. Peut-être en agissait-il ainsi par nécessité, et la rudesse de ses répressions, en empêchant des révoltes plus fréquentes, eut-elle pour conséquence dernière de prévenir des pertes de vies plus considérables : le moderne auquel on raconte les faits n'en saisit d'abord que l'horreur, et il ne voit en Assournazirabal qu'un bourreau couronné[3].



SALMANASAR III[2].

1. MÉNANT, *Remarques sur les portraits des rois assyro-chaldéens*, p. 9-10. Perrot-Chipiez n'admettent point que les sculpteurs assyriens aient voulu représenter les traits de leurs rois; ils s'appuient surtout sur la ressemblance incontestable que tous les personnages d'une même série de bas-reliefs présentent l'un avec l'autre (*Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. II, p. 550-552). Je crois qu'en Assyrie, comme en Égypte, le sculpteur prêtait à tous ses personnages le type du roi régnant.

2. *Dessin de Boudier d'après une photographie de Mansell, prise sur la stèle originale, qui est conservée au British Museum.*

3. Les cruautés d'Assournazirabal ont été exagérées par GUTSCHMID, *Neue Beiträge zur Geschichte*

Il laissait un trésor comble, une armée vaillante, un peuple enorgueilli de ses progrès et confiant en soi, un royaume guéri par la paix des premières saignées de la conquête : Salmanasar III puisa largement dans les réserves d'argent et d'hommes que la prévoyance paternelle lui avait préparées, et son règne laborieux de trente-cinq ans compte trente-deux campagnes poussées presque sans trêve aux quatre coins de l'horizon[1]. Une double tâche lui incombait, dont il s'acquitta en conscience, avec un bonheur fidèle. Assournazirabal avait achevé de réorganiser l'empire et il l'avait exalté au rang de grande puissance : il avait affermi les provinces et les vassaux dans l'obéissance traditionnelle, puis il avait abaissé ou percé sur plusieurs points le rempart de petites principautés qui le séparait des États les plus forts, Babylone, Damas, l'Ourartou, mais il n'avait entamé avec aucun de ceux-ci une lutte dont l'issue lui apparaissait douteuse. Salmanasar n'aurait pu persévérer dans cette attitude expectante sans déchoir aux yeux du monde : ce qu'on avait estimé prudence et modération chez un victorieux éprouvé, tel que son père l'était, aurait semblé chez lui crainte ou faiblesse, et ses rivaux n'auraient pas tardé à le provoquer d'eux-mêmes s'ils l'avaient cru dénué de courage ou de ressources pour les attaquer. Il prit donc l'offensive contre eux dès le lendemain de son avènement, et pour ses débuts, il essaya sa fortune sur celui qui affichait le

des Alten Orients, p. 148-150, atténuées par HOMMEL, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 588. La note juste sur la question a été donnée par Tiele (*Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 177), dont j'adopte les conclusions.

1. Un hasard heureux nous a conservé sur *l'Obélisque noir de Nimroud*, découvert par Layard (*Nineveh and its Remains*, t. I, p. 345-347, *the Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 53-56, et *Inscriptions in the Cuneiform Character*, pl. 87-90; cf. ABEL-WINCKLER, *Keilschrifttexte*, p. 7-12) et conservé au British Museum, le sommaire des événements accomplis pendant trente et une années, sur les trente-cinq dont le règne de Salmanasar III se composa : le texte en a été traduit en français par OPPERT, *Expédition de Mésopotamie*, t. I. p. 342-347, et *Histoire des Empires de Chaldée et d'Assyrie*, p. 108-117, et par MÉNANT, *Annales des Rois d'Assyrie*, p. 97-104, en anglais par SAYCE, *the Black Obelisk Inscription of Shalmaneser II*, dans les *Records of the Past*, 1st Ser., t. V. p. 27, et par SCHEIL, *Inscriptions of Shalmanaser II*, dans les *Records of the Past*, 2nd Ser., t. IV, p. 38-52, en allemand par WINCKLER, *Annaleninschrift des Obelisks von Nimrûd*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 128-151. Une relation développée des événements survenus pendant les six premières années a été consignée sur le monolithe de Kourkh (H. RAWLINSON, *Cun. Ins. W. As.*, t. III, pl. 7-8); elle a été traduite en français par MÉNANT, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 105-113, en anglais par SAYCE, *Kurkh Inscription of Shalmaneser*, dans les *Records of the Past*, 1st Ser., t. III, p. 81-100, par CRAIG, *the Monolith Inscription of Salmaneser II*, 1887, New Haven, extrait des *Hebraica*, t. III, p. 201-231, et par SCHEIL, *the Monolith Inscription of Shalmaneser II*, dans les *Records of the Past*, 2nd Ser., t. IV, p. 53-71, en allemand par PEISER, *die Monolith-Inschrift*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 150-175. D'autres inscriptions, gravées sur deux des taureaux de Nimroud (LAYARD, *Inscriptions in the Cuneiform Character*, pl. 12-16, 46-47), ajoutent des détails nouveaux à l'histoire de plusieurs des campagnes suivantes. Les portes de bronze de Balawât (PINCHES, *the Bronze-Gates discovered by M. Rassam at Balawât*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, t. VII, p. 89-111, et SCHEIL, *the Inscription of Shalmaneser II on the Gates of Balawât*, dans les *Records of the Past*, 2nd Ser., t. IV, p. 72-79) donnent, à côté d'un texte écrit, une série de reliefs sur bronze publiés en partie par la Société d'Archéologie Biblique, et où sont représentées les guerres qui remplirent les débuts du règne. L'ensemble de ces documents a été classé chronologiquement, transcrit et traduit en français par AMIAUD-SCHEIL, *les Inscriptions de Salmanasar II, roi d'Assyrie, 860-824*, Paris, 1890.

plus de turbulence depuis quelques années, l'Ourartou. Rien n'est aussi tourmenté, ni n'offre un terrain si favorable à la défensive que la contrée où ses armées allaient opérer. Les volcans qui la façonnèrent aux époques géologiques n'y brûlaient plus depuis longtemps quand l'homme se l'appropria, mais le sol y est marqué encore à l'empreinte de leurs feux. Nappes basaltiques, lits de scories et de cendres, coulées de boues et de laves à demi décomposées, cônes d'éruption intacts ou oblitérés, on s'y heurte presque partout aux ruines



LES DEUX CIMES DU MONT ARARAT[1].

de l'incendie primitif. Les fourneaux intérieurs n'y sont pas d'ailleurs éteints si complètement que certains cratères, celui du Tandourek, par exemple, n'exhalent par instants des fumées acides : les eaux sourdent chaudes dans le voisinage et s'enfuient vers la vallée en cascatelles vaporeuses, la terre tressaille et gronde rauquement. L'échine de ces Alpes arméniennes s'ente au Sud sur les monts Gordiéens; elle se déploie en zigzags du Sud-Est au Nord-Ouest, puis elle se raccorde aux hauteurs du Pont et aux ressauts derniers du Caucase. De grands pics gelés, anciens volcans pour la plupart, en jalonnent le parcours, l'Akhta-dagh, le Tandourek, l'Ararat, le Bingœl, le Palandœken : l'Ararat dresse à 5160 mètres au-dessus du niveau de la mer ses deux pyramides inégales, chaperonnées et rayées de neiges éternelles. Les contreforts qui partent de la chaîne maitresse se croisent en tous sens, et l'enchevêtrement de leurs arêtes a dessiné comme un réseau de cavités intermédiaires, où les eaux

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie d'A. Tissandier.*

s'amassèrent jadis en lacs, presque tous vidés aujourd'hui après la rupture d'une de leurs parois. Deux de ces bassins subsistent pourtant, isolés entièrement, celui de Van au Sud du pays, et, plus bas vers le Sud-Est, celui d'Ourmiah[1]. Le premier était pour les Assyriens la Mer Supérieure du Naîri, le second la Mer Inférieure[2]; l'un et l'autre couvraient l'Ourartou contre leurs entreprises. On devait, pour arriver au cœur même du royaume, ou se glisser entre les deux par l'isthme montagneux qui les sépare, ou bien incliner vers le Nord-Ouest, descendre péniblement dans la vallée de l'Arzania, et aborder les Alpes d'Arménie au Nord du Lac de Van. La marche était lente, pénible pour les hommes et pour les chevaux, le long des vallées étroites et tortueuses par lesquelles le fleuve se précipite, par delà les torrents furieux, au milieu des forêts embrouillées où l'on n'avançait qu'à la hache, sur les plateaux nus dont les pluies, les brouillards ou les vents glaçaient et démoralisaient à moitié les soldats, accoutumés à la lumière et aux chaleurs des plaines euphratéennes. La plupart des invasions ne persévéraient pas jusqu'au bout : elles désistaient après avoir livré quelques combats, puis elles se repliaient au plus vite sur des parages plus cléments. Le corps même de l'Ourartou demeurait presque toujours indemne derrière la bordure de bois, de rochers et de lacs qui amortissait les coups, et nul ne peut dire de façon certaine jusqu'où il atteignait dans la direction du Caucase. Il possédait la vallée de l'Araxe, peut-être une portion de celle du Kour et des steppes qui penchent vers la Caspienne. Le tout formait un État incohérent et plein de contradictions, maltraité à la fois et favorisé de la nature dans la variété de ses altitudes et de ses expositions : des cimes rugueuses, des gouffres, des halliers, des cantons ravagés par l'ardeur des foyers souterrains, des solitudes poudreuses que rien n'anime faute d'humidité, mais aussi des vallons ombreux, des coteaux riants où la vigne se marie aux arbres, de vastes amphithéâtres d'agriculture où l'alluvion s'étale en couches grasses et profondes, où les blés pointent dru, où les prairies alternent avec les champs et avec les vergers, sitôt que l'habitant fait mine d'y pratiquer un semblant d'irrigation[3].

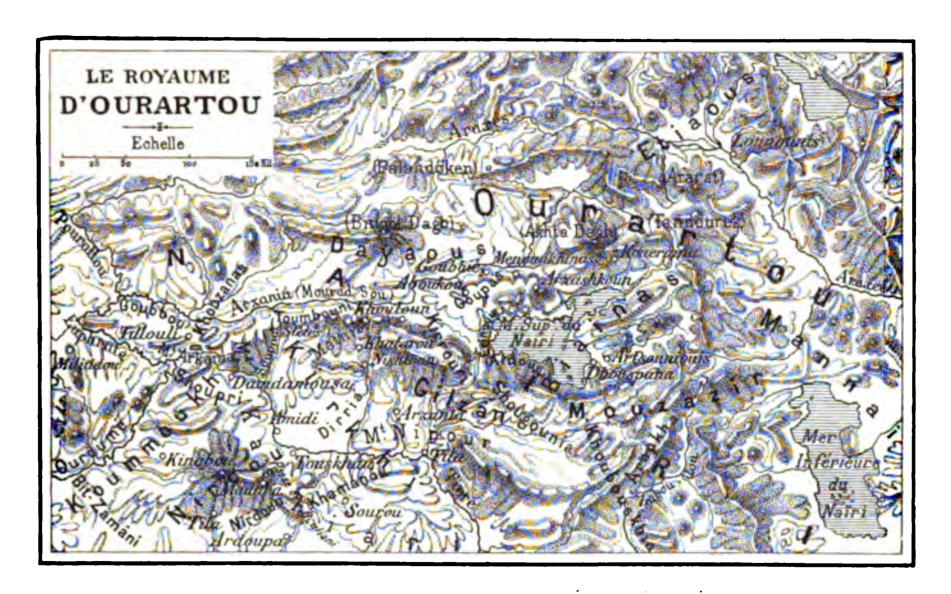
Quels en avaient été les maîtres jusqu'alors? On ne sait, mais, au milieu du

1. Pour la description détaillée du massif des monts d'Arménie et de la région des deux lacs, cf. Élisée Reclus, *Nouvelle Géographie Universelle*, t. IX, p. 180-185, 321 sqq.

2. Schrader, *die Namen der Meere in den Assyrischen Inschriften*, p. 189-193, et *zur Geographie des Assyrischen Reichs*, p. 7; Delattre, qui s'était élevé assez vivement contre cette identification (*Esquisse de Géographie Assyrienne*, p. 15-18), s'est rallié depuis à l'opinion de Schrader (*Encore un mot sur la Géographie Assyrienne*, p. 15-18).

3. Le renom de fertilité de l'Ourarti, surtout des parties arrosées par l'Araxe, est attesté entre autres par saint Jérôme : « Ararat autem regio in Armenia campestris est, per quam Araxes fluit, incredibilis ubertatis, ad radices Tauri montis qui usque illuc extenditur » (*Comm. ad Jes.*, *XXXVII*, 36 *sqq.*).

IX[e] siècle, plusieurs principautés se le partageaient, dont le siège et les limites sont mal déterminés. On pense que l'Ourartou était à cheval sur l'Ararat et sur l'Araxe, que le Biaina encadrait le lac de Van[1], et que les Mannéens dominaient aux rives orientales et septentrionales du bassin d'Ourmiah[2] : les autres flottent encore comme à l'aventure sur les bras divers de l'Euphrate ou sur les penchants des Alpes arméniennes. La population y était probablement



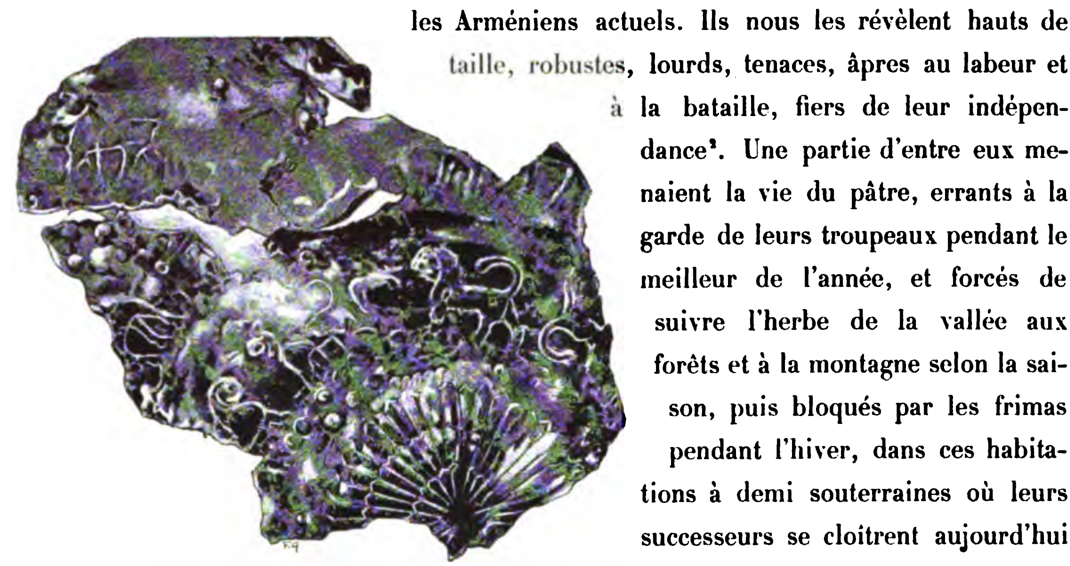
fort mélangée, car ces montagnes ont de tout temps offert un asile sûr aux proscrits, et chacune des migrations qui bouleversèrent l'Asie Antérieure y a échoué quelques débris des nations voisines. L'élément principal, celui des Khaldi[3], appartenait par le sang à cette grande famille de tribus qui s'étendait

1. HYVERNAT, dans MÜLLER-SIMONIS, *du Caucase au Golfe Persique*, p. 523-524. Ourartou est le seul nom que les Assyriens connussent pour le royaume de Van; il a été reconnu dès le début des études assyriologiques, ainsi que l'identité avec l'Ararat des livres hébreux et avec les Alarodiens d'Hérodote (H. RAWLINSON, *on the Alarodians of Herodotus*, dans G. RAWLINSON, *Herodotus*, t. IV, p. 203-206). On remarqua dès le même temps que le terme Biaina des inscriptions vanniques, lu Biéda par Hincks, répondait à l'Ourartou des assyriennes, mais on le rapprochait du nom de l'Adiabène, par suite de cette fausse lecture. Sayce le premier a montré que Biaina était le nom du pays de Van et du royaume qui avait Van pour capitale (*the Cuneiform Inscriptions of Van, deciphered and translated*, dans le *J. R. As. Soc.*, *New Series*, t. XIV, p. 388-396); l'expression *Bitâni*, qu'il en rapproche, n'est pas une forme secondaire du nom vannique, mais une locution de langue courante, et elle doit être rayée du vocabulaire géographique (SCHRADER, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 147, note, et *Zur Geographie des Assyrischen Reichs*, p. 14, note 1).

2. Les Mannaï ont été identifiés au début avec le peuple de Van (FR. LENORMANT, *Lettres assyriologiques*, t. I, p. 22). Sayce a reconnu le premier qu'on devait les placer au voisinage du lac d'Ourmiah (*the Cuneiform Inscriptions of Van*, dans le *J. R. As. Soc.*, *N. S.*, t. XIV, p. 388-389, 400), au Nord et à l'Est de ce lac (BELCK, *das Reich der Mannæer*, dans les *Verhandlungen der Berliner anthropologischen Gesellschafft*, 1896, p. 480). Ils sont les Minni de Jérémie (LI, 27), et c'est dans leur pays, la Minyas, qu'une tradition plaçait l'arrêt de l'arche après le Déluge universel (NICOLAS DE DAMAS, *Fragm. 76*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 415, cf. JOSÈPHE, *Ant. Jud.*, I, III § 6).

3. L'attribution du nom de Khaldi aux indigènes, soupçonnée par Sayce (*the Ancient Empires of*

en travers du Taurus, des rives de la Méditerranée à celles du Pont-Euxin, Khalybes, Moushkhou, Tabal, Khâti. Le peu qui nous a été conservé de la langue s'apparente au peu que nous connaissons des idiomes parlés par les gens d'Arzaspi ou du Mitâni, et ce qu'on entrevoit de la religion ne manque pas d'analogie avec les vieux cultes hittites[1]. Les monuments nous rendent d'ailleurs, chez ces Arméniens primitifs, la plupart des traits qui caractérisent les Arméniens actuels. Ils nous les révèlent hauts de taille, robustes, lourds, tenaces, âpres au labeur et à la bataille, fiers de leur indépendance[2]. Une partie d'entre eux menaient la vie du pâtre, errants à la garde de leurs troupeaux pendant le meilleur de l'année, et forcés de suivre l'herbe de la vallée aux forêts et à la montagne selon la saison, puis bloqués par les frimas pendant l'hiver, dans ces habitations à demi souterraines où leurs successeurs se cloitrent aujourd'hui encore[3]. Quand le sol s'y prêtait, ils le cultivaient avec une habileté rare, et ils lui arrachaient des récoltes abondantes. Ils s'ingéniaient à capter les sources, à les conduire au loin par des systèmes de rigoles, à les déverser sur leurs champs et dans leurs jardins[5]; ils s'entendaient à soutenir par des



DÉBRIS DE BOUCLIERS VOTIFS DE TRAVAIL OURARTIEN[4].

the East, Herodotos I-III, p. 17, n° 6) et par Hommel (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 627, note 2), a été démontrée par Lehmann (Belck-Lehmann, *Ueber neuerlich aufgefundene armenische Keilinschriften*, dans la *Zeitschrift für Ethnologie*, 1892, p. 131-132, *ein neuer Herrscher von Chaldia*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. IX, p. 83-90, *Chaldische Forschungen*, dans les *Verhandlungen der Berliner anthropologischen Gesellschaft*, 1895, p. 578-592). Jensen seul a jusqu'à présent soulevé des objections contre cette identification (*Grundlagen für eine Entzifferung der Khatischen oder Cilicischen Inschriften*, p. 124; cf. *Z. d. D. Morgenl. Gesells.*, t. XLVIII, p. 434).

1. Jensen, *Vorstudien zur Entzifferung des Mitanni*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. VI, p. 59-60, 65 sqq., et *Grundlagen für eine Entzifferung*, p. 128 sqq.; Belck-Lehmann, *Ueber neuerlich aufgefundene Keilinschriften in russisch und türkisch Armenien*, dans la *Zeitschrift für Ethnologie*, 1892, p. 129-130. Fr. Lenormant avait essayé de comparer la langue des inscriptions ourartiennes au géorgien (*Lettres assyriologiques*, t. I, p. 124-133).

2. Cf. ce que Xénophon dit des Khaldi de son temps : Ἐλέγοντο δὲ οἱ Χαλδαῖοι ἐλεύθεροί τε καὶ ἄλκιμοι εἶναι (*Anabase*, IV, III § 4; cf. V, V § 17), et la peinture qu'il trace de leurs mœurs guerrières dans la *Cyropédie*, III, II § 7.

3. Élisée Reclus, *Nouvelle Géographie universelle*, t. IX, p. 355. Xénophon décrit un de ces villages souterrains qui était situé entre l'Euphrate septentrional et le pays des Chalybes (*Anabase*, IV, V § 25-27).

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Hormuzd Rassam*; cf. Hormuzd Rassam, *Asshur and the Land of Nimrod*, p. 378.

5. Sur ces conduites d'eau, sur les traces qui en restent, et sur le parti que les gens d'Ourartou

murs l'humus toujours prompt à s'ébouler sur leurs pentes rapides. Les industries étaient peu développées chez eux, sauf peut-être celle des métaux; n'étaient-ils pas les cousins de ces Chalybes pontiques, dont les mines et les forges approvisionnaient déjà de fer le monde hellénique? On a recueilli dans leurs ruines des statuettes, des coupes, des boucliers votifs, les uns travaillés au repoussé, les autres burinés; on y voit des zones concentriques d'animaux



LE SITE D'UNE VILLE OURARTIENNE À TOPRAH-KALÉH [1].

ou de personnages, traitées à l'assyrienne, mais d'un beau style et d'une dextérité de touche remarquable. Ils habitaient des bourgades, fortifiées pour la plupart ou perchées sur des hauteurs de défense facile, telles que celles de Van et de Toprah-Kaléh. Leurs villes étaient petites, même les villes royales, et ne pouvaient se comparer aux cités de l'Assyrie ou de l'Aramée. Elles affectaient d'ordinaire la figure d'un carré long, dessiné avec plus ou moins d'exactitude. Les murs en étaient construits de blocs équarris grossièrement

en tiraient, cf. Belck-Lehmann, *Ueber neuerlich aufgefundene Keilinschriften*, dans la *Zeitschrift für Ethnologie*, 1892, p. 136-147, *Mittheilung über weitere Ergebnisse ihrer Studien*, dans les *Verhandlungen der Berliner anthropologischen Gesellschaft*, 1892, p. 477-483, et *Chaldische Forschungen*, dans le même recueil, 1896, p. 309-315. La tradition arménienne, d'accord avec la tradition classique, attribuait la construction de ces canaux à Sémiramis, *Storia di Mose Corenese*, Venise, 1841, p. 51-54.

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. Binder, communiquée par le P. Scheil.*

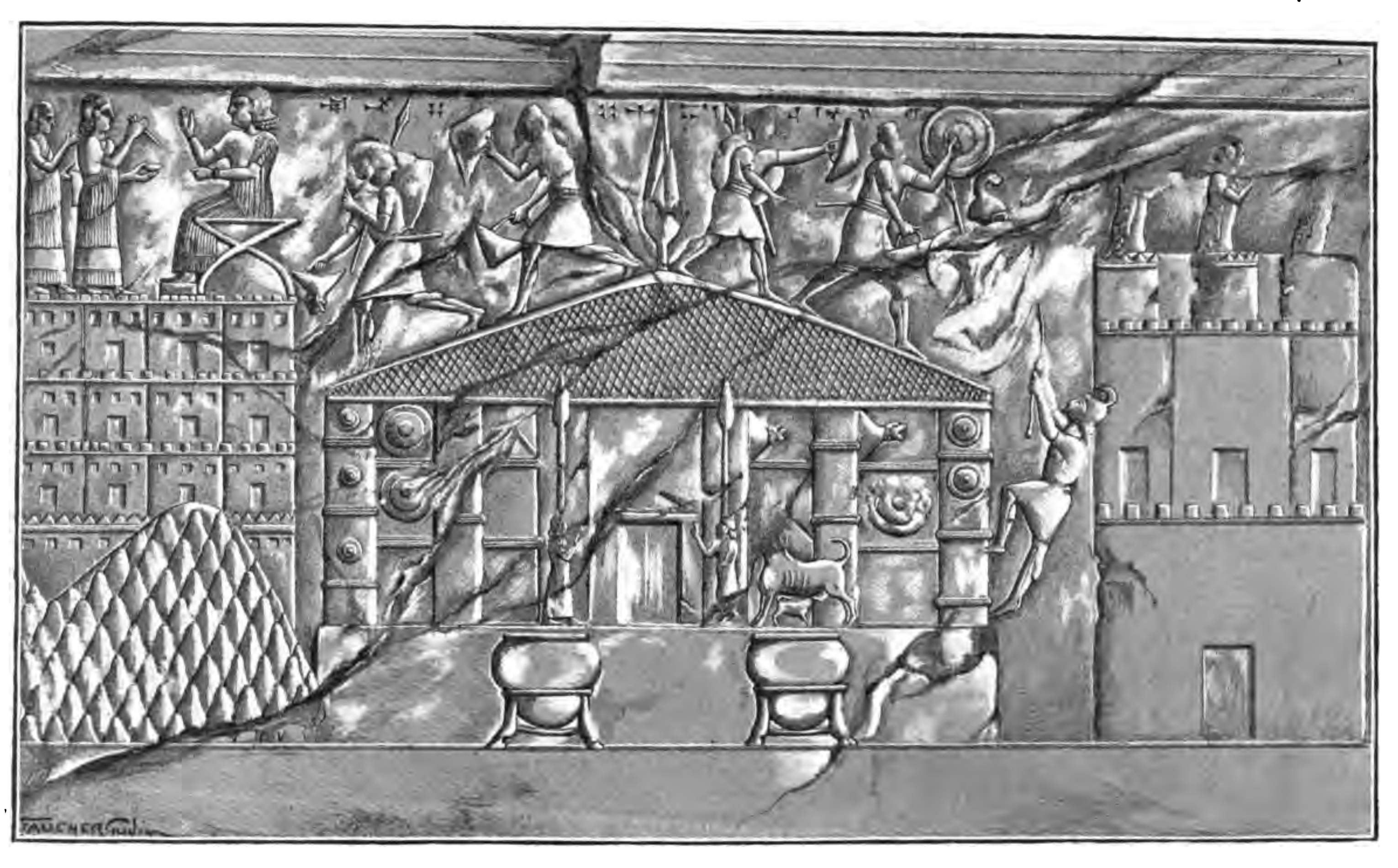
et couchés en lits réguliers, mais sans mortier ni lien d'aucune sorte; la crête en était crénelée, des tours carrées les flanquaient d'espace en espace, et des braies en masquaient le pied aux points le plus menacés. On accédait à l'huis par des sentiers étroits et dangereux, parfois courant en corniche sur la face à pic du rocher[1]. Les maisons particulières étaient d'une facture assez simple, des boîtes rectangulaires de pierre ou de brique, nues à l'extérieur et



LES RUINES D'UN PALAIS OURARTIEN À TOPRAH-KALÉH[2].

percées de portes basses, mais surmontées parfois d'une galerie ouverte que de courtes colonnettes soutenaient; une terrasse couronnait le tout, ou souvent un toit à double pente, mieux approprié que la terrasse à braver les pluies et les neiges de l'hiver. Les palais princiers se distinguaient des habitations privées par les dimensions des parties et par le soin plus minutieux de l'appareil. On leur appliquait quelquefois une façade à colonnes, décorée de boucliers ou de disques en métal sculptés; des dalles de pierres rayées d'inscriptions revêtaient les parois des salles intérieures, sans qu'on ait constaté si les rois joignaient aux dédicaces et au récit de leurs victoires le tableau des

1. Belck-Lehmann. *Chaldische Forschungen*, dans les *Verhandlungen der Berliner anthropologischen Gesellschaft*, 1895, p. 601-614.
2. *Dessin de Boudier d'après une photographie de Hormuzd Rassam*; cf. Hormuzd Rassam, *Asshur and the Land of Nimrod*, p. 376.



LE TEMPLE DE KHALDI, À MOUZAZÎR, PILLÉ PAR LES ASSYRIENS.
Dessin de Faucher-Gudin, d'après BOTTA, *le Monument de Ninive*, t. II, pl. 141.

batailles livrées et des citadelles détruites. Le mobilier ressemblait à celui des maisons ninivites, mais en moins riche, et peut-être les pièces les plus précieuses y étaient-elles importées de l'Assyrie ou des manufactures araméennes. Les temples paraissent n'avoir différé qu'assez peu des palais, au moins pour qui les apercevait du dehors. La maçonnerie en était plus régulière et la disposition plus savante; le parvis s'y encombrait de mers d'airain et de statues; le matériel y comprenait des autels, des pierres d'offrande, des idoles humaines ou bestiales, des cratères identiques à ceux des sanctuaires euphratéens, mais nous ignorons le détail et la nature des cultes auxquels il servait[1]. Un être suprême, Khaldi, dieu du ciel autant qu'on peut le croire, protégeait la nation entière, et lui donnait son nom comme Assour aux Assyriens, comme Kashshou aux Cosséens, comme Khâtou aux Khâti : il était assisté dans le gouvernement de l'univers par le dieu de l'Air, Téisbas, et par celui du Soleil, Ardinis. Des bandes de divinités secondaires se ralliaient autour de cette trinité souveraine, Aouis, l'eau, Ayas, la terre, Sélardis, la lune, Kharoubainis, Irmousinis, Adaroutas, Arzimélas : une seule inscription en énumère quarante-six, dont plusieurs n'étaient adorées que dans une localité déterminée. Il semble que ce Panthéon ne souffrit point de déesse indigène : la seule qu'on y ait signalé jusqu'à présent, Saris, est probablement une variante des Ishtar de Ninive ou d'Arbèles, empruntée sur le tard aux Assyriens[3].



LE MOBILIER D'UN TEMPLE OURARTIEN EMPORTÉ OU BRISÉ PAR DES SOLDATS ASSYRIENS[2].

Les premiers conquérants ninivites considéraient les régions du Nord comme une dépendance naturelle du Naïri, et ils leur en appliquaient le

1. On en verra des exemples aux planches 140-141 du *Monument de Ninive* de Botta, dont une partie est reproduite aux vignettes des pages 59 et 60 du présent volume.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* Botta, *le Monument de Ninive*, t. II, pl. 140. Des scribes pèsent de l'or; les soldats brisent une statue de dieu à coups de hache.

3. Sayce, *the Cuneiform Inscriptions of Van deciphered and translated*, dans le *J. R. As. Soc.*, N. S., t. XIV, p. 412-417.

nom[1]. Ils n'y connaissaient aucun État qui fût de taille à lutter contre eux victorieusement, mais quantité de provinces hostiles les unes aux autres, et que leurs discordes condamnaient sans rémission à être la proie de l'étranger[2]. Deux royaumes avaient fini pourtant par s'y constituer vers le commencement du IXe siècle, l'un à l'extrémité orientale, celui des Mannéens, l'autre, l'Ourartou, au centre même du pays. L'Ourartou embrassait, outre le district même de l'Ararat, le canton de Biaina et le bassin entier de l'Arzania : l'une de ses



SALMANASAR III TRAVERSE LA MONTAGNE SUR SON CHAR[3].

capitales, Arzashkoun, se dissimulait probablement vers les sources du fleuve, comme retranchée derrière des épaisseurs de bois presque infranchissables à des armées régulières[4]. Cette puissance, si peu organisée qu'elle fût, ne laissa pas que d'inspirer des inquiétudes à ses voisins. Assournazirabal parle d'elle par aventure, afin de repérer vers le nord la frontière de son empire[4], mais le soin qu'il mit à éviter tout ce qui pouvait la déchainer contre lui montre en quel respect il la tenait : il la craignait autant que Damas, et après l'avoir presque touchée dans sa deuxième campagne, il préféra suspendre son élan en plein

1. Voir chez SCHRADER, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 579, l'énumération des pays compris dans le concept du Naïri. Nous verrons plus loin que l'un des premiers rois d'Ourartou, Aramé, se donnait à lui-même le titre de roi du Naïri; cf. t. III, p. 62, de cette *Histoire*.

2. La seule inscription de Tiglatphalasar Ier contient l'énumération de 23 rois du Naïri (*Annales*, col. IV, l. 71-83) et la mention de soixante rois du même pays (*Id.*, l. 96-98); cf. ce qui est dit à ce sujet au t. II, p. 653-654, de cette *Histoire*.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un des reliefs en bronze de la porte de Balawât.*

4. *Monolithe de Salmanasar III*, col. II, l. 47-54. Arzashkou, Arzashkoun, paraît être la forme assyrianisée d'un composé ourardien en *ka* (SAYCE, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, p. 429-430, 436), construit sur un nom propre Arzash, que rappelle celui d'Arséné, Arsissa, appliqué par les anciens à une partie du lac de Van (STRABON, XI, XIV § 8, p. 529). Arzashkoun pourrait être l'Ardzik des historiens arméniens à l'Ouest de Malasgert.

triomphe plutôt que de la choquer. Elle paraît avoir été concentrée alors entre les mains d'un certain Shardouri, fils de Loutipri[1], puis elle dévolut, au milieu du règne, à celles d'Aramé, qui s'intitulait roi du Naïri, et dont l'ambition provoqua peut-être les défections qui forcèrent Assournazirabal à endosser l'armure dans sa dix-huitième année : les Assyriens se bornèrent encore à châtier leurs vassaux traditionnels, et ils ralentirent leur mouvement aussitôt qu'ils approchèrent de l'Ourartou[2]. Leur succès ne fut d'ailleurs qu'assez éphémère; à peine eurent-ils évacué la place, les désordres recommencèrent avec plus de violence, très probablement à l'instigation d'Aramé. Salmanasar III trouva la situation assez compromise, à l'ouest comme au sud du lac de Van : une partie des peuples qui avaient obéi à son



LES GENS DU SHOUGOUNIA COMBATTANT LES ASSYRIENS[3].

père avaient transféré leur allégeance ailleurs, le Khouboushkhia, les pâtres des monts Gordiéens, les Araméens de l'Euphrate[4]. Il prit sans tarder ses mesures pour les ramener au devoir, et il quitta Kalakh peu de jours après le couronnement. Il piqua d'abord vers l'est, enfila la passe de Simisi, brûla la cité d'Aridi, et témoigna par cette exécution qu'il était décidé à ne pas ménager les rebelles plus que son père n'avait fait avant lui[5]. Ils se le tinrent pour dit, et,

1. La place de ce Shardouri, qui serait jusqu'à nouvel ordre Shardouri I, a été indiquée par Belck, *das Reich der Mannäer* (dans les *Verhandlungen der Berliner anthropologischen Gesellschaft*, 1894, p. 486) et par Lehmann, *Schar Kischschati* (dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. XI, p. 208-202).

2. Cf. le récit de cette campagne, plus haut, au t. III, p. 50 de cette *Histoire*.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un des bas-reliefs en bronze de la porte de Balawât.*

4. Lehmann (*Schar Kischschati*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, p. 201-202) a très justement attribué ce recul de la puissance assyrienne à l'extension de l'Ourartou.

5. Un passage de l'*Obélisque noir*, l. 190, constate qu'on pouvait « descendre jusqu'au commencement du Khalmân par la passe de Simisi », ce qui a décidé Hommel (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 593) à diriger cette première expédition sur le plateau de Médie par les passes voisines de Holwân. Le terrain parcouru par Salmanasar présente les mêmes noms qu'Assournazirabal rencontra dans une de ses campagnes, et, par conséquent, il doit être cherché vers l'Est et vers le Nord-Est, sans que je puisse placer tous ces noms sur la carte.

sur l'instant, tous les peuples de la contrée accoururent lui rendre hommage, avant même qu'il eût levé son camp d'auprès Aridi, Khargéens, Kharmaséens, Simiséens, gens de Simira, de Sirisha, d'Oulmania. Il coupa ensuite au plus court par des sentiers, qu'il dut frayer à la pioche pour ne pas se priver des services de ses chars et de sa cavalerie; il se rua sur le Khouboushkia : il y incendia cent villes, poursuivit le roi Kakia au fond des halliers, et le contraignit à se soumettre sans conditions. De là, il remonta dans la principauté



LES PRISONNIERS DE SHOUGOUNIA, LES BRAS LIÉS ET LA CANGUE AU COU[1].

de Shougounia qui dépendait d'Aramé, la dévasta malgré la résistance désespérée que les habitants lui opposèrent sur les pentes de leurs montagnes, et, courant au lac de Van, il y accomplit les cérémonies auxquelles les rois d'Assyrie s'astreignaient chaque fois qu'ils atteignaient les bords d'une mer nouvelle. Il lava ses armes dans les eaux, offrit un sacrifice aux dieux et leur jeta les lambeaux de la victime, puis il sculpta son image sur la face d'un rocher bien en vue; comme il rebroussait, le Gilzân lui paya son tribut[2]. Ce n'était là qu'un prélude heureux : après s'être reposé quelques semaines à Ninive, il s'ébranla de rechef, et il alla faire reconnaître son autorité dans les terres occidentales de son empire. Akhouni, prince du Bit-Adini, qui se sentait le plus menacé, avait groupé dans une même ligue les chefs de toutes les cités qui

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un des bas-reliefs en bronze de la porte de Balawât.*
2. Le sommaire de cette première campagne se lit sur l'*Obélisque noir*, l. 22-26; le récit détaillé, sur le *Monolithe*, col. I, l. 14-29. Cf. Peiser, *die Monolith Inschrift*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 152-157, et Amiaud-Scheil, *les Inscriptions de Salmanasar II*, p. 8-13.

avaient plié jadis devant Assournazirabal, le Gourgoum, le Samalla, le Qouî, le Patinou, Carchémis, les Khâti. Salmanasar lui saisit ses villes de Lalati[1] et de Bourmarana, le refoula au delà de l'Euphrate et, toujours à ses trousses, il ramassa comme à la volée les redevances du Gourgoum, puis fondit sur le Samalla. Il y écrasa, sous les murs de Loutibou[2], les contingents combinés de l'Adini, du Samalla, et du Patinou, il se dressa un trophée aux sources de la Salouara[3], puis il obliqua vers le sud et il franchit l'Oronte sur les talons du roi de Patinou, Shapaloulmé. Il se heurta non loin d'Alizir à une armée nouvelle où figuraient, avec Akhouni et le souverain du Samalla, les milices de Carchémis, du Qouî, de la Cilicie, de l'Iasbouki[4] : il la dispersa, incendia les châteaux de Shapaloulmé, s'amusa à couper des cèdres et des cyprès dans l'Amanus, au canton d'Atalour, et grava une stèle triomphale sur le flanc de la montagne. Il infléchit ensuite à l'est, recueillit d'affilée l'hommage des villes de Taia[5], de Khazazou, de Noulia, de Boutamou, reçut les contributions de l'Agousi, et rentra joyeux dans Ninive[6]. Un cortège bariolé l'accompagnait, dont la variété accusait aux yeux de tous l'immensité des marches accomplies pendant cette première campagne : les peuples les plus divers y figuraient parmi les prisonniers, les Khâti en robe longue et à la lourde coiffure derrière les montagnards du Shougounia, nus, la cangue au cou et coiffés de ce casque au timbre bas, au cimier trapu, qui a un aspect si étrangement moderne sur les bas-reliefs assyriens. Le résultat réel n'était peut-être pas en rapport avec l'activité dépensée. Cette chevauchée d'Orient en Occident avait causé des dommages sensibles aux peuples insurgés. Elle leur avait coûté beaucoup d'hommes, beaucoup de bestiaux, ravi beaucoup de butin, exigé d'eux des tributs considérables, mais elle n'avait pas réussi à les décourager : sitôt qu'ils n'aperçurent plus un soldat assyrien à proximité, ils se considérèrent comme

1. Lalati est probablement la Loulati des Égyptiens (*Liste de Thoutmosis III, n° 142*), comme l'a vu Tomkins, *Notes on the Geography of Northern Syria*, dans le *Babylonian and Oriental Record*, t. III, p. 42. Le site moderne n'en est pas connu, non plus que celui de Bourmarana.

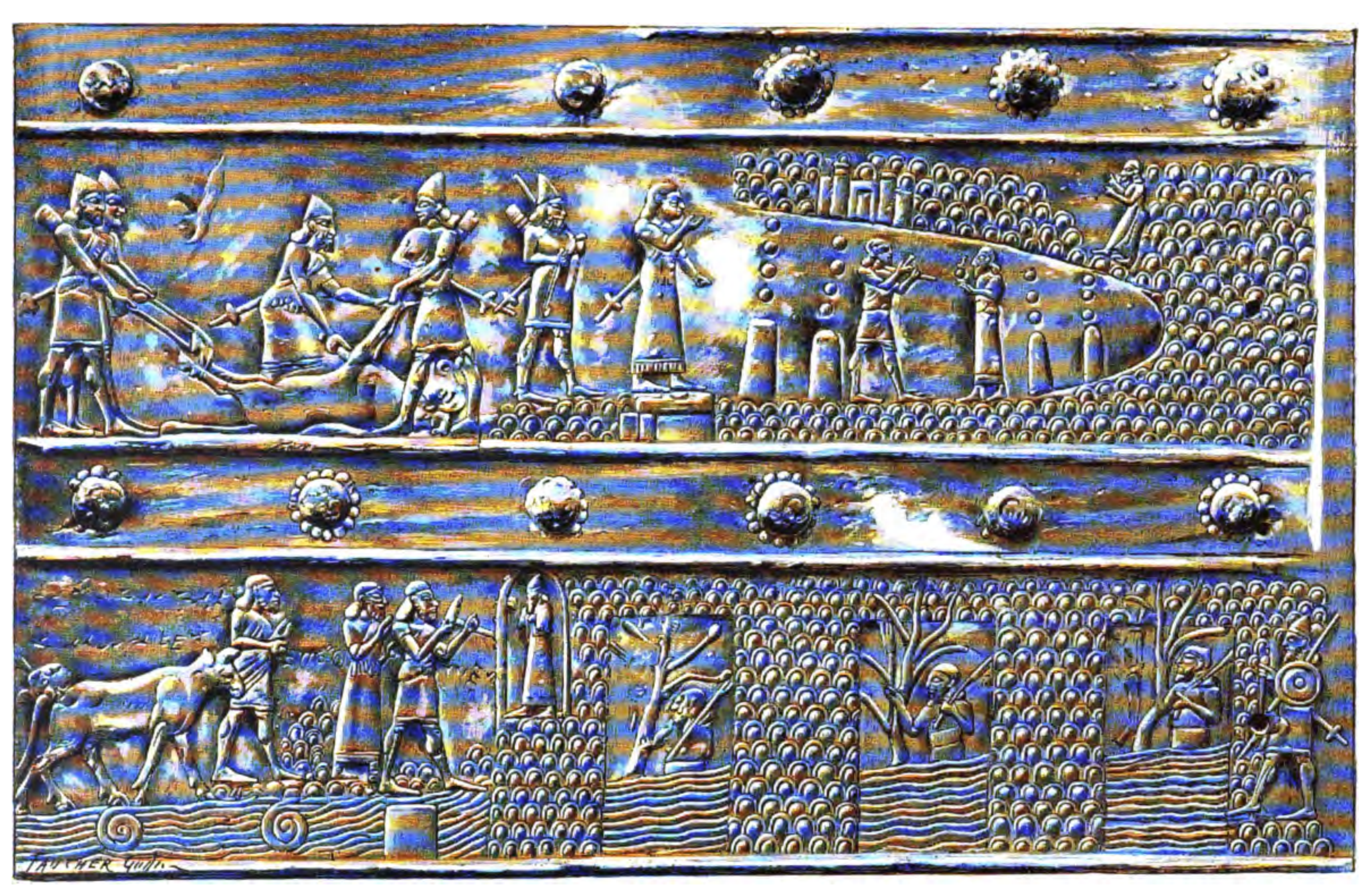
2. Le nom peut se lire aussi Tibtibou, Dibdibou ; sur la finale en *-ib* de certains noms propres de cette région, cf. Sachau, *Inschrift des Königs Panammû*. dans Luschan, *Ausgrabungen in Sendschirli*, t. I, p. 9. Peut-être Tibtibou, Dibdibou peut-il répondre au village moderne de Domdomou, Doumdoum Houyouk.

3. Le Karasou, ainsi qu'il a été dit ailleurs, t. II, p. 7, note 3, de cette *Histoire*.

4. Le pays d'Iasbouki est représenté par Iishbak de la Genèse (XXV, 2), le fils qu'Abraham eut de Qétoura et que le livre hébreu nomme à côté de Shouakh (Fr. Delitzsch, *Assyriologische Notizen zum Alten Testament*, dans la *Zeitschrift für Keilforschung*, t. II, p. 92).

5. Taia pourrait être Kefer-Daya de la carte de Rey, qui est situé à quelque distance au sud d'Azaz et de Tennib ; Tomkins (*Notes on the Geography of Northern Syria* dans le *Babylonian and Oriental Record*, t. III, p. 6) préfère le Kefr-Tai de Sachau (*Reise in Syrien und Mesopotamien*, p. 459), à l'Ouest même d'Alep.

6. *Obélisque noir*, l. 26-31, et *Monolithe*, col. I, l. 29-54, col. II, l. 1-13 ; cf. Peiser, *die Monolith-Inschrift*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 156-161, et Amiaud-Scheil, *les Inscriptions de Salmanasar II*, p. 12-19.



SACRIFICE DE SALMANASAR III AUX DIEUX DU LAC DE VAN ET ÉRECTION D'UNE STÈLE TRIOMPHALE.
Dessin de Faucher-Gudin, d'après l'un des bas-reliefs en bronze de la porte de Balawât.

libres de toute agression ultérieure. Ils pensèrent probablement qu'un semblant de sujétion satisferait l'envahisseur ainsi qu'il avait suffi à son père, mais Salmanasar n'entendait pas se contenter de cette dépendance nominale : il voulait imposer à tous les États que son épée lui livrerait une obéissance effective, bien constatée par le paiement de redevances régulières et par un ensemble de devoirs à remplir envers le suzerain. Il revint à la charge d'année en année, sans se lasser, jusqu'au moment où ils furent obligés de s'avouer les plus faibles et de se résigner à leur servitude.

C'est une histoire monotone. Le roi se rue sur l'Adini au printemps de 859, bat Akhouni près de Toulbarsip, jette ses régiments vainqueurs au delà de l'Euphrate sur des radeaux d'outres, enlève Sourounou, Paripa, Dabigou[1], six châteaux, deux cents bourgades, pénètre ensuite sur le territoire de Carchémis, et le pressure si rudement que les autres chefs hittites se hâtent de prévenir l'attaque par leur soumission. La seule énumération de leurs présents prouve à la fois leur richesse et la terreur que l'approche des Assyriens leur inspirait : c'est ainsi que Shapaloulmé du Patinou versa trois talents d'or, cent d'argent, trois cents de cuivre, trois cents de fer, sans parler d'une redevance annuelle qui consistait en un talent d'argent, deux talents de pourpre, deux cents grosses poutres de cèdre. Le Samalla, l'Agousi, le Koummoukh furent taxés chacun en proportion de leurs ressources, mais leur reddition ne préjugeait pas celle de l'Adini[2]. Akhouni, placé sur la frontière même du territoire ninivite, comprenait qu'il ne s'agissait plus pour lui d'une dépendance légère, comme pour ses cousins d'au delà l'Euphrate : le contact immédiat entraînait un asservissement plus étroit, qui l'abaisserait promptement de la condition de vassal à celle de sujet et ferait de lui un simple préfet. Abandonné par les Khâti, il chercha d'autres alliés vers le nord, et il se concerta avec les gens du Naïri et de l'Ourartou. Lorsqu'en 858, Salmanasar III eut pénétré dans Toulbarsip et refoulé les débris de la garnison sur la rive droite de l'Euphrate, un mouvement d'Aramé le força à lâcher prise. Il fortifia rapidement

1. Fr. Lenormant (*les Origines de l'Histoire*, t. III, p. 328) identifiait la Paripa assyrienne avec la *Farioua* des Égyptiens (*Liste de Thoutmosis III, n° 247*); le site moderne d'el-Farâ, proposé pour les deux par Tomkins (*Notes on the Geography of Northern Syria*, dans le *Babylonian and Oriental Record*, t. III, p. 42), nous entraîne beaucoup trop au sud. Salmanasar passe l'Euphrate vers Toul-Barsip, ce qui le mène dans la contrée située entre Birédjik, Roum-kaléh et Aintab, et c'est là qu'il convient de chercher les villes dépendantes d'Akhouni. Dabigou me paraît répondre au Dehbek de la carte de Rey, un peu au Nord-Est d'Aintab (cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 31, note 1, de cette *Histoire*); les sites de Paripa et de Sourounou me sont inconnus.

2. *Obélisque*, l. 32-35, et *Monolithe*, col. II, l. 13-30; cf. Peiser, *die Monolith-Inschrift*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 160-163, et Amiaud-Scheil, *les Inscriptions de Salmanasar II*, p. 18-23.

Toulbarsip, Mappigi, Aligou, Pitrou, Moutkinou, y installa des gens à sa dévotion pour dominer les gués, ainsi que son ancêtre Salmanasar I[er] l'avait fait six siècles auparavant[1], puis il remonta du Naïri par la voie du Bit-Zamani, mit l'Inziti à feu et à sang, déboucha sur les bords de l'Arzania, pilla le Soukhmi, le Dayaini, se montra sous les murs d'Arzashkoun. Aramé se retira sur le mont Addouri et y affronta l'assaut dans une position des plus fortes. Il eut le dessous : 3400 de ses soldats restèrent sur le carreau, son



SHOUA, ROI DU GILZÂN, AMÈNE UN CHEVAL HARNACHÉ À SALMANASAR[2].

camp, son trésor, ses chars, tout son matériel tombèrent aux mains du vainqueur, et lui-même n'échappa qu'avec peine; Salmanasar foula le pays « comme un taureau sauvage piétine et foule les champs », incendia les villages et les moissons, détruisit Arzashkoun, dressa aux portes des pyramides de têtes coupées qu'il entoura d'un cercle d'empalés. Il escalada les chaînes de l'Iritia et dévasta à loisir l'Aramali, puis le Zanziouna, redescendit aux rives du lac de Van, y renouvela les rites qu'il avait accomplis dans sa première année, et sculpta sur l'un des rochers voisins une inscription où il racontait

1. Cf. ce qui est dit à ce sujet au t. II, p. 657, 665, de cette *Histoire*. Pitrou, la Pétor de la Bible (*Nombres, XXII, 5*) était située vers le confluent du Sadjour et de l'Euphrate (*Monolithe de Salmanasar*, col. II, l. 36), quelque part vers le campement Oshériyéh de Sachau (*Reise in Syrien*, p. 156-158). Moutkinou était sur l'autre rive, peut-être au Kharbét-Beddaï, presque en face de Pitrou. Nappigi était sur la rive gauche de l'Euphrate, ce qui exclut l'identification avec Mabog-Hiérapolis, proposée par Hommel (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 607); Nabigath, dont parle Tomkins (*Notes on the Geography of Northern Syria*, dans le *Babylonian and Oriental Record*, t. III, p. 42), est trop loin à l'Est. Il faut chercher Nappigi, de même qu'Aligou, dans le canton compris entre le cours de l'Euphrate et la ville de Saroudj.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un des bas-reliefs de l'Obélisque Noir*; cf. LAYARD, *the Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 54.

ses prouesses. Il se rabattit de là sur le Gilzân, où le roi Shoua lui amena un cheval harnaché en signe d'hommage. Il l'accueillit gracieusement et il exigea de lui les contributions accoutumées, chevaux de char, moutons, vin, plus sept chameaux à deux bosses dont la silhouette grotesque amusa les badauds de Ninive. Au sortir du Gilzân, le Khouboushkhia se hasarda à lui barrer la route : le roi Kakia y perdit sa cité de Shilaïa, trois mille soldats, des taureaux, des chevaux, des brebis sans nombre. Le Khouboushkhia pacifié, il



CHAMEAUX À DEUX BOSSES DU GILZÂN[1].

regagna enfin Assour par les défilés du Kirrouri et il vint se reposer à Kalakh des fatigues de sa campagne[2]. Cependant Akhouni ne se décourageait pas : rejeté sur la droite de l'Euphrate, il avait profité de la diversion qu'Aramé avait créée en sa faveur pour se cantonner solidement parmi les collines de Shitamrat, le dos au fleuve[3]. Salmanasar aborda ses lignes de front, les rompit après trois jours d'escarmouches préliminaires, et trouva l'ennemi rangé en bataille en avant de sa dernière citadelle : il le chargea sans balancer, le culbuta, l'obligea à crier grâce. Akhouni eut la vie sauve, mais il fut interné dans un village des environs d'Assour avec les restes de son armée, et l'Adini devint terre assyrienne à tout jamais. La guerre s'achevait à peine à la frontière occidentale qu'elle recommença à l'Orient. Le roi traversa rapidement la passe de

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un des bas-reliefs en bronze de la porte de Balawât.*
2. *Obélisque*, l. 35-44, *Inscription de Balawât*, col. II, l. 5-6, col. III, 1-3, *Monolithe*, col. II, l. 30-66; cf. PEISER, *die Monolith-Inschrift*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 162-169, et AMIAUD-SCHEIL, *les Inscriptions de Salmanasar II*, p. 22-31.
3. La position de Shitamrat peut répondre aux ruines du château de Roum-kaléh, qui défendait un des passages de l'Euphrate à l'époque byzantine.

Bounagishlou et fondit sur le Mazamoua : les indigènes, décontenancés par son impétuosité, se flattèrent pourtant de lui échapper en montant leurs bateaux et en allant mouiller au large du lac d'Ourmiah. Salmanasar fabriqua des radeaux d'outres, y embarqua ses hommes et pourchassa les fugitifs en pleine eau. Il les vainquit, « teignit la mer avec leur sang comme de la laine », et ne se retira qu'après les avoir contraints à implorer l'aman[1].

Cinq années avaient suffi pour anéantir l'Adini, entamer l'Ourartou, confir-



TRIBUT DU GILZÂN[2].

mer dans l'obéissance les États tributaires de la Syrie, mais Damas et Babylone demeuraient indemnes, et le moment ne pouvait tarder où l'on devrait soit les saisir au corps, soit enrayer l'élan belliqueux du début et, comme Assournazirabal, ne plus songer qu'au repos. Salmanasar était lancé trop à fond pour s'arrêter au parti pacifique : il se décida d'emblée à l'offensive contre Damas, et j'imagine que la connaissance qu'il eut des succès d'Akhab ne fut pas étrangère à sa résolution[3]; si le roi d'Israel avait eu le dessus avec ses seules ressources, Assour, qui se sentait singulièrement plus robuste qu'Israel, n'avait pas à douter du résultat final. C'était pourtant une puissance inquiétante que celle dont Adadidri disposait alors : seigneur immédiat de la Cœlésyrie et du Haourân, il avait su rassembler autour de lui dans une condi-

1. *Obélisque*, l. 45-52, *Inscription de Balawât*, col. III, l. 3-6, et *Monolithe*, col. II, l. 66-78; cf. Peiser, *die Monolith-Inschrift*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 168-171, et Amiaud-Scheil, *les Inscriptions de Salmanasar II*, p. 30-31.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un des bas-reliefs de l'Obélisque Noir*; cf. Layard, *the Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 56.

3. Sur les guerres d'Akhab avec Adadidri, cf. ce qui est dit au t. II, p. 785 sqq., de cette *Histoire*.

tion de vassalité plus ou moins précaire, Hamath, Israel, Ammon, des hordes d'Arabes et d'Iduméens, Arad et les principautés de la Phénicie septentrionale, Ousanata, Shianou, Irkanata[1], en tout douze peuples ou douze souverains dont les forces réunies aux siennes constituaient au besoin une armée de près de 100000 hommes : quelques années encore, et ces éléments se fondaient peut-être en un royaume unique, capable de braver les menaces de l'étranger[2]. Salmanasar, sorti de Ninive le 14 du mois d'Iyâr 854, sabra, chemin faisant, les Araméens du Balikh dont le shéikh Giammou manifestait des velléités d'indépendance, franchit l'Euphrate à Toulbarsip et tint une cour plénière à Pitrou pour ses sujets syriens : Sangar de Carchémis, Koundashpi de Koummoukh, Aramé d'Agousi, Lalli de Mélitène, Khaiani de Samalla, Garparouda qui avait succédé à Shapaloulmé en Patinou, et un autre Garparouda de Gourgoum[3], le rallièrent avec leurs cadeaux de bienvenue, et probablement aussi avec leurs troupes. Le cérémonial terminé, il piqua sur Khalmân et la dompta, puis il plongea parmi les collines qui s'étendent entre Khalmân et l'Oronte et il se répandit sur le territoire de Hamath. Il débuta par quelques succès faciles, rançonna ou brûla comme de fil Adinnou, Mashgâ, Arganâ, Qarqar, mais au delà de Qarqar il choqua les avant-postes damasquins[4]. Adadidri

1. Irkanata, l'Arqanatou des Égyptiens (Max Müller, *Asien und Europa*, p. 246), peut-être l'Irqata des tablettes d'El-Amarna (Winckler, *die Thontafeln von Tell-el-Amarna*, p. 170-171, 172-173) est l'Arka de Phénicie. Les autres pays énumérés sont également situés dans ces parages. Shianou (lu longtemps *Shizanou*) la Sinni de la Bible (*Genèse, X, 17*), est mentionnée par Tiglatphalasar III sous le nom de Sianou (cf. t. II, p. 172, note 5, de cette *Histoire*). Oushanat est l'Ouznou du même Tiglatphalasar, où Delitzsch pensait reconnaître le Kalaat-el-Hosn actuel (*Wo lag das Paradies?* p. 282). C'est, avec Arad, l'ancien Zahi des Égyptiens, qui était alors soumis à Damas.

2. La suzeraineté d'Adadidri sur ces douze peuples résulte de la façon même dont l'énumération est faite dans les documents assyriens : il est toujours nommé en tête de la liste (*Obélisque*, l. 59-61, 88-89, *Taureau n° 1*, dans Layard, *Inscriptions*, pl. 14, l. 16-17, 32-33, 45-46, et *Monolithe*, col. II, l. 90-95, 37-38). La manière dont les scribes assyriens introduisent la mention de ces souverains, en nommant tantôt un, tantôt deux d'entre eux, sans les déduire du nombre total de 12, a été critiquée sévèrement, et Schrader l'a excusée en disant que 12 est là un nombre rond un peu vague (*Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 46). L'énumération détaillée du *Monolithe*, l. 90-95, ne contient d'autre part que 11 rois. Lorsque le scribe parle d'Adididri, d'Irkhoulini, et des douze rois syriens, je crois qu'il comprend parmi les douze les deux personnages nommés. La preuve en est fournie par les variantes d'un même récit où l'*Obélisque*, l. 91-92, parle de 12 rois, sans nommer personne individuellement, et où le *Taureau n° 1*, l. 45-46, dit Adadidri, Irkhoulini avec 12 rois; de même où l'*Obélisque*, l. 59-61, porte Adadidri, Irkhoulini, « avec les rois de Khâti », le *Taureau n° 1*, l. 16-17, parle d'Adadidri, Irkhoulini, « avec 12 rois du bord de la mer », et le *Monolithe*, l. 90-95, énumère 11 rois. Un de ces rois a-t-il été oublié? Il est certain en tout cas que, dans la phraséologie de Salmanasar, Adadidri, Irkhoulini *avec* 12 rois signifie réellement Adadidri, Irkhoulini *et d'autres, en tout* 12 rois de la Syrie et de la Phénicie.

3. Winckler (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 193) estime que le Karparouda ou Kalparouda du Gourgoum est le même que celui du Patinou : le Patinou et le Gourgoum auraient formé les deux provinces d'un seul royaume, et les scribes assyriens auraient eu à leur disposition, pour rédiger cet endroit des Annales, deux listes dont l'une appelait Karparouda roi du Patinou, tandis que l'autre l'intitulait roi du Gourgoum.

4. La position de ces villes est indécise : la direction générale de la campagne montre seulement qu'elles devaient se trouver sur la route principale qui va d'Alep à Kalaat Sedjar, par Barâ ou par Maarêt-en-Nôman et Kalaat-el-Moudîq. On convient que Qarqar doit être cherchée non loin d'Hamath, mais sans en déterminer le site. Un examen de la carte montre qu'elle répond à la Kalaat-el-

avait convoqué pour lui faire fête le ban et l'arrière-ban de ses fidèles : 1200 chars, 1200 cavaliers, 20000 piétons de Damas même, 700 chars, 700 cavaliers, 10000 piétons d'Hamath, 2000 chars et 10000 piétons d'Akhab, 500 Qouéens, 1000 montagnards du Taurus[1], 10 chars et 10000 piétons d'Irkanata, 200 Aradiens, 200 Ousanatéens, 30 chars et 10000 piétons de Shianou, 1000 chameaux de Gindibou l'Arabe, et 1000 Ammonites. La mêlée fut longue, sanglante, confuse; Salmanasar culbuta dans l'Oronte une des ailes de l'armée



LE TRIBUT DE GARPAROUDA, ROI DU PATINOU[2].

confédérée, refoula l'autre et le centre de Qarqar à Kirzaou, tua et perdit beaucoup de monde, s'attribua la victoire[3]. Il semble bien que la bataille demeura indécise : en tout cas, les résultats en furent nuls pour les Assyriens; ils rétrogradèrent dès le lendemain de leur prétendu succès, et ils rentrèrent chez eux sans prisonniers et presque sans butin[4]. Ce premier conflit n'avait pas été, somme toute, défavorable à Damas; il faisait éclater sa force aux yeux des

Moudiq actuelle, l'ancienne Apamée du Liban; l'armée des confédérés voulait couvrir le gué qui conduit dans la plaine hamathéenne, par Kalaat-Sedjar.

1. Sur le Qouî, cf. ce qui est dit au t. II, p. 590, note 2, de cette *Histoire*. Les gens du Mouzri énumérés à la suite ont été longtemps considérés comme des Égyptiens; le rapprochement de leur nom avec celui des Qouî montre qu'il s'agit ici du Mouzri du Taurus, dont il a été question au t. II, p. 608, note 3, 655, de cette *Histoire* (Tiele, *Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 201, note 1, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 609, Winckler, *Alttestamentliche Forschungen*, p. 172).

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un des bas-reliefs de l'Obélisque Noir*; cf. Layard, *the Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 53.

3. Le nombre des morts varie dans les divers récits de la bataille : l'*Obélisque*, l. 65-66, en compte 20500, le *Taureau n° 1*, l. 18, 25000 et le *Monolithe*, l. 97-98, 14000 seulement. Sur ces divergences, cf. Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 47.

4. *Obélisque*, l. 54-66, *Monolithe*, col. II, l. 78-102, *Taureau n° 1*, l. 12-19; cf. Peiser, *die Monolith-Inschrift*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 170-175, et Amiaud-Scheil, *les Inscriptions de Salmanasar II*, p. 36-48. Le récit détaillé du *Monolithe* se termine de façon très brusque aussitôt après la bataille de Qarqar.

plus incrédules, et combien la résistance lui serait facile si les princes consentaient à oublier leurs dissentiments et à plier leur volonté aux ordres d'un seul chef. L'effet en fut très grand dans la Syrie septentrionale et parmi les Araméens annexés récemment : ils se prirent à douter de la toute-puissance assyrienne et leur loyauté en souffrit. Sangar de Carchémis et les Khâti firent l'économie de leur tribut, les émirs du Toul-Abnî et du mont Kashiari se déclarèrent en révolte ouverte. Salmanasar usa une année entière à les réprimer[1], puis des complications surgirent à Babylone, qui l'obligèrent à concentrer son attention et son énergie sur les affaires chaldéennes. Naboubaliddin avait continué avec lui les relations de paix et d'amitié, mais il venait d'être renversé, peut-être assassiné, et son fils Mardouknâdinshoumou l'avait remplacé sur le trône[2], au mécontentement d'une part de la population : un autre fils de Naboubaliddin, Mardoukbelousâté, usurpa le sceptre et gagna bientôt tant de terrain que Mardouknâdinshoumou craignit pour Babylone. Il se rappela probablement alors les prétentions que ses voisins d'Assyrie nourrissaient depuis longtemps sur le Kardouniash[3], et il demanda à Salmanasar d'appuyer sa fortune branlante. Celui-ci devait écouter favorablement un recours qui lui permettait d'intervenir comme suzerain dans les querelles de l'État rival : il mobilisa ses bataillons, célébra dans Zabân des sacrifices en l'honneur de Rammân, et franchit la frontière (853)[4].

La guerre traîna pendant deux ans. Elle eut d'abord pour théâtre ces plaines de la rive gauche du Tigre, qui depuis dix siècles servaient comme de champ clos aux braves des deux pays. Salmanasar investit Mê-Tournât aux gués de la basse Dîyalah, s'empara de cette forteresse, puis, après avoir isolé ainsi les rebelles de la Babylonie propre, il remonta vers Gananaté[5] : Mardoukbelousâté, « roi branlant, inapte à se conduire soi-même », lui sortit à l'encontre, subit un échec et se rencogna dans la ville. Il y opposa un front si vigoureux aux

1. *Obélisque*, l. 67-72, et *Taureau n° 1*, 20-23 ; cf. Amiaud-Scheil, *les Inscriptions de Salmanasar II*, l. 42-43.

2. *Histoire synchronique*, col. III, l. 22-27 ; cf. Peiser-Winckler, *die sogenannte Synchronistische Geschichte*, dans Schrader, *die Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 200-201.

3. Cf. ce qui est dit à ce sujet au tome III, p. 11-12, de cette *Histoire*.

4. *Inscription de Balawât*, col. IV, l. 1-3 ; cf. Amiaud-Scheil, *les Inscriptions de Salmanasar II*, p. 46-47. La ville de Zabân est située sur le Zab inférieur, sans qu'il soit possible de reconnaître exactement le site qu'elle y occupait.

5. Mê-Tournat, Mê-Tourni, « l'eau du Tournat », s'élevait sur la Dîyalah, probablement auprès du site de Bakouba, où la route la plus fréquentée franchit la rivière ; peut-être faut-il y reconnaître l'Artemita des auteurs classiques (Isidore de Charax, dans les *Geographi Græci Minores*, éd. Müller-Didot, t. I, p. 249-250). Gananaté doit être cherchée plus haut vers la montagne, ainsi que l'indique le contexte ; j'inclinerai à la placer vers le site de Khanékîn, dont les jardins sont célèbres aujourd'hui encore, et dont l'importance stratégique est considérable (Vital Cuinet, *la Turquie d'Asie*, t. III, p. 126-127).

attaques, que le vainqueur finit par lâcher prise après avoir moissonné les blés en herbe, tranché les arbres fruitiers, bouleversé les travaux d'irrigation, bref, après avoir commis tous les dégâts possibles. Il revint, le printemps suivant, par la route la plus directe : Lakhirou lui tomba entre les mains[1], mais Mardoukbelousâté, désespérant de lui disputer le terrain épuisé par les luttes de l'été précédent, se replia vers la montagne d'Yasoubi et concentra ses partisans autour d'Armân[2]. Salmanasar se vengea de Gannanaté d'abord, puis il assaillit son adversaire dans la position même que celui-ci avait choisie : Armân succomba après une défense acharnée, et Mardoukbelousâté périt ou disparut dans un dernier retour offensif. Mardouknâdinshoumou, délivré de lui, n'était pas encore seigneur du royaume entier. Les Araméens des Marais, ou, comme ils s'appelaient eux-mêmes, les Kaldi, lui refusaient l'obéissance, et ils désolaient les régions du bas Euphrate par leurs incursions répétées[3]. Ils formaient moins un État compact qu'une confédération de petits États, tantôt en querelle complète l'un avec l'autre, tantôt réconciliés un moment sous l'autorité précaire d'un roi unique. Chacun de leurs groupes portait le nom du chef réel ou mythique de la famille à laquelle tous ses membres se vantaient d'appartenir, Bit-Dakkouri, Bit-Adini, Bit-Amoukkâni, Bit-Shilâni, Bit-Shalli, Bit-Yakîn enfin, qui plus tard les maîtrisa tous[4]. Mardouknadinshoumou, en requérant l'aide de Salmanasar, s'était déchargé virtuellement sur lui du soin de ramener à la raison ces sujets turbulents, et celui-ci accepta sans hésiter ce devoir de sa position nouvelle. Il s'avança vers Babylone, y entra et alla droit à l'Éshaggîl : le peuple le vit s'approcher respectueusement de Bel et de Bélît, et, visitant tout ce que le temple renfermait de sanctuaires, y prodiguer aux dieux parèdres ses libations propitiatoires et ses offrandes pures. Il avait

1. Lakhirou se trouvait en avant de Gananaté, sur le chemin direct de l'Assyrie, au Sud du Zab inférieur, ainsi qu'il résulte du récit même de la campagne : on ne se trompera guère en plaçant cette ville, soit à Kifri même, soit dans le voisinage de Kifri, sur la route actuelle des caravanes.

2. Sur l'identité d'Armân avec Khalmân, et de ces deux noms avec le nom actuel de Holwân, cf. ce qui est dit au t. II, p. 119, note 2, 615-616, de cette *Histoire*. Le mont Yasoubi est le canton montagneux qui sépare Khanékîn de Holwân.

3. Sur les Kaldi, cf. ce qui a été dit plus haut au t. II, p. 639, et au t. III, p. 4, de cette *Histoire*. Le rôle de ces Kaldi a été défini pour la première fois par DELATTRE, *les Chaldéens jusqu'à la formation de l'empire de Nabuchodonosor* (extrait de la *Revue des Questions Historiques*, 1877, et republié en 1889 avec des *Considérations sur un récent livre de M. Hugo Winckler*), puis par WINCKLER, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 47-64; cf. WINCKLER, *Plagiat? Antwort auf die von A. J. Delattre S. J. gegen mich erhobenen Beschuldigungen*, 1889, et DELATTRE, *Réponse au Plaidoyer de M. H. Winckler*, 1889.

4. FR. DELITZSCH, *Wo lag das Paradies?* p. 201-203. Autant qu'on en peut juger, Bît-Dakkourî et Bît-Adini étaient les plus septentrionales, celle-ci à cheval sur l'Euphrate (*Inscription de Balawât*, col. VI, l. 6-7), celle-là à l'Ouest de l'Euphrate, au Sud du Bahr-i-Nédjif; Bît-Yakîn était à l'extrémité Sud, vers les embouchures même de l'Euphrate et sur la rive occidentale du Golfe Persique. Pour Bit-Amoukkâni l'inscription du *Taureau n° 2*, l. 29, a la variante Bît-Oukâni, peut-être, comme l'indique Hommel (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 596, note 2), par l'intermédiaire Aoukâni.

adoré Ninip dans Kouta : il se garda d'oublier le Nabo de Borsippa, mais il officia dans l'Ézida, il y consulta l'oracle éternel, et il y accumula devant les autels la chair des bœufs superbes et des agneaux gras. Les hommes eurent leur part de la fête comme les dieux : il les invita à un banquet public, leur distribua des vêtements brodés, les gorgea de viandes et de vin, puis, après avoir multiplié les hommage aux dieux de Babel, il reprit la campagne et il descendit vers la mer. La première des cités chaldéennes qu'il rencontra, Baqâni, appartenait à l'une des tribus du Bit-Dakkouri, le Bit-Adini[1] : elle fit mine de résister, fut démantelée, brûlée, et son exemple calma les velléités belliqueuses qui avaient commencé à se manifester dans le reste du Bit-Dakkouri. Il passa ensuite l'Euphrate, pilla Ênzoudî, et le sort de cette place détermina le Bit-Adini à poser les armes : sa soumission eut pour conséquence celle du Bît-Yakîn et du Bit-Amoukkani. Tous ces gens étaient riches, et ils se rachetèrent largement : argent, or, étain, cuivre, fer, bois d'acacia, ivoire, cuir d'éléphant, ils abandonnèrent tout à l'envahisseur afin qu'il les épargnât[2]. Ce fut une immense satisfaction d'amour-propre pour les Assyriens de pouvoir répéter que leur roi avait daigné sacrifier lui-même aux cités saintes d'Accad ou qu'il avait poussé ses chevaux jusqu'à la mer Salée, et ces faits, assez minces à nos yeux, avaient sur les âmes d'alors une importance décisive. Il fallait qu'un roi fût vraiment le maître d'un pays pour qu'on tolérât sa présence dans le temple du dieu, à l'effet d'y célébrer les rites que, seul, le souverain en exercice avait le droit d'accomplir. Mardouknadînshoumou, reconnaissant à Salmanasar le privilège d'en agir de la sorte, s'avouait par là, non seulement son allié, mais son homme-lige. Sans doute, ce lien de suprématie ne l'enchaînait-il pas de façon trop stricte : dès que son patron eut évacué ses provinces, les deux royaumes se retrouvèrent à peu près sur le pied où les traités les avaient installés trois générations auparavant. Il y eut alliance entre les familles, paix entre les souverains, rapports de commerce et d'amitié entre les peuples, mais avec une nuance qu'on n'y sentait pas jadis : Assour protégea Babel, et, prenant le pas sur Mardouk, il devint le chef réel des peuples euphratéens[3].

1. Le site de Baqâni est inconnu; on devrait le chercher entre Lamloum et Warka, et placer le Bît-Adini de Bît-Dakkouri entre le Schatt-el-Kaher et le désert arabique, si le nom d'Ênzoudî, l'autre ville royale, située à l'Ouest de l'Euphrate, se retrouve, comme il est possible, par suite d'un jeu d'étymologie populaire, dans celui de la Kalaat Aîn-Saîd ou Kalaat Aîn-es-Saîd, des cartes modernes.

2. *Obélisque*, l. 73-84, *Taureau n° 1*, l. 23-29, *Inscription de Balawât*, col. IV-VI; cf. Amiaud-Scheil, *les Inscriptions de Salmanasar II*, p. 42-51. Le récit est fort succinct et les deux campagnes ne sont pas distinguées dans l'*Histoire Synchronique*, col. III, l. 22-35; cf. Peiser-Winckler, *die sogenannte Synchronistische Geschichte*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, 200-201.

3. Sur la nature de cette suzeraineté, cf. Winckler, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*,

Salmanasar, assuré de la subordination ou de la neutralité bienveillante des Babyloniens, put s'engager à fond dans la région la plus lointaine de la Syrie, sans être hanté sans cesse par la crainte de les voir déboucher soudain derrière lui, sur le Radanou et sur les Zab : il ne risqua plus rien à dégarnir sa frontière du Sud-Est, à échelonner ses forces entières sur les pentes des Alpes arméniennes ou sur les rives de l'Oronte, sauf à ne conserver dans ses États héréditaires que le très petit nombre de troupes indispensables à la police de la capitale.

Depuis la bataille indécise de Qarqar, la frontière occidentale de l'empire avait reculé vers l'Euphrate, et Salmanasar avait dû renoncer au tribut annuel de la Syrie. L'occasion eût été bonne aux Khâti de s'entendre avec Damas, tandis qu'il leur accordait ce répit involontaire, et de se préparer à repousser tous ensemble l'ennemi commun : ils ne la saisirent pas et l'isolement rendit leur soumission inévitable. Elle coûta beaucoup de temps et d'hommes : chaque année, au printemps, Salmanasar débouchait par les gués de Toulbarsip, et il ravageait la banlieue de Carchémis, puis il filait vers l'Oronte afin de dévaster méthodiquement quelque canton nouveau, ou d'infliger une défaite à ceux des adversaires qui oseraient l'affronter en rase campagne. En 850, les Khâti furent frappés les premiers, puis l'Agousi[1], et son roi Aramé y perdit Arnié, sa ville royale, avec une centaine de bourgades et de châteaux[2]. En 849, ce fut le tour de Damas. La ligue dont Adadidri se proclamait le suzerain subsistait encore, mais elle avait failli se dissoudre récemment, et une révolte l'avait privée presque de celui des membres qui était le plus robuste après Hamath, Israel et la maison d'Omri. Les pertes subies à Qarqar avaient été sans doute assez cruelles pour ébranler la foi d'Akhab dans la force de son allié

p. 50-51. Pour le contre-coup que ce changement put produire sur le protocole des rois d'Assyrie, cf. Winckler, *ein Beitrag zur Geschichte der Assyriologie in Deutschland*, p. 20-23, 42-43.

1. Les historiens ont admis jusqu'à présent que cette campagne de l'an 850 eut l'Arménie pour théâtre (Tiele, *Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 187, 201, Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 197). Le contexte même du récit nous montre, qu'en l'an X, Salmanasar s'avança contre les villes d'Aramé, immédiatement après avoir pillé le pays de Khâti, ce qui nous permet de penser que ces villes étaient situées dans la Syrie Septentrionale. Je ne doute pas qu'il soit question, non pas d'Aramé l'Arménien, mais, comme le pensait Fr. Lenormant (*Lettres assyriologiques*, t. I, p. 138), d'Aramé, le souverain du Bît-Agouzi, qui est nommé plusieurs fois dans les *Annales* de Salmanasar (*Monolithe*, col. II, l. 12, 83); cf. Maspero, *Notes au jour le jour*, § *32*, dans les *Proceedings* de la Société d'archéologie biblique, 1898, t. XX, p. 130-133.

2. *Obélisque*, l. 85-86, *Taureau n° 1*, l. 29-82; cf. Amiaud-Scheil, *les Inscriptions de Salmanasar II*, p. 50-53. Le texte du *Taureau n° 1* ajoute au récit de la guerre contre Aramé celui d'une guerre contre la ligue damasquine (l. 32-34) qui fait double emploi avec l'histoire de la onzième année. On admet généralement que la guerre contre Aramé est de l'an X, la guerre contre Adadidri de l'an XI. Les scribes auraient eu à leur disposition deux versions différentes d'un même document où ces deux guerres étaient racontées sans distinction d'année : le rédacteur de l'inscription des taureaux les aurait considérées comme formant deux récits distincts qu'il a placés à la suite l'un de l'autre (Tiele, *Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 201-202, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 111, note 4). Pour l'interprétation que j'ai admise dans le texte, cf. Maspero, *Notes au jour le jour*, § *32*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie biblique, 1898, t. XX, p. 125-133.

et maitre. D'ailleurs celui-ci n'avait pas, ce semble, rempli fidèlement toutes les conditions de la paix qu'il avait signée trois années plus tôt[1] : il retenait la forteresse importante de Ramôth en Galaad et il différait de la restituer, ainsi qu'il avait juré de le faire. Akhab, ne réussissant pas à rentrer en possession de son bien par les moyens légaux, résolut de le reconquérir[2]. Un grand changement d'esprit et de politique venait de s'accomplir à Jérusalem. Josaphat, qui y régnait, était, comme son père Asa, un adorateur fervent de Jahvéh, mais sa piété ne l'aveuglait pas sur les nécessités mondaines de l'heure présente. L'expérience de ses prédécesseurs avait prouvé que c'en était fait à jamais de l'union des douze tribus entre les mains d'un chef issu de Juda; les tentatives de la restaurer avaient abouti à des échecs sanglants, et la maison de David n'avait été sauvée naguère encore d'une ruine complète que par l'intervention chèrement achetée de Benhadad I[er] et de ses Syriens[3]. Josaphat démêla bien, dès le début, l'urgence de rompre avec les errements d'autrefois : il accepta la situation telle qu'elle était, et il sollicita l'amitié d'Israel. L'alliance entre princes de puissance aussi inégale ne pouvait être qu'une forme déguisée de suzeraineté pour l'un, de vassalité pour l'autre : Josaphat eut l'alliance d'Akhab comme celui-ci avait celle d'Adadidri, et elle le servit malgré le mécontentement des prophètes[4]. Les deux pays respirèrent, et les cantons répartis de chaque côté de la frontière réparèrent leurs ruines; tandis que Khiêl de Bétel rebâtissait enfin Jéricho pour le compte de Samarie[5], Josaphat rassemblait autour de lui une bonne armée, et se fortifiait à l'Ouest contre les Philistins, au Sud contre les Bédouins du désert[6]. Le mariage de Joram, son premier-né, avec Athalie, resserra par la suite l'intimité entre les deux cours[7] : on se visi-

1. Cf. ce qui est dit au sujet de cette paix plus haut, au t. II, p. 786, 787 de cette *Histoire*.

2. *I Rois*, *XXII*, *3*, où les Septante donnent la variante *Rama* de Galaad.

3. Cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. II, p. 778-779, de cette *Histoire*.

4. Cette position subordonnée de Josaphat est indiquée fort nettement par la réponse même qu'il fait à Akhab, lorsque celui-ci lui demande de l'accompagner à la guerre : « Moi, je suis comme toi, mon peuple comme ton peuple, mes chevaux comme tes chevaux » (*I Rois*, *XXII*, *4*). Cette dépendance de Juda, soupçonnée par Kittel (*Geschichte der Hebræer*, t. II, p. 39), a été mise en pleine lumière par Winckler (*Geschichte Israels*, t. I, p. 145-146, 162-164, 165, 176).

5. *I Rois*, *XVI*, *34*, où l'annaliste nous a conservé le souvenir d'un double sacrifice humain, destiné, selon l'usage commun dans tout l'Orient, à créer des esprits gardiens pour la construction nouvelle : « il la fonda sur Abiram, son premier-né, et posa ses portes sur Ségoub, son plus jeune fils, selon la parole de Jahvéh ».

6. *II Chroniques*, *XVII*, *10-19*, où le fond du récit doit renfermer une part de vérité.

7. Athalie est appelée tantôt fille d'Akhab (*II Rois*, *VIII*, *18*), tantôt fille d'Omri (*II Rois*, *VIII*, *26*; cf. *II Chroniques*, *XXII*, *2*), et plusieurs auteurs préfèrent cette dernière filiation (Renan, *Histoire du Peuple d'Israel*, t. II, p. 310), tandis que la plupart y voient une méprise du scribe hébreu (Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 524, note 2). Il se peut que les deux dénominations soient exactes, car on voit, par les inscriptions assyriennes, qu'un souverain s'appelait le fils du fondateur de sa maison, quand même il était séparé de lui par plusieurs générations : ainsi, Mérodachbaladan, l'adversaire de Sargon d'Assyrie, s'appelle *fils d'Iakin*, bien que le fondateur du *Bit-Iakin* fût mort de longs siècles avant son avènement. L'écrit utilisé dans *II Rois*, *VIII*, *26*, peut avoir employé le terme *fille*

tait de l'une à l'autre, et c'est pendant un séjour de Josaphat à Jezréel que l'aventure de Ramôth fut enfin résolue. Elle pouvait paraître plus que téméraire, et l'on raconta dans Israel qu'un prophète, Michée, fils de Yimlah, en avait prédit l'issue funeste. « J'ai vu, dit-il, Jahvéh assis sur un trône, et à droite et à gauche, autour de lui, l'armée entière des cieux. Or Jahvéh dit : « Qui affolera Akhab si bien qu'il aille et qu'il tombe à Ramôth de Galaad? » Et l'un disait ceci, l'autre cela, quand l'Esprit sortit des rangs et se présenta devant Jahvéh et dit : « Moi je l'affolerai ». Jahvéh dit : « Comment? » Et l'Esprit : « Je me ferai un esprit de mensonge dans la bouche de tous ses « prophètes ». Jahvéh dit : « Tu l'affoleras et le surmonteras, va donc et agis ». Ainsi Jahvéh a mis un esprit de mensonge dans la bouche de tous tes prophètes, mais Jahvéh a décrété le malheur contre toi[1]. »

Donc les deux rois investirent Ramôth, et Benhadad accourut au secours de sa forteresse. Il avait choisi trente-deux de ses charriers parmi les plus braves, et il leur avait commandé de s'attacher au seul Akhab et de ne pas le lâcher qu'ils ne l'eussent tué. Akhab l'apprit on ne sait comment et se déguisa en soldat du commun, tandis que Josaphat revêtait son costume ordinaire. Les Syriens, attirés par l'éclat de ses armes, se ruèrent sur lui, mais sitôt qu'il eut poussé son cri de guerre, ils reconnurent leur erreur et, abandonnant le Judéen, ils se remirent en quête de l'Israélite. Cependant qu'ils cherchaient celui-ci, un archer tira à l'aventure et le navra au défaut de la cuirasse. Alors il dit à son cocher : « Tourne ta main et me charrie hors la bataille, car me voici blessé ». Mais quand il vit que l'affaire tournait mal, il révoqua l'ordre, et il resta dans la mêlée la journée entière, soutenu par ses écuyers. Il expira au coucher du soleil, et le bruit de sa mort, circulant dans les rangs, y propagea la panique : « Se sauve chacun en sa ville, chacun en son pays! » Quelques fidèles conduisirent le corps à Samarie[2], et Israel retomba au rang de vassal,

d'Omri, de la même manière, pour indiquer simplement que la reine de Jérusalem appartenait à la maison d'Omri.

1. *I Rois*, *XXII*, *5-28*, reproduit dans *II Chroniques*, *XVIII*, *4-22*.

2. *I Rois*, *XXII*, *29-38* (cf. *II Chroniques*, *XVIII*, *28-34*), avec interpolations aux versets 35 et 38. La chronologie de toute cette époque est impossible à établir avec certitude, tant les données hébraiques diffèrent des données assyriennes. Celles-ci nous montrent Akhab vivant au moment de la bataille de Qarqar, en 854, et Jéhu sur le trône en 842. Il faut donc placer dans cet intervalle de douze ans : 1° la fin du règne d'Akhab, 2° les deux années d'Okhozias, 3° les douze années de Joram; 4° les débuts du règne de Jéhu, soit quatorze années. Le règne de Joram a été allongé outre mesure par les annalistes hébreux, et c'est lui qui seul prête à la réduction. Admettant, comme je l'ai fait (cf. t. II, p. 785, note 5 de cette *Histoire*) que le siège de Samarie précéda le combat de Qarqar, on peut penser que les trois années écoulées, selon la tradition (*I Rois XXII*, *1*), entre le triomphe d'Akhab et sa mort, se répartissent de manière inégale, deux avant Qarqar, une après, si bien que la révolte d'Israel aurait été le résultat de l'insuccès des Damasquins; Akhab serait mort en 853, ainsi que le veulent la plupart des historiens modernes (SCHRADER, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*,

probablement aux mêmes conditions qu'avant la révolte. Okhozias survécut deux ans à son père, puis son frère Joram le remplaça[1]. Lorsque, en 849, Salmanasar reparut dans la vallée de l'Oronte, Joram envoya contre lui son contingent normal, et les Israélites vaincus se battirent cette fois encore pour leur vainqueur. Les Assyriens avaient malmené les Khâti comme d'habitude : après avoir pillé les villes de Carchémis et de l'Agousi, ils s'avancèrent vers l'Amanus, rançonnèrent l'enclave du Patinou comprise dans la boucle de l'Oronte et, descendant à travers les cantons d'Iarakou et d'Ashtamakou sur le territoire d'Hamath, ils se heurtèrent à l'armée des douze rois, mais cette fois encore l'affaire fut si chaude qu'ils durent s'esquiver immédiatement après leur succès. Ils se contentèrent de saccager l'une des citadelles d'Aramé, Apparazou, et de percevoir le tribut de Garparouda le Patinien; ils longèrent ensuite l'Amanus et ils s'y approvisionnèrent de poutres en cèdre[2]. Ils employèrent les deux années d'après à châtier les gens de Paqarakhbouni, sur la rive droite de l'Euphrate, dans les dépendances de l'ancien royaume d'Adini (848), et ceux d'Ishtaraté au pays d'Iaîti, vers les sources du Tigre (847)[3], puis en 846, ils tentèrent la fortune de nouveau. Ils jetèrent 120000 hommes au delà de l'Euphrate, et peut-être espéraient-ils écraser leur adversaire d'un seul coup, sous le poids d'une masse pareille. Mais Adadidri avait ses vassaux avec lui, et leurs milices combinées devaient former une armée aussi respectable que celle des Assyriens : comme d'habitude, Salmanasar s'attribua la victoire, mais il ne réussit ni à décourager les alliés, ni à leur ravir une parcelle de terrain[4]. Déconcerté sans doute par tant d'essais inutiles, il se résigna à suspendre l'action, au moins pour le présent. Il se rendit au Naïri en 845, et il y fit sculpter

p. 356-357, Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 393, Winckler, *Geschichte Israels*, t. I, p. 164-165). D'autre part, il est peu probable que Jéhu monta sur le trône au moment même où Salmanasar battait Hazael, en 842; on peut seulement reporter la date de son avènement à l'année précédente, soit en 843. La durée de deux années pour le règne d'Okhozias ne peut être réduite que de quelques mois à peine, car elle comportait au plus une année pleine et une partie d'une seconde année (cf. *I Rois, XXII, 52*, où il est dit qu'Okhozias monta sur le trône en l'an XVII de Josaphat, avec *II Rois, III, 1*, où il est dit que Joram d'Israel succéda à Okhozias en l'an XVIII du même Josaphat); en le mettant de 853 à 851, il restera pour Joram les années comprises entre 851 et 843, soit huit années au lieu de douze que la tradition biblique lui prête.

1. Les documents hébreux se bornent à mentionner l'avènement d'Okhozias, la durée de son règne et sa mort (*I Rois, XXII, 40, 52-54*, et *II Rois, I, 2-17*). Les textes assyriens ne mentionnent pas son nom, mais ils constatent qu'en 849, *les douze rois* livrèrent bataille à Salmanasar, et, comme on l'a vu déjà (cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 70, note 1, de cette *Histoire*), l'un des douze était le roi d'Israel, ici, nécessairement Okhozias, puis Joram.

2. *Obélisque*, l. 88-89, *Taureau n° 1*, l. 35-41; cf. Amiaud-Scheil, *les Inscriptions de Salmanasar II*, p. 52-55.

3. *Obélisque*, l. 89-91, *Taureau n° 1*, l. 41-44; cf. Amiaud-Scheil, *les Inscriptions de Salmanasar II*, p. 54-57.

4. *Obélisque*, l. 91-92, *Taureau n° 1*, l. 44-47; cf. Amiaud-Scheil, *les Inscriptions de Salmanasar II*, p. 56-57. Le soin que le roi prend de bien spécifier qu'« avec 120000 hommes il passa l'Euphrate dans sa crue » montre fort probablement que ce chiffre représentait pour lui quelque chose d'inusité.

une « image de sa Majesté royale » à la naissance du Tigre, au point même d'où le flot s'échappe. Il s'élança ensuite dans les défilés de Tounibouni, envahit l'Ourartou et le dévasta jusqu'aux sources de l'Euphrate : là, il purifia ses armes dans les eaux vierges et offrit un sacrifice aux dieux. Comme il regagnait sa frontière, le chef du Dayaîni lui « embrassa les pieds » et lui présenta des chevaux de belle race[1]. En 844, il passa le Zab inférieur, et s'enfonça au cœur du Namri : ce pays vivait depuis longtemps sous l'influence babylonienne, et ses princes s'appelaient de noms sémitiques. Mardoukmoudammiq, celui qui y régnait alors, se sauva dans la montagne afin de préserver au moins sa vie, mais ses trésors, ses troupes, ses idoles furent emmenés en Assyrie, et on lui substitua sur le trône un noble d'origine cosséenne, Ianzou, fils de Khambân[2]. Il semble qu'après tant de fatigues, Salmanasar jugea qu'il avait bien mérité le droit au repos : ses chroniques n'enregistrent à la date de 843 qu'une simple inspection, terminée par une coupe de cèdres dans l'Amanus[3]. Et de fait, rien ne bougeait autour de lui : la Chaldée le considérait comme un bienfaiteur, presque comme un suzerain, et, s'interposant entre lui et l'Élam, elle le protégeait contre toute querelle avec Suse. Les nations de l'Est acquittaient leurs contributions sans broncher, et le Namri, qui seul témoignait des fantaisies d'indépendance, venait d'être réprimé sévèrement. L'Ourartou n'avait pas confessé la suprématie d'Assour, mais il avait souffert de la dernière invasion et Aramé n'y donnait plus signe de vie. Les tribus du Haut-Tigre, le Koummoukh, l'Adini, acceptaient leur condition de sujets, et si quelque trouble y éclatait, ce n'était plus qu'une manifestation de mécontentement local étouffée presque aussitôt qu'elle perçait. Les Khâti étaient épuisés par la destruction méthodique de leurs villes et de leurs récoltes. Enfin, les principautés de l'Amanus, le Gourgoum, le Samalla, le Patinou ne s'étaient mêlés que par occasion aux luttes pour la liberté, ou étaient toujours demeurés fidèles à leurs devoirs de vassaux. Damas restait, et la vaillance avec laquelle elle avait enduré tous les conflits ne semblait pas encore près de mollir : si aucune cause intérieure n'ébranlait sa puissance, elle était de taille à endiguer longtemps encore le débordement de la grandeur assyrienne.

C'est alors même qu'elle paraissait s'ancrer si solidement dans sa supré-

1. *Obélisque*, l. 92-93, *Taureau n° 1*, l. 47-50 ; cf. AMIAUD-SCHEIL, *les Inscriptions de Salmanasar II*, p. 56-59.
2. *Obélisque*, l. 92-93, *Taureau n° 1*, l. 47-50, cf. AMIAUD-SCHEIL, *les Inscriptions de Salmanasar II*, p. 56-59. Le nom *Janzou*, qui sert à désigner le nouveau chef du Namri, paraît être un terme cosséen signifiant *roi*, et qui s'appliquait à tous les souverains, comme Pharaon en Égypte (FR. DELITZSCH, *die Sprache der Kossæer*, p. 25, 39-37); cf. ce qui est dit plus haut, au t. II, p. 114, de cette *Histoire*.
3. *Obélisque*, l. 96-97 ; cf. AMIAUD-SCHEIL, *les Inscriptions de Salmanasar II*, p. 58-59.

matie qu'une révolution y éclata, dont les effets annulèrent bientôt l'œuvre des deux ou trois générations précédentes. Adadidri, débarrassé de Salmanasar, avait voulu profiter du répit qui lui était accordé pour en finir avec les Israélites. Il semblait que la fortune de ceux-ci penchât vers son déclin depuis la mort héroïque d'Akhab. Dès le lendemain de Ramôth, les Moabites s'étaient insurgés contre Okhozias[1], et leur roi Mésha, fils de Kamoshgad, avait saisi les territoires au Nord de l'Arnon, qui appartenaient à la tribu de Gad; il en avait égorgé ou déporté la population juive, afin d'y transplanter des colons moabites, puis il avait fortifié la plupart des villes, à commencer par Dhibôn, sa capitale[2]. Okhozias ne put pas l'en empêcher pendant son règne éphémère, mais Joram, sitôt qu'il se sentit ferme sur le trône, s'inquiéta de rentrer en possession de sa province, et il y requit l'aide de son allié ou vassal Josaphat[3]. Celui-ci avait réparé de son mieux les pertes de la guerre syrienne. Maître d'Édom, l'exemple de Salomon l'avait séduit, et l'officier qui commandait en son nom construisit un vaisseau à Éziongaber, pour aller chercher de l'or en Ophir; mais ce vaisseau se brisa dans le port même, et il considéra ce désastre comme un châtiment de Jahvèh, car lorsque l'Israélite lui suggéra de renouveler l'aventure à frais communs, il lui opposa une fin sèche de non-recevoir[4]. La résurrection soudaine de Moab le menaçait tout autant que Joram : il répondit de bonne grâce à l'appel. Le plus simple en apparence eût été d'aborder l'ennemi par le Nord, en élisant le Galaad pour base d'opérations, mais la ligne des forteresses construites par Mésha sur ce point menacé de sa frontière était si solide, qu'on résolut d'attaquer par le Sud, en contournant l'extrémité méridionale de la mer Morte. Les alliés marchèrent sept jours dans un désert sans eau, s'abreuvant aux puits qu'ils creusaient dans le sol. Mésha

1. *II Rois*, *III*, *5*. Le texte ne nomme pas Okhozias, et l'on a pu en conclure que la révolte se produisit sous Joram (Winckler, *Geschichte Israels*, t. I, p. 206-207); pourtant, les expressions que l'auteur hébreu emploie, « à la mort d'Akhab, le roi de Moab se rebella », ne permettent guère de placer l'événement autre part qu'au début du règne d'Okhozias.

2. *Inscription de Mésha*, l. 7-33; le nom du père de Mésha est incertain, et l'on en a lu la dernière partie *malak* : Kamoshmalak aussi bien que Kamoshgad.

3. *II Rois*, *III*, *6-7*, où Josaphat emploie envers Joram les mêmes termes dont il s'était servi envers Akhab (cf. t. III, p. 76, note 4, de cette *Histoire*). Les difficultés de chronologie portent Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 395, à remplacer ici le nom de Josaphat par celui de son fils Joram. Comme Stade l'a fait remarquer (*Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 536, note 1), la présence dans une même campagne contre Moab de deux rois portant le nom de Joram eût été un de ces faits qui frappent l'imagination populaire et qu'elle n'oublie pas : si l'auteur hébreu a mis la guerre moabite au compte de Josaphat, c'est que ses sources lui donnaient le nom de ce roi.

4. *I Rois*, *XXII*, *49-50*, où l'auteur hébreu appelle le vaisseau construit par Josaphat un *vaisseau de Tarshish*, c'est-à-dire un vaisseau de haut bord, destiné aux courses lointaines. L'auteur des *Chroniques* a cru que l'expédition juive d'Éziongaber sur la mer Rouge était destinée à voyager au Tarshish en Espagne. Il a transformé de plus le vaisseau en une escadre, et il a associé Okhozias à l'entreprise, contrairement au témoignage du livre des *Rois*; il a enfin introduit dans le récit un prophète Éliézer, qui représente l'accident comme un châtiment de l'alliance avec Okhozias (*II Chroniques*, *XX*, *35-37*).

les attendait sur la limite des terres cultivées avec des troupes rassemblées à la hâte : ils le mirent en déroute et ils l'enfermèrent dans sa cité de Kir-Haréshét[1]. Serré de près et désespérant des hommes, il recourut au moyen suprême que la religion lui offrait pour son salut : son fils premier-né, il le voua à Kamosh et il le brûla sur la muraille à la vue des assiégeants. Les Israélites savaient quelles obligations ce sacrifice imposait au dieu, et à quel déploiement de force il l'astreignait en faveur de ses fidèles. Ils levèrent le siège et ils se replièrent à la débandade[2] : Mésha, délivré quand sa cause semblait condamnée, dédia dans le temple de Dhibôn une stèle où il racontait ses victoires et énumérait les mesures qu'il avait adoptées pour protéger son peuple[3]. Il craignait un retour d'invasion, mais ce malheur lui fut épargné : Josaphat disparut de la scène[5], et ses sujets d'Édom se révoltèrent à l'annonce de sa mort. Joram, son fils et successeur, s'arma aussitôt pour les



LA STÈLE DE MÉSHA, AU LOUVRE[4].

1. Kir-Haréshét ou Kir-Moab est aujourd'hui Kérak, le Krak des Chevaliers.

2. Le récit de la campagne (*II Rois, III, 8-27*) appartient au cycle prophétique d'Élisée, et paraît ne donner qu'une version populaire de l'événement. On y parle d'un roi d'Édom (9-10, 12-13), quand il est dit ailleurs que, sous Josaphat, « il n'y avait pas de roi en Édom » (*I Rois, XXII, 48*), et toute la marche de l'expédition est d'une géographie un peu confuse. Enfin, le récit du siège de Kir-Haréshét est mutilé, et le rédacteur a écourté l'épisode du sacrifice humain, qui tournait trop à la gloire de Kamosh et à la confusion de Jahvéh. En résumé, le gros de l'histoire est exact : le détail en est obscur et semble être en partie controuvé.

3. C'est la fameuse stèle de Dhibân, découverte par Clermont-Ganneau en 1868, et conservée aujourd'hui au Musée du Louvre.

4. *Photographie de Faucher-Gudin, retouchée par Massias d'après l'original conservé au Musée du Louvre.* Les parties plus mates de la vignette répondent aux portions restaurées du monument.

5. La date de la mort de Josaphat paraît pouvoir être fixée en 849 ou en 848. Les documents bibliques nous fournissent pour la période de l'histoire de Juda qui suit la mort d'Akhab : 1° huit années de Josaphat, depuis l'an XVII de son règne (*I Rois, XXII, 52*) jusqu'à l'an XXV qui est le

ramener au devoir, mais, bloqué dans son camp, c'est à peine s'il se fraya un chemin à travers leurs rangs, pendant la nuit. La vieille cité cananéenne de Libnah fit défection peu après et il ne put la châtier[1], puis les Philistins et les Bédouins insultèrent les parties occidentales de son territoire et les ravagèrent[2]. Juda ne s'inquiéta plus de Mésha parmi tant de calamités, et Israel était féru lui-même trop rudement pour songer à la revanche. La vieillesse d'Adadidri et l'issue douteuse des campagnes contre Salmanasar lui avaient fourni un prétexte de rompre avec Damas. La guerre traîna quelque temps, ce semble, mais la fortune des armes tourna enfin contre Joram et il s'emmura dans Samarie, comme jadis son père Akhab : une panique, produite dans le camp syrien par le faux bruit d'une diversion égyptienne ou hittite, replaça ses affaires en bon point[3]. Adadidri ne survécut pas longtemps à son échec; rentré malade et presque mourant à Damas, il y fut assassiné par Hazael, un de ses capitaines. La tradition hébraique savait que les prophètes avaient eu la main dans tous ces événements. Le vieil Élie s'était éclipsé en pleine légende, ravi au ciel sur un char de feu, mais son disciple Élisée avait ramassé son manteau et hérité de sa puissance[4]. On accourait le consulter de loin, les paiens autant que les sectateurs du vrai dieu : que le suppliant fût la Sunamite éplorée par le deuil de son fils unique[5], ou Naaman le chef des chariots damasquins[6], il exauçait leur prière et il ressuscitait l'enfant sur son lit ou il guérissait le soldat de sa lèpre. Pendant le blocus de Samarie, il avait déjoué souvent les desseins de l'ennemi, et il avait prédit à Joram non seulement le

dernier (*I Rois*, *XXII*, *42*); 2° huit années de Joram, fils de Josaphat (*II Rois*, *VIII*, *17*); 3° une année d'Akhazias, fils de Joram (*II Rois*, *VIII*, *26*), soit en tout dix-sept années qu'il convient de réduire et de condenser entre 853, date probable de la bataille de Ramôth, et 843, date également probable de l'avènement de Jéhu. Les règnes d'Okhozias et d'Akhazias sont trop courts pour qu'on puisse songer à les abréger encore : il faut donc placer la campagne contre Moab au plus tôt en 850, dans les mois qui suivirent l'avènement de Joram d'Israel, et reculer la fin de Josaphat au-delà de 850, en 849. On aurait ainsi place entre 849 et 844 pour cinq années sur huit du règne de Joram de Juda.

1. *II Rois*, *VIII*, *20-22*; cf. *II Chroniques*, *XXI*, *8-10*.

2. Cette guerre n'est mentionnée que par *II Chroniques*, *XXI*, *12-17*, qui la représentent comme un châtiment de Jahvéh; les Philistins et « les Arabes qui sont à côté de Koush » auraient pris Jérusalem, pillé le palais, emmené en captivité les femmes et les enfants du roi, « si bien qu'il ne lui resta plus que Joakhaz (Akhazias), le plus petit de ses fils ». La présence du nom de Koush, qui avait aidé à discréditer ce passage, a été expliquée d'abord par Winckler (*Alttestamentliche Untersuchungen*, p. 635-166) qui y voyait les Cosséens, puis par Hommel (*Inschriftliche Ergebnisse der vierten Reise Eduard Glaser's*, dans les *Actes du Congrès de Genève*, II° section, p. 112), qui y a reconnu les Koushites de l'Arabie, d'après Glaser (*Skizze*, t. II, p. 339). Winckler (*Musri*, *Meluhha*, *Main*, I, p. 1-3) s'est rallié depuis lors à l'opinion de Glaser et de Hommel.

3. Kuenen a proposé de transporter ce récit entier du règne de Joram, fils d'Akhab, à celui de Joakhaz, fils de Jéhu, et cette opinion a été adoptée par plusieurs des critiques ou des historiens récents (Kittel, *Geschichte der Hebræer*, t. II, p. 186, 235, 249-250, Cornill, *Einleitung in das Alte Testament*, 2° éd., p. 127). D'autre part, on a préféré le confondre avec l'histoire du siège de Samarie sous Akhab (Winckler, *Geschichte Israels*, t. I, p. 150-151). Je ne vois pas qu'on puisse donner aucune raison décisive contre l'authenticité du fait même, quel que soit d'ailleurs le jugement qu'on porte sur le détail de la narration biblique.

4. *II Rois*, *II*, *1-15*. — 5. *II Rois*, *IV*, *8-37*. — 6. *II Rois*, *V*.

fait, mais l'heure de la délivrance, et les circonstances qui l'accompagneraient[1]. Adadidri avait envoyé Hazael lui demander s'il guérirait, et Élisée avait pleuré en voyant le messager : « Car je pressens, dit-il, le mal que tu causeras aux Bnê-Israel; tu incendieras leurs forteresses, tu tueras leurs jeunes hommes avec l'épée, tu écraseras leurs petits enfants, tu éventreras leurs femmes enceintes! » Et Hazael répartit : « Mais qui donc est ton serviteur, ce chien, pour accomplir ces choses? » Et Élisée répondit : « Jahvèh m'a montré que tu seras roi sur l'Aram! » De retour à Damas, il rendit compte de sa mission de manière à rassurer Adadidri, mais « le lendemain, il empoigna la couverture, la plongea dans l'eau et la pressa sur le visage de son maître, » dont celui-ci mourut[2].

Le même coup qui le terrassait toucha Damas grièvement. Elle lui devait le plus clair de sa prospérité présente, car il avait humilié Hamath devant elle, et les princes de la côte aradienne, et les nomades du désert arabique. Il avait vu surgir en face de lui la dynastie la plus énergique d'Israel et il l'avait matée : Omri lui avait payé tribut, puis Akhab, Ochozias, Joram, et sa suzeraineté reconnue plus ou moins de leurs vassaux s'était étendue jusque sur la mer Rouge, par Moab et par Juda. Et une fois constitué ce faisceau d'États sujets qui le faisait seigneur des deux tiers de la Syrie, il avait su le tenir noué pendant un quart de siècle, malgré les rébellions de plusieurs et les attaques réitérées de l'Assyrie : Salmanasar l'avait battu en brèche sans l'entamer et avait fini par lui laisser le champ libre. Toutefois, cette autorité que nul revers n'avait pu diminuer, elle s'attachait à lui et rien qu'à lui : elle s'évanouit soudain qu'il ne fut plus là, et Hazael se trouva restreint dès ses débuts au territoire propre de Damas[3]. Hamath, Arad, les peuples du Nord désertèrent la ligue et ne se rapprochèrent plus d'elle; Joram d'Israel convoqua son neveu Achazias qui venait de succéder à Joram de Juda, et tous deux ensemble allèrent assiéger Ramôth. Les sièges ne réussissaient pas aux Israélites : Joram, blessé dans une escarmouche, se retira au palais de Iezréel, où Akhazias le rejoignit quelques jours plus tard, sous prétexte de le soigner[4]. Les prophètes des deux royaumes et leurs fidèles n'avaient jamais pardonné aux enfants d'Akhab leur origine mi-étrangère ni leur éclectisme en matière de

1. *II Rois*, *VI*, *8-33*, *VII*. — 2. *II Rois*, *VIII*, *7-15*.

3. A partir de ce moment, les textes assyriens qui mentionnaient *les douze rois des Khâti*, Irkhoulini de Hamath, Adadidri de Damas (cf. ce qui est dit au t. III, p. 70, note 2, de cette *Histoire*), ne nomment que *Khazaïlou, du pays de Damas* (*Obélisque*, l. 97-98, 103; cf. H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. III, pl. 5, n° 6, p. 41).

4. *II Rois*, *VIII*, *28-29*.

religion. Ils avaient des partisans nombreux dans les deux armées; une conspiration s'ourdit contre les souverains absents, et le sage Élisée, jugeant l'occasion propice, dépêcha un de ses disciples au camp avec des instructions secrètes. Les généraux étaient réunis en banquet : il prit à part l'un d'eux, Jéhu, fils de Nimshi, l'oignit et se sauva. Lorsque Jéhu revint s'asseoir parmi ses collègues, ceux-ci, se doutant de ce qui s'était passé, l'interrogèrent : « Est-ce quelque chose de bon? Pourquoi ce fou s'est-il adressé à toi? » Il leur répondit : « Vous connaissez l'homme et ses discours; » mais eux : « Men- « songe! avoue-nous ce qu'il y a! » — « Il m'a parlé ainsi et ainsi, disant : « Ci a décrètè Jahvéh : « Je t'ai oint roi sur Israel! » Alors ils se hâtèrent, ils ôtèrent chacun son manteau, et ils lui en firent un divan, sur les degrés de la porte, puis ils sonnèrent de la trompette, et ils clamèrent : « Jéhu « est roi! » Il courut précipitamment vers Iezréel, et les deux princes, étonnés de ce mouvement, partirent à sa rencontre presque sans escorte. A peine ils l'aperçurent, Joram l'interpella : « Est-ce la paix, Jéhu? » Et Jéhu : « Quelle paix, tant que durent le scandale d'Izebel, ta mère, et ses maléfices? » Joram tourna bride, criant à son neveu : « Trahison, Akhazias! » Mais une flèche le perça en plein cœur et le renversa dans son char. Akhazias, blessé près d'Ibléam, eut encore la force de se réfugier dans Mageddo : il y expira et ses serviteurs emportèrent son cadavre à Jérusalem[1]. Quand on en informa Izebel, elle ne douta pas du sort qui lui serait dévolu. Elle se farda les yeux, s'arrangea la chevelure, se posta à une des lucarnes hautes du palais, et, comme Jéhu franchissait le seuil, elle l'injuria : « Comment va, Zimri, meurtrier de « ton maître? » Et il leva la face vers la fenêtre, et il dit : « Qui est ici pour « moi, qui? » Deux ou trois eunuques se dressèrent derrière elle et il leur ordonna : « Ruez-la en bas! » Et ils la ruèrent, et son sang rejaillit sur la muraille et contre les chevaux, et il lui passa sur le corps. Il entra donc, il mangea, il but, il dit : « Cherchez cette maudite et l'ensevelissez, car elle est « fille de roi ». On ne trouva plus d'elle que le crâne, les mains et les pieds qu'on enterra comme on put. Soixante-dix princes, la famille entière d'Akhab, furent égorgés et leurs têtes empilées devant le palais, de chaque côté de la porte. Restaient les adorateurs et les prêtres de Baal : Jéhu les manda à Samarie sous prétexte d'un sacrifice et les massacra devant les autels de leur

1. D'après le récit très abrégé de *II Chroniques*, *XXII*, *9*, Akhazias se serait caché dans Samarie, y aurait été découvert puis amené à Jéhu, qui le fit tuer. Ce récit se rattachait peut-être à la version différente dont *II Rois*, *X*, *12-17*, nous a conservé un fragment (cf. ce qui est dit plus bas, sur ce sujet, au t. III, p. 85, note 2, de cette *Histoire*)

dieu[1]. D'après une tradition douteuse, les frères et les parents d'Akhazias, qui venaient saluer Joram, inconscients de la révolution accomplie, auraient péri au milieu de la bagarre et la race de David aurait failli succomber avec la lignée d'Omri[2]; Athalie saisit la régence, rompit le lien de vassalité qui enchaînait Juda à Israel, et, par un retour singulier des choses d'ici-bas, Jérusalem offrit un abri au dernier des enfants d'Akhab[3]. La traîtrise de Jéhu et sa cruauté inexpiable terrifièrent les piétistes même qu'elles servaient. Accoutumés qu'ils étaient aux crimes dynastiques, la tragédie de Iezréel leur parut surpasser en horreur tout ce qu'on avait vu auparavant; ils en arrivèrent à croire que Jahvéh s'estimait vengé trop rudement, et un siècle plus tard, le prophète Osée, témoin des misères de son peuple, y devinait le châtiment d'en haut contre la maison de Jéhu pour le sang versé à son avènement[4].

Le bruit de ces événements, gagnant Kalakh, y réveilla les ambitions de Salmanasar : Damas, méfiante encore de son usurpateur, privée de ses alliés du Nord, houspillée à dos par les Hébreux, lui serait-elle aussi invulnérable que par le passé? Il se remontra au delà de l'Euphrate en 842, côtoya l'Oronte, reçut probablement l'hommage de Hamath et des Aradiens. Hazael, restreint aux seules ressources de Damas, n'avait pas osé s'avancer en Cœlé-Syrie, comme Hadadidri le faisait; il avait obstrué les défilés de l'Antiliban, et, retranché sur le Sanir avec l'élite de ses troupes, il s'y préparait à essuyer l'assaut. Ce fut la bataille la plus sanglante que les Assyriens eussent livrée jusqu'alors. Hazael y perdit 16000 fantassins, 470 cavaliers, 1121 chars, et réussit pourtant à se replier sur Damas en bon ordre. Le vainqueur, incapable de l'y forcer, dévasta la banlieue, brûla des villages et des fermes sans nombre, hacha les arbres fruitiers jusqu'à la frontière du désert, dans le Haourân. Nul ennemi n'avait violé ces campagnes, depuis un siècle que Rézon avait fondé le royaume, et la population, enrichie par les travaux de la paix autant que par le gain de ses guerres heureuses, fournit un butin presque incalculable. Salmanasar razzia la Bekaa au retour, descendit en Phénicie,

1. *II Rois, IX, X, 1-12, 18-27*; pour la date de 843 que j'attribue à ces événements, cf. ce qui est dit plus haut au t. III, p. 77, note 2, de cette *Histoire*.

2. *II Rois, X, 12-14*. Stade (*Miscellen*, dans la *Zeitschrift für Alttestamentliche Wissenschaft*, t. V, p. 275 sqq.; cf. *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 544-545) a montré que ce récit est en contradiction avec les passages qui l'entourent actuellement, et qu'il appartenait à une version des événements différente par le détail de celle qui nous est parvenue. D'après elle, Jéhu aurait rencontré ensuite Jonathan, fils de Rékab, et serait entré avec lui à Samarie (v. 15-17); ç'eût été un mauvais moyen d'inspirer aux prêtres de Baal la confiance nécessaire pour les attirer dans le piège. D'après *II Chroniques, XXII, 8*, le massacre des princes judéens aurait précédé le meurtre d'Akhazias.

3. *II Rois, XI, 1*; cf. *II Chroniques, XXII, 10*.

4. *Osée, I, 4-5*.

grava une stèle triomphale sur l'un des rochers du Baalirasi[1]. Les rois de Tyr et de Sidon s'empressèrent de lui prodiguer leurs cadeaux, et Jéhu, à qui son intervention épargnait pour le moment une invasion syrienne, l'envoya saluer; ses légats apportèrent de l'or et de l'argent en barres, de la vaisselle d'or aux formes variées, seaux, plats, coupes, calices, de l'étain, des sceptres, des cannes de bois précieux. Salmanasar conçut quelque orgueil de cet hommage, et il représenta sur l'un de ses monuments ces premiers rapports officiels



L'HOMMAGE DE JÉHU, ROI D'ISRAEL, À SALMANASAR[2].

d'Israel avec Assour : le chef de l'ambassade se prosterne devant lui et baise la poussière, tandis que les autres défilent les vases en main, les sceptres et les couffes de métaux à l'épaule ou sur la tête. Le prestige d'Omri se maintenait très vivant, ou les scribes ninivites étaient mal informés des conditions intérieures d'Israel, car la légende explicative de la scène appelle Jéhu le fils d'Omri, et greffe le meurtrier sur l'arbre généalogique de ses victimes[3]. La victoire avait été achetée si cher que, l'année d'après, les Assyriens se bornèrent à couper des arbres dans l'Amanus (841). Ils poussèrent ensuite une pointe en

1. Le site du Baalirasi est laissé indécis par les Assyriologues : Fr. Delitzsch le place au voisinage de Tyr ou de Sidon (*Wo lag das Paradies?* p. 104), et Schrader se contente d'en traduire le nom (*die Keilinschriften und das Alte Testament*, 2e éd., p. 211). La suite des faits permet d'affirmer presque à coup sûr que ce point de la côte où Salmanasar reçut les tributs de Sidon et de Tyr n'est autre que l'embouchure du Nahr-el-Kelb : le nom de Baalirasi, *le maître de la tête*, s'appliquerait donc à la pointe rocheuse qui s'élève au Sud de la rivière, et sur laquelle les rois égyptiens avaient déjà sculpté leurs stèles (cf. ce qui est dit à ce sujet au t. II, p. 278, 427, de cette *Histoire*).

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une des scènes représentées sur l'Obélisque Noir*; cf. LAYARD, *the Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 53. Cf. un autre bas-relief du même monument, représentant les Juifs au chap. II du t. III de cette *Histoire*.

3. *Obélisque*, l. 97-99, où la défaite de Hazael est seule mentionnée. Les autres événements nous sont connus par le fragment publié dans II. RAWLINSON, *Cun. Ins. W. As.*, t. III, pl. 5, n° 6, l. 40-65, cf. AMIAUD-SCHEIL, *les Inscriptions de Salmanasar II*, p. 56-59.

Qoui, vers le Pyramos et le Saros (840)[1]. Lorsqu'ils se hasardèrent derechef au Sud, l'été de 839, Hazael changea de tactique : plus d'opérations par masses, plus de batailles rangées où le destin d'une campagne se décidait sur un coup de dés, mais des embuscades, des chicanes, des sièges longs et fastidieux. Quatre villes prises, Salmanasar en eut assez : il se rejeta sur la Phénicie, perçut les tributs de Tyr, de Sidon, de Byblos, puis il rentra en Méso-



UNE PARTIE DU TRIBUT D'ISRAEL À SALMANASAR[2].

potamie[3]. Hazael n'avait pas déployé moins d'énergie qu'Adadidri, et Damas isolée s'était révélée presque aussi redoutable que Damas entourée de ses vassaux : il préféra laisser les choses en l'état et ne plus insister. Aussi bien les résultats acquis étaient-ils assez considérables pour qu'il pût s'en déclarer satisfait. Il avait dissipé brutalement le rêve d'hégémonie syrienne dont Adadidri se berçait, refoulé l'autorité de Damas vers le Sud, conquis la Syrie du Nord et le bassin inférieur de l'Oronte. Avant de risquer davantage, la prudence lui conseillait d'affermir sa domination trop récente encore sur ces contrées pour y être bien enracinée, et d'en habituer les peuples à leur condition nouvelle de sujets ninivites.

Il débuta très sagement par les tribus du Taurus et des marches de Cappadoce. La guerre était meurtrière et rude dans ces régions tourmentées, entre-

1. *Obélisque*, l. 99-102; cf. AMIAUD-SCHEIL, *les Inscriptions de Salmanasar II*, p. 60-61.
2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un des bas-reliefs de l'Obélisque Noir*; cf. LAYARD, *the Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 56.
3. *Obélisque*, l. 102-104; cf. AMIAUD-SCHEIL, *les Inscriptions de Salmanasar II*, p. 60-63.

coupées de torrents, enchevêtrées de halliers et de prairies, où les villages et les villes, accrochés aux pentes les plus abruptes, n'ont pas besoin de murailles pour être des forteresses réelles : leurs maisons qui s'étagent et se surplombent forment autant de redoutes que l'agresseur doit assiéger l'une après l'autre. Les Assyriens avaient peu de combats à livrer sur ce terrain, mais ils



UN VILLAGE DANS LA MONTAGNE[1].

s'y essoufflaient en escarmouches incessantes et en escalades sans fin; le maigre butin qu'ils y ramassaient à la curée compensait leurs peines bien juste. Salmanasar balaya en 838 le pays des Tabal et il y asservit vingt-quatre princes, puis il visita les montagnes de Tourat[2], célèbres dès lors par leurs mines d'argent et par leurs carrières de marbres précieux. En 837, il s'empara du château d'Ouétash en Mélitène et il imposa une contribution nouvelle aux Tabal : ils constituèrent comme son avant-garde en face des nations belliqueuses qui erraient entre les sources de l'Halys et la lisière du désert d'Asie Mineure[3]. Rassuré de ce côté, il allait en finir avec les affaires de

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie d'Alfred Boissier.*

2. Le site des monts de Tourat est indiqué par la nature de leurs produits : « On connaît aussi à « Marach *une mine d'argent* et une mine de fer non exploitée, et *deux belles carrières*, l'une de « marbre rose, l'autre de marbre noir » (Vital Cuinet, *la Turquie d'Asie*, t. II, p. 138; cf. p. 231). Le Tourat serait donc la montagne de Marach, l'Aghir-dagh et ses contreforts; les deux sortes de pierre mentionnées dans le texte assyrien seraient donc, l'une le marbre noir, l'autre le marbre rose (Maspero, *Notes au jour le jour*, § *33*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1898, t. XX, p. 133-134).

3. *Obélisque*, l. 104-110; cf. Amiaud-Scheil, *les Inscriptions de Salmanasar II*, p. 62-63. Un frag-

Cilicie, lorsque la défection d'Ianzou le réclama à l'extrémité contraire de l'empire. Il pénétra au Namri par les défilés du Khashmour[1], brusqua Sikhi-



ÉLÉPHANT ET SINGES AMENÉS EN TRIBUT À NINIVE PAR LES GENS DU MOUZRI[2].

satakh, Bît-Tamoul, Bîtshakki, Bîtshédi, surprit les rebelles et les dispersa dans la forêt, fondit sur le Parsoua[3] et y détroussa vingt-sept roitelets d'affilée; il effleura le Misi, l'Amadaî, l'Araziash[4], le Kharkhar, la plupart des cantons

ment de liste anonyme, découvert par Delitzsch, met l'expédition contre les Tabal en 837, au lieu de 838, et, par conséquent, recule d'une année la série entière des expéditions suivantes, jusqu'à la révolte d'Assourdanînabal. C'est évidemment une méprise du scribe qui compila cette édition du Canon, et la chronologie d'un document contemporain, tel que l'*Obélisque Noir*, doit prévaloir jusqu'à nouvel ordre.

1. Sur le site du Khashmour ou Khashmar, cf. ce qui est dit au t. III, p. 24, note 2, de cette *Histoire*. Les autres localités ne peuvent être identifiées jusqu'à présent avec aucun site moderne; il faut se les figurer éparses dans le bassin de la haute Diyalah.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un des bas-reliefs de l'Obélisque Noir*; cf. Layard, *the Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 55.

3. Le Parsoua, ou avec la terminaison indigène le Parsouash, a été identifié successivement à la Perse ou à la Parthyène, et Rost tient encore pour l'identification, sinon avec la Parthyène classique des géographes, du moins avec le peuple Parthe (*Untersuchungen zur altorientalischen Geschichte*, p. 74, note 2) : Schrader a montré qu'il fallait le chercher entre le Namri au Sud et les Mannaî au Nord, dans l'une des vallées des Monts Gordiyéens (*Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 169-179), et sa démonstration a été acceptée avec quelques modifications de détail par la plupart des savants (Delattre, *le Peuple et l'Empire des Mèdes*, p. 68-72, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 593-594, Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 199). On peut, je crois, préciser cette indication un peu vague. Le Parsoua touche d'une part au Namri, qui comprend les cantons à l'Est de la Diyalah vers Zohab (cf. ce qui est dit du Namar, ou Namri, au t. II, p. 606, de cette Histoire) et aux Mèdes de l'autre (*Obélisque de Salmanasar III*, 119-121), ainsi qu'aux Mannaî, qui occupent les régions méridionales du lac d'Ourmiah (*Grande Inscription de Shamshirammân*, col. II, l. 39-40, *Plaque de Rammânnirâri*, l. 8, *Inscription des Barils de Sargon*, l. 15), et au Bît-Khambân, le principal des clans cosséens (Fr. Delitzsch, *die Sprache der Kossäer*, p. 35-37), à ce qu'il semble (*Barils de Sargon*, l. 15) : je ne vois qu'un seul point sur la carte qui réunisse toutes les conditions requises, c'est dans le gros, le bassin du Gavé-roud et de ses petits affluents, l'Ardelân, les sources du Kizil-Ouzèn, et je placerai là ce pays de Parsoua jusqu'à nouvel ordre.

4. Amadaî est une forme en *a* prothétique de Madaî, comme Agousi, Azala, à côté de Gouzi et de Zala : l'inscription de Salmanasar III nous donne donc la première mention des Mèdes classiques, ainsi que H. Rawlinson l'avait reconnu dès le début (*J. R. As. Soc.*, 1re Ser., t. XV, p. 242). Cette identification n'a été guère contestée dans ces derniers temps que par Delattre (*le Peuple et*

qui s'alignaient sur les plans moyens du plateau d'Iran, empoigna enfin Ianzou, et le ramena prisonnier en Assyrie avec sa famille et ses dieux[1]. Est-ce à ce moment qu'il reçut des gens du Mouzri les cadeaux qu'il a représentés sur un de ses bas-reliefs, de grands singes et un éléphant? Les éléphants devenaient rares, et l'on n'aurait pu comme jadis en tuer des centaines en Syrie[2] : celui-ci excita la curiosité des Ninivites et la possession en flatta la vanité du conquérant. Ce ne fut qu'un intermède vite clos, et la turbulence des nations du Taurus le rappela vers l'Ouest dès le printemps suivant. Il ravagea le Qouî en 836, détruisit Timour la capitale, et au retour il châtia Aramé d'Agousi que ses mésaventures antérieures n'avaient pas assagi. Tanakoun et Tarse tombèrent en 835; il remplaça le roi Kati par son frère Kirri et il fit du Qouî une sorte de tampon entre ses terres et celles de la Pamphylie et de la Lycaonie[3]. Cependant il régnait depuis un quart de siècle, et nulle année ne s'était écoulée qu'il n'endossât l'armure et ne guidât lui-même ses soldats vers l'un ou l'autre des points de l'horizon. Il se lassait enfin à ce métier de batailleur et peut-être la vieillesse était-elle là, qui ne lui permettait plus de manier ses hommes avec l'entrain et la vigueur qui forcent le succès : dès son retour de Cilicie, il dépouilla le harnois pour toujours et se voua aux travaux de la paix.

Il ne renonça pas pour cela à la conquête, mais il la continua par procuration; il délégua son Tartan Dayânassour à la conduite de ses armées[4], et les peuples du Nord subirent le premier essai que ce lieutenant fit de sa prouesse. L'Ourartou avait changé de souverain depuis sa défaite de 845, et un second Shardouri[5] s'y était substitué à l'Aramé des débuts du règne. Il semble que

l'Empire des Mèdes, p. 74). L'Araziash, placé trop à l'Est dans la Sagarténé par Fr. Lenormant (*Lettres Assyriologiques*, t. I, p. 25), a été ramené plus à l'Est par Schrader (*Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 178), au cours supérieur de la Kerkhâ, mais les documents de toute époque cités par Schrader lui-même (*op. l.*, p. 172-173) nous le montrent attenant d'une part au Kharkhar, c'est-à-dire au bassin du Gamas-âb, d'autre part aux Mèdes, c'est-à-dire au pays d'Hamadan. Il faut donc le placer entre les deux, dans la partie nord de la Cambadéné antique (Isidore de Charax, § 85, dans Müller-Didot, *Geographi Græci minores*, t. I, p. 250), dans le Tchamabadân actuel. Le Kharkhar se trouverait en ce cas dans la partie méridionale de la Kambadéné, sur la grand route qui mène des portes du Zagros à Hamadan, comme Lenormant l'avait déjà indiqué, mais en lui prêtant une extension trop forte (*Lettres Assyriologiques*, t. I, p. 24, 43-44); l'examen des conditions générales du pays me porte à croire que la ville de Kharkhar devait occuper le site de Kirmânshahân, ou plutôt de la cité antique qui a précédé cette ville (J. de Morgan, *Mission Scientifique en Perse, Etudes Géographiques*, t. II, p. 100-104).

1. *Obélisque*, l. 110-126; cf. Amiaud-Scheil, *les Inscriptions de Salmanasar II*, p. 62-65, Rost, *Untersuchungen zur altorientalischen Geschichte*, p. 74-76.

2. Voir ce qui est dit à ce sujet au t. II, p. 265, 284-285, de cette *Histoire*.

3. *Obélisque*, l. 126-141; cf. Amiaud-Scheil, *les Inscriptions de Salmanasar II*, p. 64-67. Le fragment de liste éponyme, signalé par Delitzsch (Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 616-note), insère ici, par erreur, une nouvelle expédition au Qouî, ce qui force le scribe à reculer d'une année toutes les expéditions suivantes (cf. ce qui est dit au t. III, p. 88, note 3, de cette *Histoire*).

4. Sur la fonction du *Tartan* et sur le rang que cet officier occupait à la cour d'Assyrie, cf. ce qui est dit au t. II, p. 620-621, de cette *Histoire*.

5. Le nom est orthographié Sidouri-Sédouri dans le texte de l'Obélisque (l. 144), probablement

l'avènement de ce prince, probablement actif et jeune, émut les gens du Haut-Tigre et du Masios, toujours impatients du joug, toujours prompts à pactiser avec tout ennemi nouveau de l'Assyrien : le Bit-Zamâni et les cantons voisins se mirent en insurrection. Dayânassour les réprima en un tournemain, puis il quitta le bassin du Tigre aux défilés d'Armash, franchit l'Arzania, entama l'Ourartou. Shardouris se porta à sa rencontre et fut battu, si l'on en croit le bulletin officiel de la campagne. Même à tenir le récit pour authentique, la victoire ne servit nullement aux Assyriens; ils durent rétrograder avant d'avoir achevé l'ennemi[1], et une insurrection des Patiniens les empêcha de revenir à la charge l'année suivante. Les chefs des États syriens n'avaient pas la vie facile entre leur maître étranger et leurs sujets. Sitôt qu'ils manquaient à leurs devoirs de vassal, l'invasion se déchaînait sur eux et les ruinait tôt ou tard : c'était la mort en perspective, la mort par le pal ou par le couteau de l'écorcheur, ou tout au moins la captivité et l'exil lointain. La prudence leur conseillait donc une fidélité scrupuleuse, et d'autre part, s'ils s'apprivoisaient à leur dépendance, leurs villes s'impatientaient de payer le tribut, quelque parent ambitieux profitait du mécontentement populaire pour ourdir un complot et machiner une révolution : le prince ainsi menacé n'échappait au péril assyrien que pour perdre le trône ou la vie sous les coups d'un assassin. Les Patiniens égorgèrent leur roi Loubarna II, et ils proclamèrent en son lieu un certain Sourri, qui n'avait aucun droit à la couronne, mais qui s'engageait sans doute à les libérer de l'étranger. Dayânassour défit les rebelles et bloqua les restes de leur armée dans Kinaloua. Ils se défendirent d'abord avec énergie, mais Sourri étant mort de maladie, le courage leur manqua, et ils offrirent de livrer les fils de leur chef, si l'on voulait leur accorder la vie sauve : Dayânassour fit empaler les malheureux, imposa aux habitants une contribution des plus lourdes, et leur assigna comme roi un certain Sâsi, fils d'Ouzza[2]. Le reste de la Syrie ne bougea pas, et ce fut heureux, car les contrées voisines de l'Arménie se révoltèrent en 832; il fallut employer l'année entière à pacifier les pâtres du Kirkhi. En 831, Dayânassour pénétra dans le Khouboushkhia, et

d'après une prononciation populaire où *r*, fortement grasseyée, disparaissait. L'identité de Sédouri et de Shardouri, indiquée par Sayce (*the Cuneiform Inscriptions of Van*, dans le *J. R. As. Soc.*, t. XIV, p. 44), a été adoptée par les historiens récents (TIELE, *Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 203, 215, HOMMEL, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 600-602, WINCKLER, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 197-198). Belck et Lehmann ont montré que ce Sédouri n'était pas Shardouri fils de Loutipris, mais un Shardouri II, probablement fils d'Aramé; cf., sur le premier Shardouri, ce qui est dit t. III, p. 62, de cette *Histoire*.

1. *Obélisque noir*, l. 141-146; cf. AMIAUD-SCHEIL, *les Inscriptions de Salmanasar II*, p. 66-67.

2. *Obélisque noir*, l. 146-156; cf. AMIAUD-SCHEIL, *les Inscriptions de Salmanasar II*, p. 66-67.

le sillonna sans rencontrer de résistance, puis il chargea les Mannaî. Leur prince Oualki faiblit sous l'élan : il déserta Zirtou[1], sa ville royale, et se cacha dans la montagne. Dayânassour l'y poursuivit en vain, mais il ramassa un butin considérable et, inclinant vers le Sud-Est, il descendit, en bataillant le long des monts Gordiyéens, au Parsoua, qu'il rançonna[2]. En 830, le Mouzazir, indemne jusqu'alors, reçut à son tour la visite du Tartan : Zapparia, la capitale, et cinquante-six autres villes furent la proie des flammes. Du Mouzazir, Dayânassour passa dans l'Ourartou proprement dit; après l'avoir ravagé, il se rabattit sur le Sud, récolta par les chemins les tributs du Gouzân, des Mannaî, de l'Andiou[3], du Parsoua, entra au cœur du Namri et y rasa deux cent cinquante villes, puis il ramena ses troupes en Assyrie par les défilés de Shimishi et par le Khalmân[5]. Fut-ce la dernière campagne étrangère du règne? C'est du moins la dernière dont nous connaissons l'histoire : l'épopée de Salmanasar s'achevait au Namri, comme elle y avait commencé plus de trente ans auparavant, dans la victoire.



L'OBÉLISQUE NOIR DE SALMANASAR III[4].

Le vieux roi avait bien gagné le droit de terminer en repos ce qui lui écherrait de jours à vivre. Amoureux de Kalakh autant que son prédécesseur, il y avait accumulé les dépouilles des vaincus, et il avait fait d'elle la cité la plus riche de son empire. Il y avait habité le palais d'Assournazirabal, mais agrandi : où qu'il s'y promenât, ses yeux apercevaient

1. La ville est appelée ailleurs Izirtou (*Grande Inscription de Sargon à Khorsabad*, l. 42), et paraît avoir été désignée dans les inscriptions vanniques sous le non de Sisiri-Khadiris (SAYCE, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, dans le *J. R. As. Soc.*, t. XIV, p. 400).

2. *Obélisque noir*, l. 166-174; cf. AMIAUD-SCHEIL, *les Inscriptions de Salmanasar II*, p. 66-69.

3. L'Andia-Andiou confine au Natri (*Plaque de Rammânnirâri IV*, l. 19; cf. L. ABEL, *Inschriften Rammân-nirâri's III*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 188-189), au Zikirtou et au Karalla, qui lui-même touche au Manna (*Inscription des taureaux de Sargon*, l. 8-9); il est limitrophe du pays de Misa-Misi, avec lequel il se confond sous le nom de Misianda, au temps de Sargon (*Inscription des Fastes*, l. 37). Delattre (*le Peuple et l'Empire des Mèdes*, p. 82-83) place l'Andiou dans le pays des Matiènes classiques, entre les monts Matiéniens et le lac d'Ourmiah. La position du Misou aux confins de l'Araziash et des Mèdes, quelque part au voisinage du Talvantou-Dagh, nous oblige à ramener l'Andiou plus bas au Sud-Est, vers le canton de Kourdasfr.

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le moulage en plâtre conservé au Musée du Louvre.*

5. *Obélisque*, l. 174-190; cf. AMIAUD-SCHEIL, *les Inscriptions de Salmanasar II*, p. 70-71. Le fragment de liste éponyme signalé par Delitzch (cf. t. III, p. 88, note 3, de cette *Histoire*) omet cette dernière

les trophées de ses guerres ou le panégyrique de ses vertus, dalles encastrées dans le mur et chargées de formules ou de bas-reliefs, statues, autels, stèles triomphales. La plus curieuse est un bloc à base carrée, surmonté de trois étages en retrait l'un sur l'autre, quelque chose comme un tronçon d'obélisque égyptien coiffé d'une petite pyramide à degrés. Quatre rangs de tableaux y retracent les scènes qui flattaient le plus l'orgueil assyrien, les tributs du Gilzân, du Mouzri et du Patinou, ceux de Jéhu l'Israélite et de Mardouka-



LES LIONS ET LE CERF DU PAYS DE ZOUKHI[1].

balouzour, roi du pays de Zoukhi : celui-ci connaissait les goûts de son seigneur pour la chasse, et il le pourvoyait d'animaux destinés à ses réserves, lions et cerfs rares. L'inscription raconte brièvement les événements qui s'étaient déroulés de l'an I à l'an XXXI, défaites de Damas, de Babylone, de l'Ourartou, conquête de la Syrie septentrionale, de la Cilicie, des contrées échelonnées le long du Zagros[2]. S'il quittait Kalakh pour quelque villa des environs, il y retrouvait les mêmes récits et les mêmes images : à Imgour-Bel, l'une des portes du palais était bardée de lames en bronze, où des artistes habiles avaient repoussé et retouché au ciseau les épisodes des campagnes sur

expédition, pour laquelle il ne lui restait plus de place disponible, après avoir reculé d'un an la campagne contre le Qout indiquée au t. III, p. 88, de cette *Histoire*. Sur Khalmân, cf. ce qui est dit au t. II, p. 61, de cette *Histoire*; comme elle répond, ainsi que Lenormant l'a remarqué le premier (*Lettres Assyriologiques*, t. I, p. 41 ; cf. FR. DELITZSCH, *die Sprache der Kossäer*, p. 31, 34), à la Khaloné (DIODORE DE SICILE, XVII, 110) ou à la Khala (ISIDORE DE CHARAX, § 53, dans MÜLLER-DIDOT, *Geographi Græci Minores*, t. I, p. 250) de l'époque classique, les passes de Shimishi coïncident nécessairement avec les portes du Zagros (LENORMANT, *Lettres Assyriologiques*, t. I, p. 41).

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un des bas-reliefs de l'Obélisque Noir*; cf. LAYARD, *the Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 53.

2. La plupart des tableaux qui recouvrent l'*Obélisque Noir* de Salmanasar III ont été reproduits dans le t. II, p. 661, et dans le t. III, p. 86, 87, 89, 93, de cette *Histoire*.

l'Euphrate et sur le Tigre, les traversées des montagnes et des fleuves, l'assaut et l'incendie des villes, les défilés de captifs, les chocs d'armées et les poursuites des chars[1]. Toutes les cités de l'Assyrie, Ninive[2], Arbèles, Assour, ou ses municipes lointains comme Harrân[3] et Toushkhân[4], étalaient à l'envi les marques de son zèle pour leurs dieux et de son affection pour leurs habitants, mais la faveur de Kalakh les remplissait de jalousie, et Assour surtout ne pouvait se consoler de la répulsion toujours plus vive que les souverains témoignaient pour elle. En vain continuait-elle à être la capitale administrative et religieuse de l'empire, à encaisser le butin et les redevances annuelles des nations[5], à s'embellir de monuments nouveaux[6] : le mécontentement y croissait chaque jour et n'attendait qu'une occasion favorable pour y éclater en révolte ouverte. Salmanasar exerçait la dignité de *limmou* pour la seconde fois après trente ans, et il avait célébré ce jubilé de son inauguration par une fête solennelle en l'honneur d'Assour et de Rammân[7]. Jugea-t-il à propos de présenter au peuple en ce moment celui de ses enfants qui devrait lui succéder? L'un de ceux qui se croyaient des droits sur la couronne, Assourdaninabal, craignant de se voir préférer un de ses frères, se proclama roi, et l'Assyrie presque entière se rangea sous ses drapeaux. Assour se prononça pour lui et avec elle vingt-six des cités les plus importantes, Ninive, Imgourbel, Sibaniba, Dourbalat, Arbèles, Zabân dans les marches de Chaldée, l'Arrapkha dans la vallée du haut Zab, et la plupart des colonies anciennes ou récentes,

1. Ce monument, découvert par les fouilleurs indigènes, a été signalé pour la première fois par G. Schlumberger, qui en acheta de petits fragments expliqués aussitôt par Fr. Lenormant (*Bas-reliefs de bronze Assyriens*, dans la *Gazette Archéologique*, 1878, p. 119-129 et pl. XXII-XXIV). La presque totalité des bas-reliefs a été découverte et acquise pour le compte du British Museum par Hormuzd Rassam, et publiée par les soins de la Société d'Archéologie Biblique (Birch, *the Bronze Ornaments of the Palace Gate from Balawât*, livraisons 1-4; cf. Hormuzd Rassam, *Asshur and the Land of Nemrod*, p. 200 sqq.). De nombreux fragments en ont été reproduits au t. II, p. 629, 630, 631, 638, 639, 641, 657, 658, 660, et au t. III, p. 7, 8, 9, 37, 61, 62, 63, 65, 67, de cette *Histoire*.

2. Ninive est indiquée comme le point de départ de presque toutes les premières campagnes dans l'inscription du *Monolithe*, col. I, liv. 29; col. II, l. 14, 30, 67, 78; puis dans celle de Balawât, col. IV, l. 5; au contraire, vers la fin du règne, Kalakh est donnée comme étant la résidence du roi, sur l'*Obélisque Noir*, l. 146-147, 159-160, 175-176.

3. La mention des constructions de Salmanasar III à Harrân se trouve dans une inscription de Nabonaïd (H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. V, pl. 64, col. II, l. 4; cf. Latrille, *der Nabonid Cylinder V R 64*, dans la *Zeitschrift für Keilforschung*, t. II, p. 246-247, 335).

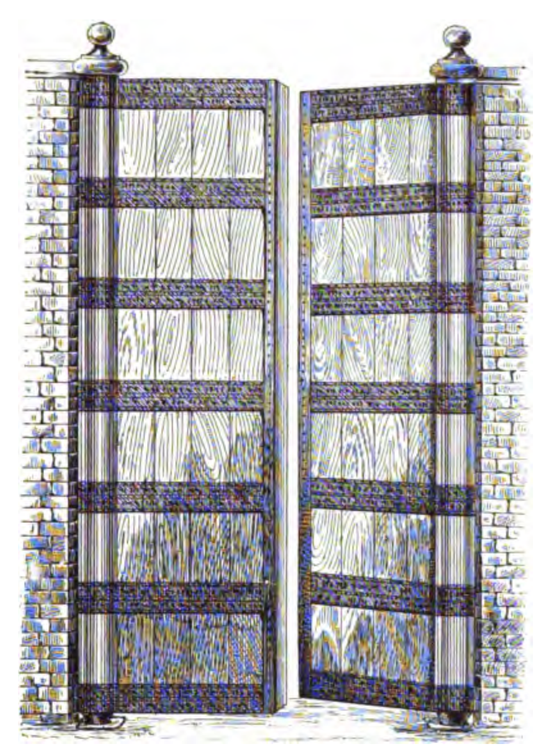
4. Le *Monolithe* découvert à Karkh (Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. III, pl. 7-8) est à lui seul une preuve que Salmanasar exécuta des travaux dans cette ville, la Toushkhân des inscriptions (cf., sur cette ville, ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 20, de cette *Histoire*).

5. Indications de butin et de tributs apportés dans la ville d'Assour, *Monolithe*, col. I, l. 27-29; col. II, l. 23-24, 64-65, 75-81, *Obélisque Noir*, l. 140.

6. Ces travaux sont décrits dans l'inscription de la statue de Kalah-Shergât (Layard, *Inscriptions in the Cuneiform Character*, pl. 76-77; cf. Amiaud-Scheil, *les Inscriptions de Salmanasar II*, p. 74-77, J.-A. Craig, *the Throne-Inscription of Salmanasar II*, dans les *Hebraica*, t. II, p. 140-146).

7. *Obélisque*, l. 174-175; cf. Amiaud-Scheil, *les Inscriptions de Salmanasar II*, p. 70-71. Le rapprochement établi entre ce jubilé trentenaire et les triacontaétéries de l'Égypte (Tiele, *Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 204) repose sur des faits trop douteux encore pour qu'on puisse l'accepter autrement qu'avec beaucoup de réserves.

Amidi sur le Tigre, Khindanou vers les embouchures du Khabour, le Toul-Abni sur les versants méridionaux du Masios. Il ne resta plus au vieux roi que Kalakh et sa banlieue la plus proche, Nisibe, Harrân, Toushkhân et les provinces soumises de fraiche date aux bords de l'Euphrate et de l'Oronte; il est probable pourtant que l'armée lui demeura fidèle, et l'appui que ces bandes éprouvées lui prêtèrent lui permi de réagir avec énergie. Trop vieux pour les commander lui-même, il confia la conduite des opérations à son fils Shamshirammân, mais il ne vit pas la fin de la lutte : elle attrista ses dernières années et elle ne se termina qu'en 822, quand il était mort depuis deux ans déjà[1]. Cette longue crise avait ébranlé le royaume; les Syriens, les Mèdes, les Babyloniens, les gens des marches arméniennes et araméennes s'étaient détachés de la masse.



LA PORTE LAMÉE DE BRONZE, À BALAWAT[2].

Shamshirammân IV batailla de son mieux pendant les douze années qu'il gouverna, mais il ne réussit qu'en partie à récupérer le terrain perdu[3]. Les trois premières de ses guerres furent dirigées contre le Nord-Est et contre l'Est. Il essaya d'abord de percevoir les tributs du Nairi, dont le paiement

1. Canon des *Limmou* dans Delitzsch, art. *Sanherib*, du *Bibel-Lexicon*, p. 392, où, de la trente-troisième année de Salmanasar (827) à la troisième année de Shamshîrammân (822), on lit, après le nom de l'éponyme, la mention *révolte*; la liste des villes rebelles nous a été conservée au début de l'*Inscription archaïstique de Shamshirammân*, col. I, l. 35-53, cf. Amiaud-Scheil, *les Inscriptions de Salmanasar II*, p. 84-85, et Scheil, *Inscription Assyrienne archaïque de Shamshi-Rammân IV*, p. 6-7. Tiele attribue la révolte d'Assourdanînabal à la jalousie que ce prince aurait conçue contre le Tartan Dayânassour (*Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 193-194); Hommel pense qu'Assourdanînabal avait espéré être appelé au trône après la fête de la trentième année, et que le désappointement l'entraîna à se révolter (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 615-616).

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le croquis de* Pinches, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VII, planche placée entre les p. 86-87.

3. Ce que nous savons du règne de Shamshîrammân IV nous vient de l'Inscription en caractères archaïques, publiée dans II. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 29-34, traduite en anglais, par Sayce, *Monolith Inscription of Samas-Rimmon*, dans les *Records of the Past*, 1st ser., t. I. p. 9-22, en allemand par L. Abel, *Inschrift Schamschi-Rammân's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I

avait été suspendu depuis les débuts de la révolution, et il rétablit la domination d'Assour du canton de Paddir au bourg de Karshoulmânasharid, que son père avait fondé au gué de l'Euphrate en face de Carchémis[1] (821). Il n'assista pas lui-même à la campagne suivante, mais le rabshaké Moutarrizassour ravagea les rives du lac d'Ourmiah, puis s'achemina vers l'Ourartou et y détruisit trois cents villes[2] (820). La troisième expédition aboutit, par-delà le Zab supérieur et le mont Zilâr[3], au Misi et au Gizilbounda. Les habitants du Misi se retranchèrent sur une chaîne boisée que trois cimes aiguës dominaient et ils s'y firent battre, malgré l'avantage que la position leur assurait[4]; ceux du Gizilbounda ne furent pas plus heureux que leurs voisins, et six mille d'entre eux périrent à l'assaut d'Ourash, leur capitale[5]. Moutarrizassour se

p. 174-187, en français par Oppert, *Histoire des Empires de Chaldée et d'Assyrie*, p. 122-128; par Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 119-124, et par Scheil, *l'Inscription de Shamsht-Rammân IV, roi d'Assyrie (824-811 av. J.-C.), transcrite, traduite et commentée*, 1889, in-4°. Elle contient le récit de quatre campagnes, sans indication d'années de règne ni de *limmou*, et qui ont été classées de façon différente par les historiens. Tiele pense que la dernière tombe au plus tard en 818 (*Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 204-205), et que nulle des expéditions qui y sont mentionnées ne répond à celles que nous connaissons par le *Canon des Limmou* (Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 208-209); c'est l'opinion à laquelle Winckler se range (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 202-203). Hommel les échelonne sur toute la longueur du règne, les trois premières de 822 à 818 (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 626), la quatrième en 815 (*Id.*, p. 623).

1. *Inscription archaïstique de Shamshirammân IV*, col. I, l. 53, col. II, l. 1-16; cf. L. Abel, *Inschrift Schamschi-Rammân's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 178-179, et Scheil, *Inscription assyrienne archaïque de Shamsht-Rammân IV*, p. 6-9.

2. *Inscription archaïstique de Shamshirammân IV*, col. II, l. 16-34; cf. L. Abel, *Inschrift Schamschi-Rammân's*, p. 178-179, et Scheil, *Inscription assyrienne archaïque de Shamsht-Rammân IV*, p. 8-11.

3. Le mont Zilâr (Goullar, dans Scheil, *Inscription assyrienne archaïque de Shamsht-Rammân IV*, p. 10-11) se trouve au delà du Zab supérieur, sur l'une des routes qui mènent au bassin du lac d'Ourmiah, probablement dans le Khouboushkhia. Ces routes sont au nombre de deux, celle qui passe au col de Kélishîn, celle qui passe dans les gorges d'Alân; « en dehors de ces deux points, la chaîne de montagnes est absolument infranchissable » (J. de Morgan, *Mission scientifique en Perse, Études géographiques*, t. II, p. 46). D'après la direction générale de la campagne, il me paraît probable que le roi prit par les passes d'Alân : le mont Zilâr serait alors l'ensemble des chaînes qui couvrent le canton de Pishder, et à travers lesquels le petit Zab passe avant de descendre en plaine.

4. Le pays de Misi touchait au Gizilbounda (*Inscription archaïstique de Shamshirammân IV*, col. II, l. 41-59), aux Mèdes et à l'Araziâsh (*Inscription de Rammânnirâri IV*, l. 6-7), à l'Andiou (cf. t. III, p. 92, note 3, de cette *Histoire*). Toutes ces circonstances nous engagent à le placer dans la partie sud-est du Kourdistan de Sihnéh, dans la vallée supérieure du Kisil-Ouzèn. La chaîne, dominée par trois pics, où les habitants se réfugient, ne peut pas être cherchée vers l'Orient, où les hauteurs sont peu importantes : j'y reconnaîtrai plutôt la partie des monts Gordiéens qui limite à l'Occident le bassin du Kisil-Ouzèn, et qui est jalonnée par trois pics hauts de 4000 mètres, le Tchéhél-tchéchma, le Derbend et le Naou-Kân (J. de Morgan, *Mission scientifique en Perse, Études géographiques*, t. II, p. 51).

5. Le nom du pays a été lu Giratbounda (Oppert, *Histoire des Empires d'Assyrie et de Chaldée*, p. 125, Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 121), Ginounbounda (Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 71, note 2), Giroubbounda (Sayce, *Monolith Inscription of Samas Rimmon*, dans les *Records of the Past*, t. I, p. 16); une variante irrécusable a fourni la lecture Gizilbounda (Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 625, note 2, L. Abel, *Inschrift Schamschi-Rammân's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 180). Il touche d'un côté aux Mèdes (*Inscription archaïstique de Shamshirammân IV*, col. III, l. 7-27, *Inscription de Rammânnirâri IV*, l. 7), de l'autre aux Mannaï (*Inscription de Rammânnirâri IV*, l. 7-8), ce qui nous oblige à le placer dans le Kourdistan de Guerrous, sur le Kizil-Ouzèn. On peut se demander si le terme Kizil qui revient plusieurs fois dans l'onomastique de ces régions n'est pas un souvenir de l'antiquité, et si Gizil-bounda ne serait pas un composé du même genre que Kizil-ouzèn, Kizil-gatchi, Kizil-alân, Kisil-lôk, soit qu'une partie de la population parlât une langue analogue aux dialectes usités aujourd'hui dans ces parages, soit que le mot ancien ait été conservé par les conquérants postérieurs et assimilé au mot connu de leur langue.

replia ensuite chez les Mèdes, les vainquit, les poussa l'épée dans les reins jusqu'au fond de leurs vallées, puis il revint au pays d'Araziash, qu'il pilla : vingt chefs aux noms barbares, effrayés par l'exemple, accoururent se prosterner à ses genoux, et il leur imposa des redevances. L'Assyrie reprit dans ces régions la prépondérance que les victoires de Salmanasar III lui avaient procurée en leur temps[1].



MONOLITHE DE SHAMSHÎRAMMÂN IV[2].

Babylone, qui endurait la tutelle de sa rivale depuis un quart de siècle, avait probablement profité des événements pour y échapper, et elle avait embrassé le parti d'Assourdanînabal : Shamshirammân se retourna contre elle dès qu'il fut libre du côté de la Médie (818). Comme d'habitude, Métournât essuya le choc : elle ouvrit ses portes aussitôt, et sa population fut exilée en Assyrie. Karni au Sud de la Tournat et Dibina du mont Jalman éprouvèrent le même sort, mais Gananaté tint bon; sa garnison, grossie des troupes du voisinage, fut écrasée en avant des murs, et les débris, réfugiés dans la citadelle au milieu de la ville, en furent débusqués bientôt. Les Babyloniens, que l'attaque semble avoir pris au dépourvu, avaient fini cependant par se mettre en état de la repousser. Le prince de Dourpapsoukal, vassal du Mardoukbalatsouikbi qui régnait alors, avait distribué son armée aux gués du Tigre, afin d'interdire l'accès de sa capitale à l'ennemi. Shamshirammân dispersa ce premier ban, lui tua treize mille hommes, lui fit trois mille prisonniers et réduisit Dourpapsoukal en cendres. Les délais que cette opération exigea avaient donné à Mardoukbalatsouikbi tout le temps nécessaire à rassembler le gros de ses forces : il y avait joint des Kaldi, des Élamites, des gens du Namri, des Araméens, et tous ensemble attendaient l'attaque derrière les ruines de Dourpapsoukal, le long du canal de Dabân. Cinq mille des leurs demeurèrent sur le carreau; trois mille fantassins, deux cents cavaliers, cent chars,

1. *Inscription archaïstique de Shamshirammân IV*, col. II, l. 34-59, col. III, l. 1-70; cf. L. Abel, *Inschrift Schamschirammân's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 178-183, et Scheil, *Inscription assyrienne archaïque de Shamshi-Rammân IV*, p. 10-21.
2. *Dessin de Faucher-Gudin d'après une photographie de Mansell*. L'original est au British Museum.

la tente royale, tous les approvisionnements tombèrent aux mains des Assyriens. Le succès de ceux-ci fut complet : Babylone, Kouta, Borsippa capitulèrent l'une après l'autre, puis l'invasion gagna le pays des Kaldi et se répandit jusqu'à la mer. Shamshirammân offrit des sacrifices aux dieux comme son père l'avait fait jadis, et traita avec Mardoukbalatsouikbi : rectification de frontière, contribution de guerre, tout le protocole usité intervint entre les deux cours, et peut-être un mariage sanctionna-t-il la conclusion de la paix, celui de la babylonienne Shammouramat avec Rammânnirâri, le fils du vainqueur[1]. L'hégémonie assyrienne prévalut donc sur le Kardouniash, plus stricte qu'avant l'insurrection; mais l'effort même qu'il fallut fournir afin de l'y asseoir avait appelé l'emploi de toutes les ressources disponibles. Le temps manqua à Shamshîrammân pour recouvrer la Syrie ou l'Asie Mineure, et l'Euphrate marqua sa frontière occidentale, ainsi qu'aux premiers jours de Salmanasar III[2]. Babylone d'ailleurs ne le laissa pas longtemps en paix : le prince qui y avait succédé à Mardoukbalatsouikbi, Baouakhiddin, refusa de se plier à l'observance du traité et l'on dut recommencer à batailler sur la Tournat et sur le Tigre comme six ans auparavant. La guerre se prolongea de 813 à 812, et elle durait encore lorsque Shamshîrammân mourut. Son fils Rammânnirâri III la termina promptement à son avantage. Il emmena Baouakhiddin captif en Assyrie avec sa famille et les nobles de sa cour, puis il élut pour le remplacer un homme à sa dévotion, il l'intronisa, et il célébra à Babylone, à Kouta, à Borsippa, les fêtes qui consacraient sa suprématie[3] : le Kardouniash ne songea plus à s'insurger contre l'Assyrie pendant le demi-siècle qui suivit. Rammânnirâri montra de l'énergie, de l'habileté, et ses trente années de règne ne furent

1. *Inscription archaïstique de Shamshîrammân IV*, col. III, l. 70, l. 1-45; la même expédition se trouve racontée, avec quelques lacunes, dans l'*Histoire Synchronique* (Peiser-Winckler, *die sogenannte Synchronistische Geschichte*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 200-203). Le mariage de Shammouramat n'est mentionné dans aucun des documents qui se rapportent à cette guerre. Sur cette princesse et sur son identité possible avec la Sémiramis de la légende, cf. Oppert, *Histoire des Empires d'Assyrie et de Chaldée*, p. 128-130, G. Rawlinson, *the Five Great Monarchies*, t. II, p. 119-121; Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 628-632; pas plus que Tiele (*Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 213-214), je ne crois pas qu'il faille attacher grande importance à ce rapprochement. Il n'est pas certain que Shammouramat fut la femme de Rammânnirâri; plusieurs historiens pensent qu'elle fut sa mère (Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 212-213, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 631).

2. Sur l'étendue de l'empire assyrien au temps de Shamshîrammân IV, cf. Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 172 sqq., puis Delattre, *le Peuple et l'Empire des Mèdes*, p. 72-74, et *Esquisse de Géographie assyrienne*, p. 11-13.

3. La mention des guerres de 813-812 contre la Chaldée est empruntée au *Canon des Limmou* (Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 208-209), celle des guerres de Rammânnirâri à l'*Histoire Synchronique* (col. IV, l. 1-21; cf. Peiser-Winckler, *die sogenannte Synchronistische Geschichte*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 202-203). Comme Winckler (*Untersuchungen zur altorientalischen Geschichte*, p. 25, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 117-120, 203, *ein Beitrag zur Geschichte der Assyriologie in Deutschland*, p. 24-27, 41-42), je crois que le fragment de l'*Histoire Synchronique, col. IV, l. 1-14*, se rapporte à Rammânnirâri.

pas sans gloire. Nous savons par les listes d'éponyme ce qu'il accomplit pendant ce temps, et contre quel pays il tourna ses armes, mais nous ne possédons encore aucun document qui nous permette de remplir suffisamment ce cadre et de recomposer le récit détaillé de ses actions[1]. Ce furent d'abord des courses contre la Médie[2] (810), le Gozân (809), les Mannaî (808-807); puis il franchit l'Euphrate et, quatre années de suite, il frappa à coups redoublés sur Arpad (806), sur Khazazou (805), sur la ville de Baali (804), sur les cités de la côte phénicienne (803). La peste entrava, ce semble, ses progrès dans cette direction, et le rejeta du côté de l'Orient, contre le Khouboushkhia, en 802, en 792 et en 784, contre les Mèdes en 801-800, en 794-793, en 790-787, contre le Loushia (799), contre le Namri (798), contre le Diri (796-795, 785), contre les Itoua (791, 783-782), contre le Kishki (785). Cette énumération toute nue évoque à notre esprit l'image d'un souverain heureux dans ses entreprises, un Assournazirabal ou un Salmanasar III, qui peut-être réussit, là même où ses terribles ancêtres avaient échoué. Le panorama de son empire, tel qu'il le déroule dans une de ses inscriptions, fait défiler sous nos yeux les massifs de l'Illipi, à partir du mont Silouna, le Kharkhar, l'Araziash, le Misou, les Mèdes, le Gizilbounda tout entier, le Man, le Parsoua, l'Allabria, l'Abdadana[3], le Naïri immense, l'Andiou lointain, et, au couchant, par delà l'Euphrate, les Khâti, l'Amourrou complet, Tyr, Sidon, Israel, Édom, les Philistins : jamais la domination ninivite ne s'était étendue si avant, dans l'Est, vers le centre du plateau iranien, dans le Sud-Ouest, vers les frontières de l'Égypte[4].

Sur deux points seulement, en Syrie et en Arménie, les document indigènes ajoutent quelques renseignements à ce maigre sommaire d'Annales et nous

1. *Canon des Limmou*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 202-205. La seule inscription qui renferme quelques détails historiques a été publiée par H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 35 n° 1, et traduite en français par Oppert, *Histoire des Empires de Chaldée et d'Assyrie*, p. 130-131, puis par Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 126-127, en allemand par L. Abel, *Inschriften Rammân-nirâri's III*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 190-193.

2. Le nom est écrit dans cet endroit du *Canon* (Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 208-209) *mat AA* (*mat-aï*), que G. Smith avait déjà identifié avec *Madai*, *Matai*, le nom courant de la Médie, mais Schrader (*zur Kritik der Inschriften Tiglath-Pileser's II*, p. 26, note) avait refusé d'adopter cette interprétation, et Delitzsch voyait là une variante du nom d'Aïa que porte un district du Kurdistan (*Wo lag das Paradies?* p. 247). Les preuves du bien fondé de l'opinion de Smith se trouvent dans Hommel (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 633, note 1) et dans Rost (*Keilschrifttexte Tiglat-Pilesers III*, t. I, p. xxv).

3. Sur ce panorama, cf. surtout ce que dit Delattre, *le Peuple et l'Empire des Mèdes*, p. 75-84. et *Esquisse de Géographie assyrienne*, p. 22-29.

4. L'Allabria-Allabour confine au Parsoua (*Inscription de Rammânnirâri*, l. 8), et au Karalla (*Annales de Sargon*, l. 48-49), ce qui nous permet de le placer dans les bassins de la Kerkhorâh et du Sarouk, affluents du Djagatou, qui alimente le lac d'Ourmiah. L'Abdadana, qui confine à l'Allabria et qui forme pour Rammânnirâri l'extrémité du Naïri (*Inscription de Rammânnirâri*, l. 8-9), était un peu plus éloigné vers l'est et le nord-est; si je ne me trompe, il doit répondre à peu près à l'Ouriâd, sur les bords du Kizil-Ouzèn.

laissent entrevoir la physionomie de certains des personnages contemporains. La retraite de Salmanasar, après son demi-succès de 839, avait livré virtuellement tous les anciens alliés d'Adadidri à Hazael[1]. Le roi de Damas n'essaya pas, ce semble, de rétablir sa suzeraineté sur la Cœlé-Syrie entière, et bientôt plusieurs villes y grandirent, Mansouati, puis Hadrakh[2] qui, plongeant Hamath dans l'ombre, le tinrent en échec lui et ses successeurs; mais il recommença la lutte contre les Hébreux et il n'en démordit point qu'il ne les eût assouplis à ses volontés. Jéhu fut malheureux sur toutes ses frontières, « du Jourdain au soleil « levant, dans Galaad entier, dans Gad, Rouben et Manassé, depuis Aroer qui « est sur le torrent d'Arnon jusqu'en Galaad et en Bashan[3] » : Israel redevint l'humble esclave des Damasquins, mais son frère Juda leur échappait encore, grâce à la vigueur de ses maîtres. Athalie y régna sept ans, non sans éclat; toutefois, elle appartenait à la maison d'Akhab, et le parti piétiste, qui avait préparé la révolution de Jéhu, ne pouvait tolérer plus longtemps qu'un rejeton de la race maudite prospérât, et qu'il pratiquât solennellement le culte de Baal en face du grand sanctuaire de Jahvéh. Au moment où elle saisissait le pouvoir, elle avait recherché et égorgé tous les membres de la famille de David qui avaient des droits au trône; c'est à peine si la demi-sœur d'Akhazias, Joshébâ, sauva du massacre Joas, un des fils de ce prince. Elle était mariée au grand-prêtre Joiadah : celui-ci reçut son neveu dans le temple, l'y cacha six ans, puis il débaucha les commandants de la garde royale, acheta une partie des troupes et leur fit prêter serment à l'enfant comme à leur souverain légitime. Athalie, accourue au bruit, fut assassinée, Mattan, le pontife de Baal, partagea son sort, et Joiadah restitua à Jahvéh la prééminence que les dieux de l'étrangère lui avaient ravie pour un temps[4] (837). Son influence fut d'abord prépondérante auprès de son pupille, puis la mémoire du service rendu s'ef-

1. Cf. le récit de ces événements plus haut, au t. III, p. 85-87, de cette *Histoire*.

2. Mansouati tint bon contre Rammânnirâri en 797 (*Canon des Limmou*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 208-209), mais elle fut probablement ruinée par lui, car, à partir de ce moment, le *Canon* ne mentionne plus que des expéditions contre Hadrakh. Elle était dans le bassin de l'Oronte (SCHRADER, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 121-122), et la façon dont les textes assyriens la mettent en rappor. avec Zimyra semble montrer qu'elle commandait la trouée du Liban, entre la Cœlé-Syrie et la Phénicie. Khatarika, l'Hadrakh de *Zacharie, IX, 1*, n'a pas encore de site bien déterminé, mais on voit qu'elle était située dans la région de Hamath, comme Mansouati (SCHRADER, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 121-122; FR. DELITZSCH, *Wo lag das Paradies?* p. 279), peut-être entre Hamath et Damas. Elle paraît pour la première fois en 772 (*Canon des Limmou*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 210-211).

3. *II Rois, X, 32-33*. Le verset 33, même s'il est une addition postérieure (STADE, *Miscellen*, dans la *Zeitschrift für das Alttestamentliche Wissenschaft*, t. V, 1885, p. 179), donne une idée exacte de la situation, au Bashan près, qui était perdu pour Israel depuis quelque temps déjà.

4. *II Rois, XI*; cf. *II Chroniques, XXII, 10-12, XXIII*. L'auteur de *II Chroniques, XXII, 11*, dit seul que Joshébâ était la femme du grand-prêtre. Sur la valeur du récit actuel et des sources qu'on y distingue, cf. STADE, dans la *Zeitschrift für Alttestamentliche Wissenschaft*, 1885, t. V, p. 279 sqq.

façа et l'on ne songea plus qu'à se débarrasser d'une tutelle qui pesait trop. Le temple avait souffert au cours des guerres dernières, et il devenait indispensable de le réparer. Joas décida qu'à l'avenir toutes les sommes versées dans les caisses sacrées et qui, de droit, appartenaient au roi, seraient remises aux prêtres sans contrôle, à la charge pour ceux-ci de pourvoir aux besoins du personnel et à l'entretien de l'édifice : ils acceptèrent le don, mais ils n'en observèrent pas les conditions fidèlement, et, en 814, on dut édicter des mesures sévères pour les décider à boucher les brèches qui s'ouvraient dans les murs du sanctuaire[1]. Joas leur retira le privilège dont ils avaient mal usé, et désormais il administra lui-même. Ses débuts ne furent pas heureux. Jéhu était mort en 815, après un règne désastreux, et son fils Johakhaz avait dû s'incliner, comme lui, devant la supériorité de Hazael : non seulement il resta le serviteur infime de Damas, mais, afin de prévenir chez lui toute idée de révolte, on lui défendit d'entretenir plus que le nombre restreint de soldats nécessaires à sa sûreté, dix mille fantassins, cinquante cavaliers et dix chars[2]. Israel s'affaiblit au point que Hazael traversa son territoire et s'en alla guerroyer au pays des Philistins, sans doute pour occuper la route principale du commerce égyptien. Les Syriens détruisirent Gath[3], puis, la Pentapole soumise, ils touchèrent le tribut d'Édom et ils montèrent contre Jérusalem. Joas tira des magasins de Jahvéh les réserves que Josaphat, Joram et Akhazias, ses pères, y avaient déposées, il y joignit l'or qui se trouva dans la maison du roi et il envoya le tout à l'envahisseur[4]. Juda fut dès lors un vassal direct, comme Israel, comme Édom, comme les Philistins, comme Ammon : sauf Moab peut-être, tous les peuples de la Syrie méridionale obéissaient à Damas et formaient une ligue aussi forte que celle qui avait balancé la fortune de Salmanasar. Rammânnirâri n'osa rien contre elle tant que Hazael vécut : mais un changement de prince est toujours une époque critique dans la vie des empires orien-

1. *II Rois*, *XII*, *5-16*; cf. *II Chroniques*, *XXIV*, *1-14*. Le début du récit manque, et l'ensemble en a été modifié probablement pour l'accorder avec *II Rois*, *XXII*, *3-7*; cf. Stade, *Miscellen*, dans la *Zeitschrift für Alttestamentliche Wissenschaft*, 1885, t. V, p. 290.

2. *II Rois*, *XIII*, *1-7*. On remarquera que le nombre de piétons donné par la Bible est identique à celui que les textes assyriens nous indiquent pour le contingent d'Akhab à Karkar, 10 000 fantassins; celui des chars est très différent dans les deux cas (cf. t. III, p. 71, de cette *Histoire*). C'est sous le règne de Joakhaz que Kuenen et d'autres critiques placeraient volontiers le siège de Samarie par les Syriens qui, dans le texte actuel du livre des *Rois*, est attribué au règne de Joram; cf. à ce sujet ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 82, note 5, de cette *Histoire*.

3. Le texte de *II Rois*, *XII*, *17*, dit seulement que Hazael prit Gath. Gath n'est plus nommée par Amos parmi les villes des Philistins (*Amos*, *I*, *6-8*), ou bien elle est rangée dans la catégorie des villes que le prophète donne à Israel en exemple de la colère de Jahvéh (*VI*, *2*) : il est probable qu'elle fut détruite alors (Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 566).

4. *II Rois*, *XII*, *17-18*; cf. *II Chroniques*, *XXIV*, *22-24*, où l'expédition de Hazael est représentée comme le châtiment du meurtre de Zacharie, fils de Joïadah.

taux, et il profita de l'émotion produite par la mort du vieux roi pour attaquer son successeur Mari (803). Mari essaya de la méthode qui avait si bien réussi à son père : il évita la bataille et s'enferma dans Damas. Il y fut bientôt serré de près et offrit de traiter : Rammânnirâri exigea de lui pour se retirer 23 000 talents d'argent, 20 talents d'or, 3000 de cuivre, 5000 de fer, des étoffes brodées et teintes, un lit d'ivoire, une litière garnie d'ivoire, une part considérable des trésors amassés aux dépens des Hébreux et de leurs voisins[1]. Alla-t-il plus loin vers le Sud et voulut-il pénétrer de sa personne jusqu'aux déserts de l'Arabie Pétrée, ainsi que la mention des Philistins et d'Édom sur la liste de ses tributaires pourrait nous induire à le croire? Probablement il n'en fit rien, et il ne dépassa pas Damas, mais la soumission de cette ville entraînait, au moins en théorie, celle des États qui relevaient d'elle, et peut-être lui mandèrent-ils quelques présents qui marquaient leur volonté de se concilier ses grâces : si leurs noms se lisent dans ses inscriptions, c'est parce qu'ils dépendaient d'un ennemi vaincu effectivement, afin de grossir le nombre des sujets médiats ou immédiats de l'empire[3].



STÈLE TRIOMPHALE DE MÉNOUAS À KÉLISHIN[2].

La fortune se montrait moins souriante vers le Nord; Rammânnirâri non seulement ne lui arracha aucun de ces succès éclatants qui ailleurs accompagnaient ses armes, mais il finit par y essuyer des échecs considérables. Les historiens ninivites considéraient comme des victoires les deux expéditions des années 808 et 807 contre les Mannaî, sans doute parce qu'il en revint escorté

1. *Inscription de Rammânnirâri*, l. 15-21, dans H. RAWLINSON, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 35, n° III. L'expédition mentionnée ici doit être celle de l'an 803 « contre les pays de la côte maritime » (*Canon des Limmou*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 208-209). Mari est considéré d'ordinaire comme étant un fils de Hazael, et son nom traduit *Monseigneur* (TIELE, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 211-212), mais Hommel le place derrière Benhadad III et recule l'expédition de Rammânnirâri jusqu'en 797 (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 634-635). D'autres identifient Mari au Benhadad III de la Bible (KITTEL, *Geschichte der Hebræer*, t. II, p. 250, note 5, WINCKLER, *Alttestamentliche Untersuchungen*, p. 66-67, et *Geschichte Israels*, t. I, p. 154).

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie de J. de Morgan*; cf. J. DE MORGAN, *Mission Archéologique en Perse*, t. IV, pl. XXV.

3. H. RAWLINSON, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 35, n° III, l. 11-14.

de prisonniers et chargé de dépouilles, mais les inscriptions vanniques nous révèlent que l'Ourartou, déjà dans son ascendant sous Salmanasar, avait monté encore, et qu'il commençait à revendiquer sur le Tigre et sur l'Euphrate des provinces dont les Assyriens s'estimaient les maîtres incontestés. Shardouris II avait eu pour successeur, vers 828, son fils Ishpouinis qui peut-être se mesura avec Shamshirammân IV[1]. Ishpouinis paraît avoir conquis et façonné en province la principauté de Biaina, qui avait appartenu jusqu'alors à une dynastie à demi indépendante; il y transféra en tout cas le siège de son gouvernement et il fit de Dhouspana sa résidence favorite[2]. Il associa son fils Ménouas[3] à la couronne vers la fin de ses jours, et il lui confia le commandement des armées. Ménouas fut un général hardi et heureux, qui doubla en quelques années l'aire de son domaine. Il délivra d'abord de l'Assyrie et il détroussa pour le compte de son père les tribus voisines du lac d'Ourmiah, le Mouzazir, le Gilzân, le Kirrouri, puis il franchit les monts Gordiéens, brûla dans la vallée du Zab supérieur des villes aux noms discordants, Teraïs, Ardis, Khanalis, Bigouras, Khatqanas, Inouas, Nibour, dévasta la meilleure terre du Khouboushkhia, sculpta des stèles triomphales, en assyrien et en vannique, sur les rochers, dans la passe de Rowandiz[4] : c'est probablement afin de lui arracher sa proie, que Rammânnirâri batailla par trois fois en 802, en 792 et en 785, dans ce Khouboushkhia, naguère encore préfecture ninivite, tombé maintenant aux mains de l'ennemi[5]. Et partout sur le front de l'empire, du Zab inférieur à l'Euphrate, l'Ourartien forçait les avant-postes à plier devant lui et à lui céder le champ. Il leur enlevait l'Aïdous et l'Érinouis

1. Ishpouinis est probablement l'Oushpina que Shamshirammân mentionne parmi les rois vaincus au Naïri (*Stèle archaïstique de Shamshirammân IV*, col. II, l. 16-30; cf. Scheil, *l'Inscription de Shamshi-Rammân IV*, p. 8-11 et L. Abel, *Inschrift Schamschi-Rammân's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 178-179), ainsi que l'ont dit Belck et Lehmann (*Weitere Ergebnisse ihrer Studien an den neugefundenen armenischer Keilinschriften*, dans les *Verhandlungen der Berliner anthropologischen Gesellschaft*, 1892, p. 483).

2. Belck-Lehmann, *Chaldische Forschungen*, dans les *Verhandlungen*, 1896, p. 593-595.

3. Un certain nombre d'inscriptions vanniques sont du règne commun d'Ishpouinis et de Ménouas, les nos V, LVI, LVIII de Sayce (*the Cuneiform Inscriptions of Van*, dans le *J. R. As. Soc.*, N. ser., t. XIV, p. 461-495, 663-673 et t. XX, p. 21-23) et le no 3 de Belck (*über neuerlich aufgefundene Keilinschriften in Russisch und Türkisch Armenien*, dans la *Zeitschrift für Ethnologie*, 1892, p. 124).

4. Stèles de Rowandiz, dont la principale, découverte par Schulz, a été transcrite et traduite par Sayce (*the Cuneiform Inscriptions of Van*, t. XIV, p. 663-673, no LVI), puis publiée plus complètement par Scheil-Morgan (*la Stèle de Kel-i-chin*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XIV, p. 153-160). Sur les différents stèles du même genre qui existent dans cette région, et sur la confusion à laquelle elles ont donné lieu, cf. Belck-Lehmann, *über die Kelishin-Stele*, dans les *Verhandlungen der Berliner anthropologischen Gesellschafft*, 1893, p. 389-400, et *Chaldische Forschungen*, 1896, p. 594.

5. Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 633, note 2. Il est probable que la stèle de Kélishin, du double règne d'Ishpouinis et de Ménouas, a pour objet de commémorer les faits qui décidèrent Rammânnirâri à entreprendre sa première expédition; la conquête de Ménouas serait donc de 804 ou 803. L'inscription de Meher-Kapoussi (Sayce, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, t. XIV, p. 461-495) renferme le nom des divinités appartenant à plusieurs villes conquises, et peut avoir été gravée au retour de cette guerre (Sayce, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, t. XIV, p. 669).

sur les rives méridionales du lac de Van[1]. Il détachait le Dayaîni de leur allégeance et il contraignait le roi Oudhoupoursis à lui abandonner son trésor et ses chars, puis, descendant progressivement le cours de l'Arzania, il pressurait le Séséti, Koulmé, Ékarzou[2]. La même année le vit à l'Orient, chez les Mannaî, qu'il pilla, et à l'Occident, chez les Khâti, auxquels il prit les citadelles de Soursilis, de Tarkigamas, de Sardouras; au canton d'Alzou, il tua 2113 soldats en une seule rencontre[3]. Le Goupas subit sa domination, puis la ville de Khouzani, celle de Poutéria : il dépassa même l'Euphrate et il leva un tribut sur la Mélitène[4]. La lutte contre l'Assyrie n'absorba pourtant qu'une fraction de ses forces; si l'on ignore ce qu'il fit à l'Est, dans les plaines qui s'inclinent vers la Caspienne, plusieurs monuments, découverts près d'Armavir et d'Erzeroum, témoignent qu'il avait poussé ses armes assez loin vers le Nord et vers le Nord-Ouest[5]. Il obligea l'Étiaous à confesser sa suprématie; il y colonisa la capitale Lounounis, et il en changea le nom à celui de Ménoualiéatzilini[6]. Vers le déclin de son règne, il dompta presque les Mannaî et il sema dans leur pays des colonies qui en consolidèrent l'occupation[7]. Toutes ces campagnes lui avaient fait un royaume qui, de la rive méridionale de l'Araxe[8] aux régions supérieures du Zab et du Tigre, égalait au moins l'Assyrie par l'étendue du territoire et la surpassait probablement par la densité de la population : on n'y rencontrait nulle part ces bandes de steppes désolés,

1. Inscriptions d'Aghtamar, dans SAYCE, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, t. XIV, p. 537-540, n° XXIX A-B. Ces inscriptions ont été transportées en terre ferme il y a une trentaine d'années (BELCK-LEHMANN, *Weitere Ergebnisse ihrer Studien*, dans les *Verhandlungen der Berliner anthropologische Gesellschaft*, 1892, p. 478, cf. 1893, p. 219).

2. Inscriptions d'Yazli-tash et d'Ismerd, dans SAYCE, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, t. XIV, p. 540-550, n° XXX, et p. 468-570, n° XXXV A.

3. Inscriptions de Van, dans SAYCE, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, t. XIV, p. 555-558, n° XXXII, et t. XX, p. 11.

4. Inscription de Palou, publiée d'abord dans LAYARD, *Inscriptions in the Cuneiform Character*, pl. 64, traduite et commentée dans SAYCE, *Cuneiform Inscriptions of Van*, p. 558-592, n° XXXIII; Sayce reconnaît dans Poutéria le nom ancien du bourg de Palou, où l'inscription fut découverte, et dans Khouzanas le nom du Khôzan, le district où Palou est situé. Le Goupas est peut-être le canton de la ville de Goubbi, pillée par Assournazirabal, ainsi qu'il est dit au t. III, p. 14, de cette *Histoire*.

5. L'inscription d'Erzeroum, découverte par F. de Saulcy et publiée par lui (*Voyage autour de la Mer Morte*, pl. II, 1), montre que Ménouas posséda le canton où cette ville s'élève, et qu'il y restaura un palais (SAYCE, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, t. XIV, p. 567, n° XXXV).

6. Inscription d'Yazli-tash et de Zolakert, dans Sayce, *Inscriptions in the Cuneiform Character*, t. XIV, p. 562-577, n° XXXIV, et t. XX, p. 11-13. Il résulte de ces textes que le pays d'Étiaous, Étious, est le canton d'Armavir, et Lounounis le nom antique de cette cité. Le nom nouveau par lequel Ménouas remplaça celui de Lounounis signifie *la place du peuple de Ménouas*; comme beaucoup de ces noms de circonstance, il a dû disparaître avec la domination du peuple qui l'avait imposé.

7. Inscription de Tash-tépé, retrouvée et interprétée par BELCK-LEHMANN, *das Reich der Mannaër*, dans les *Verhandlungen der Berliner anthropologischen Gesellschaft*, 1893, p. 481-482.

8. Belck-Lehmann pensent que les conquêtes de Ménouas ne dépassèrent pas l'Araxe (*Chaldische nova*, dans les *Verhandlungen der Berliner anthropologischen Gesellschaft*, 1893, p. 221), et leur opinion est confirmée par le site des monuments connus jusqu'à présent : il ne faut pas nous dissimuler pourtant que le pays a été peu exploré, somme toute, et qu'une recherche méthodique pourra amener des découvertes qui nous obligeront à modifier les résultats actuels.

qui courent à travers la Mésopotamie et qui n'ont de ressources que pour un petit nombre de Bédouins misérables. A mesure qu'ils arrondissaient leur patrimoine, les souverains du Biaina se sentaient plus proches à ceux de Ninive et ils s'ingéniaient davantage à leur ressembler, par l'éclat ou par l'appareil intérieur de leur vie privée, comme par l'énergie de leurs actes et la continuité de leurs victoires. Ils gravaient partout sur les rochers des inscriptions triomphales où ils exaltaient à la postérité leurs exploits et la splendeur de leurs dieux. Cette satisfaction concédée à la vanité, ils étudiaient les mesures efficaces pour s'assurer la possession de leurs conquêtes. Ils choisissaient parmi les provinces des sites d'accès difficile, qui commandaient un défilé dans la montagne, le gué d'un fleuve, la croisée de deux routes ou l'entrée d'une plaine : ils y fondaient un château ou une ville, et, s'ils y trouvaient quelque citadelle préexistante, ils en réparaient ou ils en modifiaient les fortifications au point de la rendre inexpugnable[1]. On voit encore à Kaladjik[2], à Ashrout-Darga[3], au vieux Moukhrapert[4], les ruines des remparts bâtis par Ishpouinis : Ménouas acheva les constructions de son père, et il en édifia de nouvelles dans toutes les contrées où il séjourna pendant la paix et pendant la guerre, à Shoushanz[5], à Sirka[6], à Anzaff[7], à Arzwapert[8], à Geuzak[9], à Zolakert[10], à Tash-

1. Sur le système de construction employé par les Ourartiens pour leurs palais et pour leurs forteresses, cf. ce qui est dit sommairement plus haut, au t. III, p. 57-60, de cette *Histoire*.

2. Inscription de Kaladjik, l'Aralesk des Arméniens, dans Sayce, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, t. XIV, p. 453-460, n° III; cf. Belck-Lehmann, *archäologische Forschungen in Armenien*, dans les *Verhandlungen der Berliner anthropologischen Gesellschaft*, 1893, p. 78.

3. On verra ce qui se rapporte à cette localité dans D. H. Müller, *die Keilinschrift von Aschrût-Darga*; cf. Sayce, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, t. XX, p. 21. L'inscription d'Ashrout-Darga appartient au règne commun d'Ishpouinis et de Ménouas.

4. Belck-Lehmann, *über neuerlich aufgefundene Keilinschriften in rüssisch und türkisch Armenien*, dans la *Zeitschrift für Ethnologie*, 1892, p. 124, et *Archæologische Forschungen in Armenien*, dans les *Verhandlungen der Berliner anthropologischer Gesellschaft*, 1893, p. 80 ; cf. Sayce, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, t. XXII, p. 5. L'inscription du vieux Moukhrapert est également du règne commun d'Ishpouinis et de Ménouas.

5. Sayce, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, t. XIV, p. 499-500, n°ˢ VIII-IX, et, p. 505-506, n°ˢ XII-XIII; cf. Belck-Lehmann, *Chaldische Forschungen*, dans les *Verhandlungen der Berliner anthropologischen Gesellschaft*, 1898, p. 613.

6. Sayce, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, t. XIV, p. 500-501, n°ˢ X-XI; le nom de la localité antique qui répond au village moderne de Sirka était probablement, d'après les inscriptions vanniques, Artsounis ou Artsouyounis.

7. Belck-Lehmann, *über neuerlich aufgefundene Keilinschriften*, dans la *Zeitschrift für Ethnologie*, 1892, p. 125, et *Archæologische Forschungen*, dans les *Verhandlungen der Berliner anthropologischer Gesellschaft*, 1893, p. 79.

8. Belck-Lehmann, *über neuerlich aufgefundene Keilinschriften*, dans la *Zeitschrift für Ethnologie*, 1892, p. 125 et *Ueber weitere Ergebnisse ihrer Studien*, dans les *Verhandlungen*, 1892, p. 478-479. La ville paraît s'être appelée Kouératna « celle qui appartient au dieu Kouéras »; cf. Sayce, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, t. XIV, p. 496, n° VI, A, l. 4.

9. Belck-Lehmann, *über neuerlich aufgefundene Keilinschriften*, dans la *Zeitschrift für Ethnologie*, 1892, p. 125, et *Chaldische Forschungen*, dans les *Verhandlungen der Berliner anthropologischen Gesellschaft*, 1895, p. 582.

10. Nikolsky, *L'inscription cunéiforme de Kölany-Kirlany* (*Alutschalu*) *et autres inscriptions cunéiformes inédites de l'Arménie Russe*, n° 3; cf. Belck-Lehmann, *Chaldische Forschungen*, dans les *Verhandlungen der Berliner Anthropologischen Gesellschaft*, 1895, p. 606.

tépé, dans le pays des Mannaï[1], et le bourg de Melasgerd porte peut-être encore son nom[2]. Les guerres lui fournissaient les hommes et le métal nécessaires à mener rapidement ces ouvrages; les statues, les meubles précieux, les étoffes, la vaisselle d'argent, d'or et de cuivre, volés aux cités assyriennes et asianiques, l'entouraient d'un décor aussi riche que celui dans lequel la vie des rois de Ninive s'encadrait. Il aimait par-dessus tout les vallons et les collines qui bordent la rive Sud-Ouest du lac de Van, la mer du soleil levant. Son père, Ishpouinis, avait déjà travaillé activement à embellir la place de Dhouspana, la ville sainte du Khaldi, Khaldina; il l'avait ceinte d'une ligne de murailles épaisses, puis il avait occupé le point culminant du rocher qui la domine, et il y avait creusé les fondations d'un palais magnifique. Ménouas continua l'œuvre, amena l'eau dans les citernes par des aqueducs souterrains, planta des jardins et métamorphosa la position entière en une sorte de donjon inexpugnable, où une petite troupe fidèle pouvait défier une grande armée des années entières. Dhouspana, ainsi complétée, fut, pendant le siècle qui suivit, la capitale et le boulevard du royaume.

Ménouas disparut assez peu de temps avant Rammânnirâri, peut-être en 784[3]. Il était occupé, vers le moment de sa mort, à quereller contre les princes qui se partageaient la montagne au Nord de l'Araxe, et son fils Argishtis consuma d'abord quelques années à achever la conquête de ce côté[4] : il réprima

1. Inscription de Kéltshin, interprétée par Belck, *das Reich der Mannäer*, dans les *Verhandlungen der Berliner anthropologischen Gesellschaft*, 1894, p. 480-482.

2. La forme plus correcte de Melasgerd est Manas-gert, *la ville de Manas*, où Manas serait notre Ménouas : une des inscriptions d'Aghtamar (Sayce, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, p. 538, n° xxix B) parle d'une Ménouakhinas, *ville de Ménouas*, qui peut être une version primitive du même nom (Belck-Lehmann, *über weitere Ergebnisse ihrer Studien*, dans les *Verhandlungen*, 1892, p. 478).

3. La date semble résulter du texte même des *Annales d'Argishtis*, telles qu'elles nous sont connues jusqu'à présent (Sayce, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, t. XIV, p. 571-628, n°s xxxvii-xliv); Müller a montré en effet qu'elles renferment le récit de quatorze campagnes, les quatorze premières probablement du règne d'Argishtis (*Inschrift von Aschrût-Darga*, p. 27 sqq.), et il a reconnu, d'après les observations de Stanislas Guyard, la formule qui sépare les campagnes l'une de l'autre. Il y a deux campagnes contre les peuples du haut Euphrate avant les campagnes dirigées contre l'Assyrie : comme celles-ci se suivent régulièrement à partir de 781, il est probable que les autres doivent être placées en 783-782, ce qui donnerait 783 ou 784 pour l'année de l'avènement.

4. Les *Annales d'Argishtis* sont gravées sur la face du rocher que couronne la citadelle de Van. Elles ont été copiées par Schulz et publiées après sa mort dans le *Journal Asiatique*, 3e sér., t. IX, où elles figurent sous les n°s ii-viii; les copies que Layard en exécuta, vers 1850, n'ont jamais été imprimées, mais Sayce s'en est servi, ainsi que de celles de Robert (*Etude philologique sur les Inscriptions cunéiformes de l'Arménie*, 1876), pour établir le texte dans les passages où la version de Schulz était incorrecte. La traduction et le commentaire en ont été entrepris par Sayce (*the Cuneiform Inscriptions of Van*, t. XIV, p. 571-623); les résultats de cette étude ont été critiqués par Guyard (*Notes de Lexicographie Assyrienne*, p. 113-144), par Müller (*die Keilinschrift von Aschrût-Darga*) et par Sayce lui-même (*Id.*, t. XX, p. 13-19), qui donna une seconde traduction anglaise, *the Great Inscription of Argistis on the Rock of Van*, dans les *Records of the Past*, 2nd ser., t. IV, p. 114-133. Elles contiennent, comme il a été dit (cf. t. III, p. 106, note 3, de cette *Histoire*), le récit des quatorze premières campagnes annuelles d'Argishtis; j'ai suivi pour le classement les coïncidences établies entre ces guerres et les données du canon des *Limmou* assyriens (Schrader,

dès le début une révolte du Dayaini, puis il envahit l'Étiaous et il le dévasta méthodiquement, sans que le roi Oudouris sût comment empêcher les dégâts. Toutes les villes succombèrent l'une après l'autre sous son impétuosité, et l'importance des résultats qu'il obtint parmi ces régions barbares dont les noms flottent encore sans attache au sol, Sériazis, Silious, Zabakhas, Zirimoutaras, Babanis, Ourmias[1], se devine au nombre de soldats tués et de captifs



LES JARDINS ET LA COLLINE DE DHOUSPANA-VAN[2].

recensés : rien qu'en une fois, à l'assaut d'Ouryéous, il prit 19 255 enfants, 10 140 hommes en état de manier les armes, 23 280 femmes, les survivants de la garnison qui comptait 12 675 soldats au début du siège, 1 104 chevaux, 35 016 bœufs, plus de 10 000 brebis[3]. Deux expéditions lancées à fond de 784 à 782 avaient fort avancé l'œuvre[4], lorsque l'avènement d'un souverain nouveau en Assyrie le décida à risquer un changement de front et à concentrer

Keilinschriftliche Bibliothek, t. I, p. 210-211), par D. H. Müller et, après lui, par Hommel (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 630-642).

1. Le site de ces localités est encore mal déterminé. Sériazis et Silious (ou Tarious) étaient au N.-E. du Dayatni (Sayce, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, t. XIV, p. 579), et Ourmias, Ourmé, rappelle le nom du lac actuel d'Ourmiah, mais se trouvait probablement situé sur la rive gauche de l'Araxe (Sayce, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, t. XIV, p. 611).

2. *Dessin de Boudier d'après une photographie de M. Binder, communiquée par le P. Scheil.*

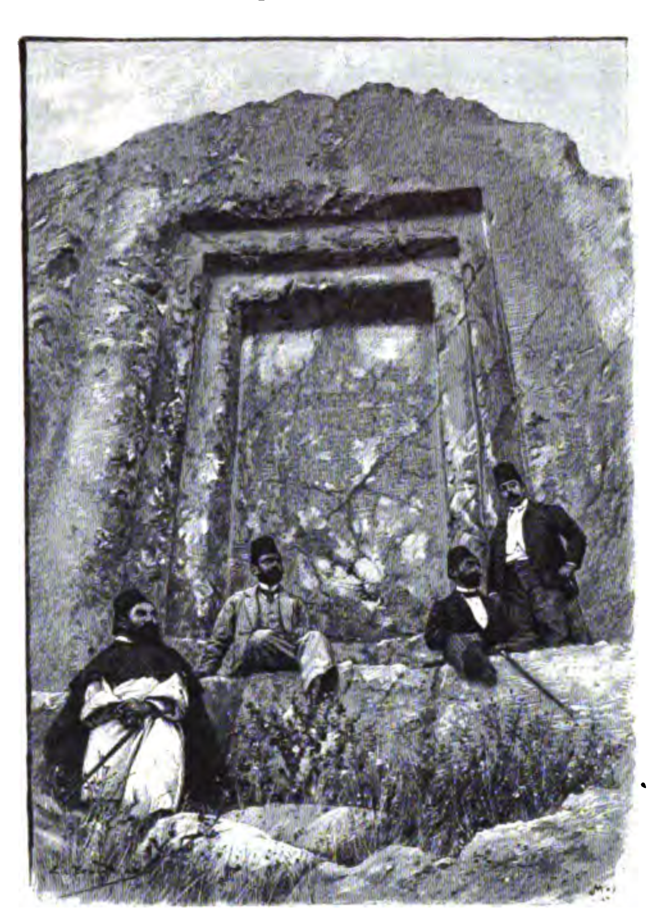
3. *Annales d'Argishtis*, A, l. 12-15; cf. Sayce, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, t. XIV, p. 574.

4. *Annales d'Argishtis*, A, l. 1-43, B, l. 1-3; cf. Sayce, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, t. XIV, p. 572-582. C'est à ces campagnes que semblent se rapporter les inscriptions de Surk Sahak (Sayce, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, t. XIV, p, 623-631, n[os] xlv-xlvi, et *Monolith Inscription of Argistis, King of Van*, dans les *Records of the Past*, 2[nd] ser., t. IV, p. 134-146).

le gros de ses forces sur la lisière méridionale de son empire. Rammânnirâri, après sa dernière pointe au Khouboushkhia en 784, avait ferraillé deux années de suite contre les tribus araméennes de l'Itoua, vers les confins de Babylone, et il était encore embarrassé chez elles lorsqu'il mourut, en 782[1]. Son fils Salmanasar IV voulut-il débuter par un coup d'éclat, en délivrant de l'Ourartou les provinces que celui-ci avait arrachées à ses ancêtres? Argishtis jugea-t-il qu'une transmission de pouvoir lui offrait une occasion excellente pour renouer la partie au point où Ménouas l'avait laissée, et pour soustraire à son rival des pièces nouvelles du territoire qui lui restait? Les fastes ninivites nous montrent les deux adversaires alignés l'un contre l'autre dès 781, et la lutte se prolongea sans trêve jusqu'en 778. Argishtis eut certainement le dessus, et ses progrès, s'ils ne furent point toujours rapides, ne furent jamais suspendus entièrement. Le premier choc se produisit vers les sources de la Soupnat et du Tigre, au Nirbou : le Nirbou capitula, et les principautés hittites vassales de l'Assyrie furent razziées sans pitié jusqu'au cœur de la Mélitène (781)[2]. L'année d'après, la rencontre eut lieu dans des régions moins éloignées de Ninive, dans le bassin du Bitlis-tchaî, au Khakhias[3], puis, en 779, Argishtis remercie expressément ses dieux, les Khaldis, de lui avoir livré en cadeau les armées et les cités d'Assour[4]. Les hostilités s'étaient déplacées en effet, et la guerre eut pour théâtre les pays étagés aux rives du lac d'Ourmiah, le Boustous et le Parsoua[5]. Les peuples n'y gagnèrent rien à changer d'envahisseurs et ils furent aussi maltraités par les Ourartiens qu'ils l'avaient été par Salmanasar III ou par Shamshîrammân : leurs villes brûlèrent comme de coutume, leurs campagnes furent saccagées, leurs bestiaux et leurs familles partirent en captivité. La résistance fut néanmoins si opiniâtre qu'une campagne nouvelle put seule en triompher : cette fois, les Assyriens essuyèrent une défaite sanglante au Sourisidas (778)[6], et il ne leur fallut pas moins d'une année entière pour se remettre de leur échec[7]. En leur absence, Argishtis

1. *Canon des Limmou*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 210-211.
2. *Annales d'Argishtis*, B, l. 4-24; cf. SAYCE, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, t. XIV, p. 582-685. Sur le Nirbou, cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 20, de cette *Histoire*.
3. *Annales d'Argishtis*, B, l. 40-50; SAYCE, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, t. XIV, p. 586-587.
4. *Annales d'Argishtis*, B, l. 51-57 et C 1-22; cf. SAYCE, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, t. XIV, p. 587-588, 590-592. Il est question dans ce passage d'un certain Kharsitas, où Sayce avait pensé reconnaître le roi d'Assyrie Assourdân III, successeur de Salmanasar IV (*the Cuneiform Inscriptions of Van*, t. XIV, p. 406-407, 588-590). Tiele n'admet pas cette identification, qui est très aventurée en effet (*Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 216, note 1); Hommel suppose que ce mot de Kharsitas cache le nom d'un général assyrien, ou peut-être d'un chef allié aux Assyriens et opposé à Argishtis (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 641), ce qui est plus vraisemblable.
5. Sur le Parsoua, cf. ce qui a été dit plus haut, au t. III, p. 88, note 3, de cette *Histoire*.
6. *Annales d'Argishtis*, C, l. 23-48; cf. SAYCE, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, t. XIV, p. 593-596.
7. Le Canon des éponymes marque, pour cette année 777, une campagne au pays d'Itoua (SCHRADER,

poussa activement la pacification du Boustous, du Parsoua et de la fraction du Man qui avait échappé à Ménouas[1]; quand ils rentrèrent en ligne, il les vainquit encore (776)[2], et tandis qu'ils se rejetaient sur l'Amanus, où quelque rébellion avait éclaté (775)[3], il renversa l'un après l'autre tous les menus États qui se pressaient à l'Est et au Sud du lac d'Ourmiah[4]. C'est au Namri qu'il opérait lorsque Salmanasar IV tenta un dernier effort pour arrêter sa marche : il triompha une fois de plus (774)[5], et désormais ces régions tourmentées, où Ninive avait tant besogné depuis un siècle à établir sa suprématie, devinrent son domaine, domaine précaire et mouvant, où les mêmes difficultés l'assaillirent aussitôt qui avaient entravé l'action de ses rivaux. Il dut y revenir assez souvent encore, détruisant les châteaux, pourchassant les habitants à travers la plaine et la montagne : en 773, le canton d'Ourmès,



STÈLE OURARTIENNE SUR LES ROCHERS D'AK-KEUPRU[6].

Keilinschriftliche Bibliothek, t. I, p. 210-211); ces expéditions contre les Nomades Araméens n'étaient d'ordinaire que des razzias qui n'exigeaient pas un grand effort.

1. *Annales d'Argishtis*, C, l. 48-71, D l. 1-20; cf. SAYCE, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, dans le *J. R. As. Soc.*, t. XIV, p. 596-598, 600-601.

2. *Annales d'Argishtis*, D, l. 21-45; cf. SAYCE, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, t. XIV, p. 602-604.

3. Le Canon des *Limmou*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 210-211, marque une expédition au *Pays des Cèdres*, pour l'année 775.

4. *Annales d'Argishtis*, D, l. 50-69; cf. SAYCE, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, t. XIV, p. 604-606.

5. *Annales d'Argishtis*, D, l. 69-81, E, l. 1-11; cf. SAYCE, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, t. XIV, p. 606-607, 608-609. Le Canon des *Limmou* marque pour cette année une expédition en Ourartou et au Namri (SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 210-211), la dernière qui soit mentionnée dans ces régions pour le règne de Salmanasar IV.

6. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. Ximénès, communiquée par le P. Scheil.*

le territoire de Bikhouras, celui de Bam, au cœur même du Namri[1]; en 772, le Dhouaras, le Gourkous, les Mannaî, la cité de Ouikhis dans le Boustous[2]. Cependant, au Nord de l'Araxe, plusieurs princes avaient abusé de l'éloignement où ces guerres le tenaient d'eux pour rompre le lien de vassalité très faible qui les enchaînait à l'Ourartou. L'Étiaous était l'instigateur et le champion le plus ferme de la rébellion; le massif montagneux auquel il s'adossait offrait une retraite presque inaccessible à ses chefs, parmi les bois, les lacs, les vallées traversées de torrents rapides. Argishtis infligea une dernière défaite aux Mannaî en 771, puis il se tourna contre l'Étiaous. Il força la citadelle d'Ardinis qui en défendait les approches, saccagea l'Ishqigoulous[3], enleva Amégou, la capitale d'Ouidharous[4] : ce que nous connaissons de ses guerres se termine, l'année d'après, par une incursion au pays de Soulious[5]. Les monuments ne nous apprennent pas ce qu'il fit dans les marches d'Asie Mineure : il y remporta certainement des avantages très sérieux, et les États épars au Nord du Taurus qui avaient subi l'influence de l'Assyrie passèrent sous la sienne, la Mélitène, peut-être les Tabal, le Koummoukh, ce qui avait composé le noyau primitif de l'empire hittite. Argishtis nous apparait comme un conquérant de large envergure, comparable aux plus infatigables et aux plus triomphants parmi les Pharaons de l'Égypte ou les maitres de la Chaldée. Les inscriptions qu'on découvre chaque jour dans les limites de son royaume prouvent qu'à l'exemple de tous les grands souverains orientaux il aima la construction autant au moins que la bataille : peut-être se multiplieront-elles assez pour que nos modernes puissent lui restituer un jour la place qui lui appartient dans l'histoire, à lui, et au peuple dont il contribua plus que tout autre à développer la puissance.

Le Nord et l'Orient perdus pour l'Assyrie, l'Occident du moins lui restait-il fidèle? On signale, après l'expédition de 775 aux cantons du Cèdre[6], deux campagnes consécutives contre Damas (773), puis contre Hadrakh (772); c'est pendant cette dernière ou immédiatement après elle que Salmanasar IV mourut[7]. La Syrie du Nord parait avoir été agitée de révolutions qui en modifièrent la face profondément. Les vieux États, atteints dans leurs œuvres vives par

1. *Annales d'Argishtis*, E, l. 12-20 F, G, l, 1-14; cf. Sayce, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, t. XIV, p. 609-610, 612-614.
2. *Annales d'Argishtis*, G, l. 15-36; cf. Sayce, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, t. XIV, p. 614-616.
3. Sayce (*the Cuneiform Inscriptions of Van*, t. XIV, p. 621, 631) montre que l'Ishqigoulous était le district d'Alexandropol, à l'Est de Kars; la capitale Irdanious est très probablement, soit le bourg actuel de Kalinsha, soit la ruine voisine d'Adjouk-kaléh, sur l'Arpa-tchaï.
4. *Annales d'Argishtis*, G, l. 37-72; Sayce, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, t. XIV, p. 616-619.
5. *Annales d'Argishtis*, G, l. 77-81; cf. Sayce, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, t. XIV, p. 619-620.
6. Cf. ce qui est dit plus haut, sur ce sujet, au t. III, p. 109, note 3, de cette *Histoire*.
7. *Canon des Limmou*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 210-211.

les coups que les deux héros du IXe siècle, Assournazirabal et Salmanasar III, leur avaient allongés, étaient descendus au second plan et s'étaient démembrés. Le Patinou était scindé en quatre petits morceaux, le Patinou propre, l'Ounki, l'Iaoudi, et le Samalla, celui-ci aux ordres d'une famille araméenne[1]; peut-être l'avènement du chef de cette dynastie, Qaral, avait-il été accompagné de convulsions qui expliqueraient la présence de Salmanasar IV dans l'Amanus en 775[2]. Toutes ces principautés, les récentes comme les anciennes, le cédaient à deux royaumes, celui de Hadrakh et celui d'Arpad, dont les noms reparaissent désormais au premier rang pendant plus d'un demi-siècle, chaque fois qu'une coalition se noue contre l'Assyrie. Carchémis, tenue en respect par les citadelles construites autour d'elle, ne pouvait bouger sans s'exposer à une catastrophe immédiate : Arpad, debout un peu en avant de l'Afrin, sur la grande route qui mène à l'Oronte, avait assumé le rôle que Carchémis se sentait désormais incapable de remplir. L'Agousi devint de par elle le centre principal de la résistance : toutes les batailles se livrèrent aux pieds de ses forteresses, et sa chute entraîna la soumission du pays situé entre l'Euphrate et la mer, comme jadis celle de Kinaloua ou de Khazazou[3]. L'ascendant qu'elle exerçait sur le plateau d'Alep, Hadrakh l'avait acquis dans la vallée de l'Oronte. Elle remplaçait Hamath, et peut-être l'avait-elle dans sa dépendance; elle n'obéissait pas à Damas, et elle ralliait autour d'elle les peuples de la Cœlé-Syrie qu'Adadidri, naguère encore, entraînait au combat contre l'étranger[4]. Arpad, Hadrakh, Damas, ne refusaient pas les cadeaux d'usage au souverain qui s'encourageait à franchir l'Euphrate et à s'avancer jusque dans leur voisinage, mais c'était là un hommage de plus en plus léger : pendant son règne de dix-huit ans, Assourdân III, fils et successeur de Salmanasar IV, ne se montra que trois fois sous leurs murs, à Hadrakh en 766 et en 755, à Arpad en 754, quelques mois seulement avant sa mort[5]. Aussi bien les temps devenaient-ils de plus en plus difficiles pour Assour, et les moyens de préserver

1. Les inscriptions de Tiglatphalasar III mentionnent l'Ounkou, l'Iaoudi et le Samalla à côté du Patinou lui-même, sur le territoire où les textes d'Assournazirabal et de Salmanasar III ne connaissent que le Patinou (cf., sur le Patinou, ce qui est dit au t. III, p. 35, de cette *Histoire*).

2. Sur ce chef de la dynastie, cf. SACHAU, *Inschrift des Königs Panammû*, dans LUSCHAN, *die Ausgrabungen in Sendschirli*, t. I, p. 63-65.

3. Hommel (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 656) pense qu'Arpad était en Ounki. Qu'Arpad fût dans l'Agousi (cf., sur l'Agousi, ce qui est dit au t. III, p. 34, note 4, de cette *Histoire*), cela est prouvé, entre autres, par les inscriptions de Tiglatphalasar III, qui nous montrent, de 743 à 741, ce souverain en guerre contre Matilou d'Agousi et contre son suzerain Shardouris III d'Ourartou (*Annales de Tiglatphalasar III*, l. 59-73); les mêmes faits sont enregistrés dans le *Canon des Limmou*, comme s'étant passés autour d'Arpad (SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 212-213).

4. Sur Hadrakh, cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 100, note 2, de cette *Histoire*.

5. *Canon des Limmou*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 210-213.

son empire de plus en plus rares. Assourdân avait renoncé franchement à rien tenter contre l'Ourartou, mais il avait essayé du moins de se garder contre ses voisins du Sud et de l'Est : il avait conduit ses armées contre Gananâté (771, 767), contre les Itoua (769), contre les Mèdes (766), avant de les aventurer contre Hadrakh (765), puis il en était demeuré là. Deux fois en huit ans (768, 764) il avait préféré ne rien faire, et il s'était confiné inactif « au pays[1] ». L'Assyrie était dans une de ces crises d'anémie qui la terrassaient presque périodiquement, après chacun de ses accès d'ambition : elle semblait un homme affaibli par la saignée et par la fatigue, qui s'essouffle et doit se reposer sitôt qu'il a ébauché son effort. Et bientôt les fléaux naturels et les discordes civiles se joignirent à l'épuisement pour précipiter sa ruine. La peste avait éclaté l'année même de la dernière expédition de Hadrakh (765), peut-être sous les murs mêmes de la ville[2] : une éclipse de soleil survint en 763, au mois de Sivân, et ce présage lugubre détermina une révolte dans la ville d'Assour[3]. D'Assour le mouvement gagna l'Arrapkha et le désola de 761 à 760, puis il se glissa au Gozân et n'y fut étouffé qu'en 758. Ce qui pouvait subsister d'autorité assyrienne sur la Syrie s'était écroulé pendant ce temps : Assourdân, après deux années de repos, entreprit de l'y rétablir et il attaqua successivement Hadrakh (755), puis Arpad (754). Ce fut son dernier exploit. Son fils Assournirâri III traîna dans l'impuissance les huit années de règne qui lui furent parcimonieusement mesurées : il perdit la Syrie, il guerroya au Namri de 749 à 748, — contre les Araméens ou contre les gens de l'Ourartou, nul ne le sait, — puis il retomba dans sa torpeur, et une sédition populaire le chassa de Kalakh en 746. Il mourut quelques mois après, sans l'avoir réprimée ; aucun de ses fils ne lui succéda, et la dynastie, déconsidérée par les malheurs de ses derniers rois, s'éteignit avec lui : le 12 Iyâr 745, un usurpateur, peut-être le chef de l'insurrection de Kalakh, se proclama roi sous le nom de Tiglatphalasar[4]. Le second

1. *Canon des Limmou*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 212-213.

2. Selon la conjecture très vraisemblable qui a été émise par HOMMEL, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 643, note 2.

3. Le texte du *Canon des Limmou* ne le dit point (SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 212-213), mais les idées que les Orientaux entretenaient sur les comètes rendent le rapport entre les deux faits très vraisemblable sinon certain (HOMMEL, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 643-644, TIELE, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 208).

4. Plusieurs historiens ont pensé que Tiglatphalasar III était d'origine babylonienne (HOMMEL, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 648-649) ; la plupart admettent à bon droit qu'il était assyrien d'origine (TIELE, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 226-227, WINCKLER, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 221-222, ROST, *die Keilschrifttexte Tiglat-Pilesers III*, t. I, p. 8-9). L'identité de Tiglatphalasar III avec Poulou, le Phoul de la Bible (*II Rois*, *XV*, *19*), encore contestée par Oppert (*la non-identité de Phul et de Téglathphalazar prouvée par des textes cunéiformes*, dans la *Revue d'Assyriologie*, t. I, p. 165-170), a été indiquée d'abord par H. Rawlinson (*Athenæum*, 1862, n° 1869, p. 224) et par Lepsius (*Ueber die Assyrischen Eponymoslisten*, p. 56), puis démontrée par Schrader

empire assyrien avait duré un peu plus d'un siècle et demi, de Toukoultininip II à Assournirâri III[1].

Il avait accompli son œuvre de la même façon à peu près que l'Égyptien la sienne, huit cents ans plus tôt. L'Égypte, jaillissant de son Afrique, avait débordé sur la Syrie et l'avait d'abord dominée plutôt qu'asservie. Elle avait envahi l'Amaourou et le Zahi, le Naharaîna et le Mitânî; elle y avait pillé, brûlé, massacré à loisir pendant des années, sans jamais arracher à ces contrées, trop lointaines pour entrer naturellement dans sa sphère d'attraction, autre chose qu'une soumission momentanée et toute de surface; seules les régions les plus voisines de l'isthme avaient été administrées régulièrement par les officiers de Pharaon, et quelque chose s'y organisait, du Séir au Liban, qui promettait d'être un empire véritable, lorsque l'irruption des peuples de la mer avait bouleversé en quelques années et réduit à néant le labeur de trois siècles. L'Assyrie, mise en branle à son tour par des rois ambitieux, s'était répandue sur les pays de l'Euphrate et de la Méditerranée, et son action, comme jadis celle de l'Égypte, avait ressemblé beaucoup plus aux razzias destructrices d'une horde en chasse de butin qu'au faire progressif et méthodique d'un peuple policé qui médite de fonder un régime durable. Ses expéditions contre la Cœlé-Syrie et contre la Palestine avaient enrichi ses cités et semé l'effroi de son nom dans tout le monde oriental, mais sa suprématie ne s'était enracinée solidement que dans les plaines voisines de la Mésopotamie, et, vers le moment même qu'elle s'apprêtait à la propager plus loin, une puissance avait surgi sur son flanc, dont elle n'avait pas triomphé : elle avait dû rétrograder derrière l'Euphrate, et les circonstances paraissaient telles qu'on pouvait se demander si, en affaiblissant les peuples syriens au prix de

(*die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1re éd., p. 120-134, et *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 440-460), a été mise hors de doute par la découverte de la *Chronique babylonienne* (Pinches, *the Babylonian Kings of the Second Period*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1883-1884, t. VI, p. 198-202), où les règnes babyloniens de Tiglatphalasar III et de son fils Salmanasar V sont racontés à la place où les listes dynastiques donnent Poulou et Ouloulat (Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 287), le Poros et l'Éloulæos du Canon de Ptolémée.

1. La liste des rois d'Assyrie jusqu'à Assourirba se trouve au t. II, p. 665, note 3, de cette *Histoire*. Voici la fin de la dynastie, depuis Irbarâmmân jusqu'à Assournirâri III :

Irbarammân	?	Ashshournazirabal III	884-859
Ashshournadînakhê II	?	Shalmânousharid [Salmanasar III]	859-224
Toukoultiabalésharra [Tiglatphalasar II]	950-935 ?	Shamshirammân IV	824-812
Ashshourdân II	935-911 ?	Rammânnirâri IV	812-782
Rammânnirâri II	911-890	Salmanasar IV	782-772
Toukoultininip II	890-884	Ashshourdân III	772-754
		Ashshournirâri	754-745

Pour ce qu'on sait des premiers rois de cette série et pour l'ordre dans lequel ils se succédèrent, voir ce qui a été dit plus haut, au t. III, p. 4-5, de cette *Histoire*.

son sang le meilleur, elle n'avait pas seulement travaillé pour une rivale et facilité l'élévation de l'Ourartou. L'Égypte, au lendemain de sa victoire sur les peuples de la mer, avait pensé un moment reprendre son essor sous l'impulsion vigoureuse de Ramsès III, mais bientôt ses forces l'avaient trahie; sitôt que la main du maître ne l'avait plus soutenue, elle s'était résorbée sans secousse dans ses limites anciennes, et bientôt rien n'avait plus subsisté du domaine que les Pharaons les plus belliqueux des dynasties thébaines lui avaient taillé en Asie. Si Tiglatphalasar déployait autant de courage et d'habileté que Ramsès III, il avait belle chance de remporter les mêmes succès et de relever son peuple; mais, lui mort, Ninive serait-elle en état de continuer longtemps l'effort, ou bien ce retour d'énergie était-il éphémère, et l'empire condamné à s'affaisser irrémédiablement sous les héritiers de son sauveur, comme autrefois l'Égypte sous les derniers Ramessides?





Tiglatphalasar III et la Constitution de l'Empire Assyrien (745-722).

L'avortement de l'Ourartou et la reprise de la Syrie.
L'unité Égyptienne reconstituée au profit de l'Éthiopie : Piônkhi.
La chute de Damas, de Babylone et d'Israel.

L'Assyrie et ses voisins à l'avènement de Tiglatphalasar 3 : les progrès des Araméens dans le bassin du Tigre moyen, l'Ourartou et son expansion dans la Syrie septentrionale, Damas et Israel. - La revanche d'Israel sur Damas : Jéroboam 2. - La civilisation des royaumes hébreux, le commerce, l'industrie, la vie privée, l'organisation politique. - Les débuts de la littérature hébraïque : les deux historiens d'Israel. - Le sacerdoce et les prophètes : le discours d'Amos à Béthel et la prédication d'Osée contre Israel.

Les premières campagnes de Tiglatphalasar 3 au Kardouniash et en Médie. - Il se décide à attaquer l'Ourartou en Syrie : défaite de Shardouris, la guerre autour d'Arpad et la prise de cette ville. - Hommage des princes syriens, de Ménakhem et de Rézôn 2. - La deuxième campagne contre les Mèdes : l'invasion de l'Ourartou et la fin de la domination ourartienne. - L'alliance de Pékakh et de Rézôn contre Akhaz : la guerre en Judée et le siège de Jérusalem.

L'Egypte sous les rois de la 22e dynastie. - La principauté thébaine, ses prêtres, ses pallacides, ses révoltes; la 23e dynastie Tanite, Tafnakhti et les débuts de la famille Saite. - Le royaume Egyptien d'Ethiopie : caractère théocratique de sa royauté, annexion de la Thébaide au royaume de Napata. - Piônkhi-Miamoun; ses généraux dans la moyenne Egypte, la soumission de Khmounou, de Memphis et de Tafnakhti. - Effet produit en Asie par la conquête Ethiopienne.

Le prophète Isaie et ses débuts sous Akhaz. - Intervention de Tiglatphalasar 3 dans les affaires des Hébreux : la campagne de 733 contre Israel. - La prise de Rézôn et la chute du royaume de Damas. - Nabounazir; les Kaldi et la fin de la dynastie Babylonienne, l'usurpation d'Oukinzir. - La campagne contre Oukinzir, la prise de Shapia et de Babylone, l'avènement de Tiglatphalasar dans cette ville sous le nom de Poulou (729). - Mort de Tiglatphalasar 3 (727).

Organisation nouvelle de l'Empire assyrien : les provinces et les Etats vassaux, le Kardouniash, la Syrie, les transportations en masse de peuples vaincus. - Les administrateurs provinciaux, leurs milices, leurs finances. - Constructions de Tiglatphalasar à Kalakh : les Bit-Khilâni. - Les fondations des seigneurs féodaux, Belharrânbelouzour. - Salmanasar 5 et l'Egypte : la révolte d'Osée, le siège de Samarie et la prédication d'Isaie. - Sargon : la destruction du royaume d'Israel.





COMBAT SOUS LES MURS D'UNE FORTERESSE[1].

CHAPITRE II

TIGLATPHALASAR III ET LA CONSTITUTION DE L'EMPIRE ASSYRIEN (745-722)

L'AVORTEMENT DE L'OURARTOU ET LA REPRISE DE LA SYRIE.
L'UNITÉ ÉGYPTIENNE RECONSTITUÉE AU PROFIT DE L'ÉTHIOPIE : PIÔNKHI.
LA CHUTE DE DAMAS, DE BABYLONE ET D'ISRAEL.

L'ÉVÉNEMENT prouva que, cette fois du moins, l'épuisement du peuple et l'appauvrissement du territoire comptaient pour assez peu de chose dans la déchéance de l'Assyrie : elle provenait surtout de l'incapacité des rois et de la mollesse de leurs officiers. Si Ménouas et Argishtis avaient triomphé souvent depuis un demi-siècle, ce n'est pas que leurs troupes d'organisation récente l'emportassent en discipline ou en bravoure sur les vieilles bandes de Rammânnirâri ou de ses enfants. Le soldat assyrien n'avait rien perdu de sa valeur première et les cadres gardaient leur solidité, mais les chefs ne savaient plus manier l'outil avec la même vigueur que leurs devanciers, et ils montraient moins d'esprit de suite dans leurs projets. Décimée, chassée de forteresse en

1. *Dessin de Boudier, d'après* LAYARD, *the Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 13. La lettrine, qui est également de Boudier, représente la statuette en bronze de la reine Karomama conservée au Louvre (PIERRET, *Catalogue de la Salle historique*, n° 23, p. 15, CHASSINAT, *Une statuette en bronze de la reine Karomama*, dans les *Monuments Piot*, t. IV, p. 15-25 et pl. III).

forteresse et de province en province, embarrassée dans des répressions de révoltes, tiraillée en sens divers par les discordes civiles, l'armée demeurait toujours forte, toujours prête à fournir son plein effet, sitôt qu'elle se sentirait conduite par un souverain habile à tirer parti de ses qualités. Tiglatphalasar avait dû y exercer quelque commandement avant de monter sur le trône, et il avait gagné sa confiance : sitôt qu'il l'eut en main, elle reprit ses habitudes de victoire et elle rendit à sa patrie la suprématie que les trois derniers de ses maitres n'avaient pas su lui conserver[1].

L'empire comprenait encore le patrimoine propre d'Assour et ses anciennes colonies du Haut Tigre, les districts de la Mésopotamie conquis à diverses époques sur les Araméens, les cités du Khabour, le Khindanou, le Laqî, le Tel-Abnî, la moitié du Bit-Adini qui est située à la gauche de l'Euphrate, et le tout réuni formait un bloc compact, capable de résister sans se briser aux assauts les plus rudes, mais les provinces qu'Assournazirabal et Salmanasar III avaient jetées comme en vedette autour de leur domaine immédiat, marche du Namri, marche du Naîri, marche de Mélitène, marches de Syrie, ou bien avaient ressaisi leur indépendance ou bien étaient dévolues aux États qu'elles étaient destinées à surveiller. Les tribus araméennes ne manquaient aucune

1. Les documents officiels relatifs à l'histoire de Tiglatphalasar III sont très mutilés, et l'ordre des fragments, par suite l'ordre des expéditions, a été rétabli par les historiens de façon contradictoire sur plusieurs points (G. SMITH, *the Annals of Tiglath Pileser II*, dans la *Zeitschrift*, 1869, p. 9-17, SCHRADER, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 224-236, *zur Kritik der Inschriften Tiglath-Pileser's II, des Asarhaddon und des Aschurbanipal*, p. 1 sqq., et *die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 242-259, TIELE, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 224-236, HOMMEL, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 649 sqq., ROST, *die Keilschrifttexte Tiglat-Pilesers III*, t. I, p. I-VIII). Les principaux sont : 1° les *Annales*, gravées dans la Salle Centrale du palais de Salmanasar III à Nimroud, martelées en partie par Asarhaddon et charriées pour servir de matériaux dans le palais du sud-ouest, où elles ont été retrouvées par Layard, puis rapportées en fragments au Musée Britannique. La plupart des morceaux lisibles ont été publiés par LAYARD, *Inscriptions in the Cuneiform Character*, pl. 19, 24, 34 *a-b*, 45, 50 *a-b*, 65-66, 67-68, 69 *I a-b II a-b*, 71 *a-b*, 72-73, puis par ROST. *die Keilschrifttexte Tiglat-Pilesers III*, t. II, pl. I-XXIV, qui, après les avoir analysées (*de Inscriptione Tiglat-Pileser III, regis Assyriæ, quæ vocatur Annalium*, 1892), a transcrit et traduit en allemand tout ce qui en subsiste (*die Keilschrifttexte Tiglat-Pilesers III*, t. I, p. 2-41); 2° les *Tablettes K 3571* (H. RAWLINSON, *Cun. Ins. W. As.*, t. II, pl. 67, et ROST, *die Keilschrifttexte Tiglat-Pilesers III*, t. II, pl. XXXV, XXXVI-XXXVIII, et p. 15 sqq.) et *D. T. 3* du British Museum (SCHRADER, *zur Kritik der Inschriften Tiglath-Pileser's II*, p. 15 sqq.), traduites en français par MÉNANT, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 140-144, par ENEBERG, *Inscription de Tiglat-Piléser II*, dans le *Journal Asiatique*, 1875, t. VI, p. 441-472, en anglais par G. SMITH, *Assyrian Discoveries*, p. 256-266, et par STRONG, *the Nimrûd Inscription of Tiglath-Pileser III*, dans les *Records of the Past*, 2nd ser., t. V, p. 115-128, en allemand par SCHRADER, *Inschriften Tiglath-Pileser's III*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 8-25, puis par ROST, *die Keilschrifttexte Tiglat-Pilesers III*, p. 54-77; 3° les *Plaques de Nimroud*, découvertes par Layard et par G. Smith, publiées par LAYARD, *Inscriptions in the Cuneiform Character*, pl. 17, 18, 19 *b*, puis par H. RAWLINSON, *Cun. Ins. W. As.*, t. III, pl. 10, nos 2-3, partiellement traduites en anglais par G. SMITH, *Assyrian Discoveries*, p. 271-272, en allemand par SCHRADER, *Inschriften Tiglath-Pileser's III*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 2-9, et par ROST. *die Keilschrifttexte Tiglath-Pilesers III*, t. I, p. 42-53. Le *Canon des Limmou* fournit le cadre du règne avec l'énumération officielle des campagnes (SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 212-215), et la *Chronique babylonienne de Pinches*, ajoute quelques détails classés chronologiquement aux faits que nous connaissions par les autres documents (col. I, l. 1-26; cf. WINCKLER, *Babylonische Chronik B*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 274-277).

occasion de mordre sur la frontière méridionale. Le mouvement qui les avait entraînées du désert d'Arabie aux marais du golfe Persique n'avait été jusqu'alors enrayé par aucun obstacle[1]. Les premières arrivées avaient constitué cette nation des Kaldi qui avait déjà prêté peut-être une dynastie à Babylone ; d'autres étaient survenues bientôt après, et filant au delà des Kaldi avaient cheminé de proche en proche le long des canaux qui relient l'Euphrate au Tigre, puis pénétré dans les bas-fonds de l'Ouknou. Vers le milieu du VIIIe siècle, elles s'intercalaient entre l'Élam et le Kardouniash, comme autant d'États tampons de grandeur et de force inégales, rangés du Sud au Nord sur les deux rives du Tigre, les Gamboulou, les Pouqoudou, les Litaou, les Damounou, les Rououâ, les Khindarou, les Labdoudou, les Harîlou, les Roubouou[2]; les Itoua, qui composaient l'avant-garde, atteignirent les bas-fonds de la Tournat aux jours de Rammânnirâri III[3]. Ils furent battus en 791, et revinrent à la charge obstinément en 783, en 782, en 777, en 769; les circonstances aidant, ils finirent par forcer la barrière des postes assyriens, et, sous Assournirâri, ils touchaient au Zab inférieur[4]. A côté d'eux, vers l'Est, le Namri et la Médie vivaient dans une anarchie complète. Les invasions de Ménouas et d'Argishtis n'y avaient semé que des ruines, et le roi qui avait succédé à Argishtis, Shardouris III, n'avait rien fait pour les incorporer à l'Ourartou de façon durable[5]. Shardouris, au temps qu'il était encore prince héritier, avait été désigné par son père pour gouverner les portions annexées récemment de l'Étiaous et des Mannaî[6] : il avait choisi Lounounis comme résidence[7], et il s'était appliqué à subjuguer les barbares qui campaient entre l'Araxe et le Kour[8]. Devenu roi vers 760, les jouissances du pouvoir suprême n'avaient point émoussé son activité, loin de là[9].

1. Cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, aux t. II, p. 669-670, et t. III, p. 4-5, de cette *Histoire*.

2. La liste de ces tribus araméennes, et leur position au milieu du VIIIe siècle, nous est fournie par Tiglatphalasar III lui-même, *Plaque n° 2 de Nimroud*, l. 4-11, et *Tablette de Nimroud*, verso, l. 5-10, cf. Rost, *die Keilschrifttexte Tiglath-Pilesers III*, t. I, p. 48-49, 54-57. On la trouvera complète dans Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 227-241.

3. La position des Itoua au début du règne de Tiglatphalasar nous est indiquée suffisamment par le passage des *Annales*, l. 8-10, de la *Plaque n° 1*, l. 6-7, et des *Tablettes*, l. 10-11 (cf. Rost, *die Keilschrifttexte Tiglath-Pilesers III*, t. I, p. 2-3, 42-43, 56-57), qui les met en rapport avec "il-Kamri ou Khoumout, située à petite distance du Zab inférieur (Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 227).

4. Sur les campagnes contre les Itoua, cf. ce qui est dit au t. III, p. 99, 112, de cette *Histoire*.

5. On verra plus bas (cf. t. III, p. 142, de cette *Histoire*) que Tiglathphalasar ne rencontra dans ces régions aucune force ourartienne, ce qui n'aurait pas été le cas si ces pays étaient demeurés soumis à l'Ourartou depuis les expéditions de Ménouas et d'Argishtis.

6. Argishtis raconte dans ses *Annales*, D, l. 71-74, qu'il constitua une satrapie à son fils des cantons conquis sur les Mannaî et sur l'Étiaous (Sayce, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, t. XIV, p. 606): bien que le nom ne soit pas donné, Sayce pense que le fils en question était notre Shardouris.

7. Sur l'identité de la Lounounis mentionnée dans les inscriptions vanniques avec l'Armavir actuelle, cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 104, note 6, de cette *Histoire*.

8. Belck-Lehmann, *über weitere Ergebnisse ihrer Studien*, dans les *Verhandlungen der Berliner anthropologischen Gesellschaft*, 1892, p. 484.

9. Sayce place son avènement vers 750 (*the Cuneiform Inscriptions of Van*, t. XIV, p. 405), et son

Il avait assigné d'abord pour but à ses incursions l'espèce d'isthme épais qui divise l'Araxe du lac d'Ourmiah, et il avait envahi le Babilous[1]; il y avait enlevé de haute lutte trois châteaux royaux, vingt-trois cités, soixante villages, puis il s'était replié sur l'Étiaous à travers le Dakis, l'Édias, l'Ourmès, et il avait ramené 12735 enfants, 46600 femmes, 12000 hommes en état de combattre, 23335 bœufs, 58100 moutons, 2500 chevaux[2] : on devine à ces chiffres et l'importance du succès et la richesse du terroir. On ne voit point qu'il ait entamé le Khouboushkhia[3], ni même qu'il soit entré en rivalité déclarée avec l'Assyrie : l'Assyrie, même aux mains d'Assournirâri III, présentait un front assez imposant pour qu'on évitât de la troubler chez elle sans nécessité absolue. Il s'efforça seulement de recueillir les fractions de son héritage auxquelles elle semblait ne plus attribuer qu'un prix médiocre, et ses inscriptions nous racontent plusieurs guerres qu'il dirigea contre les montagnards de la Mélitène, vers 758. Il réduisit successivement la plupart de leurs citadelles, Dhoumeskhis, Zapsas, 14 châteaux royaux, 100 villes, Milid elle-même où le roi Khitarouadas avait sa cour[4]. Là deux voies s'ouvraient devant lui. Il pouvait continuer vers l'Ouest et, s'enfonçant dans l'Asie Mineure, se rejeter sur les peuples industrieux et riches qui prospéraient entre l'Halys et le Sangarios, Tabal, Chalybes, Phrygiens. L'aspect monotone et triste de la steppe asianique le rebuta sans doute, et il préféra tourner au Sud; il surmonta le Taurus, descendit dans la Syrie septentrionale vers 756, et contraignit les Khâti à lui jurer fidélité. La haine invétérée des Assyriens prédisposait le Bît-Agousi à accepter sans trop de répugnance l'hégémonie de la seule puissance qui se fût montrée capable de déconcerter leur fortune : Arpad fut pendant quelques

opinion a été adoptée par la plupart des historiens (Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 215-216, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 655).

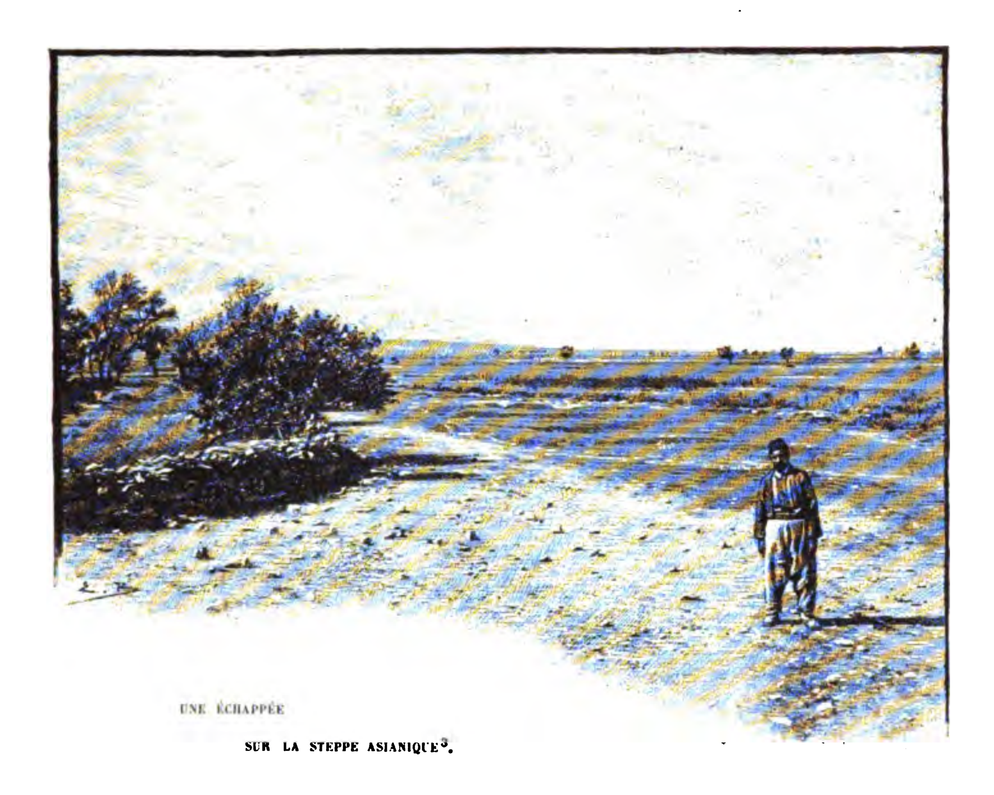
1. Le nom de Babilous, lu Babilounié, avait été identifié avec celui de Babylone par Hincks (*on the Inscriptions of Van*, dans le *J. R. As. Soc.*, t. IX, p. 398, et dans Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 342-343, 345). Fr. Lenormant (*Lettres Assyriologiques*, t. I, p. 156-157) avait admis l'exactitude de ce rapprochement : Sayce a placé le Babilous au nord du lac d'Ourmiah, dans le district de Khoï (*the Cuneiform Inscriptions of Van*, dans le *J. R. As. Soc.*, t. XIV, p. 400).

2. *Inscription des rochers de Van*, dans Sayce, *the Cuneiform Inscription of Van*, t. XIV, p. 635-642, cf. t. XX, p. 18-19. Les totaux donnés par l'inscription pour le nombre des prisonniers et du bétail ne correspondent pas exactement aux chiffres partiels cités au cours de la campagne : il n'est pas possible actuellement de reconnaître de quel côté vient l'erreur.

3. On voit par le récit même des campagnes que Tiglatphalasar possédait le Khouboushkhia dès le début de son règne : il faut donc admettre que les incursions d'Argishtis n'y avaient produit que des résultats passagers. Cf. le récit de la campagne, plus loin, au t. III, p. 142, de cette *Histoire*.

4. *Inscription d'Isoglu*, dans Sayce, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, dans le *J. R. As. Soc.*, t. XIV, p. 642-649, cf. t. XX, p. 19. Ces campagnes ont dû précéder la descente en Syrie, et celle-ci me paraît avoir été antérieure à l'expédition d'Assournirâri contre Arpad en 754; Assournirâri essaya probablement de reconquérir les peuples qui venaient de passer sous la dépendance de Shardouris. On peut placer la descente de celui-ci en Syrie vers 756 ou 755, et ses guerres contre la Mélitène vers 758 ou 757, sans trop d'erreur.

années le ferme appui de l'Ourartou et le pivot de sa domination en Syrie. Assournirâri voulut, nous le savons, en rappeler au début, mais sa tentative de 754 n'aboutit pas et accusa simplement sa faiblesse[1] : dix ans plus tard, Carchémis, le Gourgoum, le Koummoukh, le Samalla, l'Ounki, le Qouî, tout ce qu'il y avait d'Araméens et de Khâti entre l'Euphrate et la mer, obéissait, comme l'Agousi, aux ordres de Shardouris[2]. La tentation devait être grande



UNE ÉCHAPPÉE SUR LA STEPPE ASIANIQUE[3].

pour ce prince de reprendre à son compte la politique des souverains ninivites et de pousser sa pointe vers Hamath, vers Damas, vers la côte phénicienne, vers ces pays d'Israel et de Juda qui confinaient presque à l'Égypte lointaine. La promptitude des succès qu'il achevait de remporter aux pieds du Taurus et de l'Amanus lui était de bon augure pour ce qu'il songerait à entreprendre dans les vallées de l'Oronte ou du Jourdain. Les peuples du Centre et du Sud, s'ils avaient moins souffert de l'ambition ninivite que ceux du Nord, avaient subi pourtant des épreuves redoutables pendant le siècle qui venait de s'écouler :

1. Cf., au sujet de cette expédition, ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 112, de cette *Histoire*.
2. L'étendue *à minimâ* du domaine de Shardouris en Syrie peut être déduite de l'énumération des *alliés* que Tiglatphalasar lui prête en 743, dans les *Annales*, l. 59-62, cf. *Tablettes*, recto, l. 45-46.
3. *Dessin de Boudier, d'après une photographie d'Alfred Boissier.*

l'abaissement de l'Assyrie leur avait-il permis de recouvrer leurs esprits ou demeuraient-ils si faibles encore qu'ils dussent offrir une proie facile au premier envahisseur?

La défaite que Rammânnirâri avait infligée à Mari en 803[1] avait diminué fort peu le prestige de Damas. L'autorité qu'elle exerçait des sources du Litany au torrent d'Égypte reposait maintenant sur des fondements si solides qu'une malechance passagère ne suffisait plus à l'ébranler. Si le monarque assyrien, s'acharnant sur elle, eût reparu sous ses murs l'année d'après et ne l'eût plus lâchée qu'il n'eût écrasé ses armées ou rué bas ses murailles, alors sans doute Israel, les Philistins, Juda, Édom, Ammon, la sentant absorbée par le soin de sa sûreté, auraient oublié de quelle brutalité Hazael les avait malmenés et repris assez de confiance en eux pour regimber sous le joug : Rammânnirâri ne revint point, et les princes, qui peut-être un moment avaient espéré en lui, ne se départirent pas de leur immobilité. Joakhaz de Juda et Joas d'Israel continuèrent à payer le tribut, puis ils moururent à un an de distance, Joakhaz en 797, Joas en 796, le premier de maladie, le second sous le poignard d'un assassin[2]. Leurs enfants furent d'abord comme eux la chose de Damas, Joas dans Israel, Amaziah dans Juda, mais bientôt, les circonstances aidant, ils secouèrent leur inertie et infusèrent de la vigueur, chacun à son royaume. Mari avait eu pour successeur un Benhadad, né comme lui de Hazael[3], et peut-être le changement de souverain s'était-il accompli au milieu de révolutions qui avaient énervé Damas : Joas se révolta, défit Benhadad près d'Aphek et dans trois autres rencontres, mais il ne réussit pas à affranchir sa nation complètement, et le territoire d'au delà le Jourdain resta aux mains des Syriens[4]. On contait qu'avant de s'embarquer dans cette aventure, il avait consulté le vieil Élisée, couché déjà sur son lit d'agonie. Il avait pleuré de le voir à l'extrémité, et il s'était penché sur lui en criant : « Mon père, mon père! Char d'Israel et sa cavalerie! » Le prophète lui commanda de prendre un arc et des flèches et de tirer par la fenêtre vers l'Orient. « Il tira donc, et Élisée dit : « Une flèche

1. Cf. à ce sujet ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 102, de cette *Histoire*.
2. *II Rois*, *XII*, *20-21*, *XIII*, *9*; cf. *II Chroniques*, *XXIV*, *22-26*, où la mort de Joas est donnée comme une des conséquences de l'invasion syrienne (cf. t. III, p. 101, de cette *Histoire*), et comme un châtiment pour l'assassinat des fils de Ioïadah.
3. *II Rois*, *XIII*, *24-25*. Winckler pense, comme on l'a vu (cf. t. III, p. 102, note 1, de cette *Histoire*), que Mari et Benhadad, fils de Hazael, ne forment qu'un seul et même personnage.
4. *II Rois*, *XIII*, *25*. C'est à Joas qu'on rapporte d'ordinaire l'expression *sauveur* du passage *II Rois*, *XIII*, *5*; Winckler préfère l'appliquer au roi d'Assyrie (*Geschichte Israels*, t. I, p. 154). Le texte biblique ne dit pas explicitement que Joas ne réussit pas à reconquérir sur les Syriens les cantons de Galaad, mais il affirme qu'il leur enleva les villes que Hazael « avait prises dans la guerre des mains de Joakhaz, son père ». Rama de Galaad et les villes annexées antérieurement à Joakhaz demeurèrent donc aux mains de Benhadad; cf. Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 570.

« de salut contre les Syriens et tu vaincras les Syriens à Aphek jusqu'à les « détruire. » Puis il reprit : « Saisis les flèches, » et le roi les saisit; puis il dit : « Frappe contre terre, » et le roi frappa trois fois et il s'arrêta. Et l'homme de Dieu se mit en colère contre lui, et lui dit : « A frapper cinq ou six fois, « tu eusses vaincu les Syriens jusqu'à les détruire, mais maintenant tu ne les « vaincras que trois fois[1]. » Amaziah de son côté avait dispersé les Édomites dans la Vallée du Sel, sur l'un des anciens champs de bataille de David, et il avait enlevé Séla leur capitale[2]. Enivré par son succès, il se crut de taille à briser le lien de vasselage qui l'enchaînait à Israel, et il envoya défier Joas dans Samarie. Celui-ci, étonné de pareille audace, lui répondit par une parabole : « Le chardon qui était au Liban manda au cèdre qui est au Liban, disant : « Donne ta fille pour femme à mon fils. » Mais une bête sauvage qui est au Liban passa, et elle foula le chardon aux pieds. Parce que tu as féru Édom rudement, ton cœur s'est exalté. Contente-toi de ta gloire, et clos-toi dans ta maison, car pourquoi soulèverais-tu le mal dont tu périrais, toi, et Juda avec toi? » Ils se rencontrèrent près de Bethshemesh, à la lisière de la plaine philistine. Amaziah eut le dessous et tomba au pouvoir de son rival. Joas entra dans Jérusalem et la démantela sur une longueur de quatre cents coudées, depuis la Porte d'Éphraim jusqu'à la Porte de l'Angle; il pilla le temple comme s'il se fût agi non de Jahvèh mais d'un dieu paien, exigea des otages avant de libérer son captif, puis retourna à Samarie, où il s'éteignit bientôt après (781)[3]. Jéroboam II acheva la restauration que son père avait eu le temps d'ébaucher à peine : il maintint sa suzeraineté sur Amaziah d'abord, puis, quand celui-ci eut été assassiné à Lakhish (764)[4], sur le jeune Azariah[5]. Damas avait déchu depuis l'échec de Benhadad auprès d'Aphek, et Hadrakh, sortie soudain de l'obscurité, lui avait fermé entièrement la vallée de l'Oronte. Une expédition de Salmanasar IV, en 773, la précipita, ce semble, plus bas qu'elle n'avait jamais été[6] : Jéroboam put lui ravir presque sans lutte les villes qu'elle avait usurpées au temps de Jéhu, et Galaad fut soustrait enfin à la servitude qui pesait sur lui depuis plus d'un siècle. La tradition affirmait même qu'Israel avait reconquis

1. *II Rois, XIII, 14-19.*
2. *II Rois, XIV, 7*; cf. *II Chroniques, XXV, 11-12.* Séla fut rebâtie et reçut de ses maîtres hébreux le nom de Ioktéel. La soumission du pays ne fut pas complète, car plus loin l'auteur hébreu attribue la conquête d'Élath au roi Azariah, fils d'Amaziah (*II Rois, XIV, 22*).
3. *II Rois, XIV, 8-16*; cf. *II Chroniques, XXV, 17-24.*
4. *II Rois, XIV, 19-20*; cf. *II Chroniques, XXV, 27-28.*
5. Les textes hébreux ne disent rien de cette soumission de Juda à Jéroboam II; il faut en admettre la réalité au moins pour la première moitié du règne d'Azariah, comme la conséquence nécessaire des événements accomplis sous les règnes précédents.
6. Cf. à ce sujet ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 110-111, de cette *Histoire*.

au Nord les territoires que David avait possédés, la Bekaa, Hamath, Damas, et peut-être en effet ses rivaux, menacés de loin par l'Assyrie, serrés de près par Hadrach, firent-ils auprès de lui quelqu'une de ces démarches où les monarques de l'Orient aimaient à reconnaître une marque de soumission. Les petits États du Sud, qui s'étaient inclinés devant Hazael aux jours de sa prospérité, reportèrent leur hommage sur Israel, Ammon, les tribus bédouines du Haouran, et, à l'extrémité opposée du royaume, les Philistins[1]; Moab seul opposa une résistance sérieuse. Il était demeuré indépendant depuis le règne de Mésha, et les guerres qui avaient désolé le reste de la Syrie étaient passées à côté de lui sans l'effleurer. Il paya en une fois la rançon de sa longue prospérité. Jéroboam fondit sur ses villes comme le lion, et les détruisit l'une après l'autre, Ar de Moab, Kir de Moab, Dibon, Médeba, Hesbon, Elhalé. L'armée entraina une partie de la population dans sa débâcle, et tous ensemble ils s'enfuirent à travers les solitudes qui encadrent le bassin méridional de la Mer Morte. Arrivés à la frontière d'Édom, ils implorèrent un asile, mais le roi de Juda, à qui les vallées édomites appartenaient, n'osa pas recueillir ces vaincus de son suzerain, et l'un de ses prophètes, oubliant la haine contre Israel dans l'assouvissement de la haine contre Moab, salua leur détresse d'un hymne de joie. « Je vous arroserai de mes larmes, Hesbon et Elhalé, car un cri est tombé sur votre récolte et sur votre maison. Et la gaieté et l'allégresse ont disparu des champs fertiles, et dans les vignes on ne chante pas, on ne pousse plus des cris joyeux; celui qui foulait ne foule plus le vin dans le pressoir, mais j'ai fait taire le cri du pressoir. C'est pourquoi mes entrailles mènent un bruit sourd au sujet de Moab, comme une harpe, et mon cœur au sujet de Kir-Hérès. Et il adviendra, quand Moab se présentera, se fatiguera sur les hauts-lieux, et qu'il entrera pour prier dans le sanctuaire de son dieu, il ne prévaudra pas[3]! »



SPÉCIMENS DE POTERIES HÉBRAIQUES[2].

1. Les conquêtes de Jéroboam II sont indiquées très sommairement dans *II Rois*, *XIV*, *25-28*; cf. *Amos*, *VI*, *14*, où les expressions employées par le prophète impliquent la possession de tout l'ancien royaume de David, y compris Juda, pour l'époque à laquelle il écrit.

2. *Dessin de Faucher-Gudin*, *d'après les croquis de* WARREN, *Plans*, *Elevations*, *Sections*, pl. XLV.

3. *Isaie*, *XV*, *1-9*, *XVI*, *1-12*. Cette prophétie, qui avait été prononcée sur Moab, « dans les vieux jours », et qu'Isaie s'appropria (*XVI*, *13-14*), a été attribuée par Hitzig (*des Propheten Jona Orakel*

Cette renaissance s'explique, comme autrefois la grandeur de David et de Salomon, moins par la vigueur propre d'Israel que par la débilité des États limitrophes. L'Égypte n'intervenait pas dans les querelles de l'Asie, l'Assyrie subissait une éclipse momentanée, Damas s'était affaissée brusquement et les cités qui aspiraient à la remplacer, Hadrakh ou Mansouati[1], se défendaient avec peine contre les retours intermittents de l'Assyrien : les Hébreux eurent la scène à eux pendant un quart de siècle, faute d'acteurs pour la leur disputer.



ISRAÉLITES DES HAUTES CLASSES AU TEMPS DE SALMANASAR III[2].

Depuis trois cents ans tantôt qu'ils vivaient en monarchie, ils avaient adopté presque du tout les mœurs et la législation des peuples sur lesquels ils dominaient et de ceux qui les entouraient librement. Le gros de la nation se livrait à la culture et à l'élevage des bestiaux, et préférait loger sous la tente, durant la meilleure partie de l'année, lorsque la guerre ne l'en empêchait point[3]. L'industrie était peu développée, sauf celle du potier[4] ou celle du forgeron[5], et le commerce

über Moab, 1831) à Jonah, fils d'Amittaï, de Gath Hefer, qui vivait en effet sous Jéroboam II (*II Rois*, *XIV*, *25*). On s'accorde aujourd'hui pour y reconnaître l'œuvre d'un prophète judéen anonyme, et le plus ancien morceau authentique qui nous soit parvenu de la littérature prophétique (CORNILL, *Einleitung in das Alte Testament*, 2e éd., p. 141-142, DRIVER, *Introduction to the Literature of the Old Testament*, 5e éd., p. 202-203).

1. Voir ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. III, p. 100, note 2, 111, de cette *Histoire*.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un des bas-reliefs de l'Obélisque Noir*; cf. LAYARD, *the Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 55.

3. Cf. le passage *II Rois*, *XIII*, *5* : « Et les Enfants d'Israel habitèrent dans leurs tentes comme auparavant ». Bien que le mot *ôhel* ait pris dès lors la valeur plus générale d'*habitation*, il semble bien que le contexte exige ici pour lui le sens ancien de *tente*.

4. Les poteries sont mentionnées *II Samuel*, *XVII*, *28*; on en a trouvé dans les ruines de Jérusalem et de Lakish de nombreux fragments qui remontent à l'époque royale.

5. La légende de Toubal-Kaïn (*Genèse*, *IV*, *22*) montre l'antiquité de l'art du forgeron chez les Israélites : le forgeron est en effet presque le seul artisan qu'on rencontre parmi les tribus nomades.

se trouvait presque entier aux mains des étrangers. On rencontrait pourtant des marchands hébreux en Égypte[1], à Tyr, dans la Cœlé-Syrie, et ils étaient assez nombreux à Damas pour y avoir sollicité la concession d'un bazar spécial, analogue à celui que les Damasquins habitaient de longue date dans Samarie[2]. Les rois avaient encouragé de leur mieux ce goût naissant pour le trafic. Les complications de la politique syrienne les retenaient seules d'imiter Salomon et de nouer des relations par mer avec les pays célèbres d'Ophir, en concurrence avec les Phéniciens ou sous leur direction. Josaphat, pourtant, rassuré par son alliance avec la maison d'Omri, essaya, nous l'avons dit, des croisières lointaines, mais on ne transforme pas des paysans en matelots du jour au lendemain, et le bateau qu'il construisit à Éziôngaber se brisa avant d'avoir quitté le port[3]. Les villes présentaient à peu près l'aspect des antiques cités cananéennes. L'influence égyptienne prédominait encore dans leur architecture, ainsi qu'on le voit par ce qui subsiste des murs de Lakish[5], et elles étaient fortifiées de manière à braver les machines et le blocus, non seulement les capitales comme Jérusalem, Tirzah ou Samarie, mais celles



PAYSANS DE JUDA[4].

1. Les notions exactes que les premiers rédacteurs des traditions contenues dans la Genèse et dans l'Exode possèdent sur l'Égypte prouvent que les marchands hébreux devaient fréquenter ce pays de façon suivie vers le moment qui nous occupe.

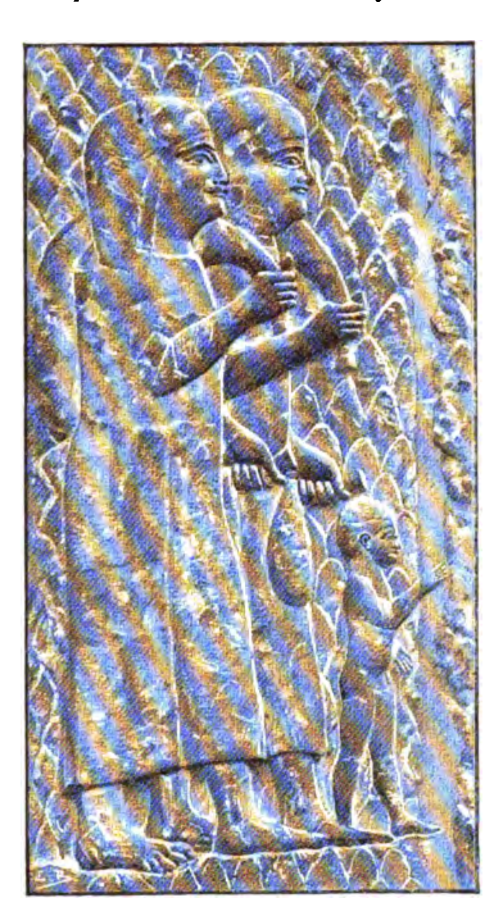
2. *I Rois*, XX, 34; cf. ce qui est dit plus haut sur ce sujet, au t. II, p. 781, 786, de cette *Histoire*.

3. *I Rois*, XXII, 49-50, *II Chroniques*, XX, 35-37; cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. III, p. 80, de cette *Histoire*.

4. *Dessin de Boudier, d'après* LAYARD, *Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 23. Ces figures sont empruntées au tableau qui montre Sennachérib recevant la soumission de Juda devant Lakish; cf. l'ensemble du tableau plus bas, au troisième chapitre du t. III de cette *Histoire*.

5. FLINDERS-PETRIE, *Tell el Hesy*, p. 23-27; cf. la vignette reproduite au t. II, p. 747, de cette *Histoire*. Pour l'aspect et les défenses des villes cananéennes, voir ce qui est dit au t. II, p. 127-130.

qui commandaient une route ou qui défendaient un défilé, un passage de rivière, l'entrée ou les issues d'une plaine fertile : on les comptait à la dizaine sur la frontière des deux royaumes ou dans les portions du territoire le plus menacées par Damas, par Moab, par Édom, par les Philistins[1]. La vie y courait sensiblement du même train qu'à Arpad, à Sidon, à Gaza, et le costume, l'habitation, les usages de la noblesse ou de la bourgeoisie ne devaient pas y différer grandement de ce qu'ils étaient chez les classes correspondantes de la Syrie. Les hommes portaient par-dessus la tunique à franges le cafetan à manches courtes ouvert sur le devant, le bonnet bas, les sandales ou les pantoufles de cuir souple[2]; ils se frisaient la barbe et les cheveux, se fardaient les yeux et les joues, se chargeaient de bijoux, et leurs femmes pratiquaient tous les raffinements que la mode avait introduits dans les harems de Damas, de Tyr ou de Ninive[3]. Les descendants des anciennes familles avaient hérité des domaines spacieux dont les revenus alimentaient leur luxe; les autres le nourrissaient par des moyens souvent inavouables, par l'usure, par la corruption, par la violence effrénée contre des voisins incapables de les repousser. Le roi lui-même prêchait d'exemple, et il ne craignait pas d'assassiner un de ses sujets pour s'emparer d'un quartier de vigne qui lui convenait[5] : quoi d'étonnant si les nobles d'Éphraim « vendent le juste pour



FEMMES ET ENFANT DE JUDA[4].

1. *II Chroniques*, *XI*, *6-10*, où sont énumérées les villes fortifiées par Roboam : Bethléhem, Étam, Tékoa, Bethzour, Shokoh, Adoullam, Gath, Marésha, Ziph, Adoraïm, Lakish, Azéka, Zorâ, Aïalon, Hébron.

2. Le cafetan qu'on y voit paraît répondre au *meïl* des textes bibliques (*I Samuel*, *II*, *19*, *XVIII*, *4*, etc.).

3. *Isaïe*, *III*, *16-24*, décrit par le menu l'attirail entier de bijoux, de fards et de vêtements que les femmes à la mode de Jérusalem exigeaient, dans le dernier tiers du huitième siècle.

4. *Dessin de Boudier*, *d'après le même document qui a servi à établir la vignette précédente*.

5. Cf. l'épisode connu de Nabôth et d'Akhab dans *I Rois*, *XXI*.

de l'argent et le pauvre pour une paire de sandales[1]? » s'ils exigent de lui des charges de blé, et s'ils « font fléchir son droit », lorsqu'ils siègent en jury « à la porte des villes »[2]? Du haut en bas de l'échelle sociale, le plus fort ou le plus riche pressurait à discrétion le plus faible ou le plus misérable, sans que celui-ci eût recours contre lui, si ce n'est auprès du roi[3]. Par malheur, le roi, quand il n'était pas le premier des oppresseurs, avait rarement les ressources nécessaires à faire respecter sa justice. Il était le chef de la maison la plus influente qu'il y eût en Juda ou en Israel, chef désigné par Jahvéh, sacré par les prêtres ou par les prophètes de Jahvéh pour être le prêtre de Jahvéh[4], et il était maître dans sa ville, à Jérusalem ou à Samarie, mais son autorité cessait bientôt au delà des murs. Ce n'était pas l'antique organisation par clans qui le gênait, car les tribus secondaires avaient renoncé presque complètement à leur individualité politique. Elles avaient été disloquées par l'institution de provinces qui dérivaient des districts financiers de Salomon, et elles s'étaient effacées devant les deux maisons d'Éphraïm et de Juda[5]; mais les grands possesseurs de biens, ceux surtout qui avaient reçu l'investiture royale, jouissaient chacun dans sa circonscription d'un pouvoir presque illimité. Ils étaient astreints au service militaire et à la corvée, payaient au Trésor quelques redevances insignifiantes[6]; pour le reste, ils étaient seigneurs absolus sur leurs domaines, et le souverain, s'il voulait exiger d'eux une taxe ou une marque d'obédience qui leur déplaisait, était contraint de les leur imposer par la force. Il avait pour cela son armée permanente distribuée en gros dans les places frontières, mais dont l'élite, concentrée autour de la résidence, constituait sa garde. On y comptait des corps entiers de mercenaires étrangers, comme ces Crétois ou ces Cariens qui, depuis David, veillaient sur le roi de Juda[7]; les milices, recrutées exclusivement parmi les propriétaires fonciers, s'y joignaient en temps de guerre[8], et le tout, aux ordres d'un homme énergique, formait un

1. *Amos*, *II*, *6*.
2. *Amos*, *V*, *11-12*.
3. *II Rois*, *VI*, *26-30*, *VIII*, *3-8*, où, dans les deux cas, c'est une femme qui en appelle au roi. Cf., pour l'époque de David et de Salomon, les passages *II Samuel*, *XIV*, *1-20*, et *I Rois*, *III*, *16-27*.
4. Cf. l'onction donnée à Saul (*I Samuel*, *IX*, *16* et *X*, *1*, *XV*, *1*), à David (*I Samuel*, *XVI*, *1-3*, *12-13*), à Salomon (*I Rois*, *I*, *34*, *39*, *45*), à Jéhu (*II Rois*, *IX*, *1-10*), et la comparer avec l'onction que les prêtres recevaient au moment de leur consécration au Sacerdoce (*Exode*, *XXIX*, *7*, *XXX*, *22-33*; cf. *Lévitique*, *VIII*, *12*, *30*, *X*, *7*).
5. Sur les districts de Salomon, cf. ce qui est dit plus haut, au t. II, p. 738-739, de cette *Histoire*.
6. *I Rois*, *XV*, *22* (cf. *II Chroniques*, *XVI*, *6*) où le roi Asa « convoqua tout Juda : personne n'était exempté ». Il s'agissait, comme on sait, de démolir la forteresse de Rama dont la construction avait été commencée par Baësha (cf. t. II, p. 779, de cette *Histoire*).
7. Les Cariens ou les Crétois sont mentionnés encore dans l'histoire d'Athalie (*II Rois*, *XI*, *4*).
8. On calcule, d'après le tribut payé par Ménakhem à Phoul (*II Rois*, *XV*, *19-20*), que les propriétaires de biens-fonds, et par suite les hommes astreints à la milice, atteignaient le nombre de 60 000

host capable de se mesurer sans désavantage avec les soldats de Damas, d'Édom ou de Moab, même avec ceux de l'Égypte ou de l'Assyrie. Le prince régnant était le général-né, mais le commandant de ses bandes, le *shar zaba*, le suppléait souvent, de même qu'aux jours de David, et devenait de ce fait le personnage le plus important du royaume. Plusieurs de ces officiers avaient déjà tourné contre leur chef les troupes que celui-ci leur avait confiées, et leurs révoltes couronnées de succès avaient amené à diverses reprises un changement de dynastie, au moins dans Israel : Omri était *shar zaba* lorsqu'il se déclara contre Zimri, l'assassin d'Éla, et Jéhu remplissait la même fonction lorsque Élisée le délégua pour détruire la maison d'Omri[1].

C'était, somme toute, la constitution des nombreux États qui se partageaient le sol de la Syrie, et l'histoire intérieure de Juda ou d'Israel nous donne l'image assez exacte des révolutions qui troublaient vers la même époque Damas, Hamath, Carchémis, Arpad, les principautés de l'Amanus et du Liban. Il semble toutefois que nulle de celles-ci n'eût une vie littéraire ou religieuse très intense. Elles possédaient leurs archives, où les documents relatifs à leur passé étaient entassés, leurs rituels de théologie et de culte, leurs recueils d'hymnes ou de chants populaires; rien de cela n'a survécu, et de très rares inscriptions ont seules échappé à leur ruine, pour nous montrer qu'elles avaient adopté presque toutes l'alphabet inventé par les Phéniciens[2]. Israel, instruit aux lettres à leur école, n'avait pas tardé à écrire lui aussi ce qu'il se rappelait de ses destinées, depuis la création du monde jusqu'au temps présent. Dès le début de l'époque royale, ses scribes avaient réuni dans le *Livre des Guerres de Jahvéh*, dans le *Livre du Juste*, dans d'autres ouvrages dont nous ne connaissons point les titres, des rythmes de date différente, où des poètes sans nom avaient célébré ses victoires et les hauts faits de ses héros, la Chanson du Puits, l'Hymne de Moise, l'Ode triomphale de Déborah, la Bénédiction de Jacob[3]. Il avait à sa disposition des récits qui lui conservaient le souvenir de ce

en Israel du temps de ce prince (Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 449; cf. Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 576, note 4), les autres étaient exempts du service militaire.

1. Cf. pour la révolte d'Omri ce qui est dit au t. II, p. 779, et pour celle de Jéhu ce qui est dit au t. III, p. 84-85, de cette *Histoire*.

2. Cf., outre l'inscription de Mésha citée plus haut (t. III, p. 81, de cette *Histoire*), les inscriptions araméennes de Zindjirli (*Ausgrabungen in Sendschirli*, t. I, p. 55-84, et pl. VII-VIII), et de Nérab (Clermont-Ganneau, *Études d'Archéologie Orientale*, t. II, p. 182-223).

3. Les livres du *Juste* et des *Guerres de Jahvéh* paraissent dater du IXe siècle (Wildeboer, *die Litteratur des Alten Testaments*, p. 73); comme le second est cité dans l'Élohiste, la compilation n'en saurait être postérieure aux débuts du VIIIe siècle (Cornill, *Einleitung in das Alte Testament*, 2e éd., p. 69). Les témoignages antiques n'attribuent expressément au *livre des Guerres de Jahvéh* que le passage *Nombres, XXI, 14b-15*, mais les modernes y joignent le *Chant de la source* (*Nombres, XXI, 17b-18*), et le Chant de victoire sur Moab (*Nombres, XXI, 27b-30*). On connait, comme ayant

qui était arrivé au temps des Juges[1], puis, lorsque la royauté avait succédé au régime patriarcal des Juges, des mémoires relatifs à l'Arche de Jahvéh et à ses aventures, à Samuel et à Saul, à David, à Salomon[2], sans préjudice des pièces officielles que les historiographes de cour n'avaient cessé de produire et d'accumuler depuis lors[3]. Il se peut que plusieurs auteurs se fussent exercés déjà à composer avec ces éléments la Geste de Jahvéh et de ses fidèles, lorsque, dans la seconde moitié du IXe siècle, peut-être sous Josaphat, un homme de Juda s'avisa de la rédiger à son tour[4]. Il disait comment Dieu, après avoir tiré l'univers du néant, s'était choisi son peuple et l'avait guidé parmi mille épreuves à la conquête de la Terre Promise. Il exposait, chemin faisant, l'origine des tribus apparentées aux Enfants d'Israel, et les conventions conclues par Jahvéh avec Moise au désert d'Arabie; s'il admet les légendes qui s'attachaient aux vieux sanctuaires du Nord et de l'Est, Sichem, Béthel, Pniél, Makhanaîm, Soukkot, c'est à Hébron, dans Juda, qu'il fixe la résidence principale d'Abraham et de sa famille. Il emploie un style simple, précis, mais d'une grâce et d'une vivacité singulières : le détail y reste toujours sobre, juste, caractéristique, la narration court de scène en scène sans jamais se ralentir ni se grever d'éléments inutiles, le dialogue y est d'un naturel achevé et s'élève avec aisance du ton de la conversation familière à celui de l'éloquence passionnée. Il ne se propose pas uniquement de compiler les annales de sa nation : il veut

appartenu au *Livre du Juste*, le *Chant de l'Arc* (*II Samuel, I, 19-27*; cf. t. II, p. 720-721 de cette *Histoire*), le Chant de Victoire de Josué sur les Amorrhéens (*Josué, X, 13*), très probablement le couplet récité par Salomon au moment de la dédicace du temple (*I Rois, VIII, 12-13*, placé par les Septante derrière le verset 53); il a pu renfermer également le Chant de Déborah (cf. t. II, p. 687-688, de cette *Histoire*) et la *Bénédiction de Jacob* (*Genèse, XLIX, 1-27*).

1. Wellhausen le premier a admis l'existence d'un *Livre des Juges* antérieur à l'époque du Deutéronome (BLEEK-WELLHAUSEN, *Einleitung in das Alte Testament*, 4e éd., § 92), et son opinion a été adoptée par Kuenen (*Hist.-Kritik. Onderzoek*, t. I, § 19, 11), par Driver (*an Introduction to the Literature of the Old Testament*, p. 157-158). Ce Livre aurait été utilisé par les deux historiens du IXe-VIIIe siècle, dont il va être question; certains des récits, l'histoire d'Abimélek, et peut-être celle d'Ahoud, y auraient été insérés d'après un écrit de la fin du Xe ou du commencement du IXe siècle.

2. L'histoire des révolutions survenues dans la famille de David (*II Samuel, IX-XX*; cf. t. II, p. 734-736, de cette *Histoire*) présente un tel caractère d'authenticité, qu'on a pu l'attribuer à un contemporain, peut-être à Akhimaas, fils de Zadok (*II Samuel, XV, 27*), qui fut mêlé aux événements (KLOSTERMANN, *die Bücher Samuelis und Könige*, p. XXXII sqq.). Sans insister sur ce point, on admet généralement l'existence de deux ou trois livres rédigés peu après le schisme des Tribus et contenant, en une sorte d'épopée, l'histoire des deux premiers rois; l'un de ceux qui traitaient de Saul, par exemple, aurait été écrit sous Jéroboam Ier (KITTEL, *Geschichte der Hebræer*, t. II, p. 32).

3. Les deux listes qui nous ont conservé les noms des principaux personnages de l'entourage de David citent un Josaphat, fils d'Akhiloud, qui était *mazkîr*, c'est-à-dire chargé de la chancellerie royale (*II Samuel, VIII, 16*, et *XX, 24*); il conservait encore son emploi sous Salomon (*I Rois, IV, 3*). Sur la part qui peut revenir à ces personnages dans ce que nous connaissons de l'histoire des deux royaumes, voir le résumé très net de CORNILL, *Einleitung in das Alte Testament*, 2e éd., p. 124-125.

4. La date approximative de la composition et l'origine de ce premier *jahviste* fournissent encore matière à discussion. Reuss (*Geschichte des Alten Testaments*, 2e éd., p. 219 sqq.) et Kuenen (*H. C. Onderzoek*, t. I, § 13, n° 9), pour ne citer que ceux-là, pensent que le Jahviste est originaire du royaume septentrional; j'ai suivi l'opinion contraire défendue par Dillmann, par Stade, par Wellhausen, par Budde, et par la plupart des critiques contemporains.

l'instruire en lui marquant comment le péché est entré en ce monde par la désobéissance aux ordres d'en haut, et comment l'homme, toujours heureux lorsqu'il suit les lois de l'Alliance, se perd aussitôt qu'il les transgresse ou qu'il néglige de les respecter. Et Jahvéh est pour lui une divinité des plus concrètes, un être supérieur aux autres êtres, mais construit comme eux et mû par leurs passions. Il s'irrite, se calme, s'afflige, se repent[1]. Lorsque les descendants de Noé bâtissent une tour et une ville, il vient pour examiner leurs travaux de près et, après avoir jugé de l'état des lieux, il confond leur langage, ce qui les empêche d'aller plus avant[2]. Un peu plus loin, il veut conférer une faveur à son serviteur Abraham; il lui apparaît sous la figure humaine, boit et mange avec lui[3]. Sodome et Gomorrhe ont commis des crimes abominables, « si bien que le cri contre elles est augmenté et que leur péché est aggravé » : avant de les punir, il déclare à Abraham qu'il descendra et qu'il verra s'ils ont agi vraiment selon le cri qui en est monté jusqu'à lui, « et si non je le saurai[4] ». Ailleurs il lutte une nuit entière avec Jacob[5], ou il se précipite sur Moise afin de le tuer, mais Séphora l'apaise en lui jetant le prépuce sanglant de son fils[6]. Ce livre, tout imprégné de l'esprit des prophètes et rédigé peut-être dans une de leurs écoles, ne comprenait pourtant qu'une partie de ce qu'on répétait, et beaucoup de traditions flottaient de bouche en bouche qu'il avait négligées; la façon trop matérielle dont il se figurait les choses ne répondait pas d'ailleurs aux conceptions plus raffinées qui prévalaient déjà de la divinité. Plusieurs versions interpolées et modifiées de sa chronique circulaient moins d'un siècle après l'apparition[7], lorsqu'un scribe qui florissait dans Éphraïm, sous Jéroboam II, s'empara du sujet et le traita de façon nouvelle[8]. Il

1. *Exode, IV, 14,* et *XXXII, 10,* irritation de Jahvéh contre Moise et contre Israel; *Genèse, VI, 6-7,* où il s'afflige et s'en veut à lui-même d'avoir créé l'homme, et *Exode, XXXII, 14,* où il se repent d'avoir médité la ruine d'Israel. La collection de ces expressions et d'autres analogues qu'on rencontre dans les fragments de ce premier auteur, se trouve dans Dillmann, *die Genesis,* p. 46.

2. *Genèse, XI, 5-8.*

3. *Genèse, XVIII* (cf. l'abrégé de ce récit plus haut, au t. II, p. 68, de cette *Histoire*). — 4. *Genèse, XIX.*

5. *Genèse, XXXII, 24-25*; cf. l'abrégé de ce récit plus haut, au t. II, p. 69, de cette *Histoire.*

6. *Exode, IV, 24-26.*

7. Schrader et Wellhausen avaient remarqué dans l'Histoire primitive de l'humanité, telle que le Jahviste la raconte, des contradictions qui ne permettent pas d'en conserver l'unité, et dont on ne peut attribuer l'origine à une influence de l'Élohiste, celui-ci n'ayant pas compris cette histoire dans son livre. Budde a montré que l'œuvre primitive ne connaissait pas le Déluge, et qu'elle faisait remonter à Cain l'origine de tous les peuples, même celle d'Israel, et il a distingué dans les débuts de la Genèse les restes d'un premier Jahviste, J^1. Un second Jahviste, J^2, venu entre 800 et 700, aurait ajouté à la rédaction du premier des traits empruntés à la tradition babylonienne, le Déluge, l'histoire de Noé et de Nemrod, etc. Enfin, un troisième Jahviste aurait fondu les deux rédactions, en prenant J^2 pour base de son travail. Cf. Budde, *die Biblische Urgeschichte,* p. 455-520, où tout le système de l'auteur est résumé; un *Appendice,* p. 521-531, donne un texte hypothétique de J^1.

8. La date de l'Élohiste et son origine n'ont pas soulevé moins de discussions que celles du Jahviste: l'opinion la plus répandue reconnaît en lui un écrivain né dans le royaume du Nord, et le fait vivre vers 750 (Stade, *Geschichte des Volkes Israel,* t. I, p. 59).

laissait de côté la légende primitive de l'humanité, que ses prédécesseurs avaient développée avec amour, et il ne reportait pas son regard au delà de l'âge d'Abraham[1]; puis, il trahissait son origine par la préférence qu'il accordait à ce qui flattait l'amour-propre des clans du Nord. Joseph est à ses yeux le plus noble des fils de Jacob, celui devant qui les autres devront s'incliner comme devant un roi; le principal après Joseph est Rouben, auquel il attribue le droit d'aînesse et non plus à Juda[2]. Il groupe ses personnages autour des sanctuaires d'Israel, Béthel et Sichem : Abraham lui-même nous est dépeint comme résidant non pas à Hébron, c'est-à-dire en Juda, mais à Béershéba, qui était l'un des lieux de pèlerinage les plus vénérés par les dix tribus[3]. En quoi il se sépare surtout de son devancier, c'est dans l'idée qu'il se forge de la divinité. Dieu est, chez lui, fort éloigné de l'humanité. Il ne se dévoile plus en tout temps, en toute place, mais il agit la nuit et il se manifeste en rêve, ou, si les circonstances exigent une intervention effective, il se borne à dépêcher ses anges au lieu de se déranger lui-même[4]. Aussi bien, le cas se présente rarement, et en général il aime mieux accomplir ses desseins par le moyen des hommes, sans que ceux-ci s'en doutent et parfois contre leur désir franchement exprimé[5]. Il n'a d'ailleurs révélé son titre et sa nature que par degrés : les patriarches, Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, l'avaient appelé Élohîm, les dieux, et il avait attendu la vocation de Moïse pour livrer à ses fidèles son vrai nom qui est Jahvéh[6]. En résumé, on sent partout chez cet historien nouveau que l'esprit théologique a remplacé la ferveur populaire, et l'intérêt littéraire de son œuvre est loin de gagner à cette substitution. Le souffle lui manque ainsi que l'émotion et l'art d'animer ses personnages; la narration languit, l'intérêt baisse, et le langage traîne souvent sans couleur ou sans force.

Et tandis que les écrivains issus des écoles prophétiques s'ingéniaient ainsi à dénombrer au peuple les bienfaits dont son dieu l'avait comblé, le peuple tendait, sinon à se désaffectionner de lui, du moins à l'accoupler avec les dieux des royaumes voisins et à encombrer son service de cérémonies et d'idées qui

1. Budde paraît avoir montré de manière décisive que l'Élohiste n'avait pas écrit l'histoire primitive de l'humanité (*Biblische Urgeschichte*, p. 493 sqq.).

2. *Genèse*, *XXXVII*, *21-22*, *29-30*, *XLII*, *22*, *37*, tandis que dans *Genèse*, *XLIII*, *3*, *8-10*, où le récit dérive du Jahviste, c'est Juda qui a le rôle principal; il est possible que dans *Genèse*, *XXXVII*, *21*, le Rouben du texte actuel ait remplacé Juda.

3. *Genèse*, *XXI*, *31*, *33*, *XXII*, *19*; pour l'importance de Béershéba en tant que lieu sacré de pèlerinage, fréquenté par les habitants du royaume septentrional, cf. *I Rois*, *XIX*, *3* et *Amos*, *V*, *5*, *VIII*, *14*.

4. *Genèse XX*, *3-8*, *XXVIII*, *11-15*, *XXXI*, *24*, *Nombres*, *XXII*, *8-12*, *20*.

5. *Genèse*, *L*, *20*, conclusion de l'histoire de Joseph : « Vous, vous aviez pensé du mal contre moi : Dieu l'a pensé en bien, pour faire comme il en est aujourd'hui, afin de conserver la vie à un grand peuple. »

6. *Exode*, *III*, *13-14*; le verset 15 est une interpolation d'époque très postérieure.

en altéraient la pureté. Le schisme irréparable en deux États indépendants avait produit ses effets sur la vie religieuse comme sur la vie politique, et divisé les dévots en deux camps hostiles. Juda n'avait jamais cessé d'ériger des autels sur les hauts-lieux, ainsi que dans les temps antérieurs à David : il s'y prosternait devant les pierres sacrées ou devant les Ashères, il s'y unissait aux *kedeshôt* en l'honneur d'Astarté, et il avait recueilli dans la maison même de Jahvéh à Jérusalem l'image en airain d'un serpent auquel il payait son hommage[1]. Toutefois, l'idée prévalait chez lui de plus en plus que le patron de la nation sainte ne pouvait avoir qu'un domicile légal, le temple construit par Salomon, et que le clergé de ce temple avait seul qualité pour y officier de manière efficace. Le roi continuait d'y consommer le sacrifice et d'y réciter la prière[2], mais le peuple ne pouvait plus y parler à Dieu que par l'intermédiaire des prêtres. Ceux-ci inclinaient eux-mêmes à fondre en une caste fermée les familles vouées depuis longtemps au sacerdoce; une tribu se constitua d'elles toutes qui prit rang parmi les tribus d'Israel et qui leur réclama pour ancêtre Lévi, l'un des douze fils de Jacob. Leur chef, choisi chez les descendants de Zadok, qui avait été le premier grand-prêtre sous le règne de Salomon, comptait au nombre des officiers principaux de la couronne, et l'on sait le rôle prépondérant que Joïadah avait joué dans la révolution qui précipita Athalie du trône[3] : il n'en demeurait pas moins encore un serviteur du souverain, au même degré que les autres dignitaires, et sa sainteté ne le préservait ni des mauvais traitements ni de la mort, lorsqu'il avait encouru le mécontentement du maître commun[4]. Il disposait d'un trésor sans cesse enflé par l'afflux des offrandes, et dont il n'usait pas toujours pour le mieux : c'était, dans les cas de détresse extrême, une ressource dernière que le roi lui empruntait afin d'éloigner un envahisseur ou de s'acheter un allié puissant[5]. Israel avait eu sa

1. Cf. ce qui est dit des pratiques idolâtres dans Juda sous Roboam et sous Abiam (*I Rois*, *XIV*, *22-24*, *XV*, *3*), et de la tolérance d'Asa et de Josaphat pour les hauts-lieux (*I Rois*, *XV*, *14*, *XXII*, *44*); à l'époque même où nous sommes arrivés, Amaziah (*II Rois*, *XIV*, *4*) et Azariah (*II Rois*, *XV*, *4*) ne songeaient nullement à les proscrire. Le serpent d'airain existait encore à la fin du VIII[e] siècle, sous le règne d'Ézéchias (*II Rois*, *XVIII*, *4*).

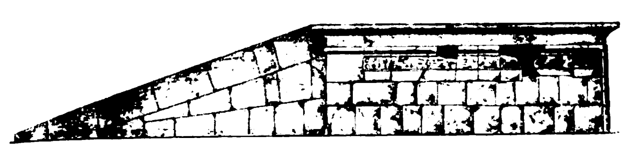
2. *II Rois*, *XVI*, *10-16*, où Akhaz est représenté sacrifiant, et donnant des instructions au grand prêtre Uriah pour la reconstruction et l'agencement de l'autel; cf. *II Chroniques*, *XXVI*, *16-21*, où des faits analogues sont racontés d'Azariah, et où la lèpre qui le frappa est représentée, selon ce qu'on croyait aux époques postérieures, comme un châtiment du sacrilège qu'il aurait commis en accomplissant lui-même le sacrifice.

3. Cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. III, p. 100-101, de cette *Histoire*.

4. Pour juger de ce qu'était encore la position relative du grand-prêtre et du roi, lire ce qui est raconté de Joïadah et de Joas (*II Rois*, *XII*, *6-16*) ou d'Uriah et d'Akhaz (*II Rois*, *XVI*, *10-16*) : une tradition disait que Zacharie avait été mis à mort par Joas (*II Chroniques*, *XXIV*, *22*).

5. Ainsi Asa pour soudoyer Benhadad contre Baêsha (*I Rois*, *XV*, *18-19*; cf. *II Chroniques*, *XVI*, *2-3*); sur certains des revenus qui alimentaient le trésor du temple et sur l'affectation spéciale qu'ils recevaient, cf. *II Rois*, *XII*, *4-5*, *7-16*, et *XXII*, *4-7*, *9*.

capitale définitive trop tard pour que la chapelle royale y devînt l'oratoire de la nation : le temple et le clergé de Samarie n'effacèrent jamais de sa mémoire le renom des oracles antiques, mais Dan, Béthel, Gilgal, Mizpa, le Carmel, le Tabor, attiraient les dévots sous le second comme sous le premier des Jéroboam[1]. Le culte s'y adressait à la forme animale de Jahvéh[2], et même les prophètes tels qu'Élie ou Élisée ne le condamnaient pas comme hétérodoxe : ils avaient bien assez de poursuivre les partisans de Baal, sans entrer en lutte ouverte avec les adorateurs du veau d'or[3]. Le sacerdoce du royaume septentrional n'exigeait de ses membres aucun lien à la famille de Lévi, mais il se recrutait dans toutes les tribus : il prélevait la dîme des moissons, se réservait le meilleur des offrandes et des victimes, défendait d'un soin jaloux la pluralité des sanctuaires[4]. Le *Livre de l'Alliance*[6] nous a conservé le règlement de l'un de ses temples, peut-être celui de Béthel, l'un des plus riches. Les prescriptions relatives au rituel y sont fort simples, et la morale y repose entière sur la loi cruelle du talion : « Vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied, brûlure pour brûlure, blessure pour blessure, meurtrissure pour meurtrissure[7] ». Presque partout, ce code minuscule devait pouvoir s'appliquer à la vie religieuse et civile de Juda aussi bien qu'à celle d'Israel ; sur un point seulement le désaccord se manifeste, lorsqu'il s'agit de l'unité de sanctuaire à laquelle le royaume du Sud commençait à prétendre : « Tu me feras, dit Jahvéh, dans un passage significatif, tu me feras un autel de terre, sur lequel tu accompliras tes



L'AUTEL ÉGYPTIEN DE DÉIR-EL-BAHARI[5].

1. Voir ce qui est dit des établissements de Jéroboam Ier à Béthel et à Dan, au t. II, p. 754-755, de cette *Histoire*. Au temps de Jéroboam II, Béthel, Gilgal et Dan sont mentionnés par *Amos, IV, 4, V, 5-6, VIII, 14*, par *Osée, IV, 15, IX, 15, XII, 12*; Mizpah est mentionnée par *Osée, V, 1*, ainsi que le Tabor. L'autel de Jahvéh sur le Carmel fut restauré par Élie (*I Rois, XVIII, 30*).

2. Les veaux d'or de Dan et de Béthel sont cités par *Amos, VIII, 14*, et *Osée, X, 5*, où Béthel est appelé Bethaven : pour le veau d'or de Samarie, cf. *Amos, VIII, 14*, et *Osée, VIII, 5-6*.

3. Kittel, *Geschichte der Hebræer*, t. II, p. 261. — 4. *Amos, IV, 4-5, V, 21-23*.

5. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la restauration de* Naville, *Déir-el-Bahari*, t. I, pl. VIII.

6. C'est le titre même qui est donné dans *Exode, XXIV, 7*, à un écrit où Moïse aurait enregistré le pacte conclu entre Jahvéh et Israel : il est conservé, avec quelques interpolations et quelques remaniements, dans *Exode, XX, 23 — XXIII, 33*. Il avait été inséré tout entier dans l'Élohiste, et il y tenait la place que le Deutéronome occupe aujourd'hui dans le Pentateuque, celle du pacte conclu entre Jahvéh et Israel, immédiatement avant le passage du Jourdain (Kuenen, *H.-C. Onderzoek*, I, § 13, n° 32). Reuss avait proposé d'y voir le code promulgué au moment de la réorganisation judiciaire de Josaphat (*Geschichte der Heiligen Schriften*, 2e éd., § 200, p. 231-233), qui est mentionnée seulement dans *II Chroniques, XVII, 7-9*, cf. *XIX, 5*; il est plus vraisemblable d'y reconnaître la *coutume*, écrite à la fin du xe ou au cours du ixe siècle, d'un des grands sanctuaires du royaume septentrional, probablement, comme le veut Oort (*Oud-Israel's Rechtswezen*, p. 19, 23), celui de Béthel.

7. *Exode, XXI, 23-25*.

holocaustes et tes oblations de prospérité, ton gros et ton menu bétail; en quelque endroit que je mette la mémoire de mon nom, j'y viendrai vers toi et je t'y bénirai. Que si tu me fais un autel de pierre, ne le taille point, car en le touchant avec le fer, tu le souillerais. Ne monte pas non plus à mon autel par des degrés, de peur que tu ne découvres ta nudité en y montant[1]. » Les patriarches et les ancêtres de la race avaient officié en plein air, sur des autels grossiers et bas, non sur des autels surhaussés, d'un travail précieux, comme ceux de Jérusalem, qui paraissent avoir ressemblé à ceux des Égyptiens : c'est l'exemple de ces grands hommes que l'auteur du *Livre d'alliance* recommande aux fidèles et non celui des lévites de Juda. Pourtant la multiplicité des hauts-lieux n'était pas sans danger : elle induisait le vulgaire à confondre son dieu avec les idoles des Cananéens, et elle favorisait la diffusion des superstitions étrangères. Les malheurs qui l'avaient accablé depuis le Schisme ne l'avaient déjà que trop porté à chercher au dehors l'appui ou les consolations qu'il ne trouvait plus chez lui. Les dieux de Damas et d'Assour qui terrassaient Gath, Calnéh, Hamath[2], ceux de Tyr et de Sidon qui prodiguaient aux Phéniciens les richesses de la mer, ceux même d'Ammon, de Moab ou d'Édom, ne valaient-ils pas mieux qu'un être toujours impuissant à protéger les siens, malgré ses promesses antiques? Une partie d'Israel prêta sa foi à ces vaillants, se prosterna devant toutes les armées du ciel, s'attroupa autour des reposoirs de Kévan, l'étoile d'El, porta les tabernacles du roi des Cieux[3], et Juda ne resta pas en arrière d'Israel. Les prophètes cependant n'envisageaient pas cette persistance de la mauvaise fortune du même œil que le commun; loin d'y apercevoir une preuve de la grandeur des autres divinités, ils y distinguaient la marque de la supériorité de Jahvéh. Jahvéh était pour eux le dieu unique, à côté de qui les dieux des paiens sont des non-dieux et n'existent point. Il aurait pu, s'il l'avait désiré, accorder son patronage à l'une des nombreuses races qu'il avait semées sur cette terre, mais, par un privilège qu'il était libre de ne pas conférer, il avait choisi Israel pour être son peuple, et il avait garanti le séjour en Canaan tant qu'Israel ne pècherait point. Israel avait péché, Israel avait suivi les idoles : ses maux étaient la punition méritée de sa trahison. Jahvéh ainsi conçu cessait d'être le dieu d'une nation pour devenir un dieu universel, et c'est bien sous l'apparence d'un dieu universel que certains au moins des prophètes le dépeignaient dès le temps de Jéroboam II[4].

1. *Exode*, XX, 24-26.
2. *Amos*, VI, 2; sur la destruction de Gath par Hazael, cf. ci-dessus, p. 101. — 3. *Amos*, V, 26-27.
4. Sur cette transformation de la conception de Dieu chez les prophètes, cf. WELLHAUSEN, *Abriss der*

Ce changement de conception dans la personne de Jahvéh coïncidait avec une modification décisive dans la manière d'être des prophètes. Ils avaient été au début de véritables hommes d'État; ils s'étaient plongés dans la politique de leur temps et souvent ils l'avaient dirigée[1], par la persuasion quand ils le pouvaient, par la violence quand la violence était le seul moyen qui leur restât de faire approuver les décrets d'en-haut. Récemment encore on avait vu Élisée comploter sournoisement contre les successeurs d'Akhab et prendre une part prépondérante à la révolution qui avait substitué la maison de Jéhu à celle d'Omri[2], mais pendant le demi-siècle qui s'était écoulé depuis sa mort, le relèvement d'Israel et sa prospérité croissante sous un roi énergique n'avaient plus fourni aux prophètes que des prétextes plus rares d'intervenir dans la conduite des affaires. Ils ne s'étaient plus adressés au prince pour le combattre, mais au peuple pour lui remontrer sa corruption et pour l'effrayer de l'ire de Jahvéh s'il persévérait dans son infidélité : la prédication spirituelle remplaçait chez eux la propagande de parti, et ils devenaient hommes de parole d'hommes d'action que leurs devanciers s'étaient montrés. Leurs discours, médités à l'avance, étaient notés par eux-mêmes ou recueillis par tel de leurs disciples pour l'édification de la postérité, dans l'espoir que les générations futures comprendraient les menaces ou assisteraient aux catastrophes que les contemporains n'auraient pas vues s'accomplir. Vers 760, Amos de Tékôa[3], né au fond de la Judée, surgit brusquement à Béthel, parmi les fêtes que les pèlerins célébraient dans le vieux temple du Jahvéh bestial, et ses premières paroles remplirent la foule de stupeur : « Les hauts-lieux d'Isaac seront désolés,

Geschichte Israel's und Juda's, dans les *Skizzen und Vorarbeiten*, t. I, p. 46 sqq., et KUENEN, *Religion nationale et Religion universelle*, p. 86 sqq.

1. Cf. le rôle de Nathan dans le complot qui porta Salomon au trône (*I Rois, I, 8* sqq.) et antérieurement dans l'histoire des amours de David avec Bethsabée (*II Samuel, XII, 1-25*). On trouve de même les prophètes Akhiah auprès de Jéroboam I (*I Rois, XI, 29-39*; cf. *XIV, 1-18, XV, 29-30*) et Shemaïah auprès de Roboam (*I Rois, XII, 22-24*), puis Jéhu fils d'Hananiah sous Baësha (*I Rois, XVI, 1-4, 7, 12-13*), Michée, fils de Jimla et Zédékiah sous Akhab (*I Rois, XXII, 5-28*), sans parler de ceux dont la mention ne se rencontre que dans les *Chroniques*, Azariah, fils d'Oded (*II Chroniques, XV, 1-8*) et Hananiah auprès d'Asa (*II Chroniques, XVI, 7-10*), Jakhaziel (*II Chroniques, XX, 14-19*) et Éliézer, fils de Dodavah (*II Chroniques, XX, 37*) sous Josaphat. Il n'y a pas trace d'écrits composés par ces premiers prophètes avant une époque très tardive : mais, dans les *Chroniques*, à côté d'une lettre d'Élie à Joram de Juda (*II Chroniques, XXI, 12-15*), on cite le Midrash d'Iddo (*II Chroniques, XIII, 22*) sous Abiam, et les « Paroles de Jéhu, fils de Hananiah, qui sont insérées au Livre des Rois d'Israel » (*II Chroniques, XX, 34*), sous Josaphat.

2. Cf. ce qui est dit à ce sujet, plus haut, au t. III, p. 84-85, de cette *Histoire*.

3. Le titre de l'écrit met la prédication d'Amos « aux jours d'Oziah, roi de Juda, et aux jours de « Jéroboam, fils de Joas, roi d'Israel » (I, 1), et l'état de choses qu'il décrit répond bien à ce qu'on peut savoir de cette époque. La plupart des critiques le placent entre 760 et 750, mais plus près de 760 que de 750 (CORNILL, *Einleitung in das Alte Testament*, 2e éd., p. 177) ; l'opinion de Zeydner (*Theologische Studien*, 1894, p. 94) et de Valeton (*Amos en Hosea*, p. 10), qui fixent la date en 744 ou 745, à l'avènement de Tiglatphalasar III et au début de la renaissance assyrienne, est demeurée isolée jusqu'à présent.

criait-il, et les sanctuaires d'Israel seront dévastés, et je me lèverai avec l'épée contre la maison de Jéroboam[1]. » Pourtant Jéroboam avait déjà remporté toutes ses victoires, et jamais roi de Samarie n'avait paru assis aussi solidement sur le trône; à quoi pensait cet intrus de s'annoncer comme un messager de colère au nom de Jahvéh, quand Jahvéh prodiguait à ses adorateurs les témoignages de sa bienveillance? Amaziah, le prêtre de Béthel, l'interrompit comme il déclarait que « Jéroboam périrait par l'épée, et qu'Israel serait exilé certainement de sa propre terre ». Le roi, informé de ce qui se passait, commanda qu'on l'expulsât, et Amaziah se chargea de signifier la sentence : « Voyant, va-t'en d'ici au pays de Juda, et là mange ton pain et joue au prophète, mais à Béthel ne prophétise plus, car c'est un sanctuaire du roi et une maison royale ». Et Amos lui répondit : « Prophète ne suis ni fils de prophète, mais bouvier, et je me nourris des figues du sycomore. Mais Jahvéh me prit derrière le troupeau, et il me parla : « Va, prophétise contre mon peuple Israel ». Et maintenant écoute la parole de Jahvéh, toi qui dis : « Tu ne prophétiseras pas contre Israel, et tu n'invectiveras pas la maison d'Isaac! » C'est pourquoi ainsi parle Jahvéh : « Ta femme sera déshonorée dans la ville, tes fils et tes filles cherront par l'épée, ton champ sera partagé au cordeau, toi-même tu mourras sur un sol impur, et Israel, lui, sera banni complètement de sa terre[2] ». La prophétie développée, puis écrite avec une pureté de style et une élévation de pensée qui font d'Amos un maître dans l'art de bien dire[3], se répandit et gagna de l'autorité à mesure que les signes s'accumulaient par lesquels le ciel semblait révéler sa fureur, un tremblement de terre survenu deux ans après la scène de Béthel[4], une éclipse du soleil, la sécheresse, la famine, la peste[5]. Elle prédisait d'abord la ruine de toutes les contrées d'alen-

1. On a discuté longuement sur la question de savoir si les paroles prononcées à Béthel devaient être cherchées au Chapitre III ou au Chapitre VII du livre actuel : Cornill pense que les visions des chapitres VII-IX reproduisent le fond, sinon la forme, de cette première prédication (*Einleitung in das Alte Testament*, 2e éd., p. 176-177). Le verset cité (*Amos, VII, 9*) en donne au moins le sens général, et il trouve son correspondant dans la réponse que le prophète fit à Amaziah (*Amos, VII, 16*), vers la fin de la scène.

2. *Amos, VII, 9-17.*

3. Saint Jérôme dit d'Amos qu'il était « rusticus » et « imperitus sermone », mais les modernes s'accordent à reconnaître qu'il a été entraîné à porter ce jugement par l'idée qu'il se faisait de l'origine paysanne du prophète. Sur les qualités de son style et de sa composition, cf., entre autres, ce que dit Driver, *an Introduction to the Literature of the Old Testament*, 5e éd., p. 29. Le texte actuel est altéré par endroits, et l'on a voulu y découvrir des interpolations, surtout dans les versets où il est question de Juda (Wellhausen, *Skizzen und Vorarbeiten*, t. V, p. 69 sqq.); Cornill n'en retranche (*Einleitung*, p. 177-178) que les passages signalés par Duhm (*die Theologie der Propheten*, p. 119), soit les versets II, 4-5, IV, 13, V, 8-9, IX, 5-6, et peut-être une partie de VI, 1.

4. *Amos, I, 1*; il y est fait une allusion chez le prophète inconnu dont l'écrit nous est parvenu dans le livre de *Zacharie, XIV, 5.*

5. La famine est mentionnée dans *Amos, IV, 6*, la sécheresse dans *Amos, IV, 7-8*, la peste dans *Amos, IV, 10*; peut-être la peste est-elle une de celles qui sont mentionnées au *Canon des Limmon*

tour, Damas, Gaza, Tyr, Édom, Ammon, Moab, Juda, puis, s'attaquant à Israel, elle le dévouait aux mêmes supplices pour les mêmes iniquités. C'est en vain que celui-ci, se targuant de son titre d'élu, comptait s'innocenter par des sacrifices sans fin : « Je hais, dit Jahvéh, je méprise vos fêtes; je ne puis endurer l'odeur de vos assemblées, même quand vous m'y brûlez l'holocauste; je n'ai aucun plaisir à vos présents de gâteaux, et je ne veux voir les veaux que vous m'offrez pour me rendre propice. Écarte de moi le bruit de tes chants, car la musique de tes harpes, je ne l'écouterai; mais que le bon droit coule comme l'eau, et la justice comme un torrent qui ne tarit pas[1]. » L'infidélité d'Israel l'a condamné, et la corruption de ses villes et l'orgueil de ses nobles; même le bourreau est déjà prêt là-bas vers le Nord-Est, l'Assour qui doit exécuter la sentence[2]. Et des visions succèdent, dont chacune renforce l'effet produit par les discours du voyant, une nuée de sauterelles[3], un feu dévorant[4], un fil à plomb aux mains du Seigneur[5], un panier lourd des derniers fruits de l'année[6], puis Israel entier réfugié dans son temple et espérant en vain s'y soustraire au châtiment de l'Éternel : « Celui d'entre eux qui s'enfuira ne se sauvera point par la fuite, et celui d'entre eux qui s'échappera ne sera pas sauvé. Quand ils pénétreraient au tombeau, ma main les en arracherait; s'ils montaient au ciel, je les en ferais descendre; s'ils se cachaient au sommet du Carmel, je les y découvrirais et je les y saisirais; s'ils se dérobaient à mes yeux au fond de la mer, je commanderais au serpent et il les y mordrait; s'ils vont en captivité devant leurs ennemis, là je commanderai à l'épée, et elle les tuera, et je mettrai mes yeux sur eux pour le mal et non pour le bien[7]. » C'était la première fois qu'un prophète annonçait la détresse et l'exil du peuple entier : la notion du Dieu universel obscurcissait déjà dans Amos celle du patriotisme, et elle l'amenait à considérer comme possible et probable un état de choses d'où Israel serait absent. Toutefois, cette déchéance ne devait être que momentanée; Jahvéh, après avoir fouaillé rudement la postérité de Jacob, ne

pour 765 et 759 (SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 210-213), et qui se serait répandue sur toute l'Asie Antérieure. De même l'éclipse de soleil (*Amos, VIII, 9*) est-elle peut-être identique à celle qui survint en 763, au mois de Sivan (SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 210-211).

1. *Amos, V, 21-24.*

2. Il est admis par la plupart des commentateurs que la nation suscitée par Jahvéh et qui opprimera Israel « depuis l'entrée d'Hamath jusqu'à l'Ouady de l'Arabah » (*Amos, VI, 14*), n'est autre qu'Assour. Précisément vers le temps où Amos florissait, Assourdân avait dirigé contre Hadrakh, en 765 et en 755, deux expéditions qui avaient porté ses armées presque à la frontière d'Israel (SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 210-213).

3. *Amos, VII, 1-3.* — 4. *Amos, VII, 4-6.*

5. *Amos, VII, 7-9.* C'est à cette place que sont placées les paroles prononcées par le prophète à Béthel (*VII, 9*; cf. ce qui est dit plus haut au t. III, p. 136-137, de cette *Histoire*); le récit de la scène même suit immédiatement (*Amos, VII, 10-17*).

6. *Amos, VIII, 1-3.* — 7. *Amos, IX, 1-4.*

se résignait pas à l'anéantir. Le royaume du vieux David refleurirait bientôt : « Voyez, il vient des jours, où le moissonneur suivra de près le laboureur, et celui qui foule le raisin touchera à celui qui répand la semence. Et je ramènerai les captifs de mon peuple, d'Israel, pour qu'ils rebâtissent leurs villes détruites et qu'ils y demeurent, et qu'ils replantent leurs vignobles et qu'ils en boivent le vin, et qu'ils se fassent des vergers et qu'ils en mangent les fruits! Et je les replanterai dans le sol, et ils ne seront plus arrachés de ce sol que je leur ai donné. C'est Jahvéh, ton Dieu, qui te le dit[1]. »

La voix d'Amos ne retentissait pas isolée. Au sein même d'Éphraîm un autre voyant, un prêtre, Osée fils de Béeri[2], ne se lassait pas de reprocher aux tribus leur ingratitude et de leur crier la désolation prochaine. Il devinait le royaume misérable et chétif sous le vernis de grandeur et d'éclat dont Jéroboam l'avait frotté; « encore un peu de temps, et je visiterai le sang de Jezréel sur la maison de Jéhu, et je ferai cesser la domination de la maison d'Israel. Et il arrivera, ce jour-là, que je briserai l'arc d'Israel dans la vallée de Jezréel[3]. » Il accusait d'ailleurs comme son devancier la perversité de la race et son infidélité. Les débauches inouies de Gomer, sa femme, l'avaient désespéré. Il se demanda dans son chagrin comment Jahvéh avait pu infliger pareille humiliation à son serviteur, et il se persuada que la trahison dont il souffrait n'était qu'une image affaiblie de celle dont Jahvéh était victime de la part de son peuple. Israel a commis adultère avec les dieux étrangers, et la rétribution de ses crimes est imminente : « Les enfants d'Israel resteront beaucoup de jours sans roi et sans prince, et sans sacrifices, et sans statue, et sans éphod, et sans téraphîm. Ensuite ils se retourneront et rechercheront Jahvéh leur dieu, et David leur roi, et ils se tourneront avec crainte vers Jahvéh et vers sa bonté à la fin des jours[4]. » Que l'impuissance des Hébreux découlât ou non des

1. *Amos*, *IX*, *13-15*.

2. Hoshéa-Osée a été considéré par la synagogue comme étant le plus ancien des petits prophètes, et son écrit placé en tête du recueil qui contient leurs œuvres. Le titre de son livre (*Osée*, *I*, *1*), où il disait à l'origine qu'il prêcha « aux jours de Jéroboam, fils de Joas, roi d'Israel », fut interpolé plus tard; on y ajouta la mention d'Oziah, de Jotham, d'Akhaz et d'Ézéchias, rois de Juda, par analogie avec le titre d'Isaie (Driver, *an Introduction to the Literature of the Old Testament*, 5e éd., p, 282-283). Osée connaissait les prophéties d'Amos, et les siennes montrent que les événements prévus seulement par son prédécesseur étaient en pleine voie d'accomplissement de son temps. Les trois premiers chapitres datent très probablement de la fin du règne de Jéroboam, vers 750; les derniers ont été rédigés sous les successeurs de ce prince, et avant 734-733, car Galaad y est encore indiqué comme appartenant à Israel (*Osée VI*, *8*, *XII*, *12*), qui fut dans cette année ravagé et conquis par Tiglatphalasar III (cf. t. III, p. 187, de cette *Histoire*). Duhm (*die Theologie der Propheten*, p. 130) a conjecturé qu'Osée était prêtre, d'après le ton de ses écrits, et cette hypothèse a été admise en général par les théologiens (Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 577-578, Cornill, *Einleitung in das Alte Testament*, 2e éd. p. 172).

3. *Osée*, *I*, *4-5*; cf. ce qui est dit à ce sujet au t. III, p. 85, de cette *Histoire*.

4. *Osée*, *I-III*. L'histoire d'Osée et de sa femme est-elle une allégorie ou repose-t-elle sur un fait

causes purement religieuses et morales signalées par les prophètes, elle n'en était que trop réelle, et les moins clairvoyants parmi les contemporains soupçonnaient que leurs deux moitiés ne possédaient ni le nombre d'habitants, ni l'organisation militaire, ni les réserves d'argent suffisantes pour s'opposer avec succès à une attaque sérieuse des nations qui les environnaient. Une armée débouchant par l'Euphrate, en Syrie, devait triompher presque sans faute de toutes les résistances, sinon au premier assaut, du moins après un délai très bref; aucun des petits États qu'elle rencontrerait sur son chemin, celui de Damas ou d'Israel, pas plus que ceux d'Hamath ou d'Hadrakh, n'était plus capable de l'arrêter, comme Adadidri et Hazael avaient fait les Assyriens au temps de Salmanasar III. Les luttes qui avaient assuré alors l'indépendance des principautés syriennes avaient épuisé leurs ressources et usé le ressort de leurs populations; leurs guerres civiles ne leur avaient point permis de réparer leurs pertes pendant l'intermède de la décadence assyrienne, et depuis que des fléaux naturels, famines ou pestes, les avaient frappées par surcroit, elles n'étaient plus que l'ombre de ce qu'on les avait connues un siècle auparavant. Si donc Shardouris, maître des régions du Taurus et de l'Amanus, avait remonté la vallée de l'Oronte, il s'en fût emparé assez rapidement, et rien n'eût empêché ses soldats de pousser au besoin jusque sous les murs de Samarie et même de Jérusalem. Il était sur le point, ce semble, de se lancer enfin dans cette aventure, lorsque la renaissance de l'Assyrie coupa court à l'exécution de ce projet ambitieux. Tiglatphalasar, pressé de tous côtés par des ennemis audacieux et remuants, s'était jeté, dès le début, sur ceux qui l'incommodaient le plus et dont il lui était le plus facile d'avoir raison, les Araméens des bords du Tigre. Oublier sur ses derrières ces pillards incorrigibles, qui promenaient leurs avant-postes à vingt lieues de sa capitale, et risquer la fortune en Arménie ou en Syrie avant de les avoir contraints au respect, ç'eût été s'exposer à des mécomptes graves : une de leurs incursions, survenant tandis qu'il était occupé au loin avec le gros de ses troupes, eût pu l'obliger à interrompre une campagne victorieuse, et à se replier précipitamment au secours de Ninive ou de Kalakh, la veille même du jour où il allait remporter des avantages décisifs. La suzeraineté de l'Assyrie sur le Kardouniash lui imposait d'ailleurs le devoir de garantir Babylone contre ce second ban d'Araméens

réel? La plupart des critiques semblent croire aujourd'hui que le prophète a raconté un épisode authentique de sa vie privée et qu'il en a tiré parti pour son œuvre (Bleek-Wellhausen, *Einleitung*, 4e éd., p. 406-408, Robertson Smith, *the Prophets*, p. 179 sqq., Cornill, *Einleitung in das Alte Testament*, 2e éd., p. 172).

qui la harcelait à l'Est, quand les Kaldi insultaient déjà sa frontière au Sud : Nabounazir, le prince qui la gouvernait alors[1], implora-t-il son secours? Il prit les champs sitôt qu'il se sentit ancré fermement dans sa royauté, culbuta les Araméens au pas de charge et les ramena des bords du Zab inférieur à ceux de l'Ouknou : tous les pays qu'ils s'étaient appropriés à l'Est du Tigre retombèrent du coup sous la suprématie assyrienne. Ce premier point tranché, Tiglatphalasar franchit le fleuve et courut parader aux forteresses babyloniennes Il visita successivement Sippar, Nipour, Babylone, Borsippa, Kouta, Kîshou, Dilbat, Ourouk, « les villes sans pareilles », et il y offrit des sacrifices aux dieux, à Bêl, à Zirbanît, à Nabo, à Tashmît, à Nergal. Le Kardouniash s'inclina devant lui, mais il évita de provoquer les Kaldi, et, content d'avoir montré à Nabounazîr qu'Assour n'avait rien perdu de sa vigueur native, il regagna ses États héréditaires[2]. Cette expédition facile eut les conséquences qu'il en espérait : parti roi de fait, il revint roi de droit, après que les divinités des vieilles cités saintes se furent déclarées satisfaites de son hommage[3] et lui eurent accordé la consécration religieuse qui lui manquait[4] (745). La campagne suivante acheva ce que celle-ci avait commencé. Ce n'était pas assez, en



CAMPAGNES DE TIGLATPHALASAR III en MÉDIE

1. Nabounazir est le Nabonassar qui a donné son nom à l'ère employée plus tard par Ptolémée.

2. La plupart des historiens pensent que Tiglatphalasar se présenta en ennemi dans le Kardouniash, qu'il en conquit plusieurs villes, et que les autres se rachetèrent par des tributs (Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 446-447, Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 217-218, Delitzsch-Mürdter, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, 2e éd., p. 180-181, Rost, *die Keilschrifttexte Tiglat-Pileser's III*, t. I, p. 13-14). La façon dont les textes connus parlent de cette expédition me paraît prouver qu'il la fit en allié et en protecteur de Nabonassar, et que sa visite aux sanctuaires babyloniens fut toute pacifique, comme l'ont écrit Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 651-652, et Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 121-123, 222-223.

3. *Tablette de Nimroud*, recto, l. 11-12 ; cf. Rost, *die Keilschrifttexte Tiglat-Pilesers III*, p. 56-57.

4. *Annales de Tiglatphalasar III*, l. 1-20, *Inscription des plaques, n° 1*, l. 1-7, 13-16 et *n° 2*, l. 1-11, *Tablette de Nimroud*, recto, l. 5-13 ; cf. Rost, *die Keilschrifttexte Tiglat-Pileser's III*, t. I, p. 2-5, 42-45, 48-51, 54-57. Comme Tiele (*Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 227-228, 235-236), je rejette à l'an 731 la soumission des Poukoudou et des Araméens riverains du Golfe Persique.

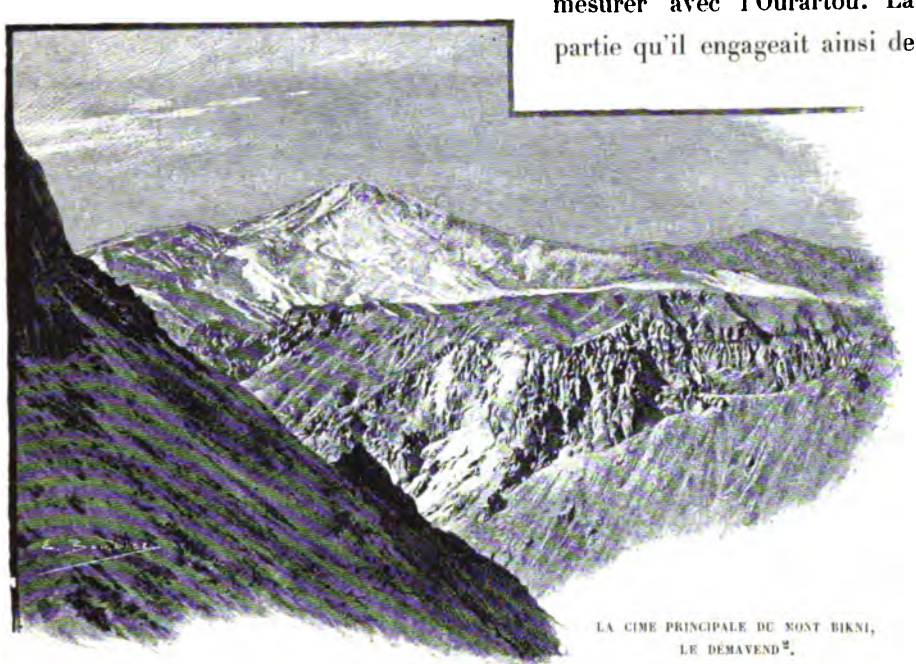
effet, d'avoir dompté la plaine, si la montagne demeurait au pouvoir de tribus non asservies et déversait impunément ses bandes rapaces sur les provinces libérées nouvellement : la sécurité entre le Zab et l'Ouknou n'était certaine qu'après la pacification du Namri, et c'est au Namri qu'on guerroya en 744. Toutes les peuplades cosséennes ou babyloniennes qui se mêlaient dans les vallées de la frontière furent rançonnées l'une après l'autre, le Bît-Sangibouti, le Bît-Khambân, le Barroua, le Bît-Zoualzash, le Bît-Matti, l'Oumliash, le Parsoua, le Bît-Zatti, le Bît-Zabdâdani, le Bît-Ishtar, la ville de Zakrouti, le Ninâ, le Boustous, l'Arakouttou, et, de proche en proche, le conquérant s'enfonça au cœur de la Médie, dans des contrées où nul de ses prédécesseurs n'avait pénétré[1]. Il réunit les moins distantes à son empire, et il en façonna une province aux ordres d'un gouverneur assyrien, puis il fila sur Kalakh avec un convoi de 60500 prisonniers, et des troupeaux innombrables de bœufs, de moutons, de mulets, de chameaux à deux bosses. Tandis qu'il les conduisait, un de ses généraux, Assourdainâni, à qui il avait confié ses meilleures troupes, continuait de s'élever au Nord-Est à travers les steppes mal arrosées de la Médie. Le pays montagneux qui borde la Caspienne avait parmi les riverains de l'Euphrate et du Tigre une renommée séculaire de fertilité et de richesse. Le lapis-lazuli en provenait, et la chaîne d'où on l'extrayait passait pour être un bloc presque compact de la pierre précieuse. Le sommet qui la domine, le Démavend de nos jours, s'appelait le Bikni[2], mais son nom s'était étendu à tout le canton : il marquait pour les Assyriens l'extrême limite du monde ordinaire, au delà de laquelle leur imagination n'entrevoyait plus qu'un brouillard confus de régions et de peuples presque fabuleux. Assourdainâni aperçut de loin la pyramide neigeuse du Démavend, mais il ne l'approcha pas et il rebroussa à peine eut-il atteint les premières croupes et ramassé le tribut des habitants. Le bruit de cet exploit se répandit partout avec une rapidité incroyable, et les chefs qui avaient hésité jusqu'alors se pressèrent sur sa route afin de lui présenter leur hommage au

1. La présence des noms tels que Zikrouti, Arakouttou, Ariarma, Nissa, sur la liste des peuples vaincus avaient fait croire à Norris (*Assyrian Dictionary*, s. v. *Namri*, *Zikrouti*, *Ariarva*, *Arakouttou*) et à Fr. Lenormant (*Sur la campagne de Téglathphalazar II dans l'Ariane*, dans la *Zeitschrift*, 1870, p. 48-56, 69-71) que Tiglatphalasar III avait poussé en Arie, en Arachosie et jusque dans la vallée de l'Indus. Cette hypothèse séduisante a été renversée par Patkanoff dont le mémoire, écrit en russe, est resté inaccessible à la plupart des savants, puis par Delattre (*Esquisse de Géographie assyrienne*, p. 40-49, et *le Peuple et la langue des Mèdes*, p. 85-99). Plus récemment Rost a ramené l'attention sur ce sujet, et il a repris à son compte plusieurs des identifications proposées autrefois par Fr. Lenormant (*die Keilschrifttexte Tiglat-Pilesers III*, t. I, p. XVI, n° 2).

2. Le pays de Bikni est probablement la Médie Rhagiane (Delattre, *le Peuple et l'Empire des Mèdes*, p. 101) et le mont Bikni le Démavend actuel (Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 653, note 5, Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 270, Rost, *die Keilschrifttexte Tiglat-Pilesers III*, t. I, p. XVII).

retour : même le roi d'Illipi jugea prudent de prévenir l'invasion et il accourut de lui-même au devant du général vainqueur. Là encore, Tiglatphalasar n'avait eu qu'à se montrer pour rétablir la suprématie assyrienne : les peuples du plateau, habitués de longue date à la défaite, ne s'obstinèrent point dans la résistance et ils se rajustèrent sous le joug presque sans secousse[1].

Ses derrières assurés pour plusieurs années au moins, il n'hésita plus à se mesurer avec l'Ourartou. La partie qu'il engageait ainsi de



LA CIME PRINCIPALE DU MONT BIKNI, LE DÉMAVEND[2].

propos délibéré ne pouvait être que décisive, car l'Ourartou, soulevé et comme mis à flot par un demi-siècle de prospérité, était presque monté au premier rang parmi les puissances asiatiques : encore un triomphe sur Ninive et il devenait — pour combien de temps? — le maître incontesté de l'Asie entière. L'Assyrie, de son côté, en était arrivée au point où son avenir entier dépendait d'une seule défaite ou d'une seule victoire. Le prestige dont les campagnes foudroyantes d'Assournazirabal et de Salmanasar III avaient entouré son nom subsistait encore au loin, malgré ses malheurs récents, et la terreur de ses armes demeurait telle, même parmi les peuples qui les avaient entrevues à

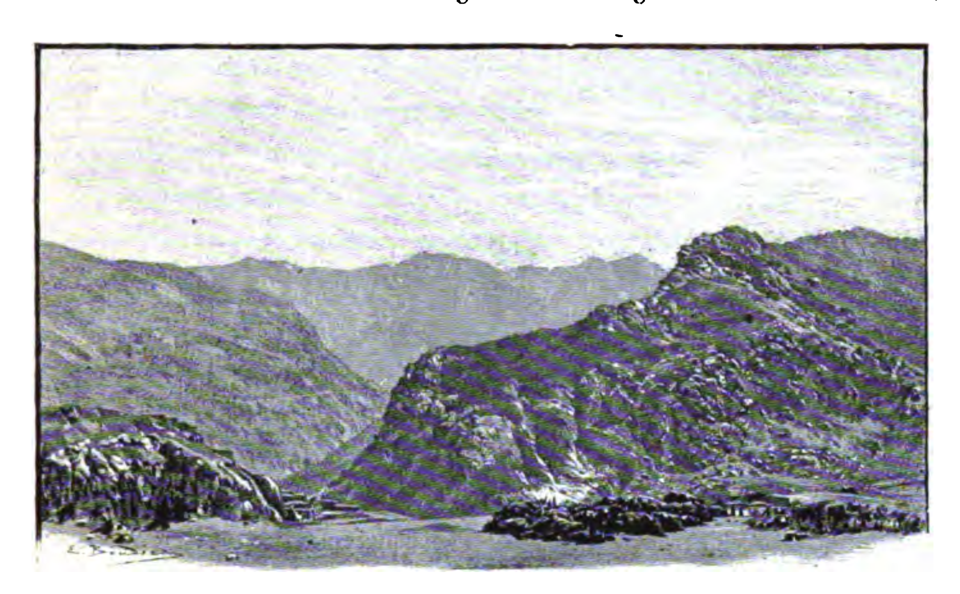
1. *Annales de Tiglatphalasar III*, *l.* 26-58, *Inscription des plaques n° I*, l. 17-20, et *n° 2*, l. 18-29, *Tablette de Nimroud*, Recto, l. 29-42; cf. SCHRADER, *Inschriften Tiglath-Pileser's III* dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 6-7, 16-19, et ROST, *die Keilschrifttexte Tiglat-Pilesers III*, t. I, p. 6-11, 44-45, 50-51, 62-67.

2. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. de Morgan*; cf. J. DE MORGAN, *Mission Scientifique en Perse*, t. I, pl. I.

peine, que son image se dressait spontanée aux yeux des prophètes, comme celle du bourreau prédestiné à punir les débordements d'Israel[1]. Sa fortune avait fléchi, il est vrai, pendant les derniers règnes, et son autorité s'était fait de moins en moins respecter à distance, mais une dynastie toute fraîche venait de chasser l'ancienne usée par son activité, et le changement de direction allait peut-être conjurer la malechance. Un succès en ce moment compensait pour elle tous les désastres des jours passés et rendait sa position plus solide que jamais; un échec, au contraire, s'ajoutant à ceux qui l'avaient blessée, en décuplait l'effet mortel, et débridant les haines que la crainte seule refrénait encore, du coup achevait de renverser l'empire. Il fallait donc n'aborder la lutte qu'après avoir bien calculé toutes les probabilités de victoire, et pris toutes les mesures pour restreindre le plus possible les chances défavorables. L'armée, encouragée par l'issue heureuse des deux expéditions précédentes, était en condition excellente et irait gaiement où l'on voudrait, confiante qu'elle était de battre les Ourartiens comme elle avait battu les Araméens et les Médes, mais le choix du point d'attaque précis demandait mûre délibération. La tentation devait être forte d'aller par la voie la plus courte défier l'ennemi au nœud même de ses positions, sur les bords du lac de Van, et d'une botte lancée droit au cœur le toucher si brutalement qu'il n'en guérit jamais ou de longtemps. Mais cette région vitale de l'Ourartou était, nous l'avons dit[2], celle dont les abords présentaient le plus de difficultés. Le rempart de montagnes et de forêts qui la couvrait du côté de l'Assyrie n'était percé que de rares sentiers, où des bandes de partisans se glissaient bien pour dévaler aux rives du Tigre, mais sur lesquels aucune armée n'aurait réussi à cheminer en ordre, avec ses embarras de chevaux, de chars et de bagages; forcée d'allonger ses colonnes outre mesure à travers bois et rochers, sur un terrain qu'elle ne connaissait pas, mais dont l'adversaire avait l'habitude journalière, elle aurait risqué vingt fois d'être anéantie en détail, avant de déboucher sur un champ de bataille praticable à ses masses disciplinées. Les invasions assyriennes obliquaient d'ordinaire vers l'un des flancs de cette ligne formidable, et elles essayaient d'en neutraliser les défenses en les tournant, soit à l'Ouest, par le bassin de la Soupnat et de l'Arzania, soit à l'Est, par les pays riverains du lac d'Ourmiah;

1. Cf. le passage d'Amos (VI, 4) auquel il est fait allusion plus haut, t. III, p. 137-138, de cette *Histoire*.
2. Sur les difficultés d'une attaque de l'Ourartou par la voie directe, cf., outre ce qui a été dit plus haut, au tome III, p. 54, de cette *Histoire*, les observations de Belck, chez Belck-Lehmann, *ein neuer Herrscher von Chaldia*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. IX, p. 350, note 1. Le pays est encore trop peu connu pour qu'on puisse considérer la question comme entièrement résolue.

mais de cette manière encore la tâche demeurait trop rude, et l'événement trop douteux, pour que Tiglatphalasar voulût y compromettre la fortune renaissante de son empire. Il pensa à bon droit que Shardouris serait plus vulnérable dans les provinces qui lui obéissaient depuis quelques années à peine, et il résolut de l'aller chercher en pleine Syrie du Nord. C'était bien là, en effet, que toutes les chances se réunissaient pour lui contre l'Arménien. L'échiquier sur lequel il devrait manœuvrer, familier de longue date à ses généraux et à ses soldats,



UN COIN DANS LES MONTAGNES QUI COUVRENT L'OURARTOU VERS LE SUD[1].

était nouveau, au contraire, pour ceux de l'ennemi; ceux-ci, incomparables dans la guerre de montagnes, perdaient leur supériorité en plaine, et toute leur bravoure n'y rachetait pas leur inexpérience. Il faut bien avouer d'ailleurs qu'une victoire sur l'Afrîn ou sur l'Oronte avait des suites autrement considérables qu'un avantage au voisinage des lacs et de l'Ourartou. Non seulement elle débarrassait les Assyriens du seul de leurs adversaires qu'ils eussent à redouter, mais elle leur ramenait les princes hittites et elle rétablissait leur domination sur les pays les plus riches de l'Asie Antérieure : c'était l'Ourartou désemparé et la Syrie recouvrée en une fois. Tiglatphalasar franchit donc l'Euphrate au printemps de 743, sans que Matîlou d'Agousi, Koushtashpi de Koummoukh et leurs alliés osassent lui disputer le terrain. Il s'avança ainsi jusqu'au-

1. *Dessin de Boudier d'après une photographie de M. Binder, communiquée par le père Scheil* : le site choisi est celui de Djoulamerk, au nœud des sentiers qui mènent de la vallée du Zab dans l'angle Sud-Est du bassin du lac de Van.

près d'Arpad, et la ville lui ouvrit ses portes, dans le premier moment de surprise[1]. Il s'apprêtait à y réclamer l'hommage des contrées environnantes, lorsqu'il apprit que Shardouris accourait à la rescousse. Il plia bagage aussitôt, et, marchant droit à la rencontre de son rival, il l'atteignit au milieu du Koummoukh, non loin de l'Euphrate, entre Kishtân et Khalpi. L'Arménien avait avec lui les contingents syriens, ceux de l'Agousi, de la Mélitène, du Koummoukh, du Gourgoum; le tout composait une armée formidable, supérieure probablement par le nombre à l'assyrienne. La mêlée dura un jour entier, pendant lequel les deux rois, s'apercevant sur le champ de bataille, en vinrent aux mains : vers le soir enfin la charrerie et la cavalerie ourartiennes se débandèrent, et la déroute commença. Les vainqueurs pénétrèrent dans le camp avec les fuyards. Shardouris abandonna son char, mais il ne trouva qu'une jument pour son salut et il l'enfourcha malgré le ridicule qui déconsidérait dès lors en Orient l'emploi d'une pareille monture[2]. Il galopa la nuit entière, serré de près par un gros de cavaliers, traversa les collines de Sibak, et gagna péniblement le pont de l'Euphrate; la poursuite s'arrêta sur la berge, et il rentra dans son royaume sain et sauf. Il avait perdu près de 73000 hommes entre morts et prisonniers, ses chars, son train presque complet de chevaux, d'ânes, de valets et d'artisans attachés aux troupes; sa tente était toute dressée, et ceux qui s'y introduisirent les premiers y saisirent son mobilier et ses effets qu'il n'avait pas eu le temps d'emporter, les ornements royaux, le lit, le trône mobile avec ses coussins et ses brancards. Tiglatphalasar brûla tout sur place, en hommage aux dieux qui l'avaient favorisé de façon insigne : il sauva le lit seulement, et il le consacra par manière de trophée à sa dame Ishtar de Ninive[3].

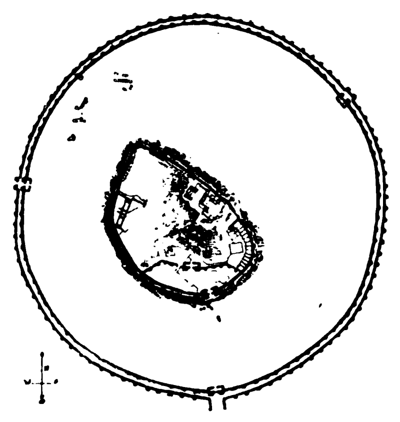
Sa gloire était grande et il pouvait se montrer fier à bon droit, mais sa victoire ne décidait rien encore. Il n'avait pas infligé tant de dommages aux

1. On a compris la marche de cette campagne de façon fort différente. Les uns pensent, comme Hommel (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 656-657) et Rost (*die Keilschrifttexte Tiglat-Pilesers III*, t. I, p. XIX-XXI), qu'Arpad résista et que Tiglatphalasar l'assiégeait, quand l'arrivée de Shardouris l'obligea à se retirer; les autres préfèrent croire, comme Tiele (*Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 219) et comme Belck-Lehmann (*Chaldische Forschungen*, dans les *Verhandlungen der Berliner anthropologischen Gesellschaft*, 1896, p. 334-325), qu'Arpad était encore entre les mains des Assyriens et que Tiglatphalasar en fit sa base d'opérations. La formule *ina Arpadda* du Canon des Limmou (Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 212-212) prouve que Tiglatphalasar fut bien *dans Arpad* : comme Arpad appartenait au Bît-Agousi, et que celui-ci était allié ou vassal de Shardouris, il faut admettre, ainsi que je l'ai fait, qu'en l'absence des Ourartiens, elle n'osa pas résister aux Assyriens et qu'elle leur ouvrit ses portes un moment.

2. De même, plus tard, sous Sargon (*Annales de Sargon*, l. 108-109), Rousas vaincu enfourche une cavale et se sauve : sur l'idée de détresse et presque de ridicule que comporte une action pareille, cf. les observations ingénieuses de Belck-Lehmann, *Chaldische Forschungen*, dans les *Verhandlungen der Berliner anthropologischen Gesellschaft*, 1896, p. 325.

3. *Annales de Tiglatphalasar III*, l. 59-73, *Inscription de la plaque n° I*, l. 29-35, *Tablette de Nimroud*, recto, l. 45-50; cf. Rost, *die Keilschrifttexte Tiglat-Pilesers III*, t. I, p. 12-15, 50-53, 66-69.

coalisés sans souffrir beaucoup lui-même : il ne lui restait plus assez de forces pour achever la campagne et pour exiger le serment des princes syriens, avant qu'ils fussent remis de leur première émotion. Il revint à Ninive, et, tandis qu'il s'y réorganisait tout un hiver, ses ennemis se préparaient chacun de leur côté à repousser le choc rudement. Shardouris ne pouvait encore sortir de ses montagnes, mais l'espoir d'être secourus par lui sitôt qu'il se serait refait une armée encourageait les Syriens à lui demeurer fidèles malgré son malheur[1]. Matilou d'Agousi, incapable de l'emporter sur les Assyriens en rase campagne, répartit son monde dans ses villes, et il en disputa les abords avec un acharnement sans pareil, comptant que l'Arménien finirait par le délivrer. Il tint trois ans dans son bourg d'Arpad, et la durée de sa résistance n'étonne plus depuis que l'on a constaté sur le terrain l'art merveilleux avec lequel les cités asiatiques étaient fortifiées. Les ruines d'Arpad sont encore inexplorées, mais celles de la ville de Samalla ont été déblayées, et elles nous apprennent ce qu'étaient les moyens de défense d'une résidence royale, au milieu du siècle qui nous occupe[4]. La mode des citadelles à plan carré ou rectangulaire, qui abondaient aux temps de la domi-


PLAN DE LA VILLE ANTIQUE DE SINDJIRLI[2].


UNE DES PORTES DE ZINDJIRLI RESTAURÉE[3].

1. Le rôle de Shardouris dans les événements des années qui suivirent, indiqué en passant par Winckler (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 224-225), a été mis en pleine lumière par Belck-Lehmann (*Chaldische Forschungen*, dans les *Verhandlungen der Berliner anthropologischen Gesellschaft*, 1895, p. 325-236).

2. *Reproduction par Faucher-Gudin du premier plan publié par* Luschan, *Ausgrabungen in Sendschirli*, t. I, p. 10. Un plan plus complet se trouve au t. II, pl. xxix, du même ouvrage.

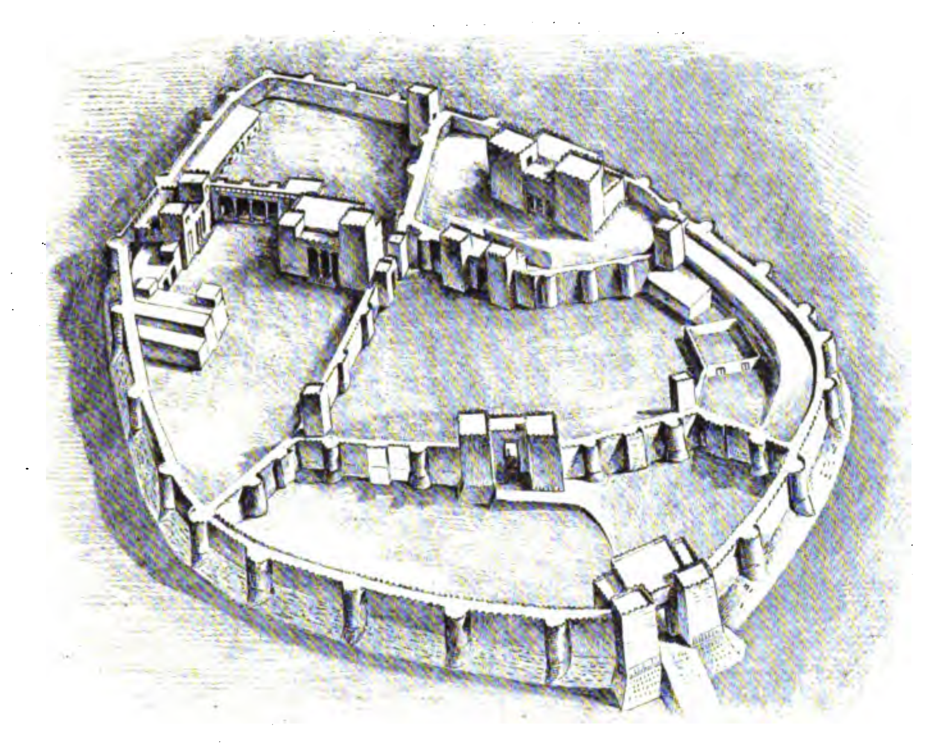
3. *Reproduction par Faucher-Gudin du croquis publié par* Luschan, *Ausgrabungen in Sendschirli*, t. II, p. 112. Cette intéressante restauration est due à l'architecte Robert Koldewey.

4. Le tell de Zindjirli a été déblayé par une commission allemande de 1892 à 1897, et le résultat des fouilles publié sous la direction de M. de Luschan dans le bel ouvrage, *Ausgrabungen in Sendschirli*, dont deux volumes ont paru en 1896 et 1897.

nation égyptienne[1], s'était passée à mesure que la science des ingénieurs s'accroissait et que les procédés de sape ou les machines se perfectionnaient chez les nations de l'Asie Antérieure : on s'était avisé que les angles massifs de l'enceinte représentaient autant de points faibles, désastreux pour la défense, précieux pour l'attaque, quelque peine qu'on se donnât afin d'y accumuler les obstacles. Une place sise en plaine, sans accidents de terrain qui en déterminassent la forme par avance, avait le plus souvent une enceinte ovale ou ronde sans angle mort qui en atténuât la force. Le mur était crénelé, flanqué de tours très rapprochées, carrées ou rondes, et dont la tête ne dépassait que fort peu le niveau de la courtine, si par hasard elle la dépassait. Il était précédé d'un mur moindre, tourrelé et crénelé lui aussi, qui épousait ses contours à quelques mètres de distance, et qui l'enveloppait comme d'une braie continue sur toute la longueur de son cheminement. Les portes étaient de véritables châtelets à cheval sur chacun des remparts; assez souvent celle du mur extérieur s'encadrait dans une avancée plus basse, deux bastions carrés et des murs enfermant une première cour qu'il fallait traverser avant d'atteindre la porte réelle. Cette double ceinture brisée, la ville même était prise, mais la tâche de l'ennemi n'était pas terminée encore. Au centre, sur un tertre ou sur une motte artificielle, le château royal se dressait, et, pour peu que les défenseurs s'obstinassent dans leur résistance, un second siège commençait aussi meurtrier et aussi lent que le premier. Le donjon de Zindjirli n'avait qu'une seule porte où l'on accédait par une chaussée étroite. Il était divisé par des murailles intérieures en cinq compartiments dont chacun était indépendant des autres et exigeait un assaut particulier. Matilou n'avait aucune merci à espérer des Assyriens : il lutta jusqu'au bout, et lorsqu'il fut contraint de capituler en 740, il paya son opiniâtreté de son trône et peut-être de sa vie[2]. L'inaction de Shardouris démontrait clairement qu'il n'était plus en état de sauvegarder les siens et que le nerf de son royaume était détruit : les princes qui s'étaient fiés à lui l'abandonnèrent, et les ambassades affluèrent de tous les pays, même de ceux qui n'étaient pas menacés directement encore. Koushtashpi de Koummoukh, Tarkhoulara de Gourgoum, Pisiris de Carchémis, Ouriaik de Qouî, venus eux-même à Arpad adorer le vainqueur, lui présentèrent de l'or, de l'argent, du plomb, du fer, de l'ivoire brut ou taillé, de la pourpre, des étoffes

1. Cf. ce qui est dit plus haut à ce sujet au t. II, p. 127-130, de cette *Histoire*.
2. Nous connaissons mal ces événements, réduits que nous en sommes aux indications plus que sommaires du *Canon des Limmou* (SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 212-213) : on n'en a pu rétablir jusqu'à présent que la marche générale.

brodées ou teintes, et furent confirmés dans la possession de leurs territoires; Hirom II de Tyr et Rézôn de Damas l'envoyèrent saluer[1]. Le Patinou, qui jadis avait balancé la fortune d'Assournazirabal, affecta cette fois aussi de se poser en émule de l'Assyrie, et Toutammoû, souverain de l'Ounki, le plus hardi des États en lesquels il s'était démembré, refusa de s'associer aux démonstrations de ses voisins. Tiglatphalasar marcha sur Kinaloua, la pilla, y construisit une



LE CHATEAU ROYAL DE ZINDJIRLI RESTAURÉ EN VUE CAVALIÈRE[2].

forteresse et y laissa un gouverneur avec une garnison : l'Agousi et l'Ounki ne furent plus désormais que des provinces, administrées au nom du roi par ses officiers, occupées à demeure par ses milices[3].

La Syrie septentrionale se trouvait donc incorporée de nouveau à l'empire, mais l'Ourartou, même privé des ressources qu'elle lui fournissait, demeurait à craindre; on lui enleva pourtant, en 739, un large morceau des cantons du Naïri qu'il conservait, et l'on bâtit une forteresse dans l'Oullouba pour y donner

1. *Annales de Tiglatphalasar III*, l. 83-91 (cf. Rost, *die Keilschrifttexte Tiglat-Pilesers III*, t. I, p. 14-17), où la mention finale nous montre qu'il s'agit d'une réception des princes syriens tributaires, *dans Arpad*, après la prise de cette ville par Tiglatphalasar III.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le plan publié dans* Luschan, *Ausgrabungen in Sendschirli*, t. II, pl. XXX. La restauration est due, comme la précédente, à l'architecte Robert Koldewey.

3. *Annales de Tiglatphalasar III*, l. 92-101; cf. Rost, *die Keilschrifttexte Tiglat-Pilesers III*, t. I, l. 14-17.

un pivot solide à ce coin de la frontière septentrionale[1]. Une révolte qu'il soudoya peut-être rappela Tiglatphalasar vers l'Amanus en 738. Les petits princes qui se partageaient avec l'Assyrie la possession des montagnes et des plaines de l'Afrin ne parvenaient pas à s'entendre et, de temps en temps, leurs querelles éclataient au grand jour. Le Samalla était alors au pouvoir d'une famille dont les premiers membres connus, Qaral et Panammou, possédaient également l'Iaoudi. Barzour, fils de Panammou Ier, régnait depuis 765 environ, et il avait subi, à n'en point douter, les mêmes vicissitudes que ses voisins; fidèle à l'Ourartou, tant que Shardouris avait eu l'avantage, à l'Assyrie, depuis que Tiglatphalasar avait humilié l'Ourartou, il fut tué dans une escarmouche par quelque rival. Son fils Panammou II n'était monté sur le trône qu'avec l'aide du suzerain, et depuis lors il s'était toujours acquitté loyalement de ses devoirs envers lui[2], mais l'Iaoudi ne dépendait plus de sa maison et se trouvait aux mains d'un certain Azriyahou qui supportait impatiemment la présence de l'étranger[3]. Azriyahou avait profité des événements qui immobilisaient Tiglatphalasar en Orient pour coaliser à sa guise les États arrosés par l'Oronte, et dans le nombre dix-sept cantons mouvant de Hamath, puis les cités turbulentes de la Phénicie du Nord, Byblos, Arka, Zimyra, Ousnoû, Ziannou, la Cœlé-Syrie, Hadrakh même[4]. Damas et les Hébreux s'associèrent-ils à ce mouvement? Jéroboam

1. *Canon des Limmou*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 212-213, et *Inscription de la plaque n° I*, l. 25-29; cf. Rost, *die Keilschrifttexte Tiglat-Pilesers III*, t. I, p. 46-47. Cette campagne est considérée comme un épisode des guerres contre l'Ourartou, par Hommel (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 657-659), par Winckler (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 225), et par Rost (*die Keilschrifttexte Tiglat-Pilesers III*, t. I, p. XXII-XXIII).

2. Ces événements nous sont connus par les inscriptions des statues de Zindjirli, publiées et traduites par Sachau (*die Ausgrabungen in Sendschirli*, t. I, pl. VII-VIII, et p. 55-84), puis par Halévy (*les Deux Inscriptions Hétéennes de Zindjirli*, dans la *Revue Sémitique*, t. I, p. 138-467, 218-258, 319-336, et t. II, p. 25-60). Sans parler de l'interprétation grammaticale, l'interprétation historique des textes est assez différente chez les deux auteurs. J'ai adopté en gros celle de Sachau.

3. Azriyahou d'Iaoudi a été identifié avec Azariah de Juda par G. Smith (*the Annals of Tiglat-Pilesers II*, dans la *Zeitschrift*, 1869, p. 12-13, 16), et cette identification, soutenue ardemment par Schrader (*die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1re édit., p. 114-129, et 2e édit., p. 217-223), a été longtemps adoptée sans opposition par la plupart des Assysiologues (Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 530-231, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 662-663, Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 225-226, Rost, *die Keilchrifttexte Tiglat-Pilesers III*, t. I, p. XXII-XXIV). Oppert l'avait repoussée dès le début, et il conjecturait que cet Azriyahou était le fils de Tabéel, opposé par Pékakh et par Rézôn à Akhaz de Juda (*la Chronologie Biblique fixée par les éclipses des Inscriptions cunéiformes*, 1869, p. 30-35, et *Salomon et ses successeurs*, 1877, p. 60-70); Wellhausen, sans adopter l'opinion d'Oppert, ne se montra pas convaincu par les arguments de Schrader (*Jahrbücher für die Deutsche Theologie*, t. XX, p. 632-399, cf. la réponse de Schrader dans les *Jahrbücher für protestantische Theologie*, 1876, p. 373-384), et Gutschmid les attaqua violemment (*Neue Beiträge zur Geschichte des Alten Orients*, p. 55-65), ce qui provoqua une réponse plus violente encore de la part de Schrader (*Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 395-421). Winckler a montré que l'Iaoudi des inscriptions de Tiglatphalasar III doit être rapproché du Jadi, Jaoudi, des inscriptions de Zindjirli (cf. t. III, p. 34, de cette *Histoire*), et par suite qu'Azriyahou n'était pas le roi de Juda, mais un roi de la Syrie du Nord (*Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 1-23). Son opinion a été admise par Scheil (*Notes d'Épigraphie et d'Archéologie Assyriennes*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVI, p. 33), et elle me paraît si bien convenir à ce qui reste des textes et à ce qui nous est connu des événements que je l'adopte sans hésiter.

4. La constitution de la ligue nous est donnée presque complète par l'énumération des villes et

était mort en 740, après un règne heureux de quarante et un ans, et la fortune d'Israel semblait s'être éclipsée après lui : six mois plus tard, son fils Zacharie avait été assassiné à Ibléam[1] par Shalloum, fils de Iabesh, et la prédiction d'Amos s'était réalisée qui menaçait la maison de Jéhu de s'écrouler sous l'épée de Jahvéh[2]. Shalloum lui-même n'avait duré qu'un mois : deux autres compétiteurs avaient surgi le lendemain de son crime[3], dont le plus habile, Ménakhem, fils de Gadi, était venu de Tirzah à Samarie, et, supprimant ses rivaux, avait ceint la couronne[4]. Il avait dû saisir son royaume pièce à pièce, et il n'avait réussi qu'à la condition de déployer toujours et partout une énergie féroce : comme Tappouakh refusait de lui ouvrir ses portes, il les avait défoncées et il avait massacré les habitants[5]. Tous les défauts d'organisation, toutes les causes de faiblesse, que la gloire de Jéroboam II avait masqués pendant presque un demi-siècle, perçaient maintenant sans que nulle volonté humaine pût en arrêter les effets. « C'est alors, gémissait Osée, que se révèlent les péchés d'Éphraïm et les méfaits de Samarie. Car ils commettent des fraudes, le voleur se glisse dans les maisons, le brigandage se répand au dehors, et ils ne se disent pas dans leurs cœurs que moi, Jahvéh, je me souviens de leurs crimes : or, leurs actes les environnent et ils sont présents à ma face. Ils égarent le roi avec leur méchanceté, les chefs avec leurs mensonges. Tous, ils brûlent de convoitise, comme un four chauffé par le boulanger : ils dévorent leurs gouverneurs, tous leurs rois sont renversés et nul d'entre eux ne m'invoque[6]. » En Juda, Azariah avait fait preuve de quelque habileté au début; il avait achevé la conquête de l'Idumée, fortifié Élath[7], puis il s'était senti soudain rongé de lèpre, et il avait été obligé de céder la régence à Jotham[8]. Sa longue vie

pays qui furent soumis après la défaite d'Azriyahou (*Annales de Tiglatphalasar III*, l. 124-132; cf. Rost, *die Keilschrifttexte Tiglat-Pilesers III*, t. I, p. 20-23).

1. Le nom d'Ibléam, corrompu dans le texte courant (*II Rois*, *XV*, *10*), y a été rétabli par Stade (*Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 575, note 2).

2. *Amos*, *VII*, *9*; cf. ce qui est dit sur ce sujet, plus haut, au t. III, p. 136-137, de cette *Histoire*.

3. Le prophète anonyme, dont l'écrit nous a été conservé dans *Zacharie*, *IX-XI*, parlait de *trois bergers que Jahvéh extermina en un seul mois* (*XI*, *8*); deux d'entre eux sont Zacharie et Shalloum, le troisième n'est plus mentionné au livre des Rois. Ewald avait cru reconnaître son nom dans le Kobolâm incompréhensible de *II Rois*, *XV*, *10* (*Geschichte des Volkes Israel*, 3e édit., t. III, p. 344); mais Stade a montré qu'il s'agissait, non pas d'un homme, mais du lieu, Ibléam, où Zacharie fut tué. D'autre part, Niebuhr propose d'identifier ce roi anonyme avec le Lemuel des *Proverbes*, *XXXI*, *1*, *4* (*die Chronologie der Geschichte Israels, Ægyptens, Babyloniens, und Assyriens*, p. 25-28).

4. *II Rois*, *XIV*, *23-29*. *XV*, *8-15*.

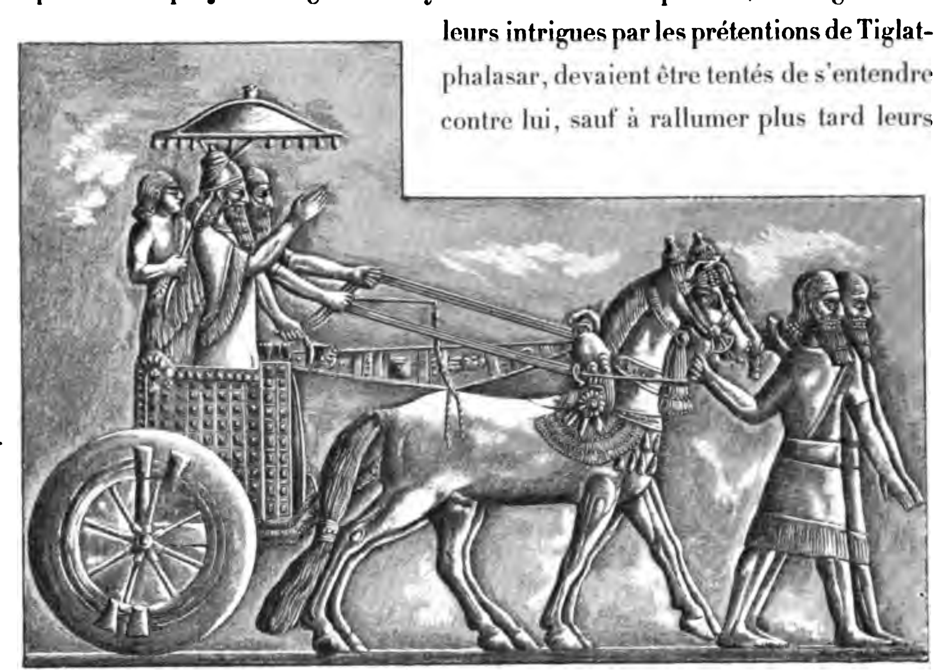
5. *II Rois*, *XV*, *16*. Le texte massorétique donne Tipsakh comme nom de la ville, mais les Septante ont Taphôt, ce qui a porté Thénius à corriger Tipsakh en Tappouakh : Stade (*Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 516) préfère corriger ce Tipsakh en Tirzah. Tappouakh était une ville située aux confins d'Éphraïm et de Manassé (*Josué*, *XVI*, *8*, *XVII*, *7-8*).

6. *Osée*, *VII*, *1-4*, *7*.

7. *II Rois*, *XIV*, *22*; une réorganisation de l'armée et des places fortes, ainsi que des guerres contre les Philistins et les Arabes lui sont attribuées par *II Chroniques*, *XXVI*, *6-15*.

8. *II Rois*, *XV*, *5*; cf. *II Chroniques*, *XXVI*, *19-21*. Azariah est appelé aussi Ozziah par abréviation.

s'était écoulée sans trouble et sans bruit, sous la protection de Jéroboam, mais les mêmes vices qui ruinaient Israel travaillaient aussi Juda, et Ménakhem, tout affaibli qu'il fût, n'avait rien à redouter de ce côté. Le péril s'annonçait pour lui à l'Orient et au Nord, où Damas, arrachée à sa torpeur par Rézôn II, reprenait ses projets d'hégémonie syrienne[1]. Tous ces princes, dérangés dans leurs intrigues par les prétentions de Tiglatphalasar, devaient être tentés de s'entendre contre lui, sauf à rallumer plus tard leurs discordes intestines, mais il ne leur en laissa pas le temps : il défit Azriyahou, ruina Koullani[3], qui était le foyer de la rébellion, ravagea la vallée de l'Oronte, déporta la population de plusieurs villes et la remplaça par les prisonniers qu'il avait faits l'année précédente au Naïri. A ce coup, la Syrie entière s'inclina. Rézôn et Ménakhem furent des premiers à prêter l'hommage[4], et Ménakhem acheta mille talents d'argent le firman qui l'investissait définitivement de sa royauté; les princes de Tyr, de Byblos, d'Hamath, de Carchémis, de Milid, de Tabal,



TIGLATPHALAZAR III SUR SON CHAR D'APPARAT[2].

1. Le nom de ce roi, vocalisé Rézln dans la Bible (*II Rois*, *XV*, *37*, *XVI*, *5*, *6*, *9*) est écrit *Razounou* dans les textes assyriens (*Annales de Tiglatphalasar III*, l. 83, 150, 205, 236) : c'est donc un Rézôn II (cf. pour Rézôn Ier ce qui est dit plus haut, au t. II, p. 778, de cette *Histoire*). Un passage des *Annales*, *l. 205*, semble indiquer que le père de Rézôn était le prince d'une ville dépendant de Damas, par suite qu'il n'était pas roi de Damas : le texte est malheureusement trop mutilé pour qu'on puisse en déduire aucune conclusion certaine sur ce point particulier.

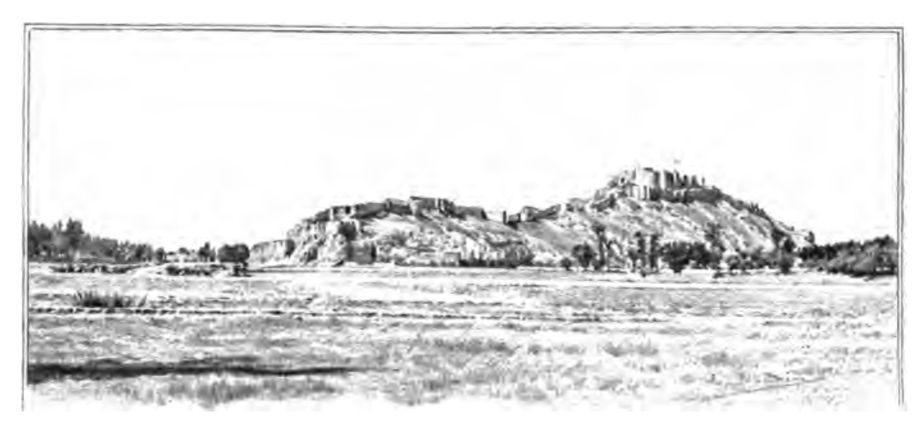
2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le croquis publié par* LAYARD, *Nineveh and Babylon*, p. 527.

3. Koullani est la Kalnô, Kalnéh, d'Isaie (X, 9) et d'Amos (VI, 2), dont le site est mal déterminé entre Arpad et Hamath (TIELE, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 230, HOMMEL, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 660, WINCKLER, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 225).

4. Le nom de Ménakhem fut signalé par Hincks, dans *the Athenæum*, 1852, t. I. n° du 3 janvier.

d'autres encore, suivirent leur exemple, et il n'y eut pas jusqu'à la reine d'une tribu arabe, Zabibi, qui ne se crut obligée d'envoyer ses cadeaux au vainqueur[1].

Des mouvements qui se produisirent inopinément parmi les tribus araméennes des marches élamites le contraignirent à partir avant qu'il eût le temps de pousser plus loin son avantage. Les gouverneurs du Loulloumi et du Naïri les réprimèrent promptement, et, rassemblant les plus mutins, ils les expédièrent au roi pour les répartir entre les cités de la Syrie : six cents prisonniers de la ville d'Amlati colonisèrent le territoire de Damaounou,



LE ROCHER ET LA CITADELLE ACTUELLE DE VAN[2].

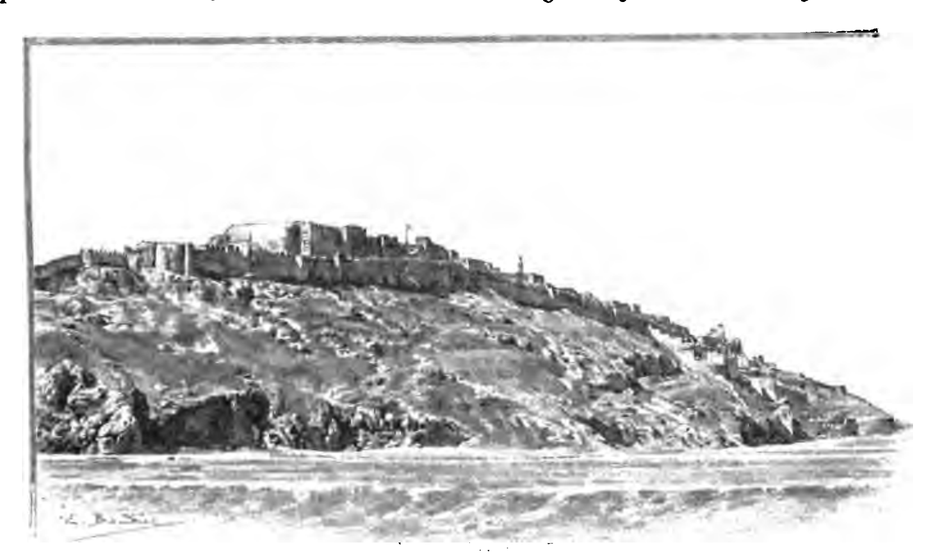
cinq mille quatre cents de Dour les forteresses de l'Ounki, Kounalia, Khouzarra, Taï, Tarmanazi, Koulmadara, Khatatirra, Sagillou, et une dizaine de mille furent disséminés sur les rivages de la mer phénicienne ou dans les monts voisins[3]. La révolte avait pourtant infecté les nations de Médie et peut-être y était-elle fomentée par les émissaires de l'Ourartou : Tiglatphalasar foula une seconde fois, à sept ans de distance (737), les contrées qu'il avait chevauchées en vainqueur à ses débuts, le Bit-Kapsi, le Bit-Sangibouti, le Bit-Tazzakki, le Bit-Zoualzash, le Bit-Matti, l'Oumliash. Les gens d'Oupash dans le Bit-Kapsi, s'étaient retranchés sur les pentes de l'Abirous : il les y força. Oushourou de Taddirouta et Bourdadda de Niroutakta eurent peur et se cachèrent dans les gorges de leurs montagnes : il y grimpa sur leurs traces, les débusqua, leur enleva leurs biens, les saisit eux-mêmes. Et de même pour tous ceux qui s'avisèrent de regimber : il ruina les uns, en prit quelques autres, « fondit sur le reste

1. *Annales de Tiglatphalasar III*, l. 103-133, 150-157; cf. Rost, *die Keilschrifttexte Tiglat-Pilesers III*, t. I, p. 18-23, 26-27. C'est ce que le *Canon des Limmou* appelle la campagne contre Koullâni (Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 212-213).
2. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. Binder, communiquée par le Père Scheil.*
3. *Annales*, l. 134-150; cf. Rost, *die Keilschrifttexte Tiglat-Pilesers III*, t. I, p. 22-27

comme l'averse de Rammân », et n'en laissa échapper aucun. Il dressa partout des trophées sur sa route : dans Baou, qui dépendait de Bît-Ishtar, une javeline aiguë consacrée à Ninib et sur laquelle il grava l'éloge et les vertus de son maître Assour; près de Shilkhazi, que les Babyloniens avaient fondée jadis, une de ses statues; un pilier votif à Mardouk, dans Tilashshouri[1]. L'année d'après, il se rapprocha de l'Ourartou, et il occupa le canton montueux de Nâl qui en défendait les abords (736)[2]. L'année suivante, enfin, il engagea la partie suprême avec Shardouris, et il conduisit sa meilleure armée sous les murs de la capitale, Dhouspana[3]. Dhouspana se composait en réalité de deux villes accolées. L'une d'elles s'étalait par la plaine, au bord de l'Alaïs et dans la direction du lac; elle était entourée de jardins fertiles et de villas où la population allait vivre à l'aise pendant l'été. Elle s'adossait à une masse isolée de calcaire nummulitique, blanche et rouge, dont les parois droites sont coupées de failles et percées de trous ou de cavernes dans toute leur hauteur. Le plateau qui la termine, et qui atteint cent mètres à son point culminant, s'étage en trois terrasses principales, dont chacune est complètement isolée des deux autres et fournit au besoin une forteresse à part. Ishpouinis, Ménouas, Argishtis, Shardouris II lui-même avaient travaillé de génération en génération à le rendre imprenable et ils y avaient réussi[4]. Il n'était accessible que vers l'Ouest, où une sorte de sentier étroit, posé en corniche au-dessus du précipice, monte graduellement de la base au sommet. Ils le régularisèrent quelque peu, mais ils le flanquèrent de murs et de tours qui en commandaient toute la longueur, puis ils érigèrent sur les plates-formes une citadelle, un palais, des temples, des magasins, où ils accumulèrent des armes et des vivres en quantité suffisante pour lasser la patience d'un ennemi ordinaire : la trahison seule ou un blocus prolongé outre mesure pouvait avoir raison de leur ténacité. Tiglatphalasar cerna la citadelle, et, sans doute pour provoquer la capitulation, il ravagea la banlieue sans pitié. Jour après jour, Shardouris vit du haut de son aire ses jardins touffus s'éclaircir sous la hache, les palais de sa noblesse et ses villages

1. *Annales de Tiglatphalasar III*, l. 157-176; cf. Rost, *die Keilschrifttexte Tiglat-Pilesers III*, t. I, p. 26-31.
2. *Canon des Limmou*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*. t. I, p. 212-213. C'est très probablement à cette campagne que se rapporte le fragment des *Annales de Tiglatphalasar III*, l. 176-190; cf. Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 231-232, Rost, *die Keilschrifttexte Tiglat-Pilesers III*, t. I, p. XXVI-XXVII.
3. Le nom est écrit Tourouspas dans les textes de Tiglatphalasar III (Rost, *die Keilschrifttexte Tiglat-Pilesers III*, t. I, p. 46-47, 52-53). On ne saurait douter pourtant qu'il ne s'agisse ici d'une variante du nom écrit d'ordinaire Touspas, Touspana, Dhouspana, la Thôspia des époques classiques; c'était à proprement parler la capitale du Biaina; cf., pour ce pays, t. III, p. 55, note 1, de cette *Histoire*.
4. Cf. ce qui est dit de ces constructions, plus haut, au t. III, p. 106, de cette *Histoire*.

s'allumer jusqu'à l'horizon : il ne broncha pas, et, quand tout fut à bas, les Assyriens plantèrent une statue de leur roi devant la porte principale du château, levèrent le camp et s'en allèrent sans se presser. Ils mirent le pays à feu et à sang, détruisant les villes, emmenant en captivité tout ce qu'ils rencontraient, puis ils rentrèrent à Ninive, chargés de butin[1]. L'Ourartou n'était pas dompté, et Shardouris y demeura roi comme devant, mais il était épuisé et sa puissance avait reçu une blessure dont elle ne guérit jamais. Il avait joué l'em-



L'ENTRÉE DE LA CITADELLE ACTUELLE DE VAN, DU CÔTÉ DE L'OUEST[2].

pire du monde asiatique contre Assour, et les dés ne lui avaient pas été favorables : il renonça à ses vastes desseins, et il ne songea plus qu'à défendre chez lui son indépendance. L'Arménie a plus d'une fois depuis lors tenté la fortune, et le résultat a toujours été le même, sous Tigrane à l'époque romaine comme sous Shardouris au temps des Assyriens : elle a touché presque au but de ses ambitions, puis ses forces l'ont trahie au dernier moment et elle a dû se retirer endolorie de l'épreuve. Elle est mal placée pour influer au loin ; sa position dans un coin de l'Asie, au nœud de trois ou quatre grandes chaines de montagnes, vers la naissance de quatre rivières qui s'écoulent en sens diver-

1. *Canon des Limmou*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I. p, 212-213. Le seul récit qui nous ait été conservé des événements, celui de la *Plaque n° 1*, l. 23-25, et de la *Plaque n° 2*, l. 35-40, introduisait le siège de Tourouspas après la défaite de Shardouris dans le Koummoukh, si bien que les événements de l'an 735 semblaient former la suite immédiate de ceux de l'an 743. L'ordre véritable a été rétabli par Schrader, dont le classement a été adopté à bon droit par tous les historiens récents (TIELE, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 231-232; HOMMEL, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 657-659, WINCKLER, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 227-228, ROST, *die Keilschrifttexte Tiglat-Pilesers III*, t. I, p. 27-28).

2. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. Binder, communiquée par le Père Scheil.*

gent, lui interdit l'homogénéité de terroir sans laquelle nul peuple, si doué qu'il soit, n'arrive à la domination, et la nature la condamne à demeurer divisée, comme la Syrie[1], en compartiments de taille et de force inégales, où s'abritent une douzaine de principautés autonomes, toujours jalouses l'une de l'autre. Elle réalise un semblant d'unité par intervalles; mais, le plus souvent, elle végète démembrée en autant de morceaux qu'elle compte de royaumes valides autour d'elle, et elle n'a de chance de se trouver réunie tout entière que si l'un d'eux devient assez prépondérant pour arracher le lot des autres et pour l'absorber.

L'abaissement de l'Ourartou débarrassait l'Assyrie du seul rival qui pouvait en ce moment lui contester la suprématie sur les bords de l'Euphrate et du Tigre. Les autres nations qui la bornaient au Nord et à l'Est n'avaient encore aucune consistance : elles étaient capables de malmener une armée ou d'écorner une province dans un élan momentané, mais la force leur manquait afin de faire davantage, et leurs razzias les plus fructueuses aboutissaient en fin de compte à des contre-razzias terribles, où elles perdaient deux ou trois fois plus d'hommes et de butin qu'elles n'en avaient gagné. Pendant près d'un siècle, Ninive eut les mains libres, et ses gouvernants purent concentrer toute leur énergie sur deux points principaux de la frontière, au Sud-Ouest sur la Syrie et sur l'Égypte, au Sud-Est sur la Chaldée et sur l'Élam. La Chaldée ne bougeait guère, mais la condition de la Syrie n'était pas sans présenter quelque danger. La fidélité des rois y était plus apparente que réelle : ils avaient courbé l'échine après la chute de l'Ounki, puis, les années s'égrenant sans que la domination assyrienne eût semblé progresser, ils s'étaient redressés et ils avaient recommencé à se quereller entre eux. Ménakhem était mort, très peu de temps après avoir payé son tribut (787); son fils Pékakhiah avait été assassiné moins de deux ans plus tard (736)[2], et le meurtrier Pékakh, fils de Rémaliah, était mal affermi sur le trône. L'anarchie sévissait partout dans Israel, si bien que. Juda ayant saisi l'occasion de secouer son joug séculaire[3], Pékakh s'était avoué impuissant à étouffer la rébellion, et il avait appelé Rézôn à l'aide[4] :

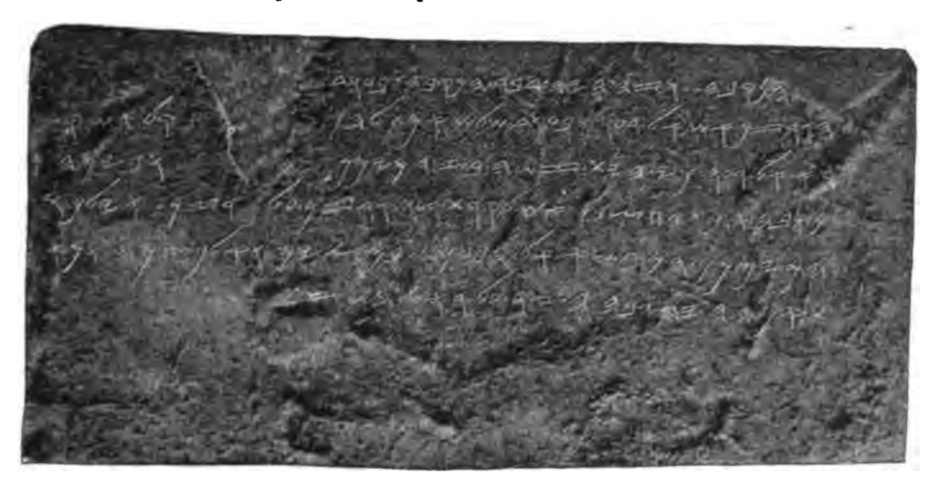
1. Voir ce qui est dit des divisions naturelles de la Syrie au t. II, p. 3-4, 14, de cette *Histoire*.

2. *II Rois, XV, 22-26*. La chronologie des événements qui s'étendent entre la mort de Ménakhem et la chute de Samarie est inexacte du tout au tout, dans les documents bibliques tels que nous les avons : comme la plupart des historiens récents, je me suis attaché exclusivement aux données des textes assyriens, sauf à indiquer chaque fois en note les raisons qui nous obligent pour le moment à adopter certaines dates de préférence à certaines autres.

3. Winckler, dans un endroit (*Geschichte Israels*, t. I, p. 167), doute que la dépendance de Juda subsistât sous Jéroboam II, et l'admet sous Ménakhem dans un autre (*Id.*, p. 179) : c'est cette dernière opinion qui me paraît seule expliquer l'enchaînement des faits qui suivirent. Il résulte de *II Rois, XV, 37-38*, que Jotham fut le promoteur du mouvement contre Israel et non Akhaz.

4. Winckler dit que Pékakh était une créature de Rézôn, et il trouve la preuve de cette assertion dans le passage *II Rois, XV, 25*, où l'auteur raconte que l'usurpateur tua Zacharie à l'aide de cin-

celui-ci était en route lorsque Jotham rejoignit ses pères (736), et ce fut le fils de Jotham, Akhaz, qui essuya l'assaut. Il avait vingt ans à peine; il était léger, présomptueux, téméraire, et il ne s'effraya pas outre mesure[1]. Jotham avait consolidé les murailles de Jérusalem, toujours en triste état depuis le désastre d'Amaziah[2]; lui, il s'efforça d'assurer à la ville la provision d'eau qui lui était indispensable[3], et, après avoir réparé les aqueducs anciens, il imagina d'en percer un nouveau dans l'éperon qui termine la colline de Sion vers le midi. Le temps pressant, on avait attaqué l'œuvre par les deux bouts à la fois; on avait circulé



L'INSCRIPTION HÉBRAIQUE DE L'AQUEDUC DE SILOÉ[4].

longuement sous terre, peut-être afin d'éviter les caveaux où les rois reposaient depuis David[5], et les ouvriers désespéraient de raccorder les deux tronçons lorsqu'ils s'entendirent à travers la muraille de rochers qui les divisait.

quante Galaadites : « il fut aidé de Galaad qui se trouvait au pouvoir de Damas ». Mais Galaad avait été reconquis sur les Damasquins; il appartenait à Israel sous Jéroboam II et sous les successeurs de Jéroboam II, ainsi qu'il résulte d'Osée même (VI, 8, où il semble y avoir une allusion à l'assassinat de Zacharie, et XII, 12). Il est probable que ce fut la rébellion de Juda qui contraignit seule Pékakh à chercher l'appui de Rézôn.

1. *II Rois, XV, 38, XVI, 1-2*. Akhaz est appelé Iaoukhazi, c'est-à-dire Jehoakhaz, dans les textes assyriens (*Tablette de Nimroud*, verso, l. 11), et il semble que telle ait été la forme originelle du nom (SCHRADER, *die Keilinschriften und das Alte Testament*, 2e éd., p. 263-264, STADE, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 589, note 2).

2. Cf. ce qui est dit au t. III, p. 123, de cette *Histoire*. La réparation des murs de Jérusalem par Jotham n'est mentionnée que dans *II Chroniques, XXVII, 3*.

3. C'est ce qui résulte du passage d'*Isaie, VII, 3*, qui montre Akhaz, « à l'extrémité de l'aqueduc supérieur, sur le chemin du foulon ». Akhaz était là pour inspecter les travaux destinés à défendre l'aqueduc.

4. *Reproduction directe, d'après le plâtre conservé à Paris*. L'inscription, découverte par Schick, en 1880, a été mutilée depuis lors, et il n'en subsiste plus que des fragments au Musée de Constantinople. On en a placé la rédaction au temps d'Ézéchias; voir, en dernier lieu, CLERMONT-GANNEAU, *les Tombeaux de David et des rois de Juda*, p. 396-397. Il me paraît comme à Stade (*Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 590-593) qu'elle appartient à l'époque d'Akhaz.

5. C'est l'hypothèse très ingénieuse que Clermont-Ganneau a proposée et défendue savamment pour expliquer la grande courbe que le trajet décrit (*les Tombeaux de David et des rois de Juda et l'Aqueduc de Siloé*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1897, t. XXV, p. 383-427).

Quelques coups de pics frayèrent la communication, et une inscription tracée sur la paroi à l'entrée, du côté de Siloé, la plus ancienne des inscriptions hébraiques, raconta les péripéties de l'œuvre aux générations futures. Elle s'achevait à peine quand Rézôn, ayant rallié Pékakh à Samarie, vint assiéger la place selon les règles[1]. Les confédérés ne se proposaient pas seulement d'infliger un tribut au jeune roi; ils voulaient le déposséder, et ils avaient choisi pour le remplacer un fils de Tabéel, qu'ils traînaient avec eux[2] : ils durent se retirer pourtant sans avoir pratiqué la brèche, et différer le choc décisif jusqu'à la campagne suivante. Rézôn du moins avait fait tout le mal possible à Juda; il avait dévasté la plaine et la montagne, il avait pris Élath, qu'il restitua aux Iduméens[3], il avait déchaîné les Philistins (735)[4]. La position paraissait si désespérée qu'une partie du peuple méditait de s'abandonner à la merci des Syriens[5] : Akhaz regarda autour de lui et chercha qui il évoquerait à son secours. Ses voisins immédiats lui étaient tous hostiles, mais derrière eux, au second plan, il y avait deux empires où sa prière avait chance d'être écoutée, l'Égypte et l'Assyrie. L'Égypte, après la pointe de Seshonq en Asie[6], semblait s'être désintéressée complètement de la politique étrangère. Osorkon n'avait pas hérité les goûts belliqueux de son père, ni son fils Takelôti Ier, ni son petit-fils Osorkon II[8]. Ces princes se considéraient par tradition comme les suzerains du pays de Kharou, c'est-à-dire d'Israel et de Juda, d'Ammon, de



STATUETTE EN BRONZE D'OSORKON I[7].

1. *II Rois, XVI, 5*, cf. *II Chroniques, XXVIII, 5-8*. C'est à cette occasion qu'Isaie prononça les prophéties, qui, remaniées plus tard, formèrent en gros ses chapitres VI, 1-X, 4. Cf. ce qui est dit à ce sujet, plus bas, t. III, p. 184-185, de cette *Histoire*.

2. *Isaie, VII, 4-9*. On a cherché et l'on cherche encore qui est ce fils de Tabéel. Oppert avait soupçonné que l'Azriyahou des *Annales de Tiglatphalasar III* se cachait sous ce nom (cf. ce qui est dit à ce sujet au t. III, p. 150, note 3, de cette *Histoire*); une partie des historiens les plus récents revient à l'idée que le fils de Tabéel était Rézôn lui-même (Renan, *Histoire du Peuple d'Israel*, t. II, p. 508, Winckler, *Alttestamentliche Forschungen*, p. 74-76 et *Geschichte Israels*, t. I, p. 154).

3. *II Rois, XVI, 6*, où le texte massorétique dit que les Syriens gardèrent la ville, mais où les Septante portent que le roi la rendit aux Iduméens. Winckler (*Geschichte Israels*, t. I, p. 139 note 1, et p. 198) supprime la mention de Rézôn et veut qu'Élath ait été conquise sur Akhaz par un roi d'Édom.

4. *II Chroniques, XXVIII, 18*, où sont énumérées les villes que les Philistins auraient enlevées aux Judéens. C'est à la joie éprouvée par les Philistins à la vue de Juda abaissé que paraît répondre la petite prophétie d'*Isaie, XIV, 29-32*, placée mal à propos l'année de la mort d'Akhaz.

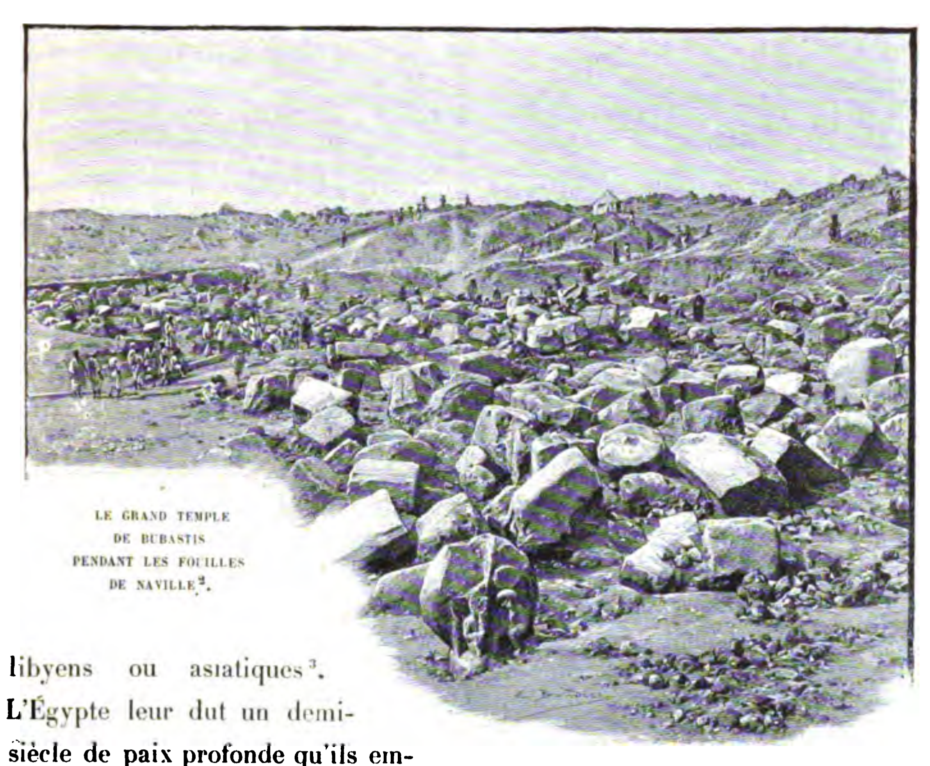
5. C'est du moins ce qu'on peut déduire du passage d'*Isaie, VIII, 6* : « Puisque ce peuple méprise les eaux de Siloé qui coulent doucement, et *perd courage au sujet de Rézôn et du fils de Rémaliah*. »

6. Sur l'expédition de Seshonq Ier en Syrie, cf. ce qui est dit au t. II, p. 772-775, de cette *Histoire*.

7. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la statuette de Lanzone*; cf. Lanzone, *Descrizione di una Statuetta di bronzo*, extrait des *Atti* de l'Académie de Turin, 1875, t. XI, p. 459 sqq., et Miss Gonino, *Note on a Statuette of Osorkon I*, dans les *Proceedings*, 1884-1885, t. VI, p. 205-206.

8. La chronologie de cette époque est encore mal établie, et les stèles du Sérapéum, qui nous

Moab, et peut-être leur autorité était-elle reconnue en gros par les Philistins[1], mais ils ne sortaient guère de leur royaume, et ils se bornaient à en faire respecter les frontières contre les déprédations traditionnelles des nomades



LE GRAND TEMPLE DE BUBASTIS PENDANT LES FOUILLES DE NAVILLE[2].

libyens ou asiatiques[3]. L'Égypte leur dut un demi-siècle de paix profonde qu'ils employèrent à des travaux d'utilité publique, dans le Delta surtout, où Bubastis

ont permis de fixer la succession des règnes, ne nous ont pas fourni les moyens d'en déterminer la longueur. Sheshonq Ier ne régna pas beaucoup au delà de l'an XXI, qui est sa dernière date connue (CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CXXII *bis*. LEPSIUS, *Denkm.*, III, 254 *c*), et l'on peut considérer la durée de vingt et un ans, que Manéthon lui attribue, comme répondant exactement à la réalité. La date la plus haute que l'on possède est : pour Osorkon I, de l'an XII (LEGRAIN, *Textes gravés sur le quai de Karnak*, dans la *Zeitschrift*, t. XXXIV, p. 3, n° 2), et, pour Takelòti Ier, de l'an VI (*Id.*, p. 3, n° 4) ou de l'an VII (DARESSY, *Inscriptions inédites de la XXIIe Dynastie*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVIII, p. 51-52). Enfin, nous avons l'an XXIX pour Osorkon II (*Id.*, p. 112, n° 14), mais avec l'indication pour l'an XXVIII d'une année V d'un Takelòti, dont le premier cartouche est effacé (*Id.*, p. 112, n° 23), et qui peut-être mourut avant son père et co-régent. Dans Manéthon, Osorkon Ier a quinze ans de règne à lui seul, et ses trois successeurs immédiats vingt-cinq ans à eux tous, ce qui est certainement inexact, puisque les monuments donnent déjà vingt-neuf années ou au moins vingt-trois, si l'on tient compte de la double date pour les deux premiers de ces princes. Le plus prudent est de compter quarante-cinq ans pour Osorkon et pour ses deux successeurs : si Sheshonq est mort vers 924, comme je le crois, les cinquante années échues aux trois Pharaons suivants iront jusque vers 880, et c'est à cette date que je placerai provisoirement la mort d'Osorkon II.

1. Cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. II, p. 774, de cette *Histoire*.
2. *Dessin de Boudier, d'après la photographie de* NAVILLE, *Bubastis*, pl. III.
3. C'est à ces répressions que s'appliquent les passages analogues à ceux où Osorkon II se vante d'avoir « renversé sous ses pieds le Haut et Bas Lotanou » (NAVILLE, *Bubastis*, p. 51, et *the Festival-Hall of Osorkon II in the Great Temple of Bubastis*, pl. VI et p. 4), et parle des exploits des fils de la reine Kalamâit contre des tribus dont le nom mutilé a la tournure libyenne (DARESSY, *Inscriptions inédites de la XXIIe dynastie*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVIII, p. 49-51).

devint grâce à eux l'une des plus splendides parmi les cités secondaires[1]. Son temple, rebâti par Ramsès II, décoré par les Ramessides[2], était en assez piètre condition à l'avènement de la XXII[e] dynastie : Sheshonq I[er] n'y travailla guère, mais Osorkon I[er] le remania en sous-œuvre[3], et Osorkon II l'accrut de plusieurs salles nouvelles, une entre autres où il célébra, l'an XXII, les cérémonies de sa divinisation[4]. Les tableaux nous en sont conservés par portions. On y discerne le roi inaugurant dans une chapelle, selon l'étiquette qui avait servi déjà pour Aménôthès III[5], sa propre statue qu'il s'empresse d'adorer fort dévotement; tous les dieux de l'Égypte étaient accourus à l'intronisation de ce confrère et ils s'associèrent aux sacrifices qui accompagnèrent la dédicace. Leur panégyrie était doublée d'une fête des hommes, à laquelle des Nubiens et des Koushites assistaient, ainsi que la cour et le peuple. Le tout se terminait par quelques rites funéraires, en apparence du moins, et qui avaient pour objet de consommer l'identification avec Osiris. Les dieux égyptiens ayant le double caractère de dieux des vivants et de dieux des morts, Osorkon-dieu n'échappait pas à la règle : vivant encore, il devenait un Osiris, et son double animait ses statues prophétiques taillées en momies, comme les statues qui le représentaient vivant. Un autre petit temple, également dédié à Bastit, remontait à l'époque de Ramsès II, mais Osorkon I[er] l'élargit et le dota richement d'ateliers, de terres, de bestiaux, d'esclaves, de métaux précieux : une seule des divinités qu'on y vénérait, Toumou-Khopri d'Héliopolis, y toucha de l'or pour une valeur en poids de trois millions de francs et de trois cent mille francs d'argent en lingots[6]. Un pays capable de suffire à de pareilles prodigalités devait être en bonne condition, et tout prouve, en effet, que l'Égypte prospéra sous le sceptre de ces premiers Bubastites.

Et pourtant les mêmes causes qui avaient ruiné les Ramessides et les Tanites travaillaient déjà ouvertement à renverser cette dynastie. La féodalité militaire

1. L'histoire du temple de Bubastis nous est connue seulement depuis les fouilles de NAVILLE, *Bubastis*, 1891, et *the Festive-Hall of Osorkon II in the Great Temple of Bubastis*, 1892.
2. Sur les origines du temple de Bubastis, cf. ce qui est dit au t. I, p. 364, 371 note 2, 422, de cette *Histoire*, et sur les restaurations successives dont il fut l'objet avant la XXII[e] dynastie, ce qui est dit au t. I, p. 503-504, 530, ainsi qu'au t. II, p. 54, 423.
3. NAVILLE, *Bubastis*, p. 46-48.
4. Naville l'a reconstituée et il en a expliqué les textes dans le volume intitulé *the Festive-Hall of Osorkon II, in the Great Temple of Bubastis*, 1892. La cérémonie est celle qu'on nommait *Sit-habou*, et dans laquelle Brugsch veut voir des panégyries trentenaires, les *triacontaétéries* de l'époque ptolémaique (cf. en dernier lieu *die Ægyptologie*, p. 365-366); j'ai indiqué brièvement ce que je pensais de la théorie de Brugsch et de la nature de la fête dans un article de la *Revue Critique*, 1892, t. II, p. 386-398.
5. Cf., sur cette divination d'Aménôthès III, ce qui est dit au t. II, p. 300-302, de cette *Histoire*.
6. NAVILLE, *Bubastis*, pl. L-LII, et p. 60-62; c'est le petit temple qu'Hérodote disait plus tard être consacré à Hermès (II, CXXXVIII, cf. WIEDEMANN, *Herodots Zweites Buch*, p. 498-499).

dont elle était issue, un moment comprimée par Sheshonq I[er], se développa presque sans frein sous ses descendants. Ils avaient cru la mâter et la confisquer à leur profit, en déléguant les fonctions religieuses les plus importantes et les fiefs principaux à leurs fils ou à leurs neveux. Ils régissaient Memphis par les grands prêtres de Phtah[1]; un prince du sang commandait pour eux à Khmounou[2], un autre à Khninsou[3], d'autres dans plusieurs cités du Delta[4], et chacun de ces personnages avait avec lui plusieurs milliers de ces soldats libyens, de ces Mashaouasha, en la fidélité desquels il devait se confier[5]. Thèbes seule avait échappé à ces garnisaires, et ses princes, dociles en cela aux préjugés des habitants, s'obstinaient à n'admettre autour d'eux que les Mâzaîou d'autrefois[7]. Elle continuait d'ailleurs



LA PORTE DE LA SALLE DES FÊTES, À BUBASTIS[6].

1. Cf., à ce sujet, STERN, *die XXII Manethonische Dynastie*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 18-19, et DARESSY, *Inscriptions inédites de la XXII° dynastie*, dans le *Recueil de travaux*, t. XVIII, p. 46-49.
2. Ainsi Namrôti, sous Piônkhi-Mîamoun; ses droits étaient si réels, qu'il prit le protocole des pharaons (E. DE ROUGÉ, *la Stèle du roi éthiopien Piânkhi Meriamen*, p. 1, 19, etc.).
3. La stèle 1959 du Sérapéum nous fait connaître cinq princes successifs de cette ville, dont le premier est Namrôti, fils du roi Osorkon II, et grand prêtre de Thèbes, dont je parlerai plus bas (cf. t. III, p. 162-164, de cette *Histoire*); un membre de cette même famille, Perfzââbastit, avait pris les cartouches sous Osorkon III de la XXIII° dynastie (E. DE ROUGÉ, *la Stèle du roi éthiopien Piânkhi Meriamen*, p. 1, 35, etc.), ainsi qu'on le verra plus loin, t. III, p. 167-168, 176, de cette *Histoire*. Sur la principauté de Khninsou, cf. STERN, *die XXII Manethonische Dynastie*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 23.
4. Voir, dans la stèle de Piônkhi-Mîamoun, la série des princes du Delta (E. DE ROUGÉ, *la Stèle du roi éthiopien Piânkhi Meriamen*, p. 67-70, 94).
5. Sur les Mashaouasha et sur le rôle prépondérant qu'ils jouèrent dans les révolutions de l'Égypte, à partir des derniers temps de la XX° dynastie, cf. ce qui est dit plus haut, au t. II, p. 765-768.
6. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la restauration de* NAVILLE, *the Festive Hall of Osorkon II*, planche placée en tête du volume.
7. Sur cette absence des Mashaouasha à Thèbes, cf. ce qui est dit au t. II, p. 767, de cette *Histoire*.

à se montrer en toute occasion la plus remuante des baronnies. Son territoire n'avait point diminué depuis le temps de Hrihor, et la moitié de la Haute Égypte était courbée sous sa juridiction, d'Éléphantine à Siout[1]. Sa constitution politique demeurait la même, malgré les changements de régime; Amon y trônait plus absolu que jamais et rien ne s'y faisait qu'il n'eût été consulté solennellement comme par le passé[2]. Aoupouti, tout fils de Sheshonq qu'il était, avait dû endosser le titre de premier prophète pour la gouverner en paix, et il y avait épousé quelque fille ou quelque nièce du dernier des Païnotmou[3]. Après lui, on s'était bien gardé de laisser le pontificat à l'un de ses enfants et de reconstituer ainsi une dynastie thébaine bientôt hostile à la Bubastite, mais Osorkon I[er] avait octroyé la charge et le fief à son propre fils Sheshonq. Celui-ci se jugea un moment assez puissant pour s'adjuger les cartouches, comme autrefois Païnotmou[4], mais, malgré toute son ambition, il ne réussit pas lui non plus à implanter l'hérédité dans sa lignée masculine : Osorkon II désigna pour lui succéder son propre fils Namrôti, qui était déjà prince de Khninsou[5]. La réunion des deux seigneuries investissait d'une majesté presque royale l'homme en faveur de qui on l'opérait : Khninsou était en effet, comme on le sait de reste[6], le boulevard naturel de Memphis et de Basse-Égypte contre une invasion procédant du Sud, et qui la possédait décidait presque à son caprice du sort de l'État. Il fallait qu'Osorkon eût des motifs graves pour prendre une résolution



PETIT SPHINX EN BRONZE DE SIAMOUN[4].

1. C'est ce qui résulte bien des premiers mouvements des généraux de Piônkhi-Miamoun : jusque sous les murs d'Hermopolis, ils rencontrent l'armée et la flotte de Tafnakhti et des princes du Nord, mais ils ne font mention d'aucun des princes féodaux du Sud (l. 2-9). Leur silence s'explique si l'on suppose que Thèbes, dépendance de l'Éthiopie, conservait alors, sous la XXIII[e] dynastie, les mêmes limites ou à peu près qu'elle avait atteintes sous la XXI[e] (cf. ce qui est dit plus haut à ce sujet, au t. II, p. 564, 768-769, de cette *Histoire*).

2. Sur le grand prêtre Aoupouti, fils de Sheshonq I[er], et sur le rôle qu'il joua à Thèbes au début de la XXII[e] dynastie, cf. ce qui est dit plus haut, au t. II, p. 770-771, 773, de cette *Histoire*.

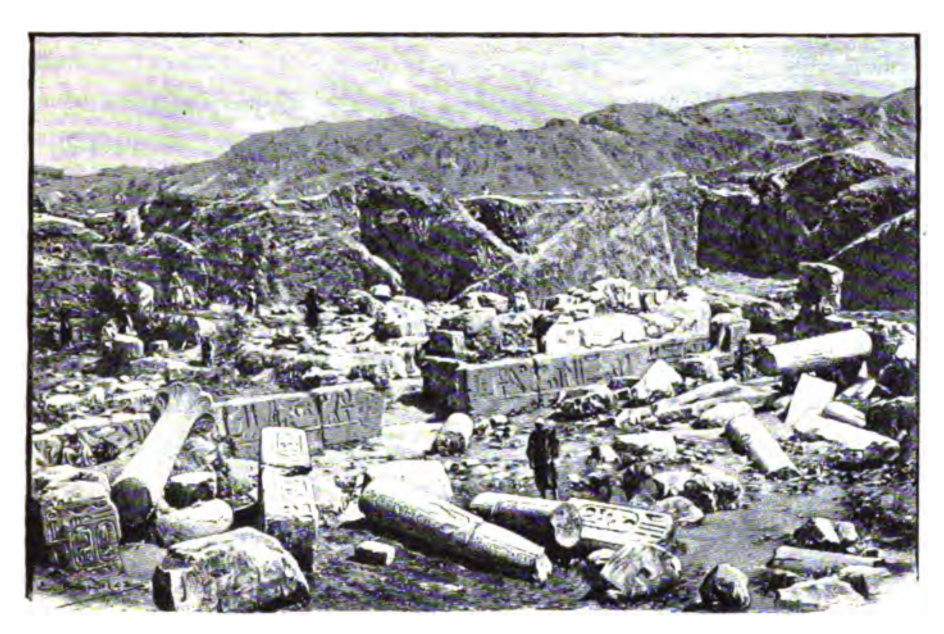
3. Cf., sur ce mariage, ce qui est dit plus haut, au t. II, p. 760-761, de cette *Histoire*.

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après l'original qui est conservé au Musée du Louvre*; cf. PIERRET, *Catalogue des Monuments de la Salle Historique*, n° 265, p. 56.

5. MASPERO, *les Momies royales de Déir el-Bahari*, dans les *Mémoires de la Mission du Caire*, t. I, p. 734-738, où tout ce qu'on sait jusqu'à présent de ce personnage a été réuni et discuté.

6. Sur la valeur militaire et politique de Khninsou-Héracléopolis, cf. ce qui est dit plus haut, au t. II, p. 445-448, de cette *Histoire*.

qui le mettait presque à la merci de son fils et, de fait, les événements montrèrent combien la fidélité des Thébains était incertaine et de quelle énergie l'on devait s'efforcer pour les enfermer dans le devoir ou pour les y ramener. La décadence de la vieille capitale s'était accentuée de façon lamentable depuis la chute des arrière-neveux de Hrihor. Les rares travaux que ceux-ci avaient entrepris, et que Sheshonq I[er] avait encouragés de son mieux, avaient cessé faute d'argent, et les corps de métier qu'ils avaient soutenus étaient plongés



LES RUINES DU TEMPLE DE KHNINSOU, APRÈS LES FOUILLES DE NAVILLE[1].

dans la misère : seuls les fabricants de menus objets religieux ou funéraires, sculpteurs sur bois ou sur pierre, menuisiers, peintres de cercueils, bronziers, végétaient chichement grâce aux commandes que le personnel des temples leur faisait encore. L'art thébain, si amoureux du gigantesque aux siècles de sa prospérité, était trop heureux de modeler de véritables objets d'étagère, des statuettes de trente ou quarante centimètres de haut au lieu des colosses d'antan, des stèles en bois coloriées grossièrement, des *répondants* informes mais embellis d'un superbe émail bleu, et surtout ces sphinx en miniature de reines ou de rois, dont les deux bras humains présentent une table d'offrandes ou un plateau décoré de cartouches. La population affamée, blessée dans ses intérêts comme dans sa vanité par l'avènement d'une dynastie septentrionale, ne pou-

1. *Dessin de Boudier, d'après la photographie publiée dans* Naville, *Ahnas el-Medineh*, Frontispice. La vignette montre ce qui subsiste aujourd'hui des portions du temple rebâties sous Ramsès II.

vait se résigner à sa déchéance, et son mécontentement était attisé en dessous par le sacerdoce ou par les membres des nombreuses familles qui prétendaient se rattacher aux Ramessides. Les droits héréditaires au pontificat et à la royauté, affaiblis ou éteints chez les mâles, persistaient chez les femmes avec intensité : vouées au culte d'Amon dès leur naissance et réservées en principe pour être ses chanteuses ou ses épouses, celles qui se mariaient transmettaient plus que jamais à leurs enfants, et surtout à leurs filles, le germe divin qui les faisait aptes à régner. On ne cessa jamais autour d'elles d'espérer que le jour pointerait où le dieu national, secouant sa torpeur, assumerait en main leur cause contre celle des usurpateurs bubastites ou tanites, et du coup remonterait sa ville au rang et à la splendeur d'où elle était tombée. Namrôti s'associa l'une des princesses thébaines, et il sut conjurer sa vie durant les dangers de révolte[1] ; mais, lui mort ou disparu, une insurrection éclata. Sheshonq II avait succédé à Osorkon II et Takélôti II à Sheshonq[2]. Takélôti eut beau élire pour femme légitime Kalamâît, fille de Namrôti, lui octroyer la qualité de reine, multiplier ses images et ses monuments votifs : cette concession ne suffit pas à calmer les mutins, et la Thébaide entière se leva contre lui. C'est en l'an XII qu'il confia le soin de la châtier à son fils Osorkon, et il lui assigna par la même occasion la charge de grand prêtre. La répression dura plusieurs années : les rebelles, battus en l'an XI, tenaient encore la campagne en l'an XV, et ils ne déposèrent les armes qu'un peu plus tard, entre l'an XV et l'an XXII de Takelôti II[3]. La royauté sortit épuisée de ces luttes, et le pouvoir des seigneurs féodaux en grandit d'autant. L'Égypte se divisa assez rapidement en un certain nombre de pauvres États, dont les uns comprenaient à peine quelques villes, tandis que les autres englobaient fièrement plusieurs nomes contigus, à l'instar de la princi-

1. MASPERO, *les Momies royales de Déir el-Bahari*, p. 738-740.

2. Les rares indications que l'on possède sur ces deux Pharaons Bubastites ont été réunies presque toutes par WIEDEMANN, *Ægyptische Geschichte*, p. 555-557, et *Supplément*, I, p. 64.

3. Le récit de ces événements était raconté dans plusieurs inscriptions fort mutilées, qui sont réunies à Karnak, sur la face extérieure du mur méridional de la Salle hypostyle, et qui ont été publiées dans LEPSIUS, *Denkm.*, III, 256 *a*, 257 *a* ; cf. CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCLXXVII, 1, CCLXXIX, 1, et t. II, p. 22. L'une d'elles renferme une phrase, que Brugsch a interprétée comme étant l'indication d'une éclipse survenue le 24 Choiak de l'an XV de Takélôti II (*Histoire d'Égypte*, p. 233), et dont Hincks se servit pour fixer la date de l'événement au 4 avril 945, dans l'hypothèse d'une éclipse de lune (*the Egyptian Dynasties of Manetho*, I, p. 34-41), puis au 1er avril 927, lorsqu'il eut reconnu qu'il s'agissait d'une éclipse de soleil (*Id.*, II, p. 41). Ces conclusions furent combattues par Chabas, qui démontra qu'il s'agissait d'une simple expression mythologique sans valeur astronomique (*Mélanges Égyptologiques*, 2e série, p. 72-107). Une polémique résulta de cette constatation entre Goodwin (*On an Inscription of Takelut II*, dans la *Zeitschrift*, 1868, p. 25-29), Brugsch (*eine Mondfinsterniss*, dans la *Zeitschrift*, 1868, p. 29-35), et Chabas (*Lettre à M. le Docteur Lepsius sur l'Inscription de Takellothis II*, dans la *Zeitschrift*, 1868, p. 49-52), à la suite de laquelle chacun des adversaires garda son opinion et réfuta l'opinion des autres. Brugsch, qui survécut longtemps à Goodwin et à Chabas, a persisté jusqu'au bout à voir dans le passage contesté la mention d'une éclipse de lune (*Geschichte Ægyptens*, p. 670).

pauté thébaine. Un reste de respect pour la monarchie traditionnelle les empêcha de répudier entièrement l'autorité de Pharaon. Ils observèrent à son égard toutes les formes extérieures de la soumission ; ils lui prêtaient au besoin le service militaire, ils s'adressaient à lui pour régler leurs différends, mais sans acquiescer toujours à son jugement, et quand ils en venaient aux prises, ils exerçaient leur droit de guerre privée sous sa surveillance[1]. Le domaine royal se restreignit peu à peu au nome Memphite et aux apanages particuliers de la famille, et bientôt il ne suffit plus à payer l'argent nécessaire pour les cérémonies coûteuses du culte, telles que l'intronisation ou l'ensevelissement d'un Apis. Le luxe et la pompe usités en pareil cas allèrent dégénérant sous les successeurs de Takélôti II, sous Sheshonq III, sous Pimi, sous Sheshonq IV[2],


LE ROI PÉTOUBASTIS EN PRIÈRE[3].

Quand ce dernier s'évanouit, après trente-sept ans au moins de règne sans gloire, le prestige de sa race avait tellement pâli que le pays se détourna d'elle : le sceptre glissa aux mains d'une autre dynastie, originaire de Tanis[4]. C'était

1. C'est ce qui résulte du roman découvert par Krall, *ein neuer Historischer Roman in Demotischer Schrift*, p. 14 sqq. ; cf. Maspero, dans le *Journal des Savants*, 1897, p. 654-657.

2. Il suffit de comparer, au Louvre, les stèles d'Apis érigées à cette époque, et celles qui furent gravées sous la XXVI[e] dynastie, pour se rendre compte de la misère où les derniers souverains de la XXII[e] dynastie étaient tombés : le fait que la chapelle et les monuments ont été exécutés par leurs ordres prouve qu'ils étaient encore maîtres de Memphis. On n'a aucune date certaine de Sheshonq II, et l'an XXIX est la dernière année connue de Takélôti II (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. II, p. 22-23, Lepsius, *Denkm.*, III, 258 *a*), mais on sait (Mariette, *le Sérapéum de Memphis*, pl. 28 ; cf. Mariette, *Renseignements sur les soixante-quatre Apis*, dans l'*Athénæum Français*, 1855, p. 94-98, et Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, p. 673) que Sheshonq III régna cinquante-deux ans, et l'on connaît, après deux années de Pimi (Mariette, *le Sérapéum*, pl. 31, et *Renseignements sur les soixante-quatre Apis*, dans le *Bulletin Archéologique de l'Athénæum Français*, 1855, p. 98-100), l'an XXXVII de Sheshonq IV. Si l'on compte un siècle en gros pour ces derniers rois, on ne risque pas de se tromper grandement : les Bubastites auraient donc cessé de régner vers 780.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le petit battant de porte conservé au Musée du Louvre* ; cf. Pierret, *Catalogue de la Salle Historique*, n° 649, p. 160.

4. Voici le tableau des Pharaons de la XXII[e] dynastie, tel qu'on peut le rétablir actuellement :

I. Shashanqou I Mariamanou, Ouazakhpirrî-sotpounirî.
II. Ouasarkanou I Mariamanou, Sakhmakhpirrî-sotpounirî.
III. Takelôti I si-Isît Mariamanou, Ousirmârî-sotpouniamanou.
IV. Ouasarkanou II si-Bastît Mariamanou, Ousirmârî-sotpouniamanou.
V. Shashanqou II Mariamanou, Sakhmakhpirrî-sotpouniamanou.
VI. Takelôti II si-Isît Mariamanou, Ouazakhpirrî-sotpounirî.
VII. Shashanqou III si-Bastît Mariamanou, Ousirmârî-sotpounirî.
VIII. Paimî Mariamanou, Ousirmârî-sotpouniamanou.
IX. Shashanqou IV Mariamanou, Akhpirrî.

Cette liste est identique à celle qui fut établie par Lepsius (*über die XXII ägyptischen Königs-*

probablement une branche cadette des Bubastites, alliée aux Ramessides et aux Pallacides thébaines. Son premier souverain, Pétoubastis, se fit reconnaître dans Thèbes[1], ainsi que dans le reste de l'Égypte, mais il n'y jouit guère de plus d'influence que ses prédécesseurs n'en avaient eu; les pontifes y dominèrent en réalité autant que par le passé. L'un d'eux même, Aouîti, ne craignit pas de se déclarer roi en l'an XIV ou XV, et de transcrire ses cartouches à côté de ceux du Tanite dans les actes officiels[2]. Sa royauté s'éteignit avec lui, comme naguère celle de Paînotmou dans des circonstances analogues, et deux ans plus tard son successeur Harsiisit n'était plus que grand-prêtre[3]. Il est croyable que son cas ne fut pas isolé : tous les seigneurs qui étaient apparentés de près à la famille détrônée ou à la régnante, en agirent de la même manière, et l'Égypte obéit à plusieurs Pharaons légitimes pour la première fois depuis longtemps. Les choses s'aggravèrent encore sous Osorkon III; il eut beau introduire une fille d'Amon dans son harem[4], non seulement cette union ne lui conféra aucune autorité sur Thèbes, mais l'Heptanomide et le Delta s'émiettèrent au point qu'on y compta près de vingt principautés indépendantes, dont trois, celles d'Hermopolis, d'Héracléopolis et de Tentramou, étaient administrées par des rois à cartouches, comme Tanis et Bubastis elles-mêmes[5].

Au milieu de ces hobereaux turbulents et pillards, un homme parut, vers 740, que son énergie et son habileté haussèrent sans peine au-dessus de ses rivaux[6]. Tafnakhti était d'origine obscure, et il ne possédait de son chef

dynastie nebst einigen Bemerkungen zu der XXVI und andern Dynastien des Neuen Reichs, pl. I, et *Königsbuch*, pl. XLIV-XLVI), sauf sur un point. Stern avait reconnu que le prénom attribué à Takélôti Ier par Lepsius appartenait en réalité à Takélôti II (*die XXII Manethonische Dynastie*, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 16-17); c'est à Daressy que revient l'honneur d'avoir signalé le protocole de Takélôti Ier dans sa *Note additionnelle* à BARSANTI, *Sur deux stèles d'Abydos au nom du Pharaon Takellolhis Ier* (*Recueil de Travaux*, t. XV, p. 174-175) et dans ses *Inscriptions inédites de la XXIIe Dynastie* (*Recueil de Travaux*, t. XVIII, p. 51-52).

1. Le fait, contesté par Révillout (*Notice des Papyrus archaïques*, p. 217, 233), a été mis hors de doute, en dernier lieu, par les inscriptions du quai de Karnak, où les hauteurs du Nil sont enregistrées (LEGRAIN, *Textes gravés sur le quai de Karnak*, dans la *Zeitschrift*, t. XXXIV, p. 114, nos 26-29).

2. L'inscription n° 26 de Legrain (*Textes gravés sur le quai de Karnak*, dans la *Zeitschrift*, t. XXXIV, p. 114) nous donne la hauteur du Nil, en l'an XVI de Pétoubastit, qui est aussi l'an II du roi Aouti (cf., pour ce nom, LEGRAIN, *les Crues du Nil*, dans la *Zeitschrift*, t. XXXIV, p. 121). Aouti étant nommé à la place qu'occupe le grand prêtre de Thèbes dans les inscriptions du même roi, il me paraît probable qu'il régnait à Thèbes même, et qu'il était un grand prêtre, devenu roi à la façon de Paînotmou sous la XXIe dynastie (cf. ce qui est dit au t. II, p. 760, de cette *Histoire*).

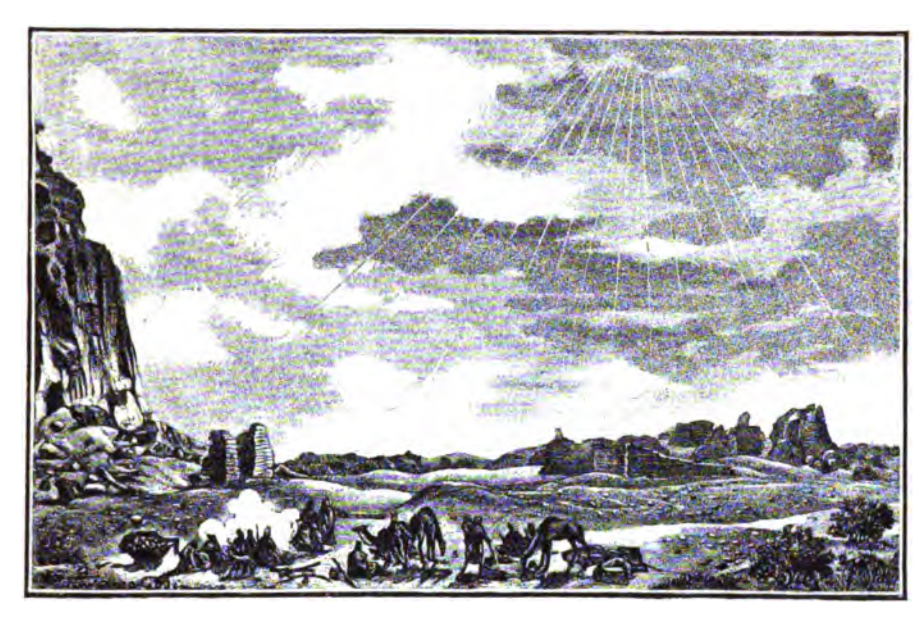
3. Inscriptions nos 27-28 de Legrain, où le scribe a mentionné un grand prêtre d'Amon, dont le nom mutilé doit se rétablir Harsiisit (*Textes gravés sur le quai de Karnak*, dans la *Zeitschrift*, t. XXXIV, p. 114).

4. LIEBLEIN, *die Ægyptischen Denkmäler aus Saint-Petersburg, Helsingfors, Upsala und Kopenhagen*, p. 6-11, et pl. 1-2; cf. MASPERO, *les Momies royales de Deir el-Bahari*, p. 741-754.

5. E. DE ROUGÉ, *l'Inscription historique du roi Pianchi Mériamoun*, p. 18 sqq.; c'est E. de Rougé qui, le premier, a reconnu dans l'Osorkon, roi de Bubastis, nommé sur la stèle éthiopienne, l'Osorkon III des monuments, le second Pharaon de la XXIIIe dynastie Tanite.

6. Tout ce que nous savons de la première expédition éthiopienne provient de la stèle du roi Piônkhi-Miamoun, découverte au Gebel-Barkal en 1862, transportée à Boulaq (MARIETTE, *Lettre à M. le vicomte de Rougé sur une stèle trouvée au Gebel-Barkal*, dans la *Revue Archéologique*, 1863,

que le village de Noutirit dans la banlieue de Sébennytos[1]. Quelques succès remportés sur ses voisins les plus proches l'enhardirent bientôt à élargir le cercle de ses opérations. Il s'empara d'abord de ceux des nomes du Delta qui étaient sis à l'Occident de la branche principale du Nil, le Saite, l'Athribite, le Libyque, le Memphite; il les géra directement par ses propres officiers, puis, respectant les provinces de la région Orientale, où Osorkon III vivotait indo-



VUE D'UNE PARTIE DES RUINES DE NAPATA[2].

lemment, il remonta le flot du Nil. Maîtoumou et le Fayoum l'acclamèrent pour suzerain, mais Khninsou et son roi Pefzââbastit, fidèles à leur allégeance[3], lui

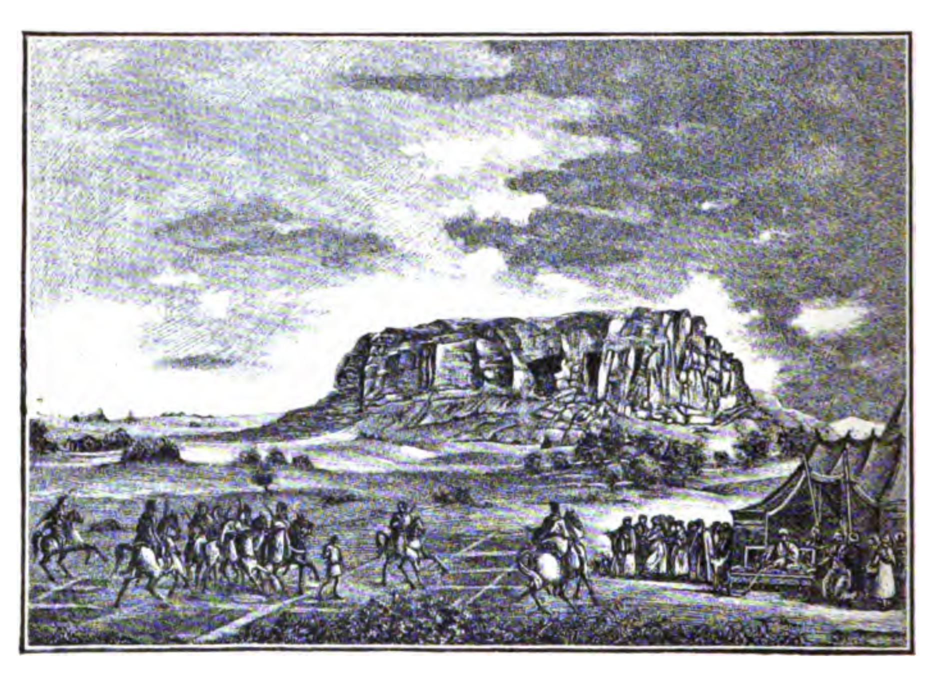
t. VII, p. 413-422) et publiée par Mariette (*Monuments divers*, pl. 1-6, et *Texte*, p. 1-2), interprétée par E. de Rougé (*l'Inscription historique du roi Pianchi Mériamoun*, dans la *Revue Archéologique*, 1863, t. VIII, p. 94 sqq., et *la Stèle du roi éthiopien Piânkhi Meriamen*, dans la *Chrestomathie Égyptienne*, t. IV), et traduite après lui, en allemand par Lauth (*die Pianchi-Stele*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Munich, 1869, p. 13-49, et dans les *Abhandlungen* de la même Académie, 1870), puis par Brugsch (*die Siegesinschrift Königs Pianchi von Ethiopien*, dans les *Nachrichten* de la Société des Sciences de Göttingen, 1876, n° 19, p. 457-488, et *Geschichte Ægyptens*, p. 676-707), en anglais par Cook (*the Inscription of Pianchi Meramon, King of Egypt, in the eighth Century B. C.*, 1873, reproduit avec quelques corrections dans les *Records of the Past*, 1[re] ser., t. II, p. 79-104), et, en dernier lieu, par Griffith (*Egyptian Literature*, dans les *Specimen Pages of a Library of the World's Best Literature*, p. 5274-5295).

1. E. DE ROUGÉ, *l'Inscription historique du Roi Pianchi Mériamoun*, p. 21-22. La ville de Noutirit avait été identifiée d'abord par Brugsch (*Geographische Inschriften*, t. I, p. 289-290) avec Manouti, près de Canope; Brugsch a reconnu depuis lors que c'était l'Iséum des géographes gréco-romains, près de Behbéit (BRUGSCH, *Dictionnaire Géographique*, p. 366-367). Tafnakhti est le Tnéphakhtos, père de Bocchoris, dont parle Diodore de Sicile (I, 45), et qui est nommé assez peu correctement Tekhnatis (E. DE ROUGÉ *l'Inscription historique du roi Pianchi Mériamen*, p. 22-23), par l'auteur du traité *de Iside* (§ 8, p. 13, éd. PARTHEY).

2. *Reproduction par Faucher-Gudin de la lithographie publiée dans l'ouvrage de* CAILLIAUD, *Voyage à Méroé, Atlas*, t. I.

3. Le Pefzââbastit, roi d'Héracléopolis, paraît être identique au Pharaon Pefzâbastit du sarco-

opposèrent un résistance sérieuse. Il passa alors sur la rive droite et reçut l'hommage d'Héliopolis et de Pnebtepahé[1]; il achevait de rançonner les gens d'Ouabou, il bloquait Khninsou étroitement, et Namrôti, roi de Khmounou, lui avait juré fidélité[2], lorsque les roitelets et les princes encore insoumis du Delta et du Saïd recoururent au seul pouvoir qui fût en condition de lui tenir tête, à



LE DJEBEL-BARKAL, LA MONTAGNE SAINTE DE NAPATA[3].

l'Éthiopie[4]. C'est probablement vers l'avènement de Sheshonq et des Bubastites que la vile Kaoushou s'était constituée en État indépendant[5]. Peuplées par des colons thébains, régies par les lois civiles et religieuses de Thèbes, les provinces comprises entre la cataracte de Hannek et le confluent des deux Nils étaient devenues bientôt comme une seconde Thébaide, plus aride et moins riche que la première, mais aussi asservie qu'elle aux traditions du passé[6].

phage de Berlin (Lepsius, *Denkm.*, III, 284 *a*), ainsi que l'ont vu E. de Rougé (*Inscription du roi Pianchi Mériamoun*, p. 18-19) et Devéria (*Mémoires et Fragments*, t. I, p. 376-377; cf. Daressy, *Notes et Remarques*, § cxliii, dans le *Recueil de Travaux*, t. XIX, p. 20-21).

1. *Inscription de Piânkhi-Miamoun*, l. 2-4; cf. Mariette, *Monuments divers*, pl. I; E. de Rougé, *la Stèle du roi éthiopien Piânkhi Meriamen*, p. 3-5.

2. *Inscription de Piônkhi Miamoun*, l. 4-5; cf. Mariette, *Monuments divers*, pl. I; E. de Rougé, *la Stèle du roi éthiopien Piânkhi Meriamen*, p. 6.

3. *Reproduction par Faucher-Gudin de la lithographie publiée dans l'ouvrage de* Cailliaud, *Voyage à Méroé, Atlas*, t. I, pl. l.

4. *Inscription de Piônkhi Miamoun*, l. 6-8; cf. Mariette, *Monuments divers*, pl. I; E. de Rougé, *la Stèle du roi éthiopien Piânkhi Meriamen*, p. 7-8.

5. Cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. II, p. 77, de cette *Histoire*.

6. Cf. ce qui est dit au sujet de l'Éthiopie plus haut, au t. II, p. 299-300, de cette *Histoire*.

Napata, qui en était la capitale, s'étalait dans la plaine au pied d'un rocher de grès, haut de soixante mètres et taillé à pic, dont le sommet présente à l'angle Sud-Ouest une ressemblance fortuite avec une silhouette humaine[1]. C'était la Montagne Sainte, — *Dou-ouâbou* — au cœur de laquelle le dieu était censé résider, et les ruines de plusieurs temples sont visibles encore vers l'extrémité occidentale de la colline, le plus magnifique consacré à un Amonrâ local. Cet Amon était un dédoublement de l'Amon thébain, et on lui adjoignait les mêmes compagnons qu'à son prototype, Maout pour femme, Khonsou pour fils. Il procédait des mêmes concepts et il bénéficiait du même dogme, sauf une préférence pour la forme mixte à mufle de bélier, due peut-être au souvenir de quelque très ancienne divinité indigène adorée avant lui dans ces parages, Doudoun par exemple[3]; son sacerdoce vivait selon les règles et la hiérarchie thébaines. On peut croire qu'au moment où Hrihor arracha la dignité de *Fils royal de Kaoushou* à l'imbécillité des derniers Ramessides, il s'empressa d'installer un des membres de sa famille comme grand prêtre à



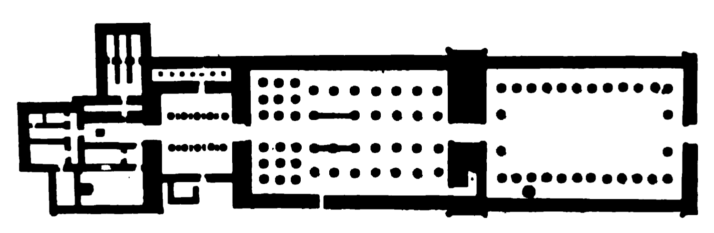
RUINES DU TEMPLE D'AMON, À NAPATA[2].

1. CAILLIAUD, *Voyage à Méroé*, t. III, p. 199-200. Les indigènes pensent que cette tête a été taillée de main d'homme, et leur erreur a été partagée par plusieurs voyageurs modernes.

2. *Reproduction par Faucher-Gudin de la lithographie publiée dans l'ouvrage de* CAILLIAUD, *Voyage à Méroé*, *Atlas*, t. I, pl. LIX.

3. Sur Doudoun et sur l'identification de cette antique divinité nubienne avec Amon et Khmounou, au temps de la conquête égyptienne, cf. ce qui est dit plus haut, au t. II, p. 300, de cette *Histoire*. Lepsius pensait que l'introduction de l'Amon criocéphale à Napata était un fait relativement récent, et il l'attribuait au temps de Taharkou (*Ueber die widderköpfigen Götter Ammon und Chnuphis, in Beziehung auf die Ammons-Oase*, dans la *Zeitschrift*, 1876, p. 14-16).

Napata, et qu'il eut dès lors le pays entier à sa dévotion. Plus tard, lorsque Païnotmou II fut remplacé à Thèbes par Aoupouti, il semble bien que le clergé éthiopien refusa de sanctionner ce choix. Appela-t-il son chef au pouvoir suprême, ou quelqu'un des fils de Païnotmou, fuyant les Bubastites, arriva-t-il à propos pour lui fournir un maître? Le roi d'Éthiopie, prêtre à l'origine, ne perdit jamais son caractère de prêtre. Il resta toujours l'homme du dieu, et comme tel, il dut être élu par le dieu lui-même. Chaque fois qu'un souverain mourait, Amon saisissait la régence et il l'exerçait par son prophète, tant que les obsèques n'avaient pas été célébrées. Les cérémonies funèbres achevées, l'armée et le peuple se rassemblaient au pied de la Montagne Sainte, puis les députés des différents ordres de l'État étaient introduits dans le sanctuaire, et là, en leur présence, tous les



PLAN DU TEMPLE D'AMON, À NAPATA[1].

mâles de la famille royale, les *frères royaux*, défilaient devant la statue divine : celui qu'elle empoignait au passage était considéré comme le choix d'Amon et on le sacrait sans tarder[2]. Désigné ainsi par l'inspiration d'en haut, on conçoit qu'il fût à la discrétion des prêtres, et bientôt ils s'arrogèrent le droit de le supprimer quand ils ne le sentaient plus assez docile[3] : ils lui envoyaient l'ordre de se donner la mort et il obéissait. L'étendue de cet État théocratique varia selon les époques : il était confiné au début entre la première cataracte et l'embouchure du Nil Bleu. Les colons d'extraction égyptienne et les indigènes égyptianisés y formaient le meilleur de la population; mais, isolés de l'Égypte propre par la rupture des liens politiques qui les avaient unis à la métropole, ils cessèrent de s'y recruter comme autrefois, et ils se laissèrent pénétrer chaque jour davantage aux nations de provenance diverse qui erraient dans le désert de Libye ou d'Arabie. L'infiltration constante de ces Bédouins libres ou esclaves, la multiplicité des femmes noires dans

1. *Reproduction par Faucher-Gudin du plan relevé et publié par* CAILLIAUD, *Voyage à Méroé, Atlas*, t. I, pl. LXIV; cf. LEPSIUS, *Denkm.*, I, 128.

2. C'est le rituel décrit dans la *Stèle de l'intronisation* (MARIETTE, *Monuments divers*, pl. 9; cf. MASPERO, *Mélanges de Mythologie et d'Archéologie Égyptiennes*, t. III, p. 135-151, 229-233). Peut-être était-il déjà en usage à Thèbes sous la XXIe et sous la XXIIe dynastie, pour l'élection du grand-prêtre, roi ou non; du moins on pourrait le croire d'après un récit d'époque ptolémaique recueilli par Synésios dans son pamphlet de l'*Égyptien* (MASPERO, *Mélanges de Mythologie et d'Archéologie Égyptiennes*, t. I, p. 86-89).

3. DIODORE DE SICILE, III, 6.

le harem des riches et jusque sous la hutte des fellahs, altérèrent assez promptement la pureté du type, même parmi les classes élevées de la nation, et l'approchèrent à celui des tribus nègres de l'Afrique équatoriale[1]. La langue ne résista pas mieux que la race à l'invasion, et l'écriture se gâta ainsi que la langue : les mots étrangers au vocabulaire égyptien, les expressions incorrectes, les tournures de syntaxe barbare y pullulèrent à l'envi[2]. Le goût des arts se gâta, l'habileté technique faiblit, le niveau moral et intellectuel baissa, la masse populaire tendit à redescendre à la sauvagerie : seuls, les chefs de l'aristocratie et les scribes conservèrent le dépôt à peu près intact de l'ancienne culture. L'Égypte les attirait : elle était leur bien, que des usurpateurs leur avaient ravi au mépris de toute justice, et qu'ils ne doutaient point de recouvrer un jour, lorsque le dieu y consentirait. Les rois n'étaient-ils pas la postérité de Sibou, les représentants les plus authentiques des Ramessides et de la race solaire, auprès de qui les Pharaons du Nord, même ceux qui avaient eu pour mère une *Adoratrice* d'Amon, ne semblaient plus que des princes d'aventure? Thèbes reconnaissait la validité de leurs prétentions : elle tournait ses regards vers eux, et peut-être les révoltes qui la déchirèrent à partir d'Osorkon II y étaient-elles fomentées par un parti éthiopien[5]. Elle eut encore sous Pétoubastis



TYPE ÉTHIOPIEN À PEU PRÈS PUR[3].



TYPE ÉTHIOPIEN MÉLANGÉ DE NÈGRE[4].

1. Taharqou nous fournit un bon exemple de cette altération du type égyptien. Sa figure présente les traits caractéristiques de la race noire, tant sur la statue égyptienne dont la tête est reproduite plus bas, comme en-tête de sommaire au chapitre IV du t. III de cette *Histoire*, que sur la stèle assyrienne de Zendjirli (Luschan, *die Ausgrabungen in Sendschirli*, t. I, pl. I).

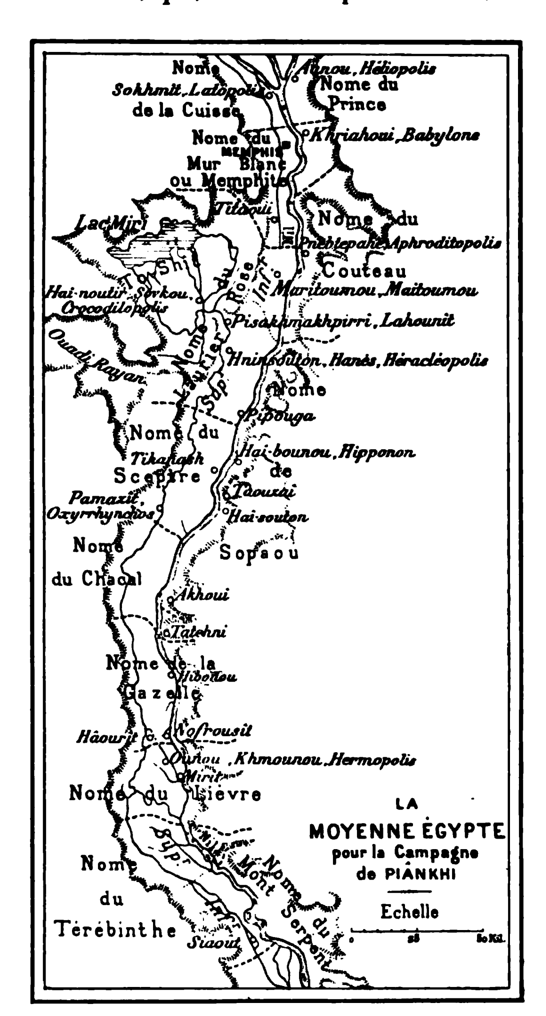
2. Cf. les locutions et les formes grammaticales relevées dans le dialecte égyptien d'Éthiopie par Maspero, *Mélanges de Mythologie et d'Archéologie Égyptiennes*, t. III, p. 265-277, 279-284.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* Lepsius, *Denkm.*, III, 303 n° 95. C'est un des rois qui vivaient vers l'époque gréco-romaine.

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* Lepsius, *Denkm.*, III, 303, n° 96. C'est le portrait d'un des rois qui vivaient, comme le précédent, vers l'époque gréco-romaine.

5. Cf. ce qui est dit plus haut de ces révoltes, au t. III, p. 161-165, de cette *Histoire*.

des grands-prêtres alliés aux Tanites, Harsiisît et Takelôti[1], puis elle se rangea sous les ordres directs de l'Éthiopie, et le pontificat disparut. Le retour d'un souverain, qui, lui-même, par hérédité, était revêtu des fonctions et des titres de grand prêtre d'Amon, rendait l'existence de la charge superflue désormais : elle aurait fait presque double emploi avec la royauté. Le second prophète prit donc la direction du culte, peut-être aussi celle des affaires politiques, et cette révolution augmenta encore l'importance des *adoratrices divines*. En l'absence du roi, qui siégeait à Napata, elles demeuraient la délégation unique du pouvoir légitime dans la Thébaide : la principale d'entre elles fut bientôt considérée comme une véritable *dame de Thèbes*, maîtresse, sous le dieu, de la ville et de son territoire[2].

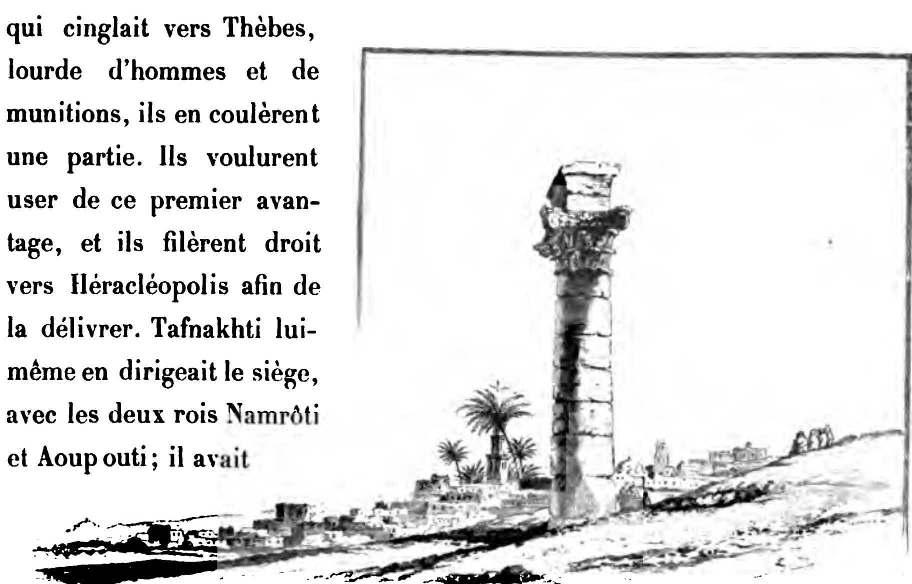


Est-ce Piônkhi Mîamoun qui s'empara de la ville, ou l'un de ses prédécesseurs immédiats? Les nomes qui dépendaient d'Amon suivirent l'exemple de leur capitale, et le territoire entier jusqu'à Siout était occupé par les troupes éthiopiennes, lorsqu'en l'an XXI les princes du Delta et de la Moyenne Égypte s'adressèrent à la cour de Napata pour lui demander son appui. Elle aurait été obligée d'intervenir à bref délai, quand même ils ne l'en auraient point priée, car Tafnakhti était déjà en route pour l'attaquer : Piônkhi enjoignit aux généraux qu'il avait déjà en Thébaide, Louâmarsakni et Pouarama, de barrer le chemin, tandis que lui-même rassemblerait

1. Legrain, *Textes gravés sur le quai de Karnak*, dans la *Zeitschrift*, t. XXXIV, p. 114, n[os] 27-29; la disparition du pontificat suprême a été signalée pour la première fois par Maspero, *les Momies Royales de Déir el-Bahari*, p. 745-748.

2. Maspero, *les Momies royales de Déir el-Bahari*, p. 747 sqq.

le reste de son armée et descendrait le Nil pour les appuyer. Leurs instructions leur prescrivaient de ne ménager aucune des villes rebelles, de « capturer ses hommes, ses bestiaux, ses barques sur le fleuve; de ne pas permettre que les fellahs sortissent aux champs, ni que les laboureurs labourassent, mais d'assaillir Hermopolis et de la harceler chaque jour ». Ils s'y conformèrent, sans résultat ce semble, jusqu'au moment où des renforts leur survinrent de Nubie : ils accentuèrent alors l'offensive et, courant sus à la flotte de Tafnakhti qui cinglait vers Thèbes, lourde d'hommes et de munitions, ils en coulèrent une partie. Ils voulurent user de ce premier avantage, et ils filèrent droit vers Héracléopolis afin de la délivrer. Tafnakhti lui-même en dirigeait le siège, avec les deux rois Namrôti et Aoupouti; il avait



LES RUINES D'OXYRKHYNKHOS ET LA VILLE MODERNE DE BAHNÉSA[1].

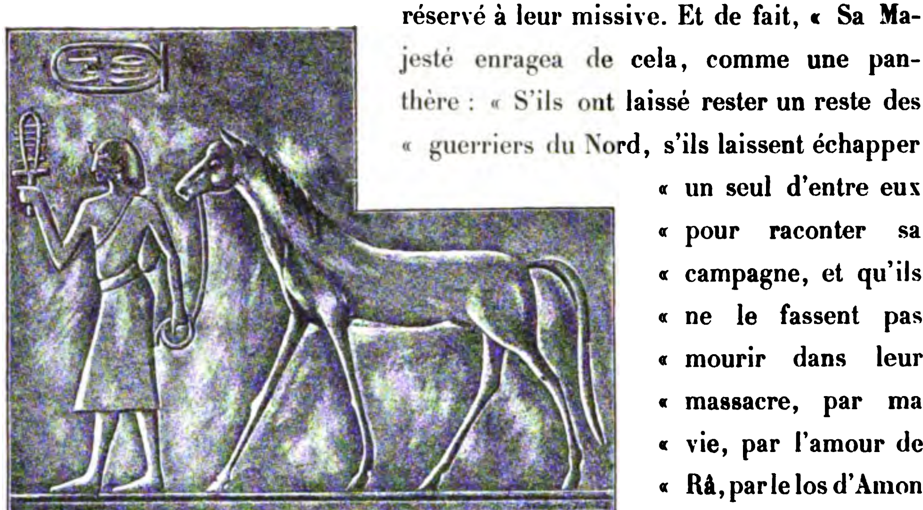
sous lui, outre les contingents de Busiris, de Mendès, de Thot, de Pharbæthos, tous les vassaux d'Osorkon III, le successeur de Pétoubastis et le Pharaon officiel du pays entier. La flotte éthiopienne se heurta aux vaisseaux égyptiens, à l'extrémité de l'île héracléopolitaine, vers la bouche du canal qui mène du Nil au Bahr-Yousouf[2]. Tafnakhti fut vaincu sur l'eau, et les débris de son escadre se réfugièrent à Pipouga[3], sous la protection des troupes. Le jour suivant, à l'aube, les Éthiopiens débarquèrent et le combat s'engagea : il fut long,

1. *Dessin de Boudier, d'après la gravure de* Vivant Denon, *Voyage dans la Haute Égypte*, pl. 31, 2.

2. Les géographes anciens considéraient le nome d'Héracléopolis comme une grande île (Strabon, XVII, I § 35, p. 809, Ptolémée, *Geogr.*, t. I, l. IV, p. 120), dont la frontière méridionale était probablement le canal d'Harabshent (Jomart, *Description de l'Heptanomide*, dans la *Description de l'Égypte*, t. III, p. 400-402) : l'extrémité de l'île, ce que les Égyptiens appelaient l'*avant de Khninsou* (*Inscription de Piônkhi*, l. 20), est probablement Harabshent et sa banlieue (Maspero, *Notes au jour le jour*, § 31, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1898, t. XX, p. 124-125).

3. Pi-pouga, identifié jadis par Lauth (*die Pianchi-Stele*, 1870, p. 38) avec Poushin, le Boush actuel, et par Brugsch (*Dictionnaire Géographique*, p. 228) avec El-Beka, est très probablement El-Fokâ, sur le Nil, au Nord d'Harabshent (Maspero, *Notes au jour le jour*, § 31, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1898, t. XX, p. 125).

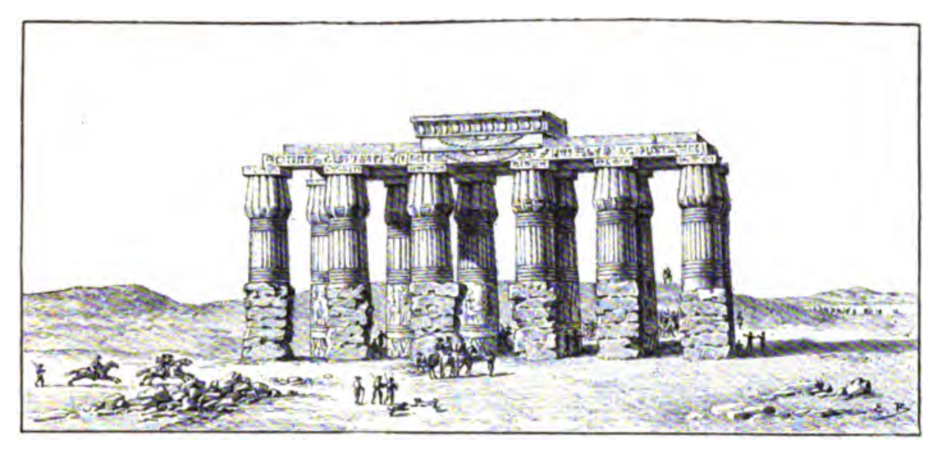
acharné, indécis. Louâmarsakni et Pouarama s'attribuèrent la victoire, mais ils durent opérer leur retraite au lendemain de leur succès prétendu, et lorsqu'ils mouillèrent au port d'Hermopolis, ils apprirent que Namrôti, les devançant par la voie de terre, était revenu dans sa ville. Seul, il ne pouvait tenir la campagne : il ramassa le plus qu'il put d'hommes et de bestiaux et il attendit les événements derrière ses remparts. Les Éthiopiens le bloquèrent, et ils en écrivirent la nouvelle à Piônkhi, non sans quelques inquiétudes sur l'accueil réservé à leur missive. Et de fait, « Sa Majesté enragea de cela, comme une panthère : « S'ils ont laissé rester un reste des « guerriers du Nord, s'ils laissent échapper « un seul d'entre eux « pour raconter sa « campagne, et qu'ils « ne le fassent pas « mourir dans leur « massacre, par ma « vie, par l'amour de « Râ, par le los d'Amon « pour moi, je des- « cendrai moi-même « que je renverse ce que Tafnakhti a fait[2], que je l'oblige à renoncer à la « guerre pour jamais! Donc après avoir célébré les fêtes du Nouvel An, quand « j'aurai sacrifié à Amon de [Napata], mon père, dans sa fête excellente où « il apparait en sa procession du Nouvel An, quand il m'aura envoyé en « paix contempler Amon [thébain] dans ses fêtes de Thèbes, et que j'aurai « promené son image en procession à Louxor dans la fête qu'on lui célèbre « parmi les fêtes thébaines, la nuit de la fête établie en Thébaide et que « Râ institua à la création, quand je l'aurai mené en procession et « amené sur son trône, le jour d'introduire le dieu, le deux Athyr, alors je « ferai goûter à l'ennemi le goût de mes griffes. » Les généraux n'épargnèrent rien afin d'apaiser la fureur du maître avant qu'il fût là. Ils détachèrent un corps en observation devant Hermopolis, ils marchèrent contre le



LE ROI NIMRÔTI AMÈNE UN CHEVAL À PIÔNKHI[1].

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un estampage de la stèle conservée au Musée de Gizéh*; cf. MARIETTE, *Monuments divers*, pl. I.
2. Le roi ne nomme pas son adversaire dans le texte : il se contente de le désigner par le pronom de la troisième personne, « ce qu'*il* a fait », « je *lui* ferai goûter le goût de mes griffes ».

nome d'Ouabou, ils enlevèrent Oxyrrhynkhos, avec « la violence d'une trombe d'eau », et ils en instruisirent Sa Majesté, mais « son cœur ne se rasséréna point pour cela ». Ils passèrent sur la rive droite : ils écrasèrent les gens du Nord sous les murs de Tatehni[1], ils forcèrent la ville à coups de bélier, ils y tuèrent grand monde et dans le nombre un fils de Tafnakhti, puis ils le mandèrent à Sa Majesté, mais « son cœur ne se rasséréna point pour cela ». Ils poussèrent alors jusqu'à Haît Bonou[2] et ils la pillèrent, sans réussir encore à rentrer en grâce. Le 9 Thot, Piônkhi descendit à Thèbes; il y assista rapide-



LES RUINES DU TEMPLE DE THOT, À HERMOPOLIS LA GRANDE[3].

ment aux offices d'Amon, puis il rejoignit son avant-garde sous Hermopolis. « Sitôt que Sa Majesté fut sortie de la cabine de sa barque, qu'on eut attelé les chevaux et qu'on fut monté dans les chars, la terreur de Sa Majesté gagna jusqu'aux Nomades d'Asie, et tout cœur trembla de par elle. » Elle refoula l'ennemi dans la place, planta sa tente au Sud-Ouest, construisit un épaulement, érigea des terrasses pour élever des archers et des frondeurs au niveau du sommet des tours. Au bout de trois jours, Namrôti, étreint de toutes parts, fit sa soumission. Il députa à Piônkhi des messagers bien munis de présents, et derrière eux la reine Nsitentmahit pour implorer la pitié des femmes qui accompagnaient l'Éthiopien, épouses, concubines, filles et sœurs royales. Leurs

1. Aujourd'hui Tehnéh, sur la rive droite du Nil, un peu au-dessous de Miniéh (MASPERO, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, dans les *Mélanges d'Archéologie Égyptienne et Assyrienne*, t. I, p. 291-292, et *Mélanges de Mythologie et d'Archéologie Égyptiennes*, t. III, p. 278-279; cf. BRUGSCH, *Dictionnaire Géographique*, p. 957, et DÜMICHEN, *Geschichte Ægyptens*, p. 196).

2. Hâit-Bonou, Hâbonou, est l'Hipponon des géographes gréco-romains (J. DE ROUGÉ, *Textes Géographiques du temple d'Edfou*, dans la *Revue Archéologique*, 1872, t. XXIII, p. 72, note 3, et p. 76), que Dümichen place à el-Hibéh, presque en face de Feshn (*Geschichte Ægyptens*, p. 196-197).

3. *Dessin de Boudier, d'après la gravure de* VIVANT DENON, *Voyage dans la Haute Égypte*, pl. 33, 1; cf. *Description de l'Egypte*, *Antiquités*, t. IV, pl. 5. Le portique a été détruit, vers 1820, par les

supplications furent écoutées gracieusement, et Namrôti lui-même se risqua, guidant un cheval de la main droite, agitant un sistre de la main gauche, un sistre d'or et de lapis : il s'agenouilla, présenta avec ses salutations le long train de cadeaux qu'il précédait. Piônkhi visita le temple de Thot et il y offrit les sacrifices réglementaires, aux acclamations des soldats et des prêtres, puis il se rendit au palais, en inspecta les cours, les chambres, le trésor, les magasins, et la domesticité entière défila devant lui, même les femmes et les filles de Namrôti, mais « il ne tourna sa face vers aucune d'elles ». Il alla de là aux haras, et, voyant que les chevaux avaient souffert de la faim pendant le blocus, il s'en indigna. Les bêtes de sang étaient rares sans doute à Napata, et il avait compté sur les dépôts de l'Égypte afin de rajeunir et de compléter sa remonte : que deviendrait-t-il, si partout la guerre avait débilité les juments de race et les étalons reproducteurs? Il se réserva une partie du butin, assigna le surplus au fisc d'Amon dans Karnak, et avant de quitter il reçut encore le tribut d'Héracléopolis. Pefzââbastît lui amena des chevaux, la fleur de ses écuries, des esclaves chargés d'or, d'argent et de pierres précieuses, puis, se prosternant la face dans la poussière, il adora son libérateur : « L'Hadès m'ayant englouti, j'étais plongé dans la nuit, et voici que la lumière m'est donnée en place. Puisque je n'ai trouvé homme qui m'aimât au jour de l'adversité, qui se tînt avec moi au jour de la bataille, si ce n'est toi, ô roi victorieux, qui as déchiré la nuit de dessus moi, je serai ton serviteur avec tout ce qui dépend de moi, et Khninsou paiera tribut à ton trésor. Car, toi, tu es Harmakhis à la tête des astres indestructibles, comme il est roi tu es roi, comme il ne se détruit pas, tu ne te détruiras pas[1]! »

La chute de Khmounou décida la reddition de tout ce qui aurait dû résister encore dans la moyenne Égypte. La forteresse de Pisakhmakhpirrî surveillait les gorges de Lahounît et par suite l'accès du Fayoum : le fils de Tafnakhti la livra, à condition d'en partir avec les honneurs de la guerre[2]. Un peu plus loin, Maïtoumou, puis Titaouî, ouvrirent leurs portes : à Maïtoumou les Égyptiens en étaient venus aux mains dans les rues mêmes, les uns voulant tenir bon, les autres désarmer, mais ces derniers l'avaient emporté[3]. Piônkhi

ingénieurs qui construisaient la sucrerie de Rodah, et il n'en subsiste plus que des débris informes.

1. *Inscription de Piânkhi-Miamoun*, l. 8-76; cf. MARIETTE, *Monuments divers*, pl. I-III, E. DE ROUGÉ, *la Stèle du roi éthiopien Piânkhi-Meriamen*, p. 8-37.

2. Cette forteresse, dont le nom est formé avec celui d'Osorkon Ier (BRUGSCH, *Dictionnaire Géographique*, p. 434-435), dut être rebâtie par ce prince sur un site plus ancien : le nom nouveau dura sous la XXIIe et sous la XXIIIe dynasties, puis le vieux nom reparut. C'est Illahoun, où Petrie a découvert les restes d'une ville florissante à l'époque bubastite (*Illahun, Kahun and Gurob*, p. 24 sqq.).

3. Maritoumou, Maïtoumou, est Méïdoum (LAUTH, *die Pianchi-Stele*, p. 34, BRUGSCH, *Dictionnaire Géo-*

s'acquitta partout de ses devoirs sacerdotaux et encaissa les taxes locales, sans oublier d'en prélever la dîme au profit d'Amon-Râ; son armée observait d'ailleurs une discipline très stricte, et la clémence qu'il témoignait à l'égard des vaincus ne contribua pas peu à lui concilier ceux qu'un intérêt pressant n'enchaînait pas au parti de Tafnakhti. Sitôt qu'il fut devant Memphis, il eut recours aux moyens de persuasion qui lui avaient si bien réussi, et il entama des négociations avec la garnison. « Ne vous embastillez point, ne combattez point le haut pays[1], car le dieu Shou de la création, quand j'entre, il entre, quand je sors, il sort, et l'on ne peut repousser mes attaques. Je présenterai des offrandes à Phtah et aux divinités du Mur Blanc, j'honorerai Sokari dans son coffre mystérieux, je contemplerai Rîsânbouf[2], puis je m'en retournerai en paix. Si vous vous remettez à moi, Memphis sera prospère et saine, et les enfants mêmes n'y pleureront pas. Voyez les nomes du Midi : on n'y a massacré personne, excepté les impies qui avaient blasphémé Dieu, et l'on a exécuté ces rebelles. » Ce fut de l'éloquence inutile. Un détachement d'archers, de matelots et d'ingénieurs qui voulut reconnaître le port fut surpris, débandé avec perte, et, la nuit d'après, Tafnakhti se glissa inopinément dans la place. Il y passa en revue les 8 000 hommes qui la défendaient, les harangua, leur rappela la valeur naturelle de la position, l'abondance des approvisionnements, la solidité des murailles, puis il monta à cheval, et traversant une seconde fois les postes ennemis, il piqua sur le Delta pour y recruter une armée de secours. Le lendemain, Piônkhi alla examiner en personne les abords de cette ville où ses ancêtres avaient trôné. Le Nil était haut et l'eau baignait les murailles; il longea de près tout le front oriental et il débarqua au nord, dépité et inquiet de le voir si fort. Les soldats eux-mêmes s'étonnaient et ils causaient entre eux des difficultés de l'entreprise, non sans quelque découragement. Il faudra, disaient-ils, commencer un siège régulier, « ménager un plan incliné vers elle, bâtir un épaulement contre sa muraille, lier des échelles, dresser des mâts et ériger des hunes tout autour d'elle ». Piônkhi éclata en fureur

graphique, p. 82), auquel l'inscription joint une épithète caractéristique, *Pisokari-Nibou-Souazou*, le « temple de Sokari, maître de la transfiguration ». Titaoui, située juste à la frontière de la Haute et de la Basse Égypte, d'où son nom, qui signifie *Dominant les deux régions* (E. de Rougé, *la Stèle du roi éthiopien Piânkhi-Meriamen*, p. 42, note 4), était dans le nome Memphite et répondait à la ville grecque d'Acanthos, vers Dahshour, selon Brugsch (*Dictionnaire Géographique*, p. 983-985), mais cette position me paraît être trop voisine de celle de Memphis et trop éloignée de la limite du nome : je préférerais placer Titaoui à Kafr el-Ayat ou aux environs. Cf., sur cette place, ce qui est dit plus haut, au t. II, p. 464, note 7, de cette *Histoire*.

1. C'est-à-dire Piônkhi, maître du haut pays, maître de Thèbes et de l'Éthiopie, et avec lui les contingents de toute la vallée au Sud de Memphis.

2. Litt. « Celui qui est au Midi de son mur »; c'était le nom d'un quartier de Memphis, et, par suite, du dieu Phtah adoré dans ce quartier (Brugsch,) *Dictionnaire Géographique*, p. 57-58).

quand on lui rapporta ces propos : une action menée selon les règles aurait exigé beaucoup de peine, et elle aurait laissé aux princes le temps nécessaire à réunir des troupes fraiches. Sa flotte, lancée à fond, perça d'un élan la ligne des bateaux amarrés au port, puis les matelots escaladèrent la berge et se logèrent dans les maisons qui la bordaient. Des renforts, affluant sur ce point, pénétrèrent peu à peu au cœur de la ville, et, après deux jours de combat, la garnison mit bas les armes. Le roi fit occuper aussitôt les temples pour les sauver du pillage, puis il purifia Memphis par l'eau et par le natron, monta en pompe au sanctuaire de Phtah, et y célébra les rites que le roi seul a le droit d'accomplir. Les châteaux du voisinage capitulèrent sans hésiter; le roi Aoupouti de Tentramou[1], les princes Akaneshou[2] et Petisis apportèrent eux-mêmes l'hommage de leurs sujets, et les autres souverains du Delta n'attendaient qu'une démonstration des Éthiopiens pour agir comme eux. Piônkhi traversa le Nil et se dirigea solennellement vers Héliopolis, afin d'y recevoir l'investiture royale. Il pria aux lieux saints échelonnés sur la route, le sanctuaire de Toumou à Khriâhou, le temple de l'Ennéade qui vit dans la caverne où le Nil du Nord est censé naitre, puis il franchit la montagne d'Ahou, se lava la face à la source supposée du fleuve, et pénétra enfin dans la résidence de Râ. Il gravit l'escalier qui accède à la grande chapelle pour y « voir Râ dans Hâit-Banbonou, lui, lui-même. Tout seul, il tira le verrou, écarta les battants, contempla son père Râ dans Hâit-Banbonou, ajusta la barque Mâdit de Râ, la Saktit de Shou[3], puis il ramena les battants, plaça la terre sigillaire et y imprima le sceau royal. » Il avait soumis sa conduite à l'approbation du dieu en qui toute royauté réside, et le dieu avait légitimé ses prétentions à la domination universelle : il était désormais le maître, non plus seulement en droit, mais en fait, et les princes qui s'étaient refusés jusqu'alors à lui obéir n'eurent plus qu'à s'incliner devant son autorité religieusement[4].

1. C'est probablement à ce roi qu'appartenait la statue découverte à Tell-el-Yahoudîyéh, par Naville (*the Mound of the Jews and the City of Onias*, p. 10-11, et pl. I, et *les Fouilles du Delta pendant l'hiver de 1887*, dans le *Recueil de Travaux*, t. X, p. 53). Tentramou et Taânou, les villes d'Aoupouti, seraient peut-être, d'après Brugsch, l'Élîm de la Bible (*Exode*, *XVI*, *1*), et le Daneon Portus de Pline (*Hist. Nat.*, VI, xxxiii), sur la Mer Rouge (*Dictionnaire Géographique*, p. 121-125, 453-455), mais Naville préférerait voir dans Daneon le Tonou du *Papyrus de Berlin n° I* (*the Store-City of Pithom*, p. 22-23). Je croirais plutôt qu'il faut chercher le royaume d'Aoupouti au voisinage du Menzaléh, près de Tanis.

2. Akaneshou commandait à Sébennytos et dans le XVII[e] nome (*Inscription de Piônkhi Miamoun*, l. 115) : Naville a découvert à Samannoud la statue d'un de ses descendants, de même nom, peut-être son petit-fils, qui était prince de Sébennytos sous Psamétik I[er] (*les Fouilles du Delta pendant l'hiver de 1887*, dans le *Recueil de Travaux*, t. X, p. 57, et *the Mound of the Jews*, p. 24-25, pl. V).

3. Sur ces deux barques du Soleil, cf. ce qui est dit au t. I, p. 90, n. 4-5, de cette *Histoire* : *Mâdit* est la forme récente de *Mânzit*, *Mâzit*, qu'on rencontre souvent dans les vieux textes.

4. *Inscription de Piônkhi Miamoun*, l. 76-106; cf. Mariette, *Monuments divers*, pl. 3-5, E. de Rougé, *la Stèle du roi éthiopien Piânkhi Meriamen*, p. 37-61.

Osorkon s'y résigna le premier, avant la fin du séjour à Héliopolis; quand Piônkhi campa dans le nome Athribite, près de Kahani[1], les seigneurs du Delta oriental, grands et petits, arrivèrent à la file avec leur mesnie, Patinifi de Pipsapti, Paimaou de Busiris, Pabîsa de Khriâhou et de Pihâpi[2], ainsi qu'une douzaine d'autres. Il leur accorda sa faveur à tous, sous la condition qu'ils lui céderaient leurs chevaux les plus beaux, et qu'ils veilleraient à la prospérité des haras. Cependant Tafnakhti ne pliait pas encore, et il semblait avoir l'intention de le braver jusqu'au bout : il avait incendié son palais, puis il s'était réfugié dans les îles du fleuve, et il s'était ménagé une retraite dernière en cas de revers à Masoudît, parmi les marais de la côte[3]. Un succès que les généraux éthiopiens remportèrent sur lui le décida brusquement à traiter. Il offrit de licencier ses soldats et de verser un tribut, si on lui garantissait la libre possession de Sais et des cantons occidentaux du Delta; il refusa pourtant d'implorer sa grâce en personne, et il pria qu'on lui envoyât un légat afin de recevoir son serment d'allégeance dans le temple de Nît. Abandonné de ses pairs et de ses alliés, il demeurait encore assez puissant pour inspirer des inquiétudes au vainqueur; certes on viendrait à bout de lui au prix de combats sanglants, mais une défaite risquait d'ébranler la fidélité des autres feudataires et de compromettre la durée de la dynastie nouvelle. Piônkhi accepta la proposition dans les termes mêmes où elle lui était présentée, et il n'exigea nulle garantie que le serment prêté devant les dieux. Comme on lui annonçait vers le même temps que Cynopolis et Aphroditopolis avaient enfin ouvert leurs portes, il convoqua ses vassaux une dernière fois dans son camp près d'Athribis. Sauf Tafnakhti, ils répondirent à l'appel, les deux roitelets de la Basse-Égypte et les deux roitelets de la Haute, avec les barons de rang moindre, mais un seul d'entre eux, Namrôti, fut admis dans les appartements du maître, parce qu'il était circoncis et qu'il ne mangeait pas de poisson; après quoi, le camp fut levé et les Éthiopiens reprirent la route du Midi[4]. Piônkhi pouvait s'enorgueillir à

1. Kahani est peut-être la Kaha de nos jours, à quelque distance au Nord de Kalioub.

2. Pisapti s'élevait sur l'emplacement actuel de Saft-el-Hinéh (BRUGSCH, *die Götter des Nomos Arabia*, dans la *Zeitschrift*, 1881, p. 16-17, et NAVILLE, *Goshen and the Shrine of Saft-el-Henneh*, p. 14-15). Khriâhouf, comme on sait, fait partie du nome Héliopolitain et représente assez probablement Babylone d'Égypte, la Fostât arabe (BRUGSCH, *Dictionnaire Géographique*, p. 625-627); Pihâpi, était une localité située au voisinage de l'endroit où le Nil du Midi était censé naître (BRUGSCH, *Dictionnaire Géographique*, p. 484-485).

3. Le passage relatif à ces événements, mutilé dans Mariette (*Monuments divers*, pl. 6, l. 120-123, E. DE ROUGÉ, *la Stèle du roi éthiopien Piânkhi-Meriamen*, p. 70-71), a été rétabli, d'après l'original, par Brugsch (*Dictionnaire Geographique*, p. 1135-1137), qui propose, avec doute, de reconnaître dans Masoudît la *Te-msiôti* des Coptes, aujourd'hui Pamsîs.

4. *Inscription de Piônkhi-Mîamoun*, l. 106-159; cf. MARIETTE, *Monuments divers*, pl. 5-6, et E. DE ROUGÉ, *la Stèle du roi éthiopien Piânkhi-Meriamen*, p. 61-80.

bon droit du résultat de cette campagne pour lui-même et pour son pays. L'empire des Pharaons, brisé en deux depuis plus d'un siècle et demi, se reconstituait du confluent des Nils aux bords de la Méditerranée, mais non plus au profit de l'Égypte. L'Éthiopie dominait à son tour, après avoir été longtemps esclave, et Napata se trouvait reine à la place de Thèbes ou de Memphis. En fait, la situation matérielle du royaume ne s'était pas modifiée beaucoup : il avait un souverain de plus, non pas un étranger ainsi que nous sommes tentés souvent de le penser, en jugeant ces révolutions antiques avec nos idées modernes de patrie, mais un indigène du Midi, au lieu de ces indigènes du Nord qui s'étaient succédé depuis Smendès. A dire vrai, ce Fils de Râ, d'intronisation récente, résidait bien loin; il n'avait pas de troupes à lui au delà de Siout, et il s'était superposé aux prétendants et aux princes existants sans rien changer à la constitution de l'État. Les chefs des nomes, en se livrant à lui, n'avaient aucunement entendu aliéner leur liberté : ils la gardèrent sous les apparences du vasselage, et ils continuèrent à en abuser sans plus de scrupule que par le passé. Namrôti fut roi à Khmounou, Pefzââbastît roi à Khninsou, Aoupouti roi à Tentramou, Osorkon III roi à Bubaste, et le respect qui entourait la race tanite persistait si vivant que les annalistes lui accordèrent le pas sur les intrus de la lignée éthiopienne : elle continua d'incarner la légitimité, et, quand Osorkon III mourut, vers 732, ce fut son fils Psamouti qui fut considéré comme le seigneur de l'Égypte. Tafnakhti avait gagné à sa défaite la consécration de son pouvoir. Il n'était plus seulement un aventurier heureux, un héros d'occasion sans autre titre que ses victoires, sans autre droit que la raison du plus fort. Piônkhi, en l'agréant à merci, lui avait conféré l'investiture officielle pour lui et pour sa famille. Il régnait désormais à Sais aussi légalement qu'Osorkon à Bubaste, et il ne tarda pas à en afficher une preuve matérielle : il s'octroya les cartouches, l'uræus, les insignes complets de la royauté[1]. Le bruit de ces révolutions dut se répandre au dehors et gagner l'Asie rapidement. Les rapports de commerce étaient aussi intenses qu'autrefois entre la Syrie et l'Égypte, et les caravanes ou les galères marchandes exportaient avec régularité les nouvelles des événements comme les produits naturels du sol ou des manufactures.

1. Stèle du Musée d'Athènes, découverte et publiée par Mallet, *Quelques Monuments Égyptiens du Musée d'Athènes*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVIII, p. 1-6; cf. Naville, *Additions et Corrections aux trois Inscriptions de la reine Hatasou*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XIX, p. 214, où la lecture du cartouche prénom est donnée exactement. Le protocole du souverain est *Shopsisouri Tafnakhti*, et la date est de l'an VIII. M. Révillout veut placer cette usurpation avant l'intervention de Piônkhi (*Notice des Papyrus démotiques archaïques*, p. 213, note *a*); je crois, comme Mallet, qu'elle eut lieu après l'invasion. Si Tafnakhti avait eu les titres royaux, Piônkhi les lui aurait laissés, comme aux autres Pharaons locaux : un roi de plus parmi ses vassaux ne lui aurait pas déplu.

L'annonce de la conquête éthiopienne et de la restauration d'un empire unique dans la vallée du Nil, surgissant vers le même temps où l'on commençait à ressentir si vivement les premiers effets du réveil de l'Assyrie, attira l'attention des hommes d'État syriens et suscita leurs espérances. Les Philistins, qui n'avaient jamais rompu entièrement leurs attaches aux Pharaons du Delta,



LE ROI TAFNAKHTI DONNE UN CHAMP À TOUMOU ET À BASTÎT[1].

n'éprouvaient nulle répugnance à réclamer d'eux la protection d'autrefois. Les Phéniciens, les Hébreux, Édom, Moab, Ammon, Damas, se demandèrent s'ils n'avaient pas là, en Afrique, chez ce peuple que ses souvenirs et ses ambitions poussaient vers eux, un allié-né contre Ninive. Les dissensions intérieures de l'Égypte et l'éclosion de vingt principautés rivales ne diminuaient en rien leur admiration traditionnelle de sa richesse, ni leur confiance en sa force : l'Assyrie n'était-elle pas elle aussi une agglomération de provinces remuantes, de cités vassales, de royaumes moindres, groupés artificiellement autour du vieux

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de Mallet prise sur la stèle du Musée d'Athènes.*

domaine d'Assour, et les convulsions qui la secouaient par intervalles l'avaient-elles empêchée de devenir ce qu'elle était, la machine de guerre la plus formidable qui eût jamais menacé l'Asie? Les milices africaines, qu'elles fussent commandées par de simples généraux ou par des rois de rang inférieur, n'en formaient pas moins une armée compacte, capable par le nombre et par l'organisation de tenir tête aux masses qu'un Tiglatphalasar pouvait ranger en ligne, et quand même le Pharaon suprême ne se déciderait pas à convoquer tout son monde pour intervenir dans le débat, l'alliance d'un des chefs secondaires, celui de Sais ou celui de Bubaste, devait être d'un secours inestimable à qui saurait l'acheter. Il est vrai qu'à opposer les deux grands empires et à les faire battre l'un contre l'autre, on ne changeait que peu de chose au résultat final : le vainqueur demeurerait en fin de compte le tyran de ceux qui l'auraient appelé comme de ceux qui auraient lutté contre lui, et si l'Égypte triomphait dans ce duel, il faudrait bien se résoudre à lui obéir. L'indépendance, il n'en était plus question dans aucun cas, mais on avait le choix entre deux servitudes, l'égyptienne ou l'assyrienne.

Dès l'instant que Tiglatphalasar avait pointé à l'horizon du Nord, la Syrie méridionale s'était donc reculée d'instinct vers Pharaon. Il semble qu'il y eût déjà un parti égyptien à Samarie, pendant les troubles qui éclatèrent après la mort de Jéroboam II, et peut-être est-ce pour en triompher sans obstacle que Ménakhem rechercha spontanément la suzeraineté encore lointaine de Ninive, en 738, après la chute de l'Ounki[1]; plus tard, lorsque Pékakh eut assassiné Pékakhiah et se fut allié à Rézôn, il inclina vers ceux qui ne voyaient de salut qu'aux rives du Nil, pour cette seule raison sans doute que les princes de la dynastie déchue avaient trouvé un appui aux bords du Tigre. Osée reprochait à ses compatriotes cette instabilité de leur politique, et il leur en remontrait l'inanité : « Éphraïm est comme une colombe sotte et sans intelligence; ils hèlent l'Égypte, ils courent après l'Assyrie; mais, tandis qu'ils y vont, j'étends

1. Sur l'hommage de Ménakhem, cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 152, de cette *Histoire*. L'existence d'un parti égyptien à cette époque est admise par KITTEL, *Geschichte der Hebræer*, t. II, p. 282. Winckler, par une série d'études remarquables qu'il a insérées dans ses *Alttestamentliche Untersuchungen*, p. 168-174, puis dans ses *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 24-41, 289-290, 337-337, etc., et qu'il a complétées dans ses deux brochures, *Musri, Meluhha, Ma'in, I-II*, dans les *Mittheilungen der Vorderasiatischen Gesellschafft*, t. I et II, a rapporté au Mouzri arabe ou iduméen tout ce que l'on rapportait jusqu'alors à l'Égypte. Sa démonstration me paraît convaincante dans bien des cas, ainsi que je l'indiquerai à chaque fois, mais il me semble avoir poussé son idée à l'extrême, en écartant systématiquement l'Égypte pour la remplacer partout par le Mouzri. L'Égypte, même déchue, était une puissance bien autrement importante que le Mouzri arabe, et il me paraît invraisemblable de ne lui attribuer qu'un rôle restreint dans la politique du temps. J'ai peine à croire que ce ne soit pas d'elle qu'il s'agisse dans la plupart des passages des livres hébreux et des inscriptions assyriennes où nous lisons les noms de Mizraïm et de Mouzri.

mon filet sur eux » dit l'Éternel[1]. Ils seront abandonnés à l'Assyrie, dispersés, et pendant que les uns iront en Assour manger des choses impures, Éphraïm retournera en Égypte : « ils fuiront après la ruine, l'Égypte les ramassera, Memphis les enterrera[2] ». Ils ne s'en obstinaient pas moins à négocier avec elle, et s'il n'y avait pas encore de lien officiel entre Samarie et Sais ou Tanis, l'intimité était telle qu'un ennemi d'Israel ne pouvait plus compter sur la protection de Psamouti ou de ses feudataires. Akhaz n'avait donc rien à espérer de ce côté, et il était obligé par la force même des choses de se rejeter vers les Assyriens, s'il se décidait à solliciter l'appui de l'étranger. Ses prophètes le lui défendaient avec non moins d'âpreté que ceux de Pékakh, et parmi eux, un homme qui commençait à jouir d'une influence merveilleuse sur l'esprit du peuple et des grands, Isaie, fils d'Amoz. Il avait débuté l'année même de la mort d'Oziah[3], et il avait prêché sans interruption pendant le règne très court de Jotham[4]. Lorsque Jahvéh s'était révélé à lui, dans la fumée de l'autel, assis sur un trône, entouré des séraphins, son indignité l'avait rempli d'effroi, mais un ange lui avait purifié les lèvres avec un charbon ardent, et il avait entendu la voix du Seigneur qui disait : « Qui donc enverrai-je, et qui parlera pour moi? » Il avait répondu : « Me voici, envoie-moi, » et Jahvéh lui avait dicté ce message : « Entendez toujours, mais ne comprenez pas; voyez toujours, mais ne reconnaissez pas. Rends gras le cœur de ce peuple et ses oreilles paresseuses, et clos-lui les yeux pour qu'il ne voie de ses yeux et n'entende de ses oreilles, pour que son cœur ne comprenne rien et ne se convertisse, et qu'il ne soit guéri! » Et le prophète demanda : « Jusques à quand, Seigneur? — Jusqu'à ce que les villes soient ruinées et dévastées, et les maisons sans habitants, et le pays ravagé et désert, et que Jahvéh en ait éloigné les hommes, et que la solitude soit grande sur cette terre. Et si de dix il en reste un, ces dixièmes seront anéantis à leur tour: mais, de même que le chêne et le térébinthe dont il subsiste un tronc en terre quand on le coupe, leur tronc deviendra une race sainte[5]! » Juda, moins puissant, était aussi corrompu que ses frères d'Israel, et la colère divine ne le menaçait pas moins qu'eux, mais il dépendait de lui de l'apaiser par son repentir, et de rentrer en grâce, après avoir subi sa peine; l'Éternel rallierait alors sur la montagne de Sion ceux des fidèles qui auraient survécu à la crise

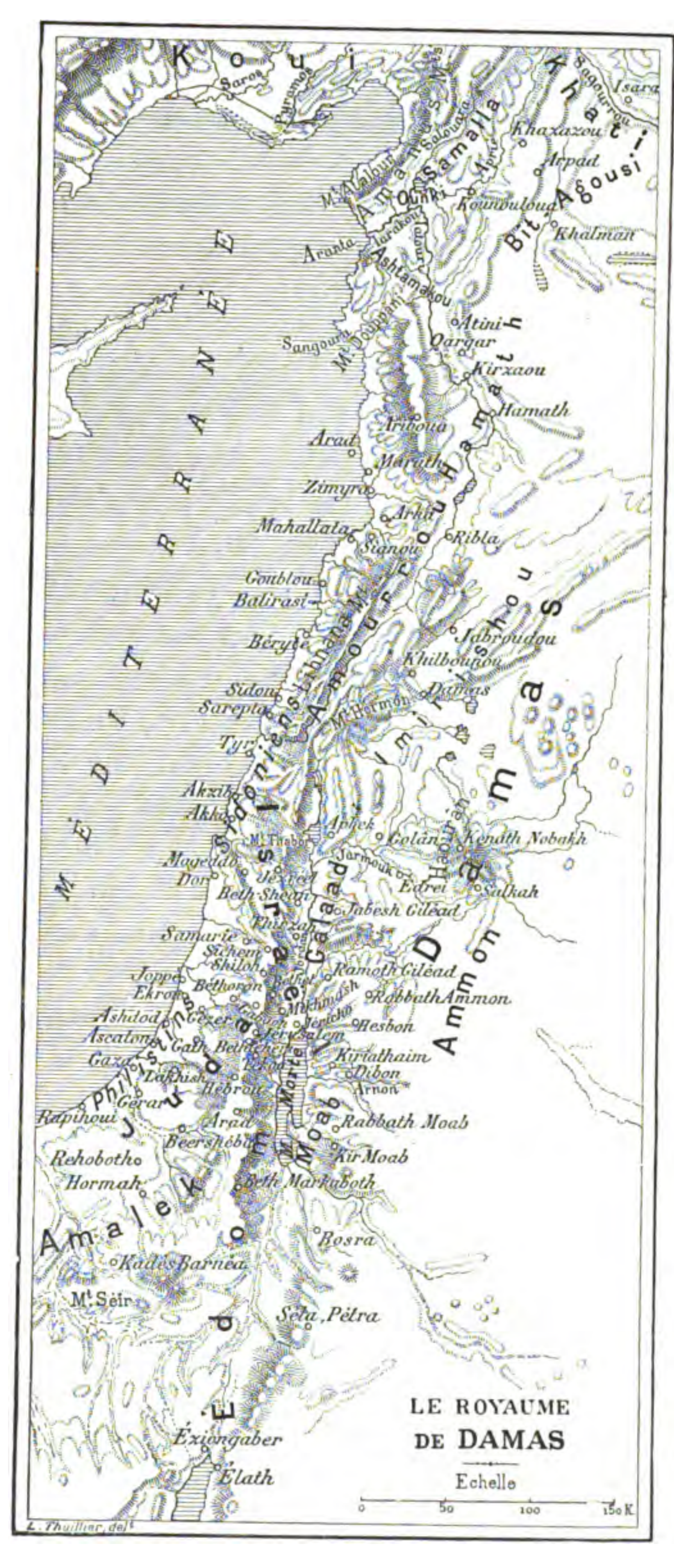
1. *Osée, VII, 11-12.* — 2. *Osée, IX, 3-6.* — 3. *Isaie, VI, 1.*
4. Les morceaux qu'on peut placer vers ce temps forment aujourd'hui les chapitres II, 2-5 (les versets 2-4 se rencontrent également dans *Michée, IV, 1-3,* et ont été peut-être empruntés à un troisième prophète), II 6-22, III, IV, même V 1-24 (parabole du Vignoble), enfin le chapitre VI pour le fond; la forme paraît lui avoir été donnée assez longtemps après les événements.
5. *Isaie, VI.*

et il leur assurerait une longue prospérité sous sa loi. Le prophète, pénétré de l'impuissance des hommes à rien changer aux résolutions d'en haut si ce n'est par la pénitence, s'étonne que les chefs de l'État s'évertuent à entraver la marche des événements qui se déroulent sous ses yeux par les combinaisons savamment inutiles de leur politique mondaine. L'invasion de Pékakh et de Rézôn était à son gré la forme évidente du châtiment céleste, et il s'indigne que le roi espère se tirer d'affaire en mendiant contre eux l'alliance de l'un des empires : quand Jahvéh jugerait la peine égale au crime, il saurait briser ses instruments sans aide terrestre. Isaie l'avait bien dit à son maître, quelques jours avant l'apparition des confédérés, lorsque celui-ci surveillait les travaux qui devaient amener l'eau à Jérusalem : « Garde à toi et sois tranquille : n'aie peur et que le cœur ne te faille, devant ces deux bouts de tison fumants[1], parce qu'Aram médite ta ruine avec Éphraïm et le fils de Rémaliah, et qu'ils disent : « Marchons contre Juda, serrons-le, forçons-le, imposons-lui le fils de Tabéel[2] ». Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel : « Cela ne réussira pas, cela ne sera pas[3] ! » Si toutefois on troublait le cours de la justice divine en suscitant une action purement humaine, celle-ci délivrerait sans doute la ville, mais elle ne s'en tiendrait pas là et le peuple pâtirait plus encore de son ami qu'il n'avait souffert auparavant de son ennemi. « Vois-tu, ta femme est enceinte, et, quand elle mettra au monde un enfant, elle l'appellera Dieu-pour-nous, — Emmanuel. Car avant que l'enfant sache rejeter le mal et choisir le bien, le pays dont les deux rois te font peur sera dévasté, » il est vrai, mais « Jahvéh amènera sur toi, et sur ton peuple, et sur ta famille, des jours tels qu'il n'y en a pas eu depuis qu'Éphraïm s'est séparé de Juda[4] ». Et, par une de ces audaces familières à son temps, il traça sur une grande planche, en gros caractères, deux noms symboliques : *Hâte-proie, pille-tôt*, puis il afficha le tout bien en vue, et, au su de témoins honorables, il s'approcha de la prophétesse sa femme. Quand l'enfant naquit à son terme, Jahvéh commanda de l'appeler *Hâte-proie, pille-tôt*, « car, avant qu'il ait appris à dire papa et maman, on fera défiler la richesse de Damas et le butin de Samarie devant le roi d'Assour ». Mais, ajouta l'Éternel, « puisque ce peuple méprise les eaux de Siloé qui coulent doucement, puisqu'il se décourage devant Rézôn et le fils de Rémaliah, voyez, le Seigneur va faire monter contre eux les

1. Le texte intercale ici une glose explicative qui n'appartenait pas à la prophétie primitive : « la fureur de Rézôn et d'Aram et du fils de Rémaliyahou ».
2. Cf., sur le personnage énigmatique pour nous que le prophète désignait par ce nom, ce qui est dit plus haut au t. III, p. 158, note 2, de cette *Histoire*.
3. *Isaie*, VII, 1-9.
4. *Isaie*, VII, 10-17.

eaux de l'Euphrate grosses et fortes[1] : il quittera son lit et il passera par-dessus ses rives, il se déversera sur Juda, il l'inondera, il se gonflera, il atteindra jusqu'au cou, et ses bras éployés couvriront toute la largeur de ton pays, ô Dieu-pour-nous, — Emmanuel[2]! »

L'Égypte favorisant les adversaires, Akhaz se tourna vers l'Assyrie, malgré les injonctions du prophète[3]. Il s'était un moment senti serré de si près qu'il avait invoqué les dieux syriens, et qu'il avait fait passer son fils aîné par le feu, afin de se les rendre



1. Une glose marginale, indiquant qu'il s'agit « du roi d'Assyrie et de toute sa puissance », a passé ici dans le texte.

2. *Isaïe*, *VIII*, *1-8*.

3. On considère comme appartenant à l'époque de cette guerre syrienne, outre le chapitre VII, les chapitres VIII-IX, 6, XI, 1-9, XXII, 1-11, I, 4-9, 18-32, auxquels on peut ajouter, selon Kuenen, le chapitre XXIII, 1-14, du recueil actuel.

propices[1] : il assembla tout ce qu'il y avait d'or et d'argent dans les trésors du temple et dans les siens propres, puis il l'envoya à Tiglatphalasar. « Je suis, lui mandait-il, ton fils et ton serviteur; monte et libère-moi de la main du roi de Syrie et de la main du roi d'Israel qui se lèvent contre moi[2]. » Tiglatphalasar accourut, et, rien qu'au bruit de son approche, Rézôn et Pékakh se désistèrent de leur attaque contre Jérusalem : ils se séparèrent et s'enfermèrent chacun dans son royaume. L'Assyrien ne les y alla pas provoquer tout d'abord. Il choisit la route maritime au sortir des plaines de l'Oronte moyen et il ramassa en route le tribut des cités phéniciennes, puis il entama la frontière occidentale d'Israel et il dépêcha des troupes contre les Philistins qui harcelaient Juda sans relâche. Hannon, roi de Gaza, se sauva en Égypte sans attendre le choc, et Akhaz respira, pour la première fois peut-être depuis son avènement[3]. Ce n'était là qu'un prélude : la partie réelle se lia l'année d'après et elle fut très disputée. Si déchue que Damas fût par ses défaites antérieures et par ses discordes, elle possédait encore des richesses immenses, et ses armées, renforcées des contingents arabes et israélites, étaient capables d'affronter les bataillons assyriens pendant longtemps, sinon de les vaincre. Malheureusement pour elle, Rézôn n'avait pas hérité les aptitudes militaires de ses grands prédécesseurs, Adadidri et Hazael : il laissa Tiglatphalasar écraser les Hébreux sans les secourir de façon efficace. Pékakh s'escrima de son mieux, mais il perdit l'une après l'autre les places qui garnissaient sa frontière septentrionale, Ijon, Abel-Beth-Maaka, Janoakh, Kadesh, Hazor : il vit Nephtali, puis Galaad, dévastés tout entiers sans qu'il pût l'empêcher, et la population déportée en Assyrie; lui-même, il dut évacuer Samarie et se cacher presque seul dans la montagne[4]. Juda suivait avec une joie mêlée d'inquiétude les péripéties

1. *II Rois, XVI, 8* (cf. *II Chroniques, XXVIII, 8*) sans indication de date, mais la plupart des historiens placent le fait au début de la guerre syrienne, un peu avant ou pendant le siège (Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 596, Kittel, *Geschichte der Hebræer*, t. II, p. 291, note 2).

2. *II Rois, XVI, 7-8*; cf. *II Chroniques, XXVIII, 16, 20-21.*

3. *Inscription de la plaque publiée par* H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. III, pl. 10, n° 3, l. 1-11. La chronologie des événements est encore incertaine. Le *Canon des Limmou* (Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 212-213) montre que les opérations durèrent trois années, et il y enregistre une expédition contre les Philistins (734), deux contre Damas (733-732). J'ai classé les lignes mutilées qui précèdent la mention de Gaza dans la campagne contre les Philistins, à l'exemple de Rost (*die Keilschrifttexte Tiglat-Pilesers III*, p. xxviii-xxxii).

4. *II Rois, XV, 29*. Schrader (*die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 254-259) avait cru pouvoir suppléer, parmi les noms mutilés de l'inscription publiée par H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. III, pl. 10, ceux de Galaad et d'Abel-Beth-Maaka, auxquels Hommel avait ajouté plus tard celui de *Naphtali le Vaste* (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 665, note 1). La collation minutieuse des textes a prouvé qu'il fallait lire très probablement Galza et Abilakka, ce qui exclut toute possibilité d'identification entre les noms bibliques et ceux que le document assyrien nous fournit (Rost, *die Keilschrifttexte Tiglat-Pilesers III*, t. I, p. 78-79). La campagne au delà du Jourdain est rappelée dans *I Chroniques, V, 26*, où l'auteur hébreu a fait de notre seul Tiglatphalasar deux rois d'Assyrie distincts, Phoul et Tilgath-Pilnézer.

du drame sanglant qui se jouait sous ses yeux, et Isaie lui annonçait à bref délai la ruine des deux peuples qui naguère encore se flattaient de l'asservir. Il lui montrait déjà par la pensée « Damas retranchée du nombre des cités et convertie en un monceau de décombres. Les villes d'Aroêr seront abandonnées, livrées aux troupeaux qu'y s'y reposent, sans que personne les chasse[1]. C'en est fait de la forteresse d'Éphraîm et de la royauté de Damas, et il en sera du



L'HERMON[2].

reste d'Éphraîm comme de la gloire d'Israel, dit Jahvéh-les-armées! En ce jour, la gloire de Jacob se fera petite et la graisse de sa chair s'amaigrira. Il en sera comme lorsque le moissonneur ramasse les tiges et que sa main a coupé les épis; il en sera comme lorsque le glaneur glane dans la plaine de Réphaim : il restera à grappiller comme après la cueillette des olives, deux, trois baies dans les hautes branches, quatre, cinq, aux bas rameaux de l'arbre, dit Jahvéh, le Dieu d'Israel! — Même, en ce jour-là, ses citadelles seront désertées, comme l'ont été les hauteurs boisées quand on fuyait de devant Israel[3] : elles

1. Les deux Aroêr étaient situées au delà du Jourdain, l'une dans Roubên, puis dans Moab (*Juges*, *XI, 26*, *Jérémie*, *XLVIII, 19*), l'autre dans Ammon, puis dans Gad (*Josué*, *XIII, 25*, *II Samuel*, *XXIV, 5*); elles désignent ici les pays d'au delà du Jourdain que Tiglatphalasar venait de ravager, ces Gadites et ces Roubénites que la tradition rapportée dans *I Chroniques*, *V, 26*, assurait avoir été déportés par Phoul-Tiglatphalasar.

2. *Dessin de Boudier, d'après une photographie rapportée par Lortet*; cf. LORTET, *la Syrie*, p. 563.

3. C'est probablement une allusion à des faits de guerre qui s'étaient passés pendant l'invasion de Rézôn et de Pékakh en Judée, une ou deux années auparavant; cf. ce qui est dit plus haut à ce sujet, au t. III, p. 186, de cette *Histoire*.

deviendront un désert, car tu as oublié le dieu de ton salut[1]. » Samarie était condamnée à l'impuissance pour longtemps, sinon pour toujours, mais il avait fallu employer une année entière à l'abattre (733) : Tiglatphalasar revint en 732, et il consacra une année encore à la guerre contre Damas. Rézôn n'avait pas été déconcerté par la mauvaise fortune de ses amis, mais il avait réparé ses pertes au moyen d'alliances nouvelles. Il avait attiré dans son parti Mutton II de Tyr, puis Mitinti d'Ascalon, et par celui-ci une moitié des Philistins, il avait même gagné Shamshié, reine des Arabes, et avec elle quantité des plus belliqueuses parmi les tribus du désert; lui-même, il s'était retranché de son mieux derrière l'Anti-Liban, et il surveillait de l'Hermon les routes qui, menant des bas-fonds du Jourdain aux plaines de l'Abana, auraient permis à son adversaire de tourner son front de défense et de le prendre à revers. Rien n'y fit : Tiglatphalasar fondit droit sur lui, l'accabla en bataille rangée, et le contraignit à s'emmurer dans Damas, où il l'assiégea. La ville était bien fortifiée, bien approvisionnée, remplie de troupes, et le blocus se prolongeait : les Assyriens eurent le loisir de ravager la grasse campagne qui s'étendait au pied de l'Anti-Liban. Rézôn céda enfin, se remit à merci, fut exécuté aussitôt : 8 000 de ses partisans furent déportés à Kir aux confins de l'Élam[3], sa royauté fut supprimée, et un gouverneur ninivite s'installa dans son palais, duquel dépendirent et l'ancien domaine de Damas, et le territoire arraché récemment à Israel. La coalition ... survécut pas à son chef[4]. Mutton s'empressa de composer avec le



UN ARABE[2].

1. *Isaie*, XVII, 1-6, 9-10.
2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* LAYARD, *Monuments of Nineveh*, t
3. *II Rois*, XVI, 9. On place d'ordinaire Kir en Arménie, en Médie ou dans RIEHM, *Handwörterbuch*, 2e éd., t. I, p. 845); il semble plus d'Isaie (XXII, 6), qu'il était du côté de l'Élam, associé aux Araméen *Recherches Bibliques*, p. 57-58, WINCKLER, *Alttestamentliche Untersu* ments assyriens ne nous ont pas encore confirmé les détails que le l'exil des Damasquins. Un fragment de tablette contenant ... découvert par H. Rawlinson (*Assyrian Discovery*, dans ... laissé en Assyrie (G. SMITH, *the Annals of Tiglath Pil* ... ne sait ce qu'il y est devenu depuis lors.
4. Voici, autant qu'on peut la rétablir actuelleme

RÉZÔN I.
KHÉZIÔN?
TABRIMMÔN.
BENHADAD Ier.
ADADIDRI (BENHADAD II).

Pour la suppression possible de Khèzi

Mitinti s'enfuit en Égypte comme Hannon et fut remplacé par un partisan de l'Assyrie, Roukibtou. Osée, fils d'Éla, s'insurgea contre Pékakh, l'assassina et acheta par dix talents d'or le droit de régner sur ce qui subsistait d'Israel[1]. Shamshié seule ne désarma point. Elle se croyait en sûreté au milieu des sables et il ne lui venait pas à l'idée que des masses aussi lourdes que les assyriennes songeassent seulement à s'aventurer dans ses solitudes. On lança contre elle des divisions légères qui rencontrèrent d'abord quelques difficultés : elles triomphèrent pourtant, et les chevaux d'Arménie ou de Cappadoce que montait la cavalerie ninivite forcèrent sans peine les méharis de la reine. Leur succès eut un grand retentissement chez les Arabes, et les décida à plier le genou devant l'Assyrie. Mashaî, Timaî, Sabéens, Khaiappéens, Badanéens, Khattiéens, ils lui expédièrent tous des légats avec leurs présents, de l'or, de l'argent, des chameaux et des chamelles, des épices[3] : le Mouzri lui-même au Sud de la mer Morte suivit leur exemple, et on lui assigna comme chef un certain Idibiél[4]. Tandis que ses lieutenants réglaient ainsi les affaires pendantes, Tiglatphalasar tenait cour ouverte à Damas, et il y recevait la visite ou l'hommage des Syriens. Ils vinrent constater de leurs propres yeux la chute du pouvoir qui y avait enrayé les progrès de l'Assyrie pendant plus d'un siècle. Ceux qui avaient montré quelque tiédeur furent révoqués, comme Ouassarmi de Tabal; on confirma le reste dans ses dignités, sous la condition ordinaire du tribut, et Mutton de Tyr paya cent talents d'or pour la rançon de sa ville. Akhaz alla saluer son sauveur et contempler de près ces soldats auxquels il devait de posséder encore



LES MÉHARIS ARABES FORCÉS PAR LA CAVALERIE ASSYRIENNE[2].

Histoire. Sur le nom Adadidri du roi que les Hébreux nomment Benhadad, cf. t. II, p. 785, note 4.

1. *II Rois*, *XV*, *30*. L'Inscription publiée par H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. III, pl. 10, n° 2, dit seulement : « ils renversèrent Pékakh, leur roi, et j'élevai Aouzi [à la royauté] sur eux. Je reçus [de lui] X talents d'or et... talents d'argent... (l. 17-19; cf. Rost, *die Keilschrifttexte Tiglat-Pilesers III*, t. I, p. 80-81). Cf. dans Winckler, *Alttestamentliche Forschungen*, p. 24, un essai de restitution des deux récits plus anciens qui ont été utilisés dans le texte hébreu actuel.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le bas-relief reproduit dans l'ouvrage de* Layard, *the Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 57.

3. Delitzsch (*Wo lag das Paradies?* p. 301-304) a rapproché les noms de plusieurs de ces peuples des noms qui nous ont été conservés par la Bible, comme Témâ, Masha, Épha, Shaba; cf. Delattre, *l'Asie Occidentale dans les Inscriptions assyriennes*, p. 140-146.

4. Le Mouzri n'est pas ici l'Égypte, mais, comme Winckler l'a montré, un canton voisin d'Édom, la

Jérusalem[1]; les shéikhs d'Ammon, de Moab, d'Édom, Ascalon, les Philistins, les nomades du désert d'Arabie, entraînés par le mouvement général, imitèrent Juda, et il ne se trouva plus prince ou chef de cité qui ne se confessât l'humble vassal de Ninive, de l'Euphrate au torrent d'Égypte[2].

Rézôn à terre, il n'y avait plus de salut possible pour la Syrie : les rares États qui y jouissaient encore d'un semblant d'autonomie n'avaient d'autre moyen de le garder que d'afficher une affection inébranlable à l'égard de leur maître ninivite, ou, si son hégémonie leur devenait trop odieuse, de risquer le tout et d'appeler l'Égypte à la rescousse. Si forte envie qu'ils en eussent dès le premier jour, il était trop tôt pour le faire au lendemain du congrès de Damas; Tiglatphalasar n'avait donc aucune rébellion à craindre d'eux, au moins pour quelques années, et ce lui fut d'autant plus heureux qu'à l'instant même où il triomphait dans les pays de la Méditerranée, les affaires se brouillaient en Chaldée au pis de ses intérêts. Nabounazir, le roi de Kardouniash, ne s'était départi jamais de la fidélité qu'il avait vouée à son puissant allié depuis les événements de 745, mais sa tranquillité avait été éprouvée plus d'une fois par des révoltes : Borsippa elle-même s'était insurgée un moment et elle avait essayé de se constituer en cité libre à côté de Babylone[3]. Lorsqu'il mourut en 734, son fils Nabounâdinzîri lui avait succédé; mais il avait été assassiné au bout de deux ans dans un mouvement populaire[4], et l'un de ses enfants, qui avait trempé dans l'émeute, Naboushoumoukîn, avait usurpé la couronne (732). Il la porta deux mois et douze jours, puis il la céda à certain Oukinzîr[5]. Celui-ci

Nabatæa des géographes gréco-romains (*Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 24-41, 289-290, 337-338).

1. *II Rois, XVI, 10-12*. L'inscription de la *Tablette de Nimroud*, Revers, l. 11, mentionne seulement son tribut parmi ceux des princes syriens (Rost, *die Keilschrifttexte Tiglat-Pileser's III*, t. I, p. 72-73).

2. *Annales de Tiglatphalasar III*, l. 195-240, *Tablette de Nimroud*, revers, l. 2-16, *Inscription publiée par* H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. III, pl. 10, n° 2, l. 12-28; cf. Rost, *die Keilschrifttexte Tiglat-Pileser's III*, t. I, p. 34-41, 70-73, 80-83. Pour des interprétations divergentes des faits, cf. Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 220-221, 232-235, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 664-670, Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 228-231.

3. *Chronique babylonienne de Pinches*, col. I, l. 6-7; cf. Winckler, *Babylonische Chronik B*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 274-275. Ce document a été découvert et analysé pour la première fois par Pinches, *the Babylonian Kings of the Second Period*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1883-1884, t. VI, p. 198-202, puis publié et traduit en anglais par lui, dans le *J. R. As. Soc.*, 1887, t. XIX, p. 655, traduit en latin par Winckler, *Chronicon Babylonicum editum et Commentario instructum*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. II, p. 148-168, 299-307, en français par Oppert, *Chronique babylonienne du Musée Britannique*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1887, p. 263-269. Les fragments de deux duplicata ont été découverts par Bezold, *on Two Duplicates of the Babylonian Chronicle*, dans les *Proceedings*, 1888-1889, t. XI, p. 131-138; le tout a été publié dans Abel-Winckler, *Keilschrifttexte*, p. 47-48, et traduit en allemand par Winckler, *Babylonische Chronik B*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 274-285.

4. *Chronique Babylonienne de Pinches*, col. I, l. 11-15; cf. Winckler, *Babylonische Chronik B*, p. 274-277, où le nom complet du roi, fourni par le Canon de Pinches (Schrader, *die Grosse Babylonische Königsliste*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 287), est abrégé en Nadînou, qui est passé dans le Canon de Ptolémée sous la forme Nadios.

5. *Chronique Babylonienne de Pinches*, col. I, l. 16-18; cf. Winckler, *die Babylonische Chronik B*,

était le chef de l'une des plus importantes parmi les communautés des Kaldi, celle du Bît-Amoukkâni[1] : les descendants des nomades araméens s'asseyaient donc une fois de plus sur le trône, et leur avènement bouleversait les rapports qui subsistaient depuis plusieurs siècles entre Assour et Kardouniash. Ces pillards, réfractaires à toute autorité régulière, et à qui les invasions les plus heureuses n'avaient arraché qu'une sujétion précaire, accepteraient-ils la situation secondaire dont les membres de la dynastie précédente s'étaient contentés le plus souvent, ou bien s'efforceraient-ils, dès le début, d'en finir avec la suzeraineté ninivite? Tiglatphalasar ne leur laissa pas le temps de s'affermir dans leur royauté nouvelle : l'année même qui suivit son retour de Syrie, il rassembla son armée et il marcha contre eux. Il nettoya d'abord la rive droite du Tigre, où les Poukoudou ne le retardèrent que petitement; il les annexa à la vieille province d'Arrapkha, puis il franchit le fleuve et il aborda les Kaldi répandus dans les marais ou dans les plaines du Shatt el-Haî. Le Bît-Shilâni succomba le premier : son roi Naboushabshi fut empalé devant l'une des portes de sa résidence Sarrabânou, la ville enlevée d'assaut, pillée, démantelée, et 55 000 de ses habitants expédiés en Assyrie. Après le Bît-Shilâni, le Bît-Shaalli eut son tour. Dour-Illataî, qui en était la capitale, fut rasée, et la popu-



UN KALDOU[2].

p. 276-277, où le nom est abrégé en celui de Shoumoukîn. La chronique dit que Naboushoumoukîn était gouverneur de province, tandis que le Canon royal (SCHRADER, *die Grosse Babylonische Königsliste*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 287) affirme qu'il était le fils de son prédécesseur : il est probable que les deux indications sont exactes. Winckler (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 123, note 1) et Rost (*die Keilschrifttexte Tiglat-Pilesers III*, t. I, p. XXXVII, note 1) considèrent celle du Canon comme une erreur de scribe. Voici, autant qu'on peut la rétablir en ce moment, la liste des rois de cette dynastie babylonienne, la huitième de celles qui avaient été enregistrées aux *Canons* de Pinches (cf. ROST, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 27) :

NABOUKÎNABAL ?	. . . .
. . . .	BAOUAKHIDDIN ?
. . . .	. . . .
SHAMASHMOUDAMMIQ.	. . . .
NABOUSHOUMISHKOUN Ier.	. . . .
. . . .	NABOUSHOUMISHKOUN II.
NABOUABALIDDINA.	NABOUNÂZIR (NABONASSAR).
MARDOUKNÂDINSHOUMOU.	NABOUNÂDINZIRI.
MARDOUKBALÂTSOUIKBI.	NABOUSHOUMOUKÎN.

Elle avait compté vingt-deux rois et régné trois siècles et demi à quelques années près.

1. La Chronique est muette sur l'origine d'Oukînzîr, mais Tiglatphalasar, qui refuse à ce personnage le titre de roi de Babylone, dit qu'il était *mar Amoukkâni*, fils d'Amoukkâni (*Tablette de Nimroud*, recto, l. 23; cf. ROST, *die Keilschrifttexte Tiglat-Pileser's III*, t. I, p. 60-61). Le Canon de Pinches indique Oukînzîr comme ayant appartenu à une dynastie dont le nom peut se lire Shashi ou Shapi (SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 287). La lecture Shapi rappelle aussitôt le nom de Shapîa, l'une des capitales du Bît-Amoukkani (cf., sur cette ville, ce qui est dit au t. III, p. 192, de cette *Histoire*) : elle confirmerait le témoignage de la *Tablette de Nimroud*.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la figure publiée par* TOMKINS, *Abraham and his Times*, pl. IV.

lation déportée au nombre de 50 400 hommes et femmes. Le prince Lakirou, qui avait bravement payé de sa personne, échappa au pal, mais il fut emmené avec les siens; un préfet ninivite gouverna où il avait commandé. Oukînzir, qui était, nous le savons, le shéîkh héréditaire du Bît-Amoukkâni, accourut pour défendre son apanage et se jeta dans sa forteresse de Shapîa : Tiglatphalasar coupa les jardins et les bois de palmiers qui l'égayaient, brûla les fermes et les villages, essaya de pratiquer la brèche dans les murailles et n'y parvint pas, s'obstina au blocus, puis, l'hiver approchant sans que la place cédât, il décampa en bon ordre, après avoir mis des garnisaires dans les cantons qu'il avait ravagés. Il reçut avant son départ la soumission et les tributs de la plupart des roitelets araméens, ceux de Balasou et du Bît-Dakkouri, ceux de Nadînou, ceux même du Bît-Yakîn et de Mérodachbaladan dont les ancêtres n'avaient « baisé le pied » d'aucun conquérant assyrien[1]. C'étaient les trois quarts, ou peu s'en faut, du domaine babylonien que cette campagne lui livrait, mais Babylone n'avait pas encore baissé pavillon, et ce n'était pas un mince embarras que de l'y contraindre. Tiglatphalasar employa toute l'année 730 à combiner ses moyens d'action[2], puis, en 729, il reparut devant Shapîa, et cette fois il fut plus heureux : Oukinzîr tomba entre ses mains, Babylone lui ouvrit ses portes, et il s'y proclama roi de Soumir et d'Akkad[3]. Des siècles s'étaient écoulés depuis que les deux empires ne s'étaient trouvés réunis sous un même maître, et qu'un roi assyrien avait saisi pour la dernière fois les mains de Bel[4]. Il accepta l'obligation que son investiture sacrée lui imposait de partager sa vie entre Kalakh et Babel, et de répéter à chaque fête du Nouvel An la cérémonie mystique par laquelle le dieu de la ville le confirmait dans sa dignité[5]. Ses sujets babyloniens apprirent à l'aimer, ce semble, et, peut-être pour se dissimuler à eux-mêmes leur servi-

1. *Plaque de Nimroud n° 1*, l. 8-15, n° 2, l. 11-17, et *Tablette de Nimroud*, recto, l. 16-28; cf. Rost, *die Keilschrifttexte Tiglat-Pilesers III*, t. I, p. 42-45, 48-51, 56-63. Dans tous ces textes, l'expédition de 731 est racontée immédiatement après celle de 745, et les historiens modernes ne l'en ont point séparée tout d'abord. La comparaison avec le texte des *Annales* a permis d'attribuer à la campagne de 731 tous les faits racontés à la suite de la défaite des Pouqoudou (Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 235-236, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 652-653, Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 123-124, 231-232, Rost, *die Keilschrifttexte Tiglat-Pilesers III*, t. I, p. xxxvii-xxxviii). C'est cette expédition que le *Canon des Limmou* indique comme ayant été dirigée contre Shapîa (Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 214-215).

2. Le *Canon des Limmou* porte en effet pour cette année l'indication *au pays* (Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 214-215).

3. Les documents contemporains ne nous fournissent aucun renseignement sur ces événements. Le *Canon des Limmou* dit que *le roi saisit les mains de Bel* (Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 214-215). La *Chronique de Pinches* ajoute que « l'an III d'Oukînzîr, Tiglatphalasar marcha contre Akkad, dévasta Bît-Amoukkâni et fit Oukînzîr prisonnier : Oukînzîr avait régné trois ans dans Babylone. Tiglatphalasar s'assit ensuite sur le trône dans Babylone » (col. I, l. 19-23).

4. Depuis Toukoultininip I; cf. ce qui est dit à ce sujet au t. II, p. 606-610, de cette *Histoire*.

5. Le *Canon des Limmou* montre qu'en 728, l'année même de sa mort, il saisit encore une fois les mains de Bel (Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 214-215).

tude, ils abrégèrent son nom tout assyrien de Toukoultiabalésharra en un sobriquet familier de Pourou, Poulou, sous lequel leurs chroniqueurs indigènes l'inscrivirent plus tard au Canon officiel des souverains[1]. Il ne survécut pas longtemps à son triomphe : il mourut au mois de Tébet 728, après avoir régi dix-huit ans l'Assyrie, moins de deux ans Babylone et la Chaldée[2].

Les formules dont les scribes usaient pour raconter l'histoire varient si peu d'un règne à l'autre, que le plus souvent nous réussissons mal à discerner l'allure et le génie propres à chacun des souverains sous l'uniformité dont elles les recouvrent tous. Ce ne fut certes pas un pauvre capitaine ou un médiocre entraîneur d'hommes, le prince qui, surgissant après un demi-siècle de défaites, rendit à ses armées, presque du jour au lendemain, l'habitude de battre des ennemis aussi redoutables que les Arméniens ou les Syriens de Damas; toutefois, Ninive n'avait jamais manqué longtemps de bons généraux, et Tiglatphalasar III trancherait peu sur la foule de ses prédécesseurs si nous ne trouvions que des expéditions heureuses à lui inscrire à son compte. Ce qui lui assure une place éminente entre tous, c'est qu'aux vertus du chef de guerre il joignait les mérites les plus hauts de l'administrateur, et qu'il organisa son royaume d'une manière assez simple à la fois et assez efficace pour en faire le modèle de la plupart des empires orientaux jusqu'à la conquête grecque. Sitôt que la région resserrée entre le Khabour et le Grand Zab n'avait plus suffi aux ambitions d'Assour, l'obligation de maintenir les vaincus dans le devoir et de les protéger contre les insultes des tribus limitrophes avait contraint les rois à les distribuer par provinces, sous l'autorité de préfets : des garnisons appuyaient les délégués du pouvoir central, et elles leur servaient à réprimer les petites insurrections qui éclataient de temps à autre. Quelques-unes de ces circonscriptions avaient existé déjà sous Salmanasar ou sous Tiglatphalasar Ier[3]; le nombre s'en était restreint après le désastre d'Assourirba, puis il s'était relevé rapidement à mesure qu'Assournazirabal et Salmanasar III élargissaient le théâtre de leurs opérations et de leurs succès. Les monuments en citent plus d'une vingtaine dès cette époque, et la liste qu'ils nous fournissent n'est pas complète; les plus connues de nous sont celles dont les chefs étaient appelés l'un après l'autre à siéger

1. Le Canon royal donne en effet Poulou (SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 287), qui est passé dans Ptolémée sous la forme de Pôros. Cf. ce qui est dit à ce sujet, plus haut, au t. III, p. 112, note 4, de cette *Histoire*.

2. *Chronique de Pinches*, col. I, l. 24-26; cf. WINCKLER, *die Babylonische Chronik B*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 276-277.

3. Cf. ce qui est dit à ce sujet au t. II, p. 608, 657 de cette *Histoire*. Rawlinson (*the Athenæum*, 1867, n°s 2055, 2080), découvrit la nature et le rang de ces personnages, qu'il avait pris jusqu'alors pour des grands prêtres (*the Athenæum*, 1862, n° 1812, p. 724 sqq.).

comme *limmou* et prêtaient leur nom à l'une des années du règne[1]. L'Assyrie propre en contenait quatre au moins, Assour, qu'on appelait *le pays* par excellence, Kalakh, Ninive et Arbèles. Kakzi, l'Arrapkha, l'Akhizoukhîna[2], se partageaient le bassin du Zab Inférieur; Amid, Toushkhân et le Gôzan, celui du Haut Tigre. Le Kirrouri confinait au Mazamoua, celui-ci à l'Arrapkha ainsi qu'au lac d'Ourmiah[3]. On signale les trois cercles de Nazibina, de Téla et de Razappa, dans la Mésopotamie[4], les deux premiers aux versants méridionaux du Masios, sur les routes qui menaient en Syrie, le dernier au Sud de l'Euphrate, dans l'ancien royaume des Laqî. La plupart comprenaient, en plus des districts administrés directement, des États vassaux, royaumes, cités, tribus, doués encore d'une certaine autonomie, mais assujettis à l'impôt et à la milice. A peine la conquête avait-elle gagné une terre de plus, on l'annexait à la préfecture voisine, ou, s'il y avait lieu, on en constituait une préfecture en soi : c'est ainsi qu'Assournazirabal, ayant saisi les vallées situées sur le haut Radanou et sur la Tournat supérieure, y rebâtit la ville ruinée d'Atlila, la nomma Dourassour, y logea un général, des cavaliers, des eunuques, y créa des magasins pour entreposer les contributions des barbares voisins[5]. Il avait procédé ainsi chaque fois que la fortune lui accordait des sujets nouveaux[6], et ses successeurs Salmanasar III, Shamshirammân IV, Rammânnirâri, l'avaient imité en Médie, en Asie Mineure, dans la Syrie du Nord[7]; Tiglatphalasar III n'eut qu'à suivre leur exemple et à étendre l'application de leur système aux contrées qu'il rangea graduellement sous son autorité[8]. Ici toute-

1. Sur la fonction des *limmou*, cf. ce qui est dit plus haut, au t. II, p. 620-621, de cette *Histoire*.
2. Akhizoukhîna est probablement identique à Arzoukhîna, « la ville du Zoukhîna » (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 187), qui est nommée dans l'*Histoire Synchronique* comme étant située dans le bassin du Zab inférieur (col. II, B, l. 14-16). Pour le site de Kakzi, cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 22, note 3, de cette *Histoire*.
3. Sur le Gôzan et sur Toushkhân, voir ce qui est dit au t. III, p. 14, note 3, et p. 20, note 3, de cette *Histoire*; pour le Kirrouri et le Mazamoua, voir p. 14, note 2, et p. 22, note 1.
4. Razappa est la Réseph biblique (*II Rois*, *XIX*, *12*, *Isaie*, *XXXVII*, *12*) et la Résapha de Ptolémée (V, xv, 24), aujourd'hui Er-Rasafa, au Sud de l'Euphrate, sur une des routes qui conduisent à Palmyre.
5. *Annales d'Assournazirabal*, col. II, l. 84-86; cf. ce qui est dit au t. III, p. 25-26, de cette *Histoire*.
6. Institution d'une préfecture dans Bît-Khaloupi (*Annales d'Assournazirabal*, col. I. l. 89), à Toushkhân et dans le Naïri (col. II, l. 2-15), dans le Patinou (col. III, l. 81-83); cf. le résumé du règne, col. III, l. 125-126, des mêmes *Annales*.
7. Constitution d'une province avec le territoire de Bît-Adini, par Salmanasar III (*Monolithe*, col. II, l. 33-38; cf. t. III, p. 68, de cette *Histoire*).
8. Constitution d'une province araméenne, avec Karassour pour capitale (*Annales de Tiglatphalasar III*, l. 8-11; à la suite des faits contés au t. III, p. 140-141, de cette *Histoire*), et répartition de prisonniers entre différentes provinces (l. 16-19); constitution de provinces en Médie (l. 36-37, 49-51; cf. t. III, p. 142, de cette *Histoire*); constitution d'une province dans l'Ounki (col. 100-101; cf. t. III, p. 149 de cette *Histoire*); constitution dans le bassin de l'Oronte et dans le Liban d'une province formée de dix-neuf districts ayant appartenu à Hamath (col. 125-130; cf. t. III, p. 150, 152, de cette *Histoire*); constitution de six provinces, au bord de la mer, dans la Phénicie du Nord et dans la Cœlé-Syrie (*Plaque n° 3*, l. 1-5), d'une province en Galilée (*Plaque n° 3*, l. 6-8), à Gaza (*Plaque n° 3*, l. 8-11; cf. t. III, p. 186, de cette *Histoire*, le récit des événements relatifs à cette création).


L'Empire Assyrien
sous
Tiglatphalasar III
Echelle
0
100
200
300 Kil.
L. Thuillier, del.
MER MÉDITERRANÉE
Cypre I.
Karthadshat
Syriens Blancs
Cimmériens
Halys
Tounou
Tarzou
Khilakhou
Koui
Moushkou
Kashkou
Milid
Miliddou
Khanigalbat
Koummoukh
Bit Zamâni
Margasi
Gourgoum
Iadi
Toul-Barsip
Toul Aboni
Kharrân
Karchémis
Arpad
Samalla
Kounouloua
Arazik
Balikh
Agousi
Hamath
Marath
Arad
Zimyra
Goubloú
Béryte
Sidon
Tyr
Akko
Dor
Samarie
Joppé
Ascalon
Gaza
Rapikhou
Philistins
Juda
Jérusalem
Mer Morte
Moab
Ammon
Galaad
Haourân
Damas
Amourrou
Mouzri
Nabatou
Séla Pétra
Éziongaber
Élath
Miloukhkha
Édom
Qidrai
Ahlimé
Rasappa
Sourou
Kharidi
Katna
Khindanou
Zoupri
Sirki
Shadikanni
Singara
Khabour
Nasibina
Toushkhan
Amidi
Arzania
Shoupri
Ouraroua
ROYME D'OURARTOU
Dhouspana
Mouzazir
Abdadana
Gizilbounda
Zikartou
Andiou
Misou
Kalakh
Kakzi
Arbailou
Ninive
Assour
Tigre
Euphrate
Radanou
Oupi
Dour-Kourigalzou
Sippara
Babylone
Borsip
Bit-Dakouri
Kishou
Koutha
Nippour
Nisou
Marou
Ourouk
Larsam
Lagash
Ourou
Eridou
Dour-Athkhara
Ragdadou
Dour-Ilou ?
Khalmanou
Namri
Kharkhar
Araziash
Ellipi
Kashshou
Bit-Khamban
Til Khoumba ?
ROYME
Madaktou
Dour-Oundash
Suse
Khaidalou
ÉLAM
Dour-Yakin
Nâgitou
Nar-Marratoum
Dilmoun I.
Bikni Mt
Patousharra
Désert salé
Partoukka
Aribi
Madai
Mannai
Ashkouza
Aribi
Arou
Kardouniash
Ouboudou

fois des éléments entraient en jeu, qui l'obligèrent à modifier plusieurs de leurs moyens et à en développer d'autres qu'ils avaient peu ou point pratiqués. La plupart des pays incorporés jusqu'alors étaient assez rapprochés de la capitale, qu'elle fût Assour, Kalakh ou Ninive, pour qu'on pût exercer une surveillance sévère sur leurs agitations, et les faire retomber promptement dans le devoir sitôt qu'ils essayaient de s'en évader. Ils avaient de plus une superficie modérée et une population peu nombreuse : une fois attirés dans le cercle d'attraction de l'Assyrie, ils ne parvenaient plus à s'en arracher par leurs seules forces, mais ils dépouillaient de jour en jour leur individualité propre et ils finissaient par se noyer dans la masse. Les tribus araméennes du Khabour et du Balikh, les Cosséens de la Tournat, les pâtres pillards des monts Gordiéens et ceux du Masios, s'étaient assimilés à leurs oppresseurs après une réluctance plus ou moins longue : aujourd'hui, malgré les différences d'origine, de religion et de langage, ils étaient des Assyriens d'élite, aussi dévoués à la personne du maître et aussi amoureux de sa grandeur que les Assyriens primitifs. En serait-il jamais autant des cités domptées récemment, et devait-on espérer que Babylone et Damas, pour ne parler ici que des principales, se laisseraient conduire et réconcilier avec leur sort par les artifices qui avaient suffi chez les Mèdes ou dans le Toul-Abnî?

Et d'abord, la Babylonie? Elle n'était pas un simple ensemble de clans ou un État de deuxième ordre, mais un véritable empire presque aussi vaste que l'Assyrien et charpenté presque aussi solidement. Elle allait de la Tournat et des monts de l'Élam au désert d'Arabie et au Nâr-Marratoum, et si tous les résidus de peuples qui l'habitaient pêle-mêle, Cosséens, Élamites, Kaldi, Sumériens et Akkadiens de vieille race y vivaient depuis plusieurs siècles en discorde perpétuelle, tous du moins y reconnaissaient en théorie une suzeraineté commune, celle de Babylone. Babylone était même, de l'aveu général, la métropole antique d'où toute culture avait dérivé sur Assour, la cité sainte dont les dieux et les lois avaient servi de prototype aux dieux et aux lois de l'Assyrie : c'est dans ses temples et dans ses archives que les scribes assyriens puisaient ce qu'ils savaient de l'histoire du vieux monde, leurs doctrines religieuses, leurs rites, leurs méthodes d'interpréter les présages et de prévoir l'avenir, leur littérature entière, sacrée ou profane. Le roi de Ninive pouvait la vaincre et même y entrer dans une heure de fortune, et dès qu'il l'avait à sa discrétion, raser les murs, démolir les palais, décapiter les ziggourât, brûler les maisons, exterminer ou déporter la population, la rayer de la liste des

nations : du moment qu'il reculait devant le sacrilège d'une suppression inexpiable, il était impuissant, je ne dirai pas à la ravaler au niveau d'un chef-lieu de province ordinaire, Téla ou Toushkhân, mais à lui rien ôter de son rang de capitale et à faire d'elle seulement la seconde ville de son empire. Tant qu'elle existait, elle primait nécessairement les autres, par l'étendue de son aire, par la beauté et par l'antiquité de ses édifices, par le nombre de ses habitants. La fierté de ses nobles et de ses prêtres, un instant courbée sous la défaite, se serait redressée presque immédiatement dès que le vainqueur aurait tenté de la découronner : elle ne consentait à adopter un seigneur venu du dehors que s'il s'inclinait respectueux devant sa supériorité, et si, oubliant chez elle sa qualité d'étranger, il voulait bien se plier à ses lois et se simuler Babylonien. Tiglatphalasar III ne songea donc aucunement à la traiter en esclave et à la subordonner à ses filles d'Assyrie, mais il ne toucha ni à ses libertés ni à l'intégrité de son domaine. Il n'essaya pas de fondre en un royaume unique les deux royaumes que son habileté lui avait procurés; il les tint séparés et il se contenta d'être le monarque de l'un comme de l'autre. Il se scinda pour ainsi dire en deux personnes dont la première fut souveraine dans Kalakh, la seconde souveraine dans le Kardouniash, et l'orgueil de ses sujets chaldéens ne négligea rien de ce qui était nécessaire pour donner l'apparence de la vérité à ce dédoublement fictif : il reçut d'eux, avec le protocole complet des dynasties babyloniennes, ce nom de Poulou qui passa plus tard dans leurs chroniques et qui trompa si longtemps les historiens, les anciens non moins que les modernes[1]. Que ce fût là le seul moyen d'accoupler pour un temps l'une à l'autre les deux puissances de l'Euphrate et du Tigre, l'expérience le prouva amplement. Ceux-là seuls des héritiers de Tiglatphalasar commandèrent sans embarras notables à la Babylonie, qui se conformèrent à son précédent, et qui, se subdivisant selon sa guise, consentirent à former quasi deux rois pour leurs deux royaumes[2]. L'Assyrie même perdit peut-être plus qu'elle ne gagna à cette combinaison qui satisfaisait l'ambition de ses maîtres. Le Kardouniash avait certes faibli sous la dynastie précédente, mais il demeurait assez robuste pour tenir en échec d'un côté les Araméens du Golfe Persique, de l'autre les hordes Élamites. Il s'étendait entre ces barbares et les cités du Tigre Moyen, telle une barrière épaisse : lorsqu'une poussée plus vigoureuse que les autres l'obligeait à céder

1. Cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. III, p. 112, note 4, de cette *Histoire*.
2. Nous verrons plus loin que tel fut le cas pour le successeur immédiat de Tiglatphalasar III, Salmanasar V, pour Asarhaddon et pour Assourbanal : Salmanasar fut connu à Babylone sous le nom d'Ouloulaï (cf. t. III, p. 209, note 2, de cette *Histoire*), Assourbanabal sous celui de Kandalanou.

sur un point, il adressait une demande de secours à Ninive, et une armée assyrienne, débouchant par les gués du Zab, se hâtait de refouler les agresseurs jusqu'au point d'où ils étaient partis. La situation changea sitôt que les rois d'Assour furent les rois de Babylone. Plusieurs branches des Kaldi avaient possédé la ville naguère encore et elles avaient chez les autres tribus, surtout dans le Bît-Yakin[1], des représentants ou des alliés qui se croyaient des droits à y relever leur domination. De leur côté, les princes élamites, accoutumés à descendre quand bon leur semblait dans les plaines étalées entre le Tigre et l'Euphrate et à s'y enrichir par des razzias fréquentes[2], ne pouvaient guère se résigner à modifier leurs habitudes séculaires avant d'avoir au moins tâté le maître nouveau et d'avoir éprouvé sa valeur. Le roi ninivite de Babylone avait donc le devoir de protéger ses sujets contre les mêmes ennemis qui harcelaient sans cesse ses devanciers indigènes, et, comme il n'avait pas de chance d'y réussir plus efficacement avec les seules ressources du Kardouniash, il était bien obligé de recourir à celles dont il disposait en sa qualité de roi d'Assyrie. Ce ne fut plus désormais l'armée de Babylone qui couvrit Ninive, mais celle de Ninive qui dut couvrir Babylone, et se mesurer presque chaque année avec des peuples qu'elle rencontrait jadis à de rares intervalles, lorsqu'il lui plaisait s'entremettre dans leurs affaires. Où ses chefs avaient gagné un royaume pour eux-mêmes ou pour leurs enfants, elle trouva des champs de bataille de plus et des adversaires redoutables dont elle ne triompha qu'en s'usant presque à la peine.

En Syrie et sur les bords de la Méditerranée, Tiglatphalasar n'était pas exposé à rencontrer des nations imprégnées d'une vitalité aussi tenace, ou envers lesquelles les traditions d'un passé commun l'obligeassent à autant de ménagements. Arpad, l'Ounki, la Bekâa, Damas, Galaad, il engloutit de fil tous les pays; mais, l'absorption consommée, des difficultés surgirent, qui ne s'étaient guère présentées jusqu'alors. Le lieutenant auquel il confiait le soin de les administrer[3] avait auprès de lui quelques régiments assyriens pour sa garde particulière[4], et cette troupe exerçait sur les indigènes le même ascen-

1. Sur le Bît-Yakîn et sur le site qu'il occupe, cf. Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 203. J'aurai occasion d'en parler plus longuement au début du troisième chapitre de cette *Histoire*.

2. Cf. ce qui est dit au t. II, p. 592, 596, 609-610, 613-616, et au tome III, dans les premières pages du troisième chapitre, de cette *Histoire*.

3. Le gouverneur s'appelait *shaknou*, celui que le roi a établi à sa place, et *pekhou*, le pilote, le directeur, d'où *pikhatou*, un district, et *bel-pakhâti*, le maître d'un district. Il semble que le *shaknou* était plus élevé en grade que le *bel-pakhati*, et qu'il avait souvent des *bel-pakhati* sous ses ordres. Sur les devoirs et sur l'autorité de ces personnages, cf. Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 497-499, et Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 210-211.

4. C'est ainsi qu'Assournazirabal choisit des cavaliers et d'autres soldats pour en faire la garde particulière du gouverneur de Parzindou (*Annales*, col. II, l. 70-71; cf. t. III, p. 25, de cette *Histoire*).

dant que jadis les archers d'Égypte[1] : ils sentaient l'Assyrie entière derrière elle, et la conscience seule de sa présence au milieu d'eux suffisait à garantir en temps ordinaire la sécurité du délégué ou bien l'exécution de ses ordres. Elle n'était jamais très nombreuse, car l'armée se serait vite émiettée en une ou deux campagnes, s'il avait fallu distraire d'elle après chaque conquête la quantité de soldats nécessaire à prévenir un soulèvement. On y joignait, il est vrai, des auxiliaires enrôlés sur place, et l'on comptait qu'au besoin les princes tributaires englobés dans la circonscription fourniraient un contingent raisonnable[2], mais la fidélité de tous ces gens était pour le moins problématique, et, dans le cas où elle fléchirait au moment critique, le petit noyau de fantassins et de cavaliers assyriens demeurerait seul au milieu de la révolte, en attendant que le roi accourût à leur aide et les dégageât. La distance était longue des bords du Jourdain et de l'Abana à ceux du Tigre, et des mois s'écoulaient presque toujours avant qu'il pût venir à la rescousse. L'Égypte était là d'ailleurs, jalouse du prétendant qui empiétait ainsi sur les régions réservées naguère à son hégémonie, et vaguement inquiète du sort qui lui serait dévolu si jamais quelque armée ninivite, éperonnée par l'ardeur de la victoire, franchissait le désert et se ruait sur les marches orientales du Delta. Elle se méfiait assez de ses forces pour éviter la nécessité d'une offensive directe, mais elle ne négligeait rien afin de nourrir une agitation perpétuelle en Philistie, chez les Hébreux, chez les Phéniciens, dans l'Aramée : elle intriguait sourdement auprès des princes autonomes, elle faisait luire aux yeux des peuples l'espoir d'une intervention prochaine, et l'on discernait aisément sa main dans chacune de leurs séditions. Qu'aurait pu contre ces périls la poignée d'hommes qui assistait les préfets dans les provinces d'ancienne date, voisines de la capitale? Tiglatphalasar multiplia les colonies dans toutes les contrées d'annexion lointaine, mais il les organisa d'après un système différent de celui qui prévalait avant lui. C'étaient en général des Assyriens que ses prédécesseurs expédiaient là-bas, et qu'ils remplaçaient dans leurs villages par des familles arrachées au pays colonisé[3] : le transfert s'opérait du Naïri ou de

1. Cf. ce qui est dit de ces archers plus haut, au t. II, p. 274-275, de cette *Histoire*.

2. Dans une dépêche de Belibni à Assourbanabal (*K*, 10), on voit des Araméens du Golfe Persique reconnaître l'autorité d'un officier assyrien, et, joignant leurs troupes aux siennes, guerroyer en Élam (*Recto*, l. 19-21, *Verso*, l. 1-14; cf. C. Johnston, *the Epistolary Literature of the Assyrians and Babylonians*, p. 143). Encore sous Assourbanabal, une armée destinée à réprimer la révolte du Kédar et des Nabatéens comprend les contingents d'Amon, de Moab, d'Édom, avec les garnisons assyriennes du Haourân et du Soba (G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 258-259, 288-289).

3. Cf. ce qui est dit de ces colonies et des échanges de populations qu'elles nécessitaient au t. II, p. 608-609, 666-668, 639-640, 659, 665, et au t. III p. 15, 18, 19, 20-21, 26, 27, 30, 40, etc., de cette *Histoire*.

la Médie en Assour, et d'Assour au Naïri ou à la Médie, par exemple. A procéder de la sorte, Tiglatphalasar aurait vite éparpillé son peuple entier au dehors, et il n'aurait bientôt plus rencontré qu'un ramassis incohérent d'étrangers dans ses États héréditaires : il laissa ses Assyriens chez eux le plus souvent, et il ne pratiqua la transfusion qu'entre prisonniers. Dès ses premières campagnes, il avait ramené du plateau iranien 65000 hommes en une fois, afin de les distribuer sur la Tournat et sur le Zab, dans la province qu'il y fondait[1]; tous les États qu'il vainquit d'année en année il les mit à contribution sans pitié, et les captifs qu'il s'y procura il les dispersa en bandes aux quatre coins de son empire, les Araméens des steppes mésopotamiennes et les Kaldi au pied de l'Amanus ou aux bords de l'Oronte[2], les Patiniens et les Hamatéens dans l'Oullouba[3], les Damasquins à Kir, aux confins de l'Élam[4], et les Israélites en quelque endroit de l'Assyrie[5]. Il les autorisait à emmener avec eux leurs femmes, leurs enfants, leur bétail, leur mobilier, leurs dieux, leur argent même; allotis dans les villes et dans les campagnes par groupes assez nombreux pour se suffire à eux-mêmes, assez faibles pour ne pas se reconstituer aussitôt en corps de nation, ils semblaient au milieu des provinces les plus turbulentes des îlots de population soustraite aux influences et aux rancunes des indigènes. Ceux-ci les détestaient pour leur religion, pour leurs mœurs, pour leurs vêtements, pour leur langue : n'usurpaient-ils pas les biens de parents et de compatriotes tués à la guerre ou relégués à l'autre bout du monde? Quand, après bien des années, on s'était familiarisé avec eux, l'antipathie mutuelle avait enfoncé des racines si tenaces dans les esprits que tout rapprochement devenait impossible entre les descendants des immigrés et ceux des autochtones : où il y avait eu jadis un vaste royaume, occupé par une race homogène animée d'un même esprit patriotique, on ne voyait plus pendant longtemps qu'un territoire morcelé capricieusement, et déchiré par les dissensions de plusieurs petites communautés ennemies. Les colons, en butte aux mêmes haines que l'Assyrien de vieille date, ne tardaient pas à oublier qu'il représentait l'oppresseur de tous, et, la passion présente effaçant dans leur mémoire le souvenir des injures passées, ils n'hésitaient pas à se considérer comme solidaires de lui : en paix, le préfet les protégeait de son mieux contre

1. *Tablette de Nimroud*, Recto, l. 33; cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 142, de cette *Histoire*.
2. *Annales de Tiglatphalasar III*, l. 135-148; cf. t. III, p. 142, de cette *Histoire*.
3. *Annales de Tiglatphalasar III*, l. 132-133; *Tablette de Nimroud*, Recto, l. 15-21. Pour les événements qui rendirent cette colonisation nécessaire, cf. t. III, p. 149-150, de cette *Histoire*.
4. *II Rois*, *XVI*, *9*; cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. III, p. 183, de cette *Histoire*.
5. *II Rois*, *XV*, *29*; cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. III, p. 186, de cette *Histoire*.

les avanies des naturels, mais, en revanche, lorsque l'émeute grondait parmi ces derniers, ils se ralliaient autour du préfet et ils l'aidaient à étouffer la rébellion ou à l'affronter jusqu'à l'arrivée des renforts. C'est par eux que l'empire s'affermit et dura sans trop de secousses violentes dans les régions écartées à grande distance de la capitale, hors la portée du souverain[1].

Nous connaissons fort peu les rouages de l'administration préfectorale[2]. Les fonctionnaires, commandants de villes, collecteurs d'impôts, chefs de postes, officiers chargés de la police des routes et de la sûreté du commerce, étaient choisis le plus souvent parmi les indigènes qui avaient embrassé le parti de l'Assyrie, et il est probable qu'on n'en rencontrait guère d'assyriens que dans les cités les plus tumultueuses ou dans les forteresses les plus importantes. Les rois et les sheîkhs dont le domaine se rattachait à une province déterminée ou mouvait directement de Ninive étaient rangés parfois sous la haute main d'un résident, d'un *kipou*, appuyé de quelque escorte, qui épiait leurs faits et gestes, les signalait au suzerain, activait le règlement des contributions et l'observance des devoirs militaires prévus dans les traités[3]. Gouverneurs et résidents, tous correspondaient sans relâche avec le palais, et ce que le hasard nous a sauvé de leurs lettres montre avec quelle minutie le pouvoir central exigeait qu'ils l'informassent des événements les plus minces[4]. Ce n'étaient pas seulement les fluctuations et l'état d'esprit de leurs subordonnés[5] qu'ils devaient

1. Telle est en fait l'histoire de la seule de ces colonies dont nous connaissions les destinées, celle que Sargon et ses successeurs fondèrent à Samarie (*Annales de Sargon*, éd. Winckler, l. 11-17, *Esdras, IV*; cf. Winckler, *Alttestamentliche Untersuchungen*, p. 97-107).

2. Les textes nous fournissent un certain nombre de titres d'emplois dont il est difficile de déterminer la valeur exacte, le *Khâzanou* (Fr. Delitzsch, *Assyrische Studien*, p. 182 : cf. *Assyrische Handwörterbuch*, p. 272), le *Laboultou* (Fr. Delitzsch, *Assyrisches Handwörterbuch*, p. 373), et d'autres. L'un deux, lu jusqu'à présent *shou-out-shak*, paraît devoir se lire *shouparshak* et être identique à l'un des titres mentionnés dans Esdras (V, 6, VI 6) comme prévalant à l'époque persane (Winckler, *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 476, note 1). Cf., pour l'administration provinciale, Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 497-499, où le titre *shalat* dont l'auteur s'occupe n'est qu'une variante de *shaknou* et doit être supprimé de la nomenclature.

3. Le rôle du *kipou* a été défini par Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 229, note 1, et *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 24. Idibiél fut établi *kipou*, sur le pays arabe du Mouzrî, aux confins de l'Égypte (*Plaque n° 3*, l. 29-33, *Annales de Tiglatphalasar III*, l. 226 ; cf., sur les événements qui amenèrent la nomination de ce personnage, ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 189, de cette *Histoire*.

4. G. Smith, le premier, fit usage de ces dépêches dans son *History of Assurbanipal*, p. 181-190, 196-199, 201-204, 296-298, 323-324, puis quatre d'entre elles furent publiées et traduites par Pinches (*Notes upon the Assyrian Report Tablets*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VI, p. 209-243). L'étude n'en fut sérieusement entreprise qu'à partir de 1887, par S.-A. Smith (*die Keilschrifttexte Asurbanipals*, t. II-III, et *Assyrian Letters*, dans les *Proceedings*, 1886-1887, t. IX, p. 240-256, et 1887-1888, t. X, p. 60-72, 155-177, 305-215) et par Fr. Delitzsch (*zur Assyrisch-babylonische Briefliteratur*, dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. I, p. 185-248, 613-630, t. II, p. 19-62) : une très grande partie de celles que le British Museum possède ont été reproduites par Harper (*Assyrian and Babylonian Letters of the Koyundjik Collection*, t. I-IV, 1892-1897). La traduction et le commentaire de plusieurs d'entre elles se trouvent dans un article de C. Johnston, *the Epistolary Literature of the Assyrians and Babylonians*, dans le *Journal of the American Oriental Society*, t. XXVIII, p. 125-175, et t. XIX, 2nd part, p. 42-96.

5. Rapport de Nabououshabshî, gouverneur d'Ourouk, sur les intrigues d'un certain Pirilel (Pin-

lui dénoncer, ou les intrigues qui se nouaient au delà de la frontière[1], mais un déplacement de troupes[2], une rentrée de fugitifs ou une chasse aux déserteurs, une échauffourée accidentelle entre soldats et habitants ainsi que la punition infligée aux mutins[3], l'apparition d'un signe au ciel ou les présages notés par les devins[4]. Si peu qu'ils y faillaient, il y avait assez de jaloux ou de zélés dans leur entourage pour en avertir qui de droit et pour attirer l'attention sur leur négligence. Il paraît certain d'ailleurs que leur obligation d'en référer sans cesse au maître avait pour objet, non seulement de lui enseigner tout ce qui survenait dans ses États, mais aussi de lui faire passer sous les yeux presque au jour le jour la vie de ses préfets. Ceux-ci commandaient à des troupes aguerries, ils maniaient des sommes très considérables, les circonstances les contraignaient souvent à prendre des décisions promptes et à engager des actions diplomatiques ou militaires sous leur propre responsabilité, bref, il ne leur manquait, à ceux du moins qui séjournaient aux extrémités de l'empire, que le titre, l'appareil royal et l'hérédité pour être des souverains véritables; on pouvait craindre de certains d'entre eux qu'ils ne fussent tentés de restaurer à leur profit l'indépendance des pays qu'ils administraient et de s'y fonder une dynastie. La surveillance à laquelle on les soumettait étouffait le plus souvent leurs velléités d'ambition; elle provoquait dans quelques cas le péril qu'elle prétendait prévenir. Un gouverneur qu'on rappelait à Ninive ou à Kalakh afin d'expliquer sa conduite, s'il ne réussissait pas à la justifier complètement, il plongeait du coup dans la disgrâce, et la disgrâce, en Assyrie comme dans le reste de l'Orient, c'était neuf fois sur dix la confiscation des biens, la mutilation, la prison perpétuelle, la mort avec son appareil le plus hideux. Il y regardait donc avant de quitter son poste, et s'il avait quelque raison de se croire soupçonné ou déprécié en haut lieu, il ne s'empressait pas

ches, *Notes upon the Assyrian Report Tablets*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. VI, p. 217-218, 233-239, et Johnston, *the Epistolary Literature*, t. XVIII, p. 146-148).

1. Ainsi, au temps d'Assourbanabal, les rapports de Belibni sur ce qui se passe à la frontière Élamite et en Élam, K 13 (G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 197-200, Johnston, *the Epistolary Literature*, t. XVIII, p. 138-142), K 524 (S.-A. Smith. *die Keilschrifttexte Asurbanipals*, t. II, p. 54-58, 77-78, 87-88, Johnston, *the Epistolary Literature*, t. XVIII, p. 134-138), K 577 et K 599 (G. Smith, *History of Assurbanipal*, p, 196-197), K 1250 (Winckler, *Sammlung van Keilschrifttexten*, t. II, p. 59). K 1374 (Winckler, *Sammtung von Keilschrifttexten*, t. II, p. 20-21).

2. Lettre de Nabououshabshi sous Assourbanabal, à propos d'une expédition contre les Gamboulou (Pinches, *Notes upon the Assyrian Record Tablets*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VI, p. 217, 228-232, Johnston, *the Epistolary Literature*, t. XVIII, p. 144-146).

3. Rapport de Shaassourdoubbou, gouverneur de Toushkhân sous Sargon (Johnston, *the Epistolary Literature*, t. XVIII, p. 151-153), et rapport d'Assourdourpani sous Assourbanabal (S.-A. Smith, *die Keilschrifttexte Asurbanipals*, t. III, p. 30-36, 95-96, et Fr. Delitzsch, *Beiträge zur Erklärung der babylonisch-assyrischen Briefliteratur*, dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. II, p. 55-62).

4. Cf. sous Asarhaddon, les rapports d'Aradéâ (Harper, *Assyrian and Babylonian Letters*, nos 27-29) et de Balasi (*Id.*, nos 74-79).

d'obéir. Les rébellions aboutissaient presque sans faute à un écrasement, et elles ne lui offraient que des chances de salut fort aléatoires, mais, entre la quasi-certitude d'une condamnation et la vague éventualité d'un succès, il n'hésitait guère : il jouait son va-tout sur une simple chance[1]. Le système était défectueux qui exposait à des tentations aussi fortes les fonctionnaires dont la fidélité était le plus indispensable au jeu régulier du gouvernement, mais les dangers en étaient contre-balancés par des avantages si sérieux qu'on y sent un progrès très réel sur les errements du passé. Et d'abord, il prêtait une base plus large au recrutement de l'armée, et il la garantissait en partie contre cet épuisement prématuré qui, plusieurs fois déjà, avait produit l'éclipse de la puissance assyrienne[2]. Peut-être les meilleures portions des milices sujettes furent-elles affectées de préférence à la police ou à la défense des circonscriptions dans lesquelles on les levait, ou n'en sortirent guère que pour batailler aux régions limitrophes[4]; même avec ces restrictions, elles étaient d'une utilité inappréciable, car en dispensant les bandes assyriennes de tenir garnison dans cent localités éparses, elles donnaient au roi toute facilité de les garder concentrées presque entières autour de lui, et de les jeter en bloc sur les points où il voulait frapper un grand coup. D'autre part, les finances gagnèrent une assiette plus stable et plus régulière. Depuis deux siècles bientôt que l'Assyrie avait repris son allure conquérante, elles étaient alimentées, un peu par les cens en nature ou en métal et par les redevances diverses que l'on demandait au royaume héréditaire et à



TIGLATPHALASAR III ASSIÉGEANT UNE CITÉ RÉVOLTÉE[3].

1. WINCKLER, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 210-211.
2. Cf., au sujet de ces crises d'épuisement périodique dont l'Assyrie souffrait, ce qui est dit plus haut, dans le t. II, p. 666-667, et dans le t. III, p. 113-114, 116-118, de cette *Histoire*.
3. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de Mansell.*
4. C'est ainsi que sous Assourbanabal on voit les milices du gouverneur d'Ourouk aller guerroyer contre les Gamboulou (*Tablette K 528*, JOHNSTON, *the Epistolary Literature*, t. XVIII, p. 144-146).

ses rares dépendances immédiates, beaucoup par le butin et par les taxes exigées après chaque campagne des peuples vaincus ou soumis volontairement. Il en résultait un budget des plus flottants, car toutes les razzias n'étaient pas également lucratives, et les vassaux de date récente se montraient si réfractaires à l'idée du tribut perpétuel, qu'il fallait des expéditions fréquentes pour les résoudre à l'acquitter. On ne sait de quelle manière Tiglatphalasar III conçut le régime financier de ses provinces, mais quelques faits épars dans les textes



UN TROUPEAU DE CHEVAUX AMENÉS EN TRIBUT[1].

prouvent qu'il tirait d'elles des ressources très appréciables[2]. Nous voyons que, vingt ou trente ans après lui, Carchémis était cotée à cent talents, Arpad et le Qouî chacun à trente, Mageddo et Mansouatou à quinze, sans spécification d'emploi[3]. En revanche, nous n'ignorons pas l'usage précis auquel les contributions de plusieurs autres cités étaient assignées, tant pour l'entretien du trône du palais ou pour les divans des femmes du harem, tant pour des vêtements de lin, pour des robes, pour des voiles, vingt talents de Ninive pour l'armement de la flotte, dix de la même ville pour du bois à brûler[4]. Certaines préfectures avaient la charge des haras, et leur contribution en chevaux était

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un des bas-reliefs en bronze de la porte de Balawat.* La race qu'il représente paraît avoir été répandue dans l'Ourartou comme en Cappadoce et dans la Syrie du Nord.

2. Quelques fragments de tablettes qui contenaient des documents relatifs à la perception ou à l'emploi des impôts ont été signalés par H. Rawlinson, *Assyrian Discovery*, dans *the Athenæum*, 1863, t. II, p. 246, note 26, et publiés dans les *Cun. Ins. W. As.*, t. II, pl. 53, n°s 2-3-4. Ils ont été traduits par Sayce, *the Assyrian Tribute-Lists*, dans les *Records of the Past*, 1st Ser., t. XI, p. 139-144, et dans *Assyria, its Princes, Priests and People*, p. 139-143.

3. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. II, pl. 53, n° 3, l. 53-61.

4. Sayce, *the Assyrian Tribute-Lists*, dans les *Records of the Past*, 1st Ser., t. XI, p. 141-142; cf. *Assyria, its Princes, Priests and People*, p. 141-142.

précieuse, maintenant que l'action de la cavalerie égalait presque celle de l'infanterie dans les opérations. Les bêtes les plus estimées peut-être provenaient de l'Asie Mineure : les nations du Taurus qui avaient remonté Israel et l'Égypte cinq siècles auparavant[1], remontaient maintenant Ninive et ses escadrons. La race était petite, mais robuste, dure à la fatigue et à la douleur, et de tout point semblable à celle qu'on élève encore aujourd'hui dans ces contrées. En



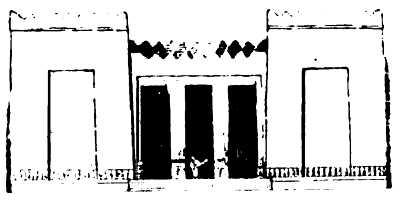
TYPE DES CHEVAUX DE CAPPADOCE[2]

guerre, elle fournissait la quotité du butin la plus considérable; en paix, elle servait à acquitter les annuités du tribut, et elle était l'objet d'un commerce actif avec la Mésopotamie. Une fois que le roi avait prélevé sur les recettes de quoi subvenir amplement au superflu de sa famille et de sa cour, aux traitements des fonctionnaires et des officiers, à l'équipement et à la solde de l'armée, à l'entretien ou à la construction des palais et des forteresses, il lui en restait encore assez pour constituer une réserve énorme, où lui-même et ses successeurs pourraient puiser si des revers répétés tarissaient un jour les sources ordinaires auxquelles leur trésor s'alimentait.

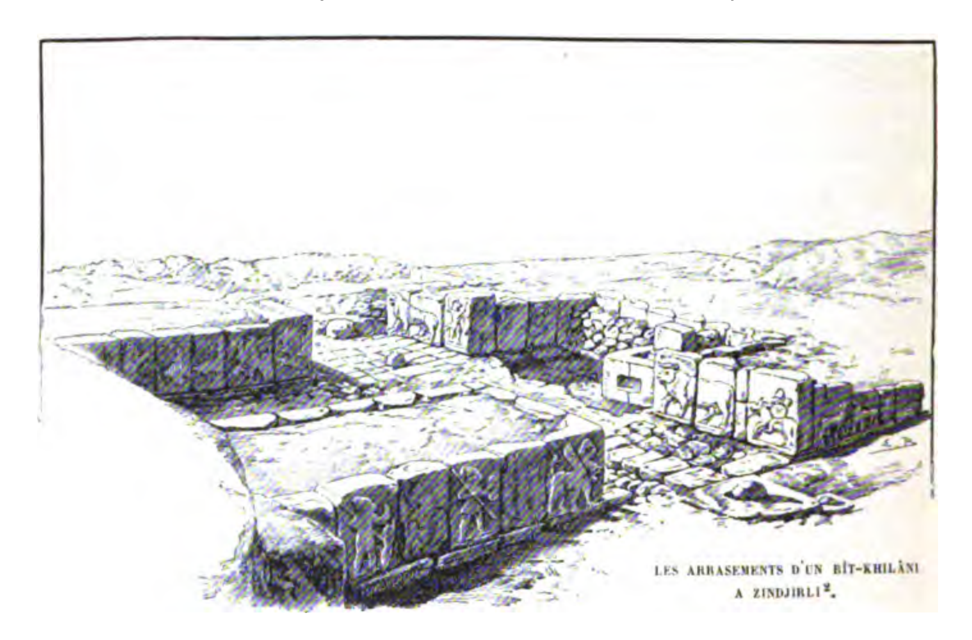
Tiglatphalasar imposa donc à l'Assyrie la forme sous laquelle elle vécut son siècle le plus glorieux, et l'organisation qu'il devisa pour elle s'adaptait si

1. Voir, sur les chevaux tirés du Qouî et du pays des Hittites, puis vendus par Salomon en Égypte, ce qui est dit plus haut, au t. II, p. 739-740, de cette *Histoire*.
2. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. Alfred Boissier.*

bien à la nature orientale, qu'elle persista après la chute de Ninive : elle fut le type sur lequel les fondateurs d'empire se réglèrent jusques à l'époque macédonienne et au delà. Le pays s'enrichit rapidement par l'afflux de la fortune e des populations étrangères, car ses maîtres travaillèrent dans l'intervalle des campagnes à y effacer la trace des ruines accumulées depuis une quarantaine d'années. Le roi s'était bâti dans Kalakh, à côté des monuments d'Assournazirabal et de Salmanasar III, un palais splendide, dont les terrasses et les murs surplombaient les eaux du Tigre. La porte maîtresse en



UN BÎT-KHILÂNI SYRIEN[1].



LES ARRASEMENTS D'UN BÎT-KHILÂNI A ZINDJIRLI[2].

était un Bit-khilâni, un de ces portiques flanqués de tours, soutenus de colonnes ou de piliers, qu'on voyait dans les villes syriennes et dont la mode commençait à se répandre par l'Asie antérieure[3]. Ceux de Zindjirli sont de bons

1. *Reproduction par Faucher-Gudin de la restauration publiée par* LUSCHAN, *Ausgrabungen in Sendschirli*, t. II, n° 67, p. 168.

2. *Dessin de Boudier, d'après l'esquisse publiée dans* LUSCHAN, *Ausgrabungen in Sendschirli*, t. I, p. 11.

3. La nature de l'édifice, désigné dans les inscriptions sous le nom de *Bit-khilâni* (ROST, *die Keilschrifttexte Tiglat-Pilesers III*, p. 72-73, l. 18), prête encore à la discussion. Friedrich croit qu'on désignait ainsi la salle à colonnes, la salle d'audience telle qu'on la voit au palais de Sargon à Khorsabad (*die Holztektonik Vorderasiens in Alterthum und der Hekal Mat Hatti*, p. 10-16). Puchstein y reconnaît des édifices ou des portions d'édifice différentes selon les temps, mais toutes décorées de colonnes (*die Saüle in der Assyrischen Architektur*, dans le *Iahrbuch des Deutschen Archæologischen Instituts*, 1892, t. VIII, p. 1-24). Il semble bien résulter des passages cités par Meissner et Rost (*Noch einmal das Bit-hillâni und die Assyrische Saüle*, 1891), que c'était l'ensemble de salles et de bâtiments qui constituaient la porte monumentale des palais assyriens, quelque chose

modèles des dispositions qu'on affectait à cette sorte d'édifice : le bas des murs y était revêtu de bas-reliefs, figures de dieux et d'hommes, soldats à pied et à cheval, victimes, animaux fantastiques; les colonnes, lorsqu'il y en avait, reposaient sur le dos de sphinx ou de griffons accouplés, dont le type présente un mélange singulier des styles égyptiens et sémitiques. Les charpentes du Bît-khilâni ninivite étaient en cèdre de l'Amanus, les huisseries et les meubles en toute sorte de bois précieux incrustés d'ivoire et de métal. Les colosses ordinaires en gardaient l'accès, et des plaques d'albâtre gypseux y tapissaient les salles d'apparat; on y avait sculpté les scènes et gravé le récit des guerres royales, selon l'usage[1]. Le palais fut démantelé plus tard, en haine du héros que les générations puînées se plurent à considérer comme un usurpateur, les tableaux martelés, les inscriptions grattées[2]; on ne réussit qu'à moitié à déchiffrer ses annales dans les lambeaux de phrase qui ont échappé à la rage des destructeurs. Les cités et les forteresses dont il avait aussi couvert le sol de l'Assyrie propre et des provinces récentes ont disparu de même[4]; on devine seulement que les nobles de son entourage, entraînés par l'exemple, édifièrent comme lui plus d'une cité sur leurs terres héréditaires ou dans leurs gouvernements, et qu'ils les dotèrent richement. Le prévôt du palais Belharrânbelouzour, qui prêta son nom à l'année par deux fois en 741 et en 727[5],


BASE DE COLONNE À ZINDJIRLI[3].

d'analogue au *Migdol* de Ramsès III à Médinèt-Habou (cf. ce qui est dit à ce sujet au t. II, p. 128-130, de cette *Histoire*), et surtout aux portes de Zindjirli telles qu'elles ont été décrites et reconstituées par R. Koldewey, dans Luschan, *Ausgrabungen in Sendschirli*, t. II, p. 136 sqq.

1. C'est le palais dont la construction est décrite sur la *Tablette de Nimroud*, Revers, l. 17-36, et qui s'élevait vers le centre de la plate-forme de Nimroud (Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 526).

2. Les matériaux ont été utilisés (Layard, *Nineveh and its Remains*, t. I, p. 34-35, 39 sqq., etc.) par Asarhaddon, mais il ne s'ensuit pas nécessairement que le palais ait été démantelé par ce roi; il le fut plutôt par Sargon ou par Sennachérib.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie publiée dans* Luschan, *Ausgrabungen in Sendschirli*, t. II, pl. XXXIII.

4. Fondation de Karassour, entre le Zab et le Radanou (*Annales de Tiglatphalasar III*, l. 8-11), de Dour-Tiglatphalasar (*Annales*, l. 21-24, où le nom est détruit mais peut être rétabli avec beaucoup de vraisemblance d'après un passage de la *Tablette de Nimroud*, *recto*, l. 40, qui montre que cette ville fut fondée avant la deuxième campagne); reconstruction de Nikour sur les confins de la Médie (*Annales*, l. 36-37), de Kounouloua dans l'Ounki (*Annales*, l. 100-101); fondation d'Assour-iktsha dans l'Oullouba (*Inscription de la plaque n° 1*, l. 28-29, et *Plaque n° 2*, l. 43-45).

5. *Canon des Limmou*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 212-215.

possédait, ce semble, un fief très considérable, un peu au nord d'Assour, aux bords du Tharthar, sur le site actuel de Tel-Abta[1]. Le district était mal cultivé, presque désert; par l'ordre exprès des dieux célestes, Mardouk, Nabou, Shamash, Sin, les deux Ishtar, il y creusa les fondements d'une ville qu'il appela Dour - Belharrânbelouzour. Rien ne montre mieux que la description qu'il en fait quelle était la puissance des grands seigneurs et combien leurs privilèges héréditaires et leur fortune les approchaient au rang suprême; il y érige une ziggourat sur une plate-forme et il y loge ses dieux, tout comme un roi, il attribue à son sacerdoce des serfs, des biens-fonds, des rentes, pour la perpétuité du culte, et il octroie des franchises à tous les hommes libres qui se fixeront dans l'enceinte même des murailles ou dans la banlieue : exemption de la corvée, dispense de fabriquer des briques, concession d'une prise d'eau et d'un canal. Le décret de fondation fut affiché dans le temple à la mémoire de Belharrânbelouzour de même que s'il se fût agi d'un souverain. C'est une stèle en vilaine pierre grise, arrondie au sommet. Le dédicateur s'y tient dans le champ, debout, les pieds déchaux, la tête nue, la face glabre, paré d'une robe longue à carreaux brodés et d'un justaucorps plissé par étages; il appuie le coude droit sur la main gauche, et il hausse la main droite au niveau des yeux, le poing fermé, le pouce glissé entre l'index et le doigt du milieu, selon le



STÈLE DE BELHARRÂNBELOUZOUR[2].

1. Scheil, *Stèle de Bél-Harrân-bél-utsur*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVI, p. 176. Tous les renseignements qui suivent sont empruntés au monument publié et commenté dans cet article.

2. *Dessin de Boudier, d'après la photographie publiée par le P. Scheil*, avec l'article du *Recueil de Travaux*, t. XVI.

geste rituel de l'adoration. Ce que le prévôt du palais avait fait sur sa glèbe, il est probable que les autres barons le firent sur la leur; la plupart des cantons qui avaient décliné et langui pendant les troubles, vers la fin de l'ancienne dynastie, se reprirent à la vie par leurs soins. Les documents privés qui se multiplient à mesure que le siècle approche de son terme, contrats, rapports d'officiers, lettres de scribes, nous laissent l'impression d'un pays riche, industrieux, animé d'une activité intense et d'une prospérité sans égale. La bonne administration de Tiglatphalasar et de sa noblesse avait préparé et développé cette floraison soudaine : elle continua aussi drue lorsque Salmanasar V eut remplacé son père sur le trône[1]. Le nouveau venu ne modifia rien en effet aux procédés de gouvernement inaugurés si habilement. Il maintint la séparation d'Assour et de Kardouniash; ses sujets babyloniens, fidèles à leurs habitudes, lui appliquèrent aussitôt un sobriquet, celui d'Ouloulaî, pour se procurer encore l'illusion d'un roi qui leur appartînt sans partage, et leurs annalistes l'inscrivirent plus tard sous ce nom à la suite de Poulou sur la liste de leurs dynasties[2]. Son règne fut, somme toute, calme et pacifique; les Kaldi, les Mèdes, l'Ourartou, les peuples du Taurus, ou ne bougèrent pas, ou les troubles qui éclatèrent parmi eux furent si légers que la chronique du temps n'en a point gardé souvenance. La Syrie seule s'agita, et plusieurs des États autonomes qu'elle conservait saisirent le prétexte du changement de prince pour essayer de se soustraire à l'autorité des Assyriens.

L'Égypte ne se décourageait pas de les y inciter sourdement, bien que ses propres discordes ne lui permissent guère de leur prêter une assistance efficace. La dynastie Tanite agonisait, et son dernier roi Psamouti traînait une

1. Les premiers Assyriologues ont discuté longuement la question de savoir si Salmanasar et Sargon n'étaient pas les deux noms d'un seul et même roi. On ne possède, en fait de monuments de ce Salmanasar, qu'un poids en forme de lion, découvert à Nimroud par Layard (*Nineveh and its Remains*, t. I, p. 128; cf. *Nineveh and Babylon*, p. 510-511), dans le palais du Nord-Ouest (Schrader, *Inschrift Salmanassar's IV*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 32-33). La durée de son règne et le peu qu'on en sait nous sont connus par le *Canon des Limmou* (Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 205, 214-215), et par la *Chronique Babylonienne de Pinches* (col. I, l. 27-30, cf. Winckler, *Babylonische Chronik B*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 276-277), ainsi que par les documents hébreux (*II Rois*, *XVII*, *3-6*, *XVIII*, *9-12*).

2. L'identité d'Ouloulaî avec Salmanasar V, encore contestée par Oppert (*la Non-identité de Phul et de Téglathphalazar*, dans la *Revue d'Assyriologie*, t. I, p. 166-168), est démontrée par la comparaison des documents babyloniens, dont les uns portent les noms de Poulou et d'Ouloulaî, à la place même où les autres ont Tiglatphalasar et Salmanasar (Pinches, *the Babylonian Kings of the Second Period*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1883-1884, t. VI, p. 197-198; cf. Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 287, 290, 291). Le nom d'Ouloulaî fut donné au roi parce qu'il était né dans le mois d'Ouloul (Pinches, *the Babylonian Kings*, p. 197, note 6, Oppert, *la Non-identité de Phul et de Téglathphalazar*, p. 167); on lit sur la liste de Pinches la glose *Dynastie de Tinou*, qui nous indique très probablement la ville d'Assyrie dont Tiglatphalasar III et son fils étaient originaires.

suzeraineté précaire sur quelques-uns à peine des nomes de la frontière arabe[1]. A côté de lui, les Saites usurpaient de plus en plus l'ascendant au Delta et dans les baronnies de la vallée moyenne, avec Tafnakhti d'abord, puis, quand Tafnakhti eut disparu, avec son fils Boukounirinif, le Bocchoris des Grecs[2]. Ils commandaient à plusieurs personnages qui assumaient comme eux le titre et le rang de Pharaon, entre autres un Roudamanou Miamoun, fils d'Osorkon[3]; leur influence ne s'exerçait plus au delà de Siout, vers les limites de l'ancienne principauté thébaine. La retraite de Piônkhi-Mîamoun, puis sa mort, n'avaient pas ébranlé la domination éthiopienne dans la moitié méridionale de l'Égypte, mais elle en avait altéré légèrement le mode. Tandis qu'un Éthiopien inconnu succédait au conquérant à Napata, un autre Éthiopien, Kashta, ceignait le diadème dans Thèbes[4]. Peut-être était-il fils de Piônkhi, et son père lui avait-il attribué la dignité suprême lorsqu'il réintégra sa capitale. Si partiaux en effet que les Thébains fussent pour les descendants fictifs ou réels des Ramessides, ils avaient avant tout l'orgueil de leur grandeur antique et l'espoir ardent de la recouvrer sans délai. S'ils avaient appelé de leurs vœux l'homme de Koush qui représentait à leurs yeux la seule famille dont les prétentions fussent justes, c'était surtout parce qu'ils comptaient sur lui pour les remonter à leur place parmi les cités d'Égypte. Leur déception dut être cruelle lorsqu'il les délaissa pour la Montagne Sainte; son invasion, au lieu de raviver la prospérité chez eux, sanctionnait la suppression de ce pontificat



CÔNE PORTANT LE NOM DE KASHTA ET DE SA FILLE AMÉNERTAS[5].

1. C'est le Psammous de Manéthon. Les cartouches que Lepsius lui avait attribués (*Königsbuch*, pl. XLVI, n° 614) appartiennent au Psammouthis de la XXIX° dynastie (WIEDEMANN, *Geschichte Ægyptens von Psammetich I bis auf Alexander den Grossen*, p. 274, et *Ægyptische Geschichte*, p. 577, 696-699, MASPERO, *Découverte d'un petit temple à Karnak*, dans le *Recueil de Travaux*, t. VI, p. 20). Il est possible qu'une des indications des niveaux du Nil relevées à Karnak (LEGRAIN, *Textes gravés sur le quai de Karnak*, dans la *Zeitschrift*, t. XXXIV, p. 114, n° 24) appartienne au règne de ce prince.

2. Sur Tafnakhti, roi à Sais, cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 180-181, de cette *Histoire*.

3. Pour la généalogie de ce prince, voir DEVÉRIA, *Mémoires et fragments*, t. I, p. 376-377, et DARESSY, *Notes et Remarques*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XIX, p. 20-21.

4. Kashta n'a pas de cartouche prénom connu, ce qui est souvent le cas pour les rois secondaires de cette époque. Son nom, lu d'abord par erreur Katohet (WILKINSON, *Materia Hieroglyphica*, Part II, pl. III, ROSELLINI, *Monumenti Storici*, t. II, p. 109 et pl. VIII, 141 *e*, LEEMANS, *Lettre à M. Salvolini* p. 132, et pl. XXVI, n° 259, E. DE ROUGÉ, *Notice de quelques textes hiéroglyphiques*, p. 48), puis Kashen (LEPSIUS, *Ueber die XXII ægyptische Königsdynastie*, p. 300, 302 et pl. II), a été considéré comme étant celui d'un fils d'Aménertas; sa parenté véritable avec cette reine a été devinée par Prisse d'Avennes (*Notice sur le Musée du Caire*, p. 13-14), et la lecture de son nom indiquée par Lepsius, avec doute d'abord (*Ueber die XXII ægyptische Königsdynastie*, p. 302), puis sans hésitation (*Königsbuch*, pl. XLVI, n°s 616-617). Ce prince a été identifié par Lauth (*die Pianchi-Stele*, p. 59-60, et *aus Ægyptens Vorzeit*, p. 393, 426-427) avec le Xèt ou Zêt de Manéthon.

5. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* PRISSE D'AVENNES, *Monuments égyptiens*, pl. XXVII.

d'Amonrâ, seul débris qui leur fût resté de leur splendeur passée. Le rétablir, ils n'y devaient plus songer maintenant, car le souverain qui leur venait de Napata n'était-il pas de droit et de naissance le prêtre unique d'Amon : lui absent, le chef actuel des religions thébaines ne pouvait revêtir qu'une fonction inférieure, et, de vrai, on n'admettait déjà plus qu'un second prophète afin de diriger le culte à Karnak. La force des choses obligea l'Éthiopien à subir en Thébaide ce que ses devanciers Tanites ou Bubastites avaient été contraints de tolérer à Hermopolis, à Héracléopolis, à Sais, dans plus d'une ville moindre encore[1]; ils l'érigèrent en royaume vassal, et ils lui assignèrent un prince qui eut les cartouches, comme Aouiti un demi-siècle auparavant[2]. Kashta, une fois installé, consolida son trône par les moyens traditionnels, et d'abord par le mariage. L'importance des princesses consacrées à Amon n'avait pu que gagner à la disparition des grands pontifes. Elles demeuraient désormais l'unique intermédiaire visible entre le dieu et son peuple, les dépositaires privilégiés de sa chair et de son double, aptes à perpétuer la lignée des souverains solaires. L'apanage thébain leur appartenait en dot, et, si leur condition de femme les empêchait de s'acquitter de toutes les obligations civiles, militaires ou religieuses que leur position comportait encore, nul du moins n'avait qualité pour les y suppléer qu'il n'eût été choisi par elles expressément. En puissance de mari, c'est le mari qu'elles déléguaient à les exercer; filles ou veuves, un haut personnage, prophète d'Amon ou de Montou, comte de Thèbes, intendant du Saïd, administrait leur maison et leur fief avec une telle autorité que les étrangers s'y trompaient à l'occasion, et le réputaient le roi du pays[3]. Les Pharaons avaient donc plus que jamais un intérêt pressant à s'assurer la possession exclusive de ces femmes, et, sinon à les enfermer toutes dans leur harem, du moins à réserver pour soi la principale d'entre elles, celle à qui la pureté du sang ou l'âge avait valu le grade de *Divine adoratrice*. Kashta épousa une Shapenouapít, fille d'Osorkon III et d'une pallacide thébaine[4]; finit-il par

1. Cf. ce qui est dit plus haut de ces Pharaons secondaires au t. III, p. 166-180, de cette *Histoire*.
2. LEGRAIN, *Textes gravés sur le quai de Karnak*, dans le *Zeitschrift*, t. XXXIV, p. 114, n° 26 cf. ce qui est dit de ce Pharaon Aoutti plus haut, au t. III, p. 166, de cette *Histoire*.
3. Ainsi Haroua, sous Aménertas, était prince et chef des servants de la Divine adoratrice (EBERS, *die Naophore Statue des Harual*, dans la *Zeit. d. D. Morgenl. Ges.*, t. XXVI, p. 139-140, 143, PIEHL, *une Inscription de l'époque Saite*, p. 3-4, 9-10, 13). Montoumhâït, sous Taharqou et sous Tanouatamanou, était comte de Thèbes et quatrième prophète d'Amon (E. DE ROUGÉ, *Étude sur quelques monuments du règne de Tahraka*, dans les *Mélanges d'Archéologie*, t. I, p. 17-20), et c'est lui que les monuments assyriens appellent le roi de Thèbes (*Annales d'Assurbanabal*, col. I, l. 109).
4. LIEBLEIN, *die Ægyptischen Denkmäler in St-Petersburg, Helsingfors, Upsala und Copenhagen*, p. 6-11; cf. MASPERO, *les Momies royales de Déir-el-Bahari*, dans les *Mémoires de la Mission du Caire*, t. I, p. 752-753. Il se pourrait que, selon un usage en vigueur pendant les générations qui suivirent, et qui put s'établir vers cette époque, la princesse, fille d'Osorkon III, ne fût que la mère adoptive d'Aménertas (ERMAN, *Zu den Legrain'schen Inschriften*, dans la *Zeitschrift*, t. XXXV, p. 29).

régner en Éthiopie et dans le Soudan? Rien ne le prouve jusqu'à présent, mais on peut le croire si l'on considère qu'au moins un de ses enfants, Shabakou, fut roi plus tard à Napata comme à Thèbes[1]. Il semble avoir manqué de l'énergie nécessaire pour empêcher le Delta et ses nomes de répudier la suprématie des Éthiopiens. Les Saites eurent bientôt la haute main, Tafnakhti ou Bocchoris, et c'est vers eux que les vassaux syriens de Ninive tournèrent leurs regards, lorsque la mort eut fauché le conquérant qui les avait foulés si rudement aux pieds. Depuis la chute d'Arpad, de Hadrakh, de Damas, une ville jusqu'alors obscure, Shabaraïn, située quelque part dans la vallée de l'Oronte ou du Haut-Litany[2], était devenue un point de ralliement pour les Araméens mécontents de leur sort : l'avènement de Salmanasar V l'enhardit à se révolter, en 727 probablement, mais elle fut vaincue, détruite, et sa population emmenée en captivité. Cette exécution prouvait, et sans réplique, qu'à changer de maître l'Assyrie n'avait rien perdu de son âpreté à la vengeance : aucune des cités syriennes n'osa remuer, et les ports de la Phénicie, dont la fidélité paraît avoir été ébranlée un moment, évitèrent de rien entreprendre qui pût déchaîner contre eux des rigueurs pareilles[3]. Seuls dans l'Occident, les Israélites et les Philistins ne surent pas se résigner à être sages; ils tirèrent l'épée du fourreau après quelques hésitations, et la guerre commença en 725[4].

Osée, monté sur le trône avec l'assentiment de Tiglatphalasar, n'avait pas

1. La filiation de Kashta et de Shabakou, devinée déjà par E. de Rougé (*Études sur quelques monuments du règne de Tahraka*, dans les *Mélanges d'Archéologie*, t. I, p. 87-88), a été démontrée par l'inscription de la statuette découverte et publiée plus tard par Lieblein (*die Ægyptische Denkmäler in Saint-Petersburg, Helsingfors, Upsala und Copenhagen*, p. 6-11).

2. Shabaraïn a été confondue d'abord avec Samarie par les premiers commentateurs de la Chronique babylonienne. Halévy l'a rapprochée fort heureusement de la Sépharvaïm biblique, toujours mise en rapport avec Hamath et Arpad (*II Rois, XVII, 24, 31, XVIII, 34, XIX, 13*; cf. *Isaie, XXXVI, 19, XXXVII, 13*), et de la Sibaraïm d'Ézéchiel (XLVII, 16), que les Septante appellent Samaréim (*Mélanges de Critique et d'Histoire*, p. 162, *Notes Assyriologiques*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. II, p. 401-402, *Communications* § *I*, dans le *Journal Asiatique*, 1889, t. XI, p. 280-282). L'identification avec Samarie a été assez généralement repoussée et le rapprochement avec Sibaraïm accepté depuis lors (Winckler, *Nachtrag*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. II, p. 350-352, et *Noch einmal Samaria*, *Ibid.*, t. III, p. 108-111, *Alttestamentliche Forschungen*, p. 101, note 1, Schrader. *Sepharvaim*, dans Riehm, *Handwörterbuch*, 2e éd., t. I, p. 480). On a placé Sabaraïm-Sépharvaïm-Samaréïn à Shomérîyéh, à l'Est du Bahr-Kadés, au Sud de Hamath.

3. *Chronique babylonienne de Pinches*, col. I, l. 28; cf. Winckler, *Babylonische Chronik B*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 276-277. Le siège de Tyr, qu'un passage de l'historien Ménandre, conservé par Josèphe, place sous le règne de Salmanasar (cf., pour les formes du nom dans ce texte, Schrader, Σελάμψας-*Salmanassar*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. I, p. 126-127), doit être reporté au règne de Sennachérib (G. Smith, *History of Sennacherib*, p. 69-70, Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 435, 467, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 676, Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 599, note 2, 619, Fr. Jeremias, *Tyrus bis zur Zeit Nebukadnezar's*, p. 29-33), ou le fragment divisé en trois morceaux qui se rapportent à trois entreprises différentes des Assyriens contre Tyr, sous Tiglatphalasar III, sous Sennachérib, sous Asarhaddon (Landau, *Beiträge zur Altertumskunde des Orients*, p. 5-16).

4. La guerre ne peut avoir commencé plus tôt, car le *Canon des Limmou* porte pour 726 la mention *au pays*, qui montre qu'il n'y eut aucune expédition cette année-là; il fournissait au contraire, pour 725, l'indication d'une campagne contre un pays dont le nom a disparu (Schrader, *Keilinschrift-*

réussi à apaiser les discordes. La Galilée et le Galaad entiers étaient maintenant province assyrienne aux ordres du gouverneur de Damas; Jérusalem, Moab, Ammon, les Bédouins, avaient reporté leur allégeance sur Ninive, et Israel, réduit aux seules tribus du centre, Éphraïm, Manassé, Benjamin, n'avait plus qu'une superficie et une population égales à peine à celles de Juda. Le tribut pesait lourdement sur lui; le passage des armées avait stérilisé ses campagnes; les habitants des villes, les marchands, les nobles, privés de leurs ressources accoutumées, souffraient impatiemment les charges et les humiliations que la défaite leur imposait : conscients de leur impuissance, ils cherchaient derechef au dehors le peuple ou l'homme qui leur restituerait la prospérité perdue. L'Égypte seule se dressait intacte au milieu de l'écroulement de leur monde, et c'est vers elle qu'ils levèrent les yeux. Les négociations se nouèrent, non pas avec Pharaon lui-même, mais avec un des roitelets de la frontière orientale du Delta, Shabi, que sa position rendait plus apte que tout autre à traiter les affaires syriennes[1]. Déjà Hannon de Gaza était revenu d'exil, et c'était sans doute avec l'appui de Shabi qu'il avait chassé les officiers assyriens et reconquis sa couronne[2]. Son exemple entraîna l'aristocratie israélite, mais Salma-

liche Bibliothek, t. I, p. 214-215), et qui était probablement la Palestine (Winckler, *Alttestamentliche Untersuchungen*, p. 17). Les passages du *Livre des Rois* (II, XVII, 1-6, et XVIII, 9-12) qui traitent de la fin du royaume d'Israel ont été interprétés de façon à nous fournir deux campagnes de Salmanasar contre Osée : 1° Osée, ayant négligé de payer le tribut que Tiglatphalasar lui avait imposé, Salmanasar lui fait la guerre et le contraint à se reconnaître tributaire de nouveau (*II Rois, XVII, 1-3*); 2° Osée, ayant traité avec les Égyptiens et refusé le tribut, Salmanasar revient contre lui, le jette en prison, puis assiège Samarie trois années durant (*II Rois, XVII, 4-6, XVIII, 9-12*). La première expédition aurait eu lieu en 727, la seconde se serait prolongée de 725 à 722 (Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 237-238). La plupart des historiens modernes pensent que l'auteur hébreu a réuni sur le personnage de Salmanasar la soumission d'Osée, qui fut le fait de Tiglatphalasar, et la guerre finale contre Israel (Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 600, note 1, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 674-676, Kittel, *Geschichte der Hebræer*, t. II, p. 295-296); d'après Winckler, les deux parties du récit seraient empruntées à deux versions différentes de la guerre finale, que le dernier rédacteur aurait mises bout à bout, sans s'inquiéter des contradictions qu'elles présentaient (*Alttestamentliche Untersuchungen*, p. 15-25).

1. Ce personnage est appelé Soua, Sévéh, Sô, dans le texte hébreu (*II Rois, XVII, 4*), et les Septante donnent la transcription Sebek de son nom à côté de Sêgôs. Il a été retrouvé sous la forme Shibahi, Shabi, Shabé, dans les inscriptions de Sargon (*Annales*, l. 27, 29, *Inscription des plaques*, l. 26, 27, édit. Winckler, p. 7, 101); Oppert le premier identifia ce personnage avec le Shabakou de la XXV° dynastie, et lut *shiltanou*, sultan, le titre qui accompagne le nom de Shabi dans l'assyrien (Oppert, *Les Inscriptions assyriennes des Sargonides*, p. 22, *Grande Inscription du Palais de Khorsabad*, p. 74-75, et *Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie*, p. 12-14), tandis que Hincks le lut, à l'exemple de H. Rawlinson, *tourtanou*, comme celui du général en chef des armées assyriennes, tout en acceptant l'identification proposée par Oppert (*Assyrian Discovery*, dans *the Athenæum*, 1863, t. II, p. 524). Rawlinson s'était refusé d'abord à reconnaître un roi d'Égypte dans ce personnage qu'on intitulait *tartan*, et, s'il acceptait à la rigueur le rapprochement avec Sabacon, il supposait que la mention du texte de Sargon désignait tout au plus Sabacon non encore roi, mais simple général de l'armée d'Égypte (*Assyrian Discovery*, dans *the Athenæum*, 1863, t. II, p. 247, note 18); plus tard, Stade refusa complètement d'admettre l'assimilation entre Sabacon et Soua, et ne voulut voir dans ce dernier qu'un des petits rois secondaires du Delta (*de Isaiæ Vaticiniis Æthiopicis*, p. 39-40, 54-56), mais son opinion ne prévalut pas, jusqu'au jour où Winckler la reprit et en compléta la démonstration (*Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 92-94, 106-108).

2. C'est ce qui semble résulter du texte de Sargon qui nous le montre appuyé sur l'armée du *tartan* d'Égypte, Shabi (*Annales de Sargon*, l. 27-29, *Inscription des plaques*, l. 26-27).

nasar accourut avant que les archers d'Égypte eussent franchi l'isthme. Osée implora sa grâce : il fut relégué en Assyrie, condamné à la prison perpétuelle[1]. Samarie ne désespéra pas, malgré la défaillance de son prince; elle refusa d'ouvrir ses portes, et, comme elle était forte, il fallut l'investir selon les règles. Il semble bien qu'un moment, au début des opérations, quand il était bruit partout d'une intervention prochaine de Pharaon, Akhaz conçut des craintes pour sa sécurité personnelle et se demanda s'il n'agirait pas sagement en liant partie avec Israel ou avec l'Égypte[2]. La marche rapide des événements et aussi la parole d'Isaie le rappelèrent bientôt à un sentiment plus juste de la situation. Le prophète lui peignit Samarie étendue devant lui, semblable à la couronne de fleurs dont les convives d'un banquet se ceignent la tête et qui se flétrit à mesure qu'ils s'oublient dans leur débauche. « Malheur à la couronne orgueilleuse des ivrognes d'Éphraïm, et la fleur fanée de sa parure brillante qui domine la grasse vallée des hommes terrassés par le vin! Voyez, un vaillant, un puissant de par le Seigneur, tel qu'un tourbillon de grêle, qu'un ouragan ravageur, qu'une trombe de grosses eaux qui regorgent, il la renverse avec rage. Tu seras foulée aux pieds, couronne d'orgueil des ivrognes d'Éphraïm, et la fleur fanée de sa parure brillante, qui domine la grasse vallée, sera comme la figue précoce avant la récolte : qui la voit la mange sitôt qu'il l'a dans sa main. » Tandis que le destin de la cité perverse s'accomplit cruellement, Jahvéh Zabaoth sera une couronne brillante pour ceux de ces enfants qui lui seront restés fidèles, mais Juda, loin de se ranger sous ses lois, le trahit à la façon d'Israel. Ses prophètes et ses prêtres sont troublés par l'ivresse eux aussi, ils chancellent sous la boisson et ils tournent en dérision le vrai prophète qui leur notifie les volontés de Jahvéh. « A qui, bégayent-ils parmi les hoquets, à qui prétend-il enseigner la sagesse? à qui prêcher l'obéissance? Est-ce à des nourrissons sevrés à peine et ravis à la mamelle? Règle sur règle, règle sur règle, loi sur loi, loi sur loi, un petit ci, un petit là! »

1. *II Rois*, *XVII*, *4*.

2. Le *Livre des Rois* (II, XVIII, 9-10; cf. XVII, 6) place le commencement du siège de Samarie en l'an VII d'Osée correspondant à l'an IV d'Ézéchias, et la prise de la ville en l'an IX d'Osée correspondant à l'an VI d'Ézéchias; il ajoute plus loin que la campagne de Sennachérib contre Ézéchias eut lieu en l'an XIV de ce dernier roi (*II Rois*, *XVIII*, *13*; cf. *Isaie*, *XXXVI*, *1*). Or la campagne de Sennachérib contre Ézéchias est de 702, ainsi qu'on le verra plus loin, au chapitre III de cette *Histoire*, et Samarie fut prise en 722 (cf. t. III, p. 216, de cette *Histoire*). Les synchronismes du récit hébreu sont donc factices et ne répondent à rien de réel, au moins pour ce qui a trait au roi qui régnait en Juda lors de la chute de Samarie; Akhaz vivait encore à ce moment, et son règne se prolongea jusqu'en 716 ou 715 (Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 433, Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 605), ou seulement peut-être jusqu'en 720 (Winckler, *Alttestamentliche Untersuchungen*, p. 78-80, 135-142, et *Geschichte Israels*, t. I, p. 180-181, C. Niebuhr, *die Chronologie der Geschichte Israels*, p. 22-23).

Et vraiment c'est par la bouche d'un peuple qui bégaye, c'est par les lèvres de l'Assyrien que Jahvéh leur parlera. Le prophète avait beau les prier : « Voilà le repos, laissez reposer cette nation fatiguée, laissez-la respirer; » ils ne l'ont point écouté, et maintenant Jahvéh leur rétorque leurs propres discours : « Règle sur règle, règle sur règle, loi sur loi, loi sur loi, un petit ci, un petit là! » — « afin qu'ils culbutent et se brisent, qu'ils soient enlacés et pris ». Jérusalem n'aurait le salut que si elle abandonnait tout projet de sagesse humaine et si elle s'en remettait à son Dieu du soin de la garantir[1]. Samarie était condamnée, chacun le sentait et le répétait à sa guise après Isaie; chacun redoutait aussi que son malheur ne se propageât à Juda, et que Jahvéh, une fois résolu à en finir avec le royaume du Nord, ne se décidât à sévir également contre celui du Sud. Un prophète issu de la classe moyenne, Michée le Morashtite, s'en allait donc prêchant en tous lieux la solidarité de misères que la communauté d'erreurs et de défaillances établissait entre les deux nations filles de Jacob. « Jahvéh quitte sa place, il descend, il met pied sur les sommets de la terre, et les monts fondent sous lui, et les vallons s'affaissent comme cire au feu, comme les eaux roulant par des ravins. Tout cela pour le crime de Jacob, pour les péchés de la maison d'Israel! Or de qui vient le crime de Jacob, sinon de Samarie, et de qui les hauts lieux de Juda, sinon de Jérusalem? » Le décret promulgué contre Samarie est déjà en voie d'exécution, et bientôt la malheureuse ne sera plus qu' « un monceau de décombres, une plantation de vignes; je précipiterai, dit Jahvéh, ses pierres dans la ravine, et ses fondements je les déchausserai! Et toutes ses idoles elles seront fracassées, et tous ses objets sacrés ils seront brûlés au feu, et toutes ses images je les anéantirai! De son salaire de prostituée elle les avait amassées, et en salaire de prostitution elles s'en iront! » Et, tout en la pleurant, Michée ne peut se garder d'opérer un retour sur lui-même, « car le coup terrible qui atteint Israel rebondit aussi sur Juda, et frappe à la porte de son propre peuple de Jérusalem[2] ». Les généraux assyriens surveillèrent sans doute Akhaz d'assez près, tout le temps que le blocus traîna, de 724 à 722, et la première ferveur d'exaltation tiédie, la présence à distance très courte d'une armée aussi consi-

1. *Isaie, XXVIII*. Giesebrecht a émis l'opinion que seuls les versets 1-6, 23-29, ont été prononcés à cette époque; le reste aurait été écrit pendant la campagne de Sennachérib contre Juda, et le prophète y aurait joint son oracle ancien déjà, en le détournant de son sens premier (*Beiträge zur Jesajakritik*, p. 53-72). D'autres, comme Stade et Wellhausen, voient dans les versets du début une figure de rhétorique : Jérusalem parut au prophète être devenue Samarie, et c'est cette Jérusalem transformée qu'il appelle *la couronne orgueilleuse des ivrognes d'Ephraim*.

2. *Michée, I, 3 9*.

dérable ne dut pas aider peu le prince à modérer les tendances inconsidérées d'une partie de son peuple. Samarie tenait encore lorsque Salmanasar mourut à Babylone au mois de Tebet 722. N'avait-il point de fils en âge de lui succéder, ou une révolution analogue à celle qui avait jeté Tiglatphalasar au trône éclata-t-elle dès qu'il eut exhalé le dernier soupir? Un des officiers qui l'avaient servi, Sargon, fut proclamé roi le 22 Tebet et son élection confirmée par l'Assyrie entière. Babylone refusa de lui obéir après quelques jours d'incertitude, et au cours du mois de Nisân elle prêta serment de fidélité à un Kaldi, Mardoukabaliddina[1], notre Mérodachbaladan. Tandis que ces événements s'accomplissaient au centre de l'empire, Samarie succombait peut-être à la famine plus encore qu'à la violence. Elle fut saccagée, démantelée, et le gros de la population, 27280 âmes, transféré en Mésopotamie, sur le Balîkh et sur le Khabour, sur le fleuve de Gozân et dans les villes de la frontière mède[2]. Sargon organisa le territoire entier en province : un gouverneur assyrien s'installa dans le palais des rois d'Israel, et bientôt les autels des dieux étrangers fumèrent triomphants à côté des autels de Jahvéh (722)[3].

Ainsi croula Samarie, et par Samarie le royaume d'Israel, et par Israel le dernier des États qui eût aspiré avec quelques chances de succès à dominer sur la Syrie. Ils s'étaient levés tour à tour, pendant les quatre siècles où l'absence de l'étranger les avait laissés maîtres de leurs destinées, les Hittites au Nord, les Hébreux et les Philistins au Midi, les Araméens et Damas au Centre; chacun d'eux avait fourni ses années de gloire et d'ambition, au cours desquelles

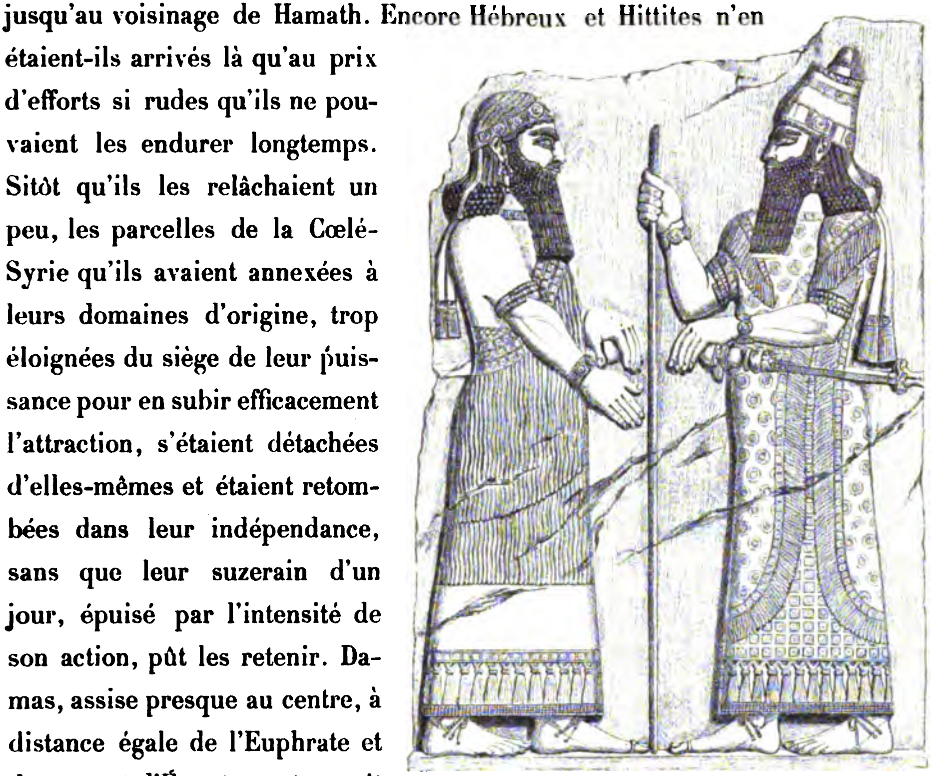
1. *Chronique Babylonienne de Pinches*, col. I, l. 29-33; cf. WINCKLER, *die Babylonische Chronik B*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 276-277.

2. *Annales de Sargon*, l. 10-17, *Inscription des Plaques*, l. 23-25, édit. WINCKLER, p. 4-5, 100-101. Sargon ne dit pas où il déporta les Israélites, mais le *Livre des Rois* (II, XVII, 6, XVIII, 11) nous l'apprend; sur la correction *Balîkh* pour *Khalakh*, cf. WINCKLER, *Alttestamentliche Untersuchungen*, p. 108-110. On a beaucoup agité la question de savoir si Samarie fut prise par Salmanasar, comme l'écrivain hébreu semble le croire (*II Rois, XVII, 3-6, XVIII, 9-10*), ou par Sargon, comme le disent les scribes assyriens. Au début, plusieurs savants proposèrent une solution d'après laquelle Salmanasar et Sargon auraient été le même personnage, Rawlinson (dans le *J. R. As. Soc.*, t. XII, p. 419), Haigh (*Sardanapallus, his place in history*, dans la *Zeitschrift*, 1870, p. 88, note), Sayce (*Ueber den Zerstörer Samaria's*, et *der Belagerer Samaria's* dans les *Studien und Kritiken*, 1871, p. 318-322, 1872, p. 722-734); plus tard, une opinion se produisit, d'après laquelle Samarie aurait été prise réellement sous Salmanasar, mais par Sargon, qui, alors général commandant l'armée de siège, aurait reporté au commencement de son propre règne cet exploit dont il était fier (VIGOUROUX, *la Bible et les Découvertes modernes*, 6e éd., p. 555-558). Le plus simple est encore de s'en fier jusqu'à nouvel ordre au témoignage des documents contemporains, et de placer la chute de Samarie au début du règne de Sargon, comme Sargon l'affirme dans ses inscriptions.

3. *II Rois, XVII, 24-41*, passage sur lequel il y aura lieu de revenir plus loin dans ce volume. Voici la liste des rois d'Israel, depuis le *Schisme* :

I. JÉROBOAM Ier.	VI. OMRI.	XI. JOAKHAZ.	XVI. MÉNAKHEM.
II. NADAB.	VII. AKHAB.	XII. JOAS.	XVII. PÉKAKHIAH.
III. BAÉSHA.	VIII. OCHOSIAS.	XIII. JÉROBOAM II.	XVIII. PÉKAKH.
IV. ÉLA.	IX. JORAM.	XIV. ZAKHARIAH,	XIX. OSÉE.
V. ZIMRI.	X. JÉHU.	XV. SHALLOUM.	

il avait paru prévaloir sur ses rivaux, puis ceux qui étaient cantonnés aux extrémités avaient souffert bientôt la peine de leur position excentrique, et après quelques succès, ils avaient désespéré d'établir leur hégémonie dans le pays entier. L'influence des Hittites n'avait guères dépassé vers le Sud les sources de l'Oronte, et c'est au plus si celle des Hébreux s'était répandue jusqu'au voisinage de Hamath. Encore Hébreux et Hittites n'en étaient-ils arrivés là qu'au prix d'efforts si rudes qu'ils ne pouvaient les endurer longtemps. Sitôt qu'ils les relâchaient un peu, les parcelles de la Cœlé-Syrie qu'ils avaient annexées à leurs domaines d'origine, trop éloignées du siège de leur puissance pour en subir efficacement l'attraction, s'étaient détachées d'elles-mêmes et étaient retombées dans leur indépendance, sans que leur suzerain d'un jour, épuisé par l'intensité de son action, pût les retenir. Damas, assise presque au centre, à distance égale de l'Euphrate et du torrent d'Égypte, se trouvait dans les conditions les meilleures pour tout grouper autour d'elle, et, si quelque cité avait eu chance de constituer un royaume unique, c'était elle et elle seule. Mais Damas, endormie béate à l'ombre de ses jardins, ne s'était éveillée à la vie politique et à la conquête qu'après tous les autres, dans l'instant précis où Ninive se remettait de ses premiers revers. Les Benhadad avaient eu leurs coudées franches un demi-siècle encore, et ils avaient profité de ce répit pour assujettir la Cœlésyrie, le Liban, la Phénicie aradienne, Hamath, les Hébreux, les deux tiers peut-être de la contrée, et pour improviser cette ligue des douze rois dont Akhab d'Israel était l'un des chefs. Ce rudiment d'empire venait de naître à



SARGON D'ASSYRIE ET SON VIZIR[1].

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le dessin de Flandin dans* Botta, *le Monument de Ninive*, t. I, pl. 12.

peine et les membres en étaient mal assemblés, lorsque Salmanasar III surgit et précipita sur lui ses bandes de vétérans : pourtant il essuya le choc victorieusement et la résistance, heureuse au début de la lutte, montre ce qu'il eut été capable de faire, si ses fondateurs avaient eu le temps nécessaire pour en souder les éléments l'un à l'autre. Tel quel, il devait succomber, moins peut-être à la supériorité de l'ennemi, qu'à l'insubordination de ses vassaux et à ses discordes intestines. La ligue des douze rois ne survécut pas à Adadidri, Hazael et ses successeurs s'usèrent à repousser les assauts des Assyriens et à réprimer les révoltes d'Israel; quand Tiglatphlasar III monta sur la scène, maîtres et peuples, ils étaient si las, à Damas comme à Samarie, que l'alliance suprême ne pouvait plus empêcher leur défaite. Le défaut d'unité géographique et d'union politique avait donc voué la Syrie à la servitude étrangère une fois de plus : les Assyriens, procédant avec méthode, vainquirent puis soumirent tous ces États contre lesquels ils se seraient brisés si la fortune ne les avait maintenus divisés au lieu de les réunir en masses profondes aux ordres d'un souverain unique. De Carchémis à Arpad, de Hamath à Damas et à Samarie, leur marche irrésistible les avait entraînés vers cette Égypte qui seule encore balançait leur prestige dans l'opinion du monde : et maintenant, à Gaza, sur la frontière de l'Afrique et de l'Asie, comme jadis sur les rives de l'Euphrate ou du Balikh, les deux puissances s'observaient, l'arme au pied, prêtes à jouer l'empire du monde asiatique sur un coup de dé.





Sargon d'Assour et Sennachérib (722-681).

Les guerres de Sargon et ses constructions.
Sennachérib en lutte contre la Judée et contre l'Égypte :
la destruction de Babylone.

Les origines de Sargon 2 : la révolte de Babylone, Mérodachbaladan et l'Elam. - Le royaume élamite depuis les temps du premier empire babylonien : les conquêtes de Shoutrouknakhounta 1er, les princes de Malamir. - Le premier choc de l'Assyrie et de l'Elam, la bataille de Dourilou (721). - Révolte de la Syrie, Iaoubidi de Hamath et Hannon de Gaza. - Bocchoris et la 24e dynastie égyptienne ; le premier contact de l'Assyrie avec l'Égypte, la bataille de Raphia (720).

L'Ourartou et la coalition des peuples voisins au Nord-Est et au Nord-Ouest. - Défaite du Zikartou (719), des Tabal (718), des Khâti (717), des Mannai, des Mèdes et de l'Ellipi (716), des Mèdes (715). - L'avènement de la 25e dynastie éthiopienne : Sabacon (716). - La ruine d'Ourzana et de Rousas (714), et la formation d'une province assyrienne en Cappadoce (713-710). - La révolte et la chute d'Ashdod.

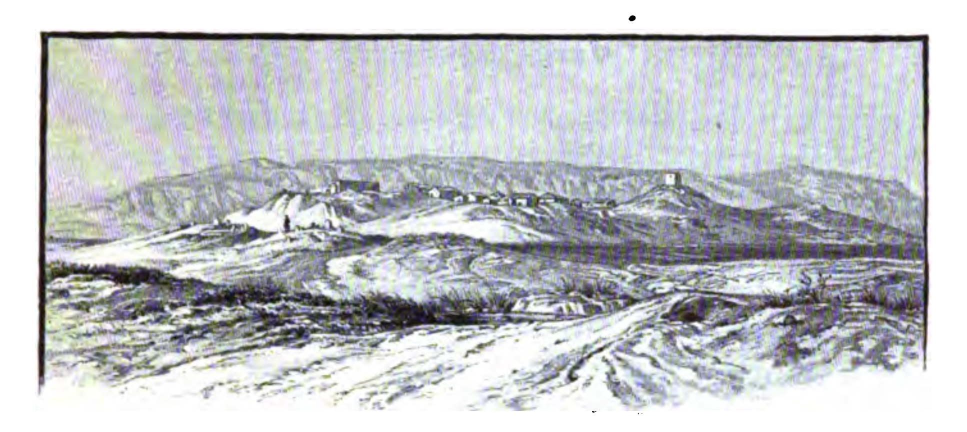
La défaite de Mérodachbaladan et de Shoutrouknakhounta 2 : Sargon conquiert Babylone (710-709). - Succès des Assyriens au Moushki : l'hommage des Grecs de Cypre (710). - Les constructions de Sargon : Dourshârroukin. - Les portes et les murs de Dour-

sharroukin; la ville et sa population. - Le château royal, les cours, la ziggourât, le harem. - Révolte du Koummoukh (709) et de l'Ellipi (708). - Inauguration de Doursharroukin (706). - Le meurtre de Sargon (705): le caractère de ce prince.

L'Orient entier remue à l'avènement de Sennachérib. - Révolte de Babylone: la rentrée de Mérodachbaladan et ses essais de coalition contre l'Assyrie, la bataille de Kish (703). - Bélibni, roi de Babylone (702-699). - Sabacon d'Égypte, Aménertas et Piônkhi, Shabitokou. - Tyr et ses rois depuis Ithobaal 2: la colonisation phénicienne en Libye et la fondation de Carthage. - Le royaume de Tyr sous Tiglatphalasar 3 et Sargon: Éloulaï. - Juda et la réforme d'Ézéchias: alliance de Juda et de Tyr avec l'Égypte, la ruine du royaume tyrien (702). - La bataille d'Altakou et le siège de Jérusalem: Sennachérib au camp devant Lakhish, son expédition d'Égypte, le désastre de Péluse.

Nouvelle révolte de Babylone et des Tabal (699): la fuite des gens de Bit-Yakin en territoire élamite, la flotte de Sennachérib et sa descente au Nagitou (697-696). - Khalloudoush envahit le Kardouniash (695); Nirgaloushézib et Moushézibmardouk à Babylone (693-689). - Sennachérib envahit l'Élam (693): la bataille de Khaloulé (692), le siège et la destruction de Babylone (689). - Les édifices de Sennachérib à Ninive: son palais de Koyoundjik, la décoration, les scènes de guerre, de chasse et de constructions.





LE TELL DE KHORSABAD, AVANT LES FOUILLES DE BOTTA[1].

CHAPITRE III

SARGON D'ASSOUR ET SENNACHÉRIB (722-681)

LES GUERRES DE SARGON ET SES CONSTRUCTIONS. — SENNACHÉRIB EN LUTTE CONTRE LA JUDÉE ET L'ÉGYPTE. — DESTRUCTION DE BABYLONE.



Sargon appartenait-il de près ou de loin à la lignée royale? Il parle quelque part des trois cent cinquante princes qui avaient gouverné l'Assyrie avant lui, puis, à trois lignes de distance, il se réfère aux rois, ses pères, mais il ne nomme jamais le père qui l'a engendré, et ses réticences paraissent prouver qu'il ne descendait ni de Salmanasar V, ni de Tiglatphalasar III, ni d'aucun de leurs prédécesseurs immédiats[2]. Qu'il pût néanmoins réclamer d'eux on ne sait quel degré de parenté lointaine, on doit le considérer comme probable, sinon comme certain. Les souverains de Ninive mariaient leurs filles aux fonctionnaires ou aux seigneurs qui les servaient, et ces alliances s'étaient multipliées si fort au cours des siècles, que toutes les familles nobles, ou presque toutes, avaient quelques gouttes de sang royal dans les veines : pourquoi n'en

1. *Dessin de Boudier, d'après Flandin* (Botta, *le Monument de Ninive*, pl. 5). La lettrine qui est de Faucher-Gudin est également empruntée à Botta, *le Monument de Ninive*, pl. 38.

2. *Inscription des Cylindres, l. 45-48*, et *Inscription des Taureaux, l. 43-49* (éd. Lyon, p. 34-35, 42-43). Oppert conjectura, dès le début, que Shar-kin voulait dire *roi de fait, roi établi, roi véri-*

aurait-il pas été de Sargon ce qui en était de tant d'autres? On le rattachait donc, par plusieurs centaines de générations princières, aux héros mi-fabuleux qui avaient fondé la cité d'Assour, mais comme la race d'Assournazirabal s'était approprié Belkapkapi et Shoulili pour en faire ses chefs, les Sargonides choisirent une tradition différente et déduisirent leur origine de Belbâni, fils d'Adasi[1]. Les motifs et les péripéties de la révolution qui les haussa au trône nous échappent encore; tout au plus nous est-il permis de soupçonner que la politique adoptée à l'égard du Kardouniash ne fut pas étrangère à l'événement. Tiglatphalasar, à peine entré dans Babylone, s'était senti comme fasciné par le charme de la ville et par la sainteté des légendes qui la glorifiaient; il y revint deux fois en deux ans pour saisir les mains de Bel, et Salmanasar V en préféra décidément le séjour à celui de Kalakh ou de Ninive[2]. Les Assyriens ne tardèrent pas sans doute à devenir jaloux de la faveur que leurs princes marquaient à l'ennemie, et le mécontentement qu'ils en éprouvèrent contribua sans doute à leur décision d'appeler au trône un homme nouveau[3]. Les Babyloniens de leur côté semblent avoir compris que les changements survenus dans la dynastie leur présageaient une modification de régime désavantageuse pour leurs intérêts : sitôt que le bruit leur en arriva, ils s'émurent et ils cherchèrent autour d'eux un rival à susciter contre Sargon[4]. Les Kaldou seuls n'avaient rien

table, et que c'était un surnom de l'usurpateur; il crut retrouver le nom primitif dans ceux de l'éponyme Belpatisassour, puis de l'Ennémessar que donne le livre de Tobie (*les Inscriptions assyriennes des Sargonides et les Fastes de Ninive*, p. 89, *Grande Inscription du Palais de Khorsabad*, p. 34-36). Sayce pensa plus tard que Sargon était le Jareb, roi d'Assyrie, mentionné deux fois dans le livre d'Osée (V, 13, et X, 6), et que la forme primitive de ce nom était soit Yaribou, soit Éribou-Aribou (*Was Jareb the original Name of Sargon?* dans le *Babylonian and Oriental Record*, t. II, p. 18-22 : cf., pour cette hypothèse, NEUBAUER, *Sargon Yareb*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. III, p. 103, et contre, LYON, *the Meaning of Jareb in Hosea*, dans le *Record*, t. II, p. 127-128), ou comme Hommel le préfère Irbâ, Iribâ (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 680). Le plus simple est encore d'admettre que Sargon est le nom que l'usurpateur reçut à sa naissance et qu'il garda en montant sur le trône (TIELE, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 255-256); ses sujets, babyloniens et assyriens, lui attribuaient parfois l'épithète *arkou*, le Sargon *postérieur* (G. SMITH, *Assyrian History*, dans la *Zeitschrift*, 1869, p. 93). L'orthographe varie de façon à permettre des lectures diverses, tantôt *Sharroukinou*, le *roi légitime*, tantôt *Sharrou-oukin*, le dieu *l'a installé roi* (SCHRADER, *die Assyrisch-babylonischen Keilinschriften*, p. 157-163, *die Sargonstele des Berliner Museums*, p. 28 sqq., et *die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 392; cf. LYON, *Keilschrifttexte Sargons*, p. IX-X, et WINCKLER, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. XIV-XV).

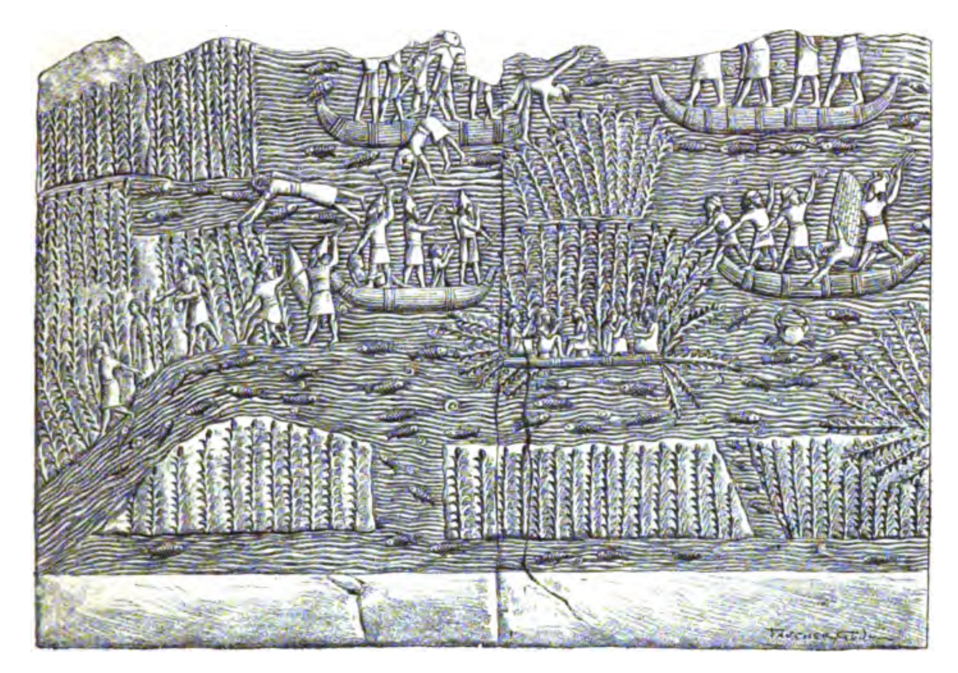
1. *Inscription de Négoub*, attribuée à Sennachérib (ED. MEYER, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 220), mais appartenant à Asarhaddon (G. SMITH, *Assyrian History*, dans la *Zeitschrift*, 1869, p. 93-94), et publiée dans LAYARD, *Inscriptions in the Cuneiform Character*, pl. 35; le témoignage en est confirmé par les textes d'Asarhaddon et de Shamashshoumoukin réunis dans WINCKLER, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 13, note 1. Sur Adasi et sur Bel-bâni ou Bel-ibni, cf. ce qui est dit plus haut, au t. II, p. 119, note 4, de cette *Histoire*.

2. Cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. III, p. 192-193, 209, 215, de cette *Histoire*.

3. Sargon insiste à plusieurs reprises sur le soin qu'il a mis à « faire prévaloir les droits prescrits d'Assour » (*Cylindre*, l. 5, dans LYON, *Keilschrifttexte Sargons*, p. 1, 30-31, 59), ou à rétablir les libertés d'Assour et de Harrân, qui étaient tombées en désuétude depuis longtemps (*Inscription des Fastes*, *l. 10-11*, dans WINCKLER, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 96-99).

4. La succession des faits, telle qu'elle est indiquée dans la *Chronique Babylonienne de Pinches*, *col. I, l. 29-31*, semble bien indiquer que les Babyloniens attendirent de savoir quelles seraient les

perdu de leur vitalité, entre toutes les nations qui s'étaient installées tour à tour aux plaines basses de l'Euphrate et dans les marécages de la côte arabique. Recrutés sans cesse chez leurs congénères du désert, l'infiltration continue de ces éléments à demi barbares les empêchait de s'amollir au contact de la population indigène et compensait surabondamment les vides que la guerre creusait dans leurs rangs. L'invasion de Tiglatphalasar et les déportations qui en étaient résultées avaient décimé le Bit-Shilâni, le Bit-Shaalli, le



SOLDATS ASSYRIENS À LA POURSUITE DES KALDOU RÉFUGIÉS DANS UNE ROSELIÈRE[1].

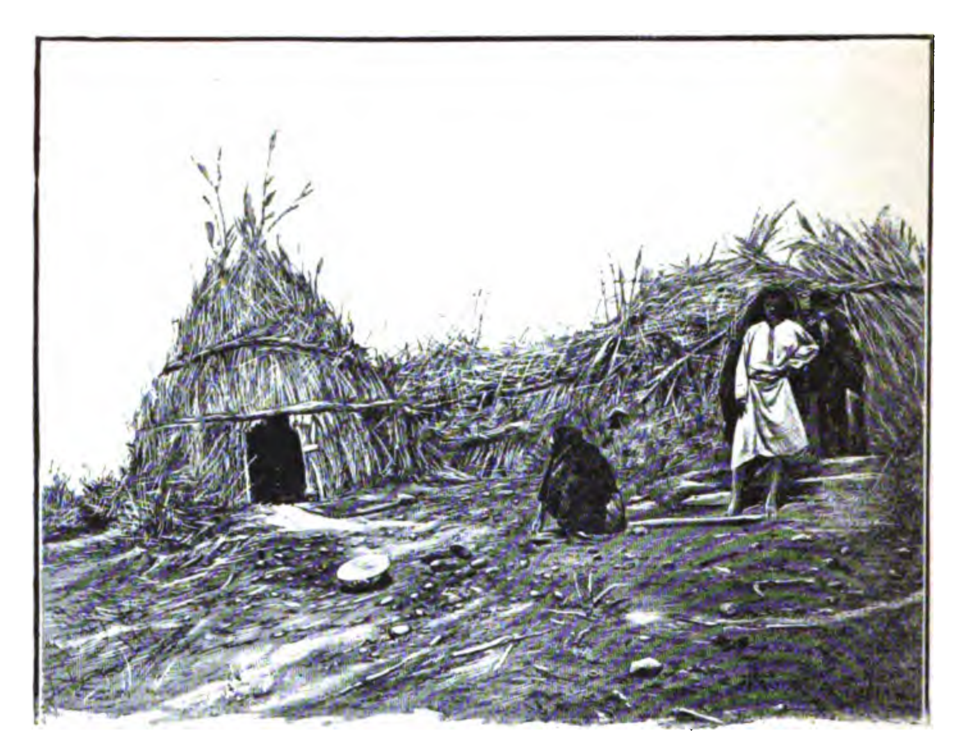
Bit-Amoukkâni, toutes celles de leurs principautés qui touchaient de plus près au territoire babylonien et qui avaient lutté en première ligne pendant la période précédente; mais leur affaissement avait démasqué une puissance mieux armée pour la bataille, et que sa situation sur l'arrière des autres avait écartée presque toujours des affaires assyriennes, le Bit-Yakîn[2]. La marche ininterrompue des alluvions avait corrigé singulièrement le dessin du littoral depuis les âges lointains de l'histoire. L'ancien estuaire s'était comblé en

tendances du nouveau roi avant de se prononcer. Salmanasar meurt en effet en Tebet, Sargon monte sur le trône dans Assour le 22 du même mois, et c'est seulement en Nisân que Mérodachbaladan est proclamé roi. Les trois mois qui séparent l'avènement de Sargon et celui de Mérodachbaladan représentent évidemment une période d'indécision, où l'on ne savait pas encore si le prince suivrait la politique de ses prédécesseurs envers Babylone ou s'il adopterait une politique différente.

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le bas-relief reproduit par* Layard, *the Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 25.

2. Cf. ce qui est dit sur ces guerres de Tiglatphalasar III, au t. III, p. 190-192, de cette *Histoire*.

partie, surtout vers l'ouest où l'Euphrate se déversait; un mince cordon de sables et de boues s'étirait entre les vasières de l'Arabie et de la Susiane, au point où le courant des eaux douces se heurtait au flux de la mer, et ce qui subsistait du golfe d'autrefois formait une vaste lagune, ou, comme disaient les riverains, une sorte de fleuve saumâtre, *Nâr marratoum*. Le Bit-Yakin en occupait la zone septentrionale et occidentale, de l'embouchure du Tigre



UNE HUTTE EN JONCS DES BÉDOUINS DE L'IRAK[1].

aux derniers plans du désert. C'était une terre indécise et mouvante, d'atteinte malaisée et de défense facile, d'abord une plaine spongieuse, saturée d'eau, et bossuée de tertres artificiels sur lesquels les villages s'entassaient, puis, à mesure qu'on approchait de la côte, un labyrinthe de marais et de tourbières, découpées en pièces inégales par les canaux et par les fosses que les crues y creusaient chaque année, des étangs semés d'iles flottantes, d'immenses roselières où les paysans du voisinage se réfugiaient en cas d'attaque, et où nul n'aurait osé s'aventurer à moins de louer pour guide quelque naturel de bonne volonté[2].

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie publiée dans* Peters, *Nippur*, t. II, p. 74.
2. Sur le Bit-Yakin, cf. Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 203; pour la description des marais, on peut voir, outre la vignette de la page 223 du présent volume, les illustrations publiées plus haut, au t. I, p. 552-553, de cette *Histoire*.

Les Kaldou y vivaient dans leurs huttes de joncs, basses, étroites, coniques, assez semblables à de grosses ruches, identiques de tout point à celles où les Bédouins de l'Irak s'abritent aujourd'hui encore. Dour-Yakin, leur capitale, était située probablement sur le golfe, au voisinage de l'Euphrate, et de façon à en commander les bouches. Mérodachbaladan, qui y régnait alors, avait fait acte de soumission en 729, et il avait payé le tribut à Tiglatphalasar, mais il n'en demeurait pas moins le plus puissant des chefs chaldéens depuis la mort d'Oukînzir[1]. C'est lui que les Babyloniens choisirent pour succéder à Salmanasar V : il se présenta devant la ville, il y fut reçu, acclamé, et il se prépara sans retard à repousser un retour offensif des Assyriens[2].

Il trouva dans l'Élam un allié de bonne volonté. Depuis les temps reculés, les maîtres de Suse avaient aspiré soit à la possession, soit à la suzeraineté de

1. Dour-Yakîn était au bord du golfe, ainsi qu'il résulte du passage de l'*Inscription des Taureaux*, *l. 32-34* (cf. Lyon, *Keilschrifttexte Sargons*, p. 42-43), où il est dit que Sargon jeta dans la mer les cadavres des soldats tués pendant le siège; le voisinage de l'Euphrate est impliqué dans le texte de l'*Inscription des Fastes*, *l. 128* (cf. Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 129-123), et des *Annales*, *l. 324-325* (*Ibid.*, p. 54-57), où sont décrites les mesures prises par Mérodachbaladan pour défendre sa capitale. Le nom de Bît-Yakîn, et probablement aussi celui de Dour-Yakîn, nous ont été conservés dans le nom d'Aginis, Aginné, d'une ville citée par Strabon (XV, III § 5, p. 729) et par les historiens d'Alexandre (Andreas, *Aginis*, *Ampé*, *Alexandreia 13*, dans Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie*, t. I, p. 810-816, 1390-1395, 1877-1880). Le site en est indécis, mais on peut le placer au voisinage du bourg actuel de Kornah (Billerbeck, *Susa*, p. 81, note 1).

2. Le principal document pour l'histoire du règne de Sargon est le récit dit des *Annales*, découvert à Khorsabad et publié par Botta, *le Monument de Ninive*, pl. 63-92, 105-120, 155-160, puis par Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. II, pl. 1-29, en quatre versions toutes fort mutilées; les fragments en ont été traduits en français par Oppert, *les Inscriptions de Dour-Sarkayan*, dans l'ouvrage de Place, *Ninive et l'Assyrie*, t. II, p. 309-319, puis par Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 158-179, en anglais par Oppert, *the Annals of Sargon*, dans les *Records of the Past*, 1st ser., t. VIII, p. 21-56, en allemand par Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 2-79 pour les trois premières versions, et p. 80-95 pour la quatrième. Les renseignements qu'il fournit sont complétés par les données d'un assez grand nombre de documents, qui proviennent pour la plupart des fouilles de Khorsabad : 1° L'*Inscription des Fastes*, publiée par Botta, *le Monument de Ninive*, pl. 93-104, 121-154, 181, et par Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. II, pl. 30-36, traduite en français par Oppert-Ménant, *la Grande Inscription du Palais de Khorsabad*, dans le *Journal Asiatique*, 1863, t. I, p. 5-26, t. II, p. 475-517, 1864, t. III, p. 5-62, 168-201, 209-265, 373-415, 1865, t. VI, p. 133-179, 289-330, puis par Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 180-192, en anglais par Oppert, *the Great Inscription in the Palace of Khorsabad*, dans les *Records of the Past*, 1st ser., t. IV, p. 1-20, en allemand par Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 96-135; 2° L'*Inscription du Pavé des Portes*, publiée par Botta, *le Monument de Ninive*, pl. 1-21, traduite en français par Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 195-196, en allemand par Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 136-163; 3° *l'Inscription des Taureaux*, publiée par Botta, *le Monument de Ninive*, pl. 22-62, et par Lyon, *Keilschrifttexte Sargons*, p. 13-19, traduite en français par Oppert, *les Inscriptions de Dour-Sarkayan*, dans Place, *Ninive et l'Assyrie*, t. II, p. 283-291, et par Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 192-195, en anglais par Oppert, *Bull-Inscription of Khorsabad*, dans les *Records of the Past*, 1st ser., t. XI, p. 15-26, en allemand par Lyon, *Keilschrifttexte Sargons*, p. 40-47, 79-81; 4° les *Inscriptions du revers des plaques*, publiées par Botta, *le Monument de Ninive*, pl. 184-179, traduites en français par Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 196-19, en allemand par Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 164-167; 5° L'*Inscription des Barils*, publiée par H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 36, traduite en français par Oppert, *les Inscriptions de Dour-Sarkayan*, dans Place, *Ninive et l'Assyrie*, t. II, p. 291-303, et par Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 199-204, traduite en allemand par Lyon, *Keilschrifttexte Sargons*, p. 1-22, 30-39; 6° la *Stèle de Larnaka*, publiée par H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. III, pl. 11, puis avec traduction allemande par Schrader, *die Sargonsstele des Berliner Museums*, 1882; enfin une demi-douzaine d'autres documents de moindre importance qui seront mentionnés en temps et lieu. Pour la chronologie du règne de Sargon, cf. Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 249-282, et Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. XIII-XIV.

la Mésopotamie, et la fortune avait souri plus d'une fois à leurs ambitions : ils avaient un instant poussé leurs courses victorieuses jusqu'à la Méditerranée[1], puis, le cercle de leurs opérations s'étant restreint, ils n'avaient pas renoncé à s'entremettre dans les affaires de Babylone, et l'un d'eux y avait naguère encore régné sept ans d'affilée dans l'intervalle de deux dynasties[2]. Nous savons jusqu'à présent fort peu de chose sur la succession et sur la destinée de ces très remuants personnages : leurs noms mêmes se sont perdus pour la plupart, et ceux d'entre eux qui se révèlent à nous d'espace en espace ne peuvent être classés que par à peu près[3]. Le plus ancien, Khoumbannouména, commanda vaguement à l'Anshân et à Suse, quelque part vers le XIVe siècle, et il construisit un temple au dieu Kirisha dans Liyan, sa capitale[4]. Son fils Oundasgal continua les travaux[5], mais c'est tout ce que les inscriptions nous enseignent sur son compte, et le brouillard d'oubli qui s'était dissipé un moment pour nous laisser deviner sa silhouette nous empêche de rien distinguer pendant les quarante ou cinquante années qui suivirent. L'obscurité s'éclaircit de nouveau vers le XIIIe siècle, et une famille surgit de souverains

1. Cf. ce qui est dit de ces premières conquêtes élamites en Babylonie, au t. II, p. 29-40, 47, 49.

2. Pour les luttes entre l'Élam et le Kardouniash, cf. ce qui est dit au t. II, p. 56 sqq., 596, 612-616, et pour l'Élamite qui régna à Babylone vers le Xe siècle, au t. III, p. 4-5, de cette *Histoire*.

3. Ces noms se lisent pour la plupart sur des pierres ou sur des briques estampées et cuites, qui ont été publiées par Loftus, *Lithographic Fac-similes of Inscriptions in the Cuneiform Character*, 1852, par François Lenormant, *Choix de Textes Cunéiformes inédits ou incomplètement publiés*, p. 109-141, par Dieulafoy, *l'Acropole de Suse*, p. 308-309, 311, 429 (n° 284), enfin par Weissbach, *Anzanische Inschriften*, pl. I-V, et *Neue Beiträge zur Kunde der Susischen Inschriften*, pl. I. Ils ont été d'abord rapprochés des noms contenus dans les Annales des Sargonides, et assimilés à ceux des princes contemporains de Sennachérib et d'Assourbanabal (Fr. Lenormant, *Choix de Textes cunéiformes*, p. 111-113, Oppert, *les Inscriptions en langue Susienne*, dans les *Mémoires du Congrès International de Paris*, 1873, t. II, p. 180-181, Quentin, *Textes Susiens*, dans le *Journal Asiatique*, 1891, t. XVIII, p. 152-155), puis ils ont été reportés au temps du grand empire Élamite et l'un d'eux identifié avec le Shoutrouknankhoundi qui avait pillé Ourouk (cf. ce qui est dit plus haut, au t. II, p. 36, de cette *Histoire*), 1635 ans avant Assourbanabal (Billerbeck, *Susa*, p. 51-56). On les a ramenés enfin à une époque intermédiaire (Winckler, *zu den Altsusischen Inschriften*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. VI, p. 323-326), plus précisément au XIVe ou au XIIIe siècle avant notre ère (Weissbach, *Neue Beiträge zur Kunde der Susischen Inschriften*, p. 733-734). Cette dernière date paraît être justifiée, au moins comme date *a maxima*, par la mention de Dourkourigalzou (cf., sur la fondation de cette ville, ce qui est dit au t. II, p. 696, de cette *Histoire*), dans un texte d'Oundasgal (Oppert, *les Inscriptions en langue Susienne*, p. 193).

4. Jensen le premier a reconnu que Liyan était un nom de lieu, et les inscriptions de Shilkhak-Inshoushinak ajoutent que Liyan était une capitale du royaume (Weissbach, *Neue Beiträge zur Kunde der Susischen Inschriften*, p. 735); peut-être même était-elle un quartier de Suse. Khoumbannouména n'a pas laissé de monuments qui lui appartiennent, mais il est mentionné sur ceux de son fils (Oppert, *les Inscriptions en langue Susienne*, p. 191-192, et *Susian Texts*, dans les *Records of the Past*, 1st ser., t. VII, p. 83-84). Lenormant avait lu son nom Khoumbanigash (*Choix de Textes Cunéiformes*, p. 111-113), et Oppert Houmbabbak-Masnagi, avec la variante Hoummasmaki (*les Inscriptions en langue Susienne*, 181), Winckler Khoum...khoumashnagi (*zu den Altsusischen Inschriften*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. VI, p. 321, 323): la lecture Khoumbannouména appartient à Weissbach (*Anzanische Inschriften*, p. 127).

5. Oppert, *les Inscriptions en langue Susienne*, p. 192, où le nom est lu Oundas-Arman (cf. Id., *ibid.*, p. 181, et *Susian Texts*, dans les *Records of the Past*, 1st ser., t. VII, p. 83, note 2); Lenormant le transcrivait Ourtaki (*Choix de Textes Cunéiformes*, p. 111, 113, 123-136). La lecture Ountasgal, Oundasgal, de Weissbach (*Anzanische Inschriften*, p. 127, 142), n'est que provisoire : on ne sait quel était le dieu susien dont le nom s'écrit AN GAL, « le dieu grand ».

belliqueux et dévots, Khalloudoush-Inshoushinak, puis son fils Shoutrouknakhounta, puis les deux fils de ce dernier, Koutournakhounta et Shilkhak-Inshoushinak[1], puis un Koutirkhouban qui est peut-être le successeur de Shilkhak-Inshoushinak[2]. Les légendes imprimées sur leurs briques nous vantent leur puissance, leur piété, leur richesse inépuisable. L'un après l'autre, ils avaient remanié et agrandi le temple de Khoumbannouména à Liyan, bâti des sanctuaires et des palais à Suse, fortifié leur résidence, régenté les Habardip et les Cosséens non moins que l'Anshân et que l'Élam[3]; ils avaient disputé vigoureusement aux Babyloniens les pays à la droite du Tigre, et Shoutrouknakhounta avait réussi même à conquérir Babylone. Il y arracha le sceptre et la vie à l'avant-dernier des Cosséens, Zamalmalshoumiddin, et il y installa sur le trône son propre fils Koutournakhounta, puis, comme les vaincus lui opposaient Belnadinakhé, il mit le Kardouniash à feu et à sang. Quand Belnadinakhé mourut, les princes de Pashé continuèrent la résistance, mais d'abord sans succès. Shoutrouknakhounta avait tiré de l'Ésagilla la célèbre idole de Bel-Mardouk dont les rois nouvellement élus devaient saisir la main, et il l'avait emportée sur ses four-



BRIQUE AU NOM DU ROI SUSIEN SHILKHAK-INSHOUSHINAK[4].

1. La succession de ces princes est prouvée par les généalogies qui couvrent leurs briques (Oppert, *les Inscriptions en langue Susienne*, p. 180-181, Winckler, *zu den Altsusischen Inschriften*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. VI, p. 320-323, Weissbach, *Neue Beiträge zur Kunde der Susischen Inschriften*, p. 732-733). Jensen a montré qu'il fallait lire Khalloudoush-Inshoushinak et Shilkhak-Inshoushinak (*Elamitische Eigennamen*, p. 54), au lieu de Khalloudoush et de Shilkhak tout court qu'on lisait auparavant.

2. Le nom mutilé qui se trouvait dans l'inscription d'une brique publiée par Lenormant (*Choix de textes cunéiformes*, p. 120, n° 34, l. 1) a été restitué très vraisemblablement en Koutirkhouban par Weissbach, et rapproché du Koutirkhouban mentionné parmi les fils de Shilkhak-Inshoushinak sur une brique de la collection Dieulafoy, au musée du Louvre (Weissbach, *Anzanische Inschriften*, p. 147-148, D, l. 5-6, et *Neue Beiträge zur Kunde der Susischen Inschriften*, p. 735).

3. Oppert, *les Inscriptions en langue Susienne*, p. 192-193. Sur l'identité des Habardip avec les Mardes des temps classiques, cf. ce qui est dit plus haut au t. II, p. 35, note 1, de cette *Histoire*.

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie de* Marcel Dieulafoy, *l'Acropole de Suse*, p. 311, fig. 194. L'original provient des fouilles de Bender-Boushir et il est conservé au Louvre.

gons, avec une quantité d'objets volés aux cités euphratéennes[1]. Naboukodorosor I[er] la ramena à Babylone après bien des vicissitudes, et il recouvra en même temps qu'elle la plupart des provinces perdues[2]; mais il dut abandonner à Suse la majorité des monuments que la fortune des armes y avait accumulés. L'un d'eux représentait le vieux Naramsin la masse au poing, debout sur la cime d'une colline, tandis que ses soldats escaladaient les pentes, chassant devant eux les Susiens en déroute. Shoutrouknakhounta y avait respecté les personnages et la titulature, mais il y avait gravé dans un coin une dédicace, dont la formule transformait en un trophée de victoires élamites sur les Babyloniens cet antique témoin des victoires babyloniennes sur l'Élam. Ses descendants auraient certainement fini par asservir la Mésopotamie à jamais, si l'organisation féodale de leur empire n'avait pas toléré à côté eux des dynasties locales dont les membres leur disputaient souvent l'autorité suprême. Celle qui gouvernait les Habardîp[3] avait, ce semble, pour résidence Tarrisha dans le creux de Malamir[4]. Trois cents figures, taillées isolément ou groupées sur les rochers de Koul-Firaoun[6], nous montrent ses princes et leurs ministres dans toutes les poses de l'adoration, mais elles sont muettes pour la plupart. Seul, un grand bas-


BAS-RELIEF DE NARAMSIN TRANSPORTÉ À SUSE PAR SHOUTROUKNAKHOUNTA[5].

1. Cf., sur cet épisode des guerres élamites, qui était encore inconnu au moment où le deuxième volume de cette *Histoire* fut publié, la notice de Winckler, *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 534-543. Le nom du roi est détruit dans le document babylonien, mais la mention de Koutournakhounta comme son fils nous contraint jusqu'à nouvel ordre d'y reconnaître le Shoutrouknakhounta des briques susiennes, père également d'un Koutournakhounta. Cela confirmerait la restauration Shoûtrouknakhounta pour le nom du souverain qui se vante, dans une inscription mutilée, d'avoir poussé ses victoires jusqu'au Tigre et même jusqu'à l'Euphrate (Fr. Lenormant, *Choix de Textes Cunéiformes*, p. 128, n° 42 Oppert, *les Inscriptions en langue Susienne*, p. 192-193).
2. Sur la conquête du Namar, cf. ce qui est dit, au t. II, p. 612-616, de cette *Histoire*.
3. Le prince représenté sur les bas-reliefs se donne le titre d'Apirra, l'homme d'Apîr-Apirti ou de Habardip (*Grande Inscription de Malamir*, l. 5).
4. Tarrisha est, comme Liyan (cf. ce qui est dit de cette ville au t. III, p. 226, note 4, de cette *Histoire*), un nom de ville (Weissbach, *Neue Beiträge zur Kunde der Susischen Inschriften*, p. 774), sans doute la capitale du fief de Malamîr; elle est représentée probablement par les ruines assez considérables où Layard reconnaissait les restes de la cité sassanide d'Aidedj (*a Description of the Province of Kûzistan*, dans le *Journal of the R. Geographical Society*, 1846, t. XVI, p. 74 sqq.).
5. *Dessin de Boudier, d'après la photographie de M. de Morgan, publiée dans* J. de Morgan, *Compte rendu sommaire des Travaux archéologiques exécutés du 3 novembre 1897 au 1er juin 1898.*
6. Les monuments de Malamîr ont été décrits pour la première fois par Layard (*a Description of*

relief accompagné d'inscriptions nous enseigne le nom de Khanni, fils de Takhkhikhîkoutour[1]. Ce prince, s'il ne jouissait pas du protocole royal, n'en était pas moins un seigneur puissant et riche. Droit au milieu de la paroi dont il occupe toute la hauteur[2], l'expression de ses traits est calme, mais un peu



LE GRAND BAS-RELIEF RUPESTRE DE MALAMÎR[3].

dure. Une calotte basse lui emboite la tête et laisse échapper de grosses tresses de cheveux qui flottent sur les épaules; la barbe frise régulièrement

the Province of Khûzistan, dans le *J. R. G. S.*, 1846, t. XVI, p. 74-80) et par Bode (*Notes on a Journey from Behbehân to Shûster*, dans le *J. R. G. S.*, 1843, t. XII, p. 86 sqq.). Ils ont été publiés par Layard (*Inscriptions in the Cuneiform Character*, pl. 31-32, 36-37), par Flandin, d'après les dessins du baron de Bode (*Voyage en Perse*, t. IV, pl. 226, 228), par Dieulafoy (*Note relative à la découverte sur le tombeau de Darius de sept Inscriptions nouvelles*, dans la *Revue Archéologique*, 1885, t. VI, pl. XXIV, et *l'Acropole de Suse*, p. 33, fig. 38). Les inscriptions ont été étudiées par Oppert (*les Inscriptions en langue Susienne*, p. 199-216), par Sayce (*the Inscriptions of Mal-Amir and the Language of the Second Column of the Akhæmenian Inscriptions*, dans le *Congrès International des Orientalistes à Leyde*, t. II, p. 637-756), enfin par Weissbach (*Neue Beiträge zur Kunde der Susischen Inschriften*, p. 742-777, et pl. II-IV).

1. Le nom de Khanni, déjà reconnu par Oppert (*les Inscriptions en langue Susienne*, p. 215), a été expliqué par Sayce, *le désirable*, et celui du père, Takhkhikhîkoutour, *Aide ce serviteur* (*the Inscriptions of Mal-Amir*, p. 714-715; cf. Jensen, *Elamitische Eigennamen*. p. 216, 225).

2. Perrot-Chipiez (*Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. V, p. 774-775), trompés par l'analogie du bas-relief hittite d'Ibriz (cf. la reproduction qui en est donnée plus haut, au t. II, p. 653, de cette *Histoire*), ont pris la figure la plus grande pour l'image d'un dieu. L'inscription tracée sur la robe *Ou Khanni shak Takhkhikhîkoutour*, « Moi, je suis Khanni, fils de Takhkhikhîkoutour », ne nous permet pas de douter qu'elle représente le prince lui-même et non la divinité.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie de Babin et Houssay publiée par* Marcel Dieulafoy, *Note relative à la découverte sur le tombeau de Darius de sept inscriptions nouvelles*, dans

jusqu'au niveau de la bouche, puis elle s'achève en pointe. Une robe raide et un cafetan à franges floconneuses, bordés d'une broderie à rosaces, serrés à la taille par une ceinture, enveloppent le corps de la naissance du cou à la cheville et prêtent à l'homme un faux air de monarque ninivite en habit de gala. Il croise les mains sur la poitrine dans l'attitude du recueillement, et il contemple la scène de sacrifice qui s'accomplit à son profit. Un petit autel se dresse au premier plan, et, par derrière, un prêtre court-vêtu semble exécuter quelque cérémonie rituelle, tandis que deux hommes égorgent un bélier. Plus haut, trois têtes de bélier sont alignées à côté de leurs trois corps couchés sur le dos, les pattes en l'air, et un servant brandit le sabre courbe qui va décapiter la quatrième bête. Plus haut encore, trois chanteurs défilent en procession, qui jouent l'un de la harpe, l'autre de la lyre à cinq cordes, le troisième du tambourin. Un écuyer armé de l'arc et le ministre Shoutsourourazi attendent au repos la fin de l'action. Le grand texte qui cerne le contour de plusieurs personnages est sans doute une prière, où des noms de peuples et de princes se mêlent à ceux des dieux. Le souvenir de ces chefs provinciaux renaîtrait et leurs monuments se multiplieraient, s'il nous était permis d'explorer les montagnes et les vallées reculées de l'Élam antique : on sent par le peu qui nous a été sauvé de leur histoire qu'ils durent causer de graves embarras aux dynastes de Suse, et que leurs révoltes compromirent souvent la sécurité de l'empire, malgré l'appui que les Araméens lui procuraient depuis le xe ou le xie siècle. Toutes les tribus demi-nomades qui pullulaient le long du Tigre, et dont l'affaiblissement de l'Assyrie avait un moment favorisé l'extension vers le Nord, les Gamboulou, les Poukoudou, les Routou, les Itoua, tendaient naturellement à s'unir aux Élamites pour razzier les opulentes cités chaldéennes, et cette association, ou, si l'on veut, cette sujétion, leur assurait presque toujours l'impunité contre un retour offensif de leurs victimes[1]. L'inconnu qui résidait à Suse en 745 commit la faute de permettre que Tiglatphalasar les écrasât[2]. Khoumbanigash, qui succéda à ce maladroit en 742[3], ne s'arma point pour

la *Revue Archéologique*, 1885, t. II, pl. XXIV, puis dans *l'Acropole de Suse*, p. 33, fig. 28; cf. Flandin, *Voyage en Perse*, t. IV, pl. 226-228, et Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. IV, p. 775.

1. Cf., sur les progrès de ces tribus araméennes pendant la première moitié du VIIe siècle, ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 118-119, de cette *Histoire*.

2. Cf., sur cette campagne de Tiglatphalasar III contre les Araméens du Tigre, ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 140-142, de cette *Histoire*.

3. La date de son avènement nous est fournie par le passage de la *Chronique Babylonienne de Pinches*, col. I, l. 9 (cf. Winckler, *die Babylonische Chronik B*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 274-275), où il est dit qu'il monta sur le trône d'Élam, l'an V de Nabonassar. Les documents assyriens et babyloniens assimilent le *b* du susien à *m*, puis ils suppriment l'aspirée initiale du nom élamite, et ils écrivent d'ordinaire Oummanigash pour Khoumbanigash.

défendre le Bit-Amoukkâni et les autres États des Kaldou de 731 à 729[1], mais l'expérience lui prouva sans doute qu'il avait eu tort de considérer leurs malheurs d'un œil indifférent : lorsque Mérodachbaladan, en quête d'auxiliaires, se tourna vers lui, il lui accorda son appui sans balancer[2].

L'Assyrie et l'Élam ne s'étaient pas jusqu'alors rencontrées souvent sur les champs de bataille. Un rideau épais d'États demi-barbares les avait tenues pendant longtemps écartées l'une de l'autre, et il leur avait fallu passer sur le corps des Babyloniens ou des Cosséens avant de se choquer. Tiglatphalasar II avait effleuré pourtant les cantons septentrionaux, vers la fin du XII[e] siècle[3], et, plus récemment, les campagnes d'Assournazirabal, de Salmanasar III, de Rammânnirâri, avaient porté fréquemment ces princes au contact de populations courbées sous l'influence susienne; mais la sauvagerie du pays, sa pauvreté, la difficulté d'y mouvoir des armées nombreuses, avaient toujours empêché leurs généraux de s'aventurer bien loin dans la montagne. L'annexion des territoires araméens d'outre-Tigre et la conquête de Babylone par Tiglatphalasar III avaient enfin renversé la barrière et placé les deux puissances face à face, sur l'un des points où elles pouvaient s'aborder sans affronter des obstacles naturels presque insurmontables, dans les plaines de l'Oumliash et dans les régions unies où le cours inférieur de l'Oulaî et celui de l'Ouknou se déroulent. Dix années d'épreuves avaient suffi probablement à convaincre Khoumbanigash des dangers auxquels le voisinage des Assyriens exposait ses sujets. La police vigilante que les nouveaux venus exerçaient dans leurs marches rendait les razzias malaisées : si l'un des commandants de la frontière voulait s'en aller piller comme naguère un malheureux village babylonien ou cosséen, il risquait de se heurter à quelque troupe bien armée ou d'être dévalisé à son tour par manière de représailles[4]. C'était une source abondante de revenus irréguliers qui tarissait, sans préjudice des guerres que ces incidents devaient allumer par force un jour ou l'autre. Les Élamites seuls se sentaient capables de repousser toute offensive; d'accord avec les Babyloniens et avec les Kaldou, ils ne doutaient pas de triompher en n'importe quelle occasion. Sargon en était persuadé presque autant qu'eux, aussi

1. Sur cette seconde campagne, cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 190-192, de cette *Histoire*.
2. Sargon dit formellement que Mérodachbaladan avait appelé Khoumbanigash à son secours (*Fastes de Sargon*, l. 122-123).
3. Cf., sur la campagne de Tiglatphalasar II contre les tribus établies dans les régions septentrionales de l'Élam, ce qui est dit plus haut, au t. II, p. 662-663, de cette *Histoire*.
4. Pour des incidents de frontière de ce genre, survenus sous le règne d'Assourbanabal, cf. les textes cités par JOHNSTON, *the Epistolary Literature of the Assyrians and Babylonians*, p. 134-146.

dès que ses espions l'eurent averti de l'imminence d'une invasion, il résolut de prendre les devants et d'écraser ses deux ennemis avant qu'ils eussent réussi à se joindre. Khoumbanigash s'était avancé jusque sous les murs de la forteresse qui couvrait l'Oumliash, Dourîlou, et il y attendait ses alliés avant d'en entamer le siège : ce furent les Assyriens qui accoururent et qui lui présentèrent la bataille. Elle fut sanglante, ainsi qu'il convenait entre des peuples aussi vaillants, et les deux partis s'en attribuèrent l'honneur. Les Assyriens conservèrent leurs positions, contraignirent les Élamites à évacuer les leurs, et s'attardèrent quelques semaines encore à châtier ceux de leurs sujets araméens qui avaient fait cause commune avec l'ennemi : ils enlevèrent la tribu des Toumouna qui avait livré son sheikh aux agents des Kaldou, et ils la déportèrent en masse, sans que Mérodachbaladan, dont pourtant les troupes étaient intactes, se dérangeât pour la soustraire à son sort[1]. Cette exécution terminée, ils suspendirent les opérations et ils rentrèrent à Ninive, afin d'y réparer leurs pertes, différant probablement à l'année prochaine l'effort qui devait leur restituer la Babylonie entière. Des événements graves survenus sur d'autres points les empêchèrent encore de donner suite à ce projet ambitieux. Le bruit d'une guerre contre l'Élam propagé dans les provinces occidentales, et sans doute aussi les récits exagérés qui circulèrent au sujet du combat de Dourîlou, avaient réveillé l'esprit de turbulence en Occident. Sargon, à peine affermi sur un trône dont il n'était pas l'héritier légitime, menacé par l'Élam, répudié par la Chaldée, disposait-il d'assez de ressources pour maintenir l'intégrité de la monarchie, et Mérodachbaladan n'avait-il pas proposé un exemple bon à imiter par tous ceux qui souffraient de leur vassalité? Depuis la déchéance de Damas et d'Arpad, Hamath était remontée au premier rang dans la Syrie du Nord : une prompte soumission l'avait dérobée à la destruction du temps de Tiglatphalasar III[2], puis elle avait prospéré sous la suprématie étrangère, et c'était sur elle maintenant que se concen-

1. Le récit de cette première campagne contre Mérodachbaladan, mutilé dans les *Annales de Sargon*, l. 18-23 (cf. Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 4-7), n'existe nulle part ailleurs sous une forme développée, mais on trouve les faits mentionnés d'une manière très concise dans les *Fastes*, l. 23, 121-123, et dans les *Cylindres*, l. 17 (cf. Lyon, *Keilschrifttexte Sargon's*, p. 32-33). La succession générale des événements est indiquée par la *Chronique Babylonienne de Pinches*, col. I, l. 33-37, mais l'auteur les place en 720, dans la deuxième année de Mérodachbaladan, contre le témoignage des *Annales*, et il attribue la victoire aux Élamites dans le combat de Dourîlou, par patriotisme babylonien. Tiele, le premier, a su démêler l'ordre des faits (*Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 239-258-259, 614-615), et ses conclusions ont été adoptées dans l'ensemble par Winckler (*die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. XVII-XVIII, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 125-126, 237-238). La marche des faits qui suivirent la journée de Dourîlou semble bien prouver que les Assyriens demeurèrent maîtres du champ de bataille.

2. Cf. ce qui est dit plus haut de la révolte d'Hamath, au t. III, p. 150-153, de cette *Histoire*.

traient les espérances des shéikhs et des peuples qui n'avaient pas renoncé à toute illusion de salut. Un homme de basse extraction, un forgeron, Iaoubîdi[1], s'insurgea contre le prince assez lâche pour payer tribut, se proclama roi, et en quelques mois rétablit à son profit la coalition qu'Adadidri, puis Rézôn II avaient formée jadis : Arpad et le Bît-Agousi, Zimyra et la Phénicie septentrionale, Damas et ses anciennes dépendances, chassèrent leurs garnisaires, et Samarie, tout endolorie de sa chute encore, rallia néanmoins un reste de vigueur pour se débarrasser de son gouverneur[2]. Cependant, Hannon de Gaza, réintégré depuis peu dans sa ville, grâce à l'appui des Égyptiens[3], négociait avec eux pour les décider à s'immiscer aux affaires de la Syrie. Le dernier des Pharaons tanites, Psamouti, venait justement de mourir, et Bocchoris, dès longtemps maître incontesté du Delta, s'était enhardi à ceindre le diadème officiellement (722). Les Éthiopiens étaient occupés dans la Thébaide et sur le Haut-Nil, et ils semblèrent se résigner à cette usurpation; dès que les rois secondaires et les seigneurs féodaux eurent reconnu sa suzeraineté, Bocchoris écouta les prières de Hannon et il promit d'envoyer une armée à Gaza sous les ordres de son général Shabé[4]. Sargon, menacé de perdre toute la moitié occidentale de ses domaines, se désista pour le moment de ses desseins sur Babylone. Khoumbanigash n'eut garde de provoquer qui le laissait en paix, et Mérodachbaladan n'osa pas descendre en lice sans le concours de son compère : la victoire de Dourîlou, si elle ne valut pas une province à Ninive, assura du moins la sécurité de la frontière du Sud-Est, pour autant d'années qu'il plut à Sargon en demeurer éloigné.

La ligue hamathéenne offrit une cohésion médiocre. Iaoubidi avait posté ses

1. Le personnage est nommé Iaoubîdi dans les *Fastes*, l. 38, dans l'*Inscription de Nimroud*, l. 8, mais Iloubîdi dans les *Annales de Sargon*, l. 23, et les premiers assyriologues avaient été frappés déjà de l'identité que ces variantes semblent établir entre les noms divins *Iahou* et *Ilou*. L'idéogramme qui suit son nom est traduit *forgeron* par OPPERT, *Great Inscription in the Palace of Khorsabad*, dans les *Records of the Past*, 1[re] ser., t. IX, p. 6, et *paysan, laboureur*, par WINCKLER, *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 548.

2. *Annales de Sargon*, l. 25; cf. WINCKLER, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 6-7.

3. Voir ce qui est dit au sujet de cette restauration, plus haut, au t. III, p 213, de cette *Histoire*.

4. Tant que l'on a identifié le nom de Shibi, Shibahi, Shabé, que portent les textes assyriens, avec celui de Shabaka (cf. ce qui est dit plus haut à ce sujet, au t. III, p. 213, note 1, de cette *Histoire*), on a été obligé de reconnaître Sabacon dans le roi qui soutint Hannon et qui fut vaincu par Sargon. Depuis que l'on a renoncé à cette hypothèse, les dates connues de la chronologie égyptienne nous contraignent à placer les événements sous le règne de Bocchoris. Si l'on suppute en effet les durées les plus vraisemblables que la tradition nous ait transmises pour le règne des trois Éthiopiens, Sabacon 12 ans, Shabîtokou 12 ans, Taharqou 26 ans, on arrive pour la mort de Bocchoris à 716 environ et pour son avènement à 722. Une tradition accordait à ce dernier prince un règne de quarante ou de quarante-quatre ans (MANÉTHON, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 592), et M. Révillout lui attribue en conséquence un contrat de l'an XVI, sans nom de roi, qui se trouve au Louvre (*Notice des Papyrus démotiques archaïques*, p. 212-213); si vraiment ce contrat est de l'époque éthiopienne, comme il paraît, il ne peut rentrer que dans le règne de Taharqou. J'ai suivi, avec Lepsius (*Königsbuch*, p. 86-87, 21), avec Lauth (*aus Ægyptens Vorzeit*, p. 428), avec E. de Rougé

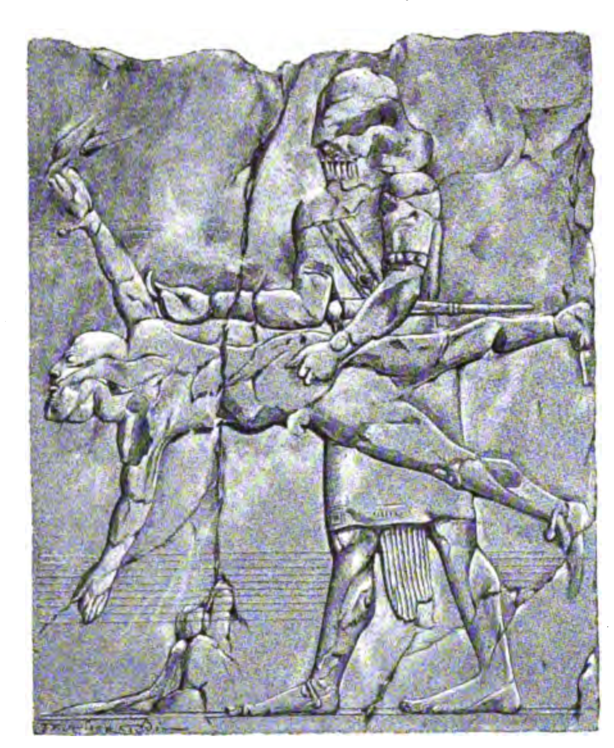
bandes et les contingents de ses alliés au bourg de Karkar, comme autrefois Adadidri : il fut défait complètement, pris et écorché vif. Son royaume fut annexé au territoire assyrien, Karkar brûlée, Hamath démantelée et condamnée à fournir un corps de deux cents charriers et de six cents cavaliers, recrutés probablement parmi les familles de la classe aisée pour servir d'otages en même temps que d'auxiliaires; Arpad, Zimyra, Damas, Samarie, baissèrent leur pavillon sans combat sérieux, et ceux de leurs habitants qui s'étaient le plus compromis payèrent leur indocilité de leur vie[1]. Ce succès raffermit la fidélité des autres États, Tyr, Sidon, Juda, Ammon, Moab, qui avait chancelé au début des hostilités[2], mais Gaza demeurait insoumise et d'autant plus inquiétante qu'on sentait derrière elle toute la majesté de Pharaon. Celui-ci, lent à s'ébranler, n'avait pas encore franchi l'isthme, lorsque les Assyriens parurent sous Gaza : Hannon, maltraité dans une première rencontre, se replia sur Raphia où le général Shabé débouchait enfin. Le choc eut lieu en avant de la ville. C'était la première fois que les archers et les charriers du Nil se mesuraient avec les piquiers et les cavaliers du Tigre : l'affaire fut chaude, mais les généraux et les soldats de Bocchoris, dressés selon les règles d'une tactique démodée, cédèrent sous le poids des masses assyriennes, mieux outillées et mieux conduites. Shabé s'enfuit, « comme un berger à qui l'on a volé ses brebis », Hannon fut saisi, chargé de chaînes, Raphia tomba aux mains du vainqueur, et ce qui subsista de sa population après le pillage fut réservé pour la captivité, 9 033 hommes ainsi que leurs meubles et leurs troupeaux[2]. La supériorité de l'Assyrie se manifestait avec éclat dès la première épreuve, mais la passe avait été si vive et le résultat si contestable que Sargon ne jugea pas prudent de presser son avantage. Il pensait bien que ces troupes, qu'il n'avait pas dispersées sans peine, formaient une simple avant-garde. L'Égypte n'était pas comme ces petits royaumes de la Syrie ou de l'Asie Mineure, qui n'avaient qu'une bataille et qu'une armée à risquer. Shabé en

(*Inscription historique du roi Piânchi-Mériamoun*, p. 26), la tradition qui concède à Bocchoris six années seulement, et qui se combine mieux avec ce que nous savons de l'histoire contemporaine. La seule date authentique de son règne est de l'an VI, sur les stèles du Sérapéum (Mariette, *Notice des soixante-quatre Apis*, dans le *Bulletin Archéologique de l'Athénæum Français*, 1856, p. 58-62).

1. *Annales de Sargon*, l. 23-25 (cf. Oppert, *Annals of Sargon*, dans les *Records of the Past*, 1st ser., t. VII, p. 29, Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 6-7), où le récit est très mutilé, *Inscription des Fastes*, l. 33-36 (cf. Oppert, *Great Inscription in the Palace of Khorsabad*, dans les *Records of the Past*, 1st ser., t. IX, p. 6, Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 102-105), *Stèle de Larnaca*, col. I, l. 51-65 (cf. Winckler, *die Keilschrifttexte-Sargons*, t. I, p. 178-179).

2. *Annales*, l. 27-31 (cf. Oppert, *Annals of Sargon of the Past*, dans les *Records*, 1st ser., t. VII, p. 29, Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, p. 6-7). *Inscription des Fastes*, l. 25-26 (cf. Oppert, *Great Inscription in the Palace of Khorsabad*, dans les *Records of the Past*, 1st ser., t. IX, p. 5, Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 100-101, et *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 92-94).

déroute, d'autres ne manqueraient pas à le remplacer et disputeraient le terrain avec non moins d'acharnement; quand même on réussirait à les débusquer et à mâter Bocchoris, la disgrâce de Sais ou de Memphis, loin de terminer la lutte, susciterait des complications nouvelles. Au delà de Memphis, la vallée commençait, hérissée de forteresses, Khininsou, Oxyrrhinque, Hermopolis, Siout, Thinis, et cette Thèbes, la cité d'Amon, assise au bord des fleuves, dont le nom seul évoquait encore dans l'esprit des Asiatiques la vision rapide de toutes les splendeurs triomphales[1]. Thèbes elle-même marquait une étape vers Syène, vers l'Éthiopie, vers Napata, vers cet inconnu africain que l'imagination populaire remplissait de races barbares ou de monstres[2], et si loin qu'on plongeât dans le Sud, on ne cessait de rencontrer la langue de l'Égypte, les coutumes de l'Égypte, les divinités de l'Égypte, une Égypte dont les limites semblaient reculer toujours, et qui jetait sans cesse des armées neuves à la face de l'envahisseur, à mesure que les armées usées se dispersaient sous les coups. Sargon, parvenu à Raphia, fit halte au seuil du monde inexploré dont les portes s'entre-bâillaient devant lui : la même inquiétude vague qui avait immobilisé les Pharaons à la lisière de l'Asie[4] suspendit ses pas et le rappela en arrière au moment qu'il



IAOUBÎDI DE HAMATH, ÉCORCHÉ VIF[3].

1. Thèbes est connue alors chez les Sémites par son nom populaire de *Ville d'Amon*, — *Nouît-Amonou*, *Noui-Amonou*, — ou de *Ville* par excellence, — *Nouît*, *Noui*, — que les Hébreux ont transcrit Nô-Amon (*Nahoum*, *III*, *8*) ou Nô tout court (*Jérémie*, *XLVI*, *25*, *Ezéchiel*, *XXX*, *14*, *15*, *16*), et les Assyriens Ni (Oppert, *Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie*, p. 95-98).

2. Cf. dans *Isaie*, *XXX*, *6*, la description du désert de l'isthme « un pays de détresse et d'angoisse, d'où sortent le lion et la lionne, la vipère et le serpent volant ».

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après Flandin, dans* Botta, *le Monument de Ninive*, t. II, pl. 120.

4. Cf. ce qui est dit au sujet de cette hésitation des Pharaons thébains, plus haut, au t. I, p. 394, 488 sqq., et au t. II, p. 16-17, 88, 100, 106 sqq., de cette *Histoire*.

touchait presque à l'Afrique. Il avait refoulé l'invasion, et sa victoire lui livrait à merci les princes et les villes qui avaient invoqué l'appui de l'étranger : il réorganisa ses provinces de Philistie et d'Israel, reçut l'hommage de Juda et des tribus qui dépendaient de Juda. Akhaz n'avait pas bronché, tandis que tout s'agitait autour de lui, et les conseils pacifiques d'Isaie avaient prévalu une fois encore contre les tendances du parti qui voyait le salut dans l'alliance égyptienne[1]. Le pays entier, de l'Oronte au Séir et au torrent d'Égypte[2], rentra dans l'ordre et ne songea plus qu'à réparer par les travaux de la paix les désastres qui l'avaient accablé depuis un quart de siècle. Sargon regagna sa capitale, mais la fortune ne lui permit pas encore de renouer ses projets contre Babylone. Il était rare qu'une insurrection, éclatée çà ou là lors de l'avènement d'un roi, demeurât isolée et ne se répercutât point dans les localités les plus diverses. Le bruit d'une échauffourée en Chaldée provoquait une émotion sourde parmi les Syriens et il finissait par déterminer chez eux un appel aux armes; les vicissitudes de la guerre syrienne, racontées en Arménie ou sur les versants du Taurus avec les mille embellissements que la haine suggérait aux nouvellistes, y surchauffaient les esprits et ne tardaient pas à rendre une explosion inévitable. Le péril eût été redoutable, si, toutes les haines débordant d'un seul coup, le souverain avait dû faire front à ses sujets de cinq à six côtés à la fois, mais d'ordinaire l'action s'engageait sans concert préalable, sur des théâtres trop distants l'un de l'autre pour qu'une entente fût possible entre les assaillants; chaque prince semblait attendre, avant de se démasquer à son tour, que l'Assyrien eût écrasé bien à son aise les premiers déclarés, et pût faire converger vers lui la totalité de ses forces. Iaoubidi s'était hasardé en campagne quand le sort de l'Élam et du Kardouniash était déjà décidé dans les plaines de Dourîlou : les nations du Nord et de l'Est ne descendirent en ligne qu'après avoir accordé à Sargon le temps de détruire la ligue hamathéenne et de repousser l'assaut de Pharaon.

1. C'est à l'hommage reçu alors que Sargon fait allusion probablement, lorsqu'il s'intitule *le dompteur de Juda le lointain* (*Inscription de Nimroud*, l. 8; cf. Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 108-109). Il n'est pas certain que le prince qui régnait alors en Juda fût Akhaz, et l'on a admis pendant longtemps qu'Ézéchias occupait déjà le trône au moment où ces faits s'accomplirent, cela d'après le passage *II Rois*, *XVIII*, *9-10*, où il est dit que Samarie fut détruite en l'an VI d'Ézéchias (cf. t. III, p. 216, note 2, de cette *Histoire*). Je considère avec plusieurs historiens (Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 433, 567, Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 606, note 2), que la date de l'invasion de Sennachérib en Juda dut demeurer plus exactement dans la mémoire des écrivains judéens que celle de la prise de Samarie: comme *II Rois*, *XVIII*, *13*, place l'événement dans l'an XIV d'Ézéchias, qui correspond, comme nous le verrons, à l'an III de Sennachérib ou à 702 (cf. t. III, p. 288, de cette *Histoire*), il vaut mieux placer l'avènement d'Ézéchias vers 715, et prolonger le règne d'Akhaz au delà de la guerre de Sargon contre Hannon de Gaza.

2. C'est la limite indiquée par Sargon dans l'*Inscription des Barils*, l. 13 (cf. Oppert, *les Inscriptions de Dour-Sarkayân*, dans Place, *Ninive*, t. II, p. 292, Lyon, *Keilschrifttexte Sargons*, p. 30-31).

Elles étaient incitées en dessous par une puissance dont le rôle auprès d'elles présente des analogies nombreuses avec celui que l'Égypte jouait dans la Syrie méridionale. L'Ourartou avait ressenti une rude secousse en 735, et l'incendie de Dhouspana avait détruit sa prépondérance[1], mais le succès avait été acheté au prix de tant de sang que Tiglatphalasar ne voulut point en aventurer les résultats par trop le pousser à l'extrême : il se retira sans avoir traité et il ne revint plus, assuré qu'il était de la tranquillité, pendant que le vaincu travaillerait à panser ses plaies. En effet, Shardouris était mort, vers 730, sans avoir repris l'offensive, et son fils Rousas Ier avait laissé Salmanasar en repos[2] : l'accession de Sargon et les révoltes qui l'avaient désolée rallumèrent en lui les instincts belliqueux de sa famille, et l'instant lui parut propice à sortir de l'inaction. Le souvenir vivait autour de lui des exploits accomplis par Ménouas et par Argishtis, et plus d'un parmi ses généraux avait commencé sa carrière dans un temps où, d'Arpad et de Carchémis au pays des Mèdes, un bon tiers du territoire annexé aujourd'hui à Ninive dépendait de la dynastie ourartienne[3] : pourquoi ne réussirait-il pas à reconquérir le terrain perdu depuis lors, et même à regagner sur un coup de fortune plus qu'un coup de fortune n'avait ravi à son père? Il lia des intrigues avec les princes que la domination de l'Assyrie fatiguait, parmi les Mannaî, en Zikartou[4], chez les Tabal, même au Khâti. Irânzou, qui régnait sur les Mannaî, refusa de prêter l'oreille aux suggestions de son voisin, mais deux de ses villes, Shouandakhoul et Dourdoukka, se séparèrent de lui en 719, et se rangèrent sous la juridiction du chef de Zikartou, Mitâtti; vers le même temps les forteresses de Soukkia, de Bala et d'Abitikna, qui confinaient à l'Ourartou, rompaient leurs attaches anciennes à l'Assyrie, et elles concluaient un pacte d'amitié avec Rousas. Sargon ne s'abusa point aux apparences, et il discerna dès le principe que le mouvement n'était pas de ces agitations locales qui secouaient par intervalle l'une ou l'autre de ses provinces. Ses officiers et ses espions avaient

1. Cf. ce qui est dit de cette campagne d'Ourartou, au t. III, p. 154-156, de cette *Histoire*.

2. Le nom de ce roi est écrit d'ordinaire Oursa dans les inscriptions assyriennes, mais les *Annales de Sargon*, l. 58, 75, donnent à deux reprises la variante Rousâ (WINCKLER, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 12, 16), d'après laquelle Sayce avait déjà identifié la forme assyrienne Oursâ-Rousâ avec la forme Rousas de certains monuments ourartiens (*the Cuneiform Inscriptions of Van*, p. 654). Belck et Lehmann ont retrouvé quelques monuments de ce Rousas I, fils de Shardouris (*Ein neuer Herrscher von Chaldia*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. IX, p. 348).

3. Cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. III, p. 118-122, 140, 143-146, de cette *Histoire*.

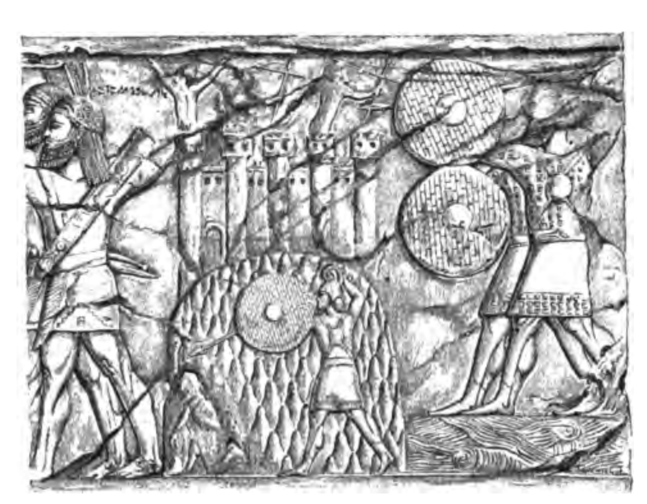
4. Le Zikrouti, Zikirtou, Zikartou doit s'identifier très probablement avec les Sagartiens d'Hérodote (I, cxxv), comme Norris l'a vu le premier, et cette identification, sur laquelle Lenormant avait trop insisté (*Sur la campagne de Tiglathphalazar II dans l'Ariane*, dans la *Zeitschrift*, 1870, p. 52), a été reprise par Tiele (*Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 261, 265), puis par Winckler (*Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 112-113), et enfin par Hommel (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 712).

dû lui signaler et les menées de Rousas et les révolutions que les migrations des trente dernières années avaient provoquées chez les nations du plateau iranien. Une race nouvelle avait surgi sur leurs derrières, Cimmériens et Scythes, et, s'épanchant des gorges du Caucase par vagues furieuses, elle menaçait de bouleverser tout le vieux monde oriental. Le torrent, après avoir hésité un moment, s'était écoulé enfin vers l'Occident, et il inondait l'Asie Mineure d'un bout à l'autre[1]. Pourtant, des tribus s'en étaient détachées qui cherchaient un débouché vers le Sud-Est, dans les plaines grasses de l'Araxe ou dans les parages du lac d'Ourmiah. Les populations autochtones, poussées en queue par ces barbares, comprimées en flanc et en tête par l'Ourartou et par l'Assyrie, se serraient l'une contre l'autre, et, conscientes de leur faiblesse individuelle, elles avaient commencé à s'agglomérer en blocs de densité très variable, les Mèdes plus au Sud, le Misianda plus au Nord[2], le Zikartou entre les deux. Le Zikartou était alors le mieux constitué de ces États naissants, et son roi Mitâtti ne manquait, ce semble, ni de talents militaires, ni de sagacité politique. La civilisation euphratéenne avait d'ailleurs imprégné les gens qu'il administrait : à force de combattre les Assyriens, ils avaient adopté, au moins dans l'ensemble, leur équipement, leur organisation, leur tactique, et la vigueur des hommes, l'ardeur guerrière qui les animait, rendaient leurs armées redoutables, même pour des officiers aussi expérimentés et pour des soldats aussi aguerris que les officiers et les soldats ninivites. Mitâtti avait occupé solidement les deux villes rebelles : si l'on tardait à les lui arracher, d'autres ne se priveraient pas de suivre leur exemple, Irânzou serait chassé, remplacé par un prince hostile, et les Mannaî, tendant la main à l'Ourartou sur la droite, au Zikartou sur la gauche, formeraient avec eux une coalition compacte dont les milices combinées menaceraient le front septentrional de l'empire, du Zagros au Taurus. Sargon mobilisa toutes les forces disponibles d'Assour, les jeta sur les rebelles d'un seul coup, et ce déploiement de sa puissance eut l'effet qu'il en espérait aux alentours :

1. Je reviendrai plus loin, aux chapitres IV et V, sur le peu qu'on sait actuellement de l'invasion cimmérienne et des groupements de peuples auxquels elle donna naissance. Elle n'influa pas assez sur la politique assyrienne, du moins au début, pour que le plan de cette *Histoire* me permette de faire ici autre chose que l'indiquer sommairement.

2. Je reviendrai, aux chapitres IV et V de cette *Histoire*, sur ce que nous savons des débuts de la royauté mède. Le nom de Misianda est formé par la réunion des deux noms d'Andiou-Andia et de Misou, qu'on trouve isolés encore dans les inscriptions de Salmanasar III (*Obélisque*, l. 182) et de Rammânirâri III (*Plaque de Kalakh*, l. 7, 9; cf. ce qui est plus haut à ce sujet, au t. III, p. 92, note 3, et p. 96, note 4, de cette *Histoire*); c'est l'Andiou qui avait alors le rôle principal, car Sargon donne à mainte reprise Andia-Andiou comme synonyme de Misianda (Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 82-83, 148-149, 176-177).

Rousas et Mitâtti n'osèrent pas intervenir, les deux villes furent enlevées d'assaut, brûlées, rasées, et les habitants de plusieurs cantons limitrophes, Soukkia, Bala, Abitikna, exilés chez les Khâti[1]; mais l'année d'après, la guerre, étouffée au Nord-Est sur le plateau iranien, se ralluma au Nord-Ouest dans les montagnes de la Cilicie. Un chef tabal, Kiakkou de Shinoukhta, refusa de verser ses redevances (718). On l'empoigna, on détruisit sa cité; ses adhérents et sa famille, en tout 7 500 personnes, furent expédiés captifs en Assyrie, et sa principauté dévolut à l'un de ses rivaux, Mattî d'Atouna, contre garantie d'une augmentation de tribut[2]. En 717, le danger se déclara plus sérieux. Les Khâti n'avaient pas oublié l'époque où ils étaient les amis de l'Ourartou, et où leur roi Pisiris avait tiré l'épée en faveur de Shardouris contre Tiglatphalasar III, d'accord avec Matilou d'Agousi[3]. Il intrigua auprès du seigneur des Moushki, Mitâ, et il se proclama indépendant, mais le châtiment vint prompt et complet. Il succomba avant que son complice l'eût secouru; il alla rejoindre en prison Kiakkou et ses partisans, puis les cantons qu'il avait gouvernés furent incorporés au domaine d'Assour, et Carchémis devint la résidence d'un préfet qu'on rangea parmi les *limmou* appelés à prêter leur nom



PRISE D'UN CHÂTEAU DES ZIKARTOU[4].

1. *Annales de Sargons*, l. 32-42, cf. Oppert, *the Annals of Sargon*, dans les *Records of the Past*, 1st ser., t. VII, p. 29-30, Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t, I, p. 8-9; *Inscription des Fastes*, l. 48, cf. Oppert, *Great Inscription in the palace of Khorsabad*, dans les *Records of the Past*, 1st ser., t. IX, p. 7, Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 106-107.

2. *Annales de Sargons*, l. 42-45, cf. Oppert, *the Annals of Sargon*, dans les *Records of the Past*, 1st ser., t. VII, p. 30, Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 8-11; *Inscription des Fastes*, l. 28-29, cf. Oppert, *Great Inscription in the Palace of Khorsabad*, dans les *Records of the Past*, 1st ser., t. IX, p. 5-6, Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 102-103. Le nom d'Atouna est une variante de celui de Toun, qu'on trouve dans les inscriptions de Tiglatphalasar III (*Tablette de Nimroud, recto*, l. 59), et Toun rappelle le nom de la vieille ville de Tyane (Lenormant, *les Origines de l'Histoire*, t. III, p. 212-213, 238), ou celui de Tynna-Tunna, près de Tyane, dans le Taurus (Ramsay, *the Historical Geography of Asia-Minor*, p. 68, 310-311). Shinoukhta, voisine de Toun-Atouna, devait être la capitale d'un district situé sur le Karmalas ou sur le Saros, aux confins de la Cilicie et de la Kataonie; cf. Delattre, *l'Asie Occidentale dans les Inscriptions Assyriennes*, p. 68.

3. Cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. III, p. 120-121, 145-149, de cette *Histoire*.

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le fac-similé de Flandin, publié dans* Botta, *le Monument de Ninive*, t. II, pl. 89.

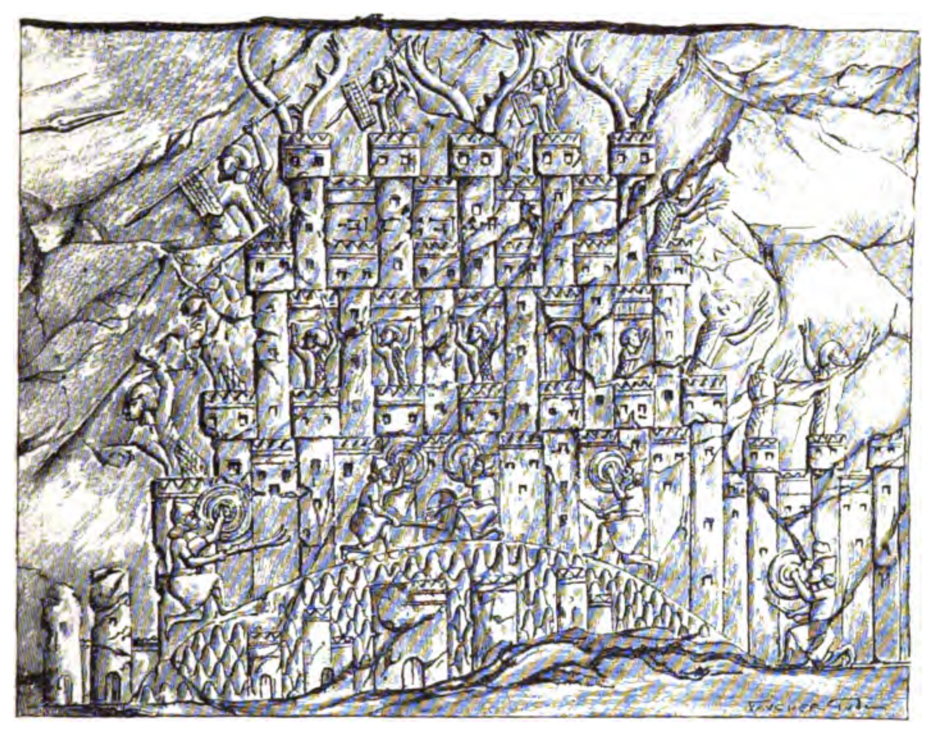
aux années. La chute de Pisiris laissa les contemporains indifférents. Tant de hautes destinées s'étaient écroulées sous leurs yeux, celles de l'Élam, celles de l'Ourartou, celles de l'Égypte, que le malheur d'un personnage aussi mince ne fut pour eux qu'un incident d'intérêt médiocre. C'était pourtant l'une des épaves les plus glorieuses de l'ancien monde qui sombrait avec lui. Les Khâti avaient commandé plus d'un siècle à l'Asie antérieure et déconcerté la fortune de Thèbes; écrasés par les peuples de la Mer, cernés et rongés de toutes parts par le flot montant de l'invasion araméenne, ils avaient disputé le terrain pied à pied aux généraux de l'Assyrie, et l'on pouvait connaître l'espace qu'ils avaient couvert aux lais de monuments ou d'inscriptions qu'ils avaient abandonnés çà et là en Cilicie, en Lycaonie, en Cappadoce, dans la Syrie du Nord, jusque dans les bassins de l'Oronte et du Litany. Tout autour d'eux semblait imbu si profondément de leur esprit et si plein de leur souvenir, qu'on eût été tenté de croire en leur vitalité malgré leur échec, et de leur pronostiquer un avenir aussi long que leur passé l'avait été. L'événement prouva qu'ils n'étaient plus qu'une forme vide, sans ressort et sans âme : sitôt que Sargon eut culbuté leur dernier prince d'un revers de main, leurs clans se fondirent dans la masse des Araméens et leur nom même s'effaça bientôt de l'histoire[1].

Jusqu'alors Rousas ne s'était pas mêlé directement à ces querelles entre suzerain et vassaux : s'il avait lancé les autres en avant, il avait évité de s'engager lui-même, et il attendait pour démasquer ses intentions que les Mannaî se décidassent à faire cause commune avec lui. Mitâtti avait travaillé activement à les débaucher depuis l'échauffourée de 719, mais ses intrigues avaient toujours échoué contre la fidélité inébranlable d'Irânzou, puis d'Azâ, qui avait succédé à Irânzou vers 718. Il fut plus heureux au début de 716 : les Mannaî, séduits enfin par ses promesses et par celles de Rousas, se rassemblèrent sur le mont Ouaoush, massacrèrent leur roi, laissèrent son cadavre sans sépulture et se rangèrent sous les ordres de Bagadatti, régent de l'Oumildîsh[2]. Sargon se précipita, s'empara de Bagadatti, l'écorcha vif sur ce mont Ouaoush qui avait été témoin du meurtre d'Azâ, puis il y exposa le tas de chairs sanglantes pour que le peuple comprît quel sort il réservait à ses ennemis. Mais, si expéditif qu'il eût été, son action s'était encore fait sentir trop tard, et le supplice du chef, loin de décourager les sujets, les avait confirmés dans leur rébellion. Ils

1. *Annales de Sargon*, l. 46-50, cf. Oppert, *the Annals of Sargon*, dans les *Records of the Past*, 1st ser., t. VII, p. 30-31, Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 10-11.

2. Sur le Mildîsh-Oumildîsh, et sur le site probable que ce pays occupait, cf. ce qui est dit plus haut, au t. II, p. 645, note 1, de cette *Histoire*.

avaient installé sur le trône Oullousounou, le frère d'Azâ, et ce prince avait contracté immédiatement une alliance avec Rousas, avec Mitâtti, avec les gens d'Andia; son exemple avait entraîné bientôt d'autres chefs orientaux, Assourlî de Karallou, Itti d'Allabria[1], puis, l'ébranlement se propageant de proche en proche, la plupart des cantons rançonnés jadis par Tiglatphalasar avaient couru aux armes, le Niksama, le Bîtsagbati, le Bîtkhirmâmi, le Kilambâti, l'Arman-



PRISE DE LA CITÉ DE KISHÎSIM PAR LES ASSYRIENS[2].

gou, même le cercle de Kharkhar et l'Ellipi avec Dalta son souverain. L'insurrection générale que Sargon redoutait, que Rousas fomentait depuis cinq années, avait donc fini par éclater malgré tous les efforts du gouvernement assyrien, et la frontière entière était en feu des confins de l'Élam à ceux des Moushkou. Sargon avisa au plus pressé : il fondit sur les campagnes des Mannaî et il les dévasta, « comme aurait pu le faire un vol de sauterelles », il brûla Izirtou la capitale, démantela les citadelles de Zibia et d'Armaîd, se

1. Cf. ce qui est dit de l'Allabria et de sa situation, plus haut, au t. III, p. 99, note 4, de cette *Histoire*.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le fac-similé de Flandin publié dans* Botta, *le Monument de Ninive*, t. I, pl. 68 et 69. Les lignes simulant un bois de cerf, qui dominent trois des tours à l'étage supérieur, sont des gerbes de flamme, comme l'indique la couleur rouge dont elles étaient revêtues encore au moment de la découverte du bas-relief.

saisit d'Oullousounou, et, au lieu de le condamner à mort, il lui rendit la liberté et la couronne sous la condition habituelle du tribut. Cet acte de clémence après les sévices impitoyables du début produisit instantanément les bons effets qu'il en espérait : les Mannaî désarmèrent, lui jurèrent obéissance, et leur défection coupa les forces des coalisés en deux. Il ne leur accorda pas le loisir de se remettre de l'émoi où ses premières victoires les avaient plongés, mais il se rabattit vers le Sud et il les écrasa l'un après l'autre, d'abord l'Andia où il ramassa 4200 prisonniers avec leurs troupeaux, puis le Zikartou dont le roi Mitàtti se sauva dans la montagne et se déroba ainsi au bourreau. Assourlì de Karalla fut écorché vif, comme Bagadatti l'avait été. Itti d'Allabria partit avec une moitié de son peuple et fut relégué à Hamath. Les villes du Niksama et du Shourgadia furent annexées à la province de Parsouash. La ville de Kishisim fut brûlée et son roi Belsharouzour emmené à Ninive avec les trésors de son palais. Kharkhar succomba après un siège assez court et reçut avec une population nouvelle le nom de Kar-Sharroukîn; Dalta rentra en faveur et garda son domaine entier[1]. Jamais danger si grand n'avait été si habilement conjuré ni si vaillamment. Ce n'était pas sans raison que Sargon, au lieu de s'attaquer à Rousas, le plus opiniâtre de ses adversaires, s'était tourné contre les Mèdes, après sa victoire sur les Mannaî. L'Ellipi, le Parsouash, le Kharkhar, une moitié des contrées en insurrection touchaient l'Élam ou entretenaient avec lui des relations fréquentes; que serait-il arrivé si elles l'avaient attiré dans leur parti, et si ses armées, combinées avec celles de Mérodachbaladan, avaient débouché à l'improviste sur les derrières des Assyriens par le Tigre et par la Tournât? Au cas où l'Élam aurait conçu quelque velléité de descendre dans la mêlée, la promptitude avec laquelle Sargon rétablit l'ordre lui donna à réfléchir et le décida à respecter la neutralité. L'année inaugurée si mal se terminait donc par un succès, et pourtant la situation demeurait précaire. L'agitation, enrayée à l'Est et au Nord-Est en 716, gagna le Nord-Ouest en 715, et se répandit même jusqu'aux limites de la Syrie méridionale. Rousas avait employé son hiver à négocier sous main avec les Mannaî, et il avait corrompu un de leurs chefs principaux, un certain Dayaoukkou dont le nom paraît être identique à celui que les Grecs transcrivaient Déiokès[2]. Dès que le printemps

1. *Annales de Sargon*, l. 52-74; cf. Oppert, *the Annals of Sargon*, dans les *Records of the Past*, 1re ser., t. VII, p. 31-32, Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 10-17. Les événements sont confondus avec ceux des campagnes suivantes dans l'*Inscription des Fastes*, l. 36-42, 44-45, 49-56, 58-66 (cf. Oppert, *the Great Inscription in the Palace of Khorsabad*, t. IX, p. 6-9, Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 104-111), ainsi que dans les autres documents contemporains.

2. L'identité du nom de Dayaoukkou avec celui de Déiokès a été reconnue dès le début par

fut revenu, il pénétra chez Oullousounou, et il y occupa vingt-deux forteresses que Dayaoukkou lui livra probablement[1]; dans le même temps, Mitâ de Moushki envahissait la Cilicie, et les clans arabes du désert Iduméen, les Thamoudites, les Ibadites, les Marsimanou, les Khayapâ, s'enhardissaient jusqu'à marauder en terre assyrienne[2]. C'étaient donc trois guerres à la fois sur trois théâtres différents, au milieu de populations hésitantes et que la terreur seule enfermait dans le devoir : la moindre imprudence ou le moindre échec risquait de les déchaîner contre leur maître.

Sargon fit face sur tous les points. Comme l'année d'avant, il se réserva pour lui-même le poste où le péril était le plus grave, et il dirigea les opérations contre les Mannai[3]. Il força l'une après l'autre les vingt-deux forteresses que Rousas avait volées à Oullousounou, il mit la main sur Dayaoukkou et il l'exila en Hamath avec sa famille. Cette marque de vigueur détermina l'Ianzou[4] de Naîri à le bien accueillir dans sa résidence de Khouboushkia et à lui donner des chevaux, des bœufs, du menu bétail en signe d'hommage, après quoi il obliqua vers l'Andia et fit le roi Tilousinas prisonnier. Le Mannaî pacifié par ce dernier exploit, il restitua les vingt-deux villes à Oullousounou, et, s'arrêtant quelques jours dans Izirtou, il y érigea une de ses statues, selon l'usage, afin d'afficher à tous les yeux la suprématie d'Assour, puis il redescendit de nouveau vers le Sud-Est. La province de Kharkhar, organisée depuis quelques mois à peine, était déjà en révolte ouverte, et le canton de Kar-Sharroukîn y restait seul fidèle à son gouverneur : il la reconquit tout entière, ville après ville, Kishislou, Kindâou, Bît-Bagaia, Zaria, il imposa à ces quatre citadelles des noms nouveaux, Kar-Nabou, Kar-Sin, Kar-Rammânou, Kar-Ishtar, et il augmenta les fortifications de Kar-Sharroukîn. Les Mèdes lui cédèrent une fois encore, et vingt-deux de leurs chefs vinrent prêter le serment de fidélité à ses genoux[5]; deux ou trois districts qui s'obstinaient à refuser la paix furent

G. Smith, *Assyrian History* (dans la *Zeitschrift*, 1869, p. 98); elle est admise depuis lors par tous les historiens. J'aurai l'occasion de revenir sur le personnage au début du chapitre IV de cette *Histoire*.

1. *Annales de Sargon*, l. 75-76; cf. Oppert, *the Annals of Sargon*, dans les *Records of the Past*, 1st ser., t. VII, p. 32-33, Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 14-15.

2. *Annales de Sargon*, l. 92-95; cf. Oppert, *the Annals of Sargon*, dans les *Records of the Past*, 1st ser., t. VII, p. 34, Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 20-21.

3. Tiele a remarqué le premier que ces mouvements de peuples se sont produits simultanément sur les frontières occidentales et sur la frontière orientale; Sargon n'a dû conduire en personne que la plus importante des armées, celle qui opéra contre Rousas, les Mannaî et les Mèdes (*Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 264). Winckler se demande même si l'expédition contre Rousas ne fut point menée parallèlement à la campagne contre les Mèdes (*die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. XIV-XV).

4. Le texte de Sargon semble donner ce mot comme étant le nom réel du roi. Delitzsch a montré que c'est le titre même des rois dans les dialectes locaux (*die Sprache der Kossäer*, p. 25, 29-38); cf. ce qui est dit à ce sujet, plus haut, au t. II, p. 114, de cette *Histoire*.

5. C'est le nombre qu'on lit dans les *Annales*, l. 89; les *Fastes*, l. 66-67, donnent 34 au lieu de 22.

pillés au Bît-Khambân, et les habitants de Kimirra dépêchés en captivité[1]. La campagne de l'Est finissait donc aussi heureusement que possible, et la fortune n'avait pas moins favorisé les armes assyriennes aux autres endroits menacés. Mitâ, après avoir poussé une pointe jusqu'à la Méditerranée, avait été refoulé dans ses montagnes par le préfet du Qouî, et les Bédouins du Midi avaient essuyé un échec sanglant. C'étaient de vrais barbares, qui ne savaient ni écrire, ni lire, et que nul étranger n'avait domptés jusqu'alors : on colonisa leurs débris dans Samarie, où des Hamathéens les avaient précédés, où des Babyloniens les rejoignirent bientôt[2]. L'effet fut plus considérable que le peu d'importance de l'événement ne le faisait prévoir : aussi bien la plupart des États voisins y virent-ils un prétexte commode pour féliciter Sargon des victoires qu'il achevait de remporter sur des ennemis plus sérieux. Shamshié, cette reine des Arabes qui avait guerroyé jadis contre Tiglatphalasar[4], lui envoya des cadeaux, et Itamar le Sabéen, et les sheikhs du désert, et les rois de la côte, et Pharaon lui-même[5]. Bocchoris venait de périr après sept années d'un règne agité[6]. Ce qu'il fut vraiment, on l'ignore, mais comme il laissa une trace profonde dans la mémoire du peuple, on doit penser qu'il témoigna à l'occasion de l'adresse et



LA VILLE DE BÎT-BAGAÎA INCENDIÉE PAR LES ASSYRIENS[3].

1. *Annales de Sargon*, l. 76-90; cf. Oppert, *the Annals of Sargon*, dans les *Records of the Past*, 1re ser., t. VIII, p. 33-34, Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 16-19. Le texte des *Annales* est endommagé, mais on peut en restituer le sens d'après celui des *Fastes*, l. 44-45, 52-54, 63-67.

2. *Annales de Sargon*, l. 92-97, 99-100; cf. Oppert, *the Annals of Sargon*, dans les *Records of the Past*, 1re ser., t. VII, p. 34, Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 20-21. Pour la colonisation de Samarie, cf. Winckler, *Alttestamentliche Untersuchungen*, p. 97-107.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le fac-similé de Flandin publié dans* Botta, *le Monument de Ninive*, t. I, pl. 76. Les gerbes de flamme qui jaillissent des tours étaient encore peintes en rouge et en jaune au moment de la découverte du bas-relief.

4. Voir ce qui est à ce sujet plus haut, au t. III, p. 188-189, de cette *Histoire*.

5. *Annales de Sargon*, l. 97-99; cf. Oppert, *the Annals of Sargon*, dans les *Records of the Past*, 1re ser., t. VII, p. 34, Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 20-21.

6. Cf. ce qui est dit de la durée de son règne plus haut, au t. III, p. 233, note 4, de cette

de l'énergie. Quantité de légendes circulèrent bientôt sur son compte, où le merveilleux dominait. Il était, affirmaient-elles, débile de corps et de mine basse[1], mais il rachetait ces défauts par la finesse de son esprit et par la maturité de son jugement. On lui concédait le mérite d'avoir été simple dans son genre de vie[2], et l'on renommait en lui un des six grands législateurs que l'Égypte avait possédés. On lui attribuait un règlement sur les dettes et sur le taux de l'intérêt[3]; on vantait aussi l'intégrité de ses sentences et on l'expliquait par une sorte d'inspiration divine : Isis l'avait gratifié d'un serpent qui, s'entortillant autour de sa tête lorsqu'il siégeait en cour de justice, l'abritait de son



LE ROI BOCCHORIS DÉCIDANT ENTRE DEUX FEMMES QUI SE DISPUTENT UN ENFANT[4].

ombre et l'avertissait de ne pas oublier un seul instant les préceptes inflexibles de l'équité et de la vérité[5]. Un recueil des arrêts qu'il aurait prononcés dans des causes célèbres existait à l'époque gréco-romaine, et l'on en cite un tout au long : il avait très spirituellement condamné une courtisane à toucher l'ombre d'une bourse en paiement pour l'ombre des faveurs qu'elle avait accordées en songe à son amant[6]. Un poète alexandrin, Pancratès, avait versifié

Histoire. Les deux dynasties Tanite et Saite se rétablissent comme il suit jusqu'à nouvel ordre :

XXIII[e] dynastie Tanite.		XXIV[e] dynastie Saite.	
I. Samarouri Patisibastît	Pétoubastis	I. Ouahkari Boukounirînif	Bocchoris
II. Âkhpirri Sotpounamonou Osorkon Mariamonou	Osorkon III		
III. Psamouti	Psammouthis		

Ni Tafnakhti ni les rois locaux mentionnés sur la stèle de Piônkhi n'étaient compris dans le comput officiel; il n'y a donc aucun motif de les ioindre à cette liste.

1. Diodore de Sicile, I, 65, 94.
2. Alexis, *Fragm. 3*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. IV, p. 299.
3. Diodore de Sicile, I, 79, 94.
4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la planche publiée dans les Rendiconti della R. Accademia dei Lincei*, Ser. V, t. VI.
5. Plutarque, *De la fausse honte*, § 3; le serpent n'est que l'uræus attachée à la coiffure du roi, et que les Égyptiens se représentaient animée.
6. Clément d'Alexandrie, *Stromates*, IV, 18. L'existence de ce recueil a été indiquée par Lumbroso, dans les *Atti dell'Accademia dei Lincei*, ser. III, t. XI, p. 203 sqq., et dans l'*Archivio per lo Studio delle tradizioni popolari*, t. II, p. 569 sqq.

cette jurisprudence[1], et les artistes de l'époque impériale en tiraient des motifs de décoration murale : ils y peignaient le prince décidant entre deux mères qui se disputaient un enfant, entre deux mendiants qui prétendaient à la propriété d'un même manteau, entre trois hommes qui réclamaient chacun pour soi une besace gonflée de provisions[2]. Une tradition moins favorable le représentait comme un souverain avare et impie[3] : il aurait eu un jour la fantaisie sacrilège de lâcher un taureau ordinaire contre le Mnévis adoré dans Héliopolis, et de faire jouter les deux animaux[4]. Les dieux, irrités sans doute de ses crimes, auraient suscité un agneau à huit pieds, dont la langue, déliée soudain, avait prédit aux deux Égyptes les hontes de la domination étrangère[5]. Les monuments qui nous sont parvenus de son règne ne nous apprennent rien de ses actions; on devine seulement qu'après la défaite de ses généraux à Raphia, les mêmes discordes qui avaient ruiné les dynasties précédentes sévirent violemment autour de lui. De fait, s'il réussit à conserver sa couronne pendant quelques années, il le dut bien plus à l'affaiblissement momentané des Éthiopiens qu'à sa propre force : sitôt qu'un prince entreprenant parut au Barkal et lui demanda compte de son usurpation, son pouvoir croula. Kashto étant mort vers 716[7], son fils Shabakou, le Sabacon des Grecs, hérita le trône, et sa fille Amenertas le sacerdoce et la principauté de Thèbes, de par le droit qu'elle dérivait de sa mère Shapenouapit[8]. Sabacon était un prince avisé et



SABACON[6].

1. Pancratès vivait au temps d'Adrien (Athénée, *Deipnosophistæ*, p. 677 *e*), et Athénée, qui nous a conservé son souvenir, cite le premier livre de sa Bocchorréide (p. 478 *a*).

2. Des restes considérables de ce cycle décoratif ont été retrouvés, à Pompéi et à Rome, dans une série de fresques, où Lumbroso (dans les *Atti dell' Accademia dei Lincei*, ser. III, t. XI, p. 303 sqq., cf. *Archivio per lo Studio delle tradizioni popolari*, t. II, 1883, p. 569 sqq.) et E. Lœwy (*Aneddoti Giudizari dipinti in un Fregio antico*, dans les *Rendiconti della R. Accademia dei Lincei*, Ser. V, t. VI, p. 27-45, pl. I-II) reconnaissent les traits de la légende de Bocchoris; la dispute entre les deux mères rappelle le fameux jugement de Salomon (*I Rois, III, 16-28*).

3. Diodore de Sicile, I, 65, 94.

4. Élien, *Hist. Animal.*, XI, 11.

5. Cette légende, conservée par Manéthon et par Élien (*Hist. animal.*, XII, 3), nous est connue également par les fragments d'un papyrus démotique de Vienne, découvert et publié par Krall (*Vom König Bokchoris, nach einem demotischen Papyrus der Sammlung Erzherzog Rainer*, Innsbruck, 1898), et qui contenait la prophétie de l'agneau.

6. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* Lepsius, *Denkmäler*, III, 301, n° 79; cf. Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. 12, n° 47.

7. La date de l'avènement de Sabacon est fixée ici en 716-715, parce que j'admets la version des listes de Manéthon qui prête douze années au règne de ce prince; une inscription de Hammamât mentionne en effet son an XII (Lepsius, *Denkm.*, V, 1 *e*).

8. Sur la parenté de Sabacon, de Kashto et d'Amenertas, préjugée par E. de Rougé, *Étude sur quelques monuments du règne de Tahraka* (dans les *Mélanges d'Archéologie Égyptienne*, t. I,

actif, à qui la présence d'un Pharaon rival dans les portions du pays que Piônkhi avait conquises ne pouvait convenir aucunement. Il partit en guerre, et il fut appuyé sans doute dans son aventure par tous ceux des roitelets locaux et des grands feudataires qui jalousaient la fortune inouïe du Saite; il le battit, le fit prisonnier. Tafnakhti avait reconnu jadis la suzeraineté éthiopienne, et Bocchoris lui-même avait peut-être imploré l'investiture du roi de Napata, lorsqu'il avait succédé à son père : Sabacon le traita en rebelle et le brûla ou l'écorcha vif (715)[1]. La lutte s'achevait à peine, quand le bruit des victoires de Sargon se répandit en Égypte. On comprend que le nouveau prince, encore mal assis sur son trône, ait désiré se concilier l'amitié d'un voisin aussi heureux en batailles, et qu'il ait cherché le premier prétexte valable de le complimenter. L'Assyrien de son côté agréa cette démarche avec autant de satisfaction que d'orgueil : il y trouvait la garantie que les intrigues égyptiennes cesseraient à Tyr ou à Jérusalem, et il put se consacrer à ses projets contre Rousas sans être distrait par la crainte de voir les Éthiopiens l'assaillir à l'improviste et bouleverser la Syrie sur ses derrières.

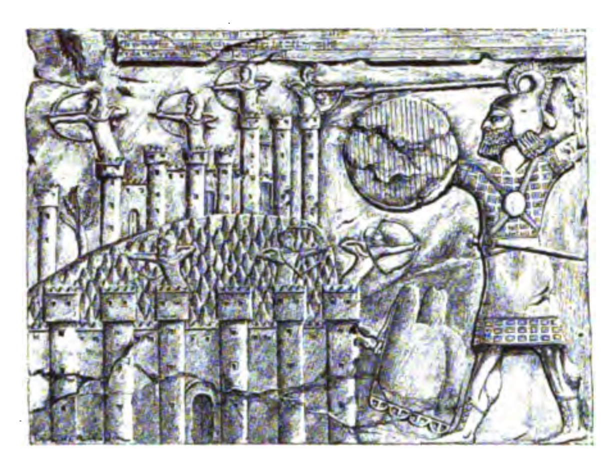
Il profita de ces circonstances pour porter les derniers coups à l'Ourartou. Il commença au printemps de 714 par recueillir chez les Mannaî le tribut d'Oullousounou, de Daltâ et des chefs mèdes, puis il pénétra chez les Zikartou, leur rasa trois forts et vingt-quatre villages, brûla Parda leur capitale. Mitatti évita la servitude, mais ce fut au prix de sa puissance; proscrit, déserté des siens, errant par les halliers, s'il ne s'humilia jamais devant son vainqueur, il ne l'inquiéta plus et il disparut de l'histoire. Ce résultat une fois atteint, Sargon se replia vers le Nord-Ouest, et, saisissant enfin Rousas corps à corps, il ne le lâcha plus qu'il ne l'eût étouffé. Il l'accula dans les gorges de l'Ouaoush, lui tua beaucoup de monde, lui rafla ainsi qu'en un filet sa garde entière, cette garde à cheval qui se composait de deux cents hommes alliés par le sang à la famille royale : Rousas abandonna son char, et, comme son père Shardouris le soir du désastre de Kishtân, il sauta sur une cavale, puis il s'enfuit honteusement dans la montagne[2]. Ses villes, affolées de terreur, ouvrirent leurs portes à la première sommation; Sargon incendia celles qu'il savait ne pas pouvoir conser-

p. 87-88), cf. ce que dit Maspero, les *Momies royales de Déir-el-Bahari*, dans les *Mémoires de la Mission Française*, t. I, p. 752-753.

1. Il aurait été brûlé vif d'après Manéthon (Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 593); la tradition d'après laquelle il aurait été écorché vif se trouve dans Jean d'Antioche (Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. IV, p. 540).

2. Cf., sur ce trait de la cavale et sur l'idée de honte qu'on y attachait dans l'antiquité, ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 146, de cette *Histoire*.

ver, octroya le canton de l'Ouaoush à son vassal Oullousounou pour le récompenser de sa loyauté, après quoi il monta se reposer au Naïri et il s'y ravitailla aux frais de l'Ianzou dans Khouboushkia[1]. Il avait espéré sans doute que le dernier des amis de Rousas qui n'eût pas faibli encore, Ourzana de Mouzazîr, userait du répit qu'il lui accordait sans en avoir l'air et se rangerait à composition, mais, comme l'appel à sa clémence se faisait attendre par trop, il se résolut soudain à l'agression. Le Mouzazîr, retranché derrière ses montagnes, n'était accessible aux armées que par un ou deux chemins hasardeux : Ourzana les avait barricadés, et il s'estimait en mesure d'y défier tous les efforts des Assyriens. Sargon, aussi convaincu de l'inutilité d'une attaque de front que l'était son rival, tenta un coup de surprise. Il emmena avec lui ses chars et mille cavaliers d'élite, puis, quittant la route frayée, il franchit les quatre ou cinq chaînes qui le séparaient de Mouzazir, le Shiak, l'Ardinshî, l'Oulaïaou, l'Allouria, et il dévala sur la ville à l'improviste. Ourzana s'échappa après une résistance acharnée, mais la place fut emportée d'assaut et mise à sac, le palais détruit, le temple renversé, les statues des dieux Khaldia et Bagbartou arrachées du sanctuaire[3]. Toute la famille royale partit en esclavage, et avec elle ce qui survivait de la population, 20170 individus, 690 mulets, 920 bœufs, 100225 moutons et des richesses incalculables, de l'or, de l'argent, du bronze, du fer, des pierres et des étoffes précieuses; le mobilier d'Ourzana et son sceau même furent déposés au trésor de Ninive. Le désastre de Mouzazîr acheva l'Ourartou; ce qui se passa autour de Rousas et si les barons refusèrent de lui obéir plus longtemps, nul ne le sait, mais bientôt il se trouva presque seul, sans amis, sans soldats, sans abri, réduit à choisir entre la mort ou la dégradation d'un recours à la merci du vainqueur. Il se poignarda lui-même



PRISE D'UNE VILLE D'OURARTOU PAR LES ASSYRIENS[2].

1. Sur ce personnage, et sur la valeur du titre qu'il portait, cf. ce qui est dit plus haut, au t. II, p. 114, et au t. III, p. 243, note 4, de cette *Histoire*.
2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le dessin de* Botta, *le Monument de Ninive*, t. II, pl. 90.
3. Voir plus haut, au t. III, p. 59, de cette *Histoire*, le pillage du temple de Mouzazîr.

plutôt que de se rendre, et Sargon, trop heureux d'être débarrassé de cet adversaire redoutable, arrêta sa marche[1]. Argishtis II succéda à ce qui subsistait de la royauté paternelle[2], et, préoccupé avant tout de procurer le repos à ses sujets, il ne désarma pas, mais il suspendit les hostilités. De même que sous Tiglatphalasar III, il n'y eut alors ni soumission de l'Ourartou, ni instrument formel entre les deux belligérants pour régler officiellement les conditions de cette trêve momentanée. Chacun se cantonna sur le terrain qu'il possédait : Sargon garda les villes frontières qu'il avait acquises les années précédentes et annexées aux provinces limitrophes, la suzeraineté sur le Mouzazîr, sur les Mannaî, sur tous les États mèdes mêlés à la lutte; Argishtis se consolida dans les régions voisines des sources de l'Euphrate et du lac de Van, dans le Biainas, dans l'Étiaous, dans les plaines de l'Araxe. Les dommages matériels qu'il avait subis, si considérables qu'on les suppose, n'étaient pas irréparables, et de fait, ils se réparèrent assez vite, mais la confiance du peuple en lui-même et en ses chefs était morte. La défaite de Shardouris, survenant après une période de victoires profitables, avait pu lui sembler un de ces accidents sans conséquence, comme il s'en produit à chaque instant dans l'existence des nations les plus vigoureuses : celle de Rousas lui démontra qu'à vouloir effacer ensuite son premier échec il n'avait fait que l'aggraver, et la conviction s'implanta chez ses princes qu'ils n'étaient pas de taille à disputer aux Assyriens la suprématie sur l'Asie Antérieure. Ils renoncèrent donc, plutôt par instinct que par conseil, à l'espoir de s'agrandir vers le Sud, et, s'ils descendirent parfois aux plaines mésopotamiennes, ce fut pour y ramasser du butin, non pour y gagner du territoire : qui essaya de réprimer leurs incursions ou de les inquiéter dans leurs mon-



LE SCEAU D'OURZANA, ROI DE MOUZAZÎR[3].

1. *Annales de Sargon*, l. 101-139; cf. OPPERT, *the Annals of Sargon*, dans les *Records of the Past*, 1st ser., t. VII, p. 34-37, WINCKLER, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 20-27. Les lacunes du texte des *Annales* peuvent être comblées en partie au moyen des *Fastes*, l. 45-47, 72-78; pour la suite des événements, cf. TIELE, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 265-266.

2. Aucun texte ne dit positivement qu'Argishtis II succéda à son père sans interruption; mais, on le trouve mentionné comme étant le roi de l'Ourartou dès 708 (*Fastes*, l. 113; cf. ce qui est dit au t. III, p. 257-258, de cette *Histoire*), et l'on en a conclu que tel était le cas, non sans quelque raison. Les inscriptions vanniques ne nous ont pas rendu encore le nom de ce souverain.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une empreinte du sceau original, conservé à La Haye*; cf. J. MÉNANT, *Catalogue des Cylindres Orientaux du Cabinet Royal des Médailles de La Haye*, pl. VII, n° 32, LAJARD, *Introduction à l'Étude du Culte de Mithra*, pl. LXI, n° 9.

tagnes, ils lui tinrent tête avec la même opiniâtreté que jadis, et ils surent sauvegarder leur indépendance contre lui. Les Cimmériens, d'ailleurs, et les Scythes étaient là sur leurs derrières qui les harcelaient journellement. Ils n'eurent plus d'attention que pour ce danger nouveau et ils cessèrent désormais de jouer aucun rôle dans l'histoire générale : le même siècle qui avait vu s'élever et croître leur puissance fut témoin de son effondrement sous les coups de l'Assyrien.



PRISE D'UNE VILLE MÈDE PAR LES ASSYRIENS[1].

Pendant les derniers mois de 714, les tribus dont le royaume de Karalla avait été composé jadis s'étaient mutinées contre la tyrannie de leur gouverneur, et elles avaient invité à les régir Amitashshi, le frère de leur ancien seigneur Assourlî. Sargon les assaillit au printemps de 713, dissipa leurs milices, les rançonna, puis, après avoir exigé une fois de plus l'hommage du Bît-Dayaoukkou[2], de l'Ellipi, de l'Allabria, il organisa une battue jusque vers la lisière du désert iranien, aux maigres steppes des Arabes orientaux[3] et au canton de Nagira qui appartenait aux Manda puissants[4]. Tandis qu'il ramenait

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le fac-similé de Flandin, publié par* Botta, *le Monument de Ninive*, t. II, pl. 93. Cette ville s'appelait ce semble Amkarou, et son nom ne figure, à ma connaissance, dans aucun des récits de campagnes que nous possédons : elle paraît avoir été située dans le Karalla ou chez les Mèdes.

2. Dès le début, on a confondu le Dayaoukkou qui donna son nom à cette province, et celui qui fut mêlé aux affaires d'Oullousounou (cf. ce qui est dit de lui plus haut, t. III, p. 242-243, de cette *Histoire*), puis relégué dans Hamath par Sargon (Fr. Lenormant, *Lettres Assyriologiques*, t. I, p. 56 sqq. Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 263, note 3, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 714, E. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 456, 555). L'identité des deux personnages fut contestée par G. Rawlinson (*the Five Great Monarchies*, 2e édit., t. II, p. 383, note 7) et par Sayce (E. Bunsen, *Biblische Gleichzeitigkeiten*, p. 142 sqq.); aujourd'hui bon nombre d'historiens admettent qu'ils sont différents l'un de l'autre (Delattre, *le Peuple et l'Empire des Mèdes*, p. 146, note 1, Winckler, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 117-118). Le Bît-Dayaoukkou est évidemment le district d'Ecbatane, comme Oppert (*le Peuple et la Langue des Mèdes*, p. 20) l'a dit le premier; cf. Winckler, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 118.

3. Les Arabes orientaux dont il est question ici sont des Nomades, habitant la lisière du Grand désert situé au Sud-Est de la Médie (Delattre, *le Peuple et l'Empire des Mèdes*, p. 106), ou les steppes du Nord de l'Iran (Winckler, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 112). Ce sont eux qu'on trouve mentionnés dans un passage d'Appien (*Syriaca*, § 55) à côté des Parthes, des Bactriens et des Tapyres, comme ayant obéi à Séleucus.

4. Les Manda puissants, qui campent dans la montagne et le désert (*Annales*, l. 162-163), et qui

ainsi la paix dans ses domaines de Médie, un de ses lieutenants s'en allait au delà de l'Euphrate châtier enfin la mauvaise conduite des Tabal. Ils avaient figuré, vers 740, parmi les peuples qui s'inclinaient devant la suprématie de l'Ourartou, et leur chef Ouassarmi était l'allié ou le vassal de Shardouris. Épargné dédaigneusement après la prise d'Arpad, il n'avait pu se résigner à sa servitude assyrienne et il avait rompu avec elle mal à propos en 731 ; il avait été accablé, contraint de se rendre, et Tiglatphalasar lui avait substitué un homme de naissance obscure, Khoulli, dont la fidélité avait persisté sans défaillance sous Salmanasar V et durant les premières années de Sargon[1]. Le fils de Khoulli, Ambaridis[2], époux d'une princesse ninivite[3] et agrandi par son mariage d'une portion notable de la Cilicie, n'avait pas su fermer l'oreille aux séductions de Rousas; il avait brisé les liens qui l'attachaient à la dynastie, mais il n'avait pas été inquiété tant que l'Ourartou et le Mouzazir restaient inébranlés, car sa position à l'extrémité occidentale de l'empire l'empêchait d'exercer la moindre influence sur l'issue de la lutte, et l'on n'ignorait point que, le jour où Rousas serait tombé, on aurait facilement raison de son impertinence. Il fut en effet saisi, interné aux bords du Tigre, et son fief héréditaire de Bît-Bouroutash annexé à la Cilicie sous l'autorité d'un Assyrien[4]. L'année d'après fut signalée par une exécution du même genre à laquelle Sargon daigna, ce semble, présider en personne. Le roi de Miliddou, Tarkhounazi, non seulement avait profité des désordres causés par la guerre arménienne pour regimber contre son maître, mais il avait assailli Gounzinânou qui possédait le canton voisin de Kammanou[5], et il l'avait dépouillé sans vergogne. Sargon le vainquit en rase campagne, lui enleva sa cité de Miliddou, et le força dans Toulgarimmé, où il s'était réfugié[6]. Ici encore, la royauté disparut et céda la place à l'admi-

sont nommés après les Arabes orientaux, doivent être les peuples situés entre la Caspienne et les steppes du plateau iranien, un rameau des Scythes qui paraîtront bientôt dans l'histoire de l'Asie.

1. Cf. ce qui est dit de cet Ouassarmi plus haut, au t. III, p. 189, de cette *Histoire*.

2. C'est l'orthographe des *Annales*, l. 168, mais on trouve aussi Ambaris (*Annales*, l. 175, *Inscription des Fastes*, l. 29) et Amris (*Inscription des Fastes*, l. 31).

3. WINCKLER (*Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 365, note 3) pense reconnaître cette princesse dans la dame Akhatablsha, que Sennachérib, encore prince héritier, mentionne dans une dépêche adressée à Sargon (H. RAWLINSON, *Cun. Ins. W. As.*, t. IV, pl. 26, n° 1, f. 55-58).

4. *Annales de Sargon*, l. 168-178, cf. OPPERT, *the Annals of Sargon*, dans les *Records of the Past*, 1st ser., t. VII, p. 37-38, WINCKLER, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 28-31 ; *Inscription des Fastes*, l. 29-32, cf. OPPERT, *Great Inscription in the Palace of Khorsabad*, dans les *Records of the Past*, 1st ser., t. XI, p. 67, WINCKLER, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 102-103.

5. Le Kammanou n'est probablement pas la Khamanéné des géographes grecs (E. NORRIS, *Assyrian Dictionary*, s. v. *Kammanou*, p. 573, SCHRADER, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 153), qui est trop septentrionale par rapport à la Mélitène, mais la Comana de Cappadoce et son district (DELATTRE, *l'Asie Antérieure*, p. 65, et *Encore un mot sur la Géographie Assyrienne*, p. 31-33).

6. Toulgarimmé a été rapproché du Togarmah biblique (*Genèse*, *X*, *3*) par Halévy et par Delitzsch (*Wo lag das Paradies?* p. 246), dont les vues à ce sujet ont été adoptées par la plupart des historiens (FR. LENORMANT, *les Origines de l'Histoire*, t. II, p. 410, WINCKLER, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I;

nistration assyrienne. Le Kammanou, piqué en flèche entre l'Ourartou et le Moushki, isolait ces deux pays, rivaux à l'occasion, mais toujours ennemis de Ninive. En s'y installant, on leur interdisait de combiner leurs efforts et d'obtenir l'unité d'action qui, seule, pouvait sinon leur assurer le triomphe définitif, du moins les garantir de l'écrasement complet et leur permettre de sauver leur liberté; toutefois, l'importance de la position la rendait particulièrement périlleuse, et l'on ne réussirait à la garder qu'à la condition de la fortifier solidement. On y mura dix villes, cinq le long de la frontière d'Ourartou, trois contre les Moushki, deux au Nord, et l'on fit de tout le pays qu'elles protégeaient une province nouvelle, celle de Toulgarimmé; le district de Miliddou fut confié au prince de Koummoukh, Moutallou (710)[1]. Un incident, survenu l'année d'après, fournit prétexte à compléter l'organisation et la défense militaire de cette marche occidentale. Le Gourgoum était depuis trente ans ou plus entre les mains de Tarkhoulara; celui-ci, après avoir servi Shardouris, avait transféré son hommage à Tiglatphalasar[2] et il avait affecté dès lors une loyauté inaltérable aux souverains de l'Assyrie. Ce personnage débonnaire fut assassiné par son fils Moutallou, et Sargon, redoutant une révolte, accourut pour le venger à la tête d'une petite troupe d'élite; le meurtrier désarma sans presque avoir combattu, et le Gourgoum fut désormais régi directement par des fonctionnaires ninivites[3]. Cette affaire n'était pas terminée qu'une échauffourée se produisit dans la Syrie méridionale, qui aurait pu avoir les conséquences les plus fâcheuses si l'on n'y eût remédié avec promptitude. L'Égypte, réunie entière sous le sceptre de Sabacon, observait d'un œil jaloux les complications de la politique asiatique, et, si elle ne s'était pas estimée encore assez vigoureuse pour intervenir ouvertement avant la mort de Rousas, elle avait renoué les négociations avec les petits royaumes hébreux ou philistins. Ashdod donnait

p. XXIX, note 5, et *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 246, HOMMEL, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 715, note 1, TIELE, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 297, SCHRADER, *die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 85).

1. *Annales de Sargon*, l. 178-195, cf. OPPERT, *the Annals of Sargon*, dans les *Records of the Past*, 1st ser., t. VIII, p. 38-39, WINCKLER, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 30-33; *Inscription des Fastes*, l. 78-83, cf. OPPERT, *Great Inscription in the Palace of Khorsabad*, dans les *Records of the Past*, 1st ser., t. IX, p. 10, WINCKLER, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 112-113. Le scribe qui avait rédigé les inscriptions de la Salle XIV n'a pas compris la suite des événements, et il a cru que Sargon avait enlevé le territoire à Gounzinânou (l. 9-10; cf. WINCKLER, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 82-83); celui qui a fait graver celles du pavé des Portes est tombé dans la même erreur (IV, l. 23-27; cf. WINCKLER, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 148-149).

2. Cf. ce qui est dit de la conduite du Gourgoum et de son prince sous Tiglatphalasar III, plus haut, au t. III, p. 121, 148-149, de cette *Histoire*.

3. *Annales de Sargon*, l. 208-215, cf. OPPERT, *the Annals of Sargon*, dans les *Records of the Past*, 1st ser., t. VII, p. 39-50, WINCKLER, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 32-35; *Inscription des Fastes*, l. 83-89, cf. OPPERT, *Great Inscription of the Palace of Khorsabad*, dans les *Records of the Past*, 1st ser., t. IX, p. 12-13, WINCKLER, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 112-115.

depuis quelque temps déjà des marques de mécontentement, et l'on avait dû y remplacer le roi Azouri qui refusait l'impôt par son frère Akhimiti, mais bientôt la populace s'était insurgée; elle avait massacré Akhimiti qu'elle accusait d'être trop inféodé à l'Assyrie, et elle avait porté au trône un soldat de fortune, Yamani, peut-être un aventurier de race hellénique[1]. Aussitôt les autres cités philistines avaient sonné aux armes; Édom et Moab s'étaient troublés[2] : Isaie réussirait-il à prévenir quelque grosse imprudence en Juda? Sargon expédia le Tartan[3], et la rapidité avec laquelle cet officier acheva sa campagne empêcha le mouvement de se propager au delà de la Philistie. Il dévasta Ashdod, Gath, sa vassale, les vida de leurs dieux et de leurs habitants, et les repeupla de prisonniers asianiques, ourartiens et mèdes. Yamani essaya de se sauver en Égypte, mais le shéikh du Miloukhkha l'intercepta au passage et le livra enchaîné au vainqueur[4]. Celui-ci évita de demander compte de leur conduite à Moab, à Édom ou à Juda, soit que ses instructions fussent muettes à leur égard, soit qu'il préférât ne leur fournir par une injonction intempestive aucun prétexte d'en appeler à l'Égypte[5]. L'année était sans doute trop avancée pour qu'il songeât à marcher contre Pharaon, et d'ailleurs c'était là une de ces grosses parties que le roi seul avait le droit d'entamer. Personne ne douta pourtant que le choc ne fût imminent entre les deux empires, et Isaie s'enhardit à en prédire l'époque certaine. Il se promena sans cilice et sans chaussures

1. Le nom de ce prince, écrit d'ordinaire Yamani (*Annales de la Salle XIV*, l. 11, *Inscription des Fastes*, l. 95, 101, *Fragment de la Campagne contre Ashdod*, l. 18, 40), se lit aussi Yatnani aux *Annales*, l. 220, et cette variante, qui se retrouve dans le nom de l'île de Cypre et des Cypriotes, permet de supposer que le scribe assyrien a pris l'ethnique du personnage pour un nom propre : le nouveau roi d'Ashdod aurait été un Yamani, un Grec de Cypre (Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. xxx, note 2, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 703). Winckler ne serait pas éloigné maintenant d'y voir un Arabe, un homme de l'Yémen (*Musri, Meluhha, Ma'in*, I, p. 26, note 1).

2. Les *Annales* et les *Fastes* parlent seulement des gens d'Ashdod, que le scribe appelle des Khâti, probablement par un souvenir de la tradition locale qui plaçait des Hittites dans la Syrie du Sud (cf. t. II, p. 148, de cette *Histoire*); le fragment de G. Smith mentionne expressément, avec les Philistins, Juda, Moab, Édom et Pharaon, roi d'Égypte (l. 29-36).

3. Les récits assyriens attribuent au roi l'honneur d'avoir conduit la campagne (*Annales*, l. 222 sqq. *Fastes*, l. 97 sqq.), selon l'usage; Isaie (XX, 1) dit formellement que Sargon envoya le tartan réprimer la révolte d'Ashdod.

4. Les *Annales*, l. 225-226, affirment que Yamani fut fait prisonnier et emmené en Assyrie. Les *Fastes*, l. 101-103, plus exacts en cela, disent qu'il se sauva au Mouzri, et qu'il fut livré par le roi de Miloukhkha. Le Mouzri mentionné dans ce passage serait, d'après Winckler (*Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 27-28), le canton arabe de ce nom; la mention de Pharaon, roi de Mouzri, dans le fragment de Smith (l. 33-34), montre que, très vraisemblablement, Mouzri désigne ici l'Égypte; Winckler préfère admettre que Pirou n'est pas la transcription de Pharaon, mais le nom du prince arabe du Mouzri (*Musri, Meluhha, Ma'in*, I, p. 2-4, 14-15).

5. *Annales de Sargon*, l. 215-228, cf. Oppert, *the Annals of Sargon*, dans les *Records of the Past*, 1st ser., t. VII, p. 40, Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 36-39; *Inscription des Fastes*. l. 90-109, cf. Oppert, *Great Inscription in the Palace of Khorsabad*, dans les *Records of the Past*, 1st ser., t. IX, p. 11-12, Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 114-117. Un fragment d'Annales, découvert par G. Smith (*Assyrian History*, dans la *Zeitschrift*, 1869, p. 107), publié par Winckler (*die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 186-189), racontait la campagne en grand détail; il est malheureusement fort mutilé.

à travers les rues de Jérusalem, puis il expliqua l'étrangeté de son action par les paroles que Jahvéh lui avait dictées : « De même que mon serviteur Isaie s'en va nu et déchaux, en guise de signe et de présage pour trois ans contre l'Égypte et contre Koush, de même le roi d'Assyrie emmènera les prisonniers de l'Égypte et les captifs de Koush, jeunes et vieux, nus et déchaûx, les reins découverts à la honte de l'Égypte; et ils trembleront et ils rougiront à cause de Koush, leur espoir, et de l'Égypte, leur gloire. Et ce jour-là, l'habitant de cette côte dira : « Si c'est là où en est notre espoir, ceux auxquels nous « recourions pour être secourus, pour être protégés contre le roi d'Assyrie, « comment donc échapperions-nous nous-mêmes[1]? »

Les événements ne se développèrent pas aussi vite que le prophète l'aurait souhaité. L'Égypte semblait encore trop valide pour qu'on pût l'aborder de front avec une fraction seulement des bataillons disponibles, et, d'autre part, était-il prudent de s'engager à fond dans les lointains de l'Afrique, tant que Babylone subsistait, prête à se ruer sur le cœur même de l'Assyrie au premier bruit d'un échec réel ou supposé? Les circonstances étaient d'ailleurs propices à une guerre contre Mérodachbabaladan[2]. Ce prince, d'abord acclamé par les Babyloniens, avait perdu déjà sa popularité du début. Le caractère changeant du peuple, qui lui faisait presque toujours accueillir avec enthousiasme un maître nouveau, l'entraînait rapidement de l'amour et de l'obéissance à la haine puis à la révolte. Pour se maintenir, Mérodachbaladan s'appuya sur ses Kaldou[3], et leur rudesse barbare, si elle le garda contre la versatilité de ses sujets mieux policés, redoubla le mécontentement à Kouta, à Sippar, à Borsippa. Il y séquestra les statues des dieux, emprisonna les citoyens les plus remuants, confisqua leurs biens et les distribua parmi ses fidèles[4] : les autres cités ne bougeaient point, mais Sargon devait s'attendre à rencontrer chez elles, sinon une aide effective, des sympathies qui lui faciliteraient son œuvre de

1. *Isaie*, XX.

2. Le caractère de cette guerre n'avait pas été bien compris par les premiers assyriologues. Ils considéraient Mérodachbaladan comme un roi légitime de Babylone, et Fr. Lenormant en avait fait un *patriote chaldéen* (*les Premières Civilisations*, t. II, p. 202 sqq.), qui défendait sa patrie contre l'envahisseur. L'origine réelle de Mérodachbaladan, son rôle à Babylone, et les raisons de son impuissance ont été mises en lumière pour la première fois par Delattre, *les Chaldéens jusqu'à la formation de l'Empire de Nabuchodonosor*, 2e éd., p. 9-12, et *le Peuple et l'Empire des Mèdes*, p. 109-190, ensuite par Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 277-270, et par Winckler, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 55-56. Pour la question de priorité, cf. Delattre, *Un Nouveau Livre sur l'Histoire Ancienne de l'Orient*, 1889, p. 12, et *les Chaldéens jusqu'à la formation de l'Empire de Nabuchodonosor, précédé de considérations sur un récent livre de M. Hugo Winckler*, 1889, XII-25 p., Winckler, *Plagiat? Antwort auf die von A. J. Delattre S. J. gegen mich erhobenen Beschuldigungen*, 1889, 20 p., enfin, Delattre, *Réponse au plaidoyer de M. Hugo Winckler*, 1889, 20 p.

3. *Annales de Sargon*, l. 235-238, 360-361, *Inscription des Fastes*, l. 121-125, 134-137.

4. Pour ces faits, cf. le passage des *Annales*, l. 359-364, où Sargon, vainqueur, raconte comment il défit l'œuvre de Mérodachbaladan.

conquête. Restait, il est vrai, l'Élam dont l'amitié pour l'Araméen n'avait point diminué, mais le prestige de l'Élam s'était bien amoindri depuis quelques années. Le vieux Khoumbanigash était mort en 717[1], et son successeur Shoutrouknakhounta semblait ne pas avoir hérité de toute l'énergie de son père[2]; peut-être même ses vassaux lui suscitaient-ils, dans son propre royaume, des ennuis qui lui interdisaient d'intervenir efficacement au profit de son allié. Sargon s'inspira de toutes ces circonstances pour établir son plan de campagne : il forma deux armées, dont l'une, placée sous ses ordres, devait opérer directement contre Mérodachbaladan, tandis que l'autre attaquerait les Araméens insoumis de la rive gauche du Tigre et manœuvrerait de manière à rabattre Shoutrouknakhounta vers les marécages de l'Ouknou[3]. L'armée de l'Est s'ébranla la première, et elle pénétra chez les Gamboulou. Ils s'étaient concentrés autour d'une de leurs citadelles, Dour-Atkharas[4], ils avaient surélevé les murailles et rempli les fossés d'eau par un canal dérivé du Shourappou, puis, un renfort de 600 cavaliers et de 4000 fantassins leur étant survenu, ils s'étaient déployés en avant des glacis : ils furent dispersés en une matinée, et les Assyriens, entrant dans l'enceinte pêle-mêle avec les fuyards, s'en emparèrent le même jour. Ils y ramassèrent 16490 prisonniers, des chevaux, des mulets, des ânes, des chameaux, du gros ou du petit bétail en quantité; les huit sheïkhs du voisinage, à qui le pays plat obéissait entre le Shourappou et l'Ouknou, implorèrent l'aman aussitôt qu'ils apprirent le résultat de l'affaire.

1. La date de la mort de Khoumbanigash nous est fournie indirectement par le passage de la *Chronique babylonienne de Pinches*, col. II, 32-34, où il est dit qu'en l'an I d'Ashshournâdinshoumou, roi de Babylone, Ishtarkhoundou (= Shoutrouknakhounta) fut détrôné par son frère Khalloushou, après avoir régné dix-huit ans sur l'Élam : ces faits se passèrent en effet, comme nous le verrons plus bas (cf. t. III, p. 299, de cette *Histoire*), vers l'an 699 avant notre ère.

2. Shoutrouknakhounta est la forme susienne du nom (cf. t. III, p. 127-128, de cette *Histoire*); les textes assyriens le défigurent en Shoutournankhoundi (*Annales de Sargon*, l. 271, 286, 292, 406, *Inscription des Fastes*, l. 119), et la *Chronique Babylonienne de Pinches*, col, II, l. 32, 34, en Ishtarkhoundou, par assonance lointaine du nom de la déesse Ishtar avec la forme *Shoutour*, *Sthour*, dérivée elle-même de Shoutrouk, par lequel le nom commençait.

3. Les historiens de l'Assyrie, trompés d'abord par la forme même du récit tel que les scribes nous l'ont transmis dans les *Annales* et dans les *Fastes*, ont admis l'existence d'une armée unique, commandée par Sargon lui-même, et qui se serait transportée successivement sur tous les points mentionnés du territoire. Tiele, le premier, reconnut que Sargon avait dû laisser une partie de ses forces à un de ses lieutenants (*Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 273), et Winckler, développant cette idée, a montré qu'il y eut alors deux armées, agissant sur deux théâtres différents, mais coordonnant leurs mouvements le plus possible (*die Keilschrifttexte Sargon*, t. I, p. XLIII, note 1; cf. BILLERBECK, *Susa*, p. 79-81, où l'une des deux armées, celle que l'auteur appelle l'armée du Nord, est représentée comme ayant été partagée elle-même en deux corps).

4. Le site de Dour-Atkharas est inconnu. Billerbeck le place hypothétiquement sur la rivière de Mendéli (*Susa*, p. 80), et son opinion est très plausible en soi. Je tendrai pourtant à le reporter plus au Sud, à cause du passage où il est dit que, pour compléter les défenses de la ville, les Kaldou dérivèrent un canal du Shourappou et en fortifièrent les bords. Le Shourappou serait le Shatt Oumm-el-Djemâl d'après Delitzsch (*Wo lag das Paradies?* p. 195), la Kerkha selon Delattre (*les Travaux hydrauliques en Babylonie*, p. 39, n. 4); le récit de notre campagne me porterait à y reconnaître un cours d'eau tel que le Tîb, qui se jette dans le Tigre près d'Amara, et en ce cas les ruines de Khérîb correspondraient peut-être à l'emplacement de Dour-Atkharas.

Dour-Atkharas changea de nom et devint Dour-Nabo, le territoire des Gamboulou fut converti en province, puis, l'organisation terminée, l'armée se remit en marche, balayant devant elle les Rouâ, les Khindarou, les Pouqoudou, toutes les tribus qui occupaient le canton d'Yatbour[1]. Leurs chefs cherchèrent un asile dans les bourbiers de la basse Kerkha, mais, cernés et à bout de vivres, la famine les contraignit bientôt à s'apprivoiser : ils furent admis à composition moyennant un tribut et incorporés au gouvernement nouveau du Gamboulou. Le but de l'opération était donc atteint et l'Élam coupé du Kardouniash, mais l'issue de la guerre demeurait incertaine tant que Shoutrouknakhounta possédait à l'orée de la plaine des villes par lesquelles il pouvait déboucher à son gré au milieu des positions assyriennes. Le vainqueur se retourna vers lui, lui enleva rapidement les citadelles de Shamouna et de Babdourî, puis celles de Lakhirimmou et de Pilloutou, et vint camper sur la rive du Naditi, d'où il lança des bandes de partisans au pillage de la contrée. L'effroi se répandit dans tout le pays de Rashî, dont les habitants, abandonnant leurs cités, Til-Khoumba, Dourmishamash, Boubî, Khamanou, émigrèrent jusqu'à Bît-Imbi ; Shoutrouknakhounta, affolé de peur, s'enfuit, dit-on, dans les montagnes lointaines pour sauver sa vie[2]. Cependant Sargon lui-même avait franchi l'Euphrate avec l'autre armée, et piqué droit sur le Bît-Dakkouri : il y avait avisé la forteresse en ruines des Dour-Ladînou, il l'avait rebâtie, et là, installé solidement au centre du pays, il avait attendu avec patience que l'action de l'armée de l'est se fît sentir. Mérodachbaladan n'éprouvait pas plus que son adversaire l'envie de livrer bataille avant de savoir s'il devait espérer un renfort du roi d'Élam. Dès l'ouverture des hostilités, il l'avait convoqué à l'aide, et il l'avait comblé de présents magnifiques, un lit de repos, un trône, une chaise à porteurs, une coupe pour l'offrande royale, sa propre chaîne de cou : le tout était arrivé en bon état et avait été accueilli gracieusement, mais bientôt

1. Cf. pour ces peuples ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 119, de cette *Histoire*.

2. Aucune de ces localités n'est identifiée d'une manière certaine. Autant que je puis suivre le récit de la campagne sur la carte, il semble que les attaques dirigées contre Shoutrouknakhounta eurent pour théâtre la plaine et les montagnes situées entre l'Ab-i-Gengîr et le Tîb, si bien que la rivière Naditi serait l'Aftâh ou l'un de ses affluents. Lakhirimmou et Pilloutou seraient en ce cas situés quelque part vers le Djoughaî ben Rouan et le Tépé Ghoulamen de la carte d'Élam de Morgan, Shamouna vers Zirzir-tépé, Babdourî vers Hosséiniéh, bien entendu sans que je prétende considérer ces rapprochements autrement que comme de simples indications. Bît-Imbi était nécessairement hors de la portée des Assyriens, puisqu'elle sert d'asile aux habitants du Rashî, et, en même temps, elle devait confiner au Rashî, puisque les habitants de ce pays s'y réfugient. Le site de Ghilân, adopté par Morgan sur sa carte, me paraît être trop septentrional pour répondre à ces conditions, et celui de Tapa que Billerbeck préconise (*Susa*, p. 73) trop méridional. Si le Rashî répond, comme je pense, aux régions du Poushti-kouh qui sont à cheval sur la haute rivière de Mendéli, on pourra chercher Bît-Imbi quelque part vers le Decht-i-Ghoaour et le Zendjan, vers un point qui communiquait facilement avec les bords de l'Ab-i-Kirind.

l'Élamite, menacé chez lui, n'avait plus songé qu'à son salut personnel, et il s'était déclaré hors d'état de prêter le moindre secours. Mérodachbaladan se jeta la face dans la poussière, lorsqu'on lui redit cet aveu; il déchira son vêtement, il éclata en pleurs bruyants, puis, comme il se savait trop faible pour rien tenter en rase campagne, il ramena ses soldats d'au delà le Tigre, s'échappa secrètement à la faveur de la nuit et se retira avec ses troupes dans la forteresse d'Ikbîbel. Les gens de Babylone et de Borsippa ne se déconcertèrent point : ils tirèrent du sanctuaire les châsses de Bel, de Zarpanit, de Nabo, de Tashmît, et ils partirent saluer Sargon à Doûr-Ladînou, au rythme des chants et des instruments. Ils l'introduisirent avec eux dans la ville, et, après qu'il y eut célébré les sacrifices réglementaires, ils l'intronisèrent dans le palais de Mérodachbaladan. Il accepta le tribut, mais il ne voulut pas en appliquer le montant à son usage personnel, et il l'employa à une œuvre d'utilité publique, la réfection d'un vieux canal à moitié comblé, le canal de Borsippa. Cela fait, il détacha un corps de troupes pour occuper Sippar, puis il regagna l'Assyrie et il y prit ses quartiers d'hiver[1].

Un Assyrien régnait donc une fois de plus sur l'antique métropole du monde euphratéen et il réunissait dans un même protocole les titres des souverains d'Assour et de Kardouniash. Babylone exerçait sur les rois de Ninive le même genre d'obsession qui plus tard attira vers Rome les Césars allemands. A peine couronnés chez eux, ils tournaient leurs regards vers elle, et ils n'aspiraient plus qu'au jour où il leur serait donné de se présenter en pompe dans le temple de son dieu, afin d'y implorer l'investiture sacramentelle. Lorsqu'ils l'avaient enfin, ils s'astreignaient scrupuleusement à la répéter autant de fois que la loi l'exigeait, et leurs chroniqueurs enregistraient parmi les événements importants de l'année la cérémonie pendant laquelle ils saisissaient la main de Bel. Sargon revint donc, au mois de Nisan 709, pour présider à la procession du dieu, et il accomplit dévotement le rite qui faisait de lui le successeur légitime des héros à demi-fabuleux du vieil empire, y compris et surtout son homonyme Shargâni d'Agadé[2] : il offrit des sacrifices à Bel, à Nabou, aux divinités de Soumir et d'Accad, et il ne reparut dans les camps qu'après avoir

1. *Annales de Sargon*, l. 228-316; cf. OPPERT, *the Annals of Sargon*, dans les *Records of the Past*, 1st ser., t. VII, p. 40-46, WINCKLER, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 38-55. Les Annales, malgré les mutilations qu'elles ont subies, sont le seul document qui nous présente un tableau à peu près complet de cette première campagne. Les *Fastes* en ont réparti les événements sous plusieurs rubriques, et ils en abrègent beaucoup la narration (l. 18-21, 121-126, 140-144); la *Stèle de Larnaka* ne contient plus que le récit de l'entrée à Babylone (col. II, l. 1-22).

2. Cf., sur Shargâni d'Agadé, le premier Sargon, ce qui est dit plus haut, au t. I, p. 596-599, de cette *Histoire*.

satisfait à ces exigences de sa dignité nouvelle. Il avait cette année-là deux grosses guerres sur deux points excentriques de l'empire : l'une, à l'extrême Nord-Ouest, contre les Moushki et leur roi Mitâ, qui, après avoir appuyé Rousas, intriguaient maintenant avec Argishtis ; l'autre, au Sud-Est, contre les Kaldou et peut-être contre l'Élam. Il chargea le gouverneur du Qouî de diriger la première, et il ne s'en fia qu'à lui-même du soin d'en finir avec Mérodachbaladan. Celui-ci avait usé habilement du répit qui lui avait été accordé durant les mois d'hiver. Trop prudent pour affronter le choc en plaine, il avait transformé sa principauté héréditaire en une citadelle redoutable ; il avait dévasté toute la zone qui s'étendait entre le front des marais et le territoire occupé par les Assyriens pendant la campagne précédente, il en avait retiré la population, et la plupart des villes, Ikbîbel, Ourou, Ourouk, Kishik, Nimidlagouda, y étaient vides d'habitants comme de garnison. Il avait augmenté ensuite les fortifications de Dour-Yakîn[1], donné au fossé une largeur de deux cents coudées et une profondeur de dix-huit jusqu'à atteindre la couche des infiltrations, puis il y avait introduit les eaux de l'Euphrate : la ville semblait flotter au milieu d'un lac, sans ponts ni chaussées par lesquels l'assiégeant pût approcher ses machines et lancer ses colonnes d'assaut. Il n'avait eu garde de s'y enfermer lui-même, mais il avait choisi une position parmi les marais, et il y attendait l'arrivée des Assyriens. Sargon, parti de Babylone au mois d'Iyar, le rejoignit en vue de Dour-Yakîn. Il écrasa l'infanterie araméenne sous les charges de sa cavalerie et de ses chars, il en poursuivit les débris sur le revers du fossé, il saisit le camp avec les bagages et le train royal, la tente, le dais en argent massif qui ombrageait le trône, le sceptre, les armes, les munitions. Les paysans entassés dans les lignes au nombre de 90580 lui tombèrent entre les mains avec leurs troupeaux et leurs biens, 2500 chevaux, 610 mulets, 854 chameaux, des bœufs, des ânes, des moutons ; les débris de l'armée se terrèrent dans les ouvrages avancés « comme des hardes de sangliers », puis ils furent refoulés à l'intérieur de la place ou ils se dispersèrent à travers les roselières de la côte. Sargon coupa les bois de palmiers qui égayaient la banlieue, et avec les troncs accumulés il bâtit dans le fossé une jetée qui abuta bientôt à la muraille. Mérodachbaladan avait été blessé au bras[2]

1. Cf. ce qui est dit du site que Dour-Yakîn occupait vers le bourg actuel de Kornah plus haut, au t. III, p. 225, note 1, de cette *Histoire*.

2. L'*Inscription des Fastes*, l. 133-134, dit qu'il fut fait prisonnier avec toute sa famille : le texte des *Annales*, l. 349, avoue qu'il s'échappa. Nous le verrons, en effet, reparaître dans les premières années du règne de Sennachérib ; cf. ce qui est dit à ce sujet plus bas, au t. III, p. 274-275, de cette *Histoire*.

pendant la bataille, mais il n'en défendit pas moins sa ville avec acharnement : lorsqu'il la vit sur le point de succomber, il se sauva de l'autre côté du golfe, et il se plongea dans les boues du bas Oulaï. Sargon brûla Dour-Yakîn, en rasa les tours et l'enceinte, en démolit les palais, les temples, les maisons. Elle était comme une sorte de bagne, où les Kaldou internaient leurs sujets de vieille race indigène dont la fortune ou le caractère indépendant leur portait ombrage; le nombre de ces prisonniers y était considérable, et Babylone, Borsippa, Nipour, Sippar, avaient fourni leur contingent, comme Ourou, Ourouk, Éridou, Larsam et Kishîk. Il les relâcha, il restitua aux temples les statues de leurs dieux, il expulsa les nomades des biens qui leur avaient été distribués contre toute équité pendant les années précédentes, et il y réintégra les anciens propriétaires. Le Kardouniash, opprimé depuis douze ans par un despote à demi-sauvage, respira enfin et acclama Sargon comme son libérateur. Lui, cependant, s'occupait activement à organiser sa conquête. La soumission volontaire du roi de Dilmoun[1], Oupiri, qui était isolé en pleine mer « comme en un nid d'oiseau », lui assura la possession des chenaux qui débouchaient à travers le lac de Chaldée dans le golfe Persique; sitôt qu'il l'eût obtenue, il quitta le voisinage de Dour-Yakîn, franchit le Tigre et renforça les garnisons qui garnissaient sa frontière élamite de ce côté. Il achevait d'y construire une citadelle puissante sur l'emplacement de Sagbat[2], quand il reçut les légats de Mitâ[3]. Le gouverneur du Qouî avait triomphé enfin de l'opiniâtreté des Moushki, et après les avoir pourchassés de village en village, il les avait obligés à réclamer l'aman : la nouvelle des victoires remportées sur les Kaldou avait hâté leur détermination, mais ils étaient si vigoureux encore qu'on estima plus sage de ne pas leur imposer des conditions trop onéreuses. Mitâ consentit le tribut et céda quelques districts qu'on peupla d'Araméens; les habitants, transférés en Bît-Yakîn, s'y accommodèrent comme ils purent des cantons désolés par la guerre[4]. Vers le même temps les Grecs de Cypre procurèrent à l'Assyrie une satisfaction d'amour-propre très inattendue : ils écumaient les mers, selon

1. Sur le site de Dilmoun, cf. ce qui est dit plus haut, au t. I, p. 562, note 7, de cette *Histoire*.

2. Cette Sagbat, qu'il faut distinguer du canton de Bît-Sagbati mentionné sous Tiglatphalasar III, semble répondre à un poste au sud de Dourilou, peut-être aux ruines de Baksayé, sur la Tchengoula.

3. *Annales de Sargon*, l. 317-371 ; cf. OPPERT, *the Annals of Sargon*, dans les *Records of the Past*, 1st ser., t. VII, p. 46-49, WINCKLER, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 54-63. Le récit abrégé des mêmes événements se retrouve dans l'*Inscription des Fastes*, l. 126-138, 144-145; cf. OPPERT, *Great Inscription in the Palace of Khorsabad*, dans les *Records of the Past*, 1st ser., t. IX, p. 14-17, WINCKLER, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 120-125, 126-127.

4. *Annales de Sargon*, l. 371-383, cf. OPPERT, *the Annals of Sargon*, dans les *Records of the Past*, 1st ser., t. VII, p. 49-50, WINCKLER, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 62-65; *Inscription des Fastes*, l. 149-153, cf. OPPERT, *Great Inscription in the Palace of Khorsabad*, dans les *Records of the Past*, 1st ser., t. IX, p. 17-18, WINCKLER, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 126-129.



LA STÈLE DE LARNAKA[4].

l'usage de leur race, et leurs escadres désolaient assidûment les côtes de la Syrie et de la Cilicie[1]. Sept de leurs rois, assez émus du bruit qui se faisait autour de Sargon pour redouter le châtiment de leurs méfaits, lui envoyèrent des présents, et ils renoncèrent momentanément à pratiquer la piraterie dans les eaux phéniciennes. L'hommage de ces pillards invétérés l'exalta à ses propres yeux comme à ceux de ses sujets[2]. Il les gratifia, quelques années plus tard, vers 708, d'une stèle en marbre noir, sur laquelle il avait gravé son portrait ainsi qu'une longue inscription où il racontait ses exploits les plus glorieux : ils la dressèrent à Kition, et les ruines l'ont préservée comme un témoin précieux de la grandeur d'Assour[3].

Et tandis que la guerre sévissait autour de lui, Sargon n'interrompait point les travaux de la paix. Il s'appliquait à réformer et à compléter le système d'irrigation dans la plaine assyrienne, il réparait les digues, il rectifiait et il nettoyait le lit des canaux négligés pendant les troubles de la génération précédente[5]. Il bâtissait à Kalakh[6], il bâtissait à Ninive[7], mais tout dans ces cités lui rappelait trop vivement le souvenir des souverains qui l'avaient précédé : il voulut une capitale qui lui appartînt tout entière, et dont le passé ne commençât qu'avec lui[8]. Après avoir médité nuit et

1. Leurs méfaits sont indiqués par le passage de l'*Inscription des Barils* (l. 21; cf. Lyon, *Keilschrifttexte Sargons*, p. 32-33), que Fr. Delitzsch a, le premier, interprété exactement (*Wo lag das Paradies?* p. 248), et où Sargon se vante d'avoir « arraché l'Ionien du milieu des mers et rendu ainsi la paix aux pays de Qouf et de Tyr ».

2. *Annales de Sargons*, l. 383-388, cf. Oppert, *the Annals of Sargon*, dans les *Records of the Past*, 1st ser., t. VII, p. 51, Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 64-66; *Inscription des Fastes*, l. 145-149, où Winckler (*Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. IX, note 6, et *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 367, note 1) considère l'expression assyrienne *la-nagi* comme une transcription inintelligente du grec Ἰωνική.

3. *Stèle de Larnaka*, col. II, l. 43-62; cf. Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 182-183. C'est la stèle découverte à Larnaka et conservée aujourd'hui au Musée de Berlin.

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le moulage en plâtre qui est exposé au Musée du Louvre.*

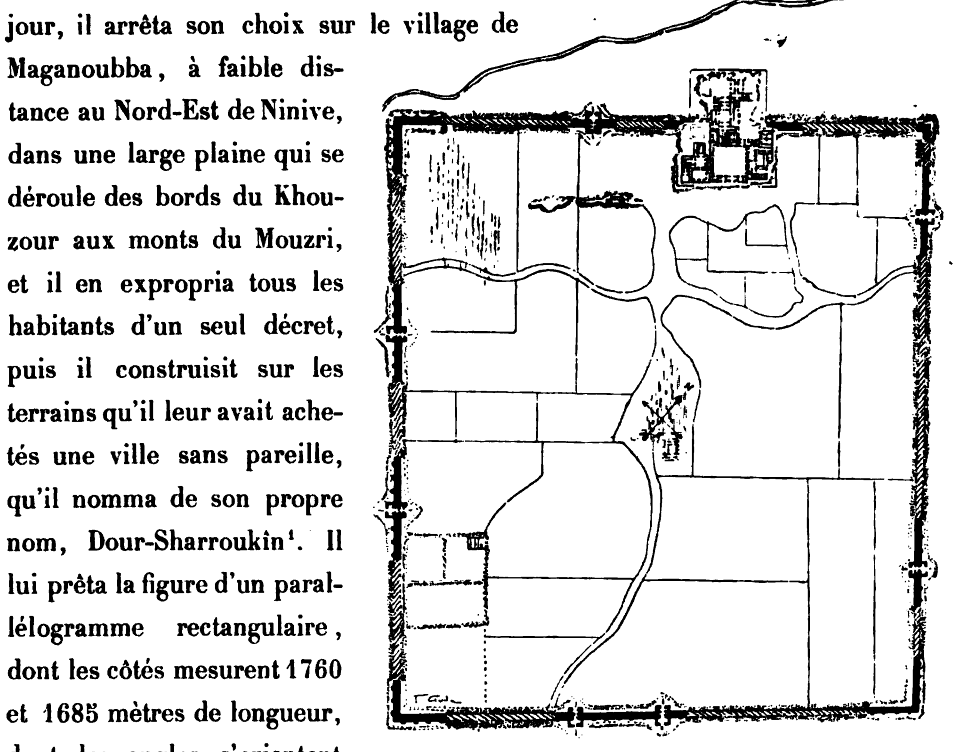
5. *Inscription des Barils*, l. 36-37; cf. Oppert, *les Inscriptions de Dour-Sarkayân*, dans Place, *Ninive et l'Assyrie*, t. II, p. 296-296, Lyon, *Keilschrifttexte Sargons*, p. 34-35. Pour les travaux du même genre qu'il exécuta en Babylonie, cf. *Annales*, l. 302-304.

6. Il habitait à Kalakh l'ancien palais d'Assournazirabal, restauré et adapté à son usage, ainsi qu'il résulte de l'inscription publiée par Layard, *Inscriptions in the Cuneiform Character*, pl. XXXIII, l. 13-22; cf. Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 170-713.

7. *Inscription des briques de Kouyoundjik* (dans H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 6, n° 7; cf. Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 193), relative à la reconstruction du temple de Nabo et de Mardouk.

8. Le récit de la construction de Dour-Sharroukîn se trouve plus ou moins complet à la fin de presque toutes les inscriptions historiques de Sargon, dans les *Annales*, l. 414-460, dans l'*Inscrip-*

jour, il arrêta son choix sur le village de Maganoubba, à faible distance au Nord-Est de Ninive, dans une large plaine qui se déroule des bords du Khouzour aux monts du Mouzri, et il en expropria tous les habitants d'un seul décret, puis il construisit sur les terrains qu'il leur avait achetés une ville sans pareille, qu'il nomma de son propre nom, Dour-Sharroukîn[1]. Il lui prêta la figure d'un parallélogramme rectangulaire, dont les côtés mesurent 1760 et 1685 mètres de longueur, dont les angles s'orientent exactement sur les quatre points cardinaux[3]. Les murailles posent sur une banquette de calcaire haute de 1 m. 10, et elles montent à 14 m. 50 au-dessus du sol; elles sont renforcées tous les vingt-sept mètres de tours crénelées qui avancent de 4 mètres sur le front et qui dominent la courtine de 5 mètres[4]. Huit portes, deux par flanc, se



PLAN DE LA CITÉ ROYALE DE DOUR-SHARROUKÎN[2].

tion des Fastes, l. 153-194, dans les *Annales de la Salle XIV*, l. 65-89, dans les *Inscriptions du pavé des Portes*, II, l. 18-44, III, l. 23-45, IV, l. 90-158, V, l. 28-39, dans l'*Inscription des Barils*, l. 41-71, dans l'*Inscription des Taureaux*, l. 39-107; l'*Inscription du Revers des plaques* lui est consacrée en entier, ainsi que celle des *Tablettes de fondation*.

1. *Annales de Sargon*, l. 414-415. La ville de Maganoubba n'est pas nommée dans la plupart des textes; on en trouve la mention dans l'*Inscription des Barils*, l. 44, et le même document nous fournit seul le détail des expropriations (l. 44-52; cf. Oppert, *les Inscriptions de Dour-Sarkayân*, dans Place, *Ninive et l'Assyrie*, t. II, p. 396-29, Lyon, *Keilschrifttexte Sargon's*, p. 34-37). Le site s'appelle aujourd'hui Khorsabad, *la Ville de Kosroès*, mais le nom du fondateur s'attachait encore aux ruines, au temps de Yakout, qui le cite sous la forme Sarghoun. Il a été exploré pour la première fois en 1843 par Botta, qui publia le résultat de ses fouilles dans plusieurs ouvrages d'étendue fort diverse, dans ses *Lettres sur les découvertes de Khorsabad* et dans *le Monument de Ninive*, 1846-1850, puis par Place et Oppert, dont les recherches sont consignées aux trois volumes intitulés *Ninive et l'Assyrie*, 1866-1869. Les collections que Botta et Place y avaient assemblées forment le fond du Musée Assyrien du Louvre; une partie des antiquités que Place avait découvertes sombra malheureusement dans le Tigre, avec le chaland qui les portait.

2. *Réduction par Faucher-Gudin du plan publié dans* Place, *Ninive et l'Assyrie*, pl. 2.

3. Place, *Ninive et l'Assyrie*, t. I, p. 160-161. Botta avait pris l'emplacement pour un *paradis* attenant au palais; Place y reconnut le site de la ville même (*Ninive et l'Assyrie*, t. I, p. 153-157).

4. Place, *Ninive et l'Assyrie*, t. I, p. 161-167. Place assigne au mur une hauteur de vingt-trois mètres (p. 164), que Perrot-Chipiez ont adoptée (*Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. II, p. 478); Dieulafoy a montré qu'il fallait ramener la hauteur du mur à 14 m. 50, et celle des tours à 19 m. 95, soit à 20 mètres en chiffres ronds (*l'Acropole de Suse*, p. 178).

dissimulent chacune entre deux tours que la largeur de la baie sépare l'une de l'autre. Elles ont pour patrons les dieux de la cité, porte de Shamash, porte de Rammânou, porte de Bel et de Beltis, porte d'Anou, porte d'Ishtar, porte d'Éâ, porte de la Dame des dieux[1]. Un châtelet les couvre toutes du côté de la campagne, un *migdol* en style syrien[2], dont les angles sont flanqués d'une tour basse, large de douze mètres, et cinq d'entre elles étaient accessibles aux animaux comme aux hommes. C'était par là que les paysans arrivaient chaque matin, piquant leurs bestiaux devant eux ou cahotés sur leurs chariots chargés de légumes et de fruits. Ils franchissaient l'avancée, traversaient une cour pavée, puis ils s'enfonçaient entre les deux tours sous un couloir voûté long de quarante-sept mètres, coupé à des intervalles presque égaux par deux galeries transversales. Les trois autres portes présentaient une disposition particulière : un escalier de onze marches, jeté en avant de la cour, en interdisait l'accès aux bêtes et aux chars. Deux taureaux gigantesques, à tête humaine, surgissaient à l'entrée du couloir : la face et le poitrail en vedette au dehors, le corps rangé contre la paroi intérieure, ils semblaient regarder au loin devant eux en compagnie de deux génies ailés. Le cintre qui s'appuyait sur leurs mitres était décoré d'un bandeau de briques émaillées où d'autres génies, affrontés deux à deux, se tendent une pomme de pin à travers une rosace multicolore. C'étaient les gardiens mystiques de la cité qui éloignaient d'elle non seulement l'attaque des hommes, mais l'invasion des esprits mauvais et des maladies pernicieuses[3]. Il faisait chaud au soleil dans l'avant-cour, pendant l'hiver, frais sous les voûtes pendant l'été : les portes étaient comme un lieu de plaisir et d'affaires, où les vieillards et les oisifs s'assemblaient pour deviser de leurs intérêts et pour régler les destinées de l'État, où les commerçants négociaient et concluaient leurs marchés, où le juge et les notables du quartier voisin tenaient leurs assises[4]. Le prince y exposait d'habitude les chefs et les rois prisonniers; ils gisaient là, enchaînés

1. Le nombre des portes et leurs noms sont indiqués par Sargon lui-même, sous une forme plus courte, dans l'*Inscription des Taureaux*, l. 81-90, et dans celle des *Barils*, l. 66-70, sous une forme plus complète dans les *Annales de la Salle XIV*, l. 78-84.

2. C'est ce que les inscriptions appellent un « *bît-khilâni* à la guise du pays de Khâti » (*Inscription du Revers des plaques*, l. 20-21, *Inscription du Pavé des Portes*, l. 28-30; *Inscription des Fastes*, l. 161-162), ainsi que nous l'avons déjà dit. Cf. la description et la représentation d'un *bît-khilâni*, plus haut, au t. III, p. 206-207, de cette *Histoire*; on reconnaitra aisément sur la vignette les diverses parties décrites dans le texte de cette page.

3. Pour la description des portes de la cité, cf. Place, *Ninive et l'Assyrie*, t. I, p. 169-196. Le rôle de gardiens des taureaux sacrés est indiqué brièvement au t. I, p. 633, de cette *Histoire*.

4. L'usage des portes a été défini très heureusement par Place (*Ninive et l'Assyrie*, t. I, p. 183-188); cf., pour le même usage chez les Hébreux, *Genèse*, *XIX*, *1*, *XXIII*, *10*, *16*, *18*, *Ruth*, *IV*, *1-2*, *9*, *Deutéronome*, *XXI*, *18-21*.

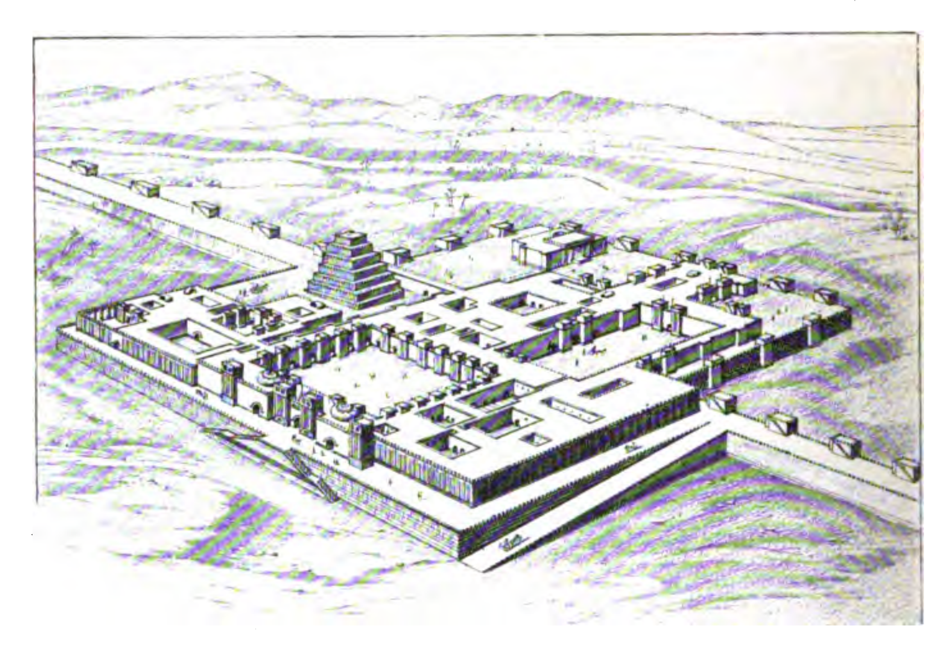
dans des cages comme des chiens, se nourrissant des aliments misérables que la pitié des gardes ou des passants leur lançait, et, sitôt que la première curiosité s'était émoussée, n'excitant même plus les risées de la foule, jusqu'au jour où le caprice du vainqueur les arrachait à leur ignominie pour les remonter sur le trône ou pour les envoyer au supplice[1]. La ville même, conçue en une seule fois, devait offrir peu de ces irrégularités de plan qu'on remarque dans les vieilles cités. Les rues qui partent des portes conservaient une largeur égale dans tout leur parcours d'un côté de l'enceinte à l'autre. Elles étaient pavées, sans accotements ni trottoirs, et elles se coupaient à angles droits[2]. Les maisons qui les bordaient semblent n'avoir eu le plus souvent qu'un seul étage. Elles étaient en briques crues ou cuites avec des surfaces enduites d'un crépi blanc ou teinté. La porte, étroite et haute, se cachait presque toujours dans un coin de la façade; c'est à peine si quelque lucarne rompait de loin en loin l'uniformité des murailles, mais souvent au lieu de la toiture en terrasse on coiffait l'édifice d'un dôme conique ou de demi-coupoles dont la partie béante était tournée vers l'intérieur[4]. La population était de langue et de physionomie assez diverses : Sargon l'avait composée de prisonniers ramassés aux quatre coins de son empire, en Élam, en Chaldée, chez les Mèdes, parmi l'Ourartou et le Tabal, dans la Syrie et dans la Palestine, puis, afin de tenir en bride ces éléments disparates, il y avait joint quelques Assyriens, marchands, magistrats ou prêtres[5]. Il la surveillait lui-même du palais qu'il s'était construit à cheval sur le front Nord-Est, moitié au dehors, moitié au dedans



PORTION DU BANDEAU ÉMAILLÉ D'UNE PORTE[3].

1. C'est, pour n'en citer qu'un exemple, le traitement infligé aux rois arabes par Assourbanabal (*Cylindre de Rassam*, col. VIII, l. 8-14, 27-28, col. IX, l. 183-111).
2. PLACE, *Ninive et l'Assyrie*, t. I, p. 198-199; cf. PERROT-CHIPIEZ, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. II, p. 490-492.
3 *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le dessin publié dans* PLACE, *Ninive et l'Assyrie*, pl. 15.
4. PLACE, *Ninive et l'Assyrie*, t. I, p. 208-203; cf. PERROT-CHIPIEZ, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. II, p. 145-146, 466-468.
5. *Inscription des Taureaux*, l. 92-97, *Inscription des Barils*, l. 72-74, *Annales de la Salle XIV*, l. 87-89.

de l'enceinte. Comme tous les palais de style euphratéen, ce château royal se dressait sur une motte artificielle en briques formée de deux rectangles accolés en T[1]. On n'y accédait que du côté de la ville, les piétons directement par un escalier double qui saillait en avant du terre-plein, les cavaliers et les chariots par une rampe en pente douce qui s'appliquait au flanc droit du massif et qui aboutissait à la face orientale. Deux portes maîtresses correspondaient



VUE D'ENSEMBLE DU PALAIS DE SARGON, À DOUR-SHARROUKÎN[2].

à ces deux voies d'approche : l'une au Nord-Est menait droit dans le logis royal, l'autre regardait la ville et dégageait sur le double escalier. Deux mâts surmontés de l'étendard royal la signalaient au loin, et deux tours plaquées à la base de taureaux ailés et de Gilgamès colossaux étouffant des lions[3]. Deux taureaux plus monstrueux étaient en faction à droite et à gauche, une bande de briques émaillées dessinait le cintre, et plus haut, juste au-dessous des créneaux, un tableau d'émail étalait le maître dans sa gloire. Cette sorte d'arc de triomphe lui était réservé : deux baies latérales, plus basses et d'un décor moins riche, admettaient la foule.

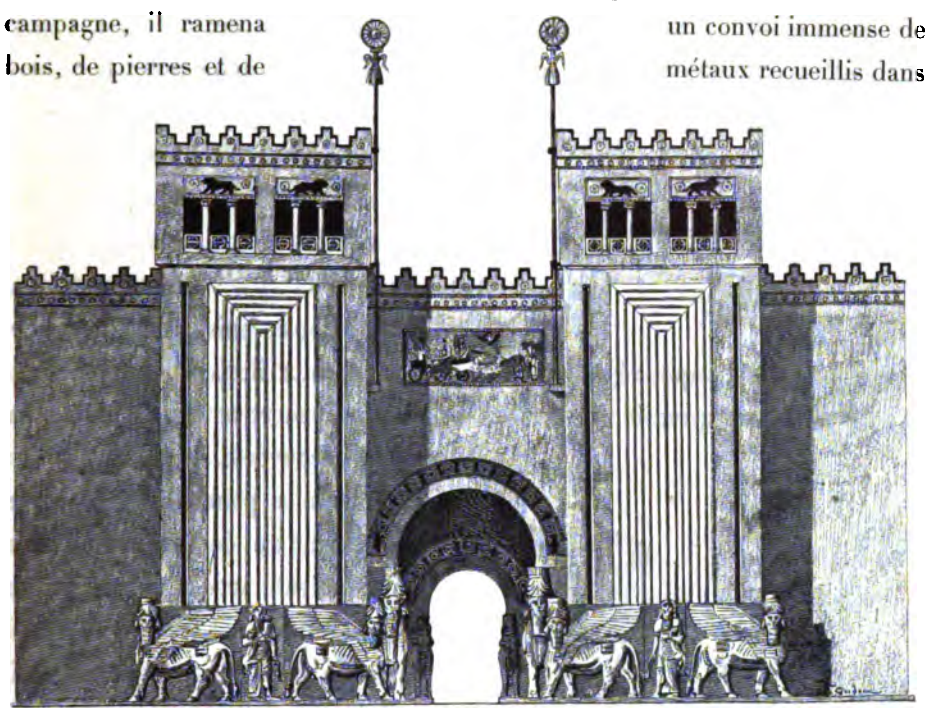
Sargon avait vécu à Kalakh, où l'on avait approprié à son usage l'ancien

1. Pour la construction de la butte, pour ses dimensions et pour ses dispositions, cf. ce que dit Place, *Ninive et l'Assyrie*, t. I, p. 23-40.

2. *Dessin de Boudier, d'après la restauration de Thomas, dans* Place, *Ninive et l'Assyrie*, pl. 18 *bis*.

3. L'une de ces figures de Gilgamès est reproduite plus haut, au t. I, p. 575, de cette *Histoire*.

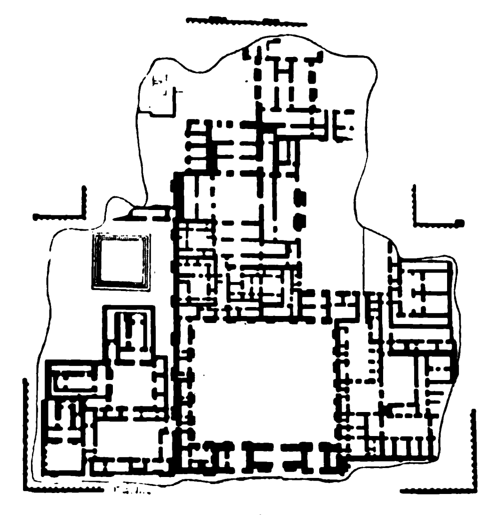
palais d'Assournazirabal[1], tant que sa ville nouvelle n'avait pas été en état de le recevoir. Tout le loisir que les guerres ou l'administration lui accordaient, il les employait à hâter le progrès de l'œuvre, et il ne gagnait pas une bataille ou il ne pillait pas un canton, qu'il ne prélevât une part notable du butin afin de payer les dépenses qu'elle exigeait. C'est ainsi qu'au retour de sa dixième campagne, il ramena un convoi immense de bois, de pierres et de métaux recueillis dans



UNE DES PORTES DU PALAIS À DOUR-SHARROUKÎN[2].

le Taurus ou dans les montagnes de l'Assyrie, des marbres de couleur, du lapis-lazuli, du cristal de roche, des pins, des cèdres, des cyprès, de l'or, de l'argent, du bronze pour Dour-Sharroukîn; l'argent y figurait en masses telles que la valeur s'en abaissa au niveau de celle du cuivre[3]. L'intérieur du château se divisait en deux régions bien distinctes, à l'égal des vieux palais chaldéens[4]. La vie publique du roi se déroulait et suivait son cours dans la plus vaste, où l'aristocratie, les soldats, la plèbe même, avaient accès sous certaines conditions aux jours fixés par la coutume[5]. La première cour était bordée sur trois

1. *Inscription de Nimroud*, l. 13; cf. Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 170-171.
2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la restauration de Thomas, dans l'ouvrage de* Place, *Ninive et l'Assyrie*, pl. 20.
3. *Annales de Sargon*, l. 196-208; cf. Oppert, *the Annals of Sargon*, dans les *Records of the Past*, 1st ser., t. VII, p. 39, Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 34-35.
4. Cf. ce qui est dit du palais de Goudéa plus haut, au t. I, p. 709-718, de cette *Histoire*.
5. Pour la description de cette partie du château, cf. Place, *Ninive et l'Assyrie*, t. I, p. 47-105.



PLAN DES PARTIES DÉBLAYÉES DU PALAIS DE DOUR-SHARROUKÎN[5].

de ses côtés d'entrepôts ou de magasins à entasser les provisions, les denrées, les outils nécessaires au peuple de courtisans et d'esclaves que le souverain nourrissait[1]. Chaque pièce avait sa destination encore évidente aujourd'hui, les celliers au vin et à l'huile avec leurs amples jarres oblongues[2], la réserve des instruments en fer que Place trouva remplie de casques, d'épées, de pièces d'armure, de massues, de socs de charrue oxydés, plus loin les chambres des armes en cuivre[3], celles des briques émaillées[4] et des métaux précieux, le trésor privé où l'on enfouissait les dépouilles des vaincus ou l'impôt régulier des sujets : de beaux lions en bronze, d'une facture et d'une expression merveilleuses, y étaient encore enfermés au moment de la découverte. Les cuisines touchaient à la paneterie, les écuries des chevaux et des chameaux communiquaient avec la remise des chars de luxe, et les privés s'abritaient honteusement dans un coin retiré[6]. Au delà, et parmi les bâtiments qui occupent l'angle Sud de la cour, le domestique habitait pêle-mêle, chaque famille dans de petits cabinets obscurs[8]. Le logis royal proprement dit s'adossait à ces communs, la façade au Sud-Est vers le point où la rampe débouche sur les remparts de la ville. L'entrée monumentale en était gardée par une escouade de taureaux ailés, selon le rite : un préau derrière cette porte, puis une porte



L'UN DES LIONS EN BRONZE DE DOUR-SHARROUKÎN[7].

1. PLACE, *Ninive et l'Assyrie*, t. I, p. 80-82.
2. PLACE, *Ninive et l'Assyrie*, t. I, p. 82-83.
3. PLACE, *Ninive et l'Assyrie*, t. I. p. 84-89 : c'est la chambre 84 du plan de Place.
4. PLACE, *Ninive et l'Assyrie*, t. I, p. 64-66, 89-90; les casques étaient dans les chambres 16 et 17, les masses d'armes dans la chambre 18, d'autres instruments dans la chambre 88.
5. *Croquis de Faucher-Gudin, d'après le plan de Thomas, dans* PLACE, *Ninive et l'Assyrie*, pl. 3.
6. PLACE, *Ninive et l'Assyrie*, t. I, p. 89.
7. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après l'original qui est conservé au Musée du Louvre.*
8. PLACE, *Ninive et l'Assyrie*, t. I, p. 93-105

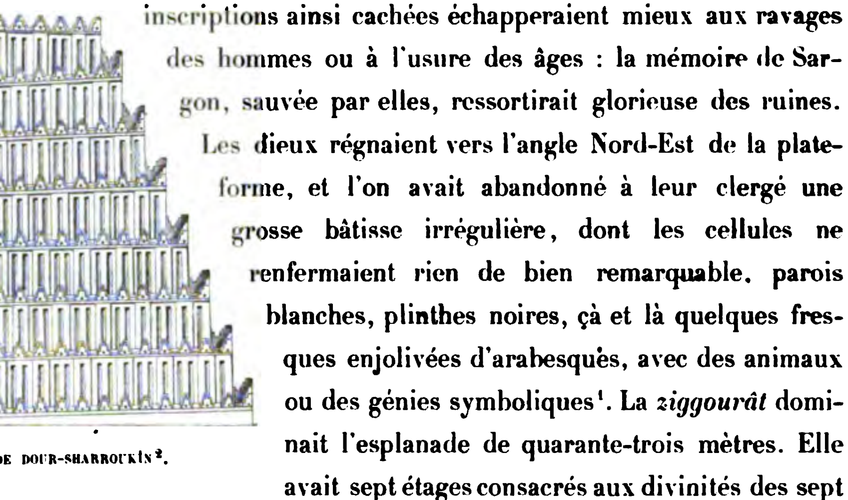
nouvelle, un couloir, et une cour d'honneur au centre même du palais[1]. Le maître occupait une vingtaine de chambres d'un style assez simple; il y couchait, mangeait, travaillait, expédiait le gros des affaires courantes, sous la protection de ses eunuques et dans la compagnie de ses ministres ou de ses secrétaires. Le reste consistait en salons d'apparat, tous pareils, où la foule des employés et des courtisans s'assemblait en attendant l'audience privée ou le passage du maître[2]. Un jour discret tombait d'en haut par des œils-de-bœuf épargnés dans l'épaisseur des voûtes[3]. De longues bandes de bas-reliefs en



UNE CHASSE SOUS BOIS AU VOISINAGE DE DOUR-SHARROUKÎN[4].

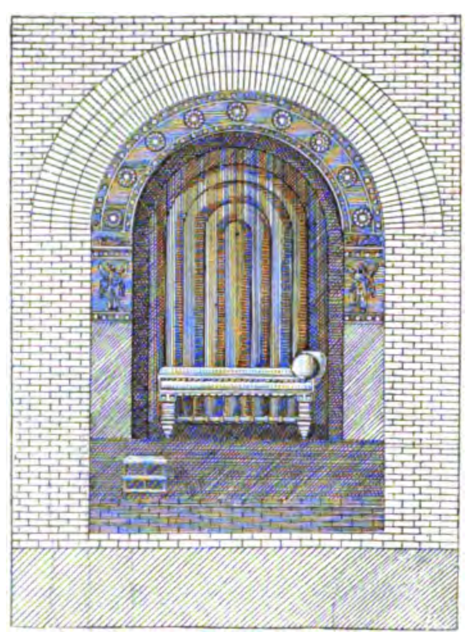
gypse grisâtre, rehaussés de couleurs vives, habillaient les murs jusqu'à trois mètres au-dessus du sol, et reproduisaient les épisodes principaux de la journée royale, les réceptions d'ambassadeurs, les chasses sous bois, les sièges, les guerres. Quelques légendes courtes, éparses au-dessus des images de villes ou de personnages, indiquent le nom des peuples et des chefs vaincus ou le site de chaque action; les récits détaillés sont gravés au dos des plaques et sont appuyés contre le noyau de briques. C'était une mesure de précaution que l'expérience du passé justifiait de façon trop évidente. On savait, et le roi lui-même, que le temps de l'abandon viendrait pour Dour-Sharroukin, comme il était venu déjà pour les palais des dynasties antérieures, et l'on espérait que les

1. Pour les portes du palais, cf. la description que donne PLACE, *Ninive et l'Assyrie*, t. II, p. 21-28.
2. Ce sont les parties mises au jour par Botta, dessinées et décrites par lui, puis étudiées de nouveau par PLACE, *Ninive et l'Assyrie*, t. I, p. 47-49.
3. Pour l'éclairage, cf. ce que disent PLACE, *Ninive et l'Assyrie*, t. I, p. 307-315, et PERROT-CHIPIEZ, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. II, p. 186-196.
4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le dessin de Flandin publié dans* BOTTA, *le Monument de Ninive*, t. II, pl. 108.



LA ZIGGOURÂT DE DOUR-SHARROUKÎN[2].

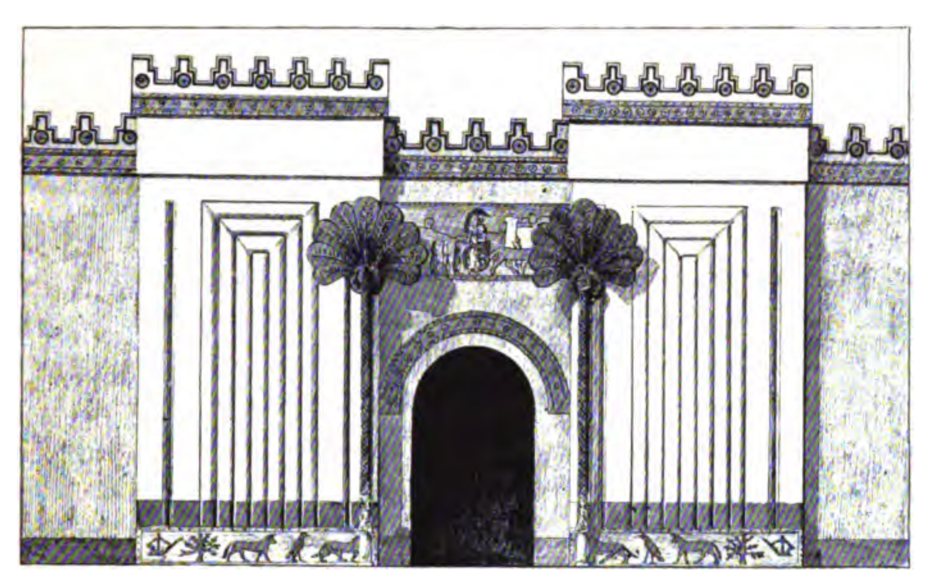
inscriptions ainsi cachées échapperaient mieux aux ravages des hommes ou à l'usure des âges : la mémoire de Sargon, sauvée par elles, ressortirait glorieuse des ruines. Les dieux régnaient vers l'angle Nord-Est de la plate-forme, et l'on avait abandonné à leur clergé une grosse bâtisse irrégulière, dont les cellules ne renfermaient rien de bien remarquable, parois blanches, plinthes noires, çà et là quelques fresques enjolivées d'arabesques, avec des animaux ou des génies symboliques[1]. La *ziggourât* dominait l'esplanade de quarante-trois mètres. Elle avait sept étages consacrés aux divinités des sept planètes et qui étaient peints chacun à la couleur de son dieu, le premier en blanc, le second en noir, le troisième en pourpre, le quatrième en bleu, le cinquième en rouge vermillon; le sixième était argenté, le septième doré. L'épaisseur n'en contenait aucune salle, mais il est vraisemblable que la plate-forme portait une petite chapelle lamée d'or où l'on célébrait le culte d'Assour ou d'Ishtar[3]. Le harem, le *Bît-ridouti*, était relégué dans l'angle Sud de l'enceinte, comme à l'ombre de la *ziggourât*[4]. Sargon avait probablement trois reines lorsqu'il fonda sa cité, car le harem se divise en trois appartements isolés, dont les deux principaux s'ajourent sur un même préau carré. Deux banquettes tapissées de briques émaillées couraient au bas



COUPE D'UNE CHAMBRE À COUCHER DU HAREM[5].

1. PLACE, *Ninive et l'Assyrie*, t. I, p. 149-151.
2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la restauration de Thomas, dans l'ouvrage de* PLACE, *Ninive et l'Assyrie*, pl. 37.
3. PLACE, *Ninive et l'Assyrie*, t. I, p. 137-148; il ne reste plus de la *ziggourât* que les quatre étages inférieurs. Cf. PERROT-CHIPIEZ, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. II, p. 403-406.
4. PLACE, *Ninive et l'Assyrie*, t. I, p. 107-136.
5. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la restauration de Thomas, dans l'ouvrage de* PLACE, *Ninive et l'Assyrie*, pl. 25, 4.

de la façade, des statues s'espaçaient contre les murs, et deux palmiers en bronze doré encadraient la baie : la palme est l'emblème de la fécondité et de la grâce, et nul motif ne convenait mieux à la décoration de ce réduit[1]. La disposition est partout identique : une antichambre plus large que longue, un salon à ciel libre sur la moitié de sa superficie, recouvert d'un demi-dôme sur l'autre moitié, un escalier de onze marches et la chambre à coucher, avec son alcôve et son lit en bois haut sur pied. La vie des reines et des princesses



LA PORTE PRINCIPALE DU HAREM À DOUR-SHARROUKÎN[2].

s'écoulait dans cette prison du *bît-ridouti* : toilette, broderie, travaux d'aiguille, fêtes de danse et de chant, visites des dames nobles en résidence auprès de la cour, et, pour mieux rompre la monotonie de cette routine, des querelles, des haines, des intrigues sans fin. Les enfants mâles demeuraient avec elles jusqu'à la première adolescence, puis ils en sortaient afin de continuer leur éducation de princes et de soldats sous la direction du père[3]. Un parc complétait cet ensemble d'édifices, et l'on y avait acclimaté sans compter les espèces d'arbres et d'animaux les plus variées, cèdres du Liban, pins, cyprès, gazelles, cerfs, ânes et bœufs sauvages, jusqu'à des lions : le roi s'y

1. PLACE, *Ninive et l'Assyrie*, t. I, p. 116-127.
2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la restauration de Thomas, dans l'ouvrage de* PLACE, *Ninive et l'Assyrie*, pl. 24.
3. Une inscription d'Assourbanabal, publiée dans RAWLINSON, *Cun. Ins. W. As.*, t. V, pl. I, col. I, l. 11-34, puis traduite par Jensen dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 154-157, nous raconte sommairement ce qu'était la vie des princes héritiers au harem et, d'une manière générale, l'éducation qu'ils recevaient dans leur première enfance.

livrait au plaisir de la chasse, et parfois il invitait l'une ou l'autre de ses femmes à y descendre pour y banqueter ou pour y boire avec lui[1].

Sargon avait espéré pouvoir terminer sa ville en paix, après la soumission de Mitâ; une imprudence du Koummoukh le contraignit à endosser le harnois de nouveau (708). Le roi Moutallou s'allia avec Argishtis d'Ourartou et partit en guerre, mais le cœur lui manqua, lorsqu'il apprit par le menu les événements de Chaldée et le châtiment qui avait été infligé aux gens de Bît-Yakîn : il s'enfuit sans attendre l'arrivée des Assyriens, et avec tant de précipitation qu'il ne se donna pas le temps d'emmener sa famille et son trésor. Sargon s'adjugea le royaume et il en confia l'organisation au tartan, puis il incorpora l'armée entière dans la sienne, 150 chars, 1500 cavaliers, 20 000 archers, 10 000 piquiers[2]. L'année d'après (707), son féal Dalta mourut et deux fils qu'il avait, Nibi et Ishpabara, se disputèrent le fief d'Ellipi : Nibi n'eut pas plus tôt imploré le secours de l'Élam qu'Ishpabara réclama celui de l'Assyrie. Sargon lui envoya un corps de troupes aux ordres de sept capitaines, et Shoutrouknakhounta prêta 4500 archers à son protégé; Ishpabara l'emporta, prit la ville de Maroubishti et obligea son frère à se réfugier sur le territoire susien[3]. L'affaire avait marché si vite que les derniers travaux de la capitale n'en furent retardés nullement. La consécration d'une cité neuve exigeait un ensemble de cérémonies minutieuses, qui se prolongeaient durant des mois entiers. Il fallait d'abord y instituer les religions et, après avoir appris par l'observation des présages quels dieux convenaient, y introduire les statues, les châsses, le sacerdoce, qui présideraient à ses destinées : l'inauguration solennelle eut lieu le 22 Tishri de 707, et désormais Dour-Sharroukîn eut officiellement sa place marquée parmi les capitales de l'empire. Sargon pourtant ne s'y

1. *Annales de la Salle XIV*, l. 65-66, cf. Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 88-91; *Inscription des taureaux*, l. 41-42, cf. Lyon, *die Keilschrifttexte Sargons*, p. 42-43. On verra plus loin le bas-relief qui nous montre Assourbanabal buvant avec la reine dans le jardin du palais.

2. *Annales de Sargon*, l. 388-401, cf. Oppert, *the Annals of Sargon*, dans les *Records of the Past*, 1st Ser., t. VII, p. 51-52, Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 64-69; *Inscription des Fastes*, l. 112-117, cf. Oppert, *Great Inscription in the Palace of Khorsabad*, dans les *Records of the Past*, 1st ser., t. IX, p. 12-13, Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 116-119. La date a été détruite dans les Annales, mais le Canon des Limmou met à la quinzième année du règne, sous l'éponymat de Shamashoupakhkhir, une expédition en Koummoukh qui est nécessairement identique à celle du texte mutilé (Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 209, 214-215, et t. III, 2e partie, p. 156-147; cf. Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 179-180).

3. *Annales de Sargon*, l. 402-414, cf. Oppert, *the Annals of Sargon*, dans les *Records of the Past*, 1st ser., t. VII, p. 52-53, Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 68-71; *Inscription des Fastes*, l. 117-121, cf. Oppert, *Great Inscription in the Palace of Khorsabad*, dans les *Records of the Past*, 1st ser., t. XI, p. 13, Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 118-121. La date manque dans le texte des Annales, et la campagne pourrait avoir eu lieu la même année que la campagne du Koummoukh, soit en 708; elle ne peut pas être postérieure à l'an 707, car l'*inscription des Fastes* comprenait, de l'aveu même du rédacteur (l. 23), les événements accomplis depuis le commencement du règne jusqu'à la XVe année (Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 180).

installa en pompe que six mois plus tard, le 6 Iyâr 706[1]. Il devait toucher déjà à la vieillesse, et, quand même il eût été jeune en ceignant la couronne, les seize années de fatigues matérielles et de soucis qu'il avait fournies depuis son exaltation lui avaient rendu le repos nécessaire. Il avait attribué le commandement des contrées septentrionales à l'aîné de ses fils, celui qu'il considérait comme son successeur, Sinakhêirba, notre Sennachérib, et il se déchargeait sur lui du soin de surveiller les faits et gestes des Mannaî, de l'Ourartou, des barbares qui s'agitaient par delà la ceinture des États civilisés, aux bords de l'Halys ou là-bas au pied du Caucase[2] : un écart des Tabal fut réprimé rapidement, en 706, par ce lieutenant actif et jeune[3]. Lui-même, il conservait la gestion directe des provinces pacifiques, Babylone, les pays du moyen-Euphrate, la Syrie, et peut-être comptait-il goûter au déclin de sa vie la tranquillité dont il avait besoin pour consolider l'œuvre de la conquête. La fortune jalouse ne lui accorda guère plus d'une année : il périt dans les premiers mois de 705, assassiné par un soldat d'origine étrangère, si je comprends bien le texte mutilé qui nous parle brièvement de la catastrophe. Sennachérib, mandé en hâte de la frontière, fut acclamé roi dès son arrivée, le 12 du mois d'Ab, et saisit le sceptre sans opposition[4]. Le cadavre n'avait pas été enterré, sans doute pour qu'il pût vérifier de ses yeux le récit qu'on lui avait fait de l'événement, et ne pas concevoir des soupçons funestes à la sécurité des conseillers ou des serviteurs du vieux roi. Cette fin misérable semblait le châtiment de quelque méfait inconnu : il consulta les dieux pour savoir ce qui avait suscité leur colère, et il n'autorisa l'ensevelissement dans le palais qu'après avoir procédé aux cérémonies expiatoires qui lui furent suggérées par l'oracle[5]. Ainsi disparut de façon mystérieuse le fondateur de la dynastie la plus puissante qui eût régné sur l'Assyrie et peut-être sur l'Asie

1. Les dates d'inauguration de Dour-Sharroukîn nous sont fournies par un fragment du *Canon des Limmou*, dont le sens demeure assez obscur (SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 214-215), et la première est indiquée encore dans la *Chronique Babylonienne de Pinches*, col. II, l. 8.

2. Winckler a découvert et publié (*Sammlung von Keilschrifttexten : Texte von verschiedenen Inhalts*, p. 8 et 11, n[os] 5464 et 1080) des dépêches de Sennachérib, où celui-ci renseigne son père sur les mouvements des Cimmériens contre l'Ourartou; cf. WINCKLER, *Geschichte Israels*, t. I, p. 185.

3. *Chronique Babylonienne de Pinches*, col. II, l. 9 (cf. WINCKLER, *Babylonische Chronik B*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 278-279), où la campagne est portée naturellement au compte de Sargon lui-même.

4. *Canon des Limmou*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 214-215; cf. G. SMITH, *History of Sennacherib*, p. 10.

5. C'est ainsi que j'interprète le texte publié et traduit par Winckler (*Sammlung von Keilschrifttexten : Texte von verschiedenen Inhalts*, p. 52, et *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 410-415). Winckler y retrouve l'indication d'une campagne au cours de laquelle Sargon aurait été tué par des montagnards, comme plus tard Cyrus par les Massagètes; le cadavre serait demeuré sans sépulture et n'aurait été repris qu'après un assez long délai, par Sennachérib. Winckler rapporte à la version qu'il donne de cet événement le passage d'*Isaie, XIV, 4-20*[a], qui, écrit d'abord pour célébrer la mort de Sargon, aurait été adapté plus tard à la mort d'un roi de Babylone.

Antérieure. Ce qu'il fut et par quelles qualités il mérita sa grandeur, on pense d'abord le définir aisément grâce à l'abondance de documents que ses contemporains nous ont légués; mais, à y réfléchir de plus près, on s'aperçoit bientôt que la tâche est très ardue. Les inscriptions observent un silence si discret sur la condition des rois avant l'avènement, sur leur éducation, sur leur vie privée, que nous ne réussissons plus aujourd'hui à nous faire une idée nette du tempérament et de la physionomie particulière à chacun d'eux. Elles nous racontent celles de leurs actions dont ils étaient fiers sur un ton de panégyrique uniforme où leur personne s'absorbe et disparait; c'est l'idéal assyrien du souverain qu'elles proposent à notre admiration sous vingt noms nouveaux, et si l'on y rencontre çà et là un trait qui accuse le génie propre de tel ou tel, le scribe l'a laissé échapper par mégarde, sans se douter qu'il livrait quelque peu du caractère et de l'âme de son maître. A étudier dans les annales de Sargon le journal de ses campagnes, on reconnaît vite qu'il ne fut pas seulement un chef d'armée hardi et avide de butin, incapable de voir dans l'expédition la plus heureuse autre chose qu'un moyen d'enrichir son peuple ou d'accroître les splendeurs de sa cour. Il acquit la conviction que certaines nations, l'Ourartou et l'Élam, ne s'assimileraient jamais à ses sujets de vieille date, et il ne se départit pas à leur égard de l'ancien système de guerre, mais il s'appliqua à les ruiner de son mieux; d'autres, au contraire, lui parurent susceptibles de s'accorder avec ses Assyriens, et celles-là, il leur épargna le plus qu'il put les conséquences extrêmes de leurs résistances ou de leurs révoltes. Il les enleva à l'influence de leurs dynasties nationales et il les constitua en provinces dont il surveilla l'administration rigoureusement; s'il en expatria les éléments les plus turbulents, et s'il essaya de les mâter par la fondation de colonies étrangères, il respecta leurs religions, leurs mœurs, leurs lois, et il leur garantit un gouvernement équitable et prudent en échange de leur obéissance. Leur bien-être ne le préoccupait pas moins que la gloire de ses armes, et, au milieu de ses luttes contre Rousas ou contre Mérodachbaladan, en pleine épopée, il se ménageait encore le temps de songer prosaïquement à la culture de la vigne ou du blé; il se préoccupait des soins à donner au vin pour le conserver, et il rêvait d'empêcher que « l'huile, cette vie de l'homme, qui guérit les plaies, n'augmentât de prix, et que le taux du sésame ne dépassât celui du froment[1] ». On devine chez lui, à côté du conquérant sévère et même cruel par nécessité, le monarque débonnaire, prévoyant, doux à son peuple,

1. *Inscription des Barils*, l. 39-42; cf. Lyon, *die Keilschrifttexte Sargons*, p. 34-35.

miséricordieux aux vaincus, lorsque la politique lui permettait de s'abandonner à son penchant pour la clémence.

Son fils, Sennachérib, fut moins heureux que lui ou moins habile[1]. Le génie militaire ne lui fit pas défaut, ni l'activité nécessaire pour tenir tête à tous les ennemis qui se dressaient contre lui aux points contraires de son empire, mais il n'avait point, ce semble, la souplesse de caractère ni le tact délicat qu'exigeait le maniement des éléments disparates auxquels il commandait. Il ne savait ni pardonner après la victoire, ni se restreindre à temps dans la répression : il détruisait les villes, massacrait les tribus, désolait les campagnes en n'y remplaçant point les nations qu'il en chassait captives ou en y important des colonies insuffisantes, et il finit par ne plus posséder que des demi-déserts où son père lui avait légué des provinces florissantes et des cités populeuses. Ce fut le système des premiers conquérants assyriens, celui de Salmanasar III ou d'Assournazirabal, substitué à celui de Tiglatphalasar III et de Sargon. L'assimilation des vaincus aux vainqueurs se ralentit, le tribut cessa de rendre régulièrement, et l'accroissement capricieux des butins ne compensa pas la perte que les finances subirent de ce chef; le recrutement de l'armée, diminué par le dépeuplement des contrées rebelles, pesa plus lourdement sur celles qui demeuraient fidèles et recommença comme jadis à les épuiser. La nouvelle du meurtre de Sargon, disséminée dans tout l'Orient, y avait réveillé

1. Les deux documents principaux du règne de Sennachérib sont des cylindres : le *Cylindre de Taylor* et celui de *Bellino*, dont les duplicata plus ou moins complets abondent dans les collections du British Museum (cf. les indications que donne à ce sujet BEZOLD, *Inschriften Sanherib's*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 80, note 1). Le *Cylindre de Taylor* contient les huit premières année du règne. Trouvé à Koyoundjik ou à Nébi-Younous, il se trouve dans H. RAWLINSON, *Cun. Ins. W. As.* t. I, pl. 37-42; il a été traduit en français par OPPERT, *les Inscriptions assyriennes des Sargonides*, p. 41-53, et par MÉNANT, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 214-225, en anglais par FOX TALBOT, *Inscription of Sennacherib, containing the Annals of the first eight Years of his Reign*, dans les *Records of the Past*, t. I, 1[re] ser., p. 33-53, en allemand par R. HÖRNING, *das Sechsseitige Prisma des Sanherib in transcribirten Grundtexte und Uebersetzung*, 1878, in-8°, et par BEZOLD, *Inschriften Sanherib's*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 80-113. Le *Cylindre de Bellino*, qui est une sorte de doublet du précédent, traite des deux premières années du règne, et il a été publié par GROTEFEND, *Bemerkungen zur Inschrift eines Thongefässes mit ninivitischer Keilschrift*, dans les *Abhandlungen der Königl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, 1850, et dans LAYARD, *Inscriptions in the Cuneiform Character*, pl. 63-64; il a été traduit en français par OPPERT, *Expédition en Mésopotamie*, t. I, p. 297 sqq., et par MÉNANT, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 225-230, en anglais par FOX TALBOT, *the Inscription on the Bellino Cylinder, comprising the first two Years of the Reign of Sennacherib*, dans les *Records of the Past*, t. I, 1[re] ser., p. 23-32 (cf. les traductions antérieures du même auteur, dans le *J. R. As. Soc.*, 1860, t. XVIII, p. 76 sqq., et dans les *Transactions of the R. Soc. of Literature*, t. VIII, p. 369 sqq.). La *stèle de Bavian*, publiée d'après les copies de Layard dans H. RAWLINSON, *Cun. Ins. W. As.*, t. III, pl. 14, a été transcrite et commentée par POGNON, *l'Inscription de Bavian, Texte, traduction et commentaire philologique*, in-8°, 1879-1880; cf. les traductions antérieures, en français, de MÉNANT, *Ninive et l'Assyrie*, p. 234-237, en anglais, de PINCHES, *the Bavian Inscription of Sennacherib*, dans les *Records of the Past*, 1[re] ser., t. IX, p. 21-28. Tous ces textes, et d'autres qui sont moins complets ou moins importants, ont été réunis, transcrits, traduits, et les paragraphes dont ils se composent classés dans l'ordre chronologique par G. Smith; l'œuvre, interrompue par la mort prématurée de l'auteur, au moment où les dernières parties en étaient ébauchées seulement, a été achevée et éditée par Sayce, sous le titre : *History of Sennacherib, translated from the Cuneiform Inscriptions*, 1878.

les espérances des sujets d'acquisition récente et celles des États hostiles à l'Assyrie : la Phénicie, l'Égypte, les Mèdes, l'Élam, s'agitèrent et attendirent la tournure que les événements prendraient à Ninive ou à Babylone. Sennachérîb ne jugea pas qu'il y eût intérêt pour ui à ceindre la couronne de Chaldée et à traiter sur le pied d'égalité entière un pays asservi par les armes : il le ravala au rang de vassal, et, tout en s'y réservant la suzeraineté, il y délégua un de ses frères, qu'il fit roi[1]. Cette sorte de dégradation irrita les Babyloniens. Habitués à voir leur seigneur étranger se plier à leurs rites, saisir les mains de Bel, assumer ou se laisser donner par eux un nom nouveau, ils ne purent se résigner à déchoir au niveau des simples tributaires : deux années ne s'étaient pas écoulées qu'ils se révoltèrent, assassinèrent le souverain qui leur avait été imposé, et proclamèrent en son lieu le fils d'une esclave, Mardoukzâkirshoumou[2] (704). Ce fut le signal d'une insurrection générale dans la Chaldée et dans les marches orientales. Mérodachbaladan, qui se cachait parmi les bas-fonds de la côte élamite depuis sa défaite de 709, en sortit soudain avec ses fidèles, piqua droit sur Babylone, et le seul bruit de son approche y détermina une sédition, au milieu de laquelle Mardoukzâkirshoumou périt, après avoir exercé le pouvoir pendant un mois[3] : il rentra dans son ancienne capitale

1. Ce qui se passa à Babylone au début du règne de Sennachérîb nous est connu par les fragments de Bérose (Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 504; cf. Schrader, *zur Kritik der Chronologischen Angaben des Alexander Polyhistor und des Abydenus*, 1880, p. 1-15), rapprochés du Canon de Ptolémée et du Canon Babylonien de Pinches (Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, p. 290-291). Le premier interrègne du Canon de Ptolémée (704-702) est rempli, dans le Canon de Pinches, par trois personnages qui auraient régné, Sennachérîb, 2 ans, Mardoukzâkirshoumou, 1 mois, Mérodachbaladan, 9 mois; Bérose substitue à Sennachérîb un frère de ce prince dont il ne paraît pas connaître le nom, et c'est cette version que j'ai adoptée, comme la plupart des historiens modernes (Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 464, Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 285, 312, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 686, 731), comme répondant le mieux à ce que nous savons du peu d'affection que Sennachérîb manifesta toujours pour Babylone.

2. L'origine servile de ce personnage est indiquée au Canon Babylonien de Pinches (*the Babylonian Kings of the Second Period*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1883-1884, t. VI, col. IV, l. 13); il pouvait d'ailleurs appartenir par son père à une famille princière, peut-être royale, et se trouver par là en bonne posture pour gagner la faveur du peuple. Parmi les modernes, les uns supposent que le nom d'Akisès, dans Bérose, est une forme altérée de [Mardouk-]zâkir-[shoumou], ainsi Schrader (*die Keilinschriftliche Babylonische Königsliste*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie des Sciences de Berlin, 1887, p. 948 sqq.); les autres considèrent Akisès-Akîshou comme étant le nom réel du personnage, Mardoukzâkirshoumou son nom d'intronisation (Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 313, note 1, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 686, note 3).

3. Plusieurs savants ont pensé que le Mérodachbaladan de Sennachérîb est différent de celui de Sargon. Schrader, qui avait tout d'abord (*die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1re éd., p. 213-217; cf. Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 461) défendu cette hypothèse, y a renoncé depuis lors (*die Keilinschriften und das Alte Testament*, 2e éd., p. 341-343), et il est revenu à l'idée des premiers interprètes (G. Rawlinson, *the Five Great Monarchies*, 2e éd., t. II, p. 156-157, Fr. Lenormant, *les Premières Civilisations*, t. II, p. 263, Ménant, *Babylone et la Chaldée*, p. 158), adoptée aujourd'hui par presque tous les historiens (Delattre, *les Chaldéens jusqu'à la formation de l'Empire de Nabuchodonosor*, 2e éd., p. 12-13, Winckler, *Untersuchungen zur altorientalischen Geschichte*, p. 56, et *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 129, 259, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 731); Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 285 et p. 313, note 1, flotte encore entre les deux opinions.

et, sitôt intrônisé, il s'ingénia à nouer partout des alliances avec les princes. petits ou grands, qui pouvaient opérer une diversion en sa faveur. Ses agents obtinrent de l'Élam la promesse d'un secours; d'autres émissaires coururent en Syrie solliciter Ézéchias, et peut-être seraient-ils descendus en Égypte si la fortune du maître leur en avait accordé le loisir[1]. Mais Sennachérib ne s'endormit pas en longs préparatifs. La belle armée de Sargon était intacte entre ses mains : il la concentra et il la poussa contre la ville de Kîsh, où le Kaldou s'était retranché avec ses Araméens et les auxiliaires élamites de Shoutrouk-nakhounta. La bataille se termina par la débandade complète des confédérés. Mérodachbaladan s'échappa presque seul, au Gouzoummanou d'abord, puis dans les marais du Tigre, où il trouva un asile provisoire; les troupes dépêchées à ses trousses le traquèrent cinq jours durant, et, ne réussissant pas à le forcer, elles abandonnèrent la piste[2]. Son camp était tombé aux mains du vainqueur avec tout ce qu'il renfermait, chariots, chevaux, mulets, chameaux et les troupeaux de bœufs que les armées traînaient derrière elles pour leur subsistance : Babylone ouvrit ses portes sans résistance, dans l'espoir peut-être que Sennachérib se résoudrait enfin à imiter le précédent de son père et à garder la royauté. Il consentit à ne point punir une première insurrection, et il se contenta pour cette fois de piller le trésor et le palais, mais il ne daigna pas s'attribuer la couronne et il la conféra à un Babylonien de noble origine, Belibni, qui, emmené jadis tout petit à Ninive, y avait été élevé sous les yeux de Sargon[3]. Tandis qu'il réorganisait ainsi le gouvernement, ses généraux achevaient la campagne : ils saccagèrent successivement quatre-vingt-neuf places fortes et huit cent vingt villages des Kaldou, ils chassèrent les garnisons Arabes et Araméennes que Mérodachbaladan avait échelonnées dans les cités du Kardouniash, à Ourouk, à Nipour, à Kouta, à Kharshagkalamma, et ils réta-

1. *II Rois*, XX, *12-19*, *Isaie*, XXXIX. L'ambassade auprès d'Ézéchias a été placée durant le premier règne de Mérodachbaladan, sous Sargon (Fr. Lenormant, *les Premières Civilisations*, t. II, p. 231-241, Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 319, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 704, Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. XXXI, note 2, *Alttestamentliche Untersuchungen*, p. 135-156, *Geschichte Israels*, t. I, p. 181-182). Donné ce que nous savons par les monuments assyriens, il me paraît qu'elle n'a pu se produire que pendant le second règne, en 703; cf. Schrader, *die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 313-344, Delattre, *les Chaldéens*, 2e éd., p. 12, Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 466, Mürdter-Delitzsch, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, 2e éd., p. 197, Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 614.

2. Ce détail nous est fourni par le *Cylindre de Bellino*, l. 10, cf. G. Smith, *History of Sennacherib*, p. 26. Bérose affirmait que Mérodachbaladan fut mis à mort par Belibni (Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 504).

3. Le nom est transcrit Bêlibos, en grec, et il semble bien que des variantes assyriennes justifient la prononciation Béliboush (Schrader, *zur Kritik der chronologischen Angaben des Alexander Polyhistor und des Abydenus*, p. 9, note 1, et *die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 349); la *Chronique Babylonienne de Pinches*, col. II, l. 23, 24, 26, 28, donne l'orthographe Bel-ib-ni.

blirent la suprématie d'Assour sur toutes les tribus situées à l'Orient du Tigre vers la frontière de l'Élam, les Toumouna, les Ouboudou, les Gamboulou, les Khindarou, comme sur celles des Nabatéens et des Hagarènes, qui vaguaient dans le désert d'Arabie à l'Occident des bouches de l'Euphrate. Le butin fut immense : 208 000 prisonniers, hommes et femmes, 7200 chevaux, 11 073 ânes, 5230 chameaux, 80 100 bœufs, 800 500 moutons, une horde entière d'émigrants qui s'achemina vers l'Assyrie sous l'escorte de l'armée victorieuse. Cependant les Khirimmou s'obstinaient encore et ils ne semblaient pas songer à la soumission : il fallut les attaquer dans leurs forteresses et les anéantir pour achever la pacification du pays. Le second règne de Mérodachbaladan avait duré neuf mois à peine[1].

La coalition qu'il avait tenté d'assembler contre les Assyriens se disloqua du même coup qui frappait son chef. Babylone était le seul point où des États, aussi distants et aussi étrangers l'un à l'autre que Juda et l'Élam, pouvaient entrer en relations et s'entendre sur la direction qu'ils devaient imprimer à leurs opérations. Sitôt perdue, ils se trouvèrent isolés irrémédiablement, et ils n'eurent plus aucun moyen de concerter leur action contre l'ennemi commun : ils renoncèrent à l'offensive, et, chacun chez soi, ils attendirent sous les armes la détermination du vainqueur à leur égard. L'orage le plus dangereux pour lui ne s'amoncelait pas du côté de la Palestine, quand même l'Égypte se déciderait pour la guerre ouverte, et une défection des provinces occidentales, si sérieuse qu'elle fût, n'était jamais de nature à entraîner des complications inquiétantes : il y avait trop loin de Péluse au Tigre pour qu'un avantage de Pharaon compromît vraiment la sécurité de l'empire. Au contraire, une intervention de l'Élam dans les affaires de Babylone ou de la Médie pouvait entraîner les conséquences les plus funestes, si elle était couronnée de succès : c'était la perte du Kardouniash ou des marches conquises si laborieusement par Tiglatphalasar III et par Sargon, les hostilités en permanence sur le Tigre et sur le Zab, peut-être l'apparition des barbares sous les murs de Kalakh ou de Ninive. L'Élam avait aidé Mérodachbaladan, et ses soldats avaient combattu dans les plaines de Kish. Depuis lors, les mois s'étaient écoulés sans que Shoutrouknakhounta donnât signe de vie : il acceptait son échec provisoirement, mais s'il différait sa vengeance jusqu'à l'occasion prochaine, ce n'était ni découragement ni faiblesse, et il était prêt à recevoir chaudement l'Assyrien qui le relan-

1. *Cylindre de Taylor*, col. I. l. 19-62 (Bezold, *Inschriften Sanherib's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 82-87); cf. Smith-Sayce, *History of Sennacherib*, p. 24-12.

cerait chez lui. Sennachérib connaissait le caractère et les ressources du personnage; il ne se risqua pas à le contrarier de front, et il assouvit son ressentiment sur le dos des peuplades frontières qui s'étaient insurgées à l'instigation des Élamites, sur les Cosséens, sur l'Ellipi et sur son roi Ishpabara[1]. Il les pourchassa dans les vallées étroites et dans les forêts du Khoatras, où les chars ne pouvaient rouler : tantôt à cheval, tantôt à pied au milieu de ses troupes, il incendia Bîtkilamzakh, Khardishpi, Bîtkoubatti, et il rangea le territoire des Cosséens et des Yasoubigallaî sous la surveillance du préfet d'Arrapkha. Il passa de là en Ellipi, et Ishpabara n'osa point le choquer en rase campagne, mais se déroba devant lui de ville en ville. Il brûla successivement les deux résidences royales, Maroubishti, Akkouddou, trente-quatre châteaux qui dépendaient d'elles; il s'empara de Zizirtou, de Koummalou, du district de Bitbarrou, de la cité d'Élinzash, à laquelle il attribua le nom de Kar-Sennachérib, — la forteresse de Sennachérib, — et il les annexa au gouvernement de Kharkhar. Les Mèdes lointains, inquiets de son progrès, lui envoyèrent des présents et lui renouvelèrent les protestations de dévouement qu'ils avaient prodiguées à Sargon, mais il ne poussa pas jusque chez eux comme ses prédécesseurs avaient fait : c'en était assez pour lui d'avoir maintenu son autorité intacte sur ces postes avancés, et d'avoir consolidé la domination assyrienne par l'acquisition de quelques districts bien situés à proximité des routes qui menaient du plateau iranien aux campagnes de la Mésopotamie[2]. Il reporta aussitôt son attention vers l'Ouest, où l'esprit de rébellion soufflait encore sur les contrées qui touchaient à l'Afrique. Sabacon, devenu seul maître[3], ne s'était pas contenté, comme Piônkhi, d'imposer une sorte de vasselage à l'Égypte et de la gouverner de loin, par l'intermédiaire de ses généraux. Il y vint résider une partie au moins de l'année, et il fit si bien acte de Pharaon que ses sujets égyptiens, ceux du Delta comme ceux de Thèbes, furent obligés de plier devant lui et de le saluer comme le chef d'une dynastie nouvelle. Il surveilla les princes de fort près, il mit garnison dans Memphis et dans les autres citadelles principales, il entreprit partout les travaux d'ensemble que les guerres civiles avaient à peu près interrompus depuis

1. Sur ce personnage et sur la façon dont il avait été élevé à la royauté par Sargon, quelques années auparavant, cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 270, de cette *Histoire*.
2. *Cylindre de Taylor*, col. I, 63-82, col. II, l. 1-33 (Bezold, *Inschriften Sanherib's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 88-91; cf. Smith-Sayce, *the History of Sennacherib*, p. 43-52). Delattre (*le Peuple et l'Empire des Mèdes*, p. 118-120) réduit beaucoup les succès de Sennachérib dans ces régions.
3. Cf. ce qui est dit de l'avènement de Sabacon plus haut, au t. III, p. 246-247, de cette *Histoire*.

plus d'un siècle : les chaussées furent consolidées, les canaux nettoyés et élargis, le sol des villes exhaussé à l'abri de l'inondation[1]. Bubaste surtout gagna à ce régime, et elle recouvra l'importance qu'elle n'avait plus depuis l'avènement des seconds Tanites, mais les autres cités ne furent pas négligées[2]. On répara plusieurs des temples de Memphis, et l'on y grava derechef les inscriptions effritées par le temps[3]. Thèbes, à l'aise sous l'autorité d'Amenertas et de son mari Piônkhi, profita largement de la libéralité de ses seigneurs éthiopiens : Sabacon refit à Louxor la décoration de la porte principale, celle qui s'ouvre entre les deux pylones[4], et il remania plusieurs portions du temple d'Amon à Karnak[5]. On raconta plus tard qu'afin de se procurer les bras nécessaires il avait substitué à la peine de mort celle des travaux forcés : cette politique d'intérêt bien entendu lui aurait même valu un beau renom de clémence[6]. Le pays, contraint enfin à la tranquillité, refleurit aussitôt avec cette intensité de vie dont il avait manifesté déjà tant de preuves, et sa renaissance attira l'attention de l'étranger sur lui une fois de plus. Sabacon s'était mêlé quelque peu aux intrigues syriennes vers le début de son règne, mais l'aisance avec laquelle Sargon avait réprimé Ashdod lui avait inspiré une méfiance salutaire en ses propres forces; il avait envoyé des cadeaux au vainqueur, et il en avait reçu de lui à son tour, ce qui lui avait fourni un prétexte pour noter les peuples de l'Asie parmi les tributaires dont il affichait les noms sur ses listes triomphales[8]. Il avait depuis lors correspondu à l'occasion avec son puissant voisin. et une pièce empreinte de son cachet se trouvait dans les archives de Kalakh, dont la bulle d'argile est arrivée jusqu'à



BULLE D'ARGILE AU SCEAU DE SABACON[7].

1. HÉRODOTE, II, CXXXVII, DIODORE DE SICILE, I, 65; cf. WIEDEMANN, *Herodot's Zweites Buch*, p. 495-496.
2. HÉRODOTE, II, CXXXVIII; les fouilles de Naville n'ont rendu aucun monument qui porte la trace des restaurations entreprises par Sabacon dans la ville de Bubaste.
3. Cf. les fragments de statues à son nom signalés par MARIETTE, *Monuments divers*, pl. 29 *d*; un contrat démotique d'époque ptolémaique mentionne encore, à Memphis, la *rue de Shabakou* (RÉVILLOUT, *Hypothèque légale de la femme*, dans la *Revue Égyptologique*, t. I, p. 126, note, et p. 118, note 1).
4. CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCCXXXVII, ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. CLI, 2-3, et t. IV, p. 175-176; cf. DARESSY, *Notice explicative des ruines du Temple de Louxor*, p. 27.
5. CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. II, p. 129 sqq., ROSELLINI, *Monumenti Storici*, t. IV, p. 176-177, LEPSIUS, *Denkm.*, III, 69 *d*, V, 1 *a-b*, BRUGSCH, *Reiseberichte aus Ægypten*, p. 170, MARIETTE, *Karnak*, pl. 45 *c* et p. 9, 10, 28, 69.
6. HÉRODOTE, II, CXXXVII, DIODORE, I, 65; cf. WIEDEMANN, *Herodots Zweites Buch*, p. 495-496.
7. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le croquis de* LAYARD, *Nineveh and Babylon*, p. 132.
8. Cf. ce qui est dit de ces cadeaux, plus haut, t. III, p. 244, 247, de cette *Histoire*. C'est probablement à propos de cet échange de présents que Sabacon fit graver à Karnak le tableau où il se représente victorieux des Asiatiques et des Africains (LEPSIUS, *Denkm.*, V, 1 *c*).

nous[1]. La paix avait duré douze ans, puis il était mort vers 703, et son fils Shabîtokou était monté sur le trône[2] : ce roi sans expérience ne céderait-il pas à la tentation d'user des embarras momentanés où la révolution babylonienne avait plongé Sennachérib?

Deux États seuls dans toute la Syrie conservaient assez de vigueur pour nourrir encore l'espérance de se soustraire à la tyrannie étrangère, Tyr et la Judée. Tyr possédait toujours la suprématie sur les Phéniciens du Sud, et ses rois l'étaient également de Sidon[3]. Le long règne d'Ithobaal et l'alliance de ce prince avec Israel l'avaient refaite lentement de ses discordes et l'avaient remontée au même point de prospérité que sous Hirôm. Ils sont rares les faits qui nous permettent de soupçonner quelle activité régnait alors dans son entourage : on sait pourtant qu'il rebâtit la petite place de Botrys, détruite au cours de quelque guerre civile, et qu'il fonda la cité d'Auza en pleine terre de Libye, au pied des massifs de l'Aurès, dans un des districts les plus riches en métaux de notre Algérie[4]. En 876, Assournazirabal avait franchi le Liban et effleuré les côtes de la Méditerranée : Ithobaal, débonnaire par nature, l'avait comblé de ses présents, et cette soumission opportune avait préservé ses villes et ses campagnes des horreurs d'une invasion[5]. Vingt ans après, Salmanasar III était revenu et avait croisé le fer avec Damas. Les Phéniciens du Nord s'allièrent contre lui à Adadidri, et leur imprudence leur attira des leçons sévères; les Tyriens, fidèles à leur politique séculaire, préférèrent courber l'échine de bonne grâce et lui acheter la paix. Leur conduite était d'autant plus sage qu'aussitôt après la mort d'Ithobaal les troubles recommencèrent avec autant de fureur qu'auparavant et des conséquences plus désastreuses. Balézor lui

1. Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 132-134, avec la note de Birch sur le roi Sabacon.

2. Une des versions de Manéthon attribue douze années de règne à Sabacon (Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 593), et cette durée est confirmée par une inscription de Hammamât datée de son an XII (Lepsius, *Denkm.*, V, 1 *e*). Sabacon étant monté sur le trône en 716-715 (cf. t. III, p. 233, note 4, et 246, note 7, de cette *Histoire*), son règne nous mène en 704 ou 703, ce qui nous oblige à mettre l'avènement de Shabîtokou dans l'année qui suivit la mort de Sargon.

3. Ithobaal II, qui, au témoignage des historiens nationaux (Ménandre, *Fragm. 1*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. IV, p. 446), appartenait à la lignée des rois de Tyr, est qualifié *roi des Sidoniens* dans la Bible (*I Rois, XVI, 31*), et les textes assyriens appellent Éloulaï roi des Sidoniens également (*Cylindre de Taylor*, col. II, l. 35), bien que le même Ménandre nous le donne comme le roi de Tyr (Josèphe, *Ant. Jud.*, IX, 14 § 2). Il est probable que le roi de Sidon, mentionné dans les Annales de Salmanasar III à côté de celui de Tyr, était un prince vassal du roi tyrien.

4. Les deux faits nous sont conservés par un passage de Ménandre (*Fragm. 4*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. IV, p. 447). J'admets l'identité de l'Auza nommée dans ce fragment avec l'Auzea de Tacite (*Annales*, IV, 25) et avec la *Colonia Septimia Aur. Auziensium* des inscriptions romaines (*Corpus Ins. Lat.*, t. VIII, n° 9062), aujourd'hui Aumale. Gutschmid préfère y reconnaître l'Uzita de Strabon (XVII, III § 12, p. 831) et de Ptolémée (IV, 3, 37), à peu de distance de Leptis la Petite (*Kleine Schriften*, t. II, p. 59).

5. Cf. ce qui est dit plus haut au t. III, p. 41, de cette *Histoire*. Le roi de Tyr qui envoya des présents à Assournazirabal n'est pas nommé dans les documents assyriens : ce que nous savons de la chronologie tyrienne nous permet de supposer avec grande vraisemblance que c'était Ithobaal.

succéda (754-746), puis Mutton Ier (845-821)[1], qui se prosterna aux pieds de Salmanasar III en 842, au camp du Baalirasi, et qui réitéra son hommage trois ans plus tard, en 839[2]. Les mythes relatifs à la fondation de Carthage se mêlent au peu que nous devinons de son histoire. Ils lui attribuaient une fille, Élissar, mariée à son oncle Sicharbal, grand-prêtre de Melkarth, et un fils en bas âge du nom de Pygmalion (820-774). Sicharbal avait été désigné par Mutton pour être régent pendant la minorité de Pygmalion, mais il fut renversé par le peuple et, quelques années plus tard, assassiné par son pupille. Élissar ne songea plus dès lors qu'à punir le meurtre de son mari. Elle ourdit une conspiration à laquelle l'aristocratie s'affilia tout entière, puis, trahie et menacée de perdre la vie, elle s'empara d'une flotte qui était dans le port prête à partir en course : elle y entassa ses partisans, cingla vers l'Afrique, débarqua en Zeugitane, à l'endroit où les Sidoniens avaient jadis édifié Kambé. Elle acheta du terrain au chef des Libyphéniciens, Iarbas, et elle implanta sur les ruines de l'ancienne factorerie une ville neuve, Qart-hadshat, que les Grecs ont appelée Carchédon et les Romains Carthage[3]. Le génie de Virgile a rendu le nom de Didon illustre : l'histoire se refuse à reconnaître dans les récits auxquels il a puisé autre chose qu'une légende, fabriquée en un temps où l'on ne savait plus rien sur les origines de la grande cité punique (814-813). Tyr, ainsi affaiblie, pouvait moins que jamais songer à s'opposer aux ambitions de l'Assyrie : Pygmalion ne se mêla pas aux révolutions des roitelets syriens contre Shamshîrammân, et lorsque, en 803, Rammânnirâri parcourut la côte avant de se jeter sur Damas, il l'accueillit en suzerain par les cadeaux accoutumés[4]. Il mourut vers 774, et le nom de ses successeurs immédiats n'est pas arrivé jusqu'à nous[5] : on suppose pourtant qu'au moment même où la fortune de Ninive s'éclipsa, Tyr laissa les liens qui l'attachaient se dénouer d'eux-

1. Ménandre, *Fragm. 1*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. IV, p. 446; cf. G. Rawlinson, *History of Phœnicia*, p. 435-436, Pietschmann, *Geschichte der Phönizier*, p. 298-299. Mutton, transcrit Mitenna par les Assyriens, est la forme phénicienne du nom Mattan, connu par l'histoire d'Athalie (cf. t. III, p. 100, de cette *Histoire*).

2. Cf. ce qui est dit plus haut à ce sujet au t. III, p. 86-87, de cette *Histoire*. Ici encore, les documents assyriens ne donnent pas le nom du roi qui paya le tribut.

3. La critique des récits relatifs à la fondation de Carthage a été faite par Otto Meltzer, *Geschichte der Karthager*, t. I, p. 90-101; pour les objections de Gutschmid (*Kleine Schriften*, t. II, p. 89-94), cf. la réponse d'Otto Meltzer, *Geschichte der Karthager*, t. II, p. 457-458.

4. Cf., sur cette campagne, ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 99, 101-102, de cette *Histoire*.

5. Le fragment de Ménandre qui nous avait conservé la série des rois de Tyr, d'Abîbaal à Pygmalion (*Fragm. 1*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. IV, p. 445-446), n'avait été recueilli par Josèphe (*Contra Apionem*, I § 18) que parce que, l'an VII de Pygmalion correspondant à la fondation de Carthage, — soit à l'année 814-813 avant notre ère, calculée d'après le système de Timée, — l'historien hébreu y trouvait une date fixe qui semblait lui permettre d'établir la chronologie des rois d'Israel et de Juda sur une base solide, entre le règne de ce prince et celui de Hirôm Ier, le contemporain de David et de Salomon.

mêmes et fit l'économie du tribut qu'elle avait payé de façon fort irrégulière. Elle rajusta sa chaîne un demi-siècle plus tard, au seul écho des premiers succès de Tiglatphalasar III, et le roi qu'elle avait alors, Hirôm II, se hâta d'apporter au camp d'Arpad l'assurance de sa fidélité (742). Il la renouvela une fois encore en 738[1], puis il disparut et il fut remplacé par Mutton II vers 736. Celui-ci répudia pour son malheur l'indifférence héréditaire de ses ancêtres, et, sitôt que le prétexte s'offrit à lui, il sortit de la neutralité où ils s'étaient enfermés résolument. Il s'allia en 734 aux Damasquins, aux Israélites, aux Philistins, avec l'aide secrète et probablement à l'instigation de l'Égypte, puis, quand Israel fut vaincu et Damas tombée, il attendit avant de s'amender qu'une armée assyrienne se montrât en vue de Tyr : il lui en coûta 120 talents d'or et des charges de marchandises pour faire excuser sa hardiesse (728). La peine était, somme toute, assez douce et le dommage peu considérable, si l'on songe aux richesses accumulées dans la ville, et que le commerce d'outre-mer accroissait chaque jour : Mutton se le tint pour dit[2], mais la tradition pacifique de sa maison, rompue par deux fois, ne se renoua plus. La Phénicie méridionale, une fois entrée dans le courant de la politique asiatique, en suivit les fluctuations, et elle fut contrainte d'immobiliser désormais pour sa défense le meilleur des forces qu'elle avait utilisées jusqu'alors au profit de ses entreprises lointaines.

Ce ne fut pas d'ailleurs caprice imbécile de souverains ignorants et présomptueux, si elle renonça à son parti-pris de non-intervention : elle y fut invitée et presque contrainte par les changements survenus dans la face du monde européen[3]. Les progrès des Grecs et leur triomphe dans les eaux de la mer Égée et de la mer Ionienne, le développement rapide de la marine étrusque à partir de la fin du IXe siècle, avaient refoulé graduellement ses armateurs vers les parages de la Méditerranée occidentale et de l'Atlantique : leur activité s'était multipliée autour des régions minières de l'Afrique et de l'Espagne, et le trafic avec les peuples barbares de l'Océan marocain ou lusitanien, la recherche et l'exploitation de l'étain breton, avaient compensé largement

1. Cf. ce qui est dit de l'hommage que Hirôm II rendit par deux fois à Tiglatphalasar III, plus haut, au t. III, p. 149, 152, 153, de cette *Histoire*.

2. Cf., sur tous ces faits, ce qui est dit plus haut au t. III, p. 188-189, de cette *Histoire*. Pygmalion étant mort vers 774, et Hirôm II apparaissant seulement en 742, il est probable qu'il convient d'intercaler entre ces deux princes au moins un roi dont le nom nous est encore inconnu.

3. Les mêmes raisons, qui m'ont obligé à ne point traiter aux volumes précédents diverses matières comprises dans le plan primitif de cette *Histoire* me forcent à retrancher ici les développements relatifs à la colonisation tyrienne et à la colonisation grecque en Cypre : je n'ai retenu que l'indication très brève des faits nécessaires à l'intelligence de l'histoire des Phéniciens continentaux et des Assyriens.

les dommages que la clôture des marchés helléniques et italiens leur avaient fait subir. Leurs vaisseaux, obligés maintenant de longer les falaises inhospitalières du Maghreb et d'affronter la haute mer, étaient construits avec une solidité et une entente de la navigation qui dépassaient de beaucoup tout ce que l'on avait fait jusqu'alors. Ce n'étaient plus les galères du type égyptien, recourbées aux deux bouts, non pontées, faibles contre l'attaque des vagues ou du vent, mais ils avaient une coque longue, basse, mince et bien équilibrée. La poupe se relève encore et surplombe le pilote, mais la proue est droite, munie d'un éperon aigu qui s'emmanche à la quille et qui sert aussi bien à fendre la lame qu'à défoncer le flanc des bateaux ennemis. L'impulsion est fournie par deux rangs de rameurs superposés, dont le premier appuie ses avirons sur le platbord, tandis que l'autre manie les siens par des sabords de nage percés dans la muraille. Un faux-pont, assis sur des poteaux solides, court de l'avant à l'arrière et forme, au-dessus de la chiourme, un étage réservé aux soldats et au reste de l'équipage : des boucliers ronds, appliqués contre une charpente légère, s'alignent comme un retranchement sur les deux côtés. Le mât la traverse et il va s'enraciner bas dans la quille : il est maintenu par deux étais, amarrés à l'avant et à l'arrière. La voile rectangulaire s'ajuste par son côté d'en haut à une vergue qu'on hisse ou qu'on abat à volonté. Les ressources que les Tyriens tiraient de leurs croisières leur avaient assuré une supériorité telle sur les autres cités, qu'ils avaient fini par les réduire en vasselage pour la plupart. Arad et la Phénicie du nord leur échappaient ainsi que la sainte Byblos, mais toute la bande qui s'étend du Nahr-el-Kelb à la pointe du Carmel leur appartenait directement[2].



UNE GALÈRE À DEUX RANGS DE RAMES DU TYPE PHÉNICIEN[1].

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* Layard, *the Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 71 ; pour le reste du bas-relief, cf. ce qui est dit plus bas, p. 301. Sennachérib affirme que les vaisseaux de ce type avaient été construits par des charpentiers syriens, et qu'ils étaient montés par des matelots tyriens, sidoniens et ioniens (G. Smith, *History of Sennacherib*, p. 90-91).

2. On trouve encore la mention des rois d'Arvad et de Byblos au début du règne de Sennachérib *Cylindre de Taylor*, col. II, l. 49-50).

Sidon la grande et Sidon la petite, Bitzîti, Sarepta, Mahalliba aux gués du Litany, Oushou et l'arrière-contrée jusque vers Kana, Akzîb, Akko, Dor, et ce territoire compact, couvert en partie par les barrières du Liban, sauvé des invasions qui avaient désolé la Syrie par la prudence coutumière à ses princes, constituait le royaume le plus florissant et le plus peuplé peut-être qui subsistât encore entre l'Euphrate et le désert d'Égypte[1] Cypre, d'ailleurs, était sous son autorité, par places au moins.



LE ROYAUME DE TYR pour la Campagne de SENNACHÉRIB

La colonisation achéenne, renforcée d'immigrations renouvelées sans cesse, y avait absorbé le plus gros des autochtones et repoussé le reste dans les montagnes. Une civilisation hybride s'était développée chez ces Grecs d'avant-garde, où les coutumes, les religions, les arts du vieil Orient, de l'Égypte, de la Syrie, de la Chaldée, s'amalgamaient dans des proportions variables : l'écriture elle-même dérivait probablement d'un de ces systèmes asianiques dont nous connaissons mal les monuments, et elle était un syllabaire adapté gauchement à une langue pour laquelle il n'avait pas été inventé. Une dizaine de roitelets se disputaient les districts du nord et de l'est, Grecs pour la plupart, à Idalion, à Khytros, à Paphos, à Soli, à Kourion, à Tamassos, à Lédron. Les Phéniciens avaient plié d'abord devant l'invasion et ils s'étaient groupés dans la plaine orientale, autour de Kition, puis ils avaient assumé l'offensive et tenté de regagner le terrain perdu. Kition, détruite dans l'une de leurs guerres, avait été rebâtie par eux et en avait gardé le surnom de Qart-hadshat, la ville neuve[2]. Le

1. L'étendue du royaume tyrien nous est indiquée par le passage où Sennachérib énumère les villes qu'il enleva à Éloulaî (*Cylindre de Taylor*, col. II, l. 38-44). Sur la situation de Sidon la Petite, de Bitzîti, de Mahalliba et d'Oushou, cf. MASPERO, *de quelques Localités voisines de Sidon*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVII, p. 101-103. Il faut y ajouter Dor, au Sud du Carmel, qui fut toujours considérée comme étant une possession des Tyriens, et que sa situation isolée entre le cap, la mer et la forêt a pu faire négliger par les Assyriens.

2. Le nom de cette ville, lu d'abord Amtikhadashti et identifié avec Ammokhostos ou avec Amathonte, — *Amti-Khadashti* serait alors *Amathonte la Neuve* (SCHRADER, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 244, note 2), — est réellement Karti-Khadashti, comme le prouve la variante découverte par Schrader (*Zur Kritik der Inschriften Tiglath-Pileser's*, p. 33), soit la même forme que pour la Carthage d'Afrique. Pour l'identité de cette Carthage avec Kition, cf. SIX, *du Classement*

successeur de Mutton II, Éloulaî[1], poursuivit, nous le savons, cette œuvre de défense et de conquête : peut-être même est-ce afin d'enrayer ses progrès que sept rois de Cypre s'adressèrent à son suzerain Sargon, en 709, et se rangèrent d'eux-mêmes sous la protection de l'Assyrie[2]. Si vraiment les choses se passèrent ainsi et qu'Éloulaî ait été forcé de suspendre les hostilités contre eux, on comprend que ce grief, joint aux motifs d'inquiétude que la situation de ses domaines continentaux lui suggérait, lui ait inspiré le désir de se débarrasser de l'hégémonie assyrienne et la résolution de s'associer aux puissances qui s'armeraient contre elle. Les relations journalières de ses sujets avec le Delta, et l'intérêt qu'il avait à ne rien faire qui pût lui fermer l'un des marchés les plus riches de l'univers, l'inclinaient naturellement à bien accueillir les ouvertures de Pharaon : Shabitokou et ses émissaires le trouvèrent aussi disposé qu'Ézéchias lui-même à commencer la lutte. Celui-ci, monté sur le trône assez jeune, n'avait songé d'abord qu'à opérer des réformes religieuses[3]. Son père Akhaz ne s'était point piqué de stricte orthodoxie, malgré l'ascendant qu'Isaie exerçait sur lui. Durant le temps qu'il était à Damas l'hôte de Tiglatphalasar (729), il avait remarqué un autel dont l'agencement lui plut. Il en envoya la description au pontife Urie, avec ordre d'en préparer un pareil, et de l'ériger sur le parvis à Jérusalem : il l'appropria à son usage personnel, et, reléguant en place moins honorable le vieil autel qui avait suffi jusqu'alors, il l'affecta aux offices des prêtres. Il réforma de même une moitié de l'ancien matériel, qui lui parut démodé sans doute après ce qu'il avait vu des splendeurs du culte assyrien, il remania les dispositions extérieures du temple, et, autant qu'on peut en juger à distance, il voulut que le roi de Juda eût désormais, comme son frère de Ninive, des moyens d'approcher du dieu qui n'appartînssent qu'à lui seul[4]. Et ce n'était là que le moindre de ses péchés : n'avait-il pas sacrifié son fils en holocauste au moment qu'il se sentait le plus menacé par la ligue d'Israel et de Damas[5]? Nombre d'esprits faibles s'agitaient

des Séries Cypriotes, dans la *Revue Numismatique*, IIIe Série, t. I, p. 253, et surtout Schrader, *zur Geographie des Assyrischen Reichs*, p. 17-24. Cette ville neuve devait être assez ancienne au temps d'Éloulaî, car elle est mentionnée sur un fragment de vase en bronze, trouvé à Cypre même, et publié au *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, t. I, pl. IV : ce fragment appartient à un Hirôm qui selon les uns serait Hirôm II, selon les autres Hirôm Ier (cf. t. II, p. 574, de cette *Histoire*).

1. Ménandre, dans Josèphe, *Ant. Jud.*, VIII, 5 § 3, où la lecture de Gutschmid (*Kleine Schriften*. t. II, p. 88-89), d'après laquelle il serait question dans le fragment des gens d'Utique, ne me paraît pas devoir être préférée à la lecture ancienne, d'après laquelle il s'agit des Kitiens (cf. Landau, *Beiträge zur Alterthumskunde des Orients*, p. 18-19).

2. Cf. ce qui est dit de la soumission des Cypriotes, plus haut, au t. III, p. 259-260, de cette *Histoire*.

3. Pour la date de l'avènement d'Ézéchias, voir plus haut, au t. III, p. 236, note 1, de cette *Histoire*.

4. *II Rois*, *XVI*, *10-18*.

5. Cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. III, p. 185-186, de cette *Histoire*.

parmi le peuple qui, doutant comme lui de l'efficacité du dieu national, se tournèrent vers les dieux des nations voisines et leur réclamèrent les secours qu'ils n'espéraient plus d'ailleurs. Jahvéh uni à Moloch dans la vallée de Bné-Hinnôm y eut pour eux un sanctuaire, un tophet, où ils lui célébrèrent des fêtes cruelles : le bûcher y flambait en permanence, large et profond, afin de consumer les enfants que leurs pères apportaient en offrande[1]. Isaie se plaignait amèrement de ces infidèles qui profanaient le pays de leurs idoles, « se prosternant devant l'œuvre de leurs mains, devant ce que leurs doigts avaient fabriqué[2] », et le roi nouveau, docile aux ordres d'en haut, abandonna les errements de son père. Il renversa les fétiches de Jahvéh dont la superstition de ses prédécesseurs avait encombré le temple et même l'antique serpent d'airain, le Nékhoushtan, dont on attribuait l'invention à Moise, ne trouva pas grâce devant son zèle[3]. Lors de la révolte d'Yamani, Isaie lui conseilla la neutralité, et il dut à sa prudence d'assister sans péril à la ruine du Philistin, l'ennemi héréditaire de sa race[4]. Juda, administré sagement, garanti contre les insultes de ses envieux par la protection qu'Assour ne marchandait pas à qui lui obéissait, reposé par trente ans de paix, sortit rapidement du rang secondaire dont il se contentait naguère. « Il était plein d'or et d'argent et il n'y avait pas de fin à ses trésors; il était plein de chevaux, et il n'y avait point de fin à ses chars[5]. » Maintenant qu'Israel était réduit en province assyrienne, c'était sur lui et sur sa capitale que le peuple entier des Hébreux concentrait ses espérances.

Tyr et Jérusalem avaient figuré jusqu'alors comme l'arrière-ban des États syriens; elles étaient la dernière barrière qui séparât encore l'Égypte de l'Assyrie, et Pharaon, s'il était sage, ne négligerait rien pour s'acheter leur concours et pour les fortifier. Les négociations devaient se continuer depuis quelque temps déjà entre les trois puissances, mais elles n'avaient abouti à des résultats sérieux qu'après le meurtre de Sargon et le retour de Mérodachbaladan à Babylone; peut-être le désastre des Kaldou allait-il refroidir l'ardeur des coalisés. Un incident imprévu la réchauffa fort à propos et les décida à tenter l'aventure. Les habitants d'Ékron, mécontents du chef que les Assyriens leur

1. *Isaie*, XXX, *33*, où le prophète décrit le *tophet* que la colère de Jahvéh prépare pour Assour.
2. *Isaie*, *II*, *8*.
3. *II Rois*, *XVIII*, *4*. J'ai laissé l'indication de cette réforme du culte à l'endroit où la Bible la place : d'autres historiens la rejettent après l'invasion de Sennachérib (Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 607-608).
4. Cf., sur la révolte d'Yamani, ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 252-253, de cette *Histoire*.
5. *Isaie*, *II*, *7*, où l'expression s'applique mieux aux derniers temps d'Akhaz ou à ceux d'Ézéchias qu'aux années qui précédèrent la guerre contre Pékakh et contre Rézôn.

avaient imposé, Padî, se saisirent de lui et l'expédièrent enchaîné à Ézéchias[1]. Accepter le cadeau, c'était s'avouer en insurrection et déclarer la guerre au suzerain. Isaie voulait, comme toujours, que Juda plaçât sa confiance en Jahvéh seul, et il prêchait contre la combinaison babylonienne, car il prévoyait que le triomphe aurait cet unique résultat matériel de substituer le Kaldou au Ninivite et d'aggraver la condition de Juda : « Tou ce qu'il y a dans ta maison, répétait-il à Ézéchias, et ce que tes pères ont amassé jusqu'à ce jour, sera emporté à Babel; il n'en restera rien, dit Jahvéh. Et de tes fils, qui seront issus de toi, que tu engendreras, il y en aura qu'on prendra pour faire des eunuques au palais du roi de Babel. » Ézéchias n'avait pas tenu grand compte de la prédiction, « car, pensait-il, il y aura paix et sécurité ma vie durant », et l'avenir le touchait peu[2]. Mérodachbaladan vaincu, le prophète interdit plus que jamais au peuple d'encourir la vengeance d'Assour sans appui que de Tyr ou de l'Éthiopie, et Éliakîm, fils d'Helkiah, parla comme lui, mais le préfet du palais Shebnâ l'emporta et son avis prévalut auprès du maitre[3]. Ézéchias agréa la donation que les gens d'Ékron lui faisaient de leur ville; toutefois un reste de prudence l'empêcha de livrer Padi au bourreau et il se contenta de le jeter en prison[4]. Isaie, écarté pour le moment de la



1. Le nom de la ville, écrit Amgarrouna (SMITH-SAYCE, *History of Sennacherib*, p. 57), identifié avec Migrôn de Benjamin (*Isaie, X, 28*) par Oppert (*Expédition en Mésopotamie*, t. I, p. 370) et par Ménant (*Annales des rois d'Assyrie*, p. 218), est réellement Akkaron-Ékron, comme Hincks (LAYARD, *Nineveh and Babylon*, p. 121) et Rawlinson (*Assyrian History*, dans l'*Athenæum*, 23 août 1851) l'avaient vu (cf. FINZI, *Ricerche per lo Studio dell' Antichità Assira*, p. 385-386, FR. LENORMANT, *les Premières Civilisations*, t. II, p. 273-275, FR. DELITZSCH, *Wo lag das Paradies?* p. 287, DELATTRE, *l'Asie Antérieure dans les Inscriptions Assyriennes*, p. 90).

2. *II Rois, XX, 16-19.*

3. C'est ce qui résulte des termes mêmes par lesquels le prophète oppose les deux hommes l'un à l'autre (*Isaie, XXII, 15-25*).

4. *Cylindre de Taylor*, col. II, l. 69-72; cf. SMITH-SAYCE, *History of Sennacherib*, p. 57-58.

aveur royale, ne se découragea point de crier partout hautement les volontés de l'Éternel. « Malheur aux fils rebelles, dit Jahvéh, de ce qu'ils exécutent des projets dont je ne veux pas, et nouent des alliances contre mon esprit, pour entasser péché sur péché! Les voilà qui vont descendre en Égypte sans avoir interrogé ma bouche, afin de s'abriter sous l'abri de Pharaon, de se réfugier sous l'ombre de l'Égypte, mais l'abri de Pharaon vous sera une honte, et la retraite sous l'ombre de l'Égypte une ignominie. Quand vos chefs seraient à Tanis, et que vos messagers atteindraient Héracléopolis, tous vous seriez dans la honte à cause de ce peuple qui ne vous sera d'aucun secours.... L'aide de l'Égypte sera vanité et néant; c'est pourquoi je l'appelle : Fracas paisible[1] ! » Et il resassait son thème sans se lasser, confrontant, avec l'incertitude et la fragilité des expédients mondains recommandés par le parti militaire, la volonté immuable de Jahvéh et l'autorité irrésistible qu'il met sans faute au service de ses féaux. « L'Égyptien est un homme et non un dieu, ses chevaux sont chair et non esprit : Jahvéh étend la main, et le protecteur trébuche et le protégé tombe, et tous deux ensemble ils périssent. Car voici ce que l'Éternel me dit : tel le lion qui gronde, le jeune lion sur sa proie, quand une troupe de pâtres s'ameute contre lui, il ne s'effraie pas à leurs clameurs, il ne se laisse pas intimider à leur nombre, tel Jahvéh-les-armées descendra pour marcher contre Sion et contre ses hauteurs. Ainsi que l'oiseau déploie ses ailes, ainsi l'Éternel protégera Jérusalem; il protégera et il sauvera, il épargnera et il délivrera. Revenez donc, enfants d'Israel, à celui dont un si profond éloignement vous divise[2]! » Personne ne l'écoutait, ni le peuple ni le roi : l'exemple de la Phénicie prouva bientôt qu'il avait vu juste. Lorsque Sennachérib surgit, vers le printemps de 702, les Éthiopiens n'étaient pas prêts ou ils n'osèrent pas s'avancer en Cœlé-Syrie à sa rencontre, et ils laissèrent Éloulaî se tirer d'affaire comme il pourrait. Celui-ci n'avait pas d'armée à risquer en ligne : il s'imaginait que ses villes, fortifiées de longue main et abritées à l'Orient par la muraille du Liban, opposeraient une résistance assez opiniâtre pour user la patience de l'assaillant, mais les Assyriens déconcertèrent ses plans. Au lieu de procéder contre lui par la trouée du Nahr-el-Kébîr, selon la coutume, ils l'abordèrent de flanc et ils débouchèrent au milieu même de ses positions par le col de Legnia ou par l'une des passes voisines[3]. Ils forcèrent à la course les

1. *Isaie*, XXX, *1-5*, *7*. Aux versets 4-5 le texte original affecte la troisième personne : j'ai rétabli la seconde pour éviter toute amphibologie.
2. *Isaie*, *XXXI*, *3-6*.
3. C'est ce qui résulte de l'ordre même des villes qu'ils prirent au cours de cette campagne.

deux Sidon, Bîtziti, Sarepta, Mahalliba, Oushou, Akzîb, Akko : Éloulaî, réduit à la Tyr insulaire, alla s'établir dans ses colonies de Cypre, et il y mourut quelques années après, sans avoir repris pied sur le continent. Tout ce qu'il avait possédé en terre ferme fut cédé à un Ithobaal qui s'installa à Sidon, et Tyr perdit à cette échauffourée son rang séculaire de métropole[1].

Cette punition sommaire détermina tous ceux des princes syriens qui ne s'étaient pas compromis de façon impardonnable à faire acte de pénitence auprès du suzerain. Ménakhem de Samsimourouna[2], Abdiliti d'Arad, Ouroumalîk de Byblos, Poudouîlou d'Ammon, Kamoshnadab de Moab, Malîkrammou d'Édom, Mitinti d'Ashdod apportèrent leur tribut eux-mêmes au camp assyrien devant Oushou[3] : Zédékias d'Ascalon et Ézéchias de Juda persistèrent seuls dans leur hostilité. L'Égypte avait fini par s'émouvoir de la détresse de ses alliés, et les hordes éthiopiennes s'étaient ébranlées, mais elles n'arrivèrent pas à temps pour sauver Zédékias : Sennachérib lui rasa l'une après l'autre toutes ses forteresses, Bethdagon, Joppé, Bnêbarak, Azor[4], le prit dans Ascalon, le dépêcha en Assyrie avec sa famille, et lui substitua Sharlourdarî, fils de Roukibti. Il se tournait contre Ékron, et il se disposait à en commencer le siège, lorsque les Africains si souvent annoncés firent enfin leur apparition. Shabîtokou ne les commandait pas lui-même, mais il avait envoyé ses meilleures troupes, les contingents des petits souverains du Delta et ceux des shéikhs sinaitiques, vassaux de l'Égypte. La rencontre eut lieu près d'Altakou[5], et cette fois encore, comme à Raphia, la tactique savante de l'Assyrie

1. *Cylindre de Taylor*, col. II, l. 34-46; cf. SMITH-SAYCE, *History of Sennacherib*, p. 53-55, 67-68. BEZOLD, *Inschriften Sanherib's*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 90-91. Le texte assyrien donne pour le nom du roi de Sidon une forme apocopée Toubaal, au lieu d'Ithobaal, parallèle à Loulia pour Éloulaî.

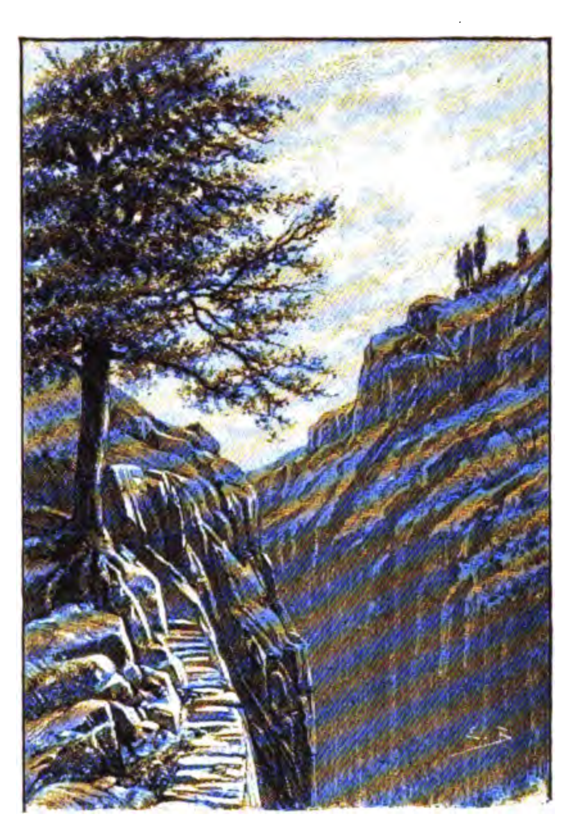
2. Plusieurs des premiers assyriologues avaient lu Ousimourouna et identifié la ville qui portait ce nom avec Samarie (FOX TALBOT, dans le *J. R. As. Soc.*, t. XIX, p. 144, NORRIS, *Assyrian Dictionary*, p. 292, FINZI, *Ricerche per lo Studio dell' Antichità Assira*, p. 379, SCHRADER, *die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1re éd., p. 93-93, SMITH-SAYCE, *History of Sennacherib*, p. 55, 72), ce que n'admirent ni H. Rawlinson ni Fr. Lenormant (*les Premières civilisations*, t. II, p. 272, note 2). La découverte de la lecture Samsimourouna, sur un fragment du temps d'Assourbanabal (cf. SCHRADER, *zur Kritik der Inschriften Tiglatpilesers II*, p. 33-34), n'a plus permis de maintenir cette identification, et il a fallu chercher la ville en Phénicie. Déjà Fr. Lenormant (*les Premières Civilisations*, t. II, p. 272, note 2) avait cru pouvoir y reconnaître Orthosia : Halévy se contente d'en expliquer le nom par *Shamash notre maître* (*Mélanges de Critique et d'Histoire relatifs aux peuples sémitiques*. p. 35), Delitzsch d'y voir une ville phénicienne (*Wo lag das Paradies?* p. 286-287), et les autres assyriologues de la citer sans essayer de la placer sur la carte.

3. Ce dernier détail se trouve dans l'*Inscription du taureau n° 4* (SMITH-SAYCE, *History of Sennacherib*, p. 65; cf. BEZOLD, *Inschriften Sanherib's*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 91, note 42).

4. Ce sont les villes attribuées à la tribu de Dan et à celle de Juda dans *Josué, XV, 25, 41, XIX. 45*. Bethdagon est aujourd'hui Bêt-Dédjân, Azourou, Jazoûr, au S.-E. de Joppé, Bnébarak, Ibn-Abrak au Nord-Est de la même ville.

5. Altakou est bien Eltékéh de Dan (*Josué, XIX, 44*), comme on l'a vu dès le début; toutefois le site d'Eltékéh n'est pas connu de façon certaine. On place cette ville à Bêt-Loukkiéh, dans la montagne au Nord-Ouest de Jérusalem, mais cette position ne convient guère aux données du texte

prévalut sur la routine des Pharaons : les généraux éthiopiens laissèrent une partie de leurs chars aux mains du vainqueur, et reconduisirent les débris de leurs bataillons au delà de l'isthme. Altakou capitula, puis le château voisin de Timnatha, puis Ékron même, et Sennachérib les châtia. « Les nobles et les dignitaires qui avaient péché, je les tuai, dit-il, et leurs cadavres attachés à des pieux, je les dressai en cercle autour de la ville; ceux des habitants qui avaient péché et commis des crimes, je les enlevai prisonniers, et le reste, ceux qui n'ayant ni péché ni transgressé étaient innocents, je prononçai leur absolution[1]. » On se demande ce qu'Ézéchias faisait pendant que son sort se débattait dans les champs d'Altakou : il armait Jérusalem, il y entassait des munitions et des soldats Juifs, il enrôlait des mercenaires chez les peuplades arabes du désert[3]. Il s'était avisé brusquement que de larges pans avaient croulé au mur de la cité de David, et il avait démoli plusieurs des maisons voisines pour réparer les brèches avec les matériaux : il se hâta de consolider les derniers points faibles de l'enceinte, il combla les fontaines qui s'écoulent dans le Kédron et le Kédron lui-même, puis il ménagea un réservoir entre les deux remparts afin d'emmagasiner les eaux du vieil étang. La place, forte



LA PASSE DE LEGNIA, DANS LE LIBAN[2].

assyrien. D'après celui-ci, la bataille a dû se livrer dans une plaine assez large pour les évolutions des chars égyptiens, entre le groupe formé par Bethdagon, Joppé, Bnébarak, Azor, que Sennachérib venait de prendre, et celui d'Ékron, Timnatha, Altakou, qu'il prit aussitôt après sa victoire : il faut chercher un emplacement quelque part au voisinage de Ramléh ou de Zernouka.

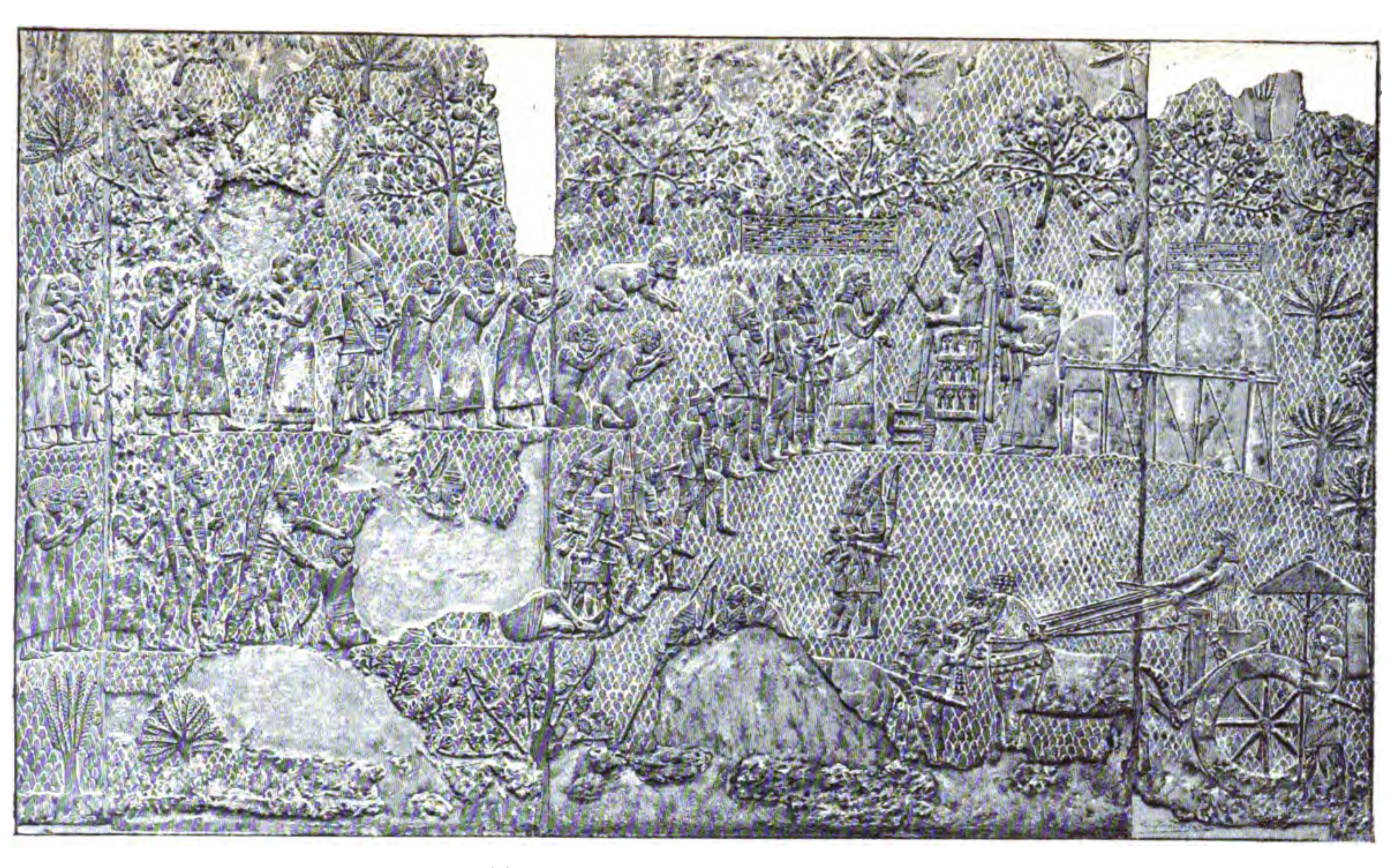
1. *Cylindre de Taylor*, col. III, l. 47-83, col. IV, l. 1-7; cf. Bezold, *Inschriften Sanherib's* dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 90-95, Smith-Sayce, *History of Sennacherib*, p. 55-60.

2. *Dessin de Boudier, d'après une photographie rapportée par* Lortet, *la Syrie d'aujourd'hui*, p. 632.

3. *Cylindre de Taylor*, col. IV, l. 31-33; cf. Smith-Sayce, *History of Sennacherib*, p. 63. Les Ourbi mentionnés dans ce passage sont les Arabes du désert de l'Arabie septentrionale, associés ailleurs aux Kaldou et aux Araméens Orientaux (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 305-306).

par nature, gagna tant à ces travaux[1] que Sennachérib ne voulut point s'approcher d'elle avant d'avoir asservi le reste du royaume : il planta son camp devant Lakhîsh, d'où il pouvait surveiller les débouchés de la frontière égyptienne, puis il dispersa ses bandes sur Juda, et il procéda à le saccager de façon systématique. Il prit quarante-six villes murées, des châteaux et des villages sans nombre, il en rasa les murailles et il emmena 200150 personnes de tout âge et de toute condition, leur mobilier, les chevaux, les ânes, les mulets, les chameaux, les bœufs, les moutons[2]; ce fut une guerre de destruction aussi funeste que la chute de Samarie ou que la captivité finale de Babylone[3]. L'exécution terminée, le rabshaké s'avança de toutes parts vers Jérusalem, et il la ceignit d'une ligne de circonvallations : Ézéchias se trouva enserré dans sa capitale, « comme un oiseau dans une cage[4] ». La foule s'était vite habituée à cette vie de reclus, mais Isaie s'indignait de la voir assister presque insouciante à sa propre ruine, et il l'invectivait avec son éloquence irritée : « Qu'as-tu donc à monter entière sur les toits, ville bruyante, pleine de tumulte, cité joyeuse? Tes morts ne sont pas tués par l'épée et ils ne périssent pas à la bataille, mais tous tes chefs ont fui ensemble, et ils sont prisonniers sans avoir tiré l'arc; ils sont venus ici de loin pour leur salut, et tout ce qui s'y rencontrera sera pris ensemble. » Le danger presse, l'Assyrien se masse sur les glacis, et ses auxiliaires se rangent derrière lui, prêts à l'appuyer : « Élam porte le carquois dans ses troupes de cavaliers, Qîr découvre son bouclier pour l'assaut; les plaines les plus belles sont remplies de chars, les cavaliers s'établissent à ta porte, et l'on arrache à Juda son voile. » En ces jours donc, où Jahvéh, sans pitié pour son peuple, « l'appelle aux pleurs et au deuil, à se raser la tête et à endosser le cilice, voici que tout est plaisir et réjouissance : on abat des bœufs, on égorge des moutons, on mange de la viande, on boit du vin! — Mangeons, buvons, car demain nous mourrons! » — Mais l'Éternel s'est révélé à mes oreilles : — « Non, ce péché ne vous sera point pardonné jusqu'à ce que vous mouriez! » — « C'est le Seigneur, Jahvéh-les-armées, qui l'a dit[5]. » Le prophète en rejetait la faute sur les courtisans, sur ce Shebnâ, qui espérait encore aux Égyptiens et qui nourrissait les illusions du souverain

1. *Isaie, XXII, 8-11.*
2. *Cylindre de Taylor*, col. IV, l. 11-20, cf. Smith-Sayce, *the History of Sennacherib*, p. 61-62, 66, 69; une allusion au séjour de Sennachérib près de Lakhîsh se trouve dans *II Rois, XVIII, 14, 17, XIX, 8*, et dans *Isaie, XXXVI, 2, XXXVII, 8.*
3. Il semble bien que l'historien Juif Démétrios mettait sur le même pied la captivité de Naboukodorosor et celle de Sennachérib (Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 208).
4. *Cylindre de Taylor*, col. IV, l. 20; cf. Smith-Sayce, *History of Sennacherib*, p. 62.
5. *Isaie, XXII, 1-14.*



SENNACHÉRIB RECEVANT LA SOUMISSION DES JUIFS AU CAMP DEVANT LAKÎSH.

Dessin de Boudier, d'après Layard, *the Monuments of Nineveh*, t. II, pl. 22.

sur leur compte. Il le menaçait de la colère divine, il le montrait saisi par Jahvéh, roulé et pétri en boule, lancé « comme une pelote » par la large plaine : « là tu iras mourir, là iront tes chars superbes, toi l'opprobre de la maison de ton maître! Je te chasserai de ton rang et on te culbutera de ton poste[1]! » Cependant les jours s'écoulaient et Pharaon ne se pressait pas : Ézéchias ouvrit les yeux, destitua Shebnâ et le ravala au degré de scribe. Éliakîm le remplaça dans les conseils de l'État[2], Isaie recouvra son influence et persuada au roi de négocier la paix, tandis qu'il en était temps encore.

Sennachérîb était au camp de Lakhîsh; le tartan et ses deux lieutenants accueillirent néanmoins les ouvertures et proposèrent une conférence près de l'aqueduc de l'étang d'en haut, sur le chemin de la blanchisserie. Ézéchias n'osa pas descendre en personne à ce rendez-vous; il y dépêcha le nouveau préfet du palais, Éliakîm, Shebnâ, le chancelier Joakh, le grand échanson, et la tradition contait que l'Assyrien les apostropha sévèrement au nom de son maître : « Sur qui donc t'appuies-tu pour t'être révolté contre moi? Or voici, tu t'es appuyé sur l'Égypte, sur ce roseau brisé qui pique et blesse la main de qui s'y appuie : voilà ce qu'est Pharaon, le roi d'Égypte pour tous ceux qui se fient en lui. » Or, comme il continuait à crier bien clair, et que la foule amassée sur la muraille l'écoutait, les délégués le prièrent d'employer l'araméen qu'ils comprenaient; « mais n'use pas de la langue judaique, si bien que ces gens l'entendent! » Au lieu de déférer à leur requête, il s'avança vers les spectateurs et leur adressa un discours en hébreu : « Oyez donc les paroles du grand roi, du roi d'Assyrie : « Ne vous laissez pas tromper par Ézéchias, car il ne peut « vous sauver ». Et ne vous laissez pas non plus engager par lui à placer votre espérance en Jahvéh, disant : « Jahvéh ne faillira pas à nous libérer, « cette ville ne sera pas départie au roi d'Assyrie! » N'écoutez donc pas Ézéchias, car voici ce que dit le roi d'Assyrie : « Faites la paix avec moi et « rendez-vous, et chacun de vous mangera de sa vigne et de son figuier, et « vous boirez chacun l'eau de sa citerne, jusqu'à ce que je vous conduise dans « un pays semblable au vôtre, un pays à blé et à vin, un pays fertile et cul« tivé. » Mais qu'Ézéchias « ne vous séduise pas en vous disant : « Jahvéh vous délivrera! » Les conditions définitives furent moins dures qu'on n'était en droit de le craindre[3]. Le Juif dut livrer ses femmes et ses filles en otages; il

1. *Isaie, XXII, 15-19.*

2. Dans le double récit des négociations avec les chefs de l'armée assyrienne, Shebnâ est en effet considéré comme un simple scribe, tandis qu'Éliakîm est le préfet de la, maison du roi (*II Rois, XVIII, 18, 37, XIX, 2, Isaie, XXXVI, 3, 22, XXXVII, 2*).

3. La version hébraique de ces événements nous a été conservée dans *II Rois, XVIII, 13-37, XIX,*

jura de payer un tribut régulier, et il versa immédiatement une rançon de trente talents d'or et de huit cents talents d'argent : il ne put la compléter qu'en vidant les trésors du palais et ceux du temple, puis en dépouillant les portes et les linteaux du sanctuaire des lames d'or dont il les avait revêtues peu auparavant. Padî, relâché après sa longue captivité, remonta sur le trône et reçut plusieurs villes de Juda comme indemnité; plusieurs parcelles de territoire furent attribuées à Mitinti d'Ashdod, puis à Zillibel de Gaza, pour les récompenser de leur fidélité[1]. Ézéchias sortait amoindri et son royaume ruiné de l'épreuve; le dernier obstacle qui endiguât la course triomphante des Assyriens s'écroulait avec lui, et Sennachérîb pouvait désormais pousser jusqu'au Nil en toute sécurité. Il dessina en effet son mouvement contre l'Égypte et il s'engagea dans l'isthme, mais un accident mystérieux l'arrêta à mi-chemin. Le choc avait été rude dans les plaines d'Altakou; l'armée, déjà décimée par sa victoire, s'était affaiblie encore pendant ses battues à travers Juda, et peut-être les excès auxquels elle s'était abandonnée développèrent-ils chez elle les germes d'une de ces maladies foudroyantes qui avaient désolé l'Asie Antérieure plusieurs fois depuis un siècle : elle fut à moitié anéantie par la peste avant d'avoir atteint la frontière du Delta, et Sennachérîb n'en ramena que les débris à Ninive[2]. Les Hébreux n'hésitèrent pas à remercier Jahvéh de l'événement comme d'une vengeance. Ils affirmaient qu'avant de partir, leur bourreau avait expédié un dernier message à Ézéchias : « Que ton dieu en qui tu te

et dans *Isaie*, *XXXVI-XXXVII*, avec des divergences dont une seule a une importance décisive, l'absence dans *Isaie* des versets 14-16 du chapitre XVIII du *Livre des Rois*. Ce morceau, où le nom du roi prend une forme particulière, est un fragment détaché d'un document plus ancien, peut-être les Annales officielles du royaume, dont les données concordaient avec celles du texte assyrien. Le reste est emprunté au cycle des légendes prophétiques, et il contient deux versions différentes des faits. La première comprend *II Rois*, *XVIII*, *13*, *17-37*, *XIX*, *1-9*[a], *36*[b]*-37*, et Sennachérîb y est représenté comme expédiant un message verbal à Ézéchias par l'intermédiaire du Tartan et de ses capitaines. La seconde ne consiste plus qu'en *II Rois*, *XIX*, *9*[b]*-36*[a], encore s'y est-il glissé un long oracle d'Isaie (XIX, 21-31), qui n'a qu'un rapport assez vague avec l'ensemble du récit. Sennachérîb y défiait Ézéchias par écrit; le Juif plaçait la lettre de son ennemi devant l'Éternel, et la réponse à sa prière lui était rendue bientôt après par l'intermédiaire du prophète. Les deux versions ont été combinées vers la fin du VII[e] ou vers le commencement du VI[e] siècle, par le rédacteur du *Livre des Rois*, et elles sont passées de là dans le recueil des prophéties attribuées à Isaie.

1. *Cylindre de Taylor*, col. IV, l. 8-11, 20-41; cf. SMITH-SAYCE, *History of Sennacherib*, p. 60-61, 62-64. L'ordre des événements n'est pas très bien observé dans le texte assyrien, et la libération de Padî y est placée aux l. 8-11, avant le récit de la guerre contre Ézéchias. Il paraît peu admissible que le roi de Juda ait relâché son prisonnier avant d'avoir traité avec Sennachérîb; le scribe assyrien, voulant terminer d'un seul coup tout ce qu'il avait à raconter d'Ékron, a anticipé sur les événements. La tradition hébraique fixait la rançon à un chiffre moindre, trois cents talents d'argent au lieu de huit cents que porte le document assyrien (*II Rois*, *XVIII*, *14*), et l'on a voulu ajuster cette différence des chiffres en spéculant sur les valeurs diverses que le talent prenait selon les pays ou selon les temps (BRANDIS, *Münz-,Mass-,und Gewichtswesen in Vorderasien*, p. 98).

2. Les textes assyriens se taisent sur la catastrophe, et les livres saints des Hébreux semblent la placer au camp de Libnah, en Palestine (*II Rois*, *XIX*, *8*, *35*); la légende égyptienne rapportée par Hérodote (II, CXLI; cf. plus bas, t. III, p. 294, de cette *Histoire*) semble bien prouver qu'elle se produisit quelque part sur la frontière de l'Égypte. Déjà Josèphe (*Ant. Jud.*, X, 1 § 4) avait mené le roi

fies ne t'abuse point, disant : « Jérusalem ne sera pas dévolue aux mains du roi d'Assyrie! » Voici, tu as entendu ce que les rois d'Assyrie ont fait à tous les pays, de manière à les ruiner, et toi tu échapperais sain et sauf? Les dieux des nations que nos pères ont exterminées les ont-ils délivrées, le Gozân, et Kharrân, et Rézeph, et ceux d'Éden en Telassar? Où est le roi de Hamath, et le roi d'Arpad, et le roi de la ville de Sépharvaîm, de Hêna, d'Ivvâh? » Ézéchias, recevant les lettres qui contenaient ce défi, les aurait déposées dans le temple devant Jahvéh et il s'y serait prosterné en prières : la réponse lui parvint par la bouche d'Isaie. « Ainsi dit l'Éternel touchant le roi d'Assyrie : « Il n'entrera point dans cette ville ; il n'y lancera de flèche, ni ne lui pré« sentera le bouclier, ni n'élèvera de circonvallation contre elle. Il s'en retour« nera par le chemin sur lequel il est venu, et il ne pénétrera point dans cette « ville, car c'est l'Éternel qui le dit : Je protégerai cette ville pour la sauver « à cause de moi-même et à cause de mon serviteur David. » Il arriva donc cette nuit-là que l'Éternel se manifesta, qu'il tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes de l'armée d'Assyrie, et quand on s'éveilla le lendemain matin, ce n'étaient plus que des cadavres sans vie[1]. » Les Égyptiens ne furent pas moins émerveillés que les Hébreux, et un de leurs contes populaires reportait l'honneur du prodige sur Phtah Memphite. Le grand-prêtre de ce dieu, Séthon, régnait en ce siècle de détresse, et la classe guerrière, qu'il avait dépouillée d'une partie de ses privilèges, refusa de combattre pour lui. Il se rendit donc au temple, implora les secours d'en haut, et, s'étant endormi, il eut un songe : le dieu se révéla à lui et lui promit de lui accorder des auxiliaires qui lui assureraient le succès. Il embaucha ceux des Égyptiens qui consentirent à le suivre, des marchands, des foulons, des vivandiers, et il les entraîna à Péluse au-devant de l'invasion. A la nuit, une légion de rats des champs, issue on ne sait d'où, se répandit sans bruit dans le camp des Assyriens, rongea les carquois, les cordes des arcs, les poignées des boucliers, de sorte que, le lendemain, tout ce monde, se voyant désarmé, s'enfuit après un simulacre de résistance et subit des pertes sensibles. On admirait dans le temple de Memphis une statue en pierre qu'on savait représenter Séthon : elle tenait un rat

jusqu'à Péluse, et placé la destruction de l'armée assyrienne au camp sous cette ville : il y aurait été entraîné par le sens *boue* qui peut être attribué au nom de Libnah comme à celui de Péluse. Oppert a soutenu la même opinion, et il identifie la Libnah du récit biblique avec la Péluse du récit d'Hérodote (*Mémoire sur les Rapports de l'Égypte et de l'Assyrie*, p. 34-36). Il est probable que chacun des deux peuples avait placé la scène du miracle dans une localité différente.

1. *II Rois*, *XIX*, *8-35*, *Isaie*, *XXXVII*, *8-36*; c'est la seconde tradition dont il est parlé plus haut (cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 292, note 3, de cette *Histoire*), mais déjà soudée à la première pour constituer le récit dans sa forme actuelle.

à la main, et l'inscription recommandait le respect au dieu qui avait accompli ce miracle[1].

Le coup était cruel : il souffletait Sennachérîb en plein triomphe, et il le rejetait brutalement sur l'Asie à l'instant où ses ambitions touchaient déjà presque le but. La perte d'une seule armée, si lamentable qu'elle fût, pouvait se réparer, et l'Assyrie était assez riche en hommes pour fournir à son seigneur autant de bataillons qu'il en dormait ensevelis dans le désert sur la route de l'Égypte, mais quel effet la nouvelle du désastre et la vue des survivants allaient-elles produire sur l'esprit des sujets et des rivaux? Ils ne bougèrent point, et la joie secrète qui inonda leur cœur ne leur fit point oublier la réalité des choses : Assour, décimé, demeurait plus fort que chacun d'eux ou que tous ensemble, et une attaque ou une révolte en ce moment risquait autant que par le passé d'aboutir à la défaite. Pharaon se tint coi derrière ses fleuves : la tactique savante à laquelle ses lieutenants s'étaient heurtés sous Altakou ne lui inspirait aucunement l'envie de reparaître aux plaines de la Palestine. Ézéchias de Juda s'était dépouillé de son or afin de payer sa rançon, ses citadelles avaient ouvert leurs portes l'une après l'autre, et son territoire, diminué d'une partie des villes de la Shéphélah[2], n'était plus qu'un monceau de décombres fumants. Il s'estima heureux de conserver le pouvoir sous la suzeraineté des Assyriens, et il ne songea pendant longtemps qu'à se reconstituer un trésor, une armée, un royaume. Les princes philistins et nabatéens, les chefs de Moab, d'Ammon, de l'Idumée, n'auraient rien gagné à se mettre en campagne : ils étaient trop faibles pour avoir chance de réussir sans le concours de Juda, de Tyr et de l'Égypte. La Syrie demeura tranquille, et après tout qu'avait-elle de mieux à faire? Elle obéit fidèlement à ses gouverneurs pendant le quart de siècle qui suivit, et Sennachérîb n'eut jamais à y revenir. Ce fut heureux pour lui, car les peuples du Nord et de l'Est, les Kaldou et surtout les Élamites, lui taillèrent une très rude besogne et l'obligèrent à ne plus penser qu'à eux pendant quelques années. Fut-ce inquiétude d'esprit naturelle, ou le bruit du malheur qui l'avait meurtri encouragea-t-il les gens de Bît-Yakîn à tenter la fortune des armes une fois de plus? Les habitants des marais, excités

1. HÉRODOTE, II, CXLI; cf. WIEDEMANN, *Herodot's Zweites Buch*, p. 501-505. La statue à laquelle cette légende s'attachait devait représenter un roi offrant l'image d'un rat accroupi sur une corbeille, tel qu'on voit le cynocéphale adossé au signe des siècles, ou la grenouille de la déesse Hiqît. On a voulu reconnaître dans Séthôn le roi Zêt de la XXIII[e] dynastie (LEPSIUS, *Königsbuch*, p. 46-47) ou même Shabîtokou de la XXV[e] (LAUTH, *aus Ægypten's Vorzeit*, p. 439-440), Krall voit en lui le Satni du *Conte Démotique de Satni-Khâmoîs* (*Ein neuer historischer Roman in Demotischer Schrift*, p. 1, note 3).

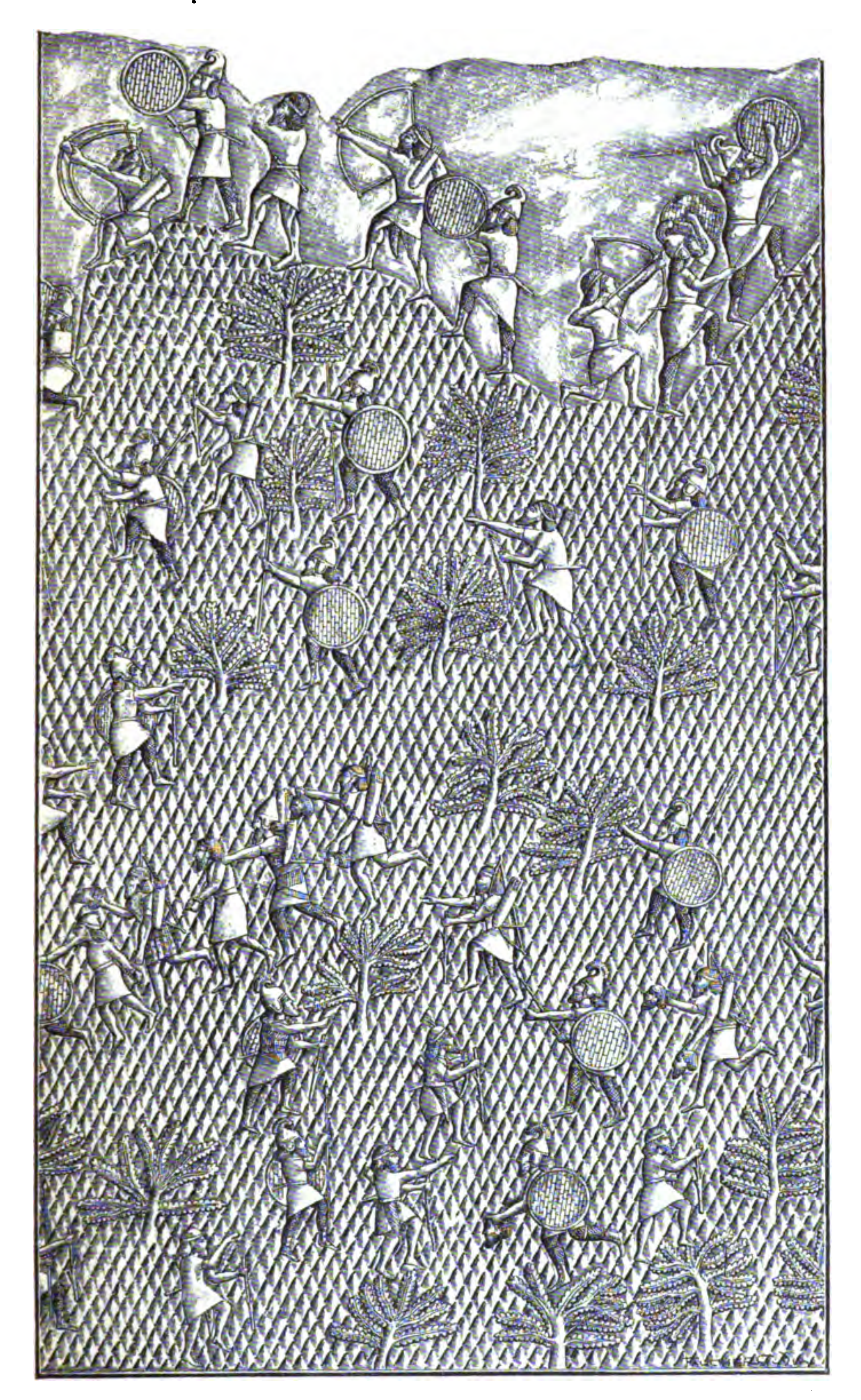
2. Cf. t. III, p. 293, de cette *Histoire*, où il est parlé des portions de territoire qu'il avait dû céder à Padî d'Ékron, à Mitinti d'Ashdod et à Zillibel de Gaza.

par un de leurs princes, Mardoukoushézîb[1], et par Mérodachbaladan, nouèrent des intelligences avec Babylone d'une part, avec Suse de l'autre, et s'enhardirent à harceler les garnisons assyriennes qui les surveillaient. Sennachérîb fondit d'abord sur Mardoukoushézîb, et celui-ci s'échappa de sa citadelle Bîttoutou après un siège assez court. Mérodachbaladan, abandonné à lui-même, prit les statues de ses dieux, les chargea sur une flotte avec son peuple et avec ses trésors, et, traversant la lagune, il les débarqua au canton de Nagitou, par delà les embouchures de l'Oulaî, en territoire susien[2]. Sennachérîb entra sans coup férir dans Bît-Yakîn presque déserte et il acheva de la détruire, puis il démantela les autres cités l'une après l'autre et il entraina en captivité tout ce qu'il rencontra d'hommes et de bestiaux. L'Élam, intimidé par cette action rapide, laissa écraser ses complices, et, comme il n'intervenait pas, le vainqueur n'eut garde de lui demander compte de ses intrigues. Babylone paya pour tous : son souverain Belibni, qui n'avait pas su y faire respecter l'autorité sacrée du suzerain, qui peut-être même avait trempé dans la conspiration, fut saisi, déporté à Ninive avec sa famille, remplacé par un fils cadet de Sargon, Assournadînshoumou (699)[3]. Le Kardouniash était pacifié, mais on sentait que sa soumission ne serait ni sincère, ni durable, tant que Mérodachbaladan errerait sur la frontière avec une armée, une escadre, des trésors, déterminé à descendre en lice sitôt que les circonstances y prêteraient. Sennachérib s'était résolu à l'aller écraser au delà de la mer, afin d'en finir avec lui une fois pour toutes; les troubles éclatés sur la frontière de l'Ourartou, dès son retour, le contraignirent à différer ses projets. Les tribus de Toumourrou qui avaient perché leurs citadelles parmi les sommets du Nipour, comme des oiseaux leurs nids, s'abattaient fréquemment sur les plaines du Tigre et les ravageaient sans

1. Trois rois de Babylone portent des noms à peu près semblables à cette époque, Mardoukoushézîb, Nergaloushézîb et Moushézîbmardouk. Nergaloushézîb est le plus ancien des deux que les textes appellent Shouzoub, et que les assyriologues confondirent au début l'un avec l'autre. Tiele les distingua le premier (*Schuzub de Babyloniër en Schuzub de Chaldæër Köningen van Babel*, dans les *Études Archéologiques, Historiques et Linguistiques dédiées à M. Leemans*, p. 109-110, et *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 321-323), et son opinion a été acceptée depuis lors par tous les assyriologues (Schrader, *die Keilinschriftliche Babylonische Königsliste*, p. 12, note 1 et p. 25, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 33, note 1, Delitzsch-Mürdter, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 178-201, Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 130-132, 306). Le second des deux Shouzoub, Moushézîbmardouk, est le Mésésimordakos du Canon royal de Ptolémée.

2. Le Nagîtou était à la fois sur le Nâr Marratoum et sur l'Oulaî (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 323-324), ce qui permet d'y reconnaître le canton au sud d'Édrisiéh (Billerbeck, *Susa*, p. 86).

3. *Cylindre de Taylor*, col. III, l. 42-65; cf. Smith-Sayce, *History of Sennacherib*, p. 73-78, Bezold, *Inschriften Sanherib's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 96-99. Bérose, induit en erreur par la déposition de Belibni, s'est imaginé que l'expédition était dirigée contre Babylone même (Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 504); il a confondu également Assournâdinshoumou avec Asarhaddon et il a donné ce dernier, qu'il appelle Asordanes, pour successeur immédiat à Belibni. La date de 699 pour ces événements est indiquée par la *Chronique Babylonienne de Pinches*, col. II, l. 26-30, qui les place dans la troisième année de Belibni.



UNE RAZZIA DANS LES BOIS ET DANS LES MONTAGNES.

Dessin de Faucher-Gudin, d'après Layard, *the Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 70.

par un de leurs princes, Mardoukoushézîb[1], et par Mérodachbaladan, nouèrent des intelligences avec Babylone d'une part, avec Suse de l'autre, et s'enhardirent à harceler les garnisons assyriennes qui les surveillaient. Sennachérîb fondit d'abord sur Mardoukoushézib, et celui-ci s'échappa de sa citadelle Bîttoutou après un siège assez court. Mérodachbaladan, abandonné à lui-même, prit les statues de ses dieux, les chargea sur une flotte avec son peuple et avec ses trésors, et, traversant la lagune, il les débarqua au canton de Nagitou, par delà les embouchures de l'Oulaî, en territoire susien[2]. Sennachérib entra sans coup férir dans Bît-Yakîn presque déserte et il acheva de la détruire, puis il démantela les autres cités l'une après l'autre et il entraina en captivité tout ce qu'il rencontra d'hommes et de bestiaux. L'Élam, intimidé par cette action rapide, laissa écraser ses complices, et, comme il n'intervenait pas, le vainqueur n'eut garde de lui demander compte de ses intrigues. Babylone paya pour tous : son souverain Belibni, qui n'avait pas su y faire respecter l'autorité sacrée du suzerain, qui peut-être même avait trempé dans la conspiration, fut saisi, déporté à Ninive avec sa famille, remplacé par un fils cadet de Sargon, Assournadînshoumou (699)[3]. Le Kardouniash était pacifié, mais on sentait que sa soumission ne serait ni sincère, ni durable, tant que Mérodachbaladan errerait sur la frontière avec une armée, une escadre, des trésors, déterminé à descendre en lice sitôt que les circonstances y prêteraient. Sennachérib s'était résolu à l'aller écraser au delà de la mer, afin d'en finir avec lui une fois pour toutes; les troubles éclatés sur la frontière de l'Ourartou, dès son retour, le contraignirent à différer ses projets. Les tribus de Toumourrou qui avaient perché leurs citadelles parmi les sommets du Nipour, comme des oiseaux leurs nids, s'abattaient fréquemment sur les plaines du Tigre et les ravageaient sans

1. Trois rois de Babylone portent des noms à peu près semblables à cette époque, Mardoukousbézîb, Nergaloushézîb et Moushézîbmardouk. Nergaloushézîb est le plus ancien des deux que les textes appellent Shouzoub, et que les assyriologues confondirent au début l'un avec l'autre. Tiele les distingua le premier (*Schuzub de Babyloniër en Schuzub de Chaldæër Köningen van Babel*, dans les *Études Archéologiques, Historiques et Linguistiques dédiées à M. Leemans*, p. 109-110, et *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 321-323), et son opinion a été acceptée depuis lors par tous les assyriologues (Schrader, *die Keilinschriftliche Babylonische Königsliste*, p. 12, note 1 et p. 25, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 33, note 1, Delitzsch-Mürdter, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 178-201, Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 130-132, 306). Le second des deux Shouzoub, Moushézîbmardouk, est le Mésésimordakos du Canon royal de Ptolémée.

2. Le Nagitou était à la fois sur le Nâr Marratoum et sur l'Oulaî (Fr. Delitzsch, *Wo lag das P*[illegible] p. 323-324), ce qui permet d'y reconnaître le canton au sud d'Édrisiéh (Billerbeck, *Susa*, [illegible]

3. *Cylindre de Taylor*, col. III, l. 42-65; cf. Smith-Sayce, *History of Sennacherib*, p. [illegible] *Inschriften Sanherib's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 96-99. [illegible] en erreur par la déposition de Belibni, s'est imaginé que l'expédition était dirigée [illegible] même (Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 504); il a [illegible] Assournâdinshoumou avec Asarhaddon et il a donné ce dernier, qu'il appel[illegible] successeur immédiat à Belibni. La date de 699 pour ces événements est indi[illegible] *Babylonienne de Pinches*, col. II, l. 26-30, qui les place dans la troisième an[illegible]

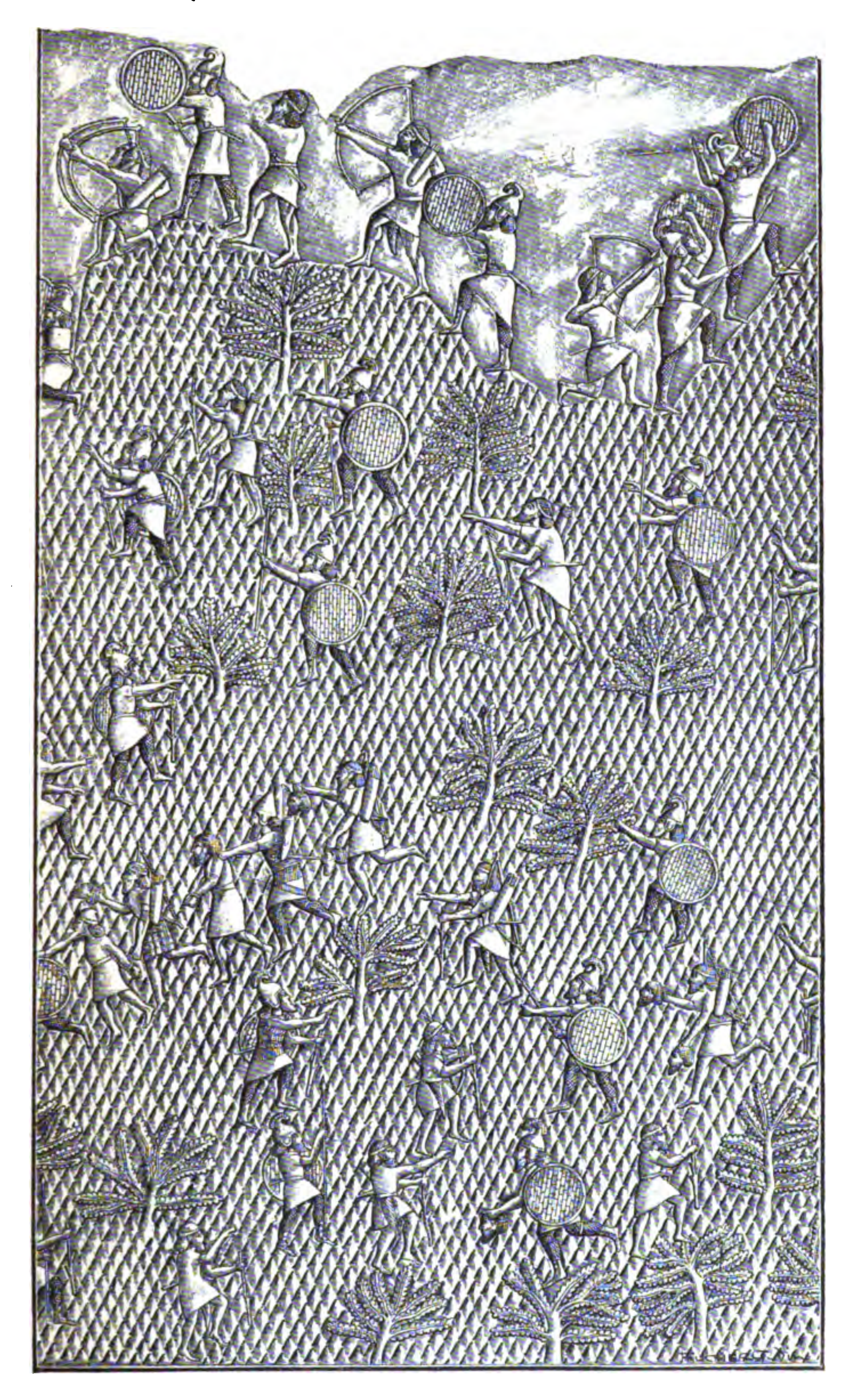


par un de leurs princes, Mardoukoushézîb[1], et par Mérodachbaladan, nouèrent des intelligences avec Babylone d'une part, avec Suse de l'autre, et s'enhardirent à harceler les garnisons assyriennes qui les surveillaient. Sennachérîb fondit d'abord sur Mardoukoushézîb, et celui-ci s'échappa de sa citadelle Bîttoutou après un siège assez court. Mérodachbaladan, abandonné à lui-même, prit les statues de ses dieux, les chargea sur une flotte avec son peuple et avec ses trésors, et, traversant la lagune, il les débarqua au canton de Nagitou, par delà les embouchures de l'Oulaî, en territoire susien[2]. Sennachérîb entra sans coup férir dans Bît-Yakîn presque déserte et il acheva de la détruire, puis il démantela les autres cités l'une après l'autre et il entraîna en captivité tout ce qu'il rencontra d'hommes et de bestiaux. L'Élam, intimidé par cette action rapide, laissa écraser ses complices, et, comme il n'intervenait pas, le vainqueur n'eut garde de lui demander compte de ses intrigues. Babylone paya pour tous : son souverain Belibni, qui n'avait pas su y faire respecter l'autorité sacrée du suzerain, qui peut-être même avait trempé dans la conspiration, fut saisi, déporté à Ninive avec sa famille, remplacé par un fils cadet de Sargon, Assournadinshoumou (699)[3]. Le Kardouniash était pacifié, mais on sentait que sa soumission ne serait ni sincère, ni durable, tant que Mérodachbaladan errerait sur la frontière avec une armée, une escadre, des trésors, déterminé à descendre en lice sitôt que les circonstances y prêteraient. Sennachérib s'était résolu à l'aller écraser au delà de la mer, afin d'en finir avec lui une fois pour toutes; les troubles éclatés sur la frontière de l'Ourartou, dès son retour, le contraignirent à différer ses projets. Les tribus de Toumourrou qui avaient perché leurs citadelles parmi les sommets du Nipour, comme des oiseaux leurs nids, s'abattaient fréquemment sur les plaines du Tigre et les ravageaient sans

1. Trois rois de Babylone portent des noms à peu près semblables à cette époque, Mardoukoushézîb, Nergaloushézîb et Moushézîbmardouk. Nergaloushézîb est le plus ancien des deux que les textes appellent Shouzoub, et que les assyriologues confondirent au début l'un avec l'autre. Tiele les distingua le premier (*Schuzub de Babyloniër en Schuzub de Chaldæër Köningen van Babel*, dans les *Études Archéologiques, Historiques et Linguistiques dédiées à M. Leemans*, p. 109-110, et *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 321-323), et son opinion a été acceptée depuis lors par tous les assyriologues (Schrader, *die Keilinschriftliche Babylonische Königsliste*, p. 12, note 1 et p. 25, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 33, note 1, Delitzsch-Mürdter, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 178-201, Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 130-132, 306). Le second des deux Shouzoub, Moushézîbmardouk, est le Mésésimordakos du Canon royal de Ptolémée.

2. Le Nagîtou était à la fois sur le Nâr Marratoum et sur l'Oulaî (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 323-324), ce qui permet d'y reconnaître le canton au sud d'Édrisiéh (Billerbeck, *Susa*, p. 86).

3. *Cylindre de Taylor*, col. III, l. 42-65; cf. Smith-Sayce, *History of Sennacherib*, p. 73-78, Bezold, *Inschriften Sanherib's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 96-99. Bérose, induit en erreur par la déposition de Belibni, s'est imaginé que l'expédition était dirigée contre Babylone même (Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 504); il a confondu également Assournâdinshoumou avec Asarhaddon et il a donné ce dernier, qu'il appelle Asordanes, pour successeur immédiat à Belibni. La date de 699 pour ces événements est indiquée par la *Chronique Babylonienne de Pinches*, col. II, l. 26-30, qui les place dans la troisième année de Belibni.



UNE RAZZIA DANS LES BOIS ET DANS LES MONTAGNES.

Dessin de Faucher-Gudin, d'après LAYARD, *the Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 70.

respect pour la majesté d'Assour. Il traça un camp retranché au pied de leurs montagnes, il y logea le gros de ses forces et il partit lui-même en aventure avec une élite de fantassins et de cavaliers. Ravins, torrents, pentes âpres et dures, il se fit voiturer en palanquin partout, faute de routes pour son char royal, et même il daigna mettre pied à terre quand les côtes étaient trop raides pour ses porteurs : il grimpa comme une chèvre, reposa sur les rochers, but de l'eau fétide dans une outre, et réussit enfin à joindre l'ennemi. Il incendia les villages, ramassa des troupeaux et des captifs : ce fut pour lui une satisfaction de vanité plus qu'un avantage caractérisé, car les pillages recommencèrent probablement sitôt qu'il eut vidé la contrée. Il poussa la même année jusqu'au Dayaîni, et il se plut à y répéter la même tactique. Il bâtit un camp au voisinage du mont Anara et du mont Ouppa, puis il se fraya un chemin jusqu'à la capitale Oukki, à travers un réseau compliqué de gorges et de forêts réputées impénétrables : le roi Maniya se sauva, Oukki fut prise d'assaut, pillée, et le butin y fut, ce semble, un peu plus considérable qu'au Tamourrou (699). Peu après, la province de Toulgarimmé s'insurgea avec les Tabal : il les dompta et il promena ses bataillons victorieux par les défilés du Taurus[1]. Les Grecs, pirates ou colons, se hasardaient de temps en temps à ravager la côte : il anéantit, dit-on, une de leurs flottes vers les embouchures du Saros, et il profita de son séjour en ces parages pour fortifier deux des villes qui couvraient sa frontière cilicienne contre les peuples asianiques, Tarse et Ankhialê[2].

La précaution était nécessaire, car l'Asie Mineure entière s'agitait sous l'impulsion des nations nouvelles qui la dévastaient[3], et le contre-coup de ses convulsions commençait à se faire sentir au delà de la steppe centrale, au pied du Taurus et à la limite de l'empire. Les bandes barbares, attirées par le renom des vieux sanctuaires hittites dans le bassin du haut Euphrate et de l'Araxe, venaient par intervalle tâter les postes avancés de l'Assyrie ou de

1. *Cylindre de Taylor*, col. III, l. 66-82, col. IV, l. 1-19; cf. SMITH-SAYCE, *History of Sennacherib*, p. 79-87, BEZOLD, *Inschriften Sanherib's*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 98-101. La date et l'enchaînement de ces deux guerres ne sont pas fixés de façon certaine. Les uns les placent toutes deux dans une même année, quelque part entre 699 et 696 (TIELE, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 297-298, 320), tandis que les autres leur assignent à chacune une année différente. 699 ou 696 à la première, et 698 ou 695 à la seconde (SMITH-SAYCE, *History of Sennacherib*, p. 87, HOMMEL, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 718).

2. La rencontre des Assyriens avec les Grecs ne nous est connue que par un fragment de Bérose (MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 504). La fondation de Tarse est attribuée formellement à Sennachérib dans ce même passage; celle d'Ankhialê est portée au compte du fabuleux Sardanapale (STRABON, XIV, v § 9, p. 672, d'après Aristobule), mais la plupart des historiens en font honneur à Sennachérib, non sans quelque vraisemblance (ED. MEYER, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 471-473, t. II, p. 454, TIELE, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 298, HOMMEL, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 719, note 1).

3. Voir la mention sommaire de ces événements, plus haut, au t. III, p. 238, de cette *Histoire*.

l'Ourartou, puis elles se dérobaient et disparaissaient derrière l'Halys. Leurs évolutions s'accentuèrent-elles au point d'exciter des inquiétudes sérieuses chez les hommes d'État ninivites? Sennachérib, que nulle révolte ne semblait plus retenir, différa pendant trois années au moins l'exécution des projets qu'il avait médités contre Mérodachbaladan, et peut-être doit-on attribuer son inaction à quelque complication redoutée dans les régions du nord-ouest[1]; il ne s'y remit que vers 695, lorsque l'horizon se fut éclairci entièrement de ce côté. L'entreprise ne laissait pas que d'être ardue, car le Nagitou et les cantons voisins dépendaient de Suse, et l'on ne pouvait y arriver par terre qu'à la condition de violer la neutralité élamite, ce qui soulèverait presque fatalement un conflit. Shoutrouknakhounta avait cessé de vivre. L'année même où son rival avait installé Assournâdinshoumou en Kardouniash, une révolution avait éclaté contre lui, à laquelle les événements de Babylone ne furent pas étrangers probablement. On lui en voulait de ne pas avoir secouru à propos ses alliés les Kaldou, et d'avoir toléré la ruine du Bit-Yakin : son frère Khalloudoush s'affilia aux mécontents, le jeta en prison, se proclama roi[1]. On pensait bien à Ninive que l'Élam interviendrait cette fois dans l'affaire, et l'on cherchait le moyen d'en finir avec Mérodachbaladan, avant que cette ingérence pût se produire de façon utile. La constitution féodale de la monarchie rendait, on le sait, la concentration des armées longue et laborieuse au début d'une guerre : des semaines s'écoulaient aisément avant que le ban et l'arrière-ban des feudataires eussent rejoint les troupes royales et formé avec elles une masse capable de frapper un grand coup[2]. C'était une cause d'infériorité dangereuse vis-à-vis des Assyriens, dont les forces principales, cantonnées pendant les mois d'hiver dans un petit espace autour de la capitale, pouvaient quitter leurs quartiers et marcher presque au lendemain du jour où elles en avaient reçu le signal : les rois y paraient, en conservant, sur leur frontière occidentale et septentrionale, des corps suffisants pour faire face aux premiers besoins, mais une attaque par mer leur paraissait si invraisemblable qu'ils n'avaient plus songé depuis longtemps à garnir leurs côtes. Les vieilles cités chaldéennes, Ourou, Lagash, Ourouk, Éridou, avaient eu des flottes sur le golfe Persique; toutefois le temps était loin où elles allaient s'approvisionner de pierre et de bois aux pays de Magan ou de Méloukhkha, et les eaux sur lesquelles elles

1. Sur les difficultés de tout genre que la constitution féodale de l'empire susien suscitait aux rois, cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 228, 230, de cette *Histoire*.

2. *Chronique Babylonienne de Pinches*, col. II, l. 32-35, où le nouveau roi est appelé Khalloushou, au lieu de Khalloudoush qu'on lit dans les inscriptions de Sennachérib.

avaient dominé n'étaient plus sillonnées que par des bateaux marchands et par des barques de pêcheurs. L'état de l'estuaire semblait d'ailleurs interdire toute action de ce côté. L'intervalle compris entre le Bit-Yakîn et le long cordon de dunes ou de boues qui fermait l'entrée, était moins un golfe qu'une lagune aux contours indécis et mouvants, vive au centre, morte sur les côtés, parsemée irrégulièrement d'archipels vaseux, et remaniée sans cesse par les alluvions que le Tigre et l'Euphrate, l'Oulaî, l'Ouknou, ne se lassaient d'y déverser : la navigation y était périlleuse, car les bas-fonds et les chenaux se déplaçaient à chaque instant, et les vaisseaux de haut bord s'y enlisaient souvent, avant de l'avoir traversé d'une extrémité à l'autre[1]. Sennachérîb décréta de mener une armée à l'embouchure de l'Euphrate, de l'y embarquer, puis de la verser brusquement sur le point du territoire susien le plus voisin de Nagîtou : si rien ne contrariait ses plans, il avait le temps d'anéantir la principauté naissante de Mérodachbaladan et de regagner son port d'attache, avant que Khalloudoush eût sous ses ordres assez de soldats pour prêter une aide efficace à son vassal.



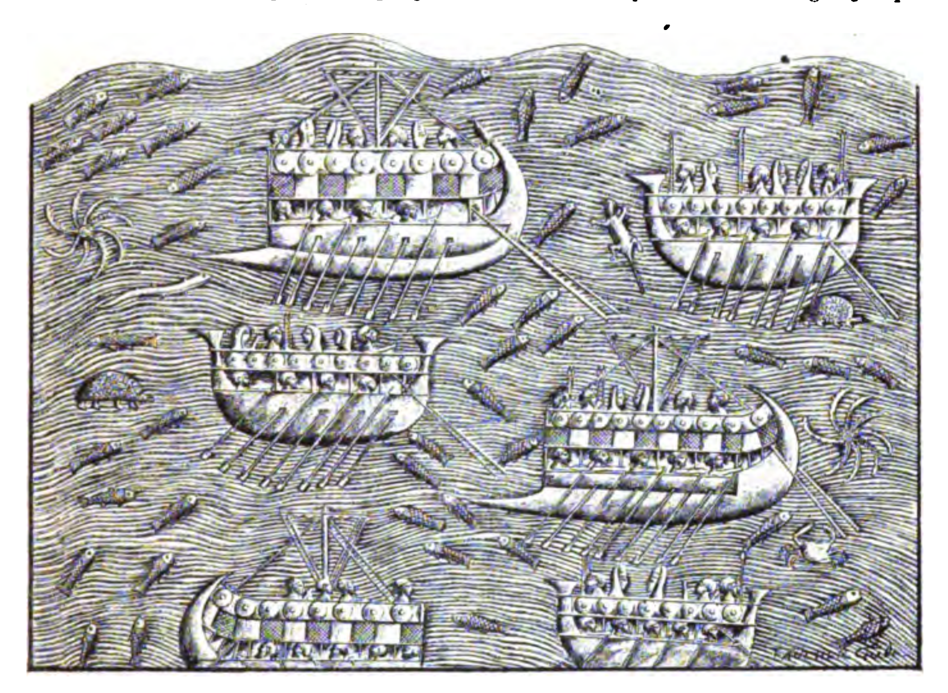
LE NAR-MARRATOUM au temps de SENNACHÉRIB

Les préparatifs exigèrent plus d'une année. Et d'abord toutes les villes de Chaldée n'auraient pu fournir les transports nécessaires à charger une quantité d'hommes pareille et à la conduire au delà du Nâr Marratoum : il fallait improviser une marine, et cela, dans des conditions telles, que l'ennemi ne conçût aucun soupçon du danger. Sennachérib organisa donc ses chantiers à Toulbarsîp sur l'Euphrate, à Ninive sur le Tigre, et ses charpentiers syriens lui construisirent des navires de deux types. Les uns étaient des dières identiques pour le galbe et pour l'armement à celles dont les peuples de la Méditerranée se servaient dans leur trafic avec les terres lointaines[2]. Les autres étaient taillés sur le vieux gabarit babylonien. L'avant

1. Pour l'état le plus ancien des lieux, cf. ce qui a été dit plus haut, au t. I, p. 548-549, 553, de cette *Histoire*. L'état que je décris ici est à peu près celui que les amiraux d'Alexandre rencontrèrent trois siècles et demi plus tard. Arrien nous a conservé le récit de la navigation de Néarque dans ces parages (*Historia Indica*, § XLI-XLII, dans Müller-Didot, *Geographi Græci Minores*, t. I, p. 365-368), et ce qu'il nous en dit montre une constitution de l'estuaire si nettement déterminée, qu'elle devait être établie depuis longtemps déjà dans ses grandes lignes; les seuls changements survenus devaient s'être produits à l'intérieur, où l'accumulation des boues avait nécessairement restreint l'étendue du lac depuis le temps de Sennachérîb. La petite carte insérée dans le texte n'a pas de prétention à l'exactitude rigoureuse : elle n'a d'autre objet que de montrer en gros ce qu'était l'estuaire de l'Euphrate et d'expliquer par un à-peu-près la marche de l'expédition assyrienne.

2. Cf. la vignette reproduite plus haut, au t. III, p. 282, de cette *Histoire*.

et l'arrière s'y redressaient, et l'on y distinguait parfois la proue à la tête de cheval qui justifiait leur nom de *cheval de mer* : point de mâts, mais ils étaient mus par deux bandes de rameurs superposées comme dans les dières. Les deux divisions étaient prêtes au début de 694, et rendez-vous leur avait été assigné dans le Bît-Dakkouri, au sud de Babylone. Celle de Toulbarsip n'eut qu'à descendre directement l'Euphrate pour s'y trouver[1], mais celle de Ninive dut prendre une voie plus compliquée. Elle n'aurait pu suivre le Tigre jusqu'à



LA FLOTTE DE SENNACHÉRIB SUR LE NÂR-MARRATOUM[2].

ses bouches sans côtoyer une bonne part du territoire élamite et sans éveiller la méfiance de Khalloudoush : le passage d'une escadre aussi forte lui aurait révélé l'importance de l'entreprise et l'aurait engagé à se garder. Les vaisseaux s'arrêtèrent donc à Oupi, furent halés à terre, puis traînés sur des rouleaux à travers l'isthme étroit qui sépare le Tigre de l'Arakhtou, puis lancés de nouveau sur ce canal. Il n'avait pas été entretenu avec soin, ou il n'avait jamais eu

1. Le récit des préparatifs, tel qu'il nous a été transmis dans les inscriptions de Sennachérib (Smith-Sayce, *History of Sennacherib*, p. 90-92, 102-103), rappelle de façon curieuse ce que les historiens grecs rapportaient de l'escadre qu'Alexandre fit construire à Thapsaque et à Babylone par des Phéniciens, et qui descendit l'Euphrate pour y rejoindre la flotte du Golfe Persique (Arrien, *Anabase*, VII, xx § 3-6; cf. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, § 68). C'étaient des quinquérèmes, au témoignage d'Aristobule, qui assistait à l'opération : Quinte-Curce (X, 1 § 19) fait de tous des navires à sept rangs de rames, mais il confond évidemment les galères construites à Thapsaque avec celles qui venaient de Phénicie par sections et qu'Alexandre fit rajuster à Babylone.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* Layard, *the Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 71.

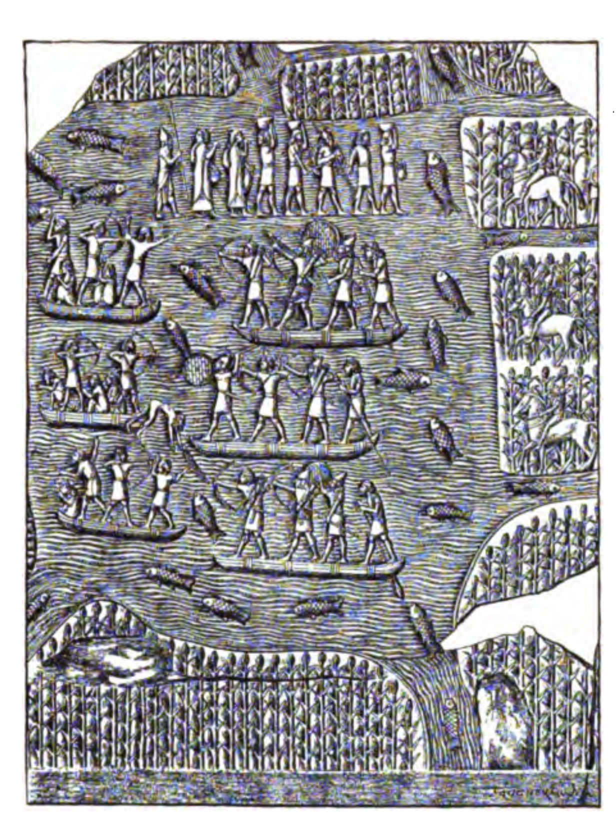
la profondeur indispensable, à certains endroits : les équipages réussirent pourtant à surmonter les obstacles et à rallier leurs camarades en saison[1]. Sennachérib les attendait déjà avec tous ses gens, fantassins, charriers, cavaliers, des provisions pour les hommes, de l'orge et de l'avoine pour les chevaux; aussitôt que les retardataires furent là, il donna le signal du départ, et l'armée sur la berge méridionale, le convoi au fil du courant, tous ensemble ils se dirigèrent vers le petit port de Bab-Saliméti, à 20 kilomètres en aval de l'embouchure[2]. Ils y stoppèrent afin de procéder à l'embarquement définitif, mais leur inexpérience des choses de la mer faillit compromettre le succès à la dernière heure. S'ils n'étaient pas sans connaître les variations du flux et du reflux, ils ignoraient à coup sûr combien elles peuvent devenir redoutables au temps des équinoxes, sous l'influence des vents du sud. Le flot montant entre alors en lutte avec les volumes d'eau que le fleuve charrie, et le choc balayant les digues, il inonde parfois des cantons entiers : c'est ce qui arriva cette année, à l'effroi des Assyriens. Leur camp fut envahi, bouleversé par les vagues; le roi et ses gens, réfugiés en hâte sur les galères, y restèrent prisonniers cinq jours, « comme dans une cage immense ». Sitôt que le calme fut revenu, on acheva les opérations et l'on partit. A l'endroit où l'Euphrate se déverse dans la lagune, Sennachérib gagna la tête de la colonne, et, debout sur la proue de la caraque amirale, il offrit un sacrifice au dieu de l'Océan, Éâ; il versa la libation solennelle, puis il jeta à l'eau un modèle de navire en or, un poisson en or, une image du dieu lui-même en or également, après quoi il réintégra Bab-Salimêti avec sa garde, tandis que le gros de ses gens continuait vers l'est. La traversée s'accomplit sans accident, mais il ne fallait pas songer à aborder sur la côte même, que sa ceinture de boues à demi-liquides rendait inaccessible : on entra dans le lit de l'Oulaï et on le remonta jusqu'au point où le sol ferme, succédant aux roselières bourbeuses des bouches, permet l'attérissement[3]. Les habitants s'étaient assemblés précipitamment à la vue des ennemis, et la nouvelle, propagée parmi les tribus du voisinage, avait attiré à leur secours une foule confuse d'archers, de chars et de cavaliers : les Assy-

1. Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 74, où le sens, méconnu par Smith, a été indiqué pour la première fois.

2. L'embouchure étant alors non loin du site de Kornah, Bab-Saliméti, qui en était éloigné de vingt kilomètres environ, devait se trouver quelque part dans le voisinage du village actuel d'Abou-Hatira, sur la berge méridionale du fleuve; cf. Billerbeck, *Geographische Untersuchungen*, p. 47. Fr. Delitzsch plaçait cette ville au nord de l'Euphrate plus près de Kornah, sur la carte qui accompagne l'ouvrage intitulé *Wo lag das Paradies?*

3. Billerbeck reconnaît dans le récit de Sennachérib l'indication de deux tentatives de débarquement, dont la seconde seule aurait réussi (*Geographische Untersuchungen*, p. 47-48); je n'y puis distinguer en réalité qu'une seule traversée.

riens sautèrent au fleuve et, grimpant à la berge, ils triomphèrent aisément de ces milices désordonnées. Ils enlevèrent d'emblée Nagitou, Nagîtou-Dibina, Khilmou, Pillatou, Khoupapânou ; ils razzièrent les Kaldou, ils les embarquèrent de force ainsi que leur mobilier, leurs dieux, leurs troupeaux, leurs familles, puis ils reprirent la mer en hâte avec leur proie. Mérodachbaladan leur avait échappé de même que ses enfants cette fois encore, mais l'État qu'il avait essayé de créer n'existait plus, et sa puissance était brisée. Sennachérib accueillit ses généraux avec de grandes démonstrations d'allégresse à Bab-Salimêti, et il charroya le butin à Ninive en triomphe[1]. Khalloudoush, exaspéré par l'affront qu'il venait de subir, ne voulut pas différer un instant les représailles : il envahit le Kardouniash, pointa jusqu'à Sippar, en pilla et en décima les habitants à son aise. Ceux des Babyloniens qui avaient accompagné Mérodachbaladan dans son exil revinrent à la suite des Élamites, et, se glissant furtivement dans leur patrie, ils y déterminèrent un soulèvement général : Assournâdinshoumou fut empoigné par ses propres sujets, enchaîné, expédié à Suse, remplacé par un Chaldéen, Nergaloushézib[3], qui partit aussitôt



UNE ESCARMOUCHE DANS LES MARAIS[2].

1. SMITH-SAYCE, *History of Sennacherib*, p. 88-100, 102-103 ; cf. BEZOLD, *Inschriften Sanherib's*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 100-101. La *Chronique Babylonienne de Pinches*, *col. II, l. 36-39*, place la prise de Nagîtou en la sixième année d'Assournâdinshoumou, ce qui nous fournit la date de 694-693 pour l'expédition. Pour l'appréciation des faits, voir les observations de BILLERBECK, *Susa*, p. 84-86, et *Geographische Untersuchungen*, p. 46-48.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* LAYARD, *the Monuments of Nineveh*, t. II, p. 27.

3. C'est ce prince que les documents assyriens nomment Shouzoub, et qu'on peut appeler Shouzoub le Babylonien, par opposition à Moushézîbmardouk, qui est Shouzoub le Kaldou ; cf. ce qui est dit plus haut, t. III, p. 296, note 1, de cette *Histoire*.

en campagne (694). Ses débuts furent heureux : il ravagea la frontière de la Tournât avec l'aide des Élamites, força Nipour qui refusait de trahir Sennachérîb (693). Cependant les généraux assyriens s'étaient emparés d'Ourouk, le 1er Tashrît, après la retraite de Khalloudoush ; ils l'avaient saccagée et, chargés de la dépouille des temples, ils se retiraient vers le nord, lorsque Nirgaloushézîb les défit le 7, près de Nipour. Il leur avait arraché déjà les statues divines et le trésor, mais son cheval s'abattit au milieu de la mêlée et il ne put se dégager. Les vaincus l'emmenèrent avec eux à Ninive, et Sennachérîb l'exposa enchaîné sous la porte principale du palais : les Babyloniens, qui lui devaient leur dernier succès, appelèrent à les commander un prince Kaldou, Moushêzîbmardouk, fils de Gahoul. Celui-ci accourut, et, renforcé d'auxiliaires élamites, il opposa une résistance si sérieuse aux assauts, que l'on finit par lui concéder la libre possession de son royaume (692) : somme toute, la victoire éphémère de la flotte avait coûté Babylone à l'Assyrie[1].

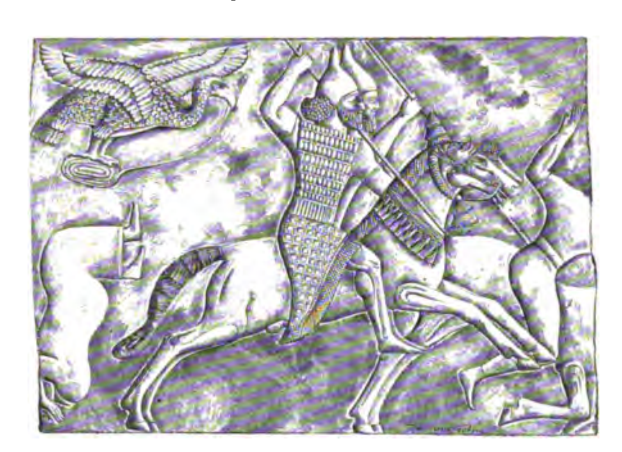
Une révolution lui offrit l'occasion de jouer promptement la revanche avec l'Élam. Tandis que Nirgaloushézîb succombait, les Susiens, mécontents de l'inertie dont Khalloudoush avait fait preuve, complotaient de le déposer : lorsque la nouvelle leur parvint des révolutions de la Chaldée, ils se levèrent en armes contre lui, le 26 Tashrît, l'assiégèrent dans son palais, le massacrèrent et lui élurent pour successeur un certain Koutournakhounta[2]. Sennachérîb ne balança pas un instant : il franchit la frontière à Dourilou, avant que le calme fût rétabli à Suse, et il recouvra presque sans résistance Raza et Bitkhaîri qui avaient été conquises sur Sargon par Shoutrouknakhounta. Ce premier succès lui ouvrit la plaine basse de la Susiane et il la dévasta sans pitié de Raza jusqu'à Bîtbounaki. « Trente-quatre places fortes et les bourgs de leur ressort, dont le nombre est sans égal, je les assiégeai et je les forçai, j'en escortai le peuple en captivité, je les démolis et je les réduisis en cendres : je fis monter dans les cieux immenses la fumée de leurs incendies, comme celle d'un seul sacrifice. » Koutournakhounta, mal affermi encore à Suse, se retira avec son armée vers Khaîdalou, dans les districts peu explorés qui confinaient au plateau iranien[3], et se retrancha solidement au cœur de la montagne. La

1. La suite des faits est donnée par la *Chronique Babylonienne de Pinches, col. II, l. 39-48, col. III, l. 1-9*; les textes assyriens ajoutent un certain nombre de détails contradictoires aux renseignements qu'elle fournit (Smith-Sayce, *the History of Sennacherib*, p. 100-101, 103-105; cf. Bezold, *Inschriften Sanherib's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 100-103).

2. *Chronique Babylonienne de Pinches, col. III, l. 6-9*, où le nouveau roi est appelé Koudour par abréviation; la forme pleine Koudournankhoundi est donnée par les textes assyriens (*Cylindre de Taylor, col. IV, l. 70*), et la forme susienne de ce nom est Koutournakhounta.

3. Khaîdalou est assez probablement le Dîs Malkân de nos jours (Billerbeck, *Susa*, p. 72).

saison était déjà avancée au moment où les Assyriens s'étaient mis en campagne, et novembre était survenu pendant qu'ils ravageaient la plaine : le temps était si beau pourtant que Sennachérib voulut en profiter pour marcher sur Madaktou. A peine eut-il escaladé les hauteurs, l'hiver l'assaillit avec son cortège de bourrasques et de froidure. « Des orages violents éclatèrent, il plut et il neigea sans relâche, les torrents et les ruisseaux débordèrent » : il fallut se désister et rentrer à Ninive[1]. L'effet de cette pointe hardie n'en fut pas moins considérable : Koutournakhounta, qui pourtant n'avait pas eu le loisir matériel de se préparer à l'épreuve, resta discrédité auprès de ses sujets pour n'avoir pas su les en tirer à leur gloire, et il fut assassiné dans une émeute, trois mois après la retraite des Assyriens, le 20 Ab 692[2]. Son frère puiné, Oummânminânou, ceignit le diadème, et, bien que ses ennemis lui refusassent de façon dédaigneuse la sagesse et le jugement, il remit bientôt son royaume sur un pied si formidable que Moushézîbmardouk estima l'occasion favorable d'allonger à l'Assyrie un coup dont elle ne se relèverait plus. Les hommes ne manquaient pas en Élam, mais les ressources nécessaires pour les soudoyer eux ou leurs chefs et pour déterminer les tribus des hauts plateaux à fournir leurs contingents. Il vida le trésor sacré de l'Ézagilla, puis il expédia l'or et l'argent de Bel et de Zarpanit à Oummânminânou avec un message ainsi conçu : « Convoque ton armée et assemble ton camp, viens à Babylone et fortifie nos mains, car notre appui c'est toi ! » L'Élamite ne demandait qu'à venger ses provinces malmenées cruellement et ses cités flambées au cours de la dernière campagne : il convoqua le ban et l'arrière-ban de sa noblesse, il embaucha les



SON CHEVAL S'ABATTIT AU MILIEU DE LA MÊLÉE[3].

1. *Cylindre de Taylor, col. IV, l. 43-79*; cf. SMITH-SAYCE, *History of Sennacherib*, p. 106-110, BEZOLD, *Inschriften Sanherib's*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 102-105.

2. Les documents assyriens se bornent à constater la mort de Koutournakhounta moins de trois mois après la rentrée de Sennachérib à Ninive (*Cylindre de Taylor, col. IV, l. 79-80, col. V, l. 1-4*); la *Chronique Babylonienne de Pinches, col. III, l. 14-16*, parle seule de la révolution où il périt, et elle nous apprend qu'il avait régné dix mois. Elle abrège en Minânou le nom du roi d'Élam, Oummânminânou.

3. *Dessin de Faucher-Gudin d'après* LAYARD, *the Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 64.

milices du Parshoua, de l'Ellipi, de l'Anzân, les Araméens du Tigre, Pouqoudou et Gamboulou, ceux de l'Euphrate, gens du Bît-Adini et du Bît-Amoukkâni, qui se ralliaient autour de Samouna, le fils de Mérodachbaladan, et il se réunit dans Babylone aux soldats de Moushézibmardouk. « Comme une invasion de sauterelles innombrables ruée sur le sol, ils accoururent résolument pour me livrer bataille, et la poussière de leurs pieds monta devant moi, telle une nuée lourde qui cache le dôme de cuivre du ciel. » Le choc eut lieu près du bourg de Khaloulé, sur les bords du Tigre, vers le confluent de ce fleuve avec la Tournât[1]. La Tournât, descendue dans la plaine, s'y divise en plusieurs bras qui, se ramifiant eux-mêmes à l'infini, forment un véritable Delta des ruines de Nayân à celles de Réshadé : les deux armées s'entre-tuèrent pendant tout un jour sur ce terrain mouvant, et leurs chefs payèrent hardiment de leur personne. Sennachérib implora Assour, Sin, Shamash, Nabou, Bel, Nergal, Ishtar de Ninive, Ishtar d'Arbèles, et ils entendirent sa prière. « En vrai lion, je devins furieux et je revêtis ma cuirasse, je couvris ma tête du casque, insigne de bataille; sur mon char de guerre puissant qui balaye les rebelles, je montai en hâte dans la rage de mon cœur; l'arc solide qu'Assour m'a confié, je le saisis, et la javeline, destructrice de vie, je l'empoignai : contre l'ost entier des rebelles endurcis je chargeai, lumineux comme l'argent ou comme le jour, et je mugis ainsi que Rammânou. » Khoumbaoundash, qui dirigeait les mouvements des Élamites, fut tué dans l'un des premiers corps à corps, et beaucoup de ses officiers périrent autour de lui, « de ceux qui portaient des poignards d'or à leur ceinture et des anneaux d'or au poignet ». Ils tombaient l'un après l'autre, « tels des taureaux gras enchaînés » pour le sacrifice, ou des moutons, et leur sang ruisselait sur la large plaine comme l'eau d'un orage violent : les chevaux y plongeaient jusqu'à mi-jambe, et la caisse du char royal en fut toute souillée. Un des fils de Mérodachbaladan, Naboushoumishkoun, fut pris; Oummânminânou et Moushézibmardouk se sauvèrent sans blessures de la débâcle. Il semble qu'enfin la fortune se décida en faveur des Assyriens, et ils le crièrent très haut, mais leur succès se dessina si peu que l'adversaire put s'attribuer la

1. Fr. Delitzsch plaçait Khaloulé au voisinage de Bagdad, mais il ne savait pas si elle se trouvait sur la rive droite ou sur la rive gauche (*Wo lag das Paradies?* p. 207). Billerbeck en indique le site sur la rive gauche, dans le delta de la Dîyala (*Geographische Untersuchungen*, p. 11, note 1), peut-être sur l'emplacement du bourg de Hebheb dans le canton actuel de Khalis (*Susa*, p. 90). Haupt (*the Battle of Halûle*, dans l'*Andover Review*, 1887, p. 542 sqq.) attribue au nom le sens de *trous, fondrières*, et cette interprétation correspond assez exactement à l'état des pays qui se trouvent aux embouchures de la Dîyala, dans les bas-fonds qui séparent cette rivière du Tigre; il le rapproche du nom de Haoulâyé, que les géographes arabes citent dans ces parages, et de celui du canton de Hâlé, qui est mentionné par les textes syriaques comme appartenant au district de Râdhân, entre l'Adhem et la Dîyala.

victoire aussi bien qu'eux, sans invraisemblance. De toute manière les pertes furent assez considérables pour obliger les deux belligérants à suspendre les opérations : ils se replièrent chacun sur sa capitale, et les choses en restèrent au point même où elles se trouvaient avant la bataille[1].

Des années auraient pu s'écouler avant que Sennachérib osât rouvrir les hostilités : l'emphase avec laquelle les historiographes de la cour parlaient de son triomphe ne lui faisait point illusion, et il savait combien l'issue de la lutte serait incertaine tant que l'alliance subsisterait entre l'Élam et la Chaldée. La fortune le secourut plus tôt qu'il ne s'y attendait. Oummânminânou, pas plus que ses prédécesseurs, n'était le maître absolu dans son empire, et les pertes qu'il avait subies à Khaloulé, sans compensation de prisonniers ou de butin, l'avaient amoindri dans l'estime de ses vassaux; Moushézîbmardouk, d'autre part, avait vidé toutes ses caisses, et le Kardouniash, si riche qu'il fût, était peu capable de lui verser à brève échéance les subsides nécessaires pour acheter le concours des clans de la montagne. Sennachérib, tenu par ses émissaires au courant de ce qui se passait chez l'ennemi, se remit aux champs dès le début de 689, et cette fois tout sembla conspirer à lui rendre la victoire facile[2]. Moushézîbmardouk s'enferma dans Babylone, ne doutant pas que les Élamites n'accourussent à l'aide, sitôt qu'ils apprendraient sa détresse; son espoir fut déçu. Oumânminânou, terrassé par l'apoplexie, le 15 Nishân, échappa à la mort pour le moment, mais il demeura la bouche tordue, la voix éteinte, incapable d'agir et presque de gouverner[3]. Sa maladie suspendit les armements : ses ministres, préoccupés de sa succession avant tout, n'eurent garde de provoquer un conflit douteux avec l'Assyrie, et ils laissèrent leur allié défendre ses intérêts comme il pourrait. Babylone, réduite à ne compter que sur ses propres

1. *Cylindre de Taylor, col. V, l. 5-85, col. VII, l. 1-24*; cf. Smith-Sayce, *the History of Sennacherib*, p. 114-132, Bezold, *Inschriften Sanherib's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 104-111. Le récit de la bataille a été fait d'une façon très vive par Haupt (*the Battle of Halûle, 691 B. C.*, dans l'*Andover Review*, 1886, p. 542 sqq.). La *Chronique Babylonienne de Pinches, col. III, l. 16-18*, attribue la victoire aux Élamites, et dit que la bataille fut livrée dans une année inconnue. Son témoignage est si souvent entaché de partialité, qu'il y a quelque manque de critique à le préférer toujours à celui des inscriptions ninivites : il me paraît résulter de la suite des événements que l'avantage demeura aux Assyriens, mais sans avoir rien eu de décisif. La date, qui tombe nécessairement entre 692 et 689, a été fixée de manière générale en 691, qui est l'année même où le *Cylindre de Taylor* a été écrit.

2. Les documents assyriens insèrent le récit de la prise de Babylone aussitôt après celui de la bataille de Khaloulé (*Inscription de Bavian*, l. 43 sqq.), et les modernes en avaient conclu que les deux événements s'étaient accomplis à quelques mois d'intervalle seulement (Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 470). Les renseignements que fournit la *Chronique Babylonienne de Pinches, col. III, l. 22-26*, ont permis de corriger cette erreur, et de reporter la date de la prise de Babylone à l'an 689 (Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 305, 324, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 733-734, Mürdter-Delitzsch, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, 2e éd., p. 201-202, Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 132).

3. *Chronique Babylonienne de Pinches, col. III, l. 19-21.*

forces, ne semble pas s'être obstinée longtemps, et peut-être les souvenirs du passé expliquent-ils la mollesse de sa résistance. Ceux des rois d'Assyrie qui l'avaient conquise, avaient témoigné des égards particuliers pour elle. Ils l'avaient considérée comme une ville sainte, à laquelle il fallait pardonner toujours ses caprices et ses violences : ils ne lui manifestaient leurs volontés qu'avec des précautions infinies, et, même aux heures où ils se sentaient obligés à sévir, ils s'efforçaient encore de la ménager. Tiglatphalasar III, Salmanasar V, Sargon, avaient voulu devenir ses souverains légaux, non pas être seulement ses maîtres de fait, et Sennachérîb, tout en s'affranchissant de la fiction à laquelle ses devanciers s'étaient astreints, avait procédé avec une douceur inaccoutumée lors des deux révoltes qu'il avait combattues. Il avait reconnu combien la clémence était vaine, et sa patience, assez courte en toute occurrence, était épuisée au moment où la fortune lui livra la rebelle. Si les habitants avaient pensé s'en tirer à bon compte cette fois encore, l'événement dissipa l'illusion dont ils se berçaient : on les sabra comme s'ils eussent été des vaincus ordinaires, des Juifs, des Tabal, des Kaldou de Bît-Yakîn, et on ne leur épargna aucune des horreurs que le droit du plus fort autorisait contre les faibles. Ce fut un massacre impitoyable, de longs jours durant. Grands ou petits, tout ce qui tomba aux mains du soldat périt par l'épée; les cadavres s'amoncelèrent dans les rues, ou sur les avenues des temples, surtout sur celle des taureaux ailés qui menait à l'Ézagilla[1], puis, quand la première fureur de carnage fut assouvie, le pillage s'organisa méthodiquement. Moushêsîbmardouk prit le chemin de l'exil avec sa famille, et d'immenses convois de prisonniers et de butin l'y suivirent. Les trésors des palais, ceux du sacerdoce, ceux des riches particuliers, furent répartis entre les vainqueurs, l'or, l'argent, les pierres précieuses, les étoffes, les provisions de toute sorte. Les édifices sacrés furent éventrés, les images brisées à coups de hache, et celles qu'on préserva furent transportées à Ninive : Bel-Mardouk, interné dans le sanctuaire d'Assour, y servit son rival parmi la foule des divinités étrangères. On découvrit au fond d'une chapelle de vieilles statues du Rammânou et de la Shala d'Ékallati, que Mardouknâdinakhé avait enlevées du temps de Tiglatphalasar Ier et on les réintégra triomphalement dans leur patrie, après une absence de quatre cent dix-huit ans[2]. Les choses elles-mêmes eurent leur tour, après les hommes et

1. *Cylindre d'Assourbanabal, col. IV, l. 70-73*; cf. S. Alden-Smith, *die Keilschrifttexte Asurbanipals*, t. I, p. 34-35.
2. Voir ce qui est dit de cette date, plus haut, au t. II, p. 663, de cette *Histoire*.

les dieux. « Cité et maisons, de leurs fondations à leur toit, je les abattis, je les démolis, je les brûlai par le feu; murs, huisseries, chapelles des dieux, ziggourât de tuiles et de terre, je ruai tout bas et le jetai dans l'Arakhtou[1]. » Les révoltes incessantes du peuple justifiaient la brutalité de cette exécution. Babel, nous l'avons dit[2], était trop forte pour qu'on pût l'abaisser longtemps au second rang dans un empire mésopotamien : du moment que le siège du pouvoir devait se fixer parmi les régions de l'Euphrate et du Tigre moyen, son heureuse situation, son étendue, sa richesse, le chiffre de sa population, le nombre de ses temples, la beauté de ses palais, faisaient d'elle la capitale par excellence. C'est en vain qu'Assour, ou Kalakh, ou Ninive, l'emportaient sur elle et lui imposaient leurs princes par un effort vigoureux : elle retrouvait bientôt des trésors, des alliés, des soldats, des capitaines, et, si peu que la fortune y prêtât, elle regagnait le dessus. Un seul moyen s'offrait de se soustraire à son ascendant, la supprimer au point qu'on n'y vit plus brique sur brique, puis empêcher la population d'y revenir pendant plusieurs générations, de peur qu'une cité nouvelle ne renaquit de ses cendres : il fallait qu'elle n'existât plus afin que ses conquérants n'eussent plus rien à craindre d'elle. Sennachérîb le comprit, ou ses conseillers pour lui. S'il convient de lui adresser un reproche, ce n'est pas d'avoir saisi l'occasion qu'elle lui présentait de la tuer : c'est plutôt de ne pas avoir persévéré dans son dessein jusqu'au bout et de ne pas l'avoir condamnée au néant.

Au milieu de ces guerres coûteuses et absorbantes, on se demande comment il se réserva des ressources et du loisir pour se construire des villas ou des temples; il est néanmoins l'un de ceux, parmi les rois d'Assyrie, qui nous ont légué le plus de monuments[3]. Il restaura un sanctuaire de Nergal dans la petite ville de Tarbizi[4]; il fortifia le village d'Alshi[5], et, en 704, il se fonda un hôtel[6]

1. *Inscription de Bavian, l. 43-54*, cf. Smith-Sayce, *History of Sennacherib*, p. 132-135, Pognon, *l'Inscription de Bavian*, p. 17-21, 85-95, 125, Bezold, *Inschriften Sanherib's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 116-119. La *Chronique Babylonienne de Pinches, col. III, l. 25-24*, attribue au règne de Moushézîbmardouk une longueur de quatre années, ce qui a permis de fixer la date de la prise de la ville définitivement en 689 (Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 324, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 733-734, Delitzsch-Mürdter, *Geschicte Babyloniens und Assyriens*, 2e éd., p. 201-202, Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 132).

2. Voir ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. III. p. 196-197, de cette *Histoire*.

3. L'ensemble des textes relatifs aux constructions de Sennachérîb a été réuni, traduit et commenté, pour la première fois, par Meissner-Rost, *die Bauinschriften Sanheribs*, 1893.

4. La construction du temple de Tarbizi est connue par les inscriptions sur briques (H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 7, n° VIII; cf. Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. I, p. 348), sur pierre (H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 7, n° VIII, C; cf. Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. I, p. 348), et sur tablette d'argile (H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. III, pl. 3, n° 13), qui proviennent de Shérîf-Khan, c'est-à-dire de l'emplacement même sur lequel Tarbizi s'élevait, ainsi que par un fragment découvert à Koyoundjik (Meissner-Rost, *die Bauinschriften Sanheribs*, p. 89, 92-93).

5. Brique provenant de la Kalaa ou Gla de Shemamok (Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 190 191), et

dans la forteresse de Kakzi, qui défendait les abords de Kalakh vers le Sud-Est[1]. Il résida peu à Dour-Sharroukîn et il n'y termina point la décoration des châteaux que son père avait habités : son orgueil de conquérant y souffrait au voisinage d'un conquérant plus heureux que lui, et Kalakh elle-même était trop animée encore des souvenirs de Tiglatphalasar III ou des souverains du VIII[e] siècle pour qu'il voulût y ramener la cour. Il préféra l'installer à Ninive, que ses prédécesseurs avaient fort délaissée, et dont les édifices tombés en ruines ne rappelaient à la mémoire du peuple que des gloires lointaines. Il l'adopta, dès le début de son règne, peut-être au temps où il n'était encore que prince héritier, et il commença par en remanier les fortifications anciennes, puis, quand le succès de ses premières campagnes lui eut fourni le nombre de



LES BUTTES DE NINIVE VUES DE LA TERRASSE D'UNE MAISON, À MOSSOUL[2].

prisonniers nécessaire, il entreprit de renouveler la ville entière, ses boulevards, ses rues, ses canaux, ses quais, ses jardins, ses aqueducs : tous les prisonniers de l'empire contribuèrent à la mise en train de ses plans, les Kaldou, les Araméens, les Mannaî, les Qouî, les Ciliciens, les Philistins, les Tyriens, et les provinces lui prodiguèrent à l'envi leurs matériaux, la Syrie ses bois précieux, Kapridargîla ses marbres, le Balât son albâtre, les marais de Bît-Yakîn les roseaux que l'on couchait entre les lits de briques. Le Tébilti, après avoir bouleversé les mausolées royaux et « montré au soleil les cercueils qu'ils cachaient », avait attaqué le palais d'Assournazirabal et l'avait culbuté[3] : un bourbier s'étalait maintenant dans la région Nord-Ouest, entre le parvis d'Ishtar et la haute ziggourât d'Assour. Sennachérib le combla, régularisa le cours du ruisseau, et, pour prévenir le retour de pareils accidents, il maçonna un patin

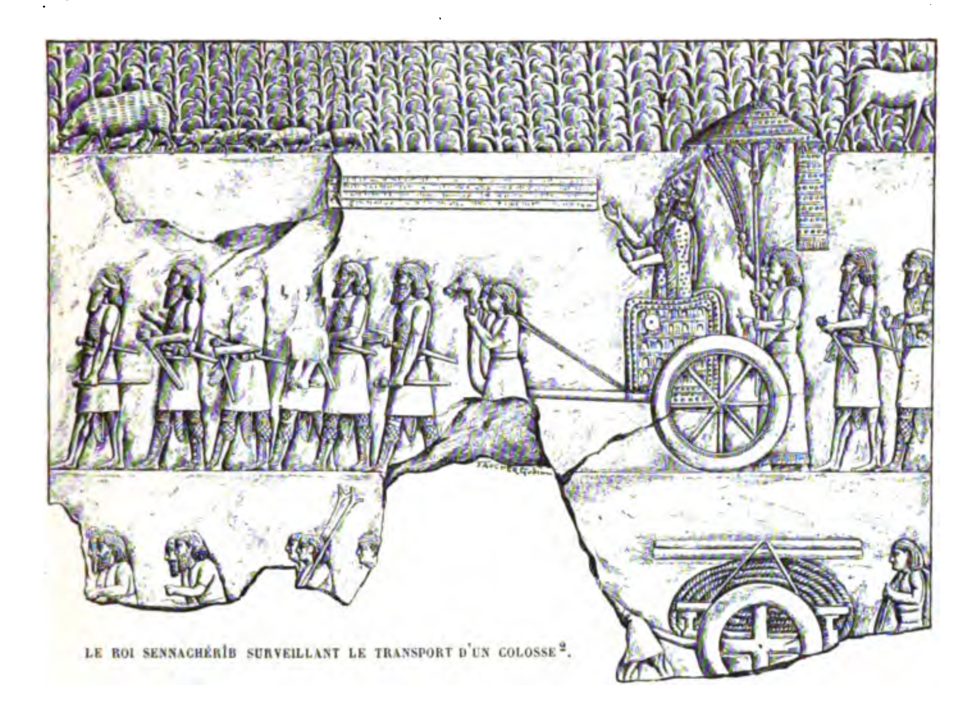
conservée au Musée Britannique (H. RAWLINSON, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 7, n° VIII, H); Gla est le site de cette cité d'Alshi, qui ne doit pas être confondue avec la forteresse voisine de Kalzi ou Kakzi (MEISSNER-ROST, *die Bauinschriften Sanheribs*, p. 89-90, 92-93).

1. Fragment du Canon des Limmou, publié par H. RAWLINSON, *Cun. Ins. W. As.*, t. II, pl. 69; cf. SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 214-215.

2. *Dessin de Boudier, d'après la lithographie de* LAYARD, *the Monuments of Nineveh*, t. II, pl. 70.

3. Sur le palais d'Assournazirabal, cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 44-45, de cette *Histoire*.

de 454 coudées de long sur 289 de large en grosses pierres reliées de bitume. Il s'y bâtit une résidence magnifique, Bit-Khilâni du type syrien[1], boiseries en cèdre et en cyprès d'odeur délicieuse, placages d'or et d'argent, revêtements d'albâtre et de marbre sculptés, frises et corniches de briques émaillées aux couleurs les plus vives : à l'inspiration de la déesse Ninkourra, il fit dégrossir des taureaux ailés d'albâtre blanc et des statues de dieux en calcaire



LE ROI SENNACHÉRIB SURVEILLANT LE TRANSPORT D'UN COLOSSE[2].

dans les carrières de Balât, près de Ninive. Il assista lui-même à toutes les manœuvres, à l'entassement des terres et à la substruction de la motte, au halage des colosses ou des blocs et à leur érection : partout on l'apercevait, debout sur son char d'ébène et d'ivoire, traîné par un attelage d'hommes. L'œuvre terminée, il en fut si émerveillé lui-même qu'il l'appela le palais sans second[3], et les contemporains partagèrent son admiration : ils ne pouvaient se lasser de louer en termes chaleureux les douze grands lions de bronze, les douze taureaux ailés, les vingt-quatre statues de déesses qui en surveillaient les abords, et pour lesquels on avait inventé des procédés de fonte rapides. Tandis que jadis, lorsqu'il s'agissait d'une opération analogue, tous

1. Sur les Bît-Khilâni à la mode syrienne, et sur l'aspect qu'ils présentaient, cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 205-207, de cette *Histoire*.

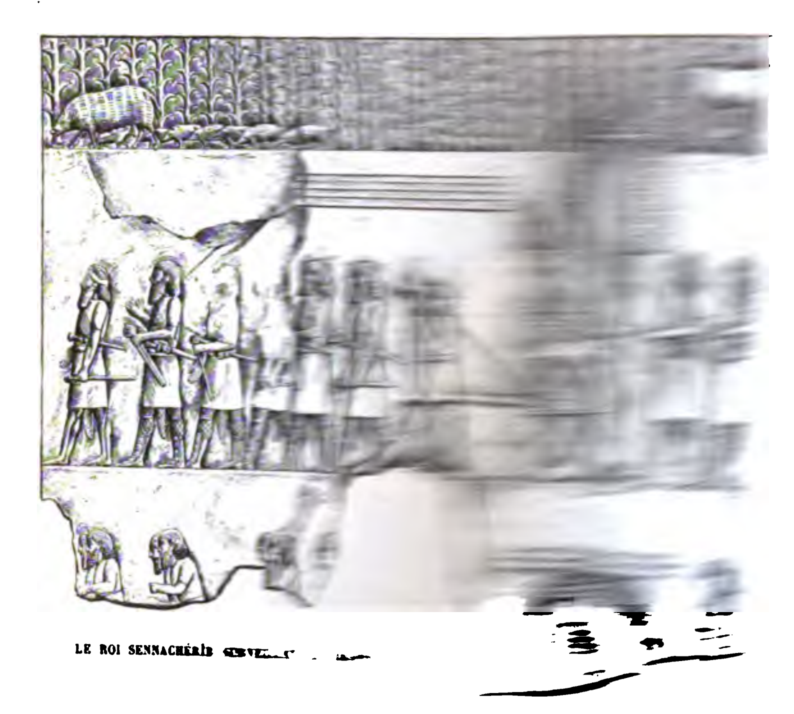
2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* Layard, *the Monuments of Nineveh*, t. II, pl. 12.

3. Sur ce *Palais sans second — Ékallou sha shanina la ishou* — et sur les textes qui en racontent la construction, cf. Meissner-Rost, *die Bauinschriften Sanheribs*, p. 1-46.

hauteur au droit des murs et formant chacun une manière de vignette en pierre sans liaison nécessaire avec la vignette voisine. Ils choisissent dans les sujets qu'on leur propose deux ou trois actions principales, autour desquelles ils groupent ceux des épisodes secondaires qui prêtent le mieux au détail pittoresque, et ils dispersent avec sobriété dans le champ les menus accessoires qui leur semblent de nature à préciser le lieu de la scène. Les fantassins assyriens n'attaquent plus les barbares de la Médie ou de l'Élam sur des lointains de pierre unie, où nulle ligne ne marque les plans, où les personnages reculés semblent s'agiter en l'air sans rien qui les soutienne. Si la bataille s'est déplacée le long d'une pente à travers les bois, jusqu'au pied d'un château fort juché sur un sommet, l'artiste, pour donner l'impression de la localité, a jeté sur le fond ces guillochages au moyen desquels on simulait les rugosités de la montagne[1]; il a planté çà et là des groupes d'arbres d'espèces variées, et surtout ces cyprès droits ou ces sapins qui habillaient les versants du plateau iranien: il a montré les lanciers filant par les sentiers au galop de leurs chevaux, pour aller surprendre l'ennemi à distance, les fantassins égaillés sous la futaie ou se mesurant corps à corps, les blessés égorgés ou assommés dans les coins, les fugitifs essayant de se sauver à la faveur des taillis, les pâtres implorant grâce de la vie. C'est la réalité même qu'il s'applique à dérouler sous les yeux du spectateur, et l'on se demande parfois, à voir la précision anecdotique du rendu, si tout cela n'a pas été saisi sur la nature, et si le conquérant n'emmenait pas avec lui des artistes chargés de croquer pour les décorateurs la silhouette des pays qu'il parcourait et des victoires qu'il remportait. Les masses semblent se mouvoir réellement, les épisodes d'une razzia de cavalerie lancée à l'aveugle sur un terrain accidenté se développent et s'enchevêtrent avec une verve toujours renouvelée, on a pour la première fois la sensation de la guerre assyrienne avec ses contrastes de bravoure et de cruautés effrénées : le spectateur n'en est plus réduit à épeler le récit monotone de la bataille, mais la bataille s'engage en vérité devant lui. Et au retour, lorsqu'il s'agit de montrer comment le maître utilisa ses prisonniers à la plus grande gloire de ses dieux et de lui-même, le tableau n'est ni moins complexe, ni moins saisissant. Ils sont là les grands et les nobles de tous les peuples vaincus, ceux de la Chaldée et ceux de l'Élam, ceux de la Cilicie, de la Phénicie, de la Judée, et, attelés à la corde, sous le bâton des contre-maîtres, ils halent le taureau colossal qui montera tantôt la garde aux portes du palais :

1. Voir, entre autres, la vignette insérée plus haut, au t. III, p. 297, de cette *Histoire*.

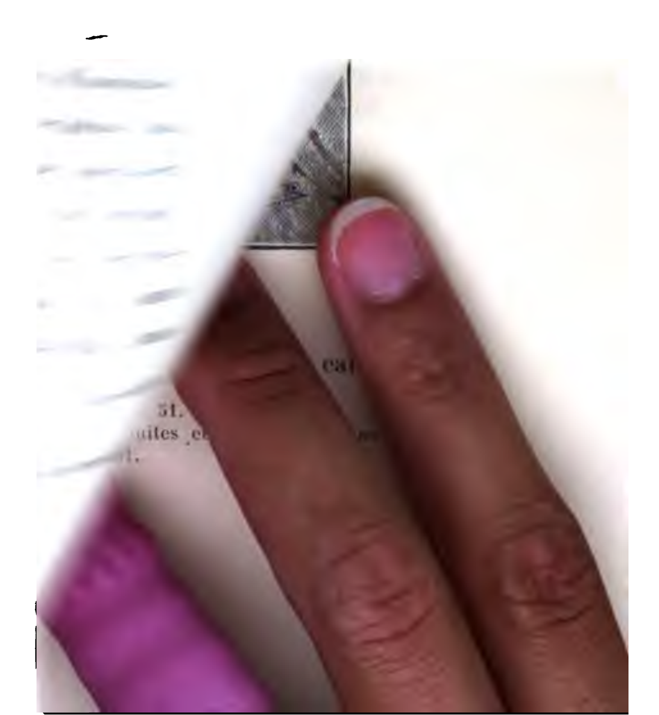
de 454 coudées de long sur 28 [illegible]
Il s'y bâtit une résidence [illegible]
en cèdre et en cyprès d'[illegible]
ments d'albâtre et de [illegible]
aux couleurs les plus [illegible]
dégrossir des taureaux [illegible]



LE ROI SENNACHÉRIB [illegible]

dans les carrières [illegible]
manœuvres, à l'[illegible]
halage des colos[illegible]
debout sur son [illegible]
L'œuvre terminée, [illegible]
second[2], et les [illegible]
se lasser de [illegible]
les dou[illegible]
laient [illegible]
rapi[illegible]





le buste penché, les bras ballants, la face contractée, ils tirent comme des bêtes de somme, eux qui furent les premiers de leurs cités, et Sennachérib, ferme sur son char de parade, l'œil fixe et les lèvres serrées, les regarde passer devant lui lentement dans leur misère et leur ignominie.

Babylone détruite, l'histoire de son vainqueur s'arrête un moment, et avec elle, celle de l'Assyrie. Il semble qu'après un effort aussi puissant, Ninive se sentît essoufflée et voulût reprendre haleine, avant de repartir pour des conquêtes nouvelles; il semble aussi que les peuples, confondus par l'immensité de la catastrophe, aient désespéré dès lors de leur propre sécurité, et n'aient plus songé qu'à éviter tout ce qui pourrait provoquer contre eux l'inimitié du maître de l'heure. L'empire formait au milieu d'eux comme un bloc compact et dur, que nulle force humaine ne paraissait être capable d'entamer. Ils s'y étaient essayés chacun de son côté ou tous à la fois, l'Élam à l'Est, l'Ourartou au Nord, l'Égypte au Sud-Ouest, et non seulement leurs tentatives avaient échoué misérablement, mais elles avaient attiré le plus souvent sur eux des représailles sanglantes. L'Ourartou se cantonnait mélancoliquement dans ses montagnes, l'Élam avait perdu la suprématie sur la moitié des tribus araméennes, et, si l'Égypte demeurait inaccessible encore au delà de ses déserts, elle le devait moins à la solidité de ses armées qu'à l'événement mystérieux de Libnah; un demi-siècle avait suffi aux Assyriens pour désemparer à jamais le premier de ces trois États et pour infliger aux deux autres des blessures si profondes qu'ils avaient peine à les cicatriser. Le sort des plus orgueilleux avait intimidé les moindres, et tous, les Arabes, les Mèdes, les nations de l'Asie Mineure, les barbares cimmériens ou scythes, ils réprimaient avec soin les mouvements de leur humeur pillarde. Si parfois la passion du butin prévalait chez eux sur la prudence, et qu'ils se risquassent à saccager dans les marches voisines quelque village inhabile à se protéger d'eux, des troupes détachées de la garnison la plus proche ne tardaient guère à les refouler pardessus la frontière, et, les suivant sur leur territoire, leur infligeaient une correction si rude qu'ils en restaient pour un temps paralysés de respect et de peur. L'Assyrie était le premier État du monde oriental et même du monde, et l'hégémonie qu'elle exerçait sur tous les pays qui se trouvaient à la portée de son bras ne s'expliquait pas uniquement par sa supériorité militaire : non seulement elle excellait à vaincre, comme tant d'autres avant elle, Babyloniens, Élamites, Hittites, Égyptiens, mais ce que nul n'avait su faire, obliger les vaincus à l'obéissance durable, les gouverner, les habituer à vivre en bonne

intelligence malgré la diversité d'origine, elle l'accomplissait d'une main aisée et d'un tact sûr sans presque avoir l'air de s'en préoccuper. Le système de déportation pratiqué si résolument par Tiglatphalasar III et par Sargon commençait à produire ses effets, et l'on n'en discernait encore pour le moment que les résultats les plus heureux. Les colonies semées partout, de Palestine en Médie, les unes depuis deux générations déjà, les autres depuis quelques années seulement, s'acclimataient de plus en plus à leur sol nouveau, et elles y rendaient tout ce qu'on avait espéré d'elles : elles tenaient en bride les populations parmi lesquelles elles étaient installées, et tandis qu'elles les refrénaient, elles en rompaient l'unité nationale et elles les préparaient à s'absorber dans une patrie plus large, à cesser d'être exclusivement damasquines, samaritaines, hittites, araméennes, pour devenir assyriennes et solidaires l'une de l'autre. Les provinces, gérées enfin de façon régulière, défendues contre les dangers du dehors et contre leurs propres discordes par des soldats disciplinés sévèrement, jouissant d'une paix et d'une sécurité qu'elles avaient rarement connues aux jours de leur indépendance, s'accoutumaient à marcher d'accord sous un même chef et à se sentir les membres d'un même corps. La langue d'Assour était leur langue officielle, les dieux d'Assour s'associaient à leurs dieux dans les prières qu'elles offraient pour le salut du souverain, et les nations étrangères avec lesquelles elles étaient en rapport, ne les distinguant plus de leurs seigneurs, appelaient leur pays l'Assyrie et elles-mêmes les Assyriens. Comme toujours, la paix intérieure et la bonne administration avaient suscité un développement soudain de richesse et d'activité commerciale. Si Ninive ni Kalakh n'étaient point des villes d'industrie et de négoce comme Babylone, la présence de la cour et du souverain y attirait les marchands du monde entier. Les Mèdes leur apportaient, par les défilés de Rowândiz et de Souléimanièh, le lapis-lazuli, les pierres, les métaux, les laines de l'Asie Centrale et de l'Extrême-Orient, tandis que les Phéniciens, et quelques Grecs déjà à leur exemple, venaient y vendre dans les rues les plus précieuses des denrées que leurs galères allaient récolter sur les côtes de la Méditerranée ou de l'océan Atlantique, à l'Extrême-Occident. Le triangle



SENNACHÉRIB[1].

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* LAYARD, *the Monument of Nineveh*, t. I, pl. 5.

d'Assyrie et ses métropoles tendaient à supplanter toutes les capitales du vieux monde, sans en excepter Memphis, et à devenir le centre du commerce universel : incomparable de longue date aux arts de la guerre, Assour était en bonne voie de passer maître dans les arts de la paix. « Il était, dit plus tard le prophète de Juda, comme un cèdre du Liban, beau par la ramure, touffu, ombreux, haut de taille à perdre la cime dans les nuées. Les eaux l'avaient fait pousser, l'onde l'avait fait croître, et c'est pourquoi son tronc s'élevait par-dessus tous les arbres des champs, ses branches avaient grossi et sa verdure s'était étalée grâce à l'abondance des irrigations. Tous les oiseaux du ciel nichaient sur ses bras et parmi sa feuillée, toutes les bêtes des champs venaient mettre bas à l'abri de son couvert, tous les grands peuples habitaient sous son ombre. Il était superbe dans sa carrure, dans la longueur de ses branches, car ses racines touchaient aux eaux abondantes. Les cèdres ne l'éclipsaient pas au jardin de Dieu, les cyprès ne l'égalaient point par la frondaison, les platanes n'avaient pas de feuillage comme le sien, mais nul arbre ne l'approchait en beauté, et tous les arbres d'Éden, dans les jardins de Dieu, lui portaient envie. »





L'apogée de la puissance assyrienne Asarhaddon et Assourbanabal.

Les Mèdes et les Cimmériens : la Lydie. - La conquête de l'Égypte, de l'Arabie et de l'Élam.

Les dernières années de Sennachérib et l'entrée en scène des peuples nouveaux. - Les Mèdes : Déiokès et la fondation d'Ecbatane, le Bît-Dayaoukkou et ses commencements. - Les peuples de l'Asie Mineure : les Phrygiens, leurs premiers rois, leurs conquêtes, leur religion ; les derniers Héraclides de Lydie, le commerce et la constitution de leur royaume, les Tylonides et les Mermnades. - Les Cimmériens refoulés en Asie par les Scythes : les Trères.

Le meurtre de Sennachérib et l'avènement d'Asarhaddon : la défaite de Sharézer (681). - Guerres contre les Kaldou, contre les Cimmériens, contre les tribus de la Cilicie et contre Sidon (680-679) : les incursions des Cimmériens et des Scythes, la révolte des Mannai et les expéditions contre les Mèdes, la soumission des Arabes septentrionaux (678-676). - Les affaires d'Égypte, Taharqou, ses constructions, sa politique syrienne : les troubles sur les frontières de l'Élam et de l'Ourartou.

La première invasion de l'Égypte et la soumission du pays à Ninive (670). - Les intrigues pour la succession et la division de l'empire assyrien entre Assourbanabal et Shamashshoumoukin (668). - La révolte de

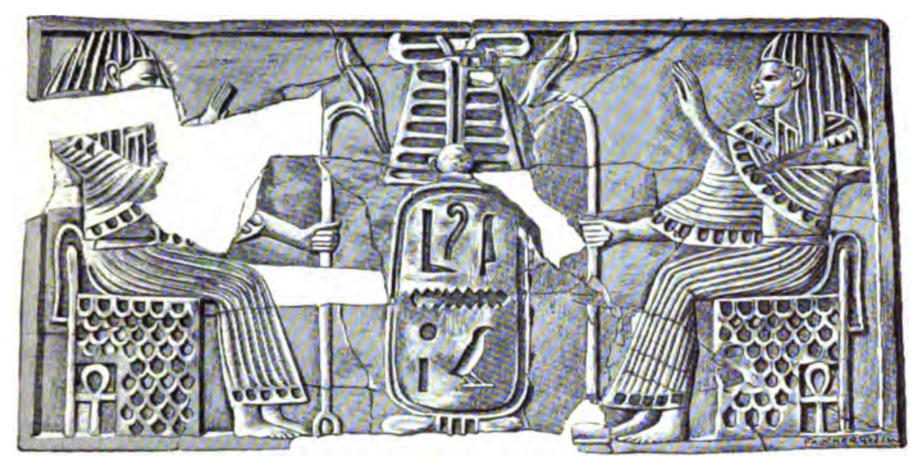
l'Égypte et la mort d'Asarhaddon (668) : l'avènement d'Assourbanabal et sa guerre contre Kirbit, la défaite de Taharqou et la reconstitution de la province égyptienne (667). - Les affaires d'Asie Mineure : Gygès (693), ses guerres contre les Grecs et contre les Cimmériens, son ambassade à Ninive (664).

Tanouatamanou rétablit l'autorité éthiopienne en Égypte (664), et Tammaritou d'Élam envahit le Kardouniash : la nouvelle conquête du Saïd et le sac de Thèbes, Psammétique 1er et l'avènement de la 26e dynastie. - Troubles chez les Mannaï et chez les Mèdes. - La guerre contre Tioummân et la victoire de Toullîz (660) : l'Élam se soumet aux Assyriens pour la première fois. - Shamashshoumoukîn à Babylone : ses bons rapports avec son frère, puis son mécontentement, et la coalition qu'il forme contre la suprématie ninivite.

L'incident d'Ourouk et le début de la guerre entre le Kardouniash, l'Élam et l'Assyrie : l'Élam mis hors de combat par ses discordes. - Le siège et la prise de Babylone : l'avènement d'Assourbanabal sous le nom de Kandalanou (648-646). - Révolte de l'Égypte : la défaite et la mort de Gygès (642), Ardys chasse les Cimmériens et Dougdamis est tué en Cilicie. - La soumission de l'Arabie.

Les révolutions de l'Élam, l'attaque contre Indabigash et le rétablissement de Tammaritou : le pillage et la destruction de Suse. - Campagne contre les Arabes du Kédar et contre les Nabatéens : la répression des révoltes tyriennes. - Les dernières convulsions de l'Élam : la prise de Madaktou et la reddition de Khoumbânkhaldash. - La puissance assyrienne à son apogée.





UN DES IVOIRES ÉGYPTIENS DÉCOUVERTS EN ASSYRIE[1].

CHAPITRE IV

L'APOGÉE DE LA PUISSANCE ASSYRIENNE
ASARHADDON ET ASSOURBANABAL

LES MÈDES ET LES CIMMÉRIENS : LA LYDIE. — LA CONQUÊTE DE L'ÉGYPTE, DE L'ARABIE ET DE L'ÉLAM.

Sennachérib régna donc huit années encore après son triomphe, huit années de tranquillité au dedans et de paix au dehors avec tous ses voisins. Si nous consultons les monuments contemporains ou les documents d'époque postérieure, et que nous essayions d'y glaner quelques renseignements sur cette fin de carrière, rien ne paraît remuer du côté de l'Élam, rien du côté de l'Ourartou, rien du côté de l'Égypte, et c'est au plus si nous discernons la mention certaine d'une razzia à travers l'Arabie septentrionale, au cours de laquelle Hazael, roi d'Adoumou et le principal des chefs du Kédar, se vit dérober les statues de ses dieux[2]. Les vieux États du monde oriental étaient las, nous l'avons dit, de

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* Layard, *Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 89, 11. La lettrine. qui est également de Faucher-Gudin, représente Taharqou agenouillé, d'après une statuette en bronze conservée dans la collection Macgregor, et publiée par Schæfer, *eine Bronzefigur des Taharka*, dans la *Zeitschrift*, t. XXXIII, pl. VI, 1.

2. *Inscription des Prismes*, col. II, l. 55-58, col. III, l. 1; cf. Budge, *the History of Esarhaddon*. p. 52, 54-55. Winckler suppose, après G. Smith (*History of Sennacherib*, p. 137-139), que Sennaché-

guerroyer sans autre résultat que d'y perdre leurs trésors et leurs armées, mais derrière eux, sur les plans lointains de l'Est et du Nord-Ouest, des nations surgissaient dont la croissance ou les mouvements capricieux prenaient de moment en moment une ampleur plus inquiétante. A l'Est, les Mèdes, confondus naguère encore parmi les tribus qui occupaient l'angle occidental du plateau iranien, s'étaient dégagés récemment de la masse, et, groupés autour d'un chef unique, ils tendaient déjà à fonder un royaume imposant par l'énergie de ses habitants et par l'étendue. La tradition qu'ils patronèrent plus tard attribuait leurs premiers succès à un certain Déiokès, fils de Phraortès, homme sage entre tous et qui s'étudia d'abord à pratiquer la justice dans sa propre maison. Les gens de son finage, témoins de ses vertus, le désignèrent pour être l'arbitre de leurs différends, et lui, comme il ambitionnait le pouvoir en secret, il s'efforçait de les accorder toujours d'après les règles de la rectitude et de l'équité la plus stricte. « Il en eut louange non petite de ses concitoyens, et, apprenant ceux des villages prochains, qui étaient frappés de sentences iniques, comment Déiokès était le seul qui décidât selon le droit, dès qu'ouirent la chose, tout joyeux ils accoururent vers lui, et, jugés eux aussi, à la fin ne s'adressèrent plus à aucun autre. Comme la foule des clients augmentait à mesure qu'on se persuadait du bien fondé de ses arrêts, voyant Déiokès que tout reposait sur lui, plus ne voulut s'asseoir au lieu où s'asseyant jusqu'alors avait départi justice, et assura qu'il n'y siégerait plus : car il ne trouvait point son compte à négliger ses intérêts à lui afin de régler ceux d'autrui chaque jour. Les rapines et le désordre sévissant dans les cantons plus dru qu'auparavant, les Mèdes s'assemblèrent en un même lieu et se consultèrent entre eux, se demandant ce qu'il leur convenait faire. Et selon ce que je pense, les amis de Déiokès clamèrent plus que tous les autres : « Nous « ne pouvons continuer d'habiter le pays dans l'état où nous sommes. Allons,

rib entreprit dans ses dernières années une seconde campagne contre la Palestine et contre l'Égypte, au cours de laquelle Jérusalem aurait été assiégée une seconde fois (*Alttestamentliche Untersuchungen*, p. 36-38, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 254-255, 257-258, 334, *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 69). L'Adoumou a été considéré par plusieurs Assyriologues comme représentant le pays d'Édom (Norris, *Assyrian Dictionary*, p. 19, Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 348, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 708, où la ville d'Adoumou est identifiée dubitativement avec Pétra); Halévy en a rapproché le nom de celui du bourg d'Oudoumèh, situé près d'Yabroud, au Nord-Est de Damas (*Essai sur les Inscriptions du Safa*, p, 121) et Winckler le place dans le Djaouf (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 267), où déjà Finzi (*Ricerche per lo Studio dell'Antichità Assira*, p. 393-394) avait cherché la Doumah biblique (*Genèse*, *XXV*, *14*, *Isaie*, *XXI*, *11*), Doumaitha de Ptolémée (V, 19 § 7, cf. VIII, 22 § 3), Domata de Pline (*H. Nat.*, VI, 32). Elle doit être reportée plus au Nord, dans le pays de Kédar proprement dit. Il résulte en effet de la comparaison des versions que les Assyriens nommaient indifféremment Aribi ou Qidri les tribus établies dans le désert au Nord et au Sud de Palmyre (Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 299, Delattre, *l'Asie Occidentale*, p. 102-104, 120-122).

« établissons un d'entre nous comme roi, et dès lors le pays sera bien gou- « verné et nous retournerons à nos affaires, et nous ne serons pas maintenus « par l'injustice dans un état de trouble perpétuel ». Parlant à peu près ainsi, ils se persuadèrent qu'ils souhaitaient un roi, et sur-le-champ on examina qui on choisirait. Déïokès fut proposé et moult loué d'un chacun, si bien qu'ils s'agréèrent de l'élire[1]. » Une fois maître, il se construisit un grand palais et s'entoura d'une garde royale. Il commanda ensuite à ses sujets nouveaux d'abandonner leurs bourgades, et « les Mèdes, dociles à ses ordres, édifièrent cette ville immense et bien apprêtée qu'on nomme Akbatana[2]. Les murailles en sont concentriques et bâties de telle sorte que chacune dépasse l'inférieure seulement de la hauteur de ses créneaux. L'assiette du lieu, qui s'élève en colline, favorisa cet arrangement. On comptait en tout sept enceintes, et dans la dernière le trésor et le palais du roi. Le pourtour de la plus vaste égale à peu près le pourtour d'Athènes. Les créneaux de la première sont peints en blanc, ceux de la seconde en noir, ceux de la troisième en pourpre, ceux de la quatrième en bleu, ceux de la cinquième sont d'un rouge orangé : aux deux dernières, les créneaux sont argentés chez l'une et dorés chez l'autre. Toutes ces fortifications, Déïokès les érigea pour lui-même et pour sa maison, mais il enjoignit au peuple de se loger hors de la citadelle. La ville terminée, il posa le premier en règle que nul n'aurait accès chez le roi, mais que toutes les affaires seraient expédiées par l'entremise de certains officiers qui les rapporteraient au monarque, puis qu'il serait réputé indécent de regarder le prince en face, de rire ou de cracher en sa présence. Il institua ce cérémonial autour de lui afin de ne pas donner à ses contemporains, élevés avec lui, aussi bien nés et aussi bien doués que lui, l'occasion de s'aigrir à sa vue et de conspirer contre lui : il pensait qu'en se faisant invisible à ses vassaux, ils finiraient par le considérer comme un être d'une nature différente de la leur[3]. »

Deux ou trois faits probables se détachent sur ce fond de fantaisie, l'existence d'un Déïokès sous lequel l'histoire de l'empire médique semblait débuter, la naissance au pied de l'Elvend d'une principauté importante, la fon-

1. Hérodote, I, xcvi-xcviii.

2. Agbtana (Eschyle, *Perses*, 16, Hérodote, I, xcviii, Aristophane, *Acharniens*, 64) ou Ecbatane est la forme grecque du vieux nom iranien Haṅgmatâna, Hagmatâna, que la ville porte dans la grande inscription de Béhistoun (Col. II, l. 76, cf. Weissbach-Bang, *die Altpersische Keilinschriften*, p. 20-21). Les modernes, inspirés par la légende d'Hérodote, rendent ce nom *le lieu de l'assemblée* des tribus (G. Rawlinson, *the Five Great Monarchies*, 2nd ed., t. II, p. 363, Spiegel, *Eránische Alterthumskunde*, t. I, p. 103, note 1). C'est aujourd'hui Hamadân.

3. Hérodote, I, xcviii-xcix.

dation d'Ecbatane-la-Grande ou du moins son accroissement au rang de capitale[1]. Le site en était heureux, dans une vallée grasse et féconde, au débouché des chemins qui traversent la chaîne du Zagros et qui réunissent l'Irân aux bassins du Tigre et de l'Euphrate, presque à l'orée de la plaine salée qui occupe et stérilise les régions centrales du plateau. L'Elvend la protège; il alimente de ses neiges les ruisseaux qui l'abreuvent, et leurs eaux transforment la banlieue en un verger immense. La ville moderne a comme dévoré les vestiges de la ville antique : un lion de pierre renversé et mutilé marque l'emplacement du château royal. Les calculs chronologiques des annalistes indigènes, tels qu'Hérodote nous les a transmis, gratifiaient ce Déiokès d'un règne de cinquante-trois ans, qui remplit presque en entier la première moitié du VII[e] siècle, de 709 à 656 ou de 700 à 647[2]. Les récits ninivites nous révèlent auprès de Sargon un Dayaoukkou, gouverneur du Man, allié aux Assyriens, puis déporté en 715 à Hamath avec toute sa famille[4]; deux années plus tard, ils mentionnent une razzia à travers un district de Bît-Dayaoukkou, dont la situation entre l'Ellipi et le Karalla correspond assez bien à celle de la province actuelle de Hamadân[5]. Le Dayaoukkou qui imposa son nom à ce territoire serait le Déiokès de nos écrivains posté-



LE LION DE PIERRE DE HAMADÂN[3].

1. L'existence de Déiokès a été révoquée en doute par Grote (*History of Greece*, t. III, p. 307 sqq.) et par les Rawlinson (*Herodotus*, t. I, p. 321, et *the Five Great Monarchies*, 2e éd. t. II, p. 380-383). La plupart des historiens récents admettent au contraire que le récit qui a cours sur ce personnage est vrai dans ses grandes lignes (Fr. Lenormant, *Lettres Assyriologiques*, 1re Série, t. I, p. 55-62, Spiegel, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 248-252, Delattre, *le Peuple et l'Empire des Mèdes*, p. 129-146, Nöldeke, *Aufsätze zur Persischen Geschichte*, p. 4-6, Justi, *Geschichte des Alten Persiens*, p. 5-7); quelques-uns pensent qu'il fut seulement l'ancêtre de la famille princière qui fonda plus tard le royaume des Mèdes unis (Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 555, Prashek, *Medien und das Haus Kyaxares*, p. 40, et *Beiträge zur Medischen Geschichte*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XIX, p. 202, Winckler, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 118).

2. Hérodote (I, CII) attribue formellement cinquante-trois années de règne à son Déiokès, et la somme totale de cent cinquante ans que fournit l'addition des nombres d'années qu'il assigne aux quatre rois mèdes (53 + 22 + 40 + 35) nous reporte à 709-708, si l'on admet, comme lui, que l'année de la proclamation de Cyrus en qualité de roi des Perses (559-558) est celle-là même où Astyage fut renversé (I, CXXX); on arrive à la date de 700-699 pour l'avènement de Déiokès, si l'on sépare les deux faits, comme les monuments l'exigent, et si l'on compte les cent cinquante années de l'empire mède à partir de la chute d'Astyage en 550-549.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* Flandin-Coste, *Voyage en Perse*, pl. 25, et p. 17.

4. *Annales de Sargon*, l. 75-77, et *Inscription des Fastes*, l. 49; cf. t. III, p.243, de cette *Histoire*.

5. *Annales de Sargon*, l. 140; cf. t. III, p. 250, de cette *Histoire*. Pour la position probable de l'Ellipi et du Karalla, cf. la carte insérée au t. III, p. 141, de cette *Histoire*. Le nom de Bît-Dayaoukkou ne représente probablement qu'un équivalent assyrien du nom indigène.

rieurs qu'on ne devrait pas trop s'en étonner[1]. Il était l'ancêtre officiel d'une maison princière, et la façon même le prouve dont son vainqueur l'utilise pour désigner la contrée qu'il avait gouvernée; d'ailleurs, l'époque que les chroniques contemporaines lui assignent se rapproche suffisamment de celle que la tradition indiquait pour Déïokès. Il ne fut jamais le monarque majestueux qu'on l'imagina par la suite, et son domaine renfermait une moitié à peine



LA VILLE DE HAMADÂN ET L'ELVEND SOUS LA NEIGE, PENDANT LES MOIS D'HIVER[2].

de ce qui fut la province de Médie aux âges classiques : il sut du moins — et c'est là ce qui lui valut après coup sa renommée universelle — créer pour les tribus de Médie un centre de ralliement autour duquel elles se groupèrent désormais. Le travail de concentration se préparait au plus du vivant de Sennachérib, et les résultats s'en manifestaient peu ou point au dehors, mais le caractère débonnaire dont l'histoire populaire faisait honneur au brave homme est justifié jusqu'à un certain point par le témoignage des monuments : ils enregistrent, en 702, une seule expédition contre l'Ellipi et contre les tribus

1. La forme Déïokès, au lieu de Daïokès, tient au dialecte ionien qu'Hérodote employait (cf. Nöldeke, *Aufsätze zur Persischen Geschichte*, p. 6, 147). Justi (*Iranisches Namenbuch*, p. 76) tient le nom pour une forme abrégée du vieux-persan **dahyaoupati, le maître de province*, avec le suffixe *ka*.

2. *Dessin de Boudier, d'après la photographie de M. de Morgan*: cf. J. de Morgan, *Mission scientifique en Perse*, t. II, pl. LVI.

voisines, pendant laquelle on annexa quelques lambeaux du territoire nouveau à la province de Kharkhar[1], puis ils ne signalent plus rien pendant le reste du règne. Sennachérîb était trop occupé par ses représailles contre Babylone ou par ses démêlés avec l'Élam pour songer à recommencer les chevauchées aventureuses de Tiglatphalasar III ou de Sargon jusqu'en vue du mont Bikni, et les Mèdes eux-mêmes avaient éprouvé tant d'échecs sous ces deux princes qu'ils ne devaient plus se sentir tentés d'insulter à la légère les postes clairsemés sur la frontière assyrienne : leur tranquillité ne fut pas troublée sérieusement pendant les années initiales du VIIe siècle, et la paix qu'ils observèrent permit probablement à Déiokès d'affermir sinon d'élargir son pouvoir naissant. Mais si tout était calme de ce côté, au moins à la surface, les régions du Nord-Ouest et du Nord présentaient l'aspect le plus menaçant depuis quelque temps déjà. Les mouvements de peuples, si actifs entre l'Europe et l'Asie vers le milieu du deuxième millénaire avant notre ère, avaient redoublé d'intensité à l'avènement de la XXe dynastie égyptienne[2], et, depuis lors, une couche de races neuves, épanchée peu à peu sur la péninsule entière, en partie avait refoulé les vieilles races dans les cantons pauvres ou d'accès difficile, en partie s'était superposée à elles et les avait absorbées. Plusieurs des nations que Ramsès II et Ramsès III avaient combattues, les Ouashasha, les Shagalasha, les Zakkali, les Danaouna, les Toursha, avaient disparu, mais les Thraces dont l'arrivée les avait mises jadis en branle s'étaient enracinés au cœur même de l'Asie Mineure, et ils y avaient constitué un État des plus prospères, après trois ou quatre générations[3]. La fable qui assigne un héros Ascanios pour père à la lignée royale[4] montre qu'au principe la fière tribu des Ascaniens primait ses compagnes[5] : elle déchut de bonne heure, et bientôt

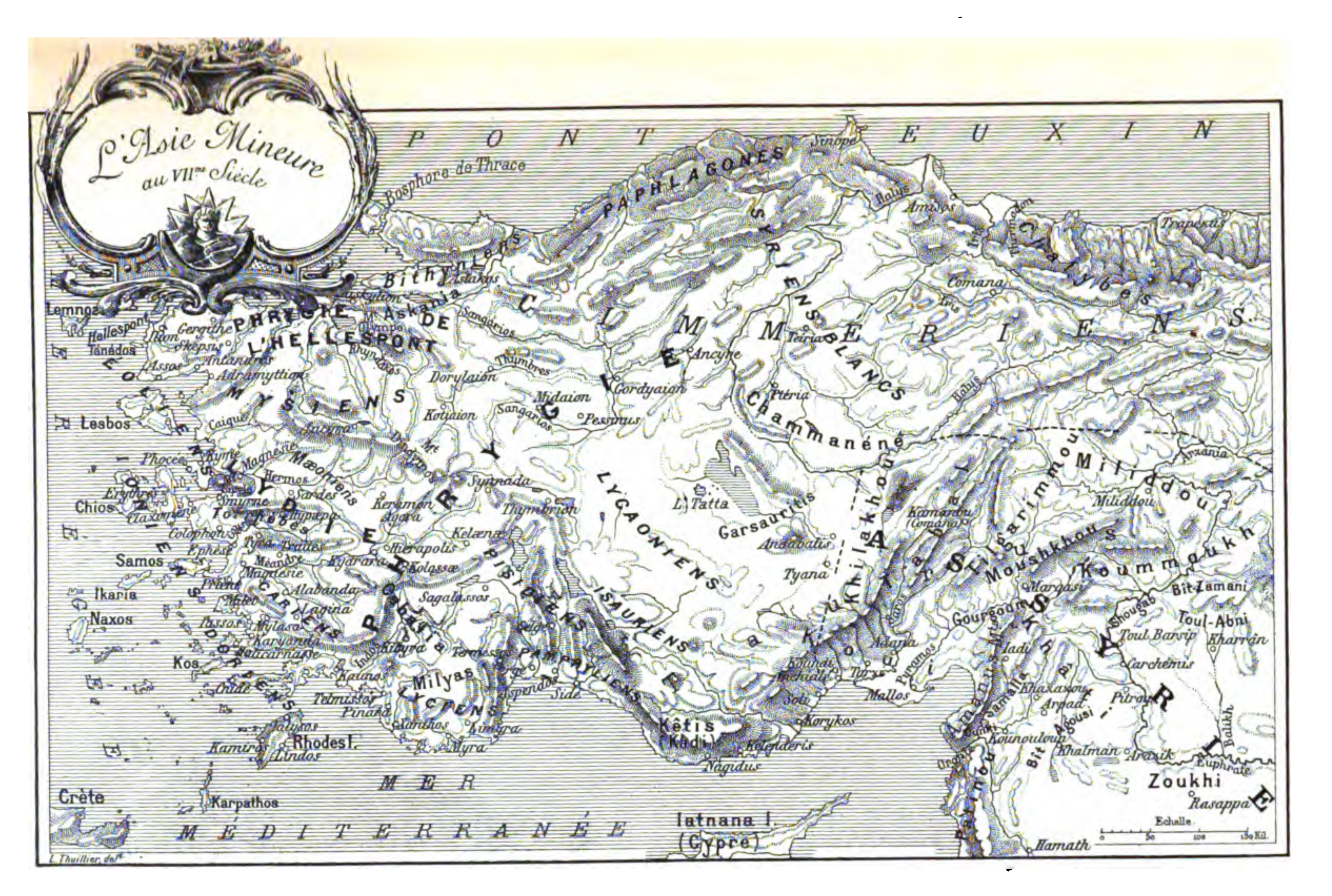
1. Cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. III, p. 277, de cette *Histoire*.

2. Cf. ce qui est dit de ces mouvements de peuples au t. II, p. 362-363, 461-470, de cette *Histoire*. Ici encore, le rétrécissement qu'a subi le plan primitif de mon ouvrage m'a obligé à retrancher presque tout ce qui avait trait à ce que nous savons des nations de l'Asie Mineure : j'ai conservé le peu d'histoire phrygienne et lydienne qui en est nécessaire au lecteur pour comprendre la politique des vieux empires orientaux.

3. Cf. sur ce sujet ce qui est dit au t. II, p. 586-587, de cette *Histoire*. Je rappelle que plusieurs savants, tels que Ramsay (*a Study of Phrygian Art*, dans le *Journal of Hellenic Studies*, 1888), retardent l'arrivée des Phrygiens dans l'Asie Mineure jusqu'au IXe siècle.

4. Cet Ascanios est cité dans l'Iliade (B, 862-863 : Φόρκυς αὖ Φρύγας ἦγε, καὶ 'Ασκάνιος θεοειδὴς. — τῆλ' ἐξ 'Ασκανίης; cf. STRABON, XII, IV § 5, p. 564).

5. Le nom de cette tribu était resté à un canton compris plus tard dans la province de Bithynie, l'Ascanie, autour du lac Ascanien : la répartition des noms de lieux et d'hommes à la surface du sol permet de conjecturer, avec beaucoup de vraisemblance, que l'Ascanie et les Ascaniens primitifs occupaient tout le pays qui borde la Propontide au Sud, celui-là même où, d'après Xanthos de Lydie (MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. I, p. 37), les Phrygiens s'étaient établis en premier lieu à leur arrivée en Asie (STRABON, XII, VIII § 3, p. 572). Pour l'application que les commentateurs rabbiniques font du nom d'Ashkenaz (*Genèse*, X, 3), et pour son identification avec l'Ascanie et la Phrygie, cf. FR. LENORMANT, *les Origines de l'Histoire*, t. II, p. 388-395.

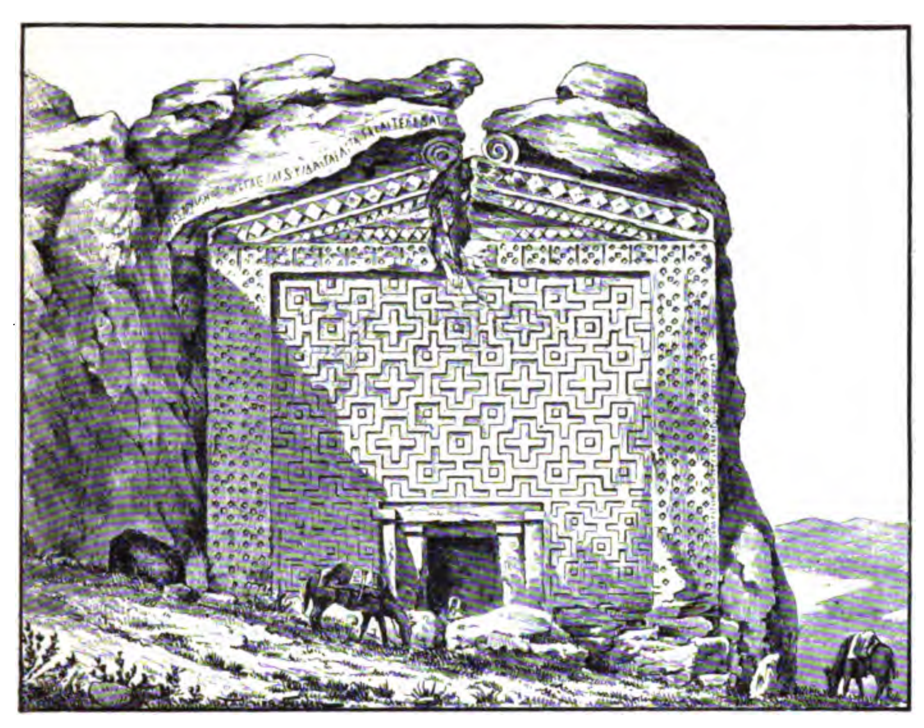

L'Asie Mineure
au VIIme Siècle
PONT EUXIN
Bosphore de Thrace
PAPHLAGONES
Sinope
Halys
Amisos
Trapezus
Chalybes
Comana
Iris
CIMMÉRIENS
SYRIENS BLANCS
Bithyniens
PHRYGIE DE L'HELLESPONT
Askania
Sangarios
Lemnos
Hellespont
Ilion
Gergithe
Skepsis
Ténédos
Assos
Antandros
Adramyttion
Dorylaion
Thymbres
Midaion
Ancyre
Gordyaion
Ptéria
Chammanéné
Kotiaion
Sangarios
Pessinus
MYSIENS
Lesbos
Caique
Phocée
Kyme
Magnésie
Mæoniens
Hermos
Sardes
Synnada
Keramon
Agora
Thymbrion
LYCAONIENS
L. Tatta
Garsauritis
Andabalis
Tyana
Chios
Erythres
Smyrne
Colophon
Ephèse
Tralles
Méandre
Magnésie
Hiérapolis
Kolossæ
Kelænæ
PISIDIENS
ISAURIENS
Samos
Priène
Milet
Alabanda
CARIENS
Sagalassos
Ikaria
Naxos
Mylasa
Karyanda
Halicarnasse
Kibyra
Termessos
PAMPHYLIENS
Aspendos
Side
Kos
Knide
Kalynda
Milyas
Telmissos
Pinara
LYCIENS
Xanthos
Limyra
Myra
Rhodes I.
Ialysos
Kamiros
Lindos
Karpathos
Crète
MER MÉDITERRANÉE
Kêtis
(Kadi)
Kelenderis
Nagidus
Iatnana I.
(Cypre)
Khilakhou
Kamanou
(Comana)
Tarsarimmou
Miliddou
Mildddou
Arzania
Moushkhou
Koummoukh
Margasi
Gourgoum
Bit-Zamani
Toul-Abni
Shougab
Toul Barsip
Kharrân
Carchemis
Adana
Tarse
Mallos
Pyramos
Soli
Korykos
Khilakkou
Arpad
Khaxasou
Pitrou
Bit Agousi
Kounoulou
Khalman
Arazik
Balikh
Euphrate
Zoukhi
Rasappa
SYRIE
Hamath
Echelle
0
50
100
150 Kil.
L. Thuillier, delt.

le clan des Phryges, prenant le dessus, honora de son nom toute la nation[1]. La contrée qu'il colonisa d'abord, la Phrygie par excellence, se déploie entre le mont Dindyme et l'Halys, sur le bassin du haut Sangarios et de ses affluents : c'est là que se pressaient les bourgs ou les châteaux des chefs les plus vénérés, ce Midaion, ce Dorylaion, ce Gordiaion, ce Tataion, et tan d'autres qui perpétuaient la mémoire de Midas, de Dorylas, de Gordios, de Tatas[2]. Un climat rude, excessif, très froid pendant les hivers, presque torride durant les mois de l'été, des forêts de chênes et de pins, des champs de blé, des versants de montagnes propices à la culture de la vigne : somme toute, une terre fertile et bonne, qui prête au développement d'un peuple de vignerons et de laboureurs. Une loi y punissait de mort quiconque tuait un bœuı ou détruisait un instrument aratoire[3], et une légende racontait que Gordios, le premier roi, avait été un paysan de naissance. Il avait possédé une seule paire de taureaux pour unique patrimoine, et le char qui lui servait à rentrer les gerbes après la moisson fut consacré plus tard par son fils Midas dans le temple de Cybèle, à Ancyre; la croyance locale attachait la fortune de l'Asie entière à la conservation du nœud qui en liait le joug au timon[4]. Midas se départit de la simplicité paternelle, et les poètes qui le comblaient de trésors immenses firent aussi de lui un conquérant. Le royaume fusa en tout sens, et il comprit bientôt la vallée supérieure du Méandre, avec ses sanctuaires primévaux, Kydrara, Colosses, Célænes, érigés partout où des exhalaisons de vapeur et des sources d'eau chaude trahissaient la présence de quelque puissance surnaturelle. Les bords méridionaux de l'Hellespont, une fraction de la Troade, l'ancienne Ascanie, relevaient de lui, ainsi que la plupart des populations disséminées sur le littoral de l'Euxin entre la bouche du Sangarios et celle de l'Halys; les portions de la steppe centrale qui confinent au lac Tatta lui furent sujettes[5] pour un temps, la Lydie subit son influence[6], et l'on peut dire sans exagération qu'au xe et au ixe siècles avant notre ère, un véritable empire

1. Sur la forme antique de leur nom, Briges (HÉRODOTE, VII, LXXIII, STRABON, VII, III § 2, p. 295, et *fragm. 24*, éd. MÜLLER-DIDOT, p. 278), cf. TOMASCHEK, *die Alten Thraker*, et KRETSCHMER, *Einleitung in die Geschichte der Griechischen Sprache*, p. 229.
2. Sur ce procédé de dérivation des noms de villes et de châteaux phrygiens, cf. ce que dit RAMSAY, *the Historical Geography of Asia Minor*, p. 144, 439.
3. NICOLAS DE DAMAS, *Fragm. 128*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 461, très probablement d'après Xanthos de Lydie.
4. ARRIEN, *Anabase*, II, III § 2-4, QUINTE-CURCE, III, 1, ÉLIEN, *de Natura Animalium*, XIII, 1; cf. GUTSCHMID, *Kleine Schriften*, t. III, p. 457-465.
5. Salambria dans la Garsaurie porte un nom d'origine thrace et par suite phrygienne; cf. KRETSCHMER, *Einleitung in die Geschichte der Griechischen Sprache*, p. 206.
6. Cf. les traditions sur la Phrygie du Sipyle, et sur l'origine phrygienne de Tantale, de Pélops, de Niobé (STRABON, XII, VIII § 2, p. 571, HÉRODOTE, VII, II).

Phrygien dominait presque sans rival dans la moitié occidentale de l'Asie Mineure[1].

Ce qu'il fut dans la saison de sa prospérité, on le devine plus qu'on ne le sait, tant sont rares les débris qu'il nous a laissés. Trois ou quatre forteresses en ruines, quelques stèles votives, une douzaine de bas-reliefs rupestres, dont le style rappelle d'abord celui des sculptures hittites et asianiques de



LE MONUMENT COMMÉMORATIF DE MIDAS[2].

l'âge précédent, puis trahit l'imitation des œuvres grecques archaiques à mesure qu'on descend dans le temps[3]. On aperçoit au milieu d'une de ses nécropoles comme une façade de maison ou de temple, taillée à même dans la roche vive : un fronton triangulaire très bas, couronné d'une double volute, puis un rectangle plus long que haut, encadré de deux pilastres et d'un bandeau horizontal, décoré dans le champ d'une série de méandres dont les lignes croisées simulent le dessin d'un tapis; une niche se creuse au ras du sol, une

1. Sur les conclusions qu'on peut tirer de l'étude des noms géographiques pour l'extension de l'empire phrygien, cf. KRETSCHMER, *Einleitung in die Geschichte der Griechischen Sprache*, p. 203-208.
2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la planche de* PERROT-CHIPIEZ, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. V, p. 83.
3. Cf., pour l'étude de l'art et des monuments phrygiens, les articles de RAMSAY, *a Study of Phrygian Art*, dans le *Journal of Hellenic Studies*, t. IX, p. 350-382, et t. X, p. 147-189, ainsi que PERROT-CHIPIEZ, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. V, p. 1-235, 899-902.

fausse porte avec des jambages en retrait. Est-ce un tombeau? L'inscription gravée avec soin au-dessus de l'un des rampants contient le nom de Midas, et elle semble déclarer que nous sommes en présence d'un monument commémoratif, dédié dévotement par un certain Atès à la gloire du héros phrygien[1]. On rencontre ailleurs une silhouette de femme drapée, parfois seule, parfois accompagnée de deux lions, ou un homme vêtu d'une tunique courte, armé d'une sorte de sceptre droit, et l'on sent qu'on a sous les yeux l'image d'une divinité, mais laquelle de celles dont la fable nous a conservé la mention[2]? La religion des Phrygiens était ambiguë comme leur civilisation ou comme leur art, et elle offrait un mélange curieux d'éléments européens et asianiques. Les vieilles populations indigènes vénéraient de toute antiquité une déesse-mère, Mâ, Amma, la terre noire, qui enfante sans relâche et qui nourrit les êtres[3]. Le centre de son culte paraît avoir été dès le principe la région de l'Antitaurus, et c'est là que l'on voyait encore à l'époque romaine ses villes saintes, Tyane, Venasa, Comana de Cappadoce, où ses prêtres étaient rois, où ses hiérodules se comptaient par milliers, prostituées à son service leur vie durant; mais ses sanctuaires s'étaient multipliés partout dans la péninsule, avec leurs rites et leurs constitutions particulières[5]. On l'y adorait parfois sous la figure d'un bloc de



UN DIEU PHRYGIEN[4].

1. C'est l'opinion de PERROT-CHIPIEZ, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. V, p. 102; d'autres savants considèrent ce monument comme étant le tombeau réel d'un Midas et non pas un édicule commémoratif du Midas primitif (cf. encore RAMSAY, *a Study of Phrygian Art*, dans le *Journal of Hellenic Studies*, t. X, p. 156-161).

2. PERROT-CHIPIEZ, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. V, p. 146 sqq.

3. *Etymologicon Magnum*, s. v. Ἀμμά, avec les formes secondaires Ἀμμάς et Ἀμμαία, Ἀμμία; Mâ était identifiée chez les Lydiens à la Rhéa des Grecs (ÉTIENNE DE BYZANCE, *s. v.*, Μάσταυρα).

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le croquis de* RAMSAY, *Studies in Asia Minor*, dans le *Journal of Hellenic Studies*, pl. XXI, B; cf. PERROT-CHIPIEZ, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. IV, p. 721-722, et t. V, p. 147, où la figure est définie comme étant celle d'un prêtre et non d'un dieu.

5. Pour la constitution de Comana de Cappadoce, cf. STRABON, XII, II § 3, p. 535; une partie des villes où elle était appliquée sont énumérées par RAMSAY, *Pre-hellenic Monuments of Cappadocia*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XIV, p. 77 sqq.

pierre brute tombé du ciel, un bétyle analogue à ceux de Canaan[1], plus souvent sous celle de la femme associée à des lions ou debout sur un lion marchant[2]. Un dieu lune, Mên, partageait les hommages avec elle[3], et une déesse Nana dont le fils, Attès, avait été son amour unique et sa victime. Une légende racontait qu'elle l'avait obligé à s'émasculer dans un accès de délire furieux, puis qu'elle l'avait métamorphosé en pin : depuis lors, les prêtres accomplissaient eux-mêmes le sacrifice de leur virilité, au moment qu'ils se vouaient à leur souveraine[4]. Les dieux que les Phrygiens avaient apportés de Thrace autrefois présentaient des affinités très étroites avec ceux des races purement asiatiques. Ils admettaient au-dessus d'eux tous une divinité du ciel, qu'on appelait Bagaios,



LA DÉESSE-MÈRE ENTRE LES LIONS[5].

1. Ainsi au Dindyme et à Pessinonte, qui passait pour avoir possédé le sanctuaire le plus antique de Cybèle (APPIEN, *de Bello Annibalico*, § LVI, HÉRODIEN, I, 11, AMMIEN MARCELLIN, XXII, IX § 5-7); la pierre de Pessinonte, transportée à Rome en 204, était petite, de forme irrégulière et de couleur sombre. Une autre pierre de même nature représentait Cybèle sur le mont Ida (CLAUDIEN, *de Raptu Proserpinæ*, I, 202-209).

2. Elle est entre deux lions dans la vignette reproduite plus haut, à cette page même; ailleurs elle est debout sur un lion, dans un des monuments reproduits par PERROT-CHIPIEZ, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t, IV, p. 650-651.

3. Sur Mên et sur ses parèdres, cf. WADDINGTON-LEBAS, *Voyage Archéologique*, *Explication des Inscriptions*, III, n°s 667-668. Ramsay pense que le dieu est le Phrygien Manès, transformé en Mên, par étymologie populaire, à l époque grecque, et identifié alors avec un dieu lune (*Cities and Bishoprics of Phrygia*, t. I, p. 169, 294); Kretschmer n'est pas éloigné d'accepter cette hypothèse (*Einleitung in die Geschichte der Griechischen Sprache*, p. 197, note 4). Donné le peu que nous savons des attributs anciens de ce dieu, je serais assez porté à renverser la proposition de Ramsay : un dieu indigène Mên sera devenu Manès par étymologie populaire, puis il se sera confondu avec le nom, Manès, d'un dieu purement phrygien.

4. Nana passait pour être la fille du fleuve Sangarios. Elle aurait conçu Attès en mettant dans son sein les fruits de l'amandier issu de l'hermaphrodite Agdistis (cf. les récits empruntés à Timothée par ARNOBE, *Adversus Nationes*, V, 5-7, et ceux que PAUSANIAS, VII, XVIII § 5, nous donne) : c'était la forme, très ancienne dans ses traits principaux, que la légende revêtait à Pessinonte. Pour d'autres variantes, cf. OVIDE, *Fastes*, IV, 221-244, JULIEN, *Discours V, sur la Mère des Dieux*, p. 165 B sqq., SALLUSTE LE PHILOSOPHE, *de Diis et Mundo*, IV, DIODORE DE SICILE, III, 58-59, FIRMICUS MATERNUS, *de Erroribus prof. religion.*, 27, 1, éd. Halm. Sur l'origine syrienne d'Attès et sur son identité présumée avec Até, cf. ED. MEYER, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 307-308, qui affirme de façon trop absolue ce qui n'est jusqu'à présent qu'une hypothèse spécieuse : le mythe d'Attès et celui d'Adonis se contaminèrent plus tard, vers l'époque Alexandrine.

5. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le croquis de Ramsay, dans le Journal of Hellenic Studies*, 1884, t. V, p. 285; cf. PERROT-CHIPIEZ, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. V, p. 156-157.

le seigneur du chêne, peut-être parce qu'on l'honorait dans un grand chêne sacré[1]; il était le roi des dieux et des hommes[2], leur père[3], le maître du tonnerre et de la foudre[4], le guerrier qui charge sur son char[5]. Il souffrait sans doute à ses côtés une régente de la terre[6], mais un être moins respectable au début, Saouazios[7], avait rejeté ce couple auguste dans l'ombre[8]. Les Grecs, rencontrant Saouazios au premier rang, l'identifièrent à leur Zeus[9], plus rarement au Soleil[10] : il était, à vrai dire, une variante de leur Dionysos[11]. Il



LA DÉESSE-MÈRE ET ATTÈS[12].

1. Le nom de Bagaios (Hésychius, *s. v. l.*) a été longtemps rapproché du sanscrit *bhâga-*, du vieux-persan *baga* et du vieux-slave *bogŭ*, qui signifient *Dieu*; Torp (*Indogermanische Forschungen*, V, p. 193) a proposé plus récemment une dérivation d'un phrygien *'bāga*, qui serait apparenté au vieil-allemand *buohha* et au latin *fagus*, et qui ferait du Dieu un génie maître du chêne, φηγοναῖος. Cette étymologie est adoptée et soutenue par Kretschmer, *Einleitung in die Geschichte der Griechischen Sprache*, p. 198-199.

2. Il est nommé dans les inscriptions βασιλεύς, *le roi*, τύραννος, *le tyran*.

3. Il porte alors le surnom de Papas; cf. le fragment des *Bithyniaques* d'Arrien, cité par Eustathe, ἀνιόντες εἰς τὰ ἄκρα τῶν ὀρῶν Βίθυνοι ἐκάλουν Πάπαν τὸν Δία καὶ Ἄττιν τὸν αὐτόν, et l'inscription de Pruse dédiée au Ζεὺς παππῷος (*Mittheilungen aus Œsterr.*, t. VII, p. 174 sqq.).

4. Βροντῶν. Il est nommé Βροντῶν καὶ Ἀστράπτων dans une inscription de Laodicée (*Athen., Mittheilungen*, t. XIII, p. 235, n° 1).

5. Βέννιος, Βεννεύς, du mot thrace *Benna*, char (Ramsay, *a Study of Phrygian Art*, dans le *Journal of Hellenic Studies*, 1887, p. 512).

6. On peut déduire l'existence de cette déesse du passage où Denys d'Halicarnasse (*Ant. Rom.*, I, 27) dit que le premier roi des Phrygiens, Manès, était le fils de Zeus et de la Terre.

7. Sur les formes diverses de ce nom Sabazios-Saouazios, cf. Kretschmer, *Einleitung in die Geschichte der Griechischen Sprache*, p. 195-196; le sens premier en est inconnu.

8. C'est ce que montrent les dédicaces au Διὶ Σαβαζίῳ des inscriptions grecques de Phrygie; cf., sur Sabazios-Saouazios, Ramsay, *the Cities and Bishoprics of Phrygia*, t. I, p. 294-295.

9. Il est représenté sur les bas-reliefs votifs la tête ceinte de la couronne radiée; cf. une inscription de Nicopolis, citée dans les *Mittheilungen aus Œster.*, t. X, p. 241, n° 6, Διὶ Ἡλίῳ Μεγάλῳ κυρίῳ Σαβαζίῳ ἁγίῳ.

10. Nymphis, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 14 : Διονύσιος καὶ Σαβάζιος εἷς ἐστι θεός; cf. Diodore de Sicile, IV, 4.

11. Sur la nature du dieu, cf. surtout le *de Iside et Osiride*, éd. Parthey, § 69, p. 121-122, où son nom de Saouazios ne se rencontre pas, mais où il est qualifié simplement ὁ θεός; sur le sens et sur la dérivation possible du nom des Saouades, cf. Kretschmer, *Einleitung in die Geschichte der Griechischen Sprache*, p. 196, note 2.

12. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Chantre.* C'est un des bas-reliefs de Iasili-kiaia (cf. Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. IV, p. 645-646), sur lequel il y aura lieu de revenir plus loin au chapitre V de cette *Histoire*.

s'engourdissait à l'automne, et il dormait pendant l'hiver le sommeil de la mort : sitôt que les premières tiédeurs du printemps l'avaient réchauffé, il se réveillait brillant de jeunesse et il jouissait de son été au fond des bois ou sur les montagnes, parmi le tumulte et l'ivresse, sous la garde des Saouades, démons des sources ou des fleuves, les Silènes de la tradition hellénique. Les ressemblances que les nouveaux venus découvrirent entre les orgies de la



LE DIEU MÊN ASSOCIÉ AU SOLEIL ET À D'AUTRES DIVINITÉS[1].

Thrace et celles de l'Asie provoquèrent rapidement la confusion des dogmes et des personnages. Les Phrygiens adoptèrent Mâ, et ils firent d'elle leur reine, la Cybèle qui réside sur les montagnes[2] et qui usurpe le nom des sommets qu'elle habite, Dindyméné au Dindyme ou Sipyléné au Sipyle. Elle est toujours la terre, mais la terre sauvage, assise au milieu des lions ou promenée dans son domaine sur un char attelé de lions, avec un cortège de Corybantes échevelés. Saouazios, assimilé à l'Attès asianique, devint son amant, son prêtre, et Mên, changé par étymologie populaire en Manès, le bon, le beau,

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie de Perdrizet, dans le Bulletin de Correspondance Hellénique*, 1896, pl. VI. Le dieu Mên est le dernier personnage à gauche : le Soleil domine la scène et le dieu à la hache occupe l'extrême droite du tableau. Les formes des vieilles divinités indigènes ont été altérées sous l'influence du syncrétisme gréco-romain, et je ne donne ces figures, comme beaucoup d'autres, qu'à défaut de représentations meilleures.

2. D'après Hésychius, *kybela* signifiait *montagne, antre*, en phrygien : Κύβελα, ὄρη Φρυγίας καὶ ἄντρα καὶ θάλαμοι. Sur la déesse, cf. l'article de Decharme, dans le *Dictionnaire des Antiquités* de Saglio, t. II, p. 1679 sqq.

passa pour être le dispensateur de la fortune qui protège les hommes dans la mort même comme dans la vie. La religion issue de tant d'éléments divers revêtit un caractère de poésie sombre et de fanatisme sensuel qui séduisit l'imagination des Grecs : ils en adoptèrent les mystères les plus farouches, ceux qu'on célébrait en l'honneur de la déesse et d'Attès ou de Saouazios. Ils nous ont informés médiocrement sur le sens des symboles et des doctrines qu'on y enseignait, mais ils en ont dépeint souvent la physionomie extérieure. C'étaient des ruées vagabondes à travers les forêts, où le prêtre, incarnant son dieu, entraînait après soi les servants du temple, identifiés aux Saouades et aux nymphes des hordes divines. On les entendait courir dans la nuit, aux clameurs suraiguës des flûtes qui provoquent le délire, et au fracas des cymbales de cuivre, avec un bruit de cris enthousiastes : des mugissements de taureaux éclataient par intervalles, et des roulements de tambour semblables aux grondements d'un tonnerre souterrain[1].



MIDAS DE PHRYGIE[2].

Plusieurs Midas succédèrent à plusieurs Gordios ou alternèrent avec eux, grâce auxquels l'empire phrygien prospéra obscurément. La Lydie sommeillait à côté d'eux, sous des dynasties dont les chroniqueurs de l'âge hellénique ne préservaient plus qu'un souvenir assez fugitif. Ils lui attribuaient d'abord une royauté presque fabuleuse d'Atyades, sous l'un desquels les Tyrsènes auraient émigré en Italie[3]. Une famille d'Héraclides avait supplanté les Atyades, vers le XIIe siècle, et elle saluait comme ancêtre un certain Agrôn, dont la généalogie est plus mythique encore que la personne : il descendait d'Hercule par Alkæos, Bêlos et Ninos. Faut-il voir dans le nom des deux derniers la trace de rapports entretenus avec l'une ou l'autre des cours euphratéennes[4]? On comptait après Agrôn vingt et un Héraclides, chacun fils du précédent, et dont les règnes additionnés fournissaient un total de cinq cents

1. ESCHYLE, *Édoniens*, Fragments 1-3, dans l'édition d'AHRENS-DIDOT, p. 178.
2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un exemplaire conservé au Cabinet des Médailles*. C'est un bronze de Prymnessos, en Phrygie, d'époque impériale, dont M. Babelon a bien voulu me donner le moulage reproduit ci-dessus.
3. Cf. ce qui est dit plus haut de cette émigration des Tyrsènes, au t. II, p. 587, de cette *Histoire*.
4. HÉRODOTE, I, VII; sur les origines assyriennes de ces personnages, cf. FR. LENORMANT, *les Antiquités de la Troade*, 1re partie, p. 68-69, d'où la notion en est passée chez D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *les Premiers Habitants de l'Europe*, 2e éd., t. I, p. 120-121, 274-277, chez PERROT-CHIPIEZ, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. V, p. 245, chez SCHUBERT, *Geschichte der Könige von Lydien*, p. 7-8, chez RADET, *la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 66-67, tandis que Sayce (*the Ancient Empires of the East*, t. I, p. 427) préférerait voir en eux un souvenir de la domination des Hittites sur l'Asie Mineure. Il n'y a là probablement qu'une généalogie fabriquée de toutes pièces, à une époque où l'on gardait encore une mémoire vague des relations nouées par Gygès et par Ardys avec Assourbanabal et avec la cour d'Assyrie.

années[1]. La plupart de ces princes, Atyades ou Héraclides, ne sont plus même des ombres pour nous, et ce que nous savons des autres nous égare en pleine fiction. Kamblès était tourmenté d'une faim si féroce, qu'il dévora sa femme une nuit, en dormant[2]. La concubine de Mélès enfanta un lion, et l'oracle de Telmessos prédit que la ville de Sardes deviendrait imprenable si l'on promenait l'animal le long des murs : on le fit sur tous les points, sauf du côté de



LES BERGES ESCARPÉES DE L'HALYS NE LES ARRÊTÈRENT PAS[3].

la citadelle qui regarde le Tmole et que l'on jugeait inabordable, mais ce fut par là justement que les Perses s'introduisirent plus tard dans la place[4].

1. Hérodote, I, vii. Le chiffre est de pure convention, et Gutschmid en a montré l'origine. Le comput comprenait d'abord la série complète des 22 Héraclides et des 5 Mermnades, estimés à raison de quatre rois par siècle, soit 27 × 25 = 675 ans, de la prise de Sardes à l'avènement supposé d'Agrôn. Comme, d'autre part, on savait que les cinq Mermnades avaient régné 170 ans, on retrancha ces 170 ans de 675, pour obtenir la durée des Héraclides seuls, et l'on eut, de la sorte, les 505 années dont parle Hérodote (Schubert, *Geschichte der Könige von Lydien*, p. 8, Gutschmid, *Kleine Schriften*, t. II, p. 474-475).

2. Xanthus de Lydie, *Fragm. 14*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. I, p. 38 39. Une variante, rapportée par Nicolas de Damas, rattache l'histoire au temps de Jardanos, contemporain d'Hercule (Hérodote, I, vii); elle montre que les chronographes Lydiens considéraient Kamblès ou Kamblitas comme étant l'un des derniers parmi les rois Atyades (*Fragm. 28*, dans Müller-Didot. *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 372, note 4, Schubert, *Geschichte der Könige von Lydien*, p. 5).

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie d'*A. Boissier, *En Cappadoce*, p. 16-17. La voie qui mène d'Angora à Yozgad passe le fleuve, non loin du site reproduit ici, vers l'endroit même où la route antique le franchissait.

4. Hérodote, I, lxxxiv.

Alkimos amassa des trésors immenses, et il assura un bonheur sans égal à ses sujets pendant quatorze années[1]. Peut-être le récit de l'expédition qu'un Akiamos aurait dépêchée en Palestine, et qui se serait terminée par la fondation d'Ascalon, est-il l'écho affaibli des courses entreprises au XIII[e] siècle par les Tyrsènes et par les Shardanes dans les eaux égyptiennes et syriennes[2]. L'extension des Phrygiens, puis les progrès de la colonisation grecque, durent amoindrir l'apanage des Héraclides du XI[e] au IX[e] siècle, mais la condition matérielle de leur peuple ne semble pas avoir souffert de la diminution du territoire. Une fois ancrés solidement dans les ports de la côte, à Kymé, à Phocée, à Smyrne, à Clazomènes, à Colophon, à Éphèse, à Magnésie, à Milet, les Éoliens et les Ioniens ne se montrèrent pas lents à profiter des avantages que cette position leur procurait aux extrémités occidentales de la grande route qui déservait l'Asie Mineure. Ils en parcoururent toutes les étapes de Lydie en Phrygie, par Sardes, par Léontocéphale, par Pessinonte, par Gordiaion, par Ancyre. Les berges escarpées et le cours capricieux de l'Halys ne les arrêtèrent pas : ils atteignirent au delà ces États mystérieux des Syriens Blancs, où la civilisation asianique de jadis florissait encore; la recherche des métaux les y attirait, l'or et l'argent, le cuivre, le bronze, le fer surtout, que les Chalybes extrayaient de leurs montagnes, et que les caravanes convoyaient des régions du Caucase aux villes sacrées de Téiria et de Ptéria[3]. Les rapports qu'ils nouèrent au passage avec les indigènes aboutirent promptement à des emprunts mutuels et à des mariages, mais leur influence se fit sentir de façon différente, selon le tempérament des peuples sur lesquels elle s'exerçait[4]. Ils cédèrent à la Phrygie un de leurs alphabets, celui de Kymé, qui bannit bientôt des monuments le vieux syllabaire hittite[5], et ils lui demandèrent en

1. XANTHOS DE LYDIE, *Fragm. 10*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. I, p. 38; cf. NICOLAS DE DAMAS, *Fragm. 49*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 382.

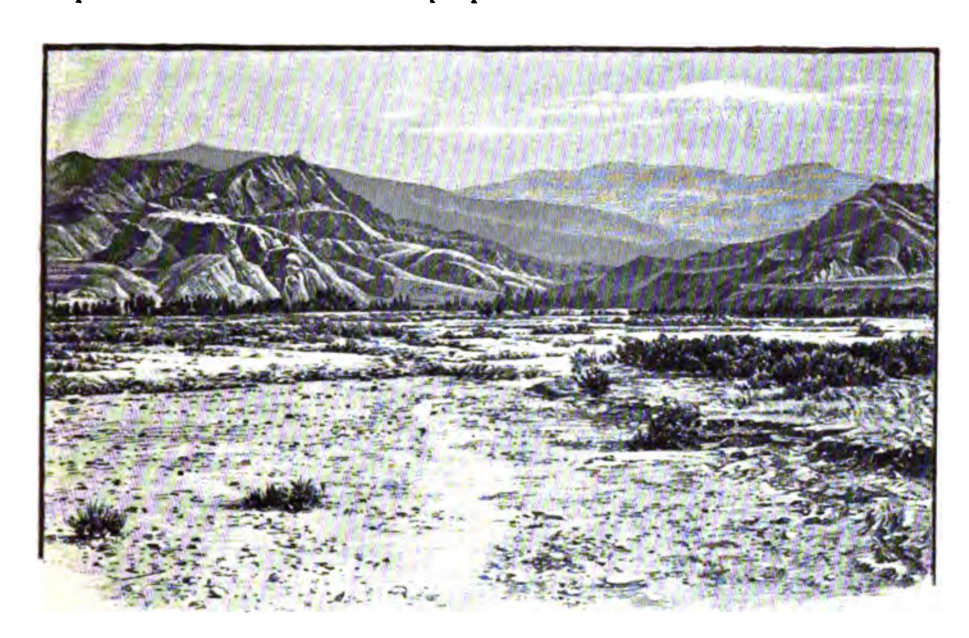
2. XANTHOS DE LYDIE, *Fragm. 23*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. I, p. 43; cf. NICOLAS DE DAMAS, *Fragm. 26*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 372. La correction d'Akiamos en Alkimos et l'identification d'Akiamos avec Alkimos ne sont pas justifiées, ainsi que l'a fait remarquer en dernier lieu SCHUBERT, *Geschichte der Könige von Lydien*, p. 3. Le *fragment 25* de Nicolas de Damas (MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 372), qui mentionne la ville de Nérabos, la Nirabou des textes égyptiens (cf. t. II, p. 142, note 6, de cette *Histoire*), appartenait au récit de cette campagne, et il peut servir à jalonner l'itinéraire prétendu de l'expédition lydienne.

3. Le site de Ptéria a été fixé à Boghazkeui par Texier, et cette identification a été adoptée en général; cf. PERROT-CHIPIEZ, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. IV, p. 596 sqq. Euyuk est très probablement, selon la conjecture de Radet (*la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 27, note 3), la Téiria, ville des Leucosyriens, dont Hécatée de Milet parlait dans son ouvrage (*Fragment 194*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. I, p. 13).

4. Pour tous ces faits, dont le manque d'espace m'oblige à écourter le développement, je renvoie au beau livre de RADET, *la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 63-111.

5. C'est l'hypothèse de Ramsay (*the Athenæum*, 1884, p. 864-865, et *a Study of Phrygian Art*, dans le *Journal of Hellenic Studies*, t. X, p. 186-189).

échange ses modes et ses instruments de musique, ses traditions et ses cultes orgiaques : un Midas épousa Hermodikê, la fille d'Agamemnon le Kyméen[1], et un autre Midas, ayant consulté l'oracle de Delphes, fit présent au dieu du trône d'ivoire et d'or sur lequel il siégeait pour rendre la justice[2]. Toutefois ce mouvement d'échanges et d'alliances s'opéra à la surface et il n'altéra en rien le tempérament ou les habitudes du peuple : celui-ci demeura robuste, laborieux,



VUE SUR LA PLAINE DE SARDES[3].

attaché à ses champs et à ses forêts, mais lourd et lent d'esprit, inhabile à la guerre et peu capable de se défendre malgré sa bravoure naturelle. Les Lydiens, au contraire, se laissèrent imprégner profondément, et le ferment hellénique fit germer parmi eux une civilisation originale, intermédiaire entre celles de l'Orient et de la Grèce[4]. Ils étaient organisés, dans la première moitié du VIIIe siècle, en une confédération de tribus diverses, gouvernées par des seigneurs héréditaires, et, au-dessus de ceux-ci, par l'Héraclide qui résidait à Sardes[5].

1. Héraclide de Pont, *Constitutions*, XI, § 3, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 216; cf. Pollux, *Onomasticon*, IX, 83, où la femme est appelée Démodiké. On lui attribuait la frappe des premières médailles kyméennes, ce qui nous obligerait à la placer à la fin du VIIIe ou au commencement du VIIe siècle : son mari devait être l'un des derniers parmi les Midas.

2. Hérodote, I, XIV. — 3. *Dessin de Boudier d'après une photographie.*

4. Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. V, p. 253 sqq., et surtout Radet, *la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 86-111, 260 sqq.

5. Gelzer le premier, à ma connaissance, a dit que la Lydie était un État féodal, et il en a défini la constitution (*das Zeitalter des Gyges*, dans le *Rheinisches Museum*, 1880, t. XXXV, p. 520-524); Radet (*la Lydie et le Monde Grec*, p. 90-91), se refuse à voir là une féodalité véritable, et il y distingue plutôt une confédération d'États réunis sous l'autorité d'un même prince.

La ville s'étageait sur les pentes dernières d'un chaînon détaché du Tmole et qui court vers l'Hermos, et la citadelle la dominait de haut, au milieu de laquelle le palais royal s'élevait, le trésor, les arsenaux. Une plaine immense l'enveloppait, bornée au Sud par la courbe du Tmole, à l'Ouest par les montagnes lointaines de la Phrygie brûlée. Les Méoniens réclamaient encore la primauté sur la race entière, et c'était à leur aristocratie que la famille régnante appartenait[1]. Le roi, issu des dieux, portait, comme insigne de son rang, la hache à double tranchant, emblème de ses ancêtres divins : les Grecs contèrent plus tard que c'était celle de leur Hercule, ravie par le héros à l'amazone Hippolyte, puis offerte par lui à Omphale[2]. Le roi était le chef du sacerdoce comme des feudataires et de l'armée, mais il avait pour second un *compagnon* qui le suppléait à l'occasion[3], et il était assisté dans l'exercice de ses fonctions par le conseil des *Amis*, puis, en quelques circonstances extraordinaires, par les citoyens de la capitale assemblés sur la place publique. Cette intervention des masses populaires était chose inusitée en Orient, et elle s'était produite probablement à l'imitation de ce que l'on voyait chez les Grecs de l'Éolide ou de l'Ionie : elle était effective et pouvait se terminer par l'émeute ou par la révolution. En dehors de Sardes et de la province de Méonie, la meilleure portion du territoire lydien était répartie entre des seigneurs fonciers très nombreux et très entichés de leur noblesse. Plusieurs de ces hobereaux possédaient des fiefs étendus et soldaient de petites armées qui les rendaient presque indépendants : le souverain ne réussissait à les maîtriser qu'à la condition de se concilier les plus forts à tout prix et de les opposer au reste. Deux de leurs familles rivales se disputaient sa faveur : celle des Tylonides, puis celle des Mermnades, dont le domaine principal se trouvait à Téira et dans la vallée du Caystre, mais qui avait aussi des possessions à Dascylion, dans la Phrygie de l'Hellespont[5].



LA HACHE AUX MAINS DE ZEUS LABRAUNDOS[4].

1. Cf. à ce sujet Radet, *la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 57-60.
2. Plutarque, *Questions Grecques*, § 45, édit. Didot, *Moralia*, t. I, p. 371. Gelzer voit, dans la légende que Plutarque raconte au sujet de la hache, le souvenir d'une gynécocratie originaire (*das Zeitalter des Gyges*, dans le *Rheinisches Museum*, 1880, t. XXXV, p. 517-518). La hache est l'emblème du dieu de la guerre et, comme telle, elle appartient au roi : les monnaies de Mylasa nous la montrent aux mains du Zeus Labraundos (Barclay Head, *Historia Nummorum*, p. 528-529).
3. Gelzer, *das Zeitalter des Gyges*, dans le *Rheinisches Museum*, 1880, t. XXXV, p. 526-527, et Radet, *la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 88-89.
4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une monnaie conservée au Cabinet des médailles.*
5. Gelzer, *das Zeitalter des Gyges*, dans le *Rheinisches Museum*, 1880, t. XXXV, p. 523-524; le nom de l'apanage lydien, écrit *Teira* sur les médailles, est orthographié Tyrrha ou Tyrrhos dans les sources littéraires (Radet, *la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 16, note 1).

Tantôt l'une, tantôt l'autre occupait ce poste de *compagnon* qui mettait toutes les ressources du royaume à la disposition du titulaire.

Le premier des Mermnades dont nous entrevoyons la silhouette, Dascyle, fils de Gygès, le détenait vers 740, pendant la vieillesse d'Ardys, et sa prépondérance était si forte que le prince héritier, Adyatte, en conçut de l'ombrage : il fit assassiner le personnage en secret, et la veuve, tremblant pour ses propres jours, se réfugia hâtivement dans la Phrygie, d'où elle était originaire. A la nouvelle du crime, Ardys, frémissant de colère, convoqua l'assemblée, et comme son âge lui rendait la marche difficile, il ordonna qu'on le voiturât en litière sur la place publique; là, il lança des imprécations contre les assassins et il conféra le droit de les tuer à qui les découvrirait, puis il rentra au palais et s'éteignit quelques années plus tard, vers 730. Adyatte prit le nom de Mélès en montant sur le trône[1] et il régna d'abord heureusement, mais la malédiction de son père pesait sur lui et les effets en percèrent à la longue : une famine ayant ravagé la Lydie, l'oracle déclara, qu'avant d'apaiser les dieux, le roi devait expier le meurtre du Mermnade par toutes les pénitences possibles, au besoin par un exil de trois ans. Mélès s'inclina devant la volonté d'en haut. Il rechercha la veuve de sa victime, et, apprenant qu'elle était accouchée pendant sa fuite d'un fils nommé Dascyle comme son père, il envoya prier le jeune homme de venir incontinent à Sardes, s'engageant à lui verser la rançon du sang; celui-ci allégua qu'il n'était pas né encore à l'heure fatale, que par suite il n'avait point qualité pour régler une affaire qui ne le touchait point personnellement, et il refusa de rentrer dans sa patrie. Mélès, ayant échoué de ce côté, confia la régence à l'un des Tylonides, Sadyatte, fils de Kadys, qui exerçait probablement les fonctions de *compagnon* auprès de lui depuis quelque temps déjà, et il partit pour Babylone : les trois ans révolus, Sadyatte lui restitua fidèlement le pouvoir et redescendit au second rang[2]. Myrsos succéda à Mélès vers 716[3], et son avènement inspira aussitôt des inquiétudes à Dascyle le jeune : celui-ci ne se sentit plus en sûreté contre les

1. Gelzer, *das Zeitalter des Gyges*, dans le *Rheinisches Museum*, 1880, t. XXXV, p. 524-525, et après lui Schubert, *Geschichte der Könige von Lydien*, p. 22-23, distinguent encore de Mélès ce Adyatte-Alyatte; Radet paraît avoir bien montré qu'Adyatte-Alyatte et Mélès sont les deux noms, l'un sacré, l'autre familial, d'un même personnage (*la Lydie et le Monde Grec*, p. 77-78).

2. Nicolas de Damas, *Fragm. 49*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 382-383, d'après Xanthos de Lydie.

3. Les listes d'Eusèbe attribuent 36 ans à Ardys, 14 ans à Mélès-Adyatte, 12 ans à Myrsos, 17 ans à Candaule (*Chronicorum Libri duo*, édit. Schoene, t. I, col. 67-69 et t. II, p. 76-82), soit, plaçant l'avènement de Gygès en 687, les dates 704-687 pour Candaule, 716-704 pour Myrsos, 730-716 pour Mélès, 766-730 pour Ardys Ier. Gelzer, *das Zeitalter des Gyges*, dans le *Rheinisches Museum*, 1880, t. XXXV, p. 524-525, considère les doubles noms comme représentant chacun un roi différent; Radet, *la Lydie et le Monde Grec*, p. 79, ne tient compte que des quatre générations d'Eusèbe.

intrigues des Héraclides et, désertant la Phrygie, il s'installa au delà de l'Halys, chez les Syriens Blancs, puis il y épousa une indigène dont il eut un fils, qu'il appela Gygès, d'après son aieul[1]. Les chroniques lydiennes qui sont arrivées jusqu'à nous l'abandonnent après la naissance de cet enfant et se taisent pendant près d'un quart de siècle. Nous savons pourtant, d'autre part, que le pays où il s'était retiré était depuis quelque temps déjà en proie à des ennemis descendus du Caucase, les Cimmériens[2]. Les Cimmériens avaient été jusqu'alors une race presque fabuleuse pour les nations civilisées du monde oriental. On se les était figurés d'abord comme vivant au milieu des brumes éternelles presque aux confins de l'univers : « jamais le soleil lumineux ne les regarde de ses rayons, ni lorsqu'il se dirige vers le ciel étoilé, ni lorsque du ciel il retourne vers la terre, mais une nuit pernicieuse s'étend sur ces misérables mortels[3] ». Des animaux fabuleux, des griffons au corps de lion, au cou et aux oreilles de renard, aux ailes et au bec d'aigle, erraient dans leurs plaines et s'attaquaient parfois à eux : ils devaient se défendre à coups de hache et ils n'avaient pas toujours le dessus dans ces duels redoutables. Les rares marchands qui avaient osé remonter jusque chez eux avaient gagné à cette aventure quelques notions moins poétiques sur la nature des régions qu'ils fréquentaient, mais on les connaissait fort peu encore, lorsqu'un choc imprévu les arracha à leurs steppes lointaines. Les Scythes, chassés des plaines de l'Iaxarte par un flot de Massagètes, se précipi-


EN BATAILLE CONTRE DEUX GRIFFONS[4].

1. NICOLAS DE DAMAS, *Fragm. 49*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 383.

2. J'aurais voulu traiter les questions relatives aux Cimmériens avec le développement qu'elles comportent; le manque de place m'oblige à indiquer ici sommairement la position que j'ai prise. La plupart des critiques modernes ont rejeté la partie de la tradition recueillie par Hérodote, qui se réfère à l'itinéraire suivi par les Cimmériens, et ils ont confondu l'invasion cimmérienne avec celle des tribus thraces. Il me paraît qu'il y a lieu de tenir compte de la donnée d'Hérodote et de distinguer soigneusement entre deux séries d'événements : 1° un mouvement de peuples venus d'Europe en Asie, vers la seconde moitié du VIIIe siècle, par les voies qu'Hérodote indique, et qui seraient plus spécialement les Cimmériens; 2° un mouvement de peuples, venus d'Europe en Asie par le Bosphore de Thrace, et parmi lesquels on comptait peut-être, à côté des Trères, un reste des tribus cimmériennes déplacées par les Scythes. Les deux courants se seraient réunis au cœur de l'Asie Mineure, dans la première moitié du VIIe siècle.

3. *Odyssée*, XI, 14-19. C'est ce texte qui, appliqué par Éphore aux Cimmériens de son temps, établis en Crimée, lui a fait dire qu'ils étaient un peuple de mineurs, vivant perpétuellement sous terre (ÉPHORE, *Fragm. 45*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. I, p. 245).

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un des reliefs de la couronne de la Grande Blinitza*; cf. les *Comptes rendus de la Commission Impériale Archéologique*, 1865, pl. I, 3.

tèrent vers l'Occident, franchirent la Wolga, le Don, et la terreur qu'ils inspiraient fut telle que le seul bruit de leur approche décida les Cimmériens à s'exiler. Une tradition, courante en Asie trois siècles plus tard, racontait que leurs rois les avaient avisés de tenir tête aux assaillants : le commun ayant refusé d'écouter leur conseil, ils s'étaient entre-tués avec leurs fidèles, et l'on montrait encore leurs tombeaux auprès des berges du Tyras. Quelques-unes des tribus se retranchèrent dans la Chersonèse Taurique, mais le plus grand nombre continua au delà des marais Méotides : un corps de Scythes s'acharna sur leur piste, et tous ensemble ils cheminèrent jusqu'à pénétrer dans l'Asie Mineure en longeant les côtes de la mer Noire[1]. Ces hordes, d'origine disparate, se heurtèrent d'abord à l'Ourartou, et, obliquant au Sud-Est, lancèrent des avant-gardes en Mannaï; elles furent repoussées par les officiers de Sargon, et cet insuccès les obligea à se rabattre au plus vite sur des contrées défendues moins vigoureusement. Les Scythes s'installèrent dans le bassin oriental de l'Araxe, sur les confins des Mannaî et de l'Ourartou, et ils y formèrent une sorte de communauté pillarde toujours en querelle avec ses voisins[3]. Les Cimmériens filèrent vers l'Ouest et se logèrent sur le haut cours de l'Araxe, de l'Euphrate, de l'Halys et du Thermodon[4], au grand déplaisir des souverains de l'Ourartou. Ils tâtèrent



SCYTHES ARMÉS EN GUERRE[2].

1. HÉRODOTE, IV, XI-XII. La version d'Aristéas de Proconnèse, telle qu'elle est donnée par Hérodote (IV, XIII) et par Damastes de Sigée (MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 65), attribuait une origine plus complexe à cette migration : les Arimaspes auraient poussé les Issédons, et ceux-ci à leur tour auraient rejeté les Scythes sur les Cimmériens.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après les reliefs du vase d'argent de Koul-Oba.*

3. Winckler (*Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 187-188) a montré, le premier, que les Scythes de la tradition recueillie par Hérodote devaient être les Ashgouzaî ou Ishkouzaî des documents cunéiformes. Le nom originel devait être *Skouza*, *Shkouza*, avec un son à la seconde syllabe que les Grecs ont rendu par le *th*, Σκυθαί, et les Assyriens pas un *z* : l'A-I a été ajouté, selon une règle connue, pour faciliter la prononciation de la combinaison SK, SHK. Un des oracles du temps d'Asarhaddon nous montre qu'ils occupaient un des cantons qui appartenaient en propre aux Mannaî (KNUDTZON, *Assyrische Gebete an den Sonnengott*, p. 130) : c'est eux probablement qui sont mentionnés dans un passage de *Jérémie*, *LI*, *27*, où la leçon traditionnelle *Ashkenaz* doit être remplacée par Ashkouz (SAYCE, *the Cuneiform Inscriptions of Van*, dans le *J. R. As. Soc.*, t. XIV, p. 394, 678, cf. FR. LENORMANT, *les Origines de l'Histoire*, t. III, p. 229, note 6, FR. DELITZSCH, dans *Libri Daniel*, *Ezra*, *Nehemiah*, éd. BÆR, 1882, p. IX, KNUDTZON, *Assyrische Gebete an den Sonnengott*, p. 131, WINCKLER, *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 292, 491 note 2).

4. C'est à ces événements sans doute que se rapporte la tradition recueillie par Trogue Pompée, et qui nous est connue par son abréviateur Justin (II, 4 § 1) ou par les compilateurs de basse époque (OROSE, I, 15, ÆTHICUS ISTER, V, 68), sur les deux princes des Scythes Ylinus et Scolopitus : ils se seraient établis le long de la côte, sur le cours de Thermodon et dans le canton de Thémiscyra.

ensuite les vallées de l'Antitaurus, mais, les trouvant garnies de troupes assyriennes, ils se replièrent vers le pays des Syriens blancs, et ils y enlevèrent Sinope où les Grecs avaient fondé récemment une colonie[1], puis ils se ruèrent sur la Phrygie. Il semble qu'ils s'unirent, dans ces parages, à d'autres hordes débarquées de Thrace par-dessus le détroit depuis quelques années déjà, et parmi lesquelles les historiens anciens mentionnent plus particulièrement les Trères[2] : le contre-coup de l'invasion scythique s'était fait sentir probablement sur toutes les tribus du Dniéper, et celles-ci, projetées dans la direction du Danube et des Balkhans, avaient refoulé à leur tour les peuples de la péninsule en Asie Mineure. C'est vers 750 que les Cimmériens avaient dû fuir leur patrie première, et c'est vers 720 qu'ils étaient entrés en contact avec les empires de l'Orient; les Trères avaient franchi le Bosphore vers 710, et l'on peut placer la rencontre des deux courants d'immigration vers les premières années du VII[e] siècle[3]. Les hordes combinées ne s'attaquèrent pas d'abord à la Phrygie même, mais elles constituèrent des embouchures du Rhyndakos à celles de l'Halys une sorte de confédération côtière dont Héraclée et Sinope furent les capitales[4]. Il n'y faut point voir un État organisé régulièrement, mais comme un terrain de campement où elles mettaient en sûreté leurs familles et leur butin; elles en sortaient presque chaque année pour se répandre sur les cantons voisins, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre[5]. Les vieux sanctuaires de la Ptérie et leurs trésors excitaient vivement leurs convoitises, mais elles n'étaient pas assez bien outillées pour entreprendre le siège de places aussi fortes, et elles se contentèrent de les rançonner faute de mieux. La plupart des populations indigènes vivaient dès lors dans ces souterrains d'accès malaisé qui servent aujourd'hui d'habitations aux riverains de l'Halys, et peut-être gros-

1. HÉRODOTE, IV, XII, SCYMNUS DE CHIOS, *Orbis Descriptio*, 941-952, dans MÜLLER-DIDOT, *Geographi Græci Minores*, t. I, p. 236.

2. Strabon affirme péremptoirement que les Trères étaient à la fois des Cimmériens (Τρήρων... Κιμμερικοῦ ἔθνους, XIV, I § 40, p. 647) et des Thraces (Τρῆρες, καὶ οὗτοι Θρᾶκες, XIII, I § 8, p. 386); ailleurs il fait des Trères le synonyme des Cimmériens (Κιμμέριοι, οὓς καὶ Τρῆρας ὀνομάζουσι. I, III § 22, p. 61). Les Trères auraient constitué la tribu prédominante parmi les peuples venus en Asie de ce côté.

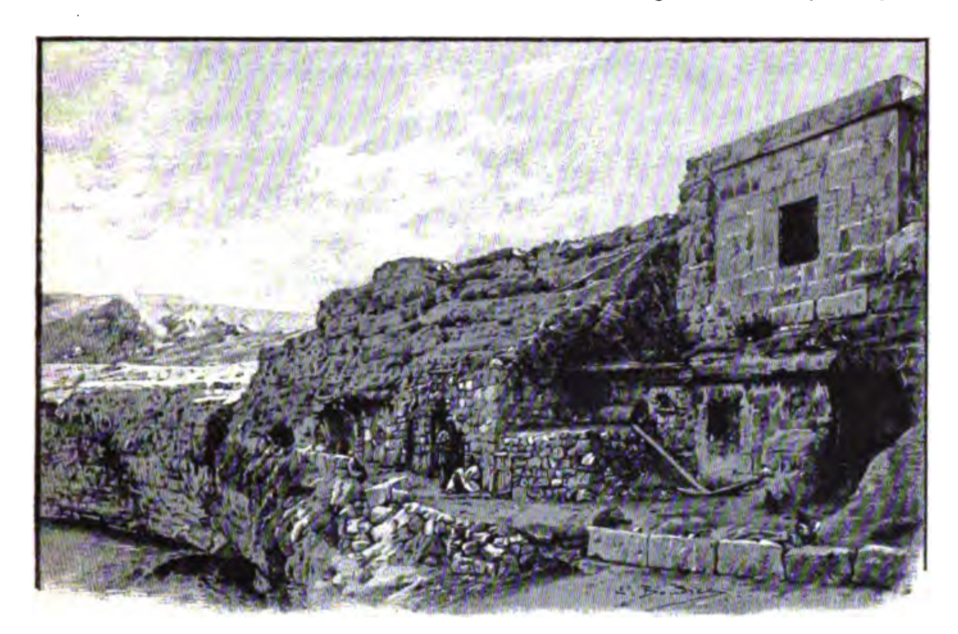
3. Gelzer (*das Zeitalter des Gyges*, dans le *Rheinisches Museum*, 1875, t. XXX, p. 256-264) pense que l'invasion par le Bosphore eut lieu vers 705, et Radet (*la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 125, 145, 175) vers 708; leurs calculs me paraissent assez vraisemblables pour que je n'hésite pas à placer le passage des Trères en Asie vers le temps qu'ils ont indiqué l'un et l'autre, en gros vers 710.

4. Pour Sinope, cf. ce qui est dit plus haut, p. 344, note 1; Arrien parlait en un endroit de ses *Bithynica* de leur séjour au delà du Sangarios, dans le pays des Mariandyniens, où plusieurs de leurs bandes s'étaient empoisonnées en mangeant de la ciguë (*Fragm. 47*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 595).

5. La nature de leur empire avait été définie très exactement par FRÉRET, *Mémoire sur les Cimmériens*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, 1745, t. XIX, p. 609; cf. FR. LENORMANT, *les Origines de l'Histoire*, t. II, p. 355-356, RADET, *la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 175-176.

sirent-elles les bandes barbares de leurs contingents. Vers le déclin de Sennachérib, il semble que les provinces ninivites exerçassent sur tous ces gens un attrait irrésistible. La renommée des richesses accumulées au delà du Taurus et de l'Euphrate, dans la Syrie et dans la Mésopotamie, irritait leur cupidité de plus en plus : le moment était proche où la crainte seule des armées assyriennes ne suffirait plus à les refréner.

La vieillesse de Sennachérib avait été assombrie par ces intrigues qui se



CAVERNES HABITÉES DES BORDS DE L'HALYS[1].

nouent toujours autour des monarques affaiblis par l'âge, et incapables de soutenir le poids des affaires aussi vigoureusement que par le passé. Les compétitions étaient féroces entre ceux des fils qui pouvaient aspirer au trône, et ils comptaient chacun à la cour et parmi le peuple ses partisans prêts à l'appuyer, même par les armes. L'un d'eux, l'aîné sans doute de ceux qui lui restaient[2], Ashshourakhéiddin, que nous appelons Asarhaddon, était désigné déjà pour lui succéder, et il avait reçu l'investiture officielle du royaume babylonien avec le nom d'Assourétilmoukinabal[3]. La catastrophe de 689 n'avait

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie communiquée gracieusement par* Alfred Boissier.

2. L'aîné était peut-être cet Assournadînshoumou qui régna à Babylone et qui fut emmené prisonnier en Élam par le roi Khalloudoush; cf. ce qui est dit plus haut de ce prince au t. III, p. 296, 303, de cette *Histoire*.

3. L'idée d'une intronisation à Babylone du vivant de Sennachérib, mise en avant par les premiers assyriologues, par Ménant (*Annales des rois d'Assyrie*, p. 238), par Budge (*the History of Esarhaddon*, p. 2), par Pinches (*On Babylonian Art as illustrated by M. H. Rassam's Discoveries*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1883-1884, t. VI, p. 14-15, et dans les *Transactions*,

pas ruiné Babylone comme Sennachérib et ses ministres l'avaient espéré. Les temples, il est vrai, avaient été désécrés et démolis, les palais et les édifices publics rasés ainsi que les remparts, mais les quartiers populaires étaient demeurés debout, malgré les incendies que le vainqueur y avait allumés, et tous ceux des habitants qui n'avaient pu être emmenés en esclavage, tous ceux qui s'étaient échappés d'aventure et qui s'étaient dispersés dans la campagne ou cachés dans les cités voisines, avaient regagné peu à peu leurs maisons désolées; ils déblayèrent les rues, réparèrent les ravages du sac, et bientôt la ville, qu'on avait crue morte, se ranima aussi vivante, sinon aussi riche qu'avant le désastre. Asarhaddon avait pour mère une Babylonienne, Nikoua[1]; dès qu'il fut en possession de son apanage, une sorte de piété filiale lui conseilla de restituer le rang de capitale à la cité maternelle. Avec la piété ardente qui formait le fond de son caractère, il débuta par relever les sanctuaires d'où les religions de l'Assyrie étaient issues, et ses intentions, dévoilées soudain, lui valurent les sympathies des Babyloniens[2]; elles eurent l'occasion d'éclater plus tôt qu'il ne s'y attendait, et peut-être leur dut-il de régner. Lui parti, un vaste complot s'était ourdi à Ninive, et le 20 Tébét 681, à l'heure même où Sennachérib priait devant l'image de son dieu, deux de ses fils, Sharézer et Adarmalik, l'assassinèrent au pied de l'autel[3]; une moitié de l'armée acclama

t. VIII, p. 353-354), d'après l'inscription d'une tête de lion découverte à Babylone même (cf. l'image de cet objet, à l'en-tête du chapitre VI, au t. I, p. 535, de cette *Histoire*), a été reprise après eux et confirmée par Winckler (*Studien und Beiträge zur Babylonisch-assyrischen Geschichte*, dans la *Zeitschricht für Assyriologie*, t. II, p. 306-308, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 11, note 1, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 133, *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 418, t. II, p. 56-57). C'est sans doute à cette occasion qu'il reçut en cadeau de son père les objets mentionnés dans la pièce que Sayce (*Will of Sennacherib King of Assyria*, dans les *Records of the Past*, 1[re] ser., t. I, p. 136) et Budge (*the History of Esarhaddon*, p. 14-15), ont qualifié sans raison suffisante *le testament de Sennachérib* (WINCKLER, *Altorientalische Forschungen*, t. II, p. 55-57).

1. WINCKLER, *Altorientalische Forschungen*, t. II, p. 189.

2. Le fragment S 1079, du British Museum, cité par Winckler (*Altorientalische Forschungen*, t. II, p. 56-57), semble bien montrer que la restauration des temples commença du vivant même de Sennachérib.

3. Nous possédons trois récits différents du meurtre de Sennachérib : 1° dans la *Chronique Babylonienne de Pinches* (col. III, l. 34-36; cf. WINCKLER, *Babylonische Chronik B*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 280-283), 2° dans la Bible (*II Rois, XIX, 36-37*; cf. *Isaie, XXXVII, 37-38, II Chroniques, XXXII, 21*), et 3° dans Bérose (*Fragm. 12*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 504). Le récit biblique est le seul qui mentionne les deux meurtriers; la *Chronique* et Bérose ne parlent que d'un seul, et c'est leur témoignage qui tend à l'emporter chez plusieurs historiens (HOMMEL, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 688-689, WINCKLER, *Studien und Beiträge zur Babylonisch-assyrischen Geschichte*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. II, p. 392-396, et *Altorientalische Forschungen*, t. II, p. 59). Je crois que le silence de la *Chronique* et de Bérose s'explique par le fait que Sharézer était le chef de la conjuration et celui des fils qui aspirait à la royauté : le second meurtrier ne travaillait que pour son frère, et, par conséquent, n'avait pas plus le droit d'être nommé que les complices de sang non royal qui participèrent au meurtre. Le nom de Sharézer est considéré d'ordinaire comme une abréviation du nom assyrien Nergalsharouzour (TIELE, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 325), ou Ashshoursharouzour (HOMMEL, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 688). Winckler pense maintenant y voir une corruption de Sharitir, abrégé de Sharitirassour, qu'il trouve comme nom royal sur un fragment du British Museum; il propose de reconnaître, dans ce Sharitirassour, Sharézer intronisé après la mort de son père (*Altorientalische Forschungen*, t. II, p. 58-59, cf. p. 6-8).

Sharézer, les provinces du Nord se rallièrent à lui, et Asarhaddon dut croire un moment que c'en était fait de sa royauté. La fin tragique de son père l'accabla d'effroi et de douleur; il déchira ses vêtements, gémit, rugit comme un lion, puis les prêtres de Babylone le réconfortèrent par leurs oracles. D'Assyrie même l'assurance lui arriva que les dieux le favorisaient, et Ninive, après avoir balancé quelques semaines, se prononça pour lui; le 2 Adar, la rébellion y était étouffée sans rémission[1]. C'était un avantage considérable, mais qui n'avait rien encore de décisif, car les provinces de l'Euphrate tenaient toujours pour le meurtrier; aussi les dieux intervinrent-ils de nouveau. Ishtar d'Arbèles était de longue date la conseillère attitrée de la dynastie. Qu'il s'agit d'une expédition en pays étranger, d'une rébellion à l'intérieur, d'une menace de peste ou d'invasion, d'un mariage ou d'une alliance avec une puissance voisine, on s'adressait à elle selon des formules toujours les mêmes, on lui réclamait des règles de conduite pour le cas présent, et les réponses qu'elle accordait de diverses manières étaient prises en considération : sa volonté, exprimée par la bouche de ses familiers, précipitait, suspendait, modifiait les résolutions du souverain. Asarhaddon ne manqua pas à la consulter, ainsi qu'Assour et Sin, Shamash, Bel, Nébo, Nergal, et leurs paroles, transcrites sur une tablette de pourpre, le déterminèrent à l'action : « Va, n'hésite point, car nous marchons avec toi et nous ruons bas tes ennemis! » Ainsi encouragé, il piqua droit au danger sans passer par Ninive, afin de ne pas laisser Sharézer et ses complices souffler un instant. Ses panégyristes nous le dépeignent courant en avant de ses bataillons par un et deux jours d'affilée, sans se retourner une fois afin de voir qui le suivait, sans faire dételer les chariots qui portaient ses bagages, sans permettre qu'on lui dressât une tente; il se reposait quelques minutes à peine sur la dure, malgré le froid et les gelées nocturnes du mois de Shabat. Sharézer essaya-t-il de s'appuyer sur les Cimmériens et d'appeler leurs chefs à la rescousse? On sera tenté de le croire si l'on songe que la bataille décisive se livra au delà de l'Euphrate et du Taurus, dans le

1. *Prisme brisé d'Asarhaddon*, col. I, l. 1-26; cf. Budge, *the History of Esarhaddon*, p. 20-23, Winckler, *die Inschrift des* (*Zerbrochenen*) *Prismas B*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 140-143. La Bible est seule à nous apprendre que Sharézer se retira en Ourartou (*II Rois*, *XIX*, *37*). On suppose d'ordinaire, pour expliquer la marche de cette campagne, qu'Asarhaddon se trouvait au moment de la mort de son père au delà du Taurus, soit sur la frontière arménienne (Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 309, 324-325, 344-345, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 689); l'ordre des dates dans la *Chronique Babylonienne de Pinches*, col. III, l. 34-38, m'oblige à reprendre, comme Winckler l'a déjà fait (*Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 10, note 1, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 258-259), l'opinion d'après laquelle Asarhaddon aurait marché de Babylone contre les rebelles et les aurait poursuivis jusqu'au delà du Taurus en Khanigalbat (Budge, *the History of Esarhaddon*, p. 3).

pays de Khanigalbat. Asarhaddon attribua son succès à Ishtar, la dame de la prouesse et du combat : elle seule avait brisé les armes des rebelles, elle seule rompu leurs lignes, elle seule incliné l'esprit des survivants à la soumission. Ils s'écrièrent : « Celui-là est notre roi! » et Sharézer s'enfuit en Arménie[1]. La guerre avait été terminée si vite que les sujets et les vassaux les plus indisciplinés n'avaient pas eu le temps d'en tirer parti pour leur propre compte : seuls, les Kaldou, sur le golfe Persique, et les Sidoniens, sur la Méditerranée, s'étaient déclarés en révolte ouverte et se préparaient à lutter pour conserver leur regain d'indépendance. Et pourtant les événements de ces quelques mois avaient ébranlé la puissance ninivite plus profondément qu'on ne l'imagine. C'était la première fois, depuis l'avènement de Tiglatphalasar III, que les troubles presque inévitables lors de chacun des changements de maître aboutissaient à une guerre en règle. La grande armée de Sargon et de Sennachérib s'était désagrégée, et les deux factions en lesquelles elle s'était séparée, commandées par des généraux très habiles, composées de soldats accoutumés à vaincre, avaient dû s'infliger mutuellement des pertes plus cruelles que celles qu'elles subissaient d'ordinaire au cours de leurs campagnes contre l'étranger. Les cadres s'étaient disloqués en partie au moins, les régiments avaient été décimés, et il fallut y verser des contingents considérables pour combler les vides. La population mâle de l'Assyrie, condamnée à fournir d'un coup les effectifs nécessaires, n'y put suffire sans s'appauvrir en hommes : ce fut le commencement d'une de ces crises d'anémie qui, saisissant le pays après chaque effort disproportionné, l'avaient souvent déjà terrassé en plein succès et livré aux entreprises de ses adversaires presque battu à l'avance[2].

1. *Chronique Babylonienne de Pinches*, col. III, l. 38; cf. SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 282-283, et KNUDTZON, *Assyrische Gebete an den Sonnengott*, p. 69, note 2, où la correction du 18 Sivan en 18 (?) Adar est indiquée pour le passage de la *Chronique de Pinches*. L'avènement d'Asarhaddon a été fixé de différentes manières par les Assyriens : les uns, comptant le règne à partir de la mort de Sennachérib, le faisaient commencer sous le *limmou* de Nabouakhishshish (*Canon I, col. V*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. I, p. 207), soit en 681; les autres, le faisant partir du jour du couronnement, en reportaient le début au *limmou* Dananou (*Tablette K 76, du British Museum*, dans G. SMITH, *the Assyrian Eponym Canon*, p. 92).

2. Les renseignements que nous possédons sur Asarhaddon proviennent de : 1° l'*Inscription des Cylindres A-B-C*, ce dernier connu plus spécialement sous le nom de *Cylindre brisé*; elles ont été publiées par LAYARD, *Inscriptions in the Cuneiform Character*, pl. 20-29, 54-58, par H. RAWLINSON, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 45-47 et t. III, pl. 15-16, par ABEL-WINCKLER, *Keilschrifttexte*, pl. 25-26, puis traduites en français par OPPERT, *les Inscriptions des Sargonides*, p. 53-60, et par MÉNANT, *Annales des Rois d'Assyrie*, p. 240-247, en anglais à différentes reprises par FOX TALBOT, *Inscription of Esarhaddon* et *the second Inscription of Esarhaddon*, dans les *Records of the Past*, 1re Ser., t. III, p. 101-124, puis par R. F. HARPER, *Cylinder A of the Esarhaddon Inscriptions, transliterated and translated, with Textual Notes, from the Original Copy in the British Museum*, en allemand, les Prismes A-C par L. ABEL, *die Inschrift der Prismen A und C*, et par WINCKLER, *die Inschrift des (zerbrochenen) Prismas B*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 124-151. Ces textes contiennent un sommaire des guerres du roi où les matières sont classées géographiquement, et non chronologiquement : ils s'arrêtent au *limmou* d'Akhazilou, soit à l'an 673; 2° des fragments

Asarhaddon aimait la paix, et sitôt que son trône se fut consolidé sous lui, il édicta des ordres pour que les travaux de construction suspendus pendant la bagarre recommençassent avec activité[1], mais le malheur des temps ne lui permit pas de suivre son penchant d'une façon ininterrompue, et sa vie s'écoula presque tout entière sur les champs de bataille, comme celle de ses prédécesseurs les plus belliqueux. Babylone, reconnaissante de ce qu'il accomplissait pour elle, lui avait marqué une fidélité inébranlable aux heures orageuses et elle ne songeait qu'à lui témoigner son dévouement par une obéissance absolue. Les Kaldou ne trouvèrent aucun appui auprès d'elle; ils demeurèrent seuls à soutenir tout le poids de la guerre qu'ils avaient provoquée. Leur chef, Nabouzîroukînishlîshir, investi jadis par Sennachérib, harcelait les cités du Kardouniash, et le préfet d'Ourou, Ningalshoumiddin, implorait un secours immédiat. Asarhaddon dépêcha sans tarder des forces si considérables que le Kaldou n'osa pas les affronter en ligne : après quelques escarmouches insignifiantes, il abandonna la partie et il se réfugia en Élam. Khoumbânkhaldash y était mort en 680, peu de mois avant Sennachérîb, et un second Khoumbânkhaldash, son fils, lui avait succédé[2] : avait-il quelque peu de l'humeur pacifique qui possédait son cousin d'Assyrie, ou, plus simplement, ne s'estimait-il pas assez ferme chez lui pour risquer les chances d'une collision avec son voisin? Il fit égorger Nabouzîroukinishlîshir, et l'autre fils de Mérodachbaladan, Nâîdmardouk, qui avait accompagné son frère dans la

mutilés d'*Annales*, publiés et traduits pour la première fois par Boscawen, *Historical Inscription of Esarhaddon*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. IV, p. 84-97; 3° la *Pierre noire d'Aberdeen*, où la reconstruction de Babylone était racontée, et qui, publiée par H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl, 49-50, a été traduite en français par Oppert, *Expédition de Mésopotamie*, t. I, p. 180 sqq., puis par Ménant, *Annales des Rois d'Assyrie*, p. 248, et *Babylone et la Chaldée*, p. 167-168, et en allemand par Winckler, *Inschrift des sogenannten schwarzen Steins*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 120-125; 4° *la Stèle de Zendjirli*, publiée par Luschan, *Ausgrabungen in Sendschirli*, t. I, p. 11-29, et pl. I-V, traduite en allemand et commentée par Schrader, *Inschrift Asarhaddon's*, dans le même ouvrage, p. 29-43; 5° les consultations demandées au dieu Shamash par Asarhaddon, en différentes circonstances de son règne, et qui ont été rassemblées par J. A. Knudtzon, *Assyrische Gebete an den Sonnengott für Staat und Königliches Haus aus der Zeit Asarhaddons und Assurbanipals* t. II, p. 72-264; 6° un nombre considérable de petites inscriptions dont une partie sont énumérées et décrites dans Bezold, *Kurzgefasster Ueberblick über die Babylonisch-assyrische Litteratur*, p. 106-107, et de tablettes publiées çà et là et que j'indiquerai, s'il est nécessaire, aux endroits où j'aurai à les utiliser. Le classement des événements dans le règne n'est pas sans présenter des difficultés graves, qui ont été écartées en partie par les passages de la *Chronique Babylonienne de Pinches* (col. III, l. 28-48, col. IV, l. 1-32); cf. Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 341-351, où la plupart des arrangements proposés sont demeurés acquis à la science. Les monuments principaux du règne ont été classés, transcrits, traduits, commentés, par Budge, *the History of Esarhaddon, son of Sennacherib, King of Assyria, B. C. 681-668*, 1880; cet ouvrage, vieilli par les découvertes nouvelles, est encore utile à consulter. Les textes relatifs aux constructions ont été recueillis, traduits et commentés par Meissner-Rost, *die Bauinschriften Asarhaddons*, dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. III, p. 189-362.

1. Sur la date à laquelle fut donnée l'ordre de reconstruire Babylone, cf. Meissner-Rost, *die Bauinschriften Asarhaddons*, dans les *Beiträge für Assyriologie*, t. III, p. 277-278.

2. *Chronique Babylonienne de Pinches*, col. III, l. 30-33; cf. Winckler, *Babylonische Chronik B*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 280-281.

fuite, conçut un tel effroi de cette exécution qu'il chercha aussitôt un asile à Ninive : on le réintégra dans la principauté paternelle, à la condition qu'il payât un tribut, et, fidèle à son serment d'allégeance, il vint désormais chaque année apporter lui-même son hommage au suzerain (679)[1]. Ce n'avait été là, somme toute, qu'une échauffourée sans importance, et le châtiment des Sidoniens n'aurait exigé ni plus de jours ni plus de peine, si les mouvements désordonnés des barbares n'avaient pas contraint les Assyriens à immobiliser leurs troupes sur plusieurs points menacés de la frontière septentrionale. Les Cimmériens et les Scythes ne s'étaient pas laissé déconcerter par la rapidité avec laquelle le sort de Sharézer s'était décidé, et, après un moment d'hésitation, ils étaient partis en conquête chacun de son côté, persuadés sans doute que la résistance à leurs incursions serait moins énergique après une secousse aussi violente. Les Cimmériens paraissent avoir fourni la première charge[2] : le roi Tioushpa[3], qui commandait à leurs territoires pontiques, culbuta les garnisons assyriennes rangées le long de la marche cappadocienne, et sa présence souleva ce qui persistait d'éléments insoumis dans les gorges de la Cilicie. Asarhaddon l'arrêta net à l'orée de la plaine du Saros et le défit en Khouboushna[4], puis il refoula les débris de la horde au delà de l'Halys[5].

1. La date et le canevas de la campagne sont fournis par la *Chronique Babylonienne de Pinches*, col. III, l. 39-42; les détails sont empruntés au *Prisme brisé*, col. II, l. 1-26 (WINCKLER, *die Inschrift des zerbrochenen Prismas B*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 142-145, complété par le document publié dans WINCKLER, *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 522-523) et aux *Prismes A-C*, col. II, l. 32-41; cf. BUDGE, *the History of Esarhaddon*, p. 26-21.

2. On place d'ordinaire en 679-678 la campagne contre les Cimmériens (HOMMEL, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 721, WINCKLER, *Untersuchungen zur altorientalischen Geschichte*, p. 120, ROST, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 87), selon les indications du passage mutilé qui se lit dans la *Chronique Babylonienne de Pinches*, col. III, l. 58, col. IV, l. 1-2, où Winckler a restitué la leçon *Gimirri* (*Studien und Beiträge*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. II, p. 305); seul Knudtzon a élevé des doutes sur la légitimité de cette attribution (*Assyrische Gebete an den Sonnengott*, p. 69).

3. Le nom de Téoushpa, Tioushpa, a été rapproché dès le début de celui de Téispès, en vieux perse Tchaïshpi; cf. JUSTI, *Eranisches Namenbuch*, p. 152.

4. Plusieurs Assyriologues ont pensé que Khouboushna était peut-être une faute pour Khouboushkhia, et ils ont cherché le théâtre de la guerre sur la frontière orientale de l'Assyrie (TIELE, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 334, note 4, HOMMEL, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 721) : en fait, le contexte montre qu'il s'agit d'un canton de l'Asie Mineure, identifié avec la Kamisénè par Gelzer (*Kappadokien und seine Bewohner*, dans la *Zeitschrift*, 1875, p. 17, note 2), laissé sans identification par la plupart des savants (SCHRADER, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 520, FR. LENORMANT, *les Origines de l'Histoire*, t. II, p. 341, HALÉVY, *Recherches Bibliques*, p. 329-330, ED. MEYER, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 546, WINCKLER, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 268). Jensen a montré que le nom se rencontre déjà dans les inscriptions de Tiglatphalasar III (*Annales*, l. 154) où il avait été lu Khoushimna, et il place le pays dans la Syrie du Nord ou peut-être plus haut dans la partie Occidentale du Taurus (*Hittiter und Armenier*, p. 115-116). Le déterminatif montre qu'il y avait, outre le canton, une ville de ce nom, et cette observation m'encourage à reconnaître dans Khouboushna-Khoubishna la ville de Kabissos-Kabessos, la Sis du royaume de Petite-Arménie (RAMSAY, *the Historical Geography of Asia Minor*, p. 386, 451).

5. *Cylindres A, C*, col. II, l. 6-9, et *Prisme brisé*, col. III. l. 1-2, cf. SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 128-129, 144-145, et WINCKLER, *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 523. Rost (*Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 90) met la campagne contre Tioushpa après l'attaque des Scythes dont il sera question plus loin, p. 353-354, du présent volume.

Le péril cimmérien écarté, il rallia à l'obéissance sans grand effort les mécontents et les rebelles des régions occidentales[1]. Il relança les Ciliciens et les Dououa dans les profondeurs âpres du Taurus, et il leur rasa vingt et une de leurs forteresses, sans parler des villages innombrables qu'il brûla et dont il chassa les habitants en captivité[2]. Les gens de Parnaki, dans la boucle de l'Euphrate, entre Tell-Assour et les sources du Balikh, avaient couru aux armes au bruit des succès éphémères de Tioushpa : il les écrasa sans pitié[3]. Le shéîkh d'Arzani, vers le torrent d'Égypte, à l'extrême Sud, avait commis des déprédations sur la lisière de l'empire : le gouverneur le plus proche le saisit et l'expédia enchaîné à Ninive. On lui bâtit une cage à la porte de la ville, et on l'y exposa à la risée de la populace, en compagnie des ours, des chiens et des sangliers qu'on avait l'habitude de garder en cet endroit[4]. Il semble qu'Asarhaddon lui-même se chargea d'en finir avec Sidon et la Phénicie, dont la révolte l'avait irrité d'autant plus qu'elle témoignait d'une ingratitude inexcusable envers sa famille. C'était Sennachérib qui, pour briser la puissance d'Éloulaî, non seulement avait arraché Sidon à la dépendance de Tyr, mais encore l'avait enrichie des dépouilles de ses anciens maîtres et l'avait remontée au rang suprême parmi les cités phéniciennes[5]. Ithobaal n'avait jamais forfait à la gratitude sa vie durant, mais son successeur Abdimilkôt, insoucieux des services récents, n'avait plus voulu voir que les charges de la domination étrangère, et il l'avait secouée sans réflexion sitôt que l'occasion s'en était présentée. Il avait cru se fortifier en s'associant à un certain Shandouarri qui possédait dans la montagne cilicienne les deux châteaux de Koundou et de Sîzou[6], mais ni cette alliance, ni le site insulaire de sa capi-

1. La date de ces expéditions ne nous est fournie par aucun des documents qui les rapportent : la place qu'elles occupent à côté de la guerre contre Tioushpa et contre Sidon me porte à y voir les contre-coups de l'invasion cimmérienne. Ce fut, à proprement parler, la répression des révoltes provoquées par la présence des Cimmériens dans cette partie de l'empire.

2. *Cylindres A, C*, col. II, l. 10-21, et *Inscription du Prisme Brisé*, col. III, l. 3-12; cf. Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 128-129, 144-145, et *Budge, the History of Esarhaddon*, p. 42-45. Les Dououa, Douha, de cette campagne, qui sont marqués comme étant voisins des Tabal, vivaient dans l'Antitaurus : peut-être le nom de la ville de Tyane, *Touana*, est-il formé de leur nom et de ce suffixe en *-na* qu'on rencontre dans les langues asianiques (Kretschmer, *Einleitung in die Geschichte der Griechischen Sprache*, p. 319).

3. *Prismes A, C*, col. II. l. 22-25, et *Inscription du Prisme brisé*, col. III, l. 13-15; cf. Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 128-129, 144-145, et Budge, *the History of Esarhaddon*, p. 44-45. Sur la situation probable des Barnaki-Parnaki, — Lenormant lisait d'abord *Masnaki* et les identifiait avec les Mosynèques (*Lettres Assyriologiques*, t. I, p. 77), — cf. Winckler, *Bericht über die Thontafeln von Tell-el-Amarna*, p. 15-16, et *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 269, 334-336.

4. *Prismes A, C*, col. I, l. 55-56, col. II, l. 1-5; cf. Budge, *the History of Esarhaddon*, p. 40-43, et Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 126-129. Pour le site d'Arzani et le fleuve de Mousri, cf. Winckler, *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 35, 338, 527-528, et *Musri, Meluhha, Maïn*, I, p. 11.

5. Cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. III, p. 287-288, de cette *Histoire*.

6. Une partie des Assyriologues a proposé de placer ces deux villes en Cilicie (Delattre, *l'Asie*

tale ne le garantirent, maintenant que la nécessité d'endiguer le flot des Cimmériens ne réclamait plus toutes les forces assyriennes. Il essaya de s'enfuir par mer avant le dernier assaut, mais il fut pris on ne sait dans quelle circonstance, et Shandouarri succomba peu après. La punition fut proportionnée à la faute. On livra Sidon aux soldats, puis on l'incendia, et l'on bâtit sur la côte, en face des ruines de la cité insulaire, une forteresse qu'on appela Karasarhaddon[1]. Les autres princes de la Phénicie et de la Syrie, convoqués d'urgence, assistèrent au supplice des condamnés, puis à l'installation du gouverneur auquel la province nouvelle fut confiée : ils virent quel sort les guettait s'ils trahissaient la moindre velléité d'insubordination, et ils comprirent la leçon pour la plupart. Le butin fut ramené triomphalement à Ninive. On y apercevait, outre les deux rois, leur famille, les débris de leur cour et de leur peuple, les richesses innombrables que le commerce du monde accumulait dans les grands ports méditerranéens, l'ébène, l'ivoire, l'or et l'argent, la pourpre, les bois précieux, les meubles, des objets d'art de toute provenance : le trésor en fut rempli pour longtemps[2].

L'insuccès des Cimmériens ne servit pas de leçon aux Scythes. Cantonnés à la lisière du Manna, en partie peut-être sur des territoires qui jadis avaient dépendu de ce pays[3], ils excitaient sous main les habitants à se révolter et à descendre de concert avec eux dans la vallée du Zab supérieur, sauf à pousser leurs chevaux jusque sur les glacis de Ninive si les circonstances y prêtaient. Asarhaddon, averti de leurs intrigues par les espions qu'il entretenait chez eux, n'osait prévenir leurs desseins ni assumer l'offensive, mais il consultait

Occidentale dans les inscriptions assyriennes, p. 80-81, WINCKLER, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 67); d'autres leur assignent une place dans le Liban, et mettent Koundou-Koundi au village moderne de Aïn-Koundiya (FR. DELITZSCH, *Wo lag das Paradies?* p. 283, TIELE, *Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 345-346, avec quelques réserves). Le nom de Koundou rappelle de si près celui de Kouinda, l'ancien château signalé par Strabon (XIV, v § 10, p. 671), au nord d'Anchialé, entre Tarse et Anazarbe, que je n'hésite pas à les identifier l'un avec l'autre et à placer Koundou en Cilicie.

1. Sur l'emplacement de Karasarhaddon, cf. les recherches de WINCKLER, *Alttestamentalische Forschungen*, p. 111-113, et *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 440-441, 551-553. La ville est citée dans la tablette *K 2711* du British Museum, publiée par MEISSNER-ROST, *die Bauinschriften Asarhaddons*, dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. III, p. 264-265, l. 20.

2. *Cylindres A, C*, col. I, l. 10-54, et *Inscription du Prisme brisé*, col. I, l. 27-30; cf. BUDGE, *the History of Esarhaddon*, p. 32-41, SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 124-127, 144-145. L'importance de l'événement et la richesse de la prise apparaissent clairement, si l'on observe qu'Asarhaddon n'énumère pas après chaque campagne le butin rapporté : il ne le fait que dans le cas où les quantités d'objets et de prisonniers enlevées à l'ennemi sortent de l'ordinaire. La *Chronique Babylonienne de Pinches*, col. IV, l. 1-8, place la prise de Sidon dans la deuxième année du règne, et la mort d'Abdimilkôt dans la cinquième. Winckler en a conclu qu'Abdimilkôt avait tenu bon deux ans encore après avoir perdu Sidon. L'ensemble du récit, tel que les inscriptions le livrent, me paraît indiquer que la captivité du roi suivit de peu la ruine de la ville : Abdimilkôt et Shandouarri passèrent probablement en prison les années qui s'écoulèrent entre 679 et 676.

3. Un des oracles de Shamash les désigne comme habitant un canton des Mannat (KNUDTZON, *Assyrische Gebete an den Sonnengott*, p. 130).

anxieusement les dieux à leur sujet : « O Shamash, écrivait-il au Soleil, grand maître, toi que j'interroge, en sincérité réponds-moi! Depuis ce jour-ci, le XXII[e] jour de ce mois-ci de Simanou, jusqu'au XXI[e] jour du mois de Douzou de cette année, pendant ces trente jours et ces trente nuits, un temps a été préordonné favorable à l'œuvre de prophétie. En ce temps ainsi préordonné, les hordes des Scythes qui habitent un canton des Mannéens, et qui ont franchi la frontière mannéenne, réussiront-elles dans leur projet? Déboucheront-elles des passes de Khouboushkia aux villes de Kharrânia et d'Anîsouskia, raviront-elles aux frontières d'Assour et voleront-elles un grand butin, d'énormes dépouilles, cela ta haute divinité le sait. Est-ce en un décret et dans la bouche de ta haute divinité, ô Shamash, maître grand, ordonné, promulgué? Qui voit le verra-t-il, qui entend l'entendra-t-il[1]? » Le dieu réconfortait son fidèle, mais le délai était bref pendant lequel sa réponse éclairait l'avenir, et les questions se renouvelaient fréquentes, à mesure que les courriers apportaient des renseignements plus précis. En 678, les Scythes tentèrent la fortune, et leur roi Ishpakaï[2] marcha de l'avant, entraînant les Mannéens : il fut battu, rejeté au Nord du lac d'Ourmiah, le Manna raffermi dans le devoir, et l'Assyrie respira librement[3]. Mais la victoire avait été incomplète, et le danger se ralluma bientôt aussi menaçant. Chaque tribu scythique se levait, l'une après l'autre, et elle négociait une alliance avec celui-ci ou celui-là des peuples soumis directement ou rangés sous l'influence médiate de Ninive[4]. Une fois c'est Kashtariti, le régent de Karkashshi[5] qui écrit à l'un des princes mèdes, Mamitiarshou, pour l'inciter à faire cause commune avec lui et à brusquer de com-

1. Knudtzon, *Assyrische Gebete an den Sonnengott*, p. 129-132. La ville d'Anîsouskia est inconnue par ailleurs; celle de Kharrânia se rencontre dans le récit de la trente et unième campagne de Salmanasar III (*Obélisque*, l. 181) avec la variante Kharrâna.

2. Le nom de ce roi paraît être d'origine iranienne. Il a été rapproché par Justi (*Iranisches Namenbuch*, p. 46, 143) du nom d'Aspakos, qu'on lit dans une inscription grecque du Bosphore Cimmérien (Latyschef, *Inscriptiones antiquæ oris septentrionalis Ponti Euxini*, t. II, p. 264); les deux formes ont été rattachées au sanscrit *Açvaka*. Je me demande s'il n'y faudrait pas reconnaître plutôt un dérivé du médique Σπάκα, *chien*, comme dans le nom féminin de Spakô (Hérodote, I, cx).

3. *Prismes A, C*, col. II, l. 27-31, et *Inscription du Prisme brisé*, col. III, l. 16-18, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 128-129, 146-147; pour l'interprétation de ces événements, voir Winckler, *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 486-487.

4. Ce fractionnement de la horde en plusieurs masses paraît bien résulter, comme Winckler l'a observé (*Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 487), de la diversité des noms royaux que les documents assyriens mentionnent parmi les Scythes.

5. Karkashshi avait été identifiée avec Karkathiokertha, Karkasiokertha d'Arménie, par Halévy (*Journal Asiatique*, t. XV, 1880, p. 530-531), qui, plus tard, retira cette interprétation (*Recherches Bibliques*, p. 324-325) : le site en est inconnu, mais la liste des princes mèdes soumis par Sargon (Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. II, pl. 44 B) nous montre qu'elle était située en Médie. Kishshashshou est très probablement identique à la ville de Kishîsim ou Kishîsou que Sargon soumit et qu'il appela Kârnergal ou Kârninib (*Inscription des Fastes*, l. 59-60, *Inscription du pavé des Portes*, IV, l. 16, *Stèle de Larnaka*, col. I, l. 30, cf. Winckler, *die Keilschrifttexte Sargons*, t. I, p. 108-109, 146-147, 176-177), et qui est nommée au voisinage du Parsouash, du Karalla, du Kharkhar, des Mèdes et de l'Ellipi (cf. la vignette insérée plus haut, au t. III, p. 241, de cette *Histoire*).

pagnie la forteresse de Kishshashshou à la limite orientale de l'empire[1]. Une autre fois, il complote avec les gens du Manna et les Shaparda de razzier la ville de Kilmân, et Asarhaddon supplie le dieu de lui indiquer comment elle se sauvera de leur malice[2]. Il négocie afin de gagner du temps, mais la férocité de l'adversaire est telle qu'il craint pour son envoyé et qu'il se demande si on le mettra à mort[3]. La situation deviendrait critique, au cas où Kashtariti réussirait d'aventure à combiner contre lui dans une même ligue les Mèdes, les Scythes, les Mannéens, les Cimmériens, l'Ourartou et son roi Rousas III : par bonheur tant de haines les divisaient tous que nul accord passager ne put se conclure entre eux. Les Scythes eux-mêmes ne s'entendaient pas au sujet de la conduite à suivre, et tandis que les uns s'efforçaient de témoigner leur hostilité par toutes les manœuvres ou les avanies imaginables, d'autres au contraire ambitionnaient l'amitié de l'Assyrie. Asarhaddon reçut un jour l'ambassade d'un de leurs rois, Bartatoua[4], qui sollicitait humblement la main d'une femme de sang royal, et qui lui jurait une amitié durable s'il consentait à ce mariage. Il est dur pour une enfant nourrie dans le harem, parmi le luxe et le confort d'une cour civilisée, d'être livrée à un époux demi-sauvage, mais la politique avait dès lors ses nécessités inexorables, et plus d'une princesse sargonide avait payé ainsi de sa personne une combinaison favorable aux intérêts des siens[5]. Ce qui tourmente Asarhaddon ce n'est pas

Je pense qu'elle devait se trouver dans le bassin du Gavé-Roud ; Billerbeck la met aux ruines de Siama dans la vallée haute du petit Zab (*das Sandschak Suleimania*, p. 97-98).

1. *Prières n° 1, 2*, dans Knudtzon, *Assyrische Gebete an den Sonnengott*, p. 72-82. Ces tablettes, les premières de la série qui aient été signalées, avaient été attribuées par Sayce (*Babylonian Literature*, p. 20, 79 sqq.) et par Boscawen (*Babylonian dated Tablets and the Canon of Ptolemy*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. VI, p. 21-22, 107-108) à un second Asarhaddon, qui aurait régné après Assourbanabal : Kashtariti n'aurait été autre que Cyaxare, le destructeur de l'empire assyrien. Cette opinion, adoptée et soutenue longtemps par beaucoup d'Assyriologues et d'historiens (Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 518-521, Fr. Lenormant, *les Origines de l'Histoire*, t. II, p. 350-355, Halévy, *Recherches Bibliques*, p. 319-315, 334, 343), rejetée par beaucoup d'autres (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 245, Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 463-464, Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 334-335, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 721-724), est définitivement écartée de nos jours, et les auteurs les plus récents s'accordent à voir dans l'Asarhaddon de ces tablettes l'Asarhaddon, fils de Sennachérib (Knudtzon, *Assyrische Gebete an den Sonnengott*, p. 67-71, Winckler, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte* p. 120, et *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 486 sqq., Rost, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 87 sqq.).

2. *Prière n° 11*, dans Knudtzon, *Assyrische Gebete an den Sonnengott*, p. 92-96. Le peuple de Shaparda, chez les Perses Sparda, a été identifié avec raison par Fr. Lenormant (*Lettres Assyriologiques*, t. I. p. 46-47, *les Origines de l'Histoire*, t. II, p. 352-353), et, après lui, par Schrader (*Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 116-119, *die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 445-447), avec le Sapharad du prophète Obadiah (v. 20) : les textes assyriens montrent qu'il convient de placer ce pays au voisinage des Mannaï et des Mèdes.

3. *Prières n°s 9, 10*, dans Knudtzon, *Assyrische Gebete an den Sonnengott*, p. 90-92.

4. Bartatoua, Partatoua, est, selon la remarque ingénieuse de Winckler (*Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 488), le Protothués d'Hérodote (I, ciii), père du Madyès, dont il sera question plus loin, au t. III, p. 472, 480, de cette *Histoire*.

5. Sargon avait de même marié une de ses filles au roi de Tabal, Ambaris, pour enchaîner ce personnage à la cause assyrienne (*Annales*, l. 172, *Fastes*, l. 30, cf. Winckler, *die Keilschrifttexte Sar-*

la pensée qu'il va sacrifier une de ses filles ou de ses sœurs, c'est la crainte que le sacrifice ne produise pas les fruits qu'il en espère, et dans son trouble, il se tourne une fois encore vers Shamash. « Si Asarhaddon, roi d'Assour, octroie une fille du sang à Bartatoua, le roi des Scythes, qui lui a mandé un légat afin de lui requérir une femme, Bartatoua, le roi des Scythes, agira-t-il loyalement à l'égard d'Asarhaddon, roi d'Assour, prendra-t-il des engagements fidèles et honnêtes d'amitié avec Asarhaddon, roi d'Assour, observera-t-il les conditions d'Asarhaddon, roi d'Assour, et les remplira-t-il ponctuellement, cela ta haute divinité le sait. Ses promesses, en un décret et dans la bouche de ta haute divinité, ô Shamash, grand maître, sont-elles décrétées, promulguées[1]? » On ignore ce qu'il en advint de cette négociation, ni si le dieu accorda la main de la princesse à son prétendant barbare. Les incursions des Scythes et leurs finesses ne cessèrent jamais d'inquiéter le pays Mède et d'y provoquer soit des rébellions contre l'Assyrie, soit des appels à la protection de son souverain. Il fallut qu'Asarhaddon intervînt plus d'une fois au cours de son règne pour sauvegarder la tranquillité des provinces que Sargon avait conquises sur le plateau de l'Iran, et que Sennachérib avait conservées[2]. Ce fut d'abord vers la limite du désert qu'il eut à combattre, dans le canton rugueux de Patousharra qui s'allonge aux pieds du Démavend riche en lapis-lazuli, et que nul roi d'Assyrie n'avait effleuré encore[3] : il y saisit deux roitelets, Éparna et Shitirparna[4], et il les exila en Assyrie, eux, leurs gens, leurs chevaux de race, leurs chameaux à deux bosses, toute la fortune de leurs sujets[5].

gons, t. I, p. 30-31, 102-100), mais sans succès durable; cf. ce qui est dit à ce sujet au t. III, p. 251, de cette *Histoire*.

1. *Prière n° 29*, dans Knudtzon, *Assyrische Gebete an den Sonnengott*, p. 119-122.

2. Plusieurs des historiens récents (Delattre, *le Peuple et l'Empire des Mèdes*, p. 116-125, et Winckler, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 87) admettent que Sennachérib n'avait pas conservé les conquêtes de Sargon, et que la frontière assyrienne avait reculé de ce côté : l'ensemble des textes connus me paraît prouver au contraire qu'il avait gardé presque tout le territoire annexé par son père, et qu'Asarhaddon n'amoindrit pas cet héritage, loin de là. Si ces deux rois ne mentionnent que des faits de peu d'importance dans la zone orientale, c'est que les populations. épuisées par les guerres des deux siècles précédents, reconnaissaient sans trop de peine la suprématie ninivite, et qu'elles payaient assez régulièrement le tribut aux gouverneurs assyriens pour ne nécessiter aucun mouvement de troupes considérable.

3. Le pays de Patousharra a été identifié par Lenormant (*Lettres Assyriologiques*, t. I, p. 67-67) avec celui des Patischoriens — Πατεισχορεῖς — que Strabon mentionne (XV, III § 1, p. 727) dans a Perside propre, et qui auraient alors vécu plus au Nord, non loin du Démavend; cf. Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 724, Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 348. Sachau (*Glossen zu der historischen Inschriften Assyrischer Könige*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. XI, p. 54-57) a signalé l'existance d'une chaîne de montagnes Patashwâr-gar, Padishwâr-gir en avant de la Choaréné, et il place le pays de Patousharra entre le Démavend et le désert.

4. Lenormant (*Lettres Assyriologiques*, t. I, p. 66-67) voit dans Éparna et Shitirparna une transcription des noms iraniens Vîfarna et Tchithrafarna (cf. Justi, *Iranisches Namenbuch*, p. 141, 164); contre la première de ces identifications, cf. Rost, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 111, n. 2.

5. *Prismes A, C*, col. IV, l. 8-18, et *Inscription du Prisme brisé*, col. IV, l. 3-9, dans Schrader,

Un peu plus tard, d'autres chefs mèdes jusqu'alors intraitables, Ouppis de Partakka, Zanasana de Partoukka[1], Ramatea d'Ourakazabarna, vinrent lui présenter à Ninive de grands chevaux, du lapis-lazuli, tout ce qu'ils possédaient de meilleur, et implorer piteusement sa miséricorde pour leurs fautes. La Médie entière était déchirée par des luttes sans fin, prince à prince, cité à cité, et une volonté obstinée était seule capable d'imposer la paix aux plus turbulents. Asarhaddon accueillit bénévolement leurs prières : il se chargea de les protéger contre paiement d'un tribut annuel, et il les rangea sous la tutelle des gouverneurs assyriens les plus rapprochés de leurs territoires[2]. Kharkhar, retranchée fortement derrière sa triple enceinte, devint comme la capitale de ces marches iraniennes. On ne saurait dire à quelle date précise chacun de ces événements arriva : on apprend seulement qu'ils furent antérieurs à 673, et l'on soupçonne qu'ils s'échelonnèrent entre la seconde et la sixième année du règne[3]. Somme toute, l'Assyrie non seulement n'avait rien perdu de ce côté, mais elle avait acquis quelques vassaux de plus. Le royaume d'Ecbatane, récent encore de sa fondation, manquait du prestige nécessaire à lui tenir tête, et d'ailleurs, le régent que la tradition lui assigne alors, Déiokès, était d'un tempérament trop débonnaire pour ne pas éviter les occasions de querelle[4]. Les Scythes, après avoir affiché des intentions belliqueuses, semblaient revenir à des sentiments plus humains et ils briguaient la faveur ninivite : on les

Keilinschriftliche Bibliothek, t. II, p. 132-133, 146-147; cf. BUDGE, *History of Esarhaddon*, p. 66-69, et ROST, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 87-88.

1. Partakka et Partoukka semblent être deux adaptations différentes du nom de Paraitouka (FR. LENORMANT, *Lettres Assyriologiques*, t. I, p. 67), la Parétacène des géographes grecs; Tiele *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 348) songe à la Parthyène. Je crois que ces deux noms désignent les cantons Nord de la Parétacène, l'Ashnakhôr actuel ou à peu près.

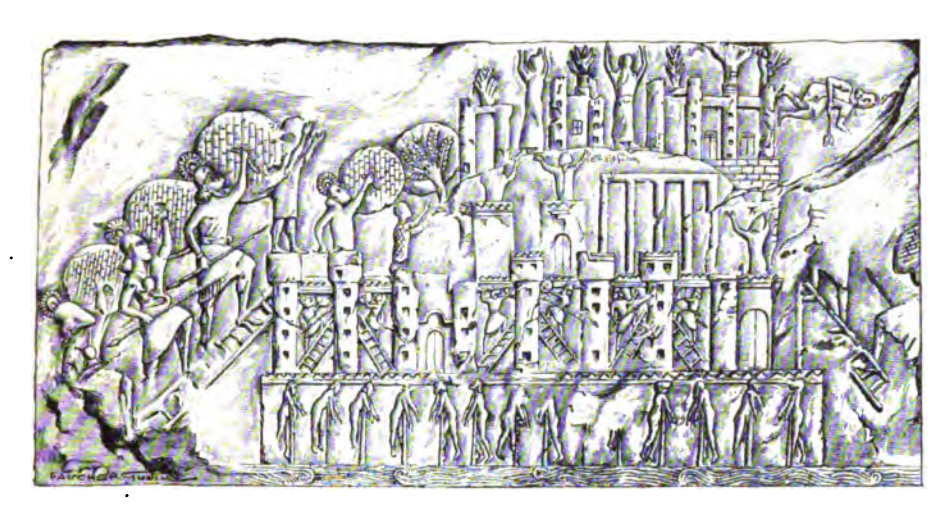
2. *Prismes A, C*, col. IV, l. 19-37, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 132-135; cf. BUDGE, *the History of Esarhaddon*, p. 68-73, et ROST, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 88-89.

3. Les faits relatifs à la soumission du Patousharra et du Partoukka se trouvent dans le Prisme A, daté du *limmou* d'Akhazîlou, en 673. Or, la version que renferme ce document paraît avoir été formée de deux morceaux mis bout à bout : 1° un exposé des événements accomplis pendant une première époque du règne, où les faits sont classés selon l'ordre géographique de Sidon à l'Ouest (col. I, l. 10 sqq.), jusqu'aux Arabes voisins de la Chaldée à l'Est (col. II, l. 55 sqq.); 2° des additions opérées après coup, ainsi que le prouve la place que les faits occupent hors leur rang normal dans la série géographique, et comprenant la mention du Patousharra et du Partoukka (col. IV, l. 8-37), celle de Béliktsha (col. III, l. 52-60, col. IV, l. 1-7). Le rédacteur du *Cylindre brisé* a essayé de fondre ces derniers éléments avec les premiers, selon l'ordre adopté par le narrateur originel. Autant qu'on peut le voir dans ce qui reste des colonnes, il avait mis, après les événements de Chaldée (col. III, l. 19-28), les faits relatifs au Partoukka (col. IV, où les lignes 1-2 de l'état actuel renferment des débris qui s'adaptent à la fin du récit conservé dans *A-C*, col. IV, l. 19-39), puis ceux qui concernaient le Patousharra (col. IV, l. 3-9), et enfin la campagne au Bâzou (col. IV, l. 10-26), terme extrême de l'activité d'Asarhaddon vers le Sud. Sachant que la campagne au désert et le supplice d'Abdimilkôt ont eu lieu en 676 (*Chronique Babylonienne de Pinches*, col. IV, l. 5-8) et qu'on les trouve déjà indiqués dans la première portion du récit, ainsi que les événements de 675, relatifs à la révolte du Dakkouri, on peut en conclure que la soumission du Patousharra et celle du Partoukka eurent lieu en 674, ou, au plus tard, dans les premier jours de 673.

4. Cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut au t. III, p. 324-328, de cette *Histoire*.

surveillait pourtant avec une attention constante, car leur nombre, leur caractère hardi, leurs instincts de rapine, faisaient d'eux des ennemis formidables, les plus dangereux que l'empire eût rencontrés depuis près d'un siècle, au Nord-Est de sa frontière.

Cette politique d'observation armée qui lui réussissait si bien dans ces régions, Asarhaddon ne se soucia pas de s'en départir sur ses confins du Sud-Est, au contact du terrible ennemi traditionnel, le roi susien. Babylone non seulement ne regimbait plus contre sa fortune présente, mais la reconnaissance



LA VILLE DE KHARKHAR ET SA TRIPLE ENCEINTE[1].

dont les bienfaits du maître la remplissaient faisait d'elle l'alliée résignée de l'Assyrie. Son désastre lui apparaissait comme une punition de Mardouk pour ses révoltes contre Sargon et contre Sennachérib. Le dieu avait déchaîné sur elle les puissances mauvaises, et l'Arakhtou, débordant parmi les décombres, les avait balayés au loin : on n'avait plus vu pendant dix ans que ruines et désolation, où des temples et des maisons foisonnaient jadis. La onzième année, la colère céleste s'était apaisée soudain, et Asarhaddon, sitôt assis sur le trône, avait supplié Shamash, Rammânou, Mardouk lui-même, de lui révéler leurs intentions au sujet de leur ville : les présages, interprétés par les prophètes, lui avaient prescrit de reconstruire Babel et de réédifier l'Ésagilla. Il avait rassemblé les gens du pays prisonniers entre ses mains, il les avait employés à extraire l'argile et à fabriquer la brique, puis il avait creusé les fondations et versé sur elles des libations d'huile, de miel, d'esprit de palme,

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après Flandin, dans* Botta, *le Monument de Ninive*, pl. 55.

de vins de différentes espèces; il avait manié lui-même l'auge du maçon, et, avec des outils d'ébène, de cyprès, de chêne, il avait moulé une brique pour le sanctuaire nouveau. L'œuvre était colossale, et elle exigeait des années d'un travail ininterrompu : il la poussa vivement sans épargner l'or, l'argent, les pierres rares, les bois précieux, les plaques d'émail. Il s'appliqua dans le même temps à rebâtir tous les autres temples et les deux enceintes de murailles, Imgourbel et Nimittibel, à nettoyer et à rectifier les canaux qui amenaient l'eau, à replanter les bois sacrés et les jardins du palais. Il encouragea les habitants à revenir, il distribua des vêtements et des provisions de voyage à ceux que la fuite avait dispersés dans des provinces excentriques, et il leur restitua leur patrimoine[1]. Cette résurrection de la vieille cité mécontenta certainement, et peut-être effraya, ceux de ses rivaux qui avaient espéré soustraire un jour son héritage aux Assyriens, les Kaldou et l'Élam. L'Élam dissimula ses rancunes, mais les Kaldou du Bît-Dakkouri avaient envahi le territoire devenu presque désert et ils s'y étaient approprié les biens qui avaient appartenu aux familles nobles de Babel, de Barsippa et de Sippara; lorsque celles-ci, rappelées d'exil et réintégrées dans leurs droits, voulurent rentrer en possession de leurs apanages, les usurpateurs refusèrent péremptoirement de vider la place. Asarhaddon dut intervenir pour les obliger à rendre gorge, et, comme leur roi Shamashibni ne se pliait pas assez docilement à sa volonté, il le détrôna et il lui substitua un certain Naboushallim, fils de Bélésys, qui se montra moins difficile à mener[2]. Les Kaldou avaient-ils trouvé de l'appui auprès des Araméens demeurés au désert et des tribus arabes qui campaient entre les escarpements de l'Euphrate et la Syrie, ou bien celles-ci provoquèrent-elles la colère assyrienne par des déprédations plus impudentes que de coutume? En 676, Asarhaddon résolut de s'aventurer dans leurs solitudes, et de leur infliger chez elles un traitement si rude, qu'elles respectassent désormais les provinces voisines de la frontière. Ses premiers rapports avec elles avaient été courtois et bienveillants. Hazael d'Adoumou, celui des shéikhs du Kédar que Sennachérib avait vaincu vers la fin de son règne[3], avait saisi le prétexte du tribut annuel pour accourir à Ninive avec des présents considérables et pour réclamer les statues de ses dieux. Asarhaddon

1. Tout ce récit est extrait des inscriptions publiées et traduites par Meissner-Rost, *die Bauinschriften Asarhaddons*, dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. III, p. 218-269.
2. *Prismes A, C*, col. II, l. 42-54, et *Inscription du Prisme Brisé*, col. III, l. 19-28, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 128-131, 146-147; cf. Budge, *the History of Esarhaddon*, p. 48-51.
3. Cf. ce qui est dit de ce prince, plus haut, au t. III, p. 323, de cette *Histoire*.

avait fait nettoyer et restaurer les pièces endommagées, il y avait gravé des inscriptions à la louange d'Assour, puis il avait marié le suppliant à une des femmes du harem, Taboua; il lui avait imposé ensuite une contribution supplémentaire de soixante-cinq chameaux, et il lui avait remis ses idoles. Cela se passait sans doute peu après l'avènement. Quelques années plus tard, Hazael était mort et son fils Yaouta[1] sollicitait l'investiture, quand un compétiteur d'origine inconnue, Ouahab, ameuta traîtreusement les Arabes contre lui et menaça de le renverser; Asarhaddon fit empoigner Ouahab et l'exposa enchaîné à la porte de Ninive, mais, en compensation de ce service, il augmenta les charges qui pesaient sur le peuple, de dix mines d'or, mille pierres fines, cinquante chameaux, mille mesures d'épices[1]. La répression de ces Kédréens affermissait donc sa suprématie sur l'extrême région septentrionale de l'Arabie, entre Damas et Sippara ou Babylone, toutefois il y avait, plus au sud, dans les Ouadis qui rejoignent la Basse-Chaldée aux cantons du Jourdain et de la Mer Morte, des États belliqueux et riches, le Bâzou entre autres[2], dont les maîtres n'avaient jamais prêté hommage aux souverains d'Assour ou du Kardouniash. L'entreprise était hardie et même téméraire d'aller les défier chez eux, car il fallait traverser avant de les atteindre des milles entiers de plaines sèches et rocailleuses, sous les feux d'un soleil ardent, puis des longueurs énormes de fondrières et de pacages marécageux, puis des terrains incultes infestés de serpents et de scorpions, et un massif de laves noirâtres qu'on appelait le Khâzou. C'eût été folie que de risquer la lourde infanterie assyrienne parmi ces obstacles. Asarhaddon choisit probablement pour la besogne de la cavalerie, des chars, des fantassins équipés légèrement, et il les lança à marches forcées sur le Djaouf, par l'ouady Haourân. Les Arabes, qui n'avaient prévu

1. *Prismes A, C*, col. II, l. 55-58, col. III, l. 1-24, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 130-131; cf. Budge, *the History of Esarhaddon*, p. 54-59. Le récit de ces faits ne se trouve plus dans le *Prisme brisé*; il était probablement reporté à l'un des bouts de colonnes aujourd'hui détruits. Pour une version mutilée où l'histoire d'Ouahab était racontée, cf. Winckler, *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 527-529, 532-534. Le nom du fils de Hazael est écrit Yalou dans le cylindre A, et Yata dans le fragment de Winckler (*Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 527, l. 6), et de ces deux variantes on peut conclure que la forme originale était Yatallou, ce qui nous donnerait un nom commun dans les inscriptions himyarites; ce Yaouta a été confondu avec le personnage que nous retrouverons nommé Ouaïté-Yaouta pendant le règne d'Assourbanabal, et dont il sera question plus loin, p. 417, 430-431, du t. III de cette *Histoire*.

2. Le Bâzou de ce texte est certainement le Bouz, que les livres hébreux nomment parmi les enfants de Nakhôr (*Genèse XXII, 21, Jérémie XXV, 23*). Les premiers assyriologues assimilaient le Khâzou à cet Ouz, qui est fils de Nakhôr (H. Rawlinson, dans le *Journ. R. As. Soc.*, 1864, t. I, p. 238-239, Norris, *Assyrian Dictionary*, p. 412, Finzi, *Ricerche per lo Studio dell' Antichità Assira*, p. 396-397); Delitzsch (*Wo lag das Paradies?* p. 307) le rapproche du Khazô-Khouz, qui est donné comme étant le cinquième fils de Nakhôr (*Genèse, XXII, 22*), et son opinion est admise par la plupart (Schrader, *die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 141, Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 349). Pour le site de ces contrées j'ai suivi les idées de Delattre, qui les identifie avec les oasis du Djaouf et de Méskakéh, au centre de l'Arabie septentrionale (*l'Asie Occidentale dans les*

rien de pareil, n'eurent pas le temps de rallier leurs forces : huit de leurs chefs furent surpris et tués l'un après l'autre, Kisou de Khaldili, Agbarou d'Ilpiati, Mansakou de Magalani, et parmi eux des reines indépendantes. Le roi d'Yadi, Layali, se sauva dans la montagne, puis se livra lui-même aux assaillants et descendit jusqu'à Ninive se prosterner au pied du trône; on lui restitua ses dieux et sa couronne, sous la condition ordinaire du tribut[1]. Un vassal si lointain et d'accès si malaisé ne pouvait être d'une fidélité bien tenace, mais il ne se hasarda plus à rançonner les caravanes qui parcouraient ses parages : c'était, au fond, tout ce qu'on désirait de lui.



SHABÎTOKOU D'ÉGYPTE[2].

Attitude expectante au Nord en face des Cimmériens et des Scythes, courtes campagnes défensives à l'Est chez les Mèdes, paix avec l'Élam, razzias rapides au Sud par nécessité de répression plutôt que par idée de conquête, si Asarhaddon suivit une politique prudente et modérée dans la zone septentrionale et dans l'orientale de l'empire, c'est à coup sûr qu'il pressentait quelque péril du côté de l'Égypte ou qu'il nourrissait de vastes desseins contre le prince qui y régnait alors. Shabîtokou n'avait plus songé aux guerres offensives, depuis la défaite de ses généraux près d'Altakou[3]; il avait exercé le pouvoir avec assez d'autorité sur ses barons égyptiens pour qu'on ne s'étonne point trop de rencontrer ses cartouches sur plus d'une ruine, de Thèbes à Memphis[4], mais la fin de sa vie avait été malheureuse. Il y avait alors à Napata un cer-

inscriptions assyriennes, p. 137-138). Les Assyriens ont dû partir par l'ouady Haourân ou par l'un des ouadis voisins de Babylone, et revenir par un ouadi plus méridional. Glaser les mène dans le Nedjed méridional (*Skizze der Geschichte und der Geographie Arabiens*, t. II, p. 5, 265), et Winckler adopte ses conclusions (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 266).

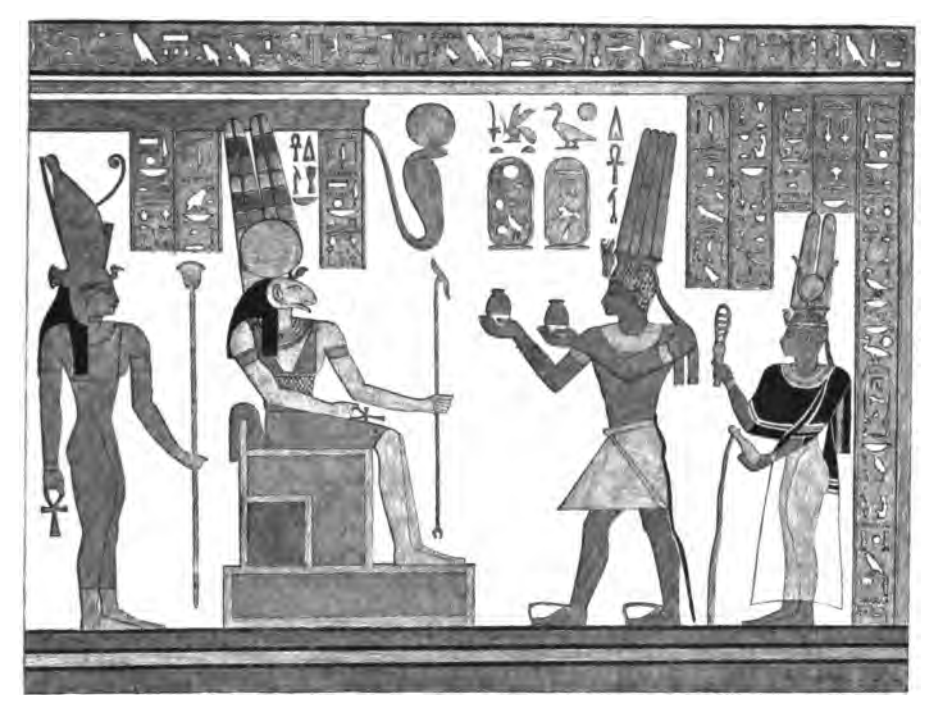
1. *Cylindres A, C*, col. III, l. 25-52, et *Cylindre brisé*, col. IV, l. 10-26, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 130-133, 146-149.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* LEPSIUS, *Denkmäler*, III, 301, n° 81 ; cf. ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. 12, n° 48.

3. Cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. III, p. 288-289, de cette *Histoire*.

4. On a rencontré son nom ou ses monuments à Karnak (CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. II, p. 265 sqq., ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. CLI, n° 5, LEPSIUS, *Denkmäler*, V, 3-4), à Louxor (DARESSY, *Notice explicative des ruines du temple de Louxor*, p. 55), au temple de Phtah, à Memphis (MARIETTE, *Monuments Divers*, pl. 29 e, 1-3), au Sérapéum (MARIETTE, *Notice sur les soixante-quatre Apis*, dans le *Bulletin archéologique de l'Athénæum Français*, 1856, p. 52, cf. le *Sérapéum de Memphis*, t. I, p. 27).

tain Taharqou, un de ces personnages de sang solaire, que l'on appelait les *Frères royaux*, et parmi lesquels Amon de la Montagne Sainte choisissait son représentant sur la terre d'Éthiopie, chaque fois que le trône y devenait vacant[1]. Il ne semble pas que son père ait jamais tenu le rang suprême; c'est de sa mère Âkalouka qu'il héritait ses prétentions au sceptre, et c'est par elle probablement qu'il dérivait de la famille des grands-pontifes[2]. La tradition



TAHARQOU ET LA REINE DIKAHÎTAMANOU[3].

voulait qu'il ne se fût pas haussé au pouvoir de façon pacifique; proclamé en Éthiopie vers l'âge de vingt ans, à l'issue on ne sait de quelle révolution, il avait marché contre Shabîtokou, l'avait atteint dans le Delta, battu, pris, tué[4]. Cela se passait vers 693[5], et ses années de début, il les employa à consolider

1. Voir ce qui est dit des *Frères royaux* éthiopiens plus haut, au t. III, p. 170, de cette *Histoire*.
2. E. de Rougé, *Étude sur quelques monuments du règne de Tahraka*, dans les *Mélanges d'Archéologie Égyptienne et Assyrienne*, t. I, p. 12. Le nom de cette femme, un peu mutilé sur les monuments, paraît être décidément Âkalouka.
3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la planche coloriée de* Lepsius, *Denkmäler*, V, 5.
4. Eusèbe, qui cite le fait, l'avait tiré d'une bonne source grecque (Unger, *Manetho*, p. 251), peut-être de Manéthon lui-même (Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 593). L'inscription de Tanis semble dire que Taharqou avait vingt ans au moment de sa révolte (E. de Rougé, *Étude sur quelques monuments du règne de Tahraka*, dans les *Mélanges d'Archéologie Égyptienne et Assyrienne*, t. I, p. 16-22, Birch, *on Some Monuments of the Reign of Tirhakah*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. VII, p. 194, 198, et *Inscription of Tirhakah*, dans la *Zeitschrift*, 1880, p. 23).
5. La plupart des listes royales extraites de Manéthon attribuent douze années de règne à Sébi-

son autorité sur son double royaume. Il épousa la veuve de Sabacon, la reine Dikahîtamanou; il assuma ainsi la tutelle du fils, Tanouatamanou, qu'elle avait eu de son premier mari, et cette union lui valut la haute main sur l'Éthiopie[1]. Qu'il considérât l'Égypte comme une terre conquise, on n'en peut plus douter quand on voit qu'il en inscrivit le nom sur ses monuments parmi celui des nations vaincues[2]. Il ne s'en crut pas moins obligé à la traiter avec ménagement; il respecta les droits des princes féodaux, et il se comporta de tous points comme un Pharaon de la vieille souche. Il manda sa mère de Napata où il l'avait laissée, et, après l'avoir déclarée régente du Midi et du Nord, il l'associa aux réjouissances de son couronnement. La cérémonie, célébrée à Tanis selon les us familiers au Delta[3], fut répétée à Karnak selon les rites thébains, et une chapelle érigée peu après sur le quai septentrional du grand étang sacré nous en a conservé le souvenir[4]. Âkalouka, installée dans le rang et les prérogatives de l'*Épouse divine* d'Amon, présenta son fils au dieu, et celui-ci lui accorda la domination sur le monde entier par l'intermédiaire de ses prêtres. Elle banda l'arc, et, décochant ses flèches vers chacun des points cardinaux, elle les lui livra blessés; lui, de son côté, il avait lancé contre eux des boulets de pierre et achevé leur défaite par cet assaut symbolique[5]. Il guerroya en Afrique, non sans quelque bonheur[6], et ses succès de ce côté lui

khos, une seule, celle de l'Africain, lui prête quatorze ans (Manéthon, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 593).

1. Le texte du *Cylindre A* d'Assourbanabal (col. II, l. 53) et celui de plusieurs autres documents (*K 228* et *K 2675*; cf. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 29, 47), disaient seulement que Tanouatamanou était *le fils de sa femme*, ce qu'Oppert interprétait fils de Taharqou lui-même (*Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie dans l'Antiquité*, p. 104), tandis que d'autres y reconnaissaient un fils de Kashto, un frère d'Amenertas (Hincks, *the Assyrian Sacking of Thebes*, dans la *Zeitschrift*, 1866, p. 2) ou un fils de Shabîtokou (G. Smith, *Egyptian Campaigns of Esarhaddon and Assur-bani-pal*, dans la *Zeitschrift*, 1868, p. 96). Le cylindre n° 1 de Rassam (col. II, l. 22) donne la variante, Tandamané, fils de Shabakou, qui fut observée pour la première fois par G. Smith, *Assyrian Discoveries*, p. 318, 327.

2. Brugsch, *Reiseberichte aus Ægypten*, p. 300; la scène parallèle, où le nom de l'Égypte se etrouve, a été usurpée par Nectanébo.

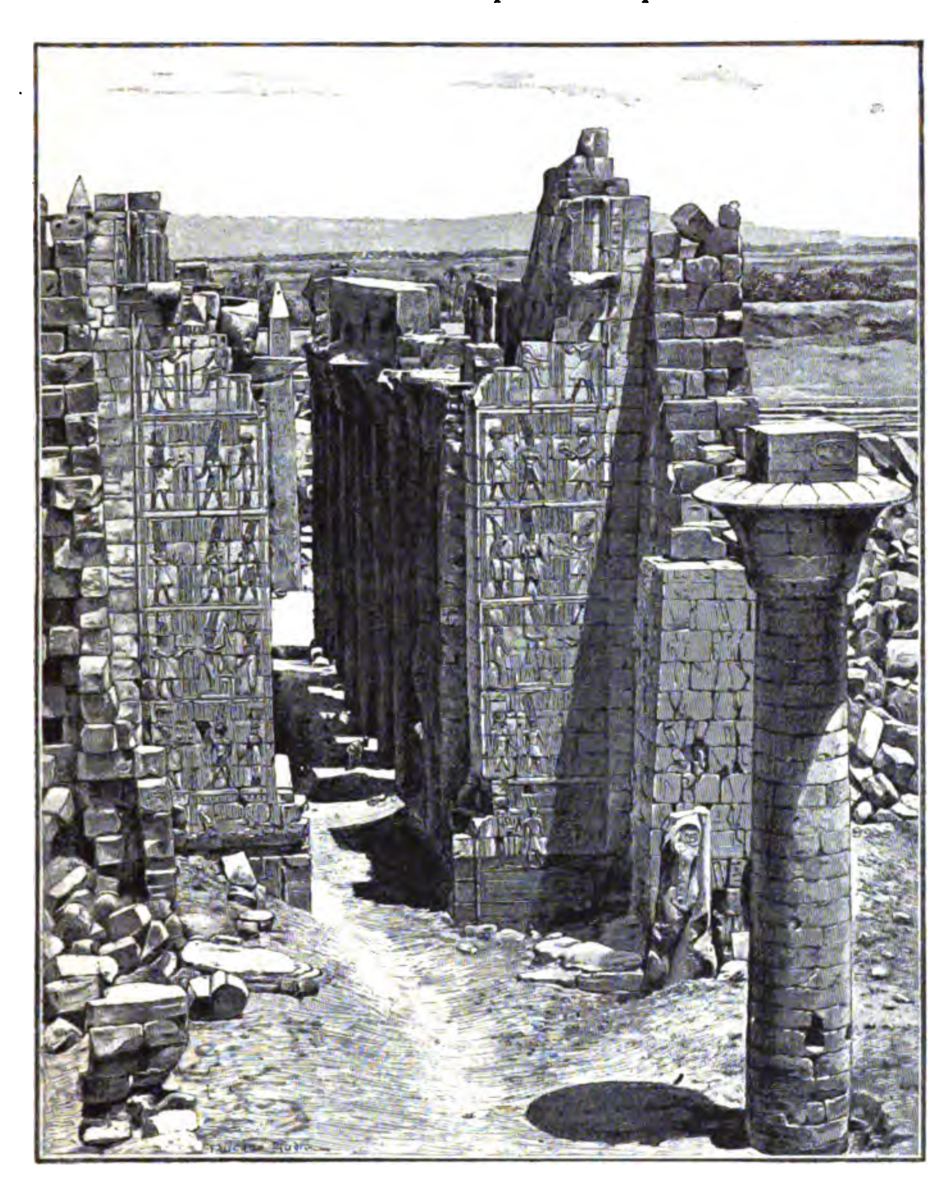
3. La stèle de Tanis, dont les fragments ont été découverts par Mariette et par Petrie, semble se rapporter à ces fêtes du couronnement dans Tanis; cf. les traductions qu'en ont données E. de Rougé *Étude sur quelques monuments du règne de Tahraka*, dans les *Mélanges d'Archéologie Égyptienne*, t. I, p. 21-23), Birch (*On some Monuments of the Reign of Tirhakah*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. VII, p. 194-199), et Griffith (Petrie, *Tanis*, t. II, p. 29-30, pl. ix, n° 162).

4. Les scènes et les inscriptions de cette chapelle, publiées par Prisse d'Avennes, *Monuments Égyptiens*, pl. xxxi-xxxiii, ont été étudiées seulement par E. de Rougé, *Étude sur quelques Monuments du règne de Tahraka*, dans les *Mélanges d'Archéologie Égyptienne et Assyrienne*, t. I, p. 14-16.

5. Prisse d'Avennes, *Monuments Égyptiens*, pl. xxxiii; cf. E. de Rougé, *Étude sur quelques Monuments du règne de Tahraka*, p. 15.

6. La liste publiée sur la base de la statue découverte et publiée par Mariette (*Karnak*, pl. xlv, *a* 2) contient une quantité notable de noms appartenant à l'Afrique. Ce sont les mêmes que ceux qu'on rencontre dans les listes de la xviii° dynastie, et ils ont été copiés probablement sur quelque monument de Ramsès II, qui lui-même les avait peut-être empruntés à un document du temps de Thoutmosis III (Mariette, *Karnak*, p. 66-67; cf. Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 594). Un bas-relief de Médinèt-Habou nous le montre frappant un groupe de peuples, parmi lesquels figurent le Tepa, Doshrit et Koush l'abattue (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 319-321,

gagnèrent plus tard une popularité telle parmi les Égyptiens qu'ils le signalèrent aux Grecs comme un de leurs conquérants les plus illustres; on raconta



LA COLONNE DE TAHARQOU, À KARNAK[1].

qu'il avait pénétré jusques aux Colonnes d'Hercule vers l'Occident, et qu'il avait envahi l'Europe à l'imitation de Sésostris[2]. Le certain, c'est qu'il assura

ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. CL, t. IV, p. 182, LEPSIUS, *Denkmäler*, V, pl. I *c*); ce bas-relief a été usurpé plus tard par Nectanébo.

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Béato, prise en 1886.*

2. STRABON, I, III § 21, p. 61, XV, I § 6, p. 687, en ce dernier endroit d'après Mégasthènes (*Fragm. 20*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 416).

presque vingt années de prospérité à la vallée du Nil, et qu'il lui rendit l'illusion des grands règnes d'autrefois, sinon par ses victoires, du moins par sa bonne administration et par son activité. Il médita de construire en avant des pylones de Ramsès II à Karnak[1] une salle hypostyle qui égalât au moins, si elle ne la dépassait pas, celle de Séti Ier[2]. Les colonnes de la travée centrale ont



L'HÉMISPÉOS D'HÂTHOR ET DE BÎSOU, AU GEBEL-BARKAL[3].

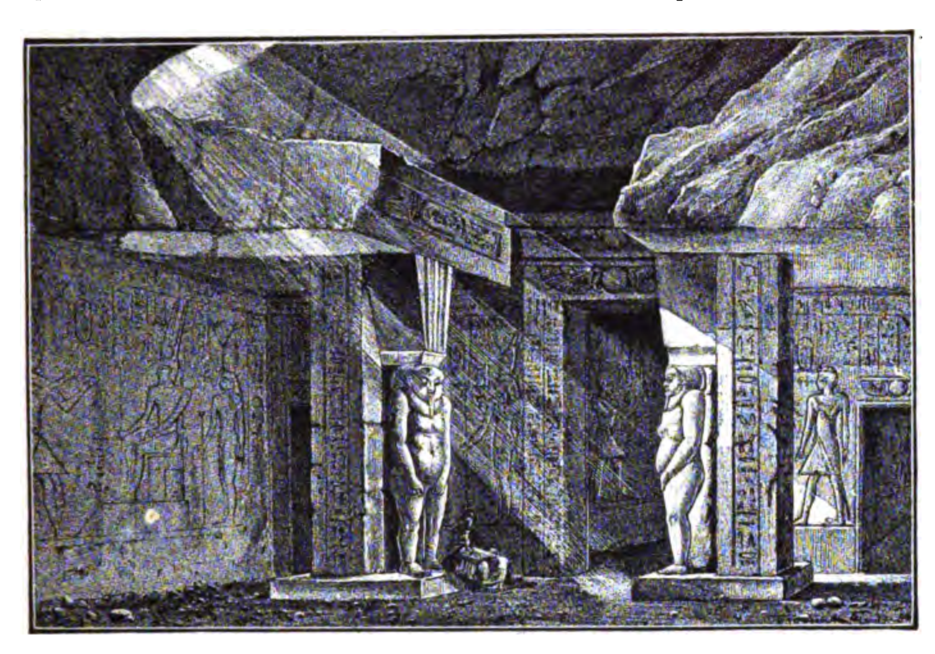
été alignées sur deux files de six chacune, et une seule d'entre elles subsiste intacte à sa place antique : elle mesure vingt et un mètres de hauteur, comme celles de Séti. Les colonnes latérales n'ont jamais été même ébauchées, non plus que celles qui devaient accompagner la galerie gigantesque de Louxor, et

1. On trouvera l'indication des principaux endroits où il travailla, à Karnak, dans MARIETTE, *Karnak*, p. 10, 20, note 2, et dans WIEDEMANN, *Ægyptische Geschichte*, p. 595-596.

2. Ces colonnes ont été considérées comme des colonnes triomphales, destinées à soutenir des statues ou des emblèmes divins (JOLLOIS et DE VILLIERS, *Description du palais de Karnak*, dans la *Description de l'Égypte*, t. II, p. 422-425, E. DE ROUGÉ, *Étude des Monuments du Massif de Karnak*, dans les *Mélanges d'Archéologie Egyptienne*, t. I, p. 67, STEINDORFF-BÆDEKER, *Ægypten*, p. 245-246). Mariette pense qu'elles soutenaient « un édifice dans le style architectural du kiosque de Philæ et du petit temple hypèthre des terrasses de Dendérah » (*Karnak*, p. 19). Je crois plutôt que l'architecte a voulu faire une salle hypostyle : les colonnes élevées, on se sera aperçu que la largeur de l'allée qu'elle formait rendrait la solidité du plafond très problématique, et l'on aura renoncé à exécuter le plan primitif.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la lithographie de* CAILLIAUD, *Voyage à Méroé*, t. I, pl. LVIII.

la salle de Taharqou est restée inachevée, de même que celle de Séti[1]. La Nubie et l'Éthiopie ne furent pas moins favorisées de lui que l'Égypte propre; même Napata lui dut les plus belles parties de ses temples. Il y avait agrandi le sanctuaire d'Amon, puis celui de Mout[2], et il en avait décoré les chambres anciennes de tableaux qui le montrent avec sa mère et sa femme en adoration devant le dieu. Le style des bas-reliefs est très fin, et les hiéroglyphes ne dépareraient pas les murailles thébaines; l'école des sculpteurs et des peintres



L'ENTRÉE DE L'HÉMI-SPÉOS DE BÎSOU, AU GEBEL-BARKAL[3].

éthiopiens observait pieusement les traditions de la mère patrie, et c'est au plus si de menues particularités du type ethnique ou du costume nous permettent de noter une légère différence entre l'aspect de leurs œuvres et celui des œuvres purement égyptiennes. A l'autre extrémité de la ville, vers la pointe Ouest de la Montagne Sainte, il creusa dans la paroi rocheuse un hypogée qu'il dédia à Hâthor et à Bîsou, le maître du bonheur et de la joie, le dieu de la musique et de la guerre. Bîsou, relégué d'abord aux derniers rangs parmi la foule des génies que le peuple adorait, était monté peu à peu au sommet

1. Cf. ce qui est dit sur cette galerie de Louxor, plus haut, au t. II, p. 379, de cette *Histoire*.
2. Cailliaud, *Voyage à Méroé*, t. I, pl. LXIV-LXVI, et t. III, p. 218-225, Lepsius, *Denkmäler*, V, 5-13; les cartouches de Taharqou furent reconnus dans cet édifice dès le début par Champollion (Note insérée au *Bulletin des Annonces*, 1824), et ils lui permirent d'attribuer à ce prince la construction de l'édifice.
3. *Dessin de Faucher-Gudin d'après la lithographie de* Cailliaud, *Voyage à Méroé*, t. I, pl. LXXIV; des dessins de ces piliers sont reproduits dans Lepsius, *Denkmäler*, V, 6 *a-b*.

de la hiérarchie, et ses formes prédominaient dans les chapelles destinées à représenter le berceau des dieux enfants et la maison d'accouchement des déesses. Le portique édifié en avant du pylone offrait en son milieu une avenue de piliers, auxquels des Bìsou s'adossaient monstrueux et grimaçants, les mains aux hanches, la tête couronnée d'un haut bouquet de lotus et de plumes. Deux rangées de colonnes à chapiteaux en masque d'Hâthor flanquaient leur travée, puis une halle soutenue d'épaisses colonnes hathoriques suivait, et au delà le sanctuaire s'ouvrait taillé à même dans la colline; deux Bìsou, droits devant leurs piliers, montaient la garde à l'entrée, et leur silhouette bizarre, à peine esquissée dans l'ombre, semblait jadis interdire au vulgaire l'accès du Saint des Saints. Une moitié des plafonds s'est écroulée depuis l'abandon du monument, et une large nappe de lumière, jaillissant par la brèche, révèle leur laideur puissante à tout venant[1].



TAHARQOU[2].

Les portraits de Taharqou nous montrent une tête forte, carrée, aux joues pleines, à la bouche énergique, au menton obstiné : on se persuade à les examiner qu'il fut bien l'homme qui convenait à cet âge anxieux, et ce que l'on sait jusqu'à présent de son duel avec l'Assyrie confirme pleinement le témoignage qu'ils lui rendent. On peut croire qu'aussitôt maître de l'Égypte, il aventura ses regards au delà de l'isthme, et qu'il rêva de tirer parti pour sa gloire des rancunes que les Syriens nourrissaient en cachette contre leur seigneur de Ninive, mais nous ne possédons encore aucun indice qui nous révèle ce que sa manière d'opérer fut dans cette région. On devine pourtant à n'en pas douter qu'elle porta ombrage aux Assyriens et qu'Asarhaddon résolut d'en finir une fois pour toutes avec les inquiétudes qu'elle lui causait. Plus d'un demi-siècle s'était écoulé depuis le jour où les rois de Syrie, alarmés par les premières victoires de Tiglatphalasar III, avaient conçu l'espoir d'opposer leurs vainqueurs de jadis à leurs vainqueurs d'à présent, et avaient sollicité un appui contre Assour auprès des Pharaons[3]. Nul de ceux auxquels ils s'étaient adressés n'avait fermé l'oreille à leur appel et n'avait failli à leur promettre des subsides ou des renforts, mais les engagements les plus précis étaient demeurés vains pour la plupart, et quand ils avaient été tenus par hasard, les armées

1. CAILLIAUD, *Voyage à Méroé*, t. II, p. 212-215. Le plan dans CAILLIAUD, *Voyage à Méroé*, t. I, pl. LXVIII.
2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un moulage du fragment conservé à Gizéh*; cf. MASPERO, *Guide du Visiteur au Musée de Boulaq*, p. 63, n° 101.
3. Cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. III, p. 180-182, de cette *Histoire*.

africaines n'avaient pointé sur les champs de bataille que pour en disparaître soudain : elles n'avaient pas empêché Damas de succomber, ni Israel, ni Tyr, ni les Philistins, ni aucun des princes ou des peuples qui s'étaient fiés à leur renommée, et néanmoins le prestige qu'elles exerçaient était tel encore, même après tant de désappointements, que les insoumis ou les rebelles ne pouvaient s'empêcher de recourir à elles et de mendier leur aide. L'expérience avait appris à l'état-major assyrien à ne plus les craindre : il n'ignorait pas que leur organisation était inférieure à la sienne, que leur matériel de guerre et leur tactique étaient surannés, que leurs soldats et les Éthiopiens eux-mêmes finissaient toujours par plier sous l'effort de ses bataillons, et que, le désert franchi dont l'épaisseur protégeait l'Égypte, elle ne serait guère plus difficile à conquérir que Babylone ne l'avait été. Il fallait seulement éviter que les tribus iduméennes et arabes éparses entre le Nil et l'Akabah ne s'opposassent au passage des assaillants et ne devinssent une cause d'inquiétudes sérieuses par leur hostilité. Une expédition, lancée contre le Miloukhkha[1] en 675, leur enseigna le respect de l'Assyrie, mais elle ne fut pas menée à fond : le roi d'Élam, Khoumbânkhaldash II, voyant son rival occupé à l'autre bout de l'empire, tomba à l'improviste sur la Babylonie, poussa jusqu'à Sippara, ravagea la campagne, et sa présence maudite empêcha le dieu Shamash de conduire sa procession annuelle hors de la ville. Il semble que les gens du Bit-Dakkouri se ranimèrent à le sentir si près d'eux, et qu'ils envahirent le territoire le plus voisin, celui de Borsippa probablement. Asarhaddon était absent au loin, les garnisons dispersées à travers la province n'étaient pas assez nombreuses pour risquer une bataille rangée : Khoumbânkhaldash rentra à Suse avec son butin, sans avoir été harcelé pendant sa retraite. Il mourut subitement dans son palais, peu de jours après son retour, et son frère Ourtakou lui succéda, mais, trop attentif sans doute à s'installer d'aplomb sur le trône, il ne renvoya pas ses troupes à la razzia l'année suivante[2]. Asarhaddon différa la vengeance à des temps meilleurs, et il utilisa le répit que la fortune lui accordait de ce côté pour précipiter son mouvement contre l'Égypte (673)[3].

1. Le nom de Miloukhkha, appliqué d'abord à des contrées situées au voisinage du golfe Persique (cf. ce qui est dit à ce sujet au t. I, p. 561, note 3, et p. 600, de cette *Histoire*), avait été transporté aux régions occidentales de l'Arabie, ainsi que celui du Magan.

2. *Chronique Babylonienne de Pinches*, col. IV, l. 9-15; cf. WINCKLER, *Babylonische Chronik B*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 282-288. C'est le seul document qui nous raconte ces événements, encore les donne-t-il pêle-mêle : j'ai essayé de montrer le lien qui les unit.

3. *Chronique Babylonienne de Pinches*, col. IV, l. 16; cf. WINCKLER, *Babylonische Chronik B*, p. 284-285. Knudtzon (*Assyrische Gebete an den Sonnengott*, t. I, p. 59) a constaté que le texte portait « les Assyriens *furent battus* », *dikou*,— au lieu de « les Assyriens *vinrent* », — *illikou*, — que les premiers éditeurs avaient lu en cet endroit.

Il échoua, et Taharqou s'enorgueillit hardiment d'être sorti de l'épreuve à son honneur. Comme son ennemi prévalait dans la plupart des contrées où ses ancêtres thébains avaient dominé autrefois, il fit graver sur la base de sa statue une liste de nations et de villes copiée sur l'un des monuments de Ramsès II : les Khâti, Carchémis, le Mitânou, les Arad, une dizaine de peuples éteints ou déchus, mais dont le protocole de sa chancellerie perpétuait les noms, s'y alignèrent parmi les prisonniers à côté d'Assour[1]. C'était pure fanfaronnade, et, même triomphant, il ne posa jamais le pied en terre syrienne, mais le succès était déjà beau d'avoir contraint l'invasion à reculer, et le bruit de l'événement, courant par l'Asie, y souleva une certaine émotion. La Tyr insulaire n'avait jamais voulu reconnaître officiellement la suzeraineté assyrienne. Elle vivait en paix depuis la défaite d'Éloulaî et elle commerçait librement avec le continent, sans plus s'immiscer à la politique active : peut-être même tolérait-on qu'elle eût quelques établissements à la côte. Son roi Bâal estima que le moment était propice à remonter en scène et à recouvrer le territoire perdu; comme les princes grecs de Cypre s'étaient rangés sous l'hégémonie assyrienne, il pensa faire contrepoids à leur influence en s'appuyant sur le grand pouvoir qui semblait renaître. Il conclut une alliance avec Taharqou[2], et l'on n'aura pas trop lieu de s'étonner si l'on apprend un jour que son exemple fut suivi par Juda. Ézéchias avait consacré ses dernières années à réformer le culte et à réorganiser le royaume sous l'inspiration d'Isaie ou des prophètes qui se groupaient autour d'Isaie. Juda s'était repeuplé et rétabli assez vite : quand il perdit Ézéchias, vers 686[3], la vigueur lui était revenue entièrement, mais le souvenir des désastres de 701 était encore assez présent à l'esprit des gens pour que le changement de règne n'entraînât pas un changement de politique. Manassé, qui succéda à son père, s'il ne chemina pas comme lui dans les voies du Seigneur[4], ne trahit pas ses maîtres assyriens. On affirme pourtant qu'il se révolta, on se demande à quel propos, et qu'il fut déporté à Babylone en punition de ce crime : il réussit toutefois à rentrer en grâce, et il fut reconduit à Jérusalem sous condition de ne plus pécher désormais. Si ce récit est vrai,

1. Mariette, *Karnak*, pl. 45 *a*, et p. 66-67.

2. L'alliance de Bâal avec Taharqou est mentionnée dans le fragment d'*Annales* reproduit par Budge (*the History of Esarhaddon*, p. 116-117, l. 12), à la date de l'an X, et le nom de Bâal est reconnaissable encore dans les débris de lignes qui contenaient le récit des événements antérieurs à cette année (p. 114-115, l. 2). Je crois qu'on peut faire remonter l'entente entre les deux souverains, soit à l'année même de la première campagne, soit à l'année suivante, et c'est l'opinion actuelle de Winckler (*Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 525-526).

3. Pour les dates du règne d'Ézéchias, cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 236, 284, de cette *Histoire*.

4. *II Rois*, *XXI*, *1-2*; cf. *II Chroniques*, *XXXIII*, *1-2*.

comme je le crois, ce fut probablement après la campagne égyptienne de 673 qu'il conspira de concert avec Bâal[1]. Les gouverneurs des provinces voisines eurent raison aisément de ses velléités d'indépendance, mais Tyr même était inattaquable en ses îles; ils durent se contenter d'échelonner des redoutes le long de la côte, et de lui interdire l'accès de la terre ferme[2].

La promptitude de leur action étouffa les espérances du parti égyptien et empêcha la révolte de s'élargir. Asarhaddon n'en fut pas moins obligé de différer ses projets plus longtemps qu'il ne l'aurait souhaité : les choses se brouillèrent sur sa frontière septentrionale, vers les sources du Tigre, et leur complication détourna son attention de ce qui se complotait aux bords du Nil. L'Ourartou, serré de près par les Cimmériens et par les Scythes, vivait depuis un quart de siècle dans un état de paix maussade vis-à-vis de l'Assyrie, et ses rois évitaient ce qui pouvait les mettre en conflit avec leur rivale héréditaire. Argishtis II avait eu pour successeur un de ses fils, Rousas II, et ils s'étaient l'un et l'autre plus préoccupés de fortifier leur royaume que de l'accroître : ils avaient rebâti somptueusement Dhouspana, leur capitale, et, bien en sûreté sur ses rochers, ils surveillaient le flot des événements sans jamais s'y plonger, à moins d'y être contraints[3]. Andaria, chef du Loubdi, un des cantons perdus dans la montagne et d'accès si difficile qu'ils conservaient toujours leur indépendance malgré les attaques fréquentes dont ils étaient l'objet, avait soulevé le Shoupria, l'une des provinces soumises de très vieille date aux souverains ninivites et le plus anciennement colonisées par eux[4]. Les habitants, oublieux de leur origine, s'étaient abandonnés à lui volontairement, mais, après avoir agréé leur hommage, il s'était senti effrayé de sa propre

1. Le fait de la captivité ne nous est connu que par le témoignage suspect de *II Chroniques, XXXIII, 10-13*, et la plupart des critiques modernes le tiennent pour apocryphe (Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 639-640). Le développement moral qui accompagne le récit et la conversion qui le suit sont certainement des additions tardives, mais je pense, comme Halévy (*Mélanges de Critique et d'Histoire relatifs aux peuples Sémitiques*, p. 36-37), que le fond de l'histoire peut être vraisemblable : nous verrons plus loin (cf. t. III, p. 386, de cette *Histoire*) que Néchao Ier, roi de Sais, fut pris, emmené et gracié de la même façon que Manassé l'aurait été. L'exil à Babylone, qui paraissait démontrer l'inauthenticité du passage, serait plutôt favorable à l'authenticité, comme G. Smith l'avait déjà remarqué (*the Assyrian Eponym Canon*, p. 165-166). Asarhaddon fut roi de Babylone tout son règne durant, et les grands travaux qu'il exécuta dans cette ville l'obligèrent, on le sait, à y transporter une bonne partie des prisonniers qu'il ramena de ses guerres.

2. Winckler, *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 525-526, place le début du blocus à cette date; c'est à ce résultat que j'étais arrivé pour mon compte, quand Winckler lui-même reculait le commencement des opérations jusqu'en 675 (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 335) et que Landau le ramenait à l'an 670 (*Beiträge zur Altertumskunde des Orients*, p. 11-12).

3. Pour l'ordre et la succession des rois d'Ourartou à cette époque, j'ai suivi les idés exposées par Belck-Lehmann, *ein neuer Herrscher von Chaldia*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. IX, p. 82-99, 339-360.

4. Cf. sur ces colonies ce qui est dit au t. II, p. 608, note 2, de cette *Histoire*. Le nom s'y rencontre sous la lecture *Rouri*, dont l'inexactitude a été démontrée depuis le moment où cet ouvrage a commencé à paraître; cf. ce qui est dit à ce sujet, au t. III, p. 20, note 4, de cette *Histoire*.

audace. Il avait cherché à se prémunir d'une alliance cimmérienne[1], et l'agitation qu'il avait suscitée se propageait déjà au delà de l'Euphrate; un roi des Tabal, Moukallou de Milid, remuait si fort qu'Asarhaddon se demandait avec inquiétude si les rudes montagnards du Taurus n'allaient pas déboucher dans la plaine du Qouî et la ravager[2]. Le danger deviendrait sérieux au cas où tous ces gens se décideraient à marcher d'accord; mais les Cimmériens étaient retenus en Asie Mineure par leurs propres affaires[3], et Moukallou s'arrêta lorsqu'il vit les troupes assyriennes se concentrer pour le réduire à la raison[4]. L'agrandissement du Loubdi plaisait médiocrement à Rousas : il ne répondit pas aux avances qu'on lui faisait[5], et Asarhaddon entra en campagne contre les rebelles sans avoir à craindre l'intervention de l'Ourartou. Le prince, assiégé dans sa capitale d'Oubboumî[6], dépouilla son manteau royal, revêtit les haillons d'un esclave, et, se montrant sur la muraille, il implora miséricorde d'une voix entrecoupée de pleurs : « Shoupria, le pays qui a péché contre toi se livrera à toi de plein gré; place tes officiers sur lui, et il te jurera obéissance, impose-lui une rançon et un tribut annuel à tout jamais. Je suis un voleur, et, pour le crime que j'ai commis, je ferai cinquante fois pénitence. » Asarhaddon ne consentit à rien entendre avant d'avoir pratiqué la brèche au rempart. Il accorda alors sa grâce au prince réfugié dans la citadelle, mais il lui reprit le Shoupria : il en châtia les habitants sans pitié, il les condamna à l'esclavage et il répartit leurs biens entre des colons nouveaux. On comptait beaucoup d'Ourartiens parmi les captifs : il les sépara de la masse et il les renvoya à Rousas pour le remercier de sa neutralité. Tout cela avait rempli un mois à peine, celui de Tébét. Les prémices du butin réservées à Ourouk étaient déjà dans cette ville en

1. Cela semble bien résulter de la tablette dans laquelle Asarhaddon, s'adressant au dieu Shamash, lui demande si les Cimmériens ou les Ourartiens se joindront à un prince qui ne peut guère être que le roi de Shoupria (KNUDTZON, *Assyrische Gebete an den Sonnengott*, p. 149-153; cf. WINCKLER, *Altorientalische Forschungen*, t. II, p. 50-51).

2. Je rattacherai volontiers à cette date les consultations n[os] 55, 56, 57, 58, qui sont du temps d'Asarhaddon, comme Knudtzon (*Assyrische Gebete an den Sonnengott*, p. 158-165) l'a montré; cf. WINCKLER, *Altorientalische Forschungen*, t. II, p. 125 sqq.

3. C'est vers ce moment qu'ils portèrent le coup de grâce au royaume de Phrygie; cf. ce qui est dit à ce sujet plus bas, au t. III, p. 391-392, de cette *Histoire*.

4. Cette concentration des troupes assyriennes fait le sujet de la consultation n° 56 (KNUDTZON, *Assyrische Gebete an den Sonnengott*, p. 160-163). Moukallou se renferma dans une de ses forteresses dès qu'il en reçut la nouvelle, et il semble bien que les choses n'allèrent pas plus loin, car on le retrouve encore roi des Tabal quelques années plus tard, sous Assourbanabal; cf. ce qui est dit à ce sujet, plus bas, au t. III, p. 387, de cette *Histoire*.

5. Qu'Asarhaddon craignit une alliance de Rousas avec le Loubdi et le Shoupria, cela résulte de l'oracle n° 48 de KNUDTZON, *Assyrische Gebete an den Sonnengott*, p. 150, Rev. l. 6 sqq., où le nom d'Oursa-Rousas doit être rétabli, ainsi que l'éditeur l'a bien vu (*op. l.*, p. 152); cf. WINCKLER, *Altorientalische Forschungen*, t. II, p. 52, qui soulève quelques objections contre cette restitution.

6. La ville est nommée Boumou dans KNUDTZON, *Assyrische Gebete an den Sonnengott*, n° 48, R°, l. 9, p. 150.

Kislev[1], et l'année n'était pas tellement avancée qu'elle ne prêtât à d'autres entreprises, lorsque la mort de la reine, survenue le 5 Adar, suspendit les armements[2]. Les derniers mois furent consacrés au deuil, puis l'année 671 s'écoula entière sans que rien se fit. Il y avait dans cette inaction de quoi enhardir l'Éthiopien, et de vrai ses intrigues redoublèrent en Syrie; un moment même, les Philistins d'Ascalon, travaillés sous main, parurent incliner vers la révolte[3]. Ils se calmèrent; Asarhaddon, rassuré sur leur compte, négocia avec les shéikhs des tribus arabes et leur acheta leur concours pour la traversée du désert sinaitique. Il leur ordonna de se réunir vers Raphia, à l'extrémité occidentale de la Palestine, chacun avec les chameaux dont il disposait et autant d'outres d'eau que leurs bêtes seraient capables d'en porter : cette précaution, excellente en tout temps, pouvait devenir le salut de l'armée au cas où Taharqou aurait comblé les citernes qui jalonnaient le chemin des caravanes[4]. Quand tout fut prêt, il consulta l'oracle de Shamash; sur la réponse favorable du dieu, il quitta Ninive au commencement de Nisân 670, et il rejoignit l'armée d'invasion en Syrie[5]. Il se détourna de sa route afin d'inspecter les lignes de blocus que ses généraux avaient tracées en face de Tyr, et il en augmenta la force pour empêcher Baal d'opérer une diversion en arrière de sa base d'opérations, puis il descendit jusqu'auprès d'Aphek,

1. *Chronique Babylonienne de Pinches*, col. IV, l. 22; cf. WINCKLER, *die Babylonische Chronik B*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 284-285. Winckler pense qu'à la ligne 21 de ce document il faut substituer le nom de Ninive à celui d'Ourouk (*Altorientalische Forschungen*, t. II, p. 46, note 1), mais je ne vois pas que cela soit nécessaire. Le chroniqueur babylonien rapportait naturellement ce qui se passait dans les villes de son pays, et l'arrivée d'une portion de butin, offerte par le roi au temple d'Ourouk, le touchait plus au cœur que l'arrivée du butin entier à Ninive n'aurait pu le faire.

2. Tous ces faits nous sont connus par une grande tablette du British Museum, dont les fragments ont été publiés et traduits pour la première fois par WINCKLER, *Altorientalische Forschungen*, t. II, p. 27-52, cf. t. I, p. 529-532. La date nous en est donnée par un passage de la *Chronique Babylonienne de Pinches* (Col. IV, l. 19-21; cf. WINCKLER, *die Babylonische Chronik B*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 284-285), où il est dit qu'*en la huitième année*, au mois de Tébét, le roi conquit le pays de *Shoupriza* : Shoupriza est à coup sûr une faute du scribe babylonien pour Shoupria (KNUDTZON, *Assyrische Gebete an den Sonnengott*, p. 152, WINCKLER, *Altorientalische Forschungen*, t. II, p. 46). Le fragment des *Annales* place immédiatement avant la seconde expédition d'Égypte un récit très mutilé qui paraît avoir été celui de la campagne contre Shoupria; cf. BUDGE, *the History of Esarhaddon*, p. 114-115.

3. Il est question d'Ascalon dans deux des pièces (nos 70-71) où Asarhaddon consulte Shamash au sujet de sa prochaine campagne d'Égypte (KNUDTZON, *Assyrische Gebete an den Sonnengott*, p. 178-181); il semble craindre que cette ville et les Bédouins du désert iduméen ne prennent fait et cause pour le roi d'Éthiopie.

4. Ce renseignement nous est fourni par le fragment des *Annales*, verso, l. 1-2; cf. BUDGE, *the History of Esarhaddon*, p. 118-119, WINCKLER, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 98, et *Musri, Meluhha, Main*, I, p. 6. Le texte assyrien l'introduit dans le récit, si bien que les négociations semblent avoir été nouées au moment même de l'entrée en campagne : il est plus probable qu'elles furent engagées par avance, comme plus tard, au temps de Cambyse, lorsque les Perses envahirent l'Égypte (HÉRODOTE, III, IV-IX).

5. KNUDTZON, *Assyrische Gebete an den Sonnengott*, p. 174-181, où il est montré que les textes publiés se rapportent à la seconde campagne égyptienne d'Asarhaddon. La réponse du dieu n'est pas facile à interpréter, mais elle fut nécessairement favorable, puisque l'expédition eut lieu.

sur le territoire de la tribu de Siméon[1]. Les nouvelles qu'il y reçut lui apprirent sans doute que les Bédouins avaient été débauchés dans l'intervalle par les émissaires de Taharqou, et qu'il risquait gros jeu à s'engager outre avant de les avoir ramenés dans le devoir. Il obliqua donc vers le Sud, au sortir d'Aphek[2], puis il s'enfonça au cœur du désert, comme s'il renonçait pour cette année à ses projets contre l'Égypte, et comme s'il voulait seulement compléter la pacification du Miloukhkha et du Magân, avant de s'aventurer plus avant. Six semaines durant, il parcourut par faibles étapes, sans autre boisson que l'eau dont les chameaux arabes avaient été chargés par ses soins, des contrées infestées d'oiseaux fantastiques et de serpents à deux têtes[3]; quand il eut dispersé les bandes qui tentaient de s'opposer à son progrès, il se rabattit soudain vers le Nord-Ouest, et, suivant le lit desséché du torrent de Mouzour, il parvint à Raphia[4]. Là, il ne choisit pas la route ordinaire, celle qui longe la mer et qui aboutit enfin à Péluse : peut-être était-elle trop bien défendue, mais il piqua de nouveau à travers les sables, et dans les premiers jours de Tammouz il toucha les terres cultivées du Delta aux débouchés de l'Ouadi-Toumilât. Les garnisons de la frontière, défaites le 3 de Tammouz, près d'Ishkhoupri[5], reculèrent sans se laisser rompre. Taharqou, accouru à leur secours, disputa le terrain pied à pied et livra plusieurs combats dont deux au moins, ceux du 16 et du 18 Tammouz, furent de véritables batailles, mais la tactique assyrienne triompha partout de sa fougue; Memphis succomba le 22, après un assaut d'une demi-journée, et elle fut pillée sans pitié. L'Éthio-

1. *Annales*, recto, l. 10; cf. BUDGE, *the History of Esarhaddon*, p. 116-117, et WINCKLER, *Musri. Meluhha, Maïn*, I, p. 6.

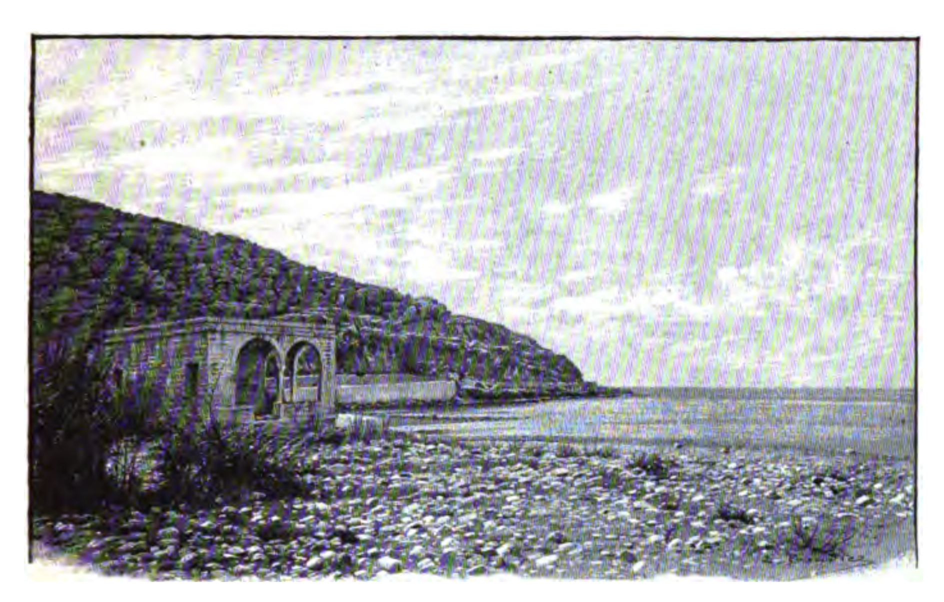
2. Le nom mutilé du pays où se trouve cette Aphek a été lu Samirina et traduit Samarie par le premier éditeur (BOSCAWEN, *Historical Inscription of Esarhaddon*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. IV, p. 85, 87, 93). Cette interprétation a été adoptée par la plupart des historiens (TIELE, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 338, 350, note 1, DELITZSCH, *Wo lag das Paradies?* p. 178-179, 286, 287, DELATTRE, *l'Asie Occidentale dans les Inscriptions Assyriennes*, p. 90-91), qui ont vu dans Aphek la ville de ce nom qui appartenait à Manassé Occidental. Budge avait lu samina (*the History of Esarhaddon*, p. 118-119, l. 16), et cette lecture, vérifiée par Craig, a inspiré à Winckler l'idée de reconnaître dans Samina-Simina le nom de la tribu de Siméon, dans notre Aphek l'Aphéka (*Josué, XV, 53*) de la montagne de Juda (*Musri, Meluhha, Maïn*, I, p. 8-9).

3. Cf. les serpents ailés venus d'Arabie dont on montrait les restes à Hérodote dans Héliopolis (II, LXXV; cf. WIEDEMANN, *Herodots Zweites Buch*, p. 318-319).

4. Winckler (*Musri, Meluhha, Maïn*, I, p. 8 sqq.) a bien exposé le développement général de la campagne. Je ne vois pas clairement, dans sa démonstration, s'il a noté que l'énumération des jours de marche et des terrains parcourus se divise en deux parties : un premier itinéraire de 30 *kashbou-kakkar* (recto, l. 16-18, et verso, l. 1-11), qui paraît indiquer le détail des marches entre Aphek et Raphia; un second itinéraire, de 40 *kashbou-kakkar* probablement de Raphia à Ishkhoupri. Tout ce récit demeurera obscur tant qu'on n'aura pas retrouvé un exemplaire bien conservé de cette partie des *Annales*.

5. Le texte de la stèle de Zindjirli (SCHRADER, *Inschrift Asarhaddon's*, dans LUSCHAN, *Ausgrabungen in Sendschirli*, t. I, p. 40-41) donne en gros quinze jours de marche d'Ishkhoupri à Memphis, tandis que la *Chronique Babylonienne de Pinches*, col. IV, l. 24-26, indique trois batailles, les 3, 16, 18 Tammouz, et la prise de Memphis le 22 du même mois. Si l'on pouvait attribuer une valeur précise à ce chiffre de quinze jours de marche, Asarhaddon serait arrivé à Ishkhoupri vers le 27 de Simanou.

pien décimé, à bout de souffle, abandonna la partie et se défila précipitamment vers le Sud. L'attaque avait été menée si vivement, que le temps lui avait manqué d'évacuer sur le Saïd ce qu'il avait de famille au palais du Mur-Blanc : la reine demeura prisonnière, avec d'autres femmes de rang moindre, le prince héritier Oushanahorou, plusieurs des fils cadets ou des filles, et ceux des enfants de Sabacon et de Shabitokou qui fréquentaient la cour. La victoire avait été payée fort cher, et le vaincu paraissait encore si redoutable qu'Asarhaddon



LA POINTE MÉRIDIONALE À L'EMBOUCHURE DU NAHR-EL-KELB[1].

n'eut garde de s'enfoncer derrière lui dans l'intérieur de la vallée. Il accueillit en grâce ceux des barons et des rois secondaires qui se présentèrent pour lui prêter hommage, il les confirma dans la possession de leurs fiefs, sauf à placer auprès d'eux des surveillants assyriens, et il distribua des noms de circonstance à leurs cités : Athribis s'appela officiellement Limirpatéshiashshour, d'autres Ashshourmakantishkoul, Bîtmardoukshashshourtarou, Shaîmoukashshour. Cela fait, il exigea d'eux un tribut des plus lourds, plus de six talents d'or et de six cents talents d'argent chaque année, des vêtements et des étoffes, du vin, des peaux de bêtes, des chevaux, des brebis, des ânes, puis il remonta vers le Nord-Est avec un butin immense et des convois innombrables de prisonniers[2].

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie rapportée récemment par Lortet.*
2. La chronologie de cette campagne nous est fournie par la *Chronique Babylonienne de Pinches*, col. IV, l. 23-28 (cf. WINCKLER, *die Babylonische Chronik B*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 284-285); nous en avons le détail dans le fragment d'*Annales* traduit en premier lieu par G. Smith (*the Assyrian Eponym Canon*, p. 141-143; cf. BUDGE, *the History of Esarhaddon*,

La déroute des Éthiopiens étonna l'Asie entière et Asarhaddon lui-même. Il rentra en Syrie triomphalement, et il y procéda à petites journées, paradant ses captifs et ses trophées devant les peuples et les princes qui s'étaient fiés si longtemps à l'invincibilité de Pharaon. Ses prédécesseurs avaient affiché plus d'une fois le bulletin de leurs campagnes sur les rochers du Nahr el-Kelb, à côté des bas-reliefs que Ramsès II y avait gravés[1], et ce n'avait pas été une mince satisfaction pour leur orgueil que de s'installer ainsi sur le pied d'égalité avec l'un des plus illustres parmi les héros du vieil empire africain. Le sentier qui contourne la berge méridionale de la rivière, et qui file ensuite vers le Sud le long de la côte, était bordé de ces grandes stèles où ils avaient enregistré l'un après l'autre leur foi en l'éternité de leur gloire; Asarhaddon se donna comme eux le plaisir de célébrer sa prouesse, et de montrer les anciens maîtres du monde asservis à ses volontés[3]. Il multiplia les monuments triomphaux sur sa route, et la stèle qu'on a découverte à l'une des portes de Zindjirli n'est sans doute qu'un échantillon de



LA STÈLE D'ASARHADDON AU NAHR-EL-KELB[2].

p. 114-123, WINCKLER, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 97-99, et *Musri, Meluhha, Maïn*, I, p. 5 sqq.), ainsi que dans l'inscription de Zindjirli (SCHRADER, *Inschrift Asarhaddon's Königs von Assyrien*, dans LUSCHÀN, *Ausgrabungen in Sendschirli*, t. I, p. 30-43; cf. WINCKLER, *Untersuchungen zur altorientalischen Geschichte*, p. 99-100), et par les fragments du cylindre d'Asarhaddon, qui ont été publiés par WINCKLER, *Altorientalische Forschungen*, t. II, p. 21-23.

1. Pour les stèles de Ramsès II, cf. ce qui est dit au t. II, p. 278, note 1, 389, 427, de cette *Histoire*; pour les stèles des rois assyriens, cf. t. II, p. 657, et t. III, p. 41, note 2.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie rapportée par Lortet.*

3. Une traduction de cette inscription d'après le moulage du British Museum se trouve dans G. SMITH, *the Assyrian Eponym Canon*, p. 167-169; cf. BOSCAWEN, *the Monuments and Inscriptions on the Rocks at the Nahr el-Kelb*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VII, p. 345-349.

celles qu'il se dressa dans les autres grandes villes. On l'y voyait debout, et agenouillés devant lui deux prisonniers qu'il bridait au moyen d'une corde et d'un anneau de métal rivé à travers leurs lèvres, Bâal de Tyr et Taharqou de Napata l'uræus au front[1]. Ils étaient en sûreté l'un au milieu de la mer, l'autre au delà des cataractes, et le peuple savait fort bien qu'ils ne se trouvaient point dans la troupe de prisonniers qui cheminait sous ses yeux; mais il était habitué aux mensonges vaniteux de ses souverains, et leur exagération même l'aidait à embrasser toute l'étendue de la victoire. Asarhaddon se nomma désormais le roi d'Égypte, le roi des rois de l'Égypte, du Saïd et de Koush[2], tant ce lui fut grand orgueil d'avoir foulé aux pieds les contrées du Delta. Et, de fait, l'Égypte avait été depuis un siècle le seul des anciens États de l'Orient qui se fût dérobé toujours à l'étreinte des Assyriens. L'Élam avait subi des défaites sanglantes et perdu des provinces, l'Ourartou avait été refoulé dans ses montagnes et il avait renoncé à en sortir, Babylone avait presque payé de sa vie ses luttes pour l'indépendance, les Khâti, les Phéniciens, les Damasquins, les Enfants d'Israel avaient été absorbés l'un après l'autre dans l'accroissement de la domination ninivite. L'Égypte, mêlée à toutes leurs guerres et à toutes leurs révolutions, n'avait jamais supporté elle-même la peine de ses intrigues, mais si, parfois, elle avait risqué ses soldats sur les champs de



STÈLE DE ZINDJIRLI[3].

1. Inscription sur l'une des plaques du palais d'Asarhaddon à Nimroud, publiée dans LAYARD, *Inscriptions in the Cuneiform Character*, pl. 19 *a*; cf. OPPERT, *Expédition de Mésopotamie*. t. I, p. 334, MÉNANT, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 240, SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 150-153. Contrairement à l'opinion généralement admise, Winckler pense que, par Mouzour, Asarhaddon désigne dans cette inscription l'Arabie et non l'Égypte (*Musri, Meluhha, Matn*, I, p. 13-14).

2. H. RAWLINSON, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 48, n° 5; cf. OPPERT, *Mémoire sur les rapports de l'Egypte et de l'Assyrie dans l'Antiquité*, p. 40-43, où le mot Patourisi du texte assyrien est, pour la première fois, comparé au Pathros biblique (*Isaie, XI, 11, Jérémie, XLIV, 1, 15, Ézéchiel, XXX, 14*) et interprété, d'après E. de Rougé, par l'égyptien *Pa-to-risi*, la terre du Midi, la Thébaide, le Saïd actuel.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de l'original, qui est conservé au Musée de Berlin*; cf. LUSCHAN, *Ausgrabungen in Sendschirli*, t. I, pl. I.

bataille de la Palestine, ses désastres lui avaient coûté des hommes et rien de plus : une fois retirée au lit de son Nil, personne ne s'était enhardi à l'y poursuivre, et la légende avait fini par s'accréditer chez ses ennemis comme chez ses amis, que son désert la préservait efficacement contre toute atteinte. La victoire d'Asarhaddon la prouva vulnérable autant que les autres royaumes de ce monde et qu'il suffisait d'oser pour voir s'abaisser les obstacles dont la nature s'était plu à hérisser ses approches : son désert avait été franchi, ses archers et ses charriers avaient fui devant les cavaliers et les piquiers d'Assour, ses villes avaient enduré l'affront et les misères d'une prise d'assaut, les femmes ou les filles de ses Pharaons avaient été ravies en servitude comme tant d'autres princesses élamites ou syriennes de ce temps. Asarhaddon remplit ses résidences de meubles et d'étoffes, de vases en métal, d'ivoires sculptés, de verreries, de statuettes ramassées à Memphis : ses marbriers s'inspirèrent des sphinx pour modifier la forme des lions ailés à tête humaine sur lesquelles les colonnes s'appuyaient, et ses architectes élargirent leurs plans à la simple annonce d'un si vaste butin. Le palais qu'ils avaient commencé de bâtir à Ninive sur les ruines d'un édifice antique surpassait déjà tout ce qui existait jusqu'à ce jour. Les carrières d'albâtre des monts assyriens et les forêts de la Phénicie avaient été mises également à contribution pour revêtir la maçonnerie des salles d'apparat : vingt-deux chefs des pays de Khâti, de la Phénicie, ou des régions de la mer, et, parmi eux, les rois grecs de Cypre, avaient prodigué à l'envi les sapins, les cyprès, les cèdres, débités en larges poutres[1]. Les plafonds étaient de cèdre et supportés par des colonnes en cyprès cerclées d'argent et de fer; des lions et des taureaux de pierre encadraient les portails, et les battants des portes étaient taillés dans le cèdre et dans le cyprès, avec des incrustations ou des placages de fer, d'argent et d'ivoire[2]. Les trésors de l'Égypte permirent de l'achever et d'en commencer un nouveau à Kalakh, où les bâtiments édifiés un peu rapidement par Tiglatphalasar III s'effondraient déjà. Une portion des plaques sur lesquelles le conquérant avait gravé ses Annales et retracé les épisodes principaux de ses campagnes, fut enlevée, transférée au site choisi par Asarhaddon, et l'une des faces grattée afin de recevoir des tableaux nouveaux et des inscriptions inédites : elles étaient à peine en place dans les

1. *Inscription des Cylindres A, C*, col. V, l. 11-26; cf. ABEL, *die Inschrift der Prismen A und C*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 136-187. La liste nominative de ces rois se trouve dans l'*Inscription du Cylindre brisé*, col. V, l. 13-26; cf. BUDGE, *the History of Esarhaddon*, p. 100-103.

2. Pour les inscriptions relatives aux travaux exécutés dans le palais de Ninive, cf. MEISSNER-ROST, *die Bauinschriften Asarhaddons*, dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. III, p. 196-205, 210-215.

chantiers, quand le travail s'interrompit[1]. Asarhaddon fut-il obligé de tout suspendre pour réprimer une conspiration? On sait qu'en 669 il fit saisir et exécuter beaucoup des hauts personnages qui l'entouraient[2]. Sa succession n'était pas claire : celui de ses fils qu'il avait désigné précédemment pour être son héritier présomptif, Sinidinabal, était mort[3], et l'on craignait qu'il ne distinguât parmi les autres quelque prince peu sympathique à son peuple. La tendresse qu'il ressentait pour Babylone avait éveillé certainement des jalousies et des inquiétudes parmi ses sujets assyriens, et peut-être certaines préférences vagues encore leur faisaient-elles craindre qu'il élût celui de ses enfants qui manifestait les mêmes tendances, Shamash-shoumoukîn[5], le fils d'une Babylonienne[6]. La plupart des grands seigneurs qui s'étaient fourvoyés dans cette affaire payèrent leur indiscrétion de leur tête. mais leur opposition prêta à réfléchir au souverain et le détermina à modifier ses résolutions : convaincu qu'il était de l'impos-



SPHINX ASSYRIEN DE STYLE ÉGYPTIEN SUPPORTANT UN FÛT DE COLONNE[4].

1. La date de la construction du palais de Kalakh nous est donnée par les inscriptions où Asarhaddon prend le titre de roi d'Égypte; cf. MEISSNER-ROST, *die Bauinschriften Asarhaddons*, dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. III, p. 191-194, 206-207.

2. *Chronique Babylonienne de Pinches, col. IV, l. 29*, cf. WINCKLER, *Babylonische Chronik B*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 284-285.

3. Ce personnage fut d'abord identifié avec Assourbanabal par G. Smith (*History of Assurbanipal* p. 324), et cette identification n'avait pas été repoussée de tous les Assyriologues. Knudtzon (*Assyrische Gebete an den Sonnengott*, n° 107, p. 218-221), en publiant l'oracle qui lui est relatif, a montré que Sinidinabal était probablement un fils d'Asarhaddon, disparu avant la mort de son père.

4. *Dessin de Boudier, d'après le modèle en albâtre reproduit par* LAYARD, *the Monuments of Nineveh*, t. I, pl. 95, 1.

5. Le nom de ce prince, qui avait été lu de façon fort différente selon les temps, a été déchiffré exactement par Fr. Delitzsch (cf. SCHRADER, *zur Kritik der historischen Angaben des Alexander Polyhistor und Abydenus*, dans les *Berichte* de l'Académie de Saxe, 1880, p. 2, note 3) pour la première fois : il a été transcrit Σαοσδούχινος et Sammughes par les chronographes d'époque hellénistique. L'histoire du déchiffrement et des interprétations qu'on a données de ces formes diverses est exposée très clairement dans LEHMANN, *Schamaschschumukîn*, p. 6-16.

6. Shamashshoumoukîn parle de Babylone comme de « l'endroit où sa mère était née ». LEHMANN, *Schamaschschumukîn*, 2e partie, p. 6-7, 33-34, traduit « le lieu où sa mère m'a enfanté » (cf. JENSEN,

sibilité d'accoupler longtemps Babylone et Ninive sous un même joug, il se résigna à diviser son héritage en deux lots, dont le plus fort, Assour, appartiendrait en propre à son aîné, Assourbanabal, tandis que Babel serait dévolue à Shamashshoumoukîn sous réserve de l'hommage[1]. Le mieux, pour éviter que ses volontés fussent contrariées, était d'en commencer l'application de son vivant; les rébellions qui éclatèrent au delà de l'isthme vers le même temps lui en procurèrent l'occasion.

L'Égypte était partagée alors en une vingtaine d'États de dimensions très inégales, les mêmes à peu près qu'un siècle auparavant, lorsque Piônkhi l'avait courbée pour la première fois sous l'autorité des Éthiopiens[2]. Au Sud, le vaste fief thébain chevauchait la courbe du fleuve, d'Assouan à Thinis et à Khemmis. Il était nominalement aux mains d'Amenertas ou de sa fille, Shapenouapît, mais l'administration en était confiée, selon l'usage, à l'un des membres du sacerdoce, à Mantoumihâît, comte de Thèbes et quatrième prophète d'Amon[3]. Les quatre principautés de Thinis, de Siout, d'Hermopolis et d'Héracléopolis le séparaient du petit royaume de Memphis et de Saïs, et chacune des régions du Delta se scindait en une ou deux baronnies, selon le nombre et l'importance des villes qui y florissaient. Au Sud, Thèbes était trop directement sous l'influence de l'Éthiopie pour pouvoir exercer une action indépendante sur le reste du pays : au Nord, deux familles se disputaient l'hégémonie plus ou moins ouvertement. L'une d'elles, dont l'apanage embrassait le nome d'Arabie et des parcelles des nomes voisins, était représentée alors

Inschriften Schamaschschumukîn's, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, p. 198-199); j'ai adopté l'interprétation de WINCKLER, *Altorientalische Forschungen*, t. I, 417. Lehmann avait d'ailleurs prouvé de façon satisfaisante que Shamashshoumoukîn avait une Babylonienne pour mère, celle-là même dont la mort est signalée dans la *Chronique de Pinches* (cf. ce qui est dit plus haut, t. III, p. 371 de cette *Histoire*), et qu'il était né à Babylone (*Schamaschschumukîn*, 1re partie, p. 30-32).

1. Winckler pense qu'Assurbanabal fut le chef de la conspiration; il aurait obligé son père à le reconnaître pour héritier de la couronne d'Assyrie (*Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 415-418) et à l'associer au trône.

2. Cf. ce qui est dit à ce sujet au t. III, p. 160-166, de cette *Histoire*. La liste des principautés du temps d'Asarhaddon et d'Assourbanabal se trouve sur les cylindres d'Assourbanabal (G. SMITH, *History of Assurbanipal*, p. 20 22), et elle a été commentée pour la première fois par Oppert (*Mémoire sur les rapports de l'Egypte et de l'Assyrie*, p. 89-114), d'après les indications d'E. de Rougé. Elle a été étudiée depuis à plusieurs reprises par Haigh (*to the Editor*, dans la *Zeitschrift*, 1868, p. 82-83. *Assyro-Ægyptiaca*, dans la *Zeitschrift*, 1871, p. 112-117), par Brugsch (*Bemerkungen zu den Assyro-Ægyptiaca*, dans la *Zeitschrift*, 1872, p. 29-30, *Geschichte Ægyptens*, p. 720-722), par Wiedemann (*Ægyptische Geschichte*, p. 591-592), et par Steindorff (*die Keilschriftliche Wiedergabe ägyptischer Eigennamen*, dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. I, p. 344-361, 593-612).

3. Le nom assyrien de ce personnage, épelé d'abord Mantimiankhi par Oppert (*Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie*, p. 111), a été lu plus exactement Mantimikhi par Steindorff (*die Keilschriftliche Wiedergabe ægyptischer Eigennamen*, dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. I, p. 354-356). L'identification avec le Mantoumihâît des documents thébains, proposée par E. de Rougé (*Etude sur quelques monuments du règne de Tahraka*, dans les *Mélanges d'Archéologie Égyptienne et Assyrienne*, t. I, p. 20), est adoptée généralement aujourd'hui.

par un certain Pakrourou[1]. Il avait groupé autour de sa bannière les seigneurs moindres qui grouillaient dans la moitié orientale du Delta, les héritiers des anciennes dynasties de Tanis et de Bubaste, et son activité ou son adresse dut produire une bonne impression sur l'esprit de ses contemporains, car ils transmirent sa mémoire à leurs enfants, et ceux ci le métamorphosèrent bientôt en un héros de conte populaire, vaillant et rusé. La noblesse des nomes occidentaux avouait pour chefs les régents de Sais issus de ce Bocchoris qui avait dominé un moment sur la vallée entière. Sabacon, après avoir supplicié son rival, avait installé dans les domaines héréditaires de la famille un Éthiopien, Amméris, mais cet Amméris avait disparu vers le même temps que son protecteur en 704, et, depuis lors, trois princes au moins s'étaient succédé sur son trône, Stéphinatès, Nékhepsos, Néchao[2]. Stéphinatès était mort vers 680, sans avoir rien fait qui méritât d'être rapporté. Nékhepsos n'avait pas eu plus d'occasions de se distinguer que son père, et néanmoins la légende s'attacha à sa personne comme à celle de Pakrourou : on l'imagina grand devin, grand astrologue, grand magicien, et l'on écrivit sous son nom des traités de médecine ou des almanachs fort en honneur auprès des superstitieux de l'époque romaine[3]. Néchao l'avait remplacé depuis trois ou quatre ans déjà lorsque l'invasion de 670 le délivra de la suprématie éthiopienne. On le pressent brave, énergique, remuant, prêt à tout risquer pour atteindre le but vers lequel l'ambition de ses ancêtres tendait depuis un siècle, la restauration de l'ancienne unité au profit de la maison Saite. L'étendue de ses États et surtout la posses-

1. Pakrourou joue le rôle principal dans l'*Aventure de la Cuirasse* que Krall a découverte et publiée (*ein neuer Historischer Roman in Demotischer Schrift*, dans les *Mittheilungen aus der Sammlungen der Papyrus Erzherzog Rainer*, t. III, p. 19-80); pour l'interprétation qu'il convient de donner aux données du roman et pour la date à laquelle l'action se passe, cf. Maspero, *un Nouveau Conte Égyptien*, dans le *Journal des Savants*, 1897, p. 649-659, 717-731.

2. Les listes d'Eusèbe donnent la série Amméres, Stéphinatès, Nékhepsos, Néchao I (Manéthon, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 593-594), mais Lepsius avait déplacé Amméres pour l'identifier avec la reine Amenertas (*Königsbuch*, p. 88, cf. Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 590); d'autres avaient cru y reconnaître Miamoun Piônkhi, puis Tanouatamanou, le successeur de Taharqou (Lauth, *die Pianchi-Stele*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie des Sciences de Munich, 1869, t. I, p. 29-32, et *Académie des Sciences* de Bavière, t. I, p. 307 sqq., *aus Ægypten's Vorzeit*, p. 442-443, Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 478). Il faut le laisser à sa place (Winckler, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 107, note 1), et peut-être le considérer comme le chef de la XXVI[e] dynastie (Schæfer, *ein Portræt Psammetichs I*, dans la *Zeitschrift*, t. XXXIII, p. 117-118). Si le chiffre de *sept* années pour Stéphinatès était adopté, on devrait supposer, ou que Manéthon avait passé un nom de prince dans ces commencements de la xxvi[e] dynastie, ou qu'Amméris ne fut intronisé à Memphis qu'après la mort de Sabacon; toutefois, les listes du Syncelle et de Sothis assignent 27 ans à Stéphinatès.

3. Les œuvres astrologiques de Nékhepsos sont citées, entre autres, par Pline, *H. Nat.*, II, xxi, VIII, xlix-l, et c'est lui probablement qu'un papyrus grec de la Collection Salt connaît sous le nom de Nékheus. Wiedemann a combattu l'identification de l'astrologue et du roi Nékhepsos (*Geschichte Ægyptens von Psammitich I bis auf Alexander den Grossen*, p. 156-157, et *Ægyptische Geschichte*, p. 600-601), que Lauth a soutenue avec énergie (*König Nechepsos, Petosiris und die Triacontaëteris*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie des Sciences de Munich, 1875, t. II).

sion de Memphis lui conféraient une supériorité réelle, et Asarhaddon n'hésita pas un instant à lui accorder le pas sur ses compétiteurs : c'est lui que les scribes ninivites inscrivirent d'office au premier rang, en tête de la liste des vassaux égyptiens, et il eut bientôt l'occasion de prouver son dévouement à l'étranger. Taharqou n'avait pas accepté sa défaite, et personne aux bords du Nil ne doutait qu'il ne réclamât sa revanche, à peine il aurait réorganisé son armée. Il reparut en effet sur le champ de bataille au milieu de 669; les barons du Saïd se rallièrent à lui sans difficulté et il entra bientôt au Mur-Blanc, mais il n'alla pas plus loin. Néchao et ses voisins du Delta, entravés par la présence des garnisons sémitiques, n'osèrent pas se prononcer en sa faveur, et ils attendirent sous les armes l'arrivée des renforts assyriens[1]. Asarhaddon assuma le commandement des troupes bien qu'il se sentit malade, et, avant de quitter, il exécuta le projet dont la conspiration de l'année précédente lui avait révélé l'opportunité; il assigna le gouvernement de Babylone à Shamashshoumoukîn, et il désigna solennellement Assourbanabal comme devant être son héritier sur l'Assyrie propre et sur l'ensemble de l'empire[2]. Le 12 Iyar 668, le jour de la fête de Goula, il présenta le nouveau maître à tous les Assyriens, petits et grands, rassemblés pour assister à la cérémonie, puis il l'introduisit dans le palais réservé aux princes héritiers, le *Bîtridouti*[3]. Il partit quelques semaines après, mais sa maladie s'aggrava en route et il mourut, le 10 Arakhsamna, dans la douzième année de son règne[4]. Lorsqu'on essaye de raviver son image, on croit deviner — est-ce une illusion? —

1. *Annales d'Assourbanabal*, col. I, l. 52-63; cf. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 5-17, 36-37. Jensen, *Inschriften Aschurbanipal's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 158-159. La première campagne égyptienne d'Assourbanabal n'est que la dernière campagne d'Asarhaddon, et Assourbanabal a pris à son compte tous les débuts qui appartenaient, partie au règne de son père seul, partie aux quelques semaines pendant lesquelles il avait partagé le trône avec son père: cf. à ce sujet Winckler, *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 477-481.

2. L'association d'Assourbanabal au trône avait été signalée par G. Smith (*Egyptian Campaigns of Esarhaddon and Assur-bani-pal*, dans la *Zeitschrift*, 1868, p. 94-95, *History of Assurbanipal*, p. 14, *Assyrian Discoveries*, p. 416-417), qui avait cru pouvoir en fixer la date vers 673, trois ou quatre ans avant la mort d'Asarhaddon (*Assyrian Eponym Canon*, p. 163-165). Tiele fit observer qu'Assourbanabal reçut seulement la vice-royauté, et il plaça l'acte d'association en 671 ou en 670, vers le moment de la seconde campagne d'Égypte (*Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 351, 369-371), tandis que Hommel l'abaissait à l'an 669 (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 694). Winckler a rendu très vraisemblable la date de 668 (*Geschichte Babyloniens und Ægyptens*, p. 272, et *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 415-418). Les documents assyriens ne parlent pas du couronnement de Shamashshoumoukîn, car plus tard Assourbanabal affecta de considérer son frère comme un simple vice-roi, institué par lui après la mort de son père Asarhaddon; mais l'examen des circonstances a montré que l'intronisation de Shamashshoumoukîn dans Babylone fut parallèle à celle d'Assourbanabal dans Ninive, et qu'elle fut l'œuvre de leur père commun (E. Meyer, *Geschichte Alterthums*, t. I, p. 477, Lehmann, *Schamaschschumukîn*, p. 33 sqq., Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 133-134, 272).

3. *Annales d'Assourbanabal*, col. I, l. 11-24.

4. *Chronique Babylonienne de Pinches*, col. IV, 30-31; cf. Winckler, *Babylonische Chronik B*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 284-285. Arakhsamna répond au Marcheswân des Juifs et à notre mois de Mai.

qu'il n'était pas coulé dans le moule ordinaire des souverains assyriens. Actif et résolu, l'étude de ses campagnes enseigne qu'il l'était au même degré qu'Assournazirabal ou que Salmanasar III, mais il ne joignait à leurs qualités ni leur dureté impitoyable envers les sujets, ni leur férocité à l'égard des vaincus. Il saisissait l'occasion d'être clément dans des circonstances où ils n'auraient songé qu'à se montrer impitoyables, et si l'on signale de son temps des massacres et des exécutions, du moins ne les classe-t-il pas au premier rang parmi ses hauts faits : les bulletins de ses guerres ne parlent pas sans cesse de rebelles écorchés vifs, de rois empalés devant la porte de leurs cités, de populations entières décimées par le fer et par le feu. Il est, de tous ces conquérants, presque le seul auquel on s'attache et que l'on regrette d'avoir à jeter par-dessus bord, après les ans révolus, pour descendre avec d'autres le courant de l'histoire.

Sitôt qu'il ne fut plus là, la division s'établit d'elle-même entre les deux fractions de l'empire, selon ce qu'il avait décrété : Assourbanabal se proclama roi d'Assyrie et Shamashshoumoukîn roi de Babylone. Un fait, insignifiant pour nous quand nous en déchiffrons la mention dans les Annales, mais décisif aux yeux des contemporains, sanctionna la transformation qui s'accomplissait : Bel et les dieux d'Accad quittèrent Assour et revinrent loger à Babylone au mois d'Iyar. La rapatriation de leurs images s'imposait, du moment qu'on voulait avoir en Kardouniash un roi, même assyrien. Pour que son autorité s'exerçât légitime, il devait avoir célébré les rites et « saisi les mains de Bel », mais lui était-il licite de s'acquitter de cette obligation, si Bel persévérait prisonnier dans la capitale de l'État voisin? Assourbanabal songea un instant à passer outre, et il consulta Shamash sur ce point délicat : « Shamashshoumoukîn, le fils d'Asarhaddon, le roi d'Assyrie, puisse-t-il en cette année saisir la main de Bel, du haut seigneur Mardouk, dans la ville même, puis aller à Babylone avec la grâce de Bel! Si cela plaît à ta grande divinité et au grand seigneur Mardouk, si cela est agréable à ta grande divinité et au grand seigneur Mardouk, ta grande divinité le sait[1]. » La réponse ne lui fut pas favorable, et Shamash opina certainement que Bel n'avait point qualité pour agir en souverain, tant qu'il languissait en chartre privée dans une cité qui n'était pas la sienne. Assourbanabal dut se résigner à relâcher son captif, et il

1. Knudtzon, *Assyrische Gebete an den Sonnengott*, p. 267-269. Knudtzon a montré que *la ville* mentionnée dans ce texte était Assour; la consultation doit donc s'interpréter de la façon que j'ai fait, et l'obéissance qu'Assourbanabal accorde à Shamash, malgré sa répugnance instinctive pour cet acte impolitique, montre combien le pouvoir des oracles était grand à cette époque.

le fit de bonne grâce[1]. Il se rendit en pompe au temple d'Assour, où Mardouk était interné, et il pria humblement l'exilé de vouloir bien réintégrer sa patrie : « Songe à Babylone que tu avais anéantie en la rage de ton cœur, et tourne ta face vers l'Ésagilla, la haute demeure de ta divinité! Revois ta ville que tu avais désertée pour habiter un lieu qui n'est pas digne de toi, et donne toi-même, Maître des dieux, Mardouk, l'ordre du départ pour Babylone[2]! » La statue partit, et son exode fut une procession solennelle que les deux rois guidèrent de concert[3]; les dieux sortaient en foule de leurs cités, Beltis d'Agadè, Nabo de Borsippa, Shamash de Sippar, Nirgal, et ils saluaient le voyageur au passage. Il atteignit enfin sa ville bien-aimée, et il entra dans son Ésagilla au milieu d'un concours immense de population. Les deux rois menaient le cortège, et la foule en délire ne séparait point leurs noms de celui du dieu dans ses acclamations : ce fut une journée inoubliable. Assourbanabal, en sa qualité de suzerain, inaugura l'édifice sacré, puis il présenta son frère et celui-ci *saisit les mains de Bel*. Un quart de siècle ne s'était pas écoulé depuis le jour où Sennachérib, vainqueur, avait cru blesser à mort la seule puissance qui empêchât l'Assyrie de régner sans seconde sur les nations de l'Asie antérieure, et déjà, malgré ses efforts, la ville renaissait des ruines aussi vivace que par le passé : le fils et les petits-fils se sentaient entraînés irrésistiblement



ASSOURBANABAL EN PORTEUR D'OFFRANDES[4].

1. *Chronique Babylonienne de Pinches*, col IV, 34-36; cf. WINCKLER, *Babylonische Chronik B*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 284-285. Sur la signification de la cérémonie dans laquelle le roi *saisissait les mains de Bel*, cf. ce qui est dit plus haut, au t. I, p. 705, de cette *Histoire*; pour le retour des dieux et pour la date de l'événement, cf. la démonstration de LEHMANN, *Schamaschschumukin*, I, p. 43 I, 38 sqq.

2. *Tablette K 2050-K 2694 du British Museum*, col. II, l. 26-33, dans LEHMANN, *Schamaschschumukin*, pl. XXXVII, et II, p. 24-27.

3. La substance de ce récit est empruntée à la *tablette K 2050-K 2694*, dont la valeur a été mise en lumière pour la première fois par LEHMANN, *Schamaschschumukin*, I, p. 43-56, où toutes les questions qui touchent à l'avénement de Shamashshoumoukin sont discutées longuement. Sur la position relative des deux souverains, cf., en dernier lieu, WINCKLER, *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 415-418.

4. *Dessin de Boudier, d'après la photographie de* LEHMANN, *Schamaschschumukin*, I, Frontispice.

à ressusciter ce que l'aïeul avait voulu anéantir à jamais. Babylone avait redressé ses palais, ses murailles, ses temples; elle avait recouvré ses dieux sans guerre, presque sans secousse, de par la seule force du prestige qu'elle exerçait sur tout ce qui l'entourait et sur ses maitres eux-mêmes. A dire le vrai, elle se sentait encore endolorie et faible du coup qui l'avait navrée, et son roi était un Assyrien vassal de l'Assyrie[1]; il n'en était pas moins son roi à elle, qu'elle ne partageait pas avec l'autre. C'était la moitié de son indépendance reconquise. Shamashshoumoukîn ouvrit sa cour à Babylone et il s'appliqua dès le début à recruter de son mieux les forces matérielles et morales de son royaume. Assourbanabal, de son côté, ne rencontra aucune opposition parmi les siens, mais la prudence lui enjoignait de ne pas s'éloigner; les troubles de l'année précédente n'étaient peut-être pas si bien étouffés, qu'un changement de règne n'encourageât ceux des chefs qui avaient échappé à renouer leurs intrigues. Il demeura donc à Ninive pour inaugurer son gouvernement, et il confia à ses généraux le soin de conduire les expéditions engagées du vivant de son père[3]. L'une d'elles était sans importance. Un petit chef, Tandaî de Kirbît, ne cessait de harceler les habitants de l'Yamoutbal; il descendait chez eux chaque année, et, son coup fait, il se rencognait dans sa montagne. On le



SHAMASHSHOUMOUKÎN EN PORTEUR D'OFFRANDES[2].

1. *Chronique Babylonienne de Pinches*, col. IV, l. 38; cf. WINCKLER, *Babylonische Chronik B*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, II, p. 284-285.

2. *Dessin de Boudier, d'après la photographie de* LEHMANN, *Schamaschschumukin*, I, Frontispice.

3. Les documents relatifs au règne d'Assourbanabal sont si nombreux, que je ne puis donner ici la bibliographie même des principaux. Je me bornerai à signaler les deux recueils où sont réunis et classés en partie les plus importants de ceux qui se rapportent à l'histoire proprement dite : G. SMITH, *History of Assurbanipal*, in-8°, 1871, et SAMUEL ALDEN SMITH, *die Keilschrifttexte Asurbanipals, Königs von Assyrien (678-626 v. Chr.), nach dem selbst in London copierten Grundtext mit Transcription, Uebersetzung, Kommentar und vollständigem Glossar*, in-8°, Leipzig, 1887-1889, plus le choix de textes transcrits et traduits par JENSEN, *Inschriften Aschurbanipal's*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 152-269. Dans ces documents les faits sont rangés par ordre géographique, non par dates progressives des expéditions, et la succession chronologique des campagnes est d'autant plus difficile à déterminer exactement, que la *Chronique Babylonienne de Pinches* nous manque dès le début du règne, après l'indication de la guerre contre Kirbît dont il est question ci-dessus. De même, le *Canon des Limmou* ne nous est connu de façon certaine que jusqu'en 666; il s'interrompt cette année-là et, bien que nous possédions pour les temps qui la suivent plus d'une quarantaine de noms d'éponymes, le classement n'en est pas absolument certain jusqu'à présent (G. SMITH,

força dans son château, et on l'expédia prisonnier, avec toute sa bande, à l'autre extrémité de l'empire, en Égypte, afin d'y tenir garnison au milieu des fellahs[1].

Cependant, l'armée qu'Asarhaddon conduisait contre Taharqou avait continué sa route aux ordres du tartan[2]. La Syrie l'accueillit avec résignation, et les vingt-deux rois qui y conservaient encore une ombre d'autonomie lui firent parvenir l'assurance de leur dévouement au seigneur nouveau : même celui d'Arad, Yakînlou, qui avait éveillé les soupçons par des actes d'insubordination fréquente[3], y regarda à deux fois avant de rompre avec son terrible suzerain, et il joignit ses tributs à l'hommage des autres. Cypre demeurait fidèle à son allégeance, et la Phénicie, et ce qui valait mieux, chacun des États les plus proches de l'Égypte, la Philistie, Juda, Moab, Ammon; les Assyriens purent pousser droit au Delta sans perdre leur temps à réprimer des rébellions tout le long de la route. Les Éthiopiens s'étaient retranchés à Karbanîti[4]; ils y furent vaincus cette fois encore, et ils y laissèrent tant de

History of Assurbanipal, p. 320-321, et *the Assyrian Eponym Canon*, p. 67-71). Le premier qui ait réussi à débrouiller le chaos des dates et qui ait fait la critique des documents est Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 366-376, 386-389, 399-400, dont j'ai adopté le plus souvent la façon de voir : un certain nombre de combinaisons nouvelles ont été proposées et parfois démontrées par Winckler, *Altorientalische Forschungen*, I-II, auxquelles je renverrai au fur et à mesure que le récit m'en fournira l'occasion. Les inscriptions relatives au règne de Shamashshoumoukîn ont été rassemblées, traduites et commentées avec beaucoup de soin par Lehmann, *Schamaschschumukin, König von Babylonien, 668-648 v. Chr., Inschriftliches Material über den Beginn seiner Regierung, grossentheils zum ersten Male herausgegeben, übersetzt und erläutert*, in-4°, 1892; cf. Jensen, *Inschriften Schamaschschumukin's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, 1re partie, p. 194-207. Pour les éditions, traductions, commentaires, antérieurs à 1886, voir Bezold, *Kurzgefasster Ueberblick über die Babylonisch-assyrische Literatur*, p. 108-121.

1. *Chronique Babylonienne de Pinches*, col. IV, l. 37; cf. Winckler, *Babylonische Chronik B*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 284-285. L'expédition contre Kirbît est omise dans certains documents, tels que le *Cylindre A du British Museum*; elle est placée dans les autres au quatrième rang, entre les guerres en Asie Mineure et la campagne contre les Mannéens (G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 79-88). La place que la *Chronique Babylonienne* lui attribue tout au commencement du règne est confirmée par un fragment de tablette utilisé dans Winckler, *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 474-477. Peut-être fut-elle exécutée par une armée babylonienne; Assourbanabal s'en serait attribué le mérite, à cause de la suzeraineté qu'il exerçait sur le Kardouniash.

2. Le texte de la *tablette K 2675-K 228, du British Museum, Recto*, l. 11-13 (G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 38) dit nettement que le tartan commanda cette première armée. Pour l'identité de cette expédition avec la dernière de celles qu'Asarhaddon conduisit, cf. ce qui est dit plus haut, t. III, p. 380, note 1, de cette *Histoire*.

3. Assourbanabal, agissant au nom de son père Asarhaddon, roi d'Assyrie, avait consulté Shamash sur l'opportunité d'envoyer des troupes contre Arad : le prince de cette ville est nommé Ikkalou (Knudtzon, *Assyrische Gebete an den Sonnengott*, p. 170-172), ce qui est une variante d'Yakînlou. Winckler en conclut que la campagne contre Arad dont il sera question plus loin, t. III, p. 387. de cette *Histoire*, a eu lieu avant 668, sous le règne d'Asarhaddon (*Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 477-478). Il me paraît plus naturel de la placer au retour d'Égypte, dans le temps que les Aradiens étaient démoralisés par la défaite du Pharaon dont ils avaient espéré l'alliance.

4. J'avais rapproché Karbanîti de la Qarbîna mentionnée au *Grand Papyrus Harris* (cf. t. II, p. 456, de cette *Histoire*), et cette identification a été adoptée par Brugsch (*Geschichte Ægyptens*, p. 188-189, 717-718), puis par la plupart des Égyptologues, même après que Brugsch eut reconnu dans Qarbîna le nom de Canope ou d'un bourg voisin de Canope (*Dictionnaire Géographique*, p. 654-855). Elle a été repoussée par Steindorff (*die Keilschriftliche Wiedergabe Ægyptischer Eigennamen*, dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. I, p. 595-596), et de fait, Karbanîti ne saurait

monde sur le carreau que Taharqou n'eut plus les effectifs nécessaires pour défendre Memphis. Il se retira à Thèbes, s'y fortifia, mais le tartan n'avait pas moins souffert que son adversaire, et il n'aurait pu le poursuivre si des renforts ne lui étaient survenus promptement. Le rabshakéh, dépêché de Ninive avec des régiments indigènes, avait convoqué le ban des feudataires syriens, et ceux-ci, stimulés par l'annonce des succès remportés aux bords du Nil, s'étaient mis entièrement à sa disposition; il avait ordonné à leurs vaisseaux de cingler vers le Delta, afin d'y constituer la flotte dont il avait besoin pour remonter le fleuve, puis il avait emmené leurs troupes avec lui[1]. Les deux généraux assyriens quittèrent Memphis, dans les premiers jours de 667 je pense, et ils s'enfoncèrent au Sud avec précaution : ils employèrent quarante jours à franchir méthodiquement la distance qui séparait les deux capitales de l'Égypte. Les princes du Delta, en les voyant disparaître au loin dans la vallée, crurent que la saison était propice à les exterminer d'un seul coup. Ils lièrent des négociations discrètes avec l'Éthiopien, et ils lui proposèrent un compromis, grâce auquel leur liberté se trouverait assurée : « Nous nous partagerons le pays et nul de nous ne dominera sur les autres! » Ces pourparlers ne purent être conduits si prudemment que les gouverneurs assyriens n'en eussent vent bientôt : ils interceptèrent des courriers, et sitôt qu'ils connurent l'étendue du péril par les dépêches, ils saisirent le plus possible des conjurés. Ils saccagèrent Sais, Mendès et Tanis, pour l'exemple; ils les démantelèrent, ils écorchèrent ou ils empalèrent les principaux citoyens aux portes, puis ils expédièrent à Ninive, les fers aux mains et aux pieds, deux des chefs du complot, Néchao et Sharloudari de Péluse : Pakrourou, du nome d'Arabie, réussit à leur échapper. Taharqou, privé de leur concours, ne se sentit plus de taille à repousser l'agresseur : il s'enfuit en Éthiopie et il abandonna Thèbes à sa destinée. La ville fut rançonnée, le temple d'Amon pillé à demi : Mantoumihâît transféra son allégeance sur Assourbanabal sans sourciller, et l'Égypte entière redevint assyrienne de la Méditerranée à la première cataracte[2]. La victoire était si complète qu'Assourbanabal crut pouvoir sans danger user

être placée à Canope, non plus d'ailleurs que la Qarbîna du Papyrus Harris : il faut la chercher dans la région orientale ou centrale du Delta.

1. L'envoi des renforts aux ordres du rabshakéh est signalé expressément dans *K 2675-K 228*, recto, l. 25-29; cf. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 40-41.

2. Tiele a démontré (*Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 372) que le seul récit presque entièrement authentique que nous possédions de la première guerre d'Assourbanabal contre l'Égypte est celui dont le texte couvre les tablettes *K 2675-K 228* du British Museum. La version officielle des Cylindres a brouillé les événements, et elle a parfois attribué au roi lui-même les actions de ses généraux. Winckler a complété sur certains points le travail de Tiele, et il a mieux indiqué l'enchaînement chronologique des faits (*Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 101-106,

de clémence envers ses prisonniers. Il les manda en sa présence, et là, au lieu de leur crever les yeux ou de les torturer par quelque supplice horrible, il les gracia et il confirma Néchao dans toutes les dignités qu'Asarhaddon lui avait concédées. Il l'habilla d'un vêtement d'honneur, il lui donna une épée droite à fourreau de fer décoré d'or, sur lequel son nom et ses titres étaient gravés, des bagues, des bracelets d'or, des chariots, des chevaux, des mules, tout



MANTOUMIHÂÎT, PRINCE DE THÈBES[1].

l'attirail de la royauté. Non content de lui restituer Sais et Memphis, il lui octroya le fief d'Athribis pour son fils aîné, Psamatikou. Il ne négligea d'ailleurs aucune mesure pour afficher sa suprématie. Athribis s'appela de nouveau Limirpatéshîashshour, *Brille le vicaire d'Assour*, et Sais Karbelmatâti, *la citadelle du seigneur des contrées*. Psamatikou fut qualifié Naboshézibanni, *Nabo, délivre-moi*, et des officiers résidèrent à côté de son père et de lui, qui se

et *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 478-483), mais son scepticisme l'a peut-être entraîné un peu loin : je me suis tenu généralement plus près que lui du témoignage des textes assyriens. Pour l'ensemble des monuments relatifs à cette campagne, voir G. SMITH, *History of Assurbanipal*, p. 15-23, 30-44, S. ALDEN SMITH, *die Keilschrifttexte Asurbanipals*, t. I, p. 4-11, et JENSEN, *Inschriften Aschurbanipal's*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 158-167, 236-237.

1. *Dessin de Boudier, d'après la photographie de Miss Benson, publiée dans le Recueil de Travaux*, t. XX; cf. BENSON-GOURLAY, *the Temple of Mut in Asher*, pl. XXIV. Il n'est pas tout à fait certain que cette statue représente Mantoumihâît, puisque l'inscription manque; les circonstances de la découverte rendent pourtant l'attribution fort vraisemblable (BENSON-GOURLAY, *the Temple of Mut in Asher*, p. 261-262).

chargèrent d'espionner leur conduite et de les orienter dans la voie droite : Néchao, bien encadré, ne broncha plus désormais[1].

La soumission de l'Égypte eut son contre-coup en Syrie et en Asie Mineure. Des deux seuls États qui subsistaient sur la côte phénicienne, l'un, celui de Tyr, était en contumace depuis de longues années; l'autre, celui d'Arad, manifestait des dispositions douteuses. Asarhaddon n'avait pu venir à bout du premier, faute d'une flotte suffisante, mais il lui avait coupé les communications avec le continent, et le blocus durait depuis quatre ans au moins, de plus en plus rigoureux[2]. Au reçu des nouvelles d'Égypte, Bâal comprit que la résistance était sans but; il livra son héritier, Yahîmélek, une de ses filles, de l'argent, de l'or, des bois, des otages, et il implora son pardon. Assourbanabal lui laissa la couronne, à charge de payer le tribut obligatoire[3], mais il se montra moins pitoyable au roi d'Arad. Yakinlou eut beau lui abandonner ses fils, ses filles, tous ses trésors, son caractère indocile avait épuisé la patience du maître : il fut emmené captif à Ninive et remplacé sur le trône par Azibaal, l'aîné de ses enfants[5]. Deux des chefs du Taurus, le Moukallou de Tabal qui avait inquiété Asarhaddon dans les derniers temps de son existence[6], et Sandarsarmé de Cilicie, se rachetèrent du châtiment que leurs brigandages leur avaient mérité par des dons de chevaux et par la remise chacun d'une de leurs filles, qui entra dotée riche-



PSAMMÉTIQUE Ier[4].

1. *K 2675-K 228*, recto, l. 51-65; cf. G. Smith, *History of Assourbanipal*, p. 44-47. Pour les versions postérieures des mêmes événements, voir G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 27-29, S. Alden Smith, *die Keilschrifttexte Asurbanipals*, t. I, p. 12-13, Jensen, *Inschriften Aschurbanipal's* dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 166-167.

2. Cf. à ce sujet ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 369, de cette *Histoire*. Assourbanabal raconte au début de son règne, comme s'ils avaient été commandés et exécutés par lui-même ou par ses propres généraux (*Cylindres A-B*, col. II, l. 84-88; cf. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 58-59), les travaux du blocus commencés quelques années auparavant par son père Asarhaddon (Winckler, *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 524-526, t. II, p. 69-70).

3. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 58-60, 68-69, S. Alden Smith, *die Keilschrifttexte Asurbanipals*, p. 14-17, Jensen, *Inschriften Aschurbanipal's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 168-171.

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un bas-relief du British Museum.*

5. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 60-61, 69-71, S. Alden Smith, *die Keilschrifttexte Asurbanipal's*, p. 16-19, Jensen, *Inschriften Aschurbanipal's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, 170-173.

6. Cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. III, p. 370, de cette *Histoire*

ment au harem de Ninive[1]. C'étaient là de très petits incidents, et leur insignifiance même prouve à quel point les peuples méditerranéens s'étaient résignés à la domination étrangère. Rois vassaux, princes, cités, fellahs de la plaine ou pâtres de la montagne, sujets directs ou indirects, tous, à très peu près, avaient cessé de croire qu'un changement de règne leur offrît des chances de liberté sérieuses. Ils ne se sentaient plus les vaincus d'un homme, que sa disparition pouvait délivrer; ils étaient les serviteurs d'un empire dont la puissance ne tenait plus au génie ou à la médiocrité d'un seul, mais persistait de génération en génération par la force acquise, quelle que fût d'ailleurs la capacité des gouvernants. Les nations encore indépendantes avaient fini par penser de même, elles aussi, et l'annonce d'un avènement ne réveillait plus en elles des espérances de conquête ou tout au moins de butin : elles n'y envisageaient plus qu'une occasion de resserrer les liens de bon voisinage ou d'amitié propitiatoire qui les unissaient à l'Assyrie, et elles envoyaient complimenter le souverain nouveau. Une de ces ambassades arriva vers 667, qui mit la cour en émoi et flatta sa vanité prodigieusement. Les rapports des marins et des conducteurs de caravanes avaient révélé la présence d'un royaume de Lydie à l'extrémité orientale de l'Asie Mineure, aux endroits où l'on s'embarque pour traverser la mer[2]. On le savait riche en or et en chevaux, mais on n'avait jamais noué de relations directes avec lui, et ses dynasties avaient toujours affecté d'ignorer ce qu'était Assour. Une révolution y avait éclaté un quart de siècle auparavant, qui avait substitué aux Héraclides cette famille des Mermnades dont les destinées récentes avaient été si tragiques[3]. Dascyle, établi chez les Syriens Blancs depuis des années, ne songeait plus à déserter sa patrie d'adoption lorsqu'un jour, vers 698, un messager l'accosta, qui le mandait à Sardes sans tarder[4]. Son oncle Ardys, prince de Tyrrha, n'ayant point d'enfants, s'était adressé à Sadyatte et il l'avait supplié de casser la sentence qui bannissait son neveu. « Ma maison est déserte, disait-il, et tous mes proches sont morts; d'ailleurs, Dascyle et les siens ont été déjà graciés par tes

1. G. SMITH, *History of Assurbanipal*, p. 61-62, 69-70, 75, S. ALDEN SMITH, *die Keilschrifttexte Asurbanipals*, p. 16-17, JENSEN, *Inschriften Aschurbanipal's*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 170-173. La consultation n° 55, que Knudtzon attribue au temps d'Asarhaddon (*Assyrische Gebete an den Sonnengott*, p. 15157-8), se rapporte plus probablement à l'époque d'Assourbanabal (WINCKLER, *Altorientalische Forschungen*, t. II, p. 127).

2. On l'appelle *nagou sha nibirti tâmtim* (*Cylindre de Rassam*, col. II, l. 95), « le pays du passage de la mer », ou plus couramment « le pays situé en deçà de la mer ». Cf., pour l'explication de ce texte, GELZER, *das Zeitalter des Gyges*, dans le *Rheinisches Museum*, 1875, t. XXX, p. 221, note 1.

3. Cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. III, p. 339-340 , de cette *Histoire*.

4. RADET, *la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 143-145, a rendu cette date très vraisemblable.

ancêtres. » Sadyatte consentit, mais Dascyle préféra ne point revenir, et il envoya en son lieu son fils Gygès, alors âgé d'environ dix-huit ans. Gygès était très beau et de haute taille : il maniait ses chevaux et ses armes avec une rare maîtrise, si bien que sa renommée se répandit vite par le pays. Sadyatte le voulut voir et, séduit par sa fière mine, il l'enrôla parmi ses gardes du corps, puis il le combla de présents et lui départit sa confiance entière. L'habile homme en profita pour agrandir ses domaines et pour accroître ses ressources, pour se concilier des partisans parmi le peuple et parmi les Amis. Les Cariens fournissaient alors aux armées un de leurs éléments les plus vigoureux et les mieux disciplinés[1]. Race militaire avant tout, on disait qu'ils avaient perfectionné le bouclier et le casque[2]; à Sardes, ils remplissaient la garnison de la forteresse et leurs capitaines possédaient la faveur du prince. Gygès se lia d'amitié avec un des principaux d'entre eux, Arsélis de Mylasa, et il s'assura ainsi leur appui, au besoin le recrutement éventuel d'une troupe parmi leurs clans restés au pays[3]. Les Tylonides en conçurent une jalousie extrême et leur chef Lixos ne recula devant aucun moyen pour enrayer la fortune de son rival : il alla jusqu'à simuler la folie et à parcourir les rues de Sardes en criant que le fils de Dascyle, Gygès, assassinerait le roi, mais ce stratagème ne lui réussit pas mieux que ses autres perfidies. Cependant Sadyatte avait brigué la main de Toudô[4], la fille d'Arnossos le Mysien, et il avait délégué son favori auprès de son beau-père pour recevoir sa fiancée. Gygès s'éprit d'elle pendant le trajet, tenta en vain de la séduire. Elle repoussa ses avances avec indignation, et le soir même des noces elle se plaignit à son mari de l'outrage qui lui avait été fait : Sadyatte jura de la venger dès le lendemain, mais Gygès, averti par une servante, le tua avant l'aurore. Il assembla les Amis sur l'heure, se débarrassa de ceux qui lui étaient hostiles, décida par ses largesses les autres à le seconder, et, descendant sur la place publique, il y convoqua le peuple. Après de longs débats tumultueux, on convint de consulter l'oracle de Delphes; le dieu, corrompu par l'or du Pactole, enjoignit aux Lydiens de reconnaître Gygès pour leur roi. Il épousa Toudô et il gagna à cette alliance avec la veuve de

1. Archiloque de Paros, contemporain de Gygès, mentionne les mercenaires cariens, Καὶ δὴ 'πίκουρος ὥστε Κὰρ κεκλήσομαι (BERGK, *Poetæ Lyrici Græci*, t. I, p. 690, *fragm.* 24), et plus tard, Éphore disait d'eux qu'ils avaient été les premiers à vendre leurs services aux étrangers (*Frag.* 23, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. I, p. 239).

2. Sur l'armement des mercenaires cariens, cf. HÉRODOTE, I, CCXXI, II, CLII, et POLYEN, *Stratagèmes*, VII, 3.

3. Les rapports d'Arsélis avec Gygès sont mentionnés par PLUTARQUE, *Quæstiones Græcæ*, § 45, dans les *Moralia*, éd. DIDOT, t. I, p. 371-372.

4. On hésite pour ce nom entre les deux formes Toudô et Trydô : j'ai suivi la leçon de MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 384, note 34.

l'Héraclide une apparence de légitimité, mais la décision divine ne fut pas goûtée également d'un chacun et la guerre s'alluma : il triompha grâce à la bravoure de ses mercenaires cariens[1].

Son histoire servit bientôt comme de canevas sur lequel l'imagination populaire broda sans relâche. Tout d'abord, on supposa qu'il était de vile extraction, un soldat de fortune, qui se serait élevé par degrés aux plus hauts postes et qui aurait fini par supplanter son patron. Hérodote nous explique, d'après le poète Archiloque de Paros, comment le dernier des Héraclides, qu'il appelle Candaule de son nom familial et non Sadyatte de son nom officiel[2], voulut à toute force faire admirer à Gygès la beauté nue de sa femme; la reine, outrée, somma le favori de laver dans le sang cette insulte à sa pudeur, puis elle lui céda la couronne avec sa main[3]. Platon débitait à ce propos un conte des plus fantastiques. Gygès était à l'origine un berger qui, après un orage terrible, aurait avisé une fissure dans le sol et s'y serait glissé; il y aurait découvert un énorme cheval de cuivre à moitié fracassé, et dans les flancs le cadavre d'un géant avec une bague d'or au doigt. Le hasard lui révéla que la bague rendait invisible qui la portait; il alla à la cour en quête d'aventures, séduisit la reine, égorgea le roi et lui succéda, tout cela par la vertu de son talisman[4]. D'après une troisième légende, son crime et son exaltation avaient été présagés par un prodige étrange. Deux aigles d'envergure surnaturelle s'étaient abattus sur le toit de la chambre de Toudô, tandis qu'elle séjournait encore chez son père, et les devins consultés avaient pronostiqué qu'elle serait la femme de deux rois en une seule nuit; et de fait, lorsque Gygès eut poignardé Sadyatte, le mariage à peine consommé, il se précipita sur Toudô et il l'épousa soudain sans

1. Nicolas de Damas, *Fragm. 49*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 383-385, qui copie servilement Xanthos le Lydien; cf. Schubert, *Geschichte der Könige von Lydien*, p. 24-35, et Radet, *la Lydie et le monde Grec au temps des Mermnades*, p. 124-139. La date de cette révolution a été fixée à 587 par Gelzer, *das Zeitalter des Gyges*, dans le *Rheinisches Museum*, 1875, t. XXX, p. 230-256.

2. Sur le rapport des deux noms appliqués à un même personnage, cf. Radet, *la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 76-77, 124. Schubert (*Geschichte der Könige von Lydien*, p. 31-34) considère que les noms de Sadyatte et de Kandaule appartiennent à deux personnages différents. Kandaule aurait été vraisemblablement un second fils de Myrsos, qui, après le meurtre de Sadyatte, aurait disputé la couronne à Gygès : il aurait été tué dans une bataille par le chef carien Arsélis, comme Plutarque le raconte (*Quæstiones Græcæ*, § 45), et Gygès n'aurait été vraiment roi qu'après la mort de ce personnage.

3. Hérodote, I, viii-xiv. L'invraisemblance du récit d'Hérodote avait été démontrée déjà au siècle dernier par Fréret, *Recherches sur la Chronologie de l'Histoire de Lydie*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, 1725, t. V, p. 282; cf. Gelzer, *das Zeitalter des Gyges*, dans le *Rheinisches Museum*, 1880, t. XXXV, p. 515, 518 sqq., où sont rassemblés les exemples de légendes analogues qui se sont attachées au nom de plusieurs personnages historiques, Sargon d'Agadé (cf. t. I, p. 597-598, de cette *Histoire*), Cyrus, Arsace le Parthe et d'autres.

4. Platon, *République*, l. II, iii, édit. Didot, t. II, p. 23-24; cf. Cicéron, *de Officiis*, III, 9. Cette version est curieuse parce qu'elle nous a conservé un des exemples les plus anciens de l'anneau qui rend invisible; on sait combien cette donnée est fréquente dans les contes orientaux d'époque plus récente.

attendre au lendemain[1]. D'autres récits couraient où l'on expliquait les choses de façon moins merveilleuse, et où l'on attribuait sa fortune à la fidélité sans bornes que le Carien Arsélis lui avait vouée[2]. Quoi qu'il en soit, son avènement marqua le début d'une ère nouvelle pour la Lydie. Elle avait été toujours une terre vaillante et belliqueuse, mais les Héraclides n'avaient pas exploité les ressources dont elle regorgeait pour la conquête, et nul parmi les peuples qui l'entouraient ne soupçonnait qu'elle pût redevenir le siège d'un empire brillant, comme aux temps fabuleux[3]. Gygès s'efforça de réveiller les instincts militaires de ses sujets. S'il n'organisa pas cette admirable cavalreie qui triompha pendant près d'un siècle sur la plupart des champs de bataille où elle se trouva engagée, il l'augmenta, la disciplina, lui donna la cohésion et l'élan, et cela d'autant plus à propos qu'un danger formidable menaçait sa royauté naissante. Les Cimmériens et les Trères, tant qu'ils avaient agi séparément, n'avaient pas surmonté la résistance des Phrygiens; leurs courses, renouvelées chaque année, n'avaient abouti jamais qu'à la destruction d'une cité ou au pillage d'un canton mal surveillé. Mais, de 690 à 680, les Cimmériens, rebutés par la fière contenance de Sennachérib puis d'Asarhaddon, s'étaient arrachés enfin aux séductions de l'Orient, et ils s'étaient rejetés en force sur le centre de la péninsule; le roi Midas se défendit héroïquement, puis il succomba sous la masse et, plutôt que de tomber vivant entre les mains des barbares, il but du sang de taureau et s'empoisonna (676)[5]. L'élite de la



CAVALIERS LYDIENS[4].

1. XANTHOS DE LYDIE, d'après NICOLAS DE DAMAS, *Fragm. 49*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 384-385.
2. PLUTARQUE, *Questions Grecques*, § 45. Pour l'authenticité de ce récit, cf. GELZER, *das Zeitalter des Gyges*, dans le *Rheinisches Museum*, 1880, t. XXXV, p. 528, SCHUBERT, *Geschichte der Könige von Lydien*, p. 31-34, RADET, *la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 133-134.
3. Cf., sur ce premier empire lydien, ce qui est dit plus haut, au t. II, p. 364, 587, et au t. III, p. 336-338, de cette *Histoire*.
4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un bas-relief lydien trouvé dans un des tombeaux de Bin-Tépé, et conservé aujourd'hui au Musée Britannique.*
5. STRABON, I, III § 21, p. 61. La date de 676 a été empruntée à l'Africain par les chronographes

noblesse périt autour de lui, et ce qui subsista du menu peuple, terrifié par l'invasion, sembla perdre en un seul jour les qualités de bravoure et d'énergie qui avaient fait sa sécurité. Les Cimmériens s'emparèrent des villes l'une après l'autre[1], ils descendirent du bassin de Sangarios dans celui du Rhyndakos, ils dévastèrent la Troade, et, vers 670, ils s'établirent fortement dans la forteresse d'Antandros, en face de Lesbos, la superbe île éolienne; bientôt leurs avant-gardes touchèrent de tous côtés aux premiers postes lydiens. Gygès leur tint tête avec résolution et il les repoussa victorieusement, mais la partie était trop inégale entre leurs hordes, recrutées sans cesse aux réserves de la Thrace ou du Caucase, et ses maigres bataillons de Lydiens, de Cariens et de Grecs. Il ne pouvait rouvrir à lui seul la grande route royale, que la chute de la monarchie phrygienne livrait aux barbares sur toute la portion moyenne de son trajet, et pourtant, la suppression du trafic qui circulait de l'Euphrate à l'Hermos risquait d'amener à très bref délai la décadence de son royaume. Si on laissait aux marchands, qui foulaient par tradition cette piste séculaire, le temps de se déshabituer d'elle et de se détourner vers l'une des voies de mer qui pouvaient la remplacer, celle du Pont pour les uns, celle de la Méditerranée pour les autres, ils ne s'y reporteraient plus volontiers lorsqu'elle leur redeviendrait accessible, et la Lydie perdrait pour toujours une de ses sources de revenus les plus abondantes[3]. On conçoit que Gygès, compromis dans sa fortune et dans son existence même, ait cherché un refuge contre les Barbares auprès du souverain qui lui paraissait avoir des intérêts analogues aux siens. La renommée de l'empire avait pénétré loin dans l'Occident; les Achéens de Cypre qui dépendaient de lui, les colons grecs de la Cilicie, les matelots que le cabotage approchait des ports syriens, témoignaient à l'envi de sa splendeur, et le bruit de ses conquêtes sur les Tabal et sur les peuplades de l'Halys avait

chrétiens d'époque byzantine; ceux-ci faisaient coïncider la chute du royaume phrygien avec le règne d'Amon en Judée, et cette identification est acceptée par la plupart des historiens modernes (GELZER, *das Zeitalter des Gyges*, dans le *Rheinisches Museum*, 1875, t. XXX, p. 252-253, 257, 261-263, ED. MEYER, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 545-546, t. II, p. 455-456, RADET, *la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 176).

1. Un seul fait, probablement dérivé des *Lydiaques* de Xanthos, nous est connu de leurs opérations en Phrygie, la prise de Syassos et des masses énormes de blé qui étaient conservées dans les silos de cette ville; cf. ÉTIENNE DE BYZANCE, *s. v.* Σύασσος.

2. ARISTOTE, *Constitutions, fragm. 190*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 162, ταύτην ὀνομάσθαι καὶ Κιμμερίδα Κιμμερίων ἐνοικούντων ἑκατὸν ἔτη; cf. PLINE, *H. Nat.*, V, 32 § 2.

3. C'est le mérite de Radet d'avoir montré le premier les raisons d'intérêt économique qui devaient porter Gygès à faire sa tentative d'alliance auprès d'Assourbanabal (*la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 177). Il a ainsi écarté de façon définitive les objections que plusieurs critiques récents, et surtout Gutschmid, avaient soulevées contre l'authenticité de cet épisode pour défendre la tradition classique et pour diminuer l'autorité des textes assyriens (*Neue Beiträge zur Geschichte des Alten Orients*, p. x-xi).

retenti plus d'une fois depuis un siècle à l'autre extrémité de la péninsule asianique, parmi les marchands de Sardes ou de l'Ionie. Les Cimmériens l'avaient harcelé et ils l'inquiétaient encore; Gygès pensa que la communauté de haine ou de danger le prédisposerait en sa faveur, et un songe lui fournit l'occasion de notifier à la cour de Ninive le désir qu'il éprouvait de s'aboucher avec elle. Il rêva qu'un dieu, Assour sans doute, lui apparaissait la nuit et lui ordonnait de se prosterner aux pieds d'Assourbanabal : « En son nom tu vaincras tes ennemis ». Le lendemain matin, il dépêcha des cavaliers au grand roi, mais quand leur chef toucha la frontière et qu'il rencontra les premiers Assyriens, ceux-ci l'interrogèrent : « Qui donc es-tu, frère, dirent-ils, toi dont nul courrier n'a encore visité le pays? » La langue qu'il parlait était inconnue; on comprit seulement qu'il demandait à être mené devant le roi, et on l'expédia à Ninive sous bonne escorte. Là, le même obstacle se présenta, car personne à la cour ne savait le lydien parmi les interprètes officiels; on lui trouva néanmoins un truchement, qui traduisit tant bien que mal l'histoire du rêve[1]. Assourbanabal accueillit avec joie un hommage qui lui venait de si loin, et, depuis lors, une sorte d'alliance exista entre l'Assyrie et la Lydie, alliance toute platonique dont Gygès au moins ne déduisit aucun avantage sensible. Quelques troupes lancées au pays des Syriens blancs auraient inquiété les Cimmériens, et, opérant une diversion sur leurs derrières, auraient procuré du répit à la Lydie, mais le commerce à travers l'Asie Mineure n'avait qu'une importance secondaire sur la prospérité de Ninive et des provinces syriennes auxquelles la marine phénicienne assurait des débouchés suffisants vers l'Ouest. Assourbanabal prodigua les bonnes paroles aux Lydiens, puis il les laissa porter seuls le poids de l'attaque, et il remercia dévotement Assour de la sécurité que leur courage opiniâtre procurait aux confins orientaux de son empire[2].

Le péril cimmérien conjuré au moins provisoirement, rien ne pouvait plus troubler la paix au Nord et à l'Est, ni l'Ourartou, ni les Mannaï, ni les Mèdes.

1. Le détail des faits qui accompagnèrent l'arrivée de l'ambassadeur ne nous est connu que par le *Cylindre E du British Museum, l. 1-11*, publié par G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 76-77; cf. Jensen, *Inschriften Aschurbanipal's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 172-173.

2. L'ambassade de Gygès est racontée dans *K 2675, verso, l. 13-21* (G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 73-75), et avec quelques variantes dans le *Cylindre B*, col. II, l. 86-93 (G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 71-72) : les autres documents où elle est mentionnée y joignent pour la plupart le récit de la mort de Gygès et de la victoire d'Ardys sur les Cimmériens (G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 64-68, S. Alden-Smith, *die Keilschrifttexte Asurbanipals*, t. I, p. 18-21, Jensen, *Inschriften Aschurbanipal's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 172-177), c'est-à-dire d'événements fort postérieurs à ces premiers rapports de la Lydie avec l'Assyrie.

L'Ourartou, exposé sans cesse aux ravages des barbares, s'accommodait de plus en plus avec l'Assyrie; s'il ne s'humiliait pas au point de se l'avouer supérieure pour obtenir d'elle des secours contre les barbares, il écartait tous les prétextes de conflit et il s'efforçait de n'entretenir avec elle que des relations de bon voisinage. Ses rois, Rousas II, puis Ériménas, ne méditaient plus ni coups d'épée, ni chevauchées glorieuses, mais ils muraient leurs villes, ils se construisaient des palais et des temples, ils se ménageaient sur des hauteurs d'accès hasardeux des retraites plaisantes où ils vivaient au milieu des jardins plantés à grands frais et des eaux courantes dérivées de loin[1]. Les Mannaî acceptaient sans murmure le gouvernement de leurs préfets assyriens, et les Mèdes, bridés par les garnisons du Parsoua et du Kharkhar, semblaient avoir dépouillé l'âpreté et la turbulence de leur esprit. Asarhaddon avait essayé de se concilier la bonne volonté de l'Élam par un service signalé. Il lui avait expédié du blé, du vin, et des provisions de toute sorte pendant la famine qui avait désolé le pays vers 670, et il n'avait pas borné là sa complaisance. Ceux des Élamites qui s'étaient réfugiés sur le territoire assyrien avec leurs familles, pour échapper au fléau, il ne les y avait pas retenus en servage, comme le droit des gens l'y autorisait; il les avait nourris le temps nécessaire, et il les avait renvoyés à leurs concitoyens. Ourtakou s'était enfermé depuis lors dans une sorte de neutralité boudeuse, sauf à intriguer sourdement contre les préfets babyloniens du Tigre. Les Araméens de l'Oulaî s'agitaient en effet dans leurs bas-fonds, et plusieurs de leurs chefs, Belikîsha le Gamboulou, Naboshoumirîsh, complotaient en dessous avec le général élamite qui commandait à la frontière, Mardoukshoumibni[2]. Rien toutefois n'en avait transpiré encore, et la paix régnait d'apparence, là non moins que partout ailleurs. Jamais l'empire n'avait été aussi respecté; jamais aussi il n'avait réuni autant de nations diverses sous un même sceptre, Égyptiens, Syriens, gens du Taurus, tribus des monts de l'Euphrate et du Tigre, Mannéens, Mèdes, Babyloniens, Arabes; jamais surtout il n'avait disposé de plus de ressources pour obliger ses provinces à l'obéissance ou pour les défendre contre les assauts de l'étranger. Sans doute la population de l'Assyrie propre et des vieux cercles dont les contingents formaient

1. Pour la succession des rois d'Ourartou à cette époque, voir BELCK-LEHMANN, *Ein neuer Herrscher von Khaldia*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, 1894, t. IX, p. 82-99, 339-360. Pour la fondation ou la restauration de la ville et des jardins de Toprah-Kaléh, par Rousas II et III, cf., outre le mémoire indiqué ci-dessus, BELCK-LEHMANN, *Ueber neuer aufgefundenen Armenischen Keilinschriften*, dans la *Zeitschrift für Ethnologie*, 1892, p. 144-147, *Weitere Ergebnisse*, dans les *Verhandlungen der Berliner anthropologischer Gesellschaft*, 1892, p. 486, *Chaldische Nova*, dans les *Verhandlungen*, 1893, p. 223-224, et *Chaldische Forschungen*, dans les *Verhandlungen*, 1895, p. 595-601.

2. G. SMITH, *History of Assurbanipal*, p. 100-102, 108-109.

le noyau de l'armée, souffrait encore des blessures qu'elle avait reçues plus de quinze ans auparavant, pendant la guerre civile qui avait sévi au lendemain de Sennachérib assassiné[1]; mais le règne d'Asarhaddon avait été plutôt débonnaire, et le mouvement naturel des naissances, n'étant contrarié par aucun appel exagéré de milices, avait dû presque suffire à combler les vides. Les campagnes d'Égypte, exécutées en partie par les auxiliaires syriens, n'avaient pas ralenti sensiblement ce progrès, et, pourvu que le calme persistât quelques années de plus, on pouvait prévoir le moment où, toutes les pertes étant réparées, le roi pourrait exiger des efforts nouveaux pour l'offensive ou pour la résistance, sans craindre de voir son peuple fondre et disparaître entre ses doigts. Il semble bien qu'Assourbanabal, soit politique, soit tempérament, ait incliné à n'être qu'un monarque de paix. Ce n'est pas qu'à l'occasion il ne sût commander ou se battre tout comme un autre, mais il préférait son repos, et, quand les circonstances le contraignaient à en sortir, il déléguait volontiers la conduite des opérations à ses généraux. Il aurait probablement renoncé à l'Égypte s'il eût pu le faire sans danger, et c'eût presque été sagesse, tant cette possession récente était difficile et dispendieuse à conserver. Sans parler des différences de langage, de religion ou de mœurs, qui l'empêcheraient de s'assimiler jamais à l'Assyrie, comme Damas, et Hamath, et Samarie, et la plupart des États asiatiques, elle ne tenait littéralement au reste du territoire que par un fil fragile et mince, cette traînée de rochers, de sables et de marais qui s'allongeait entre la mer Rouge et la Méditerranée. Une révolte des cités philistines ou de l'un des shéikhs iduméens suffisait à l'isoler, et les communications une fois coupées avec elle, que deviendraient les officiers et les garnisons qu'il y fallait avoir nombreuses, si l'on ne voulait point la perdre du jour au lendemain? La passion que ses Pharaons avaient toujours eue de s'immiscer aux affaires de la Syrie, et leurs prétentions surannées sur le pays jusqu'à l'Euphrate, ne permettaient guère qu'on lui rendît son autonomie, sous peine de la voir aussitôt raccorder ses accointances avec Tyr ou avec Juda et susciter des révoltes graves parmi les roitelets vassaux de la Palestine; d'autre part, elle


ASSOURBANABAL[2].

1. Cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. III, p. 348, de cette *Histoire*.
2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un des bas-reliefs de Koyoundjik conservés au British Museum.*

occupait une position si excentrique, qu'elle devait échapper nécessairement à l'influence ninivite dès qu'une circonstance pressante obligerait le suzerain à relâcher l'effort qu'il déployait pour la refréner. L'Éthiopie était là d'ailleurs, presque inaccessible dans son midi fabuleux, et toujours prête à provoquer les complots ou à reprendre les hostilités dès qu'on lui en fournirait le prétexte. Et déjà Mantoumihâit était revenu à elle, sitôt que les bataillons assyriens avaient vidé les lieux, et si Taharqou, paralysé, disait-on, par un songe qui lui enjoignait de rester à Napata[1], n'avait point reparu au Nord de la cataracte, il avait envoyé Tanouatamanou, l'enfant de sa femme et de Sabacon, administrer pour lui la province[2]. Il mourut peu après (666), et son beau-fils se préparait à quitter Thèbes pour se faire sacrer solennellement au Gebel Barkal, lorsqu'une nuit il aperçut en rêve deux serpents, l'un à sa gauche, l'autre à sa droite. Les devins qu'il consulta à ce sujet lui annoncèrent un avenir heureux : « Tu possèdes les pays du Midi, saisis ceux du Nord, et que les diadèmes des deux régions brillent sur ton front! » Il alla aussitôt se présenter à son père Amon de Napata, et, comme il ne rencontra aucune opposition parmi le sacerdoce ou la noblesse éthiopienne, il put accomplir la prédiction dès les premiers jours qui suivirent son couronnement[3]. Le Said salua son retour avec joie, et les habitants amassés aux deux rives du fleuve lui criaient en le regardant passer sur son navire : « Va en paix! sois en paix! Rends la vie à l'Égypte! Relève les temples qui tombent en ruine, redresse les statues et les emblèmes des divinités! Rétablis les fondations faites aux dieux et aux déesses, les offrandes pour les mânes! Remets le prêtre à sa place afin de subvenir à tous les rites! »

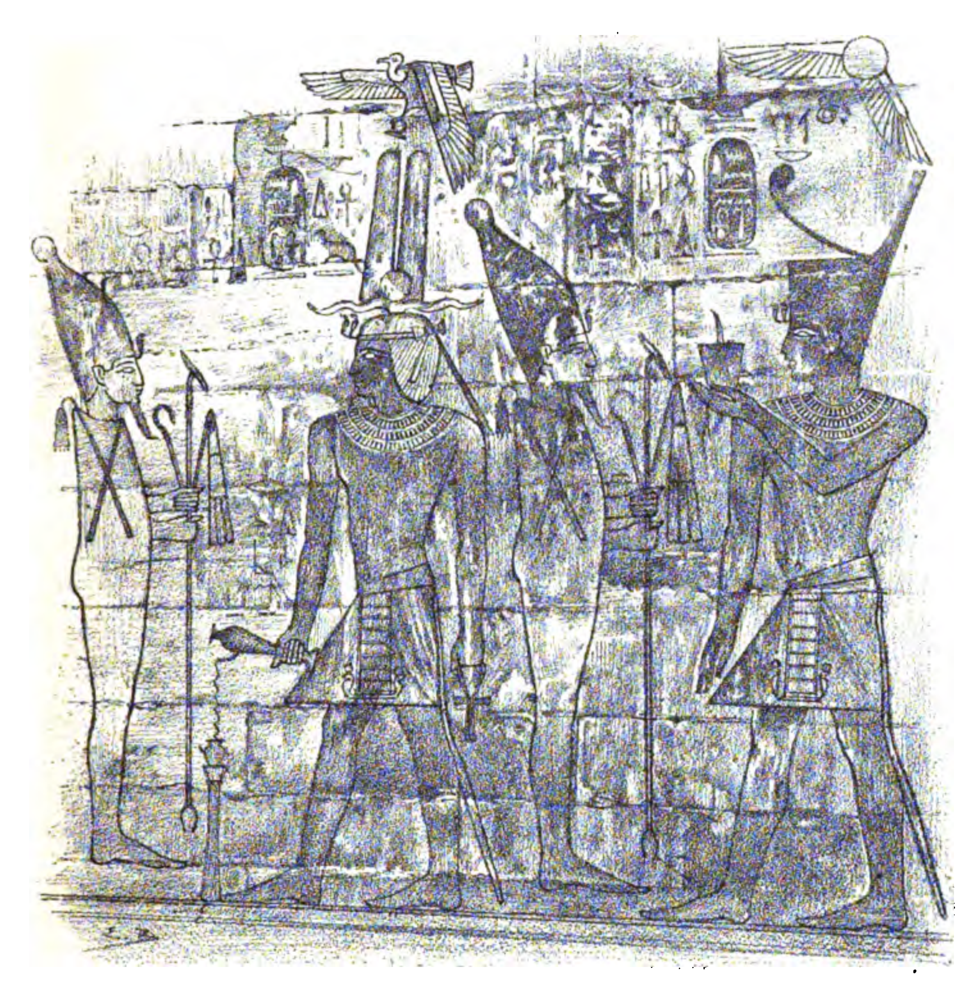
Les officiers assyriens et les roitelets du Nord, Néchao à leur tête, le défiaient en ligne sous les murs de Memphis : il les battit, enleva la ville, s'enfonça dans le Delta sur les talons des fuyards. Néchao périt dans une escarmouche,

1. La légende recueillie par Hérodote (II, CLII, cf. WIEDEMANN, *Herodots Zweites Buch*, p. 543-544) racontait que Sabacon, après avoir tué Néchao Ier, père de Psammétique, avait évacué l'Égypte, sa conquête, et s'était retiré en Éthiopie sur l'ordre d'un songe. Le nom de Sabacon s'est très probablement substitué à celui de Taharqou dans la tradition saito-memphite, dont l'historien grec a encore entendu l'écho vers le milieu du Ve siècle.

2. Il semble bien résulter de la *Stèle du Songe*, l. 3-7, que Tanouatamanou était en Thébaide, au moment où il monta sur le trône (MASPERO, *Mélanges de Mythologie et d'Archéologie Égyptiennes*, t. III, p. 9, SCHÆFER, *zur Erklärung der Traumstele*, dans la *Zeitschrift*, t. XXXV, p. 69).

3. Steindorff (*Keilschriftliche Wiedergabe ägyptischer Eigennamen*, dans les *Beiträge für Assyriologie*, t. I, p. 358-359) pense que Tanouatamanou avait été associé officiellement à la couronne par Taharqou, et Schæfer suppose que le rêve date de la première année de ce règne commun (*Zur Erklärung der Traumstele*, dans la *Zeitschrift*, t. XXXV, p. 67-68). La présence de Tanouatamanou à côté de Taharqou, dans le petit temple thébain dont les bas-reliefs ont été publiés par MARIETTE, *Monuments Divers*, pl. 79-85, ne prouve pas nécessairement que les deux personnages ont régné ensemble : elle indique tout aussi bien que l'un acheva ce que l'autre avait commencé.

ou bien il fut pris et mis à mort : son fils Psammétique se sauva en Syrie[1], mais les autres s'enfermèrent chacun dans sa forteresse en attendant les renforts d'Asie, et la guerre de siège commença tédieuse et interminable. Impatienté de ses lenteurs, il se replia enfin sur Memphis, et il y entama des



LE ROI TANOUATAMANOU EN ADORATION DEVANT LES DIEUX DE THÈBES[2].

négociations pour extorquer au moins un semblant de soumission qui le tirât de l'aventure à son honneur. Les princes de l'Est agréèrent ses ouvertures et ils consentirent à se prosterner devant lui au Mur-Blanc, sous les auspices de Paqrourou. « Accorde-nous les souffles de vie, car il ne peut pas vivre celui

1. Hérodote, II, clii, qui paraît avoir été bien informé sur ce point : il est certain que le nom de Néchao Ier disparaît des documents assyriens aussitôt après l'avènement de Tanouatamanou.
2. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de Legrain, prise dans le petit temple de Thèbes ;* cf. Mariette, *Monuments Divers*, pl. 86.

qui t'ignore, et nous te serons comme tes vassaux ainsi que tu le déclaras dès le début, le jour que tu devins roi! » Le cœur de Sa Majesté fut rempli de joie quand elle entendit ce discours : elle leur prodigua les pains, la bière, toutes sortes de bonnes choses. Après avoir séjourné quelques jours auprès de leur seigneur Pharaon, ils lui dirent : « Pourquoi nous attardons-nous ici, ô prince notre maitre? » Sa Majesté leur répondit : « Pourquoi? » Ils dirent donc : « Laisse-nous regagner nos villes, que nous donnions des ordres à nos gens et que nous t'apportions nos tributs! » Ils revinrent peu après avec ce qu'ils lui avaient promis, et il cingla vers Napata chargé de leurs dépouilles[1]. Le Delta proprement dit cessa aussitôt de lui obéir, mais Memphis lui appartint, et Thèbes avec elle, pendant deux ou trois années encore[2]. Ce n'était pas indolence ou crainte si Assourbanabal n'avait pas marché au secours des siens dès que le mouvement de Tanouatamanou s'était dessiné, mais des complications graves avaient surgi au Sud-Est qui l'avaient obligé d'abandonner pour le moment l'Égypte à elle-même. L'Élam avait posé enfin le masque, et Ourtakou, cédant aux instances des shéikhs araméens encouragés par Mardoukshoumibni[3], avait franchi le Tigre. Shamashshoumoukîn, pris au dépourvu, ne put que s'enfermer dans Babylone et avertir en toute hâte son frère et suzerain. Celui-ci, que les affaires du Nil préoccupaient, se demanda un moment s'il s'agissait d'une razzia passagère ou d'une guerre sérieuse, mais les rapports de ses espions ne lui laissèrent bientôt aucun doute sur la gravité du danger : « L'Élamite, comme un essaim de sauterelles couvre les champs, il couvre Accad; contre Babylone il a dressé son camp et tracé ses lignes ». La ville était trop forte pour être brusquée, les Assyriens se hâtaient à l'aide et ils menaçaient de couper la retraite aux agresseurs : ceux-ci renoncèrent au siège et ils s'en retournèrent chez eux, mais d'une contenance si fière qu'As-

1. Mariette, *Monuments Divers*, pl. 7-8, et p. 2; cf. Maspero, *Mélanges de Mythologie et d'Archéologie Egyptiennes*, t. III, p. 5.-18, 217-223, Brugsch, *Geschichte Ægyptens* p. 707-715, et Schæfer, *zur Erklärung der Traumstele*, dans la *Zeitschrift*, t. XXXV, p. 67-70. Tanouatamanou avait été assimilé, dès le début, par Haigh (*To the Editor*, dans la *Zeitschrift*, 1668, p. 80-83), avec le personnage dont les Assyriologues lisaient alors le nom Ourdamani, mais l'impossibilité de retrouver *Tanouatamanou* dans *Ourdamani* avait décidé E. de Rougé (*Étude sur quelques monuments du règne du Tahraka*, dans les *Mélanges*, t. I, p. 89-91), puis d'autres (Maspero, *Histoire des peuples de l'Orient*, 4e éd., p. 459, 526-528), à admettre un Ourdamani différent de Tanouatamanou. La découverte de la véritable lecture du nom, *Tandamanou*, par Steindorff (*die Keilschriftliche Wiedergabe ägyptischer Eigennamen* dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. I, p. 356-359), a écarté tous les doutes, et l'on admet aujourd'hui que le personnage mentionné dans les documents assyriens est identique à celui qui érigea la *Stèle du Songe* au Gebel Barkal.

2. On possède un monument consacré à Thèbes en l'an III de Tanouatamanou, et qui, signalé par Champollion (*Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCCLIX), est conservé aujourd'hui au Musée de Berlin (Erman, *Ausführliches Verzeichniss*, p. 169-170, n° 2096), avec un autre document non daté du même roi (Erman, *Ausführliches Verzeichniss*, p. 170, n° 2097).

3. Cf. ce qui est dit de ces shéikhs plus haut, au t. III, p. 358, 367, de cette *Histoire*.

sourbanabal n'osa pas les suivre par delà les frontières (665). Il redoutait sans doute de les voir refluer bientôt en nombre, et peut-être sa crainte n'aurait-elle pas été vaine, si la fortune ne les avait privés soudain de tous leurs chefs. Belikîsha fut tué à la chasse par un sanglier, Naboushoumirîsh fut frappé d'hydropisie, Mardoukshoumibni périt de façon mystérieuse, Ourtakou enfin succomba à une attaque d'apoplexie, et la même année qui avait été fatale à ses alliés lui fut non moins funeste (664)[1]. Il semblait maintenant qu'Assourbanabal pût respirer librement et tirer de Tanouatamanou la vengeance différée, mais la mort d'Ourtakou n'écartait pas encore tout sujet d'inquiétude. La paix n'était pas conclue, et il ne dépendait que du souverain nouveau de recommencer les hostilités. Par bonheur, la transmission du pouvoir était rarement pacifique à Suse depuis un siècle, et Ourtakou lui-même était arrivé au trône par l'usurpation, peut-être par le meurtre : comme il avait fait à son frère aîné Khoumbânkhaldash et aux enfants de ce dernier, son jeune frère Tammaritou fit à ses enfants. Tammaritou était « un diable » incarné, qui ne rêvait que meurtre et que rapine, ou du moins les Assyriens ses contemporains se le figuraient de la sorte et déclaraient qu'il avait voulu tuer les fils de ses deux prédécesseurs par pure cruauté. Point n'est besoin d'un excès d'imagination pour croire que ces princes aspiraient à le renverser, et, qu'en essayant de se débarrasser d'eux il devança seulement leurs complots. Ils échappèrent aux assassins, Khoumbânigash, Khoumbânappa et Tammaritou, les fils d'Ourtakou, Koudourou et Parrou, les fils de Khoumbânkhaldash, et ils entraînèrent avec eux soixante autres princes du sang royal, des archers, des serviteurs, une petite armée d'Élamites. Assourbanabal les accueillit avec honneur, car leur défection lui fournissait un moyen d'action puissant sur l'usurpateur : il pouvait en leur accordant des secours soulever la moitié de l'Élam et l'impliquer dans une guerre civile, où les prétendants s'useraient rapidement. C'était l'instant de se retourner contre l'Égypte, tandis que Tammaritou, vacillant encore sur le trône, n'oserait pas le provoquer à la lutte[2]. Tanouatamanou ne se hasarda pas à défendre Memphis, mais il concentra ses bandes autour de Thèbes. Une fois de plus les généraux assyriens

1. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 100-109, Jensen, *Inschriften Aschurbanipal's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 244-247.

2. Le moment de la guerre contre Ourtakou et de l'expédition contre Tanouatamanou est indiqué par le passage d'un cylindre inédit (*Rassam 281 du British Museum*), qu'a cité Winckler, *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 478, note 2. On y lit que l'invasion d'Ourtakou eut lieu au moment où Tanoutamanou monta sur le trône. Ces premières difficultés avec l'Élam auraient coïncidé avec les deux années qui s'écoulèrent, depuis l'avènement de Tanouatamanou et sa conquête de Memphis, jusqu'à l'an III mentionné dans l'inscription de Berlin (cf. ce qui est dit de cette inscription, plus haut, au t. III, p. 398, note 2, de cette *Histoire*); l'accord serait donc à peu près complet sur ce point entre le témoignage des monuments égyptiens et celui des documents assyriens.

remontèrent le Nil, et, après une navigation de six semaines, ils atteignirent enfin les faubourgs de la grande cité. Tanouatamanou avait fui vers Kipkip, l'abandonnant à la merci des envahisseurs : elle fut livrée au pillage, sa population emmenée en servitude, les trésors de ses temples et de ses palais emportés, l'or, l'argent, les métaux et les pierres précieuses, les étoffes brodées et teintes, les chevaux des haras royaux. Deux des obélisques qui ornaient le temple d'Amon furent descendus de leur piédestal et embarqués pour être expédiés à Ninive : les y retrouvera-t-on un jour sous les décombres? L'exécution faite, les vainqueurs s'acheminèrent vers le Nord, et le gros de l'armée repassa l'isthme : l'Éthiopien avait cessé de régner en amont de la cataracte



et l'Égypte se rajusta au joug assyrien (663-662)[1].



CASQUE ASSYRIEN TROUVÉ À THÈBES[2].

Appauvrie et déchue que Thèbes était depuis longtemps, les peuples qu'elle avait malmenés rudement aux jours de sa gloire avaient conservé l'habitude de la respecter et presque de la craindre : le bruit de sa chute, répandu par tout l'Orient, les remplit d'étonnement et de pitié. Les Hébreux y virent le châtiment de leur dieu contre le tyran qui avait opprimé leurs ancêtres, et leurs prophètes l'évoquèrent aux regards de la foule pour enseigner le peu qu'est la prospérité de l'homme. Un demi-siècle plus tard, dans le temps même que Ninive menacée à son tour s'armait désespérément afin de repousser les barbares, Nahoum l'Elkoshite lui demandait, parmi ses invectives, si elle se flattait de valoir mieux que « la cité d'Amon, sise sur les Nils, entourée d'eau, qui avait la mer pour rempart et le lac pour muraille? L'Éthiopien était sa force et les Égyptiens sans nombre, la Libye et les Nubiens venaient à son secours. Elle s'en est allée pourtant captive en exil, elle aussi; ses enfants aussi ont été écrasés au coin des rues, on a tiré ses nobles au sort à qui les aurait pour esclaves, et tous ses grands ont été chargés de fers[3] ». Assourbanabal, seigneur de l'Égypte et vainqueur de l'Éthiopie, pouvait à bon droit

1. Le récit de la campagne contre Tanouatamanou se lit sur la *Tablette K 2675, recto*, l. 70-74, *verso*, l. 1-5, dans G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 55-57; pour les variantes, cf. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 52-55, S. Alden Smith, *die Keilschrifttexte Asurbanipals*, t. I, p. 12-16, Jensen, *Inschriften Aschurbanipal's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 166-169. Les dates que j'ai adoptées résultent elles-mêmes de la date de 666 pour la mort de Taharkou et pour l'avènement de Psammétique Ier. L'expédition contre Thèbes dut avoir lieu à la fin de la troisième ou au commencement de la quatrième année de Tanouatamanou, peu après le moment où l'inscription de l'an III fut gravée (cf. ce qui est dit de cette inscription, plus haut, au t. III, p. 398, note 2, de cette *Histoire*), soit en 663 ou en 662 au plus tard.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie de* Petrie, *Six Temples at Thebes*, pl. xxi.

3. *Nahoum*, *III*, *8-10*.

s'estimer invincible; tous les princes qui frémissaient autour de lui auraient dû faire un retour sur eux-mêmes, et s'avouer que le sort de Tanouatamanou les guettait s'ils s'avisaient jamais de rien machiner qui déchaînât contre eux la fureur assyrienne. Et pourtant, plusieurs ne comprirent point la leçon, ou ils ne consentirent pas à l'accepter. Les Mannaî s'étaient guéris assez vite de la défaite qu'Asarhaddon leur avait infligée[1], et leur roi Akhshéri, tout âgé qu'il fût, se croyait assez d'énergie et de ressources pour se flatter des espérances de la revanche prochaine. Peut-être fut-il entraîné par ce que l'on commençait à discerner du caractère d'Assourbanabal. On le pressentait indolent sous sa bravoure et sous son faste, mou, impatient de contrainte, ami de ses aises et de son luxe. Ce que la vie de cour et de harem n'absorbait pas de son loisir, il le dépensait en battues à travers la plaine mésopotamienne, et en chasses dans les parcs immenses que ses prédécesseurs et lui-même avaient annexés à leurs palais d'été. L'urus n'existait plus guère qu'à l'état de souvenir : on l'avait traqué avec tant d'acharnement pendant des siècles que l'espèce en était éteinte, et c'était au plus si l'on en découvrait parfois quelques individus isolés dans un coin de forêt ou de marais perdu. L'âne sauvage prospérait encore, et la chèvre, et l'autruche, et le menu gibier[3], mais le lion avait diminué, et l'on n'était plus certain de le rencontrer dans la plupart de ses anciens gîtes. Les pourvoyeurs royaux le recherchaient par les provinces, et sitôt qu'ils l'avaient capturé au piège, ils l'expédiaient à l'une ou à l'autre des résidences. Souvent



LE LION SORTANT DE SA CAGE[2].

1. Sur la défaite des Mannaî au temps d'Asarhaddon, voir ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 352-354, de cette *Histoire*.
2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie prise sur l'original au British Museum*; cf. PLACE, *Ninive et l'Assyrie*, t. III, pl. 50.
3. C'est au règne d'Assourbanabal qu'appartiennent les représentations de chasse à l'onagre reproduites plus haut, au t. I, p. 559, de cette *Histoire*.

la bête était gardée en cage pendant plusieurs jours, le temps de préparer une fête où elle figurerait, puis on la transférait au lieu voulu et on la lançait : le souverain la poursuivait en char ou à cheval, et il ne se désistait plus qu'il ne l'eût percée à coups de flèches ou de lance. Souvent aussi, on la lâchait dans l'enceinte, et on l'y laissait s'y accoutumer, de manière à pouvoir la forcer plus tard dans des conditions presque identiques à celles de la liberté. Assourbanabal ne redoutait pas le corps-à-corps avec le lion furieux; il déployait à ce jeu périlleux autant de bravoure et de dextérité que ses ancêtres, et il ne se déchargeait sur personne du soin de guider l'attaque ou de pousser le coup mortel. Il n'en agissait plus de même lorsqu'on lui demandait de partir en guerre, et il confiait aux tartans, ou au rabshakéh, ou à celui de ses officiers qui lui plaisait, la tâche de conduire les opérations[1]. Il ne se désintéressait pas pour cela de ce qui se passait à l'étranger, car il remplissait fidèlement toute la fonction religieuse de son rôle de roi : il consultait l'oracle de Shamash ou celui d'Ishtar, il offrait les sacrifices, il jeûnait et il s'humiliait dans le sanctuaire pour le succès de ses troupes, et, lorsqu'elles lui revenaient alourdies de dépouilles, il attribuait leurs succès à ses prières non moins qu'à leur bravoure ou à l'habileté de leurs chefs. Ses généraux, bien dressés au combat et bien secondés par leurs hommes, n'avaient pas besoin de lui pour triompher de toutes les armées qu'on leur opposait; ils se sentaient en son absence une liberté d'allures et une insouciance de s'engager à fond, qu'ils n'auraient pas eues aussi pleines s'il eût été là. Les étrangers, habitués à voir les souverains ninivites payer de leur personne si longtemps que l'âge ne les paralysait pas, crurent deviner sous l'indolence d'Assourbanabal l'aveu inconscient d'une lassitude ou d'un affaiblissement de l'empire, et Akhshéri se mit en tête d'en profiter l'un des premiers. L'événement lui prouva qu'il avait mal apprécié la situation. Sitôt qu'on eut vent de ses intentions, une division s'assembla sur sa frontière et se prépara à lui courir sus. Il résolut de prendre les devants, et, une nuit, il se rua à l'improviste sur le camp assyrien, mais la fortune se déclara contre lui : il fut repoussé, rompu, pourchassé l'épée dans les reins l'espace de trente-six kilomètres. Huit de ses citadelles succombèrent à la file, et il dut abandonner précipitamment Izirtou, sa capitale, pour se terrer dans son château d'Adrana au cœur de la montagne. Il n'y trouva point la sécurité qu'il

1. On a vu, par exemple, qu'après la mort d'Asarhaddon la campagne d'Égypte fut conduite par un des tartans et par le rabshakéh (cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. III, p. 384-385, de cette *Histoire*); pour la campagne contre Tioummân et les motifs qui empêchèrent le roi de la mener, cf. plus bas, t. III, p. 405, de cette *Histoire*.

espérait, car le vainqueur l'y rejoignit, en ravageant avec méthode les cantons qu'il traversait : hommes, esclaves, troupeaux, il balayait tout, et il n'évacuait une cité ou un village qu'après y avoir allumé l'incendie. Il dévasta ainsi le Paddir, l'Arsiyanîsh, l'Éristiana, puis il rentra dans ses quartiers après avoir rétabli l'autorité du maître sur plusieurs districts perdus quelques générations auparavant. Akhshéri n'avait point fléchi, mais ses gens, las d'une résistance désormais sans but, le massacrèrent, projetèrent son cadavre pardessus le mur d'Adrana, et proclamèrent son fils Oualli. Celui-ci s'empressa de traiter à des conditions raisonnables : il livra son fils aîné Irizinni et l'une de ses filles en otages, il promit de payer l'ancien tribut augmenté d'un cadeau annuel de trente chevaux[1], et la paix ne fut plus troublée de ce côté que par quelques échauffourées sans importance. C'est ainsi qu'un chef mède, Birizkhadri, s'associa avec deux roitelets du peuple des Zakhi, Sarâti et Parikhia, fils de Gâgou[2], pour razzier les marches du Grand Zab : ils furent razziés à leur tour et emmenés captifs[3]. Plus tard, le prince de Loubdi, Andaria, oublieux des serments de fidélité jurés au vieil Asarhaddon[4], assaillit de nuit les places de Koullimir et d'Oubboumî : la population s'arma en hâte, et non seulement il n'eut pas le dessus, mais elle le saisit et elle lui coupa la tête pour l'envoyer à Ninive[5]. Les garnisons et les colonies militaires vivaient sans cesse

1. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 84-99, S. Alden Smith, *die Keilschrifttexte Asurbanipal's*, t. I, p. 20-23, Jensen, *Inschriften Aschurbanipal's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 176-179, 240-243. Comme Tiele l'a montré (*Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 374), le récit du *Cylindre B*, col. III, l. 16-102 (G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 89-97), est le plus authentique de ceux qui nous sont parvenus sur cette campagne. Les autres sont écourtés, et le château où Akhshéri se réfugia est appelé Ishtattou au lieu d'Adrana. La date exacte de l'expédition est encore inconnue.

2. Le nom de Birizkhadri a une physionomie iranienne. Le premier élément *Biriz* rappelle le zend *bereza, berez*, « haut, grand »; le second, qui se retrouve dans les noms de Bisikhadir et de Khalikhadri (*Annales de Tiglatphalazar III*, l. 33, 43, éd. Rost, p. 8-9, 10-11), est incertain et a été rapproché de *atar* « le feu » (Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 361, note 4) ou de *khwathra*, « éclat » (Rost, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 90, note 2), Gagou, qui se retrouve comme nom de peuple dans les tablettes d'El-Amarna (Bezold-Budge, *the Tell el Amarna Tablets in the British Museum*, n° I, l. 38), a été rapproché dès le début de Gôg, prince de Rosh, de Méshek et de Toubal (*Ézéchiel XXXVIII, 2-3, XXXIX, 1*; cf. Fr. Lenormant, *les Origines de l'Histoire*, t. II, p. 461-466, G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 99, Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 159, note, Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 247, Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 361, note 4, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 727, Rost, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 91, note 1). Le nom de pays Zakhi, qui ne se rencontre pas ailleurs, a été comparé à celui des Sakes, qui paraît avoir subsisté non seulement dans le nom de la province de Sakasénê des géographes classiques (Strabon, XI, viii § 4, p. 509, 511), mais dans celui de Shakè que connaissent les anciens géographes arméniens (Justi, *Iranisches Namenbuch*, p. 243); le pays lui-même ne me paraît pas pouvoir être cherché dans la direction où la Sakasénê se trouve, et, par suite l'identification proposée n'est pas vraisemblable.

3. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 97-98, Jensen, *Inschriften Aschurbanipal's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t, II, p. 178-181 ; cette campagne n'est pas mentionnée dans le *Cylindre de Rassam*, non plus que l'échauffourée d'Andaria.

4. Cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. III, p. 369-370, de cette *Histoire*.

5. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 97-99, Jensen, *die Inschriften Aschurbanipal's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 180-181.

en alerte sur le front Nord-Est; mais elles se tiraient presque toujours d'affaire avec leurs propres ressources, et l'ennemi qui les molestait était rarement assez dangereux pour exiger la mise en mouvement d'une armée.

Il n'en était point de même au Sud-Ouest, où Tioummân, confiant dans la vigueur militaire de l'Élam, multipliait les démonstrations hostiles. A peine il n'eut plus rien à redouter pour son trône, il s'empressa de renouer avec ces États araméens qui avaient si souvent réclamé l'appui de ses prédécesseurs contre les ancêtres d'Assourbanabal[1]. Les Kaldou n'écoutèrent point ses propositions, ni la plupart des tribus maritimes; mais les Gamboulou cédèrent à la séduction, et leur roi Dounânou, fils de Belikîsha, contracta une alliance offensive et défensive avec lui. Leur défection découvrait le flanc oriental du Kardouniash, et, ouvrant à l'Élamite les gués du Tigre, lui permettait de fondre sur Babylone sans plus se heurter à nul obstacle sérieux. Dès qu'elle fut consommée, il massa ses bataillons sur le cours moyen de l'Ouknou, puis, avant de franchir la frontière, il dépêcha deux de ses généraux, le Susien Khoumbadarâ et le Chaldéen Naboudamîq, porter un ultimatum humiliant à la cour de Ninive : il lui offrait le choix entre la guerre immédiate ou l'extradition des fils d'Ourtakou et de Khoumbânkhaldash, ainsi que de leurs partisans réfugiés en Assyrie[2]. Livrer ces exilés, c'eût été se confesser le plus faible, et cet aveu de débilité honteuse, divulgué promptement par l'Orient tout entier, aurait suscité une révolte générale à bref délai : Assourbanabal repoussa avec dédain la sommation que l'Élamite lui adressait plutôt pour la forme que dans l'espoir de la voir accueillie, mais l'issue d'une lutte en règle contre Suse était si incertaine, qu'il rompit les négociations en tremblant. Il fallut que les dieux accumulassent les signes favorables autour de lui pour l'encourager à croire au succès. Sin se prononça le premier : il s'éclipsa au mois de Tammouz, et, trois jours de suite, à la tombée de la nuit, il se manifesta au ciel entouré d'apparences bizarres qui présageaient la fin d'un règne en Élam et la calamité au pays. Puis Assour et Ishtar frappèrent Tioummân de convulsions violentes; ils firent grimacer hideusement ses lèvres et ses yeux, mais lui il méprisa leur avertissement, et, sitôt que l'accès se fut calmé, il s'en alla prendre le commandement de son armée. La nouvelle en arriva au mois d'Ab, le matin de la fête solennelle d'Ishtar. Assourbanabal était à

1. Pour les luttes des Araméens unis aux Élamites contre l'Assyrie sous Sargon, sous Sennachérib ou sous Asarhaddon, cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 222-225, 230-232, 254-257, 274-276, 295-296, 299-307, 349-350, 358, de cette *Histoire*.

2. Cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. III, p. 399, de cette *Histoire*.

Arbèles pour célébrer les rites en l'honneur de la déesse, lorsque le messager se présenta à sa face et lui répéta, avec les termes de la déclaration de guerre, les propos méprisants que Tioummân avait vomis sur lui et sur sa patronne : « Ce prince dont Ishtar a troublé l'intelligence, je ne le lâcherai plus que je ne sois allé et que je ne me sois mesuré avec lui! » Ce blasphème remplit l'Assyrien d'horreur. Le soir même, il se rendit au sanctuaire, et là, prosterné devant l'idole, il lui adressa des prières mêlées de larmes : « Dame d'Arbèles, je suis Assourbanabal, le roi d'Assour, la créature de tes mains, le rejeton d'un père que tu as créé! Or voici que Tioummân, le roi d'Élam, qui méprise les dieux d'Assour, a lancé son host et s'est préparé au conflit; il a demandé ses armes pour courir sus à l'Assyrie. O toi, l'archère des dieux, comme un poids tombant au milieu de la mêlée, renverse-le, et déchaîne contre lui une bourrasque, un vent mauvais[1]! » Ishtar l'entendit, et sa voix résonna dans l'ombre : « Ne crains point », dit-elle, et elle le réconforta : « puisque tu as levé vers moi tes mains, et que tes yeux sont imprégnés de larmes, je t'accorde un guerdon! » Et vers la fin de cette nuit-là, un devin se coucha dans le temple et il eut un songe. Ishtar d'Arbèles lui apparut entre ses deux carquois, un arc d'une main et de l'autre une épée nue. Elle s'avança vers le roi, et elle lui parla comme si elle eût été sa mère : « Fais hardiment la guerre! où est ta face, je vais! » Et le roi lui répondit : « Où toi tu iras, moi j'irai avec toi, dame souveraine! » Elle reprit : « Demeure ici. En cet endroit où Nabo réside, mange ta nourriture et bois du vin, entends des chants joyeux et honore ma divinité, jusqu'à ce que j'aille et que j'aie achevé cette œuvre. Que ton visage ne blémisse pas, que tes pieds ne se dérobent pas sous toi, ne t'expose pas au péril de la bataille. » Et alors, Roi, ajouta le devin, elle te cacha dans son bon sein de mère, et elle protégea ton image. Une flamme jaillira devant elle et se répandra pour anéantir tes ennemis : contre ce Tioummân, le roi d'Élam, qui l'a irritée, elle a viré sa face! » Comme Minéphtah jadis, au temps des invasions libyennes en Égypte[2], Assourbanabal se laissa convaincre sans peine par la décision des dieux; il ne quitta pas Arbèles, mais il donna l'ordre à ses troupes de s'ébranler en avant. Ses généraux commencèrent les opérations au mois d'Éloul, et ils dirigèrent le gros de leurs forces

1. Le discours est assez mutilé dans le *Cylindre B*, col. V, l. 30-46, qui seul nous en a conservé le texte (G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 119-123, Jensen, *Inschriften Aschurbanipal's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 250-251; cf. S. Alden Smith, *die Keilschrifttexte Asurbanipals*, t. III, p. 11-17); j'en ai exprimé le sens général plus que donné la teneur même.

2. Voir, pour le rêve de Minéphtah et pour l'ordre qu'il reçut de ne pas assister à la bataille contre les Libyens, ce qui est dit plus haut, au t. II, p. 434, de cette *Histoire*.

sur la forteresse de Dourîlou, au point de la frontière le moins éloigné de Suse. Tioummân ne s'attendait pas à une offensive aussi prompte et aussi rectiligne : il avait compté sans doute s'unir à Dounânou puis envahir le Kardouniash, et voici que son adversaire le devançait et piquait droit au cœur de son empire. Il replia ses avant-gardes lentement, il massa ses régiments à



ITOUNI BRISE SON ARC D'UN FENDANT D'ÉPÉE ET S'ABANDONNE AU BOURREAU[1].

quelques lieues en avant de Suse, autour du bourg de Toullîz, et là il attendit le choc[2].

Sa position était forte, appuyée vers la droite à un bois, vers la gauche à l'Oulaî, et la fleur de la noblesse élamite se pressait autour de lui. L'équipement de ses soldats était moins compliqué que celui des ennemis : un casque bas, sans cimier, avec une large tresse de crin abritant la nuque, un bouclier de dimensions médiocres, un arc petit, aussi meurtrier pourtant que l'assyrien entre des mains habiles, la pique, la masse, le poignard. Peu de cavalerie, mais une charrerie nombreuse, d'un modèle original. Le char n'était point du

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie prise sur l'original au British Museum*; cf. LAYARD, *the Monuments of Nineveh*, t. II, pl. 45-46. La traduction de la légende se trouve dans G. SMITH, *History of Assurbanipal*, p. 143-144.

2. Le site de Toullîz est inconnu. Billerbeck pense, avec raison je crois, que la bataille fut livrée au Sud de Suse, le long du Shavour, qui serait ici l'Oulaî, sur les premiers plans de la chaîne de collines qui borne la plaine d'alluvions de la Susiane (*Susa*, p. 174, note 17).



LA BATAILLE DE TOULLÎZ.

Dessin de Boudier, d'après une photographie prise sur l'original au British Museum.

type classique, une caisse arrondie par devant, ouverte par derrière; c'était une sorte de charrette légère, un plancher carré posé à plat sur les roues, garni de deux côtés seulement d'une façon de rebord triangulaire et attelé de deux chevaux. Il était plus facile à manier, plus rapide d'allure, et il devait être d'un usage plus commode pour les reconnaissances ou pour les escarmouches avec l'infanterie : jeté en masses contre la charrerie lourde des peuples euphratéens, il était bien trop faible pour la culbuter, et, dans un choc à fond, il devait être écrasé nécessairement sous le poids supérieur de l'adversaire. Tioummân



OURTAKOU, COUSIN DE TIOUMMÂN, SE LIVRE À UN ASSYRIEN[1].

n'avait pas encore tout son monde sous la main, au moment où les premières colonnes assyriennes pointèrent sur son front de bataille; comme il espérait du renfort, il tenta de gagner du temps et il leur dépêcha un de ses généraux, Itouni, avec ordre de négocier une trêve. Leur chef, soupçonnant la ruse, ne voulut rien entendre et il fit décapiter le parlementaire : Itouni brisa son arc d'un fendant d'épée et s'abandonna stoïquement au bourreau[2]. La bataille demeura longtemps indécise, mais les gros régiments d'Assour finirent par triompher. L'aile gauche des Susiens, précipitée dans l'Oulaï, s'y noya presque entière, et le fleuve s'encombra de cadavres d'hommes et de chevaux, d'armes, de chars brisés. L'aile droite s'enfuit à la faveur des couverts, et ses débris tentèrent de gagner la montagne. Ourtakou, cousin de Tioummân, fut atteint

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie prise sur l'original au British Museum*; cf. LAYARD, *the Monuments of Nineveh*, t. II, pl. 45. La traduction de la légende se trouve dans G. SMITH, *History of Assurbanipal*, p. 144-145.

2. *Tablette K 2674 du British Museum*, recto, l. 31-33, dans S. ALDEN SMITH, *die Keilschrifttexte Asurbanipals*, t. III, p. 2, 5; inscription d'un des bas-reliefs de la bataille, dans G. SMITH, *History of Assurbanipal*, p. 145-146.

d'une flèche; rejoint par un soldat, il se nomma à lui et il lui recommanda de porter sa tête au général : « Il te la paiera bien cher », lui dit-il[1]. Tioummân avait mené à plusieurs reprises les charges de sa garde : blessé, son fils Tammaritou avait réussi à le tirer de la mêlée, et, assis tous deux sur le même chariot, ils fuyaient, lorsqu'une des roues heurta un arbre, se brisa, et le ressaut les jeta à terre[2]. Un gros d'Assyriens les talonnait sous la conduite d'un des princes susiens exilés, un second Tammaritou, fils d'Ourtakou.



LA DERNIÈRE FLÈCHE DE TIOUMMÂN ET DE SON FILS[3].

Une première flèche toucha Tioummân au flanc droit et l'abattit sur un genou. Il se sentit perdu, et, voulant du moins se venger, il désigna le transfuge du doigt à son compagnon : « Tire », lui cria-t-il avec rage. Le carreau manqua le but, une volée de traits coucha le jeune homme sur le sol : Tammaritou acheva le fils d'un revers de massue, tandis qu'un Assyrien dégorgeait le père[4]. Les cadavres demeurèrent sur la place, mais la tête du roi, présentée au général en chef, fut promenée à travers le camp sur une des charrettes prises

1. *Tablette K 2674*, Recto, l. 27-30, dans S. Alden Smith, *die Keilschrifttexte Asurbanipals*, t. III, p. 2, 5; Inscription d'un des bas-reliefs de la bataille, dans G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 144-145.
2. *Tablette K 2674*, Recto, l. 14-26; cf. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 142-143, S. Alden Smith, *die Keilschrifttexte Asurbanipals*, t. III, p. 1, 4-5.
3. *Dessin de Boudier, d'après une photographie prise au British Museum*; cf. Layard, *the Monuments of Nineveh*, t. II, pl. 46. La traduction de la légende se trouve dans G. Smith, *the History of Assurbanipal*, p. 143.
4. Inscriptions de l'un des bas-reliefs de la bataille dans G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 143-144.

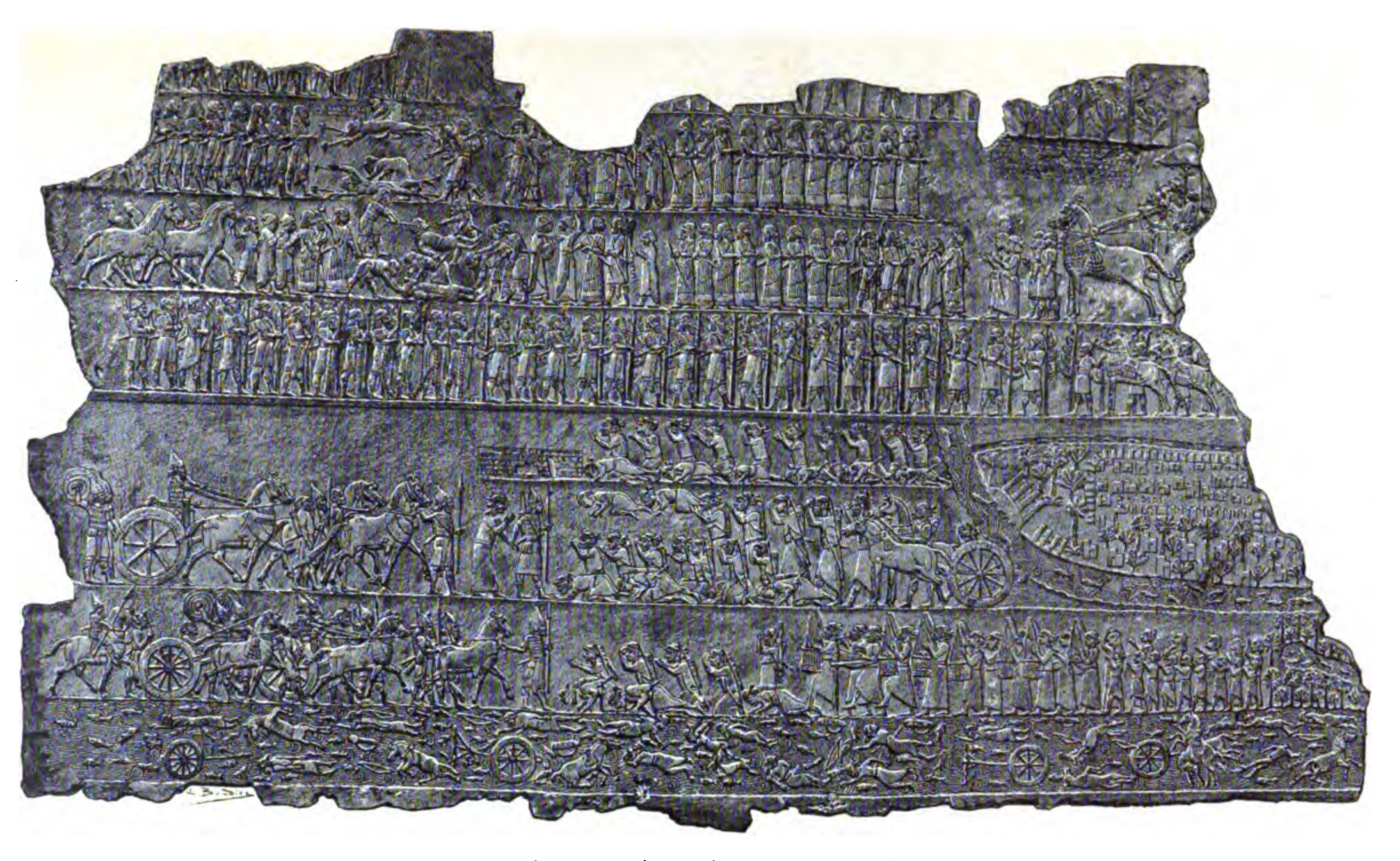
durant l'action, puis expédiée au palais d'Arbèles par un courrier bien monté[1]. La journée s'acheva par le dénombrement du butin et par le compte des têtes tranchées : les prisonniers du commun furent assommés selon l'usage, et plusieurs des officiers principaux eurent la langue arrachée ou furent écorchés vifs. La nouvelle du désastre se répandit à Suse, vers le soir, par les fugitifs, et elle y produisit une révolution. Les partisans des princes exilés saisirent ceux



EXÉCUTION DE TIOUMMÂN ET DE SON FILS[2].

de Tioummân, les enchaînèrent, les livrèrent au vainqueur. Les débris de l'armée se rallièrent à eux, et une théorie d'hommes et de femmes en habits de fête marcha le long de l'Oulaï à la rencontre des Assyriens. Les prêtres et les chanteurs sacrés s'avançaient en cadence, levant haut le pied pour marquer la mesure, emplissant l'air du bruit de leurs harpes et de leurs doubles flûtes; derrière eux un chœur d'enfants psalmodiait un hymne sous la direction des eunuques sacrés. Le tartan, agissant selon les instructions d'Assourbanabal, leur présenta comme roi le fils aîné d'Ourtakou, Khoumbânigash[3]. Le peuple

1. Inscription de l'un des bas-reliefs de la bataille dans G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 144.
2. *Dessin de Boudier, d'après une photographie prise au British Museum*; cf. Layard, *the Monuments of Nineveh*, t. II, pl. 46. La traduction de la légende se trouve dans G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 143-144.
3. Inscription de l'un des bas-reliefs de la bataille dans G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 146.



KHOUMBÂNIGASH ACCLAMÉ ROI APRÈS LA BATAILLE DE TOULLÎZ.
Dessin de Boudier, d'après une photographie prise sur l'original au British Museum.

l'acclama, et les Assyriens, après avoir exigé de lui un tribut et conféré le fief de Khaîdalou à son frère Tammaritou, se retirèrent, s'en fiant aux nouveaux princes du soin de faire reconnaître leur autorité en dehors de Suse et de Madaktou. Ils se replièrent aussitôt sur les Gamboulou et ils les réduisirent promptement. Dounânou, assiégé dans sa forteresse de Shapîbel, se rendit à merci et fut emmené captif avec sa famille entière. Assourbanabal avait obéi scrupuleusement aux ordres d'Ishtar : tandis que ses généraux lui gagnaient



LA TÊTE DE TIOUMMÂN EXPÉDIÉE À NINIVE[1].

des batailles, il avait mangé et bu, chassé, aimé, vécu au frais. Il s'ébattait avec la reine dans le jardin du palais lorsque la tête de Tioummân lui fut offerte : il la fit accrocher à la branche d'un pin en vue de toute la cour, et il continua de banqueter au chant des harpes et de la voix humaine. Le roi d'Ourartou, Rousas III, était mort vers ce temps-là, et son successeur, Shardouris III, s'était cru obligé d'annoncer son avènement à la cour ninivite. Assourbanabal accueillit l'ambassade à Arbèles, avec la bienveillance d'un suzerain que l'un de ses fidèles honore de l'hommage obligatoire, et, pour

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie prise au British Museum*; cf. LAYARD, *the Monuments of Nineveh*, t. II, pl. 45. Le char lancé au galop dans le registre du haut emporte le soldat qui tient la tête de Tioummân à la main : derrière lui, sous une tente, les scribes enregistrent les têtes coupées. La bataille s'achève dans les deux registres du bas. La traduction de la légende se trouve dans G. SMITH, *the History of Assurbanipal*, p. 144.

augmenter encore l'idée que les Ourartiens se faisaient de sa puissance, il leur montra les deux légats élamites, Khoumbadarâ et Naboudamîq, enchaînés à ses pieds[1]. Il réservait les malheureux à une épreuve plus cruelle : lorsque l'armée assyrienne rentra à Ninive, il les plaça sur le passage du cortège et il leur fit savourer jusqu'au bout l'humiliation de leur patrie. Dounânou guidait le groupe des chefs prisonniers, et la tête de Tioummân décrochée de son arbre lui pendait au cou. Lorsqu'ils l'aperçurent, leur désespoir ne se contint plus : Khoumbadarâ s'arracha la barbe à pleines poignées, et Naboudamîq, dégainant le poignard qu'il avait à la ceinture, s'en perça la poitrine. Le triomphe se termina par les supplices accoutumés. La tête de Tioummân fut plantée sur



ASSOURBANABAL BANQUETANT AVEC LA REINE[2].

la porte de Ninive afin d'y pourrir aux yeux de la foule. Dounânou fut lentement écorché vif, puis saigné comme un agneau; son frère Shamgounou fut égorgé, dépecé, et les morceaux dispersés dans le pays pour l'exemple. Les morts eux-mêmes ne furent pas épargnés : on déterra les os de Naboushoumirish, on les transporta en Assour, et l'on obligea ses fils à les broyer dans un mortier[3]. On peut juger de l'effroi que Ninive avait éprouvé au débordement

1. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 115-116, 146-147. Belck-Lehmann (*Ein neuer Herrscher von Chaldia*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. IX, p. 342-345) ont très ingénieusement rapproché l'ambassade, mentionnée par les documents assyriens, du fait même de l'avènement du roi qui l'envoya.

2. *Dessin de Boudier, d'après une photographie prise sur l'original au British Museum*. La tête de Tioummân est pendue au deuxième arbre de gauche.

3. Le texte le plus développé de tous ceux qui racontent la campagne contre Tioummân et contre Dounânou est celui du *Cylindre B du Musée Britannique*, col. IV, l. 82-95, col. V, l. 1-104, col. VI, l. 2-92, publié et traduit par G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 116-138; cf. Jensen, *Inschriften Aschurbanipal's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 246-259. Il prétend, selon l'usage, que le roi conduisit lui-même l'armée, mais les paroles que le devin place dans la bouche d'Ishtar (col. V, l. 63-70, cf. t. III, p. 405, de cette *Histoire*) prouvent que le roi demeura à Arbèles par ordre d'en haut, et l'inscription de l'un des bas-reliefs (G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 146, cf. t. III, p. 413, de cette *Histoire*) ainsi que celle de la *tablette K 2674* (G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 140, S. Alden Smith, *die Keilschrifttexte Asurbanipals*, t. III, p. 2, 5) mentionnent,

de joie cruelle qui signala la victoire. L'expérience du passé montrait quel terrible ennemi l'on avait en Élam, et combien les chances étaient minces de sortir avec honneur d'une guerre engagée contre lui. Ses rois avaient souvent envahi la Chaldée; ils avaient régné sur elle à plusieurs reprises, ravagé les cités, pillé les temples, et les sanctuaires de Suse étaient combles des statues divines ou des bas-reliefs qu'ils y avaient consacrés après leurs campagnes sur l'Euphrate. S'ils n'avaient pas eu aussi aisément raison d'Assour, du moins l'avaient-ils presque toujours repoussé heureusement : ils avaient tenu bon contre Sargon, taillé des croupières à Sennachérîb, bravé impunément Asarhaddon. Jamais armée assyrienne ne leur avait arraché un avantage aussi notable, et, bien que celui-ci n'eût rien de décisif encore, on comprend qu'Assourbanabal en ait été pénétré et presque affolé d'orgueil et d'allégresse : n'était-ce pas la première fois qu'un roi ninivite imposait à l'Élam un souverain de son choix?

L'hommage que les étrangers lui servaient volontairement, il se crut sans doute le droit de l'exiger sans ménagement des dynastes qui relevaient de son empire, non seulement des plus petits comme ceux qu'on rencontrait encore en Syrie ou dans les provinces du Taurus, mais des plus puissants et du Kardouniash même. Shamashshoumoukîn avait pris au sérieux son métier de roi babylonien, et la paix profonde dont il avait joui depuis la mort d'Ourtakou[1] lui avait permis de mener presque à fin l'œuvre du relèvement commencée par Asarhaddon. Il avait achevé la reconstruction des murs de Babylone, et il avait fortifié les abords de la place au point de la rendre capable de braver un long siège[2]; il avait réparé le temple de Sippara, qui pâtissait encore de l'invasion élamite[3], et dans le même temps qu'il dépensait ses trésors sans compter pour le bénéfice des dieux et pour la sécurité de sa capitale, il veillait d'un soin jaloux aux intérêts de ses sujets. Il obtenait pour eux qu'ils fussent traités sur le même pied que les Assyriens dans l'étendue du domaine paternel; ils usaient par conséquent de la liberté de commercer partout sans restriction, et

sans donner le nom, le général qu'il envoya contre Suse. Les autres documents relatifs à cette expédition sont réunis dans G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 110-114, 139-146, et dans S. Alden Smith, *die Keilschrifttexte Asurbanipals*, t. I, p. 22-27; cf. Jensen, *Inschriften Aschurbanipal's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 180-183. La date exacte de cette guerre n'est pas connue : on la fixe aux environs de l'an 655.

1. Voir plus haut, t. III, p. 398-399, de cette *Histoire*, le récit sommaire de l'expédition d'Ourtakou contre Babylone.

2. *Cylindre de la Bibliothèque Nationale à Paris*, publié par Lehmann, *Schamaschschumukîn*, pl. xxx, et t. I, p. 27, 54, II, p. 62. Assourbanabal, de qui ce cylindre émane, s'attribue le mérite de ces travaux.

3. *Inscription bilingue*, l. 23-29, *Cylindre de Londres*, l. 16-18; cf. Lehmann, *Schamaschschumukîn*, t. II, p. 8-9, 18-19.

ils trouvaient la même protection auprès des officiers ninivites qu'auprès des magistrats de leur pays. Assourbanabal avait au début favorisé de son mieux les intentions de son frère : il lui avait accordé les privilèges que l'autre lui réclamait, et, chaque fois qu'un Chaldéen de noble famille débarquait à sa cour, il l'accueillait avec une bonne grâce singulière[1]. Les deux États étaient à peu près égaux à ses yeux, durant les premières années de son règne, et, si la volonté d'Asarhaddon faisait du Babylonien une dépendance de l'Assyrien, du moins le joug de vassalité ne le grevait-il pas trop lourd. Le suzerain se réservait la gloire de dédier les immenses travaux inaugurés par son père, la reconstruction du temple de Bel-Mardouk ou celle de la double enceinte[2], et il s'en



DEUX CHEFS ÉLAMITES ÉCORCHÉS VIFS APRÈS LA BATAILLE DE TOULLÎZ[3].

attribuait toute la peine dans ses inscriptions, mais il respectait la dignité fraternelle, et il n'intervenait dans les affaires de la cité que pour les cérémonies d'apparat, où cette constatation de son rang supérieur était indispensable. Le succès changea peu à peu ses dispositions modérées. A mesure que sa renommée militaire s'accrut, il accentua sa supériorité et il s'habitua de plus en plus à traiter Babel en vassale[4]; l'Élam vaincu, son infatuation ne

1. *Cylindre A*, col. IV, l. 22-27, cf. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 153-154, *Annales de Rassam*, col. III, l, 87-93, cf. S. Alden Smith, *die Keilschrifttexte Asurbanipals*, t. I, p. 26-27, Jensen, *Inschriften Aschurbanipal's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 184-185.

2. Cf. ce qui est dit de l'inauguration du temple de Mardouk, au t. III, p. 382-383, de cette *Histoire*.

3. *Dessin de Boudier, d'après une photographie prise au British Museum*; cf. Layard, *the Monuments of Nineveh*, t. II, pl. 47. La traduction des deux légendes se trouve dans G. Smith, *History of Assourbanipal*, p. 148. Les noms des deux personnages suppliciés ont été laissés en blanc sur le monument original.

4. Ainsi, dans la *Tablette K 891 du British Museum*, recto, l. 11-13, il affecte d'énumérer d'une seule traite ses trois frères Shamashshoumouktn, Assourmouktnpaltya, et Assourétilshaméouirzitibalasou, comme investis par lui de charges élevées, le premier de la royauté de Kardouniash, les deux autres de sacerdoces importants (Lehmann, *Shamashshoumoukin*, II, p. 20-21; cf., pour d'autres faits analogues, Id., *ibid.*, II, p. 16-17, 18-19).

connut plus de bornes, et le peu de considération qu'il avait affichée pour Shamashshoumoukîn s'effaça. Il ne voulut plus voir en lui qu'un préfet plus titré que les autres, un vice-roi qui devait sa couronne, non pas au choix de leur père commun, mais à l'amitié de son frère, et à qui un caprice souverain pouvait la retirer d'instant en instant. Il se plut à considérer tout ce qui se faisait à Babylone comme son œuvre propre dont l'autre n'était que l'exécuteur docile, et il ne le nomma pas plus qu'il ne faisait à l'ordinaire les agents de ses desseins, ou, s'il daigna parler de lui, ce fut avec une affectation de suprématie dédaigneuse. Shamashshoumoukîn crut-il que son frère songeait à lui ravir le pouvoir, ou céda-t-il simplement à l'impulsion de sa vanité blessée? Il se résolut à secouer l'hégémonie qu'on lui rendait trop dure, et, comme il savait bien que la partie n'était pas égale entre lui et Assourbanabal, il chercha à s'allier avec les étrangers qui éprouvaient les mêmes craintes que lui ou les mêmes rancunes. La noblesse et le clergé des antiques cités sumériennes et accadiennes lui étaient acquis, mais les Araméens s'étaient montrés hostiles à son accession et ils avaient déchaîné l'Élam contre lui : il sut se les concilier, tous ceux du Tigre et de l'Ouknou comme ceux du Bas-Euphrate et du désert arabique. Il convertit à ses projets le chef des Kaldou, Naboubêlzikri, petit-fils de ce Mérodachbaladan dont Sargon et Sennachérib n'avaient pas réussi à lasser la haine, le sire de Bit-Dakkouri, celui de Bit-Amoukkâni, le shéikh des Poukoudou[1]. Khoumbânigash aurait dû rester fidèle à l'ami qui lui avait donné son royaume, mais le patronage de l'Assyrie l'impatientait, et Assourbanabal venait de lui intimer une requête à laquelle il hésitait à faire droit non sans raison grave. La statue archaique de Nanâ, volée à Ourouk par Koutournakhounta seize siècles auparavant[2] et internée par ce prince dans un des temples de Suse, s'y était si bien naturalisée, que les rois, non contents de l'honorer d'un culte officiel, envoyaient des présents en Babylonie, à l'image qui l'avait remplacée dans son sanctuaire d'origine[3]. Assourbanabal requit Khoumbânigash de la restituer[4], mais celui-ci ne pouvait lui obéir sans danger pour son trône et pour sa personne : il eût couru le risque de mécontenter à la fois, et les grands dont la perte d'un trophée pareil eût blessé l'orgueil, et le vulgaire qui

1. La part que ces Araméens prirent à la rébellion nous est connue par un certain nombre de dépêches des gouverneurs assyriens, signalées et utilisées d'abord par G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 201-202.
2. Voir ce qui est dit au sujet de cette statue plus haut, au t. II, p. 37, de cette *Histoire*.
3. Pinches, *Assyrian Report Tablets*, dans les *Records of the Past*, 1re ser., t. XI, p. 76, dépêche de Nabouibashshi.
4. *Tablette K 2644 du British Museum*, citée en premier lieu par G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 200-201.

aurait vu disparaître un des objets les plus respectables de sa piété. Les messagers de Shamashshoumoukîn, survenant dans le moment où la cour de Suse était préoccupée de cette question, trouvèrent le terrain bien préparé pour une entente. Ils avaient d'ailleurs entre les mains un argument irrésistible, les trésors du Bel-Mardouk de Babylone, du Nabo de Borsippa, du Nergal de Kouta, que les prêtres avaient consenti à leur confier pour acheter l'appui de l'Élam, s'il en était besoin : Khoumbânigash promit de détacher des troupes au Kardouniash et d'envahir les provinces assyriennes sitôt que la guerre serait déclarée. Les tribus du Gouti se laissèrent débaucher sans peine, et les rois de la Phénicie, et les Bédouins du Méloukhkha : peut-être l'Égypte elle-même entra-t-elle dans le complot[1]. Le prince de Kédar, Amouladdin, se chargea d'opérer une diversion sur les frontières de la Syrie, et l'un des rois arabes qui avaient prêté l'hommage à Asarhaddon, Ouaté, fils de Layali, ne refusa pas son contingent de cavaliers et de fantassins barbares[2]. La coalition était déjà nouée des bords de la Méditerranée et de la Mer Rouge à ceux du Golfe Persique, qu'Assourbanabal en ignorait encore l'existence.

Un incident imprévu l'arracha soudain à sa quiétude et lui dévoila l'étendue du péril[3]. Le préfet assyrien d'Ourouk, Koudour, apprit de Sintabnîouzour, gouverneur d'Ourou, que des émissaires de Shamashshoumoukîn s'étaient glissés dans cette ville et qu'ils y travaillaient sourdement le peuple : Sintabnîouzour lui-même avait été sollicité de se joindre au mouvement, mais il n'y avait point consenti, et, s'estimant impuissant à la répression avec les quelques soldats dont il disposait, il réclamait des renforts. Koudour lui avait confié d'abord cinq cents hommes de ses propres troupes, puis des bataillons dépendants des gouverneurs d'Arrapkha et d'Amidi qui campaient par là nous ne savons comment. Il semble que Shamashshoumoukîn, contrarié dans ses projets par cette explosion prématurée, essaya d'en conjurer l'effet avec des protestations d'amitié : une ambassade solennelle alla renouveler à son frère les assurances de son dévouement, et il gagna de la sorte le délai nécessaire à

1. *Cylindre B*, col. VI, l. 93-97, col. VII, l. 1; cf. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 170-171. Pour les préliminaires de cette guerre, voir les textes rassemblés par G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 151-156, 158, 169, 170-171, 174-175, 186-188, et par S. Alden Smith, *die Keilschrifttexte Asurbanipal's*, t. I, p. 26-29; cf. Jensen, *Inschriften Aschurbanipal's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 182-187, 262-265.

2. *Cylindre A*, col. VII, l. 97-116; cf. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 256-258.

3. La chronologie de cette guerre avait été fixée par G. Smith d'après les dates attachées aux documents du British Museum, et qui donnent les noms de trois *limmou*, Assourdourouzour, Zagabbou, Belkharrânshadoua : il les plaçait respectivement en 650, 649 et 648 (*History of Assurbanipal*, p. 321-322, et *the Assyrian Eponym Canon*, p. 95-96). Tiele (*Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 388-389) a montré qu'il faut reporter ces trois *limmou* aux années 652-650, et son opinion a été

compléter ses armements[1]. Sitôt qu'il se sentit prêt, il cessa de dissimuler, et levant le masque il se proclama indépendant de l'Assyrie, dans le même temps que Khoumbânigash expédiait son armée à la frontière et déclarait la guerre à son protecteur de jadis. Assourbanabal fut touché au vif par ce qu'il considérait de bonne foi comme l'ingratitude des Babyloniens. « Les enfants de Babel, je les avais assis sur des chaises d'honneur, je leur avais endossé des vêtements d'étoffes peintes, je leur avais enfilé des anneaux d'or aux doigts; les enfants de Babel, ils avaient été établis en Assour et ils étaient admis en ma présence. Mais lui, Shamashshoumoukîn, le faux frère, il n'a pas observé mes ordonnances, il a soulevé les peuples d'Akkad, les Kaldou, les Araméens, ceux du pays de la Mer, d'Akabah jusqu'à Babsalimêti! » Ninive trembla d'abord sous l'imprévu de ce coup; ses dieux consultés répondirent obscurément et leurs présages se révélèrent mauvais quatre fois sur cinq. Enfin, en ces jours-là, un devin s'endormit et rêva un rêve. Voici, quelque chose était écrit sur le sol dans le temple de Sin : « Tous ceux qui méditent de mauvais desseins contre Assourbanabal, roi d'Assour, et qui se préparent à le combattre, je leur infligerai une mort terrible : par le fer rapide, par le ruer au feu, par la faim, par la peste, je détruirai leurs vies[2]! » Cette prophétie ranima les esprits : Assourbanabal lança une proclamation aux Babyloniens, dans laquelle il leur dénonçait la félonie de son frère et il les sommait de ne pas bouger au risque de leur tête[3], puis il prit résolument l'offensive (652)[4]. Tout son danger lui venait de l'Élam : l'Élam seul était en état de lui jeter à l'encontre autant de soldats, et aussi braves qu'il en pouvait mettre sur pied; l'Élam hors de combat, Babylone devenait incapable de vaincre, et sa chute n'était plus qu'une simple question de temps. Les débuts de la campagne furent pénibles. Khoumbânigash, s'il s'était vendu cher, n'avait du moins épargné rien pour

adoptée par LEHMANN, *Schamaschschumukîn*, p. 6; bien qu'elle soit des plus vraisemblables, il faut attendre, pour la considérer comme entièrement certaine, que le hasard nous ait rendu les parties manquantes du Canon.

1. *Tablette K 5457 du British Museum*, utilisée par G. SMITH, *History of Assurbanipal*, p. 201; *Cylindre A*, col. IV, l. 16-19, et *Cylindre de Rassam*, col. III, l. 85-86; cf. G. SMITH, *History of Assurbanipal*, p. 152-154, S. ALDEN SMITH, *die Keilschrifttexte Asurbanipal's*, t. I, p. 26-27, JENSEN, *Inschriften Aschurbanipal's*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 184-185.

2. *Tablette K 4 du British Museum*, dans G. SMITH, *History of Assurbanipal*. p. 186-187; *Cylindre A du British Museum*, col. IV, 48-49, et *Cylindre de Rassam*, col. III, l. 118-127, cf. G. SMITH, *History of Assurbanipal*, p. 159-157, S. ALDEN SMITH, *die Keilschrifttexte Asurbanipal's*, t. I, p. 28-29, JENSEN, *Inschriften Aschurbanipal's*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 186-187.

3. *Tablette K 84 du Musée Britannique*, contenant la proclamation d'Assourbanabal aux Babyloniens, découverte et utilisée par G. SMITH, *History of Assurbanipal*, p. 181, publiée dans H. RAWLINSON, *Cun. Ins. W. As.*, t. IV, pl. 52, n° 1.

4. La proclamation est du *limmou* d'Assourdourouzour, soit de l'an 652 (TIELE, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 309) : les faits qui précèdent immédiatement la proclamation doivent très probablement appartenir à la même année.

que l'acquéreur fût content, et il lui avait fourni la fleur de sa noblesse, Oundashi, l'un des fils de Tioummân, Zazaz, préfet de Billaté, Parrou, chef de Khilmou, Attamitou, commandant des archers, Nésou, le généralissime de ses armées; pour déterminer Oundashi à ne pas refuser de servir sous lui, il n'avait pas craint de rappeler le triste sort de Tioummân : « Va, et venge sur Assour le meurtre du père qui t'a engendré[1]! » On s'observa sans trop de résultat pendant la meilleure partie de l'an 651, et les Assyriens remportèrent quelques avantages; ils tuèrent Attamitou dans une escarmouche[2], et ils expédièrent sa tête à Ninive, puis des revers sérieux balancèrent leurs succès du début. Nabobelshoumi était monté en scène avec ses Araméens et il avait forcé les troupes qui défendaient Ourouk et Ourou à poser bas les armes : leurs chefs et Sintabniouzour lui-même avaient dû renier la suprématie assyrienne, et on les avait incorporées dans les rangs des rebelles[3]. Les opérations traînaient en longueur, et Assourbanabal, anxieux de l'issue, ne trouvait plus assez de prières pour implorer l'intervention efficace des dieux, lorsque les discordes de la famille royale élamite firent pencher la fortune en sa faveur une fois de plus. L'énergie avec laquelle Khoumbânigash avait entamé l'action n'avait pas réussi à effacer l'impression fâcheuse que sa rentrée dans les fourgons de l'étranger et son intronisation par décret d'un officier assyrien avaient produite sur la majorité de ses sujets. Tammaritou, de Khaidalou, qui avait alors combattu à ses côtés parmi les envahisseurs, était maintenant l'un des plus acharnés à lui reprocher sa conduite. Il confessait hautement avoir tranché la tête de Tioummân, mais il niait qu'il eût agi de la sorte par obéissance aux ennemis héréditaires de sa patrie : il avait vengé son injure personnelle, tandis que Khoumbânigash s'abandonnait aux entrainements de son ambition, baisait la terre aux pieds d'un esclave d'Assourbanabal et ceignait le diadème en récom-

1. *Cylindre B du British Museum*, col. VI, l. 93-97, et col. VII, l. 1-22; cf. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 170-173, et Jensen, *Inschriften Aschurbanipal's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 262-265.

2. *Cylindre B du British Museum*, col. VII, l. 23-29; cf. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 173.

3. Les récits officiels ne disent rien de l'intervention de Nabobelshoumi à ce moment, mais les renseignements fournis par la *Tablette K 159* du British Museum (G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 183-184) suppléent à leur silence. L'objection élevée par Tiele (*Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 389) contre l'interprétation de G. Smith (*History of Assurbanipal*, p. 188), qu'il ne peut être question de transfuges assyriens dans cette pièce, tombe si l'on admet que les troupes assyriennes emmenées plus tard en Élam par Nabobelshoumi (*Cylindre C du British Museum*, l. 88-94; cf. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 178-179), et dont il sera question plus loin (cf. t. III, p. 422, de cette *Histoire*), ne sont autres que les garnisons du Bas-Euphrate obligées de prendre parti pour les insurgés en 651. Les deux dépêches *K 4696* et *K 28* du British Museum, où il est question de la défection de Sintabniouzour, sont datées du 8 et du 11 Abou dans le *limmou* de Zagabbou (G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 184-185), soit de l'an 651, comme Tiele l'a indiqué, à bon droit je crois (*Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 388-389).

pense de sa bassesse[1]. Il massacra son rival, monta sur le trône, et, afin de bien prouver qu'il n'était pas un instrument conscient ou inconscient de la politique ninivite, il dépêcha aussitôt des renforts au secours de Babylone sans exiger en échange aucun subside nouveau. Les Assyriens, profitant de l'isolement de Shamashshoumoukîn, avaient poussé une de leurs divisions vers les cantons de la Mer; ils les avaient soustraits au pouvoir de Nabobelshoumi et ils en avaient délégué l'administration à un personnage de haute race, Belibni[2]. L'arrivée des Élamites allait remettre tout en question et la guerre se rallumer plus ardente, lorsqu'une seconde révolution éclata qui ruina à jamais la cause de Shamashshoumouhîn. Assourbanabal y vit naturellement l'effet de ses supplications et de ses sacrifices : Assour et Ishtar, implorés par lui, suscitèrent à Suse un des barons les plus puissants du royaume, Indabigash. Tammaritou s'enfuit dans les marais qui bordaient le Nâr-marratoum, saisit un vaisseau, fila au large avec ses frères, ses cousins, dix-sept princes du sang, quatre-vingt-six de ses fidèles : le navire, drossé par le vent à la côte en territoire assyrien, s'enlisa, et le déchu, démoralisé par le mal de mer, aurait péri dans la bagarre, si l'un des siens ne l'avait chargé sur son dos et débarqué à travers la vase[3]. Belibni l'envoya à Ninive avec sa suite[4], et Assourbanabal, après l'avoir laissé s'humilier devant lui, le releva, l'embrassa, lui assigna des appartements dans son palais et un train conforme à la dignité dont il avait joui peu de temps à Suse. Indabigash avait trop à faire chez lui pour songer à se mêler encore aux querelles des deux frères : son pays, désorganisé par les secousses qui l'avaient ébranlé coup sur coup, avait besoin de reposer quelques années au moins avant de redescendre dans la lice sans trop de désavantage. Il ne conclut aucun arrangement direct avec l'Assyrien, mais il rappela sans tarder les bandes qui campaient en Kardouniash, et il s'abstint de toute démonstration hostile envers les garnisons des provinces limitrophes[5] : on n'exigeait de lui rien de plus pour le moment (650).

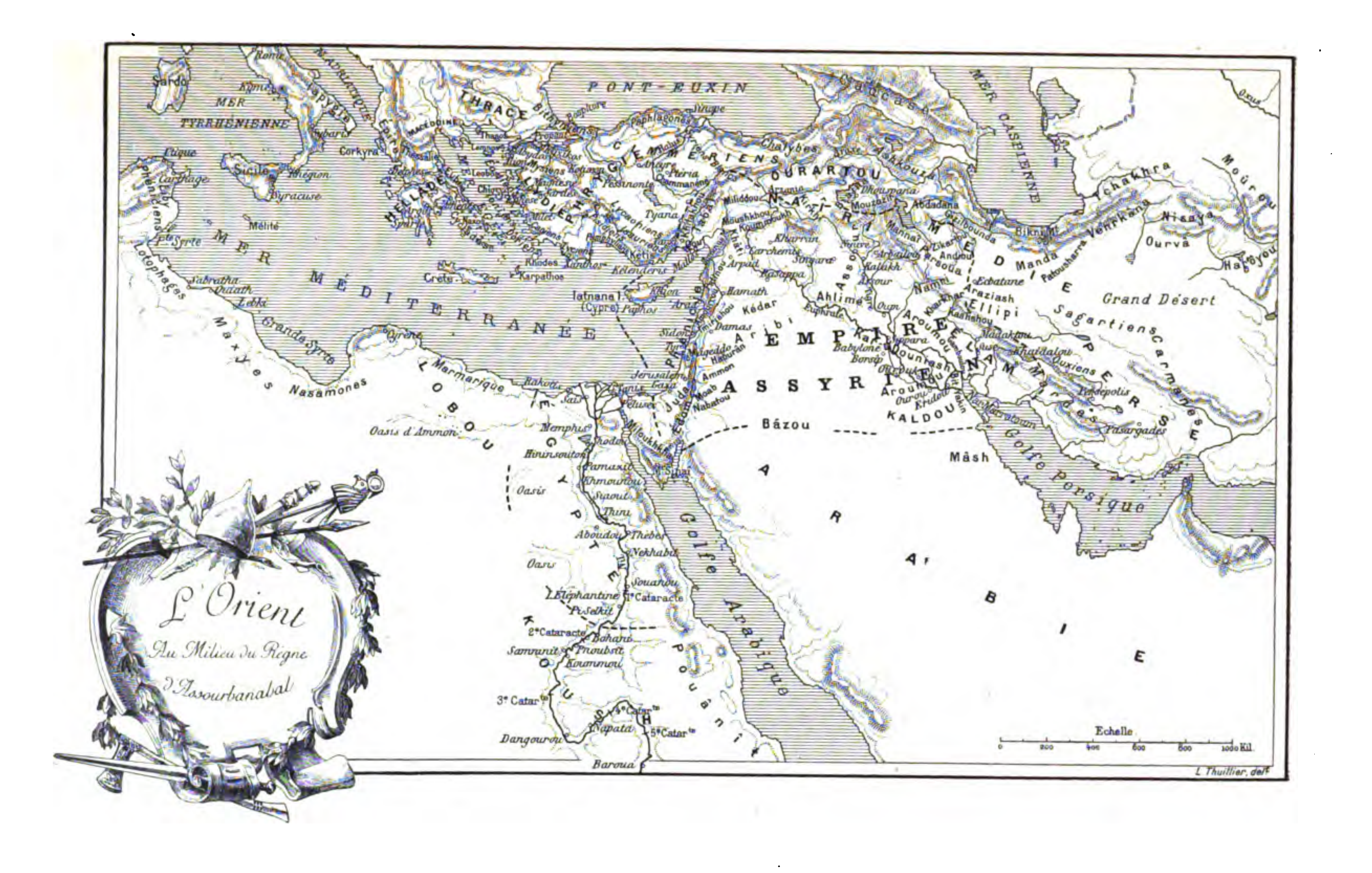
1. *Cylindre A du British Museum*, col. IV, l. 74-80; cf. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 159-160, Jensen, *Inschriften Aschurbanipal's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 188-189.

2. *Tablette K 312 du British Museum*, utilisée pour la première fois par G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 189-190, et datée du limmou de Belkarrânshadoua, soit de l'an 650 (Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 381, 389).

3. Tous les détails de la guerre de Tammaritou contre Khoumbânigash, de sa défaite par Indabigash, de sa fuite, de sa traversée, de son arrivée sur la côte assyrienne, étaient figurés dans autant de bas-reliefs, dont les légendes nous ont été conservées sur la *Tablette K 4457 du Musée Britannique*; cf. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 191-194.

4. La *Tablette K 599 du British Museum* contient la dépêche par laquelle Belibni annonce l'arrivée de Tammaritou et son départ pour Ninive; cf. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 196-197.

5. Pour les textes relatifs aux révolutions de l'Élam, cf. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 158-162, 170-176, S. Alden Smith, *die Keilschrifttexte Asurbanipal's*, t. I, p. 30-33, Jensen, *Inschriften Aschurbanipal's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 186-191.


L'Orient
Au Milieu du Règne
d'Assourbanabal
PONT-EUXIN
MER CASPIENNE
MER TYRRHÉNIENNE
MER MÉDITERRANÉE
THRACE
OURARTOU
EMPIRE
ASSYRIEN
Grand Désert
Golfe Persique
Golfe Arabique
ARABIE
Bâzou
Mâsh
KALDOU
Nasamones
Lotophages
Marmarique
Oasis d'Ammon
Memphis
Thèbes
Eléphantine
Napata
Baroua
Dangourou
Echelle
0 200 400 600 800 1000 Kil.
L. Thuillier, delt

L'Élam hors de cause, Babylone était condamnée. Les Araméens la désertèrent, et le petit-fils de Mérodachbaladan, Nabobelshoumi, désespérant de recouvrer l'héritage de sa famille, se retira dans les roseaux de l'Ouknou : il y ramenait comme otages les Assyriens qu'il avait ramassés au prélude de la campagne[1]. Shamashshoumoukîn ne perdit pas son sang-froid : il comptait sans doute que ses alliés lointains réaliseraient une diversion en sa faveur et qu'ils obligeraient son frère à n'utiliser qu'une moitié de ses forces contre lui. Et, de fait, le blocus était déjà commencé qu'une bande d'Arabes sous les deux shéikhs Abiyaté et Aamou força les lignes des assiégeants et s'introduisit dans la place[2]. Ce fut le dernier secours qui lui parvint du dehors : pendant de longs mois, les communications furent coupées entre elle et le reste du monde. Les Assyriens dévastèrent la banlieue avec une rage froide et systématique, brûlant les villages, rasant les maisons isolées, détruisant les arbres, crevant les digues, comblant les canaux. L'année 649 s'écoula tout entière en escarmouches inutiles : la ville résistait furieusement, et comme les murailles étaient épaisses, la garnison valeureuse, elle n'aurait pas succombé si les provisions n'avaient fini par s'y épuiser. La famine y sévit et les habitants se nourrirent de la chair de leurs enfants, puis la peste se glissa chez eux et les moissonna par milliers. Les auxiliaires arabes lâchèrent alors la partie et leurs shéikhs se rendirent à Assourbanabal, qui les accueillit à merci[3]; mais les Babyloniens de race, sachant qu'ils n'avaient aucune pitié à attendre, persistèrent quelque temps encore : enfin, à bout de courage et de vigueur, ils s'insurgèrent contre les chefs dont l'ambition ou l'orgueil patriotique les avait acculés à cette extrémité, et ils se résignèrent à capituler coûte que coûte. Shamashshoumoukîn ne voulut pas tomber vivant entre les mains de son frère : il s'enferma dans son palais et il s'y brûla avec ses femmes, ses enfants, ses esclaves, ses trésors, à l'instant même où les vainqueurs brisaient les portes et pénétraient dans l'enceinte[4]. Le

1. *Cylindre B du British Museum*, col. VII, l. 76-81, et *Cylindre C*, col. 88-93; cf. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 176-177, 178-179.
2. *Cylindre A du Musée Britannique*, col. VIII, l. 30-36; cf. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 262-263.
3. *Cylindre A du Musée Britannique*, col. VIII, l. 37-41; cf. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 263-264. Sur les textes privés qui montrent la misère croissante de la ville, et sur les mauvais présages qui effrayèrent les habitants, cf. Oppert, *une Eclipse lunaire du règne de Saosduchin, roi de Babylone*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1896, t. XXV, p. 423-438, 602-603.
4. G. Smith avait cru comprendre que les Babyloniens, rendus furieux par leurs souffrances, avaient saisi Shamashshoumoukîn et l'avaient brûlé (*History of Assurbanipal*, p. 163, 203; cf. Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 382). Il est bien certain que Shamashshoumoukîn se brûla lui même, selon l'usage oriental, pour échapper aux supplices qui l'attendaient s'il tombait vivant aux mains de l'ennemi. Le souvenir de l'événement, transféré par l'imagination populaire à Assourbanabal, se retrouve dans les dernières parties de la légende de Sardanapale.

spectacle était effroyable, et il émut les Assyriens, si blasés qu'ils fussent sur les horreurs de ce genre. La plupart des victimes que la contagion et la misère avaient multipliées gisaient sur les places ou par les rues, en pâture aux chiens et aux pourceaux; ceux des habitants ou des soldats qui étaient à peu près valides avaient essayé de s'échapper dans la campagne, et ceux-là seuls étaient présents à qui la force avait failli pour se traîner hors des murs. Assourbanabal courut après les fugitifs, et, quand il les eut rattrapés presque tous, sa vengeance se donna libre carrière sur eux. Il fit arracher la langue aux soldats, puis il commanda qu'on les achevât à coups de masse. Il massacra le menu peuple auprès des grands taureaux ailés qui avaient été déjà témoins d'une boucherie pareille, un demi-siècle auparavant, sous son aïeul Sennachérib[1]; les cadavres des suppliciés y demeurèrent longtemps sans sépulture, en proie à toutes les bêtes immondes de la terre et de l'air. Quand les bourreaux et le roi lui-même furent las de tuer, ils octroyèrent le pardon aux survivants : les débris des victimes furent rassemblés et entassés dans des endroits spéciaux, les rues nettoyées, les temples purifiés par des lustrations solennelles et rouverts au culte[2]. Assourbanabal se proclama roi au lieu de son frère : il saisit les mains de Bel, et, selon l'habitude, ses sujets babyloniens lui attribuèrent un sobriquet, celui de Kandalanou, sous lequel il fut désormais connu parmi eux[3]. S'il eût été sage, il aurait complété l'œuvre de la famine, de la peste et du glaive, et, bien loin de refaire une Babylone nouvelle, il aurait achevé d'anéantir l'an-

1. Cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. III, p. 308, de cette *Histoire*.

2. Pour le siège de Babylone, cf. les textes réunis par G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 162-170, S. Alden Smith, *die Keilschrifttexte Asurbanipals*, t. I, p. 32-37, Jensen, *Inschriften Aschurbanipal's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 190-195. La date de 648-647, pour la prise de Babylone et pour la mort de Shamashshoumoukîn, est assurée par le Canon de Ptolémée et par les fragments de Bérose, qui attribuent 20 ou 21 ans au règne de Saosdoukhîn-Sammoughes. Lehmann signale un document daté de l'an xx de Shamashshoumoukîn, ce qui confirme l'exactitude des renseignements de l'époque grecque (*Schamaschschumukîn*, I, p. 6).

3. Le Canon de Ptolémée donne pour successeur à Saosdoukhîn un Kinéladan, qui répond au Kandalanou, dont les documents contemporains nous ont livré des dates (Pinches, *Some recent Discoveries*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1882-1883, t. V, p. 6). L'identité de Kinéladan avec Assourbanabal était connue des chronographes d'époque grecque, car, là où Ptolémée met Kinéladan après Saosdoukhîn, les fragments de Bérose donnent pour successeur à Sammoughes *son frère*, c'est-à-dire Sardanapale-Assourbanabal. Elle avait été défendue par G. Smith, qui avait cru trouver l'origine de la forme Kinéladan dans le nom de Sinidinabal qu'Assourbanabal paraît porter dans la *tablette K 195 du Britsh Museum* (*History of Assurbanipal*, p. 323-324), et qui est celui de son frère aîné (cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 377, note 2, de cette *Histoire*); elle trouva des partisans nombreux dès que Pinches eut découvert les tablettes datées du règne de Kandalanou, et Schrader travailla à en démontrer l'exactitude dans un mémoire spécial, *Kineladan und Asurbanipal* (*Zeitschrift für Keilforschung*, t. I, p. 222-232). Oppert combattit l'argumentation de Schrader (*la Vraie Personnalité et les dates du roi Chinaladan*, dans la *Revue d'Assyriologie*, t. I, p. 1-11) et il a affirmé l'existence de deux rois distincts chaque fois que l'occasion s'en est présentée, mais la plupart des assyriologues ou des historiens tiennent Kandalanou et Assourbanabal pour un seul et même personnage (Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 368-369, 412-414, Delitzsch-Mürdter, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, 2e éd., p. 230, Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 135, 282, 289).

cienne. Le même respect religieux, qui avait désarmé tant de ses prédécesseurs, l'empêcha probablement de mener jusqu'à l'extrême les effets de son ressentiment, et, faute d'oser agir comme Sennachérib, il en revint à l'expédient de Tiglatphalasar III et de Sargon : il admit leur conception des deux capitales pour deux États distincts, et il essaya de concilier en sa personne les deux royautés irréconciliables de Mardouk et d'Assour. Il délégua l'administration à l'un de ses grands officiers Shamashdanâni[1], et il rentra à Ninive avec un butin presque comparable à celui qu'il avait tiré d'Égypte après le sac de Thèbes. Les vassales de Babylone, Kouta, Sippara, Borsippa, qui avaient partagé l'infortune de leur reine, furent déblayées, rebâties, repeuplées comme elle, et rangées sous l'autorité du même préfet : leur vitalité était telle que dix ou douze annnées leur suffirent à réparer leurs pertes et à regagner leur prospérité habituelle. Il ne leur resta bientôt de leur désastre qu'un motif nouveau de haïr Ninive, et une volonté plus âpre de ne pas l'épargner le jour où elles la tiendraient renversée devant elles[2].

Une crise aussi violente et aussi longue n'avait pas été sans ébranler quelque peu le prestige de l'empire. Les sujets et les alliés de vieille date n'avaient pas bronché, mais ceux que la conquête avait asservis récemment et les nations étrangères du premier plan n'avaient pas hésité à se libérer de la domination ou de l'amitié obligatoire qui pesait sur eux. L'Égypte avait secoué son joug dès que les symptômes de la guerre d'Élam s'étaient manifestés, et c'était l'un des princes les plus favorisés de la cour ninivite, le fils de Néchao, Psammétique de Sais[4], qui avait entamé la campagne contre son patron de naguères. Il avait expulsé les garnisons asiatiques, assujetti les petits princes indigènes, restauré le royaume des Pharaons d'Éléphantine au désert de Syrie, sans qu'Assourbanabal pût distraire un seul soldat pour prévenir son action ou pour le ramener au devoir. Le détail de ses opérations ne nous est pas connu : on constate seulement qu'il dut ses succès à des mercenaires débarqués d'Asie Mineure, et les chroniqueurs assyriens, peu habitués à distinguer entre les peuples différents qui se pressaient autour de la mer Égée, crurent que ces auxiliaires de Pharaon lui étaient prêtés par le seul souverain avec lequel ils avaient des rapports, Gygès de Lydie[3]. Que Gygès ait négocié avec Psammé-

1. Ce Shamashdanâni, qui fut *limmou* en 644 (G. Smith, *the Assyrian Eponym Canon*, p. 97, Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 368-369), s'intitule à cette date préfet d'Akkad, c'est-à-dire de Babylone (*Cylindre A du British Museum*, dans G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 316). Il était probablement entré en fonctions ausssitôt après la prise de la ville

2. Cf. ce qui est dit de Psammétique I[er] plus haut, au t. III, p. 386, de cette *Histoire*.

3. Pour ce que nous savons de ces auxiliaires de Psammétique, cf. ce qui est dit au t. III,

tique et lui ait procuré de l'aide, rien ne le prouve jusqu'à présent, mais qu'il fût incapable de concevoir un pareil dessein et de l'exécuter, c'est une autre affaire. Tout ce que nous savons de son règne nous le montre au contraire hardi dans ses combinaisons politiques et empressé à briguer les alliances les plus lointaines : l'homme qui avait essayé d'englober Assourbanabal dans une entreprise commune contre les Cimmériens ne devait pas hésiter à se lier avec Psammétique s'il espérait en récolter le moindre profit. Les voyages étaient perpétuels entre l'Ionie ou la Carie et l'Afrique, et nul événement d'importance ne pouvait surgir dans le Delta que l'écho n'en retentit promptement à Éphèse ou à Milet[1]. Déjà les derniers Héraclides avaient vécu en termes excellents avec la plupart des colonies éoliennes et ioniennes : Gygès était allé au delà pendant les années anxieuses qui avaient suivi son avènement, et il avait noué des relations avec les nations de la Grèce propre. Ce n'était plus aux dieux de l'Asie, au Zeus de Telmissos, qu'il s'était adressé afin d'obtenir la légitimation de sa royauté naissante, c'était, comme Midas de Phrygie, au grand dieu prophétique de la Hellade, à l'Apollon de Delphes et à ses prêtres[3]. Il les avait récompensés sans marchander du jugement prononcé en sa faveur : outre des offrandes en argent qu'il consacra au fond du sanctuaire, il avait voué nombre de vases d'or, et, entre autres, six cratères du poids de trente talents qu'on admirait encore du temps d'Hérodote



PSAMMÉTIQUE Ier[2].

p. 487-498, de cette *Histoire*. Les textes assyriens relatifs à l'intervention de Gygès dans les affaires d'Égypte sont réunis dans G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 66-67, S. Alden Smith, *die Keilschrifttexte Asurbanipals*, t. I, p. 18-21, Jensen, *Inschriften Aschurbanipal's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 174-177. Les orthographes diverses du nom que Smith avait identifié avec celui de Psammétique, Pishamilki, Toushamilki, ont soulevé au début les objections d'Oppert (*Journal Asiatique*, 1872, t. XIX, p. 112) : les doutes qu'on pouvait avoir au sujet de ce personnage paraissent être écartés aujourd'hui (Steindorff, *die Keilschriftliche Wiedergabe ägyptischer Eigennamen*, dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. I, p. 360-361).

1. Sur les rapports de l'Asie Mineure avec les côtes du Delta, cf. ce qui est dit au t. III, p. 496-497, de cette *Histoire*.

2. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

3. Cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. III, p. 339, de cette *Histoire*.

dans le trésor des Corinthiens, à côté du trône de Midas[1]. Il y ajouta à plusieurs reprises des présents si considérables que la Pythie, pauvre jusque-là, passa plus tard pour s'être enrichie par son fait[2]. Sûr de la bonne volonté des immortels, il s'ingénia à propager son influence sur les colonies grecques de la côte, et s'il ne réussit pas toujours à l'y enraciner, la faute semble en avoir été, non pas à son inhabileté, mais à la position ambiguë où la force des choses le plaçait à leur égard. L'ambition l'incitait naturellement à les annexer et à faire d'elles des villes lydiennes, mais leur tempérament hardi et impatient de contrainte ne permettait guère à n'importe quelle domination barbare de s'implanter chez elles de façon durable : la conquête, pour durer, devait être précédée d'une longue période d'alliance sur pied d'égalité et de patronage discret qui les habituait insensiblement à voir dans l'ami du début le protecteur, puis le suzerain respectueux de leurs lois et de leur constitution. Gygès s'appliqua à se les concilier séparément et à se les attacher par des traités favorables pour leurs intérêts ou flatteurs pour leur vanité, par les secours qu'il leur prodigua à propos dans leurs querelles, et, attisant sous main leurs jalousies, il parvint à réduire les unes de haute lutte sans causer trop d'ombrage aux autres[3]. Il prit Colophon[4], il prit, après plusieurs campagnes infructueuses, la Magnésie voisine de Sardes, Magnésie du Sipyle, et la légende parsema d'anecdotes ingénieuses cet épisode heureux de son histoire. Elle lui prêta pour favori un adolescent de beauté merveilleuse, Magnès, que les Magnésiens mutilèrent par défi au point de le rendre méconnaissable : il en aurait appelé à la fortune des armes pour venger son affront[5]. Il enleva d'un coup de main les quartiers bas de Smyrne sans pouvoir forcer la citadelle[6], et tandis qu'il bataillait contre elle, il s'accordait de bonne intelligence avec Éphèse et avec Milet. Éphèse, située aux embouchures du Caystre, était le

1. Hérodote, I, xiv.
2. Phanias d'Eresos, *fragm. 14*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 297.
3. La politique de Gygès et de ses successeurs à l'égard des colonies grecques a été définie avec beaucoup de sagacité, et, je crois, de justesse, par Radet, *la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 169-174.
4. Hérodote, I, xv. Grote (*Histoire de la Grèce*, t. IV, p. 298) pensait qu'il avait pris la ville basse de Colophon, τὸ ἄστυ, non la citadelle, opinion adoptée par Max Duncker (*Geschichte des Alterthums*, 5e éd., t. II, p. 583, note 2). Schubert (*Geschichte der Könige von Lydien*, p. 36) pense qu'il prit la ville et la citadelle.
5. Nicolas de Damas, *fragm. 62*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 396, où la ville est nommée Magnésie tout court : c'était évidemment la Magnésie la plus proche de Sardes, la Magnésie du Sipyle (Schubert, *Geschichte der Könige von Lydien*, p. 37, Radet, *la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 171).
6. Hérodote, I, xiv, mentionne cette guerre sans entrer dans le détail. Nous savons par Pausanias (IV, 21 § 3) que les Smyrniotes se défendirent bravement, et que le poète Mimnerme avait composé une élégie sur cet épisode de leur histoire (IX, 19 § 4).

port naturel de Sardes, le marché sur lequel l'or lydien et les denrées importées d'Orient par les caravanes le long de la route royale s'échangeaient contre les produits de la Hellade et des contrées occidentales où les marins grecs s'aventuraient. Elle était au pouvoir d'une famille de riches armateurs, dont le chef s'appelait Mélas : Gygès maria sa fille à ce Mélas, et il gagna à cette union le libre accès de la mer pour lui et pour ses successeurs[1]. S'il ne poussa pas ses avantages plus loin de ce côté, la cause n'en est pas difficile à deviner : depuis que la chute du royaume de Phrygie avait démantelé sa frontière occidentale[2], les assauts des Cimmériens l'avaient obligé à concentrer ses forces à l'intérieur, et bien qu'il les eût repoussés presque toujours, l'obstination avec laquelle ils se reproduisaient d'année en année ne lui laissait guère plus le loisir de s'occuper des cités grecques. Il avait fortifié avec soin les vastes domaines qu'il possédait dans le bassin du Rhyndakos, il avait reconquis la Troade, et, s'il n'avait pu chasser les barbares d'Adramyttion, il les y tenait comme bloqués. Milet l'aidait vigoureusement dans cette œuvre de consolidation, car elle avait un intérêt évident à conserver comme un tampon entre elle et les pillards qui lui avaient déjà ravi Sinope; c'est pourquoi, après l'avoir harcelée vigoureusement au début[3], il avait préféré se liguer avec elle. Il l'avait autorisée à installer des colonies aux points principaux de l'Hellespont et de la Propontide qui commandent le passage d'Europe en Asie; Abydos, Lampsaque, Parion, Cyzique, fondées tour à tour par les amiraux milésiens, empêchaient les tribus demeurées en Thrace de venir renforcer celles qui désolaient la Phrygie[4].

Gygès avait espéré que son acte de déférence lui vaudrait l'appui d'Assourbanabal, et, durant les années qui suivirent, il ne s'était pas lassé d'envoyer des messagers à Ninive par intervalle : une fois même, il joignit à l'ambassade deux chefs cimmériens faits prisonniers dans un combat et qu'il offrait en hommage aux dieux d'Assour[5]. L'expérience le convainquit bientôt que son calcul était vain; les Assyriens, loin d'opérer une diversion en sa faveur, se gardaient de rien entreprendre qui pût détourner l'attention des barbares sur leurs propres affaires. Sitôt qu'il vit clair dans leur jeu, il suspendit les rap-

1. Élien, *Histoires variées*, III, 26; sur l'importance d'Éphèse pour les rois lydiens, cf. les observations de Radet, *la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 31, 108, 172.
2. Cf., sur la chute du royaume de Phrygie, ce qui est dit au t. III, p. 391-392, de cette *Histoire*.
3. Hérodote, I, xiv.
4. Sur la politique suivie par Gygès envers les colonies milésiennes de l'Hellespont et de la Propontide, cf. Radet, *la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 172-175.
5. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 65-66, S. Alden Smith, *die Keilschrifttexte Asurbanipals*, t. I, p. 18-19.

ports et ne s'en fia plus qu'à lui seul du soin de sa fortune; peut-être le désappointement qu'il en éprouva lui inspira-t-il quelque mauvaise humeur, et, s'il aida vraiment Psammétique, le désir de satisfaire une rancune sourde ne fut pas sans doute étranger à sa décision. Assourbanabal ressentit vivement cette conduite, mais la Lydie était trop loin pour qu'il pût tirer d'elle une vengeance directe, et il n'avait de recours qu'auprès des dieux contre ce qu'il lui plaisait considérer comme une ingratitude noire. Il implora donc Assour et Ishtar : « Que son cadavre gise devant ses ennemis, et que ses os soient dispersés au loin[1] ». Un certain Toukdami régnait alors sur les Cimmériens qui paraît avoir procuré à leurs hordes la cohésion et la direction dont elles manquaient auparavant[2]. Il groupa sous ses étendards non seulement les Trères, leurs congénères thraces, mais ceux des Asianiques que la fortune des Lydiens commençait à inquiéter, les Lyciens par exemple[3], et il les lança à la curée. Leurs lourds escadrons, la tête couverte du chapeau de métal et armés de la longue épée de fer, parcoururent la péninsule d'un bout à l'autre, écrasant tout sous le sabot de leurs chevaux. Gygès essaya de braver l'orage, mais ses lanciers eux-mêmes fléchirent sous le choc et se débandèrent; il périt dans la déroute, et son cadavre demeura aux mains des ennemis (652)[4]. La Lydie entière fut dévastée sans pitié, et la ville basse de Sardes enlevée d'assaut[5]. Ardys, qui avait succédé à son père, sauva pourtant la citadelle;

1. *Cylindre A du British Museum*, col. III, l. 30-32, dans G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 66-67; cf. S. Alden Smith, *die Keilschrifttexte Asurbanipals*, t. I, p. 18-21, Jensen, *Inschriften Aschurbanipal's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 176-177.

2. Le nom de Toukdami, mentionné dans l'hymne publié par Strong, *un Texte inédit d'Asurbanipal*, dans le *Journal Asiatique*, 1893, t. I, p. 368, 375, 378, a été identifié par Sayce, dans l'*Academy*, 1893, p. 277, avec le chef des Cimmériens mentionné par Strabon (I, III § 21, p. 61) sous le nom de Lygdamis : le texte reçu pour ce nom, Λύγδαμις, doit être corrigé en Δύγδαμις. L'opinion de Sayce a été adoptée par les Assyriologues (Messerschmidt, *die Inschrift der Stele Nabuna'ids*, p. 61. Winckler, *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 485, note 3). L'inscription fait de Toukdami un roi des Manda, et cette indication permet d'écarter l'hypothèse d'après laquelle Lygdamis-Dygdamis aurait été un chef lycien qui serait parvenu à discipliner les hordes barbares (Radet, *la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 180-181).

3. L'adjonction des Lyciens aux Cimmériens et aux Trères nous est connue par le témoignage de Callisthènes que Strabon (XIII, IV § 8, p. 627) nous a conservé; il est probable que beaucoup des tribus pillardes du Taurus, Isauriens, Lycaoniens, Pamphyliens, se rallièrent également aux Cimmériens.

4. *Cylindre A du British Museum*, col. III, l. 32-36, dans G. Smith, *History of Assurbanipal* p. 67; cf. S. Alden Smith, *die Keilschrifttexte Asurbanipals*, t. I, p. 20-21, Jensen, *Inschriften Aschurbanipal's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 176-177. La date de 652 pour la mort de Gygès résulte des faits recueillis et discutés par Gelzer, *das Zeitalter des Gyges*, dans le *Rheinisches Museum*, 1875, t. XXX, p. 256-264. Winckler a essayé de revenir à la date 657 (*Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 495-496), en s'appuyant sur l'époque présumée de la rédaction des divers *Cylindres* d'Assourbanabal : ses calculs ne me semblent pas jusqu'à présent devoir l'emporter sur ceux de Gelzer.

5. Hérodote, I, xv : Σάρδεις πλὴν τῆς ἀκροπόλιος εἷλον, et Strabon dit formellement que ce fut Lygdamis qui prit la ville (I, III § 21, p. 61). Ce que le même auteur raconte d'une double destruction de Sardes l'une en 652, l'autre en 682, est un emprunt malheureux à l'ouvrage de Callisthènes (Strabon, XIII, IV § 8, p. 627, XIV, I § 40, p. 647; cf. Müller-Didot, *Scriptores rerum Alexandri Magni*, p. 18)

il rallia les débris de ses régiments et il se remit aux champs. Les cités de l'Ionie firent cause commune avec lui; leurs hoplites sortirent victorieux de plus d'une escarmouche, et leurs chiens, dressés à harceler sans peur les chevaux ennemis, prirent souvent une part active à la bataille[1]. Les barbares tâtèrent chaque ville l'une après l'autre et ils en saccagèrent la banlieue. Éphèse surtout les attirait et les richesses qu'elle recélait, mais leur élan se brisa contre ses murailles; ils la punirent de leur impuissance en brûlant le temple d'Artémis qui s'élevait dans le faubourg. Ce sacrilège émut profondément le monde hellénique, et, lorsque la première ivresse du pillage se fut dissipée,



BATAILLE DES CIMMÉRIENS CONTRE DES GRECS ACCOMPAGNÉS DE LEURS CHIENS[2].

ils semblèrent eux-mêmes avoir conçu une horreur superstitieuse pour leur crime : des fièvres pernicieuses contractées aux marais qui avoisinent la ville éclaircirent leurs rangs, et ils reconnurent dans le fléau qui les décimait un châtiment de la déesse[3]. Les survivants abandonnèrent le siège et se replièrent à la débandade vers les montagnes du centre. Ils surprirent au passage Magnésie du Méandre et ils la détruisirent de fond en comble, mais ce fut leur unique succès de ce genre : partout ailleurs ils se bornèrent à dévaster les campagnes

1. Sur l'usage des chiens de guerre à cette époque et chez plusieurs peuples helléniques ou barbares de l'Asie Mineure, cf. les passages d'auteurs anciens réunis récemment par SALOMON REINACH, *Un nouveau sarcophage peint de Clazomènes*, dans la *Revue des Études Grecques*, 1895, t. VIII, p. 175-179, et par A. S. MURRAY, *Sarcophage de Clazomènes appartenant au Musée Britannique*, dans les *Mémoires Piot*, t. IV, p. 27-52. Plusieurs de ces chiens sont figurés sur la vignette reproduite dans le texte de cette page; ils harcèlent les chevaux des Cimmériens et les mordent au jarret.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le sarcophage clazoménien reproduit dans les Monuments Piot*, t. IV, pl. V.

3. L'invasion des Cimmériens en Ionie est indiquée en termes généraux par HÉRODOTE, I, VI; les détails relatifs à l'attaque contre Éphèse et à la destruction du temple d'Artémis sont conservés dans un passage de Callimaque (*Hymnes*, III, 251-258), et dans des fragments empruntés à HÉSYCHIUS, *s. v.* Λύγδαμις, et Σκύθων ἐρημία. Cf., pour le détail de ces événements et les questions diverses qu'ils soulèvent, GELZER, *das Zeitalter des Gyges*, dans le *Rheinisches Museum*, 1875, t. XXX, p. 258, SCHUBERT, *Geschichte der Könige von Lydien*, p. 40-42, RADET, *la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 187-189.

sans rien oser contre les places fortes[1]. Ardys à peine débarrassé de leur présence avait, comme son père autrefois, tenté de rattacher l'Assyrie à sa cause. Il avait mandé un légat à Ninive avec une lettre rédigée en termes très humbles : « Le roi que les dieux connaissent, c'est toi, car sitôt que tu eus prononcé des imprécations contre mon père le malheur s'est abattu sur lui. Moi qui suis ton serviteur craintif, accueille mon hommage avec bénignité et portè-je ton joug! » Assourbanabal ne tint pas rigueur à ce suppliant qui avouait sa faute si pitoyablement, et les circonstances le contraignirent bientôt à se prononcer en faveur d'Ardys plus efficacement qu'il n'avait fait en faveur de Gygès[2]. Au sortir de la Lydie, Toukdami s'était dirigé vers l'Est avec ses hordes, et il se flattait de renouveler sur les provinces du Taurus et de l'Euphrate les mêmes ravages qu'il venait d'exercer chez les peuples du littoral égéen; il se heurta dans les gorges de la Cilicie à des forces très supérieures aux siennes, et il y succomba vers 645. Son fils Sandakhshatrou ramena vers le centre de la péninsule ce qui avait survécu au désastre, mais la catastrophe avait été si sanglante que la puissance des Cimmériens s'en ressentit toujours. Assourbanabal célébra la victoire de ses généraux par des actions de grâces solennelles qu'il adressa à Mardouk, et qu'il accompagna de cadeaux substantiels en or et en objets de prix[3]. La tranquillité de sa frontière du Nord-Ouest était assurée pour un temps, et ce succès fut d'autant plus opportun qu'il en eut le loisir de reporter son attention sur ceux de ses vassaux qui, s'étant séparés de l'empire pendant la guerre contre Shamashshoumoukîn, n'étaient pas encore rentrés dans l'obéissance, les Arabes et les petits seigneurs de l'Égypte. Les contingents d'Yaoutah, fils de Hazael, s'étaient conduits vaillamment pendant le siège de Babylone, et quand ils avaient jugé la fin prochaine, leurs chefs, Abiyaté et Aamou, avaient essayé de s'ouvrir un chemin à travers les lignes assyriennes : repoussés, ils avaient posé enfin les armes, sous la condition qu'on leur octroierait la vie sauve[4]. Il fallait maintenant obliger

1. STRABON, XIV, I § 40, p. 647, et HÉZYCHIUS, *s. v.* Σκύθων ἐρημία; Kallinos et Archiloque avaient chanté la destruction de Magnésie (ATHÉNÉE, XII, 29).

2. *Cylindre A du Musée Britannique*, col. III, l. 36-42, dans G. SMITH, *History of Assurbanipal*, p. 67-68. Le nom du roi lydien est mutilé, mais la finale... *sou* qui en subsiste permet la restitution *Ardousou*, que confirme l'indication, *ablou-sou*, « son fils », ajoutée à la suite du nom à demi détruit.

3. Strabon (I, III § 21, p. 61) savait déjà, peut-être d'après Xanthos de Lydie, que Lygdamis était allé se faire tuer en Cilicie. L'hymne à Mardouk publié par Strong (*Un texte inédit d'Assourbanipal*, dans le *Journal Asiatique*, 1893, t. I, p. 368, 375, 378, MESSERSCHMIDT, *die Inschrift der Stele Nabunaid's*, p. 63-67; cf. WINCKLER, *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 492-493) qui nous apprend que le chef cimmérien s'y heurta aux Assyriens, et que son fils Sandakhshatrou continua les hostilités quelque temps encore. Sandakhshatrou est un nom iranien du même type que celui du roi mède Ouvakhshatra-Cyaxare.

4. Cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. III, p. 422, de cette *Histoire*.

le gros des tribus à la soumission, et l'expérience récente d'Asarhaddon montrait les difficultés de l'œuvre : Assourbanabal confia le soin de l'accomplir à ses sujets d'Édom, de Moab, d'Ammon, du Haourân, de la Damascène, qui, résidant à la lisière du désert, en connaissaient les routes et la façon d'y pratiquer la guerre. Ils furent vainqueurs sur toute la ligne. Yaoutah, trahi par les siens, se réfugia chez les Nabatéens, mais le roi Nadanou, s'il ne le livra pas aux Assyriens, refusa de lui accorder un asile, et le malheureux finit par se rendre aux gens qui le poursuivaient. Son cousin Ouaté, fils de Birdadda, le remplaça par la volonté d'Assour, et lui-même, expédié à Ninive, il y fut exposé à l'une des portes de la ville, enchaîné dans une niche avec les chiens de garde. Amouladdin, le grand prince de Kédar, n'eut pas un sort meilleur : il fut battu, malgré l'aide que lui prêta Adîya, la reine d'une tribu voisine, et il fut emmené en captivité lui aussi. Sa défaite acheva de décourager les clans qui s'obstinaient encore. Ils implorèrent l'amân : Assourbanabal le leur accorda, mais il déposséda la plupart de leurs shèïkhs, et il choisit pour les gouverner l'Abiyaté qu'il avait auprès de lui depuis la reddition de Babylone. Abiyaté lui jura fidélité, et, renvoyé au Kédar, il y fut proclamé roi de tous les Arabes, sous la suzeraineté d'Assour[1].

L'Égypte seule demeurait impunie de toutes les contrées qui avaient répudié leur allégeance pendant les troubles, et son tour semblait être venu de subir le châtiment de sa révolte. Il était inadmissible, en effet, qu'une province aussi riche, et d'acquisition aussi récente, échappât au souverain même qui en avait consommé la conquête, sans que celui-ci tentât au moins un effort pour la mâter à l'occasion. C'eût été de sa part une confession d'impuissance, dont les autres vassaux de l'empire n'auraient pas tardé à se prévaloir : Tyr, Juda, Moab, les roitelets du Taurus, les chefs mèdes, auraient imité l'exemple de Pharaon et l'œuvre des trois derniers siècles eût été à recommencer. On ne saurait douter qu'Assourbanabal n'ait toujours nourri l'espoir secret de recouvrer l'Égypte à bref délai et de l'enchaîner d'un lien moins précaire au corps de l'empire, mais, avant d'en arriver là, il fallait clore et régler si l'on pouvait le

1. Les textes relatifs à cette partie des guerres contre les Arabes ont été réunis par G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 256-265, 283-293, 295-296, et dans S. Alden Smith, *die Keilinschrifttexte Asurbanipals*, t. I, p. 58-63; cf. Jensen, *Inschriften Aschurbanipal's* dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 214-221. Le *Cylindre B du British Museum*, col. VII, l. 87-92 (cf. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 283-284), attribue à Assourbanabal toute une série de faits, première soumission de Yaouta et restitution des statues d'Atarsamaïn, qui s'étaient passés sous le règne d'Asarhaddon (cf. ce qui est dit à ce sujet au t. III, p. 358-360, de cette *Histoire*). Les rédacteurs assyriens paraissent n'avoir pas toujours distingué suffisamment Yaouta, fils de Hazael, et Ouaté, fils de Birdadda.

compte ouvert avec l'Élam. Les événements récents avaient laissé les deux rivaux dans une position telle que ni la paix, ni même une trêve de longue durée, n'étaient possibles entre eux. L'Élam blessé, humilié, exilé de ces champs du Bas-Euphrate sur lesquels il avait revendiqué de tout temps un droit de pillage presque exclusif, ne se sentait pourtant pas affaibli assez par ses désastres pour être convaincu qu'il était décidément inférieur à l'Assyrie. Une portion seulement de ses forces, la moindre peut-être, était descendue en ligne et avait éprouvé des atteintes sérieuses : il avait encore à sa disposition, sans parler des peuples de la plaine et du marais qui avaient le plus souffert, ces réserves presque inépuisables de montagnards belliqueux et durs, dont les tribus s'échelonnaient aux arrière-plans de l'horizon, dans les vallées hautes de l'Ouknou, de l'Oulaï et de leurs affluents obscurs, sur les revers occidentaux et méridionaux ou dans les bassins sans issue du plateau iranien. Il trouvait là autant d'hommes pour le moins que ses adversaires pouvaient en précipiter contre lui, et, si la discipline ou la science faisaient défaut à ces contingents sauvages, la bravoure compensait en eux l'imperfection de l'éducation militaire. Non seulement il ne s'estimait pas vaincu, mais il se réputait certain de la victoire finale, et de fait, il n'est pas sûr que les généraux d'Assourbanabal eussent jamais triomphé de lui complètement, si les discordes intestines et la trahison ne l'eussent trop souvent paralysé. Les partisans de Khoumbânigash avaient compté pour beaucoup dans la catastrophe de Tioummân, et ceux de Tammaritou n'avaient pas craint de provoquer une révolte au moment où Khoumbânigash était engagé en Chaldée; Indabigash à son tour s'était insurgé sur les derrières de Tammaritou, et son intervention avait permis aux Assyriens de donner le coup de grâce à Shamashshoumoukin. Les membres non régnants de la famille royale ne songeaient qu'à renverser celui qui régnait pour le moment, et tous les moyens leur paraissaient honnêtes à l'user, l'assassinat, la révolte, la désertion au camp ennemi, la défection sur le champ de bataille. Sitôt que l'un d'eux avait détrôné l'autre, la haine de l'étranger reprenait le dessus chez lui, et il endossait la cuirasse avec la ferme résolution d'en finir, mais ce qu'il avait osé lui-même contre son prédécesseur, un de ses parents le renouvelait contre lui; l'ennemi cependant ne désarmait point, et chacune de ces révolutions l'approchait un peu plus au but de ses efforts, l'anéantissement du royaume élamite et l'annexion du territoire à l'empire Ninivite. Avant même que Babylone eût achevé d'agoniser, Assourbanabal avait réclamé à Indabigash la liberté des Assyriens que Nabobel-

shoumou avait entraînés avec lui et de plus l'extradition de ce personnage. Indabigash ne désirait point la guerre en ce moment, mais il lui en coûtait de trahir le Kaldou, qui l'avait toujours servi fidèlement : il entama des négociations qui languirent, aucune des deux parties ne se souciant de les voir aboutir. Babylone tombée, Assourbanabal, qui avait la haine tenace, appela les ambassadeurs élamites et les renvoya à leur maître avec une missive conçue dans des termes très menaçants : « Si tu ne me rends ceux-là, j'irai et je détruirai tes cités, et j'emménerai les habitants de Suse, de Madaktou, de Khaïdalou. Je te précipiterai du trône, j'y installerai un autre : ainsi que naguère j'ai détruit Tioummân, je te détruirai, toi ». Un corps de troupes appuyait le défi, mais quand les messagers atteignirent Dêri sur la frontière, Indabigash n'était déjà plus là : ses nobles l'avaient assassiné, et ils avaient élu pour roi en sa place Khoumbânkhaldash, fils d'Attamêtoush[1]. L'occasion était bonne de semer la division dans le camp élamite, avant que l'usurpateur eût le temps de s'affermir au pouvoir : Assourbanabal saisit en main la cause de Tammaritou et la fortifia d'une armée à laquelle beaucoup de mécontents se rallièrent aussitôt. Les Araméens et les cités des marais côtiers, Khilmou, Billaté, Doummoukou, Soulâa, Lakhirou, Dibirîna, se soumirent sans combat, et les envahisseurs ne rencontrèrent aucune résistance avant Bit-Imbi. Bit-Imbi avait jadis été conquise par Sennachérib, puis elle était retombée sous la domination de ses anciens seigneurs, et ceux-ci l'avaient munie de façon redoutable. Elle se défendit de son mieux, mais sans succès : la population fut décimée, les survivants furent mutilés, expédiés captifs en Assyrie, et parmi eux le commandant de la garnison, Imbappi, gendre de Khoumbânkhaldash, le harem de Tioummân, ses fils, ses filles, tous ceux de sa famille que ses successeurs avaient relégués sous bonne garde dans la citadelle. Le siège avait procédé si vivement que le roi n'avait pu rien tenter pour secourir ses gens : un prétendant avait d'ailleurs surgi contre lui, Oumbakhaboua, qui avait été accueilli par le district important de Boubîlou. La chute de Bit-Imbi remplit les deux compétiteurs d'un effroi pareil : ils abandonnèrent leur résidence et ils se réfugièrent l'un dans la montagne, l'autre dans les bas-fonds du Nâr-marratoum. Tammaritou entra dans Suse en triomphe et fut intronisé de nouveau, mais l'insolence de ses auxiliaires et leur rapacité se manifestèrent avec tant de brutalité, qu'au

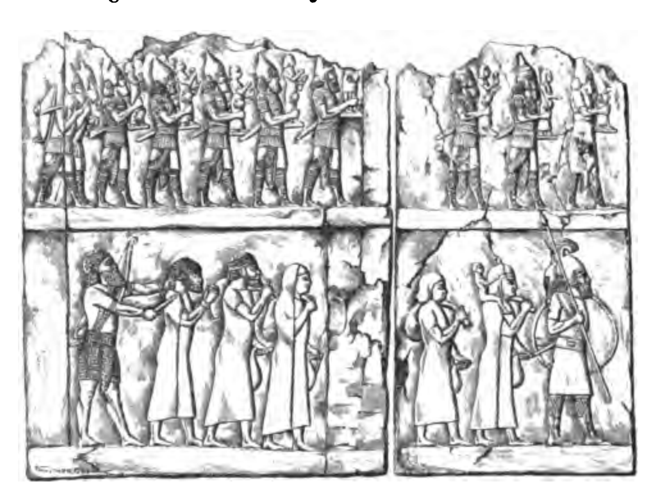
1. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 177-181. La tablette K 13 du British Museum, utilisée en premier lieu par G. Smith (p. 197-199), se rapporte à ces événements, et elle contient quelques détails sur la mort d'Indabigash. Cf. Jensen, *Inschriften Aschurbanipal's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 266-269.

bout de quelques jours il songea à se débarrasser d'eux par un massacre. Un traître le dénonça : il fut empoigné, dépouillé de l'appareil royal, emprisonné. Les généraux d'Assourbanabal n'avaient personne qu'ils pussent proclamer en son lieu, et d'ailleurs la saison avançait, les Élamites, remis de leur première terreur, revenaient en masse et menaçaient de couper la retraite : on évacua Suse et l'on regagna l'Assyrie avec le butin. On brûla en chemin toutes les villes au voisinage desquelles on passait et que leurs murs ne protégeaient pas contre l'escalade subite ou contre une attaque de quelques heures : le pays jusqu'à la frontière ne fut bientôt plus qu'un monceau de ruines fumantes (647)[1].

La campagne, heureuse au début, n'avait point produit par la suite tous les résultats qu'on en espérait. On avait cru pouvoir dominer désormais en Élam par Tammaritou, et bientôt on avait dû briser soi-même l'instrument dont on avait compté abuser pour consommer l'abaissement du peuple : Khoumbânkhaldash avait réoccupé Suse sur les pas du dernier détachement assyrien, et il régnait de nouveau, sans avoir livré Nabobelshoumi, ni restitué la statue de Nana, ni rempli aucune des conditions qu'on avait jadis exigées de lui pour légitimer son usurpation. Assourbanabal ne voulut pas rester sur ce demi-revers; dès le printemps prochain, il redemanda son Chaldéen et sa déesse, sous peine d'invasion immédiate. Khoumbânkhaldash offrit de chasser Nabobelshoumi de Lakhira où celui-ci s'était retranché, et de le pousser vers la frontière assyrienne : les troupes du roi n'auraient plus qu'à le saisir elles-mêmes. Sa combinaison ne fut pas agréée, et une seconde ambassade, guidée par Tammaritou rentré en grâce, vint aussitôt lui suggérer des mesures plus catégoriques. A la rigueur, l'Élamite aurait accordé l'extradition pure et simple de Nabobelshoumi, mais s'il avait cédé en ce qui concernait Nana, l'émeute eût éclaté aussitôt dans les rues de Suse : il préféra la guerre et il se prépara à la soutenir en désespéré. Elle fut longue, sanglante, et tourna à sa confusion. Bit-Imbi ouvrit ses portes, puis le canton de Rashi se rendit à merci, puis la ville de Khamanou et sa banlieue, et les Assyriens se rapprochèrent de Madaktou : Khoumbânkhaldash l'évacua avant qu'ils l'eussent touchée, et il se replia sous les murs de Dour-Oundasi, sur la rive occidentale de l'Ididi. Ils l'y poursuivirent, mais le fleuve était rapide, gonflé par les pluies; deux

1. G. SMITH, *History of Assurbanipal*, p. 205-217 ; S. ALDEN SMITH, *die Keilschrifttexte Asurbanipals*, t. I, p. 36-43 ; cf. JENSEN, *Inschriften Aschurbanipal's*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 195-199. La difficulté que nous éprouvons à placer sur la carte la plupart des noms des villes élamites fait que nous ne pouvons encore déterminer tout l'itinéraire assyrien de façon certaine.

jours durant, ils campèrent sur les bords sans oser s'y plonger, et ils allaient peut-être se décourager, lorsque Ishtar d'Arbèles accourut à la rescousse une fois de plus. Elle apparut en songe à l'un de ses voyants et elle lui dit : « Moi, je marche devant Assourbanabal, le roi que mes mains ont créé »; l'armée, enhardie par cette révélation, surmonta l'obstacle d'un élan impétueux et se précipita furieuse à travers des régions que nul conquérant n'avait effleurées encore. Elle brûla quatorze cités royales et des bourgades sans nombre, elle ravagea tous les blés, les vignes, les vergers, et Khoumbânkhaldash, hors d'haleine, s'enfuit à la montagne « comme un jeune chien ». Banounou et les cantons de Tasarra, vingt villes au pays de Khoumir, Khaïdalou, Bashimou, succombèrent tour à tour, et quand elle se décida enfin à rebrousser vers la frontière, Suse, vide de soldats et privée de ses chefs, lui offrit une proie facile. Ce n'était pas la première fois que les Assyriens la tenaient à leur discrétion depuis un quart de siècle. Ils y avaient séjourné déjà au lendemain de Toulliz, et, l'année précédente, après la prise de Bit-Imbi; mais alors c'était en alliés, pour y introniser un roi vassal de leur roi, et les nécessités de la politique avaient comprimé leurs instincts de pillage et de haine séculaire. Maintenant, c'était en ennemis, et nulle considération diplomatique ne les bridait plus : la ville fut saccagée méthodiquement, et le butin y était si considérable que le pillage dura un mois entier. Le trésor royal regorgeait d'or, d'argent, de métaux et d'objets précieux ramassés en Soumir, en Accad et en Kardouniash depuis les âges les plus reculés jusqu'aux jours du présent, au cours des invasions heureuses que les princes Susiens avaient conduites au delà du Tigre : on y distinguait aisément les richesses des temples babyloniens que Shamashshoumoukîn avait prodiguées à Tioummân afin d'acheter



STATUES DE DIVINITÉS EMPORTÉES PAR LES SOLDATS ASSYRIENS[1].

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* LAYARD, *the Monuments of Nineveh*, t. II, pl. 30. Cf. les planches (t. I, pl. 65, et t. II, pl. 50) du même ouvrage, et la vignette reproduite au t. II, p. 36, de cette *Histoire*.

son secours. Le mobilier du palais partit pour Ninive en longues théories, les lits et les sièges d'ivoire, les chars incrustés d'émaux et de pierres, avec leurs chevaux caparaçonnés d'or. Le soldat se rua sur la ziggourât, il en décloua les placages de cuivre rouge, et, violant le sanctuaire, il y désécra les statues prophétiques : toutes les divinités qui y siégeaient dans l'ombre, et dont les fidèles ne murmuraient le nom qu'en tremblant, Shoumoudou, Lagamar, Partikira, Ammankasibar, Oudourân, Shapak, Aîpaksina, Bilala, Panintimri, Kindakarpou, surgirent à la lumière et se préparèrent à l'exil avec leurs biens et leurs prêtres. Trente-deux images des rois anciens et modernes, en argent, en or, en bronze, en marbre, escortèrent les dieux dans leur exode, et parmi le nombre celles des souverains qui avaient traité le plus rudement l'Assyrie, Khoumbânigash, fils d'Oumbadarâ, Shoutrouknakhounta, Tammaritou le second. L'effigie de Khalloudoush fut l'objet d'outrages indignes : « la bouche qui souriait menaçante, on la mutila, ses lèvres qui respiraient le défi, on les coupa, ses mains qui avaient brandi l'arc contre Assour, on les trancha net », pour venger enfin l'insuccès de Sennachérib[1]. Les bois sacrés ne furent pas épargnés plus que les temples, et tout ce que des générations de victorieux y avaient accumulé de richesses en ressortit par charretées entières. Ils renfermaient, entre autres édifices, les mausolées des vieux héros Élamites, qui n'avaient craint ni Assour, ni Ishtar, et qui avaient malmené souvent les ancêtres d'Assourbanabal. Leurs caveaux furent violés, leurs cercueils brisés, leurs ossements empaquetés et expédiés à Ninive pour y achever de se résoudre en poussière dans la terre d'exil : leurs âmes, enchainées aux débris de leurs corps, partagèrent leur captivité, et, si on leur concéda ce qu'il leur fallait d'aliments et de libations pour ne pas s'anéantir, ce ne fut point compassion ou piété mais raffinement de vengeance, afin qu'elles savourassent longuement les humiliations de la captivité. L'idole de Nana était mêlée à celles des indigènes : on l'en sépara et, après l'avoir exorcisée avec les cérémonies réglementaires, on la dirigea vers Ourouk, où elle entra triomphalement le 1er du mois de Kislev. On la réintégra au temple même qu'elle avait habité autrefois : il y avait seize cent trente-cinq ans qu'elle en avait été arrachée pour s'installer prisonnière à Suse, sous le règne de Koutournakhounta[2].

1. Voir ce qui est dit plus haut, à ce sujet, au t. III, p. 303-304, de cette *Histoire*.
2. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 218-237, 243-251, S. Alden Smith, *die Keilschrifttexte Asurbanipals*, t. I, p. 42-51 ; cf. Jensen, *Inschriften Aschurbanipal's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 198-211, et, pour toute l'histoire de cette guerre, Billerbeck, *Susa*, p. 112-118. Sur la valeur du renseignement chronologique relatif à Nana, cf. ce qui est dit au t. II, p. 37, note 2, de cette *Histoire*.



LE GRAND TUMULUS DE SUSE.
Dessin de Boudier, d'après un panorama photographique de Dieulafoy.

Assourbanabal ne songea pas à conserver Suse ni à faire d'elle le chef-lieu d'une province qui aurait compris la plaine d'Élam. Lui parut-elle trop malaisée à défendre tant que les tribus de la montagne demeuraient insoumises, ou bien les Élamites n'étaient-ils pas aussi complètement démoralisés qu'il se plaît à le dire dans ses inscriptions, et l'action de leurs guérillas y rendait-elle le séjour prolongé d'une garnison assyrienne difficile, sinon impossible? Le pillage terminé, l'armée s'achemina vers la frontière avec le butin ordinaire des villes prises et avec la population entière, avec toute la partie du moins qui n'avait pas fui à l'approche des ennemis. Le roi se réserva à lui-même les archers et les piquiers qu'il incorpora dans sa garde, puis les gens de métiers, fondeurs, sculpteurs, tailleurs de pierre, dont il utilisa les talents pour la construction et pour la décoration de ses palais : il répartit le reste, comme autant de moutons, entre les cités et les temples, les gouverneurs de province, les officiers de la couronne, les chefs militaires, les simples soldats Khoumbânkhaldash réoccupa Suse derrière lui, mais la misère y était si profonde qu'il ne put la tolérer : il transféra sa cour dans Madaktou, celle des villes royales qui avait le moins souffert, et il essaya d'y réorganiser un gouvernement régulier. Des compétiteurs s'étaient levés contre lui, dont il triompha sans trop de peine : l'un d'eux, Paê, se réfugia en Assyrie à côté de Tammaritou, parmi cette escouade d'anciens rois ou de prétendants à la couronne dont Assourbanabal s'était servi si habilement afin de diviser les forces de son adversaire. Khoumbânkhaldash pouvait croire que le transfert de la statue de Nana et le sac de Suse avaient apaisé les revendications assyriennes pour le moment, et qu'elles lui accorderaient un répit, si court fût-il, mais il avait compté sans la haine qui persécutait Nabobelshoumi depuis tant d'années : un messager le relança jusque dans Madaktou, qui lui offrit une fois de plus le choix entre l'extradition du personnage et l'ouverture immédiate des hostilités. Il semble avoir hésité un instant, mais quand Naboubelshoumi fut informé de l'ambassade, « l'existence n'eut plus de valeur à ses yeux : il aspira à la mort ». Il ordonna à son écuyer de le tuer, et, comme celui-ci refusait pour ne point se séparer de lui, ils s'entrepercèrent l'un l'autre de leur poignard et ils expirèrent ensemble, comme ils avaient vécu. Khoumbânkhaldash, que ce suicide tirait d'embarras, fit saler le cadavre du maître et la tête du serviteur fidèle, puis il les expédia à Ninive. Assourbanabal mutila le pauvre corps de manière à aggraver pour l'âme les conditions de la survivance au delà : il lui trancha la tête, et il défendit qu'on enterrât les débris ou qu'on leur accordât les offrandes les

plus simples[1]. Vers le même temps, les gens de Bît-Imbi, de Til-Khoumba, et d'une douzaine de bourgades qui s'étaient sauvés sous les couverts du mont Saladri, en sortirent et s'abandonnèrent à sa merci : il daigna les accueillir gracieusement, et il les enrégimenta dans sa garde avec les prisonniers de la campagne précédente. Il s'en tint là pour le moment, inquiet qu'il était du tour que les affaires d'Arabie prenaient[2]. Abiyaté, à peine assis sur le trône, avait refusé le tribut, et il avait entraîné Ouaté et Nadanou dans sa désobéissance; quelques villes de la côte phénicienne, débauchées par l'exemple, fermèrent leurs portes et se déclarèrent indépendantes. Assourbanabal avait patienté, tant que l'ensemble de ses troupes avait été engagé contre Khoumbânkhaldash : Suse à terre, il songea à la vengeance. Son armée quitta Ninive au printemps de 642, franchit l'Euphrate, dépassa la ligne de collines boisées qui bordait le cours du fleuve à l'Occident, s'approvisionna d'eau à la station de Laribda, et plongea dans le désert à la recherche des rebelles. Elle parcourut, du bourg d'Iarki à celui d'Azalla, le pays de Mash, où « il n'y a point d'animaux des champs, où nul oiseau du ciel ne bâtit son nid », puis, après avoir rempli ses outres aux citernes d'Azalla, elle affronta les contrées de la soif qui s'étendent vers Qouraziti ; elle traversa ensuite le territoire de Kédar, coupant les arbres, comblant les puits, brûlant les tentes, et elle gagna Damas par le Nord-Est, avec des troupeaux innombrables d'ânes, de moutons, de chameaux et d'esclaves. Les Bédouins septentrionaux ne bougeaient plus, mais les Nabatéens, encouragés par l'éloignement de leur pays et par les difficultés d'accès qu'il présentait, s'obstinaient dans leur rébellion. Les généraux assyriens ne s'attardèrent pas à fêter leur victoire dans la capitale de la Syrie : le 3 Ab, quarante jours après avoir laissé la frontière chaldéenne, ils partirent de Damas, vers le Sud, enlevèrent la forteresse de Khalkhouliti, au pied du plateau basaltique que les montagnes du Haourân dominent, puis ils détruisirent toutes les forteresses du pays l'une après l'autre, refoulèrent les habitants dans les massifs de lave tourmentée, les y bloquèrent et les réduisirent par la famine : Abiyaté capitula, Nadanou se racheta par la promesse d'une contribution, et le désert entier entre la Syrie et l'Euphrate retomba dans la condition de province assyrienne. Avant de rentrer à Ninive, les généraux d'Assourbanabal châtièrent Akko et Oushou, les principales des villes tyriennes en révolte,

1. Cf., pour cette conception, ce qui est dit des rois susiens au t. III, p. 436, de cette *Histoire*.
2. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 237-243, S. Alden Smith, *die Keilschrifttexte Asurbanipals*, t. I, p. 52-57 ; cf. Jensen, *Inschriften Aschurbanipal's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 210-215.

et cet acte de vigueur raffermit la fidélité des vassaux palestiniens. Ouaté eut la vie sauve, mais le roi lui perça lui-même la lèvre et la joue, et lui enfila une corde dans la plaie comme à un animal sauvage qu'on veut domestiquer: il lui riva ensuite un collier de chien au cou, et il l'exposa dans une cage à l'une des portes de Ninive. Aamou, le frère d'Abiyaté, fut moins heureux : on l'écorcha vif aux yeux de la foule. L'Assyrie regorgea de butin : le roi se réserva, selon l'usage, les hommes valides pour le recrutement de ses bataillons, et il distribua le reste entre ses officiers et ses soldats. Les chameaux se trouvèrent si nombreux que la valeur en baissa pour longtemps : on les offrait au marché, comme des moutons, pour un demi-shekel d'argent pièce, et l'on s'estimait heureux de rencontrer acquéreur à ce prix[1].

La ruine définitive de l'Élam suivit de peu l'asservissement de l'Arabie. Tandis qu'une division parcourait le désert, les autres battaient les vallées hautes de l'Oulaî et de l'Ouknou et pourchassaient Khoumbânkhaldash sans trêve. Le malheureux n'avait plus autour de lui que des bandes dépenaillées, et il ne pouvait tenir la campagne : l'approche de l'ennemi l'obligea à fuir Madaktou et à se retrancher sur les hauteurs. La faim, la misère, probablement aussi la trahison de ses derniers partisans, l'en chassèrent bientôt, et, désespérant de sa cause, il alla de lui-même se remettre aux officiers qui le traquaient. C'était le troisième roi d'Élam que la fortune des armes jetait vivant au vainqueur : son arrivée à Ninive donna à l'orgueilleux Assourbanabal l'occasion de célébrer un de ces triomphes où sa fierté se complaisait, et de remercier solennellement les dieux pour la destruction de son ennemi le plus redoutable. Le jour qu'il alla se prosterner devant Assour et Ishtar, il manda Tammaritou, Paê, Khoumbânkhaldash, il leur adjoignit Ouaté, qu'on tira de sa cage pour la circonstance, il les accoupla sous le joug de son char d'apparat, et il se fit traîner à travers Ninive par cet attelage de Majestés déchues, jusqu'à la porte du temple Émashmash[2]. Et de fait, il devait se considérer en ce moment comme parvenu au faîte de la puissance. L'Égypte, il est vrai, continuait impunie, et le regain de jeunesse qui la ranimait sous l'influence de ses Pharaons saïtes n'encourageait guère à espérer qu'on pût la ramener de

1. G. SMITH, *History of Assurbanipal*, p. 263-283, 296-294, S. ALDEN SMITH, *die Keilschrifttexte Asurbanipals*, t. I, p. 64-75; cf. JENSEN, *Inschriften Aschurbanipal's*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 218-229. Pour la direction générale des marches exécutées par l'armée assyrienne à travers le désert, des bords de l'Euphrate à Damas puis au Haourân, j'ai suivi les indications de DELATTRE, *l'Asie Occidentale dans les Inscriptions Assyriennes*, p. 108-120.

2. G. SMITH, *History of Assurbanipal*, p. 300-306, S. ALDEN SMITH, *die Keilschrifttexte Asurbanipals*, t. I p. 74-77; cf. JENSEN, *Inschriften Aschurbanipal's*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 228-231.

sitôt à l'obéissance, mais ses intrigues n'exerçaient plus aucune influence sur la Syrie, et Tyr elle-même semblait s'être résignée à la perte de son domaine continental. La Lydie persistait sous Ardys à entretenir des relations intermittentes avec son protecteur lointain. Les provinces du Taurus, libres de la terreur des Cimmériens, n'aspiraient qu'au repos, et les Mannaî n'avaient plus remué depuis la défaite d'Akhshéri. Babylone se guérissait rapidement des maux qu'elle avait endurés. Elle se consolait de sa servitude par sa fiction habituelle d'indépendance; elle appelait Assourbanabal Kandalanou, et la différence des noms lui permettait d'imaginer qu'elle avait son roi à elle et non pas le roi de l'Assyrie. L'Élam n'existait plus. Les régions de plaines et de marais en étaient occupées sans doute par des garnisons assyriennes, et elles constituaient une annexe mal définie de Ninive; les tribus de la montagne restaient autonomes, et rien ne les empêchait d'incommoder le voisinage par leurs rapines ou par leurs soubresauts soudains, mais elles ne pouvaient plus être un danger pour personne : s'il y avait encore des États Élamites, l'Élam, le plus ancien avec Babylone des royaumes asiatiques, était rayé de la carte du monde. Les souvenirs de son histoire réelle s'effacèrent promptement ou se noyèrent au milieu des légendes, et le fabuleux Memnon supplanta dans la mémoire des hommes ces lignées de hardis conquérants qui avaient rançonné la Syrie en des âges où Ninive était une bourgade obscure. L'Assyrie subsistait seule, debout sur les ruines du passé, et sa domination semblait être établie pour jamais; toutefois, si l'on y regardait de près, on s'apercevait à bien des indices qu'elle n'avait pas été sans pâtir cruellement elle aussi. Comme après les guerres de Tiglatphalasar Ier, comme après celles d'Assournazirabal et de Salmanasar III, ses chefs l'avaient surmenée par trop souvent la conduire à la curée contre des ennemis vigoureux. Sans doute, les pays sur lesquels elle régnait lui suppléaient une assiette plus large et des ressources moins courtes que le petit canton des temps archaiques, resserré entre le Khabour et le Zab, sur les deux rives du Tigre moyen, mais aussi les adversaires qu'elle avait défiés corps à corps et renversés étaient de taille plus haute et de carrure plus robuste que ses premiers rivaux. Il lui en avait coûté très cher d'humilier l'Égypte puis de terrasser Babylone. Babylone à bas, elle avait croisé la lance avec l'Élam sans reprendre haleine, et elle n'avait triomphé enfin qu'en bandant ses ressorts à l'extrême pendant des années nombreuses : la lutte terminée, elle se sentait affaiblie de tout le sang qu'elle avait prodigué imprudemment. Les recrues de Babyloniens et d'Élamites qu'elle recevait

après chacune de ses razzias comblaient à peu près les vides que le triomphe même creusait dans sa population et dans ses armées, mais ces vaincus de la veille, encore frémissants de leur défaite, semblaient de fidélité au moins incertaine, et l'espace d'une ou deux générations était nécessaire pour que leurs enfants fussent assimilés aux vainqueurs. L'Assyrie commençait donc un de ces accès d'anémie qui avaient miné souvent son tempérament et empérillé son existence. Elle en était sortie chaque fois après une façon de syncope plus ou moins longue, et sa fortune, obscurcie un moment, avait toujours brillé ensuite d'un éclat plus vif. On pouvait espérer qu'elle surmonterait cette crise nouvelle, si nulle puissance ne surgissait au dehors qui profitât de sa faiblesse temporaire pour l'obliger à combattre tout endolorie encore de ses succès prodigieux.





Les Mèdes et le Second Empire Chaldéen.

La chute de Ninive et l'avènement des deux Empires Chaldéen et Mède.
La 26e Dynastie Égyptienne : Cyaxare, Alyatte et Naboukodorosor.

La légende des rois Mèdes et les premiers rapports des Mèdes avec les Assyriens : les prétendues migrations iraniennes d'après l'Avesta. - La Médie propre, sa faune et sa flore ; Phraorte et les commencements de l'empire Mède. - La Perse propre et les Persans : conquête de la Perse par les Mèdes. - Les derniers monuments d'Assourbanabal : la bibliothèque de Koyoundjik. - Phraorte est battu et tué par les Assyriens.

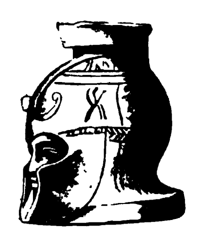
Cyaxare et sa première attaque contre Ninive. - Le triangle d'Assyrie et la défense de Ninive : Assourbanabal appelle les Scythes à la rescousse. - L'invasion scythique. - Juda sous Manassé et sous Amon : progrès des idées prophétiques. - Les Scythes en Syrie et aux frontières de l'Égypte : ils sont vaincus et chassés par Cyaxare. - Les derniers rois de Ninive et Nabopolassar. - La prise et la destruction de

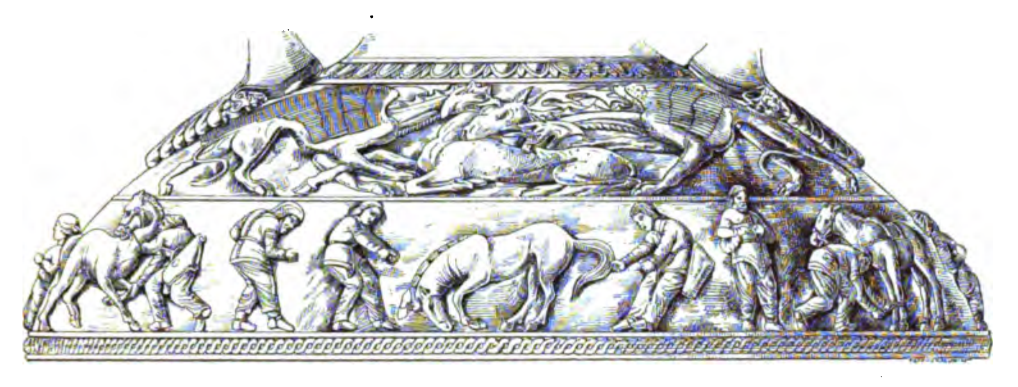
Ninive : la division de l'empire Assyrien entre les Chaldéens et les Mèdes (608).

La 26e Dynastie Egyptienne. - Psammétique 1er et les mercenaires Ioniens ou Cariens ; la retraite définitive des Ethiopiens et l'annexion de la principauté thébaine, la fin de la grande Egypte. - Les premiers établissements des Grecs dans le Delta, la fuite des Mashaouasha et la réorganisation militaire. - La reprise des grands travaux et la renaissance artistique de l'Egypte. - L'occupation d'Ashdod et la politique syrienne de Psammétique 1er.

Josias de Juda : la découverte et la lecture publique du Livre de l'Alliance, la réforme religieuse. - Néchao 2 envahit la Syrie : Josias est tué à Mageddo, la bataille de Carchémis. - Naboukodorosor 2 : sa politique à l'égard de la Médie. - Les conquêtes de Cyaxare et les luttes des Mermnades contre les colonies grecques. - La guerre entre Alyatte et Cyaxare : la bataille de l'Halys et la paix de 585. - Néchao réorganise son armée et sa flotte : le périple de l'Afrique. - Jérémie et le parti égyptien à Jérusalem : la révolte de Joiakim et la captivité de Joiakin.

Psammétique 1er et Zédékias. - Apriès et la révolte de Tyr et de Juda : le siège et la destruction de Jérusalem. - Les dernières convulsions de Juda et la soumission de Tyr ; les succès d'Apriès en Phénicie. - Les Grecs en Libye et la fondation de Cyrène : la défaite d'Irasa et la chute d'Apriès. - Ahmasis et la campagne de Naboukodorosor contre l'Egypte. - Les rapports de Naboukodorosor avec Astyage. - Les fortifications de Babylone et la reconstruction de la Grande Ziggourât. - Les successeurs de Naboukodorosor : Nabounâid.





SCYTHES PRENANT DES CHEVAUX AU LASSO[1].

CHAPITRE V

LES MÈDES ET LE SECOND EMPIRE CHALDÉEN

LA CHUTE DE NINIVE ET L'AVÈNEMENT DES DEUX EMPIRES CHALDÉEN ET MÈDE.
LA XXVIe DYNASTIE ÉGYPTIENNE : CYAXARE, ALYATTE ET NABOUKODOROSOR.



L'Orient fut toujours la terre des changements à vue et des coups de théâtre foudroyants. Les empires, même ceux que leurs maîtres ont bâtis de la main la plus sûre et dont ils règlent l'économie avec la vigilance la plus constante, ne s'y détruisent presque jamais d'un déclin progressif et lent par relâchement des joints ou par vétusté des matériaux : ils s'effondrent brusquement pour la plupart, et leur ruine, que rien ne semblait préparer, est consommée en un instant avant même qu'on se soit aperçu qu'elle a commencé. Un jour ils sont là fiers et droits dans l'éclat de leur gloire; il n'est bruit au loin que de leur richesse, de leur industrie, de leur vaillance, du bon gouvernement de leurs princes, des vertus irrésistibles de leurs divinités, et le monde qui les envie ou qui les craint, jugeant leur bonheur inaltérable, n'a garde de leur appliquer, ni dans le secret de son âme, les lieux communs sur l'instabilité des choses humaines. Soudain, un vent de malheur accourt du fond de l'horizon, les secoue par rafales, les engloutit en un clin d'œil parmi les éclairs et les coups redoublés du

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le vase d'argent de Tchertomlitsk, conservé au musée de l'Ermitage.* La lettrine, qui est également de Faucher-Gudin, représente un torse égyptien du musée de Turin; le cartouche qu'on y voit tracé sur le bras est celui de Psammétique Ier.

tonnerre, dans ses tourbillons tumultueux de poussière et de pluie : quand bientôt il s'est enfui, grondant encore, porter la désolation sous d'autres climats, ce ne sont plus les contours et les formes accoutumés qui se révèlent à mesure que le ciel se rassérène, mais le soleil de l'histoire se relève sur un empire neuf, surgi de toutes pièces pendant la tourmente comme au toucher d'une baguette magique. Rien n'y manque en apparence de ce qui faisait son prédécesseur superbe au gré de la foule, ni la vigueur et le nombre des soldats, ni le renom militaire des chefs, ni la prospérité orgueilleuse du peuple, ni la majesté des dieux : l'édifice présent est aussi ample et aussi magnifique pour le moins que celui dont les débris ont à peine disparu dans les dessous du passé. Nul royaume ne brillait d'une splendeur plus claire ni ne donnait mieux l'impression de la prospérité que celui d'Assyrie au lendemain de ses triomphes sur l'Élam et sur l'Arabie : juste à ce point les monuments et les témoins de sa vie se taisent, comme si l'un des actes de la pièce où il tenait le beau rôle venait de finir, et qu'il fallût baisser la toile sur les fanfares et sur les feux d'une apothéose pour laisser les personnages souffler un petit. Un demi-siècle s'écoule, pendant lequel on perçoit vaguement le bruit sourd des États qui s'écroulent et le piétinement des masses armées qui se heurtent, puis la scène se rouvre sur un drame différent du tout, dont l'intrigue s'est nouée derrière le rideau et dont les ressorts sont en jeu depuis un moment. Il n'est plus question de l'Assyrie ni de ses rois : leurs palais sont à bas, leurs dernières milices dorment sans honneur sous la cendre de leurs cités, leur prouesse est inscrite au compte d'une demi-douzaine de héros fabuleux, des Ninos, des Sardanapale, des Sémiramis, leur nom n'évoque plus dans la mémoire des générations qu'une image à la fois indécise et terrible, telles ces figures de rêve qu'on ne peut plus se rappeler exactement au matin, mais dont l'idée seule fait courir sur la peau un frisson d'épouvante. Les puissances qui lui disputaient naguère la primauté ou bien se sont éclipsées en même temps qu'elle, les Khâti, l'Ourartou, les Cosséens, l'Élam, ou bien, comme l'Égypte et les peuples de la Syrie méridionale, elles se sont retraites au second plan. C'est la Chaldée maintenant qui mène le chœur, c'est la Lydie, c'est un empire médique dont personne n'aurait osé prédire la fortune quarante ou cinquante années auparavant.

Les destinées de la principauté que Déiokès s'était fondée, vers le début du VIIe siècle, paraissent avoir été d'abord des plus modestes[1] : elles se confondent avec celles des États à demi civilisés que les conquérants ninivites rencon-

1. Cf. ce qui est dit plus haut à ce sujet, au t. III, p. 324-328, de cette *Histoire*.

traient sur la bordure occidentale du plateau iranien, et que les préfets de l'Arrapkha ou de Kharkhar rançonnaient à outrance chaque fois que l'occasion s'en présentait. Une tradition ne connaissait que trois rois mèdes pour le siècle entier : Déiokès jusque vers 655, Phraorte de 655 à 633, et après 633 Cyaxare, qui fut le héros de sa race[1]. Une autre prétendait reprendre les choses de plus haut, et elle doublait en même temps que le nombre des rois la durée du royaume[2]. Elle ignorait les souverains qui avaient illustré le second empire assyrien, Assournazirabal, Salmanasar, Tiglatphalasar, les Sargonides, et elle leur substituait une lignée de monarques fainéants, issus de Ninos et de Sémiramis. Le dernier d'entre eux, Sardanapale, avait végété mollement dans son harem, entouré de femmes, habillé en femme, adonné aux travaux et aux voluptés des femmes. Le satrape de Médie, Arbakès, le vit à sa toilette, et le cœur lui leva d'obéir à cette poupée fardée : il se révolta de concert avec Bélésys le Babylonien. L'imminence du danger tira Sardanapale de sa torpeur et raviva en lui les qualités guerrières de ses ancêtres : il se plaça à la tête de ses troupes, il battit les rebelles, et il les allait achever, quand des auxiliaires

1. C'est la tradition recueillie par Hérodote (I, xcv-cii), probablement à Sardes, de la bouche des Perses (I, xcv) en résidence dans cette ville.

2. C'est la tradition recueillie à la cour d'Artaxerxès par Ctésias de Cnide (*Fragment 25*, dans Müller-Didot, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 41-53). Volney (*Recherches sur l'Histoire Ancienne*, t. I, p. 144 sqq.) a découvert la méthode dont Ctésias s'est servi pour régler la chronologie de sa dynastie mède. Si l'on en place la liste à côté de celle qu'Hérodote nous a transmise :

Hérodote.		Ctésias.	
Interrègne	*x*	Arbakès	28
Déiokès	53	Mandaukas	50
		Sosarmos	30
		Artykas	50
Phraortès	22	Arbianès	22
		Artaios	40
		Artynès	22
Kyaxarès	40	Astibaras	40

on voit que, tout en rejetant les noms d'Hérodote, Ctésias répète ses années de règne de deux en deux, soit pour les quatre dernières générations :

Phraortès . . . 22 {	Arbianès 22	Artaios 40	} Kyaxarès . . . 40
	Artynès 22	Astibaras 40	

Au début, Hérodote indiquait avec Déiokès un interrègne de longueur indéterminée. Ctésias substitua le nombre rond de cinquante ans aux cinquante-trois ans de Déiokès, et il remplaça l'interrègne par un règne qu'il évalua à la durée moyenne d'une génération humaine, soit à trente ans, puis il appliqua à ce couple nouveau le procédé de doublement qu'il avait employé pour le couple précédent :

Déiokès . . . . 53 {	Mandaukas. . . . 50	Arbakès 28	} *Interrègne* . . . *x*
	Artykas 50	Sosarmos 30	

Le chiffre vingt-huit a été attribué au règne d'Arbakès, au lieu du chiffre trente, pour prêter un air de vraisemblance à tout le catalogue. En ce qui concerne la fin de la liste de Ctésias et les chiffres qu'il convient d'y inscrire, cf. Marquart, *die Assyriaka des Ktesias*, dans le *Philologus*, Supplément, t. V, p. 562-563.

qui lui arrivaient de Bactriane firent défection. Il s'enferma dans Ninive et pendant deux ans il y repoussa héroïquement les assauts; la troisième année, le Tigre, gonflé par les pluies, déborda et renversa les murailles sur une longueur de vingt stades. Il se souvint alors qu'un oracle lui avait annoncé la victoire jusqu'au jour où le fleuve le trahirait, et, jugeant la prédiction accomplie, il ne voulut pas tomber vivant aux mains de l'assiégeant : il se brûla dans son palais avec ses enfants et son trésor, vers 788[1]. Arbakès, devenu indépendant, transmit le pouvoir à son fils Mandaukas, et celui-ci à son tour eut pour successeurs Sosarmos, Artykas, Arbianès, Artaios, Artynès, Astibaras[2]. Les noms n'ont pas été inventés à plaisir et on les lit d'aventure dans plus d'un texte assyrien : on compte parmi les roitelets qui payaient le tribut à Sargon des Mashdakou[3], des Ashpanda[4], des Arbakou, des Khartoukka[5], et bien d'autres, dont la trace devait se retrouver encore dans les archives des familles princières aux temps postérieurs[6]. Il y avait là, pour les scribes et pour les étrangers curieux de reconstituer une histoire de l'Asie, des matériaux de valeur diverse, documents authentiques incisés sur brique, légendes d'exploits fabuleux, épopées, mentions de victoires et de conquêtes réelles, que la vanité ou l'intérêt de chacun exagérait à l'envi : il était facile de compiler avec ces éléments des listes de rois mèdes sans rapport l'une à l'autre pour les noms, pour l'ordre de succession, et pour la durée des règnes[7]. Les chroniques assyriennes nous ont montré, au lieu de ces dynasties qu'on disait avoir exercé leur autorité sur le territoire entier, une quantité considérable de maisons nobles disséminées à la surface du sol, autonomes, rivales, et réconciliées seulement à de rares intervalles par la haine de l'envahisseur. Les unes représentaient de très vieilles populations apparentées aux Susiens et peut-être aux premiers habitants de la Chaldée[8] : les autres appartenaient à des tribus de race nou-

1. Sur la légende de Sardanapale et d'Arbakès, voir le récit de CTÉSIAS, *Fragments 20-22*, dans MÜLLER-DIDOT, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 36-41; cf. DIODORE DE SICILE, II, 23-28.

2. Oppert avait pensé que les noms d'Hérodote représentaient « les formes aryanisées des noms touraniens dont Ctésias a donné la traduction perse » (*le Peuple et la langue des Mèdes*, p. 17 sqq.).

3. Mashdakou est rapproché par Rost (*Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 115) du Mandaukas, var. Maydaukas de Ctésias, qui serait une faute de copiste pour Masdaukas. L'identité avec Vashd[t]akou, Vashtak, nom d'un roi fabuleux d'Arménie, proposée par Justi (*Iranisches Namenbuch*, p. 359), est rejetée par Rost (*Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 111, note 3) : Mashdakou serait l'iranien Mazdaka, conservé dans le Mazakès d'Arrien (*Anabase*, III, 1 § 2).

4. Ashpanda est l'Aspandas-Aspadas que Ctésias donnait au lieu de l'Astyage d'Hérodote (*Fragment 25*, dans MÜLLER-DIDOT, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 43); cf. JUSTI, *Eranisches Namenbuch*, p. 45.

5. Le nom d'Artykas se retrouve sous la forme secondaire de Kardikéas, qui est plus proche du Khartoukka des textes assyriens (ROST, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 115).

6. Ces noms sont empruntés à la liste découverte par G. Smith (*Assyrian Discoveries*, p. 288-289). et interprétée par Rost (*Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 111-115).

7. ROST, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 110-111, 115-116.

8. Cf. sur ce point, ce qui a été dit plus haut au t. II, p. 32-36, 113-114, de cette *Histoire*.

velle, à des Ariens, et plus particulièrement au rameau iranien de la famille arienne. On les entrevoit sous Salmanasar III, qui les appelle les Amadaï[1], puis, après cette première rencontre avec l'Assyrie, les rapports et les conflits se multiplient d'année en année, et bientôt les « Mèdes lointains » figurent parmi les adversaires officiels des armées ninivites, ceux dont les princes le plus orgueilleux témoignaient qu'ils étaient fiers de triompher. Rammânnirâri ne se lasse point de guerroyer contre eux[2], Tiglatphalasar III les va battant deux fois du sud-ouest au nord-est jusqu'au pied du Démavend[3], Sargon, Sennachérib, Asarhaddon les surveillent avec une attention inquiète et s'efforcent de maintenir une suzeraineté précaire sur les plus proches d'entre eux[4]. Choses et gens, les noms que les bulletins de ces campagnes nous révèlent trahissent l'allure iranienne sous le vêtement sémitique dont l'écriture les habilla : les contrées s'appellent Partoukka, Diristânou, Patousharra, Nishaîa, Ourivzân, Abîrouz, Ariarma, les hommes Ishpabara, Éparna, Shitirparna, Ouarzân, Dayaoukkou[5]. A mesure qu'on les entend dénombrer, l'assonance en réveille des souvenirs classiques qui sommeillaient, et l'on y discerne au passage la même harmonie qu'à ceux de ces Perses dont les destinées balancèrent un moment celles de Sparte et d'Athènes sous Darius et sous Xerxès : c'est comme un premier souffle de Grèce qui nous effleure, léger et presque insensible encore, à travers l'atmosphère dense de l'Orient.

Les Iraniens se rappelaient très vaguement l'époque reculée où, associés à d'autres nations de même origine qu'eux, ils erraient dans l'Aryanem-Vaêdjô, le germe des Ariens[6]. Les historiens modernes ont d'abord placé leur berceau mythique dans les régions les plus âpres de l'Asie Centrale, vers les bords de l'Oxus et de l'Iaxarte, au voisinage de ce prétendu plateau de Pamir où ils

1. Sur l'identité des Amadaî avec les Madaî, en d'autres termes avec les Mèdes, voir ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 89, note 4, de cette *Histoire*.

2. Pour Rammânnirâri IV et ses guerres contre les Mèdes, voir ce qui est dit plus haut au t. III, p. 99, de cette *Histoire*.

3. Les campagnes de Tiglatphalasar III contre les Mèdes sont racontées plus haut au t. III, p. 142-143, 153-154 de cette *Histoire*.

4. Le peu qu'on sait des rapports des Mèdes avec ces rois Sargonides est exposé au t. III de cette *Histoire*, pour Sargon aux p. 240-244, 247-259, pour Sennachérib aux p. 276-277, pour Asarhaddon aux p. 352-356 : il semble bien que la moitié au moins du plateau ait subi alors la domination directe ou indirecte de l'Assyrie.

5. Les équivalents iraniens de ces noms sont donnés au t. III de cette *Histoire*, pour Partoukka à la p. 356, note 1, pour Patousharra à la p. 355, note 3, pour Éparna et pour Shitirparna à la p. 355, note 4. Ourivzân a été rapproché de l'Ourvâ avestique (Fr. Lenormant, *Lettres Assyriologiques*, t. I, p. 31), et répondrait alors à Ourvâ-Zâna (Rost, *die Keilschrifttexte Tiglat-Pileser's III*, t. I, p. xvii, et *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 78, note 5). Abîrouz me paraît renfermer l'élément *bereza*, haut, qui se trouve dans le nom de l'Elbourz. Ouarzân est peut-être Varzan, Varezâna, en transcription grecque Barzanès (Justi, *Iranisches Namenbuch*, p. 65, et Rost, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 113, note 1).

6. J. Darmesteter, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 5, note 4.

croyaient voir le point de départ des races indo-européennes. Ils ont supposé qu'un gros de ces Ariens primitifs serait descendu vers le sud, au bassin de l'Indus et de ses affluents, tandis que d'autres s'installaient dans les oasis de la Margiane et de la Khorasmie : les Iraniens seraient montés sur le plateau qui sépare la Caspienne du Golfe Persique, et ils auraient tâché de s'y conquérir un territoire suffisant à leurs besoins[1]. Les rédacteurs de leurs livres sacrés s'imaginaient connaître les étapes de leur course et leurs fortunes diverses pendant cet âge héroïque de leur histoire. Ce n'était pas le hasard ou le goût des aventures qui les avait incités à émigrer longtemps de climat en climat, mais la volonté d'en haut : l'être bienfaisant qu'ils adoraient, Ahourômazdaô, leur avait créé des séjours heureux d'où les manœuvres de l'esprit pervers, Angrômaînyous, avaient réussi chaque fois à les expulser en suscitant dans chacun d'eux des fléaux qui en rendaient l'habitation insupportable. La froidure les avait contraints à déserter l'Aryanem-Vaêdjô et à chercher un abri dans la Soughdhâ et dans le Moûrou[2]. Les sauterelles les chassèrent de la Soughdhâ, l'immoralité et les incursions des nomades les refoulèrent du Moûrou sur le Bâkhdhî, « la contrée des hautes bannières[3] », puis, au sud-est, dans la Nisaya, qui est entre le Bâkhdhi et le Moûrou. Au delà de la Nisaya, ils s'insinuèrent dans les vallées étroites du Harôyou et ils se répandirent dans le Vaêkéréta aux ombres mauvaises[4]. A partir d'ici les pays énumérés se divisent en deux

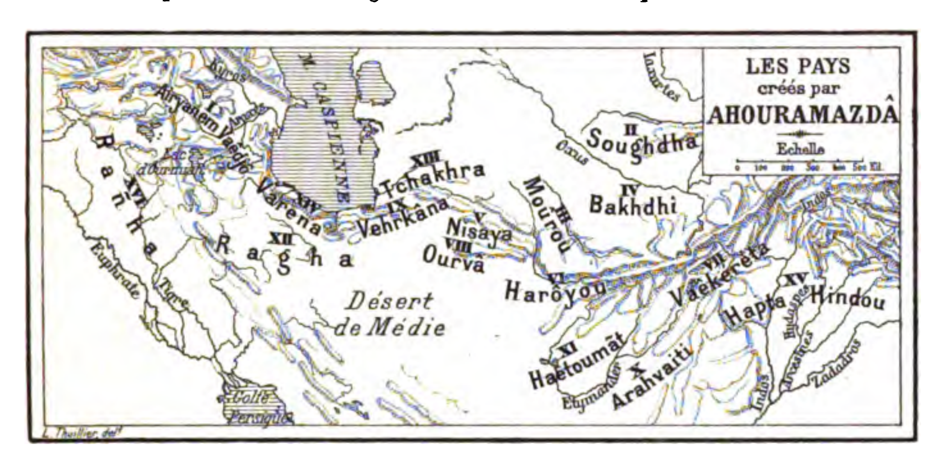
1. L'opinion que le premier chapitre du Vendidad est d'une haute importance pour l'histoire des origines ariennes et des migrations iraniennes remonte au début de notre siècle. Heeren (*Ideen zur Alten Geschichte*, t. I, p. 498), puis Rohde (*die Heilige Sage des Zendvolks*, p. 61) émirent d'abord l'idée qu'il nous présentait l'état de l'Iran tel qu'il était du temps de Zoroastre; Rohde pensait même que l'ordre dans lequel les provinces étaient énumérées répondait aux étapes successives de la conquête. Lassen, partant de ce principe, conjectura que l'Aryanem Vaêdjô, nommé le premier dans la liste, était le berceau de la race (*Indische Alterthumskunde*, 1re éd., t. I, p. 526), et bientôt Haug voulut voir dans le chapitre entier une sorte de journal rédigé au cours de la migration (*das Erste Kapitel des Vendidads*, dans Bunsen, *Ægypten's Stellung in der Weltgeschichte*, t. V, 2e partie, p. 104-127). Ces notions ont prévalu jusqu'au moment où Kiepert les réfuta dans les *Monatsberichte* de l'Académie des Sciences de Berlin, 1856, p. 621 sqq., et où Bréal démontra dans son mémoire *de la Géographie de l'Avesta*, publié en 1862 dans le *Journal Asiatique*, et reproduit dans les *Mélanges de Mythologie et de Linguistique*, p. 187 sqq., que « toute la Géographie de l'Avesta est essentiellement fabuleuse ». C'est l'opinion qui est admise en général aujourd'hui (J. Darmesteter, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 1-4).

2. Soughdhâ est la Sogdiane; Moûru, en vieux perse Margoush (*Inscription de Béhistoun*, col. III, l. 11), est Merv et la Margiane des géographes classiques.

3. Bâkhdhî désigne la Bactriane, mais, comme Spiegel l'a observé, cette forme avestique, comparée au Bakhtrish des inscriptions achéménides (*Inscription de Persépolis E, de l'époque de Darius*, l. 16, et *Inscription de Nakhsh-i-Roustem*, l. 23) et au Βάκτρα du Grec, est une forme relativement récente et qui laisse pressentir le Balkh moderne par l'affaiblissement des consonnes.

4. La Nisaya est localisée par l'Avesta entre Moûrou et Bâkhdhi (J. Darmesteter, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 9), par opposition aux autres districts de même nom qui se trouvaient dans cette région de l'Asie : il faut reconnaître ici probablement, avec Eugène Burnouf, la Nésæa de Strabon (XI, vii § 3, p. 509) et de Ptolémée (VI, 10, 4) située au sud de la Margiane, à l'embranchement des routes qui menaient en Hyrcanie d'un côté, en Bactriane de l'autre. Le Harôyou-Haraêva est l'Arie des Grecs, la province actuelle de Hérat. Le Vaêkéréta est identifié au Kaboulistan par les commentateurs pehlevis, auxquels on doit également l'interprétation du titre qui accompagne le nom : « l'ombre des arbres y est mauvaise pour le corps, quelques uns disent l'ombre des montagnes », et elle y produit la fièvre. L'analogie des passages de construction semblable avait poussé Lassen à reconnaître dans l'épithète

groupes qui s'en vont vers des points différents de l'horizon : c'est à l'Est l'Arahvaiti et l'Haêtoumant, le Haptahindou[1], puis à l'Ouest l'Ourvâ[2], le Khnenta-Vehrkâna[3], Rhagâ[4], le Tchakhra[5], jusqu'au canton de Varéna[6] et au bassin du Tigre supérieur[7]. Ce tableau a été composé après coup, de manière à montrer la parenté des deux grandes familles en lesquelles les Ariens d'Orient



se partageaient, l'Indienne et l'Iranienne, puis à expliquer pourquoi un certain nombre des provinces situées entre l'Indus et l'Euphrate se trouvaient peuplées

douzhako-shayanem un nom de pays, « habitant Douzhakô », et, dans cette localité, la ville ruinée de Doushak; Haug (*das erste Kapitel des Vendidads*, dans BUNSEN, *Ægypten's Stellung*, t. V, p. 132) trouvait une confirmation de cette conjecture dans le fait que la Pairika Khnâthaiti créée là par Angrô-mainyous, rappelait l'assonance du nom de peuple Parikani, mentionné par les auteurs classiques (HÉRODOTE, III, XCIV, PLINE, *Hist. Nat.*, VI, 16) dans ces parages.

1. L'Arahvaiti, Haraouvatish des inscriptions achéménides (*E de Persépolis*, l. 17), est l'Arachosie des Grecs, et le Haêtoumant le bassin de leur Étymander, notre Helmend, c'est-à-dire la province actuelle du Séïstan. Le Hapta-Hindou est la partie occidentale de l'Inde continentale, le Pendjab.

2. Les commentateurs pehlevis reconnaissent, dans l'Ourvâ, la Mésène des écrivains classiques à l'embouchure de l'Euphrate et du Tigre (J. DARMSTETER, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 11, note 24), ou peut-être la plaine des environs d'Ispahan, qui portait ce nom de Masân au temps des Sassanides (J. DARMSTETER, *the Zend-Avesta*, t. I, p. 2). Fr. Lenormant (*Lettres Assyriologiques*, t. I, p. 31) l'avait rapproché du nom d'Ourivzân (cf. ce qui est dit de ce nom plus haut, au t. III, p. 449, note 5, de cette *Histoire*), qu'on trouve dans les inscriptions assyriennes appliqué à un canton de la Médie au temps de Tiglatphalasar III (*Tablette K 3571*, recto, l. 30, éd. ROST, t. I, p. 62-63).

3. Le nom de Khnenta paraît s'être précisé dans celui de Kharindas que porte la rivière frontière de l'Hyrcanie et de la Médie (AMMIEN MARCELLIN, XXIII, II § 40); la version pehlevie y voit en effet le nom du fleuve d'Hyrcanie, le Djordjân (J. DARMSTETER, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 12, note 23). Le terme Vehrkâna, qui qualifie le nom de Khnenta, a été identifié par Burnouf (*Commentaire sur le Yaçna*, p. LXI) avec l'Hyrcanie des géographes classiques.

4. Le Raghâ est identifié avec l'Azerbaidjân par la version pehlevie du Vendidad (J. DARMSTETER, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 13, note 33), mais c'est plus probablement la Rhagæ des géographes classiques (STRABON, XI, XIII § 6, p. 524, ARRRIEN, *Anabase*, III, 20), la capitale de la Médie Orientale.

5. Le Tchakhra paraît devoir être identifié avec le pays de Karkh à l'extrémité Nord-Ouest du Khorassan, ainsi que l'a proposé Haug (cf. J. DARMSTETER, *the Zend-Avesta*, t. I, p. 9, note 1, et *le Zend-Avesta*, t. II. p. 13, note 36).

6. Le Varéna est identifié par les commentateurs pehlevis au Patishkhvargâr (J. DARMSTETER, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 14, note 38), soit probablement le Patousharra des inscriptions assyriennes (cf. ce qui est dit de ce pays au t. III, p. 355, note 3, de cette *Histoire*).

7. Haug avait proposé de reconnaître dans cette dernière station les pays situés aux bords de la mer Caspienne, vers l'angle Sud-Ouest de cette mer. Les commentaire pehlevis montrent, comme Garrez l'a vu, que ce sont les pays du Haut-Tigre (*Journal Asiatique*, 1869, t. II, p. 186; cf. J. DARMSTETER, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 15, note 44).

de nations iraniennes. En fait, il est plus probable que les Iraniens vinrent d'Europe, et qu'ils descendirent des steppes de la Russie méridionale dans les plaines du Kour et de l'Araxe, par la voie du Caucase[1]. Peut-être quelques-unes de leurs hordes essayèrent-elles de se glisser entre l'Halys et l'Euphrate jusqu'au centre de l'Asie Mineure. Leur présence en ces parages nous expliquerait pourquoi nous rencontrons des personnages au nom iranien sur les deux versants du Taurus, vers l'âge des Sargonides : tels sont le Koushtashpi qui régnait au Koummoukh du temps de Tiglatphalasar III, et le Koundashpi dont il est question dans les Annales de Salmanasar III au IXe siècle[2]. La masse, arrêtée par l'Ourartou dans son expansion vers le Sud, déclina vers le Sud-Est, et, balayant devant elle les tribus non ariennes, les Touraniens trop faibles pour lui barrer le chemin, elle occupa progressivement le rebord occidental du grand plateau, où ses deux groupes les plus compacts furent bientôt les Perses au Sud, sur les confins extrêmes de l'Élam, et les Mèdes entre le Zab supérieur, la Tournât et la Caspienne. Il est probable que le royaume fondé par Déiokès comprit d'abord ce qui fut plus tard la Grande Médie des géographes gréco-romains[3]. Il résultait de l'union sous un même sceptre de six grosses tribus, les Bouzes, les Parétakénes, les Strouchates, les Arizantes, les Budes et les Mages[4]. Il s'étendait au Nord-Ouest jusqu'au Kizil-ouzên, qui formait de ce côté la frontière entre les Mannaî et lui. Il atteignait le Démavend au Nord; à l'Est, le désert salé qui stérilise le milieu de l'Iran lui servait de limite, et au Sud ainsi qu'à l'Ouest les marches assyriennes de l'Ellipi, du Kharkhar, de l'Arrapkha l'empêchaient d'empiéter sur les lignes principales du Zagros et des monts Gordiéens. Le sol, sans égaler en fécondité celui de la Chaldée ou de l'Égypte, abondait en ressources. Les montagnes renfer-

1. Spiegel a montré que l'Aryanem-Vaêdjô est très probablement l'Arràn, le Kazabadagh de nos jours, le district montagneux entre le Kour et l'Aras (*Eranische Alterthumskunde*, t. I, p. 194, 211-211), et son opinion, adoptée par J. Darmsteter (*the Zend-Avesta*, t. I, p. 3, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 5, note 4), gagne aujourd'hui du terrain. Le séjour des Iraniens dans la Russie et leur entrée en Asie par le Caucase sont admis par Rost (*Untersuchungen zur altorientalischen Geschichte*, p. 78-80). Les auteurs classiques renversaient le rapport et dérivaient de Médie les Sauromates et d'autres tribus scythiques (DIODORE DE SICILE, II, 43, PLINE, *Hist. Nat.*, VI, 19, AMMIEN MARCELLIN, XXXI, II, 17).

2. Cf. la mention de ces personnages au t. III, p. 70, 148, de cette *Histoire*. Le nom de Koushtashpi a été comparé à celui de Vistâspa, Goushtâsp par Fr. Lenormant (*Lettres Assyriologiques*, t. I, p. 144), le nom de Koundashpi à celui de Vindâspa par Gutschmid (*Neue Beiträge zur Geschichte des Alten Orients*, p. 95-96), et plus tard Ball y joignit une longue liste de noms en transcription égyptienne et assyrienne qu'il considère comme iraniens (*Iranian Names amongst the Hetta-Hatte*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1887-1888, t. X, p. 424-436). Koundashpi rappelle pour le début le nom d'époque sassanide Goundobounas, si cette forme est authentique (JUSTI, *Iranisches Namenbuch*, p. 120). Tiele adopte le rapprochement de Koushtashpou avec Vistâspa (*Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 229, note 1), et Justi ne s'y oppose pas, non plus qu'à celui de Koundashpi avec Windâspa (*Iranisches Namenbuch*, p. 378).

3. Cf. ce qui est dit plus haut à ce sujet au t. III, p. 325 sqq., de cette *Histoire*.

4. HÉRODOTE, I, CI.

maient du cuivre, du fer, du plomb, un peu d'or et d'argent[1], plusieurs espèces de marbre blanches ou teintées[2], des pierres précieuses, topazes, grenats, émeraudes, saphirs, cornalines, et le lapis-lazuli le plus estimé des joailliers orientaux depuis une antiquité très haute : le Bikni surtout était renommé pour la beauté de celui qu'on y exploitait[3]. Les pentes étaient alors revêtues de forêts épaisses où le pin, le chêne, le peuplier s'alliaient au plane oriental, au cyprès, au cèdre, au tilleul, à l'orme, au frêne, au noisetier, au térébinthe[4]. Les vallées moyennes étaient de véritables vergers, et la végétation des régions tempérées s'y unissait à celle des terres chaudes. Les anciens croyaient que le citron en est originaire[5]. Aujourd'hui la pêche y prospère, la poire, la pomme, le coing, la cerise, l'abricot, l'amande, la noix, la châtaigne, la figue, la pistache, la grenade[6]; l'olivier s'y acclimate sans difficulté[7], et la vigne y produit des raisins excellents pour la table et pour le pressoir[8]. Le plateau est plus pauvre et de chétive apparence, non que le sol y ait une nature moins franche, mais les rivières se perdent dès qu'on s'enfonce dans l'intérieur, et la stérilité va toujours croissant à mesure qu'elles manquent l'une après l'autre. Où l'irrigation est aménagée suffisamment, la fertilité reparaît aussi vive qu'au voisinage des montagnes[9]; partout ailleurs on ne rencontre des arbres, encore sont-ils en petit nombre, que sur les

1. Rawlinson a recueilli dans le *Journal of the Geographical Society*, t. X, p. 55, des traditions d'après lesquelles on exploitait de l'or et de l'argent dans les montagnes qui avoisinent le Takht-i-Souléimân; l'une d'elles s'appelle encore *Zerréh-Sharân*, la montagne des *Laveurs d'or*.

2. Le plus connu est le marbre dit de Tauris, qu'on exploite dans les collines qui avoisinent le lac d'Ouroumiyah.

3. La liste des pierres précieuses qu'on trouvait en Médie, au témoignage de Pline (*Hist. Nat.*, XXXVII, 5, 8, 10, 11), contient plusieurs espèces : la *Zathéné*, les *gassinades*, la *narcissitis* (cf. Denys le Périégète, v. 1030-1031), qu'on ne sait comment identifier. Le lapis-lazuli s'appelle chez lui *sapphirus*, et les paillettes dorées de pyrite qu'il renferme le rendaient impossible à graver (XXXVII, 8). Les inscriptions assyriennes désignent le Bikni, c'est-à-dire le Démavend (cf. plus haut, t. III, p. 142, note 2, de cette *Histoire*), comme une montagne d'*ouknou*, de lapis-lazuli.

4. G. Rawlinson, *the Five Great Monarchies*, 2nd ed., t. II, p. 289-290, où sont cités les auteurs qui mentionnent l'existence actuelle de chacune des espèces indiquées dans le texte. Une grande partie des montagnes et des plaines est entièrement nue de nos jours, mais il résulte du témoignage des inscriptions comme des observations des voyageurs que la Médie fut jadis boisée tout entière; cf. Olivier, *Voyage dans l'Empire Othoman*, t. III, p. 119-121, et J. de Morgan, *Mission Archéologique en Perse*, t. II, p. 16-17, 52, 88-91.

5. On l'appelait la pomme de Médie, *Medicum malum*, et on lui attribuait les vertus d'un contre-poison puissant (Virgile, *Géorgiques*, II, 126-135) : on prétendait qu'il ne voulait croître qu'en Médie (Pline, *Hist. Nat.*, XII, 3).

6. G. Rawlinson, *the five Great Monarchies*, 2nd ed., t. II, p. 290.

7. M. de Morgan (*Mission Archéologique en Perse*, t. IV, p. 239, note 1) nie que l'olivier puisse exister en Médie. La présence de cet arbre est constatée sur certains points du pays par H. Rawlinson dans le *Journal of Geographical Society*, t. X, p. 3.

8. Dans certaines parties, à Kirmânshahân par exemple (Olivier, *Voyage dans l'Empire Othoman*, t. III, p. 14), on est obligé d'enterrer les ceps, pendant l'hiver, pour les préserver de la gelée. Pour la fabrication du vin, cf. Olivier, *Voyage dans l'Empire Othoman*, t. III, p. 157-159.

9. L'irrigation était faite alors comme aujourd'hui par les canaux souterrains, avec jours ouverts d'espace en espace, qu'on appelle les *kanât*; ils ont été décrits par Olivier (*Voyage dans l'Empire Othoman*, t. III, p. 172-174) et, plus récemment, avec dessins et coupes à l'appui, par J. de Morgan (*Mission Archéologique en Perse*, t. I, p. 300-303).

berges des rivières ou des étangs, mais le blé, l'orge, le seigle, l'avoine, une foule de légumes excellents poussent aisément dans les endroits où un peu d'eau persiste. La faune possédait à côté de bêtes féroces appartenant aux espèces les plus redoutables, le lion, le tigre, le léopard, l'ours[1], beaucoup d'animaux domestiques ou susceptibles de le devenir, l'âne, le buffle, le mouton, la chèvre, le chien, le dromadaire, le chameau à deux bosses dont la démarche réjouissait si fort les badauds ninivites lorsqu'ils le voyaient dans le cortège triomphal de leurs rois[2], même plusieurs races de chevaux dont l'une, la niséenne, était prisée pour sa taille, pour sa force et pour son agilité[3]. En somme, la Médie avait un territoire assez vaste et assez riche pour nourrir une population nombreuse et pour offrir à des princes ambitieux l'assiette d'un empire solide[5].



LES CHEVAUX NISÉENS ATTELÉS AU CHAR ROYAL[4].

Le premier qui semble avoir conçu le projet de l'établir fut peut-être un

1. G. Rawlinson a réuni les témoignages modernes relatifs à l'existence actuelle de ces animaux en Perse dans *the Five Great Monarchies*, 2nd ed., t. II, p. 294-295.

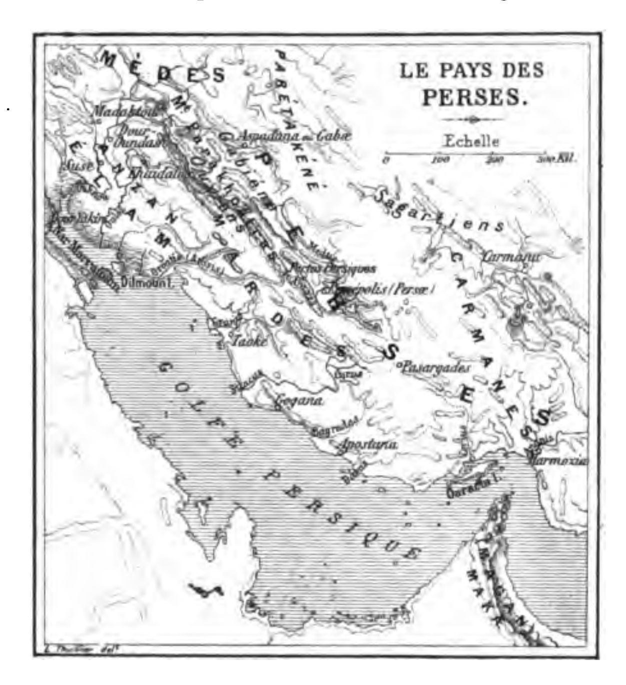
2. Cf. les chameaux à deux bosses reproduits plus haut, d'après un des bas-reliefs en bronze des portes de Balawât, au t. III, p. 68, de cette *Histoire*.

3. Hérodote, VII, xl. A l'époque des Séleucides, la Médie fournissait l'Asie presque entière de ces animaux (Polybe, X, 27 § 2) et les pâturages de Bagistana, aujourd'hui Béhistoun, passaient pour en nourrir 160 000 (Diodore de Sicile, XVII, 110). Sous les rois parthes, la Médie payait un tribut annuel de 3000 chevaux (Strabon, XI, xiii § 8, p. 525), et l'espèce niséenne était renommée encore au début des temps byzantins (Ammien Marcellin, XXIII, 6 § 30). Les chevaux figurent dans les tributs payés par les chefs mèdes aux rois d'Assyrie (*Annales de Tiglatphalasar III*, l. 30, 46, 170, 182, éd. Rost, t. I, p. 6-7, 10-11, 30-33; *Annales de Sargon*, l. 166-167, éd. Winckler, t. I, p. 28-29).

4. *Dessin de Boudier, d'après le bas-relief de Persépolis, reproduit d'après une photographie de l'original qui est au British Museum.*

5. L'histoire des Mèdes est de beaucoup ce qui est demeuré le plus obscur dans l'histoire des peuples de l'Asie. Nous ne possédons aucun document original qui nous provienne de ce peuple, et nous n'avons sur ses destinées que les renseignements empruntés aux inscriptions assyriennes et babyloniennes, aux traditions recueillies par les Grecs, surtout par Hérodote et par Ctésias, chez les grands seigneurs perses établis en Asie Mineure ou bien à la cour des rois Achéménides, à des fragments d'écrits perdus tels que ceux de Bérose par exemple. Aussi est-ce la période sur laquelle la critique et souvent la fantaisie des archéologues et des philologues contemporains se sont donné carrière de la façon la plus désordonnée depuis une trentaine d'années. Après avoir étudié la plupart des systèmes proposés l'un après l'autre, j'ai adopté les solutions qui, étant le plus voisines de la légende classique, s'accordent le mieux avec le cadre chronologique, trop imparfait encore, que les inscriptions nous fournissent pour les dernières années de Ninive; non qu'elles me paraissent toutes également probables, mais si elles laissent à désirer faute de mieux, elles ont du moins le mérite de reproduire dans bien des cas les notions en cours dans l'antiquité chez les peuples qui avaient été en rapport direct avec les Mèdes et avec les derniers de leurs souverains.

Fravartish, notre Phraorte, celui-là même qu'Hérodote affirme avoir été le fils et le successeur de Déiokès[1]. Il était monté sur le trône vers 655, à l'heure où Assourbanabal était encore dans l'ascendant, et il ne paraît pas avoir songé à rejeter dès lors le poids de la domination assyrienne. Il débuta fort sagement par s'annexer ceux des petits États voisins qui étaient demeurés indépendants jusqu'alors, puis il s'attaqua à l'autre nation de souche iranienne qui aurait pu le disputer aux siens par le nombre et par les vertus guerrières de ses tribus[2]. Les Perses, concentrés d'abord à l'intérieur, dans les vallées ardues qui creusent le contour du plateau vers le Sud, avaient profité probablement des malheurs de l'Élam pour s'agrandir à ses dépens. Ils élisaient leurs rois dans la famille d'un certain Akhâmanish, l'Akhéménès des Grecs, qui avait été aux jours de l'invasion le chef de l'un de leurs clans, celui des Pasargades. Akhéménès est un héros de légende plutôt qu'un personnage réel, et l'on contait de lui qu'un aigle l'avait nourri pendant son enfance, ce grand aigle dont l'ombre, selon la doctrine persane du moyen âge, garantit la souveraineté à l'homme



1. Hérodote, I, cii. La forme antique du nom, Fravartish, Frawarti, nous est connue par un passage de la grande inscription de Béhistoun (Col. II, l. 14); elle désigne l'homme qui proclame la foi en Ahoura-mazda, le fidèle, le confesseur (Justi, *Iranisches Namenbuch*, p. 105). L'existence de Phraorte avait été mise en doute par les Rawlinson (*Herodotus*, t. I, p. 330 331, *the Five Great Monarchies*, 2nd ed., t. II, p. 883, note 10), et Winckler a repris récemment avec d'autres arguments l'idée du savant anglais dans ses *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 123-124 (cf. *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 490). Büdinger avait essayé de démontrer assez longuement que Phraorte n'est que le Fravartish de l'inscription de Béhistoun, transporté de toutes pièces dans le passé (*der Ausgang des Medischen Reiches*, p. 22-24) : Winckler, sans aller aussi loin, admet pourtant que le Phraorte de la tradition doit l'existence à l'usage oriental de donner au petit-fils le nom du grand-père paternel, et que le Phraorte, père de Cyaxare, s'est développé parce que le Fravartish de l'époque de Darius se disait le fils de Cyaxare. Floigl d'abord (*Kyrus und Herodot*, p. 95-113), puis Unger (*Kyaxares und Astyages*, p. 39-41) et Prashek (*Medien und das Haus des Kyaxares*, p. 51-63) admettent l'existence réelle de Phraorte, mais ils veulent qu'il soit identique à l'Astyage qui, d'après la tradition babylonienne (cf. ce qui est dit plus bas à ce sujet, au t. III, p. 484, de cette *Histoire*), aurait marié une de ses filles à Naboukodorosor.

2. Hérodote, I, cii, où l'auteur suit la tradition des Harpagides, qu'il avait recueillie en Asie Mineure.

sur lequel elle tombe par hasard[1]. Akhéménès aurait eu pour successeur un Tchaispi — Téispès — moins fabuleux, que la tradition pensait être son fils. C'était sans doute ce personnage qui commandait au moment où Assourbanabal, acharné après Tioummân et après Khoumbânkhaldash, achevait la ruine de Suse : il s'adjugea la moitié orientale de l'Élam pour sa part des dépouilles, et il s'attribua en vertu de sa conquête le titre de roi d'Anshân, dont ses descendants se paraient encore un siècle après lui[2]. La Perse, telle qu'elle resta constituée dès lors, s'allongea des bouches de l'Oroatis, le Tab de nos géographes, à l'entrée du détroit d'Ormuzd[3]. La zone côtière, profondément modifiée depuis l'antiquité par le travail des alluvions sur plusieurs points, se compose de bancs d'argile et de sable étirés parallèlement au rivage jusqu'à une distance considérable dans l'intérieur : elle est marécageuse par endroits, par endroits rocheuse et mal arrosée, presque partout inféconde et malsaine. La région moyenne est sillonnée dans toute sa longueur par plusieurs chaînes de hauteurs qui montent en gradins l'une derrière l'autre, de la plaine maritime au plateau ; elle est stérile en plus d'un canton au Nord et à l'Est surtout, mais boisée le plus souvent et fertile en céréales. Quelques rivières seulement, l'Oroatis, qui divise la Perse et la Susiane[4], l'Araxès, le Bagradas, rompent les barrières dressées sur leur parcours et se déversent dans le Golfe[5]; la plu-

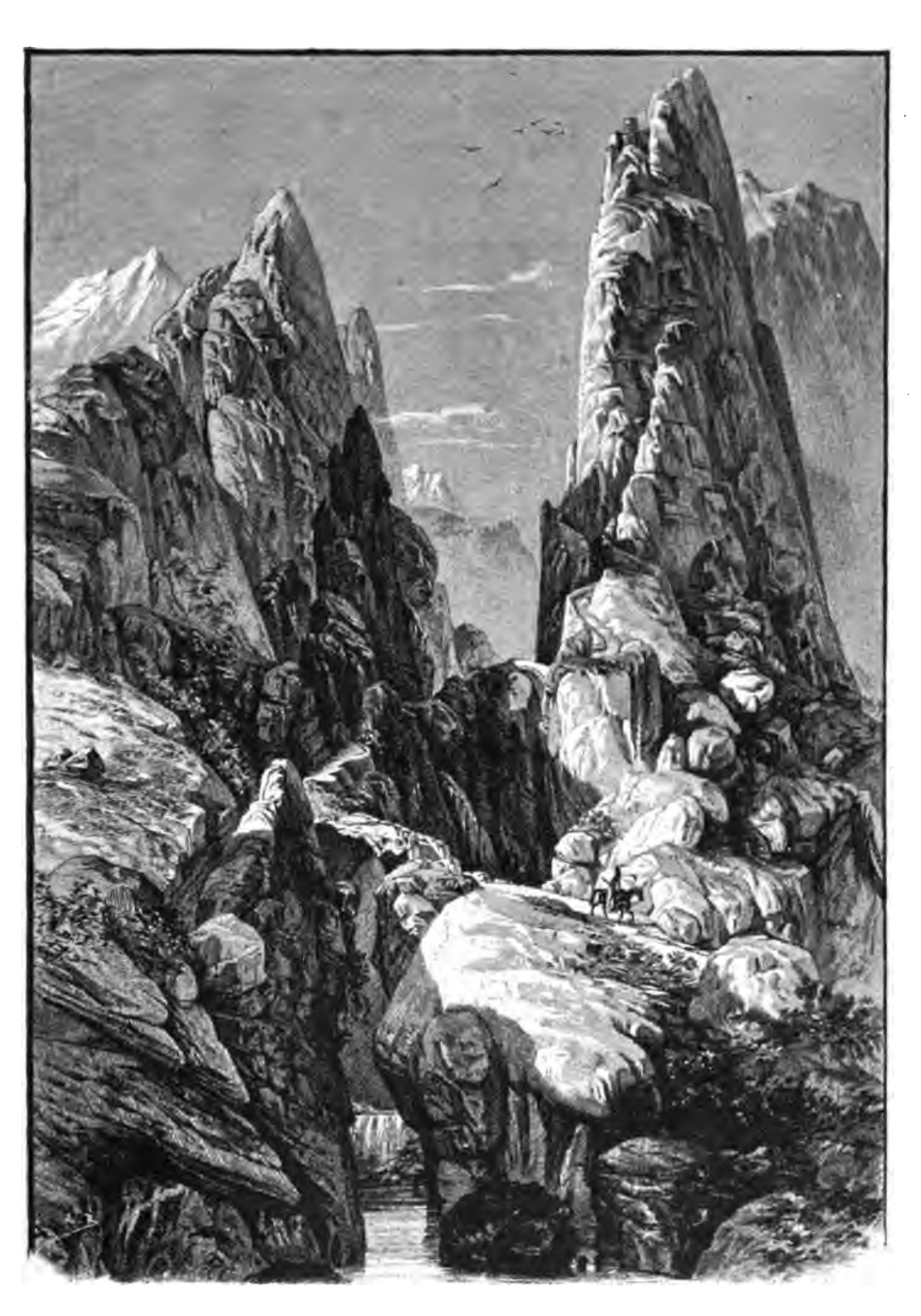
1. Élien, *Variæ Historiæ*, XII, 21 ; cf., pour le rapprochement de cette légende avec celle du Houmat, Nöldeke, *Aufsätze zur Persischen Geschichte*, p. 16, note 1 et *das Iranische Nationalepos*, dans le *Grundriss der Iranischen Philologie*, t. II, p. 133; Spiegel (*Eranische Alterthumskunde*, t. II, p. 262) préférait reconnaître ici le Simourgh.

2. Hérodote I, cxxv. La succession directe d'Akhéménès et de Téispès, indiquée par Hérodote (VII, xi), est affirmée par Darius lui-même dans l'inscription de Béhistoun (Col. I, l. 5-6) : Oppert, établissant le compte des générations, en avait conclu qu'Akhéménès était le contemporain de Phraorte et que l'invasion iranienne en Perse avait dû se produire plusieurs règnes auparavant vers le milieu du VIII[e] siècle (*Expédition de Mésopotamie*, t. II, p. 201 sqq.; cf. Fr. Lenormant, *Lettres Assyriologiques*, t. I, p. 68-71), par suite qu'il y avait une lacune plus ou moins longue dans la série chronologique entre Akhéménès et Téispès, et d'autres, poussant plus loin cette idée, ont intercalé trois rois dans cet intervalle (Büdinger, *Neuentdeckten Inschriften über Cyrus*, p. 6-7). Les monuments babyloniens de Cyrus, qui donnent à ce roi et à ses trois prédécesseurs le titre de roi d'Anshân (*Cylindre*, l. 20-21, éd. Hagen, *Keilschrifturkunden zur Geschichte des Königs Cyrus*, dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. II, p. 20-21), ont amené H. Rawlinson et après lui bon nombre des écrivains récents à considérer Téispès comme étant celui des princes perses qui conquit la partie de l'Élam appelée Anshân (H. Rawlinson, *Notes on a Newly-discovered Clay-Cylinder of Cyrus the Great*, dans le *J. R. As. Soc.*, 1880, t. XII, p. 75 sqq., Keiper, *die neuentdeckten Inschriften über Cyrus*, p. 18-19, Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 559-560); seul à ma connaissance, Floigl (*Cyrus und Herodot*, p. 8-14) avait placé d'abord la conquête sous le père de Téispès, Akhéménès, mais il l'a attribuée depuis à Téispès lui-même (*Geschichte des Semitischen Altertums, Tabelle VI*). D'après Billerbeck (*Susa*, p. 127), l'Anzân-Anshân des premiers Akhéménides, ne serait qu'une toute petite partie de l'Anzân-Anshân antique, le canton à l'Est et au Sud-Est du Kouh-i-Dena, celui qui contient les villes actuelles de Yezdeshast, Abadéh, Yéklid, Koushkiserd.

3. Hérodote (I, cxxv) confond la Carmanie et la Perse propre en une même province; les historiens et les géographes les distinguent l'une de l'autre à partir de l'époque d'Alexandre (Strabon, XV, iii § 1, p. 727, Pline, *Hist. Nat.*, VI, 26, Arrien, *Anabase*, vi, 28).

4. La forme du nom varie selon les auteurs. Elle est Oroatis dans Strabon (XV, iii § 1,5, p. 727, 729), Arosis dans Néarque (Arrien, *Historia Indica*, XXXIX, 8), Oratis et Zarotis dans Pline (*Hist. Nat.*, VI, 26, 28), Oroatès dans Ammien Marcellin (XXIII, vi § 26).

5. L'Araxès (Strabon, XV, iii § 6, p. 729) est le Bendamir d'aujourd'hui. Le Kyros, qui passait à



DANS LES MONTAGNES DE LA PERSE.
Dessin de Boudier, d'après Coste-Flandin, *Voyage en Perse*, t. I, pl. xcvi.

part des autres n'ont pas d'écoulement et leurs eaux s'accumulent au fond des vallées, en lacs dont les rives varient selon les saisons[1]. La montagne est déchirée en tous sens par des ravins aux parois presque verticales, au pied desquelles les torrents et les rivières se précipitent avec fureur. Le paysage y revêt un caractère de grandeur sauvage, pics aigus jaillis droit dans les airs, sentiers qui circulent et s'élèvent en corniche contre les pentes à pic, ponts d'une seule arche si étroits et si frêles qu'on redoute de les voir culbuter au premier vent qui souffle en tempête. Nul pays n'est d'accès plus rebutant que celui-là pour une armée régulière, ni ne prête mieux à la guerre de partisans. Dix ou douze tribus se le partageaient de façon inégale : les plus nobles étaient celle des Pasagardes, à qui la famille royale était affiliée, puis les Maraphiens et les Maspiens. Les chefs en étaient choisis dans sept maisons qui, d'abord égales à celle des Pasagardes, avaient été soumises ensuite par les Achéménides et formaient autour d'eux une classe privilégiée dont les membres participaient aux immunités de la royauté et aux charges du gouvernement[3]. Une moitié des autres vivait sédentaire, les Panthialéens, les Dérousiéens, les Carmanes, le reste menait l'existence du nomade, les Daens, les Mardes, les Dropiques, les Sagartiens[4]. Chacune d'elles occupait son apanage, dont la situation n'est pas toujours bien déterminée : on sait que la Sagartie, la Parétakéné et la Mardiéné se trouvaient au Nord, sur les confins de la Médie et du désert salé[5], la Taokéné, au long de la côte, la Carmanie vers l'Orient. Elles s'y bâtirent de gros villages, Armouza, Sisidôna, Apostana, Gogana, Taôkê



TÊTE D'UN ARCHER PERSE[2].

Persépolis, est le Poulwar affluent du Bendamir. Le Bagradas de Ptolémée, appelé Hypéris par Juba (PLINE, *Hist. Nat.*, VI, 26 § 99), est le Nabend de nos jours.

1. Hérodote ne compte que dix tribus perses (I, CXXV); Xénophon (*Cyropédie*, I, II §) en admet douze.

2. *Dessin de Boudier, d'après une photographie prise par Dieulafoy du bas-relief de Nakhsh-i-Roustem.*

3. Sur ces sept maisons princières, cf. HÉRODOTE, III, CXXVI, JOSÈPHE, *Ant. Ind.*, XI, 2.

4. Pour tous ces points de la constitution physique de la Perse, cf. ÉLISÉE RECLUS, *Géographie universelle*, t. IX, p. 168-171, 177, 180, 185-187.

5. La Parétakéné, déjà identifiée au Partoukkanou-Partakkanou des inscriptions assyriennes (cf. ce qui est dit plus haut à ce sujet au t. III, p. 356, note 1, de cette *Histoire*), est placée en Perse par Ptolémée (VI, 4); la Mardiéné répond au district montagneux de Bebahan et de Kazroun.

sur la mer, ce dernier avec un palais qui était l'une des trois résidences principales des rois achéménides[1], et dans l'intérieur Carmana, Persépolis, Pasagardes, Gabæ[2]. La race était endurcie à toutes les fatigues par la vie de pâtre dans la montagne, intelligente et curieuse d'esprit, passionnée pour la guerre. Les monuments nous la montrent telle à peu près qu'elle subsiste aujourd'hui encore dans certains districts reculés, élancée, mince, solide d'épaules et de reins, la tête fine sous son épaisse chevelure et sous sa barbe bouclée, le nez droit, la bouche fière, le regard ferme et bien ouvert. Phraorte la dompta malgré sa bravoure, et il compta désormais les princes d'Anshân parmi ses vassaux, puis il se retourna avec ses forces doublées ainsi contre les autres peuples du plateau. La tradition d'époque hellénique conte qu'il les assujettit, et qu'enflé de ses succès il osa s'attaquer enfin à ces Assyriens qui dominaient sur la haute Asie depuis des siècles[3].



UN PERSE[4].

Ce fut vers 635, moins de dix années après la ruine de l'Élam, et il ne paraît pas vraisemblable qu'un laps de temps si court eût déjà porté une atteinte sérieuse aux forces vitales de l'Assyrie[5]. Assourbanabal, lassé de la

1. Le site de ces villes est encore mal déterminé pour la plupart. Armouza est l'Ormuz-Hormuz continentale qui précéda l'Hormuz insulaire des Portugais, ainsi que notre d'Anville l'a vu déjà (*Recherches géographiques sur le golfe Persique*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXX, p. 141); Sisidona (Néarque, dans Arrien, *Historia Indica*, XXXVII, 8) a été identifiée avec le village moderne de Mogou près le Ras-Djerd, Apostana (Néarque, XXXVII, 5) avec le bourg de Shewâr, et le nom paraît subsister dans celui du Djebel Asban qui s'élève non loin de là (Vincent, *Periplus*, p. 381). Gogana (Néarque, XXXVII, 7) est probablement Bender Kongoûn, et Taokê, à l'embouchure du Granis (Néarque, XXXIX, 3), est soit Khor Gasséîr, soit Rohilla à l'embouchure du Bishawer. Le palais, qui était l'une des trois grandes résidences des rois akhéménides, est mentionné probablement dans Strabon (XV, III § 3, p. 728, où il faut lire τὴν Ταόκην au lieu de τὴν Ὤκην), et peut-être dans Denys le Périégète (1069, où le Τασκοί des manuscrits répond sans doute à Τωκοί).

2. Karmana (Ptolémée, VI, 8), est le Kermân actuel, et Gabæ, qui avait un palais, elle aussi (Ptolémée VI, 4, Strabon, XV, III § 3, p. 728, Denys le Périégète, 1069, où il faut lire Τάβαι au lieu de Σαβαί), n'a pas de site connu. Pour les noms et l'emplacement de Pasargadæ et de Persépolis, cf. Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. II, p. 617-621, Nöldeke, *Aufsätze zur Persischen Geschichte*, p. 135-146.

3. Hérodote, I, CII.

4. *Dessin de Boudier, d'après une photographie d'un des bas-reliefs de Persépolis, dans* Dieulafoy, *l'Acropole de Suse*, p. 289.

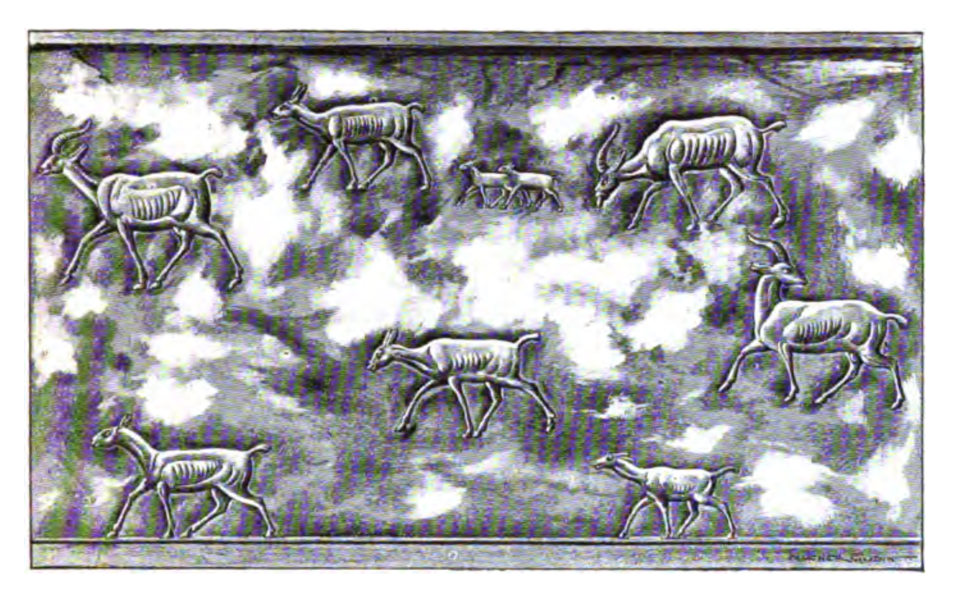
5. La date est indiquée d'après les chiffres qu'Hérodote nous a donnés des rois Mèdes selon le calcul que lui ou ses auteurs avaient fait des générations écoulées. Phraorte, ayant régné vingt-deux ans (Hérodote, I, CII), mourut en 634, et comme la dernière année de son règne coïncide avec la guerre contre l'Assyrie, on ne peut guère faire remonter le début des opérations au delà de 635 ou 636, un an ou deux au plus avant la catastrophe.

guerre, bien qu'il ne la dirigeât pas lui-même, avait résolu, ce semble, de se renfermer désormais dans la défensive et de ne plus ébranler ses armées que contraint et forcé par une révolte intérieure ou par une agression du dehors. Nulle résolution ne pouvait être plus sage, donnée la fatigue croissante de la population assyrienne, pourvu que les circonstances s'y prêtassent et que les nations vassales ou limitrophes de l'empire consentissent à s'accommoder aux intentions du souverain. Elles le firent tout d'abord, tant l'exemple de l'Élam avait consterné les plus tumultueuses, et la paix régna du golfe Persique à la Méditerranée. Assourbanabal profita de cette trêve inespérée pour pousser activement les travaux publics dans tout le bassin du Tigre et de l'Euphrate. Le palais de Sennachérib, édifié depuis un demi-siècle à peine, chancelait déjà sur sa base : il le reprit en sous-œuvre et il le rebâtit au milieu de l'allégresse générale. Le menu peuple dut fabriquer la brique de ses mains et la convoyer, comme d'habitude, mais les chariots qui l'y aidèrent avaient été naguère amenés de l'Élam avec le butin, et l'emploi de ces trophées le consola quelque peu du fardeau des corvées. Il avait d'ailleurs la joie de voir marcher dans les rangs des manœuvres plusieurs rois authentiques, ces rois d'Arabie que les généraux étaient allés empoigner en plein désert : ils s'avançaient sous la couffe, aux claquements du fouet, parmi les injures et les risées[1]. Le monument est l'un des plus vastes et des mieux décorés que les maîtres d'Assour aient jamais bâtis. Non que l'ornementation en révèle des procédés ou des motifs nouveaux : on n'y aperçoit que les scènes de guerre ou de chasse accoutumées, mais dessinées et exécutées avec une perfection à laquelle les sculpteurs de Ninive n'étaient pas arrivés jusqu'alors. Les animaux surtout y sont modelés d'une touche légère et délicate, les ânes sauvages traqués par les chiens ou arrêtés en pleine carrière d'un coup de laço, les gazelles et les chèvres filant en harde à travers la steppe, le lion percé de flèches et la lionne mourante qui se redresse d'un dernier effort pour gronder aux traqueurs[2]. On sent l'influence égyptienne sous la technique asiatique, et c'est à l'Égypte que ces tableaux des campagnes élamites si habilement composés nous font songer encore. La bataille de Toulliz rappelle par la variété des épisodes et par l'agencement des plans cette mêlée de Qodshou dont Ramsès II avait multiplié les représenta-

1. G. SMITH, *History of Assurbanipal*, p. 308-319, S. ALDEN SMITH, *die Keilschrifttexte Asurbanipal's*, t. I, p. 76-63; cf. JENSEN, *Inschriften Aschurbanipal's*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. II, p. 230-237.

2. Voir des spécimens de ces bas-reliefs, les scènes de guerre au t. II, p. 635, III, p. 406-412, 415, les scènes de chasse aux t. I, p. 559, II, p. 622, 624, III, p. 401, 461, de cette *Histoire*. C'est de là également que vient la scène de banquet reproduite plus haut, au t. III, p. 413.

tions sur les pylones thébains. Les Assyriens, conduits à Louxor et au Ramesséum par les vicissitudes de l'invasion, avaient vu ces chefs-d'œuvre de l'art égyptien moins mutilés que nous ne les voyons ; ils se les rappelèrent le jour où il leur fallut retracer la vie privée de leur prince et les victoires de ses armées. C'est dans cette retraite splendide qu'Assourbanabal menait l'existence molle et fastueuse dont la tradition des bas temps fait la caractéristique de tous les rois assyriens à partir de Sémiramis[1]. On voudrait croire qu'il variait ses



UNE HARDE DE CHÈVRES SAUVAGES, BAS-RELIEF DU TEMPS D'ASSOURBANABAL[2].

chasses, ses banquets, ses divertissements dans les jardins avec les femmes du harem, par des plaisirs de saveur moins brutale et qu'il affichait un intérêt plus qu'ordinaire à l'histoire et à la littérature des peuples soumis à sa domination. On a recueilli en effet dans plusieurs des chambres ruinées de son palais les débris d'une véritable bibliothèque, qui devait comprendre à l'origine des milliers de tablettes d'argile classées et cataloguées méthodiquement pour son usage[3]. Une partie d'entre elles constituait les archives immédiates du règne, et l'on y déchiffre la correspondance échangée avec les gouverneurs de provinces[4],

1. Les traditions sur la mollesse de Sardanapale avaient été recueillies par Ctésias de Cnide (*Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, dans MÜLLER-DIDOT, p. 35-39) ; elles se développèrent bientôt chez les historiens du siècle d'Alexandre et elles passèrent de chez eux chez les écrivains de l'époque romaine et byzantine.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le croquis de* PLACE, *Ninive et l'Assyrie*, t. III, pl. 56.

3. Pour l'histoire générale de la découverte et pour l'organisation de la bibliothèque, voir le petit ouvrage de J. MÉNANT, *la Bibliothèque du Palais de Ninive*, qui donne encore les renseignements nécessaires.

4. Pour cette partie de la collection, cf. les mémoires de PINCHES, *Notes upon the Assyrian Report*

les augures, les consultations d'oracles[1], les observations des astrologues royaux, les ordres de service, les comptes de recettes ou de dépenses, jusqu'aux rapports des médecins sur la santé des membres de la maison royale ou de ses familiers[2] : on y saisit au vif l'organisation entière de l'administration, et l'on y sent comme palpiter encore les ressorts intimes qui mouvaient la monarchie. D'autres sont la transcription authentique des ouvrages considérés comme classiques dans les sanctuaires euphratéens. Il est probable que, lors du pillage de Babylone, Sennachérîb avait fait ramasser et transporter à Ninive, avec les images et le mobilier des dieux, les livres entassés dans l'Ézagilla et dans les autres édifices de la cité. Ils furent déposés dans le trésor, et ils y demeurèrent jusqu'au jour où, Asarhaddon ayant réorganisé le royaume de Kardouniash, Assourbanabal fut contraint de délivrer la statue de Mardouk et de restituer aux sanctuaires rebâtis toutes les richesses que son grand-père leur avait volées : avant de renvoyer les manuscrits, il ordonna d'en exécuter la copie, et ses scribes s'occupèrent à transcrire pour son usage celles des œuvres qui leur parurent le plus dignes d'être reproduites. C'étaient pour la plupart des traités rédigés par les adeptes les plus célèbres des sciences pour lesquelles la Chaldée fut renommée de temps immémorial; les recueils de présages célestes ou terrestres, où le sens mystique de chaque phénomène et son influence sur les destinées actuelles du monde étaient expliqués par des exemples empruntés aux Annales des conquérants les plus célèbres, Naramsin et Sargon d'Agadé[3]; les conjurations à prononcer contre les esprits possesseurs, contre les fantômes, contre les vampires, contre les revenants, cause de toute maladie; les prières et les psaumes qu'on devait réciter pour arracher aux dieux le pardon des péchés; les chroniques des divinités et des rois depuis l'instant de la création jusqu'au siècle présent[4]. L'épopée de

Tablets, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. VI, p. 209-243, *Assyrian Reports Tablets* dans les *Records of the Past*, 1st Ser., t. XI, p. 75-78, et *Specimens of Assyrian Correspondance* dans les *Records of the Past*, 2nd Ser., t. III, p. 178-189, de S. Alden Smith, *Keilschrifttexte Asurbanipal's*, t. II, et *Assyrian Letters* (extrait des *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, t. IX, p. 240-256, 1886-1887, et t. X, 1887-1888, p. 60-72, 155-177, 305-315), de Fr. Delitzsch, *Beiträge zur Erklärung der Babylonisch-assyrischen Briefliteratur*, dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. I, p. 184-248, 613-63, t. II, p. 19-62, et de Christopher Johnston, *the Epistolary Literature of the Assyrians and Babylonians*, dans le *Journal of the American Oriental Society*, t. XVIII, p. 125-175, t. XIX, p. 42-96, où la Bibliographie complète du sujet est donnée, p. 94-96.

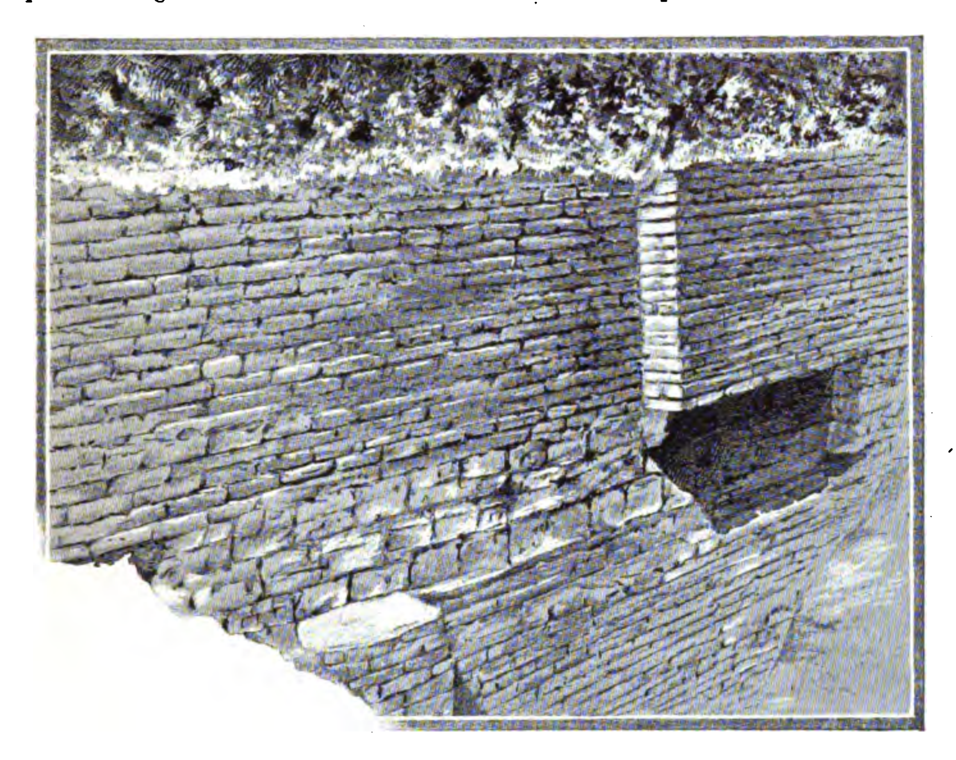
1. Sur ce sujet, cf. l'ouvrage souvent cité de Knudtzon, *Assyrische Gebete an den Sonnengott*, et l'article de A. Strong, *on some Oracles to Esarhaddon and Ashurbanipal*, dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. II, p. 627-636.

2. Cf. la lettre *K 515*, au sujet de la guérison de Nabounâdinshoumou (Fr. Delitzsch, *Beiträge zur Erklärung der Babylonisch-assyrischen Briefliteratur*, dans les *Beiträge zur Asyriologie*, t. I, p. 196-198), la lettre *K 81*, au sujet de la guérison de Koudourrou (Id., *ibid.*, p. 298-202).

3. Cf. ce qui est dit de cet ouvrage au t. I, p. 599-773, de cette *Histoire*.

4. Pour la plupart de ces ouvrages, voir ce qui est dit au t. I, p. 750-782 de cette *Histoire*.

Gilgamès y figurait à plusieurs exemplaires, celle d'Étana, celle d'Adapa, et bien d'autres[1] : nous posséderons tout ce qui survivait de la vieille littérature chaldéenne au VIIe siècle, le jour où les explorateurs auront fini d'arracher à la butte de Koyoundjik les tablettes entières et les fragments qu'elle recèle encore. Les lambeaux qu'elles nous a rendus forment déjà un ensemble si varié qu'on s'imagine volontiers Assourbanabal comme un prince érudit, curieux,



LES RESTES DU MUR D'ASSOURBANABAL, À NIPOUR[2].

ami des lettres et de l'antiquité. Qu'il ait lu ou se soit fait lire beaucoup des auteurs dont sa bibliothèque possédait un exemplaire, on peut le croire : de même que les Pharaons, les rois de Ninive demandaient parfois qu'on les amusât de récits merveilleux, et ils devaient sentir assez vivement le charme des rythmes et la beauté du langage que les poètes du passé avaient employés pour chanter la gloire de leurs ancêtres héroïques ou divins. Mais le fait même d'avoir dans le palais le dépôt d'écrits le plus nombreux que l'Orient nous ait légué, n'indique nullement qu'il marquât pour la littérature un goût plus pro-

1. La Geste de Gilgamès a été analysée longuement au t. I, p. 566-572, 574-589, de cette *Histoire*; pour les poèmes d'Étana et d'Adapa, voir ce qui est dit au t. I, p. 573, 659-661, 698-700.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie publiée dans* PETERS, *Nippur, or Explorations and Adventures on the Euphrates*, t. II, p. 164.

noncé que ses prédécesseurs : il prouve uniquement l'activité et le zèle des bibliothécaires, leur intelligence, leur respect et leur admiration pour les chefs-d'œuvre du passé. L'ordre édicté de rééditer les vieux maîtres, Assourbanabal ne s'inquiéta plus du reste, et le travail progressa de lui-même, comme par machine, sans qu'il eût jamais à y intervenir. Ses scribes enrichissaient sa bibliothèque pour lui, comme ses généraux lui gagnaient des batailles, comme ses architectes lui bâtissaient des monuments : ils étaient ses instruments anonymes, dont la personne s'éclipse derrière la sienne et dont l'habileté fit sa gloire. La Babylonie eut sa part aux bienfaits de son gouvernement non moins que l'Assyrie. Il s'était associé à son frère Shamashshoumoukîn pour terminer l'Ézagilla[1] : seul roi, il continua les restaurations, non seulement à Babylone, mais dans les cités moindres, dans celles surtout qui avaient souffert le plus pendant la guerre, Ourou, Ourouk, Borsippa, Kouta[2]. Il remania le temple de Bel à Nipour, et les murailles qu'il y fit construire se distinguent encore des autres par la grosseur des briques et par l'appareil soigné de la maçonnerie[3]. Des rives du golfe Persique aux monts d'Arménie, Assour et Kardouniash étaient couverts de chantiers comme aux temps les plus calmes de la monarchie.

C'est ce moment unique de grandeur et de prospérité apparente que Phraorte choisit pour affronter Assourbanabal. Son action coïncida-t-elle avec quelque mouvement d'autres peuples ou avec quelque insurrection grave dans l'une des provinces? Rien ne l'indique, et je l'expliquerai plutôt quant à moi par une de ces impulsions subites ou par un de ces accès irrésistibles de confiance en eux-mêmes, qui agitaient d'espace en espace les princes tributaires de Ninive ou contigus à son territoire. Le repos auquel une défaite antérieure les avait condamnés, eux ou leurs prédécesseurs, avait réparé leurs forces, peut-être aussi des succès extorqués à des voisins plus débiles, avaient effacé de leur mémoire l'humiliation des désastres anciens : ils couraient aux armes pleins d'espoir dans l'issue et ils se faisaient battre une fois de plus, heureux si leur tentative avortée ne leur coûtait que la déroute sanglante de leurs soldats, le supplice de leurs généraux, et une augmentation des redevances d'auparavant. C'est ce qui arriva à Phraorte : ce vainqueur des Perses, mis en présence des

1. Cf. ce qui est dit plus haut à ce sujet, au t. III, p. 382-383, 415, de cette *Histoire*.

2. Il parle des travaux de Borsippa et de Kouta vers la fin du récit de sa guerre contre Shamashshoumoukîn (G. SMITH, *History of Assurbanipal*, p. 167-168), de ceux d'Ourouk à propos de la guerre contre Khoumbânkhaldash (G. SMITH, *History of Assurbanipal*, p. 236).

3. La description de ces parties construites par Assourbanabal se trouve dans PETERS, *Nippur*, t. II p. 162-164, 261.

vieilles bandes assyriennes, ne put triompher de leur discipline, et il resta sur le champ de carnage avec la meilleure partie des siens[1]. Jusque-là l'événement ne présentait rien de bien extraordinaire, et ce n'était que la reproduction banale de vingt épisodes analogues survenus dans les mêmes lieux, sous Tiglatphalasar III ou sous les premiers Sargonides; mais le fils de Phraorte, Houvakhshatara, celui que les Grecs appelèrent Kyaxarès[2], s'obstina dans la résistance au lieu d'implorer merci. Cyaxare appartient à l'histoire, et l'on ne saurait douter que son influence fut décisive sur les destinées du monde oriental, mais le détail précis de ses exploits se dérobe à nous, et tant de brouillards l'enveloppent que sa figure en disparaît presque : ce qu'on aperçoit de lui jusqu'à présent, c'est moins l'homme lui-même que son ombre indécise et flottant dans la brume. On sent aux résultats qu'il fut de ces princes complets, tels que l'Asie en enfante par intervalles, conquérant et administrateur, conducteur de soldats, entraîneur de peuples, donneur de lois, excellent dans la paix non moins que dans la guerre[3]. Ses devanciers n'avaient jamais disposé que de milices féodales sans consistance : chaque clan leur fournissait une levée dont les éléments, cavaliers, archers, piquiers, ne se fondaient pas dans une unité commune avec les éléments similaires des autres tribus, mais subsistaient indépendants comme une petite armée autonome dans la grande. Il comprit qu'il était vaincu d'avance tant qu'il n'aurait que ces masses hétérogènes à opposer aux forces régulières de l'Assyrie : il disloqua les contingents et il en assembla les unités constituantes selon leurs affinités naturelles, les gens de cheval avec les gens de cheval, les archers avec les archers, les piquiers avec les piquiers, sur le modèle de la cavalerie et de l'infanterie assyriennes[4]. Les piétons étaient coiffés du bonnet de feutre à forme haute qu'on

1. Hérodote, I, cii.

2. La forme originelle du nom nous est fournie par les passages de l'inscription de Béhistoun (col. II, l. 15, 81, et IV, l. 19, 22) où deux des prétendants soulevés contre Darius, Tchitrantakhma de Sagartie, et Fravartish de Médie, sont représentés comme se rattachant eux-mêmes à Houvakhshatara-Cyaxare; cf. Justi, *Eranisches Namenbuch*, p. 140.

3. G. Rawlinson (*the Five Great Monarchies*, 2e éd., t. II, p. 414-415) porte sur ce prince un jugement assez différent. Il lui reconnaît l'art de conquérir, mais il lui refuse les capacités requises pour organiser la conquête, et il donne comme raison de son jugement la courte durée de l'empire mède. Le critérium qu'il emploie me paraît insuffisant, car, si l'on songe que le second empire chaldéen eut à quelques années près une existence aussi courte, on devrait appliquer les mêmes conclusions au caractère de Nabopalassar et de Naboukodorosor, ce qui serait certainement injuste.

4. Hérodote, I, ciii, où il est dit que Cyaxare, « le premier divisa les Asiatiques en différents corps d'armée, et qu'il sépara les piquiers des archers et des cavaliers; auparavant ces troupes ne formaient qu'une mêlée confuse ». J'ai interprété ce témoignage de la façon qui m'a paru répondre le mieux à ce que nous savons de la tactique assyrienne. Que les armées mèdes aient combattu pêle-mêle comme le dit Hérodote, cela me paraît impossible chez des peuples qui avaient depuis deux cents ans affaire à des soldats aussi bien dressés que les Assyriens l'étaient : si le renseignement est authentique, il signifie seulement que, de toutes les petites armées féodales qui jusqu'alors avaient combattu côte à côte au service du roi, Cyaxare fit une seule armée royale où les armes étaient divisées.

nommait la tiare; ils avaient des tuniques longues aux manches amples, serrées sur la taille par une ceinture et garnies parfois de plaques ou d'écailles de fer, des houseaux, des brodequins en cuir mou, un grand pavois en osier tendu de peau de bœuf et qu'ils poussaient devant eux comme un rempart mobile, une épée courte accrochée à la ceinture et pendant sur la cuisse, un ou deux javelots légers, un arc de courbure très prononcée, et des flèches de roseau dans un carquois[1]. La cavalerie ne connaissait ni la selle ni l'étrier, non plus que celle des autres nations militaires de l'Orient, et elle se servait habilement de la lance et de l'épée, mais l'arc était son arme favorite[2]. Les hommes y étaient assouplis dès l'enfance à tous les exercices au point de sembler ne plus faire qu'un avec leur monture[3]. Ils combattaient rarement en ligne, mais, dès le début de l'action, ils se répandaient comme en nuage épais sur le front et sur les flancs de l'ennemi, ils le criblaient de leurs traits sans jamais se laisser aborder corps à corps, et, de même que les Parthes plus tard, ils attendaient de l'avoir étourdi et décimé par leurs évolutions continuelles pour le charger à fond et pour consommer sa déroute. Rien ne pouvait être plus dangereux aux Assyriens que l'affermissement dans la Médie d'une puissance militaire organisée systématiquement. Un adversaire sorti d'Égypte ou d'Asie Mineure, à supposer qu'il réussit et qu'il finit par avoir raison des forces jetées à sa rencontre, avait un long chemin à parcourir avant de pénétrer au cœur de l'empire. La Cilicie ou la Syrie con-



FANTASSINS MÈDES ET PERSES[4].

1. Hérodote, VII, lxi, où l'historien décrit comme j'ai fait l'équipement des Perses, puis ajoute au chapitre suivant que « les Mèdes avaient le même équipement, car c'est là l'équipement des Mèdes, et non celui des Perses ».
2. Hérodote, VII, lxxxvi, où il est dit que les cavaliers mèdes étaient équipés de la même façon que l'infanterie.
3. Pour l'éducation qu'ils recevaient, cf. Xénophon, *Cyropédie*, I, iv § 4.
4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* Coste-Flandin, *la Perse Ancienne*, pl. ci. Le premier et le troisième personnages sont des Mèdes, le deuxième et le quatrième des Perses.

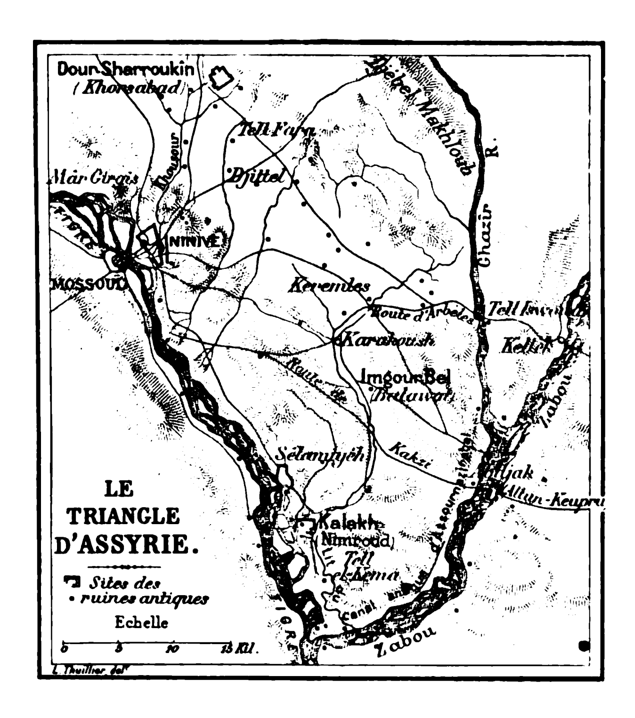
quises, rien n'était plus facile que de lui disputer la barrière de l'Euphrate, et, l'Euphrate forcé, le Khabour restait encore et derrière le Khabour la steppe de Singar, comme un dernier obstacle entre Ninive et lui. Les distances étaient moins considérables pour celui qui procédait de l'Ourartou par le bassin du Haut-Tigre ou de ses affluents, mais là aussi les difficultés du terrain étaient si réelles que l'invasion risquait fort de s'épuiser par le menu sur la route. Au Nord-Est et à l'Est, l'attaque touchait directement et en très peu de temps le vieux patrimoine d'Assour. L'ennemi qui, après avoir détruit ou repoussé les garnisons postées en avant-gardes à l'orée du plateau, du Kharkhar au Parsoua[1], s'enhardissait à poursuivre sa pointe et à descendre dans la plaine du Tigre, avait trois voies à sa disposition, celle de Kirind au Sud, celle de Banéh au Nord, celle de Souléimaniéh entre les deux. Cette dernière était la plus aisée de toutes et le menait presque droit aux gués d'Altoun-Keupri et au petit Zab, sur les confins de l'Assyrie propre, presque sous les murs d'Arbèles, la ville sainte d'Ishtar. Deux victoires, l'une au débouché des montagnes, l'autre vers le passage du Zab, et, s'il marchait d'un pas moyen, quinze jours ou trois semaines d'étapes, le pouvaient conduire d'Hamadân jusque sur les glacis de Ninive[3].



UN CAVALIER MÈDE[2].

Cyaxare battit les généraux d'Assourbanabal, et, pour la première fois depuis plus d'un siècle, l'Assyrie propre subit l'insulte de l'étranger[4]. Les travaux accumulés par vingt générations de princes avaient transformé peu à peu en un véritable camp retranché le triangle compris entre le Zab supérieur, le Tigre et le Djebel-Makhloub. Kalakh en défendait la pointe au Sud, contre une agression venue de Chaldée ou descendue de la Médie par Holwân et Souléimaniéh. Ninive en surveillait l'angle Nord-Est, et plusieurs échelons de villes

1. Cf. ce qui est dit de ces garnisons plus haut, au t. III, p. 243, 356, de cette *Histoire*.
2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après l'empreinte de l'intaille médique conservée au Cabinet des Médailles*; cf. LAJARD, *le Culte de Mithra*, pl. XXV, n° 7, et MÉNANT, *la Glyptique orientale*, t. II, p. 153.
3. Voir sur tous ces points la remarquable étude de Billerbeck dans BILLERBECK-JEREMIAS, *der Untergang Nineveh's und die Weissagungsschrift des Nahum*, aux *Beiträge zur Assyriologie*, t. III, p. 131-144.
4. HÉRODOTE, I, CIII.



murées, parmi lesquelles on distingue encore Dour-Sharroukîn et Imgour-Bel, garnissaient le Nord et l'Est du Tigre au Ghazir et au Zab[1]. Il fallait rompre cette multiple ceinture; lorsqu'on y avait réussi et qu'on débouchait enfin sous la capitale, ce qu'on apercevait d'elle était bien fait pour décourager les plus résolus. Elle affectait dans l'ensemble la figure d'un quadrilatère irrégulier, presque d'un trapèze couché sur la rive gauche du Tigre. Le fleuve la baignait vers l'Occident, et les deux mottes de Koyoundjik et de Nébi-Younous, sur lesquelles se dressaient les palais des Sargonides, étaient fortifiées si habilement qu'un seul mur combiné avec elles suffisait à éloigner tout danger de ce côté. Le pan du Midi, le plus étroit des quatre, car il ne mesure que 800 mètres, était rendu inabordable par un ruisseau fangeux, et celui du Nord, long de 2 000 mètres, n'avait rien à craindre derrière une large fosse, alimentée par les eaux du Khouzour. La face orientale



1. Billerbeck-Jeremias, *der Untergang Nineveh's und die Weissagungsschrift des Nahum von Elkosch*, dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. III, p. 127-131.

n'avait eu longtemps elle aussi qu'un mur unique accompagné d'un fossé, mais Sennachérib, ne la jugeant pas assez garantie contre un coup de main, y avait entassé les obstacles[1], et maintenant elle présentait un aspect vraiment formidable. Elle était bordée tout du long par un premier rempart de 5 000 mètres, qui décrivait une ligne un peu courbe du Nord au Sud; il montait à plus de 15 mètres[2], et il était muni de deux châtelets aux points où les portes principales le coupaient. Le fossé ne cheminait pas au pied même, mais il était creusé environ à 50 mètres en avant, et il comptait au moins 6 mètres de profondeur,



UN COIN DES FOSSÉS DE NINIVE[3].

45 mètres de largeur. Le Khouzour le divisait en deux secteurs inégaux : trois écluses puissantes, ménagées à la hauteur du mur et des deux escarpes, barraient la brèche qu'il ouvrait à l'enceinte et permettaient de refouler ses eaux dans les fossés pour les maintenir pleins en cas de siège. Une sorte de demi-lune précédait chaque secteur, et, comme si ce n'était pas assez de tant de précautions, deux murs de 4000 mètres couraient en avant des demi-lunes : la tranchée qui les séparait s'embranchait au Khouzour et se déchargeait dans le ruisseau méridional[4]. La population groupée dans cet abri pouvait

1. Sur les travaux de fortification entrepris par Sennachérib, voir MEISSNER-ROST, *die Bauinschriften Sanherib's*, p. 68-72, etc., et cf. ce qui est dit plus haut au t. III, p. 310, de cette *Histoire*.

2. C'était encore par endroits la hauteur approximative des ruines, lorsque Jones en leva le plan vers le milieu de notre siècle (*Topography of Nineveh*, dans le *J. R. As. Soc.*, 1855, t. XV, p. 322, où la hauteur est estimée à quarante-six pieds anglais).

3. *Dessin de Boudier, d'après le croquis de* LAYARD, *Nineveh and Babylon*, p. 563.

4. Les restes des fortifications de Ninive ont été étudiés par Jones (*Topography of Nineveh*, dans le *J. R. As. Soc.*, 1855, t. XV, p. 297-335) dont les relevés ont fourni les éléments des descriptions de G. Rawlinson (*the Five Great Monarchies*, 2nd ed., p. 252-261) et, avec quelques critiques, de Billerbeck-Jeremias (*der Untergang Nineveh's*, dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. III, p. 118-127).

aller jusqu'à 300 000 âmes[1] : chacun des quartiers qu'elle habitait était clos de remparts et semblait une petite ville en soi, qu'il fallait assiéger et prendre, lorsqu'on s'était frayé une route à travers les lignes extérieures. Tant de difficultés auraient rebuté l'agresseur, si sa cupidité enflammée par la richesse proverbiale de la ville ne lui avait inspiré une ardeur plus qu'ordinaire : ne savait-il pas que les dépouilles de Suse, de Babylone, de Thèbes, de toute l'Asie Antérieure ou de l'Éthiopie étaient là, presque à la portée de sa main, et qu'elles lui appartiendraient fatalement pourvu que sa constance et sa bravoure ne se démentissent pas. Cyaxare entreprit patiemment le blocus, après avoir enfermé les restes de l'armée assyrienne dans Ninive, et le bruit de ses victoires, répandu partout, éveilla chez les peuples asservis le désir de la vengeance qui paraissait être assoupi à jamais. Le moment approchait-il où la cité de sang saignerait à son tour, et où ses rois pâtiraient enfin le sort qu'ils avaient infligé pendant longtemps aux autres rois? Un Hébreu, né dans la province assyrienne de Samarie, mais réfugié en Juda, Nahoum l'Elkoshite[2], haussa la voix, et l'écho de sa parole résonne encore jusqu'à nous pour nous redire, comme à travers la joie et l'espérance de Juda, les joies et les espérances de l'Asie entière. Prophète de Jahvéh, c'est à Jahvéh qu'il attribuait la ruine imminente de l'oppresseur : « Jahvéh est un dieu jaloux et vindicatif; il est vindicatif, Jahvéh, et ivre de fureur : il se venge de ses adversaires, il est à l'affût de ses ennemis. Jahvéh est patient et fort, mais il ne laisse rien passer impuni, il se meut dans la tempête et l'ouragan, et la nue est la poussière de ses pieds. Il menace la mer et il la dessèche et il tarit les fleuves, Bashan et le Carmel languissent, et la fleur du Liban se fane[3]. » Et « voici venir sur les montagnes les pieds de celui qui annonce la bonne nouvelle[4]. » A mesure qu'il parle, Ninive humiliée et aux abois se déroule sous les yeux de ses auditeurs comme en un tableau. Elle est là, derrière ses bastions de brique, l'oreille au guet

1. Selon le calcul de BILLERBECK-JEREMIAS, *der Untergang Nineveh's*, dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. III, p. 119-120; Jones (*Topography of Nineveh*, dans le *J. R. As. Soc.*, 1855, t. XV, p. 324) et G. Rawlinson attribuent à Ninive une population de 175 000 âmes seulement (*the Five Great Monarchies*, 2nd ed., t. I, p. 256).

2. Elkoush est d'après Eusèbe (*Onomasticon*, éd. PARTHEY, p. 182-183) Elkese, que saint Jérôme (*Proleg. Comm. Nahum*) dit avoir été située en Galilée, aujourd'hui el-Kauzéh, à deux heures et demie de marche au Sud-Ouest de Tibnîn. On a rapporté la prophétie de Nahoum, tantôt à la guerre de Phraorte contre l'Assyrie (EWALD, *Propheten des Alten Bundes*, 2e éd. t. II, p. 3 sqq.), plus souvent à la destruction de Ninive par les Chaldéens et les Mèdes (ED. MEYER, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 574-575, TIELE, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 412, WELLHAUSEN, *Skizzen und Vorarbeiten*, t. V, p. 155-156). Elle se rapporte certainement au siège interrompu par l'invasion scythique, ainsi que l'admettent Kuenen (*K. H. Onderzoek*, t. II, § 75, et sqq.), Cornill (*Einleitung in das Alte Testament*, 2e éd., p. 188), Kittel (*Geschichte der Hebræer*, t. II, p. 322), et plusieurs autres.

3. *Nahoum*, *I*, *2-4*.

4. *Nahoum*, *I*, *15*.

dans l'attente du Mède vainqueur. « Écoutez, le fouet! Écoutez, une rumeur de roues, un galop de chevaux et de chars qui bondissent! Les cavaliers se ruent, l'épée brille, la javeline étincelle; — une multitude de tués et des morts en foule, et d'innombrables cadavres; on butte partout contre les cadavres! Et tout cela pour les intrigues de cette belle et artificieuse enchanteresse, qui séduisait les nations par ses caresses et les peuples par ses enchantements! Me voici, gare à toi, dit Jahvéh-les-armées! Je relèverai la jupe de ta robe sur ton visage pour montrer ta nudité aux nations, ta honte aux royaumes. Je te salirai d'ordures, je cracherai sur toi, je t'exposerai en spectacle, et quiconque te verra se détournera de toi disant : « Ninive est ruinée, qui voudra la plaindre, où lui trouverai-je des consolateurs[1]? » Thèbes, la cité d'Amon, n'a pas échappé à la captivité, pourquoi Ninive aurait-elle l'heur de s'y soustraire? « Toutes tes citadelles sont comme tes figuiers aux fruits hâtifs : dès qu'on secoue, ils tombent dans la bouche pour être mangés. Ton peuple n'est plus qu'un troupeau de femmes, les portes de ton pays s'ouvrent d'elles-mêmes à l'ennemi, et le feu en a consumé toutes les barres. Et maintenant, puise de l'eau pour le siège! Refais tes remparts, foule l'argile et pétris la glaise, prends le moule à briques; — malgré tout, le feu te dévorera, l'épée t'exterminera. Tu as beau être en nombre comme un essaim de sauterelles, comme une troupe de criquets, tu as beau posséder plus de marchands qu'il n'y a d'étoiles au ciel, — l'essaim se disperse et s'envole. Tes officiers et tes scribes ont beau être en nombre comme un essaim de sauterelles qui se tiennent sur les murs pendant le froid du jour : sitôt levé le soleil, ils s'envolent sans laisser aucune trace. Ils dorment, tes bergers, roi d'Assour, tes nobles sommeillent, ton peuple est dispersé sur les montagnes, et il n'y a plus personne pour le rassembler. Point de remède à ton mal, ta blessure est mortelle; tous ceux qui entendent parler de toi applaudissent à ta destinée, car sur qui n'est point passée sans cesse ta méchanceté[2]? »

Ninive échappa cette fois au sort dont le prophète la menaçait, mais son salut lui coûta cher. Deux siècles plus tard, la tradition prévalente en Asie Mineure voulait qu'une horde scythique, commandée par le roi Madyès, fils de Protothyès, eût surgi juste à point des plaines de la Russie sur la piste des Cimmériens fugitifs. Elle se serait précipitée dans le bassin du Kour par les Portes Caspiennes et elle aurait heurté les Mèdes au pied du Caucase : les Mèdes per-

1. *Nahoum, III, 2-7.*
2. *Nahoum, III, 12-19.*

dant la bataille, Nivive aurait été délivrée du coup[1]. Ce ne fut certainement pas le hasard qui détermina cette crise dans les affaires de l'Asie. Depuis quatre-vingts ans que l'Assyrie était en rapport avec les Scythes, ses princes n'avaient jamais cessé d'observer leurs mouvements ni de calculer le parti qu'ils pouvaient tirer de leur humeur querelleuse dans les circonstances présentes. Ils les avaient opposés aux Cimmériens, puis aux Mèdes, probablement aux princes de l'Ourartou, et l'intimité était devenue assez forte avec eux pour que leur roi Bartatoua n'hésitât pas à demander en mariage une des filles ou des sœurs d'Asarhaddon[2]. Assourbanabal leur avait témoigné les plus grands ménagements dès le début de son règne[3], et si leur roi Madyès, le fils de son allié Bartatoua, intervint de la sorte au moment opportun, il le fit non par fortune, comme la tradition le croyait, mais à la prière des Assyriens[4]. Il prit le royaume mède à revers et Cyaxare dut lever le siège de Ninive pour courir à sa rencontre. Le choc eut lieu probablement sur le bas Araxe ou au nord du lac d'Ourmiah, dans l'ancien pays des Mannaî; mais, l'ennemi battu et contraint à composition, Madyès céda à l'entraînement de la victoire et n'épargna point l'allié. L'Assyrie, épuisée par sa dernière guerre, était à sa merci sans autre défense que ses forteresses : il la traversa d'un bout à l'autre, et, si les villes bravèrent sa fureur à l'abri de leurs murailles, les campagnes furent saccagées de fond en comble et désolées pour longtemps. Il faut probalement nous figurer les Scythes de cette époque identiques à ceux que nous voyons près de deux siècles plus tard sur les monuments de l'art grec. Des hommes de haute taille, au visage farouche, à la barbe inculte, aux longs cheveux désordonnés, encapuchonnés du bonnet national de feutre pointu, la *kyrbasis*[5], vêtus de pantalons et d'une blouse en peau brodée, serrée à la taille par une ceinture étroite, armés de la lance, de l'arc et de la hache. Ils montaient à cru des chevaux presque sauvages dont les troupeaux escortaient leurs bandes dans les déplacements : chaque homme attrapait au laço la bête dont il avait besoin, lui ajustait le mors

1. Hérodote, I, ciii-civ; cf. les renseignements empruntés par Justin, II, 3 et Jordanès, *de Origine Getarum*, 6, à Trogue Pompée, qui lui-même s'inspirait probablement de Dinon.

2. Sur les Scythes au temps d'Asarhaddon, cf. ce qui est dit au t. III, p. 352-355, de cette *Histoire*.

3. Cf. ce qui est dit à ce sujet, plus haut, t. III, p. 354-355, de cette *Histoire*.

4. C'est ainsi que l'ont compris Floigl, *Cyrus und Herodot*, p. 157-158 (où l'auteur exagère l'idée ingénieuse qu'il défend, en prétendant que toutes les expéditions scythiques furent, en réalité, des campagnes entreprises par l'ordre ou la prière d'Assourbanabal), Prasek, *Medien und das Haus des Kyaxares*, p. 69, et surtout Winckler, *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 489-490, qui voit très justement dans l'invasion des Scythes le développement naturel de la politique suivie jusqu'alors par les rois d'Assyrie vis-à-vis de ces barbares. Madyès est la forme d'Hérodote (I, ciii); Strabon écrit le nom Madys (I, iii § 21, p. 61).

5. Hérodote, VII, 64, où il est question des Sakes de l'Iaxarte. Pour l'illustration de ce passage, cf. Kondakoff-Reinach, *les Antiquités du Bosphore Cimmérien*, p. 136-137.

et la bride, puis l'enfourchait d'un bond et la réduisait à une demi-obéissance. Rien ne résistait à l'élan de cette cavalerie effrénée : comme les Huns de l'âge romain, les Scythes faisaient place nette partout où ils passaient. Ils détruisaient les moissons, ravissaient ou égorgeaient les troupeaux, incendiaient les villages pour le seul plaisir de détruire ou d'effrayer : ceux des habitants qui n'avaient pas songé à se sauver dans la montagne ou à s'enfermer dans une forteresse étaient massacrés ou traînés en esclavage à la suite de la horde. Trop inexpérimentés aux arts de la guerre pour entreprendre un siège suivant les règles, ils se contentaient à l'ordinaire de réclamer une rançon aux villes closes; toutefois, si les richesses entassées dans l'une d'elles leur faisaient espérer un butin abondant, ils s'installaient à ses portes et ils la bloquaient jusqu'à ce que la famine la contraignît à désarmer. Mainte cité vieille, où la bonne administration des chefs et l'industrie des sujets avaient accumulé des trésors inestimables, fut mise à feu et à sang, maint pays fertile et populeux demeura inculte et vide[2]. La plupart des États qui avaient disputé leur indépendance aux Assyriens avec tant de ténacité depuis trois siècles, sombrèrent dans la tourmente, le royaume d'Ourartou, celui des Moushkhou, celui des Tabal[3], et leur destinée misérable arrachait encore un demi-siècle après des cris de joie sombre aux prophète d'Israel. « Ils sont là, Meshekh et Toubal, et tout leur monde avec eux, et leurs sépulcres sont autour d'eux, tous ces incirconcis, égorgés par l'épée pour avoir répandu la terreur dans le séjour des vivants; mais ils ne reposent point parmi les héros tombés d'entre les incirconcis qui sont descendus à la fosse avec leurs outils de guerre et à qui on a couché leurs épées sous la tête[4]. Leurs crimes seuls sont restés sur leurs ossements, parce qu'ils ont répandu la terreur dans



SCYTHES SOIGNANT LEURS BLESSÉS[1].

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après les reliefs du vase d'argent de Koul-Oba.* Pour la prise des chevaux au lasso, cf. la vignette reproduite plus haut, en tête du présent chapitre, au t. III, p. 445, de cette *Histoire*.

2. C'est le développement du passage d'HÉRODOTE, I, CVI : « Les Scythes furent maîtres de l'Asie pendant vingt-huit ans, et par leur brutalité, par leur stupidité, ils bouleversèrent tout : car, outre les tributs, ils exigèrent de chacun ce qu'il leur convint d'imposer. et, de plus, ils rôdèrent çà et là, pillant à leur gré. »

3. STRABON, XI, VIII § 4, p. 511, a indiqué de manière générale la présence des Scythes, ou, comme il les appelle, des Sakes, dans l'Arménie, dans la Cappadoce et dans le Pont.

4. Cela signifie sans doute que les Moushkhou et les Tabal ont été vaincus assez complètement pour n'avoir pas pu procurer une sépulture honorable à leurs morts, l'épée sous la tête et les armes sur le corps.

le séjour des vivants[1]. » Les Cimmériens qui, depuis leurs échecs en Lydie et sur le Taurus[2], avaient à peu près concentré le gros de leurs clans dans la Cappadoce ainsi que dans les régions de l'Halys et du Thermodon, partagèrent le sort de leurs anciens adversaires. Ils avaient alors à leur tête un certain Kôbos, dont la tradition avait gardé un souvenir terrible : elle le rangeait à côté des conquérants de l'âge héroïque, tout près de Sésostris, et sans doute avait-il mérité sa renommée par quelque expédition contre les riverains de la Mer Égéenne, comme son prédécesseur Dougdamis, mais nous ne connaissons plus de lui que la catastrophe finale. Après des succès partiels, près de Zéla par exemple[3], il fut vaincu et fait prisonnier par Madyès[4]. Ses sujets, vassaux des Scythes, s'associèrent à leurs brigandages[5], et, tous ensemble, ils s'en allèrent pillant de province en province à travers les régions occidentales du domaine assyrien, de la Mélitène et de la Mésopotamie à la Syrie du Nord, de la Syrie du Nord à la Phénicie, au pays de Damas, à la Palestine[6] : Juda les vit poindre à son tour sur ses frontières. Son rôle politique avait été presque nul, depuis le jour où Sennachérib avait dû regagner Assour sans avoir réussi à détruire ni même à forcer Jérusalem[7]. Tiraillé d'abord entre les prudents qui prêchaient la soumission à Ninive et les belliqueux qui préconisaient l'amitié de l'Égypte, il avait fini par se résigner à sa position secondaire et il s'était montré, somme toute, un sujet loyal des Sargonides. Ézéchias mort, son fils Manassé avait, nous le savons[8], éprouvé la tentation de se mêler aux révolutions de son temps, mais un châtiment prompt l'avait guéri de ses velléités d'action à tout jamais : son successeur Amon n'avait pas eu le loisir de rien corriger aux errements paternels pendant son règne éphémère de deux ans (640-639)[9], et l'enfant de huit ans qui s'était assis sur le trône en 638, Josias[10], n'avait manifesté jusqu'alors aucun sentiment hostile à l'Assyrie. Juda, en paix à peu près ininterrompue depuis plus d'un demi-siècle, vivait aussi

1. *Ézéchiel*, *XXXII*, *26-27*.
2. Cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. III, p. 430, de cette *Histoire*.
3. Strabon, XI, viii § 4, p. 511, où la défaite des Scythes est, par erreur, attribuée aux Perses.
4. Strabon, I, iii § 21, p. 61.
5. On peut croire qu'il en fut ainsi, si l'on songe à la confusion que les inscriptions babyloniennes et perses de l'époque achéménides établissent entre les Scythes ou les Sakes et les Cimmériens (Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 150, Fr. Lenormant, *les Origines de l'Histoire*, t. II, p. 347-350).
6. Leur passage de Médie en Syrie et en Palestine est constaté expressément par Hérodote, I, cv.
7. Cf. ce qui est dit sur ce sujet, au t. III, p. 288-295, de cette *Histoire*.
8. Cf. sur la révolte de Manassé, ce qui est dit au t. III, p. 368-369, de cette *Histoire*.
9. *II Rois*, *XXI*, *18-26* ; cf. *II Chroniques*, *XXXIII*, *20-25*. Les cinquante-cinq années de règne que les annalistes juifs attribuent à Manassé ne peuvent trouver place dans la chronologie de l'époque : il faut, ou les abréger de dix ans et réduire le règne à quarante-cinq ans, ou admettre que les dix premières années lui sont communes avec les dix dernières du règne d'Ézéchias.
10. *II Rois*, *XXII*, *1* ; cf. *II Chroniques*, *XXXIV*, *1*.

heureux et aussi prospère que la pauvreté de son sol le lui permettait et l'esprit inquiet de ses habitants.

Mais si son activité politique avait été presque nulle durant cet intervalle, sa vie spirituelle s'était développée rarement avec plus d'intensité. L'échec de Sennachérib avait été certainement une victoire pour Isaie et pour le parti religieux que le prophète incarne presque seul à nos yeux. La démonstration était faite du pouvoir de Jahvéh et de son aversion pour ce qui est culte idolâtre ou alliance avec l'étranger. La faction égyptienne avait eu beau se réclamer de Pharaon et des royautés terrestres qui gravitaient dans l'orbite de Pharaon, l'Égypte s'était montrée incapable de sauver ses amis, et les choses avaient marché de mal en pis tant que ceux-ci avaient persévéré au gouvernement; leur départ avait comme donné le signal d'un revirement heureux dans les destinées d'Israel. Jahvéh avait délivré sa cité aussitôt qu'elle avait abdiqué la volonté de se conduire elle-même, et le moyen d'éviter un désastre à l'avenir était indiqué; il fallait suivre les conseils qu'Isaie prodiguait avant l'événement au nom du dieu et obéir docilement à la voix des prophètes. « Vos yeux seront fixés sur eux, vos oreilles écouteront leurs discours, quand ils vous guideront, disant : « Voici le chemin, marchez-y! » lorsque vous irez à droite ou à gauche. Et vous souillerez le placage de vos idoles d'argent, et le revêtement de vos images dorées vous en jetterez les débris comme des ordures : « Hors d'ici! » vous écrierez-vous[2]. » Isaie semble s'évanouir après son triomphe, et nulle de ses prédications dernières n'est parvenue jusqu'à nous; son esprit persista tant qu'Ézéchias régna, et la cour avec la fraction la plus religieuse du peuple, non seulement renia le culte des faux dieux, mais se détourna des hauts lieux et s'abstint des pratiques qu'il avait dénoncées avec une âpre vigueur. La foule retourna promptement à ses cou-



SOLDATS IRANIENS EN LUTTE AVEC DES SCYTHES[1].

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après l'empreinte d'un cylindre de* Cunningham, *Relics from Ancient Persia*, dans le *Journal R. Asiatic Society of Bengal*, t. L. Le cylindre est ordinairement donné comme perse, mais le costume est celui des Mèdes aussi bien que des Perses (cf. ce qui est dit à ce sujet, t. III, p. 466, note 1, de cette *Histoire*).

2. *Isaie*, XXX, 20-22.

tumes idolâtres, si jamais elle les avait répudiées, et beaucoup parmi les conseillers de la couronne se lassèrent des observances rigoureuses que l'on prétendait leur imposer : les rites odieux à Jahvéh trouvèrent faveur même dans la famille du roi, et, lorsqu'il mourut, vers 686, une réaction se dessina aussitôt contre sa réforme matérielle et contre ses idées[1]. Manassé avait treize ans à peine au moment où il ceignit le diadème, et sa jeunesse même l'entraînait vers les formes les moins austères du culte : il toléra du premier jour ce que son père avait proscrit, et l'éclectisme qui prévalut dans son entourage fit de lui plus tard un objet de haine spéciale pour les historiens piétistes de Jérusalem. Les dévots recommencèrent à fréquenter ouvertement les hauts lieux; ils remirent sur pied les images, replantèrent les bois sacrés, et même « on bâtit des autels à toute l'armée des cieux sur les deux parvis de la maison de Jahvéh ». Les chars et les chevaux du Soleil reparurent dans l'enceinte du temple, avec les courtisanes sacrées. Le Baal et l'Astarté phénicienne furent adorés sur la montagne de Sion. La vallée de Hinnôm, où Akhaz avait déjà brûlé un de ses enfants au jour le plus désespéré des guerres syriennes[2], vit le bûcher sacré s'allumer de nouveau. Manassé lui-même donna, dit-on, l'exemple de passer son fils par les flammes; il eut recours aux astrologues, aux devins, aux diseurs de bonne aventure, aux sorciers de la pire espèce. L'influence assyrienne s'appesantissait de la sorte sur les mœurs juives, et vraiment c'eût été miracle si Jérusalem avait réussi à s'y soustraire : n'étaient-ce pas les sciences augurales et les vertus mystérieuses des dieux qui avaient haussé Ninive au rang qu'elle occupait? Juda, en imitant son vainqueur, lui empruntait les armes avec lesquelles celui-ci avait conquis le monde. Les partisans des vieux cultes, introducteurs de ces nouveautés, durent les considérer comme des réformes légitimes, et la province les soutint dans leur entreprise : elle compta bientôt autant de sanctuaires qu'elle comptait de villes[3], et multipliant ainsi les places d'adoration, elle espéra, selon le dogme antique, multiplier les liens qui rattachaient Jahvéh à ses élus. Si, au temps de Sennachérib, elle avait été dévastée de fond en comble, tandis que Jérusalem était épargnée, n'était-ce point qu'Ézéchias avait renversé ses sanctuaires et que le temple de Sion restait seul debout? Où Jahvéh possédait des autels, il veillait sur son peuple : sa pro-

1. *II Rois*, XXI, *2-7* (cf. *II Chroniques*, XXXIII, *2-7*), où, malgré des remaniements évidents, les faits eux-mêmes paraissent avoir été exposés assez exactement.
2. Voir ce qui est dit à ce sujet plus haut, t. III, p. 185-186, 284, de cette *Histoire*.
3. *Jérémie*, *II*, *26-30*, et pour l'expression citée dans le texte, cf. encore *Jérémie*, *XI*, *13* : « Car le nombre de tes dieux est celui de tes villes, ô Juda, et selon le nombre des rues de Jérusalem vous avez dressé des autels à cette ordure, des autels pour brûler de l'encens au Baal. »

tection ne couvrait plus les endroits où on ne lui offrait plus de sacrifices. La réaction ne fut pas sans rencontrer quelque résistance parmi les prophètes et leurs partisans. Manassé versa, dit-on, le sang innocent « jusqu'à en remplir Jérusalem d'un bout à l'autre » ; même une tradition rabbinique prétend qu'il exécuta le vieil Isaie dont les conseils l'importunaient : il l'aurait encastré dans un tronc d'arbre évidé et il l'aurait fait scier en deux[1]. On ne vit plus de longtemps un prophète administrer la chose publique et diriger le roi lui-même, mais l'activité des prêtres et des réformateurs, enrayée de ce côté, se reporta sur la prédication privée et sur la propagande littéraire. On s'occupa avant tout de remanier l'histoire d'Israel que les chroniqueurs du siècle passé avaient racontée en attribuant au dieu de la nation un caractère trop matériel pour la conception qu'on s'en faisait maintenant. Tant qu'il y avait eu deux royaumes hébreux, l'existence des deux versions parallèles, celle du Jahviste et celle de l'Élohiste, n'avait présenté que peu d'inconvénients : chacune d'elles avait ses partisans et ses lecteurs dont un petit nombre de faits nouveaux, intercalés dans le texte selon les besoins, satisfaisait la conscience. Depuis que Samarie était tombée et que toute la vie du peuple hébreu, la religieuse comme la politique, s'était concentrée dans Juda, personne n'avait plus besoin de ces deux récits souvent contradictoires, et l'idée était venue de les fondre en un ouvrage unique. Le travail commencé sous Ézéchias continua sous Manassé, et il aboutit à l'éclosion d'une littérature dont les fragments sont incorporés aux livres historiques de notre Bible[2].

Le règne d'Amon n'avait été de toute manière que le prolongement de celui de Manassé : lorsqu'il s'acheva brusquement après moins de deux ans, sous le poignard d'un assassin, ce fut le parti de la réforme qui l'emporta et les idées d'Ézéchias et d'Isaie qui reprirent le dessus. Josias jouissait du titre de roi depuis douze ans écoulés[3] et il s'habituait à exercer l'autorité par lui-

1. *II Rois, XXI, 16.* La tradition relative au supplice d'Isaie découle de ce texte, et l'on en trouve peut-être une allusion lointaine dans l'*Epitre aux Hébreux, XI, 37*.

2. Le cadre restreint de cette *Histoire* ne me permet pas de faire plus qu'une allusion à ces préliminaires de la rédaction de l'*Ecrit Sacerdotal*. J'aurai l'occasion de revenir brièvement sur ce sujet vers la fin du présent volume.

3. La date nous est donnée par le début même de la prophétie de Jérémie, « auquel la parole de « Jahvéh vint, dans les jours de Josias, fils d'Amon, roi de Juda, *la treizième année de son règne* » (I, 2). Volney avait reconnu que les chapitres I, IV, V-VI de Jérémie se rapportent à l'invasion des Scythes, et depuis lors on a admis que, sauf quelques interpolations au chapitre premier et au chapitre troisième, les six premiers chapitres remontent à ce temps (Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I. p. 646 sqq., Wildeboer, *die Literatur des Alten Testaments*, p. 205), mais qu'ils ont été modifiés légèrement, lors de la rédaction faite en l'an IV de Joiakim, pour mieux s'accommoder à la menace d'une invasion chaldéenne. La date est importante, car c'est en s'appuyant sur elle qu'on peut rétablir approximativement la chronologie de toute cette époque. En fixant l'an XIII de Josias à 627-626, on est amené à placer, comme je l'ai fait, toutes les premières guerres mèdes sous le règne d'Assourbanabal.

même, quand le péril scythe se manifesta à l'horizon. Cette invasion barbare, qui éclatait comme un coup de foudre à travers la paix assyrienne, rendit aux fidèles la confiance qui semblait les abandonner en la toute-puissance de leur dieu : ces écroulements d'États, ces sacs innombrables de villes, ces incendies de provinces, ces massacres ou ces rapts irrésistibles de peuples entiers, n'étaient-ce pas les signes de la colère divine par lesquels Jahvéh annonçait que son heure était prochaine! Les prophètes surgirent pour annoncer l'imminence du jugement vengeur, et, parmi eux, un arrière-petit-fils d'Ézéchias, Sophonie[1] : « J'enlèverai tout de la surface de la terre, dit Jahvéh, j'enlèverai les hommes et les bêtes, j'enlèverai les oiseaux du ciel et les poissons de la mer! J'étendrai ma main contre Juda et contre les habitants de Jérusalem, et j'effacerai de ce lieu-ci tout ce qui subsiste des idoles, les prêtres et les servants, et ceux qui sur les toits invoquent l'armée du ciel, et les adorateurs de Jahvéh qui jurent par Milkom, et les déserteurs de Jahvéh qui ne le cherchent ni ne se soucient de lui. Silence devant le Seigneur Jahvéh, car le jour de Jahvéh est proche, car Jahvéh a préparé sa victime et il a invité ses hôtes[2]. C'est un jour de colère que ce jour-là, un jour d'angoisse et de détresse, un jour de ruine et de destruction, un jour de ténèbres et d'obscurité, un jour de nuages et de brumes, un jour de fanfares et de cris de guerre contre les villes fortes et leurs créneaux élevés. Alors j'alarmerai les hommes, et ils erreront comme des aveugles pour avoir péché contre Jahvéh et leur sang sera répandu comme de la poussière et leurs entrailles comme de la fiente. Ni leur argent ni leur or ne les sauvera au jour de l'ire de Jahvéh, quand par le feu de sa jalousie sera dévorée la terre entière, car il veut en finir soudain avec tous les habitants de la terre[3]. » Et, sous le coup de la même terreur, l'un des plus nobles se révéla parmi les prophètes d'Israel, Jérémie, fils de Helkiah. Il était né dans la banlieue de Jérusalem, au bourg d'Anathôt, d'une de ces familles sacerdotales où la pureté de la foi se perpétuait héréditaire depuis des générations[4]. Il se récria lorsque son dieu l'appela : « Ah! ah! Seigneur Jahvéh, je ne sais

1. Sophonie donne lui-même sa généalogie au début de sa prophétie (I, 1), sans toutefois ajouter le titre de *roi de Juda* derrière le nom de son ancêtre Ézéchias.

2. *Sophonie, I, 2-7.*

3. *Sophonie, I, 15-18.*

4. La filiation et le lieu de naissance de Jérémie sont indiqués au début de son livre (I, 1). Il devait être jeune en l'an XIII de Josias, ainsi qu'il résulte du passage I, 6. Le récit conservé au chapitre XXXVI. nous apprend qu'en l'an IV de Joiakim, il dicta à son serviteur Baruch le résumé de tous les discours qu'il avait tenus, de l'an XIII de Josias à la date indiquée, et que, plus tard, on y ajouta des discours semblables. Pour la composition de ce premier recueil et sur ce qu'il est devenu dans le recueil actuel, cf. CORNILL, *Einleitung in das Alte Testament*, 2e éd., p. 157-158, DRIVER, *an Introduction to the Literature of the Old Testament*, 5e éd., p. 254-255, WILDEBOER, *die Literatur des Alten Testaments*, p. 204-206.

point parler, car je suis un enfant! » Mais Jahvéh le rassura et lui toucha les lèvres, et lui dit : « Voilà que je place mes paroles en ta bouche. Vois, je te constitue aujourd'hui sur les nations et sur les royaumes, pour arracher et pour détruire, pour perdre et pour ruiner, pour bâtir et pour planter. » Il aperçut donc une chaudière bouillante dont la face apparaissait du côté du Nord, car, lui dit l'Éternel, « c'est du Nord que va bouillir le malheur contre tous les habitants de ce pays[1] ». Déjà l'ennemi se hâte : « Voyez! Il s'élève comme les nuages, ses chariots chargent comme l'ouragan, ses chevaux plus rapides que les aigles!... Malheur à nous, nous sommes perdus! Lave ton cœur, ô Jérusalem, de ta méchanceté, afin que tu sois sauvée. Jusques à quand tes pensées perverses demeureront-elles en ton sein? Déjà l'on ouit le message; depuis Dan, depuis les monts d'Éphraîm, on annonce le malheur : Faites-le savoir aux nations! Eh! convoquez-les contre Jérusalem! » A peine signalés, les Scythes sont là sous les murs et le prophète succombe presque d'épouvante à leur bruit. « Mes entrailles! Mes entrailles! La douleur épreint les cloisons de mon cœur! Le cœur me bat tout haut, je ne puis me taire! Car j'entends le fracas de la trompette, mon âme est frappée des cris de guerre : désastre sur désastre, le pays entier est dévasté, mes tentes sont détruites brusquement, mes pavillons en un clin d'œil!... Jusques à quand verrai-je le signal, entendrai-je le son du clairon[2]? » Il semble que le torrent s'écarta des montagnes de Juda : il inonda la Galilée, la Samarie, la Shéphélah philistine, et ses derniers remous allèrent expirer aux frontières de l'Égypte. Psammétique acheta, dit-on, la retraite des barbares. Au retour, ils pillèrent le temple de Derkétô, près d'Ascalon; la tradition voulait que la déesse leur eût infligé pour les en châtier une maladie qui les décima promptement, et que les survivants rapportèrent avec eux au pays[3]. Il n'y avait pas besoin d'inventer des causes surnaturelles afin d'expliquer leur disparition rapide. Le gros de la horde n'avait jamais quitté la Médie ni le Nord de l'empire assyrien, et les contrées méridionales de la Syrie n'eurent très probablement à subir l'outrage que de bandes isolées. Engagés chaque année dans des aventures ardues, ces enfants perdus de l'invasion comblaient difficilement les vides que leurs

1. *Jérémie, I, 4-14.* — 2. *Jérémie, IV, 13-16, 19-21.*

3. HÉRODOTE, I, CV, où l'auteur appelle la déesse Aphrodite Uranie, mais où il faut comprendre la Derkètô ou l'Atargatis (cf. ce qui est dit de cette déesse au t. II, p. 698, de cette *Histoire*) qui est mentionnée par plusieurs autres écrivains classiques, Xanthos de Lydie (*Fragment 11*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. I, p. 38), Diodore de Sicile (II, 4), Strabon (XVI, IV § 17, p. 785), Pline (*Hist. Nat.*, V, 23). D'après Justin (II, 3), les Scythes furent arrêtés seulement par les marais du Delta. La maladie des Scythes est décrite par Hippocrate (*de Aere, aquâ et locis*, VI, § 108); malgré ce qu'il en dit, on n'a pu encore en déterminer exactement la nature.

victoires même creusaient dans leurs rangs : la mollesse du climat les énervait et les livrait sans défense aux maladies, les excès achevaient l'œuvre du climat, la plupart d'entre eux expirèrent en route, et seul un petit nombre dut rallier le chef avec le butin. Le flot monta quelques mois durant, puis reflua aussi vite qu'il était monté ; bientôt il ne resta plus sur son passage que des lés de ruines difficiles à réparer et une impression d'épouvante que les années furent lentes à effacer. On se souvint longtemps en Juda de « la nation intarissable, la nation antique, dont nul ne connaissait la langue et n'avait compris les discours »[1]. On revit par la pensée ses escadrons en maraude à travers les campagnes, ravissant les moissons et le pain du fellah, ses filles, ses brebis et ses bœufs, sa vigne et son figuier, car « ils portent l'arc et le javelot, ils sont cruels et sans miséricorde, ils bruissent comme la mer qui mugit, ils sont portés par des chevaux rangés en bataille comme des hommes[2], contre toi, fille de Sion ! » — « La rumeur en est arrivée chez nous et les bras nous en sont tombés ; et l'angoisse nous a saisis, une douleur pareille aux épreintes de l'enfantement[3] ! »

L'hégémonie des Scythes ne dura guère. On raconta plus tard qu'elle avait affolé l'Asie entière pendant vingt-huit années, à dater du jour qu'ils avaient écrasé Cyaxare ; il faut en rabattre quelque peu de ce chiffre[4]. Les Mèdes eurent assez vite fait de se remettre de leur désastre, mais avant d'affronter le choc, ils voulurent se débarrasser du prince qui les avait vaincus et à qui la fortune de la nation était attachée : Cyaxare invita Madyès à un banquet avec ses officiers, les gorgea de mets, les enivra, les tua tous[5]. Les barbares tinrent

1. *Jérémie*, V, 15 ; l'épithète *antique* du prophète hébreu est curieuse, si l'on songe que les Scythes prétendaient être la nation la plus ancienne du monde plus vieille même que les Égyptiens (Justin, II, 1 ; cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. II, p. 56, de cette *Histoire*).

2. C'est une allusion évidente à l'ordonnance régulière des escadrons scythes.

3. *Jérémie*, V, 17, VI, 23-24.

4. Hérodote, I, cvi. L'authenticité du chiffre d'Hérodote a été défendue énergiquement par une partie des modernes (cf. encore Floigl, *Cyrus und Herodot*, p. 156-157), niée non moins énergiquement par les autres, et réduite, d'après un passage douteux de Justin (II, 5, 1), à huit années par exemple (F. de Saulcy, *Chronologie des Empires de Ninive, de Babylone et d'Ecbatane*, p. 69 ; cf. G. Rawlinson, *the Five Great Monarchies*, 2nd ed., t. II, p. 226-227, 391-393, F. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, t. I, p. 74-83 et *les Origines de l'Histoire*, t. II, p. 444). En assignant une durée moyenne de vingt ans à l'ensemble des faits relatifs aux envahisseurs scythes, on aura l'espace de temps qui répond le mieux à ce que nous savons actuellement sur l'histoire générale de cette époque.

5. Hérodote, I, cvi. Le fait est considéré comme légendaire par beaucoup des historiens contemporains (Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 558, Prashek, *Medien und das Haus des Kyaxares*, p. 75, Winckler, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 125, *Einige Bemerkungen zur Nabunid-Stele*, dans Messerschmidt, *die Inschrift der Stele Nabunaid's*, p. 71-72, et *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 491). Winckler va même jusqu'à nier la défaite des Scythes : d'après lui, ils auraient possédé la Médie jusqu'au moment où leur chef Astyage aurait été renversé par Cyrus. Il a été approuvé en cela d'abord par Tiele (*Zeitschrift für Assyriologie*, t. IV, 425-426), par Lehmann (*Zu Nabonid's Bericht über die Besiegung des Astyages durch Kyros*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. V, p. 84), par Billerbeck-Jeremias (*der Untergang Nineveh's*, dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. III, p. 96, note 1) ; il a été dépassé dans cette voie par Rost (*Untersuchungen zur*

tête à l'orage bravement, malgré la trahison qui les avait privés de leurs chefs : ils ne cédèrent qu'après une campagne longue et sanglante dont nous ignorons le détail. La légende iranienne avait brodé sur le thème de leur expulsion toute sorte d'ornements merveilleux ou romanesques. On chantait, par exemple, comment unis aux Parthes ils avaient battu les Mèdes plusieurs fois sous le commandement de leur reine Zarinæa : elle accepta enfin de traiter à conditions égales, et, la paix signée, elle se retira dans sa capitale Roxanaké, afin d'y terminer ses jours[1]. Une partie des survivants se rapatria en Europe par les Portes Caspiennes[2], l'autre erra quelque temps entre l'Araxe et l'Halys, à la recherche d'un terroir approprié à ses instincts et à ses mœurs[3]. Cyaxare, délivré du poids qui l'avait étouffé jusqu'alors, reprit aussitôt ses projets contre l'Assyrie, et désormais il put les dérouler sans obstacle sérieux jusqu'à l'achèvement complet. Il serait inexact de dire que l'invasion scythique eût renversé l'empire des Sargonides : elle avait passé sur lui comme une trombe, mais sans lui arracher une province, ni même une cité. Les peuples, hébétés déjà par les luttes qu'ils avaient soutenues pour leur indépendance; étaient incapables d'énergie lorsque les barbares s'éloignèrent, et ils continuèrent à ployer le cou sous le joug ninivite par habitude de sujétion et par impuissance de remuer. Assourbanabal était mort vers 625, après quarante-deux ans de règne, et son fils, Assourétililâni, avait coiffé sans difficulté la double couronne d'Assour et de Babel[4]. Ninive avait été sauvée du pillage par l'épaisseur de ses remparts,

Altorientalischen Geschichte, p. 93, sqq.), aux yeux de qui Cyaxare lui-même est un Scythe. Je ne vois pour mon compte aucune raison de rejeter la tradition du banquet final. Sans parler des cas plus anciens, Nöldeke rappelle qu'en dix ans seulement, de 1030 à 1040 après J.-C., des princes régnant sur des pays iraniens se débarrassèrent par des procédés analogues des bandes turcomanes qui les gênaient (*Aufsätze zur Persischen Geschichte*, p. 8, note 2). Le moyen n'a jamais répugné aux mœurs orientales, et il est de ceux qui fixent la mémoire d'un fait dans l'esprit populaire : loin de vouloir le supprimer, je serais porté à y reconnaître le noyau de la tradition entière.

1. La légende est rapportée de façon un peu diverse par les auteurs qui ont puisé dans Ctésias de Cnide (*Fragm.*, 26-27, dans Müller-Didot, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 4-45), par Diodore de Sicile (II, 34), par Nicolas de Damas (*Fragm. 12*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 364-365), par l'auteur anonyme du traité *de Claris mulieribus*, § 2.

2. Hérodote IV, I-IV.

3. Hérodote, I, LXXIII-LXXIV, parle de ces Scythes comme ayant d'abord vécu en bons termes avec Cyaxare (cf. ce qui est dit à ce sujet plus loin, au t. III, p. 525, de cette *Histoire*).

4. La date de la mort d'Assourbanabal ne nous est fournie par aucun monument assyrien, mais elle résulte du Canon de Ptolémée, où Saosdouchtn-Shamashshoumoukîn et Chinaladan-Assourbanabal règnent quarante-deux années à eux deux, soit de 668-667 à 626-625. La succession des derniers princes assyriens a été longtemps douteuse, et l'on a placé Sinsharishkoun avant Assourétililâni (Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 405-306, Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 742-743); l'ordre inverse (Delitzsch-Mürdter, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, 2e éd., p. 233, Winckler, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 60-63, et *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 290-291, Hommel, *Geschichte des Alten Morgenlandes*, p. 150-151, Messerschmidt, *die Inschrift der Stele Nabunaid's*, p. 12, note 1) paraît être démontré aujourd'hui. Les documents qui avaient fait croire un moment à l'existence d'un dernier Asarhaddon, identique au Saracos des classiques, se rapportent à l'Asarhaddon, père d'Assourbanabal (cf. ce qui est dit à ce sujet au t. III, p. 354, note 1, de cette *Histoire*).

mais les autres forteresses, Assour, Kalakh, Dour-Sharroukîn, s'étaient écroulées pendant la tourmente; l'ennemi, — le Mède, ou le Scythe? — les avait enlevées d'assaut ou réduites par la famine, et elles n'étaient plus que des amas de décombres, hantés à peine par une population misérable[1]. Assourétililâni essaya faiblement de leur restituer quelque chose de leur splendeur ancienne. Il se rebâtit à Kalakh, sur l'emplacement des palais incendiés, une sorte de château maçonné grossièrement et plus grossièrement décoré, où l'on ne voit que des pièces étroites, basses, et des murs en briques sèches plaqués jusqu'à la hauteur d'un mètre environ de dalles en calcaire à peine équarries, sans sculptures et sans inscriptions : le reste était recouvert d'un enduit de plâtre mal plané[2]. On ne sait combien de temps Assourétililâni languit sur le trône, ni dans quelles circonstances il disparut, s'il fut assassiné ou s'il s'éteignit de sa mort naturelle. Son frère Sinsharishkoun[3], qui lui succéda vers 620[4], exerça d'abord, lui aussi, l'autorité sur Babel en même temps que sur Ninive[5]. Il travailla, comme son prédécesseur, à réparer les édifices qui avaient souffert

1. Layard a constaté que le palais d'Asarhaddon à Kalakh a été incendié et celui d'Assourétililâni reconstruit à un niveau supérieur (*Nineveh and Babylon*, p. 558). Les Rawlinson (*the Five Great Monarchies*, 2[nd] ed., t. II, p. 228) en ont attribué la destruction aux Scythes, et cette hypothèse a été admise assez communément depuis eux : rien ne prouve qu'il ne faille la reporter à la première invasion de Cyaxare, comme G. Rawlinson lui-même convient qu'on peut le croire dans son *Herodotus*, 2[nd] ed., t. I, p. 398.

2. Ce palais ne nous est connu jusqu'à présent que par les fouilles et la description de Layard, *Nineveh and its Remains*, t. II, p. 38-39, *Nineveh and Babylon*, p. 558.

3. Ce roi fut découvert sur les débris d'un cylindre de Koyoundjik par G. Smith (*Assyrian Discoveries*, p. 103, 382-384), qui lut le nom Belzakiriskoun. Les premiers signes en étaient incertains, si bien que Schrader jugea prudent de transcrire X-shoum-ishkoun (*zur Kritik der Chronologischen Angaben des Alexander Polyhistor und des Abydenus*, p. 28-30, 33-41, *die Keilinschriften und das Alte Testament*, 2[e] édit., p. 360), qui fut réduit à X-?-iskoun, par Winckler (*Einige neuer Inschriftenfragmente des letzten Assyrischen Königs*, dans la *Revue d'Assyriologie*, t. II, p. 66-67), tandis que Tiele (*Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 405-406, 412-418) conserve Belzakirishkoun et que Hommel (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 742) propose Belshoumishkoun, faute de mieux. La lecture réelle en est Sinsharishkoun, et le rapprochement de ce nom avec celui de Saracos, le dernier roi assyrien selon la tradition grecque, s'impose immédiatement. La parenté du personnage avec Assourétililâni a été signalée par le Père Scheil (*Sin-shar-ishkun, fils d'Ashshurbanipal*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. XI, p. 47-49), sur un fragment de tablette où Sinsharishkoun est déclaré fils d'Assourbanabal, roi d'Assyrie.

4. Un contrat découvert à Nipour par Hilprecht (*Keilinschriftliche Fund in Niffer*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. IV, p. 166-169), porte la date de l'an IV d'Assourétililâni. D'autre part, un contrat d'Ourouk, publié par King (*Sinsharishkun and his Rule in Babylonia*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. IX, p. 396-400), est de l'an VII de Sinsharishkoun. Ce sont déjà onze années attribuées avec certitude, sur les dix-sept ou dix-huit qui séparent la mort d'Assourbanabal, en 626-625, de la chute de Ninive en 608. Comme, d'autre part, il est peu probable que le contrat d'Ourouk ait été rédigé au nom du roi d'Assour après la révolte de Nabopolassar, soit après 611-610 au plus tard, on ne peut guère reculer l'avènement de Sinsharishkoun au delà de 620-619.

5. On pouvait le déduire du passage d'Abydène (*Fragment 7*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. IV, p. 282), où Saracos, qui est Sinsharishkoun, envoie Boussalossoros, qui est Nabopolassar, pour défendre la Chaldée contre l'invasion des peuples de la mer : donc pour Abydène, ou plutôt pour Bérose à qui Abydène emprunte indirectement son renseignement, Saracos était roi de Babel comme de Ninive au début de son règne. Le contrat de l'an VII, cité dans la note précédente, apporte la preuve matérielle du fait, puisqu'il provient d'Ourouk, et le témoignage qu'il fournit est confirmé par celui de deux autres tablettes de l'an II, qui proviennent de Sippar et dont l'une est conservée au Musée Britannique (Evetts, *Inscriptions of the Reigns of Evil-Merodach, Neriglissar and Laborosoarchod*, p. 90-91), l'autre au Musée de Berlin.

de l'invasion, et il guerroya contre ses voisins, peut-être contre les Mèdes, sans trop de désavantage[1]. Mais les Chaldéens ne lui obéissaient plus que par routine, et le moment ne pouvait pas tarder à venir où ils tenteraient de se débarrasser de lui. Babylone était alors aux ordres d'un certain Naboubalouzour, que nous appelons Nabopolassar, un Kaldou de race antique, élevé peut-être par Assourbanabal à la dignité de gouverneur, et qui, en tout cas, avait assumé le titre de roi à l'avènement d'Assourétililâni[2]. C'était une royauté locale, restreinte probablement à la banlieue de la cité, et il végétait depuis douze ou treize ans dans cette position secondaire, lorsqu'un incident imprévu lui donna l'occasion de monter au premier rang[3]. La tradition affirmait qu'une armée immense avait débarqué soudain aux embouchures de l'Euphrate et du Tigre; ne cache-t-elle pas sous ce récit le souvenir d'une de ces révoltes du Bit-Yakîn et des tribus riveraines du Nâr-Marratoum qui avaient si souvent consterné les Sargonides[4]? Sinsharishkoun, distrait sans doute par d'autres soins, fit ce que ses ancêtres faisaient en pareille occurrence : il enjoignit à son vassal de marcher contre les agresseurs et de les jeter à la mer, mais Nabopolassar, au lieu de l'écouter, s'unit à eux et se proclama indépendant. Assourétililâni et son frère puîné avaient-ils négligé de saisir la main de Bel et les considérait-on comme des souverains illégitimes? Les annalistes les rayèrent plus tard du Canon Royal et ne consentirent à enregistrer que Nabopolassar après Assourbanabal-Kandalanou. Si débile que fût l'Assyrie, les cités du Bas-Euphrate la craignaient encore et elles refusèrent de s'associer au prétendant. Celui-ci aurait peut-être succombé comme tant d'autres avant lui, s'il eût été

1. C'est ce qui paraît résulter des fragments publiés par Winckler (*Einige neuer Inschriftenfragmente des letzten Assyrischen Königs*, dans la *Revue d'Assyriologie*, t. II, p. 67).

2. Le canon de Ptolémée fait succéder directement Nabopolassar à Chinaladan, et son témoignage est justifié par la série des contrats babyloniens qui se poursuit, de manière assez complète, depuis l'an II jusqu'à l'an XXI de Nabopolassar. La version recueillie par Bérose fait de lui un général de Saracos, mais la contradiction qu'elle présente avec le témoignage du Canon peut s'expliquer si on le considère comme un roi vassal; les rois d'Égypte et des Mèdes n'étaient de même que des Satrapes, pour la tradition babylonienne (Bérose, *Fragments 12, 14*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 505-506).

3. Fixant la date de la chute de Ninive à 608/7, et tenant compte de ce fait que le contrat de l'an VII mentionné à la p. 482, notes 4-5, de ce volume vient d'Ourouk, il paraît difficile de placer cette invasion barbare plus de trois ou quatre ans avant la catastrophe finale, soit vers 712 ou 711.

4. Voir le récit de ces révoltes et des guerres que suscitèrent ces invasions, plus haut, t. III, p. 222-225, 231-232, 254-257, 274-276, 295-296, 299-304, 349-350, 358, 394, 398, 404, 412, 416, 434, 438-439, de cette *Histoire*. On a voulu autrefois reconnaître dans ces barbares les restes des hordes scythiques (Brandis, *Rerum Assyriacarum Tempora Emendata*, p. 31), et cette hypothèse a été reprise récemment par Praskek (*Medien und das Haus des Kyaxares*, p. 645). G. Rawlinson avait déjà compris il y a longtemps qu'il devait être question en cet endroit des Chaldéens, auxquels les Susiens se joignirent peut-être (*Herodotus*, 2nd ed., t. I, p. 399-415, et *the Four Great Monarchies*, 2nd ed., t. III, p. 44), et cette opinion a été acceptée fort justement par Unger (*Kyaxares und Astyages*, p. 39, n. 2), par Tiele (*Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 421) et par Rost (*Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 94), tandis que Hommel (*Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 743) songe à une invasion exclusivement élamite.

abandonné à ses seules ressources, et il aurait partagé l'infortune de Mérodachbaladan ou de Shamashshoumoukîn, mais Mardouk, qui ne se lassait point de favoriser ses fidèles, « lui suscita une aide et lui assura un allié[1] ». Cyaxare attirait les regards de tous ceux que la domination féroce de Ninive avait opprimés, et, depuis qu'il avait dispersé la horde scythique, c'est de lui qu'ils attendaient le salut. Nabopolassar sollicita son appui, et le Mède le lui promit gracieusement[2]; on dit même qu'un mariage conclu entre une de ses filles, Amytis, et Naboukodorosor, l'héritier du trône babylonien, scella l'alliance[3]. Les provinces occidentales, la Mésopotamie, la Syrie propre, la Palestine, ne se laissèrent pas entraîner dans le mouvement, et la Judée, par exemple,

1. *Prisme de Nabounâid*, col. II, l. 1-2. Ce prisme, le seul document original où il soit fait allusion à la destruction de Ninive, a été découvert, publié et traduit en français par le Père Scheil, *Inscription de Nabonide*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVIII, p. 15-29 et pl. I-III; il a été aussitôt republié et retraduit en allemand par L. Messerschmidt, *die Inschrift der Stele Nabuna'id's, Königs von Babylon*, dans les *Mitteilungen der Vorderasiatischen Gesellschaft*, 1896, n° 1. Le Père Scheil avait lu d'abord *Iriba-toukté* les groupes qui terminent la ligne 13, col. II, et il y avait reconnu le nom du roi des Manda qui conduisit la guerre (*op. l.*, p. 16, 24). et Oppert avait pensé que le passage du document relatif à Ninive se rapportait non pas à la destruction finale de cette ville, mais à l'entreprise avortée de Phraorte (*Sur l'inscription de Nabonide*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1896, t. XXIV, p. 129-130); il croyait aussi que les mots *Iriba-toukté* comprenaient le nom du roi mède qui attaqua Ninive, seulement il y reconnaissait Arbatyktes-Phraorte. Winckler le premier démontra que ces mots ne représentaient pas un nom propre (*Berlin. Phil. Wochenschrift*, 1895, n° 1435), et son opinion est adoptée généralement aujourd'hui; cf. pourtant, avec quelques nuances, Lehmann, *Iribatukte*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. XI, p. 339-344.

2. Le texte de Nabounâid parle ici des Oummân-Manda et de leur roi, qu'il ne nomme point (col. II, l. 3-4, 14), et l'on s'accorde à reconnaître Cyaxare dans ce personnage (Messerschmidt, *die Inschrift der Stele Nabuna'id's*, p. 2-14, Rost, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 96-67). D'autre part, le nom d'Oummân-Manda désigne certainement dans les textes assyriens les peuplades iraniennes errantes auxquelles les Grecs donnèrent les noms de Sakes et de Scythes (Delattre, *le Peuple et l'Empire des Mèdes*, p. 190, Winckler, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 112, 124-125) : il en résulterait aux yeux de plusieurs des assyriologues contemporains la conclusion que ni Astyage, ni même Cyaxare, ne seraient des Mèdes au sens où nous l'entendions jusqu'à présent sur la foi d'Hérodote, mais des Scythes, les Scythes de la grande invasion. Cette conséquence ne me paraît pas être admissible pour le moment. Les Babyloniens qui jusqu'alors n'avaient été en rapports directs ni avec les Madaï, ni avec les Oummân-Manda, firent ce que les Égyptiens faisaient lorsque, aux âges saïtes et ptolémaïques, ils continuaient à désigner comme Kharî, Kaftî, Lotanou, Khâti, les peuples soumis aux Perses ou aux Macédoniens; ils appliquèrent un terme traditionnel du passé aux choses du présent, et je ne vois, jusqu'à présent, aucune raison décisive de changer, à cause de ce mot seul, tout ce que les écrivains classiques nous ont rapporté de l'histoire de cette époque d'après la tradition courante de leur temps.

3. Le nom de la princesse est écrit Amuhia (Eusèbe, *traduction arménienne*, éd. Mai, p. 19), Amyitis (Syncelle, p. 396, note 1, probablement d'après un extrait de Bérose; cf. Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 505). Les sources classiques, les seules qui parlent d'elle, la font fille d'Astyage, et cela a donné lieu à diverses hypothèses. La notice qui regarde cette princesse n'aurait aucune valeur historique, selon les uns (Winckler, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 62-63, et *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 178-179, Billerbeck-Jeremias, *der Untergang Nineveh's*, dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. III, p. 113, note 2, Messerschmidt, *die Inschrift der Stele Nabuna'id's*, p. 11, Rost, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 100). D'après d'autres, l'Astyage qu'on lui attribue pour père ne serait pas Cyaxare le Mède, mais un prince scythe qui serait venu au secours de Nabopolassar (Rost, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 99-100), peut-être un roi mède prédécesseur de Cyaxare, et dans ce cas, Phraorte lui-même sous un autre nom (Unger, *Kyaxares und Astyages*, p. 39-41, Prasek, *Medien und das Haus des Kyaxares*, p. 53-58). Le plus prudent est encore d'admettre, comme Nöldeke l'a fait (*Aufsätze zur Persischen Geschichte*, p. 9), qu'Abydène ou un des faiseurs d'extraits auxquels nous devons le renseignement a substitué le nom du dernier roi mède à celui de son prédécesseur, par méprise involontaire ou par combinaison chronologique. Amytis, transportée dans le harem du Chaldéen, était, comme toutes les princesses mariées au dehors de leur pays, un gage de la fidélité des siens au traité conclu.

demeura loyale envers le maître jusqu'au dernier instant[1], mais Sinsharishkoun ne reçut d'elles aucun secours et il dut livrer seul ses dernières batailles. Il s'enferma dans Ninive, tint bon aussi longtemps qu'il put : lorsqu'il eut tout épuisé, munitions, vivres, soldats, il prit son parti en roi, et il se brûla vif dans son palais avec ses enfants et ses femmes, plutôt que de tomber vivant aux mains des vainqueurs (608)[2]. Les Babyloniens ne voulurent point participer au pillage des temples, par respect pour des dieux qui, somme toute, étaient les leurs, mais les Mèdes n'éprouvèrent point les mêmes scrupules. « Leur roi, l'intrépide, anéantit les sanctuaires des divinités d'Assour en leur entier et les villes d'Akkad qui s'étaient montrées hostiles au souverain d'Accad et ne lui avaient point prêté secours. Il détruisit leurs lieux saints et n'en laissa subsister aucun, il dévasta leurs cités et il les désola ainsi qu'un ouragan[3]. » Ninive à bas, il n'y avait plus d'Assyrie. Au bout de quelques années, on ne parlait déjà plus d'elle qu'à la façon d'une légende des temps mythiques : deux siècles plus tard, on ne s'inquiétait plus de connaître son site exact, et une armée grecque défila presque à l'ombre de ses ziggourât démantelées, sans soupçonner qu'elle avait sous les yeux tout ce qui subsistait de la ville où Sémiramis avait trôné dans sa gloire[4]. Certes, les autres nations militaires de l'Orient, l'Égypte ou la Chaldée, n'avaient jamais, aux heures de leur prospérité, témoigné la moindre tendresse pour leurs vaincus; les Pharaons thébains avaient foulé lourdement l'Afrique et l'Asie sous leurs sandales et traîné en

1. C'est pour s'opposer à la marche de Néchao *contre le roi d'Assyrie* (*II Rois*, *XXIII*, *29*) que Josias livra la bataille de Mageddo (*II Rois*, *XXIII*, *29-30*; cf. *II Chroniques*, *XXXV*, *20-24*, où la mention du *roi d'Assyrie* est supprimée).

2. Cf. ce qui est dit de la mort de Shamashshoumoukîn, au t. III, p. 422-423, de cette *Histoire*; on verra plus tard que Crésus mit fin à son règne de la même façon. J'ai suivi le récit d'Abydène (*Fragment 7*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. IV, p. 282-283); pour les critiques qu'on en a faites, je me borne à renvoyer aux ouvrages de Winckler et de Rost cités au cours des notes précédentes, et dont j'aurai l'occasion d'indiquer les idées principales dans plusieurs des pages qui suivent celle-ci.

3. *Prisme de Nabounâid*, col. II, l. 2-41; cf. Scheil, *Inscription de Nabonide*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVIII, p. 24, et Messerschmidt, *die Inscrift der Stele Nabuna'id's*, p. 25-26. Winckler avait réveillé la vieille controverse sur le rôle qu'il convient de prêter à chacun des alliés dans la ruine de Ninive, et il avait conclu, de l'analyse des textes connus antérieurement à la découverte du Père Scheil, que les Mèdes seuls prirent Ninive sans l'aide des Babyloniens (*Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 63-68, et *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 170-182); depuis lors il s'est confirmé dans cette opinion (*Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 490-491), qui est partagée par Lehmann (*Schamaschschumukin*, t. II, p. 185), par Billerbeck-Jeremias (*der Untergang Nineveh's*, dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. III, p. 112-113), par Rost (*Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 92-100). Messerschmidt a donné, je crois, la solution exacte de ce problème lorsqu'il dit que les Babyloniens et les Mèdes réunis détruisirent l'empire, les Mèdes seuls la ville de Ninive (*die Inschrift der Stele Nabuna'id's*, p. 14).

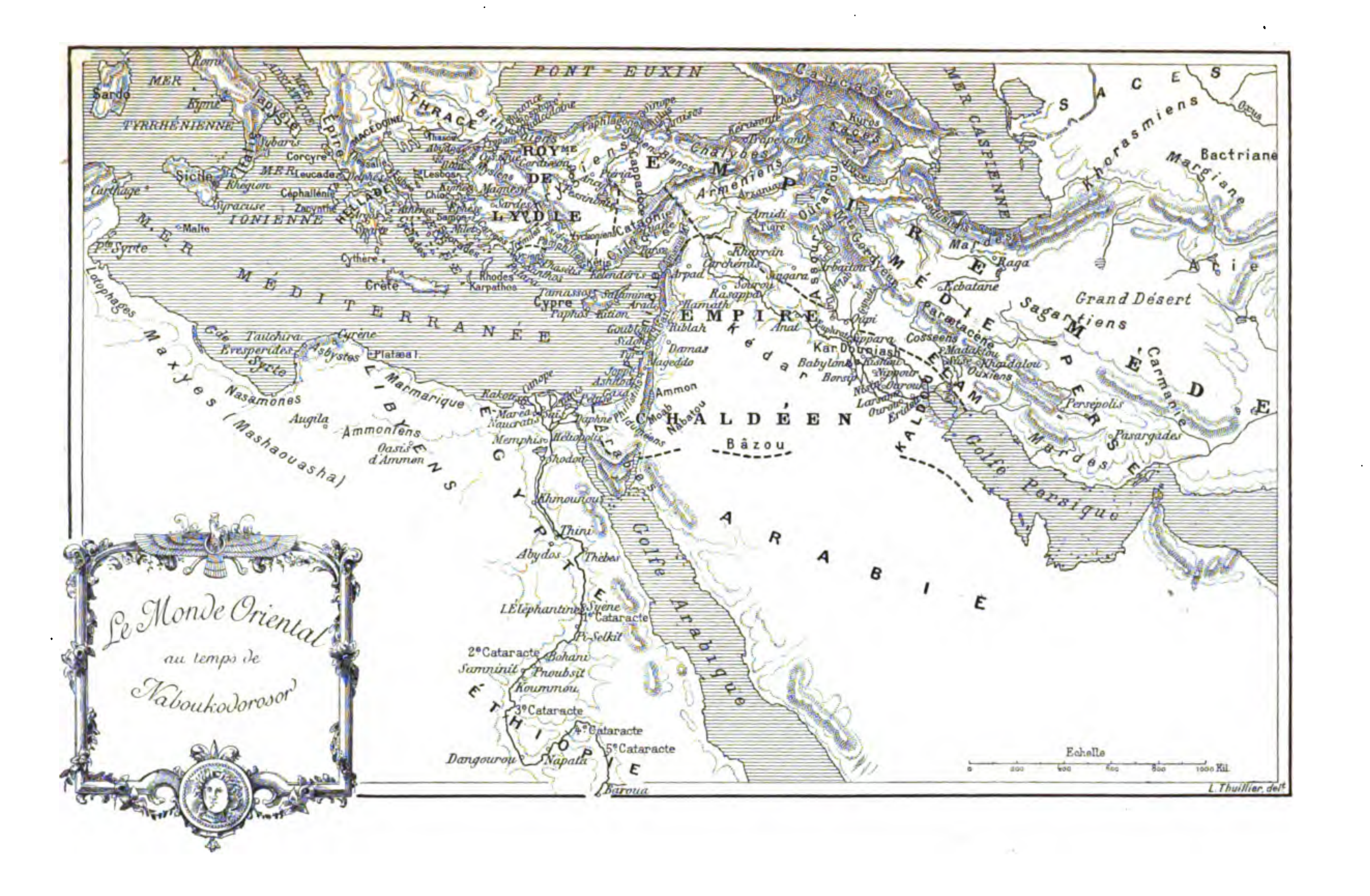
4. C'est ce que firent les *Dix Mille*, lorsqu'ils passèrent devant Larissa et Mespila (Xénophon, *Anabase*, III, iv § 1). Le nom demeura célèbre, et plus tard le bourg qui le portait eut une importance relative, ainsi que le prouvent les textes recueillis par Lincke, dans ses deux mémoires, *Continuance of the Names Assyria and Nineveh after 607-606 B-C* (Mémoires du IX[e] Congrès des Orientalistes, session de 1891, à Londres) et *Assyrien und Nineveh in Geschichte und Sage der Mittelmeervölker* (*nach 607-606*), 1894.

esclavage des populations entières. Du moins, Égyptiens ou Chaldéens, ils avaient accompli une œuvre de civilisation dont l'éclat rachète les brutalités de leur œuvre de colère. C'est d'Égypte et de Chaldée que les doctrines et les arts de l'antiquité ont rayonné sur nos ancêtres des races classiques, l'astronomie, la médecine, la géométrie, les sciences physiques et naturelles; si la Chaldée ne nous rend que parcimonieusement et comme à regret les monuments de ses rois les plus vieux, beaucoup des temples et des tombeaux de l'Égypte sont encore debout pour nous prouver à quel degré de perfection les premiers-nés des hommes avaient haussé la statuaire et l'architecture. Et si maintenant, après avoir exploré patiemment la série des siècles où l'Assyrie commanda au monde, nous lui demandons autre chose que des conquêtes, nous n'apercevons rien chez elle qu'elle n'ait emprunté au dehors. Elle a tout reçu de la Chaldée, sa civilisation, ses mœurs, le matériel de ses industries et de son agriculture, sa littérature scientifique et religieuse : une seule chose lui appartient en propre, la tactique de ses généraux et l'excellence de ses soldats. Du jour qu'elle eut conscience de sa vigueur, elle ne vécut que pour la guerre et pour la rapine; le jour où l'épuisement de sa population lui interdit les succès du champ de bataille, elle n'eut plus sa raison d'être et elle périt.

Deux grands royaumes surgirent à la fois de ses ruines. Cyaxare s'attribua l'Assyrie propre et ses dépendances du haut Tigre, mais il se réserva surtout les régions presque vierges du Nord et de l'Est, dont les habitants venaient à peine de s'éveiller à la vie politique. Nabopolassar garda la suzeraineté sur la plaine basse de l'Élam, sur les districts de la Mésopotamie qui longent l'Euphrate, sur la Syrie, sur la Palestine, sur la plupart des contrées où l'histoire s'était mue jusqu'alors[1]; il prétendit étendre sa suprématie au delà de l'isthme, et la chancellerie chaldéenne considéra les rois égyptiens comme ses feudataires pour ce qu'ils avaient relevé de Ninive quelques années durant[2]. Cependant, Pharaon ne se sentait pas d'humeur à tolérer cette prétention, et, loin de songer à plier le genou devant un tyran chaldéen, il s'estimait de taille

1. Il n'y eut point partage de l'empire comme on l'a dit souvent, mais chacun des alliés garda ce qui lui était tombé entre les mains au moment de l'effort commun. Les deux États nouveaux se constituèrent par des conquêtes postérieures, lorsqu'ils annexèrent peu à peu ce qui leur était le plus proche des anciennes provinces assyriennes.

2. C'est bien ce qui semble résulter des termes dans lesquels Bérose parle de Néchao : il le considère comme un satrape rebelle d'Égypte, de Cœlésyrie et de Phénicie, et il énumère l'Égypte, à côté de la Syrie, de la Phénicie et de l'Arabie, parmi les dépendances de Nabopolassar et de Naboukodorosor (*Fragment 14*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 506). De même que la chancellerie égyptienne ne mentionnait jamais le Lotanou et le Kharou qu'en les qualifiant d'*Enfants de la Révolte*, la chancellerie chaldéenne, héritière de l'assyrienne, ne voulait voir dans les rois de la Syrie, de l'Arabie et de l'Égypte, que des vassaux révoltés.



Le Monde Oriental
au temps de
Naboukodorosor
PONT-EUXIN
MER CASPIENNE
MÉDITERRANÉE
MER IONIENNE
TYRRHÉNIENNE
S A C E S
Khorasmiens
Bactriane
Margiane
Arie
Grand Désert
Sagartiens
Carmanie
MÈDE
PERSE
Persépolis
Pasargades
Mardes
Golfe Persique
Golfe Arabique
ARABIE
CHALDÉEN
EMPIRE
Kédar
Bâzou
ÉLAM
Babylone
Ecbatane
Raga
ROYME DE LYDIE
Sardes
Cappadoce
Arméniens
Chalybes
THRACE
MACÉDOINE
Épire
Corcyre
Leucade
Céphallénie
Zacynthe
Sicile
Rhégion
Syracuse
Malte
Carthage
Sardo
Crète
Cythère
Rhodes
Karpathos
Cypre
Damas
Riblah
Hamath
Arpad
Carchémis
Ammon
Moab
Nabatou
Iduméens
Memphis
Héliopolis
Naucratis
Maréa
Rakotis
Canope
Marmarique
LIBYENS
Ammoniens
Oasis d'Ammon
Augila
Nasamones
Maxyes (Mashaouasha)
Lotophages
Cyrène
Barca
Évespérides
Taüchira
Platæa I.
Syrte
Pte Syrte
ÉGYPTE
Khmounou
Thini
Abydos
Thèbes
L'Éléphantine
Syène
1re Cataracte
Pi-Selkit
2e Cataracte
Bohani
Samminit
Phoubsit
Koummou
3e Cataracte
4e Cataracte
5e Cataracte
Napata
Dangourou
ÉTHIOPIE
Baroua
Echelle
0 200 400 600 800 1000 Kil.
L. Thuillier, delt

à revendiquer les droits de ses ancêtres à la possession de l'Asie. L'Égypte avait éprouvé des vicissitudes diverses depuis le jour où Tanouatamanou, rentrant en Éthiopie, l'avait abandonnée à l'ambition des dynastes minuscules du Delta[1]. Un des romans qui circulaient parmi le peuple de Sais au v[e] siècle avant notre ère racontait qu'en ce temps-là, la Terre-Entière était divisée entre douze princes. Ils végétaient côte à côte en bonne intelligence; seulement, comme un oracle avait annoncé que la vallée finirait par toute appartenir à celui d'entre eux qui verserait une libation à Phtah dans une coupe d'airain, ils se surveillaient d'un œil jaloux chaque fois qu'ils allaient officier ensemble au temple de Memphis. Un jour qu'ils y étaient réunis en pompe, le grand-prêtre leur présenta les coupes d'or dont ils avaient accoutumé se servir, mais il s'était trompé sûr le nombre et il n'en avait préparé que onze : Psammétique n'eut point la sienne. Afin de ne pas troubler la solennité, il ôta le casque d'airain qu'il avait en tête et il en usa pour faire sa libation; ce qu'apercevant les autres, la prédiction leur revint à l'esprit et ils exilèrent l'imprudent dans les marais de la côte, avec défense de jamais les quitter. L'Isis de Bouto qu'il consulta secrètement afin de savoir ce qu'il pouvait espérer des dieux, lui répondit que la vengeance lui arriverait par la mer, le jour où des hommes d'airain en sortiraient. Il pensa d'abord que les prêtres s'étaient joués de lui, mais peu après des pirates ioniens et cariens débarquèrent non loin de sa résidence revêtus de leurs cuirasses. Le héraut qui en apporta la nouvelle n'avait jamais vu auparavant un soldat armé de toutes pièces : il prétendit que des hommes d'airain, issus des flots, pillaient la campagne. Psammétique s'avisa aussitôt que la prophétie s'accomplissait; il courut à la rencontre des étrangers, les enrôla à son service et renversa ses onze rivaux l'un après l'autre[2]. Un casque d'airain et un oracle l'avaient détrôné : un autre oracle et des hommes d'airain le remontèrent sur le trône. Une version plus

1. Cf. ce qui est dit plus haut à ce sujet, au t. III, p. 399-400, de cette *Histoire*.

2. Hérodote, II, cxlvii-clii. Le récit que Diodore fait de ces événements (I, 66) dérive en général de celui d'Hérodote, avec des détails empruntés directement ou indirectement à quelque historien de même époque, peut-être à Hellanikos de Mitylène : la cause de la persécution que Psammétique subit serait, non plus la crainte de voir un oracle s'accomplir, mais la jalousie des richesses que le Saite avait acquises par son commerce avec les Grecs. J'ai séparé de la version d'Hérodote les parties relatives au Labyrinthe, qui ne lui appartenaient point primitivement, et qui dépendaient d'un cycle de légendes différent. Le roman originel rentrait dans le cycle qui s'était formé autour de l'oracle de Bouto, si célèbre en Égypte à l'époque persane et dont nous avons plusieurs autres fragments dans Hérodote (II, cxi, *Conte de Phéron*; II, cxxxiii, *Conte de Mykérinos*; III, lxiv, *Conte de Cambyse*); il avait été contaminé avec l'une des versions des récits relatifs au Labyrinthe, probablement par quelque drogman du Fayoum. Le nombre de douze ne répond pas aux données des monuments assyriens, qui comptent plus de vingt princes égyptiens à ce moment (cf. t. III, p. 378-379, de cette *Histoire*); il est peut-être d'origine grecque, comme celui des *douze* grands dieux que les garants d'Hérodote croyaient retrouver en Égypte (II, xliii), et il a été introduit dans la version égyptienne par l'un des interprètes grecs (Mallet, *les Premiers établissements des Grecs en Egypte*, p. 37, note 2).

brève de ces événements ignorait les douze rois, mais elle célébrait en revanche un Pharaon Téménthés, à qui l'oracle d'Amon avait conseillé de se méfier des coqs. Or, Psammétique avait pour familier dans son exil un certain Pigrès, Carien, et, causant un jour avec lui, il apprit d'aventure que les Cariens les premiers avaient planté des crêtes sur leurs casques : il se rappela aussitôt le langage du dieu, et il soudoya en Asie nombre de ces coqs avec lesquels il se révolta et battit son suzerain sous Memphis, au voisinage du temple d'Isis[1]. C'est le roman de la renaissance saite : l'histoire ne nous en apparaît pas encore claire et précise. L'Égypte était en pleine décomposition au moment où Psammétique reprit enfin les projets ambitieux de sa famille, mais la résolution des parties constituantes ne s'opérait point partout de la même manière. Au Nord, le Delta et la vallée jusqu'au delà de Siout étaient au pouvoir d'une aristocratie militaire, qui s'appuyait sur des milices désordonnées et sur des bandes de mercenaires, Libyennes le plus souvent et désignées toujours du nom générique de Mashaouasha. La plupart de ces nobles possédaient deux ou trois villes à peine : ils avaient juste ce qu'il leur fallait de monde pour y maintenir leur existence précaire, et ils auraient vite succombé sous l'attaque de leurs voisins moins faibles, s'ils n'avaient trouvé quelque protecteur puissant pour les aider. Ils avaient fini par se séparer en deux groupes dont la branche médiale du Delta marquait en gros la limite. L'un d'eux comprenait tout ce que l'on pourrait appeler la zone asiatique du pays, Héliopolis, Bubastis, Mendès, Tanis, Busiris, Sébennytos, et il admettait pour chef le seigneur de l'une ou l'autre de ces riches cités, tantôt un Bubastite, tantôt un Tanite, en dernier lieu Paqrourou de Pisaptit. Le second se ralliait autour des Saites à qui la possession de Memphis assurait une situa-



TROIS HOPLITES EN ACTION[2].

1. Polyen, *Stratagemata*, VII, 3; très vraisemblablement d'après l'ouvrage perdu d'Aristagoras de Milet. Gutschmid, qui a indiqué l'origine du récit (*Kleine Schriften*, t. I, p. 135-138, 177), a soutenu que le récit rapporté par Aristagoras représentait une version thébaine du roman de la dodécarchie, et il s'appuie sur le nom d'Amon attribué au dieu qui rend l'oracle. Donné l'époque où nous sommes, je préférerais y voir une variante où l'oracle d'Amon Libyen, l'Amon de l'Oasis, avait tout l'honneur de la prédiction que d'autres revendiquaient pour son rival l'oracle de Boutô.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la peinture d'un vase archaïque de la collection* Salzmann, *la Nécropole de Camiros*, pl. 53, n° 1.

tion prépondérante dans les conseils de l'État depuis près d'un siècle[1]. Les baronnies et les royaumes de la Moyenne Égypte flottaient entre les deux, mais leur rôle paraît avoir été plus purement passif : ils s'abandonnaient aux événements plutôt qu'ils n'essayaient de les diriger, et ils obéissaient alternativement à Sais ou à Tanis selon que celle-là ou celle-ci l'avait emporté sur sa rivale. A passer de chez elles en Thébaide, il semblait que l'on entrât dans un monde différent. Amon y régnait de plus en plus, et les progrès incessants de son influence avaient transformé son domaine entier en une véritable théocratie où les femmes avaient la haute main et pouvaient seules transmettre l'autorité. Ç'avait été d'abord, comme nous l'avons vu, à leurs maris et à leurs enfants[2], mais, dans les derniers temps, la rapidité avec laquelle la vallée changeait de maître avait modifié cette loi de succession de façon remarquable. Chaque fois que la principauté mouvait de l'allégeance d'un roi à celle d'un roi nouveau, celui-ci s'empressait naturellement d'installer auprès de la *divine adoratrice* un homme à sa dévotion qui administrât le fief au mieux de ses intérêts. Le lui imposait-il comme mari, et le moment arriva-t-il où elle fut obligée de subir autant d'épousailles qu'il se produisit de révolutions dans les destinées de l'Égypte[3]? Le certain, c'est qu'à partir de la première moitié du VII[e] siècle, la coutume se développa de placer à côté d'elle une princesse de la famille dominante, qu'elle adoptait et qui devenait son héritière désignée. Taharqou avait associé de la sorte une de ses sœurs, Shapenouapît II, à la reine Amenertas, lorsque celle-ci avait perdu Piônkhi, et Shapenouapît, succédant à sa mère d'adoption, avait régi Thèbes pour les Éthiopiens pendant de longues années[4]. Rien ne montre qu'elle fût mariée, et peut-être la dédommageait-on de son célibat officiel, en l'autorisant à mener la vie libre des Pallacides ordinaires[5] : son ministre Montoumihâît avait dirigé les affaires pour elle, et si

1. Ce groupement, qu'on pouvait soupçonner déjà par la façon dont les monuments assyriens et égyptiens de l'époque nous montrent les princes féodaux ralliés autour de Néchao I[er] et de Paqrourou (cf. les passages relatifs à ces personnages, au t. III, p. 378-379, de cette *Histoire*), nous est indiqué par le détail dans le conte démotique de Krall (*Ein neuer Historischer Roman in Demotischer Schrift*, 1897), où le récit romanesque a pour fond l'état de l'Égypte au temps de la dodécarchie (MASPERO, *Un Nouveau Conte égyptien*, dans le *Journal des Savants*, 1897, p. 652-654).

2. Cf. ce qui est dit à ce sujet, plus haut, au t. III, p. 164 sqq., de cette *Histoire*.

3. Elles auraient été, en fait, dans la même condition où se trouvaient les reines des Hovas pendant tout notre siècle, lorsqu'elles épousaient le ministre qui régnait sous leur nom.

4. Cf. Erman (*zu den Legrain'schen Inschriften*, dans la *Zeitschrift*, t. XXXV, p. 28-29), d'après une inscription de Legrain (*Deux Stèles trouvées à Karnak*, dans la *Zeitschrift*, t. XXXV, p. 16-19). Cf., sur Shapenouapît I[er] et Amenertas, ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 246-247, de cette *Histoire*.

5. C'est de ces dernières descendantes des grands-prêtres qu'il est peut-être question dans le passage où Strabon (XVII, I § 46, p. 817) parle de la Pallacide qu'on choisissait parmi les familles les plus nobles de la ville. Diodore cite leurs tombeaux d'après Hécatée d'Abdère (I, 47), mais il ne paraît pas connaître leur genre de vie; toutefois, le nom de Pallacides qu'il emploie prouve que leur rôle était bien celui que Strabon nous décrit.

complètement, que les conquérants assyriens l'avaient considéré comme le roitelet de Thèbes[1]. Tanouatamanou l'avait confirmé dans son poste lorsque les Assyriens avaient évacué le Saïd, et les quelques années qui s'étaient écoulées depuis lors n'avaient rien modifié au régime qu'il avait établi aussitôt après leur départ.

Combien de temps Assourbanabal au Nord, Tanouatamanou au Sud, conservèrent-ils une souveraineté précaire sur les portions de l'Égypte les plus rapprochées de leur capitale à chacun? Les débuts de Psammétique paraissent avoir été difficiles, et la tradition qui nous le montre proscrit par ses pairs, puis confiné dans les marais du littoral, renferme probablement un certain fonds de vérité. Paqrourou, qui avait rangé sous son influence toute la moitié occidentale du Delta et qui, oscillant sans cesse entre l'Assyrie et l'Éthiopie, avait su pourtant sauver sa puissance et sa vie, n'avait certes pas renoncé de son plein gré à la chance de ceindre un jour la double couronne. C'est contre lui, ou contre celui qui lui succéda, que Psammétique dut entreprendre ses premières guerres, et c'est peut-être avec le concours des préfets ninivites que la coalition féodale le jeta presque à la mer. Il se tira de ce mauvais pas grâce à l'aide que ses mercenaires grecs et asiatiques lui prêtèrent, ses Ioniens et ses Cariens. Les uns disaient que la bataille décisive avait été livrée près de Memphis en vue du temple d'Isis[2]; d'autres affirmaient qu'elle avait eu lieu à Momemphis, que plusieurs des princes avaient péri dans la mêlée, et que le reste s'était réfugié en Libye, d'où il n'était jamais revenu[4]; les autres enfin parlaient d'une rencontre sur le Nil,


STATUE D'UNE REINE THÉBAINE[3].

1. Cf., sur ce personnage, ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 378, 385-386, 396, de cette *Histoire*.
2. POLYEN, *Strat.*, VII, 3; probablement d'après Aristagoras de Milet, ainsi qu'il a été dit plus haut, t. III, p. 489, note 2, de cette *Histoire*.
3. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. de Bissing.* La statue, à qui les pieds manquent, représente soit Amenertas Ire, soit Moutertas; elle n'a pas été terminée entièrement, et plusieurs des parties n'ont pas reçu le poli final.
4. DIODORE DE SICILE, I, 66. Il est possible que cette version ne soit qu'une transposition des faits qui s'accomplirent un siècle plus tard, au moment de la chute d'Apriès, et qu'Hérodote avait rapportés (II, CLXIII), mais il est inutile de supposer, comme Wiedemann l'a fait (*Geschichte Ægyptens von Psammetich I bis auf Alexander*, p. 124), qu'il faut corriger Momemphis en Memphis. Diodore, ou plutôt l'historien qu'il suivait ici, ayant reporté à Maréa le site de la bataille entre Apriès et Ahmasis (I, 68), était libre de placer à Momemphis la bataille entre Psammétique et les onze rois, qu'Hérodote ne savait déjà plus où localiser.

où la flotte du Saite aurait dispersé celle de ses rivaux[1]. Il est probable, en effet, qu'une seule campagne suffit à Psammétique, comme naguère aux prétendants éthiopiens, pour prendre le dessus, et que les barons égyptiens se soumirent après une ou deux défaites au plus[2], espérant qu'il en serait cette fois encore comme par le passé : le premier élan ralenti, l'autorité du Pharaon nouveau déclinerait et la leur redeviendrait ce qu'elle était auparavant. L'événement trompa leur calcul. Psammétique, mieux servi par ses Hellènes que Tafnakhti ou Bocchoris ne l'avaient été par leurs Libyens, et Piônkhi ou Tanouatamanou par leurs Éthiopiens, consolida promptement la suprématie qu'il avait conquise. Dès 660 ou 659, il était si réellement le roi de l'Égypte que les étrangers et les Assyriens eux-mêmes lui en accordaient couramment le titre. La domination ninivite avait été entraînée dans la chute de la féodalité, mais personne ne doutait qu'Assourbanabal ne tentât le possible et l'impossible pour ramener les pays du Nil à l'obéissance : Psammétique le savait, et qu'il reverrait les armées assyriennes sitôt qu'elles ne seraient plus immobilisées ailleurs par la guerre ou par la révolte. Il s'entendit avec Gygès[3], puis plus tard, peut-être, avec Shamashshoumoukîn, et, tandis que son ancien suzerain guerroyait en Élam ou en Chaldée, il se tourna vers le Sud, et il s'empara de la Thébaide en 658, sans qu'un Éthiopien sortit du fond de l'Afrique pour lui disputer sa conquête, comme Piônkhi Miamoun avait fait à son ancêtre Tafnakhti. Montoumihâit négocia cette capitulation ainsi qu'il en avait déjà négocié tant d'autres; il fut confirmé dans ses charges en récompense de ce service, et sa souveraine demeura au premier rang[4]. Un ou deux siècles plus tôt, Psammétique aurait épousé une des princesses du sang sacerdotal et cette union aurait suffi à légaliser sa position[5] : peut-être

1. STRABON, XVII, I § 18, p. 801, où le fait est rattaché à la fondation de Naucratis : le nom d'Inaros, qui est mêlé à cette légende, est évidemment un souvenir des guerres égyptiennes d'Artaxerxès Ier (MALLET, *les Premiers Établissements des Grecs en Égypte*, p. 46-47).

2. C'était ce qui s'était passé au temps de Piônkhi Mariamonou, de Sabacon et de Tanouatamanou; cf. ce qui est dit de ces événements au t. III, p. 166-181, 244-247, 396-400, de cette *Histoire*.

3. Cf. ce qui est dit des rapports de Gygès avec Psammétique, au t. III, p. 424-425, 428, de cette *Histoire*. L'inscription de Legrain (*Deux Stèles trouvées à Karnak en février 1897*, dans la *Zeitschrift*, t. XXXV, p. 16-19) nous prouve que l'annexion de la Thébaide et par suite la pacification de l'Égypte était un fait accompli en l'an IX de Psammétique Ier. L'analogie des documents du même genre que l'on connaît, la stèle du grand-prêtre Menkhopirri, par exemple (cf. ce qui est dit de ce personnage au t. II, p. 762, de cette *Histoire*), montre que la cérémonie d'adoption qui consacrait la réunion des deux Égyptes n'a pas dû être séparée par un long intervalle de la réunion même : en plaçant celle-ci à la fin de l'an VIII, on aurait pour les deux événements les dates respectives de 658-657 et de 657-656.

4. Le rôle de Montoumihâît en cette affaire se déduit aisément : 1° de ce que nous savons qu'il avait été quelques années plus tôt sous Taharqou et sous Tanouatamanou (cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. III, p. 378, 385-385, 396, de cette *Histoire*); 2° de la position qu'il occupe à Thèbes, en l'an IX, auprès de Shapenouapît, d'après la stèle de Legrain.

5. Cf. ce qui est dit à ce sujet, plus haut, au t. III, p. 164, 166, de cette *Histoire*.

s'attacha-t-il Shapenouapit par un simulacre de mariage, mais, en tout cas, il lui imposa la maternité d'élection qui avait été mise en vigueur par les Pharaons éthiopiens. Elle avait déjà une fille adoptive qu'elle avait reçue de Taharqou, et celle-ci en changeant de famille avait assumé le nom d'Amenertas en l'honneur de la reine qui avait précédé Shapenouapit : Psammétique la contraignit à remplacer l'Éthiopienne par une de ses filles à lui qui s'appela désormais Shapenouapit comme sa mère nouvelle. Une députation de la noblesse et du clergé thébain vint la chercher à Memphis, au mois de Tybi de l'an IX : Psammétique la leur présenta formellement et, comme de coutume, les ambassadeurs, après avoir entendu son discours, se répandirent en éloges de sa splendeur et de sa générosité. « Cela durera jusqu'à la consommation des âges, tout ce que tu ordonnes durera. Que c'est beau, ce que t'a fait le dieu, que c'est éclatant ce que t'a fait ton père divin ! Il aime qu'on commémore ton double, il se réjouit au prononcer de ton nom, car le seigneur Psammétique, il a fait un don à son père Amon, il lui a donné sa fille ainée, sa chérie Nitaouqrît Shapenouapit, comme divine épouse, pour qu'elle agite le sistre à sa face ! » Le 28 Tybi, la princesse quitta le harem vêtue de fin lin, parée de bijoux en malachite, et descendit au port parmi une foule immense afin de s'expatrier. Des relais échelonnés d'espace en espace facilitèrent si fort le voyage qu'au bout de seize jours elle arriva en vue de Thèbes. Elle débarqua, le 14 Khoiak, aux acclamations du peuple : « Elle vient, la fille du roi du Midi, Nitaouqrit, à la demeure d'Amon pour qu'il la saisisse et s'unisse à elle ; elle vient, la fille du roi du Nord, Shapenouapit, au temple de Karnak, pour que les dieux y chantent ses louanges. » Sitôt que la vieille Shapenouapit eut aperçu sa coadjutrice, « elle l'aima plus que toute chose », et elle lui assigna un douaire, le même qu'elle avait eu de ses propres parents et qu'elle avait consenti à sa première fille d'adoption Amenertas. Les magnats de Thèbes y ajoutèrent à l'envi leurs présents de bienvenue, le vieux Montoumihâit, son fils Nsiphtah, les prophètes d'Amon : Psammétique avait eu la main large de son côté, et les temples de l'Égypte firent à la princesse des rentes annuelles sur leurs revenus ou lui prodiguèrent des maisons et des champs. Le tout constituait un apanage considérable dont la richesse consola quelque peu les Thébains de leur sujétion à une dynastie issue des cités du Nord[1]. Le reste de

1. Tous les faits relatifs à l'intronisation de la princesse nous sont connus par la stèle que Legrain a découverte et publiée, qu'Erman a analysée pour la première fois (Legrain, *Deux Stèles trouvées à Karnak en février 1897*, dans la *Zeitschrift*, t. XXXV, p. 16-19, et Erman, *Zu den Legrain'schen Inschriften*, dans la *Zeitschrift*, t. XXXV, p. 24-29).

la principauté imita l'exemple de Thèbes, et l'Égypte entière, des côtes de la Méditerranée aux rochers de la première cataracte, se trouva réunie une fois encore sous le sceptre d'un Égyptien. Une petite portion de la Nubie, la plus proche d'Éléphantine, suivit le mouvement, mais la plus grande refusa de se séparer des Éthiopiens. Ceux-ci demeurèrent dès lors confinés dans les régions moyennes du Nil, isolés du reste de l'univers par les déserts, par la mer Rouge et par l'Égypte. Il est probable qu'ils ne renoncèrent pas sans lutte à l'espoir de regagner le terrain perdu, et que leurs armées poussèrent plus d'une pointe vers le Nord. La Thébaide ne pouvait s'empêcher de leur garder sa fidélité et de saluer en eux les représentants légitimes de la postérité d'Amon : peut-être réussirent-ils parfois à y pénétrer, mais leur succès y fut toujours éphémère, et leur séjour n'y laissa aucune trace. Aussi bien, les mêmes causes qui avaient rompu l'assemblage des parties et brisé la grande Égypte à la fin de la période thébaine persistaient encore à l'époque saite et s'opposaient à la reconstruction de l'ensemble détruit. Pour que l'équilibre se conservât dans ce long territoire sans épaisseur, il fallait que le centre d'attraction, le point où le souverain résidait, fût situé presque à distance égale des deux extrémités, et cette condition avait été remplie tant que la cour avait séjourné à Thèbes. Si le transfert du gouvernement dans le Delta avait déterminé une rupture et la séparation des contrées méridionales, son brusque retour à l'extrême Sud, puis son arrêt momentané à Napata, devaient nécessairement produire un effet analogue et l'arrachement rapide des contrées du Nord. Dans les deux cas, la dynastie reléguée à l'un des bouts de l'empire ne pouvait supporter bien longtemps l'effort nécessaire pour retenir le poids qui chargeait l'autre bout : sitôt qu'elle se relâchait quelque peu, la machine restaurée tant bien que mal craquait et se disloquait soudain.

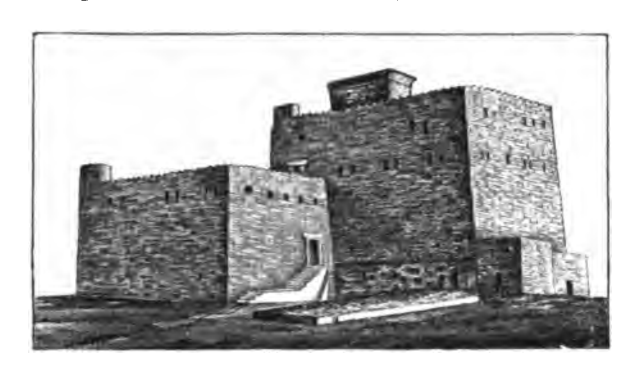
Le triomphe de la famille saite acheva donc la ruine de l'œuvre commencée sous les Papi et menée à bien par les Amenemhâit et les Ousirtasen : la grande Égypte cessa d'exister, après vingt siècles et plus de vie glorieuse, et la petite Égypte se reforma telle qu'elle était aux premiers âges de l'histoire. Défaite des seigneurs militaires du Nord, annexion de la principauté d'Amon, expulsion définitive des Éthiopiens et des Asiatiques, tout cela avait exigé neuf années à peine, mais c'était la moindre étape du chemin que Psammétique avait à parcourir : il fallait maintenant qu'il rendît la prospérité à son royaume ou tout au moins qu'il le tirât de la misère où deux siècles de guerres civiles et d'invasions l'avaient plongé. Les villes importantes avaient souffert à l'excès :

Memphis avait été assiégée et prise d'assaut par Piônkhi et par Asarhaddon, Thèbes saccagée deux fois par les soudards d'Assourbanabal, et, de Syène à Péluse, il n'y avait bourgade qui n'eût été maltraitée par les étrangers ou par les Égyptiens eux-mêmes. Le pays avait respiré un instant sous Sabacon, mais le peu de bien que ce prince avait réussi à faire s'était effacé au lendemain de sa mort : on avait négligé les canaux et les digues, la surveillance de la police s'était relâchée, le peuple décimé périodiquement ou réfugié dans les places fortes avait laissé souvent les terres en friche, et la famine s'était jointe en surcroît aux maux dont il pâtissait. Psammétique, après avoir contraint les seigneurs à plier sous lui, les dépouilla des titres royaux qu'ils s'étaient arrogés indûment; il ne toléra plus leurs habitudes de batailles privées, mais il les confina dans les fonctions de gouverneurs héréditaires que leurs ancêtres avaient exercées sous les dynasties conquérantes[1], et la paix à laquelle il les astreignit permit bientôt aux habitants de vaquer en joie à leurs occupations régulières. Dans un pays aussi fertile, deux ou trois années de sécurité, pendant lesquelles le fellah peut cultiver et récolter sans souci des pillards, suffisent à faire renaître l'abondance, presque la richesse : Psammétique les lui procura et d'autres encore, grâce à la sévérité vigilante de son administration. Tout cela, il ne l'aurait pu achever, s'il n'avait eu pour l'appuyer que les auxiliaires de ses prédécesseurs, les milices indigènes démoralisées par la pauvreté, ou les bandes libyennes sans discipline, qui composaient la seule force normale des Pharaons tanites ou bubastites et des barons du Delta ou de l'Égypte moyenne. L'expérience qu'il avait eue de ces deux classes de soldats l'avait décidé à chercher ailleurs une aide moins précaire, et depuis que le hasard l'avait mis en rapport avec les Ioniens et les Cariens, il s'était entouré d'une véritable armée de mercenaires helléniques et asiatiques. On ne saurait exagérer l'impression de terreur que l'apparition de ces gens produisit sur l'esprit des peuples africains, ni la révolution qu'ils opérèrent dans la paix comme dans les guerres des États orientaux[2] : les charges des gendarmes espagnols ne troublèrent pas plus les fantassins matelassés du Mexique ou du Pérou, que celles des hoplites d'outre-mer n'effrayèrent les archers et les

1. On a retrouvé dans ces dernières années un certain nombre de personnages que leur nom et leur condition prouvent avoir été les descendants des princes à demi indépendants de l'époque éthiopienne et bubastite : ainsi un Akaneshou qui était prince de Sébennytos sous Psammétique I[er] (Naville, *the Mound of the Jews and the City of Onias*, p. 24-25, pl. V), et qui était très probablement le petit-fils de l'Akaneshou, prince de la même ville sous Piônkhi (cf. ce qui est dit de ce personnage au t. III, p. 178, note 2, de cette *Histoire*); un Sheshonq de Busiris, qui descendait peut-être du Sheshonq, prince de Busiris sous Piônkhi (Naville, *the Mound of the Jews*, p. 28, pl. vii c).

2. Sur cette impression, cf. Mallet, *les Premiers Établissements des Grecs en Égypte*, p. 38-45.

piquiers à demi nus de l'Égypte ou de la Libye. Avec leur corselet bombé dont les deux plaques leur défendaient la poitrine et le dos, leurs grèves d'une seule pièce qui leur montaient de la cheville au-dessus du genou, leur bouclier carré ou ovale revêtu de métal, leur lourd casque arrondi qui leur emboîtait la tête et la nuque et dont le cimier se hérissait d'aigrettes, ils étaient en vérité des hommes d'airain invulnérables aux armes orientales. Rangés en ordre serré et ramassés sous leur carapace, ils affrontaient presque sans blessure la grêle de flèches et de pierres dont l'infanterie légère les accablait, puis, quand la trompette leur avait sonné le signal de l'attaque, et qu'ils se laissaient tomber de tout leur poids sur les masses ennemies, la lance brandie par-dessus le rebord supérieur du bouclier, il n'y avait réserve indigène ou compagnie de Mashaouasha qui ne faiblit au choc et ne finit par se débander. Les Égyptiens se sentaient incapables de les vaincre autrement que par le nombre ou la ruse, et c'est la conscience de leur impuissance contre eux qui empêchait la féodalité de risquer sa revanche contre Psammétique. Il aurait fallu pour se relever ou qu'elle prît ces gens-là à sa solde, et l'argent lui manquait afin d'en enrôler assez, ou bien qu'elle débauchât ceux que le maître avait autour de lui, et la libéralité avec laquelle ils étaient traités leur faisait un intérêt de leur fidélité, quand même le point d'honneur militaire ne les aurait pas enchaînés sûrement. Psammétique leur concéda, pour eux et pour ceux de leurs compatriotes que le renom de l'Égypte attirait, des terres fertiles dans le Delta, le long de la branche Pélusiaque, et il eut le soin de séparer les Ioniens des Cariens par toute la largeur du Nil : la précaution n'était pas inutile, car leur réunion sous un même drapeau n'avait pas éteint leurs haines nationales, et l'autorité du général ne suffisait pas toujours à prévenir les querelles sanglantes entre les contingents d'origine diverse[2]. Ils eurent d'ailleurs de véritables camps retranchés, enfermés d'épaisses murailles, remplis irrégulièrement de huttes en pisé ou de



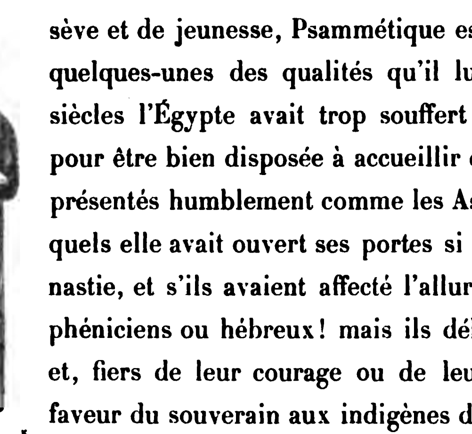
LA FORTERESSE SAITE DE DAPHNÆ[1].

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la restitution de* Fl. Petrie, *Ten Years' Digging in Egypt*, p. 52.
2. Hérodote, II, cliv. L'observation est de Kenrick, *Ancient Egypt under the Pharaohs*, t. II, p. 223.

maisons en briques, dominés par un château où le chef et les principaux officiers résidaient[1]. Des marchands de Milet, enhardis par l'exemple, abordèrent sur trente vaisseaux à l'entrée de la branche Bolbitine, et ils y fondèrent un comptoir qu'ils nommèrent le Fort des Milésiens[2], puis des relais d'émigrants vinrent successivement renforcer ces premiers établissements. Le roi leur confia des enfants auxquels ils enseignèrent leur langue[3], et le nombre des interprètes instruits à leur école augmenta à mesure que les relations de commerce et d'amitié se resserrèrent : ils formèrent bientôt dans les villes du Delta une véritable classe, dont la fonction était de servir d'intermédiaire entre les deux races. En mettant ses sujets au contact d'une nation active, industrieuse, entreprenante, pleine de sève et de jeunesse, Psammétique espérait sans doute leur infuser quelques-unes des qualités qu'il lui voyait, mais depuis deux siècles l'Égypte avait trop souffert des étrangers de toute nature pour être bien disposée à accueillir ceux-ci. Encore, s'ils s'étaient présentés humblement comme les Asiatiques et les Africains auxquels elle avait ouvert ses portes si largement après la XVIII[e] dynastie, et s'ils avaient affecté l'allure obséquieuse des marchands phéniciens ou hébreux! mais ils débarquaient équipés en guerre, et, fiers de leur courage ou de leur habileté, ils disputaient la faveur du souverain aux indigènes de vieille souche, roturiers ou nobles. Leur langage, leurs brutalités soldatesques, leurs ruses mercantiles, l'étonnement même où la civilisation du pays les jetait, firent



GREC D'ÉGYPTE[4].



GRECQUE D'ÉGYPTE[5].

1. Tel celui de Daphnæ, dont les ruines à Tell-Défennèh ont été fouillées et décrites par W. FLINDERS PETRIE, *Nebesheh (Am) and Defenneh (Tahpanhes)*, p. 47-67.

2. STRABON, XVII, I § 18, p. 801, où la fondation du *Fort des Milésiens*, Μιλησίων τεῖχος, est mêlée avec le récit de la fondation de Naucratis. Mallet est fort tenté de croire l'événement antérieur à l'époque saite (*les Premiers Établissements des Grecs en Egypte*, p. 28-34, 37-38, etc.).

3. HÉRODOTE, II, CLIV. Diodore, ou plutôt l'historien qu'il suit, assure que Psammétique alla plus loin et qu'il fit donner à ses enfants une éducation grecque (I, 66); ce qui est possible et même vraisemblale, c'est qu'il leur fit apprendre le grec. Un Apis en bronze du Musée de Gizéh avait été dédié par un interprète qui y grava une double inscription hiéroglyphique et carienne (MARIETTE, *Monuments divers*, pl. 106 *a*, et p. 30; cf. MASPERO, *Guide du Visiteur*, p. 180, n° 1576, et SAYCE, *the Karian Language and Inscriptions*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. IX, p. 126, 146).

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* FL. PETRIE, *Naukratis*, t. I, pl. I, 2 et p. 36. L'original en albâtre de cette statuette est conservé au Musée de Gizéh; le style cypriote y est facilement reconnaissable.

5. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* FL. PETRIE, *Naukratis*, t. I, pl. II, 1. L'original en calcaire de cette statuette est conservé au Musée de Gizéh.

d'eux des objets de dédain et de haine jalouse. Les viandes qu'ils mangeaient les rendaient impurs, et le fellah fuyait leur contact avec horreur afin de ne pas se souiller, refusait de souper avec eux, d'employer leurs couteaux, leur marmite[1] : les scribes et les gens des hautes classes, étonnés de leur ignorance, les traitaient comme des enfants sans passé, dont les ancêtres étaient des barbares à quelques générations de distance.

Sourde au principe, l'hostilité contre les Hellènes ne tarda guère à se manifester clairement. La tradition de Sais l'attribuait à un mouvement de vanité blessée : Psammétique, pour récompenser ses lansquenets Ioniens et Cariens de leurs prouesses, les avait attachés à sa personne même, et il leur avait confié le poste d'honneur à l'aile droite les jours de revue ou de bataille[2]. Ils avaient là du même coup la gloire qu'ils prisaient fort, puis le profit, car une haute paie était jointe au titre de garde du corps[3], mais les troupes qui avaient joui jusqu'alors de ces avantages ne s'en virent pas dénuer sans un dépit bien naturel, et elles commencèrent à murmurer. Une circonstance fâcheuse fit déborder leur mécontentement. L'Égypte touchait, vers l'Est et vers le Sud, à deux empires conquérants, celui d'Assyrie et celui d'Éthiopie, et, du côté de l'Ouest, les tribus libyennes les plus proches de la Méditerranée étaient assez redoutables pour exiger une vigilance constante de la part des garde-frontières. Psammétique avait réorganisé l'ancien système de défense. Tout en distribuant des postes aux *bouches* qui menaient du désert dans la vallée[4], il avait concentré des forces considérables aux trois points les plus vulnérables, aux débouchés de la route de Syrie, aux environs du lac Maréotis, à la première cataracte; il avait muni Daphnæ contre les Assyriens, près de la vieille Zalou, Maréa contre les Bédouins de Libye, Éléphantine contre les Éthiopiens. C'étaient les régiments indigènes qu'il avait relégués dans ces garnisons excentriques, et il les y laissait une année entière : leur indignation était vive de se sentir condamnés à un exil aussi prolongé, mais elle ne connut plus de bornes lorsque le roi sembla les oublier et ne les releva point trois années durant. Ils résolurent donc d'en finir, et comme une rébellion leur parut impliquer peu de chances favorables, ils se résignèrent à s'expatrier. Deux cent quarante mille d'entre

1. HÉRODOTE, II, XLI; cf. WIEDEMANN, *Herodots Zweites Buch*, p. 187-193.

2. DIODORE DE SICILE, I, 67, où il est dit que ce fut pendant la guerre de Syrie que le roi honora ainsi ses mercenaires. Wiedemann pense que c'est une déduction inexacte, tirée du passage où Hérodote (II, XXX) explique le sens du mot Asmakh (*Herodots Zweites Buch*, p. 128-129).

3. HÉRODOTE, II, CLXVIII, où le détail de cette haute paye est indiqué tout au long; cf. ce qui est dit à ce sujet plus bas, au t. III, p. 500, de cette *Histoire*.

4. Sur ces postes établis aux *bouches* de la vallée, cf. ce qui est dit plus haut, au t. I, p. 293-294, de cette *Histoire*.

eux s'assemblèrent à jour fixe avec armes et bagages et filèrent en bon ordre vers l'Éthiopie. Psammétique, averti trop tard, se lança sur leurs traces avec une poignée de monde, les rejoignit, les supplia de ne pas déserter leurs dieux nationaux, leurs enfants, leurs femmes. Il allait les toucher quand l'un d'eux, troussant son pagne, lui répondit avec un geste brutal qu'aussi longtemps qu'ils seraient hommes ils ne manqueraient pas à se créer une famille partout où ils se trouveraient[1]. Le détail de ce récit sent son roman populaire, mais il cache un fait réel. Les inscriptions ne mentionnent plus, à partir de Psammétique, ces Mashaouasha dont le nom et les exploits encombrent l'histoire des dynasties précédentes : ils se sont comme évanouis, eux et leurs chefs, et en même temps les discordes ou les brigandages ont cessé de nome à nome. Ce sont très probablement les plus turbulents d'entre ces auxiliaires qui s'évadèrent en cette circonstance : comme ils ne pouvaient révoquer en doute la supériorité des Grecs, ils se dirent que leur rôle était fini, et plutôt que de s'accommoder au second rang, ils préférèrent se sauver en bloc[2]. Psammétique, privé de leurs bras au moment où l'Égypte avait plus que jamais besoin de toutes ses forces pour reconquérir sa place légitime au soleil, réorganisa le système militaire de son mieux. Il ne semble pas avoir compté beaucoup sur les contingents de la Haute-Égypte, qui étaient appointés sans doute à la défense de la marche nubienne et qui n'auraient pu en être distraits sans danger d'invasion ou de révolte. Le péril possible n'était pas d'ailleurs de ce côté, où l'Éthiopie, épuisée par les guerres de Taharqou et de Tanouatamanou, avait peut-être plus besoin de repos que l'Égypte, mais il menaçait d'Asie, où Assourbanabal ne renonçait nullement à ses visées de domination africaine, malgré les complications qui surgissaient sans cesse sous ses pas au Kardouniash et dans l'Élam. Pharaon divisa les feudataires du Delta astreints à la milice en deux classes, dont chacune résidait dans une série de nomes différents. Le premier groupe, celui que le peuple appelait les Hermotybies, était cantonné à Busiris, à Sais, à Khemmis, dans l'île de Prosopitis, dans la moitié de Natho, en fait, dans la région qui depuis un siècle avait formé le noyau de la principauté saite : peut-

1. Hérodote, II, xxx.

2. Les témoignages classiques relatifs à cette émigration ont été réunis il y a un siècle par Heeren, *Commentatio de Militum Ægyptiorum in Æthiopiam Migratione*, dans les *Mémoires de l'Académie de Göttingen, Phil. Hist. Classe*, t. XII, p. 48. L'authenticité en a été attaquée à plusieurs reprises par Wiedemann (*die Griechische Inschrift von Abusimbel*, dans le *Rheinisches Museum*, 1880, p. 365-366, *Geschichte Ægyptens*, p. 134-138, *Herodots Zweites Buch*, p. 128-133, *Ægyptische Geschichte*, p. 617-618); j'ai donné ailleurs assez au long les raisons du parti que j'ai adopté dans le texte (*Études de Mythologie et d'Archéologie Égyptiennes*, t. III, p. 398-402; cf. Mallet, *les Premiers Établissements des Grecs en Égypte*, p. 77-82).

être étaient-ils pour la plupart d'origine libyenne, et représentaient-ils celles des bandes mashaouasha qui avaient servi de père en fils Tafnakhti et sa postérité. Les on-dit populaires les évaluaient à 160 000 hommes, tout compris, et la levée en masse de l'autre classe, les Calasiries, à 250 000 : ceux-ci appartenaient, je crois, à la pure race égyptienne, et l'on en rencontrait à Thèbes, mais ceux du Nord, les seuls que l'on mobilisât d'ordinaire, étaient répandus sur les territoires qui avaient soutenu les Tanites, les Bubastites, et en dernier lieu Paqrourou, Bubaste, Aphthis, Tanis, Mendès, Sébennytos, Athribis, Pharbæthos, Thmouis, Onouphis, Anysis, Myecphoris. Chaque année, on choisissait dans l'ensemble mille hermotybies et mille calasiries pour la garde du roi, et ces élus recevaient journellement cinq mines de pain cuit, deux mines de viande de bœuf, quatre bolées de vin : on diminuait ainsi la jalousie contre les troupes grecques, et le mécontentement qui avait suscité l'émigration[1]. Le roi de Napata accueillit avec joie le renfort qui lui arrivait si à propos afin de compléter son armée et son peuple affaiblis par cent années de crises, et il leur accorda généreusement la grâce de conquérir pour son compte un territoire occupé par ses ennemis. Ils s'établirent dans la presqu'île entre les deux Nils, ils en expulsèrent les barbares, et ils s'y multiplièrent au point de devenir par la suite une nation considérable. Ils s'appelaient eux-mêmes les Asmakh, les gens à la gauche du roi, en souvenir de l'affront qu'ils avaient subi et qu'ils avaient lavé par leur exil : les voyageurs et les géographes grecs leur donnèrent tour à tour les noms d'Automoles et de Sembrites, qu'ils conservèrent jusque vers les premiers siècles de notre ère[2].

Ce fut comme le dernier coup de vent après l'orage : la houle s'apaisa peu à peu et le calme régna à l'intérieur. Thèbes s'arrangea tant bien que mal du

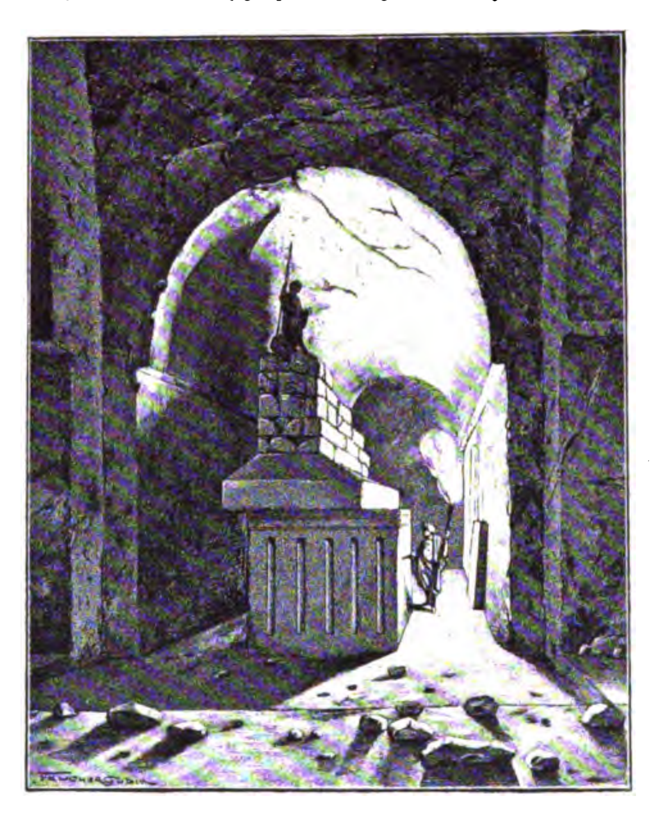
1. HÉRODOTE, II, CLXIV–CLXVIII ; cf. WIEDEMANN, *Herodots Zweites Buch*, p. 573-580. *Calasiris* est, comme Birch l'a vu, il y a cinquante ans (*Lettre à M. Letronne sur le mot Calasiris*, dans la *Revue Archéologique*, 1847, t. IV, p. 195 sqq.), la transcription exacte de *Khala-shiri*, *Khala-shere*, qui veut dire *jeune homme*. On ignore le sens et l'original antique du mot transcrit Hermotybies par Hérodote, Hermotymbies selon une variante recueillie par Étienne de Byzance, mais il me paraît cacher un titre analogue à celui de *Hir-mazatou*, et désigner ce qui restait en Égypte des soldats libyens. L'organisation est donnée par Hérodote comme étant en usage de son temps encore, et il y avait des Calasiries et des Hermotybies dans le contingent égyptien qui suivit en Grèce l'armée de Mardonius (HÉRODOTE, IX, XXXII) ; on ne dit nulle part qu'elle ait été créée par Psammétique, mais tout me fait croire qu'elle est due à ce prince, au moins sous la forme où les Grecs la connurent.

2. HÉRODOTE, II, XXX ; cf. MALLET, *les Premiers Établissements des Grecs en Égypte*, p. 95-96. Le nom *Asmakh* a pour variante dans les manuscrits *Askham*, ce qui a décidé Wiedmann (*Herodots Zweites Buch*, p. 128-129) à rejeter l'étymologie qui en a été proposée par M. de Horrack (*Lettre à propos d'un mot égyptien signifiant la gauche, récemment signalé par M. F. Chabas*, dans la *Revue Archéologique*, 1862, t. II, p. 368-369), et d'après laquelle *Asmakh* serait la transcription exacte de *Smahi*, *la gauche*. Il est certain que les Égyptiens, quel que fût le sens réel du nom, ont eu présent à l'esprit le mot indiqué par M. de Horrack, et les termes mêmes d'Hérodote, οἱ ἐξ ἀριστερῆς χειρός, le prouvent de reste : c'est sans doute cette étymologie populaire qui a suggéré aux romanciers le motif originel de la querelle.

nouvel ordre de choses, sous l'administration nominale de ses Épouses divines, les Shapenouapît. Les travaux y reprirent sur tous les points d'urgence, et Dieu sait s'ils étaient nombreux après les désordres de l'invasion ninivite et de la suzeraineté éthiopienne ! A Karnak et dans les grands temples des deux rives, Psammétique, respectueux de la fiction qui attribuait l'autorité aux Pallacides, s'effaça devant elles et leur laissa le mérite de l'œuvre; elles se bâtirent dans la ville de petites chapelles, où on les aperçoit remplissant en reines leurs fonctions sacerdotales, escortées humblement par l'homme du roi qui exerçait ailleurs la réalité du pouvoir[1]. Et son ardeur réparatrice se manifeste partout le long du Nil, à Coptos[2], dans Abydos[3], aux plaines du Delta, qui sont encombrées encore de son souvenir. Il avait deux capitales à son choix, Memphis et Sais, et il répartit ses faveurs entre les deux, impartialement. Il construisit à Memphis les propylées du temple de Phtah qui sont au Midi, et la cour où l'Apis vivant s'ébattait en recevant sa nourriture : elle était bordée d'une colonnade à laquelle des statues hautes de douze coudées s'adossaient, probablement des Osiris comme au Ramesséum et à Médinet-Habou[4]. L'Apis mort eut à se louer, lui aussi, de ses bons offices. Depuis que Ramsès II avait creusé le souterrain du Sérapéum pour l'usage des taureaux défunts, aucun des Pharaons qui s'étaient succédé à Memphis n'avait manqué à embellir la tombe commune et à célébrer magnifiquement les rites de l'enterrement. La momie préparée par leurs soins était scellée dans un cercueil ou dans un sarcophage en pierre dure, puis on murait la porte du caveau, et alors, contre la maçonnerie encore fraîche, au pied des parois de rocher voisines, sur le sol même du passage, partout où une place était libre, les hauts personnages et les ouvriers ou les prêtres qui avaient pris une part quelconque aux cérémonies appuyaient une stèle votive pour appeler les bénédictions divines sur eux et sur leur famille. La galerie s'était changée peu à peu en une sorte d'archive où toutes les dynasties venaient s'enregistrer l'une après l'autre, lorsqu'une apothéose nouvelle leur en fournissait l'occasion : Mariette les y a retrouvées de nos jours presque complètes malgré les ravages des hommes, les Bubastites, Bocchoris, les Éthiopiens eux-mêmes. Taharqou, menacé par

1. Petrie, *Koptos*, pl. xxxvi, 1, et p. 17; le fragment me paraît être de Psammétique Ier.
2. Mariette, *Abydos*, t. I, pl. ii *b*, où Psammétique est accompagné de Nitaouqrît.
3. Les premiers égyptologues avaient attribué le cartouche-prénom de Psammétique Ier à Psammétique II et réciproquement : il faut toujours avoir cette erreur présente à l'esprit lorsqu'on se sert de leurs ouvrages.
4. Hérodote, II, cliii; cf. Diodore, I, 67, où les propylées attribués à Psammétique Ier sont ceux de l'Est. Strabon (XVII, i § 31, p. 807) décrit également la cour.

les Assyriens, s'était arrêté à Memphis une année seulement avant sa mort, entre deux campagnes, afin d'ensevelir un de ses Apis, et Psammétique n'eut garde de négliger cette partie importante de ses devoirs royaux. Il se contenta d'abord d'imiter ses prédécesseurs, mais un éboulement s'étant produit dans le quartier de l'hypogée où reposait l'Apis décédé en l'an XX de son règne, il ordonna à ses ingénieurs de percer une autre galerie dans une veine de calcaire plus compacte, et il l'inaugura en l'an LII. Ce fut le point de départ d'une restauration intégrale. Les caveaux des bœufs sacrés furent inspectés un à un, les maillots rapiécés ainsi que les coffres des momies, la chapelle consolidée et dotée des bois, des étoffes, des parfums, des huiles indispensables[1]. Il semble que l'activité ne fut pas moindre à Sais, la patrie et la résidence privilégiée du Pharaon, mais tous les monuments qui la décoraient, le temple de Nit, le château royal, ont été détruits de fond en comble ; il ne reste d'elle que l'enceinte en briques crues dont elle était enveloppée et, çà et là, parmi les décombres des maisons, des monceaux d'éclats de pierre où les édifices publics se dressaient. On y déchiffre encore sur plus d'un bloc les noms de Psammétique, et il y a peu de cités au Delta qui n'en puissent montrer autant[3]. D'un bout à l'autre de



CHAMBRE ET SARCOPHAGE D'UN APIS[2].

1. MARIETTE, *Renseignements sur les soixante-quatre Apis trouvés dans les souterrains du Sérapéum*, dans le *Bulletin Archéologique de l'Athénæum Français*, 1855, p. 47-48, et t. II, p. 78 ; cf. *le Sérapéum de Memphis*, 2e éd., t. I, p. 118-121.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la gravure publiée par* MARIETTE, *Choix de Monuments du Sérapéum*, pl. VI.

3. Pour les ruines de Sais, voir les descriptions de CHAMPOLLION, *Lettres écrites d'Égypte*, 3e éd., p. 50-53, et pl. I-II, et de WILKINSON, *Topography of Thebes and General Views of Egypt*, p. 296, ainsi que le plan de G. FOUCART, *Notes prises dans le Delta*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XX, p. 169.

la vallée les chantiers se rouvrirent, et les arts, encouragés par l'abondance des commandes, refleurirent promptement. La gravure des hiéroglyphes et la peinture atteignirent une élégance remarquable, les belles statues et les bas-reliefs se multiplièrent, une école nombreuse se développa. Les artistes locaux s'étaient transmis dévotement les traditions de l'âge des Pyramides et celles surtout de la première époque thébaine; même sous les Ramessides, les morceaux trop rares que nous avons d'eux ressemblent plus à des œuvres de la



LA GRANDE GALERIE DU SÉRAPÉUM[1].

VI[e] et de la XII[e] dynastie qu'à celles des Thébains leurs contemporains. Leur manière, perfectionnée par l'imitation évidente des vieux maîtres memphites, plaît aux modernes par son élégance un peu sèche, par l'entente du détail, par une adresse étonnante à assouplir la pierre. Les Memphites avaient préféré le calcaire et les Thébains les granits gris ou roses et le grès : ils s'attaquèrent sans sourciller au basalte, aux brèches, à la serpentine, et ils tirèrent un parti merveilleux de ces matières à grain fin, à pâte presque partout homogène. La renaissance qu'ils accomplirent s'était annoncée déjà sous les Éthiopiens, et plusieurs des statues que nous avons du règne de Taharqou témoignent de qualités sérieuses. Celle d'Amenertas a été trop vantée à l'instant de la décou-

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la gravure de Devéria, publiée par* Mariette, *Choix de Monuments du Sérapéum*, pl. v.

verte; la tête, surchargée de la perruque des déesses, est vide d'expression et morne malgré son sourire, et le modelé du corps est un peu mou, mais l'ensemble a quelque chose de gracieux et de chaste dans sa gracilité. Une statuette d'une autre épouse divine, mutilée et inachevée, se recommande par un style plus large[1], bien que l'ampleur ne soit pas un attribut fréquent dans les œuvres de l'école : elle amincit les formes, elle les allonge, elle les atténue, au point de leur faire perdre souvent en vigueur ce qu'elles gagnent en distinction. Où elle est en progrès réel sur celles qui la précédèrent, c'est dans la façon dont elle a traité les têtes de ses modèles. Souvent elle en affine l'expression et elle les idéalise, ainsi qu'on le faisait avant elle, mais parfois elle cherche et elle trouve la ressemblance sincère, brutale au besoin. Ce n'est pas le portrait



BAS-RELIEF MEMPHITE D'ÉPOQUE SAITE[2].

arrangé de Montoumihâit que l'artiste a voulu nous montrer, c'est Montoumihâit même, son front bas, ses petits yeux bridés, ses joues sèches, les plis profonds qui cernent sa bouche et son nez[3]. Ailleurs, les rides, la patte d'oie, les bosses du crâne, la structure de l'oreille et du cou sont accusés avec une complaisance minutieuse. La statue n'est plus seulement comme autrefois une pièce du matériel sacré, le support du double divin ou humain, où la valeur artistique est un accessoire de nulle importance et n'est estimée que comme une garantie de ressemblance : sans perdre rien de sa signification religieuse, elle est devenue un objet d'art en soi que l'on admire et que l'on aime autrement que pour son utilité mystique, pour la façon dont le sculpteur a su interpréter son modèle.

Le règne se prolongea presque jusqu'à la fin du siècle, dans la paix du dedans et du dehors. Il eut sans doute ses escarmouches en Libye et en Nubie, dont nous n'apprenons rien, et, de temps à autre, quelque choc avec les Asia-

1. Voir cette statue reproduite plus haut, au t. III, p. 491, de cette *Histoire*.
2. *Dessin de Boudier, d'après l'héliogravure de* Mariette, *Monuments Divers*, pl. 35 *b*. Le bas-relief avait été encastré vers l'époque byzantine dans la maçonnerie d'une maison de Memphis, et c'est pour le relier aux autres assises que les maçons ont abattu la partie inférieure du champ.
3. Voir le portrait en question plus haut, au t. III, p. 386, de cette *Histoire*.





tiques. Psammétique suivait d'un regard attentif les révolutions qui se déroulaient au delà de l'isthme, d'abord par la crainte d'un retour offensif des Assyriens, puis, quand ce danger se fut évanoui, par l'espérance de recouvrer un jour, au moins dans la Syrie méridionale, la position prépondérante que ses devanciers y avaient occupée si longtemps. La tradition voulait qu'il eût



LES RUINES DE SAIS[1].

borné sagement ses ambitions à la conquête de la Pentapole Philistine : il aurait même assiégé Ashdod pendant vingt-neuf ans avant de s'en emparer. Si l'on écarte le chiffre, qui est emprunté évidemment à quelque roman populaire, le fait lui-même n'a rien d'invraisemblable. Ashdod était particulièrement remuante, et elle avait joué dans les guerres d'autrefois un rôle plus important que celui de n'importe laquelle des cinq cités sœurs. Elle possédait, en dehors de la ville propre qui était située à quelque distance de la côte, une marine analogue à celle de Gaza et suffisante à abriter une flotte : celui qui la tenait entre les mains gardait vraiment la clef des routes qui mènent de Syrie en Égypte. Psammétique entreprit probablement cette expédition dans

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de Golénischeff, prise en 1888.*

le dernier tiers de sa vie, lorsque les victoires des Mèdes lui eurent prouvé combien l'Assyrie était incapable de veiller à la défense de ses provinces lointaines[1]. L'assaut des Scythes, qui aurait pu lui devenir funeste s'il avait été poussé à fond, ne l'ayant point lésé, tourna à son avantage[2] : c'est, sans doute, après la retraite des barbares, qu'il lança ses armées sur la Philistie et qu'il s'en annexa tout ou partie. Ce point gagné, il s'arrêta, et il attendit l'événement. La résurrection étonnante de l'Égypte avait dû ranimer les factions égyptiennes dans tous les États autonomes et dans les préfectures syriennes : l'entrée en campagne des bandes de Pharaon et leur présence impunie sur des territoires dépendant de l'empire réveilla partout l'espoir de la délivrance et incita les mécontents à une action prochaine. On ignore ce qui se passa à Tyr, à Sidon, chez les peuples de l'Idumée et de l'Arabie, mais Juda, aux mains de Josias, évita toute démarche incompatible avec le serment de fidélité qu'il avait juré à l'Assyrie. Il était d'ailleurs absorbé tout entier par les questions de culte, et sa vie politique subissait le contrecoup des mouvements qui agitaient sa vie religieuse. Josias, à mesure qu'il croissait en âge, s'était rapproché toujours plus des doctrines prêchées par les prophètes, et son adhésion prêtait chaque jour une force nouvelle au parti qui voulait compléter la réforme ébauchée sous Ézéchias. L'antagonisme qu'elle avait soulevé jadis chez les prêtres du temple s'était calmé peu à peu, moitié conviction sincère, moitié entente de leurs intérêts et conscience des avantages qui résulteraient pour eux de la prévalence d'un sanctuaire unique; le pontife Hilkiah travaillait dans le même sens que Jérémie, et avec lui de hauts personnages, le scribe Shaphân, fils d'Azaliah, Akhikam, Akbor, fils de Michée, une prophétesse Houldah, qui avait épousé l'intendant de la garde-robe royale. Les terreurs de l'invasion scythique avaient assombri les âmes et exalté le zèle des orthodoxes. Juda, répétaient-ils, n'a de refuge qu'en Jahvéh : c'en est fait de ui s'il s'entête dans les doctrines qui excitent la colère implacable de Jahvéh contre les infidèles, s'il ne renonce pas vite aux idoles ni aux rites superstitieux dont il défigure la religion, s'il ne renverse pas les autels épars dans la

1. Hérodote, II, clvii, Diodore de Sicile, I, 67. J'avais cru pouvoir expliquer ce chiffre de vingt-neuf ans, en supposant que la chute d'Ashdod tombait l'an XXIX du roi et qu'Hérodote avait pris la date de la reddition pour une indication de la durée du siège : cette hypothèse est inutile, et très probablement nous avons là un de ces chiffres élevés que les conteurs populaires affectionnent. Si l'on pouvait attribuer une valeur réelle au récit de Diodore, ce serait en Syrie que Psammétique aurait accordé aux mercenaires grecs la place d'honneur à l'aile droite : la prise d'Ashdod serait donc antérieure à l'émigration des soldats indigènes. Un passage de Jérémie (XXV, 20) parle, en l'an IV de Joiakim, vers 603, de « ce qui reste d'Ashdod », et l'on attribue d'ordinaire l'affaiblissement de la ville à la guerre égyptienne : on pourrait aussi bien le mettre sur le compte de l'invasion scythique.

2. Cf. ce qui est dit plus haut au sujet de l'invasion scythique, au t. III, p. 479, de cette *Histoire*.

campagne pour concentrer ses hommages au temple de Salomon, s'il ne revient pas à l'observance de la loi stricte, telle que ses pères l'avaient pratiquée. Mais cette loi vénérable que l'on ne trouvait ni dans le *Livre de l'Alliance*, ni dans les autres écrits révérés d'Israel, où se cachait-elle aujourd'hui? L'an XVIII, Josias envoya Shaphân au temple vérifier les sommes recueillies aux portes et qui servaient à l'entretien de l'édifice. Les comptes apurés, Hilkiah dit soudain : « J'ai découvert le Livre de la Loi dans le temple », et il remit l'écrit à Shaphân, qui le parcourut aussitôt. De retour au palais, le scribe présenta son rapport : « Tes serviteurs ont versé l'argent qui s'est trouvé au temple et ils l'ont réparti fidèlement entre les directeurs des travaux »; puis il ajouta : « Le prêtre Hilkiah m'a donné un livre », et il le lut devant le roi. Quand celui-ci eut entendu les paroles contenues dans ce Livre de la loi, il fut saisi d'angoisse et il déchira ses vêtements, puis, ne sachant que résoudre par lui-même, il dépêcha Hilkiah, Shaphân, Akhikam, Akbor et Azayah, le serviteur, consulter Jahvéh pour le peuple et pour lui; « car grande est la colère de Jahvéh qui s'est embrasée contre nous, parce que nos pères n'ont pas écouté les préceptes de ce livre, de manière à observer tout ce qui nous est prescrit ». Les députés ne s'adressèrent ni à l'oracle officiel, ni aux prophètes ordinaires, mais à une femme, à la prophétesse Houlda qui dépendait de la cour par la charge de son mari, et elle leur enjoignit au nom de l'Éternel de convoquer l'assemblée des fidèles, d'y réciter le livre nouveau, puis de réclamer aux assistants l'engagement d'en appliquer désormais les mandements : Jahvéh s'apaiserait, et, puisque le roi « avait déchiré ses vêtements et pleuré devant moi, moi aussi j'écoute, dit Jahvéh, et pour cela, vois-tu, je te réunirai à tes pères, et tu iras les rejoindre dans ton sépulcre, en paix! » Josias convoqua donc les shéikhs de Juda et de Jérusalem; il monta au temple, et là, sur le parvis, on lut en présence de la population entière le Livre de la Loi[1].

Il traitait des sujets si souvent débattus dans les cercles prophétiques depuis Ézéchias, et l'écrivain inconnu qui le rédigea était si fort imbu des idées de Jérémie et de son langage, qu'on s'est demandé parfois s'il n'était point Jérémie lui-même[2]. Les Orientaux ne se firent jamais faute d'affirmer que tel ou

1. *II Rois*, *XXII*, *3-20*, *XXIII*, *1-2*. Le récit est interpolé légèrement par endroits, en 4 *b*, 5 *a*, et en 6-7, où le rédacteur l'a accordé avec les événements déjà racontés plus haut au règne de Joas (*II Rois*, *XII*, *6-16*; cf. ce qui dit à ce sujet, au t. III, p. 101, de cette *Histoire*). Le début de la prophétie de Houldah fut supprimé, lorsque la prise de Jérusalem eut montré que la réforme du culte n'avait pas suffi à désarmer la colère de Jahvéh. Il devait renfermer un ordre de lire le *livre de l'Alliance* au peuple, et de lui en faire adopter les résolutions, puis la promesse de sauver Juda s'il demeurait fidèle à sa parole.

2. Renan, *Histoire du Peuple d'Israel*, t. III, p. 233-236.

tel ouvrage pour lesquels ils professaient une estime particulière avait été rencontré dans le temple d'un dieu : les prêtres égyptiens s'imaginaient, nous le savons, devoir à une révélation de ce genre les chapitres les plus efficaces de leur Livre des Morts et les traités les plus importants de leur littérature scientifique[1]. L'auteur du Livre de la loi était allé chercher bien loin dans le passé le nom du chef qui avait délivré Israel au temps de la captivité d'Égypte. Il disait comment Moise, sentant déjà les approches de la mort, voulut promulguer en Galaad les ordonnances que Jahvéh lui avait dictées pour les siens[2]. L'unité de Dieu y était proclamée hautement, et cette jalousie qui ne lui permet point de tolérer que d'autres dieux partagent avec lui l'hommage de son peuple. « Vous détruirez de fond en comble tous les lieux où les nations que vous déposséderez auront servi leurs dieux, sur les hautes montagnes et sur les collines et sous tout arbre vert; vous démolirez leurs autels, vous briserez leurs statues, vous brûlerez leurs Ashérahs au feu, et vous abattrez les images taillées de leurs dieux, et vous effacerez leur nom de ces lieux-là[3]. » Si jamais un prophète se lève au milieu des fidèles ou un songeur de songes qui leur prescrive par un signe ou par un miracle de dévier vers ces dieux maudits, quand même le signe ou le miracle se produirait, il ne faudra pas obéir à leur prédication, mais les saisir et les tuer. Même « si ton frère, le fils de ta mère, ou ton fils ou ta fille, ou la femme de ton sein, ou l'âme qui est comme ta propre âme voulait te séduire secrètement, disant : « Allons et servons d'autres « dieux ! » tu ne t'accorderas pas avec lui et ne l'écouteras point, ton œil ne l'épargnera point, tu n'auras point pitié de lui et tu ne le céleras point, mais tu le tueras sans faute. Ta main sera la première à lui infliger la mort et les mains de tout le peuple ensuite : tu l'assommeras de pierres et il mourra, car il a essayé de te détourner de Jahvéh[4] ! » Et ce Jahvéh n'est pas le Jahvéh de n'importe quelle place, le Jahvéh de Béthel et le Jahvéh de Dan, Jahvéh de

1. Voir les exemples que j'ai cités plus haut, au t. I, p. 224-225, de cette *Histoire*.

2. Saint Jérôme (*Contre Jovinien*, I, 5) et saint Jean Chrysostome (*Homélie sur Matth.*, 9, p. 135 *b*) admettaient déjà que le Deutéronome était le livre découvert par Hilkiah dans le temple, au temps de Josias, et c'est l'opinion courante aujourd'hui, non le livre tel que nous le lisons dans le Pentateuque, mais le noyau de ce livre, et principalement les chapitres XII-XXVI. Pour l'exposé exact de la question et pour l'indication des points encore douteux qu'elle soulève, je ne puis mieux faire que de renvoyer à l'un des nombreux manuels, tels que l'*Einleitung in das Alte Testament* de Cornill (2e éd., p. 29-45) ou l'*Introduction to the Literature of the Old Testament* de Driver (5e éd., p. 65-96), dont les nombreuses éditions enregistrent presque d'année en année l'état présent de la critique. Je rappelle ici que j'écris, non l'histoire particulière des Hébreux, mais l'histoire générale des peuples de l'Orient : je me borne à prendre dans les résultats de la critique moderne les idées ou les faits qui me paraissent de nature à expliquer la marche des événements politiques, sans insister sur ce qui rentre plus spécialement dans l'histoire des idées religieuses.

3. *Deutéronome*, *XII*, *2-3*.

4. *Deutéronome*, *XIII*, *1-10*.

Mizpah, Jahvéh de Gébâ, Jahvéh de Béershéba, il est « Jahvéh » tout court[1]. Il ne siège point partout indifféremment, mais « vous chercherez le lieu qu'il choisira lui-même d'entre les tribus pour y établir son nom, et pour y demeurer, et vous y viendrez. C'est là que vous apporterez vos holocaustes et vos sacrifices et vos dîmes[2] ». Jérusalem n'était pas nommée, mais on l'entendait de reste, et nul n'ignorait que la suppression des sanctuaires provinciaux tournait nécessairement à son profit. Une partie du code nouveau réglait les rapports des membres de la communauté. Le roi se rapprochera autant que possible du prêtre idéal : qu'il n'exalte pas son cœur au-dessus de ses frères et qu'il ne place pas la grandeur dans la possession de chariots, de chevaux et de femmes, mais qu'il lise sans cesse la loi de Dieu et qu'il la médite afin de l'observer chaque jour point pour point[3]. Même à la guerre, il ne se confiera pas en ses soldats ou en sa bravoure personnelle; là encore il s'en remettra à Jahvéh du soin de le guider et il ne fera rien qu'après l'avoir consulté par l'entremise de son prêtre. Les pauvres[4], les veuves, les orphelins[5], les esclaves[6], les étrangers mêmes, en souvenir de la servitude d'Égypte[7], sont rangés plus spécialement sous la protection divine; tout Juif devenu la propriété d'un compatriote sera libéré au bout de la sixième année, et il recevra de son maître une petite provision qui lui assurera de quoi vivre pendant quelque temps[8]. Les prescriptions relatives au culte ne sont pas conçues encore dans cet esprit de minutie tracassière qui devint plus tard comme la marque de la législation hébraique. Les grandes fêtes n'y sont qu'au nombre de trois : la Pâque se célébrait en Abîb, au mois des épis, et l'on s'était habitué déjà à la considérer comme une commémoration de l'Exode, mais les deux autres, celle des Semailles et celle des Tabernacles, se rattachaient simplement aux phases agricoles de l'année, et elles avaient lieu, la première, sept semaines après le commencement de la moisson, la seconde, lors de la rentrée des dernières récoltes[9].

1. *Deutéronome, VI, 4.* L'expression, qui se retrouve dans *Zacharie, XIV, 9*, est empruntée au second des prologues qui furent plus tard ajoutés au Deutéronome; elle répond si bien à l'idée dominante du livre même qu'il n'y a point d'inconvénient à l'employer ici.

2. *Deutéronome, XII, 5-6.*

3. *Deutéronome, XVII, 14-20*; cf. *XX, 1-9*, les prescriptions sur la levée des troupes.

4. Sur le pauvre et sur les devoirs de charité que la communauté de religion impose envers lui, cf. *Deutéronome, XV, 7-11*; sur les droits du journalier pauvre, *XXIV, 14-15.*

5. *Deutéronome, XXIV, 17-22*, défense de prendre en gage le vêtement de la veuve, et prescriptions relatives au glanage de la veuve et de l'orphelin, cf. *Lévitique, XIX, 9-10*; participation à la dîme triennale (*Deutéronome, XIV, 28-29, XXVI, 12-15*) et aux fêtes solennelles (*Deutéronome, XVI, 11, 14*).

6. Participation de l'esclave aux réjouissances des fêtes solennelles (*Deutéronome, XVI, 11, 14*), droits de la femme prise à la guerre et dont le maître fait sa concubine (*Deutéronome, XXI, 10-14*).

7. Participation de l'étranger aux dîmes triennales (*Deutéronome, XIV, 28-29, XXVI, 12-13*).

8. *Deutéronome, XV, 12-18.*

9. *Deutéronome, XVI, 1-17.*

Le prêtre continue à prélever sa part de la victime et des offrandes prodiguées en ces circonstances diverses, et le législateur l'autorise à bénéficier également des dîmes, l'annuelle et la triennale qu'il impose sur le blé, sur le vin, sur les premier-nés du bétail et dont le produit était consacré à une sorte de fête de famille célébrée dans le lieu saint[1]. Il est donc assimilé aux pauvres de Dieu, à la veuve, à l'orphelin, à l'étranger, et son pouvoir n'est guère plus grand qu'il n'était aux débuts de la monarchie. C'est au prophète en effet, et non au prêtre, que le devoir appartient de diriger le peuple dans tous les cas non prévus par la loi. « Je mettrai mes ordres en sa bouche, dit Jahvéh, pour qu'il proclame ce que je lui commanderai, et si quelqu'un n'écoutait pas les ordres qu'il proclamera en mon nom, je lui en demanderai compte. Mais un prophète qui aurait l'audace de proclamer en mon nom des ordres que je ne lui aurais point donnés, ou qui parlerait au nom d'autres dieux, ce prophète-là, il faut qu'il meure. Et si vous vous dites en vous-même : « Comment saurons-nous quel « est l'ordre que Jahvéh n'aura point donné? » — Si un prophète parle au nom de Jahvéh et que la chose n'arrive pas et ne s'accomplisse point, c'est que Jahvéh n'a point donné son ordre : le prophète aura parlé dans sa présomption, et vous ne devrez pas vous effrayer de ses paroles[2]. »

La lecture achevée, Josias supplia les assistants de conclure le pacte avec Jahvéh, c'est-à-dire « de suivre Jahvéh de cœur et d'âme, de garder ses commandements, préceptes et ordonnances, et de valider ainsi les clauses de cette alliance, telles qu'elles étaient inscrites dans le livre ». Les dernières paroles prononcées, celles qui sonnaient dans toutes les oreilles, contenaient des imprécations plus terribles et plus lugubres encore que celles dont les prophètes avaient accoutumé de menacer Juda. « Si vous n'obéissez pas à Jahvéh, votre Dieu, pratiquant ses commandements et ses lois que je vous prescris aujourd'hui, alors toutes les malédictions vous frapperont et s'accompliront sur vous. Vous serez maudits à la ville, vous serez maudits à la campagne, maudit sera votre panier et votre pétrin, maudit le fruit de vos entrailles et le fruit de vos champs; vos vaches et vos brebis seront stériles ... Quand vous vous fiancerez à une femme, un autre la possédera; quand vous vous bâtirez une maison, vous n'y habiterez point; quand vous vous planterez une vigne, vous n'en goûterez point le produit. Vos bœufs seront tués devant vos yeux et vous n'en mangerez point.... Vos fils et vos filles seront livrés à d'autres peuples; vos

1. *Deutéronome, XVIII, 1-8*; participation à la dîme triennale, *Deutéronome, XIV, 28-29, XXVI, 12-13.*
2. *Deutéronome, XVIII, 9-22.*

yeux le verront et ne cesseront de se consumer de regret, et votre main sera impuissante.... Jahvéh fera lever contre vous un peuple venant de loin, de l'extrémité de la terre, et qui fondra sur vous avec la rapidité de l'aigle, un peuple dont vous ne comprendrez pas la langue, un peuple au regard farouche, qui ne respectera pas le vieillard, ni n'aura pitié de l'enfant ». Il incendiera tout, détruira tout, et, « quand il assiégera les villes des pays, que Jahvéh, votre Dieu, vous donne, vous en viendrez, dans la détresse et dans l'angoisse où vous plongeront vos ennemis, à manger le fruit de vos entrailles, la chair de vos fils et de vos filles ». Ceux qui échapperont partiront pour l'exil, et ils y endureront pendant de longues années les tortures de l'esclavage le plus atroce; « votre vie vous apparaîtra comme suspendue à un fil, vous n'en serez jamais sûrs, vous en serez en alarmes nuit et jour. Le matin, vous direz : « Que n'est-ce déjà le soir! » et le soir : « Que n'est-ce déjà le matin! » et cela par les terreurs qui vous hanteront et par le spectacle que vous aurez sous les yeux[1]. » L'assemblée jura ce qu'on voulut, et le roi déploya aussitôt un beau zèle à exécuter les prescriptions du livre sacré au pied de la lettre. Le temple fut purifié le premier : Hilkiah et ses prêtres renversèrent toutes les images qu'il renfermait et tous les objets fabriqués en l'honneur des dieux du dehors, Baals, Ashéras, l'armée entière des cieux, puis ils les transportèrent hors de Jérusalem, dans la vallée du Cédron, ils les jetèrent aux flammes, et ils en dispersèrent les cendres sur l'endroit où l'on entassait les immondices de la ville. Les autels et les maisons d'hiérodules qui souillaient le parvis furent démolis, les chars du Soleil brûlés et les chevaux du dieu relégués aux écuries du Grand eunuque; les chapelles et les lieux de culte qui s'élevaient aux portes de l'enceinte, sur les places, le long des murs, furent rasés, et le Tophet enfin, où l'on passait les enfants au feu, fut transformé en une voirie publique. Les sanctuaires de province eurent le même sort que ceux de la capitale : bientôt, de Gébâ à Béershéba, il ne resta plus un seul de ces *bamôth*, où les ancêtres d'Israel et ses chefs avaient prié pendant des générations. La réforme dépassa même les frontières et elle déborda sur la province assyrienne de Samarie : le temple et l'image que Jéroboam avait inaugurés à Béthel furent réduits en poussière, et l'on calcina des ossements humains sur l'autel pour le désécrer au delà de toute purification[2]. Le gouverneur laissa faire : en premier lieu,

1. *Deutéronome, XXVIII.* Les deux séries d'imprécation (XXVII, XXVIII), qui terminent l'ouvrage actuel, sont toutes deux de rédaction postérieure, mais l'écrit primitif se terminait certainement par quelque formule analogue. J'ai pris dans le chapitre XXVIII les traits les plus caractéristiques.

2. *II Rois, XXIII, 8-20, 24-27*, où l'on reconnaît des gloses et des interpolations assez nombreuses,

c'étaient là affaires privées des sujets de l'empire, dans lesquelles il n'avait pas à intervenir tant que l'explosion du sentiment religieux ne tournait pas à la révolte, et l'on sait que Josias, guidé en cela par les prophètes, aurait cru aller à l'encontre des volontés divines, s'il avait songé à rompre sa chaîne par des moyens de politique ordinaire; et puis, en 621, sous Assourétililâni, cinq ans après l'invasion des Scythes, le préfet de Samarie disposait-il d'assez de troupes pour s'opposer aux empiétements des princes vassaux? Ce fut l'affaire de quelques mois à peine. L'année d'après, quand tout fut fini, Josias ordonna de solenniser la Pâque en la manière qui était indiquée au livre nouveau; le peuple accourut en foule d'Israel comme de Juda et le souvenir en demeura indélébile dans les esprits. On se rappelait encore après bien des siècles cette Pâque du roi Josias, à laquelle n'avait ressemblé aucune des Pâques célébrées auparavant, au temps des Juges ou sous les rois du Schisme[1]. Le premier élan de ferveur épuisé, une réaction dut se produire bientôt chez les classes dominantes autant que chez le peuple, et le spectacle que l'Asie présentait alors était bien de nature à faire naître le doute chez les dévots. Assour, cet Assour dont les prophètes avaient parlé comme de l'émissaire irrésistible du Très-haut, non seulement il ne guérissait pas des blessures qu'il avait reçues de la main des Mèdes puis des Scythes, mais chaque année semblait lui infliger une plaie plus douloureuse et l'approcher sans remède à sa fin. Et d'autre part, les vieilles royautés qu'il avait courbées un moment sous son joug, l'Égypte et la Chaldée, redressées maintenant, étonnaient le monde par la vigueur de leur renaissance. Psammétique, il est vrai, après avoir allongé le bras à travers le désert et posé la main sur la citadelle qui assurait un débouché en Syrie à ses armées, avait suspendu son mouvement et s'était montré peu enclin à revendiquer les droits antiques de sa race sur les pays du Jourdain ou de l'Oronte, mais il était mort en 611, et celui de ses fils qui lui avait succédé,

telle que l'épisode de Béthel (v. 15-20), dont l'authenticité est d'ailleurs incontestable (Stade, dans la *Zeitschrift für Alttestamentliche Wissenschaft*, 1885, p. 292 sqq.). Le récit de *II Chroniques, XXXIV*, a déformé celui du *Livre des Rois* et il place la réforme en partie au moins avant la découverte de la Loi nouvelle.

1. *II Rois, XXIII, 21-23*; cf. *II Chroniques, XXXV, 1-19*. Le texte des Septante semble dire que ce fut la première Pâque célébrée dans Jérusalem. Il donne aussi au chapitre XXII, v. 3, après l'indication de l'an XVIII, une date du septième ou du huitième mois, dont on ne tient ordinairement nul compte, car elle se trouve en contradiction avec l'affirmation du chapitre XXIII, 21-23, que la Pâque célébrée à Jérusalem le fut dans l'année même de la réforme, dans la dix-huitième année. C'est pour faire disparaître la contradiction entre les deux passages que le texte hébreu a supprimé la mention du mois. Il faut, je crois, la considérer comme authentique et la conserver, sauf à rejeter la célébration de cette Pâque à ce qui serait notre année d'après. Il n'y a même pas besoin pour cela de corriger la date royale du texte : admettant que la réforme ait eu lieu en 621, la Pâque de 620 a pu fort bien se trouver encore dans l'an XVIII de Josias, selon l'époque à laquelle le roi était monté sur le trône.

Néchao II, ne manifestait point les mêmes intentions pacifiques[1]. S'il se décidait à tenter la fortune et qu'il descendit en Syrie avec ses bataillons de Grecs et d'Égyptiens, quelle posture Juda serait-il entraîné à prendre entre Assour mourant et le royaume rajeuni des Pharaons?

Ce fut au printemps de 608 que la crise éclata. Ninive, investie par les Mèdes, était sur le point de succomber, et tout faisait prévoir que sa succession ne tarderait pas à s'ouvrir[2] : l'Égypte risquait de la trouver réglée déjà d'autorité et le partage fait, si elle hésitait plus longtemps à saisir ce qu'elle croyait pouvoir réclamer de l'héritage. Néchao quitta Memphis et s'achemina vers l'Asie avec l'armée que son père lui avait léguée[3]. Ce n'étaient plus les bandes désordonnées des rois éthiopiens ou des princes du Delta, unies momentanément par l'ascendant d'un seul homme, mais divisées par des haines et par des méfiances réciproques et vouées ainsi à l'impuissance. Égyptiens, Libyens, Grecs, toutes les troupes dont elle se composait étaient bien dans la main du chef et s'avançaient d'un mouvement irrésistible, en une masse « pareille au Nil : comme un fleuve, ses flots se précipitent. Elle dit : « Je monte, j'inonde la terre, je vais noyer villes et gens! Chargez, chevaux! Chars, lancez-vous au galop! Que les guerriers marchent, l'Éthiopien et le Libyen à l'abri de son bouclier, le fellah bandant l'arc[4]! » Sitôt que Josias apprit la nouvelle, il convoqua ses milices et se disposa à repousser le choc. Néchao ne prit pas ses démonstrations au sérieux et il lui envoya commander la neutralité d'un ton assez dédaigneux : « Occupe-toi de ce qui te regarde, roi de Juda! Ce n'est pas à toi que j'en veux aujourd'hui, mais mon but est l'Euphrate, et mon Dieu m'a enjoint de me hâter; retire-toi donc devant le dieu qui est avec moi, de peur qu'il ne te perde[5]! » Le message dépêché, probablement au moment d'entrer dans la Shéphélah, il continua vers le Nord sans douter un moment qu'on lui saurait gré de l'avertissement; mais, si bas que fût Ninive, Josias ne se croyait pas délié de ses serments envers elle, et, confiant en l'aide de

1. La dernière stèle datée de Psammétique I[er] est l'épitaphe officielle de l'Apis mort en l'an LII (MARIETTE, *Renseignements sur les soixante-quatre Apis*, dans le *Bulletin Archéologique de l'Athénæum Français*, 1856, p. 78-80). D'autre part, un Apis, né en l'an LIII de Psammétique, mourut l'an XVI de Néchao, après avoir vécu 16 ans, 7 mois, 17 jours. Un calcul très simple montre que Psammétique I[er] régna 54 ans, comme le disaient Hérodote (II, CLVII) et Manéthon d'après l'Africain (MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 593-595). Cf. à ce sujet LEPSIUS, *Einige von Hrn. Mariette brieflich übersendete Apis-Daten*, dans les Comptes rendus de l'Académie des Sciences de Berlin, 1854, où le calcul a été fait pour la première fois.

2. Cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. III, p. 484-485, de cette *Histoire*.

3. HÉRODOTE, II, CLIX, où il est dit formellement que Néchao prit la voie de terre.

4. *Jérémie, XLVI, 7-9*, où le prophète décrit, non l'armée qui marcha contre Josias, mais celle qui fut battue à Mageddo. A trois ou quatre ans d'intervalle, la composition était certainement la même, si bien que la description de l'une s'applique à l'autre.

5. Le message de Néchao à Josias nous est connu par le témoignage de *II Chroniques*, *XXXV, 20-22*.

Jahvéh, il se jeta dans l'aventure résolument. Les généraux égyptiens connaissaient bien la route jusqu'aux extrémités de la Philistie, pour l'avoir suivie quelques années auparavant, lors de la campagne de Psammétique, mais au delà d'Ashdod l'expérience leur manquait, et ils n'avaient plus afin de se guider que les rapports des marchands et les récits triomphaux des vieux Pharaons thébains. Ils s'élevèrent le long de la voie traditionnelle qui avait mené leurs ancêtres de Gaza à Mageddo, de Mageddo à Qodshou, de Qodshou à Carchémis, et ils comptaient déjà parcourir sans combat la vallée du Jourdain, puis celle de l'Oronte, lorsque, au débouché des gorges du Carmel, ils rencontrèrent les avant-gardes judéennes. Josias, averti trop tard pour leur disputer le passage à la sortie du désert, avait filé sur une ligne parallèle à la leur et il était venu se poster en face d'eux aux champs de Mageddo, sur les lieux mêmes où Thoutmosis III avait vaincu les Syriens confédérés près de dix siècles auparavant. Il fut battu, tué dans la mêlée, et le vainqueur poussa droit au Nord, sans s'inquiéter pour le moment de ce que les débris des Juifs devenaient[1]. Il traversa rapidement la plaine de l'Oronte, par la foulée antique des caravanes; arrivé à l'Euphrate, sous les murs de Carchémis, il s'arrêta. Peut-être y apprit-il la chute de Ninive, et la crainte d'attirer sur lui les Mèdes ou les Babyloniens l'empêcha-t-elle de franchir le fleuve et de razzier les pays du Balikh que les scribes routiniers de la chancellerie s'obstinaient à désigner sous leur nom démodé de Mitâni[2] : il redescendit vers le Sud, après avoir ramassé les tributs d'usage et logé quelques garnisons aux endroits nécessaires, puis il tint cour plénière à Riblah pour y recevoir l'hommage des Phéniciens indépendants[3] ou des anciens vassaux de l'Assyrie auxquels la rapidité de ses opérations n'avait point permis de le saluer à la montée. Les Juifs avaient sauvé le cadavre de leur roi et ils l'avaient rapporté sur son char à Jérusalem,

1. *II Rois*, *XXIII*, *29*, cf. *II Chroniques*, *XXXV*, *22-23*. C'est probablement à cette bataille qu'Hérodote (II, CLIX) fait allusion lorsqu'il dit que Néchao battit les Syriens à Magdôlos. L'identité de Magdôlos et Mageddo, acceptée par presque tous les historiens, a été combattue par Gutschmid (*Kleine Schriften*, t. IV, p. 496-497), qui voit dans la Magdôlos d'Hérodote le Migdôl de la frontière égypto-syrienne, et dans la rencontre même un engagement de Néchao avec les Assyriens et avec leurs alliés philistins, puis par Th. Reinach (*la Bataille de Mageddo et la chute de Ninive*, p. 4-5), qui préfère identifier Magdôlos avec un des Madjdel, voisins d'Ascalon, et considérer ce combat comme livré à l'armée d'occupation assyrienne. Quand même le renseignement d'Hérodote serait emprunté à Hécatée de Milet (Wiedemann, *Herodot's Zweites Buch*, p. 567-568) et par celui-ci à l'inscription que Néchao avait consacrée dans le temple des Branchides (Th. Reinach, *la Bataille de Mageddo*, p. 4), il ne me paraît pas possible d'admettre que Magdôlos ne réponde pas ici à Mageddo.

2. Le texte *II Rois*, *XXIII*, *29*, dit positivement que Néchao alla vers l'Euphrate. Le nom de Mitâni se trouve encore mentionné à l'époque ptolémaique.

3. La soumission des Phéniciens à Néchao paraît bien résulter du passage de Bérose (*Fragment 14*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 506) où il est dit que l'armée égyptienne battue à Carchémis comprenait des *Phéniciens*, avec des Syriens et des Arabes. Sur la cour analogue, tenue par Tiglatphalasar III à Damas, cf. ce qui est dit au t. III, p. 189-190, de cette *Histoire*.

puis ils avaient proclamé, non pas Éliakîm, l'aîné de ses fils, mais le cadet, Shalloum, qui avait adopté le nom de Joakhaz en ceignant la couronne. C'était un jeune homme de vingt-trois ans, léger, présomptueux, hostile aux idées de réforme, et sans doute il avait affiché trop inconsidérément des sentiments hostiles au vainqueur. Néchao le manda à Riblah, le cassa après trois mois de règne, le condamna à la prison et le remplaça par Éliakîm, qui changea son nom en celui de Joîakîm — celui que Jahvéh exalte; il imposa ensuite à la Judée un tribut de cent talents d'argent et de un talent d'or, puis il regagna l'Afrique[1]. Certains indices semblent indiquer qu'il fut contraint à d'autres exécutions. Les Philistins, trompés peut-être par de faux bruits de défaite, s'étaient révoltés contre lui vers le temps qu'il bataillait au fond de la Syrie, et maintenant qu'ils le savaient non seulement sain et sauf, mais triomphant, leur émoi était vif. Juda ressentait de leur péril une sorte de consolation à son malheur, et Jérémie lançait contre eux les prédictions les plus sinistres. « Voyez, leur disait-il, ce flot qui s'écoule du Nord; il devient un torrent qui déborde, il submerge le pays et tout ce qu'il contient, villes et gens : les hommes jettent des cris, le peuple entier éclate en lamentations.... C'est que Jahvéh veut exterminer les Philistins, les restes de l'île de Kaphtor. Gaza n'a plus qu'à se raser la tête, Ascalon est muette de terreur, et vous, dernier reste des géants, jusques à quand vous déchirerez-vous la face dans votre deuil? » Ascalon fut saccagée et Gaza après elle[3], et Néchao put rentrer enfin dans son royaume héréditaire, sans doute par le pont de Zalou, comme ses modèles des grandes dynasties thébaines. Il voulut perpétuer dès lors le souvenir des Grecs qui l'avaient servi vaillamment, et, sitôt le butin partagé, il envoya consacrer à Milet, dans le temple d'Apollon, la cuirasse qu'il avait portée pendant la campagne[4].


NÉCHAO VAINQUEUR[2].

1. *II Rois*, *XXIII*, *30-35*, cf. *II Chroniques*, *XXXVI*, *1-4*, et pour le nom de Shalloum, *Jérémie*, *XXII*, *11*.
2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie publiée dans* MARIETTE, *Album photographique du Musée de Boulaq*, pl. 36. Ce scarabée, conservé au Musée de Gizèh (MARIETTE, *Notice des principaux Monuments*, 1876, p. 207, et *Monuments Divers*, pl. 48 *c*), est le seul monument égyptien qui fasse allusion aux victoires de Néchao. En haut, le roi est debout entre Nit et Isis, en bas des vaincus sont étendus sur le sol.
3. *Jérémie*, *XLVII*, que l'on reporte d'ordinaire soit après la défaite de Carchémis, soit même plus tard; le titre, qui seul mentionne les Égyptiens, manque dans les Septante. Si l'on admet que l'ennemi qui monte du Nord est l'Égyptien, et non le Chaldéen, comme la plupart le veulent, le seul moment où un danger sérieux a pu menacer la Philistie de la part d'Égyptiens venant du Nord, c'est celui où Néchao victorieux revenait de sa première campagne. En ce cas, la Kadytis d'Hérodote (II, CLIX), qui a tant donné de peine aux commentateurs, serait certainement Gaza, et l'on n'éprouverait plus aucune difficulté à expliquer comment la tradition recueillie par l'historien grec plaçait la prise de cette ville après la bataille de Mageddo.
4. HÉRODOTE, II, CLIX, probablement d'après Hécatée de Milet; cf. WIEDEMANN, *Herodot's Zweites Buch*, p. 567-568.

On devine l'accueil que ses sujets lui firent, et si les députations de prêtres et de nobles en robes blanches affluèrent à sa rencontre, des bouquets à la main, avec les mêmes acclamations qui avaient salué jadis Séti Ier ou Ramsès II[1]. Sans doute l'orgueil national trouvait son compte à ce regain de gloire militaire, mais d'autres motifs que ceux de la vanité satisfaite justifiaient la joie qui dut s'emparer du pays entier lorsqu'il apprit l'heureuse issue de l'aventure. L'histoire du siècle qui finissait lui avait montré plus d'une fois quel désavantage c'était pour lui de n'être séparé d'une grande puissance que par l'épaisseur de son isthme : si Taharqou, au lieu de subir le choc aux bords du Nil, l'avait attendu au pied du Carmel ou seulement en avant de Gaza, quelques semaines de guerre n'auraient pas suffi à Asarhaddon pour faire du royaume glorieux des Pharaons une annexe de l'Assyrie. La conquête de la Syrie était donc une nécessité de prudence bien entendue autant et plus qu'un entrainement d'ambition, et Néchao avait eu raison de l'entreprendre, au moment où la ruine de Ninive en supprimait presque tous les risques : restait à savoir si les vainqueurs de Sinsharishkoun toléreraient longtemps l'intervention du troisième larron, et s'ils consentiraient à partager avec ces Africains qui, n'ayant pas été à la peine, se hâtaient d'accourir au profit. La Mésopotamie, la Syrie, la Judée, toutes les dépendances méditerranéennes d'Assour revenaient plus naturellement à Babel qu'à la Médie, et Cyaxare ne s'occupa jamais d'elles, mais Nabopolassar, qui les considérait comme siennes de plein droit, eut d'abord trop d'autres affaires gênantes sur les bras pour songer à les revendiquer. Les Araméens du Khabour et du Balikh, les nomades de la steppe mésopotamienne, ne lui avaient pas prêté leur hommage, et des bandes nombreuses de Cimmériens et de Scythes infestaient les campagnes : récemment encore elles avaient pillé la ville sainte de Harrân et elles y avaient violé le temple du dieu Sin[2]. Nabopolassar, trop vieux pour mener lui-même ses régiments, en confia probablement la conduite à celui de ses fils auquel il réservait le trône après lui, Naboukodorosor, celui même qui avait épousé la princesse mède. Trois années lui suffirent à reporter la limite du nouvel empire chaldéen aux gués syriens de l'Euphrate, en vue de Thapsaque et de

1. Cf. les tableaux de la réception de Séti Ier à Zalou, au retour de sa première campagne syrienne, t. II, p. 123, 371-372, de cette *Histoire*.

2. *Inscription du prisme de Nabounâid*, col. X, l. 12-21, où le pillage de Harràn est indiqué comme ayant eu lieu cinquante-quatre ans avant la date des travaux de Nabounâid. Ceux-ci commencèrent, nous le savons, en l'an III du règne de ce prince (*Cylindre de Nabounâid*, col. I, l. 8-38 ; cf. PEISER, *Inschriften Nabonid's*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, 2e partie, p. 96-99), soit en 554/3. La date de la destruction est donc 608/7, c'est-à-dire à quelques mois avant le moment de la destruction de Ninive.

Carchémis : Harrân demeura au pouvoir des barbares[1], probablement à la condition pour ceux-ci de payer un tribut, mais le canton des Shoubarou fut ravagé, ses cités réduites en cendres[2] et la domination babylonnienne implantée sur les pentes méridionales du Masios. Ces opérations préliminaires une fois closes, Nabopolassar, couvert au Nord-Est et au Nord par l'amitié de Cyaxare, n'hésita pas à tenter un effort pour recouvrer les régions où l'influence égyptienne dominait, et au besoin pour contraindre à la soumission ce Pharaon qui était à ses yeux un satrape rebelle[3]. Naboukodorosor se mit de nouveau à la tête des troupes; Néchao, prévenu de ses projets, s'ébranla à sa rencontre avec toutes ses forces, et probablement la résistance des garnisons qu'il avait dans les forteresses hittites lui donna le temps de monter jusqu'à l'Euphrate. Les deux armées se heurtèrent non loin de Carchémis : les Égyptiens furent complètement battus malgré leur bravoure et la tactique de leurs auxiliaires helléniques, et les nations de l'Asie qui s'étaient reprises à compter sur eux durent confesser qu'ils n'étaient pas plus de taille à triompher de la Chaldée qu'ils ne l'avaient été à lutter contre l'Assyrie[4]. Les dévots de Juda, dont Pharaon avait déconcerté les espérances par sa victoire de Mageddo, se réjouirent de sa déroute, et lorsque les débris de ses légions se retirèrent à travers la plaine philistine, serrés de près par l'ennemi, Jérémie les salua au passage de ses cris ironiques. Deux ou trois phrases brèves, haletantes, pour peindre le feu qui les animait quelques mois auparavant lorsqu'ils filaient vers le Nord, puis le tableau de leur débandade : « Préparez la rondache et le bouclier et marchez au combat! Accouplez vos chevaux et montez, charriers! prenez vos rangs, et casque en tête! Affûtez les lances! Endossez les cuirasses! — Mais quoi, que vois-je? Les voilà culbutés, reculant d'épouvante! leurs soldats plient, ils courent, ils fuient sans tourner la tête.... Terreur partout,

1. Le passage du *Prisme de Naboundid*, cité dans la note 2 de la page 516, montre en effet que les barbares demeurèrent en possession de la ville.

2. *Cylindre de Nabopolassar*, col. II, l. 1-4, où le texte, publié incomplet par Winckler (*Einige neuveröffentlichte Texte Hammurabis, Nabopolassars und Nebukadnezars*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. II, p. 145-146; cf. Strassmayer, *Inschriften Nabopolassars und Smerdis*, dans le *Zeitschrift für Assyriologie*, t. IV, p. 108), a été corrigé d'après celui de l'exemplaire découvert par Hilprecht (*the Babylonian Expedition of the University of Pensylvania*, t. I, p. 33, col. I, l. 27-29). Messerschmidt en a fait ressortir la valeur, mais en y voulant reconnaître une attaque préliminaire des Chaldéens contre Ninive encore debout (*die Inschrift der Stele Nabunaid's*, p. 7-8) : il me paraît plus vraisemblable jusqu'à nouvel ordre de voir, dans cette guerre, comme une suite naturelle de la chute de Ninive, la soumission des peuples du Masios, peu avant la campagne contre Néchao. Sur les Shoubarou, voir ce qui est dit au t. II, p. 597, note 1, 605, 607 de cette *Histoire*.

3. Cf. ce qui est dit à ce sujet, plus haut, au t. III, p. 486, note 2, de cette *Histoire*.

4. *Jérémie, XLVI, 2*; cf. *II Rois, XXIV, 7*, où le rédacteur, sans parler de la bataille de Carchémis, rappelle en passant, que « le roi de Babylone avait pris tout ce qui était au roi d'Égypte, depuis le torrent d'Égypte jusqu'au fleuve Euphrate ».

dit Jahvéh. Ha, le plus agile n'échappera pas, le plus vaillant ne se sauvera pas! Là, au Nord, sur les berges de l'Euphrate, ils trébuchent, ils s'affaissent! — et maintenant va, monte à Galaad et cherche du baume, vierge fille de l'Égypte! C'est en vain que tu multiplies les remèdes, il n'y a plus de pansement pour ta blessure. Les nations ont appris ta honte, et de tes cris la terre est pleine; c'est que tes guerriers se renversent l'un sur l'autre, et qu'ils tombent à la fois, tous ensemble[1]! » Naboukodorosor reçut en chemin la soumission de Joïakîm et des princes d'Ammon, de Moab, des Philistins[2] : il approchait déjà de Péluse, et il allait continuer vers l'Afrique, lorsqu'un exprès lui annonça que son père était mort. Il craignit qu'un compétiteur surgît contre lui, s'il n'abrégeait son absence, peut-être son jeune frère, ce Naboushoumlishir qui avait figuré à ses côtés lors d'une dédicace du temple de Mardouk[3]. Il conclut avec Néchao un armistice aux termes duquel il restait maître de la Syrie entière de l'Euphrate au torrent d'El-Arîsh, puis il rebroussa en hâte, mais son impatience ne put s'accommoder ni aux lenteurs nécessaires d'une marche d'armée, ni aux circuits de la route ordinaire par Carchémis et par la Mésopotamie : il se lança à travers le désert d'Arabie avec une petite escorte de troupes légères, et il se présenta soudain aux portes de Babylone. Il trouva tout en ordre. Ses ministres chaldéens avaient assumé la direction des affaires et gardé le trône à l'héritier légitime : il n'eut qu'à paraître pour se faire acclamer et obéir (605)[4].

Son règne fut long, prospère et, somme toute, pacifique. Les conditions nouvelles de la politique asiatique avaient fermé aux Chaldéens la plupart des champs de bataille sur lesquels les Assyriens avaient guerroyé à l'est et au nord. On n'y voyait plus, grouillant au delà de la frontière, le fouillis de peuples et de cités dont les annales ninivites nous révèlent chaque jour la vie tumultueuse : plus d'Élam indépendant, ni d'Ellipi ou de Namri, ni de Cosséens, ni de Parsoua, ni de Mèdes divisés entre eux, ni d'Ourartiens et de Mannaî sans cesse en fermentation dans leurs montagnes, mais un empire unique où tout ce qui subsistait de ce monde turbulent était réuni sous l'hégémonie

1. *Jérémie, XLVI., 3-6, 11-12.*
2. La soumission de tous ces peuples est impliquée par le passage déjà cité de *II Rois, XXIV, 7*; Bérose parlait des prisonniers syriens, phéniciens et juifs que Naboukodorosor laissa à ses généraux, lorsqu'il se résolut à revenir à Babylone par la voie la plus courte (*Fragment 14*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 506; cf. Josèphe, *Ant. Judaïques*, l. X.
3. *Cylindre de Nabopolassar*, col. III, l. 6-25, cf. Winckler, *Inschriften Nabopolassar's*, dans Schrader, *die Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, 2e partie, p. 6-7.
4. Bérose, *Fragment 14*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 506-507; cf. pour le détail, Josèphe, *Ant. Judaïques*, l. X.

des Mèdes, dans la main d'un conquérant heureux. Le plus gros de l'Élam obéissait déjà à ces Achéménides qui se disaient souverains d'Anshân comme de la Perse, et dont le fief mouvait au royaume d'Ecbatane[1] : il est probable que la Chaldée eut, pour son lot de l'ancien territoire susien, les contrées basses de l'Ouknou et de l'Oulaî où séjournaient les tribus araméennes, les Pouqoudou, les Routou, les Gamboulou[2], mais Suse lui échappa et se transforma promptement en une ville iranienne. Les plaines situées sur la rive droite du Tigre, de l'Ouknou à la Tournât ou au Radanou, qui avaient appartenu à Babylone dès le début de l'histoire, lui revinrent à n'en pas douter[3]; toutefois la montagne qui les dominait demeura certainement au pouvoir de Cyaxare, ainsi que la meilleure portion de l'Assyrie propre, et il y a grande apparence qu'à partir du Radanou en remontant vers le Nord, le Tigre formait la limite entre les deux alliés, jusque vers le confluent du Zab. Le bassin entier du Haut-Tigre et ses colonies assyriennes, Amidi, Toushkân, étaient compris maintenant dans la sphère d'influence médique, et l'installation des Scythes à Harrân, autour de l'un des sanctuaires les plus vénérés des Sémites, montre quelles restrictions l'autorité récente de la Chaldée rencontrait, même dans les cantons de la Mésopotamie qui étaient jadis le plus fidèles à Ninive. Si ces barbares avaient été isolés, ils n'auraient pas bravé longtemps le maître de Babylone, mais ils étaient apparentés aux peuples qui dépendaient de Cyaxare, ils réclamaient peut-être sa protection et se considéraient comme ses hommes liges : il fallait les ménager pour éviter des complications dangereuses avec la Médie, et endurer leur présence gênante sur la seule route commode qui reliait les provinces orientales de la monarchie à ses provinces occidentales[4]. On le voit donc, il n'y avait pas de ce côté place pour ces luttes sans cesse

1. Cf. ce qui est dit plus haut à ce sujet, t. III, p. 456, 459, de cette *Histoire*. *Le roi et les princes d'Élam* dont il est question dans Jérémie (xxv, 25, xlix, 35-39) et dans Ézéchiel (XXXII, 24-25), pour le temps de Naboukodorosor, sont probablement ces rois perses d'Anzân et leurs vassaux élamites, non pas seulement, comme on le pense d'ordinaire, les rois et les princes indigènes vaincus par Assourbanabal; il en est de même probablement de l'Élam qu'un prophète anonyme associait aux Mèdes sous Nabounâîd, pour détruire Babylone (*Isaie*, *XXI*, *2*). Les princes de Malamir, que Billerbeck place dans ce temps (*Susa*, p. 122-125), me paraissent appartenir à une époque antérieure, comme il a été dit plus haut, au t. III, p. 228-230, de cette *Histoire*.

2. L'énumération qu'on lit dans Ézéchiel (xxiii, 23), « les fils de Babel et tous les Chaldéens, *Pékôd*, et Shoa, et Koa, » nous montre probablement que les Araméens du Bas-Tigre, représentés par Pekôd, comme ceux du Bas-Euphrate le sont par les Chaldéens, relevaient de l'empire babylonien au temps du prophète. Ils sont également considérés comme appartenant aux sujets babyloniens dans le passage d'un prophète anonyme (*Jérémie*, *L*, *21*), qui écrivait aux derniers temps de l'empire chaldéen : « Sus au pays de Maratalon! En avant contre lui et contre les habitants de Pékôd ! » Les traductions et les commentateurs y méconnaissaient le nom de Pékôd tout récemment encore.

3. C'est du moins ce qui me paraît résulter du récit de la conquête de Babylone par Cyrus, tel que le fait Hérodote (I, clxxvii, clxxxviii-clxxxix).

4. C'est l'opinion de G. Rawlinson (*the Five Great Monarchies*, 2e éd., t. II, p. 440) adoptée par la plupart des historiens modernes (Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 577-578, Tiele, *Babylo-*

renaissantes où l'Assyrie avait usé le meilleur de son existence : une seule guerre restait possible, contre la Médie, mais celle-là était si grosse de périls que la prudence commandait de s'en préserver à tout prix, quand même il n'y aurait pas eu entre les deux cours une alliance sanctionnée par un mariage princier. Telle confiance qu'il eût le droit de témoigner en la valeur de ses Chaldéens, Naboukodorosor ne pouvait pas se dissimuler qu'ils avaient toujours été écrasés par les Assyriens depuis deux siècles, et, par suite, qu'il jouait gros jeu à provoquer l'hostilité de l'armée qui avait triomphé des vainqueurs de son peuple. Cyaxare d'ailleurs avait fort à faire dans la zone qu'il s'était attribuée, avant de la plier à son influence, et il ne devait pas se soucier beaucoup de rompre avec son allié. On ignore son histoire pendant les années qui suivirent la chute de Ninive, mais on devine à peu près et les obstacles qu'il eut à surmonter et les résultats auxquels ses efforts aboutirent. Le pays qui s'étend entre la Caspienne et la mer Noire, massif d'Arménie, bassins de l'Araxe et du Kour, vallées de l'Halys, de l'Iris, du Thermodon, forêts de l'Antitaurus et du Taurus même, avait été bouleversé de fond en comble par les Cimmériens et par les Scythes. Rien n'y subsistait intact de l'ordre de choses qui y avait prévalu si longtemps, et les sauvages qui y avaient tout détruit depuis un siècle et demi se montraient impuissants à rien y fonder. L'Ourartou était réduit à son domaine primitif autour de l'Ararat, et l'on ne sait qui régnait sur lui : la civilisation des Argishtis et des Ménouas avait presque disparu avec la dynastie qui avait disputé la prépondérance aux Assyriens, et le peuple qu'elle n'avait jamais pénétré profondément retournait à grands pas vers sa rudesse native. Des masses confuses de barbares européens tourbillonnaient dans l'Étiaous ou dans les régions de l'Araxe et elles cherchaient à s'y créer une patrie : elles ne réussirent à s'implanter solidement qu'assez tard dans le canton auquel le nom d'une de leurs peuplades resta attaché, la Sakasènè[1]. Ceux des Moushkou et des Tabal qui n'avaient point péri s'étaient réfugiés vers le Nord, parmi les chaînes bordières du Pont-Euxin, où les Grecs les connurent bientôt comme les Mosques et les Tibarèniens[2] : les débris des hordes cimmériennes avaient occupé la Cappadoce à leur place, et des populations phry-

nisch-assyriche Geschichte, p. 122, HOMMEL, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 745-746, WINCKLER, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 291-292). Sur la présence des Scythes à Harrân, voir ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 516, de cette *Histoire*.

1. Strabon (XI, VIII § 4, p. 511) affirme que l'Arménie et les régions maritimes de la Cappadoces souffrirent grandement de l'invasion des Scythes. Sur l'identité de l'Ourartou diminué avec le pays des Alarodiens d'Hérodote (III, XCIV, VII, LXXIX), cf. H. RAWLINSON, *on the Alarodians of Herodotus*, dans G. RAWLINSON, *Herodotus*, t. IV, p. 203-206.

2. FR. LENORMANT, *les Origines de l'Histoire*, t. III, p. 243-246.

giennes entrainées par eux s'étaient répandues sur le bassin du Haut Halys et sur l'ancien Milidou, qui ne tarda guère à s'appeler l'Arménie d'après elles[1]. Tout cela bruissait, se heurtait, s'étreignait sans plan ni méthode, au caprice des chefs : c'était bien « la marmite bouillante » dont les prophètes hébreux avaient eu la vision, qui tantôt débordait sur les peuples voisins, tantôt se consommait sur elle-même et s'évaporait en agitations vaines[2].

Il fallut des années à Cyaxare pour triompher : Ourartiens, Scythes, Cimmériens, tribus industrieuses des Chalybes et des Syriens Blancs, Chaldi, il finit pourtant par les réduire, et par déboucher toujours victorieux sur la rive droite de l'Halys[3], mais là, il vit se dresser devant lui des ennemis trempés d'autre façon que ceux auxquels il avait eu affaire jusqu'alors. La Lydie avait grandi en richesse et en vigueur depuis le jour où le roi Ardys mandait à son allié Assourbanabal qu'il venait de venger la mort de son père et de refouler les Cimmériens hors la vallée du Méandre[4]. Il avait écarté ainsi le danger le plus pressant, mais une recrudescence était toujours à craindre tant que la horde principale n'aurait pas été exterminée, et d'autre part leur invasion, si court qu'elle eût duré, avait ruiné si déplorablement le pays, que nulle puissance indigène en Asie Mineure ne semblait ni n'était capable de déployer l'effort nécessaire à leur destruction. On se rappelle comment leur roi Dougdamis se fit massacrer en Cilicie par les Assyriens vers 640, et comment Kôbos, le successeur de Dougdamis, fut défait et tué par les Scythes de Madyès, vers 633[5]. Leurs échecs répétés dégagèrent d'emblée la Lydie, la Phrygie, tous les États de la mer Égée et du Pont-Euxin; les Milésiens leur ravirent Sinope vers 630[6], et les bandes qu'ils avaient laissées derrière eux en partant pour les pays de l'Euphrate, harcelées et décimées en détail par les populations qu'elles avaient terrorisées pendant près d'un siècle, n'eurent bientôt plus d'asile qu'aux montagnes de la Troade autour de la forteresse d'Antandros[7]. La plupart des

1. L'origine phrygienne des Arméniens est indiquée par Hérodote (VII, LXXIII) et par Eudoxe (EUSTATHE, *ad Dionysium Periegeten*, v. 694, dans MÜLLER-DIDOT, *Geographi Græci Minores*, t. II, p. 341); cf. en dernier lieu KRETSCHMER, *Einleitung in die Geschichte der Griechischen Sprache*, p. 208-210.

2. *Jérémie*, *I*, *13*; à propos des Cimmériens, cf. ce qui est dit plus haut au t. III, p. 478-480, de cette *Histoire*.

3. HÉRODOTE, I, CIII, ne sait aucun détail sur les conquêtes de Cyaxare : il définit seulement ce prince comme τὴν Ἅλυος ποταμοῦ ἄνω Ἀσίην πᾶσαν συστήσας ἑωυτῷ, et il semble avoir entendu par cette expression ἄνω Ἀσίην πᾶσαν tous les pays compris dans les satrapies XIII, XVIII, XIX de Darius, et dans la moitié orientale de la III[e] satrapie.

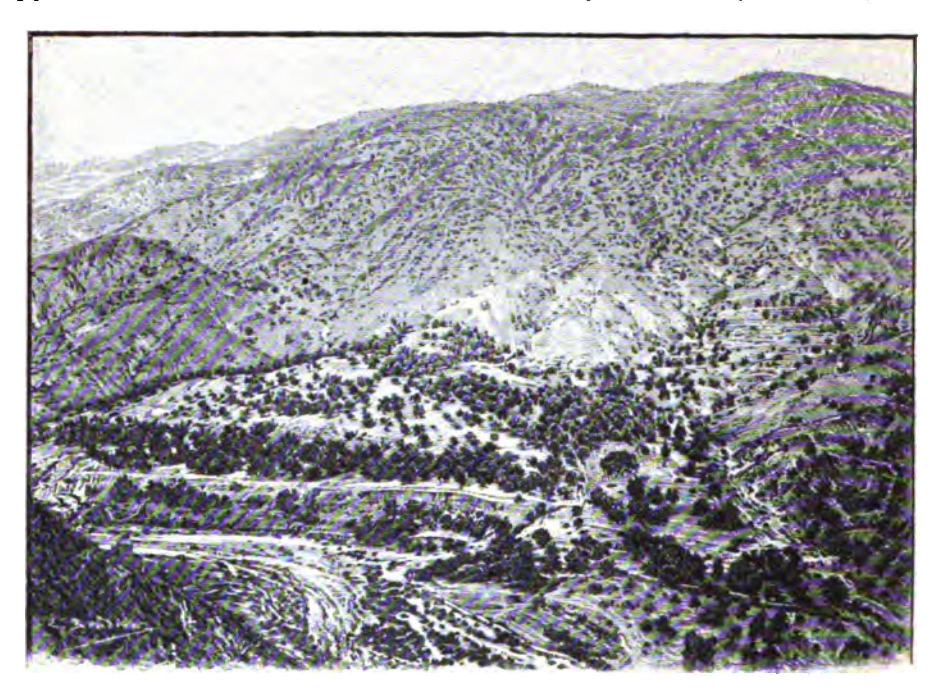
4. Voir ce qui est dit plus haut à ce sujet au t. III, p. 429-430, de cette *Histoire*.

5. Cf. ce qui est dit de ces événements plus haut, au t. III, p. 430, 474, de cette *Histoire*.

6. EUSÈBE, *Chronicon*, éd. SCHŒNE, t. II, p. 89, d'après saint Jérôme; cf. GELZER, *das Zeitalter des Gyges*, dans le *Rheinisches Museum*, t. XXX, 1875, p. 257.

7. Sur leur établissement à Antandros, cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 392, de cette

royaumes qu'elles avaient renversés ne se relevèrent pas, mais la Lydie, qui n'avait jamais posé les armes depuis la catastrophe de Gygès, hérita de leur succession complète : la Phrygie propre lui revint du coup, et avec elle la plupart des pays sur lesquels la dynastie des Midas avait régné, depuis les massifs de la Lycie jusqu'aux rives du Pont-Euxin. Le transfert s'opéra sans grande opposition, ce semble, en tout cas assez vite, car quatre ou cinq années à peine



UNE VUE SUR LA CHAÎNE DU MESSOGIS[1].

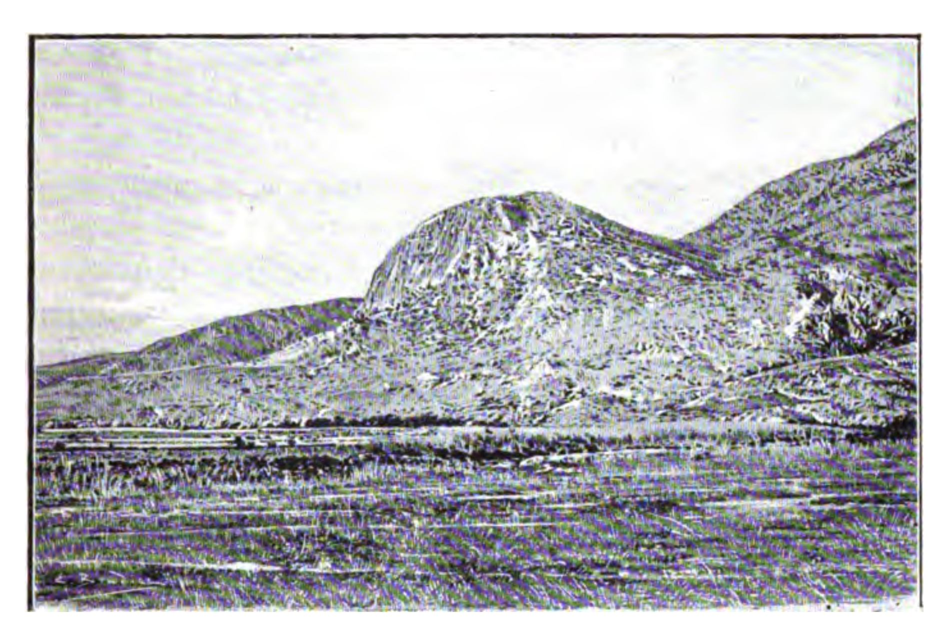
après le désastre de Kôbos, Ardys était remonté dans l'estime des Grecs à la place que Gygès y avait occupée : lorsque, en 628, le héros des guerres messéniennes, Aristomène, arriva à Rhodes, il songeait, dit-on, à gagner de là Sardes d'abord, puis Ecbatane, afin de rallier à sa cause la Lydie et la Médie. La mort coupa court à ses projets, mais les eût-il caressés un seul instant, si Ardys n'avait pas été dès lors à la tête d'un royaume florissant et renommé[2]? La reprise du commerce international suivit de près le rétablissement de la paix, et si les longues misères de l'invasion scythique puis la destruction de Ninive ne permirent pas au trafic de s'exercer par la voie de terre avec autant

Histoire. D'après le témoignage d'Aristote, les Cimmériens auraient occupé la ville pendant cent ans (ÉTIENNE DE BYZANCE, s. v. Ἄντανδρος), soit jusque vers 580.

1. *Dessin de Boudier, d'après l'héliogravure de* RAYET-THOMAS, *Milet et le golfe Latmique*, pl. 3.

2. PAUSANIAS, IV, 24 § 2-3 ; cf. RADET, *la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 192.

de régularité qu'auparavant, du moins les rapports entre les riverains de l'Euphrate et ceux de la mer Égée se renouèrent assez serrés pour nécessiter l'ouverture en Lydie de marchés nouveaux. Kymé et Éphèse mettaient la région du Messogis et du Tmole en communication avec la mer, mais la vallée de l'Hermos et celle du Méandre étaient barrées vers leurs embouchures par des colonies grecques hostiles aux Mermnades, Smyrne, Clazomènes, Colophon, Priène, Milet : il fallait les conquérir si l'on voulait assurer aux contrées dont



LE SITE DE PRIÈNE[1].

elles fermaient l'accès la même prospérité qu'aux autres parties du royaume, et le principal effort de la Lydie tendit désormais soit à les annexer directement, soit à leur imposer des traités qui les rangeassent sous sa dépendance[2]. Ardys s'empara de Priène vers 620, et, après s'être installé ainsi à l'entrée septentrionale du golfe Latmique[3], il vint assiéger Milet en 616, sur la fin de ses jours. La guerre traîna laborieuse à travers le règne de Sadyatte (615-610), jusque dans la sixième année d'Alyatte[4]. Le site était trop ardu pour qu'on

1. *Dessin de Boudier, d'après l'héliogravure de* Rayet-Thomas, *Milet et le golfe Latmique*, pl. 5.

2. Sur la politique des rois Lydiens à l'égard des colonies grecques, cf. les observations de Radet, *la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 192 sqq.

3. Hérodote, I, xv. L'anecdote connue, d'après laquelle Priène aurait été sauvée sous Alyatte par une ruse du philosophe Bias (Diogène Laerce, I, 83), n'est qu'une fable dont on trouve l'analogue à plusieurs reprises (Hérodote, I, xxi-xxii, Polyen, *Stratagemata*, VII, 36); on n'en saurait conclure, comme Grote l'avait fait (*History of Greece*, t. III, p. 301), que la domination d'Ardys sur la ville fut éphémère.

4. Les durées adoptées ici pour les règnes de ces princes sont celles d'Eusèbe, soit 15 ans pour

pût songer à le brusquer, et, d'ailleurs, les Lydiens ne voulaient pas anéantir dans un assaut une ville dont les colonies, échelonnées habilement des côtes du Pont-Euxin à celles de l'Égypte, devaient un jour ou l'autre fournir des débouchés aux produits de leur industrie. Ils inaugurèrent contre elle un système de razzias énervantes. « Chaque année, dès que les fruits et les moissons commençaient à être mûrs, Alyatte partait à la tête de son host, qu'il faisait marcher et camper au son des instruments. Arrivé sur le territoire des Milésiens, il gâtait entièrement les récoltes et les fruits et il se retirait ensuite[1]. » Il avait soin d'ailleurs d'écarter de ces incursions tous les excès qui auraient pu leur imprimer un caractère inexpiable : il évitait d'endommager les maisons d'habitation ou les édifices consacrés aux dieux, et, une fois, l'incendie qui ravageait la campagne s'étant communiqué par mégarde au temple d'Athéna qui est près d'Assêsos, il rebâtit deux temples à ses frais pour la déesse[2]. Les Milésiens luttèrent avec courage, puis deux échecs à Liménéiôn et dans la plaine du Méandre les décidèrent à traiter : leur tyran, Thrasybule, sur les conseils d'Apollon Delphien, et par la médiation du Corinthien Périandre, conclut avec Alyatte une convention aux termes de laquelle les deux princes, se déclarant l'hôte et l'allié l'un et l'autre, s'accordaient fort probablement les privilèges les plus étendus pour le commerce de terre et de mer (604)[3]. Alyatte récompensa l'oracle par le don d'un cratère magnifique, œuvre de Glaucos le Chiote, et qu'on signalait encore aux touristes de l'époque romaine comme une des curiosités les plus insignes de Delphes[4]. Il continua ses entreprises sur les autres villes, mais lentement et avec prudence, de manière à ne pas effaroucher ses amis d'Europe et à ne pas provoquer contre lui une coalition des communautés helléniques dispersées dans les îles ou sur le littoral de la mer Égée. On sait qu'à la fin de son règne, il avait recouvré Colophon, jadis assujettie par Gygès, mais redevenue libre pendant la crise cimmérienne[5]; il avait rasé Smyrne et forcé les Smyrniotes à

Crésus, 37 pour Alyatte, 5 pour Sadyatte, 37 pour Ardys (*Chronique*, éd. Schoene, t. I, p. 69); l'Africain donne 15 pour Sadyatte et 38 pour Ardys (Schoene, t. I, App. VI, p. 220), tandis qu'Hérodote propose 14 pour Crésus (I, LXXXVI), 57 pour Alyatte (I, XXV), 12 pour Sadyatte (I, XV) et 59 pour Ardys (I, XV).

1. Hérodote, I, XVII. — 2. Hérodote, I, XIX, XXII.

3. Hérodote I, XV-XXV; la ruse de Thrasybule est rapportée à Priène par Diogène Laerce (I, 83) et par Polyen (VII, 36). J'ai suivi pour les guerres milésiennes l'arrangement adopté par Radet (*la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 193-196). La guerre commence sous Ardys (Hérodote, I, XV), dure cinq ans sous Sadyatte, au lieu des six ans qu'Hérodote lui attribue (I, XVIII), cinq ans sous Alyatte (Hérodote, I, XVIII).

4. Hérodote, I, XXV, Pausanias, X, XVI § 1.

5. Polyen, *Stratagèmes*, VII, 2, 2, raconte le stratagème par lequel Alyatte, après avoir traité avec les Colophoniens, détruisit leur cavalerie et s'empara de leur ville. Le fait du traité paraît être confirmé par un fragment de Phylarque (*Fragment 62*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum*

vivre dans des bourgs ouverts où il les dominait sûrement[1], à moité dévasté Clazomènes que les habitants sauvèrent par un effort désespéré[2], renoué les vieilles alliances avec Éphèse, Kymé, les cités de la région du Caique et de l'Hellespont[3], mais on ne discerne pas bien à quelle date il convient de fixer chacune de ces opérations. La plupart étaient terminées ou bien elles s'achevaient lorsque l'irruption des Mèdes sur l'Halys le contraignit à concentrer toutes ses énergies sur la frontière orientale de son royaume.

La tradition courante en Lydie un siècle plus tard attribuait une cause romanesque au conflit des deux peuples. Cyaxare, disait-on, avait accordé sa faveur aux bandes de Scythes qui étaient passées à sa solde après la mort de Madyès, et il leur avait confié les enfants des familles médiques les plus nobles pour qu'ils les dressassent à la chasse et qu'ils leur apprissent à tirer de l'arc. Un jour qu'ils revenaient de battue sans rapporter de gibier, il le leur reprocha avec de tels éclats de colère et de telles injures, qu'ils méditèrent de s'en venger sur-le-champ: ils coupèrent l'un des enfants en morceaux, ils accommodèrent les pièces à la façon dont ils accoutraient les bêtes qu'ils tuaient, servirent ce ragoût au roi, et tandis qu'il s'en repaissait avec ses courtisans, ils s'enfuirent en hâte et se réfugièrent chez Alyatte. Celui-ci les accueillit, refusa de les restituer, et voilà la guerre allumée[4]. Il est possible, en effet, que l'émigration d'une horde nomade ait provoqué les hostilités[5], mais des raisons plus graves mirent les deux nations aux mains. Les vallées industrieuses de l'Iris et de l'Halys étaient riches encore malgré les pertes que l'avidité des Cimmériens

Græcorum, t. I, p. 353), et la soumission de la ville aux Lydiens par un autre fragment de Xénophane, cité chez Athénée (XII, 31). Schubert (*Geschichte der Könige von Lydien*, p. 49-50) ne paraît pas croire que la ville ait été prise par Alyatte; je me suis rangé sur ce point à l'opinion de Radet (*la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 197-198).

1. Hérodote, I, xvi, et Nicolas de Damas, *Fragment 64* (dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum* t. III, p. 397) se bornent à constater la prise de la ville; Strabon, XIV, i § 37, p. 646, ajoute que les Lydiens obligèrent les habitants à habiter dans des bourgs ouverts. Schubert (*Geschichte der Könige von Lydien*, p. 48-49) croit que le passage de Strabon ne se rapporte pas au temps d'Alyatte, mais à un fait survenu au ve siècle; il s'appuie sur un fragment de Pindare (*Fragment 204*, dans Bergk, t. I, 4e éd., p. 449), qui représenterait Smyrne comme florissante encore à son époque. Ainsi que Busolt l'a fait remarquer, le texte de Pindare prétend représenter l'état de la ville vers le temps de la naissance d'Homère et non pas au ve siècle (*Griechische Geschichte*, t. I, p. 582, note 3).

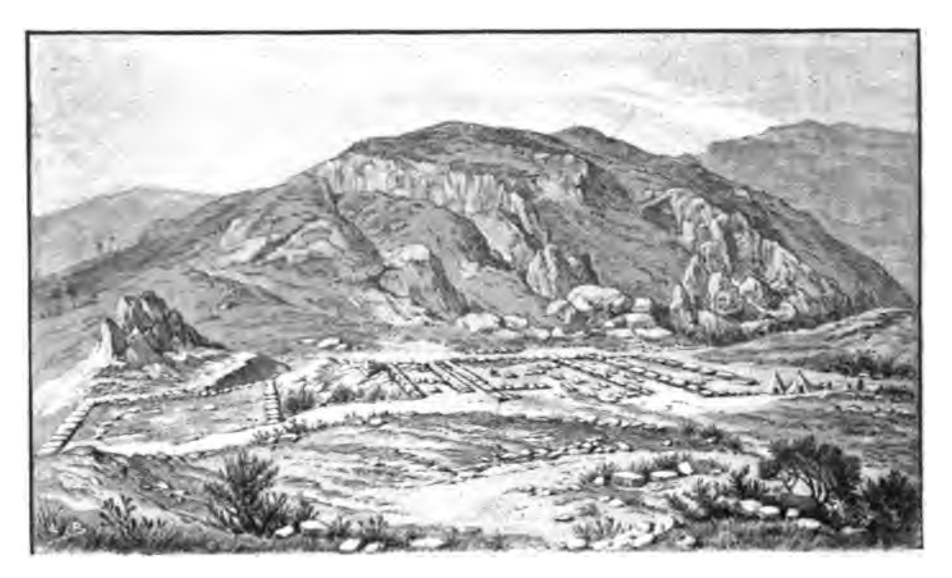
2. Hérodote, I, xvi.

3. La paix entre Éphèse et la Lydie aurait été troublée un moment sous le règne de Sadyatte (Nicolas de Damas, *Fragment 63*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 396); elle fut confirmée, sous Alyatte, par le mariage de Mélas II avec une des filles du roi (Élien, *Hist. Var.*, III, 26).

4. Hérodote, I, lxxiii-lxxiv.

5. Grote (*History of Greece*, t. III, p. 310, note 1) a recueilli un certain nombre d'exemples empruntés à des temps plus récents pour montrer que le passage d'une horde nomade d'un État à l'autre peut provoquer des guerres, et il en conclut qu'au moins la donnée fondamentale du récit d'Hérodote peut être considérée comme exacte; son opinion, rejetée presque par G. Rawlinson (*Herodotus*, t. I, p. 302-303), est admise au contraire par Schubert (*Geschichte der Könige von Lydien*, p. 51).

leur avait fait subir, et leurs capitales, Comana, Ptéria, Téiria, continuaient à prospérer sous l'autorité de leurs prêtres-rois. Ptéria surtout s'était développée depuis un siècle, grâce à sa situation qui lui avait permis pendant la tourmente d'offrir un asile inviolable aux populations voisines. La ville propre s'entassait dans une plaine étroite, sur la gauche d'un torrent qui s'écoule vers l'Halys, et l'enceinte s'en dessine encore nettement sur le sol : des arasements de maisons, des silos, des citernes, des escaliers taillés dans le roc y sont

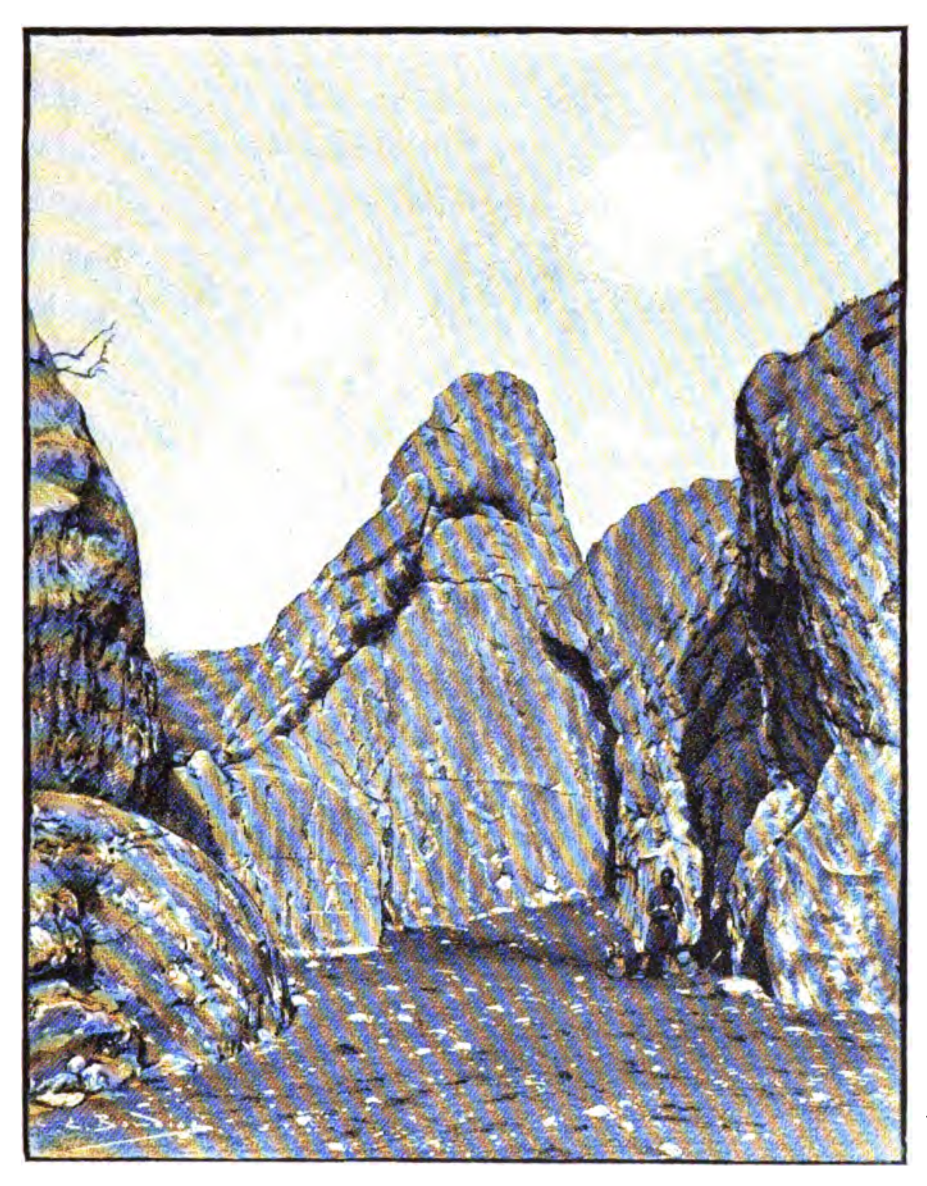


LES RUINES DE PTÉRIA[1].

visibles par endroits, et un palais en blocs énormes de calcaire presque brut. Des remparts épais et deux châteaux perchés sur des massifs énormes de rochers la défendaient, et à quelques mille mètres vers l'est, à la droite du torrent, trois ravins embranchés l'un sur l'autre recélaient le sanctuaire d'un de ces oracles mystérieux dont la renommée attirait les dévots de loin aux foires annuelles. Les bas-reliefs qui les décorent appartiennent à cet art demi-barbare que les monuments attribués aux Khâti nous ont déjà fait connaître près de l'Oronte et de l'Euphrate, sur les deux versants de l'Amanus, en Cilicie, dans les gorges du Taurus. De vastes théories de fidèles ou de prêtres y défilent devant des figures de déesses et de dieux, debout sur leurs animaux sacrés; ailleurs, une déesse de haute taille, une Cybèle ou une Anaïtis, s'appuie affectueusement sur son amant d'élection[2] et semble l'entraîner avec elle vers une

1. *Dessin de Boudier, d'après* Charles Texier, *Description de la Chersonèse d'Asie*, pl. VI.
2. Voir cette scène reproduite en vignette plus haut, au t. III, p. 334, de cette *Histoire*.

idole à corps de lion et à tête d'adolescent[1]. Ptéria et ses collines formaient comme une forteresse naturelle qui surveillait toute la boucle de l'Halys : elle



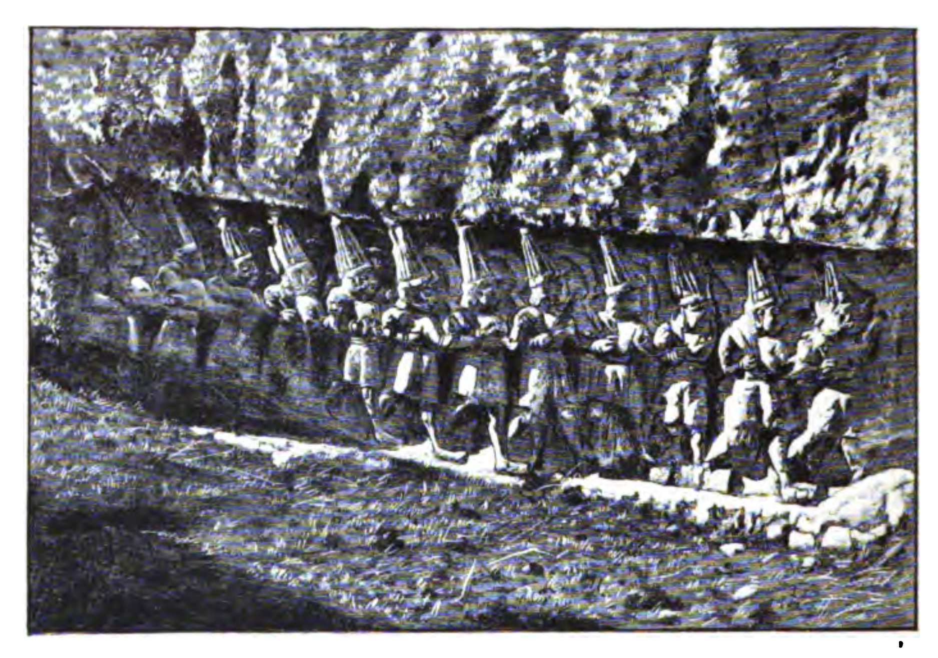
L'ENTRÉE DU SANCTUAIRE DE PTÉRIA[2].

était, au pouvoir des Lydiens, un ouvrage avancé qui protégeait efficacement

1. Sur ces ruines et sur les monuments qu'elles renferment, voir l'étude de PERROT-CHIPIEZ, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. IV, p. 603-656. Sans entrer dans l'examen des hypothèses contradictoires que l'étude des bas-reliefs a suggérées à divers auteurs, je me bornerai à dire qu'ils me paraissent avoir été exécutés vers le temps où nous sommes parvenus, ou peut-être quelques années plus tard, en tout cas avant la conquête perse.

2. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de Chantre.*

leurs possessions de Phrygie et de Paphlagonie contre une attaque imminente de l'Est, entre celles des Mèdes, une position dominante qui annulait les qualités défensives de l'Halys et d'où ils pouvaient pénétrer jusqu'au cœur de l'Asie Mineure sans rencontrer d'obstacles sérieux. La lutte entre les deux souverains n'était pas si disproportionnée qu'on l'imaginerait d'abord. Sans doute l'armée d'Alyatte était moins nombreuse, mais elle rachetait cette cause d'infériorité par la valeur des éléments qui la composaient et des chefs qui la dirigeaient :



UNE DES PROCESSIONS DU RAVIN DE PTÉRIA[1].

Cyaxare n'avait aucune troupe qu'il pût comparer aux lanciers cariens, aux hoplites d'Ionie, à la grosse cavalerie méonienne. On se choqua donc six ans à succès égal, et les deux armées, après plusieurs rencontres indécises, allaient se heurter une fois encore, lorsque le soleil s'éclipsa soudain (585). Les peuples de l'Iran ne voulaient combattre qu'à la pleine lumière du jour, et leurs adversaires, bien qu'avertis, dit-on, par le philosophe milésien Thalès, du phénomène qui se préparait là-haut, n'étaient peut-être pas très rassurés : on se sépara avant d'en venir aux coups[2]. Naboukodorosor avait suivi non sans quelque

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie de Chantre.*

2. Cette éclipse a été identifiée tantôt à celle du 30 septembre 610 (GROTE, *History of Greece*, t. III, p. 312, note, MAX DUNCKER, *Geschichte des Alterthums*, t. II, p. 476, 589), tantôt à celle du 28 mai 585 (AIRY, *On the Eclipses of Agathocles, Thales and Xerxes*, dans les *Transactions of the R. Soc. of Astronomers*, 1853, p. 193). C'est la dernière de ces deux dates qui me paraît ainsi qu'à Gelzer (*das Zeitalter des Gyges*, dans le *Rheinisches Museum*, 1875, t. XXX, p. 264-268), à Unger

inquiétude les péripéties de la campagne, et son anxiété était partagée par les princes indépendants de l'Asie Mineure alliés des Lydiens : ils ne souhaitaient ni les uns ni les autres une de ces actions décisives qui, écrasant l'un des belligérants sans chance de revanche, les aurait laissés eux-mêmes à la merci d'un vainqueur exalté par son triomphe. La tradition racontait que le Syennésis de Cilicie et le Babylonien Nabounâïd avaient profité des terreurs de l'éclipse pour négocier un armistice, et qu'ils avaient bientôt persuadé aux rivaux de s'accommoder[1]. L'Halys resta la limite officielle entre les deux puissances, mais les Lydiens obtinrent probablement pour leur commerce des avantages qui compensèrent à leurs yeux l'abandon de leurs prétentions sur le district de Ptéria : afin de sanctionner l'alliance, on convint qu'Alyatte marierait sa fille Aryénis avec le fils de Cyaxare, Ishtouvigou, que les Grecs appellent Astyagès[2]. Selon l'usage du temps, les deux contractants, après s'être prêté le serment d'amitié, scellèrent le contrat en se piquant le bras mutuellement et en suçant le peu de sang qui perla de la blessure[3]. Cyaxare mourut l'année suivante (584), plein de gloire et de jours, et Astyage le remplaça aussitôt. Peu de princes avaient eu une destinée aussi heureuse que la sienne, même dans ce siècle de fortunes invraisemblables et d'ambitions démesurées. Héritier d'une armée sans cohésion, proclamé roi dans la tristesse, le soir d'une défaite où la vie du royaume semblait avoir été atteinte, un quart de siècle lui suffit pour ruer bas ses ennemis et pour substituer sa suprématie à la leur dans l'Asie occidentale. La Médie n'occupait à son avènement qu'une petite portion du plateau iranien;

(*Kyaxares und Astyages*, p. 33-37), à Radet (*la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 203, note 2), à Schubert (*Geschichte der Könige von Lydien*, p. 52-55), la seule qui convienne à ce que nous connaissons de l'histoire générale du VI[e] siècle.

1. Le nom de Labynétos qu'Hérodote nous donne (I, CXXIV) est une transcription de Nabounâïd, et ne peut s'appliquer ici au roi babylonien de ce nom, car celui-ci régna plus de trente ans après la paix conclue entre les Lydiens et les Mèdes. S'il n'y a pas une erreur d'Hérodote, qui aura mis Labynétos où il fallait Naboukodorosor, on peut admettre, avec G. Rawlinson (*Herodotus*, t. I, p. 169, note 4), que ce Labynétos est un prince de la famille royale, ou simplement un général qui commandait les auxiliaires chaldéens de Cyaxare.

2. La forme Ishtouvigou du nom nous est fournie par les documents chaldéens (*Chronique de Nabounâïd*, Recto, col. II, l. 2, *Cylindre d'Abou-Habbah*, col. I, l. 32). La transcription exacte était Astouigas, Astyigas, au dire de Ctésias (*Fragment 29*, dans Müller-Didot, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 45); en effet, elle coïncide de manière si remarquable avec l'orthographe babylonienne, qu'on peut croire que celle-ci reproduit fidèlement le son du nom original.

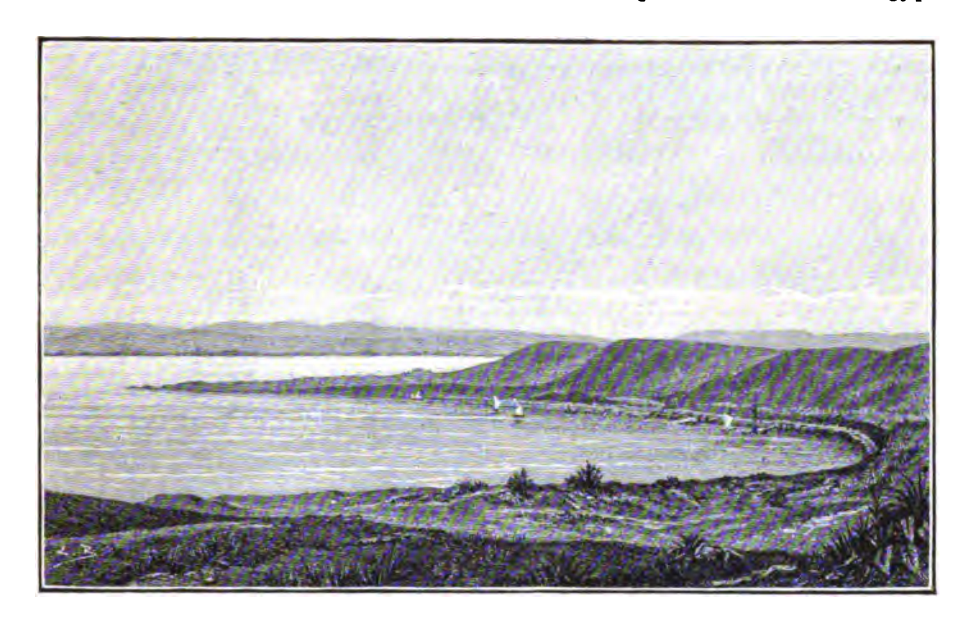
3. Hérodote, I, LXXIII-LXXIV. Un grand nombre d'auteurs anciens ont parlé de cette guerre, ou du moins de l'éclipse qui en amena la fin. Plusieurs d'entre eux placent la conclusion de la paix non plus sous Cyaxare, mais sous Astyage, Cicéron (*de Divinatione*, I, 49, 112), Solin (éd. Mommsen, p. 95), l'Eusèbe arménien, et leur opinion a été adoptée par quelques historiens modernes (Gelzer, *das Zeitalter des Gyges*, dans le *Rheinisches Museum*, 1875, t. XXX, p. 266-267, Curtius, *Histoire Grecque*, t. II, p. 136-137). On peut concilier les deux versions en disant, comme Radet (*la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 204, note 3), qu'Astyage commandait l'armée des Mèdes à la place de son père trop vieux, mais cela n'est point nécessaire, et Cyaxare pouvait être encore assez vigoureux pour guerroyer, passé soixante-dix ans. La substitution d'Astyage à Cyaxare chez les auteurs de l'époque romaine a eu probablement pour objet de faire cadrer la date de l'éclipse avec une chronologie différente de celle qu'Hérodote avait suivie.

à sa mort, l'empire mède se déployait jusqu'aux rives de l'Halys. On comprend maintenant pourquoi Naboukodorosor s'abstint de toute entreprise dans les régions du Taurus, comme dans celles du Haut-Tigre. Il s'y serait buté, selon les circonstances, aux alliés de la Lydie, peut-être à la Lydie elle-même ou aux Mèdes, et il aurait été entraîné à assumer un rôle actif dans des querelles périlleuses où, somme toute, il n'avait nul gain réel à espérer : en fait, un seul théâtre lui demeurait ouvert, la Syrie méridionale et, derrière elle, l'Égypte. Il avait à cette extrémité de son domaine une situation identique à celle de ses prédécesseurs assyriens, et, par suite, il subissait presque l'obligation de répéter leur histoire. Non plus que les Éthiopiens, les Saites ne se sentaient en sûreté dans le Delta, s'ils avaient un grand État militaire pour voisin le plus proche au delà de l'isthme : les trente lieues de désert qui séparaient Péluse de Gaza, ils les estimaient à bon droit une barrière insuffisante contre l'invasion, et ils désiraient entre l'adversaire et eux une épaisseur de territoire qui amortît les premiers coups. Si cette couverture se composait de provinces directes ou d'États tributaires, leur orgueil en était flatté dans le même temps que leur sécurité s'en accroissait, et la promenade victorieuse de Néchao avait pour un instant changé leurs rêves les plus téméraires en réalités. Refoulés dans leur Afrique au lendemain de Carchémis, leurs prétentions s'étaient renfermées aussitôt dans des limites plus modestes : ils n'aspiraient plus qu'à gagner la confiance des quelques royaumes qui avaient survécu dans une sorte d'autonomie à la conquête assyrienne, à les détacher de la Chaldée par leurs intrigues et à s'en faire comme une cuirasse contre les ambitions d'un nouvel Asarhaddon. C'est à quoi Néchao s'appliqua sitôt que Naboukodorosor l'eut lâché pour courir à Babylone. Il appartenait à une race persévérante que nul revers n'avait abattue, ni seulement découragée pendant le siècle qu'elle avait peiné pour acquérir la couronne, et sa défaite ne diminua rien de sa ténacité, ni, ce semble, de sa certitude du succès final. Il réorganisa les corps égyptiens ou libyens, puis il enrôla des mercenaires helléniques en plus grand nombre, comptant bien que l'esprit remuant des Phéniciens et des Juifs lui fournirait bientôt une occasion de reparaître en scène avec éclat.


UN VAISSEAU ÉGYPTIEN D'ÉPOQUE SAITE[1].

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie qui m'a été communiquée gracieusement par G. Benédite*; l'original est au Musée Égyptien du Louvre.

Est-ce alors qu'il voulut se renforcer d'une flotte? La supériorité des bataillons chaldéens s'était manifestée si nette, qu'il ne pouvait garder que peu d'espoir dans le triomphe définitif s'il s'obstinait à le chercher sur terre; mais s'il parvenait jamais à commander la mer, ses galères, croisant perpétuellement sur la côte syrienne, convoyant aux villes de la Phénicie des soldats, des provisions, des armes, de l'argent, y entretiendraient la rébellion vivante, si longtemps et si hardiment, que le Chaldéen n'oserait pas s'aventurer en Égypte



L'ANCIEN FOND DE LA MER ROUGE, AUJOURD'HUI L'EXTRÉMITÉ NORD DES LACS AMERS[1].

avant d'avoir fermé cette plaie ouverte à son flanc. Il s'appliqua donc à augmenter sa marine militaire sur la Méditerranée avant tout, mais aussi sur la mer Rouge, et, comme il avait emprunté des soldats au monde grec, il lui demanda des constructeurs de navires[2]. La trière, inventée par les armateurs samiens ou par les Corinthiens, était encore assez peu usitée, et peut-être Hérodote projette-t-il les usages de son siècle dans le passé lorsqu'il affirme que Néchao mit en chantier une flotte entière de ces bâtiments : il en posséda du moins un bon nombre et, à côté d'eux, d'autres vaisseaux de style mixte où l'éperon trapu et la poupe recourbée des Grecs s'unissaient aux cabines

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie prise de la voie du chemin de fer, entre Ismaïlia et Suez, sur la rive orientale du lac.*

2. HÉRODOTE, II, CLIX; cf. WIEDEMANN *Herodots Zweites Buch*, p. 564-565. Hérodote raconte que de son temps on voyait encore, sur la côte de la mer Rouge comme sur celle de la Méditerranée, les ruines des chantiers que Néchao y avait établis pour construire ses trières. Il semble aussi dire que la construction de la flotte est entière à la première expédition de Syrie.

cubiques des baris égyptiennes[1]. En même temps, et pour transporter les escadres d'une mer dans l'autre selon ses besoins, il essayait de rouvrir l'ancien canal de Séti Ier, ensablé depuis les dernières années de la XXe dynastie. Il en rectifia le tracé et il l'élargit assez pour que deux trières pussent y voguer de front ou s'entrecroiser sans déborder. La tranchée s'emmanchait sur la branche Pélusiaque, non loin de Patoumos, et elle longeait le pied des collines arabiques de l'Ouest à l'Est, puis elle s'enfonçait dans la gorge de l'Ouady Toumilât et elle se jetait au fond de la baie qui forme aujourd'hui le lac d'Ismaïlia. L'étroit chenal par lequel cette nappe d'eau communiquait jadis avec le golfe de Suez était probablement obstrué par places, et dut être nettoyé sur quelques points, sinon sur toute sa longueur. La tradition conta plus tard qu'après avoir perdu cent mille hommes à la tâche, le roi avait abandonné tout sur la foi d'un oracle : un dieu lui aurait prédit qu'il travaillait pour les barbares[2]. Une autre de ses imaginations excita l'admiration des contemporains et se perpétua dans la mémoire du peuple. Les Carthaginois avaient découvert sur les côtes océanes de la Libye des pays riches en or, en ivoire, en bois précieux, en poivre, en épices, mais leur politique jalouse empêchait les autres nations d'y pénétrer sur leurs traces et d'y commercer. Les Égyptiens conçurent-ils l'idée de leur disputer leur monopole, ou les Phéniciens voulurent-ils essayer de les aller rejoindre par une route moins surveillée que celle de la Méditerranée? Les marchands du Saïd ou du Delta n'avaient jamais rompu entièrement les relations d'autrefois avec les riverains de la mer Rouge, et si l'on ne voyait plus d'escadres royales faire la course sur les côtes du Pouanit comme aux jours de Hâtshopsîtou et de Ramsès III, les particuliers retournaient encore de temps à autre trafiquer aux vieilles Échelles de l'Encens. Néchao lança les capitaines phéniciens de sa flotte à la poursuite des terres nouvelles, et ils partirent des environs de Suez, probablement avec des pilotes indigènes habitués à naviguer dans ces eaux. L'entreprise, malaisée encore au siècle passé, était presque mortelle pour les petits bâtiments de l'époque saïte. Ils marchèrent pendant des mois vers le Sud, la gauche à l'Orient, la droite au continent qui semblait croître indéfiniment en avant d'eux. Vers l'automne, ils débarquèrent sur une

1. Cf. la vignette de la p. 530. C'est l'un des deux bijoux égyptiens acquis par le Musée du Louvre y a quelques années; pour plus de détails sur les trières de Néchao, cf. MALLET, *les Premiers Établissements des Grecs en Égypte*, p. 99-105.

2. HÉRODOTE, II, CLVIII, cf. WIEDEMANN, *Herodots Zweites Buch*, p. 560-564. Le chiffre de 120 000 hommes est évidemment exagéré, car, dans une entreprise pareille, le creusement du canal Mahmoudiéh, Méhémet-Ali ne perdit que 10 000 hommes pour un travail plus considérable. Sur le canal même, voir EBERS, *Durch Gosen zum Sinai*, p. 471 sqq., et MALLET, *les Premiers Établissements des Grecs en Égypte*, p. 105-108.

plage commode, semèrent le blé dont ils s'étaient munis et attendirent que le grain fût mur : la moisson faite, ils reprirent la mer. Le souvenir précis de leurs observations s'effaça bientôt : on se rappela seulement qu'arrivés à un certain endroit, ils notèrent avec stupeur que le soleil sembla renverser son cours et commença à se lever sur leur droite. Ils avaient doublé la pointe méridionale de l'Afrique et ils remontaient vers le Nord inconsciemment : la troisième année, ils franchirent les Colonnes d'Hercule et ils regagnèrent l'Égypte sans accident. La faiblesse des moyens dont la marine du temps disposait rendit ce voyage inutile : la voie périlleuse qu'il avait frayée au commerce se referma aussitôt et il demeura comme un fait curieux, mais sans valeur pratique[1]. Il eût fallu, pour en tirer des résultats, que l'Égypte consacrât une bonne partie de ses ressources à des expéditions analogues, et l'Égypte préférait appliquer tout ce qu'elle se sentait d'énergie au développement de sa politique syrienne. Néchao avait certainement les sympathies des Tyriens, qui avaient transféré aux Chaldéens leur haine traditionnelle de l'Assyrie. Il pouvait spéculer également sur l'appui d'une faction nombreuse dans Moab, dans Ammon, dans Édom, chez les Nabatéens, chez les Arabes du Kédar, mais Juda représentait pour lui la clef de la position, l'allié sans lequel aucun des partisans qu'il comptait ailleurs n'oserait se déclarer franchement contre le maître. Il n'eut pas grand'peine à le raccorder à sa cause. La mort de Josias avait porté un coup funeste aux espérances des prophètes, et, longtemps après l'événement, ils ne pouvaient songer sans se lamenter au destin de ce souverain selon leur cœur : « Jamais, s'écrie leur historien, jamais avant lui il n'y avait eu roi qui lui fût comparable pour s'être dévoué à Jahvéh de toute son âme et de toute sa force, en toute chose, conformément à la loi de Moise, et après lui il n'en surgit plus jamais de pareil[2]. » Et ce qui suivit sa fin sanglante, la déposition de Joakhaz, l'établissement et la chute de la suprématie égyptienne, la proclamation de la suzeraineté chaldéenne, l'abaissement du roi et la misère du peuple sous le tribut dont ses maîtres étrangers l'écrasaient, tant de révolutions accumulées

1. Hérodote, IV, xlii; les écrivains grecs postérieurs à Hérodote niaient la possibilité d'un pareil voyage (Éphore, *Fragment 96 a*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. I, p. 261), et ils pensaient qu'on ne pouvait pas affirmer si l'Afrique était entourée d'eau entièrement (Polybe, III, 38), qu'en tout cas aucun voyageur n'était descendu à plus de 5000 stades au delà de l'entrée de la mer Rouge (Strabon, XVI, iii § 10). Les modernes se sont partagés sur ce point, les uns défendant, les autres soutenant l'authenticité du récit; le dernier historien de la géographie, H. Berger, *Geschichte der Wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen*, t. I, p. 37-40, s'est prononcé contre. L'observation rapportée par Hérodote, et que ni lui ni ses garants ne comprenaient, du changement apparent que les navigateurs notèrent dans la course du Soleil, me paraît plaider en faveur de l'authenticité de façon trop sérieuse pour qu'il soit possible de rejeter la tradition, au moins jusqu'à nouvel ordre.

2. *II Rois*, *XXIII*, *25*.

en quelques années sans trêve ni repos avaient ruiné presque la foi en l'efficacité de la réforme provoquée par la découverte d'Hilkiah, prêchée par Jérémie et par ses disciples. Le peuple y salua la vengeance de Jahvéh contre les téméraires qui avaient renversé ses sanctuaires multiples et qui avaient prétendu le confiner en un temple unique : il rendit au culte les allures d'autrefois et il se remit à sacrifier aux divinités étrangères avec plus de ferveur que jamais.

Il en résulta autour de Joïakîm la même situation et les mêmes dissentiments qu'à la cour d'Akhaz et d'Ézéchias cent ans plus tôt. La plèbe, les soldats, la plupart des gens de cour, tous ceux qui tenaient pour les formes anciennes de la religion ou qui penchaient vers les doctrines étrangères, aspiraient à se débarrasser des Chaldéens par les moyens terrestres, et, puisque Néchao se posait en ennemi irréconciliable de leur ennemi, ils ne demandaient pas mieux que de s'entendre avec lui. Jérémie, au contraire, et ceux qui persistaient fidèles aux idées prophétiques, trouvaient dans ce qui se passait des raisons plus évidentes de repousser les conseils de la sagesse mondaine, de s'abandonner aveuglément aux volontés divines, et de courber le front devant le Chaldéen dont Jahvéh se servait, comme jadis de l'Assyrien, pour châtier les péchés de Juda. La lutte entre les deux factions troubla souvent la tranquillité publique, et peu s'en fallut que la prédication ne dégénérât en excitation à la révolte. Un jour de fête, dans les premiers mois de Joïakîm, Jérémie se posta sur le parvis du temple et il y apostropha violemment la foule des dévots : « Ainsi a dit Jahvéh : « Si vous ne m'écoutez point et ne marchez dans la loi que je vous ai « proposée, si vous n'obéissez aux paroles des prophètes mes serviteurs, que je « vous mande et que vous n'écoutez pas, je mettrai ce temple en même état que « celui de Shilo, et je livrerai cette ville en malédiction à toutes les nations de « la terre. » Un pareil discours, adressé brutalement à des gens déjà animés pour la plupart de sentiments hostiles, acheva de les exaspérer; sacrificateurs, prophètes, pèlerins, tous s'ameutèrent autour du provocateur en criant : « Tu mourras la mort ! » Le peuple s'amassa dans le temple, les principaux de Juda montèrent de la maison du roi à celle de l'Éternel et siégèrent en tribunal devant la porte neuve. Ils décrétèrent que Jérémie, ayant parlé au nom de Jahvéh, ne méritait pas le supplice, et quelques-uns, rappelant l'exemple de Michée le Morashtite, qui avait prédit en son temps la ruine de Jérusalem, ajoutèrent : « Ézéchias, le roi de Juda, et Juda avec lui, le firent ils donc périr? » Akhikam, fils de Shaphân, celui-là même qui avait aidé à l'adoption de la loi, prit l'agitateur sous sa tutelle et empêcha qu'on ne lui fit du mal, mais d'autres

n'échappèrent pas à la fureur populaire. Le prophète Ouriah, de Kiriath-Jéarîm, qui se répandait en injures contre la ville et contre le pays à la façon de Jérémie, eut beau se sauver en Égypte : Joïakîm, dépêcha Elnathan, fils d'Akbor, et quelques hommes, qui le ramenèrent en Judée, le décapitèrent, et précipitèrent le cadavre à la fosse commune[1]. Si les passions étaient chauffées à ce point avant Carchémis, à quel excès ne s'exaltèrent-elles pas lorsque la victoire de Naboukodorosor eut confondu les espérances du parti égyptien? Jérémie crut le moment venu de frapper un grand coup sur l'imagination populaire, alors qu'elle ployait sous la terreur de l'invasion : il dicta à son disciple Baruch les discours qu'il avait prononcés depuis l'apparition des Scythes sous Josias, et, le jour du jeûne solennel proclamé dans tout Juda pendant l'hiver de l'an v, quelques mois après la défaite des Égyptiens, il fit lire le recueil au peuple assemblé près de la porte neuve[2]. Michée, fils de Gémariah, l'entendit et, voyant que les assistants s'émouvaient à mesure que les imprécations ravivaient le souvenir des malheurs récents, il courut l'annoncer aux ministres siégeant dans le palais. Ceux-ci mandèrent Baruch et le prièrent de recommencer la lecture pour eux seuls : elle les effraya au point qu'ils lui conseillèrent de se cacher, et Jérémie avec lui, tandis qu'ils instruiraient le roi de l'affaire. Joïakîm était assis dans sa chambre, un brasier allumé devant lui, à cause du froid rigoureux qui sévissait : à peine lui eut-on récité trois ou quatre pages, il ne put refréner sa colère davantage, mais il saisit le rouleau, il le lacéra avec le canif du scribe et jeta les lambeaux au feu. Jérémie reconstitua le texte de mémoire, puis il y inséra une malédiction dernière contre le souverain. « Ainsi dit Jahvéh touchant Joïakîm, roi de Juda : « Il n'y aura personne qui s'asseye sur le trône de David, « et son cadavre sera rué dehors, de jour à la chaleur, et la nuit à la gelée. « Et je le punirai, lui, et sa semence, et ses serviteurs, pour leur iniquité, et je « ferai tomber sur eux, et sur les habitants de Jérusalem, et sur les hommes « de Juda, tout le mal que je leur ai annoncé, et ils n'ont pas écouté[3]. » Les

1. *Jérémie*, *XXVI*, où la scène est placée au commencement du règne de Joïakîm, c'est-à-dire sous la domination égyptienne.

2. La date donnée dans *Jérémie*, *XXXVI*, *9*, fait commencer l'année au printemps puisqu'elle place le neuvième mois en hiver; elle appartient par conséquent aux remaniements postérieurs du texte (Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 677, note 1). Il est probable pourtant qu'elle est authentique, et qu'elle représente la transposition exacte de la date primitive, conçue dans l'ancien calendrier.

3. *Jérémie*, *XXXVI*. On a essayé de rétablir le contenu du rouleau de Jérémie, et la plupart des auteurs qui se sont occupés de la question considèrent comme lui ayant appartenu la meilleure partie des fragments qui, dans le livre actuel, occupent les chapitres I, 4-19, II, III, 1-5, 19-25, IV-VI, VII-VIII, IX, 1-21, X, 17-25, XI, XII, 1-6, XVII, 19-27, XVIII, XIX, 1-13, encore faut-il admettre qu'ils ne sont pas toujours conservés sous leur forme originale, mais qu'ils ont été abrégés ou remaniés après l'exil. D'autres chapitres remontent évidemment aux années antérieures à l'an V de Joïakîm, ainsi une partie des oracles contre les barbares, mais ils ne devaient pas être compris dans le rouleau primitif : celui-ci aurait été trop long pour être lu trois fois dans un seul jour.

tendances égyptiennes de la cour, manifestées discrètement d'abord, s'accentuèrent au point que Naboukodorosor s'en inquiéta et qu'il vint lui-même à Jérusalem en 601. Sa présence déjoua les intrigues de Pharaon : Joïakîm rentra dans l'ordre momentanément, mais, trois ans plus tard, il se souleva derechef, toujours à l'instigation de Néchao, et cette fois les satrapes chaldéens poussèrent la guerre à outrance. Ils rassemblèrent leurs troupes, ils les renforcèrent de contingents syriens, moabites, ammonites, et ils mirent le siège devant Jérusalem[1]. Joïakîm, abandonné à lui-même, résista si bravement que Naboukodorosor dut amener ses Chaldéens à la rescousse. Juda trembla d'épouvante à la seule description que son prophète Habakouk faisait de ce peuple vigoureux et féroce, « qui traverse les étendues de la terre pour conquérir des demeures qui ne sont pas à lui. Peuple terrible et redoutable! Il tire de lui-même son droit et son orgueil. Ses chevaux sont plus légers que des panthères, plus rapides que les loups du soir. Ses cavaliers fièrement s'avancent, ils accourent d'un pays lointain, ils volent comme l'aigle qui lie sa proie; tous viennent assouvir leur rage, la foule de leurs visages en avant, ils entassent les captifs comme du sable. Ce peuple se moque des rois, les princes lui sont un objet de raillerie, il se rit de toutes les citadelles : il amoncelle un peu de poussière et il les prend. Il fond tel l'ouragan, il passe au galop, chargé de crimes, et sa force est son dieu[2]. » Cette armée de Naboukodorosor devait présenter un aspect aussi étrange que celle de Néchao. Elle contenait, avec son noyau d'infanterie chaldéenne et babylonienne, des escadrons de cavalerie scythe ou mède, ceux-là sans doute dont les fureurs effrayaient le prophète, et certainement des bandes d'hoplites grecs : le poète Alcée avait eu un frère, Antiménidas, au service du roi[3]. Joiakim mourut avant qu'elle parût sous les murs de Jérusalem, et il fut remplacé aussitôt par son fils Jékoniah, un jeune homme de dix-huit ans, qui assuma le nom de Joiakin[4]. Joïakin se battit d'abord avec courage, mais l'arrivée de Naboukodorosor lui prouva si claire-

1. *II Rois XXIV, 1-4.* Le passage est peu intelligible dans sa forme actuelle, et il a été interprété diversement par les historiens. Les uns ont supposé qu'il s'appliquait aux événements qui suivirent immédiatement la bataille de Carchémis, et que Joïakîm défendit Jérusalem contre Naboukodorosor en 605 (WINCKLER, *Alttestamentliche Untersuchungen*, p. 81-87). D'autres pensent qu'après la bataille de Carchémis, Joïakîm, profitant de l'obligation où Naboukodorosor s'était trouvé de retourner sur le champ à Babylone, n'avait point reconnu l'autorité des Chaldéens; Naboukodorosor serait revenu plus tard, vers 601, il aurait pris Jérusalem, et c'est à cette guerre que le *Livre des Rois* ferait allusion (TIELE, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 425-427, STADE, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I, p. 678, KITTEL, *Geschichte der Hebræer*, t. II, p. 318). Il est plus simple de considérer ce qui se passa vers 600 comme un premier essai de révolte, puni doucement par les Chaldéens.

2. *Habakouk, I, 6-11.* — 3. STRABON, XIII, II § 3, p. 617.

4. *II Rois, XXIV, 5-10*; cf. *II Chroniques, XXXVI, 6-9*, où l'auteur prétend que « Naboukodorosor lia Joïakîm avec des chaînes d'airain pour l'envoyer à Babylone ».

ment l'inanité de la défense, qu'il décida soudain de déposer les armes. Il sortit des murs avec sa mère Nékhoushta, les officiers de sa maison, ses ministres, ses eunuques, et il alla se prosterner aux pieds du maître. Celui-ci ne voulut pas encore pousser jusqu'aux extrêmes de la rigueur : il exila à Babylone et en Mésopotamie toute cette cour séditieuse qui avait mal conseillé son prince, l'élite des soldats, les plus habiles des gens de métier, en tout 3023 personnes, mais le clergé et le peuple presque entier demeurèrent à Jérusalem. Le vainqueur choisit pour les gouverner le dernier des fils de Josias, Mattaniah, qui, changeant de condition, changea de nom à l'exemple de ses prédécesseurs et se fit appeler Zédékias : Joiakîn avait régné trois mois sans plus sur une ville assiégée (596)[1].

Les Égyptiens n'avaient osé rien entreprendre pour sauver leur complice, mais s'ils ne se jugeaient pas en état de défier le Chaldéen sur la terre syrienne, le Chaldéen de son côté redoutait d'avoir à porter la guerre au cœur du Delta. Néchao mourut deux ans après le désastre des Juifs, sans avoir été inquiété ni avoir trouvé une occasion nouvelle de susciter des embarras à son rival, et son fils Psammétique II lui succéda en paix[2]. C'était un adolescent[3], mais les ministres de son père menèrent les affaires pour lui : ils dirigèrent une de ses premières campagnes, sinon la première, contre l'Éthiopie[4]. Ils lui formèrent

1. *II Rois, XXIV, 11-17*; cf. *II Chroniques, XXXVI, 10.*

2. La durée du règne de Néchao est fixée à seize ans par Hérodote (II, CLIX), à six ou à neuf ans par les divers abréviateurs de Manéthon (MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 593-594). Les monuments contemporains ont ici donné raison à Hérodote contre Manéthon, et les stèles du musée de Florence (ROSELLINI, *Monumenti Storici*, t. II, p. 150-151, où l'auteur n'accorde que six années à Néchao), du Musée de Leyde (LEEMANS, *Lettre à M. François Salvolini*, p. 125-132, où l'erreur de Rosellini est maintenue) et du Louvre (S. 2243, 2244; cf. E. DE ROUGÉ, *Notice sommaire des Monuments Égyptiens*, 1855, p. 47) ont permis de démontrer en toute certitude que Néchao était mort dans sa seizième année, après avoir régné quinze ans et demi (WIEDEMANN, *Geschichte Ægyptens*, p. 116-119).

3. Son sarcophage, découvert en 1883, et conservé aujourd'hui au Musée de Gizéh, est de dimensions si petites qu'il n'a pu servir qu'à un adolescent (MASPERO, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1884, p. 78-80, et *Guide du Visiteur*, p. 25-26).

4. HÉRODOTE, II, CLXI. Les graffiti d'Ibsamboul ont été attribués le plus souvent à Psammétique Ier, et j'avais cru pouvoir soutenir cette opinion jusque dans ces derniers temps (cf. MALLET, *les Premiers Etablissements des Grecs en Égypte*, p. 82-95). A. de Gutschmid, le premier, dans sa traduction allemande de l'*Histoire d'Égypte* de Sharpe (p. 82, note), les a rendus à Psammétique II, et son opinion s'est répandue de plus en plus, depuis que Wiedemann l'a défendue vigoureusement dans ses ouvrages (*die Griechische Inschrift von Abu-Simbel*, dans le *Rheinisches Museum*, t. XXXV, p. 364-372, *Geschichte Ægyptens*, p. 157-158, *Ægyptische Geschichte*, p. 631-632). Le graffito du mercenaire ialysien, ὄκα βασιλεὺς ἦλασε τὸν στρατὸν τὸ πρᾶτον [ἔνθαδε ἅ]μα Ψαμειτίχ[ω..], renferme la traduction en grec de la locution égyptienne courante « lorsque Sa Majesté vint en sa première expédition militaire en ce pays » (cf., par exemple, LEPSIUS, *Denkm.*, III, 81-91, l. 5), ce qui semble indiquer une date peu élevée dans un règne pour une première campagne. D'autre part, un des généraux commandant l'expédition est un Psammétique, fils de Théoklés, c'est-à-dire un Grec porteur d'un nom égyptien (cf. le Psammétique, neveu de Périandre, ARISTOTE, *Politique*, V, 9, 22, et chez NICOLAS DE DAMAS, *Fragment 68*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 394). Il fallait qu'un laps de temps considérable se fût écoulé depuis les premiers rapports de Psammétique avec les Grecs, sans quoi le personnage nommé d'après le roi n'aurait pas été d'un âge assez mûr pour être placé à la tête d'un corps de troupes.

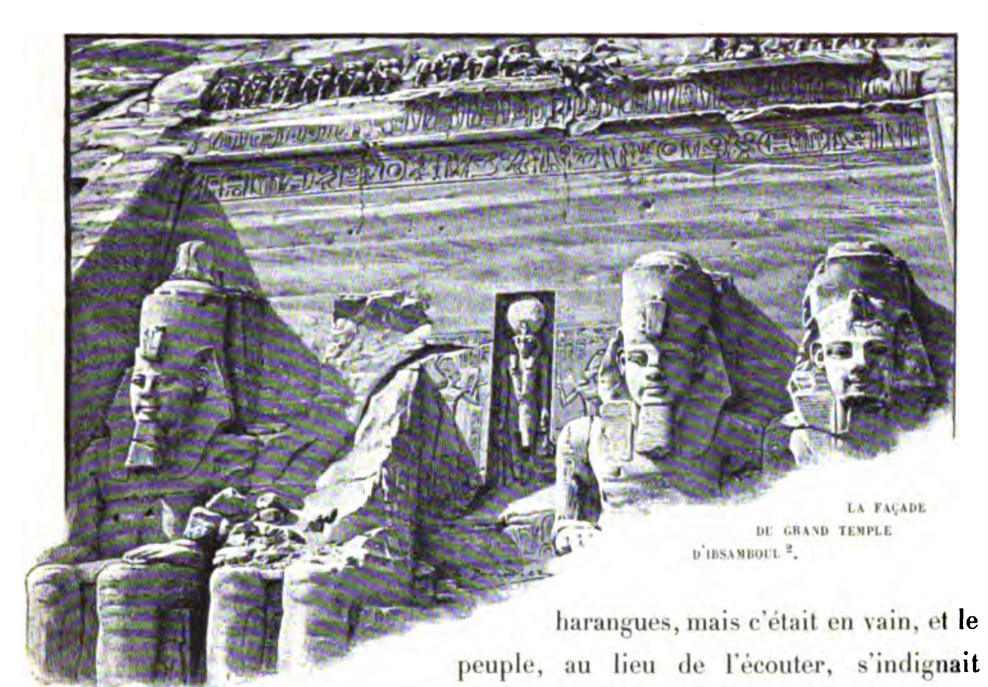
une petite armée d'Égyptiens, de Grecs, de mercenaires asiatiques, et il alla résider à Éléphantine, tandis qu'elle remontait le Nil sur une flotte de gros bateaux[1]. Elle poussa probablement jusqu'à la pointe Nord de la seconde cataracte, puis elle rebroussa sans avoir rencontré aucune force éthiopienne[2], et elle stoppa en Ibsamboul. Les généraux, après avoir admiré la chapelle souterraine de Ramsès II, y laissèrent un souvenir de leur visite et ils tracèrent à cet effet une belle inscription sur la jambe droite de l'un des colosses. Elle raconte que « le roi Psammatikhos étant venu à Éléphantine, les gens qui étaient avec Psammatikhos, fils de Théoclès, écrivirent ceci. Ils montèrent bien au-dessus de Kerkis, jusqu'où le fleuve cesse; Potasimto[3] commandait les étrangers, Amasis les Égyptiens. Ont écrit en même temps, Arkhôn, fils d'Amoibikhos, et Péléqos, fils d'Oulamos. » Les soldats imitèrent leurs chefs, et ils gravèrent leurs noms çà et là, chacun en son langage, des Ioniens, des Rhodiens, des Cariens, des Phéniciens, peut-être des Juifs, Élésibios de Téos, Pabis de Colophon, Téléphos d'Ialysos, Abdsakon, fils de Petiehvé, Gerhékal, fils de Halloum[3]. Tout ce pays, ruiné par la dislocation lente de la grande Égypte, devait ne pas différer très grandement de la Nubie d'aujourd'hui : bandes étroites de culture sur la berge, temples énormes à moitié enterrés sous les décombres, villes ou villages clairsemés, et partout le sable jaune s'écoulant insensiblement vers le Nil. La partie septentrionale resta au pouvoir des Pharaons saites, et les cantons situés plus au Sud jusque par delà Ibsamboul constituèrent pour le moment comme une marche neutre entre leur domaine et celui des Pharaons de Napata. Cependant, la Syrie s'agitait sourdement, et les cercles qui voyaient le salut dans une alliance étroite avec l'étranger secouaient l'abattement où

1. Le grand *graffito* d'Ibsamboul dit en effet que le roi vint à Éléphantine, mais il ne fait aller jusqu'au delà de Kerkis que les troupes qui accompagnaient le général Psammétique, fils de Théoclès. C'est probablement pendant son séjour à Éléphantine, en attendant le retour de l'expédition, que Psammétique II fit graver sur les rochers de Béghé, de l'Abaton, de Philæ, de Konosso (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 163, 616, 631, Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. CXLII *a*, et t. II, p. 129-130, Lepsius, *Denkm.*, III, 274 *e*, J. de Morgan, *de la Frontière de Nubie à Kom-Ombos*, p. 69, n° 14), ou dans les ruines d'Éléphantine et de Philæ (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 225, Lepsius, *Denkm.*, III, 274 *d*, J. de Morgan, *de la Frontière de Nubie à Kom-Ombos*, p. 114), les inscriptions qui portent ses cartouches.

2. L'inscription grecque dit *plus haut que Kerkis*. Wiedemann (*die Griechische Inschrift von Abu-Simbel*, dans le *Rheinisches Museum*, t. XXXV, p. 372; cf. Krall, *Potasimto*, dans les *Wiener Studien*, 1882, p. 165) a corrigé *Kerkis* en *Kortis*, la Korté de la première cataracte, mais la lecture Kerkis est trop bien prouvée (Pœhl, *Inscriptiones Græciæ antiquissimæ*, n° 482) pour qu'il y ait lieu d'y rien changer. Le plus simple est d'admettre, avec Ebers (*Ægypten und die Bücher Moses*, p. 162-164), qu'il s'agit d'une localité placée à quelques milles au-dessus d'Ibsamboul, vers Ouady Halfah. Mallet a rappelé les noms de forme analogue qui se trouvent en Nubie (*les Premiers Etablissements des Grecs en Egypte*, p. 83, note 2).

3. Sur l'identité du nom Potasimto de l'inscription avec le nom égyptien Potasimtooui, cf. la note de Krall, *Potasimto*, dans les *Wiener Studien*, 1882, p. 164-166, rectifiée légèrement par Mallet, *les Premiers Etablissements des Grecs en Égypte*, p. 85, note 4. Le nom signifie *le don du dieu Simtooui*, le dieu qui réunit les deux terres, Horus.

l'échec de Joïakîm et de son fils les avait plongés : le courant qui entraînait les esprits vers l'Égypte devint si fort que Zédékias, créature de Naboukodorosor, n'y put résister. Les prophètes ennemis de la réforme s'obstinaient à penser que l'humiliation de la patrie ne durerait plus longtemps. Ceux d'entre eux qui n'avaient pas quitté Jérusalem répétaient partout « qu'ils cesseraient d'être asservis au roi des Chaldéens, et que les vases sacrés du temple retourneraient prochainement de Babylone[1]. » Jérémie essayait de combattre l'effet de leurs



LA FAÇADE DU GRAND TEMPLE D'IBSAMBOUL[2].

harangues, mais c'était en vain, et le peuple, au lieu de l'écouter, s'indignait contre lui, se rejetait de plus en plus fougueusement vers les errements du passé[3]. L'encens brûlait chaque matin sur les toits des maisons et dans les carrefours en l'honneur de Baal, les lamentations pour le deuil de Tammouz retentissaient de nouveau au temps des adonies[4]; le temple était envahi par les idoles et par leurs sacerdoces incirconcis[5], et le roi autorisait les prêtres de Moloch à dresser leurs bûchers dans la vallée de Hinnom[6]. Les exilés, serrés de tous côtés par des flots de population païenne, ne présen-

1. *Jérémie, XXVII, 9, 16.*
2. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de Daniel Héron, prise en 1881.* Cf. la vue générale de la montagne d'Ibsamboul au t. II, p. 413, de cette *Histoire.*
3. Les graffiti grecs, cariens et sémitiques ont été recueillis pour la première fois de façon à peu près complète par LEPSIUS, *Denkm.*, VI, 98 sqq.; cf. *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, t. I, p. 128-137. Pour les rares graffiti cariens, voir SAYCE, *the Karian Language and Inscriptions*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, 1887, t. IX, p. 144-145.
4. *Ezéchiel, VIII, 14-15.*
5. *Jérémie, XXXII, 34, Ézéchiel, VIII, 7-13, 16.*
6. *Jérémie, XXXII, 35, Ézéchiel, XVI, 21, XXIII, 37.*

taient pas un spectacle moins affligeant que les gens de Jérusalem : les uns reniaient ouvertement le dieu de leurs pères[1], d'autres se cachaient pour adorer les images[2], ou, s'ils ne trahissaient point la foi, ils goûtaient seulement ceux des prophètes qui leur prédisaient une revanche prochaine, Akhab, Zédékiah, fils de Maassiah, Shémaîah. Un homme s'était révélé pourtant au milieu d'eux, un prêtre nourri dans le temple dès l'âge le plus tendre et imbu des idées de la réforme, Ézéchiel, fils de Bouzi, dont la voix aurait pu les ramener à une appréciation plus juste de leur situation, s'ils ne l'avaient étouffée de leurs clameurs : effrayé par leurs menaces, il se taisait en public, mais il réunissait un groupe de dévots dans sa maison de Tel-Abib, et l'esprit de Jahvéh le toucha pour la première fois devant eux vers 592[3]. Ce petit monde de bannis était en communication constante avec la mère-patrie, et le contrecoup des querelles religieuses ou des controverses suscitées entre les factions par les vicissitudes de la politique mondaine lui était transmis sans trop de retards par les marchands, par les scribes en voyage, par les légats que le roi dépêchait régulièrement à Babylone afin d'acquitter le tribut[4]; on y apprit, vers 590, que des événements graves se préparaient et que le moment était proche où Juda, ranimant enfin ses énergies, recouvrerait au soleil la place entière que Jahvéh lui avait attribuée. Les rois de Moab, d'Ammon, d'Édom, de Tyr, de Sidon, avaient envoyé des agents à Jérusalem, et là, probablement sous l'inspiration de l'Égypte, ils étaient convenus des mesures à prendre pour exciter une insurrection générale contre la Chaldée[5]. Ce qui transpira de leurs résolutions avait ravivé les courages du parti national, et l'un de ses prophètes, Hananiah, fils d'Azzour, rôdait par la ville, prêchant à tous la bonne nouvelle[6]. « Ainsi a dit Jahvéh-les-armées, le dieu d'Israel : « J'ai rompu le joug du roi de Babylone. « Encore deux années et je reconduirai en ce lieu les vases sacrés du temps, « et Jékoniah, fils de Joïakim, roi de Juda, et tous les exilés de Juda qui sont « allés à Babylone! » Or, Jérémie avait fabriqué des jougs de bois, et il en avait donné aux princes confédérés, en les menaçant du châtiment divin s'ils ne prêtaient leur nuque à Naboukodorosor : lui-même il en portait un sur le cou, et il ne se montrait plus par les rues qu'accoutré de la sorte, comme un

1. *Jérémie, XXIX, 21-32.* — 2. *Ezéchiel, XIV, 1-8.*

3. *Ezéchiel, I, 1-2.* On le voit recevant les anciens dans sa maison aux chapitres VIII, 1, XIV, 1, XX, 1 sqq.

4. *Jérémie, XXIX, 3*, nomme deux de ses porteurs de tribut, Elhasa, fils de Shaphân, et Gémariah, fils de Hilkiah, auxquels il avait confié un message pour les déportés.

5. *Jérémie, XXVII, 3.* La mention : *au commencement du règne de Joiakim*, qu'on lit au début de ce chapitre, renferme une faute de copiste : il faut lire : *au commencement du règne de Zédékias.*

6. *Jérémie, XXVII-XXVIII.*

emblème vivant de l'esclavage que Jahvéh imposait à son peuple pour son salut. Hananiah, le rencontrant d'aventure, saisit et rompit le joug, car, ainsi le dit Jahvéh : « Entre ceci et deux ans accomplis, je romprai de même le joug de Naboukodorosor, roi de Babel, de dessus le cou de toutes les nations. » Les spectateurs rirent, mais le lendemain Jérémie reparut avec un joug de fer, « celui que Jahvéh a jeté sur le cou de toutes les nations afin qu'elles servent le roi de Babylone ». Et pour ravir aux exilés l'illusion de la délivrance prochaine, il leur écrivit : « Ne vous laissez point séduire par vos prophètes qui vont au milieu de vous, ni vos devins, et ne croyez pas aux songes que vous auriez, car ils mentent en prophétisant en mon nom : « Je ne leur ai pas confié « mission, dit l'Éternel[1]. » Il les exhortait donc à se plier à leur sort au moins pour le moment, afin que leur race fût intacte au jour qu'il plairait vraiment à Jahvéh de la rappeler : « Bâtissez des maisons et demeurez-y, plantez des jardins et mangez-en les fruits! Mariez-vous, ayez des fils et des filles, donnez des femmes à vos fils et des époux à vos filles pour qu'elles deviennent mères à leur tour. Multipliez-vous là et ne laissez pas diminuer votre nombre. Contribuez à la prospérité de la ville où je vous ai déportés, et priez pour elle, car votre prospérité dépend de la sienne[2]! »

Psammétique II mourut en 589[3], et son règne, s'il dura peu, fut du moins fécond en travaux de reconstruction ou d'embellissement dans les temples. On rencontre son nom partout aux bords du Nil, à Karnak, où il acheva la décoration des grandes colonnes de Taharqou[4], dans Abydos[5], à Héliopolis et sur les monuments qui proviennent de cette ville, tels que l'obélisque du Champ de Mars, à Rome[6]. L'influence personnelle du jeune souverain dut compter pour assez peu dans ce redoublement d'activité : mais l'effort accumulé depuis l'expulsion des Assyriens par trois ou quatre générations commençait à développer ses pleins effets. L'Égypte, bien armée, bien gouvernée par des ministres prudents, rapprochée toujours plus de la Grèce par des liens de commerce et

1. *Jérémie*, XXIX, 8-9.
2. *Jérémie*, XXIX, 5-7.
3. Hérodote évaluait à six ans la durée du règne de Psammétique II (II, CLXI), en quoi il est d'accord avec le Syncelle, tandis que les autres abréviateurs de Manéthon la fixent à dix-sept ans (MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 593-594). Les données de la stèle du Louvre S. 2210 ont permis d'établir que le chiffre 6 était préférable à l'autre et d'évaluer le règne de ce Psammétique à cinq ans et demi; cf. WIEDEMANN, *Geschichte Ægyptens*, p. 117-118, 172-173.
4. CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, p. 8 sqq., ROSELLINI, *Monumenti Storici*, t. II, p. 129-130, MARIETTE, *Karnak*, *Texte*, p. 9, 20; cf. ce qui est dit de ces colonnes au t. III, p. 364-365, de cette *Histoire*. Je rappelle une fois de plus (cf. t. III, p. 501, note 3, de cette *Histoire*) que les monuments notés par les premiers égyptologues comme appartenant à Psammétique II appartiennent en réalité à Psammétique Ier, et réciproquement.
5. MARIETTE, *Abydos*, t. I, pl. 2 *b*.
6. UNGARELLI, *Interpretatio obeliscorum*, pl. 2, et p. 125.

d'amitié, était remontée à un rang très haut dans l'estime des nations : les Éléens s'en étaient remis à sa sagesse de décider s'ils pouvaient ou non prendre part aux Jeux Olympiques dont ils étaient les juges, et, selon l'avis qu'elle avait énoncé à ce propos, ils s'étaient exclus eux-mêmes des joutes pour éviter jusqu'à l'ombre d'un soupçon de partialité dans la distribution des récompenses[1]. Le roi nouveau, frère probablement du défunt, avait pour nom le prénom Ouahibrî de son grand-père Psammétique I[er], et c'est lui que les Grecs appelèrent indifféremment Ouaphrès ou Apriès[2]. Il était jeune, ambitieux, avide de bruit et de gloire militaire, impatient d'employer l'arme que ses prédécesseurs avaient affilée avec soin pendant près de quinze ans : ses émissaires, arrivant à Jérusalem dans le temps que la surexcitation des esprits y était au comble, n'eurent pas de peine à persuader Zédékias. Édom, Moab, les Philistins, qui avaient participé récemment encore aux conciliabules des rebelles[3], hésitèrent au dernier moment et refusèrent de rompre avec Babel : Tyr et les Ammonites persistèrent seuls dans leurs intentions et s'allièrent avec l'Égypte au même titre que Juda. Naboukodorosor, insulté par trois ennemis, ne sut trop d'abord lequel il devait attaquer le premier. Ézéchiel, bien placé dans son exil même pour connaître ce qui se passait, nous le montre « arrêté au carrefour des chemins afin de consulter l'avenir : il mêle les flèches divinatoires, il interroge les Téraphîm, il inspecte le foie des victimes[5]. » Juda était comme la tête de pont qui permettait aux Égyptiens de déboucher en Syrie sans danger, et, s'il pouvait l'occuper à temps, il tranchait du coup la coalition en trois tronçons qui ne se rejoindraient plus, Ammon dans son désert à



APRIÈS, D'APRÈS UN SPHINX DU LOUVRE[4].

1. HÉRODOTE, II, CLX; cf. WIEDEMANN, *Herodots Zweites Buch*, p. 568-569. DIODORE DE SICILE, I, 95, a transporté l'anecdote sur Ahmasis, et ailleurs le jugement est attribué à l'un des sept sages. C'est un roman populaire, dont Hérodote nous rapporte la version en cours parmi les Grecs d'Égypte.

2. MALLET, *les Premiers Établissements des Grecs en Égypte*, p. 116, note 2. Au témoignage d'Hérodote (II, CLXI), Apriès aurait été le fils de Psammis. Les dimensions du sarcophage de Psammétique II, qui ne peuvent guère convenir qu'à un adolescent, rendent cette filiation peu vraisemblable. Psammétique, monté presque enfant sur le trône, n'aurait pu laisser à son tour que des enfants en bas âge, et Apriès nous apparaît dès le début comme un prince pleinement développé d'esprit et de corps.

3. Cf. ce qui est dit à ce sujet, plus haut, au t. III, p. 540, de cette *Histoire*.

4. *Dessin de Boudier, d'après la statuette en bronze du Musée du Louvre*; cf. PIERRET, *Catalogue de la Salle historique*, n° 267, p. 57.

5. *Ézéchiel*, XXI, 26.

l'Orient, Tyr et Sidon au bord de la mer, Pharaon au Sud-Ouest vers la limite de son isthme. Il s'installa à Riblah sur l'Oronte, dans une position centrale d'où il pourrait surveiller l'ensemble des opérations et se porter avec ses réserves aux points menacés en cas de difficultés imprévues, puis il lança deux armées contre les deux principaux de ses adversaires. L'une d'elles escalada le Liban, en saisit les forteresses, et, laissant sur les rochers de l'Ouady Brissa des monuments de sa victoire, elle descendit le long de la côte et se consacra au blocus de Tyr[1]. L'autre fondit sur Zédékias, et lui déclara une guerre impitoyable. Elle incendia les villages et les villes ouvertes, elle livra les campagnes à la fureur



STÈLE DE NABOUKODOROSOR À L'OUADY BRISSA[2].

1. Le récit de cette campagne en Phénicie était contenu dans l'une des inscriptions découvertes et commentées par Pognon, *les Inscriptions Babyloniennes du Wadi Brissa*, p. 20-22, 120-126. Winckler, le seul à ma connaissance qui ait essayé d'assigner une place précise aux faits relatés dans l'inscription, les place au début même du règne, après la victoire de Carchémis, vers le moment où Naboukodorosor apprit que son père venait de mourir (*Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 504-506). Il me semble que cette date ne peut pas se justifier lorsqu'on étudie l'inscription. Le roi y parle des grands travaux qu'il accomplit, restauration des temples, reconstruction des murailles de Babylone, emménagement des canaux, toutes choses qui nous reportent au milieu ou à la fin de son règne. On peut donc hésiter entre deux dates : celle de 590-587, pendant la guerre juive, celle de l'an XXXVII-568, pendant la guerre contre Ahmasis dont il sera question plus loin. J'ai préféré la première, à cause du long séjour que Naboukodorosor fit à Riblah et qui lui donna tout le temps nécessaire pour faire graver des stèles au Liban : les bas-reliefs de l'Ouady Brissa ont pu être taillés avant la prise de Jérusalem, car on n'y trouve aucune allusion à la guerre contre les Juifs. L'ennemi signalé dans les premières lignes est peut-être Apriès, dont la flotte courait les côtes phéniciennes.

2. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de* Pognon, *les Inscriptions Babyloniennes du*

des Philistins et des Édomites, elle cerna les deux citadelles de Lakîsh et d'Azékah, et elle ne se présenta devant la capitale qu'après avoir saigné les provinces à blanc. Elle la serrait déjà de près quand elle apprit qu'Apriès se démasquait du côté de Gaza; Zédékias, dans sa détresse, avait réclamé auprès de lui, et le secours promis débouchait enfin[1]. Le Chaldéen lâcha aussitôt le siège pour barrer la route à l'ennemi, et le parti populaire, escomptant déjà sa défaite, manifesta une joie insolente à la face des prophètes de malheur. Jérémie pourtant n'avait pas foi au triomphe final. « Ne vous faites pas illusion à vous-mêmes, disant : « Les Chaldéens se retireront de Juda », car ils ne se retireront pas. Quand même vous auriez frappé toute l'armée qui vous combat, et qu'il n'en survécût qu'un homme blessé sous chaque tente, ces blessés se redresseraient et ils allumeraient le feu à la ville[2]. » On ne sait pas exactement ce qui advint : selon les uns, Apriès accepta la bataille et il fut vaincu[3]; selon les autres, il la refusa et il rentra chez lui fièrement[4]. Sa flotte opérait probablement sur la côte phénicienne de façon fructueuse. On peut croire que la vue du camp chaldéen lui inspira des idées de prudence, et qu'il y regarda à deux fois avant de compromettre les résultats de sa campagne navale et de risquer sa belle armée, la seule que l'Égypte possédât, dans un conflit où sa sécurité n'était pas en cause directement : Naboukodorosor, de son côté, ne se soucia pas de talonner trop vivement un adversaire si fortement équipé, et, content de ne pas avoir à se mesurer avec lui, il reparut devant Jérusalem.

La ville n'étant pas secourue, la chute n'était qu'une question de temps, et la résistance n'aboutissait plus qu'à irriter l'assiégeant. Les Juifs ne s'en défendirent pas moins avec l'obstination héroïque et aussi avec la fureur de discordes dont ils ont donné tant de preuves. Pendant le répit que la diversion d'Apriès leur avait procuré, Jérémie avait tenté de fuir Jérusalem pour aller se retremper dans sa tribu natale de Benjamin. Arrêté à la porte sous prétexte de trahison, il fut roué de coups, incarcéré, et le roi, qui commençait à croire en lui, n'osa pas le délivrer : on l'interna dans la cour du palais, qui servait de geôle, et on lui assigna une ration d'un pain par jour pour sa nourriture[5]. C'était un

Wady Brissa, pl. H. Les figures ont été martelées soigneusement, mais on devine encore à gauche la silhouette du roi; il saisit par la patte gauche le lion debout, qui lève sur lui la patte droite, et il plonge son poignard dans la poitrine de la bête.

1. *Ézéchiel, XVII, 15.* — 2. *Jérémie, XXXVII, 5-10.*

3. Josèphe, *Antiquités Judaïques*, X, 7 § 3, où l'historien hébreu a probablement cru que les termes employés par Jérémie (*XXXVII, 7*) impliquaient une défaite des Égyptiens.

4. C'est du moins ce que semble dire *Jérémie, XXXVII, 7* : « Voici, l'armée de Pharaon qui est sortie à votre secours, retournera dans son pays d'Égypte. » Il n'y a là aucune indication de défaite ni même de bataille.

5. *Jérémie, XXXVII, 11-21.*

lieu public où qui voulait pénétrait pour s'entretenir avec les prisonniers : le prophète ne cessa pas d'y prêcher et d'exhorter le peuple à la pénitence. « Celui qui s'enfermera dans cette ville mourra par l'épée, par la famine, par les maladies, mais celui qui sortira vers les Chaldéens vivra; son âme lui sera pour butin et il vivra. Car ainsi a dit Jahvéh : « Cette ville-ci sera consignée certainement à l'host du roi de Babylone, et il la prendra. » Les capitaines et les ministres se plaignirent de lui : « Qu'on fasse mourir celui-là, car il rend lâches les mains des hommes de guerre et le peuple par ses paroles. » Abandonné à ses accusateurs, plongé dans une citerne envasée, il n'échappa, grâce

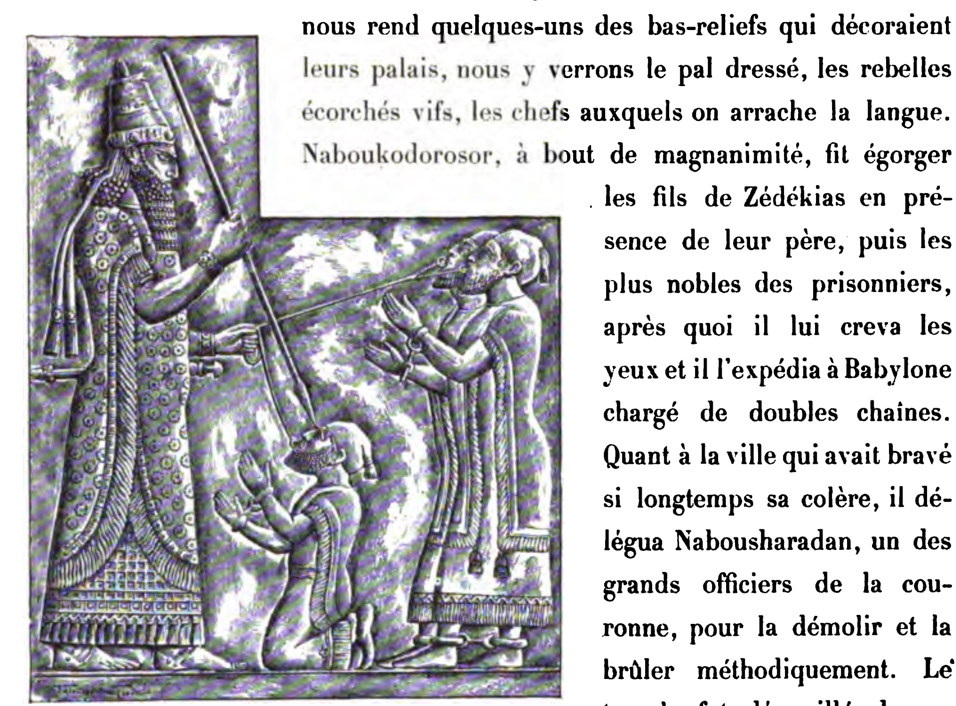


PRISONNIERS QU'ON TORTURE ET AUXQUELS ON ARRACHE LA LANGUE[1].

à la connivence d'un eunuque de la maison royale, que pour renouveler ses invectives avec plus de vigueur. Le roi le manda secrètement et le consulta, mais sans lui tirer de la bouche autre chose que des menaces : « Si tu sors volontairement, ta vie sera sauve, cette ville ne sera pas consumée par les flammes, et tu vivras, toi et ta maison. Mais si tu ne sors pas vers les officiers du roi de Babel, cette ville sera livrée aux Chaldéens qui l'incendieront, et tu ne te soustrairas pas à leurs mains[2]. » Zédékias n'eût pas demandé mieux que de suivre l'avis, mais il s'était avancé trop pour reculer maintenant. La famine se joignit aux misères de la guerre et des maladies, sans abattre encore la constance des assiégés : le pain manquait et ils ne voulaient pas entendre parler de reddition[3]. Enfin, après un an et demi de souffrances endurées vaillamment, la onzième année de Zédékias, le onzième mois et le quatrième jour du mois, une portion du mur s'écroulant sous l'effort des machines, l'armée chaldéenne

1. *Dessin de Boudier, d'après la photographie de l'original qui est conservé au British Museum*; cf. LAYARD, *the Monuments of Nineveh*, t. II, pl. 47.
2. *Jérémie*, *XXXVIII*. — 3. *Jérémie*, *XXXVIII*, *2*, *9*, *24-27*, et *II Rois*, *XXV*, *3*.

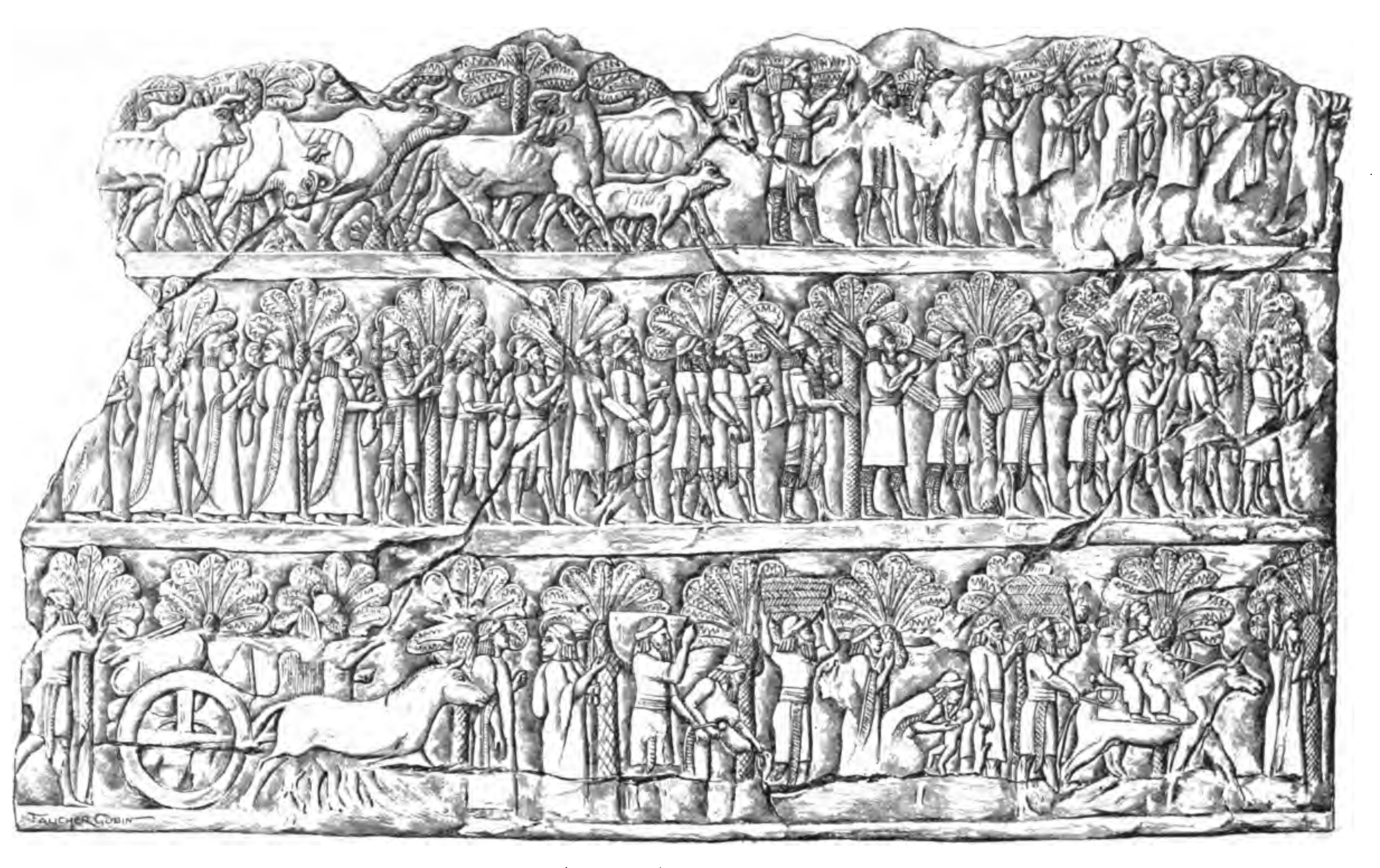
se rua par la brèche. Zédékias rassembla ses derniers soldats, et il délibéra de se frayer un chemin au delà du Jourdain; s'évadant de nuit par la poterne qui faisait face à la piscine de Siloéh, il fut saisi vers Jéricho et emmené à Riblah, où Naboukodorosor attendait impatiemment l'issue des opérations. Les Chaldéens usaient envers leurs captifs des mêmes supplices qui sont représentés souvent sur les monuments ninivites, et si jamais une bonne fortune inespérée nous rend quelques-uns des bas-reliefs qui décoraient leurs palais, nous y verrons le pal dressé, les rebelles écorchés vifs, les chefs auxquels on arrache la langue. Naboukodorosor, à bout de magnanimité, fit égorger les fils de Zédékias en présence de leur père, puis les plus nobles des prisonniers, après quoi il lui creva les yeux et il l'expédia à Babylone chargé de doubles chaînes. Quant à la ville qui avait bravé si longtemps sa colère, il délégua Nabousharadan, un des grands officiers de la couronne, pour la démolir et la brûler méthodiquement. Le temple fut dépouillé de ses lambris précieux, les colonnes et les ouvrages d'airain du temps de Salomon qu'on y gardait encore furent brisés et les morceaux transportés en Chaldée dans des sacs, puis la maçonnerie fut renversée et les blocs roulèrent au pied de la colline dans le ravin du Kédron. Les épargnés de la garnison, les prêtres, les scribes, les gens des hautes classes, s'acheminèrent pour l'exil, mais la mortalité avait été si cruelle que le convoi comprit huit cent trente-deux personnes à peine. Il ne resta plus dans la banlieue qu'une partie du petit peuple, auquel on distribua les champs et les vignobles des bannis[2]. Leur œuvre de destruction accomplie, les Chaldéens se retirèrent, laissant le gouvernement à un ami de Jérémie, Gédaliah, fils



ROI CREVANT LES YEUX D'UN PRISONNIER[1].

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après plusieurs planches de* BOTTA, *le Monument de Ninive*, dont les restes mutilés ont été combinés de manière à former un ensemble à peu près complet : les prisonniers ont un anneau passé aux lèvres et le roi les tient par une corde attachée à cet anneau.

2. *II Rois, XXV, 4-21*, dans *Jérémie, LII, 6-27, 29*; cf. *Jérémie, XXXIX, 2-10*, et *II Chroniques*,



UN PEUPLE EMMENÉ EN CAPTIVITÉ AVEC SES MEUBLES ET SES BESTIAUX.

Dessin de Faucher-Gudin, d'après LAYARD, *the Monuments of Nineveh*, t. II, pl. 35.

d'Akhiqam[1]. Gédaliah s'établit à Mizpah. Il travailla à y grouper autour de lui ce qui subsistait de la nation, et les réfugiés accoururent de Moab, d'Ammon, d'Édom : il sembla qu'une principauté juive fût sur le point de refleurir sur les débris du royaume. Jérémie en était le conseiller en titre, mais son influence ne put ramener la concorde parmi ces turbulents ulcérés par le malheur[2]. Les chefs des bandes qui battaient la campagne depuis la chute de Jérusalem refusèrent de se concerter avec Gédaliah, et l'un d'eux, Ismael, qui était de la race royale, l'assassina, puis fut attaqué dans Gabaon par Jokhanan, fils de Kharéah, et obligé de se sauver presque seul chez les Ammonites[3]. Ces crimes commençaient à inquiéter les Chaldéens : Jokhanan craignit des représailles, et il émigra en Égypte, entraînant Jérémie, Baruch, la majorité de la nation[4]. Apriès accueillit bien ces transfuges : il leur concéda des villages auprès de sa colonie militaire de Daphnæ, et ils se répandirent promptement dans les nomes voisins, à Migdol, à Memphis, jusque dans la Thébaide[5]. Même après cette catastrophe, la mesure des maux de Juda ne fut pas comble. En 581, les restes de la population demeurés au pays s'allièrent aux Moabites et tentèrent follement la fortune des armes : une dernière défaite, suivie d'un dernier exil, consomma leur perte[6]. Les bannis de la première heure n'avaient jamais attendu rien de bon de ces entreprises désespérées, et de loin Ézéchiel les condamna sans pitié : « Les habitants de ces décombres dans la terre d'Israel prétendent dire : « Abraham a été seul, et il a possédé le pays, et nous qui sommes nombreux, c'est à nous que la possession du sol est donnée.... » Vous haussez vos yeux vers les idoles, vous versez du sang et vous posséderiez le pays ! Vous vous fiez à votre épée, vous commettez des abominations, vous déshonorez la femme de votre prochain, et vous posséderiez le pays !... Voici

XXXVI, 17-20. Voici le tableau des rois de Juda, depuis la mort de Salomon jusqu'à la destruction de Jérusalem :

I. Roboam.	VI. Akhaziah.	XI. Jotham.	XVI. Josias.
II. Abiam.	VII. Athalie.	XII. Akhaz.	XVII. Joakhaz.
III. Asa.	VIII. Joas.	XIII. Ézéchias.	XVIII. Joiakim.
IV. Josaphat.	IX. Amaziah.	XIV. Manashshé.	XIX. Joiakin.
V. Joram.	X. Azariah (Oziah).	XV. Amon.	XX. Zédékias.

1. *II Rois*, *XXV*, *22*, *Jérémie*, *XL*, *5*, *7*.

2. Sur la façon dont Jérémie fut séparé du reste des captifs, remis en liberté et renvoyé à Gédaliah, cf. Jérémie, *XXXIX*, *11-18*, *XL*, *1-6*.

3. *II Rois*, *23-25*, et *Jérémie*, *XL*, *7-16*, *XLI*, *1-15*, où ces événements sont racontés tout au long.

4. *II Rois*, *XXV*, *26*, *Jérémie*, *XLI*, *16-18*, *XLII*, *XLIII*, *1-7*.

5. *Jérémie*, *XLIV*, *1*, où la parole de Jahvéh est adressée à tous les Juifs « qui habitaient à Migdol, et à Takhpanhés (Daphnæ), et à Noph (corriger *Moph*, Memphis), et dans le pays du Sud — Pathros ».

6. Josèphe, *Ant. Jud.*, X, 9 § 7, 11 § 1, parle d'après Bérose d'une guerre contre les Moabites et les Ammonites, suivie de la conquête de l'Égypte en l'an XXIII. Il faut y joindre une révolte juive, si l'on rattache à ces événements la mention de la troisième déportation, exécutée en l'an XXIII de Naboukodorosor par Nabousharadan (*Jérémie*, *LII*, *30*).

ce que dit le Seigneur Jahvéh : « Par ma vie! ceux qui sont dans ces décombres tomberont par l'épée, et ceux qui sont dans la campagne, je les donnerai aux bêtes pour les dévorer, et ceux qui sont dans les forts et dans les cavernes mourront de la peste[1]. » Le premier acte de la révolution rêvée par les prophètes était terminé : le jour de Jahvéh, si obstinément annoncé par eux, s'était levé enfin et il avait éclairé, après le sac de Jérusalem, la destruction du royaume terrestre de Juda. Une quantité des survivants se refusaient encore à confesser la justice du châtiment et, s'obstinant à rejeter la faute du désastre sur les réformateurs du vieux culte, ils ne voyaient le salut que dans l'observance de leurs pratiques idolâtres. « C'est en vain que tu nous parles au nom de Jahvéh, disaient les réfugiés de l'Égypte à Jérémie, nous ne t'écouterons point, mais nous persisterons à offrir l'encens à la reine des Cieux, à lui verser des libations comme nous et nos pères, nos rois et les principaux d'entre nous avons toujours fait dans les villes de Juda et dans les rues de Jérusalem; car alors nous avions du pain en abondance, nous étions à notre aise, et nous n'avions souffert aucune détresse, mais, depuis que nous avons cessé d'offrir l'encens à la reine des Cieux et de lui verser des libations, faute nous a été de tout, et nous avons été consumés par l'épée et par la famine[2]. »

Une seule consolation restait à ces égarés qui leur était commune avec les prophètes, la certitude de voir les ennemis héréditaires d'Israel entraînés prochainement dans sa ruine : Ammon avait subi un châtiment sévère, Tyr, coupée du littoral voisin, semblait être sur le point de succomber, l'Égypte ne pouvait manquer d'avoir bientôt son tour et d'expier cruellement le tort que ses mauvais conseils avaient fait à Jérusalem. La joie leur fut déniée pourtant d'assister à ces exécutions. Tyr brava treize ans les efforts de Naboukodorosor, et lorsqu'elle se décida à traiter, ce fut à la condition que son prince Ithobaal III continuerait à régner sous la suzeraineté presque nominale des Chaldéens (574)[3]. L'Égypte, non seulement se conserva indemne, mais sa prospérité sembla croitre en proportion de l'intensité des haines qui la menaçaient. Apriès réparait les monuments et embellissait les temples : il y consacrait des stèles, des tables d'offrande, des statues, des obélisques, dont

1. *Ézéchiel, XXXIII, 23-26.*
2. *Jérémie, XLIV, 16-18.*
3. MÉNANDRE, *Fragment 2*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. IV, p. 447. La plupart des auteurs chrétiens ont pensé, contre le témoignage des annales phéniciennes, que la Tyr insulaire avait été prise par Naboukodorosor; ils disent que les Chaldéens avaient rattaché l'île au continent par le moyen d'une digue analogue à celle qu'Alexandre construisit plus tard. Il est à noter qu'une tradition locale, encore vivante au XIe siècle de notre ère, voulait que les assiégeants n'eussent pas réussi dans leur entreprise (GUILLAUME DE TYR, *Historia*, XIII, 4).

quelques-uns, pour être de petite taille comme celui qui décore la place de la Minerve à Rome si étrangement au dos d'un éléphant moderne, n'en sont pas moins d'une pureté de lignes et d'une délicatesse de gravure sans égales. L'art que les écoles du temps de Psammétique Ier avait porté si haut se maintenait à un niveau très élevé. Si l'on peut reprocher parfois un peu de sécheresse aux sphinx de granit[1] ou aux lions de bronze, il faut convenir que jamais la technique du ciseau ou de la fonte n'avait encore été poussée à ce degré de finesse et de grâce. Cependant Apriès ne se lassait pas de surveiller les révolutions de l'Asie, et les années qui suivirent la capitulation de Tyr lui fournirent l'occasion qu'il cherchait de rentrer en scène. La marine phénicienne avait souffert pendant le blocus interminable, et l'égyptienne, bien organisée par les Ioniens, lui était devenue supérieure : elle prit l'offensive par mer et elle s'attaqua directement à la côte de Phénicie. Naboukodorosor lui opposa les Tyriens nouvellement soumis, et ceux-ci, que la faveur spéciale dont les Hellènes, leurs rivaux, jouissaient auprès de Pharaon, avait refroidis à l'égard de l'Égypte, convoquèrent leurs vassaux cypriotes pour les aider à repousser l'assaut. Les Égyptiens dispersèrent les flottes combinées, enlevèrent Sidon et la mirent au pillage; les autres villes de la côte se rendirent de bonne grâce[3], même Gébel, où Apriès caserna une garnison, et où ses officiers commencèrent la construction d'un temple à la déesse qu'ils identifiaient avec leur Hâthor[4]. Il avait atteint par un coup de fortune le but que Néchao, puis Psammétique II, avaient visé pendant une quinzaine d'années : il put s'intituler à bon droit « le plus heureux des rois



LE LION DE BRONZE DE BOHBAÎT[2].

1. Voir l'un de ces sphinx trouvés à Rome en tête du sommaire du présent chapitre.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la gravure publiée dans* MARIETTE, *Monuments divers*, pl. 41; cf. MASPERO, *Guide du Visiteur au Musée de Boulaq*, p. 51-52, n° 465.

3. HÉRODOTE, II, CLXI, et DIODORE DE SICILE, I, 68, où sont mêlés des renseignements empruntés à un autre auteur, peut-être Éphore ou Théopompe. La guerre d'Apriès contre les Phéniciens ne peut avoir eu lieu avant la soumission de Tyr en 574, puisque les Tyriens y prirent part aux ordres de Naboukodorosor, et d'autre part, elle ne peut être reculée après 569, qui est la date de la révolte d'Ahmasis; il faut donc la placer quelque part vers 571. Sur les raisons qui décidèrent les Phéniciens à faire cause commune avec les Chaldéens, cf. ce que dit MALLET, *les Premiers Établissements des Grecs en Égypte*, p. 118-119.

4. RENAN, *Mission de Phénicie*, p. 26 sqq., 179, et le mémoire publié sur les débris égyptiens de Byblos par E. DE ROUGÉ, *Lettre à M. Renan*, dans la *Revue Archéologique*, 1864, t. VII, p. 194-198. Wiedemann (*Geschichte Ægyptens*, p. 131, *Ægyptische Geschichte*, p. 614) préfère attribuer ces constructions au temps de Psammétique Ier.

qui avaient vécu avant lui », et s'imaginer, dans son orgueil, que « les dieux eux-mêmes seraient incapables de lui nuire[1] », mais les dieux ne lui accordèrent pas de jouir longtemps de sa victoire. La Libye avait reçu souvent la visite des Grecs depuis que l'Égypte s'était ouverte librement au commerce égéen. Leurs matelots trouvaient plus commode de piquer droit sur la Crète, puis de là sur les promontoires du plateau Libyen à travers la mer : ils y rencontraient le grand courant qui, filant vers l'Est, les charriait presque sans effort jusqu'à Rakotis et à Canope, le long des falaises de la Marmarique. Ils apprirent ainsi à apprécier la valeur du pays; vers 631, quelques Doriens de Théra, envoyés à la recherche d'une patrie nouvelle par l'oracle de Delphes, débarquèrent dans la petite île déserte de Platæa, et y fondèrent une factorerie bien fortifiée. Leur chef Battos[2] passa bientôt sur le continent même, puis, gagnant les hauts plateaux, il y édifia Cyrène à la lisière d'un canton très fertile, arrosé par des sources abondantes. Les tribus des Labou, qui avaient combattu si vaillamment les Pharaons aux temps anciens, formaient encore une sorte de confédération assez lâche, dont les domaines s'étendaient, à travers les sables,



LE PETIT OBÉLISQUE DE LA MINERVE À ROME[3].

1. HÉRODOTE, IV, CLIX.
2. Hérodote paraît avoir ignoré le nom réel du fondateur de Cyrène, qui nous a été conservé par Pindare (*Pythiques*, V, 87), par Callimaque (*Hymne à Apollon*, 75), par le faux Héraclide de Pont (MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 212), et par les chronographes d'époque chrétienne. Hérodote dit que *Battos* signifie *roi* en langage libyen (IV, CLV); sur le rapprochement de ce mot au nom d'un chef libyen, contemporain de Minéphtah, cf. ce qui est dit plus haut au t. II, p. 431, note 5, de cette *Histoire*.
3. *Dessin de Boudier, d'après une photographie prise à Rome, vers 1889.*

des frontières de l'Égypte aux rivages des Syrtes, et dont le chef assumait le titre de roi comme à l'époque de Minéphtah ou de Ramsès III[1]. Les plus civilisées d'entre elles stationnaient maintenant à proximité de la côte, au delà de Maréa, les Adyrmakhides, que leur contact perpétuel avec le Delta avait égyptianisés à demi[2], puis du port Plynus à l'île Aphrodisias les Giligammes[3], ensuite les Asbystes, habiles à conduire les chars, les Cabales, les Auschises[4]. Les Oasis de l'arrière-pays étaient aux mains des Nasamones[5] et des Mashaouasha que les Grecs appelaient Maxyes[6] : une de ces révolutions fréquentes au désert avait chassé ceux-ci de leurs territoires au voisinage de la vallée et



L'OASIS D'AMON ET LA SOURCE DU SOLEIL [7].

les avait transportés fort loin à l'Occident sur les bords du fleuve Triton. Ils y étaient devenus entièrement sédentaires, logeaient dans des maisons en pierre, cultivaient les champs, mais ils avaient gardé dans leur vie nouvelle quelques-unes de leurs coutumes antiques, comme de se barbouiller le corps avec du vermillon ou de se raser le crâne sauf la boucle de cheveux pendant sur l'oreille droite. Les Pharaons thébains avaient installé jadis des garnisons dans les plus importantes des Oasis et consacré des temples à leur dieu Amon. L'un de leurs sanctuaires, bâti près d'une source intermittente, alternativement chaude et froide, avait prospéré grandement, et l'oracle de ces Ammoniens attirait les pèlerins de très loin[8]. Les premiers Libyens touchés par les Grecs,

1. Voir ce que l'on sait de ces rois, au t. II, p. 430-437, 456-461, 470-474, de cette *Histoire*. La description qu'Hérodote nous fait de l'état de ces tribus libyennes (IV, CLXVIII-CXCVIII) répond au peu que les monuments égyptiens nous apprennent pour le XIIIe siècle avant notre ère.

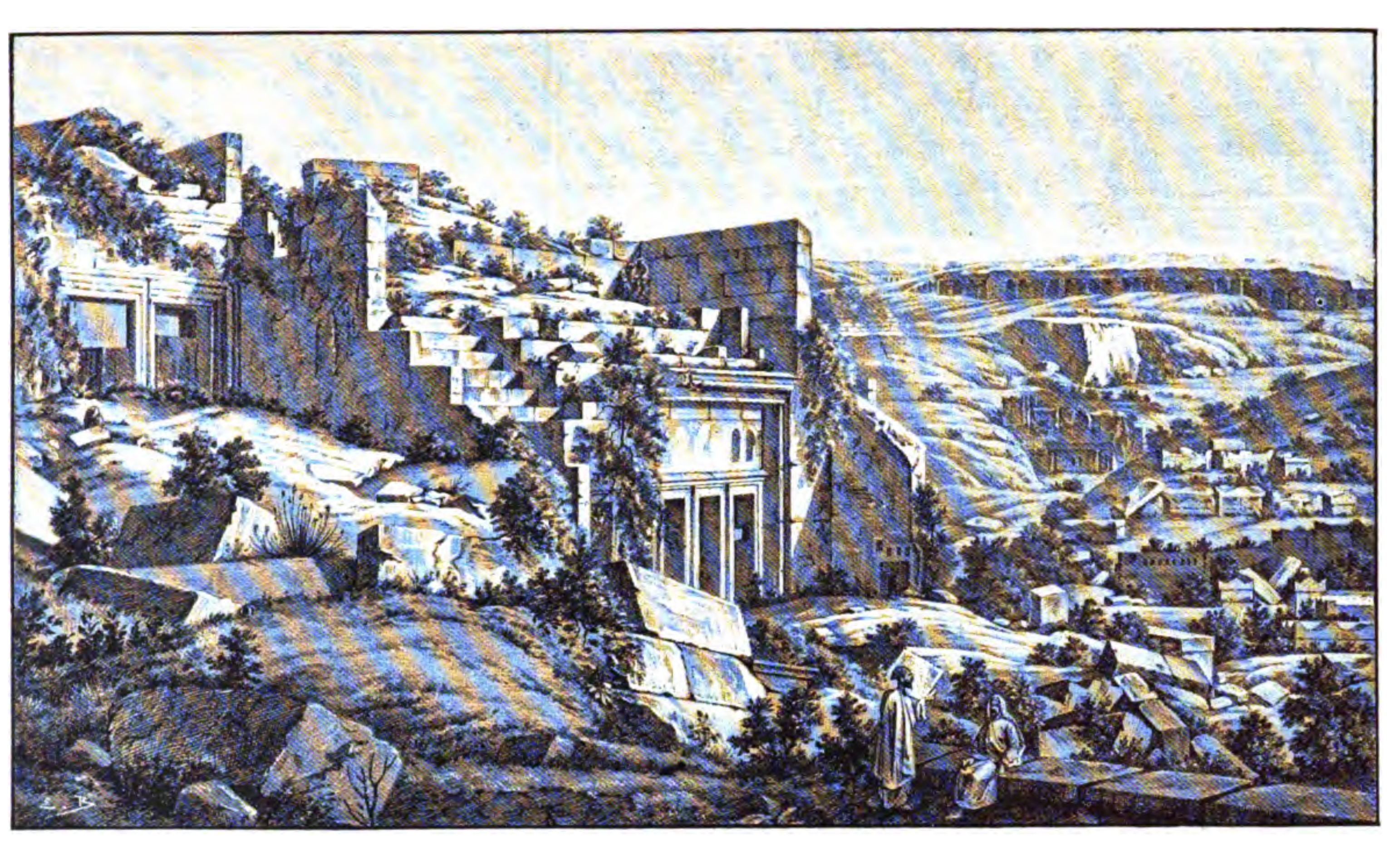
2. HÉRODOTE, IV, CLXVIII. — 3. HÉRODOTE, IV, CLXIX-CLXX.

4. HÉRODOTE, IV, CLXX-CLXXI. — 5. HÉRODOTE, IV, CLXXII, CXC.

6. HÉRODOTE, IV, CXCI. Sur l'identité des Mashaouasha et des Maxyes, cf. ce qui est dit au t. II, p. 330, note 4, de cette *Histoire*.

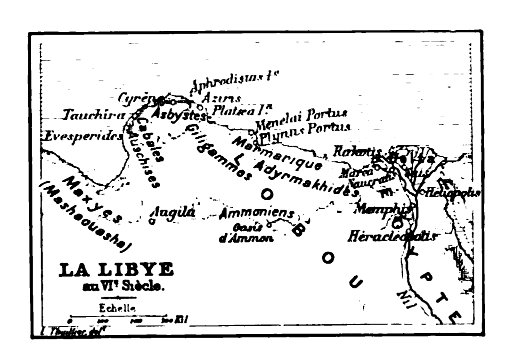
7. *Dessin de Boudier, d'après* MINUTOLI, *Caravanenzug durch die Libysche Wüste*, pl. V, n° 1.

8. HÉRODOTE, IV, CLXXXI. Cf., pour les temples d'Amon thébain construits dans ces oasis, l'article de LEPSIUS, *Ueber die widderköpfigen Götter Ammon und Chnumis, in Beziehung auf die Ammons-Oase und die gehörnten Köpfe auf griechischen Münzen*, dans la *Zeitschrift*, 1877, p. 8-22.



UNE PARTIE DES RUINES DE CYRÈNE, LA NÉCROPOLE.
Dessin de Boudier, d'après PACHO, *Voyage dans la Marmarique.*

Asbystes et Giligammes, accueillirent les nouveaux venus avec bienveillance, leur donnèrent leurs filles en mariage, et de la fusion des deux races naquit, sous Battos d'abord, puis sous son fils Arkésilas Ier, un peuple laborieux et vaillant. Le commerce du silphium et celui des laines lui fournissaient de gros revenus, si bien que les rois eux-mêmes ne dédaignaient pas de veiller en personne à la pesée de la plante et à la rentrée des paquets dans leurs magasins. La ville s'enrichit vite, mais sa croissance rapide rompit bientôt la bonne amitié qui l'avait unie à ses voisins, lorsque le fils d'Arkésilas Ier, Battos l'Heureux, appela des colons de Grèce : ils accoururent en foule sur la foi d'un second oracle, et, pour leur procurer les champs dont ils avaient besoin, Battos n'hésita pas à déposséder ses alliés indigènes. Ceux-ci en référèrent au roi commun Adikrân, et Adikrân, persuadé que ses goums irréguliers ne sauraient résister au choc des hoplites, pria aussitôt Apriès de vouloir bien lui venir en aide[1].



Cyrène promettait un butin abondant, et Apriès le savait, tant par les récits des Libyens que par ceux des Grecs. Une proie pareille devait aiguiser sa convoitise, et peut-être aurait-il songé à se l'approprier plus tôt, si la supériorité des flottes helléniques et les dangers d'une marche longue et pénible sur une côte presque déserte, à travers des peuplades mal disposées en sa faveur, ne l'avaient détourné de cette expédition : maintenant qu'il pouvait compter sur l'appui des Libyens, il ne balança plus à risquer l'aventure. Il pensa, non sans raison, qu'il y aurait pour lui de l'imprudence s'il opposait ses mercenaires à leurs compatriotes, et il mobilisa contre Battos une armée recrutée exclusivement parmi ses réserves indigènes. Elle partit pleine de confiance en elle-même, de mépris pour ses adversaires, heureuse d'avoir enfin l'occasion de montrer combien ses rois avaient tort de lui préférer les barbares, mais l'événement déconcerta sa jactance. Elle fut vaincue au premier choc près d'Irasa, dans les parages de la


LE SILPHIUM[2].

1. HÉRODOTE, IV, CL-CLIX. Pour les questions relatives à l'histoire primitive de Cyrène, je renvoie à BUSOLT, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 342-349, où la bibliographie du sujet est donnée.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une monnaie de Cyrène dont le moulage m'a été gracieusement fourni par M. Babelon.*

fontaine Thesté, vers le point où les hauts plateaux de la Cyrénaique propre succèdent aux falaises basses de la Marmarique : elle souffrit si cruellement pendant la retraite qu'un petit nombre seulement des fuyards regagna la frontière du Delta[1]. Ce revers inattendu fit éclater la révolution qui couvait depuis des années. L'émigration en Éthiopie des contingents de la classe militaire avait affaibli un instant les factions hostiles à l'influence étrangère; elles



LA PESÉE DEVANT LE ROI ARKÉSILAS[2].

s'étaient senties sans défense entre les mains de Psammétique Ier, et elles avaient plié l'échine, sauf à la redresser quand elles s'estimeraient assez fortes pour le faire. La réorganisation de la milice leur rendit bientôt l'instrument de troubles qu'elles avaient perdu. Quelques privilèges que le Pharaon eût octroyés à ses Hermotybies et à ses Calasiries, il n'avait pas supprimé les

1. Hérodote, IV, clix, à qui Diodore de Sicile, I, 68, a emprunté le récit qu'il fait de cette expédition. L'interprétation que je donne des sentiments de l'armée égyptienne résulte assez nettement de l'observation d'Hérodote, que « les Égyptiens, n'ayant jamais éprouvé par eux-mêmes ce que valaient les Grecs, *n'avaient que du mépris pour eux* ». L'emplacement d'Irasa et de la fontaine Thesté a été fixé avec assez de vraisemblance dans le district fertile qu'arrose aujourd'hui encore la fontaine Ersen, Érazem, Érasân (Pacho, *Voyage dans la Marmarique*, p. 84-85).

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie prise sur l'original, au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale, à Paris.* Le roi ainsi représenté est Arkésilas II le Mauvais.

motifs de mécontentement qui lui avaient peu à peu aliéné les Mashaouasha : il eût fallu pour cela licencier la garde ionienne, objet de leur jalousie, et c'est à quoi ni lui ni ses successeurs ne pouvaient se résigner. La haine de ces soudards et l'irritation contre les souverains qui se servaient d'eux s'étaient accrues de règne en règne, et elles n'attendaient plus qu'un prétexte pour se manifester ouvertement : la défaite d'Irasa le leur fournit. Lorsque les fugitifs arrivèrent au camp retranché de Maréa, exaspérés de leur défaite et criant sans doute à la trahison, on affecta de croire avec eux que Pharaon avait dépêché ses régiments africains contre Cyrène pour livrer à une mort certaine des gens dont la fidélité lui était suspecte, et l'on n'eut pas de peine à les ameuter[1]. Ce n'était pas la première fois qu'un tumulte militaire menaçait la royauté d'Apriès. Déjà, à l'autre extrémité de la vallée, le corps d'armée d'Éléphantine, composé partie d'Égyptiens, partie de bataillons asiatiques et grecs, ceux-là mêmes peut-être qui avaient fait campagne en Éthiopie sous Psammétique II, s'étaient soulevés pour quelque négligence dans le paiement de la solde : ils avaient dévasté la Thébaide, puis, se jetant à travers le désert, ils avaient poussé jusqu'au port de Shashirît dans l'espoir d'y saisir des vaisseaux et de regagner par mer les ports de l'Idumée ou de la Nabatée. Le gouverneur d'Éléphantine, Nsihor, les avait au début amusés de beaux discours, mais, sitôt qu'il avait appris l'approche d'Apriès avec des renforts, il leur avait couru sus, et, les refoulant devant lui, il les avait cernés entre ses troupes et celles du roi, puis il les avait massacrés[2]. Apriès crut qu'il en irait de même à Maréa, et qu'il réussirait à jouer les mutins par de bonnes paroles; il leur expédia un de ses généraux, Ahmasis, apparenté probablement de loin à la famille royale[3]. Ce qui se passa au camp, nous ne le savons plus exactement, car la fable s'empara des événements et les métamorphosa en romans populaires. On raconta bientôt qu'Ahmasis était né au village de Siouph, non loin de Sais[4], dans une condition

1. HÉRODOTE, II, CLXI.

2. *Statue A 90 du Louvre*, publiée dans PIERRET, *Recueil d'inscriptions*, t. I, p. 21-29, interprétée par MASPERO, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1884, p. 87-90, et par BRUGSCH, *Beiträge*, dans la *Zeitschrift*, 1884, p. 93-97; cf. ED. MEYER, *Geschichte Ægyptens*, p. 365. C'est l'inscription où Wiedemann avait cru voir une allusion à la conquête de l'Égypte par Naboukodorosor (*der Zug Nebucadnezar's gegen Ægypten*, dans la *Zeitschrift*, 1878, 2-6, 87-80).

3. MM. Piehl (*Petites Études Égyptologiques*, p. 29-36) et Révillout (*la Femme et la Mère d'Amasis*, dans la *Revue Egyptologique*, t. II, p. 96-98) avaient pensé reconnaître la femme et la mère d'Ahmasis sur deux monuments des Musées de Stockholm et du Louvre; M. Piehl est revenu depuis de cette opinion, que d'ailleurs il n'avait présentée que sous forme d'hypothèse (*Doit-on accepter l'hypothèse d'un règne simultané d'Apriès et d'Amasis?* dans la *Zeitschrift*, t. XXVIII, p. 9 sqq.). En fait, on ne connaît rien de précis sur la parenté d'Ahmasis avec Apriès, et c'est par simple conjecture qu'on le rattache à la famille royale. Diodore affirme pourtant qu'il était de bonne famille (I, 68).

4. HÉRODOTE, II, CLXXII; Platon (*Timée*, éd. DIDOT, t. II, p. 169) le fait originaire de Sais même. Siouph est aujourd'hui es-Sefféh.

obscure : il aimait le vin, la table, les femmes, et quand l'argent lui manquait il en volait ce qu'il pouvait à ses voisins ou à ses camarades, au demeurant gai compagnon, d'esprit facile et de langue acérée. Suivant les uns, il se serait concilié les grâces d'Apriès par sa complaisance et par sa bonne humeur inaltérables[1]; selon d'autres, il l'aurait séduit par le cadeau qu'il lui fit d'une couronne de fleurs le jour anniversaire de sa naissance[2]. Il haranguait, dit-on, les rebelles, lorsque l'un de ceux-ci, se glissant derrière son dos, lui posa soudain sur la tête le casque bombé des Pharaons : aussitôt l'assistance l'acclama roi, et il en accepta le titre après une résistance assez molle. Dès que le bruit en parvint à Sais, Apriès fit partir Patarbémis, un de ses officiers le plus considérés, avec ordre de lui ramener le rebelle vivant. Celui-ci était à cheval et levait le camp pour marcher contre son patron de jadis : quand le messager lui eut notifié sa mission, il le chargea de répondre qu'il se préparait à obéir depuis un peu de temps déjà, et qu'il suppliait qu'on daignât patienter quelques journées encore, afin qu'il pût conduire avec soi les sujets égyptiens de Pharaon. La légende ajoutait qu'au reçu de ce défi insolent, Apriès entra en fureur, et, sans vouloir rien entendre, il ordonna qu'on coupât le nez et les oreilles à Patarbémis, sur quoi le populaire indigné l'abandonna et se rangea du côté d'Ahmasis. Les mercenaires ne trahirent pas la confiance que leurs maîtres égyptiens avaient mise en eux. Bien qu'ils fussent trente mille seulement contre tout un peuple, ils attendirent le choc de pied ferme à Momemphis (569); accablés sous le nombre, ils rompirent et se débandèrent après un jour d'efforts[3]. Apriès, pris dans la déroute, fut d'abord bien traité de son vainqueur, et il paraît même avoir conservé la pompe extérieure de la royauté pendant un temps; mais la populace de Sais réclama son supplice avec tant de véhémence, qu'on dut enfin le lui livrer pour qu'elle l'étranglât[4]. Il fut enterré

1. HÉRODOTE, II, CLXXXIV.

2. HELLANIKOS DE LESBOS, *Fragment 151*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. I, p. 66. Le roi auquel Ahmasis fait son cadeau est appelé Patarmis, et ce nom, rapproché du Patarbémis d'Hérodote, semble indiquer une variante du roman, où Patarmis-Patarbémis aurait tenu la place d'Apriès.

3. HÉRODOTE, II, CLXII-CLXIII, CLXIX; cf. WIEDEMANN, *Herodots Zweites Buch*, p. 571-572, 580-583. DIODORE DE SICILE, I, 68, place le théâtre de l'action près de Maréa même.

4. HÉRODOTE, II, CLXIX. M. Wiedemann a pensé retrouver quelques monuments de ce double règne, l'un sur un bas-relief du Caire (CHAMPOLLION, *Monuments de l'Egypte et de la Nubie*, pl. CCCCXLIII, 1), l'autre sur une bulle en terre sigillaire (WIEDEMANN, *der Zug Nebucadnezar's gegen Ægypten*, dans la *Zeitschrift*, 1878, p. 5-6, et *Notes et Remarques*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XX, p. 103-134). M. Piehl a rendu très probable que le premier monument contenait une usurpation antique ou une erreur dans la lecture du cartouche (*Doit-on accepter l'hypothèse d'un règne simultané d'Apriès et d'Amasis?* dans la *Zeitschrift*, t. XXVIII, p. 9-15), et le témoignage de l'autre monument ne me paraît pas être décisif. Le récit d'Hérodote n'en rend pas moins vraisemblable le fait d'une sorte de co-régence fictive, pendant laquelle les deux rois ayant existé côte à côte, on a pu placer le nom du vaincu à côté de celui du vainqueur.

honorablement entre le palais royal et le temple de Nît, près de l'endroit où ses prédécesseurs reposaient dans leur gloire[1], et l'usurpateur demeura seul au pouvoir. C'était presque un changement de dynastie, et il recourut pour se consolider aux mesures usuelles en pareil cas. Il épousa des princesses de la famille saite, et il légitima ainsi son usurpation dans le Nord[2]. Au Sud, les divines adoratrices avaient continué d'administrer le grand apanage d'Amon, et Nitokris, héritière de Shapenouapît, avait adopté sur ses vieux jours une fille de son petit-neveu Psammétique II, Ankhnasnofiribrî : cette femme possédait maintenant Thèbes, et Ahmasis se la lia, ce semble, par un mariage fictif, afin d'absorber les droits qu'elle avait à la couronne[3]. Il avait à peine achevé de s'affermir qu'il eut à repousser l'assaut des Chaldéens. Les prophètes hébreux en menaçaient l'Égypte depuis longtemps, et Ézéchiel, escomptant l'avenir, avait dépeint déjà l'entrée de Pharaon dans l'Hadès parmi les chefs des nations qui avaient mérité la vengeance de Jahvéh, Assour, l'Élam, Meshek, Toubal, Édom, les Phéniciens, descendus au tombeau l'un après l'autre : « Pharaon et toute son armée périront par l'épée, c'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit. Oui, je lui ai permis de répandre la terreur parmi les vivants, mais le voilà couché au milieu des incirconcis, avec ceux que l'épée a égorgés, Pharaon et tout son monde! C'est le Seigneur, l'Éternel, qui le dit[4]! » Naboukodorosor hésita avant de hasarder sa fortune dans une guerre sur le Nil : il sentait bien certainement que Babylone n'avait pas les ressources de Ninive sous Asarhaddon ou sous Assourbanabal, et que l'Égypte des Saites était autrement à redouter que celle des Éthiopiens. Le bruit de la révolution dont Apriès avait été victime le décida enfin à l'action : l'anéantissement des bandes helléniques et le trouble que la défaite d'Irasa avait semé dans les esprits lui parut être une occasion trop favorable pour qu'on la négligeât. Il ouvrit la campagne vers 568, l'an XXXVII de son règne[5], et nous ignorons l'issue de son entreprise. La tradition chal-

1. Hérodote, II, clxxix-clxxx. C'est probablement de cette nécropole que provient le cercueil de Psammétique II, dont il a été question plus haut, au t. III, p. 537, note 4, de cette *Histoire*.

2. Il faut rattacher probablement à la famille saite celle des femmes d'Ahmasis qui fut la mère de Psammétique III, la reine Tintkhîti, fille du prophète de Phtah Péténît (*S 4034 du Louvre*, cf. E. de Rougé, *Notice de quelques Textes Hiéroglyphiques*, p. 56-57).

3. Sur l'adoption de la reine Onkhnasnofiribrî par Nitokris, et sur la filiation de cette princesse, cf. Erman, dans Schweinfurth, *Alte Baureste*, p. 22, et *zu den Legrain'schen Inschriften*, dans la *Zeitschrift*, t. XXXV, p. 24-29, Maspero, *les Momies royales de Déir el-Bahari*, p. 758-759, Daressy, *Notes et Remarques*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XX, p. 84.

4. *Ezéchiel*, *XXXII*, *31-32*.

5. Un fragment d'*Annales*, découvert par Pinches, marque à l'an XXXVII de son règne une campagne contre [Ah]masou, roi d'Égypte, et Wiedemann, combinant ce document avec les données d'un des monuments du Louvre (*A 90*, Pierret, *Recueil d'Inscriptions hiéroglyphiques inédites*, p. 21-26), avait cru pouvoir admettre une conquête de l'Égypte qui se serait étendue jusqu'à Syène; là, le général Nsihor aurait défait les Chaldéens et repoussé l'invasion, qui se serait produite pendant

déenne voulait que la vallée même eût été envahie et qu'elle fût devenue une préfecture babylonienne avec Ahmasis pour satrape[1]. On peut croire qu'Ahmasis perdit les conquêtes phéniciennes de son prédécesseur, si ce n'était chose déjà faite à son avènement : rien n'indique que l'Égypte propre ait été entamée et que les Chaldéens aient renouvelé à un siècle de distance l'exploit des Assyriens.

Ce fut la dernière guerre de Naboukodorosor, la dernière du moins dont l'histoire se souvienne encore. A dire vrai, il ne semble pas que les rois de ce second empire babylonien aient été ces conquérants d'impétueuse allure que nous nous plaisons à imaginer. Nous les apercevons à travers les visions des prophètes hébreux, qui, devinant en eux et en leur peuple le fléau de Dieu, ne trouvèrent jamais de couleurs assez vives ni d'images assez terribles pour les dépeindre. Ils avaient rayé Ninive de la liste des cités, humilié Pharaon, asservi la Syrie, et, ce que ni Assour ni l'Égypte n'avaient su faire dans la force de leur âge, ils l'avaient fait presque d'entrée de jeu : ils avaient rasé Jérusalem et ravi Juda en captivité. Quoi d'étonnant si ce Naboukodorosor que les Juifs sont presque seuls à nous faire connaître nous apparaît comme une force fatale déchaînée à travers le monde? « Holà! épée de Jahvéh, jusques à quand ne reposeras-tu pas? Rengaine au fourreau, sois tranquille et t'arrête! — Et comment s'arrêterait-elle quand Jahvéh lui donne des ordres[2]! » Ses batailles syriennes et africaines, dont le fracas nous arrive encore si formidable, n'étaient pas, tant s'en faut, aussi dures que celles où l'Élam avait sombré un siècle plus tôt; ce sont d'ailleurs presque les seules qui troublèrent le règne. Les chroniqueurs arabes affirment bien que les richesses fabuleuses de l'Yémen appelèrent l'invasion sur lui. Naboukodorosor aurait dispersé, non loin du bourg de Dhât-îrk, les Djorhom Joctanides qui lui barraient le chemin de la Kaabah, puis, après s'être emparé de la Mecque, il serait parvenu aux frontières des enfants d'Himyâr : la fatigue de ses soldats l'ayant empêché de pousser plus

le règne commun d'Apriès et d'Ahmasis (*der Zug Nebucadnezar's gegen Ægypten*, et *Nebucadnezar und Ægypten*, dans la *Zeitschrift*, 1878, p. 2-6, 87-89). Un examen plus attentif de l'inscription égyptienne montre qu'il ne s'agissait pas d'une guerre chaldéenne, mais d'une rébellion des garnisons du Sud de l'Égypte, comprenant des auxiliaires grecs et sémites (Maspero, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1884, p. 87-90, et Brugsch, *Beiträge*, dans la *Zeitschrift*, 1884, p. 93-97); M. Wiedemann a pourtant maintenu son interprétation (*Ægyptische Geschichte, Supplement*, p. 70), qui a été adoptée par beaucoup d'historiens non égyptologues (Tiele, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 433-438, Winckler, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 312-313). Winckler (*Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 511-515) a cru pouvoir reconnaître dans le fragment chaldéen la mention de Pittakos de Lesbos, comme allié d'Ahmasis.

1. Josèphe, *Ant. Jud.*, X, 9 § 7, 11 § 1, d'après Bérose. Les faits se seraient passés en l'an XXIII de Naboukodorosor; le roi régnant (Apriès) aurait été tué, puis remplacé par un de ses généraux (Ahmasis), qui serait demeuré satrape babylonien.

2. *Jérémie*, *XLVII*, 6-7.

avant, il rebroussa et regagna Babylone avec une foule de prisonniers et deux tribus entières, celles de Hadhourâ et d'Ouabar qu'il établit en Chaldée[1]. Il ne dépassa jamais de ce côté les limites auxquelles Assourbanabal avait atteint, et ses exploits se bornèrent à quelques razzias heureuses contre les gens du Kédar et de la Nabatée[2]. Les mêmes raisons qui l'avaient obligé, vers ses débuts, à s'interdire toute ambition à l'Est et au Nord, valurent jusqu'à la fin de sa vie. Astyage n'avait pas hérité le tempérament batailleur de son père Cyaxare, et l'on ne cite de lui qu'une expédition contre les Cadusiens[3] : indolent, indécis, superstitieux, cruel, il végétait parmi le faste d'une cour corrompue, entouré de pages, de femmes et d'eunuques, sans passe-temps plus sérieux qu'une chasse dans ses parcs ou sur les confins du désert. Mais si le roi était faible, l'empire était vigoureux, et Naboukodorosor, nourri dès sa jeunesse à la crainte des armées médiques, dut leur conserver son respect jusqu'à la fin de ses jours, quand même elles ne le méritaient plus autant. Il fut donc, après tout, moins guerrier que pacifique, soit nature, soit nécessité de politique bien entendue, et il profita des longs intervalles de tranquillité qui séparèrent ses campagnes, pour mener à terme les travaux immenses auxquels il doit le meilleur de sa renommée. Pendant le siècle qui avait précédé la chute de Ninive, la Babylonie avait eu à souffrir plusieurs épreuves cruelles, Babylone avait été presque anéantie par Sennachérib, saccagée par Assourbanabal, sans compter les sièges et les pillages partiels qu'elle avait subis au cours de ses révoltes perpétuelles[4]. Les autres villes, Sippar, Borsippa, Kouta, Nipour, Ourouk, Ourou, avaient été prises et reprises, et les campagnes, livrées tour à tour aux Élamites, aux Assyriens, aux Kaldou, avaient croupi dans l'abandon durant des années. Cependant, les canaux s'étaient envasés et les digues écroulées, les eaux mal dirigées s'étaient déversées hors de leurs lits, et des bas-fonds depuis longtemps acquis à la culture étaient retournés à la condition de bourbiers ou de roselières; à Babylone même, l'Arakhtou, encore encombré des débris que Sennachérib y avait précipités, n'était plus navigable, et il nuisait à la ville plus qu'il ne lui servait[5] : le pays devait présenter sur certains points l'aspect tragique et morne

1. Caussin de Perceval, *Histoire des Arabes*, t. I, p. 81-99. La plupart des légendes arabes relatives à ces conquêtes de Naboukodorosor dérivent indirectement des récits bibliques : il est possible pourtant que l'histoire des expéditions contre l'Arabie centrale repose sur un fond de vérité.

2. C'est ce qui paraît résulter des imprécations de Jérémie contre le Kédar (*Jérémie*, *XLIX*, *28-33*).

3. Nicolas de Damas, *Fragment 61*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 399. Moïse de Chorène (I, 23-29) lui attribue de longues guerres avec un roi arménien du nom de Tigrane : c'est une fiction d'époque postérieure.

4. Cf., pour la destruction par Sennachérib et le sac par Assourbanabal, ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 307-309, de cette *Histoire*.

5. Cf. ce qui est dit plus haut à ce sujet au t. III, p. 357, de cette *Histoire*.

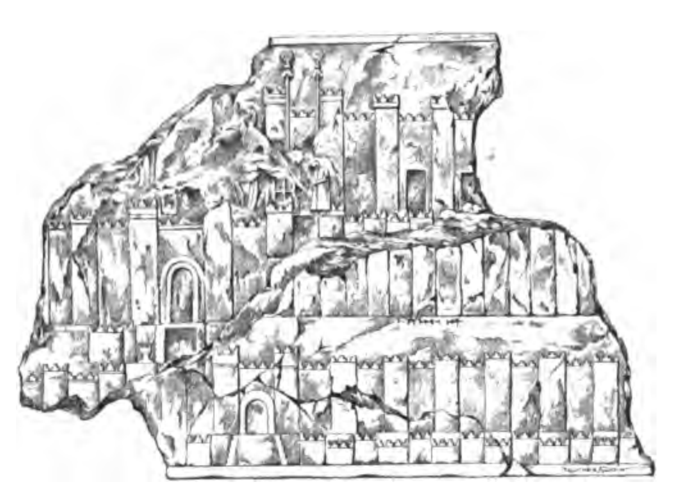
qu'il a aujourd'hui, et la tâche de vingt générations y était à recommencer tout entière. Nabopolassar s'était déjà attelé à la tâche, et, malgré les soucis de ses affaires assyriennes, il avait exécuté des terrassements considérables en province et dans la capitale[1], mais ce qu'il avait fait était peu de chose à côté de ce qui restait à faire. Naboukodorosor poussa l'œuvre ébauchée et il l'acheva sans se laisser décourager jamais par les difficultés qu'elle lui offrait[2]. Il remania ingénieusement le système d'irrigation et de navigation que les rois du premier empire avaient combiné vingt siècles plus tôt, il rectifia et il approfondit le lit des *fleuves* principaux, le Fleuve royal et l'Arakhtou, il régularisa le tracé des artères secondaires et des ramifications qui drainaient le pays entre le Tigre et l'Euphrate, il nettoya toutes les branches qui enveloppaient Babylone ou qui se croisaient dans l'intérieur de la ville, il assura la circulation des bateaux d'une rivière à l'autre et du plateau de Mésopotamie au Nar-Marratoum[3]. Et

1. Les travaux de Nabopolassar nous sont connus par le témoignage de plusieurs documents contemporains : 1° Un cylindre publié et traduit en allemand par Strassmaier, *Inschriften von Nabopolassar und Smerdis*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. IV, p. 106-113, 129-136, et par Winckler, *Inschriften Nabopolassar's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, 2e partie, p. 2-7; 2° Un cylindre publié par Strassmaier-Winckler, *ein Text Nabopolassar's*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. II, p. 69-75, 144-145, et où il est question de la restauration du canal de Sippara; 3° Un cylindre publié par Strassmaier-Winckler, *Nachtrag zu « Ein Text Nabopolassar's »*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. II, p. 144-147, 172-173, où il est question de la reconstruction du temple de Bélit à Sippara. Ces deux derniers documents sont reproduits par Winckler, *Inschriften Nabopolassar's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, 2e partie, p. 6-9.

2. Les seules inscriptions développées que nous possédons de Naboukodorosor sont celles qui commémorent les grands travaux projetés et exécutés par ce prince : 1° la longue *Inscription de la Compagnie des Indes* (et son duplicata le *Cylindre brisé de Ker Porter*), publiée en 1803 par les soins de Harford Jones Bridges, *an Inscription of the Size of the Original, copied from a Stone lately found among the Ruins of Babylon*, reproduite en caractères archaïques et en transcription dans H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 53-64, traduite en français par Oppert, *l'Inscription de Nabuchodonosor sur les merveilles de Babylone*, 1866 (lu à *l'Académie Impériale de Reims*, 1865) et par Ménant, *Babylone et la Chaldée*, p. 200-208, en anglais par Rodwell, *Inscription of Nebucadnezzar*, dans les *Records of the Past*, 1st ser., p. 111-135, et par Ball, *Inscriptions of Nebukadrezzar*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1887-1888, t. X, p. 87-129, en allemand par Flemming, *die Grosse Steinplatteninschrift Nebukadnezzar's II in transcribierten Babylonischen Grundtext, nebst Uebersetzung und Commentar*, 1883, et par Winckler, *Inschriften Nebukadnezar's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, 2e partie, p. 10-31 ; 2° le *Cylindre de Philipps*, publié par Grotefend, *Bemerkungen zur Inschrift eines Thongefasses mit Babylonischer Keilschrift*, 1848 (Extrait des *Mémoires de l'Académie des Sciences de Göttingen*, t. IV), et dans H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, p. 65-66, traduit en français par Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. I, p. 230 sqq., et par Ménant, *Babylone et la Chaldée*, p. 208-212, en anglais par Ball, *Inscriptions of Nebucadrezzar*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1887-1888, t. X, p. 215-230, en allemand par Winckler, *Inschriften Nebukadnezar's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, 1re partie, p. 32-39; 3° les *Inscriptions de l'Ouady Brissa*, découvertes, publiées et traduites en français par Pognon, *les Inscriptions Babyloniennes du Ouady Brissa*, 1887; 4° le *Cylindre de Ball*, publié et traduit en anglais par Ball, *Inscriptions of Nebucadrezzar*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1887-1888, t. X, p. 358-368, traduit en allemand par Winckler, *Inschriften Nebukadnezar's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, 2e partie, p. 46-53. Il convient d'y joindre une série d'inscriptions moindres, dont on trouvera l'énumération dans Bezold, *Kurzgefasster Ueberblick über die babylonisch-assyrische Literatur*, p. 126-135, et dont j'indiquerai la bibliographie au fur et à mesure que j'aurai l'occasion de les citer.

3. Les travaux hydrauliques de Naboukodorosor sont décrits tout au long, peut-être de façon exagérée, par Abydène, *Fragment 9*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. IV, p. 284, qui ne fait que citer Bérose en le défigurant plus ou moins. L'achèvement des quais de l'Arakhtou, que Nabopolassar avait commencés, est indiqué dans l'*Inscription de la Compagnie des Indes*, col. V, l. 2-33. Une inscription spéciale, publiée par H. Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 52, n° 4, tra-

l'on peut croire qu'il agit partout et toujours d'après un plan réfléchi mûrement, de manière à perfectionner l'appareil de défense de son royaume en même temps qu'il complétait le réseau des voies de communication. Le Kardouniash, ranimé par la paix et devenu la tête d'un État considérable, était trop riche pour ne pas exciter la jalousie de ses voisins, et surtout du plus puissant, le Mède d'Ecbatane. Certes l'entente avec Astyage était cordiale et rien n'annonçait qu'elle fût sur le point de se rompre, mais enfin elle pouvait ne pas persister sous les successeurs des deux rois, et il fallait prévoir le cas où les barbares de l'Iran déchaînés sur la Mésopotamie essayeraient d'infliger à Babylone le sort qu'ils avaient fait subir à Ninive. Naboukodorosor voulut interposer entre eux et lui un ensemble de retranchements tels que l'ennemi le plus tenace se lassât à les forcer l'un après l'autre, pourvu qu'on les garnît de troupes suffisantes. Il éleva en travers de l'isthme, sur le front septentrional, une banquette revêtue de briques liées avec du bitume, la *muraille de Médie*, qui, appuyée sur Sippar, tirait du confluent du Saklaouiyéh dans l'Euphrate au village actuel de Djibbara sur le Tigre; puis, en avant et en arrière, il creusa quatre ou cinq tranchées amples et profondes, qu'on franchissait sur des levées ou sur des ponts de bateaux de rupture commode dès le début d'une invasion[2]. Il garnit la ligne Est d'un rempart précédé d'une rigole très large, et qui suivait, entre Djibbara et les marais de Nipour, les contours de terrains bas



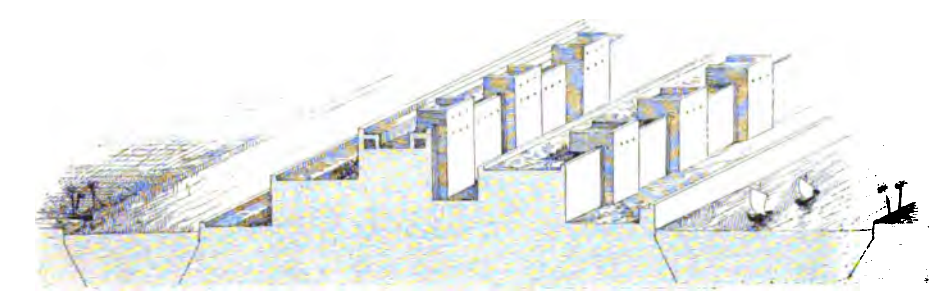
VILLE DÉFENDUE PAR UNE TRIPLE ENCEINTE[1].

duite en français par OPPERT, *Expédition de Mésopotamie*, t. II, p. 285 sqq. (cf. MÉNANT, *Babylone et la Chaldée*, p. 213-214), en allemand par WINCKLER, *Inschriften Nabukadnezar's*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, p. 60-61, raconte la restauration du canal Libil-khigallou, qui traversait Babylone; cf., sur ces opérations et sur le tracé possible de quelques-uns des canaux, DELATTRE, *les Travaux hydrauliques en Babylonie*, p. 43-44.

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un bas-relief du temps de Sargon, conservé au Musée du Louvre*; cf. M. DIEULAFOY, *l'Acropole de Suse*, p. 195.

2. Il est question de la construction de ce mur de Médie, dans l'*Inscription en caractères cursifs de l'Ouady Brissa*, col. VI, l. 15-31, éd. POGNON, p. 16-17; cf. LAYARD, *Nineveh and Babylon*, qui a relevé en partie le tracé des ruines de ce mur, puis, pour l'interprétation de ces textes, WINCKLER, *Altorientalische Forschungen*, t. I, p. 507-510 et surtout BILLERBECK, *Geographische Untersuchungen*, p. 1-6. Le mur de Médie est décrit sommairement dans XÉNOPHON, *Anabase*, II, IV § 12.

faciles à inonder[1]. Le secteur Ouest était couvert déjà par le Pallakottas et par les lacs ou les marais du Bahr-î-Nedjif : il y multiplia les digues, et il en régla le régime de manière à produire à volonté la submersion de la campagne attenante à la banlieue de Borsippa et de Babel[2]. Babel elle-même formait comme le réduit de ce vaste camp fortifié, et les ingénieurs de Nabopolassar[3], puis ceux de son fils dépensèrent toutes les ressources de leur art à la protéger. Une triple enceinte la cuirassa et la réunit à Borsippa, sur le modèle de celles dont la silhouette se dessine si souvent aux premiers plans des bas-reliefs assyriens. Un fossé immense aux parois maçonnées, alimenté par l'Euphrate, baignait l'avant-mur, auquel on laissa le nom traditionnel d'Imgourbel; au delà se



COUPE PROBABLE DE LA TRIPLE ENCEINTE DE BABYLONE[4].

dressait Nimittibel, le mur véritable, qui dominait la plaine de trente mètres et semblait une chaîne de montagne crénelée et tourrelée plus qu'un boulevard façonné de main d'homme; enfin, derrière Nimittibel, un terre-plein aussi haut que la courtine d'Imgourbel courait, comme un dernier barrage derrière lequel la garnison pouvait se rallier une fois de plus avant de s'avouer vaincue et de rendre la place. De larges tours carrées hérissaient les faces, dépassant de près de cinq mètres et demi la bande des créneaux; cent portes, fermées au besoin par des battants lamés de bronze, donnaient accès dans la ville[5].

1. Les travaux de ce front Est sont signalés par Naboukodorosor lui-même dans l'*Inscription de la Compagnie des Indes*, col. IV, l. 39-52; cf., pour le tracé probable de la ligne fortifiée, les observations de BILLERBECK, *Geographische Untersuchungen*, p. 6-8.

2. Sur le fonctionnement des canaux sur ce front de Babylone, cf. DELATTRE, *les Travaux hydrauliques en Babylonie*, p. 24-28.

3. La restauration d'Imgourbel et de Nimittibel avait été commencée par Nabopolassar, au témoignage de Naboukodorosor lui-même, *Inscription de la Compagnie des Indes*, col. IV, l. 66-73, col. V, l. 1-4.

4. *Reproduction par Faucher-Gudin de la restauration de* DIEULAFOY, *l'Acropole de Suse*, p. 193.

5. La description des fortifications de la ville nous est donnée par HÉRODOTE, I, CLXXVIII-CLXXIX, qui les vit encore debout en partie; le récit de la construction en a été fait par Naboukodorosor lui-même, dans l'*Inscription de la Compagnie des Indes*, col. IV, l. 66-73, col. V, l. 1-65, col. VI, l. 1-55; cf. les *Inscriptions de l'Ouady Brissa*, éd. POGNON, p. 15-19. Une inscription particulière sur cylindres en terre cuite, a été publiée dans H. RAWLINSON, *Cun. Ins. W. As.*, t. I, pl. 52, n° 3, traduite en français par OPPERT, *Expédition en Mésopotamie*, t. I, p. 232 sqq., et par MÉNANT, *Babylone et la Chaldée*, p. 212-213, en anglais par BALL, *Inscriptions of Nebuchadrezzar II*, dans les

Les maisons ne remplissaient pas l'aire entière, loin de là, mais on y rencontrait des jardins, des fermes, des champs, et, çà et là, les ruines d'édifices abandonnés. La cité proprement dite se serrait autour du temple de Mardouk, comme jadis la vieille Babel, avec ses rues étroites et sinueuses, ses bazars encombrés, ses places bruyantes et sales, ses okelles et ses entrepôts de denrées étrangères. La pyramide d'Asarhaddon et d'Assourbanabal, bâtie trop vite, s'était affaissée : Naboukodorosor en reconstruisit les sept étages, et il y érigea, sur la dernière terrasse, un naos meublé d'une table en or massif et d'un lit de repos, où la prêtresse choisie pour être la femme du dieu dormait ses nuits[1]. D'autres temples moindres étaient comme semés çà et là sur les deux rives du fleuve[2], et le palais royal, improvisé en quinze jours, était célèbre par ses jardins suspendus où les femmes du harem se promenaient dévoilées à l'abri des regards profanes[3]. Rien de cela ne subsiste aujourd'hui. Seuls, de rares pans de murailles effritées trahissent l'emplacement de la grande ziggourât; des débris de bas-reliefs jonchent le sol, et un lion de pierre fruste, renversé dans un trou, est le dernier peut-être de ceux qui veillaient selon l'usage aux portes du palais. Tout n'appartenait pas à Naboukodorosor dans cette œuvre colossale de reconstitution et d'embellissement. Nabopolassar l'avait



DÉBRIS DE BAS-RELIEF BABYLONIEN[4].

Proceedings de la Société d'Archéologie Biblique, 1887-1888, t. X, p. 292-293, en allemand par WINCKLER, *Inschriften Nebukadnezar's*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, 2e partie, p. 54-59. Pour les hauteurs des murs et la disposition des moyens de défense, je renvoie à MARCEL DIEULAFOY, l'*Acropole de Suse*, p. 183-198, dont j'ai adopté les conclusions.

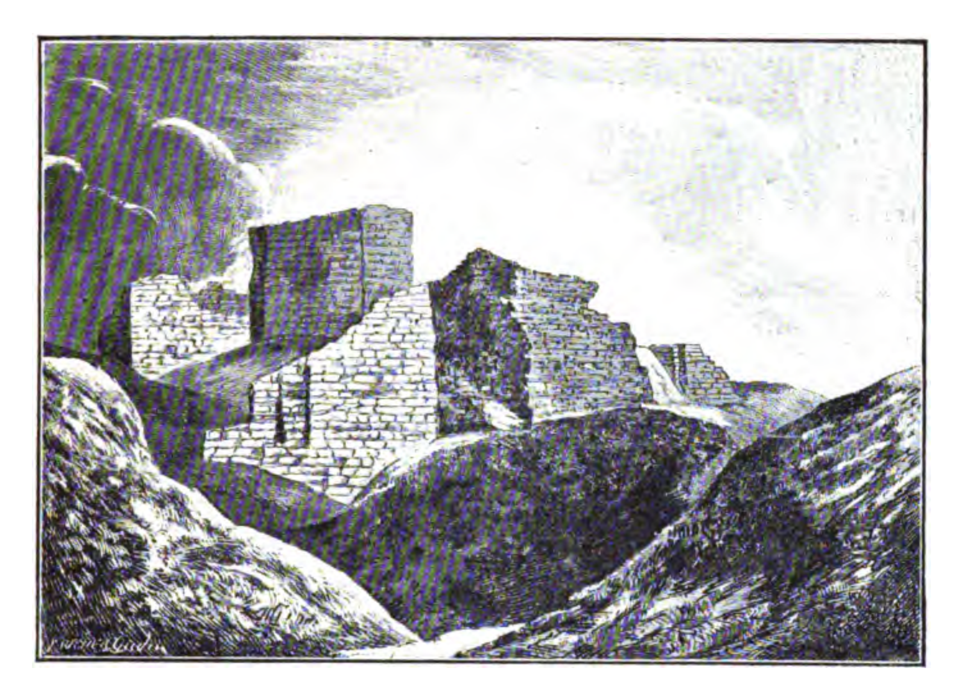
1. Sur la reconstruction du temple de Mardouk par Asarhaddon et par Assourbanabal, voir ce qui est dit plus haut, t. III, p. 357-358, 382-383, 415, de cette *Histoire*. La restauration de Naboukodorosor est indiquée dans l'*Inscription de la Compagnie des Indes*, col. II, l. 40-65, col. III, l. 1-10, et plus ou moins longuement dans toutes les autres inscriptions connues du roi. Nous ne connaissons la destination de la plateforme terminale que par le témoignage d'HÉRODOTE, I, CLXXXI.

2. Sur ces autres temples, cf. l'*Inscription de la Compagnie des Indes*, col. III, l. 13-72, col. IV, l. 1-64.

3. La construction du palais royal est indiquée dans l'*Inscription de la Compagnie des Indes*. col. VII, l. 34-63, col. VIII, col. IX, l. 1-42; le récit de Bérose (*Fragment 14*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 507) disait également que le palais avait été construit en quinze jours. Les jardins suspendus ne nous sont connus que par le témoignage des écrivains classiques, par celui de Bérose (*Fragment 14*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 507), par celui de Diodore de Sicile (II, 10), et par celui de Strabon (XVI, I § 5, p. 738).

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le croquis de* LAYARD, *Nineveh and Babylon*, p. 433.

devisée sous l'influence d'une de ses femmes qui, par un hasard étrange, porte dans la tradition classique le nom très égyptien de Nitokris[1], mais ce qu'on lui devait était peu de chose à côté de ce que son fils accomplit, et c'est à bon droit que le souvenir de Naboukodorosor resta inséparable des merveilles de Babylone pendant l'antiquité. Son règne de cinquante-trois ans ne lui suffit pas d'ailleurs à les terminer, et bien des détails en étaient imparfaits encore



DÉBRIS DE LA ZIGGOURÂT DU TEMPLE DE BEL[2].

lorsque la mort le terrassa au début de 562. Kaldou d'origine, et, par conséquent, en butte aux soupçons et à l'hostilité sourde des Babyloniens de vieille souche, comme tous ceux de sa race et Mérodachbaladan lui-même l'avaient été avant lui[3], il avait réussi pourtant à se faire respecter jusqu'au bout par le peuple turbulent de sa capitale et à contenir les ambitions dominatrices des prêtres de Mardouk. Sitôt qu'il eut vidé la scène, les passions comprimées depuis plus d'un demi-siècle éclatèrent à l'envi, et ses successeurs, moins habiles ou moins heureux que lui, furent impuissants à les maîtriser de nouveau[4]. Autant qu'il est permis d'en juger avec les documents qui nous sont par-

1. HÉRODOTE, I, CLXXXV-CLXXXVIII.
2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le croquis de* LAYARD, *Nineveh and Babylon*, p. 415.
3. Cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. III, p. 254 sqq., de cette *Histoire*.
4. La suite de cette histoire nous est connue par le récit de BÉROSE, *Fragment 14*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 507-508. L'authenticité nous en a été prouvée

venus, deux factions avaient surgi depuis la chute de Ninive, qui se disputaient le pouvoir et s'efforçaient de faire prévaloir leur influence auprès des rois. L'une comprenait, avec les descendants des Kaldou qui avaient délivré la cité du joug assyrien, ceux de l'ancienne noblesse militaire. L'autre était composée des grandes familles sacerdotales et de leur clientèle, qui réclamaient pour les dieux ou pour leurs représentants le droit de régler les affaires de l'État et d'imposer les volontés du ciel aux régents de la terre. Il semble que celle-ci l'emporta d'abord auprès du prince qui remplaça Naboukodorosor, Amilmardouk, le seul de ses enfants mâles qui lui eût survécu. Amilmardouk embrassa à son avènement une politique contraire à celle de son père : un de ses premiers actes fut de délivrer le roi de Juda, Joiakîn, qui languissait dans les fers depuis trente-sept années, et d'alléger la condition des autres déportés juifs[1]. L'histoire officielle le représenta plus tard comme un souverain injuste, mais nous ignorons le détail de ses méfaits, et nous savons seulement qu'au bout de deux ans une conspiration s'ourdit contre lui; son propre beau-frère, Nergalsharouzour, l'assassina et monta sur le trône en son lieu (560)[2]. Nergalsharouzour essaya de renouer la tradition de Naboukodorosor et il s'appuya probablement sur le parti militaire, mais il vécut peu; il disparut en 556, sans laisser d'autre héritier qu'un enfant vicieux, Labashimardouk, dont les chroniqueurs flétrissent la mémoire en disant qu'il ne sut pas régner[3]. Il fut égorgé au bout de neuf mois et on lui substitua un Babylonien, un certain Nabounâîd, fils de Naboubalatsouikbi, que nul lien de parenté ne rattachait à ses prédécesseurs immédiats (556/5)[4].

par les passages du *Prisme de Nabounâid*, col. IV, l. 1-42, col. V, l. 1-34, que Messerschmidt en a rapprochés fort heureusement (*die Inschrift der Stele Nabuna'ids*, p. 17-22). Messerschmidt pense qu'Amilmardouk et Labashimardouk furent renversés par le parti religieux, mais un passage du *Prisme* (col. V, l. 14-18) qu'il ne paraît pas avoir remarqué, et dans lequel Nabounâîd se pose en héritier des idées politiques de Naboukodorosor et de Nergalsharouzour, me décide à admettre le contraire. On sait quelle haine Nabounâîd inspira aux prêtres de Mardouk (cf. ce qui est dit plus bas, au sixième chapitre, de cette *Histoire*) parce qu'il gouverna contre leurs principes : le jugement sévère qu'il porta sur la manière dont Amilmardouk et Labashimardouk régnèrent semble donc prouver qu'il les considéra comme appartenant au parti ennemi du sien, c'est-à-dire au parti des prêtres. Les formes des noms et la durée des règnes nous ont été confirmés par les monuments contemporains, surtout par les contrats qui sont sortis en quantité si considérable des ruines de la ville. Les principales inscriptions qui appartiennent à Nergalsharouzour (BEZOLD, *Inschriften Neriglissar's*, dans SCHRADER, *Keilinscriftliche Bibliothek*, t. III, 2e partie, p. 70-79) ne traitent que de travaux publics et de restaurations de monuments.

1. *II Rois*, *XXV*, *27-30*; cf. *Jérémie*, *LII*, *31-34*.

2. BÉROSE, *Fragment 14*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 507, dont les expressions προστὰς τῶν πραγμάτων ἀνόμως καὶ ἀσελγῶς, semblent presque la traduction d'un passage du *Prisme de Nabounâid*, col. IV, l. 25-34, comme Messerschmidt (*die Inschrift der Stele Nabouna'ids*, p. 18) l'a fait observer; Bérose, bien qu'appartenant à la classe sacerdotale, n'avait plus pour se renseigner que des documents provenant du parti opposé et défavorables à Labashimardouk.

3. BÉROSE, *Fragment 14*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 507; cf. le *Prisme de Nabounâid*, col. V, l. 34-42.

4. BÉROSE, *Fragment 14*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 508.

Aucun empire oriental n'était capable de résister à des changements de personnes si brusques et si fréquents : à l'exemple de tant de dynasties, celle de Nabopolassar s'affaissa comme épuisée, aussitôt après la mort de son héros, et sombra dans l'imbécillité et dans l'impuissance. L'imagination populaire, étonnée d'une chute si profonde après une prospérité si haute, vit l'action de Dieu dans les événements qui précipitèrent la catastrophe. Les Chaldéens racontèrent bientôt que, vers la fin de ses jours, Naboukodorosor, saisi de l'esprit prophétique, était monté sur le toit de son palais, et qu'en punition de son orgueil, il avait été contraint de prédire lui-même au peuple la ruine imminente de la cité, après quoi, il s'était éclipsé sans retour[1]. Les Juifs, impitoyables pour le conquérant qui avait renversé Jérusalem et rasé le temple de Salomon, ne se contentèrent pas d'un châtiment aussi léger. Ils dirent qu'après ses victoires, il s'était senti enivré de sa gloire au point de se proclamer l'égal de Dieu. « N'est-ce pas ici, s'écria-t-il, cette Babylone que j'ai édifiée pour être le siège de ma souveraineté, par la vertu de ma force et pour le los éternel de ma magnificence! » Et tandis qu'il parlait encore, une voix tombée du ciel lui avait ordonné de se métamorphoser en bête. « Il fut exclus d'entre les hommes, et il mangea de l'herbe comme les bœufs, et son corps fut baigné de la rosée du matin, jusqu'à ce que ses poils fussent longs comme les plumes du vautour, et ses ongles comme ceux des oiseaux. » Il continua sept années dans cet état, puis il recouvra sa forme première, et, après avoir exalté le Dieu d'Israel, il rentra en possession de la royauté[3]. Le chef de la maison qui remplaçait la sienne, Nabounâîd, n'était certes pas l'homme convenable aux temps orageux qui s'annonçaient. On ne sait ni quels droits naturels il avait à la couronne, ni quelles influences il mit en jeu pour



LE LION DE PIERRE DE BABYLONE[2].

1. Abydène, *Fragment 8*, d'après Bérose, dans Eusèbe, *Præparatio evangelica*, IX, 41 ; cf. Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. IV, p. 283.
2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie communiquée par le P. Scheil.*
3. *Daniel, IV.*

monter au pouvoir suprême, mais l'insistance avec laquelle il se réclame de Naboukodorosor et de Nergalsharouzour nous autorise à penser qu'il fut l'élu du parti militaire. L'issue prouva qu'il n'était point bon général, ni même soldat médiocre, peut-être aussi qu'il manquait de ce courage brutal dont nul de ses prédécesseurs ne parait avoir été destitué. Il laissa son armée dépérir et ses forteresses tomber en ruines, il usa maladroitement des alliances qu'il avait héritées et de celles qu'il contracta pour son propre compte, il administra mal ses provinces, il mécontenta ses sujets : on lui connait seulement une curiosité sans bornes des choses anciennes de l'histoire ou de la religion, qui l'incita à entreprendre des fouilles dans tous les temples pour y déterrer les monuments de l'antiquité la plus lointaine. Il fut un roi de paix, à peu près suffisant dans un siècle de quiétude complète ou de petites guerres contre des voisins de force moyenne : par malheur, le temps ne prêtait pas à ce genre de royauté débonnaire. Le vieux monde oriental, fatigué par des milliers d'années d'existence et de luttes, n'aurait pas demandé mieux que de se reposer quelques années encore dans le cadre où les derniers événements l'avaient enfermé, mais d'autres nations étaient entrées en mouvement qui n'avaient point les mêmes raisons de souhaiter la tranquillité, les Grecs et les Perses. Pour le moment, l'effort des Grecs se concentrait sur l'Égypte où Pharaon leur témoignait une bienveillance inépuisable, et sur Cypre dont les deux tiers leur appartenaient : le danger venait pour la Chaldée de ces Perses, cousins et vassaux des Mèdes, dont les chefs à demi barbares étaient sortis de leurs montagnes quelque quatre-vingts ans auparavant afin d'occuper les régions orientales de l'Élam.





La Conquête Iranienne.

Les religions iraniennes. - Cyrus en Lydie et à Babylone; Cambyse en Égypte. - Darius et l'organisation de l'Empire.

L'empire Mède a emprunté sa constitution aux vieux peuples euphratéens: seule sa religion est originale. - Zoroastre, sa légende et sa loi; l'Avesta et ses destinées, ce qu'on y distingue encore de la religion primitive. - Ahouramazdâ, le dieu suprême, et ses Améshaspentas, les Yazatas, les Fravashis. - Angrômainyous et ses suppôts, les Daivas, les Pairikas, leur lutte contre Ahouramazdâ. - Les devoirs de l'homme ici-bas, les funérailles, les destinées d'après la mort. - Le culte et les temples: les autels du feu, les sacrifices, les Mages.

Cyrus et la légende de ses origines: sa révolte contre Astyage et la chute de l'empire mède. - Les premières années de Nabounâid: les révolutions de Tyr, la prise de Harrân. - La fin du règne d'Alyatte, l'art de la Lydie et les premières monnaies. - Crésus, ses rapports avec la Grèce continentale, ses conquêtes, ses alliances avec Babylone et l'Égypte. - La guerre entre la Lydie et la Perse: les défaites des Lydiens, la prise de Sardes, la mort et la légende de Crésus. - La soumission des cités de la côte asianique.

Cyrus en Bactriane et dans les régions orientales du plateau de l'Iran. - L'impression produite par ses victoires sur les populations

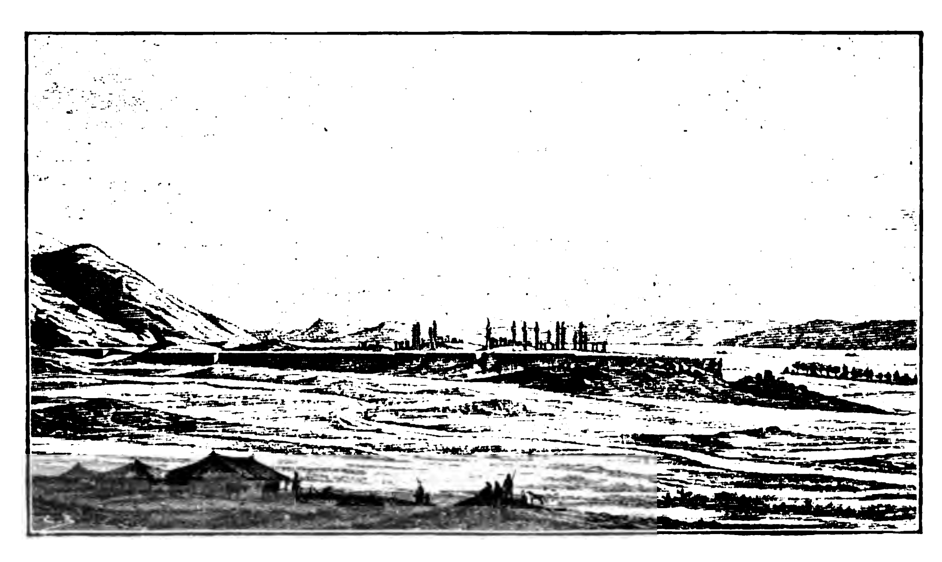
de la Chaldée : les exilés juifs, Ezéchiel et ses rêves de restauration, le temple nouveau, les prophéties contre Babel ; le mécontentement général contre Nabounâïd. - L'attaque de Cyrus et la bataille de Zalzallat, la reddition de Babylone et la chute de Nabounâïd : la fin de l'empire chaldéen et la délivrance des Juifs.

L'Égypte sous Ahmasis : les constructions, l'appui accordé aux Grecs : Naukratis, ses temples, sa constitution, sa prospérité. - Les préparatifs de défense et l'impopularité d'Ahmasis auprès des indigènes. - La mort de Cyrus et les traditions qui s'y rattachent : le palais de Pasargades et le tombeau. - Cambyse et Smerdis. - Les causes légendaires de la guerre d'Égypte : Psammétique 3, la bataille de Péluse et la réduction de l'Égypte en province persane.

Les projets de conquête de Cambyse : l'expédition manquée contre l'Oasis d'Amon et contre Carthage. - Le royaume d'Éthiopie, ses rois, ses coutumes : les Perses ne peuvent pénétrer jusqu'à Napata, la folie de Cambyse. - La fraude de Gaumâta, la mort de Cambyse et le règne du Pseudo-Smerdis, l'avènement de Darius. - La révolution en Susiane, en Chaldée, en Médie : Naboukodorosor 3 et la chute de Babylone, la mort d'Oroetès, la défaite de Khshatrita et la pacification de l'Asie, les affaires d'Égypte et le rétablissement du pouvoir royal.

L'organisation du territoire et sa division en satrapies : le satrape, le commandant militaire, le secrétaire royal ; les courriers, les routes, les Yeux et les Oreilles du roi. - Le système financier et les charges des provinces : les dariques. - Les avantages et les inconvénients de la division par satrapies ; la garde royale et l'organisation militaire de l'Empire. - La conquête de l'Hapta-Hindou et les projets de guerre contre la Grèce.





LES MONUMENTS DE PERSÉPOLIS, VUS SUR LA FACE NORD[1].

CHAPITRE VI

LA CONQUÊTE IRANIENNE

LES RELIGIONS IRANIENNES. — CYRUS EN LYDIE ET À BABYLONE ; CAMBYSE EN ÉGYPTE.
DARIUS ET L'ORGANISATION DE L'EMPIRE.



L'EMPIRE mède est le moins connu de ceux qui dominèrent un moment sur une portion de l'Asie Occidentale. La faute n'en est pas au peu de temps qu'il dura : l'empire chaldéen de Naboukodorosor eut une existence aussi courte, et pourtant son histoire, si elle présente encore des lacunes énormes et des obscurités, se peut rétablir avec sécurité dans l'ensemble. Aussi bien, tandis qu'à Babylone les documents originaux abondent, grâce auxquels nous restaurons touche à touche le tableau de la civilisation et la chronologie des souverains, nous ne possédons d'Ecbatane aucun monument contemporain qui nous renseigne directement. Pour savoir que penser des rois mèdes ou de leur peuple, nous en sommes réduits à ramasser au hasard, parmi les chroniques

1. *Dessin de Boudier, d'après la planche de* COSTE-FLANDIN, *la Perse Antique*, pl. 67. La lettrine, qui est de Faucher-Gudin, a été dessinée d'après une figurine en terre cuite trouvée dans la Russie Méridionale et représentant un jeune Scythe; cf. KONDAKOF-REINACH, *les Antiquités de la Russie Méridionale*, p. 204.

étrangers, un petit nombre de faits isolés, d'anecdotes, de légendes, de conjectures, et, comme ces matériaux nous arrivent par l'entremise des Babyloniens ou des Grecs du ve et du ive siècle, l'image que nous nous efforçons d'en composer est toujours incomplète ou mal équilibrée. Il nous semble entrevoir un luxe fastueux, un système de politique et de milice, une conception de l'État, analogue à celle qui prévalut plus tard chez les Perses, mais plus fruste, plus rude, plus approchée de la barbarie, comme une Perse encore rudimentaire, où l'esprit et l'organisme de la Perse commencent seulement à se développer[1]. L'outillage matériel y avait été sans doute importé presque entier des monarchies policées de l'Assyrie, de l'Élam, de la Chaldée, avec lesquelles les fondateurs avaient entretenu tour à tour des rapports de sujétion, de guerre ou d'amitié[2]; mais si l'on perce ce vernis de civilisation euphratéenne, et que l'on pénètre jusqu'à l'âme du peuple, la religion qu'il professait nous révèle, parmi quelques emprunts, un monde de mythes neufs et de dogmes originaux.

Elle était ordonnée déjà dans ses lignes maîtresses au moment où les Mèdes s'insurgèrent contre Assourbanabal; le nom même de *Confesseur* — Fravartîsh — qui désigne leur chef d'alors, prouve qu'on la pratiquait dans la famille royale[3]. Elle était commune à tous les Iraniens, aux Perses comme aux Mèdes, et la légende attribuait l'honneur de l'avoir codifiée puis prêchée à un prophète de race très antique, Zarathoustra, notre Zoroastre[4]. La plupart des écrivains classiques le reléguaient sur les plans les plus reculés du passé, six mille ans avant la mort de Platon[5], cinq mille avant la guerre de Troie[6], mille avant Moïse[7], six cents avant la campagne de Xerxès contre Athènes[8];

1. Nöldeke, *Aufsätze zur Persische Geschichte*, p. 11-12, où le côté plus rude de la civilisation médique est laissé un peu trop dans l'ombre.

2. G. Rawlinson, *the Five Great Monarchies*, 2^d^ ed., t. II, p. 310-312.

3. Cf., pour la valeur du nom, ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 455, note 1, de cette *Histoire*.

4. Le nom de Zarathoustra a été interprété d'une vingtaine de manières différentes. Les Grecs lui attribuaient parfois le sens de ἀστροθύτης, *adorateur des astres*, probablement par assonance de la terminaison -αστρης de Zoroastre avec le terme ἄστρον (Dinon, *Fragment 5*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 90). Parmi les modernes, H. Rawlinson a pensé le dériver de l'Assyrien Zirou-Ishtar, *la Semence d'Ishtar* (*Notes on the Early Historia of Babylonia*, dans le *J. R. As. Soc.*, 1855, t. XV, p. 245, note 2), mais l'étymologie la plus généralement adoptée aujourd'hui est celle de Burnouf d'après laquelle il signifierait l'homme aux chameaux couleur d'or, le possesseur de chameaux fauves; cf. James Darmsteter, *le Zend-Avesta*, t. III, p. lxxvi, note 1, qui, après avoir proposé le sens, *rouge, couleur d'or* (*Ormuzd et Ahriman*, p. 194), s'est rallié à l'explication de Burnouf. La forme grecque ordinaire Zoroastre paraît dériver d'un nom autre que Zarathoustra (Justi, *Iranisches Namenbuch*, p. 381).

5. C'était, d'après Pline (*Hist. Nat.*, xxx, 1 § 2), l'opinion d'Eudoxe, non pas Eudoxe de Cnide, l'élève de Platon, comme on le dit d'ordinaire, mais un personnage plus obscur, Eudoxe de Rhodes.

6. Ainsi l'écrivaient Hermodore (Diogène Laerce, *Proœmium*, 2) et Hermippe (Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t III, p. 53-54; cf. *de Iside et Osiride*, § 46, éd. Parthey, p. 81).

7. Pline, *H. Nat.*, xxx, 1 § 2.

8. Xanthos de Lydie, *Fragment 29*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. I, p. 44,

quelques-uns seulement affirmaient qu'il avait fleuri dans un âge moderne, et ils le prêtaient comme maître au philosophe Pythagore, vers le milieu du ve siècle avant notre ère[1]. Les traditions nationales les plus vieilles le disent originaire de l'Aryanem-vaêdjô, en d'autres termes, des régions de l'Araxe et du Kour, à l'Ouest de la Caspienne[2]. A en juger par des témoignages plus récents, sa conception aurait eu quelque chose de surnaturel, et les miracles qui avaient accompagné sa naissance auraient annoncé le saint prédestiné à régénérer le monde par la vraie Loi. Dans la croyance de l'Iranien, chaque homme, chaque créature actuelle ou future, et les Dieux eux-mêmes, possède un Frôhar, un génie qui s'accouple à lui quand il vient au monde, et qui se voue à son salut matériel ou moral[3]. Vers le temps prévu pour l'apparition du prophète, son Frôhar s'était emprisonné par la vertu d'en haut au cœur d'un Haoma[4], puis il avait été absorbé pendant un sacrifice avec le jus de la plante par le prêtre Pouroushâspa[5], tandis qu'un éclair de la gloire céleste descendait dans le sein d'une fille de race noble, Doughdôva, que Pouroushâspa épousa bientôt. Zoroastre s'anima au contact du Frôhar et du rayon divin[6]. L'esprit mauvais, dont il menaçait la royauté, essaya de le détruire dès qu'il se montra au jour, et dépêcha l'un de ses suppôts, Bôuiti, contre lui du fond des contrées septentrionales, mais l'enfant psalmodia aussitôt la formule par laquelle l'offrande aux eaux débute : « Le désir du Seigneur est la règle du bien ! » puis il procéda

où la correction 6000 au lieu de 600 est soutenue, d'après le témoignage de deux des manuscrits de Diogène Laerce; mais cette leçon paraît s'être introduite dans le texte par suite du désir de concilier le témoignage du vieil historien avec celui des disciples de Platon, et Rapp préfère à bon droit le chiffre moindre des manuscrits ordinaires (*die Religion und Sitte der Perser und übrigen Iranier nach den griechischen und römischen Quellen*, dans la *Z. d. D. Morgenl. Gesells.*, t. XIX, p. 25-26). L'authenticité du témoignage de Xanthos a été contestée en dernier lieu par J. Marquart, *die Assyriaka des Ktesias*, dans le *Philologus, Supplément*, t. VI, p. 530-531.

1. Porphyre, *Vie de Pythagore*, éd. Nauck, p. 12, qui est confirmé par un passage de l'historien byzantin Agathias (II, 24), d'après lequel « les Perses d'à présent font vivre Zoroastre sous Hystaspe, « sans qu'on puisse savoir s'il s'agit du père de Darius ou d'un autre Hystaspe ». Cette légende repose sur la confusion de notre Hystaspe, le père de Darius, avec le Vishtâspa-Hystaspe qui aurait régné à Bactres au temps du prophète.

2. Windischmann, *Zoroastrische Studien*, p. 47 sqq., a réuni et commenté les passages de l'Avesta et du Boundehesh, qui placent le berceau et les premiers séjours de Zoroastre dans l'Aryanem-Vaêdjô (cf., sur la position de ce pays, ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 452, note 1, de cette *Histoire*). La plupart des écrivains occidentaux de l'époque classique ont adopté la légende qui fait naître Zoroastre à l'Est de la Caspienne, en Bactriane (Rapp, *die Religion und Sitte der Perser und übrigen Iranier nach den griechischen und römischen Quellen*, p. 29-30).

3. La Fravashi (pour *fravarti*, de *fra-var*, « entretenir, nourrir ») ou le *frôhar* (*férouer*) est à proprement parler le nourricier, le génie qui nourrit (Oppert, *Inscriptions des Achéménides*, p. 105); sur son rôle et sur son histoire, cf. J. Darmesteter, *le Zend Avesta*, t. II, p. 500-505, et le *Yast 13*, qui est consacré entièrement à la glorification des Fravashis. Les pratiques relatives à la conception et au culte des Fravashis me paraissent remonter en bonne partie aux temps primitifs des religions iraniennes.

4. Le *haoma* est une *Asclepias Sarcostema Viminalis*.

5. Le nom signifie : « Celui qui a beaucoup de chevaux »; cf. Justi, *Iranisches Namenbuch*, p. 254, 255.

6. J. Darmesteter, *le Zend Avesta*, t. III, p. LXXVIII, où sont résumées en quelques lignes les données contenues au livre VII du Dinkart.

aux libations en l'honneur de la rivière Darêja[1] sur les rives de laquelle il était né depuis un instant à peine, et il récita la profession de foi qui met les mauvais en déroute. Bôuiti se sauva, éperdu, et son maître médita quelque traîtrise nouvelle. Zoroastre ne lui permit pas de rien concerter ; il se leva, et sans se laisser décourager par les énigmes malicieuses que l'autre lui posait, il s'avança, des pierres dans la main, des pierres grosses comme une maison, que le dieu bon lui donnait. Son aspect seul dispersa les démons et ils regagnèrent la porte de leur enfer, se culbutant et hurlant : « Comment trouverons-nous à l'anéantir? Car il est l'arme qui abat les malins, il est le fléau des malins[2]. » Son enfance et sa jeunesse ne furent qu'une chicane incessante contre eux : toujours assailli, il sortait toujours vainqueur et plus parfait de chaque assaut. Quand il eut trente ans, un des esprits du bien, Vôhoumanô, lui apparut et le conduisit en présence d'Ahouramazdâ, l'être suprême. Invité à l'interroger, il demanda « quelle était la meilleure des créatures qui sont sur terre ». On lui répondit que celui-là est excellent parmi les hommes dont le cœur est pur. Il souhaita connaître ensuite le nom et les fonctions des anges, la nature du mal et ses attributs. Son instruction terminée, il traversa une montagne de flammes, et il subit une purification terrible pendant laquelle on lui fendit la poitrine et on lui versa du plomb fondu dans les entrailles, sans qu'il en éprouvât aucune douleur : alors seulement, il reçut des mains d'Ahouramazdâ le Livre de la Loi, l'Avesta, et il fut renvoyé chez lui avec son fardeau précieux[3]. En ce temps-là, Vîshtâspa, fils d'Aurvatâspa, régnait sur la Bactriane : Zoroastre n'eut pendant dix ans qu'un seul disciple, son cousin Maidhyôi-Mâonha, puis il convertit peu à peu les deux fils de Hvôgva, le grand vizir Djâmâspa à qui plus tard il maria sa fille, et Frashaoshtra dont il épousa la fille Hvogvi, puis la reine Houtaosa, puis, sur les instances de celle-ci, Vîshtâspa lui-même. Une joute solennelle engagée avec les savants de la cour hâta le triomphe de la bonne cause : pendant trois jours, ils essayèrent d'égarer le prophète par leurs objections captieuses et par leurs prestiges, trente à sa droite, trente à sa gauche, mais il déjoua leurs ruses grâce à l'aide d'en haut, et, lorsqu'il les eut contraints de s'avouer à bout d'artifices, il consomma sa

1. *Bundehesh*, *XXIV*, *15*, cf. *Vendidad*, *Fargard 19* § *4* (J. Darmsteter, *le Zend Avesta*, t. II, p. 260).
2. *Vendidad*, *Fargard 19*, qui est consacré tout entier à cet épisode; cf. J. Darmsteter, *le Zend Avesta*, t. II, p. 256-275. Le contexte montre que l'attaque est dirigée contre le prophète dans le moment même où il vient de naître. Cf., pour les légendes relatives à la naissance de Zoroastre et aux miracles qui la précédèrent, l'accompagnèrent ou la suivirent, les documents rassemblés dans Spiegel, *Erânische Alterthumskunde*, t. I, p. 688-692.
3. Spiegel, *Erânische Alterthumskunde*, t. I, p. 693-697.

victoire en récitant l'Avesta devant eux[1]. La légende ajoute qu'après avoir rallié la majorité du peuple autour de lui, il vécut longtemps honoré de tous pour sa sainteté. Selon les uns, il mourut frappé de la foudre[2]; selon les autres, il fut tué par un soldat touranien, Brâtrôk-rêsh, pendant une guerre contre les Hyaonas[3].

On s'est demandé souvent s'il appartenait à la légende ou à l'histoire. Tout ce que l'on peut répondre à pareille question, c'est que, s'il vécut réellement, le nom est la seule chose vraisemblable que nous sachions de lui : le reste est mythe et fiction poétique ou religieuse[4]. L'opinion de l'époque classique lui attribuait la composition ou la rédaction de tous les écrits que la littérature persane comprenait : c'était, disait-on, un ensemble de deux cent mille vers qu'Hermippe avait expliqués ou analysés dans ses commentaires sur les doctrines secrètes des Mages[5]. A consulter les Iraniens eux-mêmes, il leur avait apporté au monde vingt et un volumes, les vingt et un *Nask* de l'Avesta[6], que le dieu suprême avait créés des vingt et une paroles de la profession mazdéenne, l'*Ahouna Vairya*. Le roi Vîshtâspa en aurait exécuté deux copies authentiques, dont l'une avait été consignée dans les archives de l'empire, l'autre dans le trésor d'une forteresse, Shapîgân, Shîzîgân, Samarcande, Persépolis[7] : l'ouvrage complet aurait compté mille ou douze cents chapitres[8].

1. Spiegel, *Erânische Alterthumskunde*, t. I, p. 697-703.

2. C'est, sous des formes assez diverses, la version adoptée de préférence par les historiens occidentaux de basse époque (Rapp, *die Religion und Sitte der Perser und übrigen Iranier*, dans la *Z. d. D. Morgenl. Gesell.*, t. XXX, p. 34-45).

3. J. Darmstetter, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 19, et t. III, p. lxxviii-lxxix; cf. Spiegel, *Erânische Alterthumskunde*, t. I, p. 706.

4. La conception mythique du personnage de Zoroastre a été défendue surtout par les critiques hollandais, par Kern (*Over het woord Zarathustra en den mythischen Persoon van dien Naam*, dans les *Mémoires* de l'Académie des Sciences d'Amsterdam, 1867), par Tiele (*Is Zarathustra een mythisch Persoon*, dans les mêmes *Mémoires*, à la suite du précédent), et acceptée au dehors, entre autres, par Justi (*Göttinger gelehrte Anzeigen*, 1867, n° 51) et par Darmstetter. Spiegel, au contraire, admet l'existence possible du personnage (*Erânische Alterthumskunde*, t. I, 707-710; cf. Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 540).

5. Pline, *Hist. Nat.*, XXX, 2; cf., pour les autres témoignages classiques, Rapp, *die Religion und Sitte der Perser und übrigen Iranier*, dans la *Z. d. D. Morgenl. Gesells.*, t. XXX. p. 35-36.

6. Le mot *Avesta*, en péhlevi *Apastâk*, d'où les formes persanes *âvastâ*, *ôstâ*, dérive du mot achéménide *Abasta*, qui signifie *loi* dans les inscriptions de Darius (Oppert, *Note sur les mots Avesta et Zend*, dans le *Journal Asiatique*, 1872, t. XIX, p. 293-297; cf. J. de Harlez, *Note sur le sens des mots Avesta-Zend*, dans le *Journal Asiatique*, 1876, t. VIII, p. 487 sqq.). L'expression Zend-Avesta, qu'on emploie pour désigner le livre sacré des Perses, est dérivée abusivement de la locution *Apastâk ou Zend*, par laquelle le pehlevi désigne la loi même, puis la traduction et le commentaire en langage plus moderne qui procure la *connaissance* (*zend*) de la loi. Le nom de *zend*, qu'on est convenu de donner à la langue de l'Avesta, est donc inexact (J. Darmstetter, *le Zend-Avesta*, t. I, p. xxxix-xli).

7. Le site de Shapîgân, variante Shaspîgân (West, *Dinkart*, p. 413, note 4) est inconnu. J. Darmstetter se demande s'il ne faudrait pas lire *Shîzîgân*, ce qui permettrait d'identifier la localité ancienne avec Shîz, l'une des anciennes métropoles religieuses de l'Iran, dont les Sassanides visitaient le temple à leur avènement (*le Zend-Avesta*, t. III, p. xxi, note 2). D'après l'Ardâ-Vîrâf, la loi était déposée à Istakhr ou Persépolis, d'après le Shâh-Nâmak à Samarcande dans le temple du feu (Blochet, *Liste Géographique des villes de l'Irân*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVII, p. 165).

8. Le Dinkart (viii, 1 § 20) fixe le nombre des chapitres à mille et le Shâh-Nâmak à douze cents,

Alexandre aurait brûlé la première copie. La deuxième, volée par les Grecs, aurait été traduite en leur langue; c'est d'elle qu'ils auraient dérivé leurs sciences. L'un des Arsacides, Vologèse Ier, fit rechercher les fragments qui en subsistaient par écrit ou dans la mémoire des fidèles[1], et cette collection, développée sous le Sassanide Ardashîr Bâbagan par le grand prêtre Tansar[2], puis arrêtée sous Sapôr Ier, fut reconnue comme le code religieux de l'empire au temps du second Sapor, vers le quatrième siècle après l'ère chrétienne[3]. Elle contient, on le voit, trois couches superposées de textes où tout n'est pas également ancien[4]; on peut cependant en extraire assez exactement les traits principaux de la religion et du culte iranien, tel qu'il existait chez les Achéménides, peut-être même sous l'hégémonie des Mèdes. C'est une religion compliquée et qui suppose déjà un long passé derrière elle. Le dogme en est subtil. Le rite, chargé de pratiques étroites, est ralenti à chaque instant par des lois de minutieuse observance[5], que les rigoristes seuls appliquaient en dehors des prêtres, mais qui étaient inconnues à la masse des dévots. Ce qui en constituait le fond primitif, il est difficile de le discerner actuellement : on y aperçoit pourtant la plupart des êtres ou des concepts naturels qui ont dominé chez les peuples archaiques de l'Asie Occidentale, les étoiles, Sirius, la lune, le soleil, l'eau et le feu, les plantes, les animaux amis de l'homme, tels que la vache et le chien, les esprits honnêtes ou mauvais répandus partout, les âmes des morts bienveillantes ou perverses, mais tout cela systématisé, gradué, hiérarchisé, selon les préceptes d'un sacerdoce puissant[6]. Comme chez

écrits sur des plaquettes en or (BLOCHET, *Liste géographique des villes de l'Irân*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVII, p. 165, 171). D'après Maçoudi (*les Prairies d'or*, éd. BARBIER DE MEYNARD, t. II, p. 125), le livre même et les deux commentaires formaient douze milles volumes, écrits en lettres d'or; les vingt et un Nask étaient constitués chacun de deux cents pages, et l'ensemble de ces écrits avait été écrit sur douze mille peaux de vaches.

1. La tradition parle simplement d'un roi Valkash, sans spécifier duquel des quatre Vologèse il s'agit. James Darmstetter a donné de bonnes raisons de croire que ce Valkash est Vologèse Ier (50-75), le contemporain de Néron (*the Zend-Avesta*, t. I, p. XXXIII-XXXV, *le Zend-Avesta*, t. III, p. XXII-XXIV).

2. Sur le grand prêtre Tansar, cf. la notice que J. DARMSTETTER, *Lettre de Tansar au roi de Tabaristan* (dans le *Journal Asiatique*, 1894, t. III, p. 185-188), a mise en tête de l'édition qu'il a donnée d'un écrit de ce personnage.

3. C'est la tradition reproduite en deux versions dans le Dinkart (WEST, *Dinkart*, p. XXX-XXXI, 412-415), contestée par SPIEGEL, *Erânische Alterthumskunde*, t. III, p. 782, note 1, défendue et authentiquée par J. DARMESTETTER, *the Zend-Avesta*, t. I, p. XXXII-XXXVIII, et *le Zend-Avesta*, t. III, p. XX-XXXVI.

4. Darmestetter (*le Zend-Avesta*, t. III, p. LXX-LXXIV) déclare que le Zoroastrisme ancien est, dans ses grandes lignes, la religion des Mages de la Médie, et cela, quand même il rajeunit le plus possible la composition de l'Avesta actuel et croit y discerner des éléments grecs, juifs et chrétiens (*le Zend Avesta*, t. III, p. XLII-LXXII).

5. Renan définissait l'Avesta « le Code d'une secte religieuse très bornée; c'est un Talmud, un livre de casuistique et d'étroite observance. J'ai peine à croire que ce grand empire Perse qui, du moins en religion, professe une certaine largeur d'idées, ait eu une loi aussi stricte. Il me semble que, si les Perses avaient eu un livre sacré de ce genre, les Grecs en eussent parlé » (*Rapport sur les Travaux de la Société Asiatique*, 1880, t. VII, p. 29).

6. Pour la distinction des idées qui formaient le fond des vieilles religions iraniennes extérieure-

les Hébreux, chez les Mèdes les familles consacrées au service des autels avaient fini par s'isoler des autres et elles formaient une tribu en soi, la tribu des Mages, la dernière de celles qui composaient la nation aux temps historiques[1]. Tous les mages ne se vouaient pas dès le principe aux choses de la religion, mais tous ceux qui se vouaient aux choses de la religion sortaient d'entre les mages; l'Avesta dans ses rédactions les plus vieilles fut leur livre



L'AHOURAMAZDÂ DES BAS-RELIEFS PERSÉPOLITAINS[2].

et celui des prêtres qui perpétuèrent leur tradition sous les dynasties indigènes ou étrangères de l'Irân.

Ils définissaient le démiurge « le cercle entier du ciel[3] », « le plus ferme des dieux » car « il vêt pour habit la voûte solide du firmament[4] », le plus beau, le plus intelligent, celui dont les membres sont le mieux proportionnés; son corps était de lumière et de gloire souveraine[5], il avait pour ses yeux le soleil et la lune[6]. Les théologiens l'avaient affiné peu à peu, sans le dégager absolument de la matière. Il restait d'ordinaire invisible aux hommes et il

ment au Zoroastrisme, cf. le résumé de M. Ed. Lehmann, dans CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, *Lehrbuch der Religionsgeschichte*, t. II, p. 164-172.

1. Sur les tribus des Mèdes cf. ce qui est dit plus haut au t. III. p. 452, de cette *Histoire*.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* FLANDIN-COSTE, *la Perse Ancienne*, pl. CLVI; cf. pl. CLXIV.

3. HÉRODOTE, I, CXXXI : τὸν κύκλον πάντα τοῦ οὐρανοῦ Δία καλέοντες, où Ahouramazdâ est identifié à Zeus, comme dans l'inscription bilingue, pehlevie et grecque, du bas-relief de Nakhsh-i-Roustem, qui représente Ardashîr recevant l'investure du dieu Suprême (DIEULAFOY, *l'Art Antique de la Perse*, t. V, p. 114 et pl. XIV); cf. la vignette du t. III, p. 579, de cette *Histoire*.

4. *Yasna*, *30* § *5*, dans DARMSTETTER, *le Zend-Avesta*, t. I, p. 221-222.

5. *Yasna*, *1* § *1*, dans DARMSTETTER, *le Zend-Avesta*, t. I, p. 7-8; cf. le passage de PORPHYRE, *Vie de Pythagore*, éd. NAUCK, p. 41, Ὠρομάζου ἐοικέναι τὸ μὲν σῶμα φωτί.

6. *Yasna*, *68* § *22*, dans DARMSTETTER, *le Zend Avesta*, t. I, p. 423, où il est question de la « prière aux deux yeux d'Ahouramazdâ » : la Lune formait paire avec le Soleil, comme le montre le titre que prenaient les rois Sassanides, *frère du Soleil et de la Lune* (AMMIEN MARCELLIN, XVII, 5 § 3, XXIII, 6 § 5).

pouvait se dissimuler aux divinités les plus hautes, mais il se manifestait à l'occasion sous l'apparence humaine[1]. Il empruntait alors à l'Assyrie le symbole de son Assour, et les sculpteurs le montraient jaillissant à mi-corps du disque ailé qui plane au fronton de leurs monuments ou de leurs stèles[2]; plus tard même ils le figurèrent sous l'espèce d'un roi à la taille imposante, au visage majestueux, qui se dévoilait parfois aux princes de l'Iran[3]. Ils le nommaient Ahourômazdâo, Ahouramazdâ, le seigneur omniscient[4], l'Esprit du bien, *Spentômainiyous*, le plus bienfaisant des Esprits, *Mainyou Spénishta*[5]. Incréé lui-même, il a tout créé, et il est aidé dans l'administration de l'univers par des légions d'êtres dont il est le chef[7]. Les plus redoutables d'entre ses serviteurs étaient à l'origine des divi-



UN GÉNIE IRANIEN EN FORME DE TAUREAU AILÉ[6].

1. Sur la nature du corps d'Ahouramazdâ et sur ses manifestations, cf. DARMSTETTER, *le Zend Avesta*, t. I, p. 7-8, note 4.
2. SPIEGEL, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 24-25.
3. Dans un passage de Philon de Byblos le dieu est décrit comme ayant une tête de faucon ou d'aigle (*Fragment 9*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 572-573), peut-être par suite d'une confusion avec un des esprits représentés sur les murs des palais.
4. *Ahoura* dérive de *Ahou*, qui veut dire *Seigneur* : *Mazdâo* peut se décomposer en *maz*, *grand*, et *dâo*, *celui qui sait* (J. DARMSTETTER, *le Zend-Avesta*, t. I, p. 21, notes 1-2). Au début, les deux termes s'intervertissaient à volonté, et même, dans les Gâthas, la forme Mazda Ahoura est employée beaucoup plus souvent que la forme Ahoura Mazda (TIELE, *zur Frage nach dem Alter des Avesta*, dans l'*Archiv für Religionswissenschaft*, t. I, p. 355-357). Dans les inscriptions achéménides, on ne trouve déjà plus qu'Aouramazdâ en un seul mot, sauf chez Xerxès, où les deux termes sont une fois séparés et déclinés *Aourahya mazdâha* (WEISSBACH-BANG, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 42-43). Les Grecs l'ont transcrit Αὐρομάσδης, 'Ωρομάζης, 'Ορμίσδας, (JUSTI, *Iranisches Namenbuch*, p. 7); la forme Ormuzd, Ormazd, employée de préférence par les Européens, est celle du persan moderne.
5. Ces deux noms lui sont donnés surtout lorsqu'on songe à son antagonisme avec Angrômainyous. L'interprétation de ce nom et de sa forme superlative n'est qu'un à peu près (J. DARMSTETTER, *le Zend-Avesta*, t. I, p. 21); le sens réel serait *l'esprit qui accroît* (SPIEGEL, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 22).
6. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*
7. Darius appelle Ahouramazdâ, *mathishta bagânâm*, le plus grand des dieux (WEISSBACH-BANG, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 34-35), et Xerxès réclame la protection d'Ahouramazdâ avec celle des dieux, *Auramazdâ... hadâ bagaibish* (ID., p. 40-41, 42-43, 44-45). Les écrivains classiques nous montrent également des dieux à côté d'Ahouramazdâ, non seulement chez les Perses Achéménides, mais chez les Parthes, et l'on trouvera l'indication des passages principaux où ils en parlent dans RAPP, *die Religion und Sitte der Perser und übrigen Iranier nach den Griechischen und Römischen Quellen*, dans la *Z. d. D. Morgenl. Gesells.*, t. XXX, p. 45-47. Darmstetter pense que les premiers

nités de la nature, le soleil, la lune, la terre, les vents, les eaux[1]. Les champs ensoleillés de la Perse et de la Médie en regorgeaient, et leurs cimes neigeuses, et les gorges profondes où les t rrents roulaient à grand bruit, et ces massifs de l'Ararat ou du Taurus où la violence des feux intérieurs se trahit par tant de phénomènes saisissants d'incendie spontané[2]. La même puis-



AHOURAMAZDÂ TRANSMETTANT L'INVESTITURE À UN ROI IRANIEN[3].

sance d'abstraction qui avait déjà modifié en partie l'essence d'Ahouramazdâ les avait attaqués eux aussi, et elle tendait à atténuer ce que leur caractère offrait de trop grossier. Elle plaçait déjà à leur tête six génies d'ordre supérieur, six énergies toujours actives qui, après avoir assisté le maître à la création, présidaient sous son inspiration aux règnes et aux forces de la nature[4]. Ces

Achéménides ne tenaient compte que d'Ahouramazdâ, « faisant des autres dieux une masse subordonnée et anonyme : « Qu'Ahouramazdâ me protège avec tous les dieux, » *hadâ vithaibish bagaibish* (*le Zend-Avesta*, t. II, p.364-365); Tiele a rétabli le sens réel de ce passage (*Zur Frage nach dem Alter des Avesta*, dans l'*Archiv für Religionswissenschaft*, t. I, p. 338, note 1).

1. HÉRODOTE, I, CXXXI : θύουσι δὲ ἡλίῳ τε καὶ σελήνῃ καὶ γέᾳ καὶ πυρὶ καὶ ὕδατι καὶ ἀνέμοισι.

2. Tous ces dieux moindres, héros, génies qui président à la Perse, à la famille royale, et aux différentes parties de l'empire, sont mentionnés souvent chez les classiques les plus anciens dont nous possédions le témoignage, dans Hérodote (III, LXV, V, CVI, VII, LIII : θεοὶ, οἳ Περσίδα γέαν λελόγχασι), dans Xénophon (*Cyropédie*, II, I § 1, III, III § 22), et chez des écrivains d'époque postérieure dont les témoignages ont été réunis par RAPP, *die Religion und Sitte der Perser und übrigen Iranier*, dans la *Z. d. D. Morgenl. Gesells.*, t. XXX, p. 66-68.

3. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de* DIEULAFOY, *l'Art Antique de la Perse*, t. IV, pl. XIV, et l'*Acropole de Suse*, p. 408.

4. Les six Améshaspentas sont indiqués avec leurs qualités diverses dans un passage du *de Iside* (§ 47, éd. PARTHEY, p. 82) : καὶ ὁ μὲν ἓξ θεοὺς ἐποίησε, τὸν μὲν πρῶτον εὐνοίας, τὸν δὲ δεύτερον

immortels bienveillants, — *Améshaspentas*[1], — étaient, par rang de préséance, Vôhoumanô (la bonne pensée), Ashavahishta (la sainteté parfaite), Khshathravairya (le bon gouvernement), Speñta-armaiti (la piété soumise), Haourvatât (la santé), Amérétât (l'immortalité). Chacun d'eux possédait un domaine spécial où sa vigueur se déployait sans entraves : Vôhoumanô avait la garde du bétail, Ashavahista celle du feu, Khshathravairya celle des métaux, Speñta-armaiti celle de la terre, Haourvatât et Amérétât celles de la végétation et de l'eau[2]. On les imaginait avec un corps semblable au nôtre, mâles comme Vôhoumanô et Ashavahishta[3], femmes[4] comme Spenta-armaiti, la fille d'Ahouramazdâ et son épouse, celle qui devint la mère du premier mortel Gâyomarétan et par Gâyomarétan l'aïeule du genre humain[7]. Parfois Ahouramazdâ s'inclut parmi les Améshaspentas et il en porte le nombre à sept[8]; parfois il se substitue, dans cette place, un certain Sraosha, l'obéissance à la loi, le premier qui ait célébré le sacrifice et qui ait récité les prières rituelles[9]. Au-dessous de ces princes, les Yazatas, éparpillés par milliers


MÂO, LE DIEU LUNE[5].


VÂTO, LE DIEU DU VENT[6].

ἀληθείας, τὸν δὲ τρίτον εὐνομίας, τῶν δὲ λοιπῶν τὸν μὲν σοφίας, τὸν δὲ πλούτου, τὸν δὲ τῶν ἐπὶ τοῖς καλοῖς ἡδέων δημιουργόν. On attribue d'ordinaire cet exposé de la doctrine à Théopompe, et l'on en induit l'existence des Améshaspentas à l'époque achéménide. J. Darmstetter (*le Zend-Avesta*, t. III, p. LXV, note 3) affirme au contraire que « l'auteur décrit le Zoroastrisme de son temps (le IIe siècle après J.-C.) et cite Théopompe pour une doctrine spéciale, celle des périodes du monde ». Bien que ce dernier point soit vrai en lui-même, la première partie de la proposition de Darmstetter ne me paraît pas être justifiée par l'analyse. L'ensemble du passage de Plutarque forme un tout si bien disposé et d'un style si uniforme, qu'on peut le considérer comme représentant le système exposé par Théopompe, probablement au l. VIII de ses *Philippiques*; cf. TIELE, *zur Frage nach dem Alter des Avesta*, dans l'*Archiv für Religionswissenschaft*, t. I, p. 341-344.

1. La traduction n'est qu'approchée, comme celle que proposaient Anquetil-Duperron et Eugène Burnouf (*Commentaire sur le Yaçna*, p. 172), *les Immortels bienfaisants*; la traduction plus littérale serait *les Immortels qui accroissent*, avec le sens de *Spenta* indiqué plus haut, au t. III, p. 578, note 6, de cette *Histoire*. Le terme français courant pour les désigner, *Amschaspand*, est emprunté au persan moderne.

2. Pour la hiérarchie, les fonctions et les attributs des Améshaspentas, cf. SPIEGEL, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 28-40, puis J. DARMSTETTER, *le Zend-Avesta*, t. I, p. 23-25, et surtout, t. II, p. 307-322, où est donnée la traduction du Siroza, dans lequel ces personnages sont définis.

3. L'image d'Ashavahishta nous est connue par les monnaies des rois indo-scythes de la Bactriane (AUREL STEIN, *Zoroastrian Deities on Indo-Scythian Coins*, dans le *Babylonian and Oriental Record*, t. I, p. 165-166). Vôhoumanô est décrit comme un jeune homme.

4. Pour la distinction des Améshaspentas en mâles et femelles, cf. *Yasna*, *21*, dans J. DARMSTETTER, *le Zend-Avesta*, t. I, p. 175-177. Haourvatât et Amérétât sont féminins par leur nom, et sont compris parmi les Améshaspentas femelles.

5. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la monnaie du roi Kanishka, publiée dans* PERCY GARDNER, *the Coins of the Greek and Scythic Kings of Bactria and India*, pl. XXVI, n° 9.

6. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la monnaie de Kanishka, publiée dans* PERCY GARDNER, *the Coins of the Greek and Scythian Kings*, pl. XXVII, n° 6.

7. Sur le *Khêtoûk-das* ou mariage incestueux de Spenta-armaiti avec son père Ahouramazdâ, puis avec son propre fils Gayômarétan, cf. J. DARMSTETTER, *le Zend-Avesta*, t. I, p. 128-129.

8. SPIEGEL, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 27-29.

9. Sur Sraosha, cf. SPIEGEL *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 87-91, puis J. DARMSTETTER, *le Zend-*

à travers la création, veillaient au jeu et à la conservation de ses organes[1]. Le grand nombre en demeurait anonyme, mais beaucoup exerçaient une autorité étendue, et plusieurs jouissaient parmi le peuple d'une influence telle qu'ils égalaient les plus grands dieux. Ainsi, le régent des étoiles, Tishtria, le taureau aux cornes d'or, Sirius, l'étincelant[2], Mâo, le dieu lune[3], le vent Vâto, l'atmosphère Vayou, le fort des forts, le guerrier à l'armure d'or qui amasse l'orage et qui le rue contre le démon[5], Atar, le feu en ses variétés principales, feu divin, feu saint, feu terrestre[7], Véréthraghna, l'auteur de la guerre et de la victoire[8], Aourvataspa, le fils des eaux, la foudre née dans les nuages; ainsi enfin l'esprit de l'aube matinale, le vigilant Mithra, « qui, le premier des Yazatas célestes, pointe au-dessus du mont Hara[9], avant le soleil immortel aux chevaux rapides, qui, le premier, en pompe dorée, envahit les beaux sommets et abaisse son regard bénin sur la demeure des Ariens[11] ». Mithra était un charmant adolescent au visage fin, à la tête



ATAR, LE DIEU DU FEU[4].



AOURVATASPA[6].



MITHRA[10].

Avesta, t. I, p. 357-372, et t. II, p. 481-489, où sont donnés la traduction et le commentaire des deux *Yasht* qui se rapportent à cette divinité.

1. Sur les Yazatas, cf. SPIEGEL, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 41 sqq., puis J. DARMSTETTER, *le Zend-Avesta*, t. I, p. 5-19, et t. II, p. 296-322, où l'on trouvera la traduction et le commentaire des textes qui fournissent la liste des principales parmi ces divinités. *Yazata*, en persan moderne *îzat*, *ized*, *yazd*, signifie littéralement *celui qui doit recevoir le sacrifice*.

2. SPIEGEL, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p.70-76.

3. SPIEGEL, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 70; pour la représentation de Mâo sur les monnaies des rois Indo-Scythes de la Bactriane, cf. AUREL STEIN, *Zoroastrian Deities on Indo-Scythian Coins*, dans le *Babylonian and Oriental Record*, t. I, p. 157, et la vignette de la p. 580 du présent volume.

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la monnaie du roi Kanishka, publiée dans* PERCY GARDNER, *the Coins of the Greek and Scythian Kings*, pl. XXVI, n° 4.

5. SPIEGEL, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 101-104, et pour la représentation du dieu, AUREL STEIN, *Zoroastrian Deities*, dans le *Babylonian and Oriental Record*, t. I, p. 158.

6. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la monnaie du roi Kanishka, publiée dans* PERCY-GARDNER, *the Coins of the Greek and Scythian Kings of Bactria and India*, pl. XXVI, n° 7.

7. SPIEGEL, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 41-51, J. DARMSTETTER, *le Zend-Avesta*, t. I, p. 149-157, et, pour la représentation du dieu, AUREL STEIN, *Zoroastrian Deities on Indo-Scythian Coins*, dans le *Babylonian and Oriental Record*, t. I, p. 158-159; cf. la vignette de cette page 581.

8. SPIEGEL, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 98-101, où Aourvataspa est étudié sous la forme de Apañm-napât; pour la représentation du dieu, cf. AUREL STEIN, *Zoroastrian Deities on Indo-Scythian Coins*, dans le *Babylonian and Oriental Record*, t. I, p. 157-158, et les objections tendencieuses de J. DARMSTETTER, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 432.

9. Hara est le Harobérézaiti, l'Elbourz, la montagne sur laquelle le soleil se lève, « autour de laquelle tourne mainte étoile, où il n'y a ni nuit ni ténèbres, ni vent froid ou chaud, ni maladie aux mille morts, ni infection produite par les Daêvas, et dont les nuages n'atteignent pas le sommet » (*Yasht 12* § *23*, dans J. DARMSTETTER, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 496).

10. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la monnaie du roi Houvishka, publiée dans* PERCY-GARDNER, *the Coins of the Greek and Scythian Kings of Bactria and India*, pl. XXVIII, n° 5.

11. C'est le Mithra dont la religion devint si puissante aux temps alexandrins et romains. Son rôle

radiée[1]. Pour adorer l'ondine Anâhita, on avait choisi l'une des incarnations de la Mylitta babylonienne, celle d'une jeune femme de taille svelte, aux seins gonflés, à la croupe large, tantôt habillée de fourrures, tantôt nue. Comme l'étrangère à laquelle on l'assimilait, elle dispensait la fécondité et l'amour; les héros de l'antiquité et même Ahouramazdâ lui avaient sacrifié à l'envi, et elle avait prodigué ses faveurs à tous sans marchander[2]. Les derniers des Yazatas se confondaient presque avec la race innombrable des Fravashis. Les Fravashis sont comme le type divin de chacun des êtres intelligents[3]. Elles ont été suscitées par Ahouramazdâ en dehors de l'humanité, mais elles ont consenti à se plonger dans la matière et à s'alourdir d'un corps d'homme pour précipiter l'anéantissement des démons et l'avènement du bien[5]. Une fois dans la chair, elles nourrissent le mortel auquel elles sont accouplées[6]; délivrées, elles continuent la lutte contre le mal avec une énergie d'autant plus efficace que leur associé a déployé plus de vertu et de pureté pendant la vie terrestre. Les dix derniers jours de l'année leur étaient dédiés. Elles quittaient alors le ciel pour visiter leurs demeures de naguère, et elles erraient parmi les villages, demandant : « Qui veut nous louer? qui nous offrir un sacrifice? qui veut nous faire siennes, nous saluer, nous accueillir avec une main pleine de viandes et de vêtements, avec une prière qui mérite la sainteté à qui la



MYLITTA-ANÂHITA[4].



NANA-ANÂHITA[7].

est défini dans le Bundehesh (J. DARMSTETTER, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 314-315); cf., pour les renseignements empruntés aux documents iraniens, SPIEGEL, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 77-87, et, pour les renseignements empruntés aux documents classiques, RAPP, *die Religion und Sitte der Perser*, dans la *Z. d. D. Morgenl. Gesells.*, t. XXX, p. 53-60.

1. WEISSBACH-BANG, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 44-47; leur popularité était ancienne déjà à cette époque, car Hérodote cite Mithra en le confondant avec Anâhita (I, CXXXI). C'est ainsi qu'il est représenté sur les monnaies des rois Indoscythes; cf. AUREL STEIN, *Zoroastrian Deities on Indo-Scythian Coins*, dans le *Babylonian and Oriental Record*, t. I, p. 156-157.

2. *Yast 5*, dans J. DARMSTETTER, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 363-397, où la liste des favoris de la déesse est donnée tout au long. Son nom Ardvî-Soûra Anâhita semble signifier *la haute puissante immaculée* (JUSTI, *Handbuch der Zendsprache*, p. 30, J. DARMSTETTER, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 363). Sur sa nature, cf. SPIEGEL, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 54-60, et J. DARMSTETTER, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 363-366.

3. C'est la définition d'Eugène Burnouf (*Commentaire sur le Yaçna*, p. 270).

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* LOFTUS, *Chaldæa and Susiana*, p. 379.

5. La légende de la descente des Fravashis chez les hommes était racontée dans le Boundehesh; cf. SPIEGEL, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 93, J. DARMESTETTER, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 502.

6. Cf., sur le sens *nourricier* de leur nom, ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 573, note 3, de cette *Histoire*.

7. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la monnaie du roi Houvishka publiée dans* PERCY GARDNER, *the Coins of the Greek and Scythian Kings*, pl. XXVIII, n° 10.

récite ? » Et s'il se trouve un homme qui écoute leur requête, elles le bénissent : « Puisse-t-il y avoir dans sa maison troupeaux de bœufs et troupes d'hommes, un cheval léger et un chariot solide, un homme qui sache la manière de prier Dieu, un chef d'assemblée qui nous offre toujours le sacrifice, avec une main pleine de viandes et de vêtements, avec une prière qui mérite la sainteté à qui la récite[1] ! »

Ahouramazdâ avait fabriqué l'univers, non par le travail de ses mains, mais par la magie de sa parole, et il aurait voulu le créer entièrement pur. Toutefois, son œuvre ne peut subsister que par le jeu franc et par l'équilibre des forces contraires qu'elle met en branle : l'incompatibilité de leurs actions et les alternatives de recrudescence ou de faiblesse par lesquelles elles passent inspirèrent aux Iraniens l'idée qu'elles étaient mues de deux principes contradictoires, l'un utile et bon, l'autre funeste à tout ce qui émane du premier[2]. Celui qu'ils choisirent pour l'opposer au dieu de lumière fut nécessairement un dieu de ténèbres, le dieu qui vit sous terre et qui préside à la mort, Angrômainyous[3]. Les deux avaient régné d'abord chacun dans son domaine, rivaux, mais non adversaires irréductibles : on les butta l'un contre l'autre, et l'on supposa qu'ils avaient coexisté longtemps sans se heurter, séparées qu'étaient leurs demeures par un espace vide. Tant que le bien s'enferma immobile en sa gloire stérile, le mal sommeilla inconscient dans son obscurité sans commencement; mais le jour où « l'Esprit qui accroît » — *Spentômainyous* — songea à se manifester, les premiers tressaillements de son activité vivifiante tirèrent de l'inertie l'Esprit de la destruction et de l'angoisse, *Angrômainyous*[4]. Le ciel n'existait pas encore, ni les eaux, ni la terre, ni le bœuf, ni le feu, ni l'homme, ni les démons, ni les brutes, ni toute la faune des corps, lorsqu'il se précipita sur la clarté pour l'étouffer à jamais, mais Ahouramazdâ avait déjà évoqué les ministres de sa volonté, Améshaspentas, Yazatas, Fravashis, et il récita la prière de vingt et un mots où les éléments de la morale sont résumés, l'Ahounavairya : « Le désir du Seigneur est la règle du bien. Les dons de Vôhoumanô

1. *Yasht 13*, § *49-52*, dans J. DARMSTETTER, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 518-519.

2. Spiegel, qui avait d'abord dérivé le dualisme iranien du polythéisme pour l'amener progressivement au monothéisme, pensa depuis qu'un monothéisme étroit avait précédé le dualisme (*Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. VI). Les écrivains classiques, qui ont vu le Zoroastrisme dans toute sa splendeur, n'ont jamais dit que les deux principes fussent dérivés d'un principe supérieur ni qu'ils lui fussent soumis, comme le montrent les passages réunis par RAPP, *die Religion und Sitte der Perser und übrigen Iranier*, dans la *Z. d. D. Morgenl. Gesells.*, t. XXX, p. 83-89, et qui sont d'autant plus significatifs que Rapp ne croit pas au dualisme. Les livres iraniens eux-mêmes n'affirment nulle part de façon certaine qu'il y eût un principe unique différent des deux principes opposés, et l'existence du dualisme, tel que nous le connaissons par leur témoignage, est admise pour la période achéménide et mède par J. Darmstetter (*le Zend-Avesta*, t. III, p. LXVI-LXVII-LXIX).

3. HÉRODOTE, VII, CXIV : τῷ ὑπὸ γεὰν λεγομένῳ εἶναι θεῷ, auquel on sacrifie des victimes humaines.

4. SPIEGEL, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 143, d'après le premier chapitre du Boundehesh.

soient aux œuvres faites, en ce moment, pour Mazda. Il fait régner Ahoura, celui qui protège le pauvre[1] ». L'effet en fut irrésistible. « Quand Ahoura eut prononcé le premier tiers de la formule, Zânak Mînoî, l'esprit qui anéantit, plia de terreur; au second tiers, il chut sur les genoux; quand ce fut achevé, il se sentit impuissant à nuire aux créatures d'Ahouramazdâ[2]. » La guerre, allumée entre les deux dieux dès le début des âges, se poursuit depuis lors avec un va-et-vient de revers et de succès : ils l'emportent chacun à son tour par périodes régulières de trois mille ans, à la fin desquelles, soit après douze mille ans, le mal sera brisé à tout jamais[3]. En attendant cette conclusion bénie des temps, de même que Spentômainyous est visible dans ce qui est aimable et beau, dans la lumière, dans la vertu, dans la justice, Angrômainyous se trahit par tout ce qui est détestable et laid, dans les ténèbres, dans l'iniquité, dans le crime. Il aligne contre les Améshaspentas six esprits également redoutables, Akômanô, la pensée perverse, Andra, le feu dévorant qui introduit le chagrin et le péché partout où il s'insinue, Saourou la flèche fulgurante de la mort, l'inspirateur des tyrans sanguinaires, qui incite les hommes au vol et au meurtre, Naoñgaithya l'arrogance et l'orgueil, Taourou la soif, Zairi la faim[4]. Il posa en face des Yazatas les Daêvas qui ne se lassent de harceler l'humanité, et, parcourant les étages de la nature, à chaque création utile et bonne il affronta une contre-création mauvaise[5] : « Aux guises d'une mouche il pénétra », et il infecta « l'univers entier ». Il rendit le monde aussi sombre en plein midi que dans la nuit la plus noire. Il couvrit le sol de sa vermine, de ses bêtes mordantes, venimeuses, de serpents, de scorpions, de grenouilles, si bien qu'il n'y eut point l'espace d'une pointe d'aiguille où ne grouillât sa vermine. Il frappa les plantes et soudain les plantes se desséchèrent.... Il fondit sur la flamme et il y mêla fumée et obscurité. Les planètes avec des milliers de démons

1. Sur cette création par l'*Ahouna vairya*, voir, dans J. Darmstetter, *le Zend-Avesta*, t. I, p. 161-171, la traduction et le commentaire du *Hâ 19* de l'*Yasna*, qui lui est consacré tout entier.

2. Théopompe (*Fragment 71*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. I, p. 279) connaissait déjà cette alternance de périodes bonnes et mauvaises. D'après la tradition recueillie au premier chapitre du Boundehesh, elle serait le résultat d'une sorte de contrat passé au début entre Ahouramazdâ et Angrômainyous. Ahouramazdâ, craignant d'être vaincu s'il engageait la lutte immédiatement, mais sûr du triomphe final s'il gagnait du temps, proposa à son adversaire une trêve de neuf mille années, à l'expiration de laquelle la bataille commencerait. Sitôt que le pacte fut conclu, Angrômainyous comprit qu'il avait fait un marché de dupe, mais ce ne fut qu'au bout de trois mille ans qu'il se décida à le rompre et à entrer en lice. Cf. Darmstetter, *Ormuzd et Ahriman*, p. 114-117.

3. *Yasna 30*, § *3-8*, dans J. Darmstetter, *le Zend-Avesta*, t. I, p. 220-223; cf. *Yasna 45*, § *2*, dans J. Darmstetter, *le Zend-Avesta*, t. I, p. 296.

4. Les cinq derniers de ces esprits sont énumérés au *Vendidad*, *10*, § *9-10* (J. Darmstetter, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 175-176), et le premier, Akômanô, y est remplacé par la Nasou, le démon par excellence.

5. Spiegel, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 125-126, où il est remarqué que les Daêvas paraissent être surtout du sexe masculin. Sur le sens du mot lui-même, cf. J. Darmstetter, *Ormuzd et Ahriman*, p. 265-272. La forme moderne est *Dêv*, *Dîv*.

choquèrent la voûte céleste et menèrent hostilité aux étoiles, et l'univers s'enténébra comme un espace que le feu assombrit de sa fumée. » Et toujours le conflit s'accentue à propos du monde et de l'homme que le malin jalouse et qu'il cherche à humilier. Ses enfants s'affublent de ces masques monstrueux que l'imagination des Chaldéens avait prêtés aux alliés de Moummou-Tiamât, lions à tête de taureau, à ailes et à pattes d'aigle, que le roi achéménide combat pour le compte de ses sujets et qu'il perce hardiment de son épée courte. Aêshma à la pique sanglante, à la colère terrible, est le chef le plus fidèle de ces bandes[1], et il guide vingt autres Daêvas aux formes repoussantes, Astôvidhôtou le démon de la mort, qui s'acharne à la perte des excellentes Fravashis[2], Apaosha l'ennemi de Tishtrya, le pervers cheval noir qui répand la sécheresse et qui entrave la distribution des eaux fertilisantes[4], Bôuiti qui tenta de tuer Zoroastre à sa naissance[5]. Les démons femelles, les Drouges[6], les Incubes (*Yâtous*), les Succubes (*Pairika*), les Péris de nos contes, se mêlaient familièrement aux humains avant la vocation du prophète et contractaient des alliances fécondes avec eux : il fracassa leurs corps et il leur défendit de s'incarner autrement qu'en la figure d'une bête, mais leur haine subsiste et leur pouvoir ne sera renversé qu'à la consommation des siècles[7]. Les Mèdes admettaient-ils déjà l'éventualité d'une révélation nouvelle, qui préparerait les générations



UN DES MAUVAIS GÉNIES D'ANGRÔMAINYOUS[3].

1. Spiegel, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 131-133; son nom signifie *colère*. Il est l'Asmodée, Aêshmô-daevô, des légendes rabbiniques.
2. Spiegel, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 133. Le nom de ce démon signifie *Celui qui sépare les os* (E. Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*, p. 465).
3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie prise au Louvre sur le bas-relief original en briques émaillées*; cf. Marcel Dieulafoy, *l'Acropole de Suse*, pl. XI.
4. Spiegel, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 133-134.
5. Cf. ce qui est dit plus haut à ce sujet au t. III, p. 573, de cette *Histoire*. Le Grand Boundehesh assimile le démon Bôuiti au Bouddha des Indous, et J. Darmstetter (*le Zend-Avesta*, t. II, p. 259, note 4) semble incliner vers cette interprétation. Il faudrait admettre en ce cas, ou que le démon Bôuiti serait d'origine relativement récente, ou bien qu'il aurait remplacé dans la légende de Zoroastre un démon dont le nom ressemblait assez au sien pour prêter aisément à l'assimilation.
6. Spiegel, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 136-137.
7. Spiegel, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 138-140, 146-148.

dernières à l'avènement du bien? Les traditions enregistrées aux livres iraniens annoncent la venue de trois prophètes, fils de Zoroastre, Oukhshyatéréta, Oukhshyatnémô, Saoshyañt[1], qui opéreront le salut général. Saoshyañt, aidé de quinze hommes et de quinze femmes pures, qui ont déjà vécu et qui attendent leur destinée dans un sommeil magique, offrira le sacrifice suprême dont la vertu accomplira la résurrection des corps. « La lumière souveraine s'attachera à lui et à ses amis lorsqu'il ranimera le monde, l'affranchira de la vieillesse et de la mort, de la corruption et de la pourriture, qu'il le rendra éternellement vivant, éternellement s'accroissant, maître de lui-même. » La bataille fatale se prolongera, mais les champions de Soashyañt finiront par l'emporter. « Devant eux il pliera, Aêshma à la pique sanglante, à l'éclat sinistre, et Saoshyañt frappera la diablesse à la lumière mauvaise, fille des ténèbres. Akômanô frappe, mais Vôhoumanô le frappera à son tour; la parole menteuse frappe, mais la parole de vérité la frappera à son tour; Haourvatât et Amérétât frapperont la faim et la soif; Haourvatât et Amérétât frapperont la faim terrible, la soif terrible[2]. » Angrômainyous lui-même sera paralysé par l'épouvante et il devra confesser la suprématie du bien : il se rencoignera au profond des enfers pour n'en plus s'évader, et tous les êtres ressuscités, acquis à la loi mazdéenne, vivront une éternité de paix et de contentement[3].

L'homme, tiraillé sans cesse entre les deux principes, guetté par les Daêvas, défendu par les Yazatas, doit s'efforcer d'agir d'après la loi et la justice dans la condition où la destinée l'a fixé[4]. Il a été suscité ici-bas pour contribuer le plus possible à l'accroissement de la vie et du bien, et, selon qu'il concourt à ce résultat ou qu'il l'atténue, il est l'*ashavan*, le pur, le fidèle sur la terre et le bienheureux au ciel, ou l'*anashavan*, le mécréant sans règle qui neutralise la pureté[5]. Le rang le plus haut dans la hiérarchie mortelle appartient de droit au mage ou à l'*atharvan*, au prêtre dont la voix terrifie le démon, et au soldat dont la massue assomme l'impie, mais une place d'honneur est assignée à côté

1. La légende racontait comment ils avaient été recueillis en germe dans les eaux du lac Kañsou (SPIEGEL, *Erânische Alterthumskunde*, t. I, p. 705-706, t. II, p. 161-162, J. DARMESTETTER, *Ormuzd et Ahrimân*, p. 224-238). Le nom de Saoshyañt signifie *l'homme utile, le sauveur* : Oukhshyatéréta est *Celui qui fait grandir le bien*, Oukhshyatnémô *Celui qui fait grandir la prière*.

2. *Yasht 19*, § *89-96*; J. DARMESTETTER, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 636-638.

3. Pour les témoignages classiques qui montrent que le dogme de la résurrection des corps existait déjà sous les Achéménides, cf. WINDISCHMANN, *Zoroastrische Studien*, p. 236, RAPP, *die Religion und Sitte der Perser und übrigen Iranier*, dans la *Z. d. D. Morgenl. Gesells.*, t. XX, p. 57 sqq., SPIEGEL, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 158-160, J. DARMESTETTER, *le Zend-Avesta*, t. III, p. LXVI, LXVII.

4. Sur l'idée du destin dans les doctrines iraniennes, cf. SPIEGEL, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 11, et J. DARMESTETTER, *Ormuzd et Ahrimân*, p. 322.

5. J. DARMESTETTER, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 21-22, où l'auteur a simplifié beaucoup la définition trop subtile qu'il avait donnée de l'*asha* dans son *Ormuzd et Ahrimân*, p. 7-18.

d'eux au paysan qui dispute contre Angrômainyous les campagnes sèches et maigres. On compte, parmi les lieux où la terre s'épanouit le plus joyeuse, « celui où un Mazdéen bâtit une maison avec un chapelain, avec du bétail, avec une femme, avec des fils, avec un beau troupeau; celui où l'homme cultive le plus de blé, d'herbages et d'arbres fruitiers, où il répand de l'eau sur un sol sans eau, et retire l'eau d'où il y en a trop ». Qui sème le blé, sème le bien, il fait progresser, progresser la religion de Mazda, « il allaite la religion de Mazda comme le feraient cinquante hommes berçant un enfant, cinq cents femmes l'abreuvant à leur sein[1]. Quand le blé fut créé les Daêvas sautèrent, quand il pointa les Daêvas perdirent courage, quand la tige se noua les Daêvas pleurèrent, quand l'épi s'enfla les Daêvas s'enfuirent. Dans la maison où le blé se gâte, les Daêvas logent, mais on dirait qu'on leur retourne un fer chaud dans la bouche lorsque le blé vient à plante. » Et la raison de leur horreur se devine aisément : « Qui ne mange il n'a force ni pour accomplir œuvre vaillante de religion, ni pour labourer avec vaillance, ni pour engendrer vaillamment; c'est par manger que l'univers vit, et il meurt par ne point manger[2]. » Le fidèle n'est obligé à rien envers l'impie ou envers l'étranger[3], mais il doit une aide constante à son coreligionnaire. Il donnera un vêtement au nu et il navrera ainsi Zemaka, le démon de l'hiver[5]. Il ne refusera jamais la nourriture au campagnard affamé, sous peine des tourments éternels[6], et sa charité s'étendra même sur les bêtes pourvu qu'elles



LE ROI
EN LUTTE CONTRE UN MAUVAIS GÉNIE[4].

1. Le texte original dit d'une façon plus détournée : « il allaite la religion de Mazda comme le feraient cent pieds d'homme et mille seins de femme ».
2. *Vendidad*, *3* § *2-4*, 30-33, dans J. Darmstetter, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 34, 42-44.
3. La charité s'appelle en parsi *ashô-dâd*, le *don à un homme pieux* ou *le don de piété* (J. Darmstetter, *le Zend-Avesta*, t. 44, II, p. 63) et l'homme pieux, l'*ashavan*, est par définition le mazdéen seul.
4. *Dessin de Boudier, d'après la photographie de* Marcel Dieulafoy, *l'Art de la Perse Antique*, t. IV, pl. xvii; cf. J. Dieulafoy, *la Perse, la Chaldée et la Susiane*, p. 401.
5. *Vendidad*, *4* § *49*ᵇ, dans J. Darmstetter, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 62. Le passage est traduit : « il lutte contre l'hiver, en revêtant le plus mince vêtement », mais il semble que, par la suite, le traducteur soit revenu au sens traditionnel que j'indique dans le texte, car à l'Index du t. III, p. 235, il renvoie à cette phrase pour le nom du démon Zemaka. Il est fait allusion au don de vêtements dans le *Vendidad 18*, § *34*; cf. J. Darmstetter, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 248, note 44.
6. *Vendidad*, *18* § *29*, dans J. Darmstetter, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 247; au *Vendidad*, *3* § *35*

appartiennent aux espèces fabriquées par Ahouramazdâ : il a des devoirs envers elles, et leurs plaintes entendues là-haut lui seraient funestes plus tard s'il les avait provoquées. Ashavahishta condamnerait à l'enfer le brutal qui a maltraité le bœuf, laissé pâtir le troupeau[1], et le meurtre du hérisson n'est pas moins durement puni : le hérisson ne dévore-t-il pas les fourmis voleuses de grains[2]? Le chien toutefois est l'animal saint par excellence, le chien de berger, le chien de garde, le chien de chasse, même le chien errant. Il n'est licite ni de lui allonger un coup qui le rende impotent, ni de lui taillader l'oreille, ni de lui trancher le pied, à moins d'encourir des responsabilités graves en ce monde ou dans l'autre; il faut le bien nourrir, et ne pas lui attribuer les os trop durs ou lui servir ses aliments assez chauds pour lui brûler la langue ou la gueule[3]. Au demeurant, on exigeait du fidèle qu'il crût en son dieu, qu'il lui adressât les prières et les sacrifices orthodoxes, qu'il fût simple de cœur, véridique, esclave de sa parole, loyal dans ses actes les moindres[4]. Une fois sorti de la voie droite, il n'y pouvait plus rentrer que par le repentir et par la purification accompagnée d'œuvres pies : exterminer les animaux malfaisants, créatures d'Angrômainyous et réceptacles de ses démons, la grenouille, le scorpion, le serpent, la fourmi, défricher les landes incultes et amender les champs épuisés, construire des ponts sur l'eau courante, distribuer des instruments d'agriculture à des hommes pieux ou leur bâtir une maison, marier une jeune fille pure et saine à un homme juste, étaient autant de moyens d'expiation commandés par le prophète[5]. Le mariage était d'obligation étroite[6], et plus la parenté était proche entre les conjoints, plus il sem-

(J. Darmstetter, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 44-45), celui « qui ne fait pas la charité au fidèle qui travaille la terre » est menacé de l'enfer.

1. *Yasna, 29* § *3*, dans J. Darmstetter, *le Zend-Avesta*, t. I, p. 215. Tout le chapitre 29 est consacré à la plainte du taureau et aux assurances qu'Ahouramazdâ lui donne d'être bien traité, sitôt que Zoroastre aura fait triompher la loi.

2. *Vendidad 13* § *1-4*, dans J. Darmstetter, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 193-195.

3. Pour la condition du chien, cf. le Fargard treizième du Vendidad (J. Darmstetter, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 192-209), qui est consacré tout entier à ce sujet; pour les chiennes grosses, cf. le Fargard quinzième (J. Darmstetter, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 221, 224-229).

4. Hérodote, I, cxxxvii : παιδεύουσι δὲ τοὺς παῖδας... τρία μοῦνα, ἱππεύειν καὶ τοξεύειν καὶ ἀληθίζεσθαι.

5. Pour ce genre de bonnes actions, cf., entre autres, le *Vendidad, 14* § *10-16*, *18* § *73-74*, dans J. Darmstetter, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 216-218, 254-255. On énumère même les quantités de bêtes nuisibles à supprimer qui conviennent pour chaque œuvre expiatoire, « tuer 1000 serpents de ceux qui se traînent sur le ventre ou 2000 de l'autre espèce, 1000 grenouilles de terre ou 2000 grenouilles d'eau, 1000 fourmis voleuses de grain » et, ainsi de suite.

6. *Vendidad, 4* § *47* : « Et je te le dis ô Spitama Zarathoushtra, l'homme qui a femme est au-dessus de celui qui vit dans la continence » (J. Darmstetter, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 60-61), et l'on vient de voir, quelques lignes plus haut, qu'une des formes de l'expiation consistait à « marier à un homme de bien une jeune fille vierge que nul homme n'a connue » (*Vendidad, 14* § *15*). Hérodote remarque déjà que l'un des grands mérites de l'Iranien est d'avoir beaucoup d'enfants : le roi de Perse encourageait la fécondité dans ses domaines, et il décernait un prix chaque année à celui de ses sujets qui avait la progéniture la plus nombreuse (Hérodote, I, cxxxvi).

blait louable : non seulement la sœur s'unissait à son frère comme en Égypte[1], mais le père à sa fille ou la mère à son fils, du moins parmi les Mages[2]. La polygamie était d'ailleurs encouragée et pratiquée largement : le code n'imposait aucune limite au nombre des épouses et des concubines, et la coutume voulait que chaque homme possédât autant de femmes que sa fortune lui permettait d'en nourrir[3]. A la mort, on prohibait de brûler le corps, de l'enterrer, de le précipiter dans une rivière ; il eût souillé le feu, la terre ou l'eau, crime impardonnable[4]. On se débarrassait de lui de diverses manières. Les Perses l'enveloppaient d'une couche épaisse de cire, après quoi ils l'enfouissaient : l'enduit prévenait la souillure que le contact direct aurait infligée au sol[5]. Les Mages et probablement les rigoristes à leur exemple exposaient le cadavre à l'air libre et ils l'y abandonnaient aux oiseaux ou aux bêtes de proie[6]. On s'affligeait grandement quand elles le respectaient, car c'était une preuve presque évidente de la colère d'Ahouramazdâ, et l'on pensait que le personnage avait mené une existence mauvaise[7]. Quand les os étaient décharnés suffisamment, on les recueillait et on les entassait, soit dans une jarre en terre ou dans un petit ossuaire en pierre fermé d'un couvercle, soit dans un tombeau monumental creusé en pleine montagne, à même la roche vive, ou surélevé au-dessus de la plaine[8]. Cependant l'âme demeurait trois jours au voisinage de la dépouille

1. Sur les mariages de l'Égypte entre frères et sœurs, surtout dans la famille royale, cf. ce qui est dit plus haut, au t. I, p. 50-51, 270, de cette *Histoire*.

2. Les renseignements des écrivains classiques sur ces diverses sortes de mariages sont réunis dans RAPP, *die Religion und Sitte der Perser und übrigen Iranier nach den Griechischen und Römischen Quellen*, dans la *Z. d. D. Morgenl. Gesells.*, t. XXX, p. 112-113 ; cf. SPIEGEL, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 300, note 1, t. III, p. 678-679, et surtout J. DARMESTETTER, *le Zend-Avesta*, t. I, p. 126-134, où les témoignages iraniens sont joints aux classiques.

3. HÉRODOTE, I, CXXXV : Γαμέουσι δὲ ἕκαστος αὔτων πολλὰς κουριδίας γυναῖκας, πολλῷ δ' ἔτι πλέονας παλλακὰς κτῶνται. Pour les passages d'autres auteurs classiques qui confirment le témoignage d'Hérodote, cf. RAPP, *die Religion und Sitte der Perser*, dans le *Z. d. D. Morgenl. Gesells.*, t. XX, p. 107-108.

4. Cf., pour la défense légale de brûler le cadavre, HÉRODOTE, III, XVI, CTÉSIAS, *Fragment 29* § 57 (dans MÜLLER-DIDOT, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 57), NICOLAS DE DAMAS, *Fragment 68* (dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 409) ; la peine de mort était portée contre celui qui se rendait coupable de ce crime (STRABON, XV, III § 14, p. 732). Pour la défense de souiller l'eau et d'y jeter quelque chose de mort, HÉRODOTE, I, CXXXVIII, et STRABON, XV, III § 16, p. 733.

5. HÉRODOTE, I, CXL, où l'auteur semble dire que c'était surtout la pratique des Perses : κατακηρώσαντες δὲ ὦν τὸν νέκυν Πέρσαι γῇ κρύπτουσι. Cf. CICÉRON, *Tusculanes*, I, 45, et STRABON, XV, III § 20, p. 735, qui établissent, comme Hérodote, une distinction entre l'usage des Perses et celui des Mages. Les rois paraissent avoir été ensevelis de la sorte ; cf. la légende de la mort et de l'enterrement d'Astyage, chez Ctésias (*Fragment 29* § 5, dans MÜLLER-DIDOT, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 46-47).

6. HÉRODOTE, I, CXL, et, chez les Bactriens, ONÉSICRITE, *Fragment 6*, dans MÜLLER-DIDOT, *Scriptores rerum Alexandri Magni*, p. 49-50. Les autres auteurs classiques s'accordent à déclarer qu'au moins à l'époque des Parthes, on enterrait le squelette une fois qu'il était décharné, ainsi qu'il résulte des passages recueillis par RAPP, *die Religion und Sitte der Perser*, dans la *Z. d. D. Morgenl. Gesells.*, t. XX, p. 53-56, et par SPIEGEL, *Erânische Alterthumskunde*, t. III, p. 703-705.

7. QUINTE-CURCE, VII, V § 40, probablement d'après Aristobule. Pour cette croyance et pour les développements qu'elle a pris dans les temps plus rapprochés de nous, voir les témoignages modernes réunis dans A. HOVELACQUE, *l'Avesta. Zoroastre et le Mazdéisme*, p. 470 sqq.

8. Marcel Dieulafoy a découvert des jarres à Suse (*l'Acropole de Suse*, p. 426-428), et M. Malcolm

mortelle, auprès de la tête, et, récitant des prières, elle éprouvait, selon son état de pureté ou d'impureté, autant de joie ou de tristesse que le monde entier en ressent. La troisième nuit achevée, l'âme juste partait à travers des campagnes lumineuses, rafraîchies par un vent parfumé, et ses bonnes pensées, ses bonnes paroles, ses bonnes actions se présentaient à elle « sous l'aspect d'une jeune fille brillante, puissante, à la forte poitrine, noble, de visage éclatant, âgée de quinze ans, aussi belle que les plus belles »; l'injuste au contraire se dirigeait vers le Nord par un pays infect, parmi les rafales d'une bourrasque empestée, et il y rencontrait le mal qu'il avait fait sous les traits d'une jeune fille méchante et laide, la plus méchante et la plus laide qu'il eût jamais vue. Le génie Rashnou Razishta, le véridique par excellence, pesait ses vertus ou ses vices dans la balance infaillible et il l'acquittait ou le condamnait sur le témoignage impartial de sa propre vie. Au sortir du tribunal, l'âme arrivait à l'entrée du pont Shinvât qui, enjambant l'enfer, conduisait au paradis. Impie, elle ne pouvait pas le franchir, mais elle culbutait dans l'abîme où elle devenait l'esclave d'Angrômainyous. Pure, elle passait sans peine avec l'aide de l'ange Sraôsha : Vôhoumanô lui souhaitait la bienvenue, la guidait devant le trône d'Ahouramazdâ, ainsi qu'il avait fait Zoroastre, et il lui indiquait le poste qu'elle occuperait désormais jusqu'au jour de la résurrection des corps[1].

Les pratiques religieuses étaient innombrables et minutieuses pour les membres de la classe sacerdotale. Ni Ahouramazdâ ni ses parèdres n'avaient de temples ou de tabernacles à la façon des Assyriens ou des Égyptiens[2], et si on se les figurait sous la forme d'hommes ou d'animaux, si même on les représentait parfois en bas-reliefs, on n'osait pas leur ériger dans leurs sanctuaires ces statues soi-disant animées et prophétiques, auxquelles la plupart des peuples avaient rendu ou rendaient encore un hommage anxieux. On élevait

a rapporté de Boushîr un ossuaire en pierre, qui, au témoignage de M. Jivandji Modi (*Quelques Observations sur les ossuaires rapportés de Perse par M. Dieulafoy et déposés au Musée du Louvre*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1889, p. 369-374), représenteraient les *Astodân* définis dans le Vendidad (6 § 51, dans J. Darmesteter, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 93) comme étant construits en pierre, en plâtre ou en terre. On verra plus bas, au chapitre VII de cette *Histoire*, des vignettes représentant les tombeaux des rois achéménides.

1. Toute cette peinture des destinées de l'âme est empruntée au *Vendidad*, *19* § *28-34* (J. Darmesteter, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 269-271), où le sort des justes est décrit, et dans le *Yasht 22* (J. Darmesteter, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 651-658), où la condition de l'âme fidèle et celle de l'âme impie sont exposées en deux développements symétriques. Les auteurs classiques ne nous apprennent rien à ce sujet, et le peu qu'ils disent prouve seulement que les Perses croyaient à l'immortalité de l'âme (Rapp, *die Religion und Sitte der Perser*, dans la *Z. d. D. Morgenl. Gesells.*, t. XX, p. 57-62). Le fond du tableau doit remonter à l'époque achéménide et mède, aux abstractions près qui font de la déesse qui guide le mort une incarnation de ses bonnes ou de ses mauvaises actions.

2. Hérodote, I, cxxxi, Xénophon, *Cyropédie*, VII, vii § 3, Dinon, *Fragment 9*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 91, et les passages d'auteurs classiques réunis par Rapp, *die Religion und Sitte der Perser*, dans la *Z. d. D. Morgenl. Gesells.*, t. XX, p. 80-81.

pourtant au sommet des collines[1], dans les palais, au milieu des villes, des autels sur lesquels on allumait le feu en l'honneur des divinités moindres ou du dieu suprême. Ils allaient le plus souvent par couples, et on les rencontre çà et là parmi les ruines. A Nakhsh-î-Roustem, la nécropole de Persépolis, on les avait découpés, chacun d'un seul bloc, dans un massif de rochers qui domine la plaine d'environ quatre mètres. Ils sont cubiques, trapus, et ils simulent une



LES DEUX AUTELS IRANIENS DE NAKHSH-Î-ROUSTEM[2].

tour que soutiennent quatre colonnes d'angle, reliées par des arceaux en plein cintre : une gorge étroite, surmontée d'une rangée de merlons vaguement triangulaires, couronne le tout, et l'âtre est creusé dans la plate-forme[3]. A Méshed-î-Mourgâb, sur l'emplacement de l'antique Pasargades, les autels ont disparu, mais les socles subsistent sur lesquels on les avait dressés jadis, et l'escalier à huit marches par lequel on accédait à chacun d'eux[4]. Ceux d'entre eux sur lesquels la flamme inextinguible brûlait ne demeuraient pas à ciel ouvert : trop

1. Voir dans GOBINEAU, *Histoire des Perses*, t. I, p. 31-32, la description d'une esplanade ménagée au sommet d'une colline, en face du Démavend, et qui doit être un de ces hauts lieux destinés au sacrifice (PERROT-CHIPIEZ, *Histoire de l'Art*, t. V, p. 640).

2. *Dessin de Boudier, d'après l'héliogravure de* MARCEL DIEULAFOY, *l'Art Antique de la Perse*, t. III, pl. V.

3. D'après Perrot-Chipiez (*Histoire de l'Art*, t. V, p. 643), « il ne serait pas impossible que ces autels fussent antérieurs aux grands travaux de Persépolis, qu'ils aient été élevés pour la vieille bourgade perse que Darius devait élever au rang de capitale ».

4. MARCEL DIEULAFOY, *l'Acropole de Suse*, p. 391 sqq.

d'impuretés auraient risqué de la souiller d'aventure, les poussières charriées par le vent, les vols d'oiseaux, les rosées, la pluie, la neige. On les enfermait dans des édifices légers, bien clos de murs, et dont plusieurs atteignaient des dimensions considérables, ou dans des pavillons en maçonnerie décorés de colonnes[1]. Les sacrifices étaient longs, fréquents, compliqués de gestes et d'incantations interminables. Lorsque l'autel n'était pas de ceux où le feu flambait toujours clair, on l'y produisait au moyen de menues branches préalablement décortiquées et purifiées[2], puis on le nourrissait avec des bois précieux, du cyprès ou du laurier de préférence[3], mais on se gardait de souffler sur les braises pour attiser le jet, car l'haleine humaine l'aurait désécré rien qu'en l'effleurant; la mort punissait celui qui eût commis volontairement un sacrilège si détestable[4]. L'offrande consistait en fleurs, en pains, en fruits et en parfums, mais le sacrifice sanglant l'accompagnait souvent comme dans toutes les religions de l'antiquité, celui du cheval qu'on réputait le plus efficace[6], celui du bœuf, de la vache, de la brebis, du chameau, de l'âne, du cerf[7]; dans quelques circonstances, surtout lorsqu'on souhaitait se concilier les faveurs du dieu souterrain, on préférait une hostie humaine, probablement en survivance de rites très anciens[8]. Le roi, que sa



LES DEUX AUTELS IRANIENS DE MOURGÂB[5].

1. Tel est le temple de Firouz-Abad dont Flandin et Coste ont relevé les notes (*Perse Ancienne*, p. 36-38 et pl. XXXVII); cf. la restauration de Coste que Perrot-Chipiez (*Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. V, p. 647) a publiée, en invoquant de bonnes raisons de reporter la date du monument jusqu'à l'âge achéménide. Pour un autre temple de la même époque, qui a été découvert à Suse, voir Marcel Dieulafoy, *l'Acropole de Suse*, p. 391, 411-416.

2. Strabon, XV, III § 15, p. 733.

3. Nicolas de Damas, *Fragment 66*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 405; Pausanias, qui avait vu le culte exercé à Hiérocésarée, remarque la couleur particulière des cendres entassées sur l'autel (V, XXVII § 3).

4. Strabon, XV, III § 14, p. 732 : ὑφάπτουσιν, ἔλαιον καταχέοντες, οὐ φυσῶντες, ἀλλὰ ῥιπίζοντες· τοὺς δὲ φυσήσαντας ἢ νεκρὸν ἐπὶ πῦρ θέντας ἢ βόλβιτον θανατοῦσι.

5. *Dessin de Boudier, d'après* Coste-Flandin, *la Perse Ancienne*, pl. CCIII.

6. Le sacrifice du cheval est mentionné dans Hérodote, VII, CXIII, Xénophon, *Cyropédie*, VIII, III, § 24, Arrien, *Anabase*, VI, XIX § 7. Pour les sacrifices de chevaux dans le vieux rite iranien, cf. l'*Aban Yasht*, où sont énumérés les héros qui sacrifièrent cent chevaux à Anâhita Ardvî-sôura après la révélation de Zoroastre (*Yasht 5*, § *107*, *112*, *116*; cf. J. Darmesteter, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 392-394).

7. Pour l'offrande de ces animaux, cf. Hérodote, VII, XLIII, Héraclide de Cumes, *Fragment 8*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 96, Arrien, *Anabase*, VI, XXIX § 7. Le sacrifice des bœufs et des moutons est mentionné dans les mêmes passages que celui du cheval (*Yasht 5*, § *108*, *112*, *116*; cf. J. Darmesteter, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 392-394), et ailleurs (*Vendidad*, *18* § *70*; cf. J. Darmesteter, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 254) celui de mille têtes de petit bétail.

8. Hérodote, VII, CXIII, CXIV. La plupart des modernes rejettent l'authenticité du récit d'Hérodote,

dignité rendait l'image d'Ahouramazdâ ici-bas[1], était un véritable grand prêtre et il pontifiait lui-même[2], mais nul autre ne se dispensait de l'intermédiaire du Mage[3]. On gagnait processionnellement l'endroit où la cérémonie devait avoir lieu, et là, l'homme du dieu, coiffé de la tiare, récitait une invocation d'un ton lent et mystérieux, puis il implorait les bénédictions célestes sur le prince et sur la nation[4]. Il assommait ensuite la bête[5] et il la partageait en morceaux qu'il remettait à l'oblateur sans en réserver, car Ahouramazdâ veut l'âme et rien d'autre : dans certains cas, on brûlait la victime entière[6], mais le plus souvent c'était à peine si l'on en détachait un peu de la graisse et des entrailles pour les répandre sur la flamme et pour l'alimenter[7]. Les offrandes se répétaient fréquemment. Sans parler des occasions extraordinaires où l'on voyait un roi faire égorger mille taureaux en une fois[8], les souverains achéménides tuaient chaque jour un millier de bœufs, d'ânes et de cerfs : le sacrifice était alors une simple opération de boucherie, destinée à fournir la cour des quantités de viande pure dont le personnel



LE FEU SACRÉ BRÛLANT SUR L'AUTEL[9].

pour la raison qu'un sacrifice de ce genre est contraire à l'esprit du Mazdéisme (SPIEGEL, *Erânische Alterthumskunde*, t. III, p. 593), et il l'est de fait en ce qui concerne le Mazdéisme plus récent; toutefois, le témoignage d'Hérodote est si net que le fait en lui-même doit être considéré comme indiscutable. On remarquera qu'il s'agit de la fondation d'une ville; si l'on se rappelle à quel point le rite du sacrifice humain est constant chez les peuples de l'antiquité à l'occasion d'une fondation d'édifice (cf., pour l'Égypte, LEFÉBURE, *Rites Égyptiens*, p. 4-6, 19-24, 36-38), on sera amené à penser que la cérémonie décrite par l'historien grec était une survivance d'un usage très ancien, mais qui n'était pas encore tombé entièrement en désuétude à l'époque des Achéménides.

1. PHANIAS D'ÉRÉSOS, *Fragment 9*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 296 : τιμᾶν βασιλέα καὶ προσκυνεῖν εἰκόνα θεοῦ τοῦ πάντα σώζοντος.

2. XÉNOPHON, *Cyropédie*, VIII, v § 26, où le rôle sacerdotal du roi est indiqué nettement.

3. HÉRODOTE, I, CXXXII : ἄνευ γὰρ δή μάγου οὔ σφι νόμος ἐστι θυσίας ποιέεσθαι. Cf. XÉNOPHON, *Cyropédie*, VIII, III § 9, où il est dit qu'en matière religieuse les Perses obéissaient strictement à leurs Mages.

4. HÉRODOTE, I, CXXXII. — 5. STRABON, XV, III § 13-15, p. 732-733.

6. XÉNOPHON, *Cyropédie*, VIII, III § 24, dont le témoignage est suspect à la plupart des historiens (SPIEGEL, *Erânische Alterthumskunde*, t. III, p. 592, RAPP, *die Religion und Sitte der Perser*, dans la *Z. d. D. Morgenl. Gesells.*, t. XX, p. 83, G. RAWLINSON, *the Five Great Monarchies*. 2e éd., t. II, p. 346, note 11).

7 HÉRODOTE, I, CXXXII, STRABON, XV, III § 13, p. 733, où il est fait mention de la part de la victime mise au feu : τοῦ ἐπιπλόου τι μικρὸν τιθέασι, ὡς λέγουσί τινες, ἐπὶ τὸ πῦρ. On trouve un reste de cet usage dans le sacrifice expiatoire décrit au *Vendidad, 18 § 70* : « il immolera mille têtes de petit bétail, et de toutes ces victimes il portera pieusement les entrailles au feu, avec libations » (J. DARMSTETTER, *le Zend Avesta*, t. II, p. 254).

8. HÉRODOTE, VII, XLIII. Ce nombre de mille paraît avoir eu quelque valeur ritualistique, car il revient souvent dans les pénitences imposées aux fidèles en expiation de leurs péchés : il fallait tuer mille serpents, mille grenouilles, mille fourmis voleuses de grains (cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 588, note 5, de cette *Histoire*), mille têtes de petit bétail (*Vendidad, 18 § 70*), mille chevaux rapides, mille chameaux, mille bœufs bruns (*Vendidad, 22 § 3-4*, cf. J. DARMSTETTER, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 298).

9. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après l'empreinte d'une intaille persane.*

avait besoin[1]. Le cérémonial ressemblait par bien des côtés à celui qui est usité aujourd'hui encore chez les derniers Mazdéens de l'Irân et de l'Inde. Le Mage se couvrait la bouche avec les bandelettes qui tombaient de sa mitre, pour épargner au dieu la souillure de son souffle, il tenait en main le baresman, le faisceau sacré de tamarisque[2], il préparait la liqueur mystique du haoma[3] : il célébrait chaque matin un office en présence du feu[4], sans parler des fêtes périodiques auxquelles il participait avec tous les membres de sa tribu, fête de Mithra[5], fête des Fravashis[6], fête commémorative de la déroute d'Angrômainyous[7], fête des Sakées, pendant laquelle les esclaves étaient les maîtres de la maison[8]. Tous les Mages n'étaient pas nécessairement voués au culte, mais ceux-là seuls y devenaient aptes qui s'y destinaient dès l'enfance et qui, ayant reçu l'instruction nécessaire, étaient ordonnés régulièrement[9]. Ces adeptes se divisaient en plusieurs classes, trois au moins, dont les privilèges et les devoirs ne se confondaient jamais, depuis les sorciers et les interprètes des songes, jusqu'aux sages les plus vénérés, parmi lesquels on élisait le collège de l'ordre et son chef suprême. Leur existence était austère, rude, encombrée des mille pratiques indispensables à la netteté parfaite de leurs personnes, de leurs autels, des victimes et du mobilier dont ils se servaient.

1. Héraclide de Cumes, *Fragment 2*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 96; cf. Rapp, *die Sitte und Religion der Perser und übrigen Iranier*, dans la *Z. d. D. Morgenl., Gesells.*, t. XX, p. 83.

2. Strabon, XV, iii § 14, 15, p. 732-733. Dinon (*Fragment 8*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 91) avait déjà signalé l'usage du *baresman* pour la divination.

3. La liqueur citée par l'auteur du *de Iside* (§ *46*, éd. Parthey, p. 81-82), qui était extraite de la plante Omômi (ποάν γάρ τινα κόπτοντες ὄμωμι καλουμένην) et que les Mages offraient à Hadès, est très certainement le haoma. Le rite que l'auteur grec mentionne, et qui paraît être une incantation contre Ahriman, exigeait, paraît-il, un mélange avec du sang de loup; on portait ensuite ce brouet douteux dans un lieu que le soleil n'éclairait jamais, et on le répandait sur le sol, en guise de libation. J. Darmstetter lui-même admet que le culte et les mythes du haoma existaient déjà à l'époque achéménide (*le Zend-Avesta*, t. III, p. lxix).

4. Strabon, XV, iii § 15, p. 733.

5. Ctésias, *Fragment 55*, dans Müller-Didot, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 79, Duris de Samos, *Fragment 13*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 472-473.

6. Ménandre, *Fragment 15*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. IV, p. 220, qui parle de cette fête pour son temps et nous apprend qu'elle s'appelait *Fourdigân*; les savants modernes admettent en général qu'elle remonte à la période achéménide et même au delà (Rapp, *die Religion und Sitte der Perser*, dans la *Z. d. D. Morgenl. Gesells.*, t. XX, p. 92, Spiegel, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 96-97).

7. Agathias, II, 24, où chaque mazdéen devait tuer le plus grand nombre possible d'animaux créés par Angrômainyous et porter aux Mages le produit de sa chasse. Hérodote (I, cxl) parlait déjà de cette destruction comme d'un devoir qui incombait aux Perses, et cela rend vraisemblable l'opinion des modernes qui font remonter la fête au moins jusqu'à l'époque achéménide (Rapp, *die Religion und Sitte der Perser*, dans la *Z. d. D. Morgenl. Gesells.*, t. XX, p. 92).

8. La fête des Sakées est mentionnée par Ctésias (*Fragment 16*, dans Müller-Didot, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 33-34). C'était également une fête babylonienne, et la plupart des modernes concluent de ce double emploi qu'elle fut prise par les Perses aux Babyloniens (Rapp, *die Religion und Sitte der Perser*, dans la *Z. d. D. Morgenl. Gesells.*, t. XX, p. 92). L'emprunt n'est pas aussi certain qu'on veut bien le dire; de toute façon, il dut se produire d'assez bonne heure, puisque la fête existait déjà au milieu de l'époque achéménide.

9. J. Darmstetter, *le Zend-Avesta*, t. III, p. lxxi-lxxii.

Ceux d'entre eux qui appartenaient à la classe la plus haute s'abstenaient de tout ce qui avait eu vie, et les autres ne mangeaient de viande qu'avec des restrictions[1]. Ils s'habillaient modestement, ne portaient point de bijoux[2], observaient une fidélité stricte dans le mariage[3], et les vertus qu'ils s'imposaient leur avaient valu d'ancienne date une influence illimitée sur l'esprit du peuple et des grands : le roi lui-même se vantait d'avoir été leur élève[4], et il n'entreprenait rien dans l'État avant d'avoir consulté Ahouramazdâ ou les autres dieux par leur entremise[5]. Les auteurs classiques assurent qu'ils cachaient souvent des vices monstrueux sous leur rigidité apparente, et il est possible qu'il en fût ainsi aux derniers temps, mais alors même la dépravation des mœurs n'était probablement qu'une exception parmi eux[6] : le gros de la caste ne se départait point des règles d'honnêteté et de pureté religieuse qu'elle trouvait inscrites aux livres de ses ancêtres.

Il semble bien qu'elle domina chez les Mèdes et que le règne d'Astyage fut son règne[7], mais tous les États iraniens ne toléraient pas son autorité avec la même patience, et les Perses surtout finirent par s'y montrer réfractaires. Leurs rois, seigneurs de Suse comme de Pasargades, disposaient des ressources de l'Élam, et leur pouvoir militaire devait égaler celui de leurs suzerains, s'il ne le surpassait déjà. Leurs tribus, moins acquises aux mœurs de l'Assyrie et de la Chaldée, préservaient une énergie et une endurance que celles de la Médie ne possédaient plus : il ne leur fallait qu'un chef ambitieux et capable pour monter promptement du rang de sujets à celui de maîtres de l'Iran et bientôt de l'Asie entière. Ce chef fut Cyrus[8], fils de Cambyse; mais si aucun nom n'est plus illustre que le sien parmi ceux des fondateurs

1. Sur ces classes de Mages, cf. les passages d'auteurs classiques réunis dans Rapp, *die Sitte und Religion der Perser*, dans le *Z. d. D. Morgenl. Gesells.*, t. XX, p. 72-74. Le plus net, celui d'Eubule (dans Porphyre, *de Abstinentiâ*, IV, p. 16), parle de trois classes superposées.

2. Diogène Laerce, *Proœmium*, § 2.

3. Clément d'Alexandrie assure qu'ils pratiquaient la continence absolue (*Stromates*, III, p. 446), mais, outre que des Mages mariés sont mentionnés à plusieurs reprises, le célibat est considéré encore par les Mazdéens comme un état très inférieur à celui du mariage; cf. à ce sujet les passages réunis par Hovelacque, *l'Avesta, Zoroastre et le Mazdéisme*, p. 461-463.

4. On citait, à l'époque grecque, une prétendue épitaphe de Darius, fils d'Hystaspe, où le roi disait de lui-même : « J'ai été l'élève des Mages » (Porphyrius, *de Abstinentia*, IV, p. 16).

5. Cf., chez Rapp, *die Religion und Sitte der Perser*, dans la *Z. d. D. Morgenl. Gesellschaft*, t. XX, p. 74-75, les passages des auteurs classiques où il est parlé de l'influence dont les Mages jouissaient auprès des grands et des rois.

6. Ces accusations portent presque toutes sur leurs mariages incestueux (cf. ce qui est dit de ces mariages au t. III, p. 588-589 de cette *Histoire*) . on paraît avoir pris pour un raffinement de débauche ce qui était une pratique religieuse avant tout.

7. G. Rawlinson, *the Five Great Monarchies*, 2[nd] ed., t. II, p. 416, Nöldeke, *Aufsätze zur Persichen Geschichte*, p. 12.

8. La forme originelle du nom est Koûrou, Koûroush, avec un *oû* long, comme le montre la quantité de la forme grecque Κῦρος (Eschyle, *Perses*, 768), ce qui nous oblige à rejeter le rapprochement proposé (Bréal, *de Persicis nominibus*, p. 23-24, Spiegel, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 270-271)

d'empire, nulle vie n'a été plus défigurée que la sienne par l'imagination des sujets ou par les rancunes des nations vaincues[1]. Les Mèdes, qui ne lui pardonnaient point de les avoir inféodés à leurs anciens vassaux, s'évertuaient à le rendre méprisable, et, s'ils ne pouvaient nier son triomphe, ils l'expliquaient par l'abus de procédés tortueux et vils. Ils ne lui concédaient même pas la faveur d'une origine royale : ils le disaient issu d'un sang ignoble, d'une mère chevrière et d'un certain Atradatès[2], qui, dépendant du clan sauvage des Mardes, vivait de brigandages. Lui-même, il végéta son enfance et sa première jeunesse dans une condition presque servile, balayant les parties extérieures, puis les appartements intimes du palais, affecté ensuite au service des lampes et des torches, admis enfin au nombre des échansons qui remplissaient la coupe du roi. Une fois incorporé dans la garde[3], il se fait remarquer par son habileté à tous les exercices militaires, et, se haussant de grade en grade, il reçoit le commandement d'une expédition contre les Cadusiens. Il rencontre en chemin un

avec le nom du héros indou Kourou, dans lequel l'*ou* est bref (Nöldeke, *Aufsätze zur Persischen Geschichte*, p. 14, note 2). On a imaginé de nombreuses étymologies pour Cyrus; dans ces derniers temps, Sayce l'a déduit de l'Élamite et traduit *le berger* (*the Ancient Empires of the East*, p. 69, note 3). Les Perses eux-mêmes lui attribuaient le sens de *Soleil* (Plutarque, *Artoxerxès*, § I, Ctésias, *Fragment 29* § 49, dans Müller-Didot, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 55-69, Hésychius, *s. v.* Κῦρος). C'est à cette interprétation que se rallient Oppert (*le Peuple et la Langue des Mèdes*, p. 111) et Justi (*Iranisches Namenbuch*, p. 168).

1. Nous possédons, sur l'histoire des origines de Cyrus, deux versions entièrement différentes, mais l'une, celle d'Hérodote (I, cvii-cxxx), nous est arrivée intacte, tandis que l'autre, celle de Ctésias, nous est connue par fragments, à travers les extraits de Nicolas de Damas (*Fragment 66*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 397-406) et de Photius (Müller-Didot, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 45-47, 59-62). Spiegel (*Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 278-279) et Duncker (*Geschichte des Alterthums*, 4e éd., t. IV, p. 281) ont cru reconnaître dans la tradition de Ctésias une des variantes persanes de l'histoire de Cyrus, mais Bauer (*die Kyros-Sage und Verwandtes*, p. 30, 32-33) a refusé d'admettre cette hypothèse, et il préfère y voir un roman arrangé par l'auteur au goût de son temps sur des données, en partie diverses de celles d'Hérodote, en partie empruntées à Hérodote même : il faut très probablement la considérer comme un récit d'origine médique, où le fondateur de l'empire perse était figuré sous les couleurs les plus défavorables (Nöldeke, *Aufsätze zur Persischen Geschichte*, p. 14). Peut-être convient-il d'y voir la forme de la légende courante chez les Pharnaspides qui s'établirent dans la satrapie de Daskylion aux temps achéménides, et auxquels la maison des rois de Cappadoce rattachait son origine (J. Marquart, *die Assyriaka des Ktesias*, dans le *Philologus, Supplément*, t. V, p. 596-599). L'histoire d'Hérodote représente certainement une version médique (Duncker, *Geschichte des Alterthums*, t. IV, p. 272), presque à coup sûr, donné le rôle important d'Harpage, celle qui avait cours parmi les descendants de ce personnage (Nöldeke, *Aufsätze zur Persischen Geschichte*, p. 13-14, Prashek, *Medien und das Haus des Kyaxares*, p. 16-17). L'historien Dinon, autant qu'on en peut juger par les fragments qui nous restent de son ouvrage (*Fragment 7*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 90-91) et par l'abrégé qu'en avait fait Trogue Pompée (Justin, I, iv-vi), avait adopté la narration de Ctésias, mais en y mêlant quelques renseignements qu'il prit à Hérodote et au roman de Xénophon, la Cyropédie. Pour l'analyse des éléments dont se compose la légende de Cyrus et pour les analogies qu'on en trouve chez les différents peuples de l'Orient et de l'Occident, cf. les exemples réunis par Bauer, *die Kyros-Sage und Verwandtes*, 1882.

2. D'après un des historiens consultés par Strabon (XV, iii § 6, p. 729), peut-être Polyclite de Larissa (J. Marquart, *die Assyriaka des Ktesias*, dans le *Philologus, Supplément*, t. VI, p. 560-562), Cyrus lui-même, et non son père, se serait appelé Atradatès.

3. La tradition recueillie par Dinon racontait que Cyrus avait commencé par servir parmi les *cawas*, les trois cents porteurs de bâtons, ῥαβδοφόροι, qui accompagnaient le souverain lorsqu'il paraissait en public, puis qu'il était passé de là dans les soldats de la garde royale (*Fragment 7*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 90-91), et qu'une fois arrivé à ce point il avait parcouru rapidement les degrés supérieurs de la hiérarchie.

palefrenier perse du nom d'Œbaras[1], qui avait été fouetté cruellement pour quelque méfait et qui transportait du fumier dans une couffe : ils s'associent sur la parole d'un oracle, et ils nouent les fils d'un vaste complot destiné à libérer leurs compatriotes du joug des Mèdes. Comment Atradatès prépara sourdement la révolte des Mardes, comment Cyrus quitta son camp pour revenir à la cour d'Ecbatane et obtint d'Astyage la permission de se rapatrier chez son père, sous le prétexte de sacrifices à célébrer, mais en réalité afin de se placer à la tête des conjurés, comment enfin l'indiscrétion d'une femme révéla toute



UNE CHASSE ROYALE DANS L'IRAN[2].

l'intrigue à un eunuque du harem et comment celui-ci prévint Astyage au milieu de son repas du soir, par l'entremise d'un musicien ou d'une almée, les conteurs mèdes l'avaient répété souvent dans leurs chansons épiques et l'histoire s'en répandit plus tard jusque parmi les Grecs[3]. Astyage, excité par le danger, interrompt ces chasses où son activité s'épuisait, se lance sur la piste du rebelle, le bat d'entrée de jeu près de Hyrba, lui tue son père : il le joint quelques jours après, en avant des défilés qui conduisaient à Pasargades, et

1. L'Œbaras que Ctésias place à côté de Cyrus paraît être un doublet antidaté de l'Œbarès que la tradition recueillie par Hérodote (III, LXXXIII) connaît comme chef de l'écurie auprès de Darius, et à qui celui-ci doit son élévation à la dignité de roi (NÖLDEKE, *Aufsätze zur Persichen Geschichte*, p. 14, note 1, J. MARQUART, *die Assyriaka des Ktesias*, dans le *Philologus*, *Supplément*, t. V, p. 596-598). Sur la ressemblance du roman des origines de Cyrus avec celui du fondateur de la monarchie sassanide, Ardashîr-i-Pâpakân, cf. GUTSCHMID, *Kleine Schriften*, t. III, p. 133-134, et NÖLDEKE, *das Iranische Nationalepos*, dans le *Grundriss der Iranischen Philologie*, t. II, p. 132; l'imagination populaire aurait appliqué au plus récent des deux héros la légende du plus ancien (NÖLDEKE, *Aufsätze zur Persischen Geschichte*, p. 91-92).

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le vase d'argent du Musée de l'Ermitage, reproduit dans les Comptes rendus de la Commission Archéologique*, 1866, pl. IV, 1.

3. D'après Ctésias (NICOLAS DE DAMAS, *Fragment 66*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 403), ce fut une chanteuse qui révéla le complot à Astyage; d'après Dinon (*Fragment 7*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 90-91), ce fut le chanteur Angarès. Windischmann (*Zoroastrische Studien*, p. 277) a rapproché ce nom de celui de la classe védique des chanteurs, les Angira; cf. A. WEBER, *Episches im Vedischen Ritual*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, 1891, p. 46, note.

l'avantage se dessine une seconde fois en sa faveur, lorsque les femmes perses ramènent leurs maris et leurs fils au combat et les forcent à remporter la victoire[1]. Le bruit s'en répandant, les satrapes et les provinces se déclarèrent successivement pour le triomphateur, l'Hyrcanie d'abord, puis les Parthes, les Sakes, les Bactriens[2] : Astyage demeura presque seul dans son palais d'Ecbatane avec quelques fidèles. Sa fille Amytis et son gendre Spitamas le cachèrent si bien dans les combles qu'il échappa à toutes les recherches jusqu'au moment où Cyrus voulut faire torturer ses petits-enfants pour les obliger à dénoncer sa retraite : il se rendit alors, mais, après avoir été maltraité pendant quelque temps, il fut relâché et on lui octroya en apanage le gouvernement d'une des tribus montagnardes qui habitaient au Sud-Est de la Caspienne, celle des Barcaniens[3]. Il y périt plus tard, par la trahison d'Œbaras, et son cadavre fut abandonné dans le désert, mais des lions se relayèrent autour de lui par une inspiration divine, et ils empêchèrent les bêtes sauvages de le dévorer : Cyrus averti l'alla chercher et l'ensevelit en grande pompe[4]. Une autre légende voulait au contraire que le héros fût apparenté de fort près à la lignée de Cyaxare, et elle circula dès le principe parmi les grandes familles mèdes ralliées à la dynastie d'Achéménès[5]. Elle affirmait qu'Astyage n'eut pas d'enfants mâles : le sceptre devait descendre après lui aux mains de sa fille Mandane et des fils de cette fille. Il rêva d'elle une nuit dans des circonstances qui l'effrayèrent : l'eau jaillissait de son sein avec tant de furie que non seulement Ecbatane mais l'Asie en était inondée, et les devins, épouvantés comme lui, lui conseillèrent de ne

1. L'anecdote est passée par Dinon dans Trogue-Pompée (JUSTIN, I, § VI) et par Nicolas de Damas dans Polyen (VII, 45, 2). Pour la critique de cette partie du récit de Ctésias, cf. MARQUART, *die Assyriaka des Ktesias*, dans le *Philologus, Supplément*, t. V, p. 600-601, qui y croit reconnaître la trace des mêmes légendes épiques qui ont été partiellement mises en œuvre dans les traditions plus récentes relatives à la prise de Balkh contre Lohrasp, le père de Goushtasp (SPIEGEL, *Erânische Alterthumskunde*, t. I, p. 714-715).

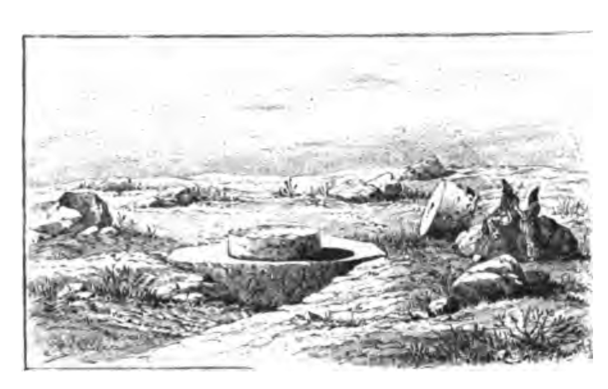
2. Ici s'arrête la portion du récit de Ctésias qui nous est connue par Nicolas de Damas (*Fragment 66*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 397-406). Hérodote place la soumission des peuples de la Haute Asie après la chute de Crésus (I, CLXXVII).

3. CTÉSIAS, *Fragment 29* § 5 (MÜLLER-DIDOT, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 46, 60-61), dit *Barkaniens* où Trogue-Pompée met *Hyrcaniens* (JUSTIN, I, VI), peut-être d'après Dinon, peut-être par une substitution à lui personnelle d'un nom connu de tous à un nom de rare occurrence. Les géographes anciens distinguaient entre les deux, ainsi ÉTIENNE DE BYZANCE, s. v. Βαρκάνιοι, ἔθνος τοῖς Ὑρκανίοις ὅμορον; cf. DIODORE DE SICILE II, 2 et QUINTE-CURCE, III, 2, 5. Marquart propose d'identifier leur pays avec le Farghâna actuel (*die Assyriaka des Ktesias*, dans le *Philologus, Supplément*, t. V, p. 613-614). Il est possible pourtant que nous ayons ici deux transcriptions différentes du nom Vehrkâna (cf. ce qui est dit de ce nom au t. III, p. 451, note 3, de cette *Histoire*).

4. CTÉSIAS, *Fragment 29* § 2, 5, dans MÜLLER-DIDOT, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 45-47. Le passage d'Hérodote (III, LXII) fait croire à Marquart que le meurtre d'Astyage appartenait au fond de la légende primitive, mais que peut-être elle l'attribuait à Cambyse, le fils de Cyrus, plutôt qu'à l'Œbaras, compagnon des premières années du conquérant.

5. C'est la légende recueillie par Hérodote en Asie Mineure, probablement chez les membres de la famille d'Harpage (cf. ce qui est dit plus haut, à ce sujet, t. III, p. 596, note 1, de cette *Histoire*), et que l'historien grec a essayé de rendre vraisemblable en en interprétant les incidents merveilleux de façon rationnelle (BAUER, *die Kyros-Sage und Verwandtes*, p. 9-10).

pas la marier avec un Mède. Il la donna donc à un seigneur perse de race achéménide, Cambyse, mais un second songe troubla bientôt la sécurité que cette union lui inspirait : il vit sortir des entrailles de sa fille une vigne dont les rameaux ombrageaient l'Asie, et les devins, appelés de nouveau, lui prédirent qu'un petit-fils allait lui naître dont l'ambition lui coûterait la couronne. Il commanda à un seigneur de sa cour, Harpage, celui-là même dont les descendants racontaient cette version, de saisir l'enfant et de l'égorger sitôt que la mère serait délivrée; l'homme, touché de pitié, le fit exposer dans les bois par un des bergers royaux. Une chienne allaita la petite créature, qui pourtant aurait succombé bientôt aux intempéries du climat, si la femme du berger n'était pas sur ces entrefaites accouchée d'un garçon mort : elle persuada à son mari de recueillir le malheureux et elle le nourrit avec la même tendresse que s'il eût été son fils. Le chien était, on le sait, un animal sacré pour les Iraniens : l'incident de la chienne semble donc avoir été considéré par eux comme la marque d'une intervention divine, mais les Grecs en furent choqués et ils lui inventèrent une explication conforme à leurs coutumes. Ils supposèrent que la femme avait porté le nom de Spakô : Spakô signifie en effet *la chienne* en langue médique[2]. Cyrus grandit, est reconnu par Mandane, revient enfin à la cour; son aïeul consent à l'épargner, mais pour se venger d'Harpage il lui sert les membres de son fils dans un festin. Dès lors, Harpage n'a plus qu'une idée, renverser le tyran et transférer la royauté au jeune homme : son projet réussit, et Cyrus, vainqueur d'Astyage, est proclamé roi par les Mèdes comme par les Perses. L'histoire réelle, ou le peu que nous



LES RESTES DU PALAIS D'ECBATANE[1].

1. *Dessin de Boudier, d'après* COSTE-FLANDIN, *Voyage en Perse*, pl. XXV.
2. Hérodote (I, CX) assure que la nourrice de l'enfant s'appelait en grec *Kynô*, en médique *Spakô*, ce qui revient au même, car *chienne* se dit *spaka* chez les Mèdes. Plus loin, il affirme que les parents de l'enfant avaient accueilli le nom de la nourrice avec joie, comme de bon augure; « et, afin qu'il semblât aux Perses que, par œuvre divine, Cyrus restât vivant, *ils semèrent bruit que Cyrus avait été nourri par une chienne*. Et de là est procédée la fable qui en a cours parmi le vulgaire » (I, CXXII). Trogue-Pompée avait reçu, probablement à travers Dinon, et consigné dans son livre la fable originale (JUSTIN, I, V) : « Invenit juxta infantem canem feminam, parvulo ubera præbentem, et a feris alitibusque defendentem ». Sur le caractère sacré du chien chez les Iraniens, cf. ce qui est dit plus haut, t. III, p. 588, de cette *Histoire*.

en soupçonnons, est moins romanesque. Elle nous dit que Kouroush, notre Cyrus, succéda dans l'Anshân à son père Cambyse, vers 559/8[1], qu'il se révolta contre Astyage vers 553/2[2], et qu'il le défit. L'armée mède empoigna alors son chef et le livra au vainqueur : Ecbatane fut prise[3], pillée, et l'empire s'écroula d'un seul coup ou plutôt il se transforma (550)[4]. Ce fut en effet une révolution intérieure et comme un chassé-croisé entre peuples de la même souche. Le nom des Mèdes ne perdit rien du prestige dont il jouissait au dehors, mais celui des Perses s'associa à lui et partagea sa gloire : comme Astyage et ses prédécesseurs, Cyrus et ses successeurs régnèrent également sur les deux branches-maîtresses du vieux tronc iranien, seulement où les uns avaient été les rois des Mèdes et des Perses, les autres furent désormais les rois des Perses et des Mèdes[5].

La substitution était si naturelle que les voisins les plus proches, les Chaldéens, ne s'en inquiétèrent point tout d'abord. Ils se contentèrent d'en enregistrer le résultat dans leurs annales à la date voulue, sèchement, sans commentaires, et Nabounâîd ne se départit point des habitudes de routine dévote où il s'était complu jusqu'alors. De guerres, il en avait été peu question sous un souverain aussi débonnaire, au moins de guerres étrangères, car il semble que les insurrections ne chômèrent jamais sur les divers points du territoire, affaires

1. La longueur du règne de Cyrus est fixée à trente ans par Ctésias (*Fragment 27* § *8*, dans Müller-Didot, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 47), que suivent Dinon (*Fragment 10*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 91) et Trogue-Pompée (Justin, I, 8, 14), mais à vingt-neuf ans par Hérodote (I, ccxiv) dont je suis ici le comput. On en faisait coïncider le début à la chute d'Astyage, que l'on plaçait par conséquent en 569 ou en 568 : la découverte des *Annales de Nabounâîd* nous oblige à placer la prise d'Ecbatane en l'an VI du souverain babylonien (Schrader, *die Nabonid-Cyrus-Chronik*, dans *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, 2e partie, p. 128-131), qui correspond à l'an 550 avant J.-C., et, par conséquent, à déclarer que Cyrus compta ses vingt-neuf années à partir du moment où il succéda à son père Cambyse.

2. L'inscription du *Cylindre Rassam d'Abou-Habba*, col. I, l. 28-33, semble faire coïncider la chute du souverain mède, suzerain des Scythes de Harrân, avec l'an III de Nabounâîd, soit avec l'an 553/2 avant notre ère. C'est seulement la date du commencement des hostilités entre Cyrus et Astyage qu'elle nous fournit en cet endroit, et cette manière d'interpréter son texte s'accorde avec ce que les traditions mèdes recueillies par les auteurs classiques racontaient des trois combats livrés par Astyage à Cyrus, avant la victoire définitive des Perses.

3. *Annales de Nabounâîd, col. II, l. 1-4*; cf. Schrader, *die Nabonid-Cyrus-Chronik*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, 2e partie, p. 128-131, et Hagen, *Keilschrifturkunden zur Geschichte des Königs Cyrus*, dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. II, p. 218-219, 236.

4. *Cylindre Rassam d'Abou-Habba, col. I, l. 16-27*; cf. Latrille, *der Nabonidcylinder V Rawl. 64 umschrieben, übersetzt und erklärt*, dans la *Zeitschrift für Keilforschung*, t. II, p. 242-245, et Peiser, *Inschriften Nabonids*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, 2e partie, p. 98-99.

5. Cette parité des deux peuples est indiquée par les termes mêmes que Darius emploie, lorsqu'il parle d'eux, dans la *Grande Inscription de Béhistoun*. Il dit, par exemple, à propos de la révolte du faux Smerdis, « que le mensonge devint grand dans le pays, *aussi bien en Perse et en Médie* que dans les autres provinces » (*col. I, l. 34-35*), et, plus loin, que « le peuple entier se souleva, et passa de Cambyse à lui, *aussi bien la Perse et la Médie* que les autres pays » (*Col. I, l. 40-41*; cf. *l. 46-47*). Il mentionne de même « l'armée *perse et mède* qui était avec lui » (*Col. II, l. 18*), et l'on voit que, pour lui, Mèdes et Perses sont sur le même pied. Les témoignages des écrivains classiques, qui confirment ces renseignements et qui nous montrent l'égalité des deux peuples, ont été recueillis dans Max Büdinger, *der Ausgang des Medischen Reiches*, p. 8-16.

du Koumè en l'an I[1] et de Hamath en l'an II[2], puis troubles de Phénicie en l'an III, pendant lesquels on régla la question tyrienne. Tyr avait mené une existence assez tourmentée, depuis le jour qu'elle avait accepté par lassitude la suprématie de Naboukodorosor[3]. Baal II y avait régné dix années en paix (574-564), puis, après lui, le peuple avait renversé la royauté, et des suffètes s'étaient succédé rapidement, Eknibaal, deux mois, Khelbès, dix mois, le grand prêtre Abbar, trois mois, les deux frères Mutton et Gérastrate, six ans[4], sans doute au milieu d'agitations sans fin; sur quoi, un certain Baalézor avait restauré la dignité royale, mais il ne l'avait pas exercée plus d'un an. Lui mort, on pria les Chaldéens de vouloir bien envoyer pour recueillir son héritage un des princes que, selon la coutume, Baal avait naguère livrés comme otages, en garant de fidélité, et Nergalsharouzour désigna à cet effet Maharbaal, probablement un des fils d'Ithobaal (558-557)[5]. Lorsque Maharbaal s'éteignit au bout de quatre ans (554-553), les Tyriens réclamèrent son frère Hirôm : Nabounâîd, qui avait affaire en Syrie, descendit jusqu'en Phénicie et installa ce prince[6]. C'était le moment même où Cyrus armait et partait en aventure contre Astyage : le Babylonien profita du désordre que cette agression jetait parmi les Mèdes pour exécuter un projet qu'il méditait depuis ses débuts. Presque aussitôt après son avènement, il avait eu un songe. Mardouk, le haut seigneur, et Sin, la lumière du ciel et de la terre, avaient surgi de chaque côté de son lit, puis Mardouk lui avait adressé la parole : « Nabounâîd, roi de Babel, avec les chevaux de ton char apporte la brique, rebâtis Êkhoulkhoul, le temple de Harrân, et que Sin, le haut seigneur, y établisse sa

1. *Annales de Nabounâîd, col. I, l. 7*; cf. Schrader, *die Nabonid-Cyrus-Chronik*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, 2e partie, p. 128-129, et Hagen, *Keilschrifturkunden zur Geschichte des Königs Cyrus* dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. II, p. 214-217.

2. *Annales de Nabounâîd, col. I, l. 9*, avec la date du mois de Tébêt; cf. Schrader, *die Nabonid-Cyrus-Chronik*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, 2e partie, p. 128-129, et Hagen, *Keilschrifturkunden zur Geschichte des Königs Cyrus*, dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. II, p. 216-217, 235.

3. Tous ces événements nous sont connus par l'extrait de Ménandre que Josèphe nous a conservé dans son traité *Contre Apion, I, 21* (*Fragment 2*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. IV, p. 446-447); pour la valeur de ce fragment et pour son attribution à l'historien Ménandre, cf. Gutschmid, *Kleine Schriften*, t. IV, p. 545-555.

4. Movers, *das Phönizische Alterthum*, IIe partie, t. I, p. 463, 534, et Gutschmid, *Kleine Schriften*, t. II, p. 71, supposent que l'un des deux suffètes avait dans sa juridiction la Tyr insulaire, l'autre la Tyr continentale.

5. Le fragment de Ménandre n'indique pas le nom du roi de Babylone, mais un calcul chronologique fort simple prouve que c'était Nergalsharouzour.

6. *Annales de Nabounâîd, col. I, l. 14-17*, avec la mention d'un certain Naboumakhdanouzour, — mais le nom est de lecture incertaine, — qui paraît être en révolte contre les Chaldéens; cf. *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, 2e partie, p. 128-129. Floigl a rapproché très ingénieusement les dates des *Annales* avec celles qui résultent du fragment de Ménandre (*Fragment 2*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. IV, p. 446-447), et il en a conclu que l'expédition de l'an III avait eu pour objet l'intronisation de l'Hirôm mentionné dans le fragment, et pendant la quatorzième année duquel Cyrus était devenu roi de Babel (Floigl, *Cyrus und Herodot*, p. 56, note).

demeure! » Il avait fait observer respectueusement que la ville était aux mains des Scythes, sujets des Mèdes[1], mais le dieu lui avait répondu : « Le Scythe dont tu parles, lui, son pays et les rois ses protecteurs, ils ne sont plus ». Cyrus s'était chargé de justifier la prophétie; Nabounâîd s'empara de Harrân tout à son aise, et sans retard il y entreprit les travaux nécessaires[2]. Ce fut en résumé le seul bénéfice qu'il tira de l'événement, et peut-être son inaction lui était-elle imposée par la débilité de son empire. Le pays sur lequel il dominait, épuisé par la conquête assyrienne, dépeuplé pendant les invasions scythiques, n'avait pas eu le temps de réparer ses forces depuis qu'il appartenait aux Chaldéens, et les guerres auxquelles Naboukodorosor avait été contraint pour affermir son pouvoir, si clairsemées et si peu dangereuses qu'elles eussent été, avaient suffi à le maintenir dans l'état de faiblesse où il croupissait. Si le héros de la dynastie, celui qui avait triomphé de l'Égypte, n'avait pas osé se mesurer avec les princes mèdes, et s'il avait brigué l'amitié non seulement du belliqueux Cyaxare, mais du mol Astyage[3], était-il sage à Nabounâîd de s'aller heurter à ces vainqueurs nouveaux qui jaillissaient du fond de l'Irân? La Chaldée eut raison sans doute de ne pas s'ébranler, au moins tant qu'elle put craindre qu'elle serait seule à fournir le choc, mais d'autres nations n'avaient point les mêmes motifs de se montrer prudentes, et la Lydie ne douta point que le moment fût arrivé pour elle de reprendre les projets ambitieux auxquels le traité de 585 l'avait obligée à renoncer. Alyatte, débarrassé du souci des Mèdes, n'avait plus songé qu'à s'ancrer solidement dans les régions de l'Asie Mineure qui s'étendaient à l'Occident de l'Halys et de l'Antitaurus. La mainmise sur Colophon, la destruction de Smyrne, l'alliance avec les villes de la côte[4], lui assuraient la possession entière des vallées du Caique et de l'Hermos, mais les plaines du Méandre au Sud et les cantons montagneux de la Mysie au Nord ne lui étaient assujétis qu'imparfaitement. Il acheva l'occupation de la Troade et de la Mysie vers 584, puis il fit de la province entière un apanage pour Adramyttios, l'un de ses enfants ou de ses frères[5]; il entama

1. Cf. ce qui est dit plus haut à ce sujet au t. III, p. 516, note 2, 519, de cette *Histoire*.

2. *Cylindre Rassam d'Abou-Habba*, *col. I, l. 8-53*, et *col. II, 1-46*; cf. Peiser, *Inschriften Nabonid's*, dans Schrader, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, 2e partie, p. 96-103.

3. Cf. ce qui est dit plus haut à ce sujet au t. III, p. 518-520, 530, 560, de cette *Histoire*.

4. Cf. ce qui est dit des guerres d'Alyatte contre les villes de la côte et de ses rapports avec les Grecs, plus haut, au t. III, p. 523-525, de cette *Histoire*.

5. L'action d'Alyatte en Troade et en Mysie nous est prouvée par l'anecdote que Plutarque raconte (*Banquet des Sept Sages*, § 10, dans Dübner-Didot, *Moralia*, t. I, p. 182) sur les rapports de ce roi avec Pittakos. La fondation d'Adramyttion lui est attribuée par Étienne de Byzance (*s. v.* Ἀδραμύττειον), d'après Aristote, qui faisait d'Adramyttios le frère de Crésus (*Fragment 191*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 163). Radet donne de bonnes raisons pour

même la Bithynie et, afin de la dominer, il y construisit des châteaux dont l'un, appelé Alyatta, surveillait la route qui conduit du bassin du Rhyndakos à celui du Sangarios, le long des rampes de l'Olympe[1]. Il eut assez de peine à réduire la Carie, et encore n'y réussit-il que vers la fin de son règne, en 566. Adramyttios était mort à cette date, et son fief était dévolu à l'aîné qui survivait de ses frères ou de ses neveux, Crésus, fils d'une Carienne. Ce prince avait encouru la défaveur paternelle par ses prodigalités, et un parti nombreux désirait l'écarter du trône afin d'y asseoir Pantaléon, né d'Alyatte et d'une Ionienne. Le premier feu de jeunesse jeté, il aurait bien voulu rentrer en grâce, et le meilleur moyen d'y parvenir était de se distinguer dans la guerre prochaine, si l'argent ne lui manquait pas pour soudoyer des mercenaires; le banquier le plus riche de la Lydie, Sadyatte, qui avait été déjà mis à réquisition par tous les membres de la famille royale, refusa de lui en prêter, mais Théokharidès de Priène lui avança mille statères d'or, qui lui permirent d'enrôler son contingent à Éphèse et de se présenter le premier au point de ralliement des troupes[2]. La Carie fut annexée au royaume, sans qu'on sache dans quelles conditions[3], et Crésus contribua tellement au succès qu'il regagna la faveur perdue. Cependant Alyatte vieillissait, et l'instant approchait où il irait rejoindre dans la tombe ses adversaires d'autrefois, Cyaxare et Naboukodorosor. Les rois de Lydie avaient, comme les Pharaons, l'habitude de se construire pendant la vie les monuments où ils devaient reposer après la mort. Leur nécropole était située non loin de Sardes, aux bords du petit lac Gygée; c'est là, auprès de ses ancêtres et de leurs femmes, qu'il choisit la place de son tombeau[4], et ses

croire qu'Adramyttios était le frère d'Alyatte et l'oncle de Crésus (*la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 200, note 1), identique à l'Adramys qui était le fils de Sadyatte, d'après Xanthos de Lydie (NICOLAS DE DAMAS, *Fragment 68*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 396). La date de 584 est indiquée par Radet (*la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 199, note 1) pour ces événements.

1. ÉTIENNE DE BYZANCE, *s. v.* 'Αλύαττα. Radet place les opérations en Bithynie avant la guerre médique, vers 594 au plus tard (*la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 201, note 1). Il me paraît plus vraisemblable qu'elles se rattachent à celles de Mysie, et qu'elles appartiennent à l'ensemble de mesures prises, après la guerre médique, pour achever l'occupation des régions situées à l'Ouest de l'Halys.

2. XANTHOS DE LYDIE, chez NICOLAS DE DAMAS, *Fragment 65*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 397. Un extrait mutilé du même passage, qu'on lit dans Suidas, semble reporter les faits au temps de la guerre contre Priène, vers les débuts du règne (cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 523, de cette *Histoire*). L'ensemble des circonstances accessoires prouve qu'ils appartiennent à la vieillesse d'Alyatte, et rend très vraisemblable la date de 566, proposée par Radet pour la campagne de Carie (*la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 196, note 2).

3. Le fragment de Nicolas de Damas ne parle point du résultat de la guerre : il fut certainement heureux, car Hérodote compte les Cariens parmi les sujets de Crésus (I, XXVIII).

4. HÉRODOTE, I, XCIII; cf. STRABON, XIII, IV § 7, p. 627. Le seul de ces monuments dont les anciens nous aient parlé, en dehors de celui d'Alyatte, appartenait à l'une des favorites de Gygès, et s'appelait *le Tombeau de la Courtisane* (CLÉARQUE DE SOLES, *Fragment 34*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 314). Strabon a transporté ce nom au tombeau d'Alyatte, par erreur manifeste (SCHUBERT, *Geschichte der Könige von Lydien*, p. 56-57).

sujets ne négligèrent point cette occasion de lui prouver combien il avait gagné leur affection. Ses prédécesseurs avaient dû achever les travaux à leurs propres frais et par la corvée[1] : les trois classes les plus riches de la population, les marchands, les artisans, les courtisanes, se cotisèrent pour lui ériger un tumulus colossal, dont les restes dominent encore à soixante-neuf mètres les plaines de l'Hermos.



LE TUMULUS D'ALYATTE ET L'ENTRÉE DU COULOIR[2].

Le soubassement consistait en un mur circulaire à gros blocs de calcaire, établi sur le roc, et il contenait, vers le centre, le caveau en marbre gris, auquel une galerie voûtée accédait : un cône d'argile rouge et de limon jaunâtre, mêlé de chaux et de pierres brutes, s'amoncelait au-dessus de la chambre, couronné par une colonnette figurant un phallus et par quatre stèles chargées d'inscriptions, plantées aux quatre points cardinaux[4]. C'est la sépulture traditionnelle des vieilles races asia-



UN DES BIJOUX LYDIENS DU LOUVRE[3].

1. C'est du moins ce qui paraît résulter du passage de Cléarque de Soles (*Fragment 34*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 314), où cet historien avait raconté l'érection du *Tombeau de la Courtisane*.

2. *Dessin de Boudier, d'après le croquis de Spiegelthal, dans* Ölfers, *über die Lydischen Königsgräber*, pl. IV.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie*. Cf. un autre spécimen de bijouterie lydienne, conservé également au musée du Louvre, et qui est reproduit en cul-de-lampe au t. III, p. 568, de cette *Histoire*.

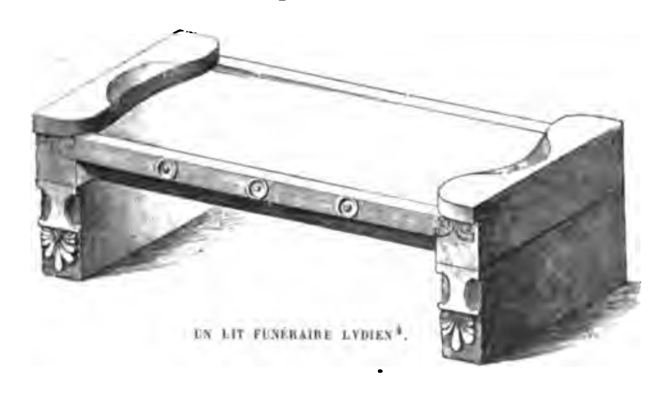
4. Hérodote, I, xciii-xciv. Le tombeau d'Alyatte a été fouillé pour la première fois en 1853-1854, par Spiegelthal, consul de Prusse à Smyrne, dont les observations ont été publiées et coordonnées par Ölfers, *Ueber die Lydischen Königsgräber bei Sardes und den Grabhügel des Alyattes* (dans les *Mémoires* de l'Académie des Sciences de Berlin, 1858, p. 539-556); cf. Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. V, p. 265-274. Ölfers avait cru pouvoir conclure de ses remarques qu'Hérodote parlait du *tombeau* d'après le témoignage d'autrui, mais la comparaison qu'il en fait avec les

niques, mais régularisée : Alyatte y descendit en 561, après un règne glorieux de quarante-neuf ans[1].

C'est à lui vraiment que la Lydie en est redevable, si elle marcha un moment l'égale des États les plus puissants qu'il y eût alors dans les régions orientales de la Méditerranée. Il était d'humeur brutale et farouche par nature, et, pendant ses années premières, il cédait à des accès de fureur, au cours desquels il déchirait les habits des personnes qui l'approchaient ou il leur crachait au visage : son tempérament s'adoucit avec l'âge, et il mérita à la longue la réputation d'un souverain juste et modéré[3]. Le peu qu'on sait de sa vie témoigne d'une énergie et d'un esprit de suite peu communs : il procéda lentement, sûrement, dans ses entreprises, et s'il ne réussit pas à pousser sa domination aussi loin qu'il l'avait espéré au début de ses campagnes contre les Mèdes, du moins il ne perdit rien des provinces qu'il avait acquises. La culture fleurit sous ses auspices et l'in-



MOULE À BIJOUX D'ORIGINE LYDIENNE[2].



UN LIT FUNÉRAIRE LYDIEN[4].

pyramides de l'Égypte et les ziggourât de la Chaldée (II, XCIII) prouve pourtant qu'il l'avait vu dans un de ses voyages (SCHUBERT, *Geschichte der Könige von Lydien*, p. 56).

1. HÉRODOTE, I, XXV, attribuait cinquante-sept années de règne à Alyatte, tandis que les chronographes, qui remontent à Xanthos de Lydie par l'Africain, ne lui en accordaient que quarante-neuf (EUSÈBE, *Chronicon*, éd. SCHOENE, t. I, 69, 220); c'est ce chiffre que les historiens préfèrent aujourd'hui, au moins comme chiffre maximum (SCHUBERT, *Geschichte der Könige von Lydien*, p. 14-15, GUTSCHMID, *Kleine Schriften*, t. II, p. 474-475, RADET, *la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 141-148, 191, 193, note 4).

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie.*

3. NICOLAS DE DAMAS, *Fragment 64*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 396-397.

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* CHOISY, *Note sur les Tombeaux Lydiens de Sardes*, fig. 13.

dustrie atteignit un degré de perfection inconnu avant lui. Nous ne possédons plus aucun de ces vases en or, en argent, en fer ouvragé, qu'il avait consacrés dans les trésors des temples de la Grèce, mais on découvre à de trop rares intervalles d'admirables bijoux parmi les tombes lydiennes. Ceux du Louvre montrent, à côté de figures humaines d'un style assez gauche, des têtes de bélier, de taureaux et de griffons d'une finesse et d'une vérité singulières. Les procédés et les types helléniques s'y combinent à ceux de l'Orient Chaldéen ou Égyptien et tendent à les supplanter[3], et le même mélange d'éléments hétérogènes devait se retrouver dans tous les autres domaines de l'art industriel, sur les étoffes brodées et teintes[5], sur les vases[6], sur les meubles[7] : la Lydie, héritière de la Phrygie[8], et assise comme elle à la limite des deux mondes, alliée d'ailleurs avec l'Égypte comme avec Babylone et en rapports suivis avec le Delta, empruntait



MONNAIE LYDIENNE AU RENARD COURANT[1].



MONNAIE LYDIENNE À LA LEVRETTE[2].

MONNAIE LYDIENNE AU LION[4].

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un des exemplaires du Cabinet des Médailles* : statère d'électrum, poids 14 gr. 19. Je dois le moulage de cette pièce à M. Babelon, qui a bien voulu choisir également pour moi les pièces qu'on trouvera reproduites dans la suite de ce volume.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une des pièces du Cabinet des Médailles dont je dois un moulage à l'obligeance de M. Babelon.*

3. Sur la bijouterie lydienne, cf. Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. V, p. 294-303, où l'influence égyptienne est affirmée à bon droit. Les autres bijoux dont on ne connaît plus d'exemplaires, mais dont nous possédons les moules originaux taillés dans la serpentine, tels que celui qui est reproduit à la page 605 de cette *Histoire*, trahissent l'imitation de l'Assyrie et de la Chaldée (S. Reinach, *deux Moules Asiatiques en serpentine*, dans la *Revue Archéologique*, 1885, t. VI, p. 58-60).

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une des pièces du Cabinet des Médailles dont je dois un moulage à l'obligeance de M. Babelon.*

5. Sur les mousselines transparentes qu'on appelait *sandykes*, du nom de la plante qui servait à les teindre en rose de la nuance de la chair, cf. le passage de Jean de Lydie, *les Magistratures romaines*, III, 64. L'habitude de se vêtir d'étoffes teintes et brodées faisait partie des *mollesses* que le poète Xénophane reprochait aux Ioniens d'avoir apprises chez leurs voisins de Lydie.

6. Pour les rares débris qui nous restent de la céramique lydienne, cf. Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. V, p. 292-294. M. Perrot fait observer qu'un des vases découverts à Bintépé par G. Dennis est l'imitation évidente des *verres à chevrons* de l'Égypte et de la Phénicie (*Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. V, p. 905). Le vase a l'une des formes que l'on trouve représentée avec le même décor sur les monuments égyptiens dès le Moyen-Empire, et où les lignes chevronnées semblent dériver des ondulations de l'albâtre rubané.

7. Les lits funèbres en pierre qu'on a découverts dans les tombeaux lydiens (Choisy, *Note sur les Tombeaux Lydiens de Sardes*, dans la *Revue Archéologique*, 1876, t. XXXII, p. 78-81 ; cf. la vignette reproduite au t. III, p. 605, de cette *Histoire*) sont la copie évidente de meubles en bois disposés et décorés de la même façon (Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. V, p. 303-304).

8. Sur ce caractère mixte de l'art et de la civilisation lydiennes, cf. Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. V, p. 305-308, et surtout Radet, *la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 260-302.

à chacun ce qui lui plaisait le plus ou ce qui pouvait aider le mieux aux intérêts de son commerce. Produisant de l'or en quantité notable, et en recevant des masses plus considérables encore, elle avait été amenée bientôt à l'employer pour les échanges, dans des conditions différentes de celles qui avaient prévalu jusqu'alors. Ces commissionnaires en marchandises et ces entrepositaires en fonctions à Sardes, à Éphèse, à Milet, à Clazomènes, dans toutes les cités de la côte, ils étaient en même temps des prêteurs sur gage, des changeurs, des banquiers, et ils avançaient leurs fonds aux particuliers comme aux rois. Contraints par les nécessités du trafic à débiter les gros lingots en coupures assez faibles pour représenter les moindres des valeurs minimes usitées dans la vie journalière, ils n'y imprimaient au début nul signe qui garantit l'exactitude du poids ou la pureté du titre : c'étaient, comme les *tabonou* de l'Égypte[3], une marchandise qu'ils évaluaient à la balance, chaque fois qu'ils avaient à la livrer. Ils imaginèrent pourtant d'y apposer un timbre toujours le même, analogue à ceux dont les artisans de certains corps de métiers se servaient pour marquer leur ouvrage, et, qui, divulgué autour d'eux, garantirait la bonté de leurs pièces et dispenserait leurs clients du pesage : en quatre mots, ils inventèrent la monnaie. Les plus vieilles de leurs émissions consistent en pastilles ovoïdes ou globuleuses, d'abord d'électrum, puis d'or fondu, notées au marteau de stries parallèles ou de rugosités peu profondes. Elles sont taillées sur deux pieds assez différents, un statère lourd d'environ 14 gr. 20, peut-être d'origine phénicienne, un statère léger de 10 gr. 80 qui répond sans doute aux besoins locaux de la Lydie, puis, au-dessous, des pièces divisionnaires qui représentent respectivement le tiers, le sixième, le douzième, le vingt-quatrième de la valeur[4]. L'un des côtés reçut bientôt une estampille en relief, variable avec le banquier, et lorsque les communautés politiques imitèrent l'exemple des particuliers, avec la cité qui battit monnaie. Les types choisis, ils se modifièrent très peu, car le changement aurait excité la méfiance des populations, mais ils s'affinèrent



MONNAIE AU MUFFLE DE LION[1].



MONNAIE AU MOUFLON[2].

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une des pièces du Cabinet des Médailles dont je dois un moulage à l'obligeance de M. Babelon.* Un autre exemplaire a été reproduit plus haut, t. III, p. 570, de cette *Histoire*, en cul-de-lampe derrière le sommaire du présent chapitre.
2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une des pièces du Cabinet des Médailles dont je dois un moulage à l'obligeance de M. Babelon.*
3. Cf. sur les *tabonou* de l'Égypte ce qui est dit plus haut, au t. II, p. 490, de cette *Histoire*.
4. BABELON, *les Origines de la Monnaie considérées au point de vue historique et économique*, p. 103-124, où cette origine de la monnaie a été démontrée pour la première fois.

et ils s'agrandirent au point de couvrir l'une des faces, celle que nous appelons aujourd'hui le droit. Ils se composèrent d'abord de plusieurs sujets, appliqués au moyen d'autant de poinçons : ainsi le creux central enferme un renard courant, emblème d'Apollon Bassareus, tandis que deux autres creux imposés l'un au-dessus, l'autre au-dessous, contiennent une tête de cheval ou de cerf et un fleuron à quatre pétales. On les simplifia par la suite, et ils ne comportèrent plus qu'une seule image, deux au plus, une levrette allongée à gauche sous une plante à tige grimpante et sinueuse, un lion couchant qui tourne la tête à gauche en rugissant, un muffle de lion qui grimace, le profil et les cornes d'une antilope ou d'un mouflon : les rosaces et les fleurons inclus dans un carré creux remplacent alors les stries ou les lignes irrégulières du revers. Ces premiers essais sont muets encore, mais bientôt des légendes apparaissent à côté des figures, et elles nous apprennent parfois le nom du banquier monétaire; on lit : *Je suis la marque de Phannès* sur un statère d'électrum fabriqué en Éphèse, au cerf broutant à droite[2]. On ne sait qui le premier d'entre les rois lydiens utilisa l'invention nouvelle et lança ainsi dans la circulation l'or et l'électrum dont son trésor regorgeait. Les anciens disaient que ce fut Gygès, mais leurs Gygades ne lui appartenaient pas : elles étaient, à n'en pas douter, des lingots signés par les banquiers de son temps et qu'on lui attribuait par fantaisie ou par erreur[3]. Il n'en va pas autrement des espèces qu'on a réparties entre ses successeurs, et, même lorsque l'on y discerne des traces d'écriture, l'identité en demeure pour le moins contestable : telle légende où l'un devinait le nom de Sadyatte, l'autre y a déchiffré depuis sans conviction celui de Clazomènes[4]. La certitude ne commence qu'après Alyatte, sous le règne de Crésus. C'est à ce prince, en effet, qu'on doit les belles pièces d'argent et d'or dont le droit étale l'avant-



MONNAIE DE CRÉSUS[1].

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une des pièces du Cabinet des Médailles dont je dois un moulage à l'obligeance de M. Babelon.*

2. Babelon, *Mélanges de Numismatique*, t. III, p. 123. Électrum trouvé à Halicarnasse et conservé au British Museum : il pèse 14 gr. 06, et porte la légende Φαννος εμι σημα, tracée de gauche à droite.

3. L'or de Gygès, ὁ Γυγάδας χρυσὸς, nous est connu par un passage de Pollux (*Onomasticon, III*, 87; cf. VII, 98). Fr. Lenormant avait attribué à Gygès (*Monnaies royales de la Lydie*, p. 3-4, 14-15, 21, *la Monnaie dans l'Antiquité*, t. I, p. 128, 132-133) des monnaies que Babelon restitue aux banques d'Asie Mineure (*les Origines de la Monnaie*, p. 222-226). Babelon ne veut reconnaître dans les Gygades que « des lingots d'or, estampillés *peut-être* au nom de Gygès, susceptibles de remplir le rôle de monnaie, représentant sans doute un poids déterminé et fixe, mais dépourvus encore du dernier perfectionnement qui caractérise la monnaie chez les peuples civilisés : au point de vue de la circulation sur le marché, leur forme était défectueuse et incommode; leur fractionnement ne descendait pas jusqu'à ces petites parcelles qui facilitent tous les payements; elles étaient trop volumineuses et trop chères pour pouvoir aisément circuler entre toutes les mains ».

4. Babelon, *Mélanges Numismatiques*, t. III, p. 138.

train d'un lion affronté et comme emboité dans celui d'un taureau[1]. Les deux bêtes semblent se menacer, et le lion nous rappelle une des traditions qu'on racontait au sujet de Sardes : n'est-ce pas celui-là même qui était né au roi Mélès d'une de ses concubines, et qu'il avait fait porter solennellement autour des murailles pour les rendre inaccessibles[2]?

Crésus n'était pas monté sans peine sur le trône de son père. Ses ennemis n'avaient point désarmé après la campagne de Carie, et ils avaient essayé de le



VUE DU SITE ET DES RUINES D'ÉPHÈSE[3].

supprimer par tous les moyens en usage dans les cours orientales. L'Ionienne remit du poison à l'une des esclaves qui pétrissaient le pain, pour qu'elle l'amalgamât à la pâte, mais cette femme révéla le crime à son maître et celui-ci prit aussitôt les mesures nécessaires afin de déjouer le complot : il consacra plus tard dans le temple de Delphes une statue d'or qui était le portrait de la boulangère[4]. Le chef de l'opposition parait avoir été ce banquier Sadyatte, auquel

1. Lenormant avait attribué aux rois Ardys, Sadyatte et Alyatte une série de pièces sans légendes (*Monnaies royales de Lydie*, p. 4-7), qui leur ont été retirées depuis lors.
2. Sur cette tradition, cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 337, de cette *Histoire*.
3. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*
4. Plutarque, *de Pythiæ Oraculis*, § 16, dans Bæhr-Didot, *Opera Moralia*, t. I, p. 490, où l'auteur dit simplement *la seconde femme du roi*; il désigne évidemment ainsi la mère de Pantaléon (Radet, *la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 208). Hérodote mentionne la statue de la boulangère (I, xcii), sans indiquer la raison pour laquelle Crésus la consacra. L'auteur cité par Plutarque voulait que, pour se venger, il eût fait manger le pain empoisonné à ses demi-frères.

il avait voulu naguère emprunter de l'argent[1], mais beaucoup des seigneurs lydiens, que l'autorité toujours croissante des Mermnades inquiétait dans l'exercice de leurs droits féodaux, y avaient adhéré secrètement ou publiquement, comme Glaucias de Sidéné; les cités grecques, toujours prêtes à secouer le joug, si léger fût-il, penchaient naturellement vers le prétendant né d'une mère grecque, et le tyran d'Éphèse, Pindare, petit-fils du Mélas qui avait épousé la fille de Gygès, était affilié à la conspiration. Sitôt qu'Alyatte fut mort, Crésus, que ses espions tenaient au courant de toutes les manœuvres, agit avec une rapidité qui déconcerta ses adversaires. On ignore ce que Pantaléon devint, s'il fut exécuté ou s'il s'enfuit à l'étranger, mais ses amis périrent dans les supplices ou ils achetèrent leur pardon très cher. Sadyatte fut étiré sur un chevalet et déchiré à coups de cardes[2]. Glaucias, assiégé dans sa forteresse de Sidéné, en ouvrit les portes après une résistance désespérée : le roi démolit les murs et prononça des imprécations solennelles contre ceux qui les rebâtiraient par la suite[3]. Pindare, sommé de se rendre, n'y consentit point, mais, comme il n'avait pas assez de monde pour garder la cité entière, il évacua les quartiers bas et il concentra ses troupes dans la citadelle : il ne voulut traiter qu'après la chute d'une tour, au moment où la brèche était déjà praticable, et la ruse lui procura une capitulation honorable pour les siens et pour lui-même. Il voua la ville à l'Artémis; par le moyen d'une corde il rattacha les murailles au temple qui était situé à près de quinze cents mètres de là, dans la banlieue, puis il implora la paix au nom de la déesse. Le roi rit de l'artifice, et il accorda des conditions avantageuses aux particuliers, mais il exigea l'expulsion du tyran : celui-ci s'inclina devant l'arrêt, et confiant la tutelle de ses enfants et de ses biens à son familier Pasiclès, il partit pour le Péloponnèse avec ses clients[4]. Éphèse avait été jusqu'alors une sorte de principauté alliée, dont les chefs, unis à la maison royale par des mariages renouvelés de génération en génération, reconnaissaient la suzeraineté générale du souverain régnant plutôt que son autorité effective : c'était un vrai régime de protectorat, qui ménageait à la fois les intérêts commerciaux de la Lydie et la passion des cités helléniques

1. Cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, t. III, p. 603, de cette *Histoire*.

2. L'histoire de Sadyatte et son rôle dans la conjuration résultent de rapprochements établis entre divers passages d'Hérodote (I, XCII) et de Nicolas de Damas (*Fragment 65*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 397), où le personnage tantôt est nommé, tantôt ne l'est pas; cf., à ce sujet, SCHUBERT, *Geschichte der Könige von Lydien*, p. 61, et RADET, *la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 206-208.

3. STRABON, XIII, I, § 42, p. 601, probablement d'après Xanthos de Lydie, comme semble l'indiquer le *Fragment 24* de cet auteur, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. I, p. 43.

4. HÉRODOTE, I, XXVI, où le fait est indiqué dans le gros; le récit détaillé qu'on en trouve chez POLYEN, *Stratagèmes*, VI, 50, et chez ÉLIEN, *Hist. Var.*, III, 26, provient probablement de Xanthos.

pour l'autonomie. Crésus, encouragé par son premier succès, ne pouvait plus se contenter d'un compromis pareil : il attaqua successivement Milet, puis les communautés ioniennes, éoliennes, doriennes de la côte, et il les soumit toutes, sous le bénéfice de capitulations qui, respectant leurs constitutions locales, les transformaient en dépendances immédiates de son empire[1]. Il logea des garnisaires chez celles qu'il avait une raison militaire d'occuper; partout ailleurs il rasa les châteaux et les murailles qui auraient pu servir d'appui aux ennemis en cas de rébellion, et il obligea les habitants à descendre en plaine, dans des sites de défense difficile[2]. Un citoyen riche, un tyran héréditaire ou un magistrat élu, administrait chacune d'elles et était responsable de sa fidélité : il payait le tribut aux trésoriers du prince, il levait le contingent des hommes et il le commandait en temps de guerre, il écartait des affaires et au besoin il condamnait à l'exil les ambitieux ou les turbulents dont les actions ou les paroles lui semblaient suspectes[3]. Crésus traitait avec bienveillance celles de ces républiques qui lui obéissaient loyalement, et il affectait une piété extrême pour leurs divinités : il multiplia les ex-voto dans le sanctuaire vénéré des Branchides, sur le territoire de Milet[4], il consacra des génisses d'or dans l'Artémision d'Éphèse, et il érigea la plupart des colonnes de ce temple à ses frais[5]. Il parut un moment vouloir propager sa domination dans les îles, et il songea, dit-on, à équiper une flotte, mais il s'avoua presque aussitôt ce que l'aventure aurait de téméraire, et il s'astreignit seulement à compléter l'avantage que la possession du littoral lui assurait par des alliances avec les insulaires et avec les nations de la Hellade européenne[6]. A l'exemple de ses ancêtres, il commença par s'attaquer aux dieux, et il ne négligea rien pour gagner les bonnes grâces de l'Apollon Delphien. Il y procéda avec une libéralité que, ni les contemporains, ni les générations postérieures, ne se lassèrent d'admirer. Ne lui avait-il pas sacrifié en une seule fois trois mille bêtes, et brûlé sur le bûcher, à cette occasion, tout un mobilier précieux, lits argentés et

1. HÉRODOTE, I, XXVI, XXVIII. Mention de ces capitulations, συνθῆκαι, est faite à propos d'Éphèse, dans POLYEN, *Stratagèmes*, VI, 50.

2. Ainsi les Éphésiens (STRABON, XIV, I § 21, p. 640) et les Iliens (STRABON, XIII, I § 25, p. 593).

3. Pour l'organisation de la domination lydienne sous Crésus, cf. la démonstration ingénieuse de RADET, *la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 210-215.

4. HÉRODOTE, I, XCII, et V, XXXVI.

5. HÉRODOTE, I, XCII. Les fragments de colonnes rapportés de ce temple par Wood et conservés au Musée Britannique portent sur une base les débris d'une inscription qui confirme le témoignage d'Hérodote : Βα[σιλεὺς] Κ[ροῖσος] ἀνέ[θηκε]ν (MURRAY, *Remains of the Archaic Temple of Artemis at Ephesus*, dans le *Journal of Hellenic Studies*, t. X, p. 1-10).

6. HÉRODOTE, I, XXVII, DIODORE DE SICILE, IX, 25, POLYEN, *Stratagèmes*, II, 26. Il aurait été détourné de son entreprise par une saillie ironique dont les uns attribuaient le mérite à Pittakos le Mitylénien, les autres à Bias de Priène.

dorés, couvertures et robes de pourpre, fioles d'or? Ses sujets s'étaient associés au rite par son ordre, et il avait moulé cent dix-sept demi-briquettes creuses de l'or qu'ils lui avaient versé à cette intention : on les agença en lits réguliers, dans le trésor que la Lydie avait à Delphes depuis Alyatte, et l'on dressa sur le tas un lion en or fin de taille telle que l'ensemble, piédestal et statue, vaudrait chez nous trente millions au moins de notre monnaie. Et ce n'était là qu'une part de ses bienfaits : beaucoup des objets qu'il avait dédiés furent dispersés un demi-siècle plus tard, lorsque le temple brûla en 548, et répartis entre les trésors des États Grecs accrédités auprès d'Apollon, une immense coupe d'or au trésor de Clazomènes, quatre tonneaux d'argent et deux cratères, l'un d'argent, l'autre d'or, au trésor des Corinthiens. Le peuple participa aux largesses comme son maître divin, et Crésus lui distribua deux statères par tête. Certes la gratitude des Delphiens dut grossir graduellement la somme de ses bienfaits à mesure que son souvenir recula dans le passé; quand même on en rabat beaucoup des prodigalités qu'elle lui attribuait, on est forcé d'avouer qu'elles surpassèrent tout ce qu'on avait vu jusqu'alors, et qu'elles produisirent l'effet qu'il en espérait partout dans la Grèce. L'oracle lui décréta le droit de cité perpétuel à lui et aux Lydiens, le privilège de consulter avant tout autre, la préséance pour ses légats sur les ambassades étrangères, un poste d'honneur aux jeux et dans les cérémonies sacrées[1]. C'était l'introduire dans le concert hellénique, et des offrandes multipliées aux sanctuaires de moindre renom, au Zeus de Dodone[2], à l'Amphiaraos d'Oropos[3], au Trophonios de Lébadée[4], à l'oracle d'Abæ en Phocide, à l'Apollon Isménien de Thèbes[5], firent approuver partout cette sorte d'adoption. Des alliances politiques contractées avec les grandes familles d'Athènes, Alcméonides et Eupatrides[6], avec les Cypsélides de Corinthe[7], avec les Héraclides de Sparte[8], complétèrent l'œuvre

1. HÉRODOTE, I, L-LI, THÉOPOMPE, *Fragment 184*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. I, p. 309-810, PHANIAS D'ÉRÉSOS, *Fragment 12*, ID., t. II, p. 297.

2. HÉRODOTE, I, XLVI.

3. HÉRODOTE, I, XLVI, XLIX, LII, XCII; cf. l'allusion à cette consultation de l'oracle dans la scène du bûcher telle que la raconte NICOLAS DE DAMAS, *Fragment 68*, chez MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 408.

4. HÉRODOTE, I, XLVI.

5. HÉRODOTE, I, XLVI, CII.

6. Pour les rapports de Crésus avec Alcméon, cf. les traditions recueillies par HÉRODOTE, VI, CXXV : le roi obligea les habitants de Lampsaque, ses vassaux, à relâcher Miltiade l'Ancien, qu'ils avaient fait prisonnier (HÉRODOTE, VII, XXXVII), et il se concilia ainsi la reconnaissance des Eupatrides.

7. Alyatte avait été l'allié de Périandre, comme le prouve une anecdote racontée par HÉRODOTE, III, XLVIII. L'amitié persista sous Crésus, car, après la chute de la monarchie, quand les trésors particuliers de la Lydie furent supprimés, les ex-voto des rois lydiens furent déposés dans le trésor de Corinthe (HÉRODOTE, I, L, LI; cf. PAUSANIAS, X, 13).

8. HÉRODOTE, I, LXIX-LXX. D'après Théopompe (*Fragment 219*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. I, p. 314), les Lacédémoniens, voulant dorer la face de la statue d'Apollon Amy-

de séduction qui avait débuté dans les républiques sacerdotales : vers 548, Crésus, patron incontesté des Grecs asiatiques, pouvait compter sur la neutralité sympathique de la plupart des Grecs Européens et sur l'appui effectif de quelques-uns d'entre eux, si une guerre le mettait aux prises avec l'un ou avec l'autre de ses rivaux asiatiques.

Ce n'était là qu'une des faces de sa politique, et les négociations qu'il conduisait chez les peuples de l'Occident marchaient parallèlement à des guerres contre ceux de l'Orient. Alyatte avait affirmé sa suprématie sur toutes les régions en deçà de l'Halys, mais une suprématie vague, sans forme définie et sans conséquences pratiques dans beaucoup des contrées de l'intérieur : Crésus la rendit efficace, et, en moins de dix ans, les Lyciens exceptés, toutes les nations lui eurent prêté hommage, Mysiens, Phrygiens, Maryandiniens, Paphlagoniens, Thyniens et Bithyniens, Pamphyliens[1]. Son empire ne différait point par la constitution de ceux qui se partageaient alors le reste de l'Asie antérieure : le nombre des districts administrés directement par le souverain y était peu considérable, et la plupart des États qu'il englobait conservaient leur autonomie. La Phrygie avait ses princes à elle, descendants des Midas[2], et la Carie ou la Mysie ne perdirent pas les leurs; mais ces féaux devaient le tribut et la milice à leur sire de Sardes, et des garnisons logées dans leurs citadelles, des postes ou des villes fondés dans des sites propices, Prousa[3] en Bithynie, Kibyra[4], Hydé, Griménothyræ, Téménothyræ[5], les surveillaient tout en assurant la libre circulation des marchands isolés ou des caravanes parmi leur domaine. La conquête était achevée au moment où la Médie croula sous les coups des Perses. L'événement plongea Crésus dans des perplexités graves, car il annulait les traités conclus après l'éclipse de 585, et, le déliant des obligations contractées alors, il lui fournissait l'occasion de reculer les limites où son père s'était enfermé. C'était le moment ou jamais de se montrer par delà l'Halys afin de saisir

cléen, et ne trouvant pas d'or en Grèce, consultèrent la Pythie : sur l'avis qu'elle leur donna, ils envoyèrent acheter du métal en Lydie, chez Crésus. Cf. PAUSANIAS, III, x § 10.

1. HÉRODOTE, I, XXVIII.

2. Le fait est prouvé par l'histoire du prince Adraste dans HÉRODOTE, I, XXXV-XLV; cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 522, de cette *Histoire*.

3. STRABON, XII, IV § 8, p. 564, avec la correction Κροίσου τοῦ πρὸς Κῦρον πολεμήσαντος. Comme Radet l'indique (*la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 222, note 2), c'est probablement à cette colonisation de Crésus qu'Hérodote faisait allusion, lorsqu'il disait que les Mysiens de l'Olympe étaient les descendants de colons lydiens (VII, LXXIV).

4. STRABON, XIII, IV § 17, p. 631, dit seulement que les Kibyrates descendaient des Lydiens qui occupèrent la Cabalie : comme Crésus est, à notre connaissance, le seul roi de Lydie qui ait possédé cette partie de l'Asie, Radet en conclut assez justement que Kibyra fut colonisé par lui (*la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 222, note 3).

5. Radet a donné de bonnes raisons de croire qu'une partie au moins de ces villes furent agrandies et fortifiées par Crésus (*la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 221-223).

ces cantons miniers avec lesquels ses sujets étaient en rapports de commerce depuis si longtemps, et d'autre part l'énergie inattendue dont les Perses venaient de faire preuve, leur bravoure, leur ardeur conquérante, la valeur de leur chef, prêtaient fort à penser : vainqueur, Cyrus ne se contenterait probablement pas d'annexer quelques territoires insignifiants ni d'exiger un tribut, mais il traiterait son adversaire comme Astyage, et, après l'avoir détrôné, il découperait la Lydie en départements régis par l'un ou par l'autre de ses fidèles. L'idée de la guerre l'emporta pourtant à la cour de Sardes, et, tout considéré, on ne peut nier qu'elle ne fût la seule raisonnable. La chute d'Ecbatane avait décidé du sort de la Médie propre, et les dépendances immédiates avaient suivi machinalement la fortune de la capitale, mais les provinces lointaines hésitaient encore, et elles essayeraient probablement de profiter du changement de direction pour regagner leur liberté : Cyrus, obligé à guerroyer contre elles, n'aurait plus l'entière disposition de ses forces, et en l'assaillant alors on réussirait peut-être à réprimer sa puissance avant qu'elle devînt irrésistible[1]. Son plan dessiné, Crésus se prépara à l'exécuter avec toute la diligence dont il était capable. L'Égypte et la Chaldée devaient se sentir menacées comme lui : il n'eut pas de peine à leur persuader de se concerter contre le péril commun, et il obtint d'Ahmasis comme de Nabounâîd la promesse d'un concours effectif[2]. Il s'adressa en même temps aux oracles de la Hellade, et la Pythie l'aida à contracter un pacte d'alliance et d'amitié avec Sparte[3]. Les négociations avaient été menées si vite qu'à la fin de 548 tout était en bon train pour une action simultanée : Sparte équipait une flotte et n'attendait plus que le retour de la saison favorable pour embarquer son contingent[4], l'Égypte avait envoyé le sien et ses vassaux de Cypre étaient sur le point de s'ébranler, des bandes de Thraces accouraient renforcer l'armée lydienne[5], et tous ces éléments représentaient un nombre d'hommes si considérable que Cyrus aurait eu peine à triompher d'eux s'il les avait trouvés réunis sur les champs de bataille. Une trahison imprévue contraignit les Lydiens à hâter leurs mouvements et à commencer les hostilités avant l'instant prévu. Un Éphésien,

1. C'est le motif qu'Hérodote lui prête : εἴ κως δύναιτο, πρὶν μεγάλους γένεσθαι τοὺς Πέρσας καταλαβεῖν αὐτῶν αὐξανομένην τὴν δύναμιν (I, XLVI), et auquel il joint ailleurs le désir de venger son beau-frère Astyage (I, LXXIII).
2. HÉRODOTE, I, LXXVII.
3. HÉRODOTE, I, XLVIII-LVI ; c'est à cette occasion qu'il fit aux dieux grecs une partie des présents dont il est question au t. III, p. 611-612, de cette *Histoire*. Pour le traité d'alliance conclu avec Sparte, cf. ce que dit HÉRODOTE, I, LXIX.
4. HÉRODOTE, I, LXX, LXXXIII.
5. XÉNOPHON, *Cyropédie*, VII, II § 10, d'après quelque auteur aujourd'hui perdu.

Eurybatos, à qui le roi avait confié de grosses sommes pour recruter des mercenaires dans le Péloponnèse, s'enfuit en Perse avec son or et trahit le secret de la coalition[1] : l'Achéménide n'hésita pas à prévenir l'assaut, et il assuma l'offensive brusquement. L'opération eût été longue et très laborieuse de transporter une armée d'Ecbatane au cours moyen de l'Halys, sans quitter le territoire même de l'empire : il eût fallu traverser les massifs montagneux de l'Arménie dans toute leur largeur, et cela en une saison où les neiges étaient encore épaisses sur le sol, les torrents gonflés et inguéables. Le chemin direct, celui qui prenait en écharpe l'Assyrie et la Mésopotamie au Sud du Masios, appartenait aux Chaldéens en majorité, mais leur faiblesse était telle que Cyrus le préféra, résolu, s'ils bougeaient, à se frayer le passage les armes à la main. Il descendit donc sur Arbèles par les gorges de Rowandîz, au mois de Nishân, comme s'il méditait de piquer vers le Kardouniash, puis, à peine il eut effrayé le Babylonien par cette démonstration, il franchit le fleuve non loin de Ninive et il pénétra en Mésopotamie. Il côtoya probablement les pentes du Masios, il vainquit et il tua, au mois d'Iyâr, on ne sait quel roitelet peut-être celui de l'Arménie[2], et il déboucha dans la Cappadoce. Elle était presque entière au pouvoir de l'ennemi[3] : Nabounâîd avait dépêché des courriers par le plus court, afin de prévenir son allié, et, au besoin, de lui réclamer l'aide promise. Crésus, lorsqu'il les reçut, avait avec lui la moindre portion de son armée, la cavalerie lydienne et les milices de ses sujets asiatiques, quelques soudards helléniques, et peut-être aurait-il dû n'entamer l'affaire qu'après le débarquement des Lacédémoniens, mais l'hésitation en une circonstance aussi critique pouvait décourager les siens et décider du résultat avant toute action : il ramassa son monde, se précipita sur la rive droite de l'Halys[4],

1. DIODORE DE SICILE, IX, 32.

2. *Annales de Nabounâîd, col. II, l. 15-18*; cf. SCHRADER, *die Nabonid-Cyrus-Chronik*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, 2e partie, p. 130-131, et HAGEN, *Keilschrifturkunden zur Geschichte des Königs Cyrus*, dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. II, p. 218-221. Floigl (*Cyrus und Herodot*, p. 125-126), le premier qui ait rapporté ce passage des *Annales* à l'expédition contre Crésus, restituait Is[parda], le nom du pays mentionné, et il voyait dans les événements du mois d'Iyâr la prise même de Sardes, ce qui est en pleine contradiction avec la tradition grecque. Le rapport entre l'irruption au delà du Tigre et la guerre lydienne me paraît être incontestable, mais le chroniqueur babylonien n'a rapporté que les faits relatifs à l'empire. Cyrus avait pour objet, à la fois d'intimider Nabounâîd, et de s'assurer la possession de la route la plus directe en même temps que la plus commode : coupant à travers la Mésopotamie, il évitait des marches pénibles dans les régions montagneuses de l'Arménie. Un souvenir de cette irruption en Chaldée se retrouve probablement dans l'indication sommaire que fournit Justin (I, VIII § 3) : « *Quum adversus Babylonios bellum gereret*, Babyloniis rex Lydorum Cræsus, cujus opes et divitiæ insignes eâ tempestate erant, in auxilium venit ». Peut-être faut-il combiner, avec le renseignement des *Annales*, le passage de Xénophon (*Cyropédie*, II, IV § 12) où il est dit que les Arméniens refusèrent le tribut et le service au roi de Perse : Cyrus aurait châtié les rebelles au passage, après avoir franchi l'Euphrate.

3. DIODORE DE SICILE, IX, 31.

4. HÉRODOTE, I, 75, rapporte à ce propos une anecdote courante de son temps : Thalès aurait fait

dévasta la contrée, occupa Ptéria et les villes voisines, en exila les populations au loin[1]. Il achevait de réduire la Syrie Blanche, quand un émissaire le joignit : Cyrus lui concédait la vie sauve et lui confirmait son autorité, s'il consentait à implorer merci et à prêter le serment de vassalité[2]. Crésus refusa fièrement et il remporta d'abord un succès brillant, à la suite duquel une trêve de trois mois fut conclue entre les belligérants[3]. Cyrus l'employa à travailler les cités grecques de la côte, qu'il se figurait animées des rancunes les plus vivaces contre les Mermnades, mais c'est au plus si ses émissaires arrachèrent aux Milésiens une déclaration de neutralité : tous les autres, Ioniens et Éoliens, demeurèrent fidèles aux conventions jurées[4]. A la reprise des hostilités, la fortune tourna, et les Lydiens furent écrasés par les forces supérieures des Perses et des Mèdes : Crésus se retira pendant la nuit, allumant des incendies qui empêchèrent le vainqueur de le harceler, et il repassa l'Halys avec les débris de ses bataillons[5]. La saison était avancée déjà : il pensa que les Perses, menacés en queue par les troupes babyloniennes, reculeraient devant la perspective d'une campagne d'hiver, et il se replia sur Sardes sans s'attarder en Phrygie. Mais Nabounâïd ne s'estima pas obligé à autant de dévouement que son allié en avait témoigné envers lui, ou peut-être les prêtres qui gouvernaient à côté de lui ne lui permirent-ils pas de remplir ses engagements. Dès qu'on lui parla de paix, il accepta, sans souci du danger auquel sa défection

creuser une tranchée derrière l'armée, qui était probablement campée dans l'une des boucles de l'Halys, puis il aurait détourné les eaux dans ce lit nouveau, si bien que les Lydiens se seraient trouvés sur la rive droite du fleuve, sans avoir eu l'ennui de le franchir.

1. HÉRODOTE, I, LXXVI.

2. DIODORE DE SICILE, IX, 31. Nicolas de Damas rapporte que Cyrus, après la prise de Sardes, eut un moment l'idée de faire de Crésus un roi vassal ou tout au moins un satrape de la Lydie (*Fragment 68*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 409).

3. On a sur cette campagne deux récits très différents d'Hérodote (I, LXXVI-LXXVII) et de Polyen (*Stratagèmes*, VII, 8). D'après Hérodote, Crésus aurait livré une seule bataille en Ptérie, bataille indécise, au lendemain de laquelle il se serait retiré tranquillement dans son royaume, pensant que Cyrus n'oserait le poursuivre. D'après Polyen, Crésus, vainqueur une première fois grâce à une ruse de guerre plus ou moins vraisemblable, aurait consenti une trêve, au lendemain de laquelle il aurait été battu complètement et contraint de rentrer dans son royaume avec une armée en déroute. Le récit d'Hérodote sur la chute de Crésus et de Sardes, emprunté partie à une bonne source écrite, Xanthos ou Charon de Lampsaque, partie à la tradition des Harpagides, semble avoir pour objet de ménager la vanité des Perses comme celle des Lydiens; comme on ne pouvait contester le résultat final, on laissait du moins la bataille incertaine. S'il était exact, on ne comprendrait pas pourquoi Crésus se serait retiré et aurait cédé la Syrie Blanche à ce rival qui ne l'avait point vaincu. Le récit de Polyen, malgré l'invraisemblance de certains détails, dérive d'un auteur bien informé : la défaite des Lydiens dans la seconde bataille y explique la retraite de Crésus, qui est sans excuse avec la version d'Hérodote. Trogue Pompée avait adopté une version analogue à celle de Polyen (JUSTIN, I, 7).

4. HÉRODOTE, I, LXXVI, où la tentative de corruption sur les Ioniens est représentée comme remontant au début de la guerre, avant même que Cyrus entrât en campagne; cf. HÉRODOTE, I, CLXI, CLXIX.

5. L'auteur que Trogue-Pompée avait suivi nous a seul conservé la mémoire de ce traité. Le fait est important et il nous explique en partie la conduite de Crésus après sa défaite (JUSTIN, I, 7), mais Schubert va trop loin lorsqu'il rétablit à ce propros une campagne effective de Cyrus contre Babylone (*Geschichte der Könige von Lydien*, p. 101-102) : Radet a remis les choses au point, en ne parlant que d'une convention conclue avec Nabounâïd (*la Lydie et le Monde Grec*, p. 248).

exposait les Lydiens. Le Perse leva son camp sitôt qu'il n'eut plus rien à redouter sur ses derrières, se rua sur la Phrygie sans défense, poussa droit vers Sardes, malgré la rigueur de la saison. Jamais mouvement ne fut mieux inspiré ni ne produisit de résultats plus foudroyants. Crésus avait licencié le gros de ses milices féodales, et, ne conservant que sa garde avec lui, il avait assigné rendez-vous au surplus de ses bandes, indigènes, mercenaires, alliés, pour le retour du printemps : il rassembla à la hâte ce qu'il comptait de Lydiens ou d'étrangers, et il tenta la chance une seconde fois. Même dans ces conditions défavorables, il avait l'espoir de triompher, si sa cavalerie, la meilleure qui fût au monde, avait pu donner. Mais Cyrus avait couvert son front d'une ligne de chameaux, dont l'odeur effraya tellement les chevaux lydiens qu'ils s'ébrouèrent et refusèrent de charger[1]. Crésus fut battu encore à l'entrée des plaines de l'Hermos, et, se réfugiant dans la citadelle de Sardes, il dépêcha des courriers à ses amis de Grèce et d'Égypte pour les prier d'accourir sans délai[2]. Les Lacédémoniens hâtèrent leur mobilisation; leurs vaisseaux étaient sur le point de lever l'ancre, quand la nouvelle se répandit que Sardes avait succombé vers les premiers jours de décembre, et que Crésus était prisonnier[3].

Comment la ville tomba, les Grecs eux-mêmes ne le surent jamais bien, et leurs chroniqueurs nous ont fait plusieurs récits de l'événement[4] : le moins

1. L'emploi des chameaux, indiqué par Hérodote (I, LXXX), est confirmé, avec des variantes, par Xénophon (*Cyropédie*, VII, I § 48), par Polyen (*Stratagèmes*, VII, 6), par Élien (*Hist. Animal.*, III, 7); il n'appartient pas nécessairement à une forme légendaire du récit, surtout si l'on suppose, avec Radet (*la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 250, note 3), que le chameau, jusqu'alors inconnu en Asie Mineure, y pénétra pour la première fois à la suite de l'armée perse. On ne connaît pas le site précis de la bataille. D'après Hérodote (I, LXXX), elle fut livrée dans la grande plaine en avant de Sardes, celle que traversent plusieurs petits affluents de l'Hermos, entre autres l'Hyllos (*la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 249, note 4, 310). Radet admet que l'Hyllos d'Hérodote est tout ou partie du Kousou-tchaï de nos jours et il place le lieu de l'action à proximité du bourg d'Adala, qui correspondrait au Thymbrara de Xénophon *Cyropédie*, VI, II § 11). C'est encore l'hypothèse la plus vraisemblable : après la bataille, Crésus se serait enfui le long de l'Hermos dans la direction de Sardes (HÉRODOTE, I, LV). Le récit de Xénophon est un pur roman (*Cyropédie*, VII, 1), et c'est en vain que Schubert essaie d'en sauver quelques détails (*Geschichte der Könige von Lydien*, p. 103-104).

2. HÉRODOTE, I, LXXXI.

3. HÉRODOTE, I, LXXXIII. Radet (*la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 250, note 7) place la prise de Sardes vers le 15 novembre 546 : le nombre et l'importance des événements qui se succèdent entre la retraite de Crésus et la catastrophe définitive, négociations avec Babylone, établissement dans les quartiers d'hiver, marche de Cyrus à travers la Phrygie, ont dû exiger plus de temps que Radet ne leur en laisse dans son hypothèse, et je recule la date d'un mois.

4. Ctésias (*Fragment 29* § *4*, dans MÜLLER-DIDOT, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 46) et Xénophon (*Cyropédie*, VII, II) paraissent dépendre d'Hérodote, le premier avec quelques détails fabuleux en plus sur son Œbaras, conseiller de Cyrus (cf. ce qui est dit plus haut de ce personnage, au t. III, p. 596-597, de cette *Histoire*), qui montrent l'origine probable de ses additions. Polyen (*Stratagèmes*, VII, 6 et VII, 8) avait à sa disposition un récit assez différent, le même probablement que celui dont il s'est servi pour raconter la campagne de Cappadoce, car on y sent le désir de donner satisfaction à l'orgueil des Lydiens dans les limites du possible : ici encore, le succès définitif est précédé d'un échec de Cyrus et d'une trêve de trois mois. Pour la critique de ces sources, cf. SCHUBERT, *Geschichte der Könige von Lydien*, p. 106-108, et RADET, *la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 251-253.

invraisemblable est encore celui qu'on lit dans Hérodote. Le blocus durait, dit-il, depuis quatorze jours, quand Cyrus annonça qu'il récompenserait généreusement le premier qui escaladerait la muraille. Beaucoup se laissèrent tenter par ses promesses, mais ils ne réussirent point, et leur insuccès avait découragé tout le monde, lorsqu'un soldat marde, Hyréadès, de faction au pied des pentes abruptes qui regardent le Tmole, vit un Lydien descendre de roc en roc à la recherche de son casque qu'il avait perdu, puis remonter sans trop de peine par le même chemin. Il nota soigneusement l'aspect des lieux, grimpa jusqu'au rempart avec quelques camarades; d'autres les suivirent, et, prenant les défenseurs à revers, ils ouvrirent les portes au gros de l'armée[1]. Crésus ne voulut pas survivre à l'écroulement de sa royauté; il bâtit un bûcher dans la cour de son palais et il s'y installa, lui, ses femmes, ses filles, ses meubles précieux, les plus nobles jeunes gens de son entourage. Plus d'un vaincu lui en avait donné l'exemple dans le vieux monde asiatique, et l'un des ancêtres fabuleux de sa race, Hercule-Sandon, avait péri de la sorte au milieu des flammes[2]. Le sacrifice s'accomplit-il jusqu'au bout? Tout incite à le penser, mais les peuples ne purent se résigner à l'idée qu'un prince aussi libéral aux dieux pendant sa prospérité avait été abandonné d'eux dans le moment qu'il avait le plus besoin de leur faveur salutaire. Ils imaginèrent que le Lydien avait expié de sa propre ruine le crime par lequel son ancêtre Gygès avait usurpé le trône[3]. Apollon s'était efforcé de reculer le châtiment une génération encore et de le détourner sur les fils de son protégé, mais tout ce qu'il avait pu obtenir du destin c'était un répit de trois ans. Même alors, il n'avait pas désespéré, et il avait averti Crésus par la voix des oracles. Il lui avait annoncé qu'à franchir l'Halys, les Lydiens détruiraient un grand empire, et que leur puissance durerait jusqu'au jour où un mulet s'assiérait sur le trône de Médie. Crésus, aveuglé par la fatalité, ne vit point que Cyrus, issu de race mixte, Perse par son père, Mède par sa mère, était le mulet prédit : il franchit l'Halys, et un grand empire s'écroula, mais ce fut le sien[4]. Du moins le dieu voulut-il lui prouver qu'honorer ses autels et parer son temple c'était là, somme

1. Hérodote, I, lxxxiv. Environ trois siècles et demi plus tard, Sardes fut enlevée de la même manière par un des généraux d'Antiochus le Grand (Polybe, VII, 4-7).

2. Cf. ce qui est dit de la mort de Shamashshoumoukîn au t. III, p. 422-423, de cette *Histoire*. Le premier qui ait reconnu le sens réel de cette scène finale est Raoul-Rochette, *Sur l'Hercule Assyrien et Phénicien*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XVII, 2e partie, p. 271 sqq., dont l'opinion, longtemps contestée, est adoptée assez généralement aujourd'hui; cf. pourtant les objections qui ont été soulevées récemment encore sur ce point par Schubert, *Geschichte der Könige von Lydien*, p. 124-128.

3. Cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. III, p. 389-391, de cette *Histoire*.

4. Hérodote, I, xc-xci.

toute, le meilleur des trésors. « Lorsque Sardes, subissant le châtiment de Zeus, fut conquise par l'armée des Perses, le dieu à l'épée d'or, Apollon, garda Crésus. Venu le jour désespérant, le roi ne se résigna pas à endurer la servitude mouillée de larmes; dans la cour aux murs d'airain, il érigea un bûcher, et il y monta avec sa chaste épouse et ses filles aux beaux cheveux, qui se lamentaient éperdument; mais lui, haussant ses mains vers l'éther profond, il s'écria : « Trop insolent destin, où est-elle donc la gratitude des dieux, où le « prince enfant de Latone? « où maintenant la maison « d'Alyatte?... La citadelle « antique de Sardes est déchue, le Pactole aux flots « d'or coule rouge de sang; « ignominieusement les femmes sont chassées de leurs « appartements luxueux! Ce « qui m'était ennemi auparavant m'est ami, et mourir m'est le plus doux! » Il dit ainsi, et il commanda que l'eunuque à la démarche molle[1] allumât la structure de bois. Les vierges s'écrièrent, et elles jetèrent leurs bras autour de leur mère, car la mort qu'ils voient est la plus odieuse pour les mortels. Mais quand la rage étincelante du feu cruel se fut propagée partout, Zeus, suscitant une nuée aux flancs noirs, éteignit la flamme blonde. Rien n'est incroyable de ce que la volonté des dieux a décrété : Apollon de Délos, ravissant le vieillard, le transporta avec ses filles aux pieds délicats dans le pays hyperboréen pour prix de sa piété, car nul mortel n'envoya de plus riches offrandes à l'illustre Pythô[3]! » Ce dénouement miraculeux plut aux poètes et il leur inspira de beaux vers, mais l'histoire s'accommodait difficilement de l'intervention aussi matérielle



CRÉSUS SUR SON BÛCHER[2].

1. Peut-être le mot où l'on reconnaît une mention de l'eunuque à la démarche molle est-il ici un nom propre : l'esclave chargé de mettre le feu au bûcher se serait appelé Abrobatas dans la version préférée par Bacchylide, tandis que la version adoptée par le potier, dont l'œuvre est reproduite sur la vignette de cette page même, le nommait Euthymos.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie prise sur l'original au Musée du Louvre.*

3. Bacchylide, *Ode III*. 23-62.

d'un dieu : elle chercha de bonne heure à la rendre moins fabuleuse. La légende qui parut le moins romanesque au bon Hérodote n'admettait déjà plus que le Lydien se fût immolé lui-même; mais Cyrus le condamna, soit pour vouer aux immortels les prémisses de sa victoire, soit pour éprouver si le rival dont on lui avait tant vanté la piété serait sauvé par un des immortels. Le bûcher s'embrasait déjà par les bords, quand le roi laissa échapper un soupir et répéta trois fois le nom de Solon. C'était le souvenir tardif d'une conversation où l'Athénien avait affirmé, sans être cru, que nul ne peut être estimé vraiment heureux tandis qu'il vit encore. Cyrus, faisant un retour sur lui-même, fut saisi de remords ou de pitié; il commanda aux assistants d'éteindre le feu, mais tous leurs efforts étaient vains. Alors Crésus implora la pitié d'Apollon, et soudain, le ciel, jusqu'alors clair et serein, s'assombrit, des nuages épais s'assemblèrent, la pluie tomba si drue qu'elle noya le brasier en un clin d'œil[1]. Bien traité par le vainqueur, le Lydien serait devenu son ami et son conseiller le plus loyal : il aurait accepté de lui le fief de Barênê en Médie, il l'aurait accompagné souvent dans ses campagnes, il lui aurait été utile en plus d'une circonstance par la sagesse de ses avis[2]. On se demande ce qui fût arrivé s'il eût remporté sur Cyrus la victoire décisive qu'il espérait. La Chaldée n'avait guère de la grandeur et de la force que les apparences extérieures, et si elle maintenait son pouvoir sur la Mésopotamie, sur la Syrie, sur la Phénicie, sur des parcelles de l'Arabie, c'est que ces provinces, appauvries par la conquête assyrienne, ravagées à fond par les Scythes, avaient perdu le plus énergique de leur population dans les désastres du siècle précédent et se sentaient encore trop épuisées pour s'insurger contre le suzerain. L'Égypte était aussi débile que la Chaldée, et, quand même ses Pharaons s'ingéniaient à compenser l'infériorité des indigènes par l'emploi des mercenaires étrangers, leurs essais de domination asiatique finissaient toujours par une défaite : ainsi que les souverains de Babylone étaient impuissants à les réduire en servitude, ils étaient, eux, incapables de prévaloir jamais contre les souverains de Babylone. La Lydie, vivace et jeune, aurait donc éprouvé peu de peine à prendre

1. HÉRODOTE, I, LXXXV-LXXXVII, d'après des traditions lydiennes. Le récit de Nicolas de Damas (*Fragment 68*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 406-409) découle probablement de Xanthos de Lydie, mais avec beaucoup d'emprunts directs à Hérodote (SCHUBERT, *Geschichte der Könige von Lydien*, p. 120-124) et des développements de rhétorique dus à l'auteur lui-même. La plupart des autres écrivains qui racontent cette histoire dépendent d'Hérodote, directement ou indirectement : vers les basses époques, on supposa que le Lydien fut préservé des flammes par l'emploi d'un talisman tel que les *lettres éphésiennes*.

1. HÉRODOTE, I, LXXXVII-XC, CLV-CLVI, CCVII-CCVIII, CCXI, et plus tard, sous le règne de Cambyse, III, XXXIV-XXXVI; pour son fief de Barênê, cf. CTÉSIAS, *Fragment 29* § 4, dans MÜLLER-DIDOT, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 46, et l'auteur que Trogue-Pompée avait suivi (JUSTIN, I, 7).

l'ascendant sur ses deux alliées de la veille, mais elle n'eût pas réussi à pousser plus loin le succès : son territoire trop exigu, sa population trop peu dense, sa situation trop excentrique, ne lui permettaient pas d'établir sur elles une domination durable, et, maîtresse absolue en Asie Mineure, les pays d'au delà le Taurus lui auraient échappé toujours. L'Achéménide se serait confiné, au moins pour un temps, dans les limites anciennes de son royaume, l'Égypte et la Chaldée auraient continué à végéter chacune de son côté : le triomphe de Crésus aurait, somme toute, changé fort peu de chose à l'état actuel de l'Orient.

Au contraire, sa chute marqua une ère décisive dans l'histoire du monde. Son armée était la seule qui, pour le nombre et pour l'organisation, pût le disputer à celle de Cyrus, et, du jour qu'elle était dispersée, il était évident que ni les milices de l'Égypte ni celles de la Chaldée n'avaient chance de l'emporter sur les champs de bataille. L'asservissement de Babylone et de Harrân, de Hamath, de Damas, de Tyr et de Sidon, de Memphis et de Thèbes, n'était plus qu'une question de temps et d'un temps très court : l'Asie entière, et les portions de l'Afrique où les destinées de l'humanité la plus vieille s'étaient accomplies, devaient passer entre ses mains et former un empire unique, au profit de la race nouvelle qui surgissait irrésistible des profondeurs de l'Iran. Elle allait, il est vrai, se trouver mise, dès ses premiers jours, en contact avec une race moins neuve mais non moins vivace qu'elle, ces Hellènes dont les tribus, après avoir essaimé sur les côtes de la Méditerranée, commençaient à s'éloigner de la mer et à pénétrer dans l'intérieur partout où elles le pouvaient. Ils avaient aimé cette dynastie des Mermnades qui respectait leurs dieux ; ils avaient dédaigné pour la plupart de trahir Crésus et de se remuer derrière lui, tandis qu'il était embarrassé au delà de l'Halys[2], et, maintenant qu'il avait succombé, ils considéraient comme rompus les liens qui les avaient attachés à Sardes et ils entendaient ne rien céder de leur indépendance. Il fallait avoir raison de leur insolence et la châtier rudement, si l'on voulait éviter des malaises perpétuels au sein de la péninsule. Les peuples asianiques se rallièrent sans trop de peine au maître d'aujourd'hui, les Phrygiens, les Mysiens, ceux des



UN ROI PERSE EN LUTTE AVEC DES GRECS[1].

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une intaille reproduite aux Antiquités du Bosphore cimmérien*, pl. XVI, n° 2-3.
2. Cf., au sujet de ces négociations infructueuses de Cyrus avec les cités grecques de la côte d'Asie Mineure, ce qui est dit plus haut, t. III, p. 616, de cette *Histoire*.

bords du Pont Euxin, et ceux de la côte pamphylienne[1] : la Cilicie elle-même, qui avait continué son existence propre entre la Chaldée, l'empire Mède et la Lydie, s'inclina devant la supériorité du pouvoir naissant, et ses Syennésis obéirent désormais aux ordres des Perses[2]. Les deux ligues éolienne et ionienne avaient offert d'abord à Cyrus de le reconnaître comme leur suzerain, aux mêmes conditions dont Crésus s'était contenté, mais il n'y avait consenti qu'à l'égard de Milet, et il avait exigé des autres une reddition pure et simple : elles avaient refusé, et, s'unissant dans une résolution commune pour la première fois peut-être depuis qu'elles existaient, elles résolurent d'affronter la guerre. Elles n'avaient rien à craindre du côté de la mer, car les Perses ne possédaient aucune flotte, et les rigueurs de la saison leur évitaient une attaque par terre jusqu'au retour du printemps. Elles cherchèrent de l'aide dans la mère-patrie et elles dépêchèrent une ambassade aux Spartiates : ceux-ci ne jugèrent pas à propos de leur prêter une armée ainsi qu'ils auraient fait pour Crésus, mais ils autorisèrent un de leurs principaux citoyens, Lakrinès, à partir et à sommer le grand roi de respecter les cités helléniques, sous peine d'encourir leur inimitié. Cyrus était préoccupé sérieusement de ce qui se passait dans les régions orientales de l'Iran : Babylone demeurait inerte depuis qu'elle avait appris la catastrophe de Sardes, mais les Bactriens et les Sakes étaient en pleine insurrection, depuis un an qu'il se trouvait retenu à l'extrême-Occident, et une absence plus longue risquait de compromettre son prestige en Médie et sur la Perse même[3]. La fanfaronnade lacédémonienne le toucha peu : il s'enquit de ce qu'était Sparte et la Grèce, puis, quand on l'en eut informé, il pria ironiquement Lakrinès de remercier ses compatriotes pour le bon avis dont ils l'honoraient, « mais, ajouta-t-il, prenez souci que je ne vous fasse jaser bientôt, non plus sur les maux de l'Ionie, mais sur les vôtres propres[4] ». Il confia le gouvernement de Sardes à un de ses officiers, Tabalos, il chargea Paktyas, un des Lydiens qui s'étaient ralliés à lui, de convoyer en Perse les trésors de Crésus, puis il reprit en hâte le

1. Aucun document ne le dit formellement, mais l'ensemble du récit d'Hérodote semble bien montrer qu'à l'exception des cités grecques des Cariens et des Lyciens, tous les peuples qui avaient fait partie de la domination lydienne sous Crésus se soumirent aussitôt après la prise de Sardes, sans résistance appréciable.

2. Xénophon, *Cyropédie*, VII, iv § 2; Hérodote mentionne un de ces Syennésis une quarantaine d'années plus tard au temps de la révolte d'Ionie (V, cxviii).

3. La tradition suivie par Ctésias (cf. ce qui est dit plus haut, t. III, p. 597, de cette *Histoire*) admettait que la soumission des peuples orientaux était chose accomplie au moment où la guerre de Lydie commença. Celle dont Hérodote s'inspira plaçait l'événement après la chute de Crésus (I, clxxvii); de toute façon, elle indiquait la crainte des Bactriens et des Sakes, aussi bien que des Babyloniens et des Égyptiens (I, cliii), comme étant le motif qui précipita la retraite de Cyrus.

4. Hérodote, I, cli-clii, et d'après lui, mais probablement à travers Éphore, Diodore de Sicile, IX, 36.

chemin d'Ecbatane. Il n'était pas à moitié route qu'une révolte éclata derrière lui : Paktyas, au lieu d'obéir à ses instructions, s'aboucha secrètement avec les Ioniens, enrôla chez eux des mercenaires, puis vint assiéger Tabalos dans le château de Sardes. La conquête entière était à recommencer si la place capitulait : elle tint bon heureusement, et sa résistance donna à Cyrus le temps d'expédier des renforts aux ordres du Mède Mazarès. Dès qu'ils furent proches, Paktyas, sentant la partie perdue, se réfugia à Kymé : les habitants,



LE SITE ACTUEL DE MILET[1].

sommés de le livrer, n'y consentirent point, mais ils le firent passer à Mitylène, où les insulaires le voulurent vendre à ses ennemis pour une grosse somme d'argent. Les Kyméens le sauvèrent une seconde fois et le transportèrent à Chio dans le temple d'Athéné Poliarque : les Chiotes l'arrachèrent enfin à son asile et l'abandonnèrent au général mède, en échange d'un canton de Mysie, celui d'Atarnée, qu'ils disputaient aux Lesbiens[2]. Paktyas captif, les Lydiens rentrèrent dans le devoir, et Mazarès put consacrer toutes ses forces à la réduction des cités grecques : il avait déjà saccagé Priène[3] et dévasté la banlieue de

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*
2. Un passage conservé de Charon de Lampsaque (*Fragment 1*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. I, p. 32) résume en quelques mots le récit qu'Hérodote fait des aventures de Paktyas (I, clvii-clx), mais sans parler de la trahison des insulaires : il se borne à dire que Cyrus prit le fugitif, après que celui-ci eut quitté successivement Chios et Mitylène.
3. Hérodote, I, clxi ; Pausanias, VII, ii § 10, attribue la prise de cette ville au Perse Taboulès, qui est évidemment le Tabalos d'Hérodote.

Magnésie sur le Méandre, quand il mourut de maladie. Le Mède Harpage, celui-là même à qui la légende assigne un rôle si curieux auprès d'Astyage et de Cyrus enfant, lui succéda comme gouverneur de l'ancien royaume lydien et acheva son œuvre. Les deux premières des places qu'il assiégea, Phocée et Téos, préférèrent l'exil à l'esclavage : les Phocéens s'en allèrent fonder Marseille dans les parages lointains de la Méditerranée occidentale; les Téiens s'installèrent le long de la côte de Thrace, à proximité des mines d'or du Pangée, et ils y construisirent Abdère sur l'emplacement d'une ancienne colonie clazoménienne. Les autres villes, ou furent enlevées d'assaut ou bien ouvrirent leurs portes volontairement, et bientôt, Ioniens ou Éoliens, ils obéirent aux Perses à l'exception des Samiens, que leur position même protégeait contre toute insulte : une flotte eût été nécessaire pour les joindre, et le seul peuple qui eût pu en fournir une, le Phénicien, ne dépendait pas encore de Cyrus. La rébellion comprimée sur ce point, Harpagos descendit en Carie : les indigènes acceptèrent le joug avec empressement, ainsi que les colonies doriennes semées en bordure, Cnide, Halicarnasse, les îles de Cos et de Rhodes, mais la Lycie ne céda point sans combat. Ses chaînes de montagnes abruptes, ses vallées encaissées, ses bourgs et ses châteaux perchés sur des rochers inaccessibles, y rendaient la chicane facile aux indigènes. Les habitants de Xanthos, bien que très inférieurs en nombre, sortirent en plaine et disputèrent longuement la victoire aux envahisseurs : leur défaite et la capitulation de leur ville décidèrent le reste des Lyciens à déposer les armes, et consommèrent la pacification de la péninsule[1]. Elle se partagea en plusieurs gouvernements, selon ses anciennes affinités ethnographiques, gouvernement de Lydie et d'Ionie, gouvernement de Phrygie[2], et d'autres encore que nous ignorons : Harpage paraît avoir résidé à Sardes et exercé sur tous une sorte de vice-royauté, mais il obtint du roi en Lycie et en Carie des domaines considérables, qui firent plus tard de ces pays comme un apanage de sa famille.

Tandis qu'il consolidait ainsi la conquête première, Cyrus s'enfonçait dans les régions inconnues de l'extrême-Orient. Rien ne lui aurait été plus aisé que de se jeter sur Babylone et de culbuter, comme à la course, la royauté vermoulue de Nabounâid, mais l'aspect redoutable qu'elle présentait encore malgré sa faiblesse réelle lui en imposa, et il ne voulut point s'y heurter avant

1. Hérodote, I, CXLI-CLXXVII.

2. Hérodote, III, CXX, CXXVI, cite comme satrape de Daskylion un certain Mitrobatès qui avait été peut-être installé déjà par Cyrus (Krumbholz, *de Asiæ Minoris Satrapis Persicis*, p. 27-28). Orœtès avait été institué gouverneur d'Ionie et de Lydie par Cyrus (Hérodote, III, CXX sqq.).

d'en avoir fini avec les nations qui s'agitaient entre la Caspienne et les versants indiens du plateau. Autant qu'on en peut juger, elles étaient de sang iranien pour la plupart, et elles avaient la même religion, les mêmes institutions, les mêmes mœurs que les Mèdes et les Perses[1] : la légende reléguait déjà en Bactriane les origines de Zoroastre, le théâtre de sa prédication, la patrie des héros dont les exploits défrayaient les chants de l'épopée persane[2]. On ne sait, nous l'avons vu, quels liens les rattachaient à l'empire de Cyaxare, ni même si elles y avaient été jamais rattachées du tout. Nous n'avons malheureusement que des renseignements isolés et presque sans valeur sur cette partie du règne de Cyrus, la plus importante peut-être, puisqu'elle introduisit dans la vie générale du monde asiatique des peuples qui lui étaient demeurés étrangers jusqu'alors. S'il en faut croire Ctésias, la Bactriane aurait été frappée dès le début. Ses habitants comptaient parmi les plus braves de l'Orient et ceux qui fournissaient les meilleurs soldats. Ils remportèrent d'abord des succès, puis ils posèrent bas les armes en apprenant que Cyrus avait épousé une fille d'Astyage[4]. Cette légende prévalut au temps où les Achéménides entendaient qu'on les crût, et Cyrus avant eux, les successeurs légitimes des vieux souverains mèdes : ils accueillaient avec faveur tous les récits propres à justifier leur prétention, et celui-là devait leur plaire à coup sûr qui attribuait la soumission, non pas à un simple déploiement de vigueur brutale, mais à la reconnaissance d'un droit héréditaire. L'annexion de Bactres avait pour conséquences naturelles celles de la Margiane, des Khoramniens[5] et de la Sogdiane. Cyrus construisit


LES CITÉS LYCIENNES SUR LEURS ROCHERS INACCESSIBLES[3].

1. Pour l'origine iranienne de la plupart de ces peuples, cf. les témoignages d'auteurs anciens réunis par Rapp, *die Religion und Sitte der Perser und übrigen Iranier*, dans la *Z. d. D. Morgenl. Gesells.*, t. XIX, p. 11-21.
2. Cf. ce qui est dit sur ce sujet plus haut, au t. III, p. 572 sqq., de cette *Histoire*.
3. *Le rocher et les tombeaux de Tlôs, dessin de Boudier, d'après la vue de* Fellows, *Lycia and Caria*, pl. VI.
4. C'est la campagne que Ctésias place avant la guerre lydienne (*Fragment 29* § *2*, dans Müller-Didot, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 46), mais qu'Hérodote rejette après la prise de Sardes (I, CLIII, CLXXVII).
5. Ctésias devait parler de la soumission de ces peuples, car on nous a conservé quelques mots d'une description qu'il faisait des Khoramniens (*Fragment 34*, dans Müller-Didot, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 61).

dans chacune de ces provinces des forteresses, dont la plus célèbre, Kyropolis, commandait un des gués principaux de l'Iaxarte[1]. Les steppes de la Sibérie arrêtèrent sa course vers le Nord, mais à l'Est, dans les montagnes du Turkestan chinois, les Sakes, renommés pour leur bravoure et pour leur richesse, n'échappèrent pas à son ambition. Ce qu'on nous raconte de ses campagnes contre eux est un roman d'amour et d'aventures, où l'histoire réelle n'a plus certainement qu'une place minime. Il les aurait attaqués, puis défaits d'entrée de jeu, et il leur aurait pris leur roi Amorgès, mais cette capture qu'il croyait décisive changea pour lui la fortune. La femme d'Amorgès, Sparêthra, rassembla les fugitifs autour d'elle, battit les envahisseurs en plusieurs rencontres et leur enleva tant de monde qu'ils s'estimèrent heureux de lui restituer son mari pour prix des captifs qu'elle avait faits. La lutte se termina pourtant par l'asservissement des Sakes : ils acceptèrent de payer le tribut, et ils formèrent désormais comme l'avant-garde des Iraniens contre les Nomades de l'Est[2]. Cyrus, en les quittant, remonta sur le plateau et il réduisit les Ariens, les Thatagous, l'Haraouvati, le Zaranka, le pays de Caboul[3]; eut-il le temps de descendre au delà du lac Hamoun et parvint-il jusqu'aux falaises de la Mer Érythrée? Une tradition prétend qu'il perdit son armée dans les déserts sans eau de la Gédrosie, comme plus tard Alexandre, mais on ne saurait lui prêter une grande confiance : le fait seul de la conquête subsiste et le détail en est oublié[4]. Tout cela exigea cinq ou six ans, de 545 à 539[5], mais Cyrus ne revint de ses chevauchées à travers l'inconnu que pour combiner aussitôt des entreprises nouvelles. Rien ne l'empêchait plus maintenant de marcher contre les Chaldéens, et les discordes de Babylone doublaient encore ses chances de succès. La passion de Nabounâîd pour l'archéologie n'avait point molli depuis les débuts du règne. Les restaurations de temples qu'elle lui conseillait absorbaient le meilleur de ses revenus. Il fouillait les substructions des sanctuaires les plus vieux, Larsam, Ourouk, Ourou, Sippar, Nipour, et lorsque, à force de creuser, il avait découvert les cylindres que ses prédécesseurs avaient enfouis, sa joie ne connaissait plus de bornes : c'étaient les

1. STRABON, XI, XI § 4, p. 517, et ARRIEN, *Anabase*, III, II § 1, III § 1-5 : il y aurait eu dans ces villes des autels dédiés par le conquérant (PLINE, *H. Nat.*, VI, 49). Tomaschek identifie Kyra ou Kyropolis avec la localité actuelle d'Oura-Tépé (*Centralasiatische Studien*, *I*, *Sogdiana*, p. 57-59), mais il la distingue de la Kyreskhata de Ptolémée, qu'il place vers Ousgent.

2. CTÉSIAS, *Fragment 29* § *3*, dans MÜLLER-DIDOT, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 46.

3. ARRIEN, *Historia Indica*, I § 3, où tous ces peuples sont confondus sous le nom général d'Indiens en deçà de l'Indus.

4. NÉARQUE, *Fragment 23*, dans MÜLLER-DIDOT, *Scriptores Rerum Alexandri Magni*, p. 65.

5. Hérodote, I, CLXXVII, résume toute la conquête en quelques mots : Τὰ δὲ ἄνω αὐτῆς [τῆς Ἀσίης] αὐτὸς Κῦρος [ἀνάστατα ἐποίεε], πᾶν ἔθνος καταστρεφόμενος καὶ οὐδὲν παριείς.

grands événements de sa vie, à côté desquels les révolutions politiques de l'Asie et de l'Afrique pâlissaient chaque jour davantage[1]. Cette indifférence aux choses sérieuses du gouvernement était-elle aussi complète qu'elle nous le semble à distance? Certains faits consignés aux chroniques officielles du temps paraissent prouver qu'il n'avait plus guère du roi que le nom et la pompe extérieure. Les grands et l'armée détenaient le pouvoir, et Belsharouzour, le fils du souverain, dirigeait les affaires pour eux sous le nom de son père : cependant, Nabounâîd séjournait inactif dans sa résidence de Tima, et peut-être sa condition y était celle d'un prisonnier véritable, car il n'en sortait point pour venir à Babylone, même aux jours des fêtes solennelles, et son absence empêcha plusieurs années de suite qu'on célébrât les rites majeurs de la religion nationale, la procession de Bel et les cérémonies qui l'accompagnaient[2]. Le peuple souffrait de ces querelles en haut lieu, non seulement les indigènes babyloniens ou kaldou, qu'elles privaient de leurs spectacles accoutumés et dont elles scandalisaient la piété, mais les races étrangères dispersées dans la Mésopotamie, depuis le confluent du Khabour jusqu'aux embouchures de l'Euphrate. Trop clairsemées sur chaque point ou trop débiles pour songer à la révolte déclarée, tous les bruits d'armes qui leur arrivaient du dehors les remplissaient tour à tour d'anxiété ou d'espérance. Les premières victoires des Perses éveillèrent l'idée de la délivrance prochaine chez les Juifs de l'exil, et Cyrus leur apparut nettement comme le héros désigné par Jahvéh pour les réintégrer au pays de leurs pères.

Le nombre des déportés, qui peut-être n'excédait pas vingt mille au début[3], s'était accru largement depuis un demi-siècle que l'exil durait, et, quand même la quantité leur aurait manqué, la qualité leur méritait d'être considérés comme l'élite d'Israel entier. C'étaient d'abord les deux derniers rois, Joïakîn et Zédékias, puis leur famille, l'aristocratie de Juda, le clergé du temple et son pontife, les prophètes, les ouvriers les plus habiles, les soldats[4]. Répartis entre Baby-

1. La description de ces travaux couvre la plupart des cylindres connus de Nabounâîd; cf. PEISER, *Inschriften Nabonid's*, dans SCHRADER, *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, 2e partie, p. 81-119.

2. *Annales de Nabounâîd, col. II, l. 5-25*, cf. SCHRADER, *die Nabonid-Cyrus-Chronik*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, 2e partie, p. 130-133, et HAGEN, *Keilschrifturkunden zur Geschichte des Königs Cyrus*, dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. II, p. 218-221.

3. Le convoi de 597 se composait de dix mille personnes, dont sept mille appartenaient à la classe aisée et mille à celle des artisans, tandis que le reste se composait de gens attachés à la cour (*II Rois, XXIV, 14-16*). Pour le convoi de 587, on compte trois mille vingt-trois habitants de Juda et huit cent trente-deux habitants de Jérusalem (cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 546, de cette *Histoire*). On ne trouve plus que sept cent quarante-cinq exilés pour le convoi de 581 (*Jérémie, LII, 30*; cf. ce qui est dit de cette troisième déportation plus haut, au t. III, p. 548, note 8, de cette *Histoire*). Ces chiffres sont assez modérés pour avoir quelque chance d'être exacts; néanmoins, ils sont loin d'être certains.

4. Cf. ce qui est dit plus haut à ce sujet, au t. III, p. 537, de cette *Histoire*.

lone et les cités voisines, nous ne connaissons de source certaine qu'un seul de leurs établissements, celui de Tell Abîb, sur le Kébar[1], mais plusieurs des colonies juives qui florissaient par là vers l'époque romaine remontaient à coup sûr jusqu'aux jours de la captivité; une légende recueillie dans le Talmud affirmait même que la synagogue de Shafyâthîb, près Nehardaa, avait été bâtie par le roi Joiâkîn avec des pierres tirées des décombres du temple de Jérusalem[2]. Ces communautés jouissaient d'une autonomie assez complète, et elles étaient libres de s'administrer comme il leur plaisait, pourvu qu'elles acquittassent l'impôt ou les corvées réglementaires sans murmurer. Les shéikhs, les anciens de la famille et de la tribu, qui avaient joué un rôle prépondérant au pays d'origine, conservèrent leur rang; le Chaldéen leur avait laissé toute la portion de leur fortune qu'ils avaient pu transporter avec eux dans l'exil, il les acceptait pour les chefs de leur peuple responsables envers lui de l'obéissance, et il ne les gênait en aucune façon dans l'exercice de leur autorité tant qu'ils maintenaient l'ordre et la tranquillité parmi leurs sujets[3]. Comment ceux-ci arrangèrent leur existence, à quelles industries ils s'adonnèrent pour gagner le pain de chaque jour ou pour acquérir la richesse, aucun de ceux qui écrivaient alors n'a eu souci de nous le dire. La plaine humide et grasse de l'Euphrate différait si fort du sol auquel ils étaient accoutumés en Juda, collines nues ou boisées légèrement, coteaux cultivés en terrasses, ouadys étroits et mal arrosés, vallées tortueuses et brûlées, qu'ils durent se sentir tout désorientés dans leur monde chaldéen. Ouvriers ou laboureurs, soldats, manieurs d'or, marchands, il fallait vivre pourtant, et l'on vécut, et, selon le conseil de Jérémie, on s'ingénia à ne pas laisser perdre la semence d'Israel[4]. Plus tard l'imagination des piétistes se représenta volontiers ces générations de l'exil comme plongées toutes dans les regrets vains et dans l'inertie : « Au bord des fleuves de Babel, nous étions assis et nous pleurions, nous souvenant de Sion. Aux saules de la campagne nous avions pendu nos lyres, car, là, nos ravisseurs nous commandaient des paroles de chant, nos oppresseurs des accents de joie : « Chantez-nous des can« tiques de Sion! » Las! comment chanterions-nous le chant de Jahvéh sur la terre étrangère[5]! » Cela n'était vrai que des prêtres et des scribes. Le vide s'était fait dans leur existence, de la minute où le conquérant les avait arrachés à la

1. *Ézéchiel III, 15.* Le Kébar a été identifié par erreur au Khabour; c'est un des canaux voisins de Babylone, peut-être le Nahr Malkâ, le grand canal royal.
2. Neubauer, *la Géographie du Talmud*, p. 322, note 4, 350-351.
3. Cf. les assemblées de ces chefs chez Ézéchiel et leur action (VIII, 1, XIV, 1, XX, 1).
4. *Jérémie, XXIX, 1-7*; cf. ce qui est dit à se sujet plus haut, au t. III, p. 541, de cette *Histoire*.
5. *Psaume CXXXVII, 1-4.*

routine de rites minutieux que leur vocation leur imposait dans le temple. Les heures qu'ils leur avaient consacrées jadis, ils les consumaient à se lamenter sur les infortunes de la nation, à en accuser les autres et eux-mêmes, à se demander quel crime leur avait mérité la ruine et pourquoi Jahvéh, qui avait absous leurs pères si souvent, n'avait pas étendu sa clémence jusque sur eux, mais c'était dans sa patience même que leurs prophètes et surtout Ézéchiel leur montraient la cause de leur déchéance. Plus Ézéchiel méditait dans sa retraite, plus le passé lui apparaissait comme un conflit lamentable entre la justice divine et l'iniquité juive. Jahvéh s'était engagé envers la maison de Jacob alors qu'elle séjournait encore en Égypte, et il ne lui avait réclamé que de la fidélité en échange de son aide : « Jetez, chacun de vous, les idoles de ses yeux avec les faux dieux de la terre d'Égypte; moi, Jahvéh, je suis votre Dieu. » Les enfants d'Israel n'avaient jamais observé cette condition si douce, et c'était le principe de leurs maux; avant même d'être libérés de Pharaon, ils avaient trahi leur protecteur, et lui, il avait songé à les en punir, « mais j'agis par égard pour mon nom, afin qu'il ne fût pas avili aux yeux des peuples chez lesquels ils se trouvaient et en présence desquels je m'étais révélé à eux. Je les sortis donc de l'Égypte et je les conduisis au désert. Je leur dictai mes préceptes et je leur promulguai mes commandements que l'homme doit pratiquer pour s'assurer la vie, et de plus je leur assignai mes sabbats pour leur servir de signe entre moi et eux, mais ils furent rebelles à mes ordres. » Comme ils avaient agi en Égypte, ils agirent au pied du Sinai, et cette fois encore Jahvéh ne put se résoudre à les détruire; il se borna à décréter que nul de ceux qui l'avaient offensé ne pénétrerait dans la Terre Promise, et il reporta sa bienveillance sur leurs fils. Mais ceux-ci ne se montrèrent pas plus sages que leurs pères; à peine en possession du patrimoine qui leur était dévolu, « un pays de lait et de miel, le plus beau de tous les pays, ils jetèrent les yeux sur toute colline élevée, sur tout arbre feuillu, ils y immolèrent leurs victimes, ils y prodiguèrent le parfum de leur encens, il y versèrent leurs libations ». Et non contents de profaner leurs autels par des cérémonies et par des offrandes impies, ils courbèrent le front devant des idoles : « Soyons, pensèrent-ils, comme les autres nations, comme les peuples de partout, adorons le bois et la pierre! » — « Par ma vie, s'écrie le Seigneur Jahvéh, d'une main puissante et le bras tendu, et déversant mon courroux sur vous, je vous gouvernerai[1]. » Si légitime que fût le châtiment, Ézéchiel ne croyait pas qu'il durât éternellement.

1. *Ézéchiel*, XX.

Jahvéh est trop juste pour rendre les générations futures responsables à jamais de la faute des générations passées et présentes. « Qu'avez-vous donc, vous autres d'Israel, à grommeler sans cesse : « Les pères ont mangé du verjus, et « les dents des enfants en ont été agacées? » Par ma vie! dit le Seigneur Jahvéh, ne répétez plus ce proverbe en Israel! Car, voyez, toutes les personnes sont à moi, la personne du père et la personne du fils, mais c'est la personne du coupable qui mourra; celui qui est juste restera en vie, parole du Seigneur Jahvéh. » Israel est donc l'arbitre de ses destinées : s'il s'obstine en ses égarements, il reculera d'autant l'heure du salut; s'il se repent et qu'il observe la loi, la colère céleste s'apaisera. « Ainsi donc, maison d'Israel, je vous jugerai chacun selon ses œuvres. Repoussez loin de vous tous les péchés que vous avez commis; faites-vous un cœur nouveau et un nouvel esprit! Pourquoi voudriez-vous mourir, maison d'Israel? Car je ne prends point plaisir à la mort de celui qui meurt! Revenez donc et vivez[1]! » Quelques-uns objectaient qu'il était bien tard pour rêver encore de régénération et d'avenir : « Nos os sont desséchés, notre confiance est minée; nous sommes perdus ». Le prophète leur répondait que son Dieu l'avait transféré en esprit au milieu d'une plaine jonchée d'ossements. « Et je les adjurai, et à mesure que je les adjurais, voilà qu'avec fracas ils se rejoignirent les uns les autres. Et tandis que je les regardais, je vis sur eux des nerfs, puis ils se vêtirent de chair et la peau les enveloppa, mais il n'y avait pas de souffle en eux. Alors Jahvéh me dit : « Évoque « le souffle, évoque, fils de l'homme, et crie au souffle : « Voici ce que dit le « Seigneur Jahvéh : « Viens, souffle des quatre vents et souffle dans ces cada- « vres pour qu'ils revivent! » Et j'évoquai ainsi que j'en avais reçu l'ordre; et le souffle entra en eux, ils revinrent à la vie, et ils se dressèrent sur leurs pieds, une grande, grande multitude, et il me dit : « Ces ossements-là, c'est la « maison d'Israel! Voyez, je vais ouvrir vos tombeaux et vous en extraire, ô « mon peuple, et je vous ramènerai dans la terre d'Israel. J'insufflerai mon « souffle en vous pour que vous reveniez à la vie, et je vous replacerai dans « votre patrie, afin que vous reconnaissiez que moi, Jahvéh, ce que j'ai dit je « l'ai fait[2]! »

Il faudrait une constitution à ce peuple relevé de si bas, une loi nouvelle qui se substituât à l'ancienne, le jour où l'exil serait achevé. Ézéchiel se serait dispensé volontiers d'y conserver la monarchie, car elle avait été essayée depuis Samuel et elle avait produit peu de résultats heureux : pour un

1. *Ézéchiel, XVIII.* — 2. *Ézéchiel, XXXVII, 1-14.*

Ézéchias ou pour un Josias, combien avait-elle eu d'Akhaz ou de Manassés ! Cependant les Juifs étaient encore attachés si sincèrement à la famille de David, qu'il jugea inopportun de la bannir de son projet. Il se résigna à tolérer un roi, un roi plus pieux et moins libre encore que ne l'avait rêvé l'inspirateur du Deutéronome[1], un serviteur des serviteurs de Dieu dont la fonction se réduirait surtout à subvenir aux besoins du culte. Jahvéh était en vérité le seul souverain qu'il acceptât pleinement, mais un Jahvéh bien différent déjà de celui que ses prédécesseurs avaient conçu, le Seigneur Jahvéh d'Amos « qui ne fait rien sans révéler son secret aux prophètes, ses servants[2] », ou celui d'Osée « qui prend plaisir à l'amour et non aux sacrifices, et à la connaissance de Dieu plus qu'aux holocaustes[3] ». Son Jahvéh à lui n'admet plus aucun commerce avec les interprètes de ses volontés; il tient « le fils de l'homme » à distance, et il ne consent plus à communiquer avec lui que par l'entremise des anges, ses messagers. Sans doute l'affection de ses dévots lui est douce, mais il préfère leur respect et leur crainte, et l'odeur du sacrifice légalement accompli est suave à ses narines. Le premier soin des rapatriés sera donc de lui bâtir une maison neuve sur la montagne sainte. Ce temple de Salomon où les lointaines années de sa jeunesse s'étaient écoulées, Ézéchiel le réédifie sur le même plan que jadis, mais plus grand, mais plus beau, la cour extérieure d'abord, puis la cour intérieure et ses chambres, puis le sanctuaire dont il calcule les dimensions au plus juste : dix coudées d'ouverture pour la baie de porte, cinq de chaque côté pour les parois à droite et à gauche de la porte, vingt coudées de large et quarante de long pour la salle même, et ainsi de suite, avec un luxe de détails techniques souvent malaisés à comprendre[4]. Et comme il faut à un édifice si bien agencé un clergé digne de l'habiter, les fils de Zadok seuls auront rang de prêtre, parce que seuls ils ont gardé une fidélité inébranlable; les autres lévites ne rempliront que des emplois secondaires, car non seulement ils ont participé aux erreurs de la nation, mais ils lui ont prodigué le mauvais exemple et ils ont pratiqué l'idolâtrie. Les devoirs et les prérogatives de chacun, les revenus de l'autel, les holocaustes, les fêtes solennelles, l'apprêt des banquets, tout est prévu, tout est déterminé avec une rigueur inexorable[5]. Ézéchiel était prêtre, en effet, et amoureux des minuties les plus

1. Cf. ce qui est dit du roi selon l'esprit du Deutéronome, plus haut, au t. III, p. 509, de cette *Histoire*.
2. *Amos*, *III*, *7*.
3. *Osée*, *VI*, *6*.
4. *Ézéchiel*, *XL*, *5*-*XLVI*, *24*; pour l'explication de ces passages, cf. Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. IV, p. 243-271.
5. *Ézéchiel*, *XLIV*, *1*-*XLVI*, *24*.

mesquines comme des fonctions les plus nobles de son métier, les moindres recettes de boucherie et de cuisine rituelles lui paraissaient aussi nécessaires à la prospérité future de son peuple que les préceptes de la morale. Vers la fin seulement, l'imagination du voyant l'emportait sur le formalisme du sacrificateur : il rêvait qu'une source, jaillissant du seuil même de la maison divine, courait vers la Mer Morte à travers un grand bois d'arbres fruitiers, dont le feuillage ne se flétrira pas et dont les fruits ne finiront pas. Les douze tribus d'Israel, celles dont il subsistait des restes comme celles qui s'étaient éteintes à diverses époques, se partageraient alors le pays régénéré, Dan au Nord extrême, Ruben et Juda à l'extrême Sud, et elles fonderaient à frais communs, autour de la montagne de Sion, la Jérusalem nouvelle dont le nom serait désormais : « Ici Jahvéh[1] ! » Il ne semble pas que l'influence d'Ézéchiel s'étendit au delà d'un cercle restreint d'admirateurs. Sa prédication n'empêcha point beaucoup des exilés de continuer à vénérer les dieux païens : la plupart de ceux-là se fondirent probablement dans la masse de la population chaldéenne, et ils furent perdus pour Israel aussi complètement que l'avaient été les premiers exilés d'Éphraîm sous Tiglatphalazar III et sous Sargon. Le plus grand nombre restèrent fidèles à leurs espérances de grandeur future, et ils s'appliquèrent à démêler parmi les événements les signes précurseurs de la délivrance. « Comme une femme enceinte, quand son terme approche, se tord et crie dans ses douleurs, ainsi nous étions devant toi, Jahvéh ! — Va, mon peuple, retire-toi dans ta chambre et clos bien les portes derrière toi; cache-toi un petit, jusqu'à ce que la colère soit calmée. Car bientôt Jahvéh va sortir de son lieu pour demander compte de ses crimes à l'habitant de la terre, et la terre découvrira le sang versé, et elle ne cachera plus le corps des victimes[2]. » La condition s'améliora lorsque Naboukodorosor mourut. Amîlmardouk tira Joïakîn de la prison où il gémissait depuis trente années, et il le traita avec honneur[3] : ce n'était pas encore la restauration annoncée, mais c'était la fin de la persécution. Puis vinrent les querelles de palais qui, en moins de sept ans, changèrent le sceptre de Naboukodorosor quatre fois de poing, puis l'avènement du pacifique et dévot Nabounâîd, la chute d'Astyage, les premières victoires de Cyrus. Rien n'échappait à l'œil vigilant des prophètes, et ils commençaient à proclamer que les temps étaient proches, à prédire la chute de Babylone, à dépeindre les

1. *Ézéchiel, XLVII-XLVIII*. L'image du fleuve paraît être empruntée au *vase d'eau* de la mythologie chaldéenne.
2. Prophète anonyme vers 570, dans *Isaie, XXVI, 17, 20-21*.
3. *II Rois, XXV, 27-30*; cf. *Jérémie, LII, 31-34*.

barbares ameutés contre elle, Israel soulagé du joug par le vouloir tout-puissant des Perses. « Voici ce que Jahvéh dit à son oint, à Cyrus dont il a saisi la main pour terrasser devant lui les nations et délier les ceintures des rois. pour ouvrir les portes devant lui de sorte qu'aucune ne lui soit fermée : « Moi, « je marcherai devant toi, j'aplanirai les chemins âpres, je briserai les pen- « tures d'airain, et je romprai les verrous de fer. Je te livrerai les trésors « cachés, enfouis dans les lieux secrets, afin que tu saches que moi je suis « Jahvéh, le dieu d'Israel qui t'appelle par ton nom. C'est à cause de mon ser- « viteur Jacob, d'Israel, mon élu, que je t'ai appelé par ton nom, que je t'ai « donné ton titre bien que tu ne m'aies pas connu[1]. » Rien ne tient debout devant le victorieux que Jahvéh conduit, « Bel croule, Nabou est culbuté; leurs images sont chargées sur des bêtes de somme, un fardeau qui les fatigue. Ils croulent, ils sont culbutés tous ensemble; ils ne peuvent sauver ce faix, ils vont eux-même en exil[2]. » et la vierge, fille de Babel, descend de son trône pour s'accroupir dans la poussière; désormais on ne l'appellera plus la délicate, la voluptueuse. « Prends les meules comme une esclave, et va moudre la farine; ôte ton voile, trousse ta robe, découvre tes jambes pour passer les rivières; que ta nudité soit révélée et qu'on voie ta honte. Assieds-toi en silence, cache-toi dans l'obscurité, fille des Chaldéens, désormais on ne t'appellera plus la reine des empires[3]! »

La tâche fut moins rude pour Çyrus que l'on ne serait tenté de l'estimer. Non seulement les étrangers dont la Babylonie regorgeait l'appelaient de leurs vœux : les Babyloniens eux-mêmes se désintéressaient de leur roi, et la plupart d'entre eux étaient prêts à bien accueillir le Perse qui les délivrerait de lui, comme ils avaient fait jadis les monarques assyriens qui les avaient débarrassés de leurs seigneurs chaldéens. Il se peut vers la fin que Nabounâid ait ressaisi le pouvoir en partie[4]; mais, inquiet de l'avenir et comptant peu sur les secours d'ici-bas, il avait imploré un appui plus sûr auprès des dieux. Il avait, ce semble, relevé de vieux cultes oubliés, et il leur avait affecté des revenus qui diminuaient d'autant la fortune des religions en usage de son temps. Même, à mesure qu'il sentait le danger approcher, il avait songé à toutes ces villes secondaires, Ourou, Ourouk, Larsam, Éridou, qui, laissées au dehors du plan de défense conçu par Naboukodorosor, étaient sacrifiées en cas d'invasion :

1. *Second Isaie*, dans *Isaie*, *XLV*, *1-4*. — 2. *Second Isaie*, dans *Isaie*, *XLVI*, *1-2*.
3. *Second Isaie*, dans *Isaie*, *XLVII*, *1-5*.
4. Cela semble résulter du rôle même qu'il joue dans la crise finale, telle qu'elle est racontée dans le *Cylindre de Cyrus* et dans les *Annales*; cf. plus bas, t. III, p. 634-635, de cette *Histoire*.

il en avait extrait les statues les plus vénérées, celles où l'âme même de la divinité habitait le plus volontiers, et il les avait enfermées dans la capitale à l'abri de la triple enceinte[1]. Cette sorte de concentration des légions divines, qui, accentuant la suprématie de Bel-Mardouk sur ses frères, aurait dû plutôt flatter son orgueil et celui de ses prêtres, fut au contraire mal accueillie du clergé et de la plèbe. Tous ces hôtes, il fallait non seulement les héberger, mais les veiller, les parer, les nourrir, les fêter eux et leur suite humaine, et le prestige du Bel local n'en serait-il pas diminué ainsi que ses honneurs et ses moyens d'existence? Une clameur s'éleva sur les hauteurs de l'empyrée, dont l'écho résonna bientôt par le pays : les dieux se plaignirent de leur séjour à Babylone comme d'une captivité dans l'Ézagilla, ils se lamentèrent de la suppression de leurs sacrifices journaliers, et Mardouk eut pitié d'eux. Il tourna ses regards vers les contrées de Shoumir et d'Accad, il en aperçut les sanctuaires en ruine, les villes sans mouvement comme autant de cadavres; « il jeta les yeux sur toutes les régions d'alentour, il les fouilla du regard, il y chercha un prince qui fût droit selon son cœur, et qui pût lui saisir les mains. Il proclama par son nom Kyros, roi d'Anshân, et il l'appela par son nom à la royauté universelle[2] ». Pour les gens de Babylone comme pour les exilés juifs, et, sans doute aussi, pour les autres colons étrangers, Cyrus apparaissait tel un libérateur élu par les dieux; on attendait partout sa venue prochaine, sinon avec la même impatience, du moins avec une résignation presque joyeuse. Il agit enfin dans les premiers mois de 538, et sa fortune ordinaire ne le trahit pas en cet instant décisif de sa carrière. L'immense citadelle que Naboukodorosor avait créée au centre de son empire en prévision d'une attaque médique était intacte encore, et les murs échelonnés l'un derrière l'autre, les fossés, les lignes d'eau et de marais qui la couvraient[3] avaient été si bien entretenus ou remis en état depuis lui qu'ils conservaient leur efficacité absolue : c'était un peuple plutôt qu'une armée qu'il fallait ameuter contre elle pour l'assiéger. C'était un peuple aussi qu'elle exigeait pour la défendre, mais le peuple n'était que peu enclin à seconder son souverain : Nabounâîd concentra ses troupes

1. *Annales de Nabounâîd, col. III, l. 8-11*; cf. SCHRADER, *die Nabonid-Cyrus-Chronik*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, 2e partie, p. 132-133, et HAGEN, *Keilschrifturkunden zur Geschichte des Königs Cyrus*, dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. II, p. 220-223. Le chroniqueur ajoute que les dieux de Sippar, de Kouta et de Barsip ne vinrent pas à Babylone; et de fait, ces villes se trouvant comprises dans les lignes de défense, leurs dieux étaient à l'abri de l'ennemi aussi bien que s'ils eussent été enfermés dans Babylone même.

2. *Cylindre de Cyrus, l. 1-12*; cf. SCHRADER, *Inschrift auf dem Thoncylinder des Cyrus, Königs von Babylon-Persien*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, 2e partie, p. 120-123, et HAGEN, *Keilschrifturkunden zur Geschichte des Königs Cyrus*, dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. II, p. 208-211.

3. Voir ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. III, p. 561-563, de cette *Histoire*.

sur le point le plus menacé, dans l'angle compris vers Opis entre le Mur Médique et le coude du Tigre, et il attendit sans bouger que l'attaque se dessinât. On croit deviner que Cyrus mit deux divisions en mouvement : l'une, partie de Suse sous son commandement, fila par la route ordinaire des invasions élamites, vers le confluent du Tigre et de la Dîyala; l'autre, qui était aux ordres de Gobryas, le satrape de Goutioum, descendit le long de l'Adhem ou de la Dîyala, et elle amena les contingents du Nord au lieu du rendez-vous. Il paraît résulter de l'ensemble des faits connus que les assaillants choisirent le voisinage de la Bagdad actuelle afin de pratiquer la brèche dans l'enceinte. Profitant des mois où les rivières étaient le plus bas, ils saignèrent la Dîyala et le Tigre, et ils en baissèrent le niveau au point de les pouvoir franchir presque à pied sec, puis ils se frayèrent un passage à travers les fortifications de la rive gauche, et ils transportèrent rapidement le gros de leurs forces au centre même des positions ennemies. La masse principale des milices chaldéennes était encore à Opis et coupée de la capitale : Cyrus se rabattit sur elle, la vainquit sur les berges de la Zalzallat, dans les premiers jours de Tammouz, tandis qu'il poussait Gobryas vers Babylone[1]. Le 14 Tammouz, Nabounâid évacua Sippar, qui tomba aussitôt aux mains des avant-gardes perses; le 16, Gobryas pénétra dans Babylone sans coup férir et Nabounâid se rendit prisonnier[2]. Les vainqueurs avaient l'ordre d'éviter tout ce qui mécontenterait la population : ils respectèrent les biens des particuliers et ceux des dieux, ils postèrent un fort détachement autour de l'Ézagilla afin de le protéger, et ils ne permirent à aucun soldat armé de s'introduire dans l'enceinte, tant que le roi n'aurait pas prononcé sur le sort des vaincus. Il arriva une quinzaine de jours plus tard, le 3 Marchesvân, et son premier acte fut un acte de clémence : il prohiba le pillage, il accorda l'amân à tous les habitants, et il confia le gouvernement à Gobryas. Restait le fils du roi, Belsharouzour, dont l'énergie pouvait susciter des difficultés graves, si on lui laissait le loisir de rallier les derniers fidèles de la dynastie autour de lui. Gobryas lui courut sus, et, le 11 Marchesvân, il réussit à le surprendre et à le tuer[3]. La dernière espérance des Chaldéens

1. Pour l'interprétation militaire des faits de cette campagne, j'ai suivi en général les indications de BILLERBECK, *Geographische Untersuchungen*, p. 13-25. Le récit d'Hérodote (I, CLXXXIX) sur le fleuve Gyndès est probablement un souvenir des travaux de dérivation entrepris lors de l'attaque vers Bagdad.

2. Le *Cylindre de Cyrus*, *l. 17*, le dit expressément : « Sans combat ni bataille Mardouk le fit entrer dans Babylone ». Les *Annales de Nabounâid*, *col. III*, *l. 15-16*, confirment ce témoignage du récit officiel.

3. *Annales de Nabounâid*, *col. III*, *l. 12-22*; cf. SCHRADER, *die Nabonid-Cyrus-Chronik*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, 1re partie, p. 134-135, et HAGEN, *Keilschrifturkunden zur Geschichte des Königs Cyrus*, dans les *Beiträge zur Assyriologie*, tome II, p. 222-223. Le passage

s'évanouit avec lui, et les seigneurs ou les cités qui hésitaient encore hâtèrent leur soumission à qui mieux mieux. Le moyen était tout indiqué de gagner leur bonne volonté, au moins de façon provisoire, et on l'employa sans tarder : on leur renvoya leurs dieux. Cet exode se prolongea pendant près de deux mois, en Marchesvân et en Adar : quand il fut terminé, on décréta un deuil de six jours, jusqu'au 3 Nisân, pour pleurer la mort de Belsharouzour et pour faire pénitence des fautes de Nabounâid, puis, le 4 Nisân, on assembla les notables dans le temple de Nabou et l'on y célébra avec eux les dernières cérémonies expiatoires. Cyrus ne balança pas un instant à en agir comme Tiglatphalazar III et la plupart des Sargonides : il saisit les mains de Bel et il se proclama roi des pays, mais, afin d'assurer sa succession, il associa son fils Cambyse à sa dignité comme roi de Babylone[1]. La Mésopotamie pacifiée, les provinces transférèrent leur allégeance à la Perse ; « les rois qui trônent dans leurs palais, depuis la Mer Supérieure jusqu'à l'Inférieure, ceux de la Syrie et ceux qui vivent sous la tente, apportèrent leur lourd tribut à Babel et baisèrent les pieds du suzerain[2] ». Les événements avaient marché si vite et le résultat avait coûté si peu de sang, que l'imagination du vulgaire en fut déroutée : elle ne comprit pas qu'un empire si étendu et si redoutable en apparence eût succombé presque sans bataille, et, trois générations après, elle avait évoqué un cycle de légendes autour de la catastrophe. Elle racontait comment Cyrus, parti en guerre avec des provisions de toutes sortes pour sa maison, et surtout avec ses réserves ordinaires d'eau du fleuve Choaspès, la seule dont il daignât boire, atteignit les bords du Gyndès. Tandis qu'il y cherchait un gué, un des chevaux blancs consacrés au Soleil y sauta, et, roulé par le courant, s'y noya avant qu'on pût l'en retirer. Il envisagea cet accident comme un affront personnel, et il interrompit son expédition pour s'en venger : il employa son host un été durant à creuser trois cent soixante canaux, il épuisa

où il serait question de la mort d'un fils du roi est mutilé et on l'a interprété différemment, certains comme s'il s'agissait de celle de Nabounâid lui-même, d'autres comme s'il était question de celle de Belsharouzour (TIELE, *Babylonisch-assyrische Geschichte*, p. 475-476, HOMMEL, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 786).

1. Strassmaier a réuni un certain nombre de contrats datés de la première année de ce double règne. Pour les points de chronologie qu'ils règlent, cf. PEISER, *Studien zur Altorientalischen Altertumskunde*, p. 2-8, où les dates sont cotées une année plus haut que dans le cours de cet ouvrage. Krall (dans les *Wiener Studien*, t. II, p. 48) a montré que le règne de dix-huit années accordé à Cambyse par Ctésias (*Fragment 29* § *12*, dans MÜLLER-DIDOT, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 48) a été compté à partir de cette association au trône.

2. *Cylindre de Cyrus, l. 25-36*; cf. SCHRADER, *Inschrift auf dem Thoncylinder des Cyrus, Königs von Persien*, dans la *Keilinschriftliche Bibliothek*, t. III, 2e partie, p. 124-127, et HAGEN, *Keilschrifturkunden zur Geschichte des Königs Cyrus*, dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. II, p. 212-213. Les dates et la suite des événements depuis l'entrée de Cyrus à Babylone nous sont fournies par les *Annales de Nabounaid, col. III. l. 18-28.*

ainsi le bras principal, et il ne continua sa route vers Babylone qu'au printemps d'après, quand le niveau fut assez bas pour qu'une femme passât d'une rive à l'autre sans se mouiller le genou. Les Babyloniens essayèrent d'abord d'empêcher le blocus de la place, mais, repoussés dans leurs sorties, ils s'abritèrent derrière leurs murs, de quoi Cyrus fut bien marri, car ils possédaient des vivres pour plusieurs années. Il entreprit donc de détourner l'Euphrate dans le Bahr-î-Nedjîf, et, quand il y fut parvenu, il s'introduisit au centre de la cité par le lit à sec. Si les Babyloniens avaient fait bonne garde, les Perses couraient beau risque d'être clos et ramassés comme poissons en la nasse; mais, ce jour-là justement, ils célébraient une de leurs fêtes, et ils ne firent trêve à leurs danses ou à leur chants jusques à tant qu'ils s'aperçurent que l'ennemi grouillait dans les rues[1].

Babylone ne souffrît nullement de sa servitude, et, loin de s'en attrister, elle s'en réjouit : ne s'était-elle pas débarrassée du Nabounâid dont les audaces sacrilèges offusquaient sa piété, et Cyrus n'avait-il pas saisi les mains de Bel? Il lui plut croire que son vainqueur l'avait moins conquise qu'elle-même n'avait conquis son vainqueur, et elle s'accommoda de sa dynastie perse comme elle s'était accommodée tour à tour de ses dynasties cosséennes ou élamites, ninivites ou chaldéennes[2]. Rien ne changea chez elle ni autour d'elle, et elle demeura

1. HÉRODOTE, I, CLXXXVIII-CXCI. Sur le peu qu'on peut retenir de ce récit, voir ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 635, note 1, de cette *Histoire*.

2. Voici, d'après le Canon de Ptolémée et les monuments, le tableau des derniers rois de Babylone :

747-733.	NABOUNÂZIR	Ναβονασσάρου.
733-731.	NABOUNADINZIROU	Ναδίου.
731.	NABOUSHOUMOUKÎN	
731-728.	OUKINZIR	Χίνζηρος καὶ Πώρου.
728-727.	POULOU [TIGLATPHALASAR III]	
727-721.	OULOULAI [SALMANASAR V]	Ἰλουλαίου.
721-709.	MARDOUKABALIDDINA	Μαρδοκεμπάδου.
709-704.	SARGON	Ἀρκεάνου.
704-702.	[SENNACHÉRIB]	Ἀβασίλευτα πρῶτα.
702.	MARDOUKZAKIRSHOUMOU	
702.	MARDOUKABALIDDINA	
702-699.	BELIBNI	Βηλίβου.
699-693.	ASSOURNADINSHOUMOU	Ἀπαραναδίου.
693-692.	NIRGALOUSHÉZIB	Ἠριγεβάλου.
692-689.	MOUSHÉZIBMARDOUK	Μεσησιμορδάκου.
689-681.	[SENNACHÉRIB]	Ἀβασίλευτα δεύτερα
681-667.	ASARHADDON	Ἀσαραδίνου.
667-647.	SHAMASHSHOUMOUKIN	Σαοσδουχίνου.
647-625.	KANDALANOU [ASSOURBANABAL]	Κινηλαδάνου.
625-604.	NABOUBALOUZOUR	Ναβοπολασσάρου.
604-561.	NABOUKOUDOUROUZOUR II	Ναβοκολασσάρου.
561-559.	AMILMARDOUK	Ἰλλοαρουδάμου.
559-555.	NERGALSHAROUZOUR	Νηριγασολασσόρου.
555.	LABASHIMARDOUK	
555-538.	NABOUNÂID	Ναβοναδίου.

Pour les chiffres un peu différents qu'on peut déduire des contrats, cf. le tableau de PEISER, *Studien zur Altorientalischen Altertnmskunde*, p. 7.

ce qu'elle avait été depuis la chute d'Assour, la capitale réelle des régions situées entre la Méditerranée et le Zagros. Il ne semble pas que nul de ses sujets, Syriens, Tyriens, Arabes, Iduméens, ait songé à s'insurger contre leur maître nouveau, mais ils l'accueillirent passivement et la domination perse s'étendit incontestée jusqu'à l'isthme de Suez[1]; même Cypre et ceux des Phéniciens qui dépendaient encore de l'Égypte lui prêtèrent hommage, sans plus délibérer. Les Juifs seuls ne se montrèrent qu'à demi satisfaits, car la clémence de Cyrus envers leurs oppresseurs trompait leurs espérances et les prédictions de leurs prophètes. Ils avaient chanté par avance les enfants écrasés sous les yeux de leurs pères, les maisons pillées, les femmes violées, et Babel l'ornement de l'empire, le joyau de l'orgueil chaldéen, anéantie comme Sodome et Gomorrhe lorsque Jahvéh les renversa. « Elle ne sera plus habitée jamais et personne n'y fréquentera plus de génération en génération, le Bédouin n'y dressera point sa tente, les pâtres n'y reposeront point leurs troupeaux, mais les bêtes sauvages y auront leur tanière et ses maisons seront pleines de hiboux, les autruches y installeront leur gîte, les chèvre-pieds y danseront, les chacals s'entre-répondront dans ses palais et les loups dans ses pavillons de plaisance[2]. » Et voici que, Cyrus intronisé, la cité de Naboukodorosor n'était pas effacée de la carte du monde, comme celle de Sargon et de Sennachérib; Jérusalem avait sa vengeance moins complète que celle de Samarie ne l'avait été, et ses fils durent se contenter d'obtenir la fin de leur exil. Avaient-ils contribué au désastre de Nabounâîd autrement que par la ferveur de leurs prières, et avaient-ils rendu quelques services à Cyrus au cours de ses préparatifs ou de sa courte campagne? Ils eussent songé à l'aider par les armes que la rapidité des événements ne leur en eût pas laissé le temps : il n'en voulut pas moins les récompenser de leurs bonnes dispositions, et, l'année même de son triomphe, dès 538, il promulgua un édit solennel par lequel il leur accordait l'autorisation de rentrer en Juda et d'y rebâtir, avec leur ville, le temple de leur dieu. Les habitants des localités où ils résidaient étaient chargés de fournir l'argent, l'or, le matériel, le bétail nécessaires à ceux d'entre eux qui réclameraient le bénéfice de l'édit; on leur restitua même, d'ordre souverain, ce qui subsistait encore au trésor babylonien d'ustensiles d'or et d'argent ayant appartenu jadis au sanctuaire de Jahvéh. Les principaux de la communauté accueillirent sans enthousiasme la

1. Si la conjecture de Valois, qui rétablit τὴν Περσῶν dans un passage de Polybe (XVI, 40), est justifiée, Gaza aurait résisté quelque temps : il faudrait alors admettre que très probablement elle avait l'appui de l'Égypte et peut-être une garnison égyptienne.

2. Prophète anonyme dans *Isaie*, *XIII*, *19-22*.

faveur qui leur venait de si haut : maintenant qu'ils étaient libres de s'en aller, ils se trouvaient bien à Babylone. Quitter leurs maisons, leurs champs, leur commerce, leurs habitudes d'insouciance politique, puis affronter les dangers d'un voyage de trois ou quatre mois en caravane et camper ensuite au milieu des décombres, dans un pays pauvre, parmi des voisins jaloux et hostiles, une telle perspective n'était point pour leur agréer : seuls les prêtres, les lévites et les plus ardents du menu peuple embrassèrent l'idée du retour avec une ferveur touchante. Le premier convoi s'organisa en 536, sous les auspices de l'un des princes de la maison royale, Shaouashbalouzour, un fils de Joiakîn[1]. Il ne compta qu'un petit nombre de familles, et sans doute quelques-uns des captifs de Naboukodorosor qui avaient vu le temple debout dans leur jeunesse et qui avaient assisté à sa destruction. Les rapatriés s'établirent d'abord dans les petites villes de Juda et de Benjamin, et ce ne fut que sept mois après leur arrivée qu'ils s'encouragèrent à déblayer l'aire sacrée pour y ériger l'autel des sacrifices[2]. Ils formèrent là, sur la terre de leurs pères, une sorte de colonie perdue au milieu des nations païennes d'autrefois, Philistins, Iduméens, Moabites, Ammonites, ou des populations implantées à diverses dates dans l'ancien royaume d'Israel par les souverains de l'Assyrie et de la Chaldée. Groupés autour du gouverneur perse qui seul les pouvait garantir contre les haines de leurs rivaux, ils n'avaient d'autre espoir de prospérer, ou simplement de se maintenir indemnes, que d'afficher une fidélité inébranlable à leurs libérateurs. C'est bien sur ce sentiment que Cyrus comptait lorsqu'il leur accorda la faculté de remonter vers leurs montagnes, et il agit autant par esprit de politique avisée que par sentiment de générosité instinctive : il ne fut pas fâché d'avoir là-bas, sur la frontière du seul ennemi qu'il eût encore dans le vieux monde, un petit troupeau dévoué forcément à

1. Le nom que le texte hébreu du livre d'Esdras écrit Sheshbazzar (I, 9, 11, V, 14, 16) est rendu Σασαβαλάσσαρος dans la récension des Septante de Lucian, et cette forme confirme l'hypothèse de Hoonackers (*Zorobabel et le second Temple*, p. 41-43), aujourd'hui admise universellement, d'après laquelle le personnage se serait appelé Shamashabalouzour. On sait que Shamash devient Shaouash en babylonien, et c'est ainsi qu'on dérive régulièrement Saosdoukhinos de Shamashshoumoukîn (cf. ce qui est dit plus haut à ce sujet, au t. III, p. 377, note 5, de cette *Histoire*) : Shamashabalouzour est devenu naturellement Shaouashabalouzour. Imbert a retrouvé Sheshbazzar, Shaouashabalouzour dans le Shenazar, qui est mentionné dans *I Chroniques III, 18*, comme l'un des fils de Jékoniah (*le Temple reconstruit par Zorobabel*, p. 60, note 1), et cette identification a été admise par plusieurs des historiens récents d'Israel (Renan, *Histoire du peuple d'Israel*, t. III, p. 519, note 2, Ed. Meyer, *Entstehung des Judenthums*, p. 70 sqq.) Je rappelle pour mémoire qu'on a confondu longtemps Shaouashabalouzour et Zorobabel l'un avec l'autre.

2. L'histoire de ce premier retour est exposée sommairement dans *Esdras, I*, cf. *V, 13-17, VI, 3-5, 14*. L'authenticité en a été révoquée : pour tout ce qui concerne ce point et les questions relatives à l'histoire des Juifs après l'exil, les réductions qui ont été imposées au plan primitif de cet ouvrage m'ont obligé à supprimer beaucoup de détails dans le texte et toute la bibliographie dans les notes.

ses intérêts, et dont l'existence dépendit complètement de celle de son empire[1]. Il accorda sans doute la même grâce à ceux des peuples déportés en Chaldée qui la lui demandèrent, mais on ne sait combien d'entre eux profitèrent de l'occasion pour regagner leur contrée d'origine, et cet exode des Juifs demeure jusqu'à nouvel ordre un fait unique pour nous. L'administration persista ce qu'elle était sous les Chaldéens, et l'araméen continua d'être la langue officielle dans les provinces qui avaient relevé de Babylone : on se borna à installer des Perses à la tête des services publics, comme on avait fait en Asie Mineure, et on leur confia des troupes pour appuyer leur autorité[2]. Un seul État subsistait de tous ceux qui avaient joué les premiers rôles dans l'histoire de l'Orient, l'Égypte, et la politique que ses souverains avaient suivie depuis l'éclosion de la puissance iranienne semblait rendre la lutte inévitable avec elle. Ahmasis s'était associé à toutes les coalitions qui avaient eu pour objet de perpétuer l'équilibre des pouvoirs dans l'Asie Antérieure : il avait traité avec Crésus, et peut-être ses contingents avaient-ils participé aux batailles livrées en avant de Sardes[3], puis, la Lydie à bas, il avait tout fait pour encourager Nabounâîd à la résistance. Sitôt qu'il se trouva face à face avec Cyrus, il comprit que le choc était imminent, et il se prépara de son mieux à l'affronter. Quand même le conquérant oublierait l'appui prodigué à ses rivaux, la richesse du royaume ne suffisait-elle pas à ameuter les hordes persanes contre lui?

Un siècle plus tard, les Égyptiens, promenant un regard mélancolique sur le passé, confessaient que « jamais la vallée ne fut plus florissante et plus heureuse que sous Ahmasis; jamais le fleuve ne s'était montré aussi bienfaisant pour le sol ni le sol aussi fécond pour les hommes, et l'on y comptait alors vingt mille villes habitées[4] ». L'activité, qui s'était manifestée si vive en tous lieux sous Psammétique II et sous Apriès, redoubla sous l'usurpateur, et les carrières de Tourah[5], celles de Silsilèh[6] et d'Assouân[7], celles mêmes de Ham-

1. Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, t. II, p. 93-94.

2. La présence des troupes perses en Asie Mineure est prouvée par le passage d'Hérodote (III, cxxviii) où il est dit qu'Orœtés avait avec lui 1000 Perses pour sa garde.

3. Cf. ce qui est dit à ce sujet, plus haut, au t. III, p. 614, de cette *Histoire*.

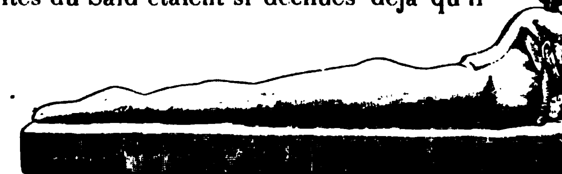
4. Hérodote, II, clxxvii; cf. Wiedemann, *Herodots Zweites Buch*, p. 604-605, où l'on trouvera les passages d'auteurs anciens relatifs au nombre des villes égyptiennes.

5. Hérodote II, clxxv, cf. Wiedemann, *Herodots Zweites Buch*, p. 602. Une stèle de sa quarante-quatrième année existe encore dans les carrières du Mokattam (Rosellini, *Monumenti Storici*, t. II. p. 152, note 1).

6. Inscriptions de Bigéh, dans Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 163. Lepsius, *Denkm.*, III, 284 *p*; Inscriptions de Séhel, dans J. de Morgan, *de la Frontière de Nubie à Kom-Ombos*, p. 84, n° 10; Inscription d'Éléphantine, dans Petrie, *a Season in Egypt*, pl. XI, n° 302, et dans J. de Morgan, *de la Frontière de Nubie à Kom-Ombos*, p. 115, n° 2. D'après Hérodote (II, clxxv), c'est des carrières d'Éléphantine qu'Ahmasis fit venir les blocs les plus gros qu'il employa aux constructions de Sais.

7. Inscriptions des architectes et ingénieurs envoyés au Val de Hammamât en l'an XLIV d'Ahmasis,

mamât, furent exploitées comme aux plus beaux jours des dynasties thébaines. L'ilot de Philæ, que sa position en avant de la cataracte recommandait à l'attention des ingénieurs militaires, fut fortifié avec soin et un temple construit, dont les matériaux disparurent par la suite dans la maçonnerie du sanctuaire d'époque ptolémaique[1]. Thèbes déploya quelque vitalité sous l'impulsion d'Ankhnasnofiribri et de Shashonqou, son majordome[2]: deux petites chapelles, élevées au cœur de la ville, témoignent encore de la piété de la reine pour l'Amon dont elle était la prêtresse[3]. Les riches particuliers imitèrent de leur mieux l'exemple du souverain, et ils se creusèrent à Shéîkh Abd-el-Gournah ou à l'Assassif des tombeaux qui ne le cèdent en rien aux meilleurs hypogées d'autrefois pour l'étendue ou pour la beauté des bas-reliefs[4]. La plupart des cités du Saîd étaient si déchues déjà qu'il n'était guère possible de leur restituer leur animation première, mais Abydos occupait une place trop large dans les mythes de l'autre vie, et elle attirait trop de pèlerins pour qu'on la négligeât. Toutes ses vieilles nécropoles avaient été saccagées par les voleurs au cours des derniers siècles, et les monuments en étaient ensablés presque autant que de nos jours : la forteresse démantelée qu'on appelle à présent la Shounét ez-Zébîb servait de cimetière aux ibis de Thot ou aux enfants mort-nés des almées sacrées[6], et les deux Memnonia de


UN OSIRIS COUCHÉ DE SON LONG SUR LE SOL[5].

pour chercher la pierre nécessaire aux monuments du roi, dans LEPSIUS, *Denkm.*, III, 275 *a-d*; cf. BRUGSCH, *Histoire d'Égypte*, p. 258-261, et *Geschichte Ægyptens*, p. 752-755, DÉVÉRIA, *Mémoires et Fragments*, t. I, p. 296-301.

1. Ce fait, qui n'avait pas été remarqué jusqu'alors à ma connaissance, a été signalé pour la première fois au cours d'une inspection faite à Philæ, en 1882.

2. Sur cette reine, cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 538, de cette *Histoire*. Son tombeau subsiste encore à Déir el-Médinéh, et le sarcophage, qui en fut extrait en 1833, est aujourd'hui au Musée Britannique (S. SHARPE, *Egyptian Antiquities in the British Museum*, p. 104-185).

3. Deux de ces temples sont désignés sur le plan de Mariette par les lettres H et J, et une partie de leurs sculptures ont été publiées en partie par CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCLXXXII, n[os] 1-3, par ROSELLINI, *Monumenti Storici*, pl. XIII, n[os] 51-53, par LEPSIUS, *Denkm.*, III, 274 *a-o*, par MARIETTE, *Karnak*, pl. 56 et p. 75-77; cf. BIRCH, *Lettre à M. Letronne sur la famille des Psammétichus de la XXVI[e] Dynastie*, dans la *Revue Archéologique*, 1847, t. IV, p. 622.

4. Le plus important de ces tombeaux est celui de Péténît, le père du Shashonqou, associé à Ankhnasnofiribri dans le gouvernement de Thèbes; cf. CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. I, p. 552-553.

5. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* MARIETTE, *Monuments divers*, pl. 25; cf. MASPERO, *Guide du Visiteur*, p. 242-243, n° 443). Le monument n'est qu'une statuette mesurant 0 m. 15 de longueur; il a été reproduit pour donner une idée de la forme probable de la statue vue par Hérodote. Wiedemann (*Herodot's Zweites Buch*, p. 603-604) n'admet pas le rapprochement.

6. MARIETTE, *Catalogue général des Monuments d'Abydos*, p. 440-441, où l'on voit que, dès la XX[e] dynastie, des tombeaux de *chanteuses* et d'enfants nouveau-nés avaient été pratiqués dans le mur d'enceinte. Le talus de sable accumulé dans l'intérieur contre la muraille du Nord reçut, à la

Séti et de Ramsès, abandonnés par leur sacerdoce, n'étaient plus qu'un lieu de curiosité respectueuse, où les dévots égyptiens et les étrangers de passage, Phéniciens, Araméens, Cypriotes, Cariens, Grecs d'Ionie ou des îles, venaient inscrire leurs noms[1]. Ahmasis confia le soin de tout réparer à l'un des personnages principaux de son entourage, le prince de Sais, Pefzââounit, et celui-ci concentra ses efforts sur deux points, sur le Grand sanctuaire d'Osiris dont il remit les bâtiments en état, et sur la nécropole archaïque d'Omm el-Gaâb où se



LE PHARAON AHMASIS EN ADORATION DEVANT LE BŒUF APIS[2].

cachait l'*âlqouhah*, l'un des sépulcres du dieu; il refit les naos, les tables d'offrandes, les barques et le mobilier, puis il reconstitua le patrimoine divin, ses champs, ses vignobles, ses bois clairs de palmiers, ses revenus, de manière à lui assurer la perpétuité des offrandes. Ce fut comme une résurrection[3]. Les nomes de l'Égypte moyenne, assez maltraités pendant les guerres

XXVIe dynastie, une quantité considérable de vases en terre cuite contenant les ibis momifiés (MARIETTE, *Catalogue général des Monuments d'Abydos*, p. 579; cf. ROCHEMONTEIX, *Œuvres diverses*, p. 80).

1. La position que les graffiti occupent sur certaines portions de la muraille montrent qu'en ces endroits du temple de Séti il y avait déjà une couche de sable variant entre un et trois mètres d'épaisseur. Les graffiti sémitiques, phéniciens ou araméens, ont été publiés dans le *Corpus Inscriptionum Semiticarum*. Les cariens ainsi qu'une portion des grecs ont été recueillis par SAYCE, *the Karian Language and Inscriptions*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, 1887, t. IX, p. 126-127, 147-153 et pl. I-III, *Some Greek Graffiti from Abydos*, dans les *Proceedings* de la même Société, 1888-1889, t. XI, p. 318-319.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie prise au Louvre*; c'est la stèle du taureau mort en l'an XXIII d'Ahmasis.

3. *Statue A 93 de Pefzââounit au Louvre*, publiée dans PIERRET, *Recueil d'inscriptions inédites du Musée du Louvre*, t. II, p. 39-41, et dans BRUGSCH, *Thesaurus Inscriptionum Ægyptiacarum*, p. 1252-

éthiopiennes et assyriennes, prospéraient maintenant que leurs seigneurs n'étaient plus obligés à batailler sans cesse pour tel ou tel prétendant : Horou, fils de Psammétique, prince du Laurier-rose, reconstruisait l'antique sanctuaire d'Harshafaîtou à Héracléopolis, et il le dotait avec non moins de munificence que Pefzââounît avait fait celui d'Abydos[1]. Le roi lui-même concentrait ses ressources sur Memphis et sur le Delta. Il avait fondé à Memphis un temple d'Isis qu'Hérodote disait être très vaste et très digne d'être vu : par malheur, rien n'en subsiste non plus que du colosse couché, long de soixante pieds, qu'il avait consacré devant le parvis de Phtah, ou les deux statues gigantesques qu'il avait dressées dans la cour du temple, une de chaque côté de la porte[3]. Il donna d'ailleurs un éclat extraordinaire aux funérailles des Apis, et les stèles officielles qu'il grava à la mémoire de ses taureaux sont d'une perfection de style inaccoutumée. Et ce qu'il produisit à Memphis n'était



LE NAOS D'AHMASIS À THMUIS[2].

1254, traduite par PIEHL, *Saïtica*, dans la *Zeitschrift*, t. XXXII, p. 118-122; cf. CLARAC, *Musée de Sculpture*, t. II, pl. 243-244. Il semble que l'un des édifices restaurés par notre personnage, l'*alqouhah*, ait été le tombeau d'Osiris découvert par Amélineau en 1897 (*les Nouvelles Fouilles d'Abydos*, p. 38 sqq.).

1. *Statue A 68 du Louvre*, publiée dans PIERRET, *Recueil d'Inscriptions inédites du Musée du Louvre*, t. I, p. 14-21.

2. *Dessin de Boudier, d'après le croquis de* BURTON, *Excerpta Hieroglyphica*, pl. XLI.

3. HÉRODOTE, II, CLXXVI; cf. WIEDEMANN, *Herodots Zweites Buch*, p. 603-604, MALLET, *les Premiers Établissements des Grecs en Égypte*, p. 133.

rien à côté de ce qu'on admirait de lui dans Sais. Les propylées qu'il avait ajoutés au temple de Nît « surpassaient beaucoup les autres ouvrages du même genre, tant par l'altitude et la grandeur que par la grosseur et la qualité des matériaux » ; il les avait ornés d'une colonnade puissante et précédés d'une longue avenue de sphinx. On remarquait dans les diverses parties du même édifice deux obélisques superbes, une statue couchée semblable à celle de Memphis, et un naos monolithe en granit rose qui avait été amené des carrières d'Éléphantine. Ahmasis aimait ce genre de monuments. Celui qu'il érigea à Thmuis est haut de sept mètres[1], et le Musée du Louvre en possède un autre dont les dimensions moins fortes sont pourtant de nature encore à déconcerter les modernes[2] : le naos de Sais, qui stupéfia Hérodote, dépassait de beaucoup et ces deux-là et les plus massifs de ceux que l'on connaît aujourd'hui. Deux mille bateliers, disait la tradition, avaient peiné pendant trois années entières à le convoyer depuis la première cataracte. Il mesurait environ 9 mètres de haut à l'intérieur, 7 m. 38 centimètres de profondeur, 3 m. 70 de largeur[3]; même évidé pour recevoir l'emblème du dieu, il pesait encore près de cinq cent mille kilogrammes. Il n'arriva jamais à sa place rituelle, mais « on conte que l'architecte, au moment même où le monument atteignit certain endroit de l'édifice, poussa un soupir, songeant au temps qu'avait exigé le charroi et las de ce rude labeur. Ahmasis entendit le soupir, et, le tenant à présage, il ne voulut point qu'on hâlât plus loin la pierre. D'autres assurent toutefois qu'un des contremaîtres préposés à la manœuvre fut écrasé et tué par le bloc et que ce fut la raison pour quoi on l'abandonna au lieu même » où les générations suivantes vinrent longtemps le contempler[4].

Ahmasis, dépensant ses revenus à des opérations aussi grandioses, entrait tout à fait dans l'esprit des Pharaons antiques, et ses travaux flattaient la vanité nationale, quand même ils auraient dévoré plus d'une vie d'homme, mais

1. *Description de l'Égypte, Antiquités*, t. V, pl. 29, et *Texte*, t. IX, p. 370-373, et BURTON, *Excerpta Hieroglyphica*, pl. XLI. Les dimensions exactes, telles que la *Description* les donne, sont 7 m. 21 de haut, 3 m. 95 de large, 3 m. 21 en profondeur. Le naos de Saft el Hinnéh devait être plus petit, mais il est impossible actuellement d'en rétablir les dimensions exactes.

2. Il mesure 2 m. 95 de hauteur, 0 m. 96 de largeur, 1 m. 15 de profondeur (E. DE ROUGÉ, *Notice des Monuments*, 1849, p. 88-90); les inscriptions en ont été publiées par PIERRET, *Recueil d'Inscriptions inédites*, t. I, p. 74-80. Il avait été érigé dans le nome Athribite; transporté à Alexandrie vers l'époque ptolémaique, on le retrouva au fond de l'eau dans l'un des ports de cette ville, au commencement de notre siècle, et Drovetti, qui le repêcha, en fit cadeau au Musée du Louvre, en 1825.

3. Selon les calculs de Jomard exactement 9 m. 70 × 3 m. 70 (*Description de l'Egypte*, t. IX, p. 371, note 3).

4. HÉRODOTE, II, CLXXV; cf. WIEDEMANN, *Herodots Zweites Buch*, p. 602-603. Les dimensions données par Hérodote diffèrent tellement de celles que l'on rencontre dans les naos connus jusqu'à présent, que j'admets, à l'exemple de Kenrick (*the Egypt of Herodotus*, p. 219, et *Ancient Egypt*, t. II, p. 370), qu'Hérodote a vu le monument d'Ahmasis couché sur le côté, et qu'il a pris pour la hauteur ce qui était la largeur en réalité.

la splendeur qui en rejaillissait sur l'Égypte ne réussit pas à dissiper l'impopularité qui s'attacha bientôt à sa personne. La révolution qui avait culbuté Apriès avait été provoquée par le parti indigène en haine des barbares : il en avait, lui, été l'instrument, et l'on pouvait imaginer qu'après avoir triomphé malgré les Grecs et les mercenaires, il voudrait se venger de ceux-ci et qu'il les chasserait de ses États[1]. Il n'en fut rien et Ahmasis roi oublia sur-le-champ les injures d'Ahmasis prétendant à la couronne : aussitôt qu'il se sentit ferme sur le trône, il rappela les étrangers et il ne manifesta plus que des intentions bienveillantes à leur égard. Ses prédécesseurs les avaient accueillis avec faveur; lui, il les aima passionnément, et il se fit aussi Grec qu'un Égyptien pouvait le devenir[2]. Son premier soin avait été de traiter avec les Doriens de Cyrène[3] : il usa de tant de finesse à leur égard qu'ils lui pardonnèrent l'échauffourée d'Irasa, et qu'ils l'invitèrent à s'immiscer dans leurs querelles. Un Arkésilas II avait succédé récemment au Battos qui avait eu raison des seules milices égyptiennes, et son caractère ombrageux avait obligé ses frères à se séparer de lui pour aller fonder plus à l'Ouest la ville libre de Barca. Comme il menaçait de les en déloger, ils déchaînèrent les Libyens contre lui. Une guerre s'ensuivit où il fut vaincu près du bourg de Leukon : il y perdit sept mille hoplites, et le désastre alluma tant de haines autour de lui qu'un autre de ses frères, Laarchos, l'étrangla. Laarchos le remplaça aux acclamations de l'armée, mais bientôt après la femme et le beau-frère de sa victime, Éryxô et Polyarchos, le surprirent et l'assassinèrent à son tour. Les partisans de Laarchos s'adressèrent alors à Pharaon, et celui-ci se disposait à leur envoyer du secours, quand la mort de sa mère suspendit les préparatifs. Polyarchos, accouru en Égypte pendant la durée du deuil royal, plaida sa cause avec des arguments si persuasifs qu'il la gagna : il obtint l'investiture pour l'enfant mineur de sa sœur, Battos III le boiteux, et il rangea Cyrène dans une sorte de vassalité vis à vis de l'Égypte[4]. Plus tard même, un mariage resserra

1. Sur cette révolution, cf. ce qui est dit plus haut au t. III, p. 555-558, de cette *Histoire*.

2. HÉRODOTE, II, CLXXVIII, dit nettement qu'il devint philhellène, φιλέλλην δὲ γενόμενος ὁ Ἄμασις.

3. Sur les événements de Cyrène, cf. ce qui a été dit plus haut, au t. III, p. 551-555, de cette *Histoire*.

4. Hérodote raconte ces événements sans parler d'Ahmasis (IV, CLX-CLXI), et Nicolas de Damas adopta la version d'Hérodote avec quelques modifications venues d'ailleurs (*Fragment 52*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 387). L'intervention d'Ahmasis n'est mentionnée que par Plutarque (*de Mulier. virt.*, dans les *Opera moralia*, éd., DIDOT, t. II, p. 260) et par Polyen (*Strategemata*, VIII, 41), mais le souvenir leur en avait été transmis par quelque auteur plus ancien, peut-être par Akésandros (cf. MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. IV, p. 285-286), peut-être, en dernière analyse, par Hellanicos de Lesbos, qui racontait assez en détail certains points de l'histoire d'Égypte. Le passage d'Hérodote se trouve d'ailleurs englobé dans des récits d'origine cyrénaique : ses informants avaient intérêt à se rappeler des faits glorieux pour leur patrie, comme la défaite d'Apriès à Irasa (IV, CLIX), nullement des faits aussi humiliants pour eux que l'était une intervention souveraine de Pharaon, quelques années seulement après cette victoire. D'autre part, le

les liens qui unissaient les deux cours : moitié politique, moitié caprice, Ahmasis épousa une Cyrénéenne, Ladiké, fille, selon les uns, d'Arkésilas ou de Battos, selon les autres, d'un riche particulier nommé Kritoboulos[1]. Les Grecs d'Europe et d'Asie n'eurent pas à se louer moins de lui que leurs frères d'Afrique : à l'exemple de son allié Crésus, il entra en relations avec leurs oracles et il les combla souvent de présents magnifiques. Le temple de Delphes brûla en 548, et la famille athénienne des Alcméonides s'engagea à le rebâtir de fond en comble, moyennant trois cents talents, dont un quart payé par les Delphiens. Ceux-ci, trop pauvres pour fournir leur subvention sur leurs propres ressources, quêtèrent longuement chez les nations amies : Ahmasis leur accorda gracieusement mille talents de l'alun d'Égypte, le plus précieux de tous. L'alun était employé en teinture et coûtait fort cher sur les marchés européens; les Delphiens furent d'autant plus sensibles à la générosité de Pharaon, que les Grecs des bords du Nil ne leur firent cadeau entre eux tous que de vingt mines de la même substance[2]. Il érigea à Cyrène une statue de sa femme Ladiké, une autre de la déesse Néit dorée de haut en bas, et il y joignit son propre portrait peint probablement sur un panneau de bois[3]. Il donna à l'Athènè de Lindos deux statues de pierre et un corselet de lin d'une finesse merveilleuse[4], à la Héra de Samos deux statues en bois qu'Hérodote trouva encore intactes un siècle plus tard[5]. Les Grecs affluèrent en Égypte de tous les points du monde et ils s'y concentrèrent en nombre si considérable, qu'on dut régler leur statut à nouveau afin d'éviter les conflits avec les indigènes.

Les bourgades fondées un siècle auparavant le long de la Branche Pélusiaque s'étaient accrues encore depuis le temps de Néchao, et leur activité était un ferment de prospérité réelle dans toute cette région. Mais la position qu'elles occupaient sur la frontière la plus menacée semblait un danger permanent pour

succès pacifique obtenu par Ahmasis n'était pas de nature à laisser une trace profonde dans l'esprit des Égyptiens. On s'explique donc assez bien qu'Hérodote n'ait fait aucune allusion au rôle joué par l'Égypte en cette affaire.

1. Hérodote, II, clxxxi. Le fait même du mariage est considéré par Wiedemann (*Geschichte Ægyptens*, p. 184, *Ægyptische Geschichte*, p. 648, *Herodots Zweites Buch*, p. 611-612) comme une pure légende, mais rien ne s'oppose à ce qu'il soit authentique : il faut seulement écarter la curieuse histoire que les exégètes cyrénéens racontaient sur les rapports de cette femme avec Ahmasis.

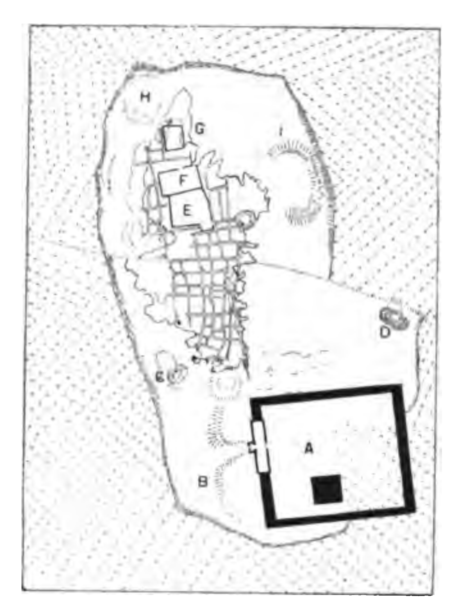
2. Hérodote, II, clxxx; cf. Wiedemann, *Herodots Zweites Buch*, p. 609-611.

3. Hérodote, II, clxxx-clxxxi, cf. Wiedemann, *Herodots Zweites Buch*, p. 611-613. Le texte d'Hérodote, καὶ εἰκόνα ἑωυτοῦ γραφῇ εἰκασμένην, ne peut guère indiquer qu'un panneau peint analogue à ceux qu'on a trouvés sur les momies de l'époque gréco-romaine au Fayoum.

4. Hérodote, II, clxxxii, cf. Wiedemann, *Herodots Zweites Buch*, p. 613-615. Il semble qu'une de ces statues soit celle qui, transportée à Constantinople, fut brûlée dans un incendie, en 476 de notre ère. Les débris du corselet subsistaient encore au premier siècle après J.-C. (Pline, *H. Nat.*, XIX, 1), mais les curieux en arrachaient des morceaux afin de vérifier si, comme Hérodote l'assure (III, xlvii), chacun des fils y était formé de trois cent soixante-cinq brins, tous visibles à l'œil nu.

5. Hérodote, II, clxxxii ; cf. Wiedemann, *Herodots Zweites Buch*, p. 615.

la sécurité du pays : qu'en adviendrait-il de sa liberté si elles se révoltaient au cours d'une guerre contre l'empire voisin, et si elles livraient à l'envahisseur la ligne de défense qu'elles garnissaient[1] ? Ahmasis les déposséda, et il les transféra à Memphis ou dans les environs : c'était pour lui double bénéfice, car, en se garant de la trahison possible, il se procurait une garde fidèle contre les émeutes éventuelles de sa turbulente capitale[2]. Et tandis qu'il distribuait ainsi les colons d'ancienne date au mieux de ses intérêts, il dirigeait les plus récents sur le coin du Delta le plus éloigné de l'Asie, celui où la surveillance lui était le plus facile, le triangle compris à l'Ouest de Sais, entre le bras Canopique du Nil, la montagne et la côte de la Méditerranée. Les Milésiens y avaient installé jadis, sur un canal dérivé de la branche mère, la factorerie de Naucratis, demeurée longtemps obscure, mais qui s'était développée subitement au début de la XXVIe Dynastie, lorsque Sais devint la résidence favorite des Pharaons[3] : c'est elle qu'Ahmasis désigna aux Grecs pour qu'ils en fissent le centre commercial et religieux de leurs communautés d'Égypte. Des temples y existaient déjà, ceux d'Apollon et d'Aphrodite[5], et tous les éléments politiques ou religieux indispensables à la constitution d'une cité hellénique, mais l'afflux des immigrants y fut si rapide et si intense qu'il en métamorphosa l'aspect extérieur et l'organisme interne au bout de quelques années. Des édifices nouveaux y sortirent de terre coup sur coup, la chapelle des Dioscures protecteurs des matelots[6], le temple de la Héra Samienne et celui du Zeus



LE SITE ACTUEL DE NAUCRATIS[4].

1. Cf. ce qui est dit de ces colonies plus haut, au t. III, p. 496-498, de cette *Histoire*.
2. Hérodote, II, cliv, cf. Wiedemann, *Herodots Zweites Buch*, p. 563, Mallet, *les Premiers Établissements des Grecs en Égypte*, p. 128-131.
3. Sur les origines de Naucratis, cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 497, note 2, de cette *Histoire*.
4. *Réduction par Faucher-Gudin du plan publié par* Petrie, *Naukratis*, t. I, pl. XL, et t. II, pl. IV. A marque le site de l'Hellénion, B celui du village arabe moderne, E le téménos de Héra et d'Apollon, F le téménos des Dioscures, G le téménos d'Aphrodite.
5. Cf. pour les temples de cette première Naucratis, ce que disent Petrie, *Naukratis*, t. I, p. 11 sqq., et Mallet, *les Premiers Établissements des Grecs en Égypte*, p. 185-190.
6. Petrie-Gardner, *Naukratis*, t. I, p. 16-17, t. II, p. 11, 30-32. Mallet (*les Premiers Établissements des Grecs en Égypte*, p. 199-191) pense que le temple dont Petrie a retrouvé les débris fut élevé vers le temps d'Ahmasis, sur les ruines d'un temple antérieur, consacré également aux Dioscures.

d'Égine[1], celui d'Athènè[2], et bientôt le grand téménos, l'Hellénion, y fut érigé à frais communs par neuf villes éoliennes, ioniennes et doriennes de l'Asie Mineure, pour servir à leurs nationaux de lieu d'assemblée, de magasin, de sanctuaire, à l'occasion même de refuge et de forteresse, tant la superficie en était vaste et la muraille épaisse[3]. Où vingt éléments aussi disparates s'entremêlaient ainsi, la constitution de Naucratis ne pouvait être bien homogène : elle parait avoir été comme un compromis entre les institutions des Doriens et celles des Ioniens. Les magistrats suprêmes s'y appelaient les timouques, sans qu'on sache quelle était la durée de leurs fonctions, ni en quoi elles consistaient[4]. Les inspecteurs des entrepôts et marchés ne pouvaient être élus que parmi les citoyens des neuf villes[5], et certainement l'autorité n'était pas déléguée tout entière aux timouques ni aux inspecteurs ; peut-être chaque quartier avait-il son conseil recruté parmi les résidents les plus anciens[6]. Un prytanée était ouvert à tous, où ils se réunissaient en banquet les jours de fête ; ils y célébraient à frais communs des Dionysiaques et des panégyries d'Apollon Komæos[7]. Ahmasis fit de la cité un port franc, accessible en toute saison à quiconque se présentait avec des intentions pacifiques, et les privilèges qu'il lui concéda entrainèrent naturellement la fermeture de toutes les autres marines de l'Égypte. Lorsqu'un navire hellénique, poursuivi par des pirates, ballotté par la tempête, ou désemparé par quelque accident de mer, abordait sur un point prohibé de la côte, le capitaine était tenu de comparoir devant le magistrat le plus proche, afin d'y jurer qu'il n'avait pas violé l'ordonnance de plein gré, mais forcé par des motifs impérieux. Si son excuse paraissait valable, on l'autorisait à gagner l'embouchure de la Branche Canopique ; quand le vent ou

1. PETRIE-GARDNER, *Naukratis*, t. I, p. 16, t. II, p. 49-50 ; cf. MALLET, *les Premiers Établissements des Grecs en Egypte*, p. 191-193.

2. Le temple d'Athéné, la Nit du nome Saite, n'est connu jusqu'à présent que par une inscription de PETRIE, *Naukratis*, t. I, pl. XXX et p. 17, et *Ten Years' Digging in Egypt*, p. 38 ; cf. MALLET, *les Premiers Établissements des Grecs en Égypte*, p. 193.

3. HÉRODOTE, II, CLXXXVIII ; cf. WIEDEMANN, *Herodots Zweites Buch*, p. 607-608. Le site en a été retrouvé par Petrie à l'extrémité sud de la ville et presque en dehors d'elle (*Naukratis*, t. I, p. 23-24) ; la muraille mesurait environ 15 mètres d'épaisseur et 12 mètres de hauteur, et l'aire rectangulaire qu'elle bornait pouvait contenir sans peine cinquante mille hommes. Cf. MALLET, *les Premiers Établissements des Grecs en Égypte*, p. 195-198.

4. HERMIAS DE MÉTHYMNE, *Fragment 2*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 80-81, où les timouques sont mentionnés à propos des fêtes célébrées dans l'enceinte de l'Hellénion. La définition du timouque est, d'après Hésychius : ἄρχων ἰσχυρότατος, μέγιστος. Une inscription mentionne un timouque à Téos (*Corpus Inscriptionum Græcarum*, 3044), et peut-être ce titre a-t-il été importé en Égypte par des colons téiens. Les timouques de Marseille n'étaient pas des magistrats, mais les six cents membres à vie du sénat (STRABON, IV, I § 5, p. 179).

5. HÉRODOTE, II, CLXXVIII, cf. WIEDEMANN, *Herodots Zweites Buch*, p. 608.

6. C'est du moins l'opinion de CURTIUS, *Histoire Grecque*, traduction BOUCHÉ-LECLERQ, t. I, p. 530, où le rôle des timouques paraît être interprété de la sorte.

7. Pour l'organisation civile et politique de la cité de Naucratis, cf. l'exposition détaillée de MALLET, *les Premiers Établissements des Grecs en Égypte*, p. 357-360.

l'état de la mer s'opposait à ce qu'il partît, on embarquait sa cargaison sur des bateaux de la localité et on l'expédiait vers l'enclave hellénique par les canaux du Delta[1]. Cette disposition de la loi fit la fortune de Naucratis : le commerce entier de l'Égypte avec le monde grec s'écoula par ses docks, et elle devint en quelques années l'un des marchés les plus opulents de la Méditerranée. Les habitants ne tardèrent pas à déborder sur les campagnes environnantes, et ils les semèrent de villas et de bourgs[2]. Les marchands qui consentaient à ne pas vivre sous la tutelle de leur coutume nationale furent tolérés volontiers dans telle ou telle partie de la vallée qui leur convenait le mieux, et ni la Haute-Égypte ni le désert Libyen ne furent à l'abri de leur invasion pacifique. Les Milésiens établirent des comptoirs dans l'antique cité d'Abydos[3]; des Cypriotes, des Lesbiens, des gens d'Éphèse, de Chios, de Samos, se dispersèrent dans les îles que les canaux ou les bras du Nil découpaient en s'entrecroisant, et ils se plurent à leur imposer le nom de leur patrie[4]; des Grecs d'origine variée s'installèrent non loin de Panopolis au bourg de Néapolis[5]; enfin des Samiens de la tribu Æschrionie pénétrèrent jusqu'au fond de la Grande Oasis[6], et l'on vit partout dans les villages des Hellènes qui, tels les *bakals* d'aujourd'hui, vendaient aux indigènes du vin, des parfums, de l'huile, des salaisons, pratiquant l'usure sous toutes ses formes et ne reculant devant rien pour s'enrichir au plus vite. Ceux qui revenaient dans la patrie rapportaient de leur voyage des récits merveilleux qui piquaient la curiosité de leurs concitoyens et leur cupidité : philosophes, marchands, soldats, ils s'embarquaient pour la terre des merveilles, à la recherche de la science, de la fortune ou des aventures[7].

1. Hérodote II, clxxix; cf. Wiedemann, *Herodots Zweites Buch*, p. 608-609.

2. Sur la prospérité et le commerce de Naucratis, cf. l'étude de Mallet, *les Premiers Établissements des Grecs en Égypte*, p. 199-364, où sont réunies toutes les données éparses dans les auteurs anciens et celles qui résultent des fouilles de l'*Egypt Exploration Fund*, telles qu'elles ont été exposées dans Petrie-Gardner, *Naukratis, I-II*.

3. Étienne de Byzance, *s. v.* Ἄϐυδος, où le nom de la ville est dérivé de celui du Milésien Abydos qui l'aurait fondée, probablement sur le témoignage d'Aristagoras (Gutschmid, *Kleine Schriften*, t. I, p. 217). Letronne a fort bien vu qu'il s'agissait d'une factorerie fondée par les Milésiens, probablement sous le règne d'Ahmasis, au débouché de la route qui menait à la grande Oasis (*Œuvres Choisies*, éd. Fagnan, 1re série, t. I, p. 166).

4. Hécatée de Milet, *Fragment 286*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. I, p. 20, d'après Étienne de Byzance, *s. v.* Ἔφεσος. Le compilateur se borne à constater qu'il y avait dans le Nil des îles appelées Éphèse, Chios, Samos, Lesbos, Cypre et ainsi de suite; l'explication que je donne dans le texte rend très simplement compte de ce fait bizarre.

5. Hérodote, II, xci; cf. Wiedemann, *Herodots Zweites Buch*, p. 368, où Wiedemann, adoptant une idée de Gutschmid (*Kleine Schriften*, t. I. p. 217), montre que Néapolis n'est pas, comme on l'a dit souvent, identique à Kainêpolis, la Qénéh de nos jours, mais qu'elle est un bourg voisin de Panopolis, ou peut-être même un quartier de cette ville habité par des Grecs.

6. Hérodote, III, xxvi; cf. Maspero, *Études de Mythologie et d'Archéologie Égyptiennes*, t. III, p. 422-426.

7. On trouvera chez Mallet, *les Premiers Établissements des Grecs en Égypte*, p. 365-384, l'énumération des Grecs illustres que la tradition menait en Égypte, ou qui y vinrent réellement vers l'époque saïte, le poète Alcée de Mitylène, les deux sculpteurs samiens Théodoros et Téléclès, Solon l'Athénien, Thalès de Milet, Pythagore.

Ahmasis, toujours en alerte sur sa frontière d'Asie et toujours anxieux de s'y fortifier contre une invasion chaldéenne ou perse, les accueillait à bras ouverts : il attachait à sa personne ceux qui restaient, ceux qui partaient sans retour emportaient le souvenir de sa bienveillance envers eux et ils lui préparaient dans la Hellade les alliances dont il aurait besoin quelque jour. Sa conduite était sage, mais elle amassait contre lui les rancunes des indigènes. De même que les Juifs d'Ézéchias, les Babyloniens de Nabounâïd, et tous les peuples vieillis que la ruine menace déjà, ils attribuaient leur décadence, non pas à leurs propres vices, mais aux manœuvres d'un dieu irrité, et ils considéraient les faveurs accordées aux étrangers comme des sacrilèges. Les Grecs n'introduisaient-ils pas leurs divinités avec eux? Ne pervertissaient-ils pas les simples dans les campagnes, au point que ceux-ci associaient leurs cultes aux cultes nationaux? L'argent manquant, Ahmasis avait dû inscrire l'entretien et la solde de ses mercenaires au compte des temples les plus vénérés, ceux de Sais, d'Héliopolis, de Bubaste, de Memphis : chacun d'eux abandonna un tant pour cent de ses revenus annuels aux barbares et il leur versa des quantités considérables de blé, de bestiaux, de volailles, d'étoffes, de bois, de parfums, d'objets de toute sorte. Le clergé poussa des lamentations dont l'écho sonnait encore dans les oreilles dévotes quelques siècles plus tard[1], et le bas peuple, prenant fait et cause pour ses prêtres, des haines surgirent dans la masse aussi cruelles que celles qui naguères avaient renversé Apriès : comme la peur de l'armée les empêchait de se manifester par des révoltes, on calomnia le roi sourdement et l'on dénatura ses actes et son caractère. Mille histoires malignes circulèrent à son désavantage. On raconta qu'avant son avènement il se plaisait fort à boire et à mener grand'chère, mais que, souffrant du mal qui a nom faute d'argent, il n'hésitait jamais à se procurer ce dont il avait besoin par divers procédés dont le plus honnête était par larcin furtivement fait[2]. Roi, il s'enivrait parfois de brandevin au point de ne plus être en état de vaquer à la chose publique : ses ministres étaient obligés de lui débiter des contes moraux pour le rappeler à la raison[3]. Beaucoup lui ayant reproché la bassesse de son extraction, il avait fabriqué une statue divine d'un bassin d'or où il se lavait

1. L'expression nous en a été conservée dans un des papyrus démotiques de la Bibliothèque Nationale, interprété par Révillout, *le Roi Amasis et les Mercenaires*, dans la *Revue Egyptologique*, t. I, p. 11-13.

2. Hérodote, II, clxxiv; cf. Wiedemann, *Herodots Zweites Buch*, p. 597-598.

3. C'est la donnée du conte publié en premier lieu par Révillout, *le Roi Amasis et les Mercenaires*, dans la *Revue Egyptologique*, t. I, p. 17-19; cf. Maspero, *les Contes populaires de l'Égypte Ancienne*, 2 éd., p. 297-308. L'amour d'Ahmasis pour le vin et la plaisanterie est indiqué par Hérodote, II, clxxiii.

les pieds, et il l'avait exposée à l'adoration des dévots. Lorsqu'elle eut reçu les hommages pendant quelque temps, il révéla l'origine de l'idole, puis il ajouta : « Il en est de moi ce qui en est d'elle. Encore que je fusse jadis petit compagnon, je suis votre roi aujourd'hui et j'entends que vous m'honoriez tel que de raison[1]. » Autant on l'avait aimé à ses débuts, autant on le détestait vers le milieu et vers le déclin de son règne.

Et pourtant, il avait armé si bien son Égypte que les Perses ne se risquèrent pas à la quereller aussitôt après leur conquête de Babylone. Cyrus avait employé dix années à assurer la perte de Nabounâîd, il estima que celle d'Ahmasis n'exigeait pas une préparation moindre, et il procéda méthodiquement à la pacification des régions dont il venait de gagner la possession : les cités de la Phénicie l'avouèrent pour seigneur, et elles fournirent à sa fortune ce qui lui avait manqué jusqu'alors, une flotte. Il avait, ce semble, terminé ces préliminaires, lorsque des mouvements de peuplades barbares l'appelèrent à l'improviste dans les profondeurs de l'Est : il y plongea et il s'y engloutit mystérieusement (529). La légende racontait sa fin de plusieurs façons. A en croire Xénophon, il se serait éteint mollement dans son lit, entouré de ses enfants, édifiant ceux qui l'approchaient par sa sagesse et par sa résignation plus qu'humaines[2]. Bérose assurait qu'il fut tué pendant sa campagne contre les Dahæ[3], Ctésias qu'il fut blessé dans une escarmouche avec les Derbikes, une des tribus sauvages de la Bactriane, et qu'il succomba à ses plaies, trois jours après l'engagement[4]. Selon le bonhomme Hérodote, il demanda Tomyris en mariage, la reine des Massagètes, et il fut dédaigné d'elle. Il lui déclara la guerre de dépit, l'alla défier au delà du fleuve Araxès, dans les steppes du Turkestan, défit une avant-garde de cavalerie et prit l'héritier de la couronne, Spargapisès, qui se perça de son épée. « Adonc Tomyris assembla ses bandes, et elle assaillit les Perses. De toutes les batailles entre barbares, celle-là paraît avoir été la plus sanglante, à le juger du moins par ce que j'ai ouï dire. D'abord, ils se criblèrent de flèches à courte distance, puis, quand les flèches leur faillirent, ils se ruèrent les uns sur les autres à coups de piques et de sabres. Ils sou-

1. Hérodote, II, clxxii; cf. Wiedemann, *Herodots Zweites Buch*, p. 594-595.

2. Xénophon, *Cyropédie*, VIII, vii § 3-38. Une légende de même espèce, mais postérieure, racontait que Cyrus, parvenu à l'âge de cent ans, avait demandé un jour à voir ses amis. On lui répondit que son fils les avait fait tous mettre à mort : le chagrin que la cruauté de Cambyse lui causa le tua en quelques jours (Onésicrite, *Fragment 32*, dans Müller-Didot, *Scriptores rerum Alexandri Magni*, p. 57).

3. Au témoignage d'Eusèbe (*Chronicon*, p. 29) : comme Nöldeke le fait observer, Bérose a pu vraiment trouver le fait consigné dans un document babylonien, analogue à ceux qui nous ont fait connaître les débuts du règne de Cyrus (*Aufsätze zur Persischen Geschichte*, p. 24).

4. Ctésias, *Fragment 29* § *6-7*, dans Müller-Didot, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 47.

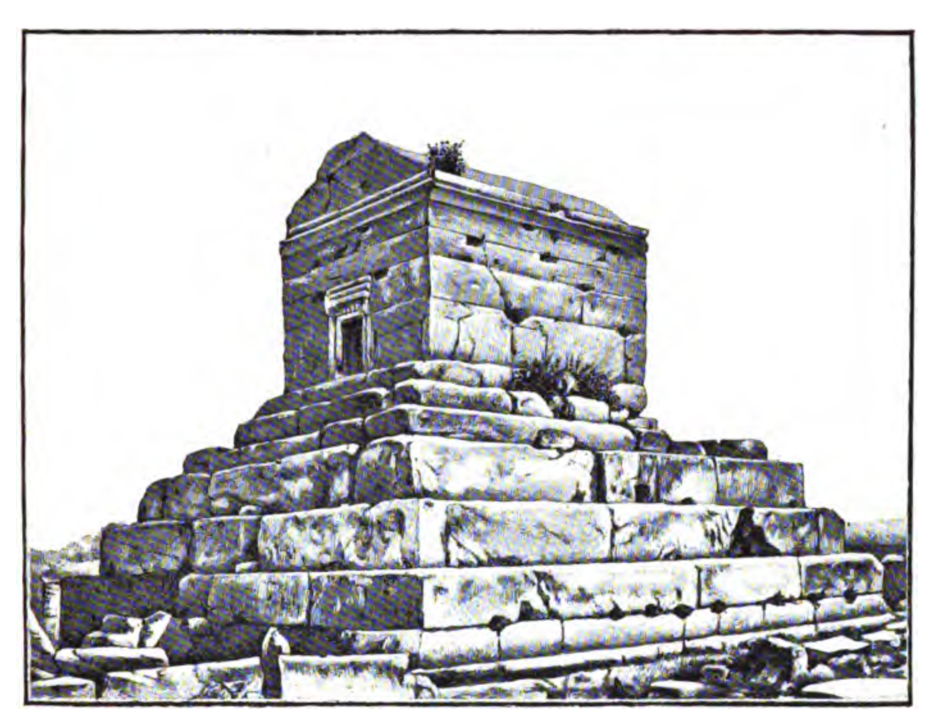
tinrent le choc pendant longtemps sans qu'aucun des deux voulût fuir, mais à la fin les Massagètes eurent le dessus. La plus grande partie de l'armée perse resta sur le champ de carnage; le chef lui-même y tomba après un règne de vingt-neuf ans. Tomyris emplit une outre de sang humain et elle ordonna qu'on recherchât le corps de Cyrus parmi les morts. Dès qu'on l'eut trouvé, elle lui plongea la tête dans l'outre, et elle l'accabla d'injures : « Bien que je vive et « que je sois victorieuse, tu m'as « perdue en m'enlevant mon fils par « traîtrise : aussi, moi, te rassasie-« rai-je de sang[1]. » L'affaire ne fut pas aussi chaude que la légende le prétendait, et le développement de la puissance persane n'en fut contrarié nullement. Cyrus y laissa la vie, mais son armée ne subit aucun désastre : elle releva le cadavre et elle le rapporta à Pasargades. Il avait là un palais dont les débris subsistent encore dans la plaine de Mourgâb[2]. L'édifice est mesquin, bâti sur plan rectangulaire, avec deux porches de quatre colonnes aux faces les plus longues, une pièce latérale à chacun des quatre angles, puis au centre une salle hypostyle divisée en quatre nefs par les deux rangées de colonnes qui étayaient le toit. Des bas-reliefs en décoraient les parois, et partout où les inscriptions n'ont pas été détruites, on y lit en caractères cunéiformes, dans les trois idiomes qui furent désormais les langues officielles de l'empire, le persan, le médique et le chaldéen, le nom, le titre, la famille du maître. Cyrus est en effet représenté debout sur les piliers, vêtu d'un costume où les symboles de l'Égypte se juxtaposent très curieusement aux modes de l'Assyrie. Il est serré du cou à la cheville dans l'ample tunique frangée des monarques baby-



CYRUS L'ACHÉMÉNIDE[3].

1. Hérodote, I, CCIV-CCXXIV; cf. Justin, I, 8, Valère Maxime, I, 10.
2. Sur ce palais de Cyrus, cf. Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. V, p. 665-670, et Dieulafoy, *l'Art Antique de la Perse*, t. I, p. 29 sqq.
3. *Dessin de Boudier, d'après la photographie de* Dieulafoy, *l'Acropole de Suse*, p. 49, n° 33.

loniens ou ninivites : ses pieds sont chaussés de bottines lacées, quatre grandes ailes, insigne de la puissance suprême[1], ombragent ses épaules et ses reins, les deux premières dressées en l'air, les deux autres pointant vers le sol, tandis que la tête, emboitée dans la calotte égyptienne, supporte l'un des diadèmes les plus compliqués de la garde-robe pharaonique[2]. Le héros lève la main droite, avec le geste de l'homme qui adresse un discours au



LE TOMBEAU DE CYRUS[3].

peuple assemblé[4], comme afin de répéter la légende tracée au-dessus de son image : « Je suis Cyrus, roi, achéménide ». Il fut enseveli, non loin de là, dans la tombe monumentale qu'il s'était construite lui-même probablement, au milieu d'une enceinte carrée bordée d'un portique sur trois côtés : une petite chambre, surmontée d'un toit à double pente, posée sur un socle de six assises

1. Hérodote, I, CCIX; cf. DIEULAFOY, *l'Art Antique de la Perse*, t. I, p. 35.

2. C'est le diadème du triple *hotesou*, le n° XLI de la nomenclature de ROCHEMONTEIX, *Œuvres diverses*, pl. II.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après l'héliogravure de* DIEULAFOY, *l'Art Antique de la Perse*, t. I, pl. XIX.

4. Dieulafoy lui met dans la main fermée « une statuette dont le double bonnet, fort différent du pchent, est surmonté de l'uræus sacré » (*l'Art Antique de la Perse*, t. I, p. 35 et pl. XVII) : nul autre voyageur n'a parlé de cet emblème, et, en examinant de près les photographies du monument, même celle de Dieulafoy (*l'Acropole de Suse*, p. 49, n° 33), je ne distingue qu'une fissure de la pierre au delà de laquelle on aperçoit distinctement l'extrémité des doigts, allongée comme sur la vignette reproduite plus haut, à la page 652 du présent volume.

débordant l'une sur l'autre, de manière à simuler des degrés de hauteur inégale. La porte est si étroite et si basse qu'un homme de taille moyenne s'y introduit à peine; elle est couronnée d'une véritable gorge égyptienne, et elle fermait par le moyen d'un double jeu de vantaux en pierre[1]. Le cercueil en or reposait sur un lit en or également et recouvert d'étoffes précieuses : un guéridon encombré de vases à boire et des bijoux enrichis de pierreries complétaient le mobilier. Le conquérant sommeilla deux siècles en paix, sous la garde des prêtres, puis, tandis qu'Alexandre guerroyait vers l'Inde, les officiers grecs auxquels il avait confié l'administration de la Perse propre se laissèrent tenter par l'immensité des trésors qu'on disait être enfouis dans la chapelle funéraire : ils ouvrirent le cercueil, brisèrent le lit et la table, et, les jugeant trop lourds pour les déménager à leur aise, ils se contentèrent de voler la vaisselle et les bijoux[2]. Alexandre visita les lieux à son retour, et il fit boucher l'entrée d'une maçonnerie légère; il se réservait de restaurer le monument et de lui rendre sa splendeur première, mais il périt lui-même peu après, et ce qui subsistait du mobilier ne tarda pas sans doute à être dérobé. Cyrus mort, l'imagination populaire à laquelle sa carrière aventureuse fournissait une matière inépuisable s'attacha à faire de lui le modèle idéal du monarque : elle lui prodigua toutes les vertus, la douceur, la bravoure, la modération, la justice, la sagesse. En fait, rien n'empêche qu'on lui attribue les qualités du général, l'activité, l'énergie, le courage, l'astuce et la duplicité si nécessaires en Asie au progrès de la conquête, mais il ne semble pas avoir possédé au même degré les dons de l'administrateur. Il ne changea rien au système de gouvernement qui prévalait depuis Tiglatphalasar III chez tous les souverains de l'Orient : il mit des satrapes dans les pays ou dans les villes d'acquisition nouvelle, à Sardes, à Babylone, en Syrie, en Palestine, mais sans définir leurs fonctions de façon assez nette et sans les astreindre à une surveillance assez sérieuse pour assurer leur fidélité. Il considéra que sa destinée était de fonder un empire unique où tous les vieux empires seraient confondus, et il accomplit presque jusqu'au bout la tâche qu'il s'était imposée : l'Égypte seule restait à vaincre lorsqu'il disparut.

1. DIEULAFOY, *l'Art Antique de la Perse*, t. I, p. 48.
2. ARRIEN, *Anabase*, VI, x § 4-9, d'après Aristobule (*Fragment 37*, dans MÜLLER-DIDOT, *Scriptores rerum Alexandri Magni*, p. 107-108). Cf. le Pseudo-Callisthènes (II, XVIII), où l'auteur place à côté l'un de l'autre le tombeau de Cyrus et celui de « Nabonasar, que les Grecs appellent Naboukhodonossor ». Selon Oppert, le petit édicule de Mourghâb est le tombeau, non de Cyrus, mais de sa femme Kassandané (*Journal Asiatique*, 1872, t. XIX, p. 548, et *le Peuple et la Langue des Mèdes*, p. 110-111). La description qu'Arrien nous a conservée montre qu'il s'agit bien du conquérant et non d'une de ses reines.

Sa femme Kassandané, fille de Pharnaspe et de race achéménide comme lui, lui avait donné cinq enfants, deux garçons, Cambyse[1] et Smerdis[2], puis trois filles, Atossa, Roxane et Artystoné[3]. Cambyse était né probablement vers 558, peu après l'avènement de son père[4], et il était le successeur légitime, de par la coutume persane qui attribuait la couronne à l'aîné des fils venus dans la pourpre[5]. Il avait été associé, on le sait, à la royauté babylonienne le lendemain de la victoire sur Nabounâîd[6], puis, à la veille de partir pour la fatale campagne contre les Massagètes, son père lui avait délégué la régence, toujours selon la loi des Perses[7]. Une tradition, recueillie plus tard par Ctésias, voulait qu'à cette occasion le territoire eût été divisé entre les deux fils : Smerdis, qu'elle surnommait Tanyoxarkés, aurait reçu pour son lot la Bactriane, les Khoramniens, les Parthes, les Carmaniens, sous la suzeraineté de son frère[8]. Il semble

1. La forme perse du nom rendu Kambusès par les Grecs (Hérodote, II, 1) était Kâbuzîya-Kambouzîya (Justi, *Iranisches Namenbuch*, p. 153-154). Hérodote le dit fils de Kassandané (II, I, III, II), et tradition qu'il a recueillie est très certainement authentique. C'est par erreur que Ctésias et Dinon ui attribuaient pour mère, le premier, Amytis la fille d'Astyage (*Fragment 37*, dans Müller-Didot, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 63), l'autre l'Égyptienne Nitètis (*Fragment 11*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 91); Diodore de Sicile (I, 33) et Strabon le font fils de Méroé. Pour un bon résumé de tout ce qui concerne l'origine de Cambyse et les enfants de Cyrus, cf. Prashek, *Forschungen zur Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 30-34.

2. La forme originale était Bardîya-Barzîya, « le louable » (Justi, *Iranisches Namenbuch*, p. 63), et la première transcription grecque connue, celle qu'on rencontre dans Eschyle (*Perses, 774*) est Mardos, ou, dans les scholies relatives à ce passage, Merdias, qui a été défiguré en Marphios par Hellanikos (*Fragment 164*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. I, p. 68) et en Mergès par Trogue-Pompée (Justin, I, 9). La forme Smerdis d'Hérodote (III, xxx) et des historiens qui le suivent (Diodore de Sicile, XIX, 40) provient d'une fausse assimilation du nom perse avec le nom purement grec de Smerdis ou Smerdiès (Aristote, *Politique*, éd. de Berlin, t. II, p. 1311); cf. ailleurs le nom d'un fils d'Otanès rendu, sous la même influence, par Smerdoménès (Hérodote, VII, lxxii, cxxi).

3. Hérodote dit qu'Atossa était fille de Kassandané (II, I, III, III), et le rang qu'elle tint sous trois règnes montre qu'elle devait être née de cette reine; Justi pourtant la déclare fille d'Amytis (*Iranisches Namenbuch*, p. 398). Une seconde fille est mentionnée par Hérodote (III, xxxi), celle que Cambyse aurait tuée en Égypte d'un coup de pied dans le ventre; il ne la nomme point, mais elle est identique probablement (Marquart, *die Assyriaka des Ktesias*, dans le *Philologus*, Suppl., t. V, p. 607-608, Prashek, *Forschungen zur Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 31-32) avec la Roxane qui, selon Ctésias, accoucha d'un enfant sans tête (*Fragment 29* § *12*, dans Müller-Didot, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 48). Artystoné, la plus jeune, fut la femme préférée de Darius (Hérodote, III, lxxxviii, VII, lxix, lxxii). Josèphe (Ant. Jud., II, xi § 2) nomme une quatrième fille de Cyrus qui s'appelait Méroé, mais sans dire quelle était la mère de cette princesse.

4. D'après le calcul très vraisemblable de Prashek, *Forschungen zur Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 34-35.

5. Cf. sur ce point, Hérodote, VII, II-III, où la tradition attribue l'établissement de cette loi au Spartiate Démaratos, à propos de Xerxès I[er].

6. Sur cette première association, cf. ce qui est dit plus haut, t. III, p. 636, de cette *Histoire*.

7. Hérodote, I, cviii, constate le fait, Καμβύσῃ, τῷπερ τὴν βασιληίην ἐδίδου; ailleurs (VII, II), il dit formellement que la loi Perse exigeait la désignation du successeur en pareil cas.

8. Ctésias, *Fragment 29* § *8*, dans Müller-Didot, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 47; Xénophon, qui avait recueilli la même légende, écrit le nom Tanaoxarès et donne au personnage les Mèdes, les Arméniens et les Cadusiens pour sujets (*Cyropédie*, VIII, 7 § 11). Duncker (*Geschichte des Alterthums*, 4e éd., t. IV, p. 427) admet la division de l'empire entre les deux frères, et le dernier historien de Smerdis, Hutecker (*der Falsche Smerdis*, p. 35), se range à cette opinion. Tanaoxarès Tanyoxarkès, ne serait alors qu'une épithète appliquée à Smerdis, Thanvarakhshathra, *le roi de l'arc* (Duncker, *Geschichte des Alterthums*, 4e éd., t. IV, p. 437), Tanouvazraka, *le grand de corps* (Oppert, *Mémoire sur les Inscriptions Akhéménides*, dans le *J. As.*, 4e série, 1851, t. XVII, p. 262), Tanwakhshathaka, *pourvu d'un royaume moindre* (Kern, *Specimen Historicum exhibens Scriptores Græcos de rebus Persicis Achæmenidarum Monumentis collatos*, p. 23-24, Breal, *de Persicis nominibus*, p. 27). Il ne faut voir

bien que Cambyse hérita l'empire entier, mais des intrigues se nouèrent autour de Smerdis, et des révoltes éclatèrent dans les provinces que peut-être ses amis passèrent à tort où à raison pour avoir provoquées[1]. Le nouveau roi était d'un caractère violent, impitoyable, et les Perses le blasonnèrent par la suite en disant que Cyrus avait été un père pour eux, Cambyse un maître[2] : les rébellions furent réprimées d'une main vigoureuse, puis Smerdis s'évanouit d'ordre supérieur et le secret de son sort fut si bien gardé qu'on le crut, et sa mère ou ses sœurs elles-mêmes, emprisonné seulement dans quelque château muet de la Médie[3]. Le terrain déblayé de ce rival et les affaires réglées sur la frontière scythique, Cambyse renoua les projets contre l'Égypte au point même où son prédécesseur les avait laissés. Ahmasis, qui attendait le choc depuis dix ans, s'était prémuni de son mieux et il avait recommencé patiemment à se ménager des alliances parmi les cités grecques : celles du continent européen ne se sentaient pas menacées d'assez près pour comprendre quel intérêt elles avaient à lui prêter secours, mais celles des îles insoumises, et leur chef, Polycrate, tyran de Samos, accueillirent ses avances avec empressement. Polycrate disposait d'une flotte considérable, la plus belle qu'on eût vue jusqu'alors dans les eaux égéennes, et ce n'était pas trop de tous ses vaisseaux combinés avec ceux de l'Égypte pour protéger les côtes du Delta, maintenant que les Perses avaient à leur disposition non seulement les marines des cités éoliennes et ioniennes, mais celles de la Phénicie et de Cypre. Un pacte fut conclu, et

dans cette version de Ctésias qu'un récit imaginé de toutes pièces (Nöldeke, *Aufsätze zur Persischen Geschichte*, p. 26, Prashek, *Forschungen zur Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 38-39), et modelé probablement sur ce qui s'était passé, à la mort de Darius II, entre ses deux fils Artaxerxès II et Cyrus le jeune (Marquart, *die Assyriaka des Ktesias*, dans le *Philologus*, Suppl., t. V, p. 619-620).

1. Hérodote, III, lxxxviii, parle de peuples que Cambyse avait soumis en Asie, et cette allusion ne peut guère convenir qu'à une révolte survenue après la mort de Cyrus, avant l'expédition d'Égypte; ces troubles sont rappelés explicitement dans Xénophon, *Cyropédie*, VIII, 8 § 2.

2. Hérodote, III, lxxxix, où le terme δεσπότης est expliqué χαλεπός τε ἦν καὶ ὀλίγωρος.

3. L'inscription de Béhistoun (col. I, l. 26-32) dit formellement que Cambyse mit à mort son frère Bardiya avant l'expédition d'Égypte (Weissbach-Bang, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 12-15); Hérodote, au contraire, place le meurtre pendant l'expédition d'Égypte (III, xxx) et Ctésias après cette même expédition (*Fragment 29* § *10-11*, dans Müller-Didot, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 47-48). La version de Ctésias ajoute que Cambyse, afin de mieux dissimuler son crime, ordonna au meurtrier Sphendadatès de se faire passer pour Tanyoxarkès, à cause de la grande ressemblance qu'il y avait entre les deux : Sphendadatès aurait été exilé en Bactriane, et ce ne serait qu'au bout de cinq ans que la mère des deux princes aurait appris le meurtre et la substitution. C'est là un développement après coup, suggéré par l'histoire du Pseudo-Smerdis, telle que la tradition la rapportait. Dans ces derniers temps, plusieurs savants, Beloch (*Griechische Geschichte*, t. I, p, 345, note 1), Rost (*Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 107-109), Winckler (dans l'*Orientalistische Literatur-Zeitung*, 1898, p. 39-45, et *Altorientalische Forschungen*, t. II, p. 138-140), ont émis l'idée que tout ce qui nous est rapporté du meurtre de Smerdis et du Pseudo-Smerdis n'est qu'une légende, inventée par Darius ou autour de lui, afin de justifier son usurpation aux yeux du peuple : le faux Smerdis serait Smerdis lui-même, révolté contre Cambyse, puis assassiné par Darius lui-même, après un règne de quelques mois. Winckler avoue « qu'en pareille matière la certitude n'est pas possible » : en fait, la tradition entière de l'antiquité exclut l'hypothèse qu'il défend, et le mieux est encore d'accepter le récit d'Hérodote avec toutes ses contradictions, jusqu'à ce que des documents contemporains nous permettent de décider ce que nous devons en garder ou en rejeter.

il amena entre les deux princes un échange de cadeaux et de bons procédés tant que la paix dura, mais il se rompit à l'instant critique par le fait de Polycrate et sans qu'il y eût précisément de sa faute. Le parti aristocratique, dont les chefs travaillaient sourdement à le renverser, s'appuyait sur la Perse, et son action devint si vive vers le moment où Cyrus mourut que le tyran dut trahir ses engagements à l'Égypte afin d'éviter une catastrophe[1] : il traita avec le grand roi, et il envoya une escadre de quarante galères se joindre à celles qui s'équipaient dans les ports de la Phénicie[2]. Ahmasis se trouva donc seul en face de l'ennemi lorsque la guerre s'alluma enfin. Elle était inévitable, et chacun sur les rives orientales de la Méditerranée la pressentait depuis longtemps : même à ne point tenir compte des dangers qu'une monarchie forte et adroite telle que l'Égyptienne faisait courir à l'empire et à ses provinces de Syrie, l'humeur hardie et belliqueuse de Cambyse devait l'entraîner nécessairement à tenter une fois de plus l'aventure que les monarques batailleurs de Ninive et de Babylone, ses devanciers, n'avaient jamais réussi à terminer heureusement. La politique commandait sa conduite et suffisait à l'expliquer, mais l'imagination populaire ne se contenta pas des raisons très naturelles qui avaient buté l'une contre l'autre la plus vieille des grandes royautés de ce monde et la plus jeune : elle inventa des ressorts romanesques au drame qui s'accomplissait et, selon que la légende avait cours en Afrique ou en Asie, les détails en différaient notablement. Un médecin prêté par Ahmasis à Cyrus pour le soigner d'une affection des yeux aurait été la cause de tout le mal. Le pauvre homme, retenu à Suse et furieux de son exil, aurait conseillé à Cambyse de demander une fille de Pharaon en mariage, dans l'espoir, ou bien qu'Ahmasis obéirait à la requête et serait déshonoré aux yeux de ses propres sujets pour avoir prostitué le sang solaire à un barbare, ou bien qu'il refuserait hardiment et qu'il susciterait la haine des Perses contre soi. Ahmasis, après avoir hésité un peu, substitua Nitêtis, une fille d'Apriès, à sa propre fille. Or, un jour que Cambyse, se jouant avec elle, la saluait par le nom de son père putatif, elle lui dit : « Je vois, ô roi, que tu ne soupçonnes pas combien tu as été trompé par Ahmasis :

1. Hérodote, III, xxxix-xliii, où la rupture est mise au compte du roi d'Égypte et attribuée aux craintes que lui inspirait la fortune constante de Polycrate. L'accession de celui-ci au pouvoir est fixée à l'an 540 environ par les uns (J. Beloch, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 317), par d'autres à l'an 537 (Duncker, *Geschichte des Alterthums*, 5ᵉ éd., t. V, p. 512), ou à l'an 533/2 (Busolt, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 602) : ses négociations avec Ahmasis doivent donc être placées quelque part dans les quinze dernières années du Pharaon.

2. Hérodote, III, xliv-xlvi, où deux traditions opposées sont rapportées, l'une d'après laquelle les Samiens firent la campagne d'Égypte, l'autre d'après laquelle ils n'allèrent pas plus loin que les parages de Karpathos.

bien que Cambyse hérita l'empire entier, mais des intrigues se nouèrent autour de Smerdis, et des révoltes éclatèrent dans les provinces que peut-être ses amis passèrent à tort où à raison pour avoir provoquées[1]. Le nouveau roi était d'un caractère violent, impitoyable, et les Perses le blasonnèrent par la suite en disant que Cyrus avait été un père pour eux, Cambyse un maître[2] : les rébellions furent réprimées d'une main vigoureuse, puis Smerdis s'évanouit d'ordre supérieur et le secret de son sort fut si bien gardé qu'on le crut, et sa mère ou ses sœurs elles-mêmes, emprisonné seulement dans quelque château muet de la Médie[3]. Le terrain déblayé de ce rival et les affaires réglées sur la frontière scythique, Cambyse renoua les projets contre l'Égypte au point où son prédécesseur les avait laissés. Ahmasis, qui attendait le choc depuis dix ans, s'était prémuni de son mieux et il avait recommencé patiemment à ménager des alliances parmi les cités grecques : celles du continent ne se sentaient pas menacées d'assez près pour comprendre quel intérêt elles avaient à lui prêter secours, mais celles des îles insoumises, et leur chef Polycrate, tyran de Samos, accueillirent ses avances avec empressement. Polycrate disposait d'une flotte considérable, la plus belle qu'on eût vue jusque-là dans les eaux égéennes, et ce n'était pas trop de tous ses vaisseaux combinés avec ceux de l'Égypte pour protéger les côtes du Delta, maintenant que les Perses avaient à leur disposition non seulement les marines des cités ioniennes et ioniennes, mais celles de la Phénicie et de Cypre. Un pacte fut conclu

dans cette version de Ctésias qu'un récit imaginé de toutes pièces (Nöldeke, *Aufsätze zur persischen Geschichte*, p. 26, Prashek, *Forschungen zur Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 38-39), probablement sur ce qui s'était passé, à la mort de Darius II, entre ses deux fils Artaxerxès et Cyrus le jeune (Marquart, *die Assyriaka des Ktesias*, dans le *Philologus*, Suppl., t. V, p.

1. Hérodote, III, lxxxviii, parle de peuples que Cambyse avait soumis en Asie, et ce ne peut guère convenir qu'à une révolte survenue après la mort de Cyrus, avant l'expédition ces troubles sont rappelés explicitement dans Xénophon, *Cyropédie*, VIII, 8 § 2.

2. Hérodote, III, lxxxix, où le terme δεσπότης est expliqué χαλεπός τε ἦν

3. L'inscription de Béhistoun (col. I, l. 26-32) dit formellement que Cambyse tua Bardiya avant l'expédition d'Égypte (Weissbach-Bang, *die Altpersischen* Hérodote, au contraire, place le meurtre pendant l'expédition d'Égypte même expédition (*Fragment 29* § *10-11*, dans Müller-Didot, *Ctesiae* version de Ctésias ajoute que Cambyse, afin de mieux dissimuler Sphendadatès de se faire passer pour Tanyoxarkès, à cause de entre les deux : Sphendadatès aurait été exilé en Bactriane que la mère des deux princes aurait appris le après coup, suggéré par l'histoire du Pseudo-derniers temps, plusieurs savants, Beloch suchungen zur *Altorientalischen Geschichte* *Zeitung*, 1898, p. 39-45, et *Altorientali* ce qui nous est rapporté du meurtre par Darius ou autour de lui, afin serait Smerdis lui-même, révolté de quelques mois. Winckler fait, la tradition entière de l' cepter le récit d'Hérodote rains nous permettent de dé

il [redacted]

s armes,
offrir ses
ne auto-
ptiennes



m[3].

e aux siens,

dit plus haut, au
MÜLLER-DIDOT, *Ctesiæ*
es dans la tradition

let, qui vivait un peu
Syncelle sous la forme
ce-roi, régent, ministre,
pris la fonction pour le
e, me... à côté d
pasht... orrect
Il est ... lemen
Com... eudo-
it le fr... ur,
Hérodote
Philolo

ée du Louv

il m'a prise et, m'ayant bien parée comme sienne, il m'a mandée vers toi. De vrai, je suis l'enfant d'Apriès, qui était son seigneur et maître jusqu'au jour qu'il se révolta, et, de concert avec le reste des Égyptiens, le mit à mort. » Ce discours et le motif de querelle qui en ressortait irritèrent Cambyse et tournèrent ses armes contre l'Égypte. Ainsi parlaient les Perses[1], mais on expliquait les choses de façon contraire sur les bords du Nil. C'est à Cyrus lui-même que Nitêtis avait été mariée, et elle lui avait enfanté Cambyse : la conquête n'avait été qu'une revanche des héritiers légitimes de Psammétique contre l'usurpateur, et Cambyse était monté sur le trône moins en conquérant qu'en Pharaon issu d'Apriès[2]. C'est par cette fiction puérile que ces Égyptiens de la décadence se consolaient de leur faiblesse et de leur humiliation devant l'étranger. Toujours orgueilleux de leur prouesse antique, mais incapables d'imiter les exploits de leurs aïeux, ils n'en prétendaient pas moins n'être vaincus et commandés que par eux-mêmes, et le roman de Nitêtis donnait satisfaction complète à leur amour-propre : Cambyse né de la princesse solaire, la Perse n'imposait plus son roi barbare à l'Égypte, mais l'Égypte insinuait discrètement son Pharaon à la Perse et par la Perse à la moitié de l'univers.

Un seul obstacle séparait encore les deux ennemies, le désert et les marais du Delta : c'est à peine si l'on comptait, entre les avant-postes de Péluse et le château de Jénysos[3] à la frontière syrienne, un intervalle de quatre-vingt-dix kilomètres qu'une armée ne pouvait parcourir en moins d'une dizaine de jours[4]. Le désert n'était pas si large autrefois, mais les Assyriens, puis les Chaldéens, avaient désolé le pays à l'envi, et l'absence de population sédentaire en rendait maintenant la traversée malaisée. Cambyse avait son quartier général à Gaza, sur l'extrême lisière de son domaine[5], mais il ne savait encore quel moyen imaginer pour affronter ces solitudes sans risquer d'y ensevelir la moitié des siens, et son incertitude retardait l'instant de son départ, lorsque la fortune le tira d'embarras. Un des condottieri au service de l'Égypte, Phanès

1. Hérodote, III, I; Ctésias racontait la même version, probablement d'après Hérodote (*Fragment 37*, dans Müller-Didot, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 63).

2. Hérodote, III, I-III. Cette version avait été empruntée à Hérodote par Dinon (*Fragment 11*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 91) et par Lykéas de Naucratis (*Fragment 2*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. IV, p. 441).

3. Le Jénysos d'Hérodote (III, v) est aujourd'hui Khân Younès.

4. En 1799, l'armée de Bonaparte, partie de Kattiéh le 18 pluviôse, était le 7 ventôse à Gaza, après être restée du 21 au 30 pluviôse devant El-Arîsch, pour faire le siège de la place.

5. Cela semble résulter de la tradition recueillie par Servius, *ad Æneidos* I, 123, d'après laquelle Cambyse aurait laissé ses trésors à Gaza pendant la campagne d'Égypte : la ville en aurait pris le nom de *Gaza*, « le trésor ». L'étymologie est fausse, mais le fait qui l'a suggérée est probablement exact, donné la situation de Gaza et le rôle qu'elle doit jouer nécessairement dans une attaque contre l'Égypte.

d'Halicarnasse, homme de jugement délié et fort entendu au métier des armes, se brouilla avec Ahmasis, on ignore pourquoi, et le quitta pour aller offrir ses services au rival. L'incident était grave, car le personnage jouissait d'une autorité incontestable sur les mercenaires et il connaissait les affaires égyptiennes mieux qu'homme du monde : on le poursuivit, on le joignit en vue des côtes de Lycie, mais il fit boire ses gardes et il leur échappa pendant leur ivresse. Il mit Cambyse en rapport avec le chef suprême des tribus éparses entre la Syrie et le Delta : l'Arabe s'engagea à fournir des guides, comme jadis un de ses prédécesseurs envers Asarhaddon, puis à échelonner des relais de chameaux chargés d'eau sur la route que l'invasion devait suivre[1]. Ces précautions prises, Cambyse confia le soin de sa maison et du gouvernement à l'un des mages perses, Oropastès[2], et il donna le signal de la marche. Au déboucher devant Péluse, il apprit qu'il n'avait plus devant lui le même adversaire : Ahmasis était mort après une brève maladie, et son fils Psammétique III l'avait remplacé. Ce changement de direction, au moment le plus critique, était déjà presque un désastre en soi : Ahmasis, avec son expérience consommée des hommes et des choses, sa connaissance profonde des ressources de l'Égypte, ses talents de soldat et de général, son prestige personnel, ses amitiés helléniques, inspirait la confiance aux siens,



PSAMMÉTIQUE III[3].

1. HÉRODOTE, III, IV-IX; sur les préparatifs analogues d'Asarhaddon, cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 371, de cette *Histoire*. Dans la version de Ctésias (*Fragment 29* § *9*, dans MÜLLER-DIDOT, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 47), un eunuque, Kombapheus, joue le même rôle que Phanès dans la tradition d'Hérodote.

2. Hérodote (III, LXXI, LXXIII) nomme ce personnage Patizéithès, et Denys de Milet, qui vivait un peu avant Hérodote, donne de ce nom la variante Panzythès qui a passé dans le Syncelle sous la forme Pauzythès, mais la forme originale Patikhshâyathiya est un titre qui signifie *vice-roi*, *régent*, *ministre*, et qui répond au *Padshah* du persan moderne : Hérodote ou son auteur a pris la fonction pour le nom du personnage. D'autre part, Trogue-Pompée, qui puisait à bonne source, mentionne, à côté de Cométès-Gaumâta, son frère Oropastès (JUSTIN, I, 9), dont le nom Ahoura-oupashta est très correct et peu signifier *Celui qu'aide Ahoura* (BRÉAL, *de Persicis Nominibus*, p. 12). Il est admis généralement que Trogue-Pompée, ou plutôt Justin, a interverti les rôles, et que son Cométès est le pseudo-Smerdis, non pas Oropastès comme il le dit : c'est donc celui-ci qui était le frère de l'usurpateur, et c'est son nom d'Oropastès qu'il convient de substituer au Patizéithès d'Hérodote (JUSTI, *Geschichte des Alten Persiens*, p. 50, MARQUART, *die Assyriaka des Ktesias*, dans le *Philologus*, Supplément, t. VI, p. 618-619).

3. *Dessin de Boudier, d'après une photographie prise sur l'original au musée du Louvre*; cf. G. BÉNÉ-

le respect à l'étranger, mais que pouvait-on attendre de l'inconnu qui lui succédait[1], et celui-là avait-il assez de génie pour suffire à la tâche lourde que la mauvaise fortune lui assignait? La vallée entière s'abandonna à de sombres pressentiments. Ce n'étaient plus seulement les nations du Tigre et de l'Euphrate, comme un siècle plus tôt, c'était l'Asie, de l'Indus à l'Hellespont, qui se ruait sur elle et qui menaçait de l'écraser; d'alliés ici-bas, point, et les dieux eux-mêmes semblaient trahir leur peuple. Les fellahs, tourmentés d'on ne sait quelle inquiétude vague, apercevaient partout des signes funestes. La pluie est rare en Thébaide, et les orages n'y éclatent que deux ou trois fois par siècle : or, quelques jours après l'avènement de Psammétique, la pluie tomba à Thèbes en gouttes menues, ce qui, répétait-on avec l'exagération propre aux colporteurs de mauvaises nouvelles, n'était jamais arrivé auparavant[2]. Pharaon accourut à la rencontre de l'envahisseur avec tout ce qu'il avait de soldats, charriers et archers indigènes, auxiliaires libyens et cyrénéens[3], Ioniens, Cariens, Grecs des îles et du continent. La bataille s'engagea en avant de Péluse et elle fut menée de part et d'autre avec une bravoure désespérée, car la défaite, c'était la servitude pour les Égyptiens, et pour les Perses, adossés au désert sans ligne de retraite praticable à des vaincus, la captivité ou l'anéantissement. Phanès avait été contraint de laisser ses enfants derrière lui, et Pharaon les traînait à sa suite, pour s'en servir au besoin comme d'otages. Les Cariens et les Ioniens, que la félonie de leur ancien capitaine déshonorait, les réclamèrent à grands cris au moment d'entamer l'action; ils les égorgèrent sur le front de bandière, aux yeux du père impuissant, recueillirent le sang dans un tonneau à demi plein de vin, burent tous un peu du mélange, puis ils se précipitèrent furieux sur les bataillons ennemis. L'issue demeura longtemps douteuse, mais les

DITE, *Une Tête de statue royale*, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, t. XVIII, p. 35-42. Ce fragment, d'un fort bon style, a été donné au Musée Égyptien du Louvre par Mme André.

1. Psammétique III nous est connu par un très petit nombre de monuments (cf. WIEDEMANN, *Ægyptische Geschichte*, p. 660-661), ce qui s'explique par l'extrême brièveté de son règne. C'est pour le même motif bien certainement que plusieurs écrivains de l'époque classique ont ignoré son existence et placé la conquête de l'Égypte sous Ahmasis (ARISTOTE, *Rhétorique*, II, 8. JEAN D'ANTIOCHE, *Fragment 27*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. IV, p. 552). Ctésias attribue le nom d'Amyrtée au Pharaon, comme à ceux qui se révoltèrent contre les Perses de son temps, et il a eu pour l'histoire de la conquête une version toute différente de celle d'Hérodote (*Fragment 27* § 9, dans MÜLLER-DIDOT, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 47).

2. HÉRODOTE, III, X. Jusqu'à nos jours, les gens du Saïd ont considéré la pluie en vallée comme un événement de mauvais augure. Ils disaient, au commencement du XIXe siècle, en parlant de l'expédition de Bonaparte : « Nous savions qu'un malheur nous menaçait, car il avait plu à Louxor un peu avant l'arrivée des Français ». Wilkinson assure que la pluie n'est pas aussi rare à Thèbes qu'Hérodote le croyait : il parle de cinq à six averses par année et d'un grand orage tous les dix ans en moyenne (RAWLINSON, *Herodotus*, t. II, p. 338, note 4). De son aveu même, tout cela est confiné à la montagne et n'atteint pas la plaine : je n'ai pas entendu dire qu'il ait jamais plu à Louxor, pendant les six hivers que j'ai passés dans la Haute-Égypte.

3. DIODORE DE SICILE, X, 14.

Égyptiens étaient inférieurs en nombre : vers le soir, leur ligne plia enfin et la débâcle commença[1]. Rien n'était désespéré pourtant, si Psammétique, s'inspirant des exemples de Taharqou[2], disputait le passage des canaux ou des bras du fleuve et, chicanant le vainqueur à outrance, gagnait assez de temps pour se reformer une armée nouvelle; il perdit la tête, et, sans même chercher à rallier les débris de ses régiments, il courut s'enfermer au Mur Blanc. Cambyse s'arrêta quelques jours à réduire Péluse[3], et, entre temps il envoya un vaisseau de Mitylène sommer Memphis de capituler, mais la populace furieuse, sitôt qu'elle eut vent du cartel, massacra le héraut et l'équipage et traîna les membres sanglants par les rues. Elle résista longtemps; quand elle eut ouvert enfin les portes, ce qui restait encore d'hésitants dans le Saïd se hâta de faire soumission, et l'Égypte entière jusqu'à Philæ devint du coup province persane. Les Libyens n'attendirent pas qu'on les en requît pour verser leur tribut; Cyrène et Barca en agirent de même, mais leurs redevances furent si maigres que le maître s'en irrita comme d'une moquerie, et, au lieu de les accepter, il les jeta aux soldats de sa main (525)[4]. Ce brusque effondrement d'une puissance dont la haute structure défiait tous les assauts depuis des siècles, et la destinée tragique de ce roi qui n'était monté sur le trône que pour en tomber aussitôt, remplirent les contemporains de stupeur et de pitié. On conta que, dix jours après la reddition, le vainqueur voulut par jeu éprouver la constance de son prisonnier. Psammétique vit sa fille et les filles de ses nobles défiler devant lui à moitié nues, la cruche à l'épaule, et descendre puiser de l'eau à la rivière comme des esclaves vulgaires, son fils et deux mille jeunes gens du même âge, enchaînés et la corde au cou, marcher au supplice en châtiment du meurtre des Mityléniens : il ne se départit pas de son impassibilité royale. Mais un de ses anciens compagnons de plaisir étant venu à passer, mendiant et couvert de haillons, il sanglota soudain et il se déchira le front de désespoir. Cambyse, étonné de cet excès de douleur chez un homme qui avait marqué tant de fermeté jusqu'alors, lui fit demander la raison de sa conduite. « Fils de Cyrus, répondit-il, les malheurs de ma maison sont trop inouis pour qu'on les pleure,

1. Hérodote, III, xi-xii; quatre-vingts ans plus tard, on montrait le champ de bataille couvert d'ossements, et l'on prétendait reconnaître les Égyptiens des Perses à la dureté de leurs crânes.

2. Cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. III, p. 372-373, de cette *Histoire*.

3. Une légende rapportée par Polyen (*Stratagèmes*, VII, 9) racontait qu'afin de paralyser la résistance des assiégés, Cambyse aurait fait marcher en tête de ses colonnes d'attaque, des chats, des chiens, des ibis et d'autres animaux sacrés : les Égyptiens n'auraient pas osé se servir de leurs armes, de peur de blesser ou de tuer quelqu'un de leurs dieux.

4. Hérodote, III, xiii. La question de savoir en quelle année l'Égypte fut soumise par Cambyse a longtemps divisé les historiens : je continue à partager l'avis de ceux qui placent la conquête au printemps de 525.

mais non l'affliction de cet ami. Quand un homme, au seuil de la vieillesse, choit du luxe et de l'abondance dans l'extrême pauvreté, on peut bien se lamenter sur lui. » Lorsqu'on rapporta ces propos à Cambyse, il connut bien que c'était vrai. Crésus fondit en larmes, car il était là lui aussi, et les Perses présents se mirent à pleurer; Cambyse, apitoyé à son tour, commanda qu'on sauvât le fils de Pharaon, mais la grâce arriva trop tard. Il traita du moins Pharaon lui-même avec égards, et peut-être lui eût-il restitué son trône sous serment de vassalité s'il ne l'avait surpris conspirant contre lui : il le contraignit alors à s'empoisonner avec du sang de taureau[1], et il confia le gouvernement de la vallée à un Perse, Aryandès[2].

Rien ne restait debout de l'ancien monde, que tout au loin dans le sud le royaume à demi fabuleux d'Éthiopie. Cités et monarchies, les grands acteurs du début s'étaient couchés dans la poussière l'un après l'autre, Tyr, Damas, Carchémis, l'Ourartou, l'Élam, Assour, Jérusalem, la Médie, les Lydiens, Babylone, l'Égypte enfin, et la proie qu'ils s'étaient disputée depuis des siècles à si fiers coups d'épée appartenait entière à un maître unique pour la première fois si haut que la mémoire remontât dans le passé. Cambyse, après Cyrus, avait bien taillé, mais s'entendait-il aussi bien à recoudre, et réussirait-il à faire cheminer d'un pas égal dans le même troupeau tant de races disparates, les gens du Caucase avec ceux du Nil, les Grecs de l'Égée avec les Iraniens, les Scythes de la Transoxiane avec les Sémites des bords de l'Euphrate et de la Méditerranée, ou son empire n'allait-il pas s'écrouler aussi vite qu'il s'était édifié? L'Asie semblait se complaire à sa destinée pour le moment du moins, et Babylone elle-même témoignait d'une résignation peu commune, mais l'Égypte n'avait jamais accepté avec docilité le joug de l'étranger, et les plus heureux de ses conquérants assyriens n'y avaient exercé qu'une suprématie éphémère. Cambyse comprit qu'il ne la mâterait qu'en la gouvernant lui-même plusieurs années d'affilée, et en se naturalisant aussi Égyptien qu'un Persan pouvait le faire sans blesser les Persans d'origine. Il adopta le protocole des Pharaons, leur double cartouche, leur costume royal, leur filiation solaire[3] : tant pour

1. Hérodote, III, xiv-xv; d'après la version recueillie par Ctésias, le Pharaon n'aurait eu aucun mal, mais Cambyse l'aurait déporté à Suse avec six mille des siens (*Fragment 29* § 9, dans Müller-Didot, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 47).

2. Hérodote, IV, clxvi; Ctésias institue satrape de l'Égypte, au lieu d'Aryandès, le Kombapheus dont la trahison aurait livré l'Égypte à Cambyse (*Fragment 29* § 8, dans Müller-Didot, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 47).

3. Le protocole et les cartouches de Cambyse, relevés sur les inscriptions de Qoçéyr (Burton, *Excerpta Hieroglyphica*, pl. VI, 1), puis de la Statuette naophore du Vatican (Visconti, *Museo Pio-Clementino*, t. VII, pl. 7 A), ont été signalés pour la première fois par Champollion et par Roselini (*Monumenti Storici*, t. II, p. 153-155, 169).

satisfaire ses rancunes personnelles que pour se concilier les bonnes grâces du clergé, il se rendit à Sais, viola le tombeau d'Ahmasis et outragea la momie, puis la brûla[1]. Il délogea ses troupes du temple de Nit où elles s'étaient casernées aux frémissements des dévots, et il répara à ses frais les dégâts qu'elles y avaient commis : il poussa la condescendance jusqu'à s'instruire dans la religion locale, et il reçut l'initiation aux doctrines de la déesse par les soins du prêtre Ouzaharrisnîti[2]. C'était, après tout, en agir à l'égard de l'Égypte comme son père en avait agi à l'égard de Babylone[3], et les projets qu'il roulait dans son cerveau lui commandaient de capter la confiance de ses vaincus à quelque prix que ce fût. Maintenant que l'Asie n'avait plus rien à lui offrir, deux champs presque vierges encore s'ouvraient à son ambition : l'Afrique et l'Europe, le monde grec et ce qu'il y avait au delà, le monde carthaginois et l'Éthiopie. La nécessité d'en finir avec l'Égypte l'avait appelé en Afrique pour commencer : c'est par l'Afrique qu'il résolut de poursuivre sa conquête. Memphis étant par force la base de ses opérations, le seul point d'où il pût diriger la marche de ses armées vers l'Ouest ou vers le Sud, tout en gardant le contact avec le reste de son empire, il se serait montré plus qu'imprudent s'il eût négligé rien de ce qui devait le faire souffrir d'elle. Dès qu'il crut l'avoir à son gré, il lança ses deux expéditions vers Carthage et vers l'Éthiopie. Cyrène lui avait rendu hommage

LA STATUETTE NAOPHORE DU VATICAN[4].

1. HÉRODOTE, III, XVI, où une seconde version est donnée, d'après laquelle Cambyse aurait ainsi traité, non le corps d'Ahmasis, mais celui d'un inconnu qu'il aurait pris pour Ahmasis. On conteste généralement l'exactitude du fait, qui était, ainsi qu'Hérodote le remarque lui-même, en contradiction avec les idées religieuses des Perses au sujet du feu. Il me paraît qu'en traitant si cruellement la momie, Cambyse voulut satisfaire les rancunes des indigènes contre le roi philhellène, et se faire accepter d'eux plus aisément; la destruction de la momie entraînant celle de l'âme, l'acte de Cambyse procurait à la populace de Sais une satisfaction analogue à celle que les raffinés ressentaient, il y a quelques siècles, à faire tuer leurs ennemis en état de péché mortel, et à les damner dans l'autre monde après les avoir supprimés de celui-ci.

2. *Inscription de la Stèle Naophore, l. 10-22*; cf. E. DE ROUGÉ, *Mémoire sur la Statuette Naophore*, p. 13-20, BRUGSCH, *Geschichte Ægyptens*, p. 748-751, RÉVILLOUT, *Premier Extrait de la Chronique Démotique de Paris*. dans la *Revue Egyptologique*, t. I, p. 25-30, MARUCCHI, *Iscrizione Geroglifica della Statuetta Naofora*, p. 5 11. Le nom du personnage est Ouzaharrisnîti, *l'Œil d'Horus méridional* ou plutôt *l'Œil de l'Horus de la moitié méridionale du temple*, nom fréquent à l'époque et dont le parallèle est Ouzaharmihnîti, *l'Œil d'Horus septentrional* ou *l'Œil d'Horus de la moitié septentrionale du temple* (MASPERO, *Catalogue du Musée Égyptien de Marseille*, p. 67, n° 111).

3. Cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. III, p. 635-636, de cette *Histoire*.

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie* : la tête et les mains ont été restaurés au siècle passé dans le style gréco-romain le moins approprié au monument.

spontanément : il acheva de se la gagner en lui renvoyant avec honneur Ladiké, la veuve d'Ahmasis[1], et il songea un moment, ce semble, à profiter de sa bonne volonté pour aborder Carthage par mer. Certes, les flottes de l'Ionie et de la Phénicie combinées étaient assez nombreuses pour suffire à cette tâche, mais les Tyriens refusèrent de servir contre leurs propres colonies, et il n'osa pas engager ses Grecs seuls dans ces parages qui ne leur étaient pas familiers[2]. Les renseignements qu'il recueillit autour de lui le convainquirent d'ailleurs que les voies de terre le conduiraient à son but plus lentement peut-être, mais aussi sûrement, des bords du Nil aux Oasis du désert Thébain, de là chez les Ammoniens, puis chez les Libyens riverains des Syrtes et chez les Libyphéniciens. Il expédia de Thèbes une avant-garde de cinquante mille hommes, afin d'occuper l'Oasis d'Ammon et de préparer les étapes au gros des troupes. Le sort de ces gens ne fut jamais bien éclairci. Ils traversèrent l'Oasis d'el-Khargéh, puis ils continuèrent au Nord-Ouest dans la direction de l'oracle. Les indigènes racontèrent plus tard qu'arrivé à mi-chemin le convoi fut assailli par une rafale soudaine et enseveli sous des monceaux de sable pendant une halte. On dut bien les croire sur parole : quelque diligence qu'on fît, on n'apprit rien, sinon qu'il n'atteignit jamais le temple, et nul des généraux ou des soldats ne revit l'Égypte (524)[3]. Et l'expédition d'Éthiopie n'eut pas une issue meilleure. Depuis la retraite de Tanouatamanou, les Pharaons de Napata avaient rompu les relations directes avec l'Asie, mais, inquiétés par les Psammétique, ils les avaient repoussés et ils avaient maintenu leur frontière presque en vue de Philæ[4]. Ils n'avaient guère dans la Nubie propre que des avant-postes cantonnés sur les ruines des villes de l'époque thébaine, à Derr, à Pnoubsou, à Ouady-Halfah, à Semnéh : la population ne reprenait sa densité et la vallée sa richesse qu'au sud de ce point. Koush se partageait en deux régions comme l'Égypte même, le To-Qonousit et ses cités de Dangourou[5], de Napata, d'Astamouras, de Baroua, puis l'Alo[6],

1. HÉRODOTE, II, CLXXXI; cf. WIEDEMANN, *Herodot's Zweites Buch*, p. 611-612, où l'authenticité du fait est révoquée en doute.

2. HÉRODOTE, III, XVII, XIX.

3. HÉRODOTE, III, XVII, XXV-XXVI; cf. DIODORE DE SICILE, X, 13, JUSTIN, I, 9 § 3, et comparez dans ARRIEN, *Anabase*, III, III, le récit de la marche d'Alexandre à travers le désert de Libye.

4. Sur les guerres éthiopiennes de Psammétique Ier et de Psammétique II, cf. ce qui est dit au t. III, p. 504, 537-538, de cette *Histoire*. La limite approximative de l'Éthiopie vers le Nord nous est fournie par les énumérations de temples qu'on lit dans les inscriptions d'Harsiatef et de Nastosenen : Pnoubsou y est mentionnée à plusieurs reprises comme recevant les dons du souverain (MASPERO, *Études de Mythologie et d'Archéologie Egyptiennes*, t. III, p. 239, 243-244), ce qui nous reporte à la seconde cataracte pour le domaine constant des rois d'Éthiopie.

5. Aujourd'hui le vieux Dongolah, cf. MASPERO, *Études de Mythologie et d'Archéologie Égyptiennes*, t. III, p. 256-257.

6. Béroua est la Méroé de Strabon, Astaboras l'ed-Damér actuelle, Alo le royaume d'Aloah des géographes arabes du moyen âge (MASPERO, *Études de Mythologie et d'Archéologie Egyptiennes*, t. III, p. 256-258).

qui s'étendait le long du Nil Blanc et du Nil Bleu dans la plaine du Sennaar : les descendants des Mashaouasha émigrés sous Psammétique Ier, les Asmakh, habitaient à la frontière méridionale de l'Alo[1]. Une foule de tribus à demi sauvages, Maditi, Rohrehsa, vivaient à droite et à gauche des territoires fécondés par le Nil, entre le Darfour, le massif d'Abyssinie, la Mer Rouge, et l'humeur belliqueuse des rois trouvait toujours chez elles la matière inépuisable de victoires faciles et de butins abondants. Plusieurs d'entre eux, dont la succession est encore indéterminée, Piônkhi Alarou, Harsiatef, Nastosenen, s'étaient distingués plus que les autres dans ces luttes, mais leurs rares monuments, s'ils nous les montrent énergiques et habiles aux choses de la guerre, trahissent leur décadence irrémédiable pour tout ce qui touche aux arts, à la langue, à la religion[3]. L'antique syllabaire égyptien, adapté aux besoins d'un idiome barbare, avait achevé de perdre son élégance, l'architecture dégénérait,



GROUPE ÉTHIOPIEN[2].

1. Sur ces Asmakh, cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 498-500, de cette *Histoire*.

2. *Dessin de Boudier, d'après la photographie de* Berghoff *prise en 1881*. M. Berghoff, qui me signala le monument et qui m'en envoya la photographie, fut fait prisonnier et décapité bientôt après par l'ordre du Mahdi en 1882. J'ai pu, grâce à Gigler-Pacha, faire enlever le groupe pour le Musée de Boulaq, et il est conservé aujourd'hui à Gizéh; cf. Maspero, *Guide du Visiteur*, p. 8, n° 6007, et *Archéologie Égyptienne*, p. 231, fig. 204.

3. Les monuments connus de ces rois ont été traduits et en partie commentés par Maspero, *Études de Mythologie et d'Archéologie Égyptiennes*, t. III, p. 232-277 ; la stèle de Nastosenen, conservée au Musée de Berlin (Lepsius, *Denkm.*, V, 16), a été traduite en allemand par Brugsch, *Stele von Dongola*, dans la *Zeitschrift*, 1877, p. 23-27.

la sculpture s'alourdissait lentement. Telle de leurs œuvres ne manque point pourtant d'une certaine grandeur fruste, comme cette déesse et ce roi taillés côte à côte dans un bloc de granit gris. Le culte se pervertit de superstitions étranges, et le dogme s'abâtardit malgré la sévérité avec laquelle le sacerdoce en surveille les applications et sévit contre toute apparence de pratique nouvelle. Vers la fin du VII[e] siècle, quelques familles attachées au temple d'Amon à Napata avaient tenté une sorte de réforme religieuse : elles prétendaient, entre autres choses, substituer au sacrifice ordinaire des rites dont le principal consistait à ne pas cuire au feu la chair des victimes. Cette coutume, sans doute empruntée aux Nègres du Haut Nil, fut considérée comme une hérésie abominable par les orthodoxes : le roi se rendit en pompe au temple d'Amon, saisit les prêtres qui professaient les doctrines séditieuses et les brûla vifs. L'usage de la viande crue n'en persista pas moins, et même il gagna tant de terrain au cours des âges que le christianisme n'a pas réussi à le supprimer : encore dans notre siècle, le *brindé*, la viande de bœuf dépecée sur l'animal vivant et dévorée sanglante, est un régal pour les Abyssins[1].

L'isolement des Éthiopiens avait été plus profitable que nuisible à leur renommée. Leur courte incursion sur les champs de bataille de l'Asie avait laissé une trace profonde dans la mémoire des peuples. La ténacité qu'ils avaient déployée durant leur conflit avec l'Assyrie avait effacé le souvenir de leur défaite. La fantaisie du vulgaire n'avait plus que des louanges pour la sagesse de Sabacon[2], et elle exaltait Taharqou au premier rang parmi les conquérants du vieux monde[3]; maintenant qu'elle entrevoyait Koush à peine dans la distance, elle l'investissait peu à peu de toutes les vertus, et Cambyse, s'enquérant d'elle, put croire qu'il allait se mesurer avec une nation de demi-dieux plutôt que d'hommes. On lui conta qu'ils étaient les plus grands des mortels, les plus beaux, les plus vigoureux[4], qu'ils prolongeaient leur carrière jusqu'à cent vingt ans et au delà, qu'ils possédaient une fontaine merveilleuse dont l'eau entretenait une jeu-

1. *Stèle de l'Excommunication*, découverte et publiée par MARIETTE, *Monuments Divers*, pl. 10 (cf. *Quatre Pages des Archives officielles de l'Éthiopie*, dans la *Revue Archéologique*, 1865, t. II, p. 174-175), traduite et commentée par MASPERO, *Études de Mythologie et d'Archéologie Égyptiennes*, t. III, p. 71-79, 229-232. Sur l'usage du *brindé* à notre époque, cf. les renseignements curieux que fournit A.-T. DE ROCHEBRUNE, *Toxicologie Africaine*, t. I, p. 703-710.

2. Cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut au t. III, p. 277-278, de cette *Histoire*. Les éloges que lui prodigue Hérodote (II, CXXXVII, CXXXIX) représentent assez bien l'opinion qu'on avait gardée de sa personne encore à l'époque saïte (cf. DIODORE DE SICILE, I, 65); il semble s'être dédoublé plus tard et avoir donné naissance au bon roi éthiopien Aktisanès (DIODORE DE SICILE, I, 60).

3. STRABON, I, III § 21, p. 61, d'après des auteurs de la belle époque Alexandrine; cf. ce qui est dit à ce sujet, plus haut, t. III, p. 362-364, de cette *Histoire*.

4. HÉRODOTE, III, XX. Plus tard, on en rabattit beaucoup de cette opinion exagérée, et Strabon, par exemple, affirma que les Éthiopiens étaient de petite taille.

nesse perpétuelle dans leurs membres[1]. Il y avait près de leur capitale une prairie, sans cesse couverte de boissons et de mets inépuisables : qui voulait s'invitait à cette *Table du Soleil* et il y mangeait à sa faim[2]. L'or était si commun qu'on le prodiguait aux usages les plus vils, même à enchaîner les prisonniers ; en revanche, le cuivre était rare et fort prisé[3]. Cambyse dépêcha en exploration des espions choisis d'entre les Ichthyophages de la Mer Rouge[4], et, sur leur rapport motivé, il quitta Memphis à la tête d'une armée et d'une flotte[5]. L'expédition à moitié réussit, échoua à moitié. Elle remonta le Nil jusque vers la percée de Korosko, puis elle le quitta et elle coupa à travers le désert dans la direction de Napata[6] : les vivres lui manquèrent au quart du chemin et la famine la contraignit à rebrousser après avoir enduré des souffrances cruelles[7]. Elle dut se contenter de conserver les portions de la Nubie

1. Hérodote, III, xxiii.

2. Hérodote, III, xvii-xviii, xxiii; cf. Pomponius Méla, *de Situ Orbi*, III, 15, Solin, *Polyhist.*, XXX, qui admettent le fait, tandis que Pausanias n'y voit qu'un conte de voyageurs. Heeren avait cru reconnaître dans le récit d'Hérodote les coutumes du commerce par signes, si fréquent en Afrique : la *Table du Soleil* aurait été une sorte de marché, où les indigènes seraient venus s'approvisionner par voie d'échange, selon le rite auquel Heeren fait allusion. J'y vois plutôt un souvenir, en partie réel, de l'usage de déposer sur les tombes de la nécropole des offrandes que le premier-venu pouvait emporter, en partie mythique, de la *Prairie des Offrandes* mentionnée dans les textes funéraires, et à laquelle les âmes des morts avaient accès comme les dieux. Cette donnée extra-naturelle aurait été transportée sur notre terre par quelque conte populaire, comme le jugement des morts, l'entrée dans la barque solaire, et d'autres faits du même genre.

3. Hérodote, III, xxiii.

4. Hérodote, III, xix-xxv, où sont exposés tous les faits que la tradition disait avoir été recueillis par les Ichthyophages au cours de cette expédition.

5. Le texte d'Hérodote ne parle que d'une armée (III, xxv), mais les récits de guerres entre l'Éthiopie et l'Égypte (cf., par exemple, la campagne de Piônkhi, au t. III, p. 172-179, de cette *Histoire*) montrent que l'armée est toujours accompagnée de la flotte nécessaire.

6. On pense d'ordinaire que l'expédition fila le long du Nil jusqu'à Napata ; on apporte, à l'appui de cette idée, la mention d'une localité, Cambusis (Pline, *H. Nat.*, VI, 29) ou Καμβύσου ταμεῖα (Ptolémée, IV, 7), les *magasins de Cambyse*, située à la troisième cataracte et qui aurait conservé le nom du conquérant (Duncker, *Geschichte des Alterthums*, 4e éd., t. IV, p. 411-415, Krall, *Studien zur Geschichte des Alten Ægyptens, IV, das Land Punt*, p. 58-63, Prashek, *Forschungen zur Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 67-70). Cette ville, dont les géographes d'époque classique nous ont quelquefois parlé, est celle que les textes éthiopiens appellent Kamblouslt (Brugsch, *die Biblischen sieben Iahre der Hungersnoth*, p. 54), et l'assonance du nom a facilité le rapprochement avec l'histoire de Cambyse. Il me semble résulter du texte même d'Hérodote, οἱ δὲ στρατιῶται ἕως μέν τι εἶχον ἐκ τῆς γέας λαμβάνειν, ποιηφαγέοντες διέζωον, ἐπεὶ δὲ ἐς τὴν ψάμμον ἀπίκοντο, δεινὸν ἔργον αὐτῶν τινὲς ἐργάσαντο, qu'à un moment donné les Perses quittèrent la terre herbeuse, la vallée, afin de s'enfoncer dans le sable, c'est-à-dire dans le désert, ce qui se fait encore aujourd'hui en deux points, vers Korosko pour aller rejoindre le Nil à Abou-Hammed, vers Ouady-Halfah pour éviter la partie du Nil que l'on appelle le *Ventre de pierre*, Batn el-Hagar. La route de Korosko étant la seule qui prête à la marche d'un corps de troupes, la seule aussi qu'Hérodote connaisse (II, xxix), c'est celle-là qui me paraît devoir être préférée dans le cas présent (Rawlinson, *Herodotus*, t. II, p. 351, note 4, Justi, *Geschichte des Alten Persiens*, p. 49) : c'est celle, en tout cas, qui répond le mieux à l'indication d'après laquelle Cambyse aurait dû rebrousser, après avoir fourni à peine la cinquième partie du chemin.

7. Hérodote, III, xxv. Beaucoup d'historiens tendent aujourd'hui à admettre que l'expédition de Cambyse réussit entièrement, qu'elle ruina l'ancien royaume de Napata et qu'elle eut pour résultat la fondation du royaume de Méroé (Gutschmid, *Neue Beiträge zur Geschichte des Alten Orient*, p. 68, Duncker, *Geschichte des Alterthums*, 4e éd., t. IV, p. 413, Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 611, Justi, *Geschichte des Alten Persiens*, p. 49, Sayce, *the Ancient Empires of the East*, p. 241, note 1, Krall, *das Land Punt*, p. 58-63, Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 670-671, Prashek, *Forschungen zur Geschichte des Alterthums*, p. 68-70) : Cambyse aurait donné à la ville nouvelle qu'il bâtit là le nom de sa sœur Méroé (Diodore de Sicile, I, 33, Strabon, XVII, i § 5, p. 790, Josèphe,

qui touchent la première cataracte, celles-là même qui avaient été rattachées à l'Égypte par les Psammétique (523)[1]. L'échec des troupes du Sud, suivant de si près le désastre de celles de l'Ouest, exerça l'influence la plus déplorable sur l'esprit de Cambyse. Il avait été sujet, dès l'enfance, à des crises d'épilepsie, pendant lesquelles il devenait maniaque et il n'avait plus la conscience de ses actions : la mauvaise fortune exaspéra sa frénésie et redoubla la fréquence et la durée des accès[2]. Le bœuf Apis était mort, un peu avant la fin de la campagne d'Éthiopie, et les Égyptiens, après l'avoir pleuré le nombre de semaines réglementaire, intronisaient son successeur allègrement dans le temple de Phtah, quand les débris de l'armée rentrèrent à Memphis. Cambyse, trouvant la ville en fête, s'imagina qu'elle se réjouissait de ses malheurs. Il manda les magistrats auprès de lui, et il les abandonna au bourreau sans vouloir écouter leurs explications. Il ordonna ensuite qu'on lui amenât les prêtres, et quand ils eurent paradé l'Apis devant lui, il lui perça la cuisse de son poignard, en poussant de fortes risées : « Ah, méchantes gens ! vous forgez-vous ainsi des divinités de sang et de chair qui craignent le fer ! C'est vraiment un beau dieu que vos Égyptiens ont là : toutefois, je vous veux donner à connaître que trop ne devez vous réjouir de m'avoir trompé ! » Les prêtres furent fouettés comme imposteurs, le taureau languit de sa blessure et il trépassa au bout de peu de jours[3]; son clergé l'ensevelit et lui choisit un remplaçant, sans les pompes ordinaires, pour ne pas exaspérer la colère du tyran[4], mais l'horreur de ce

Ant. Jud., II, 10 § 2, tous les trois d'après Artémidore d'Ephèse). Les traditions sur Cambousis (cf. p. 667, note 6, du présent volume) et sur Méroé sont des combinaisons d'époque alexandrine, et elles ne s'appuient que sur des ressemblances de son fortuites. Quant à la province d'Éthiopie de l'empire Perse et aux Éthiopiens voisins de l'Égypte que Cambyse avait soumis (Hérodote, III, xcvii), ce ne sont pas nécessairement les Éthiopiens de Napata. Hérodote lui-même dit que les Éthiopiens habitent le pays au delà d'Éléphantine, οἰκέουσι δὲ τὰ ἀπὸ Ἐλεφαντίνης ἄνω Αἰθίοπες ἤδη, et que la moitié de ce qu'il appelle l'Ile de Takhompsô est habitée d'Éthiopiens (II, xxix) : les Éthiopiens soumis et leur Éthiopie répondent donc sensiblement au Dodécaschène de l'époque gréco-romaine.

1. Hérodote, III, xcvii; pour la réunion de cette partie de la Nubie à l'Égypte par Psammétique II, cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 537-538, de cette *Histoire*.

2. Hérodote, III, xxxiii. Les historiens récents (Hutecker, *Ueber den falschen Smerdis*, p. 16 sqq., 30 sqq., Prashek, *Forschungen zur Geschichte des Alterthums*, p. 8-10) n'admettent point la réalité de la maladie de Cambyse ni la folie qui s'ensuivit : ce seraient des fables inventées par les Égyptiens, pour se venger du prince qui les avait vaincus et persécutés.

3. Hérodote, III, xxvii-xxix; les historiens postérieurs avaient renchéri sur le récit d'Hérodote, et il est dit au *de Iside*, § 44, que Cambyse tua l'Apis et le jeta aux chiens. Il y a là probablement une confusion établie entre la conduite de Cambyse et celle qu'on attribuait à l'eunuque Bagoas, près de deux siècles plus tard, au moment de la seconde conquête de l'Égypte par Okhos.

4. Mariette avait découvert au Sérapéum et rapporté au Louvre les débris d'une épitaphe d'un Apis enterré en Épiphi de l'an VI de Cambyse, mort par conséquent quelques mois auparavant. Cette donnée se trouve en contradiction avec celle qui résulte de l'épitaphe de l'Apis mort en l'an IV de Darius (§ 2274), et qui serait né en l'an V de Cambyse, si l'on admet qu'il ne pouvait y avoir à la fois deux Apis en Égypte (Wiedemann, *Geschichte Ægyptens*, p. 227-231). C'est en effet l'usage ordinaire, mais le rapprochement des deux dates nous prouve qu'ici il n'en fut pas de même, et le plus simple, jusqu'à nouvel ordre, c'est d'admettre qu'au moins dans les cas de force majeure, tel que celui d'un meurtre sacrilège, il pouvait y avoir deux Apis simultanément, l'un en fonctions, l'autre encore inconnu et perdu dans la foule des troupeaux.

double sacrilège souleva contre lui les passions que la ruine de la patrie avait été impuissante à susciter. Les manifestations qui s'en produisirent l'irritèrent au point qu'il changea complètement de politique et qu'il s'ingénia désormais à contrecarrer les usages ou les préjugés des Égyptiens. Ceux-ci en avaient gardé une haine féroce envers sa mémoire : ils assurèrent que les dieux l'avaient atteint de folie pour venger le meurtre de l'Apis, et ils lui attribuèrent mille traits de cruauté démente[1], parmi lesquels nous ne distinguons plus qu'à peine le vrai du supposé. Ils contaient qu'entré au temple de Phtah, il s'y était moqué de la figure grotesque et contrefaite qu'on prêtait à ce dieu, puis il avait fait brûler les statues. Un autre jour, il avait exigé qu'on lui descellât d'anciennes sépultures afin de juger quelle tournure avaient les momies[2]. Les personnes de sa famille et ses serviteurs les plus fidèles n'échappèrent pas, dit-on, à sa rage; il tua d'un coup de pied dans le ventre sa propre sœur Roxane qu'il avait épousée[3]; il abattit d'une flèche le fils de Prexaspe[4]; il enterra vifs douze des principaux parmi les Perses[5]; il condamna Crésus au dernier supplice, puis il se repentit, et pourtant, sitôt qu'il l'eut vu sauf, il punit les officiers qui n'avaient pas exécuté la sentence prononcée contre le Lydien[6]. Il n'avait plus rien à faire aux bords du Nil, puisqu'il avait échoué dans ses entreprises, et pourtant, il ne s'en arrachait pas, et de délai en délai il différa son départ pendant plus d'une année. Cependant, son interminable séjour en Afrique, le bruit de ses échecs, peut-être aussi ce qu'on racontait de ses fureurs commençait à mécontenter les Asiatiques : comme le disait plus tard Darius dans le récit qu'il fit de ces événements, « le mensonge se répandit par tous les pays, aussi bien en Perse et en Médie que dans les autres provinces[7] ». Cambyse lui-même sentit qu'une absence plus longue nuirait à ses intérêts; il repassa l'isthme au printemps de 521, et il cheminait dans le nord de la Syrie, peut-être au voisinage d'Hamath[8], lorsqu'il apprit qu'une révolution venait d'éclater

1. HÉRODOTE, III, XXX.
2. HÉRODOTE, III, XXXVII. Trogue-Pompée ajoutait, on ne sait sur la foi de quel historien, qu'il avait fait détruire le temple d'Apis et ceux des autres dieux (JUSTIN, I, 9).
3. HÉRODOTE, III, XXXI-XXXII. Sur le nom de cette femme, cf. ce qui est dit plus haut au t. III, p. 655, note 3, de cette *Histoire*.
4. HÉRODOTE, III, XXXIV-XXXV. — 5. HÉRODOTE, III, XXXV.
6. HÉRODOTE, III, XXXVI. Tout cet épisode de Crésus est entièrement fabuleux; cf. ce qui est dit sur la destinée réelle de ce prince, plus haut, au t. III, p. 617-620, de cette *Histoire*.
7. *Inscription de Béhistoun, col. I, l, 32-35*; cf. WEISSBACH-BANG, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 14-15.
8. HÉRODOTE, III, LXIV, appelle Agbatana l'endroit où Cambyse mourut. Pline assure que la ville de Carmel s'appelait d'abord ainsi (*H. Nat.*, V, 19); toutefois, ce n'est pas de ce côté-là qu'il convient de chercher l'Ecbatane du récit. On l'a identifiée avec la Batanée du pays entre l'Oronte et l'Euphrate (HYDE, *Religio Veterum Persarum*, p. 426), mais l'hypothèse la plus vraisemblable est encore celle qui est suggérée par un passage d'ÉTIENNE DE BYZANCE, *s. v.* Ἄμαθα d'après laquelle il s'agirait de la

dont le progrès rapide empérillait son trône et sa vie. La tradition prétendait qu'un héraut se dressa devant lui, proclama hautement à l'ouïe de l'armée entière que Cambyse, fils de Cyrus, avait cessé de régner, et somma quiconque lui avait obéi jusqu'à ce jour de n'avouer désormais pour seigneur que Smerdis, fils de Cyrus. Il crut d'abord que son frère avait été épargné par les assassins et se démasquait après s'être tenu caché des années, mais il eut bientôt la preuve que ses ordres avaient été accomplis fidèlement, et il pleura, dit-on, au souvenir de ce crime inutile[1]. L'usurpateur était un Mage, un certain Gaumâta, dont la ressemblance avec Smerdis était si remarquable que les personnes même averties s'y trompaient infailliblement[2], et il avait pour frère l'Oropastès auquel Cambyse avait confié l'administration de sa maison avant de partir pour l'Égypte[3]. Tous deux connaissaient le sort de Smerdis; tous deux savaient aussi que les Perses l'ignoraient, et que tout le monde à la cour, même la mère et les sœurs, croyait le prince vivant[4]. Gaumâta se révolta dans la petite ville de Pasyaouvadâ, le 14 Viyakhna, vers les premiers jours de Mars 521, et le vulgaire l'acclama dès qu'il se fut montré : la Perse, la Médie, les provinces iraniennes, se prononcèrent en sa faveur et l'intronisèrent solennellement trois mois plus tard, le 9 Garmapada[5], puis Babylone l'accepta, l'Élam, les régions du Tigre[6]. D'abord atterré par tant de défections, Cambyse rallia bientôt ses esprits, et il allait se porter en avant à la tête des troupes qui lui demeuraient fidèles, lorsqu'il disparut de façon mystérieuse. Fut-il victime d'un complot tramé autour

grande ville syrienne de Hamath. Josèphe (*Ant. Jud.*, XI, 2 § 2) place le lieu de la mort à Damas.

1. Hérodote, III, lxii-lxiii.

2. La tradition grecque est unanime à constater ce fait, dont l'inscription de Béhistoun ne parle pas; cf. Hutecker, *über den Falschen Smerdis*, p. 40-42.

3. Sur Oropastès, cf. ce qui est dit au t. III, p. 659, note 2, de cette *Histoire*. L'inscription de Béhistoun nous apprend que le nom de l'usurpateur était Gaumâta (col. I, l, 36; cf. Weissbach-Bang, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 14-15); seul Trogue-Pompée, probablement d'après un auteur qui utilisa Charon de Lampsaque (Gutschmid, *Kleine Schriften*, t. V, p. 59), nous avait conservé ce nom sous la forme Cométès-Gométès, que son abréviateur Justin (I, 9) appliqua par étourderie au second frère. Ctésias donne au Mage le nom de Sphendadatès (*Fragment 27* § *10*, dans Müller-Didot, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 47), qui répond au vieux-perse Spentôdâta, *celui qui est donné par le Saint*, c'est-à-dire par Ahouramazdâ (Justi, *Iranisches Namenbuch*, p. 308-309). C'est un sobriquet appliqué au Mage par ses partisans, qui le considérèrent comme un héros de la foi mazdéenne pour avoir détruit les sanctuaires non autorisés par la loi (cf. ce qui est dit à ce sujet, au t. III, p. 672, de cette *Histoire*), et qui l'identifièrent avec Spentôdâta, fils de Wistâspa (Marquart, *Fundamente Israelitischer und Jüdischer Geschichte*, p. 48, note 3).

4. Hérodote, III, lxi.

5. *Inscription de Béhistoun, col. I. l. 35-43*, cf. Weissbach-Bang, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 14-15. Pour la concordance des dates persanes et babyloniennes de ces événements avec les modernes, cf. Oppert, *les Inscriptions du Pseudo-Smerdis et de l'usurpateur Nadintabel fixant le Calendrier perse*, dans les *Actes du Congrès de Stockholm*, t. II, p. 254-255.

6. Les tablettes du règne de Bardiya-Gaumâta, publiées par le P. Strassmaier (*Inschriften von Nabopolassar und Smerdis*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t, IV, p. 123-128), montrent que, dès le mois d'Iyâr, l'usurpateur était reconnu à Babylone (Oppert, *les Inscriptions du Pseudo-Smerdis*, dans les *Actes du Congrès de Stockholm*, t. II, p. 257, et Prashek, *Forschungen zur Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 22-23, Marquart, *die Assyriaka des Ktesias*, dans le *Philologus*, suppl., t. V, p. 621-622).

de lui[1]? La version officielle propagée par Darius affirme qu'il se tua lui-même, et elle semble insinuer que ce fut volontairement[2], tandis que d'autres assuraient qu'il succomba à un accident fortuit[3] : montant à cheval, il se serait enfoncé la pointe de son poignard dans la cuisse au même endroit où il avait atteint l'Apis des Égyptiens. Comme il se sentait navré grièvement, il demanda soudain le nom du lieu où il gisait, et on lui répondit : « Agbatana ». « Or, avant cela, l'oracle de Boutô lui avait prédit qu'il finirait ses jours dans Agbatana, et lui, comprenant l'Agbatana de Médie où ses trésors étaient, il avait pensé qu'il s'y éteindrait au plus vieux de son âge; mais l'oracle entendait bien l'Agbatana de Syrie. Lorsqu'il ouït ce nom, son erreur se dissipa. Il saisit l'intention du dieu et il s'écria : « C'est donc ici que Cambyse, fils de Cyrus, doit périr! » Il expira vingt jours après, sans laisser de postérité ni désigner de successeur[4].

Ce qui se passa dans les mois qui suivirent est encore une énigme pour nous. On a considéré souvent l'épisode de Gaumâta comme un mouvement national qui restitua momentanément aux Mèdes la suprématie dont Cyrus les avait dépouillés, mais il n'en fut rien. Gaumâta n'était pas Mède d'extraction : il était Persan, né en Perse, dans la bourgade de Pisyaouvadâ, au pied du mont Arakadrish, et les Perses le reconnurent ou le soutinrent autant que les Mèdes. On a considéré aussi qu'il avait essayé d'opérer une révolution religieuse[5], et

1. C'est l'opinion à laquelle s'arrête l'un des plus récents parmi les historiens de Cambyse (Lincke, *zur Lösung der Kambyses Frage*, p. 5-6, p. 14-24), en s'appuyant sur deux passages d'Orose (*Hist. adversus Paganos*, II, 8, 2-4) et de Jean d'Antioche (*Fragment 27*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. IV, p. 552), qu'il fait remonter jusqu'à un historien grec du ve siècle, par l'intermédiaire d'Apollodore et de Suétone.

2. *Inscription de Béhistoun, col. I, l. 43*; cf. Weissbach-Bang, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 14-15. Le passage est interprété dans le sens d'un suicide par Oppert, *Mémoire sur les Inscriptions Achéménides*, dans le *Journal Asiatique*, 1851, t. XVII, p. 385-386, et *le Peuple et la Langue des Mèdes*, p. 117, 165, par Bezold, *die Achämenideninschriften*, p. 5, par Spiegel, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 5, puis par la plupart des historiens, Duncker, *Geschichte des Alterthums*, 4e éd., t. IV, p. 442, Justi, *Geschichte des Alten Persiens*, p. 50, Nöldeke, *Aufsätze zur Persischen Geschichte*, p. 29, Hutecker, *Ueber den falschen Smerdis*, p. 49-50, Marquart, *die Assyriaka des Ktesias*, dans le *Philologus*, suppl., t. V, p. 622, note 422; Marquart pense que la nouvelle de la révolte des Babyloniens fut la cause déterminante du suicide.

3. Hérodote, III, lxiv. Pour accorder le témoignage de l'historien avec celui de l'inscription de Béhistoun, on a fait observer que celle-ci parle, il est vrai, de la mort de Cambyse par sa propre main, mais sans indiquer si cette mort fut volontaire ou accidentelle (Spiegel, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 302, note 1, Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 612, Prashek, *Forschungen zur Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 78-79).

4. Hérodote, III, lxiv, dont le récit a été reproduit en abrégé par Trogue-Pompée (Justin, I, 9). Le conte du personnage auquel on prédit qu'il mourra dans un endroit connu et qui est frappé à mort dans une localité obscure du même nom, a servi plusieurs fois chez les historiens. Témoin l'exemple de l'empereur Julien (Ammien Marcellin, xxxv, 3) et celui du roi d'Angleterre Henri III, à qui l'on avait annoncé qu'il mourrait à Jérusalem, et qui mourut, en effet, dans une chambre du château de Westminster qu'on appelait Jérusalem. Ctésias avait recueilli une tradition toute différente, d'après laquelle Cambyse, de retour à Babylone, se serait blessé un jour qu'il sculptait un morceau de bois pour s'amuser; il serait mort onze jours après l'accident (*Fragment 27* § *11*, dans Müller-Didot, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 48).

5. La plupart des écrivains anciens ont partagé cette opinion (Hérodote, III, lxi, cxcix, Platon, *Lois*, III, éd. Didot, p. 694-695) que beaucoup d'écrivains modernes ont adoptée à leur suite (Niebuhr,

de vrai, il détruisit beaucoup de temples en peu de mois[1]. Ici pourtant la réforme touchait moins à des questions de dogmes qu'à un point de fait. L'unité de l'empire supposait l'unité du feu royal, et là où ce feu brûlait, un autre ne pouvait s'allumer sans sacrilège aux yeux des dévots : ces pyrées que Gaumâta voulut abolir étaient sans doute ceux que les familles féodales avaient édifiés à leur usage, en dépit des ordonnances, et la mesure qui les renversa revêtit un caractère politique autant que religieux[2]. Le peu qu'on entrevoit de la conduite adoptée par le Mage ne permet guère de lui attribuer des projets aussi vastes que ceux que les modernes ont conçus pour lui : il songea naturellement à se consolider sur le trône où un coup de fortune l'avait assis, et ce qu'il fit tendit uniquement à ce résultat. Le nom et le personnage qu'il avait assumés lui assuraient le respect et la fidélité des Iraniens : « il n'y en eut aucun, ni parmi les Perses, ni parmi les Mèdes, ni même parmi les membres de la race achéménide, qui songeât à lui disputer le pouvoir », durant les premiers jours. L'important pour lui était donc de perpétuer ses sujets dans l'erreur le plus longtemps possible. Il supprima tous ceux, grands et petits, qui avaient été impliqués aux affaires du Smerdis véritable, ou qu'il soupçonnait avoir été renseignés du meurtre[3]. Il s'isola ensuite de son mieux et il se rendit presque invisible à tous; même, comme il avait hérité le harem de ses prédécesseurs avec leur diadème, il condamna ses femmes à une reclusion absolue[4]. Il ne doutait point, ni ceux qui étaient dans sa confidence, que la vérité ne finît par percer, mais il espérait gagner promptement assez de popularité pour que la révélation de l'imposture ne lui nuisît plus. Les sept grandes maisons qu'il dépossédait ne consentiraient pas à se rallier autour de lui en pareil cas, et c'est sans doute afin de diminuer leur prestige qu'il éteignit leurs pyrées, mais le peuple se souciait peu de l'origine du souverain si le souverain le favorisait, et s'il prenait les mesures propres à lui plaire : il dispensa donc les provinces de l'impôt

Vorträge, t. I, p. 157, 399, GROTE, *History of Greece*, t. IV, p. 301-302, SPIEGEL *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 310). Rawlinson, le premier, a montré que le mouvement de Gaumâta n'était pas mède et qu'il n'avait modifié en rien la situation des Perses dans l'empire : il admet que l'usurpation des mages fut le prélude d'une sorte de réforme religieuse (*On the Magian Revolution and the Reign of the Pseudo-Smerdis*, dans l'*Herodotus*, t. III, p. 454-459).

1. *Inscription de Béhistoun, col I, l. 63-64*; cf. WEISSBACH-BANG, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 14-15.

2. La découverte d'un fait analogue dans la vie d'Ardashîr, le fondateur de la dynastie Sassanide (J. DARMESTETTER, *Lettre de Tansar au roi de Tabaristân*, dans le *Journal Asiatique*, 1894, t. III, p. 530-531), a permis de comprendre le passage de l'Inscription de Béhistoun cité dans la note précédente, et de l'expliquer de la façon que j'ai fait dans le texte (J. MARQUART, *Fundamente Israelitischer und Jüdischer Geschichte*, p. 48, note 3).

3. *Inscription de Béhistoun, col. I, l. 48-58*; cf. WEISSBACH-BANG, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 14-15.

4. HÉRODOTE, III, LXVIII.

et du service militaire pendant trois ans[1]. Le temps lui manqua de pousser son action plus avant, et, si l'on en croit la tradition, les précautions même qu'il avait devisées pour dissimuler son identité devinrent l'instrument de son malheur. Toute la noblesse persane avait des parentes au harem royal à côté des filles de Cyrus, et l'ordre qu'on leur intima d'interrompre leurs relations avec le dehors, après avoir inquiété les familles, éveilla leurs soupçons : on médita les aveux échappés à Cambyse avant la catastrophe, et l'on se convainquit bientôt qu'on était dupe d'un fourbe audacieux[2]. Une conspiration s'ourdit, à la tête de laquelle se mirent les chefs des sept clans, et parmi eux Darius, fils d'Hystaspe, qu'une généalogie plus ou moins authentique avait greffé sur le tronc achéménide[3] : les conjurés surprirent Gaumâta non loin d'Ecbatane, au canton de Nisaya, dans son palais de Sikayaouvatish, et ils l'assassinèrent le 10 Bâgayâdish 521[4]. Le détail exact du drame demeura toujours inconnu, mais l'imagination populaire y suppléa bientôt, et elle ne chôma point qu'elle ne se persuadât savoir par le menu comment l'affaire avait marché. D'abord, Phédime, la fille d'Otanès, l'un des sept, avait fourni la preuve authentique de la fraude. Son père s'était rappelé à propos la merveilleuse ressemblance de Smerdis avec le Mage, et il s'était souvenu ensemble que celui-ci avait été essorillé pour quelque méfait : il envoya donc des instructions à Phédime, et quand elle eut reconnu au péril de sa tête que son mari n'avait plus d'oreilles, elle communiqua sa découverte aux nobles mécontents. Ils résolurent d'agir sans retard, mais, comme ils arrivaient à la résidence, ils y apprirent une nouvelle extraordinaire. Les Mages, inquiets des vagues rumeurs qui circulaient contre eux,



DARIUS, FILS D'HYSTASPE[5].

1. Hérodote, III, lxvii, dont Trogue-Pompée reproduisait presque littéralement les paroles (Justin, I, 9).
2. Hérodote, III, lxviii sqq., où Otanès joue le premier rôle.
3. Le passage de l'inscription de Béhistoun (*col. I, l. 1-11*; cf. Weissbach-Bang, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 12-13), dans lequel Darius expose sa généalogie, a été l'objet de plusieurs interprétations. La plus vraisemblable est encore celle d'Oppert, qui veut y reconnaître l'indication de deux branches parallèles de la famille achéménide ; elles auraient coexisté jusqu'au moment où Cambyse serait mort et Darius monté sur le trône. Il semble qu'il y ait là un arrangement fait après coup, afin de rattacher Darius à l'ancienne lignée royale, soit qu'il lui fût entièrement étranger, soit qu'il n'y touchât que par quelque alliance lointaine (Winckler, *Untersuchungen zur Altorientalischen Geschichte*, p. 126-128.
4. *Inscription de Béhistoun, col. I, l. 53-61*; cf. Weissbach-Bang, *die Altpersischen Keilinschriften* p. 14-15.
5. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* M. Dieulafoy, *l'Acropole de Suse*, p. 306, fig. 185.

avaient prié Prexaspe de déclarer au peuple que le monarque actuel était bien Smerdis. Prexaspe, au lieu de parler comme ils le souhaitaient, avait raconté que l'enfant de Cyrus était mort, que lui-même il l'avait frappé sur l'injonction de Cambyse, puis il s'était tué pour échapper au supplice. Ce leur fut un motif de plus de presser leur tentative. La garde postée à la porte n'osa pas arrêter si noble compagnie, puis, quand, pénétrant dans la salle du trône, les eunuques leur interdirent d'avancer outre, ils dégainèrent résolument et ils se frayèrent un chemin jusqu'à la chambre des Mages. Ceux-ci se défendirent avec bravoure, mais, après avoir blessé deux des conjurés, ils finirent par succomber sous le nombre. Gobryas avait saisi Gaumâta à bras le corps, si bien que Darius n'osait allonger son estocade de peur de percer son compagnon : celui-ci lui cria de pointer au hasard, et par aventure l'épée ne l'effleura même pas. Le crime accompli, les sept convinrent d'élire pour leur souverain celui d'entre eux dont le cheval hennirait le premier au lever du soleil : une ruse de son écuyer procura le choix à Darius. Sitôt installé, il institua une fête du massacre des Mages, la magophonie, en souvenir du meurtre qui le faisait roi[1].

Son premier soin fut de récompenser la noblesse à laquelle il devait sa couronne. Il lui restitua les privilèges dont le faux Smerdis l'avait dépouillée, le libre accès auprès du roi[2] ainsi que le droit d'avoir ses pyrées particuliers[3], mais l'usurpateur s'était concilié l'affection des peuples, et ceux même qui habitaient les pays soumis le plus anciennement n'accueillirent pas le nouveau prince avec faveur : il se vit obligé de conquérir ses États pièce à pièce[4]. La

1. Hérodote, III, lxviii-lxxxvii, dont la version a été reproduite avec de légères modifications par Trogue-Pompée (Justin, I, 9-10; cf. Gutschmid, *Kleine Schriften*, t. V, p. 59-63). Ctésias avait une version (*Fragment 29* § *14*, dans Müller-Didot, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 48-49) où les noms des conjurés diffèrent en partie de ceux qu'on lit dans Hérodote. Il donne dans trois cas au moins les noms des fils où Hérodote avait enregistré ceux des pères (Duncker, *Geschichte des Alterthums*, 4e éd., t. IV, p. 250, note 1), tandis que la liste de Béhistoun (col. IV, l. 80-86) coïncide avec celle d'Hérodote à une exception près.

2. Hérodote, III, cxviii.

3. *Inscription de Béhistoun, col. I, 61-71*; cf. Weissbach-Bang, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 14-15.

4. Les débuts du règne de Darius nous sont connus par la grande inscription qu'il fit graver en trois langues sur les rochers de Béhistoun (cf. ce qui est dit à ce sujet, plus bas, t. III, p. 682, de cette *Histoire*). Elle fut éditée d'abord et traduite en anglais par H. Rawlinson dans le *J. R. A. Soc.*, t. X (cf. la dernière traduction anglaise qu'il a publiée de ce texte sous le titre, *Inscription of Darius on the Rock at Behistun*, dans les *Records of the Past*, 1re ser., t. I, p. 107-130), puis en français par Oppert, *Mémoire sur les Inscriptions achéménides conçues dans l'idiome des Anciens Perses*, dans le *Journal Asiatique*, t. XVII, 1851, p. 256-296, 378-430, 524-567, t. XVIII, p. 56-83, 322-366, 553-584, t. XIX, 1852, p. 140-215, puis en allemand par Spiegel, *die Altpersischen Keilinschriften*, et par Weissbach-Bang, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 12-33. La version babylonienne a été étudiée et traduite particulièrement par C. Bezold, *die Akhemeniden-Inschriften*, la troisième version par Norris, *Scythic Version of the Behistun Inscription*, dans le *J. R. As. Soc.*, 1853, t. XV, par Oppert, *le Peuple et la Langue des Mèdes*, p. 112-214, puis par Weissbach-Bang, *die Achämenideninschriften zweiter Art*. Le classement des événements qu'elle raconte n'est pas toujours aisé à faire; j'ai fini par adopter, avec quelques modifications, celui de Marquart (*die Assyriaka des Ktesias*, dans le *Philologus*, Suppl., t. V, p. 633-636), qui me paraît donner le tableau le plus clair de ces guerres embrouillées.

monarchie des Perses n'était encore, comme celle des Chaldéens et des Mèdes, qu'un assemblage hasardeux de provinces gouvernées par des généraux, de royaumes vassaux, de cités et de tribus mal domptées, le tout sans hiérarchie constante des pouvoirs ni système régulier qui régît les parties excentriques. Les officiers délégués à l'administration par Cyrus et par Cambyse après chaque conquête étaient de véritables vice-rois, qui disposaient d'une armée, certains même d'une flotte, de revenus considérables en monnaie ou en nature, et que l'éloignement habituait à trancher les affaires pressantes sous leur propre responsabilité, sauf à en informer le souverain quand tout était fini ou que le but à atteindre dépassait par trop les ressources de leur apanage : la tentation devait être irrésistible pour eux de rompre les derniers liens qui les enchaînaient et de s'ériger en monarques indépendants. Les deux révolutions qui s'étaient succédé coup sur coup en moins d'une année les convainquirent, eux et les nations sur lesquelles ils dominaient, que l'édifice élevé par Cyrus et par Cambyse s'écroulait, et que l'instant était propice à se tailler chacun un domaine dans les débris : la nouvelle du meurtre colportée rapidement sema la révolte partout sur son passage, en Susiane, à Babylone, en Médie, en Parthyène, en Margiane, chez les Sattagydes, en Asie, en Égypte même[1], ici franche et patente, là sournoise et dissimulée sous les apparences de la neutralité, dans l'attente du cours que les événements suivraient ailleurs. Les plus proches furent les premiers à s'ébranler, les Élamites d'abord, puis les Chaldéens : Smerdis était mort vers la fin de septembre, et, quinze jours plus tard, deux rebelles déjà trônaient, un Athrîna à Suse, un Nadintavbel à Babylone[2]. Athrina, fils d'Oumbadaranma, descendait de la dynastie dépossédée par les Sargonides au siècle précédent, mais il ne rencontra pourtant qu'une aide assez molle auprès de ses compatriotes[3] : il fut pris au bout d'un mois à peine et expédié à Darius, qui l'égorgea de sa propre main. Babylone ne se laissa pas mâter aussi aisément. Le chef qu'elle avait choisi s'était présenté à elle comme un fils

1. *Inscription de Béhistoun, col. II, l. 5-8*; cf. Weissbach-Bang, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 16-17, où il est dit que toutes ces contrées se soulevèrent pendant que Darius était à Babylone, c'est-à-dire tandis qu'il était occupé au siège de cette ville, ainsi qu'il résulte de l'agencement des faits racontés.

2. Le dernier document connu du Pseudo-Smerdis est daté du 1er Tishri à Babylone, les premiers de Naboukodorosor III sont du 17 et du 20 du même mois (Boscawen, *Babylonian dated Tablets and the Canon of Ptolemy*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. VI, p. 31, 67-68, Oppert, *les Inscriptions du Pseudo-Smerdis et de l'usurpateur Nadintabel*, dans les *Actes du Congrès de Stockholm*, t. II, p. 255). La révolte de Babylone se place donc entre le 1er et le 17 de Tishri, soit à la fin de septembre ou au commencement d'octobre 421.

3. *Inscription de Béhistoun, col. I, l. 72-77, 81-83*; cf. Weissbach-Bang, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 14-17. La révolte ne dut pas durer beaucoup plus de six semaines, car le 26 Athriyâdiya suivant, c'est-à-dire au commencement de décembre, Darius était déjà engagé contre les Babyloniens sur les bords du Tigre (col. I, l. 89-90).

de Nabounâîd, et il avait usurpé le nom illustre de Naboukodorosor en ceignant le diadème : il n'était pas, d'ailleurs, appuyé par quelques brouillons seulement, mais il entraînait la population entière avec lui. Les Babyloniens, qui avaient salué si chaleureusement Cyrus à ses débuts, et qui s'étaient flattés de le confisquer pour eux comme ils avaient fait la plupart de leurs conquérants depuis des siècles, n'avaient pas tardé à comprendre combien ils s'aveuglaient. La différence de langage, de mœurs, d'esprit, de religion, était trop profonde entre eux et les Perses pour que l'absorption s'opérât et que la fiction du dédoublement, à laquelle Tiglatphalasar III, Salmanasar, Assourbanabal lui-même s'étaient adaptés, pût être tolérée par les Achéménides[1] : le caprice populaire se lassa de Cyrus comme il s'était dégoûté de tous les étrangers, Élamites, Kaldou, Assyriens, qu'il avait acclamés d'abord, et, par un retour naturel, le soi-disant fils de Nabounâîd bénéficia d'autant de dévouement que son père prétendu avait rencontré de haines vingt ans auparavant. La position devenait grave si on lui laissait le temps de s'affermir, car les anciennes provinces chaldéennes étaient de fidélité chancelante, et rien ne prouvait qu'elles ne fussent pas enclines à imiter la capitale, sitôt qu'elles seraient informées de la sédition : Darius mena le gros de ses bandes contre Babylone, sans attendre un jour de plus qu'il ne fallait, et l'événement prouva combien il avait eu raison de se hâter. Naboukodorosor avait profité des quelques semaines qui s'étaient écoulées depuis son avènement, et il avait garni les mêmes positions que Nabounâîd avait essayé de défendre contre Cyrus sur la rive droite du Tigre, à l'extrémité septentrionale du camp retranché créé par son ancêtre : une flottille bien équipée surveillait le fleuve, et le front des lignes était si formidable que Darius n'osa pas l'aborder directement. Il divisa ses troupes en deux corps qu'il monta partie à cheval, partie à chameau, et, trompant la vigilance de l'adversaire par la multiplicité de ses mouvements, il réussit à gagner l'autre bord. Les Chaldéens tentèrent de le jeter à l'eau. Vaincus le 27 Athriyâdiya, ils se retirèrent en bon ordre vers Babylone. Six jours après, le 2 Anâmaka, ils livrèrent une seconde bataille à Zazanou, sur la berge de l'Euphrate, et ils furent écrasés comme la première fois. Naboukodorosor échappa avec une poignée de cavaliers et courut s'enfermer dans sa ville. Darius l'y rejoignit bientôt, mais s'il compta un moment qu'elle lui ouvrirait ses portes sans plus lui résister qu'à Cyrus autrefois, cette espérance fut déçue, car il dut l'assiéger selon les

1. Cf. ce qui est dit plus haut à ce sujet, au t. III, p. 192-193, 196-199, 209, 423-424, de cette *Histoire*.

règles et s'immobiliser devant elle, cela au moment où les provinces s'insurgeaient de tous côtés contre lui[1]. L'effort du Perse Martîya pour ameuter les Susiens sur ses derrières échoua, grâce à la bonne tenue des indigènes qui se refusèrent à reconnaitre en cet aventurier Oummanîsh, l'héritier de leurs princes nationaux[2]. Par malheur, la Médie cédait dans le même instant aux



DARIUS PERÇANT UN RÉVOLTÉ DE SA LANCE DEVANT UN GROUPE DE QUATRE PRISONNIERS[3].

appels d'un certain Fravartîsh, qui s'annonçait à elle comme Khshatrita[4] de la

1. *Inscription de Béhistoun, col. I, l. 83-96, col. II, l. 1-5*; cf. Weissbach-Bang, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 16-17. Le récit de Darius semble ne mettre aucun écart de temps entre la seconde défaite de Naboukodorosor III et la prise de Babylone, si bien que plusieurs historiens modernes ont rejeté l'idée d'une résistance opiniâtre (Nöldeke, *Aufsätze zur Persischen Geschichte*, p. 31, 42-43). Hérodote parlait pourtant du long siège que la ville soutint (III, clii), et la découverte des tablettes datées de la première année de Naboukodorosor III et même de son an II (Pinches, *the Egibi Tablets*, dans les *Records of the Past*, 1re ser., t. XI, p. 88) montre que le siège s'est prolongé sur une seconde année de cet usurpateur, soit au moins jusqu'en Nishân (mars-avril) 520. On ne peut tirer aucun renseignement des tablettes de Darius, car la plus ancienne que l'on connaisse jusqu'à présent, celle qui est datée du mois de Shébat (janvier-février), en l'année de son avènement, est antérieure à celle de l'an II de Naboukodorosor. mais originaire d'Abou-habba. D'autre part, le fait que toutes les révoltes éclatent tandis que Darius est « à Babylone » (*Inscription de Béhistoun, col. II, l. 5-8*), ne permet pas de supposer que tous les événements racontés avant son départ contre la Médie (*col. II, l. 64-65*), aient pu s'entasser dans trois ou quatre mois. Il me paraît donc plus vraisemblable d'admettre que le siège se prolongea jusqu'en 519, comme il a dû faire si l'on tient compte des vingt et un mois au moins dont parle Hérodote (III, clii, clv), peut-être qu'il s'acheva en mai de cette année, comme le pense Marquart (*die Assyriaka des Ktesias*, dans le *Philologus*, Suppl., t. V, p. 635).

2. *Inscription de Béhistoun, col. II, l. 8-13*; cf. Weissbach-Bang, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 16-17.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après l'empreinte d'une intaille de Saint-Pétersbourg*; cf. Ménant, *Recherches sur la Glyptique Orientale*, t. II, pl. IX, n° 1, d'après qui (*ibid.*, p. 168-171) le prisonnier que le roi Achéménide transperce de sa lance ne serait autre que Gaumâta lui-même, le faux Smerdis.

4. *Inscription de Béhistoun, col. II, l. 13-17*; cf. Weissbach-Bang, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 16-17.

race de Cyaxare, et sa défection marqua presque le commencement d'une dissolution totale de l'empire. Le souvenir d'Astyage et de Cyaxare n'était pas si éloigné encore que la noblesse mède eût renoncé à l'espoir de recouvrer sa suprématie : l'occasion y prêtait d'autant mieux que Darius avait dû quitter la province, presque au lendemain du meurtre, et la dégarnir afin de former l'armée qui assiégeait Babylone. Plusieurs des tribus nomades lui demeurèrent fidèles, mais tous ceux des Mèdes qui vivent dans des maisons se rangèrent sous les drapeaux du prétendant, puis l'insurrection entama l'Arménie et l'Assyrie. Un moment on put craindre qu'elle se propageât en Asie Mineure, où Orœtès, habitué pendant l'absence de Cambyse à agir en seigneur autonome, montrait peu d'empressement à se rallier au nouvel ordre de choses. On savait si peu de quel côté penchait la garde perse dont il s'entourait que Darius n'osa pas le destituer officiellement; Bagæos fut mandé à Sardes avec des instructions très précises qui lui permirent d'exécuter sa mission par degrés et sans risquer une échauffourée lydienne. Il communiqua d'abord à ces gens un rescrit qui leur enjoignait de ne plus veiller sur leur commandant, et « aussitôt ils posèrent leurs piques ». Lors Bagæos, voyant qu'ils obéissaient, s'enhardit et consigna au secrétaire une seconde lettre, où on lisait que « le grand roi prescrivait aux Perses présents à Sardes de tuer Orœtès. Sur quoi, ils dégainèrent leurs sabres et ils l'égorgèrent[1] ». L'Asie Mineure ne remua pas tant que la guerre civile dura au centre de l'Irân.

La situation n'en demeurait pas moins critique. Abandonner le siège de Babylone, Darius n'y pouvait songer sous peine de perdre le fruit de ses victoires et de voir Naboukodorosor reparaître en Assyrie ou en Susiane. D'autre part, il avait peu de monde[2], et il jouait gros jeu à détacher ses lieutenants contre le Mède avec des moyens insuffisants. Il s'y résolut pourtant, et, tandis qu'il continuait de présider lui-même au blocus, il ébranla deux colonnes à la fois, l'une vers la Médie avec le Perse Vidarna qui avait été l'un des sept, l'autre vers l'Arménie sous l'Arménien Dâdarshîsh. Vidarna rencontra Khshatrita près de Maroush, dans les montagnes de l'ancien Namri, le 27 Anâmaka; mais, bien qu'il s'attribue la victoire, le résultat fut si insignifiant qu'il fit halte aux gorges du Zagros, dans la Kambadéné, et qu'il y dut attendre des renforts

1. Hérodote, III, cxxvi-cxxviii, où le contexte indique que les événements racontés s'accomplirent peu après l'avènement de Darius. Plus loin (III, cl), Hérodote mentionne comme contemporains du siège de Babylone des événements postérieurs à la mort d'Orœtès; il est donc probable que la scène racontée par Hérodote eut lieu vers 520 au plus tard.

2. « L'armée mède et perse qui se trouvait avec moi, elle était petite » (*Inscription de Béhistoun, col. II, l. 18-19*; cf. Weissbach-Bang, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 16-17).

avant de continuer outre. Dâdarshîsh de son côté battit trois fois les Arméniens, près de Zouzza le 8 Thouravâhara, à Tigra dix jours plus tard, non loin d'Ouhyâma le 2 Thâigarshîsh, mais, lui aussi, il fut obligé de suspendre ses opérations et de rester immobile jusqu'à l'arrivée de troupes fraîches. La moitié de l'année se consuma dans l'inaction de part et d'autre, car les rebelles n'avaient pas moins souffert que leurs adversaires, et, tout en essayant de se réorganiser, ils intriguaient parmi les provinces du Nord-Est pour les attirer à leur cause. Darius, toujours immuable devant Babylone, ne put recommencer les hostilités que dans les derniers jours de 520. Il remplaça Dâdarshîsh par Vaoumisa à l'armée d'Arménie, et, le 15 Anâmaka, pour ses débuts, celui-ci remporta une victoire complète, près d'Izitoush en Assyrie; mais l'effet qu'il s'en promettait fut neutralisé presque aussitôt par des défections fâcheuses[1]. Ce fut d'abord la Sagartie qui s'insurgea à la voix d'un soi-disant descendant de Cyaxare, Tchitrañtakhma[2], puis l'Hyrcanie, la province d'Hystaspe le père de Darius, prit fait et cause pour Khshatrita[3], et bientôt après la Margiane s'émut à l'appel d'un certain Frâda[4]; la Perse elle-même défaillit et elle s'octroya un roi de son choix au lieu de celui dont personne ne semblait vouloir. Bien des gens dans la montagne ne pouvaient se résigner encore à croire que la lignée mâle de Cyrus se fût éteinte avec Cambyse. L'usurpation de Gaumâta et l'accession de Darius n'avaient pas diminué leur foi en l'existence de Smerdis : de ce que le Mage avait été un imposteur, il ne s'ensuivait pas nécessairement que Smerdis eût été assassiné, et quand un certain Vahyazdâta surgit au bourg de Târavâ, dans le canton d'Yaoutiyâ, et s'annonça à eux comme étant le plus jeune fils de Cyrus, ils l'acclamèrent avec enthousiasme[5]. Un premier succès d'Hystape à Wispaouzatish en Parthyène, le 22 Viyakhna 519, empêcha les guérillas hyrcaniennes de rallier les Mèdes, et, quelques jours après, la chute de Babylone rendit enfin à Darius le libre usage de toutes ses ressources[6]. La longue résistance de Naboukodorosor prêtait à la légende : une épopée capri-

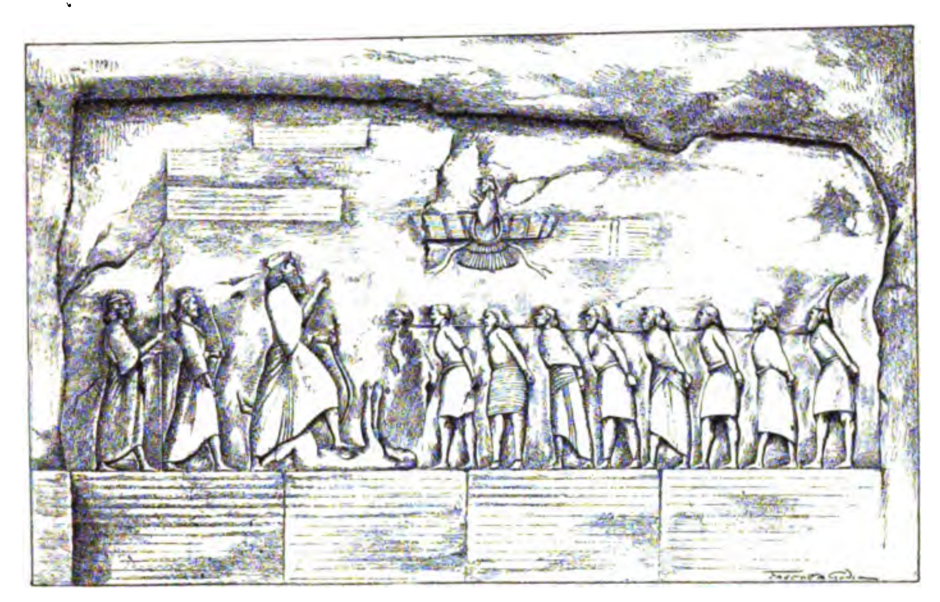
1. *Inscription de Béhistoun, col. II, l. 18-57*; cf. Weissbach-Bang, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 16-19.
2. *Inscription de Béhistoun, col. II, l. 78-81*; cf. Weissbach-Bang, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 20-21.
3. *Inscription de Béhistoun, col. II, l. 92-93*; cf. Weissbach-Bang, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 20-21.
4. *Inscription de Béhistoun, col. III, l. 10-12*; cf. Weissbach-Bang, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 20-21.
5. *Inscription de Béhistoun, col. III, l. 21-28*; cf. Weissbach-Bang, *die Altpersischen keilinschriften*, p. 22-23.
6. *Inscription de Béhistoun, col. II, l. 94-98*; cf. Weissbach-Bang, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 20-21. Pour l'enchevêtrement des dates et pour la suite des événements, cf. Marquart, *die Assyriaka des Ktesias*, dans le *Philologus*, Suppl., t. V, p. 634-635.

cieuse se substitua à l'histoire réelle du siège mémorable qu'il avait soutenu. Un demi-siècle plus tard, son nom était oublié, mais on exaltait à outrance l'héroïsme de son peuple. Darius, arrivant sous les remparts, n'avait plus trouvé qu'un désert, les canaux coupés, les jardins rasés ainsi que les maisons de plaisance. Les blés et les troupeaux avaient été rentrés dans l'enceinte, et un massacre avait débarrassé la garnison des bouches inutiles : on avait étranglé les femmes, sauf ce qu'il en fallait pour fabriquer le pain. Au bout de vingt mois, les choses n'étaient pas plus avancées que le premier jour, et l'on se décourageait déjà quand enfin Zopyre, l'un des sept, se dévoua dans l'intérêt de tous. Il se coupa le nez et les oreilles, il se déchira le corps à coups de fouet, il se glissa dans la place comme transfuge, et il s'y fit assigner un poste de danger sous prétexte de venger les mauvais traitements que son ancien maître lui avait infligés. Il dirigea quelques sorties heureuses sur des points convenus à l'avance, et, quand il eut endormi par là les méfiances dernières, il trahit aux Perses les deux portes dont il avait la garde : trois mille Babyloniens périrent sur le pal, les murs furent rasés au niveau du sol, les survivants de la lutte exilés et remplacés par des colons étrangers[1]. Rien n'est vrai dans ce roman que la longueur du siège : Naboukodorosor fut mis à mort, et Darius, libre enfin d'agir, dépêcha contre Vahyazdâta[2] un de ses lieutenants, le Perse Artavardiya, tandis qu'il se portait lui-même sur la Médie avec le gros de l'armée royale[2]. Les rebelles avaient eu jusqu'alors devant eux des milices locales, braves, mais inexpérimentées, et ils avaient pu leur disputer le terrain sans trop d'infériorité : l'entrée en ligne des vieux régiments qui avaient suivi Cyrus et Cambyse changea la face des affaires et décida promptement l'issue de la campagne. Darius pénétra en Médie par les défilés de Kerend, rallia Vidarna dans la Kambadéné, rompit l'ennemi près le bourg de Koundouroush, le 20 Adoukanish 519. Khshatrita s'enfuit vers le Nord avec quelques cavaliers, sans doute afin de se jeter dans le massif de l'Elbourz et d'y continuer la lutte, mais il fut saisi à Ragâ et conduit à Ecbatane. Son supplice fut d'autant plus atroce qu'il avait inspiré plus d'effroi : on lui coupa le nez, les oreilles, la

1. Hérodote, III, cl-clx. Ctésias (*Fragment 29* § *22*, dans Müller-Didot, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 50) place le siège de Babylone quarante ans plus tard, sous Xerxès Ier ; d'après lui, ce fut Mégabyze, fils de Zopyre, et non pas Zopyre lui-même, qui livra la ville. Polyen prétend que le stratagème de Zopyre fut conçu à l'imitation d'un Sake habitant au delà de l'Oxus (*Stratagèmes*, VIII, 11 § 8). Les écrivains latins ont transporté l'histoire en Italie, et ils l'ont localisée à Gabies (Tite-Live, I, 53-54, Ovide, *Fastes*, II, 683-710), mais le héros romain, Sextus Tarquin, ne pousse pas le dévouement jusqu'à se mutiler.

2. *Inscription de Béhistoun, col. III, l. 28-33* : « Alors j'envoyai l'armée perse et médique qui était avec moi. Un nommé Artavardiya, un Perse, mon serviteur, je le fis leur chef ; le reste de l'armée perse alla en Médie avec moi. »

langue, on lui creva les yeux, on l'enchaîna dans cet état à la porte du palais, pour bien montrer à ses anciens sujets comment l'Achéménide entendait châtier l'imposture. Quand le peuple se fut instruit suffisamment à la leçon qu'il lui offrait, le pal : ses partisans principaux furent, les uns empalés autour de lui, les autres décapités pour l'exemple[1]. La Médie vaincue après Babylone, c'était la possession de l'empire assurée à Darius, quoi qu'il arrivât sur d'autres points du territoire, et la répression marcha bon train désormais. Dès



LES REBELLES AMENÉS À DARIUS PAR AHOURAMAZDÂ[2].

avant la journée décisive de Koundouroush, Vaoumisa avait achevé la pacification de l'Arménie par une victoire près d'Aoutiyâra[3], et Artavardiya avait culbuté une première fois Vahyazdâta à Rakhâ en Perse[4]. Vahyazdâta avait commis la faute de diviser ses hommes et d'en expédier une partie en Arachosie : Vivâna, le gouverneur de cette province, écrasa deux fois les envahisseurs[5], dans le même temps à peu près que le Perse Dâdarshîsh de Bactriane triomphait de Frâda et ramenait la Margiane au devoir[6]. Un moment, on crai-

1. *Inscription de Béhistoun, col. I, l. 64-68*; cf. WEISSBACH-BANG, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 18-21.
2. C'est la scène de Béhistoun; cf. la vignette reproduite plus bas, t. III, p. 683, de cette *Histoire*.
3. *Inscription de Béhistoun, col. II, l. 57-63*; cf. WEISSBACH-BANG, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 18-19.
4. *Inscription de Béhistoun, col. III, l. 30-40*; cf. WEISSBACH-BANG, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 22-23.
5. *Inscription de Béhistoun, col. III, l. 52-75*; cf. WEISSBACH-BANG, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 20-23.
6. *Inscription de Béhistoun, col. III, l. 12-21*; cf. WEISSBACH-BANG, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 20-23.

gnit que l'issue définitive ne fût retardée pour de longs mois encore, lorsqu'on apprit que l'apparition du faux Smerdis nouveau avait évoqué un second faux Naboukodorosor en Chaldée. Darius n'avait laissé qu'une garnison assez faible à Babylone, lorsqu'il l'avait quittée pour courir sus à Khshatrita : un certain Arakha, Arménien de naissance, s'y présenta au peuple comme le fils de Nabounâîd et s'y fit acclamer roi en décembre 519, mais elle souffrait encore trop des misères du grand siège, et le Mède Windafrâ eut vite fait de la réduire, après un mois ou six semaines de demi-indépendance[1]. Ce fut la dernière alerte. Tchitrañtakhma avait expié son crime sur le pal[2], et Hystape avait dispersé les bataillons hyrcaniens à Patigrabana en Parthyène[3] : Artavardiya vainquit Vahyazdâta près du mont Paraga, le 6 Garmapada 618, le bloqua dans le château d'Ouvâdéshaya et s'empara bientôt de sa personne[4]. La guerre civile était terminée.

Elle avait été terrible, mais elle avait si bien mis en relief les qualités du souverain que personne désormais ne s'aventura plus à lui disputer la couronne. Un homme d'un caractère moins énergique et d'un jugement moins rassis aurait perdu la tête dès le début, au moment où presque chaque semaine lui apportait la nouvelle d'un soulèvement de plus, la Susiane, puis Babylone, puis la Médie, l'Arménie, l'Assyrie, la Margiane, l'Hyrcanie, la Perse même, sans parler des intrigues qui se nouaient en Asie Mineure et en Égypte : il eût éparpillé ses troupes pour faire un effort égal sur tous les fronts à la fois, et il eût succombé à la peine ou il n'eût triomphé que d'aventure, après des années d'incertitude. Darius sut discerner du premier jour les points importants, ceux sur lesquels il devait asséner ses coups les plus vigoureux s'il voulait s'assurer de vaincre dans les délais les plus brefs. Il vit que Babylone, avec sa population nombreuse, ses richesses immenses, le prestige de son nom, le souvenir de sa suprématie récente, était le vrai péril pour lui, et il ne s'éloigna point d'elle qu'il ne l'eût domptée, se contentant d'opposer ses lieutenants aux autres nations, même aux Mèdes, mais satisfait si chacun d'eux contenait son adversaire sans remporter de succès décisif. L'issue justifia ses résolutions. Babylone tombée, le reste des rebelles ne lui fut plus à craindre : la défaite

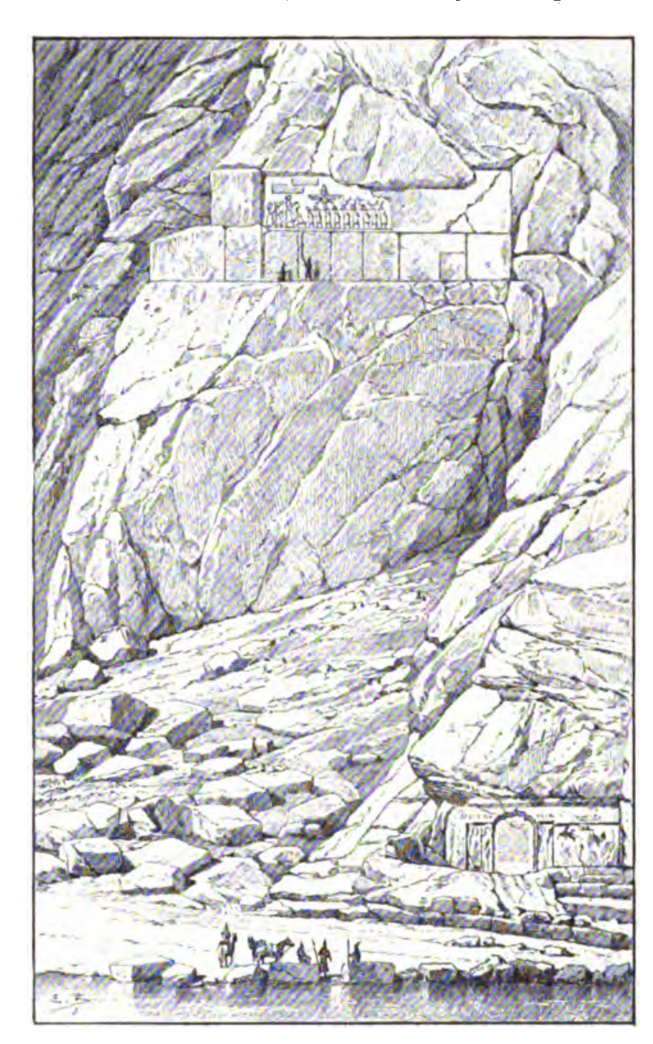
1. *Inscription de Béhistoun, col. III, l. 75-91*; cf. Weissbach-Bang, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 24-25.

2. *Inscription de Béhistoun, col. II, l. 82-91*; cf. Weissbach-Bang, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 20-21.

3. *Inscription de Béhistoun, col. III, l. 1-9*; cf. Weissbach-Bang, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 20-21.

4. *Inscription de Béhistoun, col. III, l. 40-49*; cf. Weissbach-Bang, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 22-23.

de Khshatrita exigea quelques semaines à peine, et la soumission des provinces suivit, comme de soi, la ruine de la Médie[1]. Il fit alors graver un tableau commémoratif de ses victoires dans la passe de Bagistana, sur la plus fréquentée des routes qui menaient du bassin du Tigre au plateau de l'Iran. On l'y aperçoit debout, le pied sur le ventre d'un ennemi terrassé devant lui et la main haute dans l'attitude du discours. Neuf personnages marchent à sa rencontre, les bras liés derrière le dos et la corde au cou, tous les prétendants qu'il avait combattus et mis à mort, Athrina, Nadintavbel, Khshatrita, Vahyazdâta, Arakha, Tchitrañtakhma ; une inscription conçue dans les trois langues officielles de la cour raconte longuement ses hauts faits. Tout n'était pas terminé pourtant après le supplice de Vahyazdâta, et, si nul des peuples ou des chefs ne s'agitait, tant de ceux qui n'avaient point participé à l'émeute s'étaient conduits pendant la crise de façon si équivoque, que la prudence commandait de les surveiller attentivement ou même de les



LES ROCHERS DE BÉHISTOUN[2].

1. On trouve encore la mention de quelques guerres nouvelles vers la fin de l'inscription, mais le texte en est si mutilé qu'on n'en rétablit plus aisément le sens (*Inscription de Béhistoun, col. V, l. 1-31*; cf. WEISSBACH-BANG, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 28-31); nous verrons au chapitre VII que l'une de ces guerres fut peut-être dirigée contre les Scythes.

2. *Dessin de Boudier, d'après* FLANDIN-COSTE, *Perse Ancienne*, pl. XVI; cf. J. DE MORGAN, *Mission en Perse*, t. IV, pl. XXVIII-XXIX.

déposséder. Orœtès avait été retranché net, et l'Asie Mineure était demeurée calme depuis l'exécution, mais Aryandès, à qui Cambyse avait confié la vallée du Nil, n'avait pas témoigné moins de mauvaise volonté, et il méritait de partager le même sort. S'il n'avait pas osé usurper ouvertement le titre de roi, il s'était arrogé toutes les fonctions et tous les droits de la royauté, et il s'était comporté dans son gouvernement avec la même liberté d'allure que s'il eût été un Pharaon. Les bourgeois de Cyrène n'avaient pas approuvé l'empressement de leur tyran Arkésilas III à courir au-devant de l'asservissement aux Perses : ils l'avaient chassé, rappelé, chassé derechef, tué enfin à Barca, où il s'était réfugié. Phérétime vint en Égypte supplier Aryandès comme jadis Laarkhos avait imploré Ahmasis[1], et elle lui représenta que son fils avait été victime de son dévouement au suzerain. L'occasion était bonne de rançonner l'un des pays les plus opulents de l'Afrique : le gouverneur envoya en Cyrénaique ce qu'il avait d'hommes et de vaisseaux[2]. Nulle cité ne résista que Barca, mais elle immobilisa les Perses neuf mois sous ses murs, et elle ne succomba qu'à la trahison[3]. Quelques détachements poussèrent jusqu'au poste avancé d'Évespérides[4], et l'on peut se demander si Aryandès ne songea pas un moment à réaliser les desseins de Cambyse contre Carthage. L'insuffisance des moyens arrêta ses généraux, mais les richesses de Cyrène, leur alliée, les tentait; ils délibérèrent de s'en emparer avant de rentrer à Memphis, et peut-être allaient-ils risquer l'aventure, lorsqu'un ordre les rappela. La traversée du désert faillit leur être funeste. Les Libyens de la Marmarique, affriandés par le butin dont leurs colonnes étaient alourdies, ne cessèrent de les harceler et leur infligèrent des pertes sérieuses[5]; ils réussirent pourtant à ramener leurs prisonniers et entre autres les survivants de la population de Barca. C'était le temps où la fortune penchait décidément du côté de Darius : Aryandès, empressé de faire sa cour, dépêcha ces malheureux en Perse par manière de trophée, et l'Achéménide les relégua dans la Bactriane, où ils lui fondèrent une Barca nouvelle[6]. Cet hommage tardif ne changea rien au dénouement : Darius se

1. Cf. ce qui est dit des rapports d'Ahmasis et de Laarkhos, plus haut, au t. III, p. 645-646, de cette *Histoire*.
2. HÉRODOTE, IV, CLXII-CLXVIII.
3. HÉRODOTE, IV, CC-CCI.
4. HÉRODOTE, IV, CCIV; c'est la ville qui prit plus tard sous les Lagides le nom de Bérénice, et qui s'appelle aujourd'hui Benghazi.
5. HÉRODOTE, IV, CCIII.
6. HÉRODOTE, IV, CCIV. C'est sans doute à ces actes d'autorité personnelle de la part d'Aryandès que Darius fait allusion lorsqu'il dit, dans l'Inscription de Béhistoun : « Tandis que j'étais à Babylone, ces provinces firent défection de moi, la Perse et la Susiane, les Mèdes et l'Assyrie, et les Égyptiens.... » (OPPERT, *le Peuple et la Langue des Mèdes*, p. 125; le texte perse est mutilé en cet endroit, col. II, l. 7, cf. WEISSBACH-BANG, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 16-17).

rendit lui-même en Égypte et il s'y débarrassa de son sujet remuant par un prompt supplice, les uns disaient pour avoir émis une monnaie plus fine que la monnaie royale[1], les autres pour avoir pillé l'Égypte et maltraité les Égyptiens au point de les pousser à la rébellion[2]. Ce rival supprimé, il s'efforça de gagner l'affection de la province ou du moins de lui faire sa servitude supportable. Avec un peuple aussi dévot et aussi pénétré de sa supériorité sur tous les autres, le meilleur moyen d'y parvenir était d'afficher un respect profond pour les dieux nationaux et pour les gloires du passé. Donc, il combla de faveurs les prêtres persécutés depuis l'insuccès de la campagne d'Éthiopie. Cambyse avait exilé en Élam le chef du sacerdoce de Sais, cet Ouzaharrisniti qui l'avait initié aux rites; Darius octroya à ce personnage l'autorisation de redescendre dans sa patrie, et il le chargea de réparer les désastres causés par la folie du fils de Cyrus. Ouzaharrisniti, reconduit avec honneur à sa cité natale, y rétablit les collèges d'hiérogrammates et y restitua au temple de Nit les biens-fonds et les revenus confisqués naguère[3]. La tradition grecque renchérit bientôt sur la nationale. Elle voulut que Darius se fût intéressé aux mystères de la théologie égyptienne et qu'il eût étudié les livres sacrés[4]. Elle voulut aussi qu'arrivé à Memphis en 517, après le décès d'un Apis, il se fût associé publiquement au deuil universel, et qu'il eût promis une prime de cent talents d'or à qui découvrirait le successeur du taureau[5]. Selon un récit populaire encore vivace lors du voyage d'Hérodote, il visita le temple de Phtah avant de quitter Memphis, et il commanda qu'on y érigeât sa statue à côté de celle de Sésostris. Les prêtres n'y consentirent point, car, dirent-ils, « Darius n'a pas égalé les

1. Hérodote, IV, clxvi. Il n'est pas certain qu'Aryandès ait frappé vraiment de la monnaie en son nom, et peut-être Hérodote n'a-t-il fait que répéter un conte populaire courant de son temps en Égypte (Babelon, *Mélanges numismatiques*, t. II, p. 95-96). Si vraiment cette monnaie exista, la fabrication n'aurait été tout au plus qu'un prétexte invoqué par Darius; le vrai motif de la condamnation fut certainement une révolte ou une présomption grave de révolte à main armée (Fr. Lenormant, *Histoire de la Monnaie dans l'Antiquité*, t. II, p. 6).

2. Polyen, *Stratagèmes*, VII, 11 § 7, où Aryandès est nommé Oryandros.

3. *Inscription de la Statuette Naophore du Vatican, l. 44-46*; cf. E. de Rougé, *Mémoire sur la Statuette Naophore*, p. 23, E. Révillout, *Premier Extrait de la Chronique Démotique de Paris*, dans la *Revue Égyptologique*, t. I, p. 29, Marucchi, *Iscrizione Geroglifica della Statuetta Naofora*, p. 17-20. E. de Rougé (*Inscription de la Statuette Naophore*, p. 22) et Wiedemann lisent Aram au lieu d'Élam (*Geschichte Ægyptens*, p. 239), et ne mènent Ouzaharrisniti qu'en Syrie : je pense, comme Brugsch (*Geschichte Ægyptens*, p. 750), qu'il s'agit ici de l'Élam, où Suse était l'une des résidences favorites du grand roi.

4. Diodore de Sicile, I, 96.

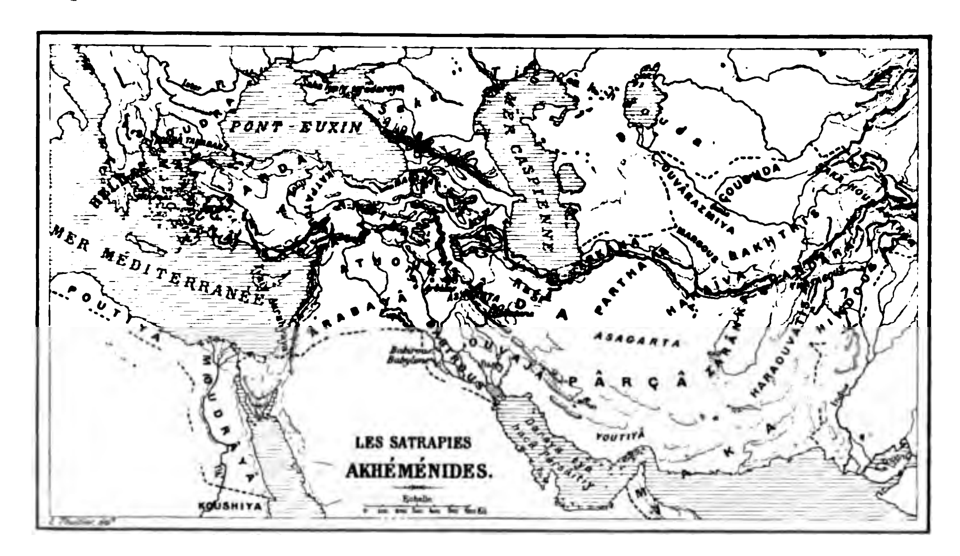
5. Polyen, *Strat.*, VII, 11 § 7. Cette indication a permis à Wiedemann de déterminer la date de la visite de Darius en Égypte : l'Apis indiqué ne peut guère être que celui qui mourut l'an IV du roi (S 2274), soit en l'an 517 (*Geschichte Ægyptens*, p. 236-237). La légende relative à la statue de Sésostris (Hérodote, IV, cx) m'avait fait penser, comme à Ley (*Fata et Conditio Ægypti sub imperio Persarum*, p. 11-12) et à Unger (*Manetho*, p. 288-289), qu'il fallait rejeter le voyage de Darius après l'expédition de Scythie (*Histoire Ancienne*, 4e éd., p. 522, note 7); il me semble maintenant qu'on ne peut mettre en balance les données d'un conte de drogman (Wiedemann, *Herodots Zweites Buch*, p. 427) avec celles d'un récit qui s'appuie sur un fait précis comme le deuil d'un Apis.

actions de Sésostris : il n'a pas vaincu les Scythes, que celui-ci a vaincus ». Darius répondit qu' « il espérait faire autant que Sésostris, s'il vivait aussi longtemps que Sésostris avait vécu », et il s'inclina devant l'orgueil patriotique du clergé[1]. Les Égyptiens, reconnaissants de sa modération, le rangèrent parmi les six législateurs dont ils vénéraient la mémoire, à côté de Ménès et d'Asykhis, de Bocchoris et de Sabacon[2].

L'empire obéissait entier à l'impulsion d'un seul homme, mais l'épreuve à laquelle il venait d'échapper montrait combien était lâche le lien qui en rattachait les membres l'un à l'autre et avec quelle facilité il se dénouait. Le système en vigueur jusqu'alors y était celui que Tiglatphalasar III avait pratiqué le premier en Assyrie, et qui avait si heureusement réussi aux Sargonides[3]; Babylone et Ecbatane l'avaient hérité de Ninive, Persépolis d'Ecbatane et de Babylone. On pouvait lui adresser dès lors plus d'une critique, dont la moindre n'était pas qu'il accordait aux officiers une puissance et une liberté d'allure périlleuses, mais cet inconvénient avait été peu sensible dans un État de dimensions médiocres, où nulle des provinces annexées de façon durable n'était située à une distance exagérée de la capitale du jour. Il n'en était plus de même maintenant que l'autorité des Perses s'étendait sur l'Asie presque entière, de l'Indus au Bosphore de Thrace, et sur une fraction de l'Afrique : n'y avait-il pas une imprudence réelle à préposer des personnages investis de privilèges quasi royaux sur des contrées si lointaines qu'un décret expédié du palais courait plusieurs semaines par les routes avant de leur parvenir? La variété des éléments que chaque région renfermait était une garantie de paix pour le souverain, et Darius se garda bien d'en essayer l'unification : non seulement il laissa subsister côte à côte les républiques vassales, les royaumes et les nations tributaires, mais il veilla à ce que tous conservassent leurs dynasties locales, leur langue, leur écriture, leurs mœurs, leur religion, leur législation particulière, le droit de frapper monnaie au nom de leurs chefs et aux types de leurs cités. Les Grecs de la côte jouirent de leurs constitutions variées comme au temps des Mermnades; il exigea seulement que l'autorité appartînt presque partout chez eux aux factions aristocratiques et aux tyrans électifs ou héréditaires, à qui leur intérêt personnel commandait la fidélité[4].

1. Hérodote, II, cx, Diodore de Sicile, I, 56; cf. Wiedemann, *Herodots Zweites Buch*, p. 436-427.
2. Diodore de Sicile, I, 95. — 3. Cf. ce qui est dit à ce sujet au t. III, p. 193 sqq., de cette *Histoire*.
4. Hérodote, V, xxxvi-xxxviii, où l'on raconte comment Aristagoras trahit le grand roi, et comment il fit saisir les tyrans des cités grecques d'Asie pour les remplacer par des chefs hostiles aux Perses; cf. Hérodote, IV, xliii, où Mardonius, renversant les positions, destitue les tyrans des mêmes cités pour leur substituer les chefs du parti démocratique.

Les Cariens[1], les Lyciens[2], les Pamphyliens, les Ciliciens[3], continuèrent sous la tutelle de leurs seigneurs, aux conditions ordinaires des corvées, de l'impôt et de la milice comme par le passé; même la plupart des tribus sauvages qui vivaient dans le Taurus ou dans les montagnes du centre furent exemptées de toute charge positive, et il se borna à leur enjoindre le respect des courriers, des caravanes et des armées qui traverseraient leur territoire. Il toléra des suffètes et des rois en Phénicie[4] et à Cypre[5], des shéikhs au désert pour les pillards demi-nomades de l'Idumée, de la Nabatée, de Moab, d'Ammon,



pour les Bédouins errant sur l'Euphrate et sur le Khabour. L'Égypte fut sous lui ce qu'elle avait été sous les Saites et sous les Éthiopiens, un État féodal dominé par un Pharaon, étranger il est vrai, mais réputé fils du Soleil; elle resta partagée inégalement en ses principautés diverses, principauté théocratique à Thèbes sous les auspices de la pallacide d'Amon et des prêtres ses con-

1. Hérodote, VII, xcviii-xcix, cite parmi les commandants de la flotte perse trois dynastes cariens, Histiée, Pigrès et Damasithymos, plus la fameuse Artémise d'Halicarnasse.

2. Hérodote, VII, xcviii, où un dynaste Kyberniskos fils de Sika est mentionné parmi les chefs de la flotte. Le texte reçu d'Hérodote doit être corrigé, et il faut lire Kybernis, fils de Kossika (Six, *Monnaies Lyciennes*, p. 13, 85), soit le personnage dont nous possédons encore quelques monnaies (Babelon, *les Perses Achéménides*, p. 64, n° 430-431, et pl. xi, 2-3). Pour d'autres dynastes lyciens de même époque ou d'époque postérieure, cf. Babelon, *les Perses Achéménides*, p. xci-cxiii.

3. Le contingent cilicien était commandé par le Syennésis lui-même dans la flotte que Xerxès conduisit à Salamine (Hérodote, VII, xcviii; cf. Eschyle, *Perses*, 324-326), et la Cilicie n'eut pas de satrape jusqu'au temps du jeune Cyrus (Xénophon, *Cyropédie*, VII, 4 § 2).

4. Trois rois, ceux de Sidon, de Tyr et d'Arad, commandaient la flotte phénicienne de Xerxès (Hérodote, VII, xcviii).

5. Voir les rois cypriotes nommés par Hérodote (VII, xcviii) comme conduisant les vaisseaux fournis par l'île à la flotte de Xerxès; cf., au livre IV, ciii, cix, cxii, dans le récit de la révolte contre Darius, l'indication des principaux rois cypriotes. Sur les monnaies cypriotes et sur les noms de rois qu'elles nous révèlent pour le vi° et pour le v° siècle, cf. Babelon, *les Perses Achéménides*, p. cxiv-cxx, cxxv-cxxix, cxxxiv-cxli, etc.

seillers, principautés militaires partout ailleurs. Nous connaissons mal l'organisme des provinces centrales et orientales, mais on sent que, là encore, le même régime prévalut partout. Dès les années qui suivirent l'apaisement des troubles, entre 519 et 515[1], il distribua l'ensemble du territoire en circonscriptions, dont le nombre varia pendant son règne de vingt à vingt-trois, et même à vingt-huit[2]. La Perse proprement dite fut rangée hors cadre : elle avait été le berceau de la famille régnante et l'instrument de la conquête[3]. Le plateau de l'Iran et les portions de l'Inde ou de la Transoxiane qui relevaient de lui formèrent douze grandes vice-royautés, la Médie, l'Hyrcanie et la Parthyène, la Zarañka, l'Arie, la Khorasmie, la Bactriane, la Sogdiane, la Gandarie, les Sakes aux plaines de la Tartarie presque sur les confins de la Chine, les Thatagous dans le bassin supérieur de l'Elmend, l'Arachosie, les Maka, relégués sur les rives de la mer Indienne. On compta dix cercles à l'Occident, l'Ouvayâ, l'Élam, où se trouvait Suse, l'une des résidences favorites de Darius, Babirous et la Chaldée, l'Athourâ, l'ancienne Assyrie, l'Arabayâ du Kkabour au Litany, au Jourdain, et à l'Oronte, l'Égypte, les peuples de la mer, parmi lesquels on classait les Phéniciens, les Ciliciens, les Cypriotes, les insulaires de l'archipel Égéen, l'Yaounâ, qui comprenait la Lycie, la Carie, les colonies grecques de la côte, la Sparda avec la Phrygie et la Mysie, l'Arménie, enfin la Katpatouka, la Cappadoce qui chevauchait l'Halys du Taurus au Pont-Euxin. Si chacun de ces gouvernements avait été, comme autrefois, régi par un seul homme à qui il ne manquait du roi que le titre et l'hérédité, l'empire aurait couru le risque de se démembrer bientôt. Darius évita d'y concentrer l'autorité civile et le commandement militaire dans les mêmes mains. Il y installa trois officiers indépendants l'un de l'autre, mais qui mouvaient directement de lui : le satrape[4], le secrétaire royal, le général. Il choisit les satrapes dans toutes les classes de la nation, parmi les pauvres comme parmi les riches, parmi les

1. Hérodote dit que la répartition s'opéra aussitôt après l'avènement (III, LXXXIII), et on le conçoit, puisqu'il ignore presque entièrement les guerres civiles des premières années. L'énumération qu'il fait des vingt satrapies (III, XC-XCV) comprend l'Inde et ne renferme pas la Thrace, ce qui permet d'en placer la rédaction avant l'expédition de Scythie, soit avant 514 (KRUMBHOLZ, *de Asiæ Minoris Satrapis Persicis*, p. 12-15). Elle est très probablement empruntée à l'ouvrage d'Hécatée de Milet (KLAUSEN, *Hecatæi Fragmenta*, p. 95, cf. p. 12) et, par conséquent, elle reproduit un document contemporain de Darius lui-même.

2. Le nombre de vingt est, comme on l'a dit, celui d'Hérodote (III, XC-XCV) et probablement d'Hécatée de Milet. La grande Inscription de Béhistoun compte vingt-trois pays (*Col. I, l. 12-17*, cf. WEISSBACH-BANG, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 12-13; *Inscription E de Persépolis*, l. 5-18, cf. WEISSBACH-BANG, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 34-35), et l'Inscription de Nakhsh-i-Roustem vingt-huit (l. 22-30; cf. WEISSBACH-BANG, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 36-37).

3. Dans la grande Inscription de Béhistoun (col. I, l. 14), Darius nomme la Perse en tête des pays qu'il possède. Il la passe entièrement sous silence dans l'inscription E de Persépolis, et il la met hors série dans celle de Nakhsh-i-Roustem (l. 17-18).

4. Le nom persan, *khshatrapâ*, *khshathrapan*, *khshatrapâva*, signifie *le maître du pays*.

étrangers comme parmi les Perses[1], mais il ne confia les satrapies importantes qu'à des personnages alliés par le sang[2] ou par un mariage à la famille achéménide[3], de préférence aux descendants légitimes des six maisons nobles. Il ne les nomma point pour un terme prescrit à l'avance, mais il les perpétua en charge aussi longtemps qu'il lui plut. Ils exerçaient l'autorité civile dans sa plénitude, ils avaient une cour, des gardes du corps[4], des palais et des parcs immenses, des paradis, où ils se livraient au plaisir de la chasse, ils répartissaient l'impôt à leur guise[5], ils administraient la justice, ils possédaient le droit de vie et de mort. Ils avaient chacun auprès de soi un secrétaire royal, délégué ostensiblement aux besognes de la chancellerie, mais appliqué réellement à surveiller leur conduite pour en référer aux ministres[6]. Les soldats perses, les milices indigènes et les mercenaires cantonnés dans la province étaient aux ordres d'un général, le plus souvent ennemi du satrape et du secrétaire[7]. Ces trois rivaux se balançaient et se tenaient mutuellement en échec, de manière à rendre une révolte sinon impossible, au moins très difficile. Ils étaient en rapports incessants avec la cour par des relais de courriers réguliers, qui transportaient leurs dépêches à chevaux ou à chameaux, d'un bout de l'Asie à l'autre en quelques semaines[8]. Le plus célèbre de tous filait de Sardes à Suse à travers la Lydie et la Phrygie, au delà de l'Halys par la Cappadoce et la Cilicie, puis chez les Arméniens par-dessus l'Euphrate, chez les Matiènes,

1. Hérodote mentionne un satrape choisi parmi les Lydiens, Pactyas (I, CLIII) et un autre satrape d'origine grecque, Xénagoras d'Halicarnasse (IX, CVII).

2. L'exemple le plus caractéristique est celui d'Hystaspe, qui fut satrape de Perse sous Cambyse (HÉRODOTE, III, LXX), de Parthyène et d'Hyrcanie sous son propre fils (*Inscription de Béhistoun, col. II, l. 93-94*; cf. WEISSBACH-BANG, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 20-21). Un des frères de Darius, Artaphernès, fut satrape de Sardes (HÉRODOTE, V, XXV), et trois des fils du même souverain, Achéménès, Ariabignès et Masistès, furent satrapes d'Égypte, d'Ionie et de Bactriane (HÉRODOTE, VII, VII, XCVII, IX, CXIII).

3. Pour comprendre à quel point l'usage était répandu de confier les satrapies aux personnages alliés par mariage à la famille royale, il suffit de rappeler que, plus tard, sous Xerxès I[er], lorsque Pausanias, roi de Sparte, songea à obtenir le rang de satrape en Grèce, il demanda la main d'une princesse achéménide (THUCYDIDE, I, CXXVIII).

4. Nous savons, par exemple, qu'Orœtès, satrape de Sardes sous Cyrus, Cambyse et Darius (cf. ce qui est dit plus haut de ce personnage, au t. III, p. 678, de cette *Histoire*) avait une garde du corps de 1000 Perses (HÉRODOTE, III, CXXVII).

5. Ainsi, Artaphernès, satrape de Sardes, fit mesurer les terres des Ioniens, et il établit sur ce cadastre l'impôt dont il les frappa, « lequel est depuis cette heure-là jusqu'à ce jour perçu selon son ordonnance » (HÉRODOTE, VI, XLII).

6. Le rôle du secrétaire est indiqué nettement dans l'histoire du satrape de Sardes, Orœtès (HÉRODOTE, III, CXXVIII); cf. le récit reproduit plus haut, au t. III, p. 678, de cette *Histoire*.

7. Tandis que Darius institue son frère Artaphernès satrape de Lydie, il confie la flotte et l'armée à Otanès, fils de Sisimnès (V, XXV-XXVI). On rencontre également plusieurs commandants de troupes à côté d'Artaphernès dans la révolte d'Ionie (III, CXV).

8. Les Grecs avaient transcrit Ἄγγαροι ou ἀγγαρήϊοι (HÉRODOTE, VIII, XCVIII) le terme persan qui servait à désigner ces courriers. Xénophon compare la rapidité de leur course à celle du vol des oiseaux (*Cyropédie*, VIII, 6 § 17). Un bon exemple de l'emploi du chameau pour le service de la poste est cité par Strabon (XV, II § 10, p. 724), lors de la mort de Philotas et de l'exécution de Parménion sous Alexandre.

chez les Cosséens, dans l'Élam, toujours au bac ou au galop, en cent onze postes et quatre-vingt-dix jours[1]. D'autres, que nous ne connaissons pas, menaient en Égypte, d'autres dans la Médie, d'autres dans la Bactriane ou dans l'Inde[2], et ils mettaient les bureaux au fait de ce qui se passait sur les portions les plus diverses du territoire. Pour surcroît de précaution, le roi dépêchait chaque année des officiers qu'on nommait ses *yeux* ou ses *oreilles*[3]. Ils surgissaient au moment où l'on les attendait le moins, examinaient la situation financière ou politique, réformaient les abus de l'administration, réprimandaient ou suspendaient les fonctionnaires ; ils étaient accompagnés d'un corps de troupes qui appuyait leurs décisions, et dont la présence investissait leurs conseils d'un prestige irrésistible[4]. Un rapport défavorable, une irrégularité légère, même un simple soupçon, suffisaient à disqualifier un satrape : quelquefois on le déposait, souvent on le condamnait à mort sans procès, à son insu, et l'on appostait ses propres serviteurs à l'exécution de l'arrêt. Un messager survenait à l'improviste, consignait aux gardes l'ordre de tuer leur chef, et ceux-ci le massacraient sur la vue seule du firman souverain[5].

Cette réforme ne plut pas aux seigneurs perses, dont elle restreignait la liberté d'action, et ils se vengèrent par des railleries de l'obéissance à laquelle il leur fallut se plier. Cyrus, disaient-ils, avait été un père, Cambyse un maître : Darius n'était qu'un aubergiste affamé de gain[6]. La division en provinces avait, en effet, une raison financière autant qu'un objet politique : répartir l'impôt, le lever en temps voulu, en verser le produit intégral au trésor, était la fonction primordiale du satrape devant laquelle les autres s'effaçaient[7]. La Perse propre fut dispensée de redevances fixes : ses habitants étaient requis seulement de faire un présent au roi quantes et quantes fois il traverserait leurs terres. Ce cadeau demi-volontaire était proportionné à la

1. HÉRODOTE, V, LI-LIII; sur le tracé et pour les étapes de cette route en Asie Mineure, cf. RAMSAY, *Historical Geography of Asia Minor*, p. 27-35, et RADET, *la Lydie et le Monde Grec au temps des Mermnades*, p. 23-34, dont certains détails ont été rectifiés par les deux auteurs eux-mêmes dans plusieurs de leurs ouvrages postérieurs.

2. Ctésias terminait son ouvrage par une description des voies qui menaient d'Éphèse en Bactriane et dans l'Inde (*Fragment 29*, MÜLLER-DIDOT, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 58). Il est probable que la route décrite par Isidore de Charax dans ses *Stathmes Parthiques* (MÜLLER-DIDOT, *Geographi Græci Minores*, t. I, p. 244-254) existait déjà du temps des Achéménides et qu'elle était parcourue par leurs courriers de poste.

3. La mention de l'*Œil du roi* est dans Hérodote (I, CXIV), dans Eschyle (*Perses*, 980), dans Plutarque (*Vie d'Artoxerxès*, § 12), celle de l'*Oreille* dans Xénophon (*Cyropédie*, VIII, 2 § 10); cf. le proverbe perse d'après lequel « le roi a beaucoup d'yeux et beaucoup d'oreilles ».

4. Xénophon (*Cyropédie*, VIII, 6 § 16) assure que ces inspections étaient encore en usage de son temps.

5. Cf. dans Hérodote, l'histoire d'Orœtès (III, CXXVIII), reproduite au t. III, p. 678, de cette *Histoire*.

6. HÉRODOTE, III, LXXIX : Δαρεῖος μὲν κάπηλος, Καμβύσης δὲ δεσπότης, Κῦρος δὲ πατήρ· ὁ μὲν ὅτι ἐκαπήλευε πάντα τὰ πράγματα.

7. HÉRODOTE, III, LXXXIX.

fortune des individus : ce pouvait n'être qu'un bœuf ou un mouton, un peu de lait ou de fromage, quelques dattes, une poignée de farine, des légumes[1]. Les autres provinces furent soumises à un cadastre rigoureux, puis astreintes, selon leur superficie et selon leur richesse, à des taxes payables partie en argent, partie en nature. La contribution la plus légère, celle de l'Arachosie et de ses dépendances, la Gédrosie et les Gandara, était de 170 talents d'argent[2], tandis que celle de l'Égypte montait à 700[3]; celle de Babylone, la plus forte de toutes, atteignait 1 000 talents[4]. Ce chapitre du budget se chiffrait au total énorme de 82 799 866 de francs en poids, soit, si l'on tient compte de la plus-value de l'argent dans l'antiquité, environ 663 000 000 de francs au taux actuel. Afin de faciliter les versements, Darius mit en circulation la monnaie d'or et d'argent à laquelle il a laissé son nom. Les *dariques* exhibent au droit la figure du souverain armé de l'arc ou de la javeline. Elles sont taillées sur le pied de 3 000 dariques d'or par talent, chacune pesant normalement 8 gr. 40, et elles valaient précisément 20 drachmes d'argent, ou, comme on les appelait, 20 sicles médiques, si bien que le rapport entre les deux métaux était comme 1 est à 13 $^1/_2$. Les plus anciennes de ces pièces sont épaisses, irrégulières, grossières d'empreinte, mais d'un titre remarquablement pur : l'alliage n'y dépasse jamais les trois centièmes de la masse totale[6]. L'usage n'en fut obligatoire nulle part et il ne devint général que dans les contrées riveraines de la Méditerranée, pour les besoins du trafic et de la politique internationale ou pour la solde des armées de terre et de mer. A l'intérieur, on continua de peser les métaux nécessaires aux transactions du commerce ou de la vie quotidienne, et les rois eux-mêmes préférèrent les emmagasiner à l'état brut; ils les coulaient dans des pots d'argile à mesure qu'ils les encaissaient, et ils ne les monnoyaient que progressivement, selon le caprice ou les nécessités du jour[7]. L'impôt en nature était plus abondant que l'impôt métallique, sans que l'on sache au juste



DARIQUE DE DARIUS, FILS D'HYSTASPE[5].

1. Élien, *Var. Hist.*, I, 31.
2. Hérodote, III, xci, où sont énumérés les peuples compris dans la satrapie, Sattagydes (Thatagoush), Gandariens, Doulikes, Aparytes.
3. Hérodote, III, xci. — 4. Hérodote, III, xcii.
5. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un exemplaire de la Bibliothèque Nationale, dont un moulage m'a été communiqué gracieusement par M. Babelon.*
6. Fr. Lenormant, *la Monnaie dans l'Antiquité*, t. I, p. 787; sur tout ce qui concerne les dariques, cf. Babelon, *les Perses Achéménides, les Satrapes et les Dynastes tributaires de leur Empire*, p. I-XX.
7. Hérodote, III, xcvi. Arrien raconte qu'Alexandre trouva un poids d'argent de cinquante mille talents dans le trésor de Suse (*Anabase*, III, 16); d'autres dépôts aussi riches étaient enfermés dans les palais de Persépolis et de Pasargades (*Anabase*, III, 18).

en quoi il consistait dans toutes les régions. On les avait subdivisées en arrondissements pour l'alimentation de l'armée et de la cour, et Babylone supportait à elle seule le tiers des charges qui accroissaient de ce chef[1]. Nous apprenons d'autre part que l'Égypte devait gratuitement le blé aux 120000 hommes qui l'occupaient, et que ses pêcheries du Fayoum servaient au roi 240 talents par an[2]. Les Mèdes livraient de même 100000 moutons, 4000 mulets, 3000 chevaux[3], les Arméniens 30000 poulains, les Ciliciens 365 chevaux blancs, un pour chaque jour de l'année[4], les gens de Babylone 500 jeunes eunuques[5], et les villes ou les cantons qui produisaient naturellement ou qui fabriquaient quelque objet précieux en fournissaient constamment le maître, Chalybon son vin, la Libye et les Oasis leur sel[6], l'Inde ses chiens, dont l'entretien incombait à quatre gros villages de Babylonie[7], Assos d'Éolie son froment, d'autres leurs laines, leurs vins, leurs couleurs, les substances propres à la médecine et à la teinture. Ces taxes royales, si fortes qu'elles nous paraissent, n'avaient rien d'exagéré, mais elle ne sauraient à elles seules donner la mesure des sacrifices auxquels chaque province se résignait. L'État n'allouait aucun traitement à ses satrapes : ils vivaient sur le pays avec leur suite et ils se faisaient rémunérer amplement par les indigènes. Le gouvernement de Babylone suait chaque jour une pleine artabe d'argent à son titulaire[8]; l'Égypte, l'Inde, la Médie, la Syrie, n'étaient pas beaucoup moins généreuses pour les leurs, et les provinces les plus pauvres n'étaient pas grevées le moins lourdement. Les satrapes coûtaient à contenter presque autant que le roi : du moins gagnaient-ils largement leur argent pour la plupart et économisaient-ils plus à leurs administrés qu'ils ne leur extorquaient. Ils réprimaient les brigandages, la piraterie, les compétitions de cité à cité, les guerres locales, ils réglaient à leur tribunal des querelles qui auraient été vidées autrefois les armes à la main, et, au besoin, ils imposaient leur décision aux deux factions par la force brutale, ils entretenaient les routes et ils veillaient à ce que la sécurité y fût complète de jour et de nuit, ils protégeaient l'industrie, l'agriculture, et, selon les préceptes de leur loi religieuse, ils se faisaient un honneur de défricher des champs incultes ou de reboiser les sites dénudés : Darius lui-même ne dédai-

1. Hérodote, I, cxcii.
2. Hérodote, III, xci, Cf., pour les pêcheries du Fayoum, Hérodote, II, cxlix; selon Diodore de Sicile, le revenu journalier en appartenait à la reine (I, 52).
3. Strabon, XI, xiii § 14, p. 525.
4. Xénophon, *Anabase*, IV, 5 § 34 sqq. — 5. Hérodote, III, xcii.
6. Strabon, XV, iii § 21, 22, p. 735.
7. Hérodote, I, cxcii.
8. Hérodote, I, cxcii. Cela ferait, en poids, environ 2600000 francs de notre monnaie par année.

gnait pas de féliciter l'un d'eux qui avait planté des arbres en Asie Mineure et dessiné l'un de ces parcs ombreux où il aimait à se délasser des fatigues de la royauté par la promenade ou par la chasse[1]. Malgré ses défauts, ce système assura donc une prospérité réelle aux peuples, et au maître une puissance telle que nul de ses prédécesseurs n'avait eu la pareille, ni même de loin. Il rendait les révoltes des officiers fort difficiles, il permettait à la cour de dresser un budget régulier et de subvenir à ses dépenses sans pressurer les sujets; un point seulement y était défectueux, mais un point capital, celui de la milice. Darius avait à côté de lui, pour veiller sur sa personne, une garde recrutée parmi les Perses et parmi les Mèdes. Elle était divisée en trois corps, 2 000 cavaliers et 2 000 fantassins de noble origine, armés de lances garnies vers le bas de pommes d'or ou d'argent, d'où leur nom de *mélophores*, et au-dessous d'eux les 10 000 *immortels*, groupés eux-mêmes en dix bataillons dont le premier avait ses lances ornées de grenades d'or[2]. C'était le noyau de son armée permanente, auquel le ban et l'arrière-ban de la noblesse perse et mède se joignaient au premier appel. Des corps de force inégale occupaient les forteresses les plus importantes de l'empire, Sardes, Memphis[3], Éléphantine, Daphnæ[4], Babylone, et bien d'autres, qui bridaient les indigènes rétifs. C'étaient, à vrai dire, les seules troupes embrigadées, et sur lesquelles le maître pût compter en tout temps. Lorsqu'une guerre éclatait, qui n'exigeait pas d'effort notable, les satrapes, dont elle troublait la tranquillité, appelaient les contingents des villes et des États vassaux, et, concertant leurs efforts, ils essayaient de la terminer sans recourir au pouvoir central. Si, au contraire, une action s'engageait qui concernât l'empire entier et que le souverain se crût obligé de la conduire en personne, il mobilisait sa garde, et il convoquait les réserves de plusieurs provinces ou même de toutes. Les recrues lui affluaient alors par hordes véritables, mais ces masses, différentes d'armement, de tactique, d'aptitudes, de langage, formaient un troupeau d'hommes plutôt qu'une armée. La cohésion leur manquait, ainsi que la confiance en elles-mêmes, et leurs chefs, inaccoutumés à manier des foules pareilles, étaient entraînés par elles au lieu qu'ils auraient dû les guider. Leurs qualités se neutralisaient faute d'entente dans leurs façons de procéder, leurs défauts s'accen-

1. Cf. la lettre de Darius au satrape Gadatas, pour le féliciter d'avoir planté des arbres; elle est publiée dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 1889, p. 529 sqq.
2. Héraclide de Cumes, *Fragment 1*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 95-96. Xénophon (*Cyropédie*, VII, v § 38) en attibue l'organisation à Cyrus.
3. Hérodote, III, xci, où il est dit que l'armée de Memphis comptait des Perses et des auxiliaires.
4. Hérodote, II, xxx; cf. Wiedemann, *Herodots Zweites Buch*, p. 129-130.

tuaient, et, malgré leur rare endurance, malgré leur bravoure à toute épreuve, elles risquaient de se trouver en état flagrant d'infériorité, le jour où elles se heurteraient à des armées infiniment moindres mais composées d'éléments homogènes, animés du même esprit et instruits à la même école.

A force de vaincre, les Perses en étaient arrivés à n'avoir plus d'issue que dans deux directions opposées, à l'Est vers l'Inde, à l'Ouest vers la Grèce. Ils étaient arrêtés partout ailleurs par des mers ou par des obstacles presque infranchissables à leurs lourds bataillons : au Nord le Pont-Euxin, le Caucase, la Caspienne, les steppes de la Sibérie; au Sud, la mer Érythrée, le plateau sablonneux de l'Arabie, le désert de l'Afrique. Un moment, vers 512, on put croire qu'ils allaient s'enfoncer dans l'Est[1]. Du haut de l'Iran, ils dominaient au loin la plaine immense de l'Hapta-Hindou : Darius l'envahit, y conquit des territoires étendus qu'il fondit dans une satrapie nouvelle, celle de l'Inde, puis, renonçant à pousser vers l'Est jusqu'au Gange, il se rabattit sur les régions du Sud-Est. Une flotte, construite à Peukéla et placée sous le commandement d'un amiral grec, Scylax de Caryanda, descendit l'Indus pour son compte, asservit par étapes les tribus riveraines, et, débouchant dans l'Océan, s'y aventura en dépit des marées : elle cingla ensuite vers le couchant, et elle explora en moins de trente mois les côtes de la Gédrosie, puis de l'Arabie. Une fois sur le seuil de l'Inde, les Perses voyaient s'ouvrir devant eux une carrière brillante et lucrative : on ignore quelles circonstances les empêchèrent d'y poursuivre leurs succès, et peut-être les premiers développements du Bouddhisme naissant les effrayèrent-ils, mais le certain est qu'ils firent halte après avoir effleuré à peine le bassin de l'Indus, et qu'ils rebroussèrent aussitôt vers l'Occident. La conquête de la Lydie et l'annexion des villes, puis des îles grecques répandues le long de la côte égéenne, avait sans doute enrichi l'empire de populations actives et dont les aptitudes extraordinaires aux arts de la paix comme à ceux de la guerre pouvaient offrir des ressources incalculables au maître qui saurait les assouplir et les diriger. Non seulement il y avait chez elles les éléments d'une marine aussi hardie et aussi efficace que celle des Phéniciens, mais la perfection de leur équipement et de leur disci-

1. L'Inde n'est pas nommée dans l'inscription de Béhistoun, mais elle se trouve dans l'une de celles de Persépolis (*E.*, *l. 17-18*; cf. Weissbach-Bang, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 34-35), et dans celle de Nakhsh-i-Roustem (l. 25; cf. Weissbach-Bang, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 36-37). L'expédition qui la soumit doit donc se placer vers 512.

2. Hérodote, IV, xliv. Scylax avait publié une relation qui existait au temps d'Aristote (*Politique*, VIII, 13 § 1). Hugo Berger révoque en doute l'authenticité du périple de l'Arabie (*Geschichte der Wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen*, t. I, p. 47-49 (comme celle du périple d'Afrique sous Néchao (cf. ce qui est dit plus haut à ce sujet, t. III, p. 533, note 1, de cette *Histoire*).



[illegible] à l'Ouest vers la Grèce. Ils [illegible] les [illegible] le plateau [illegible] vers 512 [illegible] conquit des [illegible] de l'Inde [illegible] se rebattit sur les [illegible] sous le com- [illegible] pour son [illegible] dans l'Océan, ensuite vers le couchant, et elle [illegible] Gédrosie, puis de l'Arabie. Une [illegible] s'ouvrir devant eux une carrière [illegible] circonstances les empêchèrent d'y [illegible] premiers développements du Boul- [illegible] dans le cercle [illegible] qu'ils firent halte après [illegible] poussèrent aussitôt vers [illegible]ant. La [illegible] des villes, puis des îles [illegible] républiques [illegible] la côte [illegible] sans doute enrichi l'em-pire de [illegible] extraordinaires aux arts de la paix [illegible] des ressources incalcu-lables [illegible] diriger. Non seulement il y a [illegible] éléments [illegible] marine aussi hardie et aussi efficace que [illegible] anciens, mais [illegible] perfection de leur équipement et de leur disci-

[illegible] se trouve dans l'une de [illegible] *Keilinschriften*, p. [illegible] *Keilinschriften*, p. 36-37 [illegible] 512.

2. [illegible] une relation qui existait au temps d'Aristote (*Politique* [illegible]) *Geschichte der* [illegible] *der Griechen*, t. I, p. 47 [illegible] du périple d'Afrique sous [illegible] t. III, p. [illegible], note 1, de cette *Histoire*.


FORTIER MAROTTE, SC.

La Garde de Darius

(MUSÉE DU LOUVRE)



pline à terre les rendait supérieures aux armées asiatiques partout et toujours, sauf les cas où le nombre les écrasait : curieux, hardis, inquiets, avides de gain, durs à la fatigue et aux dangers des voyages, on rencontrait les Grecs sur tous les points, en Asie Mineure, en Égypte, en Syrie, à Babylone, en Perse même, et c'est l'un d'eux que le grand roi venait de choisir pour naviguer l'Indus puis l'Océan Indien[1]. Toutefois, l'ardeur même de leur tempérament, l'orgueil qu'elle leur inspirait, leur impatience de toute domination régulière, leurs habitudes d'émeutes incessantes dans leurs cités et de querelles sanglantes avec les gens des cités voisines, faisaient d'eux les sujets les plus dangereux à gouverner qu'il y eût et de fidélité le plus incertaine. Leur entrée dans la vassalité perse n'avait d'ailleurs modifié en rien leurs relations avec la Hellade européenne, et les transactions de commerce entre les deux bords de la mer Égée, les mariages, le mouvement des voyageurs ou des mercenaires, les combinaisons politiques, demeuraient aussi intenses sous les satrapes de Sardes que sous les Mermnades. C'est à Corinthe, à Lacédémone, à Athènes, que les familles bannies par Cyrus s'étaient réfugiées lors de la conquête, et chaque fois que la bascule des partis élevait un tyran au pouvoir dans l'une des communautés éoliennes, ioniennes ou doriennes, les fidèles du tyran culbuté couraient aussitôt chercher un abri chez leurs amis d'outre-mer, sauf à leur revaloir la pareille si jamais l'occasion s'en offrait. Les intrigues se nouaient et se croisaient d'une plage à l'autre, sans que personne se souciât beaucoup de la suzeraineté persane, et l'appui constant que les Grecs rayas trouvaient chez les Grecs libres devait irriter bientôt la cour de Suse. Lorsque Polycrate, prévoyant la chute d'Ahmasis, s'était rangé dans la dépendance de Cambyse, les Corinthiens et les Spartiates étaient venus l'assiéger à Samos sans respect du grand roi. Ils échouèrent dans leur entreprise contre lui[3], mais plus tard, après qu'Orœtès l'eut pris et crucifié, ce fut encore aux Spartiates que son successeur Mæandrios s'adressa pour disputer la tyrannie au frère de Polycrate, à l'ami personnel de Darius, Syloson[4]. Cette intervention perpétuelle de l'étranger était en contradiction évidente avec l'esprit qui avait présidé à la réorganisation de l'empire : ce n'était pas au moment où l'on essayait de

1. Cf. ce qui est dit de l'expédition de Scylax, plus haut, au t. III, p. 694, de cette *Histoire*.

2. Hérodote, III, xxxix, xliv-lvi, avec un mélange d'aventures romanesques.

3. Hérodote, III, cxx-cxxv; cf. Stésimbrote, *Fragment 12*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 56-57. La date de sa mort se place entre celles de la conquête l'Égypte et de la révolte de Gaumâta, soit en 524 ou en 523.

4. Hérodote, III, cxxxix-cxlix, et le fait seul, sans les développements populaires recueillis par Hérodote, dans Thucydide, I, xiii. La réinstallation de Syloson peut se placer en 516, vers le moment où Darius achevait la réorganisation de l'empire et commençait à préparer l'attaque contre la Grèce.

fortifier le pouvoir central et de rendre l'obéissance des provinciaux plus effective par l'institution des satrapies, que l'on souffrirait des immixtions aussi nuisibles au prestige du maître et à l'autorité des officiers. Un seul moyen se présentait naturel d'échapper aux difficultés que la situation présentait et d'en empêcher le retour, la conquête : le jour où l'on aurait des satrapes sur le versant européen de l'Égée comme sur l'Asiatique, il faudrait bien que tous ces Hellènes turbulents se résignassent à vivre dans la paix les uns des autres et dans la crainte du souverain autant que leur inconstance le comporterait. Donc ce ne fut pas, comme on le dit encore, un simple caprice de despote qui déchaina sur l'Orient le fléau des guerres médiques, mais cette nécessité impérieuse de sécurité qui oblige les empires policés à subjuguer l'une après l'autre les tribus et les cités qui s'agitent sans frein sur leurs frontières. Darius, chef d'un bon tiers du monde hellénique, de Trébizonde à Barca, n'avait d'autre moyen de garder ce qu'il possédait et de couper court aux mouvements qui se manifestaient sans cesse chez lui que de prendre la métropole après les colonies et d'asservir la Hellade européenne.





La fin du vieux Monde Oriental.

Les guerres Médiques. - Les dernières dynasties nationales de l'Egypte.
Le Monde Oriental au moment de la conquête Macédonienne.

Les Perses en 512 : la Grèce Européenne et les dangers que son indépendance présente pour la sécurité de l'empire. - Les préliminaires des guerres Médiques : l'expédition de Scythie, la conquête de la Thrace et de la Macédoine. - La révolte de l'Ionie, l'intervention d'Athènes et la prise de Sardes; la bataille de Ladé. - Mardonius en Thrace et en Macédoine.

Les guerres Médiques. - L'expédition de Datis et d'Artaphernès : la prise d'Érétrie, la bataille de Marathon (490). - La révolte de l'Egypte sous Khabbisha; la mort de Darius et l'avènement de Xerxès 1er. - La révolte de Babylone sous Shamashérib. - L'invasion de la Grèce : Artémision, les Thermopyles, la prise d'Athènes, Salamine. - Platées et la retraite définitive des Perses : Mycale. - La guerre conduite par les Athéniens et par la ligue de Délos : Inaros, les campagnes de Cypre et d'Égypte, la paix de Callias. - La mort de Xerxès.

Artaxerxès 1er (465-424) : la révolte de Mégabyze. - Les palais de Pasargades, de Persépolis et de Suse, l'architecture et la sculpture persanes; la vie de cour, le roi et son harem. - Les révolutions de palais : Xerxès 2, Sékoudianos, Darius 2. - L'intervention dans les

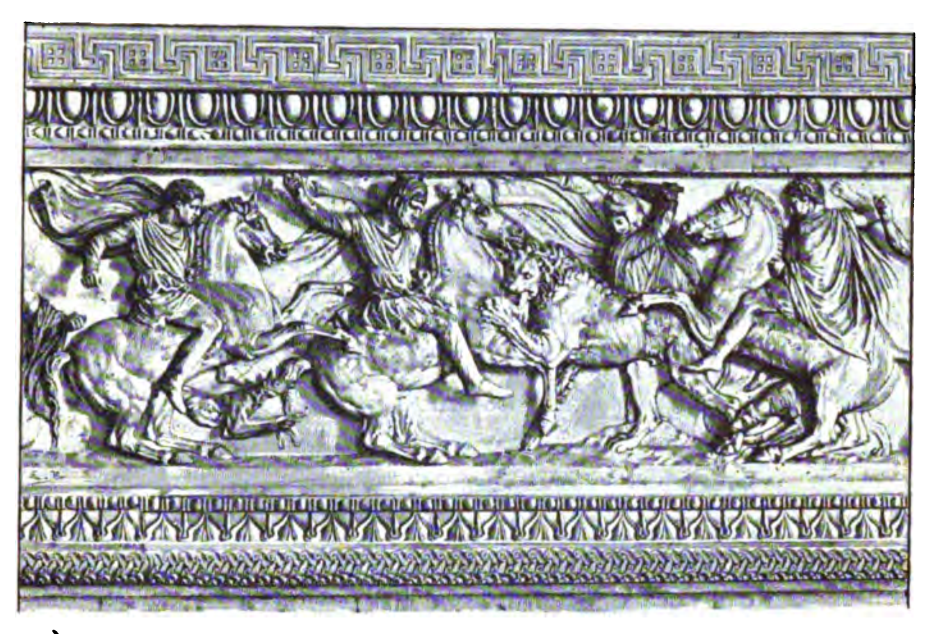
affaires grecques et la convention de Milet, la fin de la paix de Callias. - Artaxerxès 2 (404-359) et Cyrus le Jeune : la bataille de Kunaxa et la Retraite des Dix mille (401).

Les troubles en Asie Mineure, en Syrie, en Egypte : Amyrtée et la 28e dynastie Saïte. - La 29e dynastie Sébennytique : Néphoritès 1er, Hakoris, Psammoutis, leurs alliances avec Evagoras et avec les Etats de la Grèce continentale. - La 30e dynastie Mendésienne : Nectanébo 1er, Takhos et l'invasion de la Syrie, la révolte de Nectanébo 2. - La mort d'Artaxerxès 2 : l'avènement d'Okhos (359), ses guerres malheureuses au Delta, la conquête de l'Egypte (342) et la reconstitution de l'empire.

Le monde Oriental : l'Elam, l'Ourartou, les royaumes Syriens, les vieux Etats sémites ou n'existent plus ou sont épuisés. - Babylone et sa décadence. - L'Etat Juif et ses misères : Néhémie, Esdras. - L'Egypte et ce que les Grecs voyaient d'elle : Saïs, le Delta, les habitants des marais, Memphis, ses monuments, sa population. - Les voyages dans la Haute Egypte : le Fayoum, Khemmis, Thèbes, Eléphantine. - La vigueur apparente de l'Egypte et sa langueur réelle.

La Perse et son impuissance à repousser une attaque sérieuse : l'entrée en scène de la Macédoine, Philippe. - Arsès (337) et Darius Codoman (336) : Alexandre le Grand. - L'invasion de l'Asie. - Le Granique et la conquête de la péninsule asianique. - Issus, le siège de Tyr et de Gaza, la conquête de l'Egypte, la fondation d'Alexandrie. - Arbèles : la conquête de Babylone, de Suse et d'Ecbatane. - La mort de Darius et la fin du vieux monde Oriental.





UNE CHASSE AU LION, PERSES ET MACÉDONIENS[1].

CHAPITRE VII

LA FIN DU VIEUX MONDE ORIENTAL

LES GUERRES MÉDIQUES. — LES DERNIÈRES DYNASTIES NATIONALES DE L'ÉGYPTE.
LE MONDE ORIENTAL AU MOMENT DE LA CONQUÊTE MACÉDONIENNE.

Il semble en avoir conçu le projet presque au lendemain de ses premières victoires, lorsque les études préliminaires à l'institution des satrapies lui eurent enseigné les besoins et la condition de l'Asie Mineure comme de toutes les autres régions soumises à ses lois. Deux voies s'ouvraient à lui pour le mener au but : l'une par mer, de la côte ionienne à la côte attique, droit à travers les Cyclades; l'autre par terre, sauf le bras étroit du Bosphore et de l'Hellespont, par-dessus la Thrace et la Macédoine. La première était de beaucoup la plus courte mais la plus périlleuse. Elle supposait la possession d'une flotte immense, car on ne devait se lancer dans une aventure aussi

1. *Dessin de Boudier, d'après l'un des sarcophages de Sidon conservés au Musée de Sainte-Irène;* cf. Hamdy-Bey et Th. Reinach, *la Nécropole de Sidon*, pl. xxxi, xxxiv. La lettrine, qui est de Faucher-Gudin, représente le cynocéphale accroupi de Nectanébo Ier, conservé au musée égyptien du Vatican.

hasardeuse qu'avec une armée considérable, et les vaisseaux les plus grands que l'on construisît alors pouvaient porter très peu d'hommes ou de chevaux en plus de leur équipage normal; aussi bien elle présentait les risques d'une bataille navale, toujours redoutables avec des navires surchargés de matériel et de soldats, lorsqu'on agissait en face de matelots aussi expérimentés que l'étaient déjà les Grecs. La prudence prescrivait donc de l'éviter, si forte économie de fatigue et de temps qu'elle promît, sauf le cas pourtant où l'on serait assuré de n'y choquer aucune escadre ennemie, mais de rencontrer, au terme du voyage, des complices prêts à livrer les portes de leur ville ou du moins à faciliter les opérations du débarquement. L'Attique était le point d'arrivée et comme la tête de pont dont la possession eût permis d'adopter cette voie de mer sans inconvénient; mais Athènes était aux mains des Pisistratides, et Hippias, bien qu'il fût le vassal de la Perse par son fief de Sigée en Troade, ne se souciait aucunement de voir Darius s'implanter au cœur de la Hellade. Tant qu'Athènes serait hostile, la route la plus sûre, la seule d'ailleurs qui se prêtât à l'emploi intégral des milices persanes, était celle qui, longeant le nord de l'Égée, aboutissait aux défilés de la Thessalie. La cour de Suse se décida pour elle, bien qu'elle exigeât une série de précautions préliminaires qui consumeraient du temps, des hommes et de l'argent : c'étaient de nouvelles colonies grecques à dompter, puis, au delà, les nations belliqueuses de la Thrace, et derrière celles-ci les tribus de la Scythie. Bien qu'un siècle se fût écoulé depuis la mort de Madyès, le souvenir des Scythes épouvantait encore l'Asie entière; on racontait chez les Mèdes comme en Lydie, dans le sanctuaire d'Ascalon et sur la frontière de l'Égypte comme aux villes saintes de la Ptérie[1], leurs chevauchées sans frein à travers les monts et les vaux, les incendies allumés sur leur passage, les villes rasées, les populations emmenées en servitude, les temples violés, et toujours, après ces tableaux d'horreurs, la vengeance que les dieux courroucés justement avaient tirée de leurs sacrilèges[2]. Depuis lors, les rapports des colons grecs et des marchands en course au nord de l'Euxin, sans rien retrancher à leur renommée de bravoure et de férocité, y avaient ajouté le prestige de la richesse[3] : il n'était bruit que des mines d'or éparses dans leurs régions sous la surveillance des griffons, et que des fourmis grosses

1. Cf. ce qui est dit à ce sujet, plus haut, au t. III, p. 480-481, de cette *Histoire*.
2. Les souvenirs de l'invasion scythique ont été recueillis dans HÉRODOTE, I, XV, CIII, CVI.
3. HÉRODOTE, IV, XIII, XXVII, III, CXVI, CTÉSIAS, *Fragments 57 § 12, 70*, dans MÜLLER-DIDOT, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 82, 95-97, STRABON, XI, VIII § 4, p. 511. La plupart de ces traditions demi-fabuleuses dérivent d'Aristéas de Proconnèse et de son Arimaspie (HUGO BERGER, *Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen*, t. I, p. 22-23).

comme des renards exploitaient innocemment pour le compte des habitants. D'ailleurs Darius se heurtait partout à l'une ou à l'autre de leurs hordes sur les confins septentrionaux, sur l'Iaxarte au delà de la Bactriane et de la Sogdiane, sur le Caucase et maintenant en Europe, près de la Thrace et de l'Ister; rien d'étonnant qu'avant de s'attaquer à la Grèce, il ait souhaité se prémunir contre eux et leur infliger une leçon telle qu'ils ne fussent pas tentés de descendre sur son flanc droit pendant la marche, ou sur ses derrières lorsqu'il serait engagé à fond dans la péninsule hellénique. D'autre part, les notions que l'on possédait alors sur la géographie des parages danubiens étaient si vagues, qu'il dut se figurer les Scythes comme plus proches de sa ligne d'opérations, et leurs pays comme moins désolés qu'ils ne l'étaient réellement[1]. Une flottille, commandée par Ariaramnès, satrape de Cappadoce, affronta la mer Noire en 515[2], jeta sur la rive opposée quelques milliers d'hommes et ramassa des prisonniers qui fournirent à l'état-major les informations dont il avait besoin[3]. Darius, renseigné médiocrement par ces pauvres gens, franchit le Bosphore en 514, avec une masse de soldats que la légende évalue à 800 000, conquit le littoral oriental de la Thrace et gagna l'Ister en bataillant. Les marins de l'Ionie lui construisirent un pont de bateaux qu'il confia à leur garde, et il s'enfonça dans les steppes sur la piste de l'ennemi. Les Scythes n'acceptèrent point le combat, mais ils incendièrent partout les fourrages devant lui, ils comblèrent les puits, ils emmenèrent les bestiaux et ils se retirèrent lentement dans l'intérieur, le mettant aux prises avec l'immensité du terrain et avec la famine. On affirma plus tard que deux mois durant il avait erré par les solitudes, de l'Ister au Tanais : il avait bâti sur la berge de ce fleuve une série d'ouvrages en terre dont on montrait les ruines au temps d'Hérodote, puis il était revenu à son point de départ, sans autre perte que de quelques malades. Les Barbares l'y

1. Les motifs que les anciens prêtent à cette expédition sont le désir que Darius aurait eu de venger les désastres de l'invasion scythique (HÉRODOTE, VI, I, VII, XX), ou d'accomplir un exploit qui le rendît aussi grand que ses prédécesseurs aux yeux de la postérité (DIODORE DE SICILE, X, 5, très certainement d'après Éphore).

2. La reconnaissance d'Ariaramnès est liée intimement à l'expédition même dans Ctésias (*Fragment 29* § *16*, dans MÜLLER-DIDOT, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 49), et elle ne doit l'avoir précédée que de peu de mois. Si l'on admet pour la date de cette dernière l'an 514-513, qui lui est assigné sur la Table du Capitole (*Corpus Inscriptionum Græcarum*, n° 6355 *d*), la date de la première ne pourra pas être reportée plus haut que 515. Ariaramnès n'était pas satrape de Cappadoce, car la Cappadoce appartenait alors à la satrapie de Daskylion (KRUMBHOLZ, *de Asiæ Minoris Satrapis*, p. 60).

3. CTÉSIAS, *Fragment 29* § *16*, dans MÜLLER-DIDOT, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 49. Les paragraphes supplémentaires de l'Inscription de Béhistoun parlent d'une expédition entreprise par Darius contre les Sakes (*col. V, l. 21-31*; cf. WEISSBACH-BANG, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 30-31) et que l'on suppose avoir été dirigée soit du côté de la mer d'Aral, soit du côté du Tigre. Ne pourrait-on pas reconnaître que la mer citée est le Pont-Euxin, et voir dans le texte mutilé de Béhistoun le récit, soit de la campagne au delà du Danube, soit plutôt de l'exploration préliminaire exécutée par Ariaramnès, une année auparavant?

avaient devancé, et ils avaient conseillé aux Grecs de détruire le pont, puis de retourner chacun dans sa ville, abandonnant les Perses à leur sort. Le tyran de la Chersonèse, Miltiade l'Athénien, voulait qu'on suivît leur avis, mais celui de Milet, Histiée, s'y était opposé, et sa voix avait été prépondérante. Darius rejoignit la rive méridionale sans encombre et il rentra en Asie[1]. Les villes grecques de la Thrace se crurent débarrassées de lui et elles s'insurgèrent, mais il laissait en Europe 80 000 hommes qui, sous Mégabaze d'abord, puis sous Otanès, les réduisirent l'une après l'autre; elles obligèrent même le roi de Macédoine, Amyntas Ier, à se reconnaître tributaire de l'empire[2]. L'expédition, non seulement n'avait pas entraîné la soumission des Scythes, mais elle provoqua, ce semble, des représailles de leur part, et plusieurs de leurs bandes pénétrèrent bientôt jusque dans la Chersonèse[3]. Elle n'en produisit pas moins des résultats sérieux, car elle montra que Darius, s'il ne pouvait prétendre à dominer les nations sauvages du Danube, avait du moins peu de chose à redouter d'elles; elle lui valut d'ailleurs une province nouvelle, la Thrace, et, par la Macédoine, elle porta sa frontière au contact de la Grèce septentrionale. La route de terre, la plus efficace des deux, appartenait, somme toute, à l'envahisseur[4].

Les révolutions d'Athènes le détournèrent de l'utiliser aussi tôt qu'il y comptait. Hippias avait été renversé en 510, et, réfugié à Sigée, il quêtait partout un vengeur contre ses concitoyens. Le satrape de Sardes, Artaphernès, ne l'écouta point d'abord, car il espérait que les Athéniens l'appelleraient d'eux-mêmes, sans qu'il eût besoin de recourir à l'ancien tyran. De fait, ils lui dépêchèrent une ambassade et ils implorèrent son aide contre les Spartiates. Il la leur promit à condition qu'ils accorderaient l'hommage traditionnel

1. Hérodote, IV, lxxxiii-cxliii; cf. Ctésias, *Fragment 29* § *18*, dans Müller-Didot, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 49, qui borne la campagne au delà du Danube à une marche de quinze jours, et Strabon, VII, iii § 14-15, p. 305, qui place le passage du Danube vers l'embouchure du fleuve dans le Pont-Euxin, à l'île Peuké, et qui arrête l'expédition au Dniester. On ne sait ni dans quelle direction les Perses s'avancèrent, ni quel point extrême ils atteignirent. Les huit prétendus châteaux qu'ils auraient construits, et dont on montrait encore les ruines au temps d'Hérodote (IV, cxxiv) aux bords de l'Oaros, sont probablement des tumulus analogues à ceux que l'on rencontre aujourd'hui dans la steppe russe, et dont le peuple fait remonter l'origine aux personnages célèbres de son histoire ou de sa tradition (Kondakoff-Reinach, *Antiquités de la Russie Méridionale*, p. 157-158).

2. Hérodote, IV, cxlii-cxliv, V, i-ii, xi-xxvi, VII, cv-cvii, avec toute sorte de détails romanesques, empruntés aux traditions locales, le plus souvent à la tradition macédonienne.

3. Hérodote, VI, xl, où l'événement est placé dans la troisième année du gouvernement de Miltiade en Chersonèse.

4. J'avais d'abord traité avec un certain développement tout ce qui concerne les guerres médiques et d'une manière générale les rapports de l'empire avec les Grecs. L'obligation de m'enfermer dans les limites prescrites par l'éditeur ne me permet plus que de donner un résumé très bref des événements, et m'oblige à renvoyer le lecteur aux histoires récentes de la Grèce. Je me suis borné à raconter surtout les faits qui intéressaient les vieux États orientaux, l'Égypte et la Babylonie, laissant presque de côté même les Phéniciens et les Juifs, au moins dans la présente édition.

de la terre et de l'eau, et leurs légats acceptèrent; mais le peuple les désavoua à leur retour (508)[1]. Artaphernès, désappointé de ce côté, s'aboucha avec Hippias, et l'entente se constitua si intime entre les deux qu'Athènes s'en inquiéta; deux ans plus tard, elle expédia de nouveaux députés à Sardes supplier le satrape de ne point prendre parti pour son ancien seigneur. Il la somma de rappeler les exilés par façon de réponse, et comme elle refusa (506)[2], elle devint dès lors l'objectif avoué des armées et des flottes asiatiques. Les partisans d'Hippias étaient nombreux et dévoués dans la ville; on comptait qu'ils s'y soulèveraient et qu'ils la livreraient sitôt que leur chef descendrait sur un point du territoire avec des forces suffisantes pour intimider la faction contraire : Athènes aux mains d'Hippias, c'était en réalité Athènes aux mains des Perses et la Grèce accessible aux hordes perses en tout temps par le chemin le plus court. Darius se prépara donc à tenter l'aventure, et, afin de prévenir tout mécompte, il fit explorer par avance l'ensemble des pays qu'il allait assaillir. Des espions à sa solde parcoururent les côtes du Péloponnèse et ils en notèrent les accidents, l'état des ports, le gisement des îles, les forteresses; ils poussèrent même en Italie, si nous devons croire l'histoire que l'on conta plus tard à Hérodote[3]. Et tandis qu'il étudiait ainsi son terrain à distance, il ne négligeait point des précautions plus prochaines, mais il chargeait les Milésiens d'occuper pour lui les stations principales de la mer Égée, entre l'Ionie et l'Attique. Histiée, dont pourtant la fidélité l'avait si bien servi au pont du Danube, ne lui parut pas assez souple pour cette tâche délicate : il le manda à Suse sous un prétexte insignifiant, il le combla d'honneurs, et il le remplaça par son neveu Aristagoras. Aristagoras tenta aussitôt de justifier la confiance qu'on lui témoignait en s'emparant de Naxos; mais la surprise qu'il méditait échoua, la discorde se glissa parmi ses troupes, et il fut contraint de se désister après un siège inutile de quatre mois (499)[4]. Son malheur changea la face des affaires. Il eut peur que les Perses ne le lui imputassent à crime, et la crainte le détermina à tout entreprendre pour sauver sa fortune et sa vie. Il abdiqua la tyrannie, il exhorta les Milésiens désormais libres à la guerre contre les barbares, il débaucha les équipages des vaisseaux qui, revenant de Naxos, étaient réunis encore

1. Hérodote, V, lxxiii.
2. Hérodote, V, xcvi; la date est fixée au même temps où les Athéniens appliquèrent pour la première fois l'ostracisme aux principaux partisans des Pisistratides, entre autres à Hipparque, fils de Kharmès, soit en 507/6.
3. Hérodote, III, cxxix-cxxxviii, où il est dit que Darius envoya les espions avec le médecin Démocède de Crotone peu avant l'expédition de Scythie (III, cxxxiii).
4. Hérodote, V, xxx-xxxiv, où un acte de trahison peu vraisemblable est attribué au Perse Mégabatès, qui commandait le contingent iranien adjoint aux milices des Ioniens.

aux bouches du Méandre; ceux des tyrans qui les commandaient furent saisis, exilés les uns et les autres suppliciés. Les Éoliens lièrent bientôt partie avec leurs voisins d'Ionie, et, dans les derniers jours de l'automne, le littoral égéen était presque entier sous les armes (499)[1]. Aristagoras comprit dès le début que la répression s'achèverait promptement si la Hellade d'Europe n'appuyait pas la Hellade asiatique. Tandis que le satrape de Lydie réclamait des soldats à son maître, il se rendit au Péloponnèse en suppliant. Sparte, embarrassée dans une de ses querelles périodiques avec Argos, l'éconduisit brutalement[2]; même Athènes, que son soulèvement délivrait pour le moment du souci des Pisistratides et des terreurs d'une invasion barbare, se borna à lui accorder vingt trières, juste ce qui suffisait afin d'attirer des représailles sur elle au lendemain de la défaite, sans augmenter sensiblement les chances des rebelles : Érétrie joignit cinq de ses vaisseaux au contingent athénien, et ce fut tout[3]. Les chefs du mouvement n'en assumèrent pas moins l'offensive avec ces maigres ressources. Dès le printemps de 498, avant qu'Artaphernès eût reçu les renforts, ils se portèrent brusquement sur Sardes. Ils brûlèrent la ville basse, mais la citadelle tint bon ainsi qu'elle avait déjà fait en pareille occurrence[4]; après avoir campé quelques jours au pied de son rocher, ils se replièrent vers Éphèse avec leur butin[5]. C'était, en vérité, un échec pour leurs armes, et rien n'était plus propre que cette tentative avortée à les persuader de leur impuissance contre la domination étrangère. Pourtant, lorsqu'on sut au loin qu'ils avaient incendié la capitale de l'Asie Mineure et qu'ils avaient enfumé impunément dans son palais le représentant du grand roi, l'impression fut telle qu'on leur crut victoire gagnée : bien des cités jusqu'alors hésitantes s'unirent à eux, les ports de la Troade et de l'Hellespont, la Lycie, les Cariens, Cypre, et le triomphe eût été possible peut-être si la Grèce d'au delà l'Égée, subissant l'entraînement commun, se fût ralliée à la

1. Hérodote, V, xxxv-xxxviii. Les villes doriennes ne prirent aucune part à la révolte; du moins Hérodote ne les mentionne jamais parmi les confédérés. Il semble aussi que les trois cités ioniennes d'Éphèse, de Kolophon et de Lébédos demeurèrent à l'écart : nous savons que les Éphésiens n'assistaient pas à la bataille de Ladé (Hérodote, VI, xvi).

2. Hérodote, V, xxxviii, xlix-liv, d'après une tradition laconienne. Aristagoras avait avec lui une mappemonde tracée sur une plaque d'airain (Hérodote, V, xlix), et qui était probablement une copie de la carte dressée par Hécatée de Milet.

3. Hérodote, V, xcvii, xcix.

4. Cf. ce qui est dit de la révolte de Paktyas plus haut, au t. III, p. 623, de cette *Histoire*.

5. Hérodote, V, xcix-ci, où il est dit que les Ioniens au retour subirent un échec près d'Éphèse. Il paraît avoir suivi ici une tradition hostile aux Ioniens, lydienne ou perse, car Charon de Lampsaque, qui était plus près que lui des événements, ne parlait que de la retraite et n'indiquait pas la défaite (*Fragment 2*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. I, p. 32). Si vraiment l'expédition s'était terminée par ce désastre, il est peu probable que la révolte eût pris l'étendue qu'on lui voit aussitôt après.

coalition. Toutefois Sparte persista dans son indifférence et Athènes choisit cet instant pour se retirer de la mêlée[1]. Les Asiatiques se défendirent de leur mieux, mais la disproportion était trop exagérée entre leurs ressources et celles de l'adversaire pour qu'ils pussent faire autre chose que retarder la catastrophe et sauver l'honneur par leur bravoure. Cypre céda la première pendant l'hiver de 498-497. Ses vaisseaux combinés avec ceux des Ioniens dispersèrent la flotte de Phénicie par le travers de Salamine, mais les milices de ses princes empêtrées encore dans la vieille tactique ne purent soutenir le choc des bataillons persans ; elles lâchèrent pied sous les murs de Salamine, et leur chef Onasilas fut tué dans une dernière charge de sa charrerie[2]. Sa mort ruina la cause ionienne en Cypre, dans le temps qu'elle subissait des échecs non moins lamentables sur le continent. Les villes de l'Hellespont et de l'Éolide succombèrent l'une après l'autre, puis Kymé et Clazomènes ouvrirent leurs portes, puis les Cariens se firent battre deux fois près des Colonnes Blanches et de Labranda, et leur victoire de Pédasos ne suspendit que pour un moment les progrès de la répression : vers la fin de 497, la lutte était concentrée presque entière autour de Milet[4]. Aristagoras, jugeant la conjoncture désespérée, décida ses partisans à s'expatrier avec lui. Il alla se faire massacrer chez les Édoniens de la Thrace en essayant de forcer la place importante d'Ennéahodoi, vers l'embouchure du Strymon (496)[5], mais sa défection n'avait découragé personne, et Histiée, renvoyé à Sardes par le Grand Roi pour négocier la soumission, avait échoué dans son intrigue[6]; même bloquée du côté de terre, la ville pouvait braver l'attaque aussi longtemps que



UN CHAR CYPRIOTE[3].

1. HÉRODOTE, V, CII-CIII; les Érétriens n'abandonnèrent pas la partie. Plus tard, on leur attribua un rôle et des exploits hors de proportion avec leur petit nombre (LYSANIAS DE MALLOS, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. IV, p. 441).

2. HÉRODOTE, V, CIII-CIV, CVII-CXV. Le soulèvement dut commencer dans l'hiver de 499/8 puisque Onasilas était déjà en campagne au moment où Darius apprit l'incendie de Sardes (HÉRODOTE, V, CV); comme il dura un an (V, CXV), la répression s'acheva dans l'hiver de 498/7.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après le groupe en terre cuite conservé au musée de New-York.*

4. HÉRODOTE, V, CXV-CXXII.

5. HÉRODOTE, V, CXXIV-CXXVI, VI, I, où la ville n'est pas nommée : on voit, par un passage de Thucydide (IV, 102), que la ville en question était Ennéahodoi, plus tard Amphipolis, et que la mort d'Aristagoras eut lieu trente-deux ans avant la défaite des Athéniens à Drabeskos, soit probablement en 496.

6. Voir, dans Hérodote (V, CVI-CVII, VI, I-XXV-XXX), l'histoire des intrigues d'Histiée et de sa fin aventureuse.

la mer ne lui serait pas fermée. Darius rassembla donc la flotte phénicienne, l'accrut des contingents cypriotes, et dépêcha le tout dans l'Archipel pendant l'été de 494. Les confédérés, même après les désastres des années précédentes, comptaient 353 navires pour la plupart à trente ou à cinquante rames : ils se laissèrent écraser près de la petite île de Ladé, dans les derniers jours de l'été, et Milet, désormais sans communication avec le reste du monde, capitula quelques semaines plus tard. Une faible portion de la population demeura sur les ruines, le gros fut déporté à Ampé, au débouché du Tigre dans les marais du Nâr-Marratoum[1]. La Carie fut reconquise pendant l'hiver de 494-493, et, dès les premiers mois de 493, tout ce qui tenait encore rentra dans l'obéissance, Chios, Lesbos, Ténédos, les cités de la Chersonèse et de la Propontide. Artaphernès réorganisa ses vaincus au mieux des intérêts perses. Il ne toucha pas aux constitutions de chaque république, mais il réintégra les tyrans. Il régularisa et il augmenta les tributs, il prohiba les guerres privées et il réserva pour le satrape le droit d'évoquer toutes les querelles à son tribunal : les mesures qu'il édicta eurent longtemps après lui force de loi auprès des Grecs asiatiques, et elles réglèrent leurs rapports avec les représentants du grand roi[2].

Si jamais Darius avait nourri des doutes sur la nécessité d'occuper la Grèce européenne pour avoir la paix dans l'asiatique, la révolte de l'Ionie acheva de les dissiper. Les cités qui venaient de le braver si opiniâtrément six années entières se résigneraient-elles à la servitude, tant qu'elles verraient des peuples de leur race continuer libres en face d'elles sur la rive occidentale de l'Égée, et les méfaits demeurer impunis que les contingents d'Érétrie et d'Athènes avaient commis durant la rébellion? Une légende, éclose peu après l'événement, contait qu'en apprenant l'incendie de Sardes, Darius avait bandé son arc et décoché une flèche vers le ciel, puis qu'il avait supplié Zeus de le venger des Athéniens; il avait ensuite commandé à l'un de ses esclaves de lui répéter trois fois par jour, à chaque repas, une formule toujours la même : « Seigneur, souviens-toi d'Athènes[3]! » Et de-vrai l'immixtion de ces étrangers entre les sujets et le maître était à la fois une insulte sanglante pour les Achéménides et une cause d'inquiétude pour l'empire : ne pas en tirer châtiment, c'eût été un aveu

1. Hérodote, VI, vi-xx. Il paraît peu vraisemblable de placer la bataille de Ladé en 497, trois ans avant la prise de la ville (Busolt, *Griechische Geschichte*, t. II, p. 39-42) : Milet dut succomber dans les mois d'automne ou d'hiver qui suivirent la défaite. Sur Ampé, cf. l'article d'Andreas dans Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopædie*, t. I, p. 1877-1880.

2. Hérodote, VI, xxv-xxxiii, xli-xlii.

3. Hérodote, II, cv; la légende est sensiblement antérieure au temps d'Hérodote, car, dans les *Perses* d'Eschyle, l'Ombre de Darius, sortant de son tombeau, crie déjà aux vieillards : « Souvenez-vous d'Athènes et de la Grèce! »

de faiblesse ou de peur qui, divulgué sans retard en Syrie, en Égypte, à Babylone, sur les frontières de la Scythie, y produirait à brève échéance des révoltes et des interventions pareilles. Il reprit donc ses projets, mais avec plus de vigueur qu'auparavant et avec une volonté inébranlable d'en finir coûte que coûte. Et d'abord l'influence de son neveu Mardonius le fit incliner vers la route de terre; il l'expédia en Thrace avec une masse d'hommes et de galères suffisante pour avoir raison de tous les obstacles. Mardonius regagna celles des colonies helléniques et des peuplades indigènes qui s'étaient libérées pendant la guerre d'Ionie, et il assujettit celles qui s'étaient préservées indépendantes jusqu'alors. Les Bryges lui bataillèrent si bravement contre que l'été tirait vers sa fin quand il triompha d'eux et qu'il put avancer; il réussit pourtant à remettre la main sur la Macédoine et il contraignit le roi Alexandre à subir les mêmes conditions que son père Amyntas avait déjà acceptées, mais une tempête coula la moitié de sa flotte dans les parages de l'Athos, et cette mésaventure, survenue à l'entrée de la mauvaise saison, le détermina à suspendre ses progrès (492)[2]. Il fut destitué faute d'avoir été heureux, et le commandement transféré au Mède Datis et au Perse Artaphernès. Darius, cependant, tout en expérimentant les itinéraires continentaux, n'avait rien négligé pour s'assurer cette voie de mer qui le menait au cœur des positions ennemies, et il avait négocié avec les républiques de la Grèce propre : plusieurs consentirent à lui donner la terre et l'eau, entre autres celle d'Égine[4], et, d'autre part, l'attitude des partis était telle dans Athènes qu'il s'imagina compter presque certainement sur l'appui d'une fraction importante de la population, le jour où il débarquerait du monde en Attique. Il se décida donc à diriger sa prochaine expédition contre Athènes même, et il employa l'année 491 à rassembler ses trières et ses hommes en Cilicie, assez loin de l'Europe pour qu'ils fussent à l'abri d'un coup de main. Au printemps de 490, l'armée, recrutée parmi les nations les plus belliqueuses de l'empire, les



ALEXANDRE I[er] DE MACÉDOINE[1].



UNE GALÈRE PHÉNICIENNE[3].

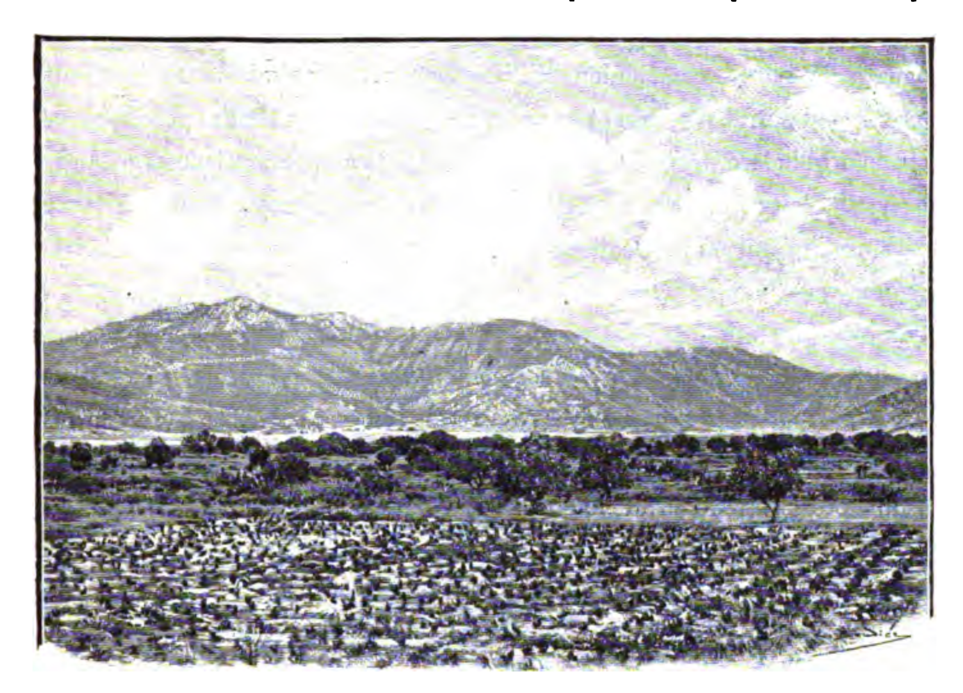
1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une des pièces du Cabinet des Médailles, dont un moulage m'a été communiqué gracieusement par M. Babelon.*
2. HÉRODOTE, VI, XLIII-XLV.
3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une monnaie de Byblos, conservée au Cabinet des Médailles, et dont un moulage m'a été communiqué gracieusement par M. Babelon.*
4. HÉRODOTE, VI, XLVIII-XLIX, où il est dit que *tous* les Grecs insulaires, πάντες νησιῶται, se soumirent au grand roi. Hérodote constate lui-même plus loin (VI, XCVI) que les gens de Naxos au moins s'étaient montrés réfractaires.

Perses, les Mèdes, les Sakes, monta sur la flotte phénicienne : des galiotes de forme spéciale transportaient la cavalerie[1]. Le convoi fila sans encombre des embouchures du Pyramos au port de Samos, en côtoyant l'Asie Mineure, puis il piqua droit à travers les Cyclades, de Samos à Naxos, dont les habitants ne lui résistèrent pas, à Délos, où Datis célébra un sacrifice en l'honneur d'Apollon qu'il confondait avec son dieu Mithra, dans l'Eubée enfin, où Érétrie et Carystos s'enhardirent vainement à lui tenir tête. Érétrie fut réduite en cendres comme Sardes l'avait été, et ceux de ses citoyens qui ne s'étaient pas cachés dans la montagne à l'approche du danger furent exilés chez les Kissiens dans le bourg d'Ardérikka. Cependant, Hippias avait rejoint les Perses et il avait été admis à leurs conseils. En attendant que les intrigues nouées par ceux de ses partisans qui habitaient dans Athènes aboutissent, il avait conseillé à Datis d'aborder sur la côte orientale de l'Attique, au voisinage de Marathon, à l'endroit même d'où son père Pisistrate était parti quarante années auparavant pour rentrer dans sa patrie après son premier exil. Le site était bien choisi pour une semblable expectative : la baie et la grève qui la bordait prêtaient une station excellente à la flotte, et la plaine, malgré ses marais et ses taillis, était l'un des rares endroits où la cavalerie pût déployer ses escadrons sans trop de désavantage. Une course de quelques heures devait conduire le gros des piétons jusqu'auprès de l'Acropole par un chemin assez bon, tandis qu'une navigation à peine plus longue mènerait l'escadre au mouillage de Phalère. Tout était calculé pour le mieux au cas où le soulèvement annoncé éclaterait, mais il n'éclata pas, et, au lieu des amis que les Perses avaient prévus, une armée se présenta aux ordres du polémarque Callimaque et des dix stratèges, parmi lesquels le fameux Miltiade. Au premier bruit du débarquement, la république avait dépêché le courrier Phidippidès à Sparte afin d'y réclamer un prompt secours, puis elle avait expédié tout ce qu'elle comptait d'hommes valides au-devant de l'en-



1. Tout le récit détaillé, et souvent un peu légendaire, de ces événements, se trouve dans Hérodote, VI, xciv-cii. Le lecteur français en verra la critique minutieuse dans le remarquable ouvrage d'Amédée Hauvette, *Hérodote historien des Guerres Médiques*, p. 236-274, où la bibliographie du sujet est indiquée jusqu'en 1894.

nemi. C'était une troupe d'environ dix mille hoplites, qu'un nombre à peu près égal de soldats équipés à la légère accompagnait, selon la coutume, et mille Platéens la renforcèrent bientôt. Elle campa dans le vallon d'Avlona, autour d'une chapelle d'Héraclès, dans une position d'où elle interceptait les sentiers de l'intérieur et surveillait l'ennemi sans s'exposer aux risques d'une attaque



LE CHAMP DE BATAILLE DE MARATHON[1].

imprévue. On s'observa de part et d'autre pendant une quinzaine de jours, Datis espérant un mouvement populaire qui lui éviterait de combattre, Miltiade patientant jusqu'à ce que les Lacédémoniens fussent arrivés ou qu'une fausse manœuvre lui fournît l'occasion de jouer son va-tout. Que se passa-t-il au bout de ce temps? Datis se lassa-t-il de son inaction? Résolut-il d'embarquer brusquement une partie de ses forces pour les jeter sur la plage voisine d'Athènes, et Miltiade profita-t-il de l'instant où l'opération était à moitié achevée pour se ruer sur l'arrière-garde et pour l'exterminer[2]? Il enleva ses bataillons d'un mouvement brusque, les Platéens à la gauche, et il les lança en avant au pas de course. Les Perses et les Sakes rompirent le centre de sa ligne, mais ses deux ailes, après avoir dispersé ce qu'elles rencontrèrent, se reployèrent sur

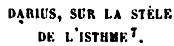
1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. Amédée Hauvette.*
2. Hérodote, VI, ciii-cxxiv. Pour les diverses hypothèses auxquelles a donné lieu le récit de la bataille de Marathon, cf. A. Hauvette, *Hérodote historien des Guerres Médiques*, p. 256-265.

eux et les culbutèrent : 6000 barbares restèrent sur le carreau, contre un peu moins de 200 Athéniens ou Platéens, mais, grâce à leur vaillance, les autres sauvèrent la flotte sans autre perte que de sept galères. Datis mouilla le soir même autour de l'îlot d'Ægilia, et à ce moment les vainqueurs remarquèrent qu'un signal arboré sur les hauteurs du Pentélique semblait attirer son attention; lorsqu'il partit le lendemain et que, au lieu de filer droit vers l'est, il vogua à doubler le cap Sunion, Miltiade ne douta plus que la trahison ne fût en jeu, et il se rabattit vers Athènes à marches forcées. Datis, pénétrant dans la rade de Phalère, trouva la plage en défense et campée au Cynosarge l'armée qu'il avait laissée à Marathon. Il croisa quelques heures en vue du rivage, puis, comme nul ne bougeait pour favoriser sa descente, il vira de bord et il cingla vers l'Ionie.

La perte matérielle n'était pas considérable, car même les Cyclades demeurèrent sous l'autorité des Perses : Miltiade, qui tenta de les reprendre, échoua devant Paros, et les Athéniens, refroidis par son insuccès, ne poussèrent pas plus loin l'aventure. L'effet moral fut énorme en Grèce et dans l'empire. Jusqu'alors les Mèdes avaient été estimés les seuls soldats invincibles qu'il y eût au monde : les plus braves s'étonnaient rien qu'à apercevoir leur costume, et leur nom inspirait partout une crainte respectueuse[1]. Et voici qu'une poignée d'hoplites sortie de l'une des villes du continent, et non de la plus redoutée pour sa prouesse, sans cavalerie, sans gens de trait, enfonçait à la course les plus terribles des bandes orientales, les Perses et les Sakes. Darius ne pouvait rester sous le coup de cet affront sans risquer d'ébranler la foi que les peuples de l'Asie et de l'Europe avaient eue jusqu'alors en sa toute-puissance, et sans s'exposer à des révolutions dans les pays soumis le plus récemment, comme l'Égypte, et qui gardaient toujours présent le souvenir de leur grandeur déchue. L'intérêt de sa domination, aussi bien que son orgueil blessé, lui commandait de renouveler l'assaut, mais cette fois avec un élan tel que toute résistance en fût disloquée sur le champ. L'événement lui avait enseigné que l'influence des Pisistratides ne suffisait pas à lui entr'ouvrir les portes d'Athènes, et que la route de mer ne lui permettait guère de concentrer assez d'hommes et de chevaux sur le champ de bataille; il en revint une fois de plus au projet d'une expédition par la voie de terre, le long des côtes de la Thrace et de la Macédoine. Trois années durant, il rassembla des armes, des provisions, des chevaux, des soldats, des vaisseaux : il allait s'ébranler au

1. Hérodote, VI, cxii.

printemps de 487, quand l'Égypte l'en empêcha[1]. Elle avait pourtant prospéré sous sa tutelle. Elle formait avec Cyrène et la côte de Libye la sixième de ses satrapies, à laquelle les tribus nubiennes voisines de la frontière méridionale étaient rattachées[2]. Son satrape, logé au Mur-Blanc, dans l'ancien palais des Pharaons, était soutenu d'une armée de cent vingt mille hommes, qui occupait les trois camps retranchés des Saites, Daphnæ et Maréa sur les confins du Delta, Éléphantine au Sud[3]. En dehors de ces postes, où l'autorité du Grand Roi s'exerçait directement, l'ancienne organisation féodale subsistait entière : les temples conservaient leurs biens et leurs vassaux, les nobles étaient aussi indépendants dans leurs principautés et aussi enclins à l'insurrection que par le passé. Le tribut annuel, le plus lourd qu'une province payât après celui de la Chaldée et celui de l'Assyrie, ne montait qu'à sept cents talents d'argent[4]. Joignez à cette somme la ferme des pêcheries du lac Mœris, qui valait un talent par jour, pendant les six mois des hautes eaux selon Hérodote[5], pendant l'année entière selon Diodore[6], les cent vingt mille médimnes de blé nécessaires à la subsistance du corps d'occupation[8], l'obligation de fournir à la cour de Suse le nitre de Libye et l'eau du Nil[9] : l'ensemble de ces impositions était loin de constituer un fardeau disproportionné à la richesse de la vallée. Le commerce y versait, du reste, autant d'argent pour le moins que le tribut en soutirait. Incorporée à un empire qui s'étendait sur trois continents, l'Égypte avait accès à des régions où les produits de son industrie et de son sol n'avaient pénétré jamais encore. Les denrées de l'Éthiopie et du Soudan traversaient ses entrepôts avant d'achalander les marchés de Tyr, de Sidon, de Babylone, de Suse, et l'isthme ou Qoçéyr étaient les débouchés le plus courts dont l'Arabie ou l'Inde pussent se


DARIUS, SUR LA STÈLE DE L'ISTHME[7].

1. HÉRODOTE, VII, I.
2. HÉRODOTE, III, XCVII; cf. VIII, LXIX. Les tribus nubiennes, celles que l'historien grec et les inscriptions cunéiformes (WEISSBACH-BANG, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 36-37) nomment les Éthiopiens, ne payaient pas de tribut régulier, mais elles devaient fournir chaque année, à titre de don gracieux, deux chénices d'or vierge, deux cents pièces de bois d'ébène, vingt dents d'éléphant et cinq jeunes esclaves.
3. HÉRODOTE, II, XXX, constate que les Perses tenaient encore de son temps garnison à Daphnæ et à Éléphantine, comme les Pharaons saites (cf. ce qui est dit à ce sujet au t. III, p. 498, de cette *Histoire*). Sur la garnison persane de Memphis, cf. HÉRODOTE, III, XCI.
4. HÉRODOTE, III, XCI; cf. ce qui est dit plus haut au t. III, p. 691, de cette *Histoire*.
5. HÉRODOTE, II, CXLIV, d'après qui le produit s'abaissait à un tiers de talent par jour pendant les six autres mois de l'année.
6. DIODORE DE SICILE, I, 52, où il est dit que Mœris avait attribué le produit des pêcheries du lac à sa femme pour les frais de sa toilette.
7. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la Description de l'Égypte*, Antiquités, t. V, pl. 20.
8. HÉRODOTE, III, XCI.
9. DINON, *Fragments 15-16*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 92.

servir pour parvenir à la Méditerranée. Darius reprit donc l'œuvre de Néchao, et, l'amorçant par les deux extrémités à la fois, il perça de nouveau le canal entre le Nil et le golfe de Suez : des stèles trilingues en égyptien, en perse, en médique, se dressaient d'espace en espace sur les berges et racontaient à tout venant comment le maître avait procédé pour mener son entreprise à bonne fin[1]. Il utilisa également les Ouadys qui circulent entre Coptos et la mer Rouge, et il en relia les cités du Saïd avec les Échelles de l'Encens, Pouanît, les Sabéens[2]. Il ne favorisa pas moins le commerce qu'elles faisaient avec



PLAN DE LA FORTERESSE DE DOUSH-EL-QALÂA[3].

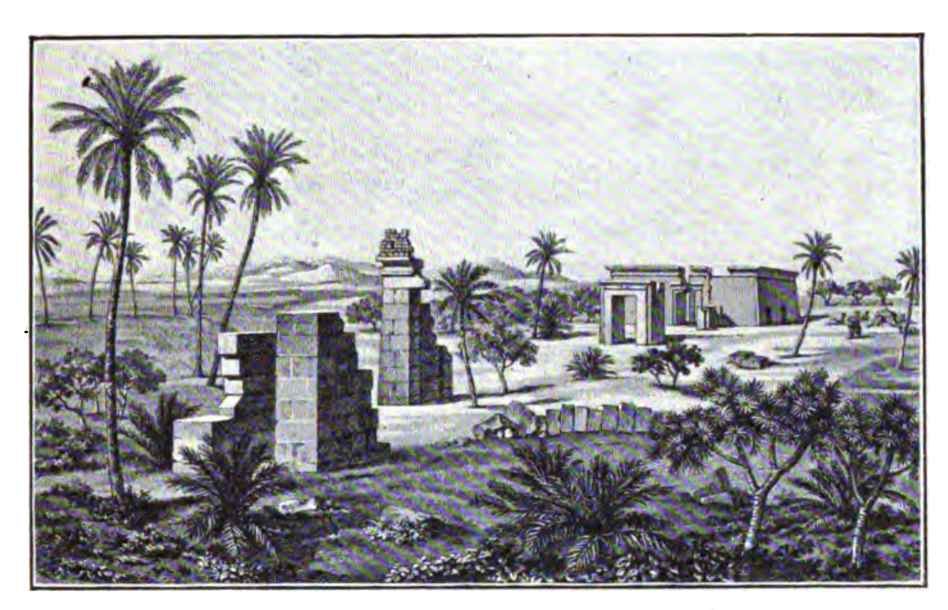
l'intérieur de l'Afrique; même, afin d'assurer la sécurité des caravanes dans les régions du désert les plus rapprochées du fleuve, il fortifia habilement la Grande Oasis. Il y fit édifier à Habît, à Koushît, et sur d'autres points, plusieurs de ces citadelles rectangulaires aux murs massifs en briques sèches

1. Hérodote, II, clviii, IV, xxxix; cf. Wiedemann, *Herodots Zweites Buch*, p. 560-561. Plusieurs inscriptions trilingues découvertes à différentes époques dans l'isthme de Suez (*Description de l'Égypte, Ant.*, t. V, pl. 29, t. V, p. 150-153, et t. VIII, p. 27-47, puis Mariette, *la Stèle bilingue de Chalouf*, dans la *Revue Archéologique*, 1866, Maspero, *Pièces relatives à la découverte du monument de Chalouf*, dans le *Recueil de Travaux relatifs à la Philologie et à l'Archéologie Égyptiennes et Assyriennes*, t. VII, p. 1-8, Jaillon-Lemasson, *Lettres à M. Golénischeff au sujet des Monuments Perses de l'Isthme*, dans le *Recueil*, t. XIII, p. 97-99), et traduites ou commentées à plusieurs reprises (Oppert, *Mémoire sur les rapports de l'Egypte et de l'Assyrie*, p. 123-127, et *le Peuple et la Langue des Mèdes*, p. 214 sqq., J. Ménant, *les Achéménides*, p. 145-148, et *la Stèle de Chalouf*, dans le *Recueil de Travaux*, t. IX, p. 331-357, Daressy, *Revision des textes de la Stèle de Chalouf*, dans le *Recueil*, t. XI, p. 160-171, Golénischeff, *Stèle de Darius aux environs de Tell el-Maskhoutah*, dans le *Recueil*, t. XIII, p. 99-109, Weissbach-Bang, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 6-7, 38-39) confirment la tradition classique et nous fournissent quelques renseignements curieux sur les travaux.

2. Plusieurs des inscriptions gravées sur les rochers de l'Ouady Hammamât montrent combien la route fut fréquentée à certains moments du règne. Elles portent les dates des années XXVI, XXVII, XXVIII, XXX, XXXVI (Burton, *Excerpta Hieroglyphica*, pl. III, IV, XIV, Rosellini, *Monumenti Storici*, t. II, pl. 11, *c*, et p. 174, Lepsius, *Denkm.*, III, 283). Le pays de Saba est nommé dans une des stèles de l'isthme (Golénischeff, *Stèle de Darius aux environs de Tell el-Maskhoutah*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XIII, p. 108).

3. *Dessin de Boudier, d'après la planche de* Cailliaud, *Voyage à la Grande Oasis*, pl. XII. Doush est la Koushît des textes hiéroglyphiques, la Kysis des temps gréco-romains, située à l'extrémité méridionale de la Grande Oasis, à peu près à la hauteur d'Assouân.

que nul effort de nomades ne pouvait rompre; comme le temple érigé jadis dans la bourgade de Habit par les Pharaons thébains ne tenait plus debout, il commanda qu'on le reconstruisît de fond en comble[1]. Il fut généreux de ses bienfaits envers les dieux, et même des villes aussi obscures qu'Edfou l'était alors reçurent de lui des dons en argent et en terres[2]. Les Égyptiens se montrèrent d'abord pleins de reconnaissance pour sa sollicitude, mais la nou-



LE GRAND TEMPLE DE DARIUS, À HABÎT[3].

velle de l'échec subi à Marathon et les taxes dont la cour de Suse les greva pour organiser la guerre nouvelle contre la Hellade suscitèrent un mécontentement profond, au moins chez ceux d'entre eux qui, vivant dans le Delta, avaient été le plus lésés dans leur orgueil patriotique ou dans leurs intérêts par l'écroulement de la dynastie saite. Il semble que le sacerdoce de Bouto, dont les oracles exerçaient une influence indiscutable sur l'esprit des Grecs comme sur celui des indigènes, ait prêché la révolte avec ardeur : elle éclata en 486, et un certain Khabbîsha, qui peut-être appartenait à la famille des Psammétiques, se proclama roi dans Sais et dans Memphis[4]. Darius ne

1. Sur ces constructions de l'Oasis, cf. CAILLIAUD, *Voyage à l'Oasis de Thèbes*, p. 46 sqq., HOSKINS, *Visit to the Great Oasis*, p. 118, BRUGSCH, *Reise nach der grossen Oasen el-Khargeh*, p. 17 sqq.

2. LEPSIUS, *Denkmäler*, IV, 43 *a*, l. 5, et *Eine Hieroglyphische Inschrift am Tempel von Edfu*, dans les *Mémoires* de l'Académie de Berlin, 1855, p. 75; cf. DÜMICHEN, *Baurkunde der Tempelanlagen von Edfu*, dans la *Zeitschrift*, 1871, p. 96. L'inscription nous apprend que la donation eut lieu en l'an XIX du premier Darius.

3. *Dessin de Boudier, d'après la planche de* CAILLIAUD, *Voyage à l'Oasis de Thèbes*, pl. XVIII.

4. HÉRODOTE, VII, I, où le nom du chef de la révolte n'est pas donné, mais où il est dit qu'elle eut

jugea pas l'incident assez grave pour entraver longuement ses desseins : il convoqua une seconde armée à la hâte, et il allait entamer les hostilités sur les bords du Nil en même temps que sur l'Hellespont, lorsqu'il mourut dans la trente-sixième année de son règne (485)[1]. Il fut l'un des grands souverains de l'antiquité, le plus grand sans exception de tous ceux qui gouvernèrent la Perse. Cyrus et Cambyse avaient été de formidables machines de guerre, et les royaumes de l'Orient s'étaient effondrés devant eux, mais ils n'avaient su que batailler, et, si leur successeur n'avait possédé d'autres vertus que les leurs, il en eût été de leur empire comme de la Médie ou de la Chaldée : il se serait affaissé pesamment après son élévation rapide, et la splendeur de ses premiers jours n'eût presque pas connu de lendemain. Darius n'avait pas moins qu'eux la science ou l'instinct du général, et les campagnes par lesquelles il gagna sa couronne le prouvent, mais après avoir vaincu il sut régler sa conquête et bâtir un édifice harmonieux des matériaux que ses prédécesseurs avaient accumulés sans ordre : si la Perse domina l'Orient pendant deux siècles entiers, c'est grâce à lui et à lui seul.

Sa succession faillit-elle provoquer des tempêtes? Il avait eu plusieurs femmes, et, parmi elles, la fille de Gobryas, qui lui avait donné trois enfants : l'aîné, Artabazanès, avait été considéré longtemps comme l'héritier présomptif, et il avait peut-être exercé la régence durant l'expédition de Scythie[2]. Mais la fille de Cyrus, l'Atossa qui avait déjà été reine sous Cambyse et sous Gaumâta, s'indignait à la pensée que ses fils courberaient le front devant ceux d'une étrangère aux Achéménides : au moment où les affaires de l'Égypte s'embrouillèrent et où le vieux roi dut, selon la loi, se désigner un suppléant[3], elle le conjura de choisir l'aîné de ses enfants à elle, Khshayarsha, qui était né sous la pourpre et qui roulait le sang de Cyrus dans ses veines. Darius se laissa persuader, et sa mort survenant peu après, Khshayarsha monta sur le trône[4] :

lieu la quatrième année après Marathon. Un contrat démotique de Turin porte la date du troisième mois de la seconde saison de l'an XXXV de Darius Ier (Révillout, *Notice des Papyrus démotiques archaïques*, p. 435-436) : la révolte de Khabbisha éclata donc entre juin et septembre 486 (Unger, *Manetho*, p. 289). Stern attribue une origine libyque à ce prince (*die XXII Manethonische Dynastie*, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 25). D'après la forme du nom, Révillout a supposé qu'il était arabe (*Chronique Egyptienne*, p. 5, note 2), et Birch tendait à reconnaître en lui un Perse, un satrape qui aurait renouvelé la tentative d'Aryandès (*On a Hieroglyphic Tablet of Alexander, son of Alexander the Great*, dans les *Transactions* de la Société d'Archéologie Biblique, t. I, p. 24). En fait, on ne sait rien de sa famille ni de lui-même, antérieurement à son insurrection contre Darius

1. Hérodote, VII, iv. D'après Ctésias (*Fragment 29* § *19*, dans Müller-Didot, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 49), il avait vécu soixante-douze ans et régné seulement trente et un.

2. G. Rawlinson, *the Five Great Monarchies*, 2e éd., t. III, p. 445-446.

3. Cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. III, p. 655, de cette *Histoire*.

4. Hérodote, VII, ii-iii; peut-être Ctésias racontait-il une histoire analogue dont nous aurions l'indication dans Plutarque et dans Justin (II, 10).

ses frères ne lui firent aucune opposition et la noblesse perse lui prêta l'hommage. Khshayarsha, que les Grecs appelèrent Xerxès, était alors âgé de trente-quatre ans. Il était grand, vigoureux, de figure imposante et de mine noble, et il avait la réputation du plus bel homme de son temps, mais ni l'intelligence, ni le caractère, ne répondaient chez lui à la perfection de l'enveloppe; il était à la fois violent et faible, indolent, borné, sensuel, prompt à subir l'influence de ses courtisans et de ses maîtresses. L'idée de la guerre ne lui souriait point, et peu manqua qu'il ne la répudiât : son oncle Artaban l'exhortait à suivre son penchant pour la paix et il l'écoutait avec faveur quand son cousin Mardonius lui remontra qu'il ne devait pas laisser la honte de Marathon impunie, sous peine d'affaiblir la considération qui entourait le nom des Perses dans le monde[1]. Il voulut du moins en finir avec l'Égypte avant de s'engager à fond en Europe. Khabbisha avait travaillé de son mieux à lui ménager une chaude réception. Deux années durant, il avait accumulé les retranchements le long de la côte et aux bouches du fleuve, afin de repousser la tentative de descente qu'il prévoyait simultanée à l'attaque par terre, mais ses précautions ne lui servirent de rien à l'heure décisive; Xerxès l'accabla sous le nombre. Les cantons du Delta qui avaient eu le plus de part à l'échauffourée furent razziés rudement, le clergé accablé d'amendes, l'oracle de Bouto dépouillé de ses biens pour le châtier des encouragements qu'il avait prodigués aux rebelles. Khabbisha disparut sans qu'on sache au juste ce qu'il devint. Un des frères du roi, Achéménès, fut nommé satrape[3], mais, cette fois encore, personne ne s'avisa de rien modifier à la constitution du pays. Les temples conservèrent leurs domaines de mainmorte, les nomes continuèrent aux mains de leurs princes héréditaires; Xerxès ne soupçonna pas que sa tolérance des sacerdoces et des dynasties locales ménageait des chefs toujours prêts aux insurrections futures (483)[4]. Cette question réglée, il ne retrouva pas encore sa liberté d'action.



XERXÈS Ier[2].

1. HÉRODOTE, VII, CLXXXVII.
2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une darique du Cabinet des Médailles, dont je dois un moulage à l'obligeance de M. Babelon.*
3. HÉRODOTE, VII, V-VI.
4. HÉRODOTE, VII, VII. Les seuls détails que les monuments égyptiens nous fournissent sur cette révolte sont contenus dans la Stèle de Ptolémée, fils de Lagos, publiée par MARIETTE, *Monuments Divers*, pl. 13, l. 7-11; cf. BRUGSCH, *ein Dekret Ptolemaios des Sohnes Lagi, des Satrapes*, dans la *Zeitschrift*, 1871, p. 4, 5, 10, 13, BIRCH, *on a Hieroglyphic Tablet of Alexander, son of Alexander the Great, recently discovered at Cairo*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. I, p. 22-25. Un Apis, dont le sarcophage existe encore, avait été enterré par lui au Sérapéum, en l'an II de son règne (BRUGSCH, *ein Dekret Ptolemaios*, dans la *Zeitschrift*, 1871, p. 13), ce qui prouve qu'il possédait Memphis : le Mur Blanc avait peut-être été dégarni pour renforcer l'armée destinée à agir contre la Grèce, et l'on s'expliquerait ainsi qu'il soit tombé aux mains de Khabbisha.

La tradition classique affirmait que, lors de sa première visite à Babylone, il avait froissé les sentiments dévots des Chaldéens par une curiosité sacrilège : il s'était introduit au sépulcre de l'antique Bel-Étana, malgré les supplications des prêtres, et il y avait vu le cadavre du vieux héros plongé sous l'huile, dans un sarcophage de verre. Il s'en fallait de quelques mesures que la cuve fût comble; un avis affiché à côté annonçait une destinée cruelle au roi qui, ayant violé le secret du tombeau, ne la remplirait pas jusqu'au ras, et Xerxès avait essayé d'accomplir la prescription mystérieuse, mais il n'y avait pas réussi malgré ses efforts[1]. L'exemple de l'Égypte et le changement de règne suffisent à expliquer la conduite des Babyloniens : ils crurent que l'avènement d'un souverain plus jeune, et les difficultés de la campagne aux bords du Nil, leur offraient une occasion favorable à risquer de nouveau la fortune[2]. Ils élurent pour roi un certain Shamashérib dont l'origine nous est inconnue, mais leur indépendance ne dura guère[3] : Mégabyse, fils de Zopyre, qui gouvernait la province par droit d'hérédité, les contraignit à désarmer après un siège de quelques mois[4]. Il semble que Xerxès les traita avec la dernière sévérité : pilla le trésor et le temple de Bel, il s'empara de la statue d'or qui décorait la grande salle intérieure de la ziggourât, il emmena beaucoup de la population en captivité (581)[5]. Babylone ne guérit jamais du coup qui l'atteignit alors : les quartiers désolés par la guerre restèrent presque déserts et tombèrent en ruines, le commerce diminua, l'industrie s'affaiblit. Les conseillers de Xerxès avaient voulu sans doute effrayer les provinces par cet exemple et empêcher qu'une révolte bouleversât l'Asie au moment que leur maître serait aux prises avec les Hellènes. Cependant, les préparatifs étaient terminés, et les contingents des provinces orientales et méridionales concentrés à Kritalla, en Cappa-

1. Ctésias, *Fragment 29* § *21*, dans Müller-Didot, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 50, dont Élien nous a conservé un récit plus détaillé (*Histoires variées*, XIV, 3). Une légende analogue courait déjà sur la tentative que Darius aurait faite d'ouvrir le tombeau de Nitokris (Hérodote, I, clxxxvii).

2. Ctésias, *Fragment 29* § *21*, dans Müller-Didot, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 50, place cette révolte au début même du règne de Xerxès, avant l'expédition de Grèce (cf. J. Marquart, *die Assyriaka des Ktesias*, dans le *Philologus*, *Supplément*, t. V, p. 514-526); d'autres la reléguaient au retour de Grèce (Arrien, *Anabase*, VII, xvii § 3).

3. Ce Shamashérib n'est mentionné que sur un contrat daté de son avènement, et conservé au Musée Britannique (Sp. II, 19). Le père Strassmaier, qui le découvrit et le publia le premier (*Arsaciden Inschriften*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. III, p. 140-141, 157-158), indiqua que ce prince appartenait à l'époque achéménide, puis Oppert montra qu'il devait être le chef de la révolte mentionnée par Hérodote et par Ctésias au temps de Xerxès Ier (*Un Champion de l'indépendance chaldéenne*, dans le *Journal Asiatique*, 1891, t. XVII, p. 543-545).

4. Ctésias, *Fragment 29* § *22*, dans Müller-Didot, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 50, où l'auteur reporte sur Mégabyze le trait de dévouement qu'Hérodote (III, cl; cf. Justin, I, 10) racontait de Zopyre au temps de Darius (cf. ce qui est dit à ce sujet au t. III, p. 680, de cette *Histoire*).

5. Strabon, xvi, i § 5, p. 738, où il est dit que Xerxès détruisit le tombeau de Bel; Arrien (*Anabase*, III, xvi § 4, cf. VII, xvii § 2) affirme plus clairement qu'il renversa le temple de Bel et les autres temples de la ville.

doce, n'attendaient plus qu'un signal pour marcher : Xerxès les ébranla dans l'automne de 481, franchit l'Halys et alla prendre ses quartiers à Sardes, tandis que sa flotte s'accommodait pour l'hivernage des ports voisins de Phocée et de Kymé[1]. Il y avait là, entassés dans ce petit coin du monde, des forces telles que jamais souverain n'en avait réuni autant jusqu'alors : 1200 vaisseaux de tout rang et peut-être 120 000 combattants, avec cette tourbe de valets, de marchands et de femmes que les armées traînaient après elles. Les Grecs en grossirent la quantité hors de toute proportion : ils l'estimèrent à 800 000, à 3 000 000, à 5 283 220 hommmes, dont 1 700 000 fantassins aptes au service et 80 000 cavaliers[2]. Les troupes qu'ils pouvaient aligner en face de ces hordes



UNE TRIÈRE VOGUANT[3].

étaient si peu nombreuses, lorsqu'on les supputait isolément, que tout salut semblait impossible. On somma les Grecs une dernière fois[4], et la plupart des républiques inclinaient à la soumission[5]; seules, Athènes et Sparte s'y refusaient pour des motifs différents. Athènes savait qu'après l'incendie de Sardes et la victoire de Marathon, elle n'avait aucune pitié à espérer et que son anéantissement avait été décrété dans les conseils de la Perse : elle était familière avec l'idée de la lutte à outrance, et elle comptait sur la marine que Thémistocle venait de créer pour sortir de l'épreuve à son honneur. Sparte n'était pas menacée du même sort, mais elle était alors le premier état militaire de la Grèce, et elle dominait sur le Péloponnèse : à reconnaître la suzeraineté des barbares, ceux-ci n'auraient pas manqué d'exiger d'elle une

1. HÉRODOTE, VII, XXVI-XXXII; c'est Diodore seul qui nous apprend, probablement d'après Éphore, le lieu de réunion de la flotte (XI, 2).

2. HÉRODOTE, VII, CLXXXIV-CLXXXVI; il rapporte ailleurs l'épigramme d'après laquelle 3 000 000 d'hommes auraient attaqué les Thermopyles (VII, CCXXVIII). Ctésias (*Fragment 29* § *23*, dans MÜLLER-DIDOT, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 50) et Éphore avaient adopté le même chiffre (DIODORE DE SICILE, XI, 3); Isocrate se contente de 700 000 combattants sur 5 000 000 d'hommes (*Archidamus*, § 99, et *Panathénaïque*, § 49, éd. DIDOT, p. 87, 156).

3. *Dessin de Faucher-Gudin : la partie de gauche reproduit librement une photographie du bas-relief de l'Acropole, la partie de droite, le dessin de Pozzo.* Les deux documents se couvrent en partie et ils donnent à eux deux l'idée de l'aspect que devait présenter une trière en pleine course.

4. HÉRODOTE, VII, XXXII.

5. Sur les sentiments qui agitaient les cités grecques à ce moment, cf. HÉRODOTE, VII, CXXXVIII.

renonciation à son hégémonie, et elle serait redescendue au même rang que ses rivales anciennes, Tégée ou Argos. Athènes et Sparte se rapprochèrent donc pour repousser l'ennemi commun, et la prépondérance que cette alliance leur assurait était si évidente, que nul des autres États n'osa se prononcer ouvertement pour le grand roi. Les plus hardis, Argos et la Crète, déclarèrent qu'ils observeraient la neutralité; les autres, Thessaliens, Béotiens, gens de Corcyre, prêtèrent leur appui à la cause nationale, mais à contre-cœur[1].

Xerxès franchit l'Hellespont au printemps de 480, par deux ponts de bateaux jetés entre Abydos et Sestos, puis il se forma sur trois colonnes, et il chemina lentement le long de la côte, garanti vers sa gauche par la flotte entière contre une offensive possible des escadres confédérées[2]. Les Grecs pouvaient lui disputer trois lignes de défense dont la solidité naturelle compensait à peu près pour eux l'infériorité des effectifs, sur l'Olympe, sur l'Œta, dans l'isthme de Corinthe. Toutefois, la première était intenable à cause des mauvaises dispositions des Thessaliens : on y campa par précaution 10 000 hoplites qui l'évacuèrent aussitôt que les avant-gardes ennemies eurent paru[3]. La barrière de l'Œta, moins développée que celle de l'Olympe, était flanquée par l'Eubée à son extrémité de droite, mais le front en demeurait assez étendu pour qu'on n'en pût pas surveiller tous les points avec des chances égales. Les Spartiates ne l'occupèrent pas d'abord, car ils méditaient d'accumuler les forces entières de la nation autour de l'isthme, fantassins et vaisseaux. Là, le terrain était si étroit et la mer si resserrée que le nombre y devenait une gêne pour l'envahisseur; l'avantage y devait appartenir presque nécessairement à celui des deux adversaires qui serait le mieux commandé et le mieux armé. Le plan était sage, mais Athènes, qu'il sacrifiait à l'intérêt général, refusa de l'adopter, et comme elle fournissait à elle seule presque la moitié des navires, on ne put faire autrement que de déférer à ses résolutions. Un corps d'environ 10 000 hoplites se posta donc aux Thermopyles sous les ordres de Léonidas, tandis qu'une flotte de 271 voiles se rangeait près du promontoire d'Artémision, en avant de l'Euripe, et protégeait le flanc droit de la passe contre une diversion par mer. Cependant, Xerxès avait ramassé en route les milices de la Macédoine et reçu l'hommage des cités thessaliennes : parvenu aux

1. La conduite des Argiens est exposée par Hérodote au livre VII, CXLVIII-CLII, VIII, LXXIII, et celle des Corcyréens, au livre VII, CLXVIII; sur le refus des Crétois, cf. HÉRODOTE, VII, CLXIX.

2. Pour l'appréciation du récit qu'Hérodote nous a laissé sur ces préliminaires de l'expédition, e renvoie, comme plus haut, à l'ouvrage d'A. HAUVETTE, *Hérodote historien des Guerres Médiques*, p. 290-340.

3. HÉRODOTE, VII, CLXXII-CLXXIV; cf. A. HAUVETTE, *Hérodote historien des Guerres Médiques*, p. 340-350.

défilés de l'Œta et de l'Eubée, il commença par les aborder de front, trières contre trières et armée contre armée. Léonidas endura l'assaut victorieusement deux jours de suite, puis ce qui devait arriver arriva. Un détachement persan, guidé par des gens du pays, déboucha d'un sentier mal gardé et heurta les Grecs en queue : une partie réussit à s'enfuir, mais le gros et les 300 Spartiates avec leur roi succombèrent après une résistance désespérée. La flotte, de son côté, s'était comportée vaillamment et elle avait toujours conservé l'avantage, malgré l'inégalité des forces : quand elle apprit la mort glorieuse de Léonidas, elle jugea sa tâche terminée pour le moment et elle se retira, les Athéniens en queue, prêts à soutenir le choc s'ils étaient serrés de trop près[1]. Les vainqueurs avaient subi des dommages considérables en hommes et en vaisseaux, mais ils avaient forcé le passage, et la Grèce centrale était à leur discrétion. Xerxès reçut à merci les Thébains, les Phocéens, les Locriens, les Doriens, tous ceux qui en appelèrent à sa clémence, puis, après avoir rasé les deux seules villes qui refusèrent de traiter avec lui, Platées et Thespies, il pénétra en Attique par les gorges du Cithéron[2]. La population s'était réfugiée à Salamine, à Égine, à Trézène. Les quelques fanatiques qui ne renoncèrent pas à défendre l'Acropole périrent bientôt derrière leurs remparts; Xerxès brûla le temple de Pallas pour venger l'incendie de Sardes, puis il retrancha ses troupes de terre aux abords de l'isthme, ses escadres dans les ports de Munychie, de Phalère et du Pirée, et il suspendit les hostilités, dans l'attente du parti auquel les Grecs se résoudraient[3]. Peut-être espérait-il que certains d'entre eux imploreraient leur grâce et que, leur défection décourageant les autres, il n'aurait plus de bataille sérieuse à livrer. Lorsqu'il vit que nulle demande de soumission ne lui arrivait, il voulut profiter de sa supériorité matérielle pour détruire d'un seul coup toutes les réserves navales de la Grèce, et il donna à ses amiraux l'ordre d'assumer l'offensive. La flotte grecque était mouillée en travers de la baie de Salamine. L'aile gauche des Perses, sortant de Munychie au milieu de la nuit, piqua vers la pointe de Kynosoura, et débarqua du monde en passant dans l'ilot de Psyttalie, sur lequel elle pensait s'appuyer en cas d'accident, tandis que l'aile droite, filant au ras de la côte attique, interceptait le détroit dans la direction d'Éleusis : ce double mouvement s'achevait

1. Hérodote, VII, clxxv-ccxxxix, VIII, i-xxv; cf. A. Hauvette, *Hérodote historien des Guerres Médiques*, p. 330-379.
2. Hérodote, VIII, xxvii-xxxix, l; cf. A. Hauvette, *Hérodote historien des Guerres Médiques*, p. 380-389.
3. Hérodote, VIII, l-lv.

lorsque les Grecs en furent avertis par des transfuges, et la rencontre était inévitable. Ils l'acceptèrent sans crainte. Xerxès, trônant avec ses Immortels sur la pente du mont Ægialéos, put voir du haut de son trône les Athéniens entamer l'action contre son aile gauche; le reste des alliés les suivait, et ces mots retentissaient au loin : « Allez, enfants de la Grèce, délivrez la patrie, délivrez vos enfants, vos femmes et les temples des dieux de vos pères et les tombeaux de vos aïeux. Un seul combat va décider de vos biens ». Les Asiatiques ne se départirent point de leur bravoure accoutumée, « mais bientôt, entassés dans un espace restreint, leurs innombrables navires s'embarrassent les uns les autres, s'entrechoquent de leurs éperons d'airain; des rangs entiers de rames sont brisés ». Les vaisseaux grecs, plus agiles et plus manœuvriers que les phéniciens, les enveloppent et les fracassent en détail. « La mer disparait sous un amas d'épaves flottantes et de morts; le rivage, les écueils, se couvrent de cadavres ». Le soir, enfin, les barbares à bout d'énergie se replièrent lentement vers le Pirée, harcelés de près par leurs adversaires, tandis qu'Aristide se ruait sur Psyttalie avec une poignée d'Athéniens. « Comme des thons, comme des poissons qu'on vient de prendre au filet, à coups de rames brisées, de tronçons de vergues, on assomme les Perses, on les met en lambeaux. La mer résonne au loin de gémissements, de voix lamentables. Enfin la nuit dévoile sa face sombre » et sépare les combattants[1]. L'avantage demeurait aux Grecs ce jour-là, mais l'affaire pouvait recommencer le lendemain, et les ressources des Perses restaient si considérables que leurs chances de victoire n'étaient pas épuisées encore. Xerxès témoigna d'abord qu'il était d'humeur à continuer la partie : il répara ses avaries, et il ordonna la construction d'une digue qui, réunissant Salamine au continent, lui eût permis d'aller relancer les Athéniens dans leur dernier asile. Mais il n'avait jamais été très chaud pour cette guerre; son indolence s'accommodait mal aux fatigues ou aux dangers éventuels d'une campagne, et l'hiver approchait qu'il serait obligé de passer loin de Suse, au milieu



1. Eschyle. *Perses*, 290-471, le seul récit contemporain de la bataille, celui qu'Hérodote et tous les historiens postérieurs à Hérodote ont paraphrasé en y mêlant des traditions orales.



UNE PARTIE DU CHAMP DE BATAILLE DE SALAMINE.
Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. Amédée Hauvette.

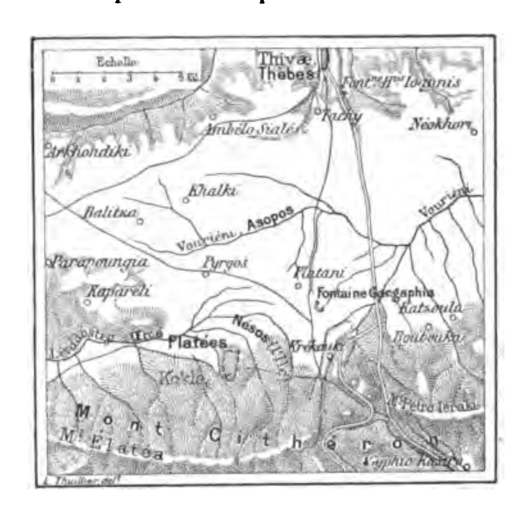
d'un pays ruiné par le foulage des armées. Mardonius démêla les sentiments qui agitaient son maître, et il lui conseilla de profiter des beaux jours de l'automne pour regagner Sardes : il le remplacerait lui-même en Grèce, et il se chargerait de consommer la défaite des Péloponnésiens. Peut-être n'était-il pas fâché de se débarrasser d'un souverain dont la mollesse entravait ses mouvements : Xerxès accepta la proposition avec une satisfaction réelle, et, dépêchant soudain ses vaisseaux vers l'Hellespont pour garder les ponts, il se replia par la voie de terre[1].

Son départ ne préjugeait pas encore l'issue du duel. Mardonius avait évacué l'Attique, trop pauvre et trop désolée pour le nourrir, mais il avait pris ses quartiers d'hiver à l'aise dans la grasse Thessalie et il s'y refaisait pour l'effort suprême du printemps prochain. Il avait sous lui 60 000 hommes environ, l'élite de l'Asie, Mèdes, Sakes, Bactriens, Indiens, et le régiment des Immortels et les vétérans égyptiens qui s'étaient distingués par leur vaillance à Salamine; les lourds hoplites de Thèbes et des villes béotiennes, la cavalerie thessalienne, les bataillons macédoniens, devaient le rallier au premier signe[2]. Cette armée, débarrassée de la multitude inutile qui avait encombré ses cadres sous Xerxès, commandée par un chef actif et audacieux, ne demandait qu'à bien faire, et les probabilités étaient grandes qu'elle finît par l'emporter. Les confédérés le sentaient et, quoiqu'ils fussent résolus à persévérer jusqu'au bout, leurs évolutions trahissaient une indécision regrettable. Leur flotte escorta quelques jours à distance l'armada persane en route pour l'Hellespont; puis, quand elle eut constaté que l'ennemi ne méditait aucune diversion contre le Péloponnèse, elle vira de bord et rentra dans ses ports[3]. L'hiver se consuma en préparatifs des deux côtés. Xerxès, de retour à Sardes, avait formé une escadre de 300 trières et une armée de 60 000 hommes, et il les avait stationnés au cap Mycale, en face de Samos, afin de prévenir une révolte ionienne, peut-être aussi afin de fondre sur tel ou tel point du Péloponnèse lorsque Mardonius aurait eu quelques avantages au début des opérations. Les Lacédémoniens, de leur côté, semblent avoir pensé d'abord à s'enfermer dans la défensive sur terre et sur mer; tandis que leurs gens de pied se rassemblaient autour de Corinthe, la flotte poussait jusqu'à Délos et elle y mouillait sans plus oser se risquer au delà que s'il se fût agi pour elle de pénétrer aux colonnes d'Hercule[4].

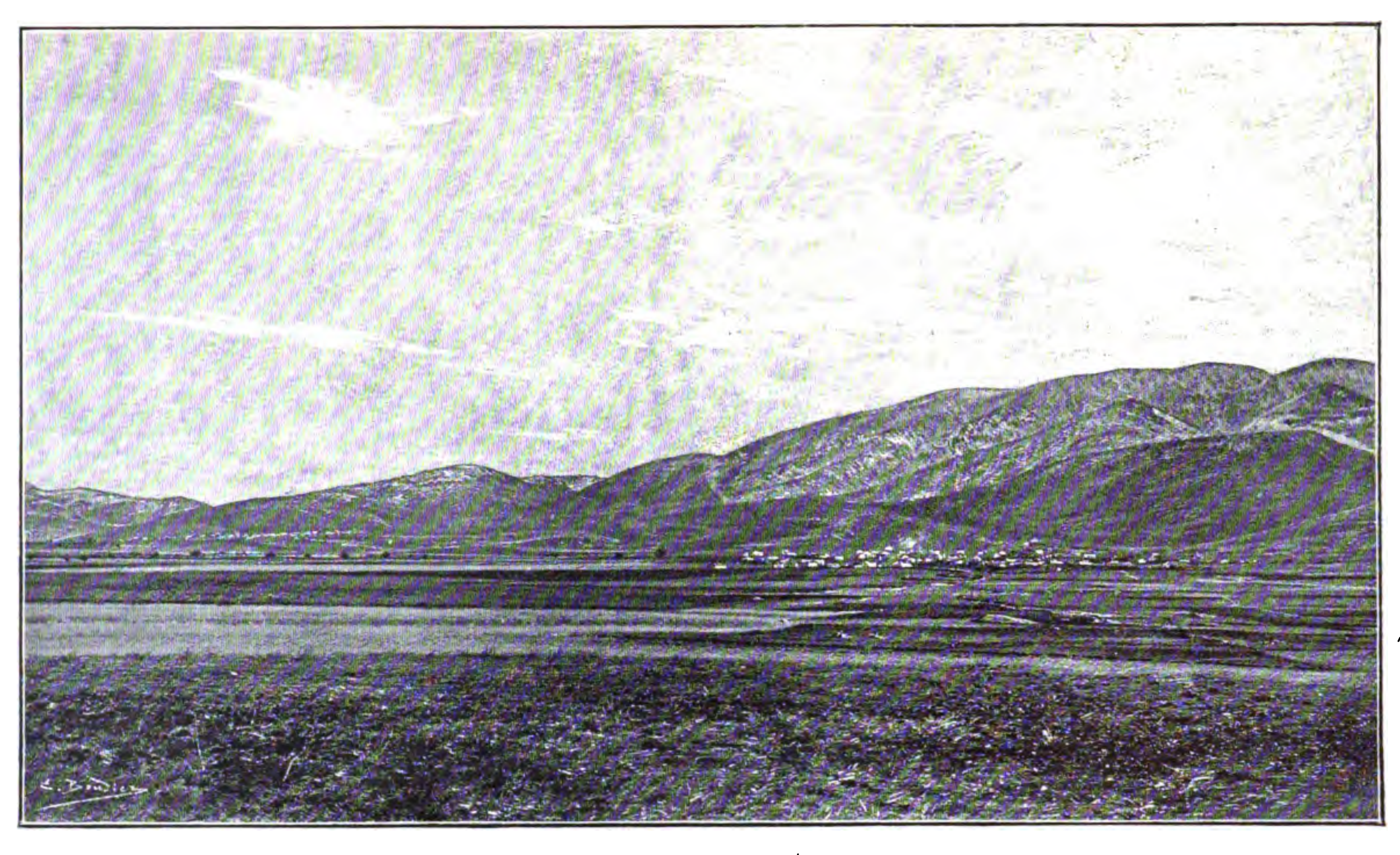
1. HÉRODOTE, VIII, LVI-CXX; cf. A. HAUVETTE, *Hérodote historien des Guerres Médiques*, p. 389-438.
2. HÉRODOTE, VIII, C-CI, CVII, CXIII-CXIV, où le nombre des troupes laissées à Mardonius est évalué à 300 000 hommes.
3. HÉRODOTE, VIII, CVIII-CXII, CXXXI. — 4. HÉRODOTE, VIII, CXXX-CXXXII.

Athènes, que ces hésitations menaçaient de livrer à l'ennemi pour la seconde fois, manifesta un mécontentement si vif que Mardonius pensa un moment en profiter. Il lui communiqua par le roi de Macédoine, Alexandre, des conditions dont la douceur inquiéta les Spartiates : ils lui promirent ce qu'elle voulut, et elle rompit aussitôt les négociations sur la foi de leurs serments. Mardonius en prit son parti : il quitta ses cantonnements de Thessalie dans les premiers jours de mai, il atteignit l'Attique en quelques marches, et il s'y répandit avant que les Péloponnésiens fussent en état de se mouvoir. La population se réfugia de nouveau à Salamine, les Perses occupèrent de nouveau Athènes et de nouveau ils recoururent à la diplomatie. Cette fois les Spartiates s'effrayèrent pour de bon; ils s'ébranlèrent au secours de leur alliée, et dès lors Mardonius n'observa plus aucun ménagement envers elle. Il dévasta la campagne, rasa les murs de la ville, démolit et brûla ce qui subsistait des maisons et des temples; il regagna ensuite la Béotie, dont les plaines lui offraient un terrain favorable pour ses escadrons, et il s'y installa dans un camp retranché sur la rive gauche de l'Asopos. L'armée grecque l'y suivit enfin, aux ordres du roi de Sparte, Pausanias, et elle se déploya d'abord sur les dernières pentes du Cithéron. Elle comptait environ 25 000 hoplites, à peu près autant de troupes légères, et elle était à peine inférieure en nombre à l'ennemi, mais la cavalerie lui faisait défaut presque entièrement. Plusieurs jours s'écoulèrent en escarmouches sans résultat, Mardonius n'osant lancer ses Asiatiques à l'assaut des hauteurs garnies par la grosse infanterie, Pausanias craignant d'être écrasé sous les sabots des chevaux thessaliens et perses s'il s'aventurait en rase campagne. Le manque d'eau obligea enfin les Grecs à incliner légèrement vers l'ouest et à descendre, l'aile droite à la fontaine Gargaphia, l'aile gauche à la berge de l'Asopos. Mais cette orientation les exposait si fort aux insultes des chevaux-légers asiatiques, qu'après dix jours d'endurance ils durent vider les lieux et se replier de nuit sur Platées. Inaccoutumés qu'ils étaient à manœuvrer d'ensemble, ils ne surent pas conserver leurs distances; lorsque l'aube pointa, leurs lignes, au lieu de présenter un front continu, étaient divisées en trois tronçons inégaux épars dans la plaine. Mardonius saisit l'occasion sans hésiter : il franchit l'Asopos, poussa les Thébains contre les Athéniens et chevaucha lui-même aux Spartiates avec le gros de ses Asiatiques. Ici, comme à Marathon, la supériorité de l'armement assura bientôt l'avantage aux Grecs : Mardonius fut tué en conduisant une charge de la garde perse, et, comme c'est presque toujours le cas chez les Orientaux, sa mort décida le gain de la bataille.

Les Immortels se firent hacher autour de son cadavre; le reste lâcha pied et chercha un abri dans le camp. Vers le même moment, les Athéniens achevaient de mettre les Béotiens en déroute. Ils enlevèrent les retranchements d'assaut, ils y ramassèrent un butin immense, et ils y massacrèrent une partie des défenseurs, mais ils ne purent empêcher Artabaze de se retirer en ordre parfait, avec 40 000 hommes de bonne troupe sous la protection de sa cavalerie. Il évacua successivement la Thessalie, la Macédoine, la Thrace; il regagna l'Asie sans avoir éprouvé des pertes sensibles, et la Grèce européenne se trouva débarrassée à tout jamais de la présence des barbares[1]. Tandis que son sort s'accomplissait à Platées, celui de la Grèce asiatique se débattait sur la côte d'Ionie. Les instances des Samiens avaient enfin encouragé Léotychidas et Xanthippe à se porter en avant. Les généraux perses, qui ne s'attendaient plus à cette agression, avaient dispersé la plupart de leurs vaisseaux dans les ports ioniens et il ne leur en demeurait plus qu'un petit nombre sous la main à la station de Mycale. Étonnés par l'apparition inopinée de l'ennemi, ils ne purent empêcher un débarquement, furent mis en déroute, et ce qu'ils avaient de la flotte brûlé (479)[2]. Ce fut le signal d'une révolte générale : Samos, Chios, Lesbos, s'affilièrent á la confédération hellénique, et les cités côtières, que Sparte eût été impuissante à protéger faute de marine, conclurent une alliance personnelle avec Athènes, dont les événements récents avaient révélé la supériorité navale. Les villes de l'Hellespont secouèrent le joug sitôt que les trières confédérées se montrèrent dans leurs eaux, et la seule d'entre elles que sa garnison perse empêcha de se rendre aux Athéniens, Sestos, succomba après un long siège pendant l'hiver de 479-478[3]. La campagne de 478 compléta la délivrance. Une escadre sous Pausanias souleva les îles de la mer carienne, et Cypre elle-même, sans rencontrer d'opposition, puis, gouvernant vers le nord, elle alla chasser les Perses de Byzance[4]. La



1. Hérodote, VIII, cxxxvi-cxliv, IX, i-lxxxix; A. Hauvette, *Hérodote historien des Guerres Médiques*, p. 447-483.
2. Hérodote, IX, xc-cvii; cf. A. Hauvette, *Hérodote historien des Guerres Médiques*, p. 483-489.
3. Hérodote, IX, cxv-cxxii, Thucydide, I, lxxxix. — 4. Thucydide, I, xciv, Diodore de Sicile, XI, 44.



LE CHAMP DE BATAILLE DE PLATÉES.

Dessin de Boudier, d'après les photographies d'Amédée Hauvette.

conduite des opérations dévolut l'hiver d'après des mains de Sparte à celles d'Athènes, de la plus grande puissance militaire à la plus grande puissance maritime de la Grèce, et celle-ci, en l'assumant, songea aussitôt à se procurer les moyens de s'acquitter de sa tâche jusqu'au bout. Elle provoqua la constitution d'une ligue permanente entre les Grecs d'Asie et ceux des îles. Chaque cité y jouissait d'une autonomie complète en ce qui concernait ses affaires intérieures; mais elle se rangeait à l'avis des Athéniens pour tout ce qui regardait la guerre contre l'empire, et elle fournissait à la cause nationale une quantité de trières, d'hommes et d'argent, calculée selon ses ressources. Le centre de la confédération fut fixé à Délos : c'est là qu'on déposa le trésor commun sous la tutelle du dieu, là que les délégués des États confédérés se réunirent chaque année aux fêtes solennelles, Athènes pour apurer les comptes de sa gestion, les alliés pour discuter les intérêts de la ligue et pour régler les mesures à prendre contre l'ennemi commun.

Les empires orientaux ne vivent qu'à la condition d'être toujours en alerte et toujours victorieux. Ils ne peuvent ni s'enfermer dans de certaines limites, ni se restreindre à la défensive, mais du jour qu'ils suspendent leur mouvement d'expansion, la ruine commence pour eux, inévitable : ils sont conquérants ou ils ne sont plus. Et cette activité qui les sauve de la déchéance, comme la conduite des affaires appartient chez eux au seul souverain, quand celui-ci est trop indolent ou trop inhabile pour la diriger, il l'entrave par son inertie ou il la dévoie par sa maladresse, sans que personne des sujets ait jamais l'autorité nécessaire à corriger l'incapacité du maître, si bien que la destinée du peuple dépend uniquement des dispositions naturelles du prince. L'Asie conquise, la race perse enserrée entre des obstacles insurmontables, la mer, le désert d'Afrique et d'Arabie, les montagnes du Turkestan et le Caucase, les steppes de la Sibérie, n'avait plus de jour que sur l'Inde ou sur la Grèce. Darius l'avait ruée sur la Grèce, et, malgré la résistance à laquelle il se heurta, il gagnait du terrain et il était sur le point de frapper le grand coup lorsqu'il mourut. L'impulsion qu'il avait communiquée à la machine était si rude que d'abord elle entraina Xerxès, mais celui-ci, belliqueux à contre-cœur, sans énergie propre, sans talents militaires, ne sut que se faire battre où il aurait dû écraser l'adversaire rien que sous le poids de ses escadres ou de ses bataillons, s'il avait eu l'instinct le plus rudimentaire du commandement. Même après Salamine, même après Platées et Mycale, la disproportion était énorme entre les ressources de la Hellade morcelée en cinquante républiques et celles

de l'Asie concentrées dans ses mains : il eût triomphé à la longue s'il n'eût pas renoncé trop vite à ses projets et s'il eût utilisé les masses fraîches que ses États pouvaient lui fournir sans s'épuiser. Mais il eût été obligé pour cela de prendre son métier de souverain au sérieux, comme Cyrus ou Darius l'avaient fait, et il ne paraît avoir demandé à son pouvoir que la satisfaction de ses goûts de luxe ou de ses caprices amoureux. L'hiver même de son retour, tandis qu'il se reposait à Sardes des émotions de sa campagne de Grèce, il s'était enamouré de la femme de Masistès, l'un de ses frères, et comme elle refusait de se prêter à ses désirs, il avait cru la gagner en mariant à son fils Darius Artayntas, une fille qu'elle avait. Cette noble intrigue l'amusa encore pendant l'année qui vit les désastres de Platées et de Mycale, alors qu'il entretenait vaguement l'idée de mener lui-même des armées nouvelles au delà de l'Égée : le mariage consommé, il regagna Suse à l'automne avec toute la cour et il se renferma désormais au cœur de son empire[1]. Lui parti, la guerre perdit son caractère universel et elle se rapetissa aux proportions d'une série d'escarmouches locales entre les satrapes voisins de la Méditerranée et les membres de la ligue de Délos : la flotte phénicienne y joua le rôle principal sur mer, mais les nations du Centre et de l'Est, Bactriens, Indiens, Parthes, Ariens, Arachosiens, Arméniens, gens de Suse ou de Babylone, y demeurèrent presque entièrement étrangères. D'abord, les Athéniens assumèrent l'offensive sous la direction intelligente de Cimon. Ils expulsèrent les garnisons perses d'Éion et de la Thrace en 476. Ils rangèrent successivement sous leur hégémonie toutes les communautés grecques de la côte asianique. Vers 466, ils détruisirent une escadre mouillée au fond du golfe de Pamphylie, vers l'embouchure de l'Eurymédon, puis, comme à Mycale, ils débarquèrent et ils dispersèrent l'armée qui agissait de concert avec les vaisseaux. Ils cinglèrent de là vers Cypre, ils anéantirent une seconde flotte phénicienne de quatre-vingts voiles, après quoi, ils rentrèrent au Pirée lourds de butin. C'étaient là des exploits glorieux et profitables pour le moment, mais sans conséquences durables : partout sur mer ils remportaient la victoire, et les îles ou les villes de l'Égée, celles même de l'Euxin ou des parages méridionaux de l'Asie Mineure, s'affranchissaient aisément de la domination perse, sous la protection de leurs trières, mais leur influence cessait à quelques lieues de la grève, au point juste que leurs troupes de débarquement n'auraient pu dépasser sans risquer d'être

1. HÉRODOTE, IX, CVIII.

coupées, et les barbares de l'intérieur, Lydiens, Phrygiens, Mysiens, Pamphyliens, la plupart des Lyciens et des Cariens mêmes continuaient assujettis aux satrapes. Le territoire libéré semblait tout autour de la péninsule comme une frange étroite, déchirée et interrompue par endroits, sans cesse en péril d'arrachement, et dont la défense exigeait chaque année un effort pénible. Athènes devait promptement s'user à cette tâche ingrate, à moins qu'elle ne réussit à susciter chez son immense adversaire des révolutions qui missent en question l'existence même de l'empire, ou du moins qui occupassent les milices persanes à des guerres toujours renaissantes contre les provinces rebelles. Si nulle des contrées centrales de l'Asie Mineure ne voulait se réveiller à leur voix, si les Phéniciens, leurs rivaux de commerce, avaient des intérêts trop contradictoires aux leurs pour ne pas les combattre à outrance, l'Égypte, toujours orgueilleuse de son passé et impatiente de sa servitude, ne songeait qu'à se débarrasser du joug étranger et à recouvrer sa vie indépendante sous l'autorité de ses Pharaons. Il était malaisé de s'entendre avec elle et de lui prêter une aide efficace d'Athènes même, mais Cypre, avec sa population moitié d'Hellènes hostiles aux Achéménides, pouvait, si l'on s'emparait d'elle, fournir une base d'opérations admirable dans ce coin de la Méditerranée. Les Athéniens s'en aperçurent presque du premier jour, et, à partir de leur victoire de l'Eurymédon, nulle année ne s'écoula qu'ils n'expédiassent une flotte plus ou moins nombreuse dans les eaux cypriotes : ils couvraient ainsi l'Égée contre les courses des Phéniciens, et en même temps, si quelque mouvement se manifestait aux bords du Nil, ils étaient assez proches des plages du Delta pour en être prévenus promptement et pour y intervenir de manière utile avant tout commencement de répression.

Et tandis que, les hostilités se déplaçant, les manœuvres de la Grèce tendaient au démembrement de l'empire, que faisait Xerxès? Xerxès consumait dans la mollesse et dans la débauche le peu d'énergie et d'intelligence qu'il avait possédé au début. Las de solliciter sans résultat la femme de Masistès, il s'était adressé à cette Artayntas qu'il avait mariée à son propre fils Darius, et il l'avait séduite. La vanité de cette malheureuse excita à la longue la jalousie de la reine. Amestris se crut menacée par la maitresse dans sa toute-puissance; elle se fit livrer la mère qu'elle soupçonnait d'inspirer l'intrigue, lui coupa les seins, les oreilles, le nez, les lèvres, la langue, puis elle la renvoya aux siens ainsi mutilée. Masistès la voulut venger, partit pour la Bactriane dont il était le satrape : il l'aurait insurgée aisément, car elle avait perdu beaucoup de monde

pendant les guerres européennes et le mécontentement y couvait sourdement, mais Xerxès, averti à temps, lança sur ses traces des cavaliers qui le rejoignirent et qui le tuèrent[1]. L'incapacité du roi et la mollesse du gouvernement s'étalèrent bientôt avec tant d'évidence que la cour elle-même s'en émut : Artaban, le chef des gardes, en conçut l'espoir de substituer sa maison à celle des Achéménides, et, une nuit, il assassina Xerxès. Comment il y procéda, on ne le sut jamais exactement, et plusieurs récits en circulèrent aussitôt. L'un d'eux lui prêtait un complice, l'eunuque Aspamithrès. Le crime commis, tous deux s'étaient précipités chez l'un des fils du souverain, Artaxerxès[2], qui était encore enfant; ils avaient accusé Darius, le prince héritier, de parricide, ils avaient obtenu un ordre de le saisir, ils l'avaient traîné devant son frère et ils l'avaient poignardé tout protestant de son innocence. D'autres disaient qu'Artaban avait profité du libre accès que son grade lui ouvrait au palais pour s'y introduire un soir avec ses sept fils. Xerxès tué, il avait convaincu Artaxerxès de la culpabilité de son frère; il l'avait conduit chez celui-ci, qui, trouvé dormant, aurait été accusé de simuler le sommeil et poignardé sans qu'on attendît au lendemain[4]. Il eut d'abord l'autorité réelle et il l'afficha si crûment que plus tard les chronographes l'intercalèrent sur la liste des Achéménides, entre sa victime et son protégé[5], mais au bout de six mois, lorsqu'il délibéra de supprimer ce dernier, il fut trahi par Mégabyse, puis égorgé avec ses complices. Ses fils, craignant un sort pareil, prirent aussitôt la campagne avec quelques troupes. Ils périrent dans une escarmouche, l'épée à la main[6], mais leur prompte défaite, si elle consolida le nouveau roi sur son trône, ne rétablit pas la paix : les provinces les plus turbulentes s'armèrent aux deux extrémités de l'horizon, la Bactriane au Nord-Est, l'Égypte au Sud-Ouest. Les



ARTAXERXÈS I[er] [3].

1. HÉRODOTE, IX, CVIII-CXIII; cf. DIODORE DE SICILE, XI, 69.
2. Artaxerxès est la forme employée communément par les historiens grecs et par les modernes à leur suite, mais Ctésias, et d'autres après lui, préfèrent Artoxerxès (*Fragment 29* § *29*, dans MÜLLER-DIDOT, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 51). La forme originale du nom persan était Artakhshathra (*Inscription de Suse*, I, l. 2, 4); cf. JUSTI, *Eranisches Namenbuch*, p. 34-36.
3. *Dessin de Faucher-Gudin d'après une darique du Cabinet des Médailles, dont je dois un moulage à l'obligeance de M. Babelon.*
4. Des deux récits principaux, le premier remonte à Ctésias (*Fragment 29* § *29*, dans MÜLLER-DIDOT, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 51) et il avait été suivi dans l'ensemble par Éphore, dont Diodore de Sicile nous a conservé la rédaction en gros (XI, 69); le second, mis en circulation par Dinon, nous est arrivé dans l'abrégé de Trogue Pompée (JUSTIN, III, 1). Les restes d'une troisième version se rencontrent dans ARISTOTE, *Politique*, V, 10. Élien (*Var. Hist.*, XIV, 3) en connaissait une quatrième où le meurtre était attribué au fils même de Xerxès.
5. Les passages de ces chronographes qui sont relatifs à ce prétendu règne d'Artaban sont réunis dans UNGER, *Manetho*, p. 286.
6. CTÉSIAS, *Fragment 29* § *30*, dans MÜLLER-DIDOT, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 51, DIODORE DE SICILE, XI, 69, JUSTIN, III, 1.

Bactriens étaient guidés par un des fils de Xerxès, par Hystaspe, qui, plus âgé qu'Artaxerxès, réclamait le trône : ses prétentions n'intéressèrent pas les contrées voisines, et deux batailles sanglantes eurent bientôt raison de lui (462)[1]. L'Égypte fut plus rude à châtier. Depuis la chute des Saïtes, les nomes orientaux du Delta constituaient toujours un fief unique, ce que les Grecs appelaient le royaume de Libye. Seigneurs de Maréa et des districts fertiles qui s'étendent entre la branche Canopique, la montagne et la mer, ses princes exerçaient probablement la suzeraineté sur plusieurs des tribus libyennes de la Marmarique. Celui d'entre eux qui florissait alors, Inaros, fils de Psammétique[2], jeta son défi aux étrangers. La population du Delta, maltraitée par les publicains d'Achéménès[3], l'accueillit à bras ouverts, et il occupa le pays entre les deux branches du Nil, probablement avec l'aide des Cyrénéens[4]; la vallée même et Memphis, surveillées de près par les garnisons perses, ne se rangèrent pas de son côté[5]. Cependant, le satrape, ne jugeant point ses ressources suffisantes, était allé implorer du secours auprès de son neveu. Artaxerxès avait assemblé une armée, une flotte, et dans le premier moment de ferveur il avait projeté de se placer à leur tête, mais il renonça sans trop de peine à cette fantaisie sur l'avis de ses conseillers, et il délégua Achéménès à la conduite des hostilités. Celui-ci refoula d'abord les Libyens (460), et probablement il aurait eu vite fait de les rejeter vers leurs déserts, si les Athéniens n'étaient intervenus dans la bagarre. Ils enjoignirent à leur flotte de Cypre d'appuyer les insurgés par tous les moyens possibles, et leur entrée en ligne vers l'automne de 469 changea le tour des événements : Achéménès fut vaincu à Paprémis et son armée exterminée presque entière. Inaros le renversa de sa propre main dans la mêlée; le soir même, il fit ramasser le cadavre et il l'envoya à la cour de Suse, peut-être par bravade, peut-être par respect pour le sang des Achéménides[5].

1. Ctésias, *Fragment 29 § 31*, dans Müller-Didot, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 52, Diodore de Sicile, XI, 71. La date de 462 est approximative : elle semble résulter de ce fait que la guerre de Bactriane est mentionnée dans Ctésias entre la guerre contre les fils d'Artaban, qui dut occuper une partie de 463, et la révolte de l'Égypte qui éclata vers 462, comme l'indique Diodore de Sicile (XI, 71), sans doute d'après Éphore.

2. Le nom du père d'Inaros nous est connu par le témoignage contemporain de Thucydide (I, 104).

3. Achéménès est la forme d'Hérodote (III, xii, VII, vii) et de Diodore de Sicile (XI, 74) qui font de lui le fils de Darius Ier, nommé au commandement de l'Égypte après la répression de la révolte de Khabbisha (cf. ce qui est dit à ce sujet au t. III, p. 715, de cette *Histoire*). Ctésias (*Fragment 29 § 32*, dans Müller-Didot, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 52) l'appelle Achéménidès et le dit fils de Xerxès.

4. L'alliance de Cyrène avec Inaros semble être prouvée par le passage de Pindare, *IVe Pythique*, 53-56, et elle remonte à peu près au début de la révolte, puisque Arkésilas remporta le prix dans la troisième année de la LXXVIIIe Olympiade, soit en 461.

5. Ctésias, *Fragment 29 § 32*, dans Müller-Didot, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 50, et Diodore de Sicile, XI, 71, qui dit expressément que les Athéniens prirent part à la bataille de Paprémis; Thucydide (I, 104) et Hérodote (III, xii, VII, vii) ne parlent point de leur présence, et, d'après plusieurs historiens modernes, ce silence prouverait que leur escadre arriva après que la bataille fut livrée.

Sa fortune ne s'arrêta pas là. Plusieurs jours après, l'escadre athénienne de Kharitimidès heurta par hasard la flotte phénicienne qui voguait à la rescousse, ignorante du désastre éprouvé près de Paprémis. Elle lui coula trente navires, lui en prit vingt[1] : du coup, les alliés crurent qu'il leur suffirait de se montrer pour soulever partout les fellahs et pour débusquer les Perses de l'Égypte entière. Ils remontèrent le fleuve et ils forcèrent Memphis après un siège de quelques jours, mais la garnison du Mur-Blanc refusa de rendre la place et il leur fallut l'approcher selon les règles (459) : ce fut leur perte. Artaxerxès réunit de nouveaux soldats en Cilicie, et, dans le même temps qu'il achevait ses préparatifs, il essaya d'opérer une diversion en Grèce. La force de Pharaon résidait moins dans ses hordes égyptiennes et libyennes que dans le petit corps des hoplites et dans les équipages athéniens : ceux-là disparus, les autres devaient succomber sans faute. Des agents perses supplièrent les Spartiates d'envahir l'Attique : mais les souvenirs de Salamine et de Platées étaient trop frais encore pour que Lacédémone ne répugnât pas à s'allier avec l'ennemi commun, et sa vertu se montra cette fois à l'épreuve des dariques[3]. L'armée d'Égypte s'ébranla au début de 456 sous les ordres de Mégabyze, le satrape de Syrie : elle comptait, dit-on, trois cent mille hommes que trois cents vaisseaux phéniciens appuyaient commandés par Artabaze[4]. Les alliés abandonnèrent le blocus du Mur-Blanc à son entrée au Delta et lui coururent sus, mais ils avaient épuisé leur chance. Défaits dans une rencontre sanglante, Kharitimidès tué et Inaros blessé à la cuisse, ils se barricadèrent dans la grande île de Prosopitis, vers la première quinzaine de janvier 455, et ils y soutinrent un véritable siège de dix-huit mois. Au bout de ce temps, Mégabyze parvint à détourner un des bras du fleuve; il mit leur flotte à sec, si bien qu'ils préférèrent la brûler pour qu'elle ne tombât pas en son pouvoir, puis il donna l'assaut. La meilleure partie des auxiliaires athéniens périt dans cette journée :

1. Ctésias (*Fragment 29* § *31*, dans MÜLLER-DIDOT, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 52) est le seul auteur qui parle expressément de cette victoire, et il abaisse le nombre des vaisseaux athéniens à quarante, mais il y a longtemps qu'on a corrigé ce nombre 40 = M en 200 = Σ, qui était le nombre des vaisseaux envoyés à Cypre annuellement. On a proposé également de corriger le nom de Kharitimidès en celui de Kharmantidès.

2. La date de 459/8 pour l'arrivée des Athéniens résulte du passage de Thucydide (I, 110) qui raconte la fin de la guerre après la croisière de Tolmidès en 455, dans la sixième année de sa durée.

3. THUCYDIDE, I, 109; cf. DIODORE DE SICILE, XI, 74. Ce fut Mégabaze qui entama la négociation, et dont la présence à Sparte est signalée au cours de l'hiver de 457/6.

4. Ctésias (*Fragment 29* § *33*, dans MÜLLER-DIDOT, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 52) introduit ici l'amiral perse Horiscos, mais Diodore (XI, 74) met Artabaze à côté de Mégabyse; comme on les retrouve plus tard dans la guerre de Cypre, l'un à la tête de la flotte, l'autre à la tête de l'armée (DIODORE, XII, 3), il est probable que l'historien transcrit par Diodore, Éphore, connaissait la même division du commandement pour la campagne d'Égypte.

le reste se retira avec Inaros dans la ville forte de Byblos, où Mégabyze, peu soucieux de prolonger la lutte contre des gens désespérés, leur accorda une capitulation honorable. Quelques-uns s'échappèrent et regagnèrent Cyrène, d'où ils s'embarquèrent pour leur patrie : le gros, au nombre de six mille, fut emmené à Suse par Mégabyse afin d'y recevoir confirmation du traité passé. Pour comble de malheur, un renfort de cinquante trières athéniennes, qui aborda sur ces entrefaites à la bouche Mendésienne, fut cerné par la flotte phénicienne et plus d'à moitié détruit. La chute de Prosopitis étouffa la rébellion[1]. Les nomes du Delta rentrèrent dans l'ordre, et, selon l'usage constant des monarchies orientales, les petits princes vaincus ou leurs enfants furent investis à nouveau de leurs fiefs héréditaires : la Libye même ne fut pas ravie aux parents d'Inaros, son fils Thannyras et un Psammétique[2]. Cependant, quelques bandes de fuyards se réfugièrent dans les marais du littoral, où jadis les Saites avaient cherché un asile inviolé; elles y proclamèrent roi un certain Amyrtée qui, peut-être, se rattachait à la lignée d'Ahmasis, et elles y bravèrent avec succès les tentatives répétées des Perses[3].

La ligue avait hasardé l'élite de ses forces dans cette entreprise téméraire, et elle avait perdu la partie. Il lui en avait coûté tant d'hommes et de galères que, si les Perses avaient alors accentué leur offensive, les cités asiatiques se fussent trouvées pour la plupart dans un embarras cruel : Athènes, en querelle contre les États du Péloponnèse, aurait éprouvé toutes les difficultés du monde à les secourir. La mollesse du roi, peut-être aussi des intrigues de cour ou des troubles éclatés sur divers points de l'empire, empêchèrent les satrapes de profiter de leurs avantages, et quand ils songèrent enfin à agir, l'occasion était manquée pour eux. Ils tentèrent pourtant de reconquérir l'ascendant sur Cypre : Artabaze croisa dans les eaux de l'île avec une flotte sidonienne, Mégabyze rassembla des troupes en Cilicie, et les roitelets d'origine hellénique poussèrent un cri d'alarme. Athènes, qui venait de conclure une trêve avec les Péloponnésiens, leur dépêcha aussitôt deux cents navires sous le comman-

1. Les récits de ces événements, que donnent Ctésias (*Fragment 29* § *33-34*, dans Müller-Didot, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 52) et Thucydide (I, 109-110), se complètent l'un l'autre, et ils forment, malgré leur brièveté, un ensemble qui doit se rapprocher suffisamment de la réalité. Celui d'Éphore, que Diodore nous a conservé (XI, 77), dérive d'un auteur partial pour les Athéniens, et il passe tout ce qui n'est pas à leur honneur, tandis qu'il cherche à rejeter la faute du désastre final sur la lâcheté des Égyptiens. Le résumé d'Aristodème (Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. V, p. 14) découle directement de celui de Thucydide.

2. Sur ce Psammétique, cf. Philochore, *Fragment 90*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. I, p. 398-399, et sur Thannyras, cf. Hérodote, III, xv.

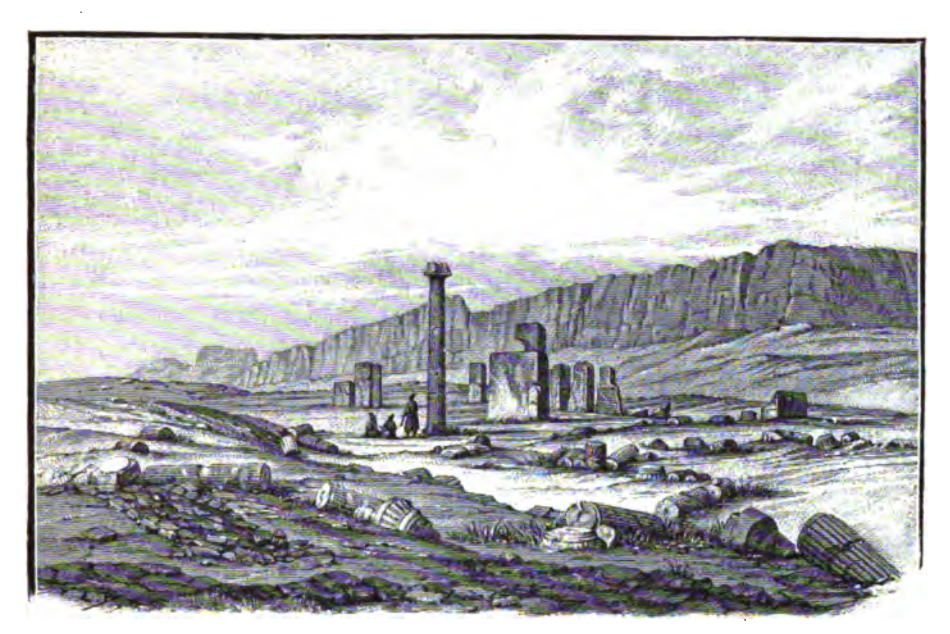
3. Sur Amyrtée, cf. Thucydide, I, 110; d'après Hérodote, II, cxl, l'île où il établit sa résidence serait l'île d'Elbô, la même qui aurait jadis servi de retraite à l'aveugle Anysis, et qui était célèbre dans la littérature populaire de cette époque.

dement de Cimon (449). Cimon fit mine de vouloir recommencer l'aventure d'Égypte et il détacha soixante trières au roi Amyrtée[1] : lui cependant, il enlevait Marion et il bloquait Kition avec le reste de ses équipages. Le siège traîna; peut-être allait-il l'abandonner, lorsqu'il s'alita et mourut. Ses successeurs furent obligés de s'en aller faute de vivres, mais en passant devant Salamine, ils rencontrèrent les vaisseaux phéniciens qui venaient de déposer les troupes de Cilicie à terre et ils les battirent : ils débarquèrent ensuite, et, comme à Mycale, comme à l'Eurymédon, ils remportèrent une seconde victoire en rase campagne, puis ils rallièrent la division d'Égypte et ils cinglèrent vers Athènes avec le cadavre de leur chef. Ils avaient écarté une fois de plus le danger d'une attaque contre l'Égée, mais c'était tout. Les hommes d'État athéniens s'avouaient depuis quelque temps déjà qu'ils ne pouvaient suffire à un double conflit, et livrer les batailles de la Grèce contre l'ennemi commun tandis qu'une moitié des cités auxquelles leur dévouement assurait la tranquillité les harcelait sur le continent, mais l'influence de Cimon les avait encouragés à persister jusqu'alors : Cimon disparu, ils renoncèrent, et l'un des principaux d'entre eux, Callias, monta solennellement vers Suse afin d'entamer des négociations. La paix qui fut conclue au cours de cette ambassade pouvait sembler de prime abord avantageuse à leur cause. Le roi, sans confesser expressément sa disgrâce, en acceptait les conséquences immédiates. Il reconnaissait l'indépendance des Grecs d'Asie, de ceux du moins qui appartenaient à la ligue de Délos, et il promettait de ne jamais approcher ses armées de terre à plus de trois journées de marche du littoral égéen. Sur mer, il interdisait à ses escadres l'accès des parages helléniques, depuis les roches Khélidoniennes jusqu'aux Kyanées, c'est-à-dire depuis la pointe Est de la Lycie jusqu'à la bouche du Pont Euxin : la prohibition ne s'appliquait pas aux navires de commerce des contractants, et la faculté leur était concédée de trafiquer librement dans les eaux l'un de l'autre, les Phéniciens en Grèce, les Grecs en Phénicie, en Cilicie, en Égypte. Et pourtant, à le bien considérer, Athènes et la Hellade devaient souffrir le plus de cette convention qui prétendait consacrer leur supériorité. Non seulement elles indiquaient indirectement qu'elles ne se sentaient point de taille à renverser l'empire, mais elles désarmaient avant d'avoir accompli la tâche relativement restreinte qu'elles s'étaient imposée, celle de libérer tous les Grecs du joug iranien : leurs compatriotes d'Égypte

1. Thucydide, I, 112, Plutarque, *Vie de Cimon*, § 18.

continuaient tributaires, et les cités de la Cyrénaique, et celles de la Pamphylie ou de la Cilicie, et surtout cette île de Cypre où ils avaient enregistré quelques-uns de leurs triomphes les plus glorieux. Les Perses, débarrassés de cette guerre qui, depuis un quart de siècle, dévorait leurs bataillons et leurs flottes, rongeait leurs finances, excitait leurs sujets à la révolte, devaient redevenir bientôt aussi riches qu'auparavant et peut-être aussi vigoureux, pourvu qu'ils trouvassent des hommes pour commander leurs troupes et pour orienter leur politique. Artaxerxès était incapable de présider à leur relèvement, et sa faiblesse invétérée l'exposa longuement aux machinations de ses satrapes ou des femmes de sa maison. L'exemple d'Artaban, puis celui d'Hystaspe, avaient montré combien il était aisé pour un ambitieux d'escamoter monarque et prince ou de mettre la couronne en danger. Les membres des familles qui avaient assis Darius sur le trône possédaient, à titre héréditaire, ou il ne s'en fallait guère, les provinces les plus opulentes ou les plus populeuses, la Babylonie, la Syrie, la Lydie, la Phrygie, les contrées de l'Halys, et ils y étaient à peu près rois en tout sauf en nom, malgré la surveillance dont le général et le secrétaire étaient censés entourer leurs actes. La nonchalance et l'imbécillité des souverains avaient d'ailleurs laissé se détraquer déjà la machine administrative ajustée par Darius si habilement : le satrape avait le plus souvent absorbé les fonctions du général dans les siennes, et le secrétaire était un trop mince personnage pour garder de l'autorité et de l'indépendance, à moins de recevoir l'appui constant de la cour. Or, celle-ci, en proie aux femmes et aux eunuques, se sentait à l'ordinaire impuissante contre ses grands vassaux. Elle leur tolérait tout pour tâcher d'éviter leurs révoltes; révoltés et vaincus, elle les ménageait encore et elle leur conservait ou elle leur restituait le plus souvent leurs apanages et leurs charges, sauf à se délivrer d'eux traîtreusement par le poison ou par le poignard, lorsqu'ils se révélaient trop insupportables. Mégabyze troubla de sa turbulence une moitié du règne d'Artaxerxès. Il avait terminé sa campagne d'Égypte en garantissant la vie sauve à Inaros et aux six mille Grecs qui avaient capitulé à Byblos, et, malgré la colère du roi, il avait réussi à observer ses engagements cinq années durant, mais au bout de ce temps Amestris prévalut sur lui. Elle lui arracha une cinquantaine de Grecs qu'elle décapita et Inaros lui-même qu'elle empala pour venger Achéménès. Mégabyze, mal guéri encore des pertes qu'il avait éprouvées dans sa dernière campagne contre Cimon, dissimula d'abord sa rage, mais il demanda l'autorisation de visiter son gouvernement de Syrie, et, sitôt qu'il y fut, il

prit les champs. Il défit successivement les deux généraux qu'on lui dépêcha, Ousiris et Ménostatès, puis, comme on ne venait pas à bout de son opiniâtreté par la force, on traita avec lui et on lui jura d'oublier le passé s'il déposait les armes. Il y consentit, reparut à la cour; mais là, sa confiance faillit lui être fatale. Invité à une chasse, il perça de son javelot un lion qui se dressait menaçant contre le roi : Artaxerxès se souvint à propos qu'une vieille loi punissait de mort toute intervention de ce genre, et il prescrivit qu'on tran-



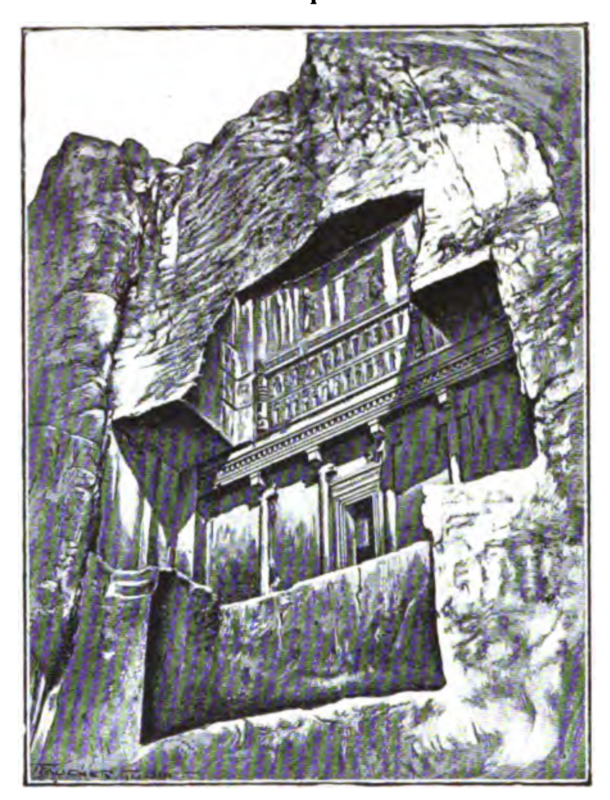
VUE DES RUINES ACHÉMÉNIDES D'ISTAKHR[1].

chât la tête au coupable. Celui-ci fut épargné à grand'peine sur les instances d'Amestris et de sa femme Amytis, mais il fut dépouillé de ses fiefs et relégué à Kyrta, sur les bords du golfe Persique. Après cinq ans de cet exil, il en eut assez : il répandit le bruit qu'il était rongé de la lèpre, et il retourna chez lui sans que personne osât l'en empêcher de peur de se souiller à son contact. Amestris et Amytis le réconcilièrent avec le maître. Dès lors, il sut manœuvrer si bien que le passé fut oublié complètement; lorsqu'il s'éteignit, à l'âge de soixante-seize ans, Artaxerxès conçut un chagrin violent de sa mort[2].

La paix signée avec Athènes et la révolte de Mégabyze étouffée, Artaxerxès n'eut plus qu'à se laisser vivre au jour le jour, de capitale en capitale et de

1. *Dessin de Boudier, d'après la planche de* FLANDIN-COSTE, *la Perse antique*, pl. 58.
2. Ces événements nous sont connus uniquement par Ctésias (*Fragment 29* § *34-41*, dans MÜLLER-DIDOT, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 52-53, 68). La date en est incertaine, mais il faut à coup sûr les placer après la campagne de Cimon en Cypre et la conclusion de la paix de Callias.

château en château. Il avait le choix entre Suse et Persépolis, entre Ecbatane et Babylone, selon que les chaleurs de l'été ou les rigueurs de l'hiver l'invitaient à passer de la plaine à la montagne ou de la montagne à la plaine. Il résidait dans quelque vieux palais chaldéen pendant ses séjours à Babylone, et il n'avait à Ecbatane que l'ancienne résidence des rois mèdes et le sérail construit ou restauré par Xerxès à la mode du temps : à Suse et dans la Perse propre, les constructions étaient l'œuvre des seuls Achéménides, surtout de Darius et de Xerxès. La rude Pasargades conservait pieusement le souvenir de Cyrus et des souverains auxquels la Perse primitive avait dû son organisation pendant le siècle obscur qui précéda son épanouissement[1]; elle demeurait la cité sainte où les souverains venaient ceindre la couronne, sitôt que leur prédécesseur était expiré[3], mais son site austère et son appareil grossier ne convenaient plus à leurs habitudes de mollesse raffinée, et Darius avait fixé son séjour à quelques lieues au Sud, près du village qui, se développant, devint l'immense ville royale de Persépolis[4]. Il y fonda des bâtiments appropriés à la splendeur de sa cour, et il s'y accommoda si bien durant sa vie qu'il voulut ne pas s'éloigner d'elle après sa mort. Il se creusa son tombeau à cinq kilomètres au Nord-Ouest, dans la muraille



LE TOMBEAU DE DARIUS[2].

1. Sur les constructions de Cyrus à Pasargades, son palais et son tombeau, cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 652-653, de cette *Histoire*.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après l'héliogravure de* Marcel Dieulafoy, *l'Art antique de la Perse*, t. II, pl. X; cf. les tombeaux des Achéménides, dans Flandin-Coste, *la Perse Ancienne*, pl. 173-176.

3. Plutarque, *Artoxerxès*, § 3, où il semble bien que le gros du récit ait été emprunté à l'historien Dinon, peut-être par un écrivain antérieur à Plutarque et utilisé chez celui-ci.

4. L'histoire de Persépolis et les questions qu'elle soulève ont été exposées brièvement par Nöldeke, *Aufsätze zur Persischen Geschichte*, p. 135-146.

de calcaire abrupte qui borne la plaine. C'est une niche en croix grecque et elle encadre à sa partie supérieure un bas-relief où le roi, debout en face de l'autel, implore Ahouramazdâ envolé devant lui; l'estrade qu'il domine est soutenue par deux rangées de cariatides pressées, dont les traits et le costume rappellent ceux des populations vassales, tandis que des personnages, échelonnés par trois de chaque côté, assistent dévotement à sa prière. Au-dessous, sur les bras transversaux, un simulacre de portique à quatre colonnes se déploie,

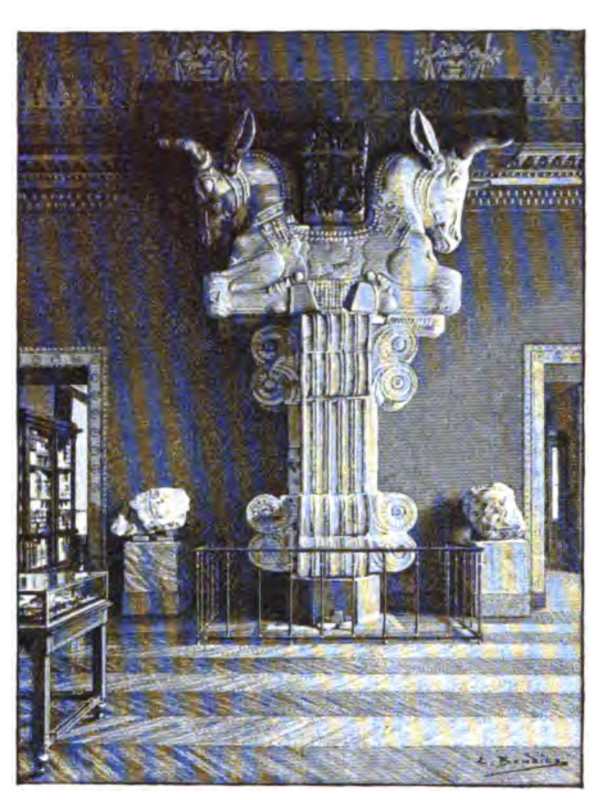


LA COLLINE DES TOMBES ROYALES ACHÉMÉNIDES À NAKHSH-I-ROUSTEM[1].

où s'ouvre la porte du caveau funéraire : là, dans des cuves façonnées à même la roche, Darius et huit des membres de sa famille vinrent se coucher tour à tour[2]. Xerxès se fit découper près de lui un sépulcre semblable entièrement, auquel d'autres s'adjoignirent par la suite des années[3]. Hypogées et palais, tout est construit dans ce style éclectique qui caractérise la période achéménide de l'art iranien. Les éléments en sont empruntés pour la plupart aux peuples vassaux de l'empire ou à ses voisins, à la Babylonie, à l'Égypte, à la Grèce[4],

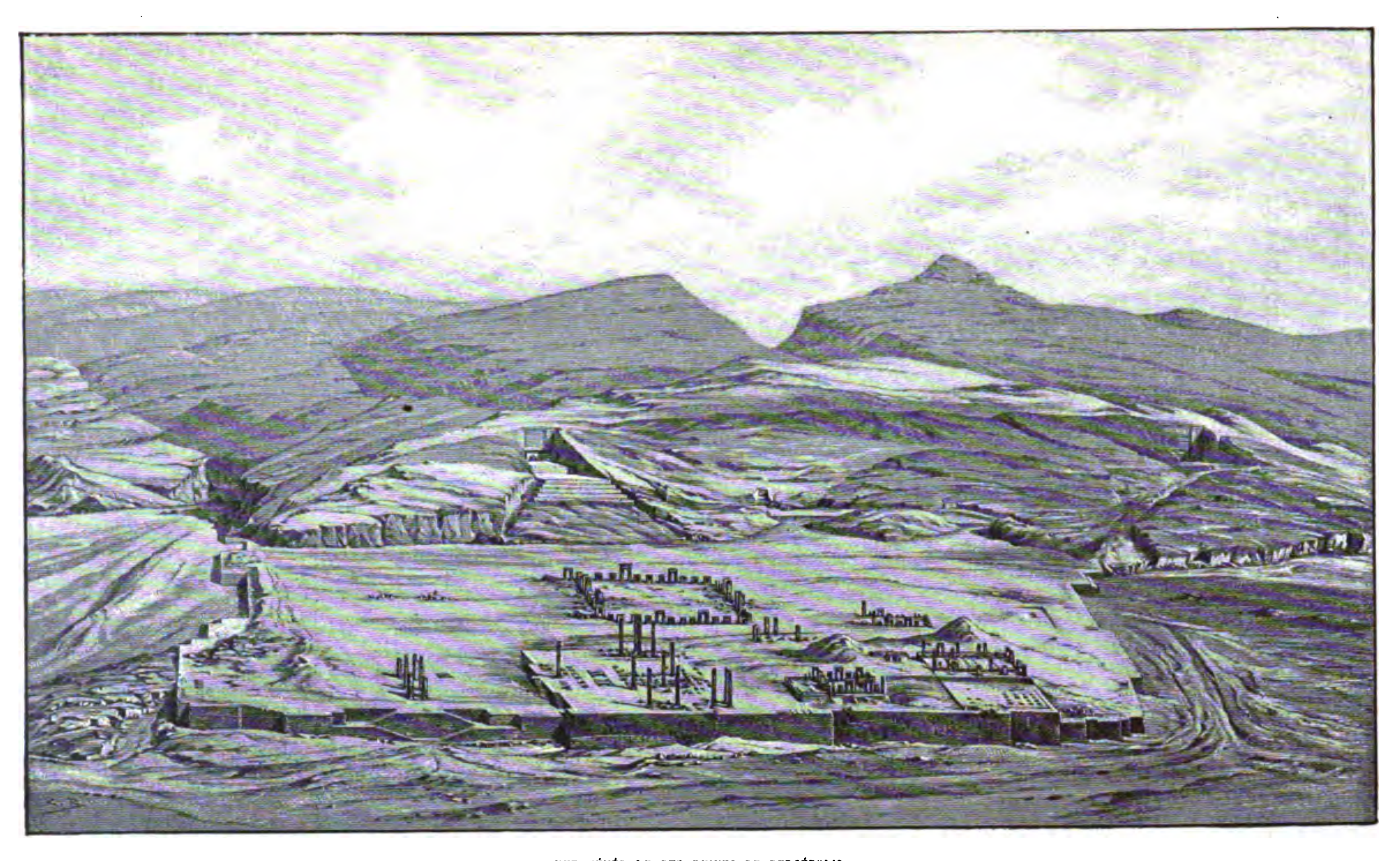
1. *Dessin de Boudier, d'après la planche de* Flandin-Coste, *la Perse Antique*, pl. 172.
2. La description et l'appréciation technique de ces tombeaux sont données tout au long dans Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. V, p. 617-634.
3. Le tombeau de Darius porte seul une inscription (Weissbach-Bang, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 34-37). Darius III lui-même fut enseveli là par les soins d'Alexandre; cf. Arrien, *Anabase*, III, 22 § 1, où l'expression ἐς Πέρσας ἔπεμψε doit se traduire : « il envoya le cadavre à *Persépolis* ».
4. Pour la distinction des éléments empruntés aux arts des peuples sujets ou voisins, cf. les analyses de Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. V, p. 883-897.

mais ils ont été combinés ou modifiés de manière à se fondre en un ensemble harmonieux et riche. Le noyau des murailles était en briques cuites du type euphratéen, et il admettait des revêtements de faïence émaillée en soubassements ou en corniches, ces processions d'archers merveilleux ou ces lions qui illustrent aujourd'hui notre Louvre, mais les pilastres d'angle, les colonnes ou les piliers, les cadres des fenêtres, les escaliers étaient en beau calcaire blanc ou en marbre dur d'un gris bleuté. Les portes sont hautes, étroites; la baie en est cernée de trois listels ioniens en saillie l'un sur l'autre, et elles se couronnent d'une gorge égyptienne entée sur un rang d'oves et de disques alternés. Le chambranle est nu, mais l'embrasure est tapissée de bas-reliefs divers, et elle reproduit des scènes relatives aux fonctions du roi, ses luttes contre les mauvais génies à larves de lions ou d'animaux fabuleux, ses chasses, ses audiences, ses entrées en pompe à l'ombre du parasol qu'un eunuque exhausse derrière lui. Les colonnes sont ce qu'il y a de plus original dans cette architecture. La base consiste d'ordinaire en deux tores superposés tantôt sur un socle carré, tantôt sur un tambour cylindrique, évasé comme une cloche au diamètre inférieur et habillé parfois de plusieurs rangs de feuillages renversés. Le fût, rayé de quarante-huit nervures sur son pourtour, est peut-être un peu élancé pour son épaisseur. Il se termine par un bouquet de grosses feuilles, imité visiblement du chapiteau égyptien à stipes de palmier, et duquel jaillit une sorte de dé rectangulaire, cannelé sur



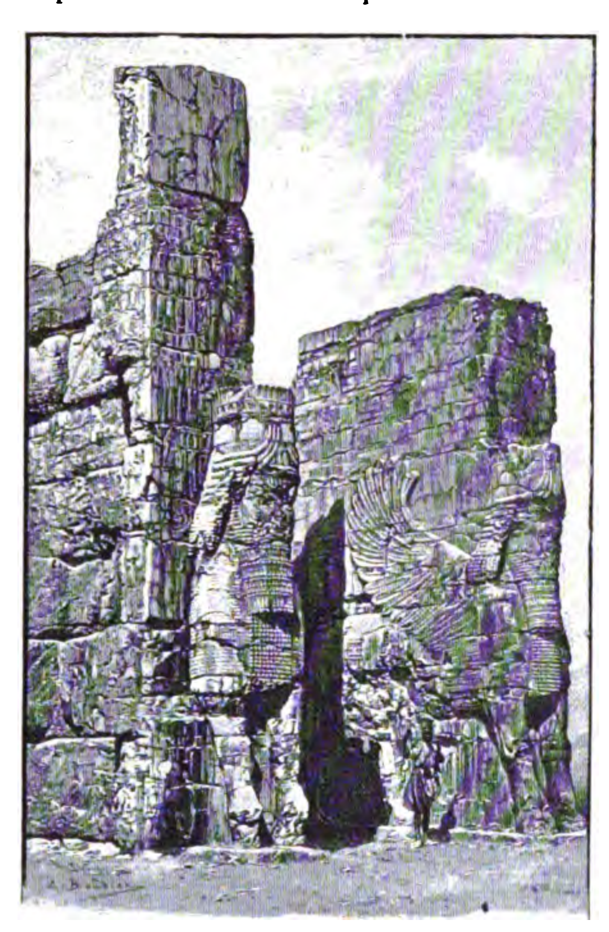
UN DES CHAPITEAUX DE SUSE[1].

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie prise au Louvre par Faucher-Gudin*; c'est l'un des chapiteaux rapportés et rétablis par M. et Mme Dieulafoy Cf. Dieulafoy, *l'Acropole de Suse*, p. 325, fig. 203.



VUE GÉNÉRALE DES RUINES DE PERSÉPOLIS.
Dessin de Boudier, d'après Flandin-Coste, *la Perse Antique*, pl. 66.

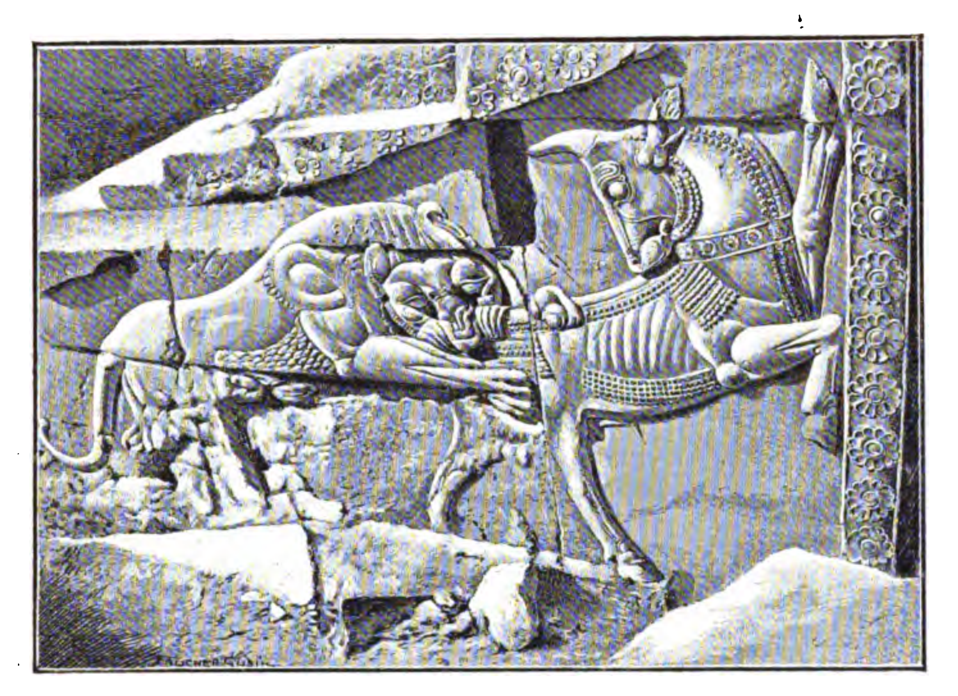
ses faces, flanqué sur ses côtés de quatre rangées de volutes contrariées, parfois deux à la base et deux au sommet : deux avant-corps de taureaux, soudés dos à dos, s'allongent dans le plan même des entre-colonnements et remplacent le tailloir du chapiteau. Les dimensions de ces colonnes, leur gracilité, leur espacement, prouvent qu'elles ne portaient pas des architraves en pierre, mais des poutres de bois énormes, encastrées entre les nuques des taureaux, et sur lesquelles on ajustait à plat les solives de la couverte[1]. Le palais de Persépolis, édifié par Darius après qu'il eut étouffé les révoltes de ses débuts, était situé au pied même d'une chaine de collines sauvages qui borde la plaine à l'Est, sur une sorte d'esplanade aux contours irréguliers, dont la surface est délimitée par une muraille en très grosse maçonnerie polygonale. On y accédait au moyen d'un escalier à rampe double dont les murs latéraux sont historiés de bas-reliefs, lignes de satellites, théories d'esclaves ou de tributaires, tableaux de chasse ou de batailles fantastiques, lions terrassant ou dévorant des taureaux. L'aire présente des différences de niveau assez sensibles, et elle était égayée par des jardins au milieu desquels les pavillons d'habitation proprement dite étaient dispersés. Les chambres de réceptions se développaient au débouché de l'escalier, et les



LES PROPYLÉES DE XERXÈS Ier À PERSÉPOLIS[2].

1. Pour l'étude détaillée des éléments de l'architecture perse, je renvoie à PERROT-CHIPIEZ, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. V, p. 447-588.
2. *Dessin de Boudier, d'après l'héliogravure de* MARCEL DIEULAFOY, *l'Art antique de la Perse*, t. II, pl. XII; cf. PERROT-CHIPIEZ, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. V, pl. II.

principales d'entre elles avaient été bâties sous les deux rois précédents. C'étaient d'abord, à l'orée de la plateforme, les propylées de Xerxès, propylées gigantesques dont la porte était surveillée de droite et de gauche par deux taureaux ailés du type assyrien, puis au delà, sur la droite, l'*apadana*, la salle d'honneur, où le même souverain trônait pendant le cérémonial courant de la cour. A l'Est de cet apadana et presque au centre du plateau la



BAS-RELIEF DE L'ESCALIER QUI MÈNE À L'APADANA DE XERXÈS Ier [1].

Salle aux Cent Colonnes, érigée par Darius, ne servait au contraire que dans les occasions solennelles[2]. Le premier Artaxerxès paraît avoir nourri une affection particulière pour Suse. Ses devanciers s'y étaient plu déjà, et leurs séjours y avaient été si fréquents, même après qu'ils eurent construit à Persépolis, qu'elle demeura la capitale réelle de l'empire aux yeux des peuples étrangers, mais ils avaient songé à s'y réserver un asile imprenable plutôt qu'à s'y installer luxueusement. Artaxerxès y édifia un apadana plus vaste que tout ce qu'on avait rêvé jusqu'alors. Il comprenait trois portiques qui, réunis, dessinaient un rectangle de trois cents sur deux cent cinquante pieds de côté,

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* MARCEL DIEULAFOY, *l'Art antique de la Perse*, t. III, pl. XVIII.
2. Les monuments de Persépolis ont été relevés et décrits sur les planches et dans le texte du grand ouvrage de COSTE-FLANDIN, *Voyage en Perse*, 1re partie, *Perse ancienne*; on en trouvera l'analyse et la restitution détaillée dans PERROT-CHIPIEZ, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. V, p. 675-750.

les mesures de la cour du Louvre ou à peu près. Celui du milieu, le plus ample, était clos de murs sur trois faces, mais il s'ouvrait librement au Midi. D'immenses lambrequins pendaient aux bois de l'entablement, des rideaux accrochés sur des portants entre les colonnes de la première ligne arrêtaient le soleil et les regards indiscrets de la foule. A l'heure fixée pour les cérémonies, le grand roi venait s'asseoir seul au fond, sur le trône doré des Achéménides; ses eunuques, ses nobles, ses gardes, se rangeaient en silence dans les ailes, chacun au point que l'étiquette lui assignait. Cependant les ambassadeurs étrangers invités aux honneurs de l'audience, Grecs de Thèbes, de Sparte ou d'Athènes, Sakes des contrées septentrionales, Indiens, Arabes, nomades de l'Éthiopie mystérieuse, parcouraient processionnellement les escaliers qui montent de la ville au palais, avec les présents destinés au maitre. Arrivés sur la plate-forme, les rideaux de l'apadana se séparaient soudain, et, au fond, sous la fuite des colonnes, une figure immobile, éclatante d'or et de pourpre, leur apparaissait, devant laquelle ils s'affaissaient prosternés, le front contre terre. Les hérauts recevaient leurs paroles et leur rapportaient une réponse bienveillante ou hautaine selon le cas : quand ils se redressaient, les rideaux s'étaient fermés, la vision souveraine s'était éclipsée et l'escorte qui les avait introduits les reconduisait au dehors, éblouis encore du spectacle plus deviné qu'aperçu[2].

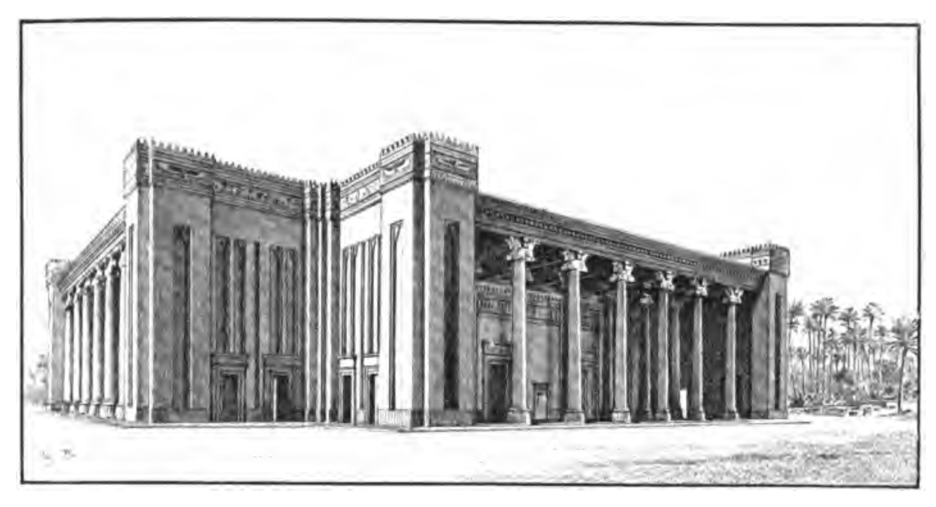


LE ROI SUR SON TRÔNE[1].

Le monarque achéménide n'était pas un dieu, fils de dieu, comme Pharaon l'avait été chez les Égyptiens, et sa religion ne tolérait pas qu'il le devînt, mais sa personne était entourée des marques de respect qui s'adressaient aux dieux chez les autres nations de l'Orient : n'était-il pas le despote qui, d'une parole ou d'un geste, abattait la tête de ses sujets et décidait le bonheur ou le malheur de ses provinces? Son habillement ne différait du costume des

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* Flandin-Coste, *la Perse Antique*, pl. 146; cf. les scènes analogues dans le même ouvrage, aux pl. 155, 156.
2. Le palais de Suse, entrevu par Loftus, *Travels and Researches in Chaldæa and Susiana*, p. 343-355, 364-415, a été fouillé par Dieulafoy, qui l'a décrit dans *l'Acropole de Suse*, p. 274-358.

nobles[1] que par la nuance pourprée de l'étoffe et par la richesse des broderies d'or qui y étaient appliquées[2], mais on le distinguait parmi tous au mortier de feutre qu'il coiffait, la *kidaris*, et à la bandelette bleue et blanche qui serrait cette kidaris comme un diadème[3]; son long sceptre, terminé par un pommeau, ne le quittait jamais en représentation, qu'il fût assis ou debout, et on ne l'entrevoyait qu'à l'ombre d'un parasol et au vent d'un chasse-mouches. Toutes les lois de l'étiquette qui prévalait autour de lui tendaient à persuader ses vassaux et à le persuader lui-même qu'il émanait d'une race plus noble que les plus nobles et placée en dehors de l'humanité vulgaire. Il consumait le meil-



UNE VUE DE L'APADANA DE SUSE, RESTAURÉ[4].

leur de ses jours dans la retraite, sans personne auprès de lui que les eunuques apostés pour recevoir ses ordres[5], et ces ordres, une fois énoncés, étaient irrémissibles, ainsi que sa parole, si fort qu'il regrettât de l'avoir engagée[6]. Il mangeait seul à l'ordinaire[7], il ne pouvait procéder à pied au delà de l'enceinte de sa demeure, et il ne se montrait au peuple qu'à cheval ou sur son char,

1. C'était la *robe médique*, celle que l'on nommait la *kandys*, et dont l'adoption par les Perses remontait, dit-on, au temps de Cyrus (XÉNOPHON, *Cyropédie*, VIII, 1 § 40).

2. PLUTARQUE, *Vie d'Artoxerxès*, § 24, assure, probablement d'après Dinon, que tel habit du roi était estimé douze mille talents, soit près de 70 millions de francs de notre monnaie.

3. Le nom est transcrit tantôt *Kidaris* (ARRIEN, *Anabase*, IV, VII § 4), tantôt *Kitaris* (PLUTARQUE, *Vie d'Artoxerxès*, § 28).

4. *Dessin de Boudier, d'après la restauration de* MARCEL DIEULAFOY, *l'Acropole de Suse*, pl. XV.

5. JUSTIN, I, 9, où Trogue-Pompée s'appuie probablement sur le témoignage direct ou indirect de Ctésias.

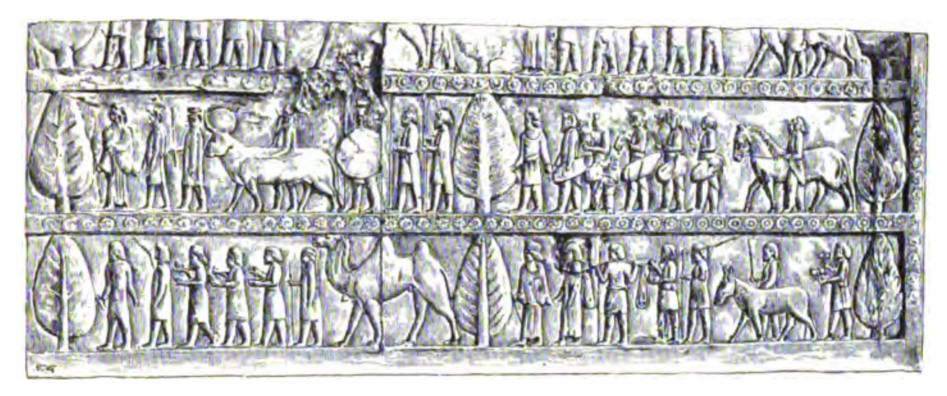
6. Sur l'impossibilité où le roi se trouvait de rétracter sa parole, même s'il l'avait donnée imprudemment, cf. l'histoire de Xerxès et d'Amestris dans HÉRODOTE, IX, CIX.

7. HÉRACLIDE DE CUMES, *Fragment 2*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 96-97, décrit avec grand détail l'étiquette des repas royaux, comme du reste le genre de vie des souverains achéménides de la Perse.

encadré entre ses serviteurs et sa garde[1]. Les mâles de sa famille et ceux des six maisons jouissaient du privilège de l'aborder à toute heure du jour et même de la nuit, à moins qu'il ne fût auprès d'une de ses femmes[2]. Ils constituaient son conseil[3], qu'il convoquait dans les occasions importantes, mais il expédiait le courant des affaires avec les scribes et les officiers de grade moindre à qui incombait le soin des services divers de l'administration. Un prince vigoureux, tel que Darius l'avait été, ne s'en fiait certainement à personne que lui-même de compulser les rapports des satrapes, des secrétaires ou des chefs d'armée, ni de dicter les décisions que chacun d'eux comportait, mais Xerxès et Artaxerxès se débarrassaient du plus lourd de cette besogne sur leurs ministres, et ils ne retenaient de leurs devoirs que les fonctions d'apparat auxquelles ils ne pouvaient se soustraire, les séances de justice publique, les réceptions des ambassadeurs ou des généraux victorieux, les distributions de récompenses, les sacrifices annuels, les banquets : une vieille tradition inévitable les obligeait même à rompre une fois l'an avec leur sobriété habituelle et à s'enivrer le jour de la fête de Mithra[4]. Ils secouaient d'aventure cette routine pour diriger en personne quelque expédition secondaire contre l'une des tribus à demi indépendantes de l'Iran, les Cadusiens par exemple, mais leurs plus glorieux exploits et les plus fréquents étaient contre les bêtes. Ils forçaient le taureau, le sanglier, le daim, l'âne sauvage, le lièvre, comme les Pharaons d'autrefois ou comme les rois assyriens; ils traquaient le lion et ils se mesuraient avec lui corps à corps, même ils avaient eu sur lui un monopole rigoureux, et Artaxerxès venait seulement d'abolir la loi qui punissait de mort le chasseur assez impertinent pour s'interposer entre le souverain et sa proie[5]. Un peuple d'employés, d'esclaves, de grands seigneurs, de prêtres, remplissait leur palais, écuyers, porte-escabeaux, porte-ombrelles, flabellifères, cawas, Immortels, boulangers, parfumeurs, gens de guerre et de métiers en quantité telle qu'il fallait égorger chaque jour un millier de bœufs, d'ânes et de cerfs pour les nourrir[6] : lorsqu'ils voyageaient en pompe, leur train était si encombrant qu'on eût dit le défilé d'une armée. Leurs femmes vivaient en recluses dans une aile particulière ou dans des bâtiments isolés au milieu des jardins.

1. Héraclide de Cumes, *Fragment 1*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 95-96.
2. Hérodote, III, lxxxiv. — 3. C'est le conseil des sept qui est mentionné au livre d'*Esdras*, *VII, 14*.
4. Duris de Samos, *Fragment 13*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 472-473.
5. Cf. ce qui est dit plus haut à ce sujet, au t. III, p. 735, de cette *Histoire*.
6. Héraclide de Cumes, *Fragment 2*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 96-97; cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. III, p. 593-594, de cette *Histoire*.

Les épouses légitimes étaient choisies dans la maison du maître, parmi ses sœurs ou ses cousines[1], et chez les six familles princières de la Perse[2], mais le nombre en était assez restreint, trois ou quatre le plus souvent[3]; en revanche, les concubines provenaient de toutes les classes de la société et elles se comptaient par centaines. Elles chantaient ou elles jouaient des instruments aux banquets de la cour, elles accompagnaient le maître aux camps et à la chasse, et probablement elles s'acquittaient des menus ouvrages domestiques dans l'intérieur du harem, filant, tissant, fabriquant des parfums, affairées à la pâtisserie ou à la cuisine[4]. Les épouses avaient chacune ses appartements privés et sa suite qui ne dépendait que d'elle, et leur condition était plus haute



LE DÉFILÉ DES TRIBUTS APPORTÉS AU ROI DE PERSE[5].

que celle des concubines, mais une seule se qualifiait de reine et ceignait la couronne, en principe une princesse du sang achéménide, Atossa, la fille de Cyrus, auprès de Cambyse, de Gaumâta et de Darius, Amestris auprès de Xerxès, Damaspia auprès d'Artaxerxès. Outre l'influence naturelle qu'elle avait sur l'esprit de son mari, elle s'acquérait souvent une autorité sans bornes dans l'empire malgré sa claustration[6]. Son pouvoir croissait encore, lorsqu'elle devenait veuve, si le roi nouveau se trouvait être un de ses fils. Elle conservait alors les attributs extérieurs de la royauté, elle s'asseyait à la table royale

1. Pour les mariages consanguins et incestueux qui étaient en honneur chez les Iraniens, et plus spécialement parmi les Mages, cf. ce qui est dit plus haut, t. III, p. 588-589, de cette *Histoire*.
2. Hérodote, III, lxxxiv.
3. Cambyse avait eu trois femmes dont ses deux sœurs Atossa et Roxane (cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 655, note 3, 669, de cette *Histoire*). Darius avait quatre femmes, deux des filles de Cyrus, Atossa et Artystônê, la fille de Smerdis, Parmys, et une fille d'Otanès (Hérodote, III, lxxxviii).
4. Dinon, *Fragment 17*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 92, Héraclide de Cumes, *Fragments 1-2*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 93-95.
5. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après les planches de* Flandin-Coste, *la Perse Antique*, pl. 105 sqq.
6. Ainsi Atossa décide Darius à désigner Xerxès comme prince héritier; cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. III, p. 714-715, de cette *Histoire*.

quand le roi s'invitait à dîner au gynécée, elle prenait partout le pas sur la jeune reine, elle avait ses eunuques et ses revenus dont elle disposait à sa guise. Ceux qu'elle couvrait de sa protection échappaient au châtiment, et quand ils l'auraient mérité cent fois, mais ceux qu'elle poursuivait de sa haine finissaient toujours par périr ou de poison traîtreusement administré ou de quelque supplice horrible, le pal, la cendre, les auges, l'écorchement[1]. Artaxerxès régna quarante-deux ans entre la chasse et le harem, sans que rien eût troublé sérieusement sa quiétude à partir du jour où Mégabyse désarma, mais, sitôt qu'il fut mort (424), les mêmes intrigues éclatèrent et les mêmes passions ambitieuses qui avaient ensanglanté ses débuts. Son fils légitime, Xerxès II, fut assassiné au bout de quarante-cinq jours par un frère illégitime, Sékoudianos, et le même convoi recueillit son cadavre qui emportait ceux du père et de la mère vers la nécropole de Persépolis. Cependant, Sékoudianos se méfiait d'un autre de ses frères, Okhos, qu'Artaxerxès avait marié avec l'une des filles de Xerxès, Parysatis, et à qui il avait assigné comme apanage l'importante province d'Hyrcanie : il le somma à plusieurs reprises de venir lui rendre hommage, et celui-ci lui obéit enfin, mais à la tête d'une armée. La noblesse persane s'insurgea à son approche, les personnages principaux de l'État se prononcèrent pour lui l'un après l'autre, d'abord le chef de la cavalerie, Arbarios, puis le satrape d'Égypte, Arxanès, puis l'eunuque Artoxarès qui commandait en Arménie, et tous ensemble ils insistèrent pour qu'il ceignît la kidaris publiquement : il céda, après une feinte de résistance, et, sur les conseils de Parysatis, il entama des négociations avec Sékoudianos, lui offrant de partager le pouvoir entre eux. Celui-ci accepta, malgré l'avis de son ministre Ménostanès, et il se livra aux rebelles : sitôt saisi, il fut jeté dans la cendre et il y périt, après avoir régné six mois et quinze jours[2].

Okhos s'intitula Darius en montant sur le trône. Trois eunuques avaient sa confiance et ils régirent l'empire sous son nom, Artoxarès, qui avait si bien travaillé pour lui pendant sa campagne d'accession, Artibarzanès, Athôos; mais la véritable inspiratrice de son gouvernement, ce fut sa femme, l'atroce Parysatis. Elle avait deux enfants déjà quand elle entra dans la pourpre, une fille, Amestris, et un fils, Arsakès[3], le même qui plus tard régna sous le nom

1. Cf. l'histoire de Parysatis telle que Plutarque la raconte dans sa *Vie d'Artoxerxès*, § 4, 5, 14, 17, 19, etc.
2. Ctésias, *Fragment 29* § *43-48*, dans Müller-Didot, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 54-55; d'autres auteurs dont parle Diodore de Sicile (XII, 74) affirmaient que Xerxès II avait régné une année entière.
3. C'est l'orthographe qu'on trouve dans l'extrait de Photius (Ctésias, *Fragment 29* § *49*, dans

d'Artaxerxès. Elle eut bientôt après un second fils qu'elle appela Cyrus en mémoire du fondateur de l'empire, une fille Artosté, puis d'autres encore jusqu'à treize qui moururent tous en bas âge à l'exception d'un certain Oxendras[1]. Violente, fausse, jalouse, passionnée à l'excès pour l'exercice du pouvoir, elle ne reculait devant aucun crime lorsqu'il fallait supprimer les personnages qui contrecarraient ses résolutions, fussent-ils de sa propre famille, et, non contente de se débarrasser d'eux, elle se plaisait à leur faire goûter longuement les effets de sa haine par des raffinements de tortures gradués avec art : elle mérita de laisser derrière elle la réputation d'une des plus cruelles parmi les plus cruelles dont le souvenir effraya longtemps les harems non seulement de la Perse, mais de l'Orient. Les révoltes qui se multiplièrent bientôt après l'avènement lui fournirent les moyens de révéler son habileté perfide. Tous les mécontents du temps d'Artaxerxès, ceux qui avaient trempé dans le meurtre de Xerxès II et qui avaient agréé Sékoudianos, s'étaient ralliés autour d'un frère germain de Darius, Arsités, et l'un d'eux, Artyphios, le fils de Mégabyze, prit les champs en Asie Mineure. Comme il était appuyé d'une troupe nombreuse de mercenaires grecs, il remporta d'abord deux victoires coup sur coup, puis il fut battu, mais ses forces demeuraient redoutables encore. L'or perse fit alors ce que la bravoure perse ne pouvait plus faire : il triompha des soudards si bien qu'ils le quittèrent tous à l'exception de trois Milésiens. Artyphios et Arsitès, découragés, commirent l'imprudence de venir à composition sous la promesse qu'ils auraient la vie sauve et qu'ils seraient bien traités, mais Parysatis persuada à son mari de violer la parole donnée et ils périrent dans la cendre[3]. Leur sort misérable ne déconcerta pas le satrape de Lydie, Pissouthnès, qui appartenait à la race achéménide : il descendit dans la lice vers 418, avec l'aide d'Athènes[4]. Les rapports de l'empire et de la Grèce avaient continué à peu près corrects depuis la paix de 449, et les quelques échauffourées qui s'étaient produites


DARIUS II[2].

MÜLLER-DIDOT, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 55), mais Plutarque donne la forme Arsikas (*Vie d'Artoxerxès*, § 1) qui doit être l'orthographe première; d'après Dinon (*Fragment 22*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 93), Artaxerxès se serait appelé Oartès avant de monter sur le trône.

1. CTÉSIAS, *Fragment 29* § *49*, dans MÜLLER-DIDOT, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 55. Comme Okhos n'était pas né de Damaspia, la seule femme légitime d'Artaxerxès Ier, les Grecs l'appelèrent Νόθος, le bâtard.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une des pièces du Cabinet des Médailles, dont je dois un moulage à l'obligeance de M. Babelon.*

3. CTÉSIAS, *Fragment 29* § *50-51*, dans MÜLLER-DIDOT, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 55. Sur le supplice de la cendre, cf. ce que dit VALÈRE MAXIME, IX, 2, 7.

4. CTÉSIAS, *Fragment 29* § *52*, dans MÜLLER-DIDOT, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 55-56.

n'avaient suscité aucun tumulte d'hostilités. Les Athéniens, absorbés dans leur duel avec Sparte, préféraient fermer les yeux sur tous les menus incidents, de peur que les Perses ne se déclarassent contre eux, et les satrapes d'Asie Mineure, fort au courant de la situation, n'hésitaient pas à agir quand un prétexte s'offrait à eux de recouvrer un peu du terrain qu'ils convoitaient : c'est ainsi qu'ils avaient saisi Colophon vers 430[1], et qu'ils s'étaient entre-bâillé de nouveau une porte sur l'Égée. Darius envoya contre Pissouthnès un personnage de sang noble, Tissapherne, avec plein pouvoir dans la péninsule entière, et celui-ci demanda à la trahison le succès qu'il eût obtenu malaisément sur les champs de bataille : il débaucha à coups de dariques le commandant du contingent athénien, Lycon, et Pissouthnès, abandonné soudain de ses meilleurs auxiliaires, n'eut plus qu'à capituler sans condition. Il fut étouffé dans la cendre lui aussi, et Darius octroya sa succession à Tissapherne. Toutefois, son supplice ne termina pas les troubles : son fils Amorgès souleva la Carie et il la défendit quelques années encore avec le titre de roi. Sur ces entrefaites, la nouvelle des désastres de Sicile arriva en Orient : sitôt qu'on sut à Suse qu'Athènes venait de laisser sous Syracuse le meilleur de sa flotte et l'élite de ses citoyens, on jugea que le moment était favorable à rompre le traité et à rétablir l'intégrité du territoire. Deux hommes de valeur étaient préposés alors aux satrapies occidentales de l'Asie Mineure, Tissapherne à celle de Sardes, Tiribaze à la Phrygie hellespontienne. Ils entamèrent des négociations avec Sparte au début de 412, et ils conclurent avec elle à Milet même une convention aux termes de laquelle les Péloponnésiens reconnaissaient à Darius la possession de tout ce que ses ancêtres avaient eu en Asie, y compris les cités incorporées à la ligue athénienne. Ils espéraient se trouver bientôt assez forts pour lui arracher ce qu'ils lui cédaient et pour délivrer de nouveau les Grecs qu'ils condamnaient à la servitude après un demi-siècle d'indépendance, mais l'événement déjoua leurs calculs. Les villes du littoral tombèrent l'une après l'autre au pouvoir de Tissapherne, Amorgès fut saisi dans Jassos, et au commencement de 411 il ne restait plus aux Athéniens en Ionie et en Carie que les deux ports d'Halicarnasse et de Notion, les trois îles de Cos, de Samos et de Lesbos : dès lors la prépondérance du grand roi crut d'année en année et elle pesa lourdement sur les destinées de la Grèce. Cependant Darius vieillissait et les cabales commençaient à s'organiser autour de lui pour le règlement de sa succession. Deux de ses fils faisaient valoir leurs droits; Arsakès avait l'aînesse en sa

1. Thucydide, III, 34.

faveur, mais il datait du temps où son père était un simple satrape; Cyrus, au contraire, était né dans la pourpre et sa mère Parysatis l'aimait éperdument[1]. Elle lui fit créer une véritable vice-royauté en Asie Mineure (407), avec des ressources telles en hommes et en argent qu'il yétait virtuellement le souverain : tandis qu'il s'y consoliderait, elle essayerait de lui procurer la couronne par ses intrigues auprès du vieux roi; si elle échouait, il risquerait alors le tout pour le tout et il en appellerait au jugement des armes. Les Grecs pouvaient former un appoint redoutable dans son jeu; sitôt installé à Sardes, il songea à se les concilier, sinon tous, du moins ceux d'entre eux qui devaient lui être le plus utiles. Athènes, puissance maritime, n'était guère à même de le seconder dans une entreprise qui exigeait surtout de la grosse infanterie. Il se rallia délibérément aux Péloponnésiens, et l'appui qu'il leur prêta ne fut pas sans influer sur l'issue de la lutte : la triste journée d'Ægos Potamos marqua son triomphe autant que celui des Lacédémoniens (405).


CYRUS LE JEUNE[2].

Cependant, son intimité avec Lysandre, ses embauchages constants de mercenaires, ses menées dans les provinces voisines, excitaient déjà les soupçons, et les satrapes placés sous ses ordres, Tissapherne surtout, l'accusaient de trahison auprès du maître. Darius le manda à Suse afin qu'il y expliquât sa conduite (405), et il y arriva à temps pour assister à la mort de son père (404), trop tard pour se faire léguer la couronne par l'entremise de Parysatis; Arsakès hérita le trône et il assuma le nom d'Artaxerxès. Cyrus se glissa traîtreusement au temple de Pasargades pendant le couronnement, avec l'intention de tuer son frère au pied de l'autel, mais Tissapherne, averti par un des prêtres, le dénonça, et il eût été égorgé si sa mère ne l'eût entouré de ses bras et n'eût empêché le bourreau d'accomplir son office[4]. Gràcié à peine et renvoyé dans sa province, il y réunit treize mille Hellènes et cent mille indigènes, quitta Sardes à l'improviste (401), traversa l'Asie Mineure, la Syrie du Nord, la Méso-


ARTAXERXÈS MNÉMON[3].

1. CTÉSIAS, *Fragment 29* § *49*, dans MÜLLER-DIDOT, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 55, et, d'après lui, PLUTARQUE, *Vie d'Artoxerxès*, § 2. Cyrus avait donc au plus dix-sept ans en 407, même en admettant qu'il fût né aussitôt après l'avènement de son père en 424/3.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une des pièces du Cabinet des Médailles, dont je dois un moulage à l'obligeance de M. Babelon.*

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une pièce du Cabinet des Médailles, dont je dois un moulage à l'obligeance de M. Babelon.* La pièce, qui a été frappée à Mallos, en Cilicie, porte en contremarque un taureau et le nom de la ville d'Issos.

4. CTÉSIAS, *Fragment 29* § *57*, dans MÜLLER-DIDOT, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 56-57, de qui s'est inspiré PLUTARQUE, *Vie d'Artoxerxès*, § 2-3; cf JUSTIN, V, 11.

potamie, rencontra l'armée royale à Cunaxa, un peu au nord de Babylone, et se fit tuer follement à l'heure même qu'il gagnait la bataille. Il était brave, actif, généreux, doué des vertus qui constituent le bon monarque oriental. Il avait de plus appris au contact des Grecs à connaître les faiblesses de sa patrie et il paraissait avoir à cœur d'y remédier : sa mort fut peut-être un malheur irréparable pour elle. S'il eût survécu et qu'il eût remplacé le débile Artaxerxès, on aime à penser qu'il eût réussi à raffermir la domination de son peuple et à l'arrêter au moins pour un moment sur la pente qui l'entraînait à la ruine. Lui tombé, ses partisans asiatiques se dispersèrent sur-le-champ, mais les mercenaires ne se découragèrent pas et ils gagnèrent les rivages du Pont-Euxin, à travers l'Assyrie et l'Arménie. Jusqu'alors les Grecs avaient considéré la Perse comme un État compact qu'ils étaient assez vigoureux pour vaincre sur mer et pour tenir en échec, mais qu'ils eussent été imprudents d'attaquer chez lui. L'exemple des Dix Mille leur prouva qu'une poignée d'hommes, privée de ses généraux accoutumés, sans guides, sans argent, sans provisions, pouvait affronter le colosse victorieusement et se dérober à son étreinte sans trop d'effort. Leurs discordes les empêchèrent d'utiliser aussitôt l'expérience qu'ils venaient d'acquérir, mais la leçon ne fut pas perdue pour la cour de Suse. Elle avait assuré le succès de Lysandre par ses subsides, et maintenant Sparte hésitait à remplir les conditions du pacte de Milet : elle réclamait la liberté des anciens alliés d'Athènes, elle alimentait la guerre en Asie pour imposer ses revendications, et son roi Agésilas, pénétrant au cœur de la Phrygie, aurait poussé plus loin sur les traces des Dix Mille, si les dariques n'avaient opéré une diversion opportune sur ses derrières. Athènes reprit les armes : sa flotte combinée avec la flotte phénicienne s'empara de Cythère, les Longs-Murs furent reconstruits aux frais du Grand Roi, et Sparte, rappelée au sentiment de la réalité par ces échecs, répudia sagement ses velléités d'entreprises lointaines. L'Asie Mineure était reconquise, et la Perse passait du rôle d'ennemie nationale à celui d'amie et d'arbitre de la Grèce, mais par la seule force des choses et sans qu'il y eût mérite de sa part à remonter au premier rang. Non que son énergie militaire fût épuisée, loin de là, mais le pauvre Artaxerxès, effaré par les rivalités de sa mère et de ses femmes[1], ne savait comment manier les ressources immenses dont il disposait encore, et il essuyait échec sur échec dès qu'il rencontrait devant lui un peuple ou des chefs inaccessibles à la trahison;

1. Cf., pour le début du règne, les indications sommaires de CTÉSIAS, *Fragment 29* § *57, 59-61*, dans MÜLLER-DIDOT, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 56-58.

il n'avait pas plus tôt recouvré les côtes de la mer Égée qu'un Pharaon surgissant aux bords du Nil lui avait ravi l'Égypte. La paix n'y avait pas été troublée sérieusement pendant les quarante années qui s'étaient écoulées[1] depuis la défaite d'Inaros. Les satrapes s'étaient succédé tranquillement au château de Memphis; l'épuisement de la Libye avait empêché Thannyras de bouger, le vieil Amyrtée avait disparu et son fils Pausiris avait courbé l'échine avec docilité sous le fouet des Perses[2]. Plus d'une fois pourtant de brusques éclats avaient montré que le feu de rébellion couvait toujours. Un Psammétique, qui régnait vers 445 dans un coin du Delta, avait osé expédier du blé et des présents aux Athéniens alors en guerre avec Artaxerxès Ier, et la seconde année du règne de Darius II avait été ensanglantée par une émeute, aisément réprimée, il est vrai, du gouverneur d'alors[3]; enfin, vers 410, un roi d'Égypte s'agitait assez pour qu'on pût l'accuser sans invraisemblance de faire la course dans les eaux phéniciennes de compte à demi avec un roi des Arabes[4]. Entre temps on avait pu juger par la révolte de Mégabyze en Syrie, par celles d'Artyphios et d'Arsitès, de Pissouthnès et d'Amorgès en Asie Mineure, combien il était facile de braver la colère du roi : vers 405, un petit-fils d'Amyrtée, qui avait le même nom que son grand-père, se manifesta au cœur du Delta[5]. Il ne souleva pas d'abord le pays entier, car Artaxerxès avait encore des troupes égyptiennes avec lui en 401, pendant la journée de Cunaxa[6], mais il réussit à rétablir un gouvernement régulier d'indigènes, et il batailla si résolument contre l'étranger que les chroniqueurs sacrés l'inscrivirent au canon de leurs Pharaons. Il y représente à lui seul une dynastie, la XXVIIIe, qui dura six années, juste autant qu'il régna. Une dynastie Mendésienne, dont le chef fut Néphoritès, acheva la délivrance et rehaussa l'Égypte au rang des nations[7]. Elle adopta, dès le premier jour, la politique qui avait souri aux Saites trois siècles

1. Wiedemann a pensé que l'Égypte avait été divisée alors en deux satrapies dont la première, celle de la Haute-Égypte, aurait été gouvernée par un Perse, et la seconde par des Égyptiens comme Pausiris (*Geschichte Ægyptens*, p. 252-253).

2. HÉRODOTE, III, XV, qui le cite comme régnant en Égypte de son temps.

3. PHILOCHORE, *Fragment 90*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. I, p. 398-399

4. La révolte mentionnée par CTÉSIAS, *Fragment 29* § *47*, dans MÜLLER-DIDOT, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 55, n'a rien de commun avec l'insurrection du satrape d'Égypte dont il est question ici et dont la date nous est fournie par le Syncelle (p. 256, *d*).

5. DIODORE DE SICILE, XII, 46.

6. Le nom de ce roi n'a pas été signalé encore de façon certaine sur les monuments hiéroglyphiques contemporains. Ni Roudamanou, ni Ameniritroud (WIEDEMANN, *Geschichte Ægyptens*, p. 272, *Ægyptische Geschichte*, p. 694), ne semblent appartenir au milieu de l'époque persane. Le nom qui correspond dans la *Rapsodie Démotique* à celui du personnage que les Grecs nommèrent Amyrtée n'est pas de lecture certaine (RÉVILLOUT, *une Chronique Égyptienne contemporaine de Manéthon*, p. 2-3, 4-5 et pl. III, A, *Second Extrait de la Chronique Démotique de Paris*, dans la *Revue Egyptologique*, t. II, p. 53-54).

7. XÉNOPHON, *Anabase*, I, 8 § 9.

auparavant et elle en usa avec le même bonheur qu'eux. L'Égypte avait été de tout temps comme une forteresse assiégée, dont la sécurité, pour être complète, exigeait qu'on reportât les premières lignes très loin en avant du corps de la place : il fallait ou posséder la Syrie ou l'avoir pour complice, si l'on voulait se garer contre l'éventualité d'une invasion rapide. Néphoritès et ses successeurs nouèrent donc des alliances au delà de l'isthme et même au delà de la Méditerranée, en Cypre, en Carie, en Grèce, ici pour acheter des secours, là pour regagner l'antique suzeraineté des Pharaons thébains. Toutes les révoltes des peuples, toutes les querelles des satrapes leur étaient propices puisqu'elles contraignaient le grand roi à suspendre ou à espacer ses assauts : ils les fomentèrent avec habileté, ils les provoquèrent au besoin, et ils menèrent si bien leur jeu qu'ils eurent devant eux pendant longtemps la plus faible partie des masses perses. Comme les Saites de jadis, ils n'ignoraient point le peu de fonds qu'il y avait à faire sur les indigènes, et ils recrutèrent leurs armées à grands frais parmi les Grecs d'Europe. C'était le temps où les mercenaires se substituaient aux levées de citoyens par toute la Hellade, et où la guerre devenait un métier lucratif à qui savait bien le pratiquer : les aventuriers avides de butin affluaient auprès des généraux qui jouissaient du meilleur renom de bonheur ou d'habileté, et ceux-ci les vendaient au plus haut enchérisseur. Les rois de Perse s'approvisionnaient largement à ce marché : les Pharaons les imitèrent, et dans les années qui suivirent, les plus expérimentés des chefs de bande, Iphicrate, Chabrias, Timothée, flottèrent d'un camp dans l'autre, tantôt avec l'assentiment, tantôt contre la volonté de leur patrie. Sparte était à l'apogée au moment où Néphoritès monta sur le trône, et elle préparait son expédition de Phrygie. Il conclut amitié avec elle, et, en 396, il expédia à Agésilas une flotte chargée d'armes, de blé, de munitions, mais elle fut interceptée par Conon, qui croisait alors vers Rhodes avec l'escadre perse[2]. Cette mésaventure et l'abandon brusque de l'Asie Mineure refroidirent la bonne volonté de l'Égyptien envers les Spartiates. Il se crut abandonné, menacé d'une attaque prochaine sur le front du Delta; il concentra probablement autour de Péluse les forces qu'il avait semblé d'abord disposé à lancer au loin.

La crise tarda plus à s'ouvrir qu'il ne s'y attendait. La retraite d'Agésilas

1. C'est du moins l'idée que la tradition égyptienne se faisait de lui au temps des Ptolémées, ainsi qu'il résulte du passage de la *Rapsodie Démotique* où son règne est mentionné (Révillout, *Second Extrait de la Chronique Démotique de Paris*, dans la *Revue Egyptologique*, t. II, p. 55).

2. Diodore de Sicile, XIV, 79, où le nom est écrit Néphéreus. Trogue Pompée (Justin, VI, 2; cf. Orose, III, 1 § 8) avait à sa disposition un auteur où le roi était appelé Herkynion, qu'on a identifié avec Hakoris, mais qui pourrait bien être un prétendant au trône (Judeich, *Kleinasiatische Studien*, p. 153).

n'avait point pacifié les satrapies égéennes : depuis l'échauffourée du jeune Cyrus, la majorite des indigènes, Mysiens, Pisidiens, gens du Pont ou de la Paphlagonie, avaient secoué le joug, et ce n'était pas mince besogne que de les contraindre à merci. Leurs mouvements incessants donnèrent à l'Égypte le temps de respirer et de machiner des combinaisons nouvelles. Cypre se prêta de la meilleure grâce à ses desseins. Livrée au Grand Roi en 445, les cités grecques y avaient subi depuis lors une oppression terrible. Artaxerxès Ier, désespérant de les plier à son obédience, s'appuya exclusivement sur la population phénicienne, et sa faveur lui rendit une vigueur telle qu'en moins de deux générations elle regagna le meilleur du terrain perdu pendant les siècles précédents : des dynastes sémites remplacèrent les tyrans achéens à Salamine et dans la plupart des cités, et Kition redevint ce qu'elle était avant l'épanouissement de Salamine, le gros marché de l'île. Un descendant des anciens rois, Évagoras, se mit en tête de relever la cause hellénique : après avoir chassé de Salamine le Tyrien Abdémon qui la régissait, il s'empara des autres villes, moins Kition et Amathonte. Ce n'est pas ici le lieu de raconter le rôle brillant qu'il joua aux côtés de Conon pendant les campagnes contre les Spartiates. L'activité même qu'il déploya à cette occasion, et l'ambition qui perça en lui, portèrent bientôt ombrage aux gouverneurs et au souverain; dès 391, il était en guerre ouverte contre la Perse. Seul, il eût été incapable de lutter pendant longtemps, mais l'Égypte et la Grèce étaient là prêtes à l'aider de leur argent et de leurs armes. Hakoris avait succédé à Néphoritès Ier en 393[2], et il avait repoussé une tentative d'Artaxerxès entre 390 et 386[3]. Son succès ne l'avait pas exalté outre mesure; il avait pris aussitôt les précautions les plus sages pour affronter une seconde invasion. Après avoir sauvegardé sa frontière occidentale par une convention



HAKORIS[1].

ou plutôt un de ces seigneurs féodaux du Delta que les Grecs traitaient de rois, comme jadis les Assyriens et les Chaldéens avaient fait leurs ancêtres.

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* Lepsius, *Denkmäler*, III, 301, n° 80.

2. La longueur du règne des Néphoritès Ier est fixée à six ans par les listes manéthoniennes (Unger, *Chronologie des Manetho*, p. 297-298); la dernière date connue en est de la quatrième année, sur une bandelette de momie conservée au Louvre (Devéria, *Catalogue des Manuscrits Égyptiens*, p. 207-208).

3. Il est fait allusion à cette guerre dans plusieurs passages d'auteurs anciens (Isocrate, *Panégyrique*, § 161, Justin, VI, 6) que Judeich a réunis et expliqués (*Kleinasiatische Studien*, p. 158-159); par malheur le détail des faits nous est inconnu.

conclue avec les Libyens de Barca[1], il s'associa à Évagoras et aux Athéniens. Il prodigua le blé aux Cypriotes, les munitions, les vaisseaux, l'argent, tandis qu'Athènes leur expédiait quelques milliers d'hommes avec Chabrias : non seulement une expédition commandée contre eux par Autophradatès échoua honteusement, mais Évagoras força tour à tour Kition et Amathonte, mais il osa franchir la mer, mais il enleva Tyr d'assaut, dévasta la Phénicie et la Cilicie. Déjà les princes d'Asie Mineure s'agitaient, et l'un d'eux, Hécatomnos de Carie, s'était rangé au parti des alliés, quand Sparte traita brusquement avec les Perses : Antalkidas alla présenter son hommage à Suse devant le trône du Grand Roi. La convention de Milet avait ruiné l'œuvre d'Athènes et vendu la Grèce d'Asie à ses oppresseurs : la paix d'Antalkidas effaça les résultats de Salamine et de Platées et elle prosterna la Grèce d'Europe aux pieds de son vaincu d'autrefois. Un ordre parti du fond de l'Irân notifia à ses cités qu'elles eussent à suspendre les hostilités et à respecter les libertés les unes des autres; c'était les traiter en vassales dont on réprime les querelles, et pourtant elles obéirent (387). Artaxerxès, allégé pour le moment du côté de l'Égée, pouvait désormais diriger ses meilleurs généraux vers les pays rebelles, et ses ministres ne manquèrent pas à le lui suggérer : Évagoras subit le premier choc, ainsi qu'il était naturel. Cypre était en effet comme un des avant-postes de l'Égypte, tant elle dominait la mer et menaçait les communications d'une armée qui, débouchant de Palestine, marchait contre le Delta. Artaxerxès assembla trois cent mille hommes de pied et trois cents trières sous Tiribaze, puis il dépêcha le tout vers l'île. Au début, les corsaires cypriotes interceptèrent les convois qui ravitaillaient cette multitude, et leur action condamna les envahisseurs à une pénurie telle qu'une sédition éclata dans leur camp, mais Évagoras fut battu sur mer à la hauteur de Kition et son escadre détruite. Son malheur ne le découragea point : il s'en fia à son fils Pnytagoras de disputer le terrain aux barbares, et il courut implorer l'appui de Pharaon (385). Celui-ci en avait assez de songer à sa sécurité immédiate sans rien risquer dans une aventure aussi désespérée[1]. Évagoras ne ramena de son voyage que des subsides insuffisants; il s'enferma dans Salamine et il y batailla plusieurs années encore[2]. Cependant, Hakoris, comprenant que la soumission de Cypre le découvrait, avait cherché à opérer une diversion en Asie Mineure, et son entente avec les Pisidiens alors en pleine insurrection lui procura un répit

1. Théopompe, *Fragment 111*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. I, p. 295.
2. Diodore de Sicile, xv, 4-8.

dont il profita pour s'armer à outrance[1]. La paix d'Antalkidas avait laissé sans emploi la plupart des mercenaires de la Grèce : il en embaucha vingt mille, et les amiraux phéniciens encore affairés autour de l'île ne surent pas barrer la route aux vaisseaux qui lui amenaient ces renforts[2]. Ce fut heureux pour l'Égypte, car il mourut en 381 ; ses héritiers, Psamoutis II, Moutis, Néphoritès II, défilèrent rapidement sur le trône, et le pays entier fut déchiré un peu plus de deux années (381-379) par le règlement de sa succession[3]. La même turbulence des grands feudataires qui avait nui tant de fois à leurs devanciers pendant les guerres assyriennes leur fut également funeste dans ce dernier siècle de sa liberté : elle culbuta les Mendésiens sous les yeux de l'ennemi, et le prince de Sébennytos, Nakhtharhabît, notre Nectanébo Ier, fut exalté au trône par les soldats. La tradition de l'époque ptolémaique voulait qu'il eût été le fils de Néphoritès Ier, écarté d'abord de la royauté par la jalousie des dieux[4] : quelle que fût son origine, le peuple n'eut pas à se repentir de l'avoir accepté pour souverain. Il débuta par supprimer les maigres subsides que ses prédécesseurs avaient accordés encore à Évagoras, et cette mesure, si elle n'était pas généreuse, fut du moins politique[5]. Cypre en effet était virtuellement à la discrétion des Perses, et les quelques milliers d'hommes assiégés dans Salamine n'immobilisaient plus une portion assez nombreuses de leurs effectifs pour que l'Égypte en retirât quelque bénéfice : l'argent qu'on lui avait consacré jusqu'alors fut réservé à la défense directe de la vallée. Évagoras obtint d'ailleurs des conditions inespérées : Artaxerxès lui concéda son titre de roi et la possession de sa ville (383), puis il se retourna contre le dernier de ses ennemis qui restât debout encore, Nectanébo.

1. Théopompe, *Fragment 111*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. I, p. 296
2. Diodore de Sicile, XV, 29.
3. Hakoris régna treize années (Manéthon, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 597), soit de 393 à 381. Les trois rois suivants n'auraient régné à eux tous que deux ans quatre mois, soit entre la fin de 381 et le commencement de 378. Mouthès, Moutis, qui n'est point donné par toutes les listes manéthoniennes, paraît avoir son équivalent dans la *Rapsodie Démotique* (Révillout, *Second Extrait de la Chronique Démotique*, dans la *Revue Égyptologique*, t. II, p. 56-57). Wiedemann (*Geschichte Ægyptens*, p. 262 sqq., *Ægyptische Geschichte*, p. 696-697) a interverti l'ordre suivi généralement et il a proposé la série Néphoritès Ier, Mouthès, Psamoutis, Hakoris, Néphoritès II. La découverte, à Karnak, d'un petit temple où Psamoutis parle d'Hakoris comme de son prédécesseur (Maspero, *Découverte d'un petit temple à Karnak*, dans le *Recueil de Travaux*, t. II, p. 20), montre qu'ici du moins Manéthon était bien informé.
4. Cf., pour cette tradition courante à l'époque ptolémaique, le passage assez développé de la *Rapsodie Démotique* qui a été interprété par Révillout, *Second Extrait de la Chronique Démotique*, dans la *Revue Égyptologique*, t. II, p. 55.
5. C'est du moins l'interprétation qui me paraît être la meilleure pour le passage du fragment de Théopompe (*Fragment 111*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. I, p. 296) : καὶ ὡς Νεκτονέβιος παρειληφότος τῆς Αἰγύπτου βασιλείας, πρὸς Λακεδαιμονίους ἀπέστειλεν Εὐαγόρας, τίνα τε τρόπον ὁ περὶ Κύπρον πόλεμος διελύθη. Si le changement de règne qui se produisit alors en Égypte ne lui eût pas été défavorable, Évagoras n'aurait pas fait la démarche indiquée auprès des Lacédémoniens, et il ne se serait pas rendu peu de temps après.

Nectanébo n'avait pas épargné sa peine et il était en bon point pour accueillir chaudement l'adversaire. Il s'était choisi comme coadjuteur Chabrias l'Athénien, dont les événements de la dernière heure avaient mis les talents en relief, et celui-ci, agréant la corvée volontiers, bien qu'il n'eût pas mandat de son gouvernement[1], avait transformé le Delta en un camp retranché. Il avait cuirassé de redoutes les points vulnérables de la côte, construit à chaque bouche du fleuve des tours conjuguées qui en barraient l'accès, et placé ses forteresses d'arrêt si judicieusement que longtemps après lui on les entretint pour la sûreté du pays : nous en connaissons deux encore dont l'une, située en avant de Péluse, s'appelait le Château de Chabrias, l'autre, son bourg, non loin du lac Maréotis[2]. Les généraux perses s'efforcèrent de proportionner leurs moyens d'attaque aux moyens de défense de l'ennemi. Ako était, sur la côte méridionale de la Syrie, le seul port assez large pour qu'on y concentrât une flotte, à l'abri des tempêtes et des surprises. Ils y installèrent leur quartier général et ils en firent la base de leurs opérations. Pendant trois années, vivres, munitions, vaisseaux phéniciens et grecs, soldats étrangers et indigènes y affluèrent. Les rivalités des chefs militaires, Tithraustès, Datame, Abrocomas, et les intrigues de la cour faillirent tout ruiner plusieurs fois, mais Pharnabaze, qui avait eu le commandement supérieur dès le début, réussit à écarter ses rivaux, et, au printemps de 373, il était prêt à se mouvoir enfin. L'expédition comptait deux cent mille Asiatiques et vingt mille Grecs, trois cents trières, deux cents galères à trente rames, beaucoup de navires de charge[4]. La supériorité du nombre lui était acquise, et cela au moment où, par un coup de fortune, Nectanébo perdait son général le plus expérimenté. Artaxerxès avait remontré aux Athéniens qu'ils toléraient qu'un des leurs servît en Égypte malgré qu'ils se dissent ses amis, et, tout en exigeant que celui-là fût rappelé, il leur avait demandé pour lui le célèbre Iphicrate. Ils s'inclinèrent devant sa volonté, et, tandis qu'ils sommaient Chabrias de revenir, ils députaient Iphicrate en Syrie, où on lui



PHARNABAZE[3].

1. DIODORE DE SICILE, XV, 29, CORNELIUS NEPOS, *Chabrias*, § 2.

2. Ils sont mentionnés l'un et l'autre par Strabon : ὁ Χαβρίου λεγόμενος χάραξ (XVI, II § 33, p. 760) et ἡ Χαβρίου κώμη λεγομένη (XVII, I § 22, p. 808); la situation exacte de ces deux localités n'est pas encore certaine aujourd'hui. Diodore de Sicile, décrivant la mise en défense de l'Égypte (XV, 42), ne dit pas expressément qu'elle fut l'œuvre de Chabrias, mais cela n'en semble pas moins résulter de l'ensemble de son contexte.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une pièce du Cabinet des Médailles, dont je dois un moulage à l'obligeance de M. Babelon*; cf. BABELON, *les Perses Achéménides*, pl. IV, n° 8.

4. DIODORE DE SICILE, XV, 41.

attribua la conduite des mercenaires[1]. Pharnabaze ébranla ses colonnes en mai 374[2], mais, arrivé devant Péluse, il vit qu'il n'y avait pas moyen de la brusquer : non seulement les fortifications avaient été doublées, mais on avait coupé les canaux et inondé les approches. Iphicrate lui conseilla de ne point s'obstiner à un siège régulier : mieux valait détacher une expédition vers quelque point de la côte moins bien protégé, et y pratiquer la brèche au système de défense qui couvrait le front de l'ennemi. Trois mille hommes dépêchés discrètement au débouché de la branche mendésienne y débarquèrent soudain devant les fortins qui la fermaient. La garnison, sortie imprudemment à leur rencontre, se débanda et fut poursuivie si chaudement que vainqueurs et vaincus pénétrèrent pêle-mêle dans l'enceinte. Après ce succès, la partie était gagnée, si l'on agissait promptement et que l'on poussât droit au cœur du Delta; l'instant y était d'autant plus propice que Nectanébo avait vidé Memphis pour renforcer sa frontière. Iphicrate, qui l'apprit par l'un des prisonniers, conseilla à Pharnabaze de remonter le Nil avec la flotte et d'enlever la capitale avant que l'ennemi l'eût garnie de nouveau : le Perse trouva le projet trop hasardeux et il préféra attendre que l'armée entière l'eût rejoint. Iphicrate s'offrit alors à risquer l'aventure avec son corps d'auxiliaires; on craignit qu'il ne nourrît quelque dessein ambitieux et on lui refusa l'autorisation de marcher. Cependant, ces délais avaient donné aux Égyptiens le temps de calmer leur premier émoi; ils prirent hardiment l'offensive, enveloppèrent la position de Pharnabaze, remportèrent l'avantage dans quelques escarmouches. L'été survint, le Nil s'enfla plus vite que d'habitude, bientôt le flot empiéta sur le sol : les envahisseurs durent battre en retraite devant lui et se replier vers la Syrie. Iphicrate, dégoûté de l'ineptie de ses collègues asiatiques et de leurs récriminations, partit secrètement et s'en retourna en Grèce; ce qui restait de l'armée se débanda peu après et l'Égypte respira librement[4]. L'échec



ARTAXERXÈS II[3].

1. Cornelius Nepos, *Chabrias*, § 3, et *Iphicrates*, § 2, Diodore de Sicile, XV, 29.
2. Comme Kenrick (*Ancient Egypt under the Pharaohs*, t. II, p. 421) l'a fait observer justement, « les généraux perses et athéniens commirent la même erreur qui amena la défaite de Saint Louis et la prise de son armée en 1249, et que Bonaparte évita dans sa campagne de 1798 ». Toutefois, il semble bien que la faute doive être mise au compte de Pharnabaze seul et qu'Iphicrate n'y fut pour rien.
3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un statère d'argent du Cabinet des Médailles, dont je dois un moulage à l'obligeance de M. Babelon.*
4. Le récit de cette campagne est emprunté à Diodore de Sicile (XV, 41-43), que complètent dans le détail des renseignements d'auteurs divers réunis et discutés soigneusement par Judeich, *Kleinasiatische Studien*, p. 159-163.

pourtant ne fut pas assez retentissant pour ébranler l'espèce de suprématie dont Artaxerxès jouissait en Grèce depuis la paix de 387. Sparte, Thèbes, Athènes, se disputèrent son alliance avec autant d'acharnement que s'il eût réussi devant Péluse. Antalkidas reparut à Suse en 372 pour réclamer une intervention nouvelle, Pélopidas et Isménias sollicitèrent en 367 un rescrit analogue à celui d'Antalkidas, puis Athènes implora un subside par ambassade solennelle; il semblait que le grand roi fût devenu pour la Hellade une sorte d'arbitre suprême à qui tous les États jadis ligués contre lui venaient soumettre leurs différends à tour de rôle. Mais cet arbitre qui imposait sa volonté au dehors n'était jamais maître chez lui. Doux, facile d'humeur, plus enclin à pardonner qu'à sévir, d'ailleurs général malavisé et qui faillit être tué par les Cadusiens l'unique fois qu'il se passa le caprice de mener une armée[1], Artaxerxès s'occupait plus volontiers de réformes de culte que de projets militaires; il introduisait les rites de Mithra et d'Anâhita dans la religion officielle[2], mais il n'avait pas l'énergie nécessaire à brider l'ambition de ses gouverneurs de province. L'Asie Mineure, dont les révoltes alternaient décidément avec celles de l'Égypte, se souleva contre lui dès le lendemain de sa campagne du Nil, Ariobarzane en Phrygie, Datame et Aspis en Cilicie et en Cappadoce, et ils bravèrent son effort pendant des années. Quand la trahison eut raison de ceux-là, les satrapes de la région méditerranéenne, depuis l'Hellespont jusqu'à l'isthme sinaitique, se coalisèrent et entrèrent en scène simultanément : l'empire s'effondrait si les dariques n'eussent été lancées une fois de plus dans la mêlée. Cependant, Nectanébo était mort en 361[3], et Takhos lui avait succédé[4]. Il avait là une occasion sérieuse de jouer un mauvais tour à la Perse et d'accroître sa propre sécurité : il proposa son appui aux satrapes, et ceux-ci lui déléguèrent Rhéomitrès pour discuter les conditions d'une alliance offensive et défensive. Nectanébo lui avait légué une flotte nombreuse et un trésor comble :

1. Plutarque, *Vie d'Artoxerxès*, § 24, Cornelius Nepos, *Datames*, § 1.

2. Cf., dans Weissbach-Bang, *die Altpersischen Keilinschriften*, p. 44-47, les passages de ses inscriptions où il invoque ces deux divinités.

3. Les listes manéthoniennes lui attribuent dix ou dix-huit années de règne (Manéthon, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 597). Un sarcophage de Vienne porte la date de son an XV (Brugsch, *Recueil de Monuments*, t. I, pl. VI, n° 1), et la grande inscription d'Edfou parle de donations qu'il aurait faites au temple de cette ville en l'an XVIII de son règne (Lepsius, *Denkm.*, IV, 43, Brugsch, *Thesaurus Inscriptionum Ægyptiacarum*, p. 538, l. 3). La leçon 18 est donc préférable à la variante 10 dans les listes manéthoniennes; si le texte très obscur de la *Rapsodie Démotique* applique réellement le chiffre 9 ou 10 à la durée du règne (Révillout, *Second Extrait de la Chronique Démotique*, dans la *Revue Egyptologique*, t. II, p. 57-59), cette évaluation doit s'expliquer par quelque calcul mystique des prêtres de l'époque ptolémaique.

4. Le nom de ce roi, écrit par les Grecs Téôs ou Takhôs, selon la prononciation des dialectes égyptiens, a été découvert en hiéroglyphes, sur le mur extérieur oriental du temple de Khonsou, par Bouriant, *Notes de Voyage*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XI, p. 153-154.

il confia à l'ambassadeur cinq cents talents d'argent et cinquante navires avec lesquels celui-ci cingla vers Leukê sur la côte d'Asie Mineure. Ses complices l'y attendaient, heureux du succès de sa mission, mais lui n'avait pas confiance au résultat final et il ne cherchait qu'un moyen de rentrer en grâce : il s'innocenta en trahissant ses complices. Il livra les subsides et l'escadre égyptienne au satrape de Daskylée, Orontès, puis, saisissant les chefs insurgés, il les expédia à Suse chargés de chaines[1]. Ce fut comme un changement à vue : ce qui subsistait de la ligue se disloqua soudain après l'emprisonnement des chefs, et Artaxerxès rétablit son autorité sur l'Asie Mineure.

L'Égypte redevenait son objectif principal, et, par une ironie du sort, Pharaon lui-même avait contribué bénévolement à enrichir les coffres et à renforcer la flotte ennemie; malgré cette mésaventure, la situation demeurait si avantageuse pour lui qu'il se demanda s'il n'aurait pas avantage à prévenir l'attaque au lieu de l'essuyer passivement derrière ses lignes. Il avait sollicité l'amitié d'Athènes[2], et, si elle ne lui avait pas été accordée de manière très explicite, du moins, la république avait permis à Chabrias de reprendre son poste auprès de lui.


DATAME[3].

Chabrias l'exhorta à suivre son inclination, puis, comme l'argent lui manquait pour défrayer les dépenses d'une longue campagne au dehors, il lui enseigna la façon de s'en procurer[4]. Il lui suggéra que son clergé était riche, que les sommes assignées annuellement aux sacrifices et à l'entretien des temples seraient mieux employées au service de l'État, et il lui conseilla de réduire ou même de supprimer la plupart des collèges sacerdotaux. Les prêtres se rachetèrent par l'abandon de leurs biens personnels : le roi accepta gracieusement leurs donations, puis il leur déclara qu'à l'avenir et pendant toute la

1. DIODORE DE SICILE, XV, 90, 92. La même raison que j'ai indiquée souvent déjà m'oblige à sacrifier le récit des événements d'Asie Mineure pour m'attacher à l'exposition des guerres égyptiennes.

2. Le souvenir de son ambassade nous a été conservé par un décret des Athéniens, malheureusement fort mutilé (*Corpus Inscriptionum Atticarum*, II, n° 60), et que l'on a placé à des dates diverses entre 362 et 358. M. Paul Foucart a montré que l'on ne peut hésiter pour la date du décret qu'entre les trois archontats de Callimédès 360/59, d'Eucharistos 359/8, de Képhisodotos 358/7 (*Note sur deux inscriptions d'Athènes et de Priène*, dans la *Revue de Philologie*, 1898, p. 84-86). Sans entrer dans la discussion des autres témoignages, il me paraît probable que l'ambassade doit se placer plutôt sous l'archontat de Callimédès, vers la fin de 360, au moment où Chabrias venait d'arriver en Égypte et devait essayer d'assurer le secours d'Athènes à son roi.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une pièce du Cabinet des Médailles, dont je dois un moulage à l'obligeance de M. Babelon*; cf. BABELON, *les Perses Achéménides*, pl. IV, n° 16.

4. CORNELIUS NEPOS, *Chabrias*, § 2; cf. POLYEN, *Stratagèmes*, III, 11 § 7, 12, où sont racontés plusieurs des épisodes relatifs à la préparation de cette campagne. Il semble résulter de la discussion à laquelle Gutschmid a soumis les passages de Polyen (*Kleine Schriften*, t. I, p. 168-169, 173-177) qu'ils ont été empruntés à l'ouvrage de Théopompe, dans lequel les guerres des rois d'Égypte avec le Grand Roi étaient racontées longuement.

durée de la lutte contre les Perses, il exigerait d'eux les neuf-dixièmes des revenus sacrés. Cet impôt aurait suffi, si l'on avait pu le rentrer complètement, mais bientôt sans doute les intéressés imaginèrent un moyen de s'y soustraire en partie, car il fallut recourir à d'autres expédients. Chabrias conseilla d'augmenter la capitation et la taxe sur les maisons, de prélever un droit d'une obole sur chaque ardeb de grain qui serait vendue, de frapper d'une dîme la batellerie, les fabriques, les métiers manuels. Les ressources abondèrent aussitôt, mais alors une difficulté surgit qu'on dut résoudre sans retard. L'Égypte possédait peu de numéraire, et les habitants s'y tenaient encore au troc dans les transactions ordinaires de la vie, tandis que les étrangers se refusaient à toucher leur solde en nature ou en métaux non monnoyés : ils exigeaient des espèces sonnantes pour prix de leur sang. Ordre fut donné aux indigènes de verser au trésor l'or et l'argent brut ou travaillé qu'ils auraient, sauf à être remboursés graduellement par les nomarques sur le produit futur de la capitation : les lingots furent convertis en monnaies pour le payement des auxiliaires[1]. Ces mesures, si elles valurent de l'impopularité à Takhos, lui permirent de lever quatre-vingt mille hommes de troupes indigènes et dix mille Grecs, d'équiper une flotte de deux cents voiles, et de louer les meilleurs condottieri du temps[2]. Là, toutefois, son empressement à bien faire lui nuisit. Comme il avait déjà Chabrias et la bienveillance d'Athènes, il voulut avoir Agésilas et la bonne opinion de Lacédémone. Les quatre-vingts ans d'Agésilas ne l'avaient pas rendu insensible au gain ni à la vanité : la promesse du commandement suprême l'allécha, et il partit avec mille hoplites. Une première déception l'attendait au débarqué : Takhos lui confia les mercenaires, mais il conserva pour lui-même la direction générale des opérations, et il rangea toute la flotte sous Chabrias. Le vieux héros, après avoir soulagé son mécontentement par un redoublement de rudesse spartiate, consentit à se laisser apaiser par une abondance de présents et à s'accommoder du poste qu'on lui assignait, mais bientôt après un dissentiment plus grave surgit entre lui et son allié; il aurait souhaité que Takhos demeurât aux bords du Nil et se reposât sur ses généraux du soin de pousser les hostilités[3]. La facilité avec laquelle les chefs de bande se promenaient d'un camp dans l'autre selon la fantaisie

1. PSEUDO-ARISTOTE, *Économiques*, II, 25.

2. DIODORE DE SICILE, XV, 92; pour les finesses que Chabrias employa afin de dresser des rameurs égyptiens et d'approvisionner les vaisseaux, cf. POLYEN, *Stratagèmes*, III, 11, § 13-14, et le PSEUDO-ARISTOTE, *Économiques*, II, 37.

3. DIODORE, XV, 90-92; cf. [XÉNOPHON], *Éloge d'Agésilas*, II, 28-30, PLUTARQUE, *Agésilas*, § 36, THÉOPOMPE, *Fragments 11, 23*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. I, p. 279, 281.

du moment n'était pas pour inspirer confiance à l'Égyptien : il refusa, il remit la régence à l'un de ses parents, et il envahit la Syrie. Les Perses n'étaient pas prêts : ils s'enfermèrent dans les forteresses et le roi chargea son cousin Nectanébo, fils du régent, de les en débusquer. La guerre traînant en longueur, le mécontentement se glissa parmi les troupes indigènes et la trahison se mêla de la partie. Les expédients financiers avaient exaspéré les prêtres et le petit peuple : les plaintes, étouffées d'abord par la crainte, éclatèrent hardiment dès que l'expédition fut au delà de la frontière. Le régent les encouragea sous main, puis il écrivit à son fils pour l'aviser de ce qui se passait et pour l'exhorter à ceindre le diadème. Nectanébo eut bie tôt fait de débaucher les Égyptiens, mais leur appui ne lui servait de rien tant que les Grecs ne s'étaient pas prononcés, et Chabrias refusait de manquer à ses serments. Agésilas n'éprouva pas les mêmes scrupules. Sa vanité avait pâti cruellement chez Pharaon : après s'être vu dénier le rang auquel il s'était imaginé avoir droit, sa petite taille, ses maladies, sa grossièreté native, l'avaient exposé aux railleries indécentes des courtisans. Takhos, le jugeant inégal à sa renommée, lui avait appliqué,


NECTANÉBO I[er] [1].

dit-on, le proverbe de la montagne accouchée d'une souris, à quoi il avait répondu : « Vienne l'occasion, et je lui apprendrai que je suis le lion[2] ». Quand Takhos le pria de s'emparer des rebelles, il lui objecta ironiquement qu'il était là pour aider les Égyptiens, non pour les charger; avant donc de prêter appui à l'un des prétendants, il consulterait les Éphores. Les Éphores lui déléguèrent la faculté d'agir au mieux des intérêts de la patrie, et il se rangea au parti de Nectanébo, malgré les instances de Chabrias. Takhos, déserté de ses soudards, s'enfuit à Sidon, puis à Suse, où Artaxerxès lui accorda l'hospitalité sans rancune (359)[3], mais la nouvelle de sa chute ne fut pas accueillie aux bords du Nil avec autant de joie qu'il s'en était flatté. Le peuple se méfia d'une révolution opérée par ces Grecs qu'il détestait, et les

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après* LEPSIUS, *Denkmäler*, III, 301, n° 83.
2. PLUTARQUE, *Agésilas*, § 36; cf. THÉOPOMPE, *Fragment 120*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. I, p. 297-298, et LYKÉAS DE NAUCRATIS, *Fragment 3*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. IV, p. 441.
3. DIODORE DE SICILE, XV, 92; cf. [XÉNOPHON], *Éloge d'Agésilas*, II. 30. On contait une anecdote assez puérile sur les rapports de Takhos et d'Okhos (LYNCÉE, ou peut-être LYKÉAS DE NAUCRATIS, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 466, note 1).

seigneurs féodaux ne voulurent pas d'un souverain qu'ils n'avaient point choisi : ils désignèrent l'un d'entre eux pour lui résister, le prince de Mendès. Nectanébo dut abandonner les conquêtes de son prédécesseur et ramener ses forces en Afrique : il s'y trouva en présence d'une armée indisciplinée encore, mais nombreuse et vaillante. Agésilas lui conseilla d'attaquer immédiatement pour ne pas donner à ces gens le temps de s'aguerrir, toutefois il n'était plus bien en cour : le Mendésien avait essayé de le corrompre, et malgré qu'il eût témoigné une loyauté inespérée, beaucoup soupçonnaient pourtant sa bonne foi. Nectanébo installa son quartier général à Tanis, et bientôt l'adversaire s'appliqua à l'y bloquer. On sait avec quelle dextérité l'Égyptien manie la pioche et avec quelle promptitude il édifie les murailles les plus solides : déjà le cercle de tranchées qui enserrait la ville était presque complet et les vivres commençaient à manquer, lorsque Agésilas reçut l'autorisation de tenter une sortie. Il força les lignes à la faveur de la nuit, et quelques jours plus tard il remporta une victoire décisive (359). Nectanébo l'aurait maintenant gardé volontiers près de lui, car il pressentait une tentative prochaine des Perses; le Spartiate, qui en avait assez de l'Égypte et de ses intrigues, le quitta et s'éteignit d'épuisement sur les côtes de la Cyrénaique. L'invasion eut lieu peu après, comme le Pharaon l'avait pensé, mais molle et incertaine. Artaxerxès en avait assigné la direction à Takhos, sans doute avec la promesse de le réintégrer dans sa puissance première comme satrape ou comme roi vassal, mais Takhos mourut avant même d'avoir rejoint son poste[1], et les discordes de la famille achéménide empêchèrent les généraux qui le remplacèrent d'agir efficacement. Le vieil Artaxerxès avait eu, dit-on, cent quinze fils des diverses femmes de son harem, mais il ne lui en restait que trois de la reine Statira, Darius, Ariaspès[2] et Okhos. Darius, l'aîné, avait été reconnu solennellement comme l'héritier présomptif, peut-être au moment de la guerre malheureuse contre les Cadusiens[3], mais son plus jeune frère Okhos, qui aspirait secrètement à la couronne, sut lui insinuer des inquiétudes au sujet de la succession et l'incita à se débarrasser du vieux roi. Les contemporains, mal renseignés sur ces intrigues de palais, dont ils enregistraient les effets sans deviner les

1. Élien (*Variæ Historiæ*, V, 1) raconte, probablement d'après Dinon, que Takhos serait mort de dysenterie à la suite d'un excès de table.

2. C'est la forme que donne Plutarque (*Vie d'Artoxerxès*, § 30); Trogue-Pompée appelait ce personnage Ariaratès (JUSTIN, X, 2), probablement d'après Dinon.

3. Cf., sur cette guerre, ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 758, de cette *Histoire*. Trogue-Pompée affirmait que ces corégences étaient contraires à la loi perse (JUSTIN, X, 1); nous avons vu plus haut, t. III, p. 655, 716, de cette *Histoire*, qu'au contraire elles étaient obligatoires lorsque le souverain partait pour la guerre.

péripéties que vaguement, inventèrent plusieurs versions pour expliquer la conduite du jeune prince. Quelques-uns firent de sa conspiration un roman d'amour. Cyrus le jeune avait eu pour maîtresse une Ionienne, Aspasie, qui, prise après la catastrophe de Cunaxa, avait passé au harem du vainqueur et l'avait séduit par sa beauté. Darius aurait conçu une vive passion pour cette femme, et son père aurait consenti d'abord à la lui céder, puis, se repentant de sa complaisance, il l'aurait consacrée au culte de Mithra, ce qui lui imposait une chasteté perpétuelle. Darius, exaspéré, aurait comploté de venger sa déconvenue, mais, trahi par Okhos, il aurait été exécuté avec sa famille entière[1]. Ce premier obstacle écarté, le fourbe n'avait pas encore les voies libres, mais son frère Ariaspès devenait le successeur désigné : il lui persuada que leur père, convaincu de sa complicité au crime de Darius, méditait de le faire périr ignominieusement, et il le poussa à se tuer lui-même pour échapper au bourreau. Restait un bâtard, Arsamès, qui aurait pu nourrir par aventure quelques prétentions à la couronne : Okhos l'assassina. Artaxerxès ne résista pas à ce dernier coup : il mourut de douleur après un règne de quarante-six années (358)[2].

Okhos, qui élut aussitôt le nom d'Artaxerxès, débuta par un massacre en règle : il égorgea tous les princes de la famille royale[3], puis, libre des rivaux qui auraient pu lui disputer l'autorité suprême, il activa les préparatifs de la guerre contre l'Égypte que la mort de son père avait interrompus et son propre avènement. Jamais la nécessité de restaurer la domination perse aux rives du Nil n'avait été plus pressante. Depuis cinquante ans environ qu'elle avait recouvré son indépendance, l'Égypte n'avait cessé de susciter les embarras les plus cruels au Grand Roi. Dans le principe, les contemporains, Hellènes ou barbares, avaient pensé que la levée de boucliers d'Amyrtée n'était qu'une émeute pareille aux précédentes, passagère et promptement réprimée. Mais quand on vit les dynasties indigènes s'enraciner et lutter avec avantage, malgré la disproportion flagrante des ressources, quand, non seulement les

1. C'est la version de Dinon, recueillie par Trogue-Pompée (JUSTIN, X, 2). Un calcul de date en montre l'invraisemblance. Il résulte du témoignage même de Justin (X, 2) qu'Artaxerxès mourut de chagrin peu après l'exécution de son fils, et d'autre part la bataille de Cunaxa est de l'an 400 : Aspasie aurait donc eu cinquante ou soixante ans passés au moment où Darius s'éprit d'elle.

2. C'est la durée que Plutarque attribue à son règne (*Vie d'Artoxerxès*, § 30) et qui est adoptée généralement. On raconta plus tard que le nouveau roi tint la mort de son père cachée pendant dix mois (POLYEN, *Stratagèmes*, VII, 17), sans qu'on sache ce qu'il y a de vrai dans ce bruit, qui fut recueilli par Dinon.

3. D'après l'auteur transcrit par Trogue-Pompée (JUSTIN, X, 3), les princesses elles-mêmes auraient été englobées dans ce massacre. C'est exagération bien certainement, car nous verrons bientôt que le dernier roi de Perse, Darius III, passait pour être le petit-fils de Darius II; le massacre dut ne pas s'étendre au delà du cercle des héritiers directs d'Artaxerxès.

plus braves soldats de l'Asie, mais les meilleurs capitaines de la Grèce eurent échoué misérablement dans leurs assauts sur le front du Delta, les peuples de la Phénicie et de la Syrie firent un retour sur eux-mêmes et ils se demandèrent si ce qui était possible en Afrique ne le serait pas non plus en Asie. Dès qu'un satrape ou un prince vassal médita de s'insurger, c'est l'Égypte qu'il sollicita comme son alliée naturelle et à qui il en mendia les moyens; si besogneux que Pharaon fût alors, il se procurait toujours de l'argent, des munitions, des vaisseaux, des hommes, pour quiconque lui offrait le service d'occuper les généraux de l'empire. La tentative d'Okhos échoua comme les autres : les deux aventuriers qui commandaient les bandes de Nectanébo, Diophante d'Athènes et Lamios de Sparte, infligèrent une défaite sanglante aux impériaux et ils les contraignirent à se replier précipitamment[1]. L'échec eut des résultats d'autant plus fâcheux que l'effort avait été plus considérable : le maître lui-même avait dirigé ses régiments et il avait dû tourner dos avec précipitation. Les provinces syriennes, toujours en émoi depuis la campagne de Takhos, coururent aux armes, neuf roitelets de Cypre et parmi eux Évagoras II, le neveu du grand Évagoras, refusèrent le tribut, Artabaze agita l'Asie Mineure. La Phénicie hésitait encore : l'insolence de son satrape, la rapacité des généraux repoussés d'Égypte et l'indiscipline de leurs soldats la décidèrent. Dans un convent siégeant à Tripoli, les représentants de ses cités conférèrent au roi de Sidon, Tennès, l'honneur périlleux de conduire les opérations, et son premier acte fut de détruire la villa royale du Liban, puis de brûler les provisions accumulées dans les ports à propos de la guerre d'Égypte (351/0). Okhos pensa d'abord que ses lieutenants auraient aisément raison de ces rébellions, et en effet Idrieus, tyran de Carie, appuyé de huit mille mercenaires sous Phocion l'Athénien, vint à bout des tyranneaux cypriotes sans trop de difficulté; mais, en Asie Mineure, Artabaze, secouru par Athènes et par Thèbes, tint tête aux généraux qu'on lui dépêcha, et Tennès remporta une victoire signalée en Syrie. Il avait tourné ses regards vers Nectanébo, et naturellement Necta-



ÉVAGORAS II DE SALAMINE[2].

1. DIODORE DE SICILE, XVI, 48, qui, malheureusement, ne nous a transmis aucun détail sur la marche des événements; peut-être n'en trouvait-il aucun dans Théopompe, qui était son guide pour ces guerres égyptiennes. On peut rapporter à cette expédition, comme le fait Wiedemann (*Geschichte Ægyptens*, p. 294-295), la ruse du Spartiate Gastrôn, qui, selon Polyen (*Stratagèmes*, II, 16; cf. FRONTIN, *Stratagèmes*, et II, 3 § 13, GUTSCHMID, *Kleine Schriften*, t. I, p. 175-176), aurait valu la victoire aux Égyptiens.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une pièce du Cabinet des Médailles, dont je dois un moulage à l'obligeance de M. Babelon*; cf. BABELON, *les Perses Achéménides*, pl. XVII, n° 14.

nébo lui avait prêté des soldats, quatre mille Grecs, avec l'un de ses meilleurs officiers, Mentor le Rhodien : Bélésys, le satrape de la Syrie, et Mazæos, celui de la Cilicie, furent battus à plates coutures. Okhos, exaspéré de leur insuccès, convoqua le ban et l'arrière-ban, trois cents mille Asiatiques et dix mille Hellènes; les Sidoniens, de leur côté, s'entourèrent d'un triple fossé, surhaussèrent leurs remparts, incendièrent leurs vaisseaux, pour bien montrer qu'ils s'obstineraient jusqu'au bout[1]. Par malheur, leur Tennès n'était pas l'homme des résolutions durables. Il n'avait vécu jusqu'alors que pour le plaisir, au milieu d'almées qu'il achetait à grands frais dans l'Ionie ou dans la Grèce, et il avait mis son ambition à surpasser en magnificence les princes les plus fastueux de Cypre, surtout Nicoclès de Salamine, le fils d'Évagoras[2]. L'approche d'Okhos lui troubla le peu de cervelle qu'il avait : il rêva d'effacer par la trahison envers ses sujets la trahison dont il se sentait coupable à l'égard de son souverain. Il avait un certain Thessalion pour confident et pour ministre : il le manda en secret au camp des Perses, jurant de livrer Sidon, puis de guider le roi en Égypte pourvu qu'on lui accordât la vie sauve et qu'on lui garantit son rang. Okhos avait déjà agréé ces conditions lorsqu'un mouvement d'orgueil de sa part faillit tout compromettre. Thessalion, qui doutait non sans raison de sa loyauté, avait demandé qu'il s'engageât par sa main droite à remplir exactement toutes les clauses du traité, sur quoi Okhos, blessé dans sa dignité par cette exigence, avait ordonné qu'on lui tranchât la tête. Comme on l'entraînait, il s'écria que le roi était le maître d'agir à son bon plaisir, mais que si l'on dédaignait l'appui de Tennès, on échouerait et contre la Phénicie et contre l'Égypte. Ses paroles produisirent un revirement soudain : on en passa par où il voulait. Quand les Perses ne furent plus qu'à quelques journées de marche, Tennès prétexta une assemblée générale des députés phéniciens, et, sous couleur d'escorter les cent principaux de la ville au lieu indiqué pour les délibérations, il les mena au camp ennemi, où ils furent exterminés à coups de javeline. Les Sidoniens, abandonnés de leur roi, s'entêtaient à guerroyer encore dans l'espoir d'une rescousse égyptienne, mais les dariques s'étaient faufilées déjà parmi les mercenaires; le capitaine que Nectanébo leur avait prêté leur déclara que ses gens jugeaient la position désespérée et qu'il rendrait la place à la première sommation. Alors ils se résignèrent à implorer la clémence du vainqueur, et cinq cents d'entre eux partirent en suppliants, des

1. Diodore de Sicile, XVI, 44.
2. Cf. ce que dit de lui, en l'appelant Straton, l'historien Théopompe, *Fragment 126*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. I, 299.

branches d'olivier à la main. Okhos était le plus féroce des monarques qui eussent régné sur la Perse, le seul peut-être qui fût vraiment sanguinaire par nature : il ne daigna rien entendre et il égorgea ceux-là comme il avait fait les cent premiers. Le reste, comprenant qu'il n'y avait plus de pardon à espérer, se barricada dans les maisons et y alluma l'incendie : quarante mille personnes périrent au milieu des flammes, et tel était le luxe des habitations particulières qu'on vendit fort cher le droit d'en extraire les matières d'or et d'argent ensevelies sous les décombres. Ce fut une destruction presque aussi complète qu'au temps d'Asarhaddon[1]. La ville châtiée, comme on n'avait plus besoin de Tennès, il eut son tour : on le jeta au bourreau, et les autres rois phéniciens, effrayés de son supplice, ouvrirent leurs portes sans combat[2].

Une fois de plus la félonie de quelques traîtres avait déconcerté les plans de Pharaon et vendu les défenses extérieures de l'Égypte à l'ennemi : Okhos reprit ses préparatifs avec une ténacité merveilleuse et la résolution ferme de ne rien négliger de ce qui pourrait contribuer au résultat final. Ses victoires avaient raffermi les cités dans le devoir, et elles rivalisèrent à qui ferait oublier par son zèle les hésitations du début : « Quelle ville, quelle nation de l'Asie n'envoya pas des ambassades au souverain? que ne lui prodigua-t-on point, soit des produits naturels du sol, soit des objets rares ou précieux que l'art sait fabriquer? Ne reçut-il point quantité de tapisseries ou de tentures, les unes teintes en pourpre, d'autres bariolées, les autres blanches? nombre de tentes dorées, garnies de tout leur mobilier, surabondance de linge et de lits somptueux? de l'argent ciselé, de l'or travaillé, des coupes et des cratères, les uns incrustés de pierreries, les autres précieux surtout par la perfection et par la richesse du travail? Puis c'étaient des myriades infinies d'armes barbares et grecques, et des troupeaux plus considérables encore de bêtes de trait et de victimes marquées pour le sacrifice, des conserves au boisseau, des ballots et des sacs pleins de parchemins ou de livres et de toute sorte d'objets utiles? Telle était la quantité des viandes salées expédiées de tous les côtés, qu'on en prenait de loin les amas pour autant de tertres et de collines élevées l'une en face de l'autre[3]. » L'armée de terre fut divisée en trois corps, commandés chacun par un barbare et par un Grec. Elle s'avança le long de la côte, sur l'ancienne route des razzias pharaoniques, et, en longeant les marais de Sirbon,

1. Sur la destruction de Sidon par Asarhaddon, cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 352, de cette *Histoire*.

2. Le récit de la guerre de Phénicie est développé tout au long dans DIODORE DE SICILE, XVI, 41-45.

3. THÉOPOMPE, *Fragment 125*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. I, p. 298-299.

quelques détachements, s'étant aventurés sans prudence à travers les lises, y périrent jusqu'au dernier homme. Quand la masse arriva saine et sauve devant Péluse, elle trouva Nectanébo embusqué derrière ses remparts et ses marais. Il avait moins de monde que son adversaire, soixante mille Égyptiens, vingt mille Libyens, autant de Grecs; mais le souvenir des succès remportés à nombre inégal par lui-même et par ses prédécesseurs lui inspirait confiance dans l'issue du duel. Son escadre de haute mer n'aurait pas osé affronter en ligne les flottes combinées de Cypre et de la Phénicie; par contre, il avait assez de bateaux à fond plat pour barrer les bouches du Nil à n'importe quel adversaire. Les points faibles de sa côte méditerranéenne et de sa frontière orientale étaient couverts par des places fortes, par des redoutes ou par des camps retranchés : bref, ses mesures étaient bien combinées pour assurer le succès d'une guerre défensive, si la fougue imprudente de ses Grecs n'avait pas bouleversé ses plans. Cinq mille d'entre eux occupaient Péluse avec Philophrôn. Quelques compagnies de Thébains qui servaient sous Lakratès dans l'armée perse franchirent un canal profond qui séparait leur camp de la ville et elles les provoquèrent à une rencontre en rase campagne. Philophrôn, au lieu de les laisser dire, accepta leur défi et jouta avec elles jusqu'au soir. Le lendemain, Lakratès, ayant saigné le canal et jeté une digue en travers, amena son corps entier sur les glacis, traça des tranchées, mit ses machines en batterie. Il eut vite fait de pratiquer la brèche, mais les Égyptiens s'entendaient au travail de la pioche aussi bien qu'à celui de la lance, et tandis que l'enceinte s'écroulait, ils avaient improvisé derrière elle un mur couronné de tours en bois. Nectanébo, accouru avec trente mille indigènes, cinq mille Grecs, la moitié des Libyens, observait les péripéties du siège à courte distance, et, rien que par sa présence, il empêchait le gros des Perses de marcher en avant. Les semaines s'écoulaient, l'inondation approchait, et il semblait que cette tactique de temporisation dût avoir sa fortune accoutumée, quand un incident imprévu décida en un clin d'œil du sort de l'Égypte. Il y avait parmi les lieutenants d'Okhos un certain Nicostrate d'Argos que sa vigueur prodigieuse faisait comparer à Hercule, et qui s'affublait par vanité de l'accoutrement traditionnel du héros, la peau de lion et la massue. S'inspirant sans doute des idées préconisées naguère par Iphicrate[1], Nicostrate obligea des paysans dont il avait saisi les enfants et les femmes à le guider; il pénétra ainsi dans l'un des bras qui sillonnent les bourbiers du Menzalèh, il débarqua son corps sur les der-

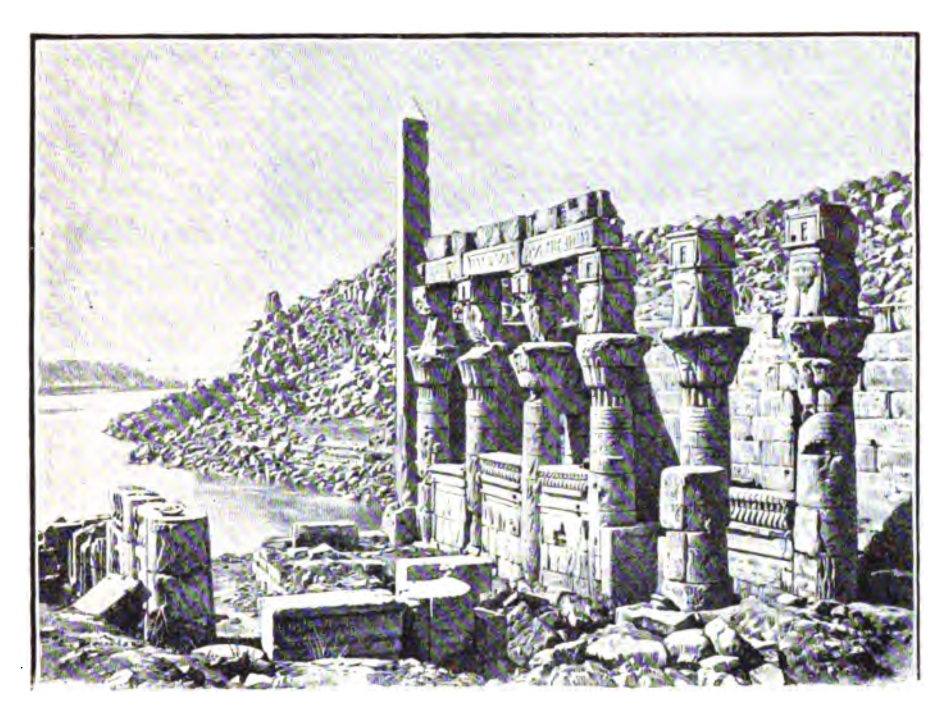
1. Cf. ce qui est dit à ce sujet plus haut, au t. III, p. 757, de cette *Histoire*.

rières de Nectanébo et il s'installa à la lisière des terres cultivées dans une position très forte. L'aventure, menée avec trop peu d'hommes, était plus que téméraire : si les généraux égyptiens s'étaient bornés à le harceler, sans jamais accepter de lui une bataille rangée, ils l'auraient obligé à se rembarquer promptement ou à déposer les armes. Par malheur, cinq mille mercenaires qui formaient la garnison de l'une des villes voisines se précipitèrent à sa rencontre sous la direction de Clinias de Cos et ils essuyèrent un revers meurtrier. Du coup la porte s'ouvrait béante aux ennemis, et si les Perses, encouragés par le succès de ces enfants perdus, s'y ruaient résolument, Nectanébo risquait d'être coupé des troupes qu'il avait autour de Péluse, puis écrasé. Il crut plus sage de se replier vers la pointe du Delta, mais sa prudence même l'exposa à l'un de ces accidents qui se produisent dans les armées formées d'éléments trop disparates. Tandis qu'il concentrait ses réserves à Memphis, les corps demeurés en première ligne crurent qu'en les laissant exposés aux assauts du Grand Roi, il les sacrifiait de sang-froid. Péluse capitula entre les mains de Lakratès; Mentor le Rhodien poussa en avant, saisit Bubaste, et les autres villes du Delta oriental, redoutant le sort de Sidon, l'accueillirent presque sans résistance; les troupes qui s'assemblaient à Memphis se débandèrent. Nectanébo, ruiné par ces désastres successifs, ramassa ses trésors et se réfugia en Éthiopie. L'heureuse folie de Nicostrate avait culbuté le royaume des Pharaons et rétabli l'empire des Perses dans son intégrité[1] (342).

1. L'histoire entière de cette guerre est racontée dans Diodore de Sicile (XVI, 46-51), le plus souvent d'après Théopompe. La chronologie en est encore assez embrouillée pour qu'il y ait des doutes sur l'exactitude des dates de chaque événement : j'ai suivi le système qui m'a paru s'accorder le mieux avec l'histoire générale du temps. Voici la série de ces dernières dynasties telle qu'on peut la rétablir jusqu'à présent :

	XXVIIe DYNASTIE PERSANE.	
I.	Masoutrî Kanbouti	Καμβύσης.
II.	[Gaumâta]	[Σμέρδις].
III.	Satôoutourî Ntaraiouasha	Δαρεῖος α'.
IV.	Sanentonen-sotpouniphtah Khabbîsha	
V.	Khshayarsha	Ξέρξης α'.
VI.	Artakhshayarsha	'Αρταξέρξης α'.
VII.	Khshayarsha	Ξέρξης β'.
VIII.		Σεχυδίανος Σογδίανο.
IX.	Miamounrî Ntaraiouasha	Δαρεῖος β'.
	XXVIIIe DYNASTIE SAITE.	
I.		Ἀμυρταῖος.
	XXIXe DYNASTIE MENDÉSIENNE.	
I.	Binri-Minoutirou Nefôrîti Ier	Νεφερίτης α'.
II.	Khnoummarî-sotpounikhnoumou Hakori	Ἄχωρις.
III.	Ousiriphtahrî Psamouti	Ψάμμουθις.
IV.		Μύθης.
V.	Nefòrîti II	Νεφερίτης β'.
	XXXe DYNASTIE SÉBENNYTIQUE.	
I.	Snotmibrî sotpounianhourî Nakhtharahbît-Mianhourî-Siisît.	Νεχτανέβης α'.
II.	Irimaîtnirî Zadhou-Sotpounianhourî	Τέως, Ταχώς.
III.	Khopirkerî Nakhtounabouf	Νεχτανέβης β', Ναχτονάβο.

L'Égypte avait prospéré sous la forte tutelle de ses derniers régents indigènes. D'Amyrtée à Nectanébo, ils avaient tous travaillé en conscience à effacer en elle les traces des invasions persanes et à lui rendre l'aspect qu'elle présentait avant son asservissement; ceux mêmes qui n'avaient que passé sur elle, Psamouti et Takhos, lui avaient construit ou décoré des monuments comme ceux qui avaient régné plus longtemps[1]. La Thébaide fut l'objet de leurs soins assidus.

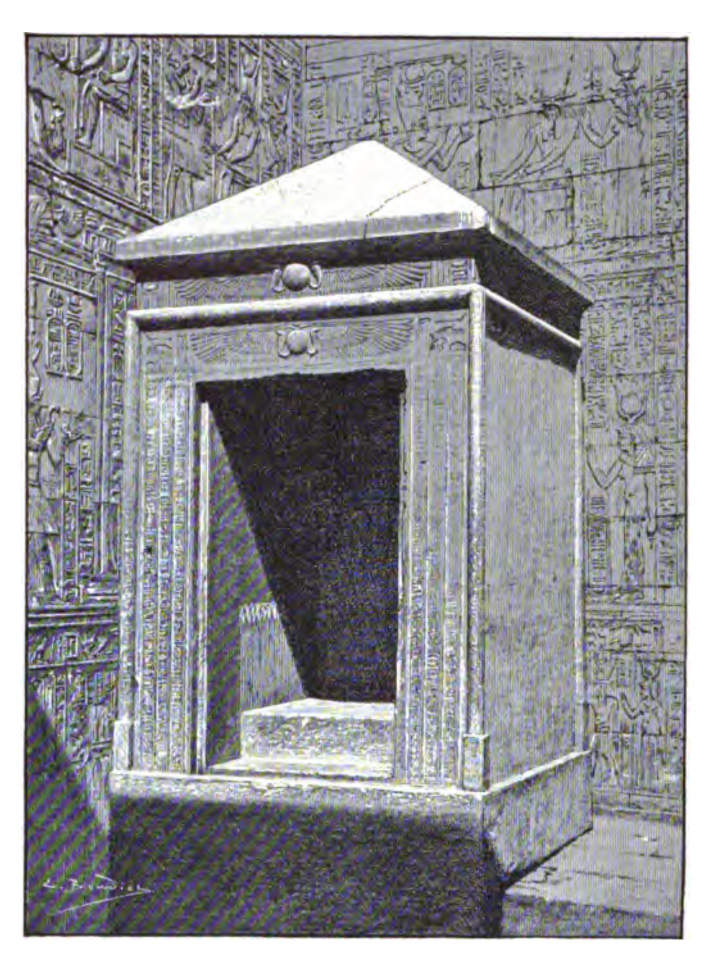


LE PETIT TEMPLE DE NECTANÉBO, À LA POINTE MÉRIDIONALE DE PHILÆ[2].

L'île de Philæ, sans cesse en butte aux insultes des Éthiopiens, ne semblait plus qu'un monceau de ruines[3] : Nectanébo II y bâtit une belle porte, encastrée plus tard dans le premier pylone du temple ptolémaique, et l'un au moins des édifices que nous y voyons aujourd'hui, ce charmant kiosque rectangulaire dont les colonnes à dés hathoriques dominent la pointe méridionale et désignent l'endroit par lequel les pèlerins éthiopiens pénétraient sur le sol sacré

1. Édicules de Psamouti à Karnak (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCCIII, 1, et CCCIX, 3, Lepsius, *Denkmäler*, III, 259, *a-b*, Maspero, *Découverte d'un petit temple*, dans le *Recueil de Travaux*, t. VI, p. 20, Wiedemann, *Sur deux temples bâtis par les rois de la XXIXe dynastie à Karnak*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, t. VII, 1884-1885, p. 108-112): travaux de Takhos dans les carrières de Tourah (Brugsch, *Histoire d'Egypte*, p. 282), dans le temple de Khonsou à Thèbes (Bouriant, *Notes de Voyage*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XI, p. 153-154).
2. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de Béato.*
3. Au sujet des constructions d'Ahmasis à Philæ, cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 641, de cette *Histoire*.

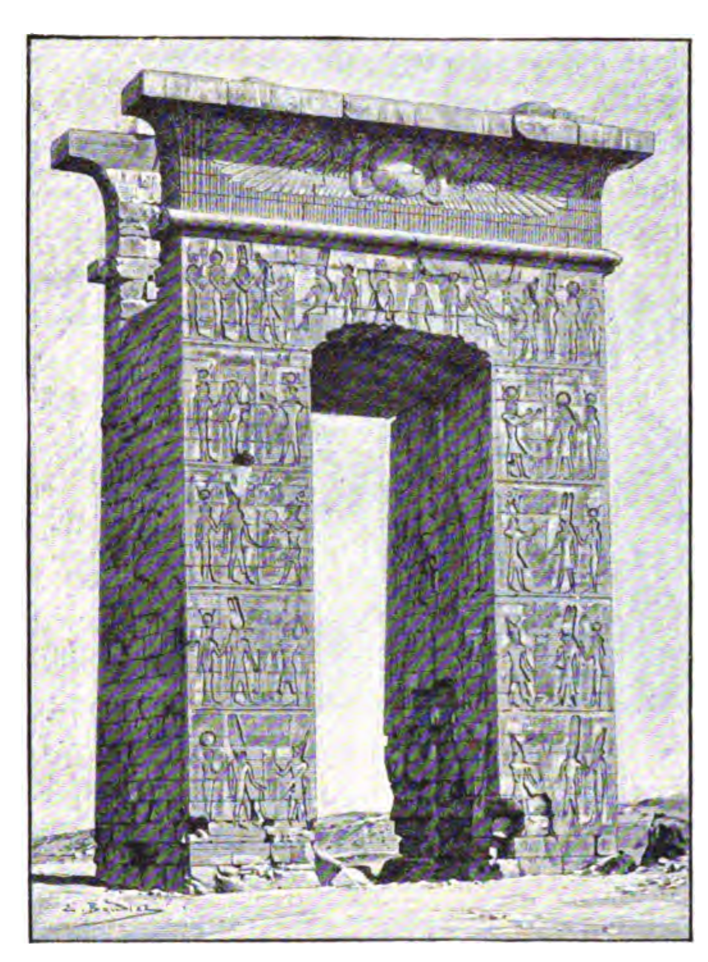
de la bonne Isis[1]. Nectanébo Ier restaura le sanctuaire de Nekhabit à El-Kab[2], celui d'Horus à Edfou, et il consacra dans ce dernier un admirable naos dont les proportions sévères et la décoration sobre ravissent les voyageurs, nos contemporains[3]; Nectanébo II répara la très antique maison de Mînou à Coptos[4], et, sans entrer dans le détail de ce que fit chacun des derniers Pharaons, ils sont rares les sites importants de la vallée où l'on ne découvre pas encore, après tant de siècles, quelque preuve éclatante de leur activité, Thèbes[5], Mem-



LE NAOS DE NECTANÉBO DANS LE TEMPLE D'EDFOU[6].

1. Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. lxxx, lxxxv, et p. 201-206, Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. 18, Lepsius, *Denkmäler*, III, 285-286.
2. Cartouches retrouvés en 1882 dans les ruines du grand temple d'El-Kab.
3. Dümichen, *Bauurkunde der Tempelanlagen von Edfu*, dans la *Zeitschrift*, 1871, p. 95 sqq.
4. Maspero, *Notes*, § lxii, dans la *Zeitschrift*, 1885, p. 4-5, Petrie, *Koptos*, p. 17 et pl. xxvi, 2.
5. Édifices de Néphoritès Ier à Karnak (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. II, p. 290, Lepsius, *Denkmäler*, III, 284, *b-c*), d'Hakoris à Karnak (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. II, p. 264, Rosellini, *Monumenti Storici*, t. II, p. 213, et t. IV, p. 218, Lepsius, *Denkmäler*, *III*, 284 *f-g*) et à Médinét-Habou (Rosellini, *Monumenti Storici*, t. II, p. 211-213 et t. IV, p. 218, Lepsius, *Denkmäler*, III, 284, *h-i*), de Psamouti à Karnak (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. cccIII, 1, cccIX, 3, Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. cliv, 4, et t. II, p. 214-215, t. IV, p. 219-220, Lepsius, *Denkmäler*, III, 259 *a-b*, Maspero, *Découverte d'un petit temple à Karnak*, dans le *Recueil de Travaux*, t. II, p. 20), de Nectanébo Ier à Karnak (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. cccVIII, 2, et t. II, p. 232, 238, 264, 273 sqq., Rosellini, *Monumenti Storici*, t. II, p. 222, Lepsius, *Denkmäler*, III, 287, *b-h*), de Takhos à Karnak (Bouriant, *Notes de Voyage*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XI, p. 153-154), de Nectanébo II, à Karnak (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. cclix, 2, et p. 240, 256, 262 sqq., Lepsius, *Denkmäler*, III, 284 *k*) et à Médinét-Habou (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. cxcvi, Rosellini, *Monumenti Storici*, pl. cliv, 2, et t. IV. p. 222-223, Lepsius, *Denkmäler*, V, 1 *c*).
6. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de Béato.*

phis[1], Sébennytos[2], Bubaste[3], Pahabit[4], Patoumou[5], Tanis[6]. Les Oasis Thébaines n'échappèrent pas à leur zèle, même celle d'Amon, et les rares Européens qui les ont visitées de nos jours y ont noté leurs cartouches à la volée. Et, malgré le peu de temps qui fut consacré à leur exécution, la plupart de ces travaux ne trahissent ni la hâte ni l'incurie : les artistes à qui ils furent confiés possédaient dans leur intégrité les traditions du bel art d'autrefois, et ils savaient modeler des chefs-d'œuvre comparables à ceux des grandes époques. La porte Orientale, élevée à Karnak sous Nectanébo II, ne le cède en rien pour la pureté des lignes et pour l'élégance des bas-reliefs à ce qui subsiste de celles d'Aménôthès III[8]. Le sarco-



LA GRANDE PORTE DE NECTANÉBO, À KARNAK[7].

1. Graffiti du temps d'Hakoris et de Takhos, tracés dans les carrières de Tourah et se rapportant à des constructions faites à Memphis (Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, t. II, p. 489 Brugsch, *Recueil de Monuments*, t. I, pl. X, 10, 14-16, 20, 22, et *Histoire d'Égypte*, p. 282).

2. Naville, *the Mound of the Jews*, p. 25-26 et pl. VI A; cf. Leemans, *Papyri Græci*, t. I, p. 122, où il est parlé des travaux que Nectanébo II exécuta dans le temple de cette ville.

3. Naville, *Bubastis*, p. 56-58 et pl. XLIII-XLVIII, où le nom d'Hakoris est mentionné une fois (XLIII, B); le gros des constructions datait de Nectanébo Ier.

4. Naville, *the Mound of the Jews*, p. 26.

5. Naville, *Lettre à M. Lepsius*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 43, *the Store-City of Pithom*, p. 12, où l'on voit que le roi constructeur fut Nectanébo Ier; cf. Petrie, *Tanis*, t. I, p. 28, les statues de Nectanébo Ier, découvertes à Tell el-Maskhoutah.

6. Flinders Petrie, *Tanis*, t. I, p. 21. — 7. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de Béato.*

8. Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. CCCIX, 2 et t. II, p. 262 sqq. La porte est du règne de Nectanébo II, ainsi qu'une partie du mur voisin.

phage de Nectanébo Ier est taillé et orné avec une perfection qui n'a été surpassée dans aucun siècle, et partout ailleurs, sur les monuments qui portent le nom de ce prince, les hiéroglyphes sont dessinés et ciselés comme si chacun d'eux était un camée précieux[1]. Le torse en basalte de Nectanébo II, qu'on admire à notre Bibliothèque nationale, rivalise aisément avec les plus belles statues de l'Ancien Empire par la justesse des proportions et par la délicatesse du modelé[2]. Les têtes d'hommes sont des portraits véritables, où les détails de conformation du crâne particuliers à chaque individu, la saillie des pommettes, l'enfoncement des yeux sous l'orbite, le modelé du menton, la maigreur des joues sont observés et transcrits avec une exactitude et une curiosité de recherche qu'on n'aperçoit pas dans ce qui subsiste des écoles antérieures. Les animaux se ressentent du souci de la vérité qui pénétrait ces sculpteurs nouveaux, et les cynocéphales divins[3], les chiens, les lions, les sphinx, font bonne mine à côté des reproductions les plus vivantes qu'on a d'eux parmi les restes des âges memphites ou thébains. L'Égypte était donc en pleine floraison matérielle, lorsqu'elle retomba sous le joug persan, et elle eût pu devenir une source inépuisable de richesse pour Okhos s'il avait su lui faire accepter sa victoire, comme Darius fils d'Hystaspe avait fait accepter la sienne aux Égyptiens qui avaient connu Ahmasis[5]. Son tempérament violent le poussa au contraire à la maltraiter sans pitié, et son ministre favori, l'eunuque Bagoas, sembla s'ingénier à surexciter sa cruauté native. Les fellahs n'avaient pas ménagé les brocards au roi persan, alors qu'ils se croyaient bien



FRAGMENT DE NAOS DU MUSÉE DE BOLOGNE DU TEMPS DE NECTANÉBO II[4].

1. C'est le sarcophage qui fut conservé longtemps près de la Mosquée d'Ibn-Touloun, et auquel la superstition des Cairotes attachait des propriétés particulières; cf. JOMARD, *Description des Antiquités de la Ville et de la Province du Kaire*, dans la *Description de l'Égypte*, t. IX, p. 302-307, et *Antiquités*, t. V, pl. XL.

2. Il a été reproduit dans la *Description de l'Égypte, Antiquités*, t. V, pl. LXIX, 7-8. Il est conservé aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale de Paris.

3. Voir le cynocéphale du Vatican qui a été reproduit en lettrine au début du chapitre VII, dans le t. III, p. 699, de cette *Histoire*.

4. *Dessin de Boudier, d'après la photographie de Flinders Petrie.*

5. Sur la politique suivie par Darius, fils d'Hystape, à l'égard des Égyptiens, cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 684-686, de cette *Histoire*.

abrités contre ses fureurs derrière leurs armées de Libyens et de Grecs : ils l'avaient comparé à Typhon pour la férocité, et ils l'avaient surnommé l'âne parce que cette bête était considérée chez eux comme l'incarnation du mauvais. Arrivé à Memphis, il ordonna qu'on installât un âne dans le temple de Phtah et qu'on l'entourât des honneurs divins; puis il égorgea le bœuf Apis, et il le mangea dans un banquet solennel qu'il offrit à ses amis lorsqu'il célébra la prise de possession du Mur Blanc[1]. Le bouc de Mendès subit le même sort que l'Apis[2], et les autres animaux sacrés ne furent pas épargnés sans doute : Bagoas pilla les temples méthodiquement, expédia les livres saints en Perse, rasa les murailles des villes, massacra les partisans avérés de la royauté indigène. Les supplices achevés, Okhos licencia ses mercenaires, puis il reprit le chemin de Babylone, laissant à Phérendatès le gouvernement de la province reconquise[3]. La chute de l'Égypte terrifia ce qui bataillait ailleurs de satrapes rebelles. Artabaze, qui agitait l'Asie Mineure depuis le temps d'Artaxerxès II, renonça de lui-même à la lutte et se réfugia en Macédoine. Les tyrans qui végétaient aux villes riveraines de l'Hellespont et de l'Égée s'humilièrent afin de rentrer en grâce ou, s'ils résistèrent, comme Hermias d'Atarnée, l'ami d'Aristote, ils furent saisis et condamnés à mort. C'était un succès réel, mais il y avait beaucoup à faire avant que les choses fussent rétablies en l'état où elles étaient avant la crise. Nous sommes informés suffisamment de ce qui se passait aux provinces d'Occident, et nous y constatons à quel degré d'affaiblissement l'imbécillité de Darius II, puis de son fils Artaxerxès II, avait abaissé l'empire de Darius et de Xerxès, mais il est bien certain que les effets désastreux de leur mauvais régime n'étaient pas confinés aux versants de la Méditerranée et qu'on les ressentait de façon aussi lamentable dans les régions de



UN DES LIONS DU VATICAN[4].

1. Dinon, *Fragment 30*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 95, d'où proviennent probablement les détails conservés dans Élien, *Variæ Historiæ*, VI, 8, et X, 28, et dans Suidas, v. ἄπιδες, κακοῖς ἐπισωρεύων κακά et Ὦχος.

2. Suidas, s. v. ἄσατο, et le fragment 256 d'Élien, qui remonte peut-être à la même source que le renseignement relatif à l'Apis.

3. Diodore de Sicile, XVI, 51. Il semble qu'une partie des atrocités commises par Okhos et par Bagoas ait été reportée bientôt au temps des *Impurs* (cf. ce qui est dit à ce sujet, au t. II, p. 449, note 2, de cette *Histoire*) et à celui de Cambyse (cf. ce qui est dit plus haut à ce sujet au t. III, p. 668, note 3, de cette *Histoire*).

4. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photographie de Flinders Petrie.*

l'Orient et du Centre. Là, comme au voisinage de la Grèce, le cadre si ingénieusement agencé par Darius s'était allé brisant d'année en année, et l'influence du pouvoir central n'atteignait plus qu'irrégulièrement les extrémités ou s'arrêtait et expirait en chemin. L'inspection par les *Yeux* et par les *Oreilles*[1] s'était restreinte à n'être qu'une formalité sans substance, qu'on omettait le plus souvent. La distinction entre le pouvoir civil et le militaire s'était effacée : non seulement on ne trouvait plus dans chaque province le satrape, le général, le scribe indépendants de naguère, mais le satrape, après avoir usurpé les pouvoirs de ses deux collègues, réunissait le plus souvent plusieurs provinces sous sa juridiction et il s'y érigeait une vice-royauté. Ces gens, occupés à guerroyer entre eux ou à conspirer contre l'Achéménide, n'avaient plus le loisir de veiller au bien-être de leur domaine, et les tribus ou les villes en profitaient pour rompre leurs liens de vassalité. Rien qu'en Asie Mineure, la Bithynie, la Paphlagonie, certains cantons de la Cappadoce ou de la Phrygie montueuse avaient leurs roitelets qui acquittaient le tribut par intermittence, quand ils y étaient contraints : d'autres, les Pisidiens, les Lycaoniens, une partie des Lyciens et des gens du Taurus ne le payaient plus jamais[2]. Sur les bords de la mer Caspienne, les trois satrapies qui, un siècle plus tôt, s'intercalaient entre le Pont-Euxin et la Caspienne[3], s'étaient dissoutes, et l'on ne rencontrait plus à leur place qu'une mêlée confuse de royaumes et de peuplades, dont les unes avouaient volontiers la suprématie des Perses, mais dont les autres, Gordiouques, Taoques, Khalybes, Colques, Mosynèques, Tibarènes[4], ne relevaient que d'elles-mêmes. Le long de la Caspienne, les Cadusiens, les Tapures, les Amardes, à cheval sur la chaîne bordière du plateau iranien, bravaient tous les efforts tentés pour les assujettir[5]. L'Inde et les Sakes avaient progressé de la condition de sujets à celle d'alliés bénévoles, et les hordes sauvages de la Gédrosie et du Paropamise se montraient rebelles à toute autorité[6]. L'empire était à reconquérir, puis à rajuster pièce à pièce, si l'on voulait qu'il exerçât

1. Cf., sur ces personnages, ce qui est dit plus haut au t. III, p. 690, de cette *Histoire*.
2. Voir les indications que fournit à ce sujet Xénophon, *Helléniques*, I, iv § 3, III, ii § 2, et *Anabase*, I, i § 11, ii § 1, vi § 7, ix § 14, V, vi § 8, etc.
3. Hérodote, III, xciv.
4. Cf. les descriptions que fait d'une partie de ces pays Xénophon, *Anabase*, IV, i § 8, VIII, viii § 25.
5. Ils apparaissent dans les récits de toutes les époques comme les ennemis irréconciliables du grand roi, ceux contre lesquels les souverains les moins belliqueux de leur nature sont obligés à diriger eux-mêmes des campagnes (Ctésias, *Fragments 2, 25*, dans Müller-Didot, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 14, 42, Diodore de Sicile, XV, 8, XVII, 6, Cornelius Nepos, *Datames*, § 1, Justin, X, 3, Plutarque, *Vie d'Artoxerxès*, § 24).
6. Les Sakes combattaient à Arbèles, mais seulement comme alliés des Perses (Arrien, *Anabase*, III, viii). Les Indiens qui sont mentionnés avec eux venaient des environs de Caboul; la plupart des peuples qui avaient figuré jadis dans la satrapie de l'Inde de Darius étaient indépendants à l'instant où Alexandre pénétra dans le bassin de l'Indus.


L'Empire Perse
SCYTHIE
THRACE
PONT-EUXIN
Chersonèse Taurique
MER CASPIENNE
MASSAGÈTES
SOGDIANE
SAKES
BACTRIANE
MARGIANE
HYRCANIE
PARTHYÈNE
ARIE
MÉDIE
SAGARTIE
CARMANIE
ARMÉNIE
CAPPADOCE
PAPHLAGONIE
MYSIE
LYDIE
CILICIE
ASSYRIE
ARABIE
SUSIANE
PERSE
OUTII
ARACHOSIE
ZARANGIE
PACTYES
INDE
ARABES
ÆTHIOPES
ÉGYPTE
ÉTHIOPIE
LIBYE
MADIANITES
MER MÉDITERRANÉE
MER ÉRYTHRÉE
Golfe Persique
Golfe Arabique
Désert Libyque
Cyrénaïque
Crète
Cypre
Rhodes
Karpathos
Babylone
Jérusalem
Damas
Ecbatane
Persepolis
Memphis
Thèbes
Oasis d'Ammon
Grande Oasis
Tanaïs
Ister
Sinope
Kidri
Échelle
0 200 400 600 800 Kil.
L. Thuillier, del.

dans le monde l'influence à laquelle son immensité lui donnait droit, mais les éléments qu'il renfermait pouvaient-ils se prêter à une réorganisation et à un réappareillage durables?

Les peuples de l'Ancien Monde Oriental, tous ceux du moins qui avaient participé à son histoire, ou n'existaient plus ou traînaient une vieillesse languissante. Ils s'étaient harassés l'un l'autre pendant leurs siècles de virilité, les Chaldéens et les Assyriens contre les Cosséens ou les Élamites, les Égyptiens contre les Éthiopiens et contre les Hittites, les Ourartiens, les Araméens, les gens du Liban et ceux de Damas, les Phéniciens, les Cananéens, les Juifs, jusqu'au jour où, le sang appauvri et l'énergie éteinte, ils avaient choqué des nations plus jeunes et moins anémiées. Les Mèdes avaient balayé ce qui persistait de l'Assyrie et de l'Ourartou; les Perses avaient culbuté les Mèdes, les Lydiens, les Chaldéens, et, l'Égypte restée seule, ils l'avaient abattue à son tour : qu'en avait-il été de ces vaincus depuis deux cents ans bientôt que les Achéménides régnaient sur eux? Et d'abord l'Élam, l'un des plus anciens et jadis le plus puissant, s'était scindé en deux fractions soumises à des fortunes diverses. Dans la montagne, les tribus qui naguère avaient fait la force de la race, Ouxiens, Mardes, Élyméens, Cosséens, étaient redescendues à la condition d'une demi-barbarie, ou plutôt, tandis que le monde progressait et se raffinait autour d'elles, elles avaient marqué le pas et elles s'étaient obstinées aux mœurs de leur beau temps : ainsi que jadis elles razziaient les Chaldéens ou les Assyriens, elles faisaient à présent les Perses, et, refugiées ensuite dans leurs rochers, elles y jouissaient du fruit de leurs rapines, sans que personne eût réussi encore à les y forcer[1]. Au contraire, la population de la plaine, bridée dès le début par la présence de la cour à Suse, non seulement s'était résignée promptement à son sort, mais elle l'aimait et elle se considérait un peu comme la maitresse de l'Asie. N'était-ce pas chez elle, sur l'emplacement où le palais de ses princes s'était dressé, que, depuis deux siècles bientôt, satrapes, rois vassaux, légats des peuples étrangers, ambassadeurs des républiques grecques, tous les grands de ce monde venaient prêter leur hommage chaque année, et les trésors qu'ils apportaient avec eux ne se déversaient-ils pas en partie sur elle? Leur fortune antique pâlissait devant les splendeurs de leur destinée nouvelle et la gloire de leurs ancêtres s'éclipsait. Les noms des rois nationaux, la mémoire de leurs conquêtes chaldéennes et syriennes, les trophées de leurs victoires sur les grands généraux ninivites, les horreurs de leurs dernières dis-

1. ARRIEN, *Anabase*, III, XVII.

cordes et de la catastrophe finale, étaient oubliés; même les documents qui auraient pu les leur rappeler gisaient enfouis au cœur du tumulus, sous les remblais du palais achéménide[1]. Rien n'en surnageait dans la mémoire du peuple que la conscience diffuse d'un passé prestigieux, et, lorsque les étrangers l'interrogeaient, il n'avait plus à leur raconter que des légendes de dieux ou des exploits d'épopée : les Grecs lui empruntèrent leur Memnon, ce fils de Tithon et de l'Aurore qui s'était rué au secours de Priam avec son armée d'Éthiopiens, et dont la prouesse n'avait pas retardé la chute de Troie un seul jour. Plus au Nord, les Ourartiens et les peuples de l'ancien Naïri, moins favorisés de la destinée, perdaient du terrain à chaque génération sous la poussée constante des Arméniens. Ils possédaient encore, au temps d'Hérodote, les hauts bassins de l'Euphrate et de l'Araxe, et, associés aux Matiènes et aux Saspires, ils formaient une satrapie, la XVIII[e], dont les limites coïncidaient à peu près avec celles du royaume où les derniers rois de Van dominaient sous Assourbanabal : les Arméniens, de leur côté, emplissaient la XIII[e] satrapie, entre le Taurus et le bas Arsanias[3]. La face de leur contrée s'était modifiée profondément depuis lors : les Ourartiens, refoulés vers le Nord, se confondaient presque parmi les peuplades appuyées au Caucase[4], tandis que les Arméniens, charriés toujours vers l'Est comme d'un courant irrésistible, escaladaient maintenant le massif montagneux de l'Ararat et empiétaient lentement, mais sûrement, sur les plaines inférieures de l'Araxe. Cette évolution était presque terminée sous Okhos, et l'Ourartou avait disparu de la scène, mais une Arménie prospérait aux lieux mêmes où il avait trôné, et ses princes, alliés à la famille achéménide, exerçaient une véritable autorité royale sous le titre modeste de satrape[5]. Grâce à eux, les religions et les mœurs de l'Irân se propageaient dans les marches orientales de

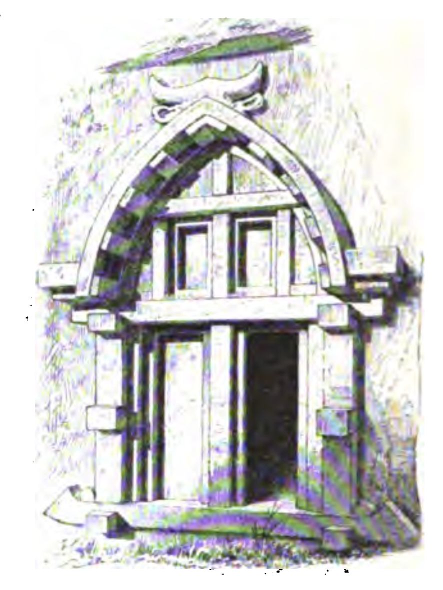




MONNAIES DES SATRAPES AVEC LÉGENDES ARAMÉENNES[2].

1. Pour les trophées apportés à Suse par les conquérants élamites, et découverts par M. de Morgan, cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 227-228, de cette *Histoire*.
2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après des pièces du Cabinet des Médailles, dont je dois des moulages à l'obligeance de M. Babelon.*
3. Hérodote, III, xciii-xciv; sur le royaume d'Ourartou à l'époque d'Assourbanabal, cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 394, de cette *Histoire*.
4. Sur les destinées dernières des Ourartiens, ou, comme on les appelle alors, des Alarodiens, cf. H. Rawlinson, *On the Alarodians of Herodotus*, dans G. Rawlinson, *Herodotus*, t. IV, p. 203-206, et Fr. Lenormant, *les Origines de l'Histoire*, t. II, p. 299.
5. Sur ces progrès des Arméniens, cf. Fr. Lenormant, *les Origines de l'Histoire*, t. II, p. 370 sqq.

l'Asie Mineure. Elles s'infiltraient au bassin de l'Iris et de l'Halys, dans la Cappadoce, dans le Taurus, et elles y implantaient l'usage des écritures officielles de l'empire, le cunéiforme persan et l'araméen, dans les actes publics ou dans les inscriptions et sur les monnaies. Le centre de la péninsule demeurait tel à peu près qu'aux siècles de la suprématie phrygienne, mais à mesure qu'on approchait des régions occidentales, l'influence hellénique commençait à se manifester. Les arts de la Grèce, ses mœurs, ses cultes, ses modes de pensée refoulaient lentement les civilisations du type asianique, et là même où la langue résistait victorieuse à leur invasion, comme en Lycie, la vie des peuples et surtout celle des princes s'était imprégnée d'hellénisme au point de différer à peine de celle des cités ioniennes, éoliennes ou doriennes du littoral. Les Lyciens n'avaient point renoncé aux formules caractéristiques de leur architecture funéraire, mais c'étaient des sculpteurs grecs ou instruits aux ateliers de la Grèce qui décoraient les parois de leurs sarcophages ou de leurs tombeaux[2]. Leurs dynastes émettaient des monnaies dont beaucoup comptent parmi les merveilles de la gravure antique, et si l'on passe de chez eux dans les petits États de la Carie, n'était-ce pas une des œuvres capitales de l'art grec, ce mausolée gigantesque où l'Artémise inconsolable enferma les cendres et érigea la statue de son mari? Vieilles dynasties, vieux noms, vieilles races,



UN TOMBEAU LYCIEN[1].



STATUE DE MAUSOLE[3].

1. *Dessin de Boudier, d'après la vignette de* BENNDORFF, *Reisen in Lykien und Karien*, t. I, p. 33

2. J'ai été forcé de sacrifier ici encore toutes les parties qui traitaient de la pénétration en Asie Mineure des influences helléniques. Pour ce qui concerne l'art lycien en particulier, cf. PERROT-CHIPIEZ, *l'Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. V, p. 361-399.

3. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie du monument original, conservé au Musée Britannique.*

l'Asie Mineure des temps égyptiens n'était plus qu'un souvenir littéraire; même le monde belliqueux où les conquérants assyriens avaient tant bataillé de l'Euphrate à la mer Noire s'était évanoui, et ses voisins ou ses ennemis d'autrefois avaient été rayés pour la plupart de la liste des vivants. Les Lotanou étaient morts et morts les Khâti, morte Carchémis, morte Arpad, morte Qodshou, et beaucoup de leur territoire était retourné au désert, faute de bras pour l'arroser et pour le cultiver; l'Assyrie elle-même semblait une ombre engloutie à moitié dans les ténèbres de l'oubli. Sangara, Nisibe, Résaina, Édesse, nourrissaient une apparence de vigueur, mais, à mesure qu'on s'éloignait du Masios et qu'on inclinait vers le Sud, des monceaux de ruines marquaient seuls le site des villes opulentes que les monarques ninivites avaient traversées dans leurs courses vers la Syrie. On y voyait maintenant de larges espaces déboisés et secs, tapissés d'herbages aromatiques, où les Arabes Scénites chassaient à l'aventure le lion et l'onagre, l'autruche, l'outarde, l'antilope, la gazelle : quelques forteresses abandonnées, Korsoté, Anathô, Is, jalonnaient les étapes des armées sur les berges de l'Euphrate[3].


MONNAIE D'UN DYNASTE LYCIEN[1].


SARCOPHAGE LYCIEN À DÉCOR HELLÉNIQUE[2].

Dans la région du Tigre, les descendants des prisonniers assyriens, délivrés par Cyrus comme les Juifs, avaient rebâti Assour, et ils s'y étaient enrichis par la

1. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après un statère en argent du Cabinet des Médailles, dont je dois un moulage à l'obligeance de M. Babelon.* Le personnage s'appelle Dénévélès, et on ne le connaît que par les médailles. Il vivait vers l'an 395.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après la photogravure publiée par* Hamdy-Bey *et* Th. Reinach, *la Nécropole de Sidon*, pl. XIV, 1.

3. Xénophon, *Anabase*, I, v § 1-6.

culture et par le commerce[1], mais aux cantons du Zab la solitude était complète[2]. Kalakh était vide ainsi que Ninive, et si leurs ruines jonchaient toujours le sol, leur nom était ignoré des bourgades voisines : Xénophon appelle la première Larissa d'après ses guides, la seconde Mespila[3]. La ziggourât de Ninive passait déjà chez quelques historiens pour être le sépulcre de Sardanapale. Ils assuraient que Cyrus l'avait détruite afin de fortifier son camp pendant le siège de la ville, et qu'on y avait lu jadis une épitaphe versifiée plus tard par le poète Khœrilos d'Iassos : « J'ai régné et, tant que j'ai vu la lumière du soleil, j'ai bu, j'ai mangé, j'ai aimé, sachant combien il est bref le temps que les hommes vivent et à combien de vicissitudes il est sujet[4] ». Plusieurs, songeant au monument assyrien d'Ankhialé en Cilicie, préféraient y transporter le tombeau du roi. Une image d'homme qui, selon les uns, croisait les mains sur la poitrine, selon les autres claquait ses doigts, couronnait le faîte, et une inscription en lettres chaldaïques y disait : « Moi, Sardanapale, fils d'Anakyndaraxès, j'ai fondé Anchialé et Tarse en un jour, mais maintenant je suis mort[5] ». Dix siècles de conquêtes et de massacres s'étaient comme évaporés, sans rien laisser qu'un maigre résidu de contes d'enfants et de déclamations morales.

Sur un seul point, la civilisation euphratéenne semblait se perpétuer sans trop déchoir. La Chaldée, en perdant son indépendance, avait peu perdu de sa [illegible]esse : ses révoltes d'antan ne lui avaient pas trop nui, et la plupart de ses [illegible] archaïques étaient debout, amoindries il est vrai. Ourou ne groupait [illegible] petit nombre d'habitants autour de ses sanctuaires branlants, mais [illegible] nourrissait une école de théologiens et d'astronomes célèbres dans [illegible] au même titre que ceux de Borsippa. Toutefois, les marais où elle [illegible] étaient peu attrayants, et les voyageurs grecs ne s'y hasardaient guère : [illegible] arrêtaient à Babylone, et s'ils s'écartaient des chemins battus c'était pour

[illegible]

aller visiter dans le voisinage les travaux de Naboukodorosor ou les mausolées des anciens rois[1]. Babylone était en effet l'une des capitales de l'empire, la vraie pendant plus d'un demi-siècle, dans les dernières années d'Artaxerxès Ier, sous Darius II, au début d'Artaxerxès II; même sous Okhos, la cour y séjournait les mois de l'hiver, et elle y venait chercher les ressources de l'industrie et du commerce qui manquaient à Suse. Le bien-être que la présence du souverain y répandait semblait l'avoir réconciliée avec sa servitude : elle n'avait pas bougé depuis que Xerxès avait réprimé si rudement la tentative malheureuse de Shamashérib[2]. Les Grecs qui la fréquentaient, mercenaires ou marchands, bien que prévenus de son immensité par la rumeur publique, ne pouvaient se défendre d'un sentiment de stupeur en l'abordant. C'était d'abord la triple enceinte de Naboukodorosor avec ses fossés, ses rangées de tours, ses portes gigantesques. Contrairement aux cités grecques, elle était tracée sur un plan régulier, et elle figurait un carré parfait où les rues se coupaient à angle droit, les unes parallèles, les autres perpendiculaires à l'Euphrate : ces dernières aboutissaient chacune à une porte d'airain qui traversait la maçonnerie du quai et qui donnait accès au fleuve[3]. La foule en mouvement dans les rues renfermait des spécimens de toutes les races asiatiques, mais les indigènes s'y reconnaissaient à leur costume élégant, tunique de lin flottant jusqu'aux pieds, châle à frange, bonnet rond, lourde canne à pommeau sculpté[4]. Et sur ce fond toujours changeant que d'épisodes se détachaient dont l'étrangeté stimulait la curiosité du Grec, les malades exposés aux coins des rues pour y implorer les avis des passants, les prostitutions sacrées sur le parvis de Mylitta, les enchères des filles à marier : Hérodote regrettait toutefois que cette dernière coutume fût tombée en désuétude[5]. Et pourtant, à y regarder de près, un observateur attentif aurait dû noter là encore des marques non équivoques de décadence. L'enceinte géante était trop vaste pour la population qu'elle abritait; des quartiers entiers s'écroulaient en monceaux de décombres, et les jardins, les cultures maraîchères, gagnaient de proche en proche sur des espaces autrefois bâtis[6]. Les édifices publics avaient souffert des guerres

1. Cf. la description qu'Hérodote donne de Babylone et de la Babylonie (I, CLXXVIII-CLXXXVII, CXCII-CC); pour les tombeaux royaux qui étaient situés au milieu des marais, à quelque distance de la ville, cf. ARRIEN, *Anabase*, VII, XXII.

2. Cf. ce qui est dit de ce Shamashérib, plus haut, au t. III, p. 716, de cette *Histoire*.

3. HÉRODOTE, I, CLXXVIII-CLXXX.

4. HÉRODOTE, I, CXCV. Cf. la description donnée plus haut, au t. I, p. 713-720, de cette *Histoire*.

5. HÉRODOTE, I, CXCVI-CXCVII; sur les prostitutions sacrées, cf. ce qui est dit plus haut, au t. I, p. 63[illegible]-640, de cette *Histoire*.

6. STRABON, XVI, I § 5, p. 738, où il est dit que κατήρειψαν τῆς πόλεως τὰ μὲν οἱ Πέρσαι, τὰ δ' ὁ χρόνος.



culture et par le commerce[1], mais aux cantons du Zab la solitude était complète[2]. Kalakh était vide ainsi que Ninive, et si leurs ruines jonchaient toujours le sol, leur nom était ignoré des bourgades voisines : Xénophon appelle la première Larissa d'après ses guides, la seconde Mespila[3]. La ziggourât de Ninive passait déjà chez quelques historiens pour être le sépulcre de Sardanapale. Ils assuraient que Cyrus l'avait détruite afin de fortifier son camp pendant le siège de la ville, et qu'on y avait lu jadis une épitaphe versifiée plus tard par le poète Khœrilos d'Iassos : « J'ai régné et, tant que j'ai vu la lumière du soleil, j'ai bu, j'ai mangé, j'ai aimé, sachant combien il est bref le temps que les hommes vivent et à combien de vicissitudes il est sujet[4] ». Plusieurs, songeant au monument assyrien d'Ankhialé en Cilicie, préféraient y transporter le tombeau du roi. Une image d'homme qui, selon les uns, croisait les mains sur la poitrine, selon les autres claquait ses doigts, couronnait le faite, et une inscription en lettres chaldaiques y disait : « Moi, Sardanapale, fils d'Anakyndaraxès, j'ai fondé Anchialé et Tarse en un jour, mais maintenant je suis mort[5] ». Dix siècles de conquêtes et de massacres s'étaient comme évaporés, sans rien laisser qu'un maigre résidu de contes d'enfants et de déclamations morales.

Sur un seul point, la civilisation euphratéenne semblait se perpétuer sans trop déchoir. La Chaldée, en perdant son indépendance, avait peu perdu de sa richesse : ses révoltes d'antan ne lui avaient pas trop nui, et la plupart de ses villes archaïques étaient debout, amoindries il est vrai. Ourou ne groupait qu'un petit nombre d'habitants autour de ses sanctuaires branlants, mais Ourouk nourrissait une école de théologiens et d'astronomes célèbres dans l'Orient au même titre que ceux de Borsippa. Toutefois, les marais où elle s'élevait étaient peu attrayants, et les voyageurs grecs ne s'y hasardaient guère : ils s'arrêtaient à Babylone, et s'ils s'écartaient des chemins battus c'était pour

1. Le fait semble résulter d'un passage mutilé du *Cylindre de Cyrus, l. 30-32* (cf. Hagen, *Keilschrifturkunden zur Geschichte des Königs Cyrus*, dans les *Beiträge zur Assyriologie* t. II, p. 212-213), où Assour est nommé parmi les villes et les peuples dont Cyrus renvoya les habitants chez eux après la prise de Babylone. Xénophon l'appelle Kænæ, et ce n'est là peut-être qu'une simple traduction du nom que ses habitants lui donnaient : rien n'était plus naturel pour des exilés que d'appeler *la neuve* ou *les neuves* les bourgades qu'ils fondèrent à leur retour. La ville était, paraît-il, grande et riche (*Anabase*, II, IV § 28).

2. Xénophon (*Anabase*, II, IV § 27-28) appelle ce pays la Médie, contrée déserte que les Dix Mille traversèrent en six étapes.

3. Xénophon, *Anabase*, III, IV § 7-9. Le nom de Larissa est peut-être une déformation d'un nom analogue à celui de la ville de Larsam en Chaldée; peut-être Mespila est-il un terme générique tel que *Mappéla*, les ruines (Kiepert, *Handbuch der Alten Geographie*, p. 152, n. 2, 3).

4. Amyntas, *Fragment 2*, dans Müller-Didot, *Scriptores rerum Alexandri Magni*, p. 136. Cf. une variante de la même inscription, donnée comme existant à Ninive par Callisthène, *Fragment 32*, dans Müller-Didot, *Scriptores rerum Alexandri Magni*, p. 21-22, d'après Hellanicos de Lesbos ou Denys de Milet.

5. Arrien, *Anabase*, II, V; cf., sur les deux gestes et sur leurs prototypes assyriens, les observations d'Éd. Meyer, *Forschungen zur Alten Geschichte*, t. I, p. 203-209.

aller visiter dans le voisinage les travaux de Naboukodorosor ou les mausolées des anciens rois[1]. Babylone était en effet l'une des capitales de l'empire, la vraie pendant plus d'un demi-siècle, dans les dernières années d'Artaxerxès I[er], sous Darius II, au début d'Artaxerxès II; même sous Okhos, la cour y séjournait les mois de l'hiver, et elle y venait chercher les ressources de l'industrie et du commerce qui manquaient à Suse. Le bien-être que la présence du souverain y répandait semblait l'avoir réconciliée avec sa servitude : elle n'avait pas bougé depuis que Xerxès avait réprimé si rudement la tentative malheureuse de Shamashérib[2]. Les Grecs qui la fréquentaient, mercenaires ou marchands, bien que prévenus de son immensité par la rumeur publique, ne pouvaient se défendre d'un sentiment de stupeur en l'abordant. C'était d'abord la triple enceinte de Naboukodorosor avec ses fossés, ses rangées de tours, ses portes gigantesques. Contrairement aux cités grecques, elle était tracée sur un plan régulier, et elle figurait un carré parfait où les rues se coupaient à angle droit, les unes parallèles, les autres perpendiculaires à l'Euphrate : ces dernières aboutissaient chacune à une porte d'airain qui traversait la maçonnerie du quai et qui donnait accès au fleuve[3]. La foule en mouvement dans les rues renfermait des spécimens de toutes les races asiatiques, mais les indigènes s'y reconnaissaient à leur costume élégant, tunique de lin flottant jusqu'aux pieds, châle à frange, bonnet rond, lourde canne à pommeau sculpté[4]. Et sur ce fond toujours changeant que d'épisodes se détachaient dont l'étrangeté stimulait la curiosité du Grec, les malades exposés aux coins des rues pour y implorer les avis des passants, les prostitutions sacrées sur le parvis de Mylitta, les enchères des filles à marier : Hérodote regrettait toutefois que cette dernière coutume fût tombée en désuétude[5]. Et pourtant, à y regarder de près, un observateur attentif aurait dû noter là encore des marques non équivoques de décadence. L'enceinte géante était trop vaste pour la population qu'elle abritait; des quartiers entiers s'écroulaient en monceaux de décombres, et les jardins, les cultures maraîchères, gagnaient de proche en proche sur des espaces autrefois bâtis[6]. Les édifices publics avaient souffert des guerres

1. Cf. la description qu'Hérodote donne de Babylone et de la Babylonie (I, CLXXVIII-CLXXXVII, CXCII-CC); pour les tombeaux royaux qui étaient situés au milieu des marais, à quelque distance de la ville, cf. ARRIEN, *Anabase*, VII, XXII.

2. Cf. ce qui est dit de ce Shamashérib, plus haut, au t. III, p. 716, de cette *Histoire*.

3. HÉRODOTE, I, CLXXVIII-CLXXX.

4. HÉRODOTE, I, CXCV. Cf. la description donnée plus haut, au t. I, p. 713-720, de cette *Histoire*.

5. HÉRODOTE, I, CXCVI-CXCVII; sur les prostitutions sacrées, cf. ce qui est dit plus haut, au t. I, p. 63?-640, de cette *Histoire*.

6. STRABON, XVI, I § 5, p. 738, où il est dit que κατήρειψαν τῆς πόλεως τὰ μὲν οἱ Πέρσαι, τὰ δ' ὁ χρονός.

persanes autant que les maisons particulières. Xerxès avait ravagé les temples, et on ne les avait point restaurés depuis lors[1] : la ziggourât de Bel gisait déjà ensevelie à moitié sous les éboulis, ses chambres étaient veuves des statues d'or qui les avaient habitées jadis, sa plate-forme ne servait plus qu'aux opérations astronomiques des prêtres[2]. Les palais des vieux rois s'effondraient faute d'entretien, seulement on montrait dans la citadelle les fameux jardins suspendus. Les guides en attribuaient naturellement l'invention à Sémiramis, mais les gens bien informés savaient à n'en pas douter que Naboukodorosor les avait devisés pour une de ses femmes, la fille de Cyaxare, qui regrettait la verdure de ses montagnes. « Ils étaient carrés et ils mesuraient quatre plèthres de côté; on y accédait par des degrés, jusqu'à des terrasses superposées dont l'ensemble simulait la disposition d'un amphithéâtre. Chacune d'elles s'appuyait sur des piliers qui, grandissant graduellement, soutenaient le poids des plantations. Le pilier le plus haut atteignait les cinquante pieds; il correspondait à la partie supérieure du jardin et sa tête était de niveau avec les balustrades de l'enceinte. Une masse de terre suffisante aux racines des arbres les plus gros recouvrait les terrasses; on y cultivait des plantes de toute sorte, de celles qui charmaient les yeux par leur taille et par leur beauté. Une des colonnes était creuse de la base au sommet : elle enfermait des machines hydrauliques qui élevaient l'eau du fleuve en quantité, sans qu'on en aperçût rien à l'extérieur[3]. » Beaucoup de voyageurs se bornaient à noter les merveilles qu'ils supposaient de nature à prêter de l'agrément à leurs récits, mais d'autres s'ingéniaient à recueillir des informations plus sérieuses, et, dès qu'ils approfondissaient quelque peu leur enquête, ce qu'ils entrevoyaient de la pensée chaldéenne les confondait et les ravissait à la fois. Sans doute il y aurait de l'exagération à déclarer, comme ils se laissaient entraîner à le faire, que leur science était originaire de Babylone et que leurs savants les plus illustres, Phérécyde de Scyros[4], Démocrite d'Abdère[5], Pytha-

1. Arrien, *Anabase*, VII, xvii § 1-2. Cf. ce qui est dit à ce sujet, au t. III, p. 716, de cette *Histoire*.

2. Hérodote, I, clxxxiii, rapporte seulement que Xerxès avait dépouillé le temple; Strabon (XVI, i § 5, p. 138) raconte qu'Alexandre voulut le restaurer, mais qu'il était ruiné si fort que le seul enlèvement des décombres aurait exigé deux mois de temps et dix mille ouvriers.

3. Diodore de Sicile, II, 40, Strabon, XVI, i § 5, p. 738, qui paraissent l'un et l'autre avoir emprunté le fond de leur description à Ctésias.

4. Philon de Byblos, *Fragment 9*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 572.

5. Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 24-26. Une légende d'époque postérieure prétendait qu'il savait assez l'*assyrien* pour avoir traduit un livre du fameux Akhikaros, qui avait été vizir de Sennachérib et qu'on trouve mêlé aux traditions juives et arabes (E. Cosquin, *le Livre de Tobie et l'Histoire du Sage Ahikar*, dans la *Revue Biblique*, t. VIII, p. 50-82). Sur Démocrite alchimiste, cf. Berthelot, *les Origines de l'Alchimie*, p. 145 sqq., et sur l'origine égyptienne des traditions qui le concernent, cf. Maspero, *Notes au jour le jour*, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1898, t. XX, p. 140-144.

gore[1], avaient appris à l'école des *Mages* les éléments de la philosophie, des mathématiques, de la physique, de l'astrologie. Mais on comprend qu'ils l'aient cru, lorsqu'une familiarité croissante avec les collèges sacerdotaux leur révéla l'existence de ces bibliothèques en terre, où l'on conservait, à côté des traités théoriques vieux de vingt siècles et plus, les exemples d'applications pratiques, les observations, les calculs, les solutions nouvelles que des générations de scribes avaient accumulés au cours des âges[2]. Leurs astronomes tirèrent parti de ces documents pour le mieux, mais surtout leurs astrologues et leurs devins. Ceux-ci avouèrent leur propre infériorité dès qu'ils se trouvèrent en contact avec leurs confrères euphratéens, et ils essayèrent d'y suppléer en leur demandant des leçons et en les attirant chez eux : encore un siècle, et le Babylonien Bérose ouvrira à Cos une école publique de divination par les astres. Chaldéen devint dès lors le synonyme d'astrologue ou de sorcier, et la magie chaldéenne conquit le monde au moment où la Chaldée agonisait.

La suprématie incontestée en ces sciences douteuses n'est pas le seul héritage qu'elle légua aux générations nouvelles : sa langue lui survécut et régna des siècles encore dans les territoires qu'elle avait subjugués par ses armes. L'idiome raffiné dont les scribes de Ninive et de Babylone se servaient aux beaux jours de leur race était depuis longtemps une sorte de parler littéraire, employé dans les écrits d'allure noble et compris de l'élite, mais inconnu du vulgaire. Le commun à la campagne ou à la ville jargonnait l'araméen, plus lourd, plus prolixe, plus clair que l'Assyrien. On sait avec quel succès les Araméens s'étaient glissés le long de l'Euphrate et dans la Syrie vers le déclin de l'hégémonie hittite; la conquête assyrienne, puis la chaldéenne, avaient favorisé leurs empiètements successifs, et maintenant l'ancien Naharaïna, les plaines de la Cilicie, le bassin de l'Oronte, la Damascène, leur appartenaient sans partage : la Syrie était l'Aram par excellence plus encore que les contrées du Bas-Euphrate. Déjà sous les Sargonides, son alphabet avait gagné tant de terrain qu'on usait de lui à Ninive même et à Kalakh à l'ordinaire de la vie; quand la domination persane eut remplacé la chaldéenne, il triompha complè-

1. Sur les rapports prétendus de Pythagore et des Chaldéens ou des Assyriens, cf. NÉANTHÈS DE CYZIQUE, *Fragment 20*, dans MÜLLER DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 9-10, et ALEXANDRE POLYHISTOR, *Fragment 138*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 239. Le récit d'après lequel Pythagore aurait servi sous Nergilos, roi d'Assyrie (ABYDÈNE, *Fragment 7*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. III, p. 282), repose peut-être sur une similitude de noms; c'est ainsi que parmi les rois grecs de Cypre, contemporains d'Assourbanabal, on rencontre un personnage dont le nom rappellerait celui de Pythagore, si la lecture en était certaine.

2. Pour la bibliothèque d'Assourbanabal à Ninive et, à ce propos, pour la bibliothèque du temple de Bel-Mardouk à Babylone qui lui servit de prototype, cf. ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 461-464, de cette *Histoire*.

tement au moins dans les provinces occidentales, et il y fournit l'instrument obligatoire des volontés du souverain : on l'y rencontre partout sur les monnaies des satrapes de l'Asie Mineure, sur les cachets des gouverneurs ou des dynastes locaux, sur les inscriptions et sur les stèles de l'Égypte, dans la correspondance des scribes, dans les rescrits du Grand Roi. De Nisib à Raphia, entre le Tigre et la Méditerranée, il élimina peu à peu la plupart des idiomes, sémitiques ou non, qui avaient prévalu jusqu'alors. Le phénicien lui résista dans ses ports, mais l'hébreu s'effaça devant lui et finit par n'être plus usité que pour les besoins de la religion, comme langue littéraire et liturgique. C'est autour de Babylone même, pendant la Captivité, que les exilés de Juda s'étaient imprégnés d'aramaisme, et leur retour en Chanaan ne leur rendit pas plus la pureté du langage que l'indépendance et la dignité de la vie politique. Leur colonie de Jérusalem possédait peu de ressources : les riches n'avaient guère quitté la Chaldée, et ils avaient cédé l'honneur de repeupler la ville sainte à leurs frères moins doués des biens de ce monde[1]. Ceux-ci apprirent bientôt à leurs dépens que Sion n'était pas la cité idéale dont « les portes seront toujours béantes, et de jour ni de nuit ne seront closes pour laisser entrer les trésors du monde »; loin de « sucer le lait des nations et d'être nourris par le sein des rois[2] », c'est à peine si leurs champs leur produisaient de quoi satisfaire aux nécessités les plus pressantes de l'existence. « Vous avez semé beaucoup, leur disait Jahvéh, pour récolter peu de chose, mangeant sans vous rassasier, buvant sans risquer de vous enivrer, vous habillant sans vous réchauffer, et celui qui gagne sa journée serre son salaire dans une bourse trouée[3]. » Ils suspendirent bientôt les travaux de restauration, oubliés qu'ils étaient de tous et de leurs frères babyloniens au milieu des grands événements qui bouleversaient alors le monde, préparatifs de la conquête d'Égypte, usurpation du pseudo-Smerdis, avènement de Darius, insurrection de Babylone et de la Médie : crurent-ils que c'en était fait des Achéménides et qu'un nouvel empire chaldéen allait recouvrer l'ascendant avec un nouveau Naboukodorosor? Il semble que la chute de Nadintavbel leur inspira la foi dans l'avenir et les encouragea à terminer leur œuvre : l'an II de Darius, deux prophètes, Haggée

1. Cf. ce qui est dit à ce sujet, plus haut, t. III, p. 638-639, de cette *Histoire*. J'aurais voulu développer, comme elle le méritait, l'histoire de la communauté juive, mais l'obligation de resserrer considérablement les limites de cet ouvrage ne m'a pas permis de le faire. Je n'en donne ici que le strict nécessaire, sans bibliographie; on reconnaîtra aisément sur quels travaux je me suis appuyé pour prendre parti dans la controverse qui s'est élevée au sujet de la chronologie des événements contenus dans les livres d'Esdras et de Néhémie.

2. Prophète anonyme dans *Isaïe*, *LX*, *11-16*.

3. *Haggée*, *I*, *5*.

et Zakariah, surgirent au milieu d'eux et haussèrent la voix. Un prince de la famille royale, Zorobabel, les administrait pour le compte de la Perse, et à côté de lui le pontife Jéshoua veillait aux intérêts spirituels de la communauté : les reproches des deux prophètes les tirèrent de leur indolence et les renvoyèrent à leurs chantiers abandonnés. Darius, instruit de leurs mouvements par le gouverneur de Syrie, commanda qu'on les laissât agir, et le temple fut achevé quatre ans plus tard[1]. A partir de ce moment, la petite république juive végéta pendant près d'un siècle. Elle s'était développée à la longue, et elle avait regagné peu à peu une portion des anciens cantons de Benjamin et de Juda, mais son expansion avait été entravée vers le Sud par les Iduméens à qui Naboukodorosor avait livré jadis Hébron et l'Acrabattène en récompense de leurs services. Elle confinait vers le Nord avec les descendants de ces exilés Araméens que les rois d'Assyrie avaient installés en diverses circonstances autour de Samarie dans la montagne d'Éphraïm, Sargon, Sennachérib, Asarhaddon. Et d'abord ces gens-là ne révéraient pas « le dieu du pays », si bien que Jahvéh, pour les en punir, lança des lions qui semèrent le carnage dans leurs rangs. Le roi d'Assyrie leur assigna alors un prêtre israélite d'entre ses prisonniers : celui-ci leur enseigna « le droit » de Jahvéh, il institua d'autres prêtres choisis parmi le peuple, et il leur enseigna la façon de sacrifier sur les hauts lieux traditionnels[3]. C'était un second Israel qui renaissait, et avec lequel le second Juda paraît n'avoir pas entretenu des rapports trop hostiles au début : on commerça, on se maria d'une communauté à l'autre, les Samaritains participèrent aux cérémonies du culte, et tel de leurs chefs occupait une salle dans le temple de Jérusalem. C'était une alliance dangereuse pour la pureté du dogme, car ces prosélytes, tout en adoptant Jahvéh et en lui attribuant la première place dans leur esprit, comme il convenait au « dieu du pays », n'avaient pas renoncé entièrement à leurs superstitions nationales, et Adrammélek, Nergal,



CACHET CHALDÉEN À LÉGENDES ARAMÉENNES[2].

1. *Esdras, IV-VI* : le récit de JOSÈPHE, *Ant. Jud.*, X, 1-2, sur deux expéditions de Zorobabel, paraît être emprunté, partie à l'écrit canonique, partie à l'écrit non canonique qui porte le nom de troisième livre d'Esdras.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après l'héliogravure publiée dans* MÉNANT, *la Glyptique Orientale*, t. II, pl. IX, n° 4, et p. 217-218.

3. *II Rois, XVII, 24-40.* Il ne semble pas qu'il y ait eu des querelles perpétuelles entre les Judéens et les Samaritains, avant le retour de Néhémie, contrairement à ce que pensèrent les compilateurs des livres d'Esdras et de Néhémie.

Tartak, Annamélek, d'autres encore recrutaient des adorateurs parmi eux. Juda, qui, aux siècles de son indépendance, avait dévié si souvent vers les divinités cananéennes et moabites, risquait d'être séduit par les pratiques idolâtres de ses voisins nouveaux; les unions avec les filles de Moab et d'Ammon, de la Philistie, de la Samarie, l'abâtardissaient de jour en jour; sa langue nationale disparaissait devant l'Araméen : que serait-ce bientôt de lui s'il ne trouvait personne pour enrayer son mouvement de décadence et lui faire remonter la pente sur laquelle il glissait? Un prophète, le dernier de ceux dont nous ayons conservé quelque prédiction, s'était révélé au milieu du relâchement général, et lui avait demandé compte de sa conduite au nom de l'Éternel, mais cette voix unique, écho trop affaibli de celle des grands inspirés des siècles précédents, n'avait pas été entendue en bon lieu. Le salut vint enfin des Juifs du dehors, de ceux qui, naturalisés à Babylone, instruits, riches, haut placés dans l'administration de l'empire et parfois dans la faveur du souverain, n'en nourrissaient pas moins un zèle ardent pour la religion de leurs pères et une foi inébranlable dans la vitalité de leur peuple. L'un d'eux, Néhémie, remplissait les fonctions d'échanson auprès d'Artaxerxès II. Recevant à Suse quelques Judéens que leurs affaires avaient conduits dans cette ville, il s'informa du train que les choses suivaient là-bas. « Les subsistants, lui répondit Hanani, ceux qui sont demeurés du reste de la captivité, là, dans la province, plongent dans une grande misère et dans l'opprobre, et la muraille de Jérusalem est en ruines, et ses portes sont brûlées par le feu. » Néhémie profita d'un moment où le roi semblait être d'humeur joviale et il lui dépeignit la misère de sa patrie en termes saisissants : il obtint l'autorisation de quitter Suse et les pouvoirs nécessaires pour administrer la ville où ses ancêtres avaient vécu[1].

Cela se passait dans la vingtième année d'Artaxerxès, vers 385. Néhémie courut droit à Jérusalem avec une escorte conforme à sa dignité, et le bruit de sa mission, sans doute aussi les sentiments d'orthodoxie intraitable qu'il afficha dès le principe, révoltèrent les voisins de Juda contre lui : Sanaballat de Béthhoron, le chef des Samaritains Tobiyah l'Ammonite, Geshem le Bédouin, mirent tout en œuvre pour contrarier l'exécution de ses plans. Il déjoua leurs intrigues par la promptitude avec laquelle il rebâtit les murs, puis, une fois à l'abri d'un coup de main, il procéda aux réformes qu'il jugeait urgentes. Son gouvernement dura douze ans pleins, de 384 à 373, durant lesquels il n'accepta aucune des redevances auxquelles il avait droit et que ses prédécesseurs tou-

1. *Néhémie, I, II.*

chaient sans scrupule. Depuis le retour de l'exil, l'usure rongeait la communauté et la paralysait. Les pauvres avaient été contraints d'hypothéquer leurs champs et leurs vignes afin d'acquitter les taxes royales, puis, quand la terre leur avait manqué, ils avaient engagé leurs fils et leurs filles : les classes riches de l'Israel nouveau absorbaient le bien des classes pauvres et les réduisaient elles-mêmes à l'esclavage. Il manda près de lui les accapareurs et, après leur avoir reproché leur âpreté vertement, il leur enjoignit de renoncer à l'intérêt et au capital des créances existantes, puis de restituer les propriétés qui leur étaient dévolues par l'abus honteux de leur fortune, et de relâcher tous ceux de leurs coreligionnaires qu'ils avaient asservis en paiement de leur dette[1]. La faveur dont il jouissait auprès du souverain en imposa sans doute aux gens dont son zèle lésait la cupidité, et elle empêcha les ennemis du dehors d'intervenir trop ouvertement dans les affaires de la communauté : lorsqu'il rejoignit la cour, au bout de douze ans[2], vers 372, Jérusalem et sa banlieue avaient recouvré quelque peu de la prospérité matérielle des anciens jours. Toutefois, il avait joué avant tout un rôle politique, et la question religieuse demeurait à peu près dans le même état qu'auparavant. Les grands-prêtres, qui, seuls, auraient eu le pouvoir de la résoudre, avaient pourtant cédé au courant qui emportait le peuple, et, du moins dans les derniers temps, ils s'étaient disqualifiés par des mariages avec l'étranger : il fallait un scribe versé dans les choses sacrées pour les orienter sur la voie droite, et ce scribe ne pouvait sortir que de la Babylonie, le seul endroit où l'étude des traditions anciennes se perpétuât florissante. Un certain Esdras, fils de Zéraiah, se présenta, vers 369, et, comme il avait du crédit, Artaxerxès lui accorda la faculté non seulement de partir lui-même, mais d'emmener avec lui de Babylone un convoi important de prêtres, de Lévites, de familles attachées jadis à la domesticité du temple. Les livres qui renfermaient la Loi de Dieu et l'histoire du peuple avaient subi, depuis les débuts de l'exil, des remaniements qui en avaient modifié la lettre et altéré l'esprit profondément. Le travail, commencé sous l'influence d'Ézéchiel, et peut-être dans son entourage, s'était continué après lui sans jamais s'arrêter, et, mêlant les textes juridiques aux récits d'origine disparate qui concernaient les premiers âges, il en était résulté un long ouvrage, très semblable pour la composition et la rédaction aux cinq livres de Moise et au livre de Josué tels que nous les possédons

1. *Néhémie*, V.
2. *Néhémie*, XIII, 6 : « la trente-deuxième année d'Artaxerxès, roi de Babylone, j'étais allé vers le roi ».

aujourd'hui[1]. C'est cette version de la révélation de Jahvéh qu'Esdras importa de Babylone afin de l'enseigner aux gens de Juda, et les premières impressions qu'il reçut en parvenant au terme de son voyage lui prouvèrent que la tâche serait malaisée, tant la fréquence des unions mixtes avait démoralisé non seulement les gens du commun, mais le sacerdoce même et les chefs de la noblesse. Il réussit pourtant à faire accepter la répudiation des étrangères dans une assemblée générale[2], mais ce succès préliminaire était condamné à demeurer sans lendemain s'il n'arrachait la reconnaissance formelle du Code rigoureux dont il s'était institué le héraut, et il dut négocier longuement avant de triompher sur ce point comme sur le précédent. Enfin, plus d'un an après son arrivée, vers 367, il eut gain de cause, et le pacte entre Jahvéh et son peuple fut scellé, avec un cérémonial calqué sur celui qui avait accompagné la promulgation du Deutéronome au temps de Josias[3]. Le premier jour du septième mois, un peu avant la fête d'automne, la nation se réunit à Jérusalem sur la place qui est devant la porte de l'eau. Esdras monta sur une estrade de bois et les principaux des prêtres s'assirent à côté de lui. « Il ouvrit le livre à la vue de tout le peuple et tout le peuple se leva. Et il bénit Jahvéh, le grand dieu, et tout le peuple lui répondit : « Amen, amen ! » en haussant les mains, et ils s'inclinèrent et ils se prosternèrent la face contre terre. » La récitation du texte saint commença. Après l'énonciation de chaque titre, des Lévites postés d'espace en espace interprétaient et commentaient les formules dans la langue vulgaire, de manière à en rendre le sens intelligible à tous. La prolixe énumération des fautes et des expiations, les menaces exprimées dans certains chapitres, suscitèrent parmi la foule le même effet de terreur nerveuse que les préceptes et les malédictions du Deutéronome y avaient provoqué jadis : elle fondit en larmes, et les manifestations de désespoir devinrent telles qu'Esdras dut employer ses lieutenants et s'employer lui-même à les calmer. Il profita de cette ferveur pour exiger l'application immédiate des règles divines. Et d'abord on trouva écrit « dans la loi que Jahvéh avait octroyée par l'organe de Moise que les Enfants d'Israel devaient loger sous des abris de verdure ». Sept jours durant, Jérusalem s'habilla de feuillages : les tabernacles en branches d'olivier, de myrte et de palmier surgirent partout, sur le toit des maisons,

1. C'est le remaniement sacerdotal des critiques modernes : ici encore, la nécessité de m'enfermer dans les limites prescrites m'a obligé de retrancher les développements qui auraient été convenables, sur la nature de cet ouvrage et sur l'esprit qui avait présidé à sa rédaction.

2. *Esdras*, *VII-XI*, où les dates données n'appartenaient pas à l'écrit même d'Esdras, mais ont été introduites après coup par le rédacteur du livre actuel.

3. Cf. le récit de ces événements plus haut, au t. III, p. 507-511, de cette *Histoire*.

dans les cours, sur les parvis du Temple, aux portes de la cité. Puis, le 27 du même mois, le peuple revêtit le deuil pour confesser ses propres péchés et les fautes de ses pères. Puis, afin de couronner le tout, Esdras et les siens exigèrent de l'assemblée un serment solennel de respecter la « loi de Moise » et d'y conformer sa conduite[1]. La première émotion calmée, une réaction se produisit bientôt. Beaucoup, même parmi les prêtres, estimaient que l'on avait outrepassé la mesure en interdisant le mariage avec les étrangères, et que l'augmentation des dîmes et des sacrifices allait grever la communauté de charges trop lourdes. Les femmes du dehors reparurent, les sabbats ne furent plus observés ni par les Israélites ni par les étrangers; même Éliashîb, le fils du grand pontife Joiakîm, n'avait pas retiré à Tobiyah l'Ammonite la chambre qu'il lui avait fait préparer naguère dans le temple, et les choses retombaient presque insensiblement au point où elles en étaient avant la réforme, lorsque Néhémie revint de Suse vers la fin du règne d'Artaxerxès. Il eut vite fait de rétablir le respect de la Loi, et dès lors l'opposition, si elle ne s'éteignit pas entièrement, cessa de s'agiter dans Jérusalem[2]. Elle n'en persista que plus vive au dehors, chez les Samaritains, chez les Iduméens, chez les Philistins, et les Juifs eux-mêmes commirent l'imprudence de s'immiscer aux révolutions politiques qui s'accomplissaient autour d'eux dans leur coin de l'empire. Leurs traditions racontent qu'ils participèrent au soulèvement des villes phéniciennes contre Okhos et qu'ils en pâtirent : lorsque Sidon eut succombé, ils furent châtiés à leur tour et les plus indisciplinés d'entre eux relégués en Hyrcanie[3].

L'Assyrie n'était qu'un nom, Babylone et la Phénicie allaient s'affaiblissant sans cesse, les Juifs, absorbés dans leurs chicanes de casuistique religieuse, n'avaient plus la force matérielle, et manquaient encore de l'autorité morale suffisante pour exercer une influence sur le monde oriental : seule l'indestructible Égypte avait échappé au naufrage et elle paraissait devoir survivre longtemps à ses rivales. Elle était, de toutes ces vieilles nations, celle que les Grecs appréciaient le mieux; les marchands, les mercenaires, les savants, même les simples curieux la parcouraient librement, et les relations d'Hécatée de Milet, d'Hérodote d'Halicarnasse, d'Hellanicos de Lesbos, en avaient divulgué au loin les singularités et les merveilles[4]. Ils l'abordaient d'ordinaire par

1. *Néhémie, VIII-IX*, avec une interpolation au verset 9 du chapitre VIII, pour identifier le représentant de l'autorité persane avec Néhémie.
2. *Néhémie, XIII.*
3. JOSÈPHE, *Antiquités judaïques*, XI, 7, I; cf. NÖLDEKE, *Aufsätze zur Persischen Geschichte*, p. 78.
4. Sur les historiens grecs qui ont traité de l'Égypte antérieurement à la conquête d'Alexandre,

l'Ouest, comme font encore les touristes et les négociants européens, mais le premier port où ils relâchaient, Rakôti, était un simple village[1], et son rocher de Pharos ne réclamait d'autre gloire que d'avoir été chanté par Homère[2]. Ils enfilaient ensuite le chenal de la branche Canopique, et à mesure qu'ils remontaient on leur signalait, échelonnées sur les rives ou retirées à l'écart près des canaux secondaires, Anthylla, Arkhandroupolis, Gynécopolis, les bourgades dépendantes de Naucratis[3], puis Naucratis elle-même, toujours florissante malgré les révoltes du Delta et les répressions persanes. Ce leur était comme un prolongement de la Grèce sous le ciel d'Afrique : l'Égypte véritable commençait pour eux vers Sais, quelques lieues plus à l'Est. Sais était pleine de la XXVIe dynastie et de ses souvenirs : on leur y indiquait les tombeaux des Pharaons dans l'enceinte de Nît[4], les salles d'audience où Psammétique II avait répondu à la députation des Éléens[5], la prison où le malheureux Apriès avait langui après sa défaite[6]. Les propylées du temple de Nit semblaient gigantesques à des gens accoutumés aux faibles dimensions de la plupart des temples grecs[7] : c'étaient d'ailleurs les premiers qu'ils apercevaient depuis qu'ils étaient débarqués, et la nouveauté de l'apparence comptait pour beaucoup dans la vivacité de leur impression. La déesse témoignait d'une humeur hospitalière à l'égard des étrangers : Grecs ou Persans, elle les accueillait à ses fêtes, elle les initiait à plusieurs de ses rites secondaires sans rien exiger d'eux que de la discrétion sur certains points de doctrine[8]. Sa nature mêlée d'archère et de tisserande avait inspiré aux Hellènes l'idée qu'elle était identique à celle de leurs déesses qui réunissait le mieux dans sa personne ce caractère complexe de guerrière et d'ouvrière : ils adoraient en elle le type premier de leur Pallas[9]. Le soir du 17 Thot, Hérodote vit les habitants, riches ou pauvres, ranger sur le front de leurs maisons de larges lampes plates garnies d'un mélange d'huile et de sel, qu'ils tinrent allumées la nuit durant, en l'honneur d'Osiris

cf. les renseignements rassemblés par GUTSCHMID, *Kleine Schriften*, t. I, p. 35-149, 168-183, et par WIEDEMANN, *Ægyptische Geschichte*, p. 103-117.

1. BRUGSCH, *Dictionnaire géographique*, p. 66, 68, 451.
2. *Odyssée, IV, 354-359*; cf. MALLET, *les Premiers Etablissements des Grecs en Égypte*, p. 11-12.
3. HÉRODOTE, II, XCVII-XCVIII; WIEDEMANN, *Herodot's Zweites Buch*, p. 389-391. L'emplacement d'aucune de ces trois bourgades ne peut être indiqué avec certitude.
4. HÉRODOTE, II, CLXIX; cf. WIEDEMANN, *Herodot's Zweites Buch*, p. 580-583.
5. Cf. ce qui est dit de cette ambassade plus haut, au t. III, p. 542, de cette *Histoire*.
6. HÉRODOTE, II, CLXIX; cf. WIEDEMANN, *Herodot's Zweites Buch*, p. 580-51. Pour ces événements, voir ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 557-558, de cette *Histoire*.
7. HÉRODOTE, II, CLXXV; cf. WIEDEMANN, *Herodot's Zweites Buch*, p. 598.
8. HÉRODOTE, II, CLXXI : περὶ μέν νυν τούτων εἰδότι μοι ἐπὶ πλέον, ὡς ἕκαστα αὐτῶν ἔχει, εὔστομα κείσθω; cf. WIEDEMANN, *Herodot's Zweites Buch*, p. 591-592.
9. Hérodote appelle toujours Nit, Athénaiè; cf. II, LIX. Pour cette assimilation, voir ce que dit MALLET, *le Culte de Neith à Sais*, p. 236-244.

et des morts[1]. Il s'introduisit dans la demeure du dieu ineffable, et là, perdu parmi la foule, il assista aux scènes de la vie divine que les prêtres représentaient sur le lac à la lueur des torches, aux épisodes de la passion, du deuil, de la résurrection[2]. Les théologiens ne dévoilaient pas aux barbares les plus raffinés de leurs mystères et ils ne leur enseignaient pas le fond de leurs dogmes, mais le peu qu'ils en laissaient percer accablait le voyageur de respect et d'étonnement, tant la ressemblance en était frappante parfois avec les mystères auxquels il participait dans sa patrie[3]. Comme aujourd'hui on parcourait peu alors les villes situées au centre et à l'Est du Delta; on tâchait cependant d'en visiter une ou deux, en en guise d'échantillon, et l'on ramassait le plus de renseignements que l'on pouvait sur les autres. Hérodote et ses émules attachaient une importance médiocre aux détails de paysage dont nos contemporains sont si friands. Ils ne jetaient qu'un regard distrait sur les chapelles éparses dans la campagne, ainsi qu'aujourd'hui les santons musulmans, et les eaux répandues partout sous les acacias et sous les palmiers aux mois de l'inondation, les fellahs trottant sur leurs petits ânes le long des flaques, ne leur amusaient pas les



LES CHAPELLES ÉPARSES DANS LA CAMPAGNE COMME AUJOURD'HUI LES SANTONS MUSULMANS[4].

LES EAUX RÉPANDUES SOUS LES ACACIAS ET SOUS LES PALMIERS AUX MOIS DE L'INONDATION[5].

1. HÉRODOTE, II, LXII; cf. WIEDEMANN, *Herodot's Zweites Buch*, p. 261-262, où sont indiqués les passages des auteurs classiques qui se rapportent à cette fête. Je crois, toutefois, qu'il ne s'agit pas ici des fêtes d'Athyr, mais de celles du mois de Thot, où, au témoignage des inscriptions, on *allumait le feu* nouveau, selon le rite, après avoir éteint préalablement le feu de l'année précédente, non seulement dans le temple du dieu, mais dans toutes les maisons de la ville.

2. HÉRODOTE, II, CLXXI; cf. WIEDEMANN, *Herodot's Zweites Buch*, p. 591-593.

3. Cf. pour ce qui a rapport à ces questions, P. FOUCART, *Recherches sur l'Origine et la Nature des mystères d'Eleusis*, in-4°, 1895.

4. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de Gautier.*

5. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de Gautier.*

yeux au point de leur suggérer une allusion dans un récit de leurs caravanes. Ils côtoyaient indifférents les villages les plus pittoresques, et leur curiosité ne s'éveillait que lorsqu'ils pénétraient dans quelque grosse ville, où ils rencontraient un temple plus beau ou un dieu plus excentrique que de coutume. Mendès adorait le sien sous la forme d'un bélier vivant[1], et elle accordait à tous les individus de l'espèce un peu de la vénération qu'elle prodiguait au bélier divin[2]. Les habitants d'Atarbêkhis[3], dans l'île de Prosopitis, se vouaient au culte du taureau. Quand un de ces animaux mourait dans le voisinage, on l'enfouissait, faisant saillir une corne hors de terre pour marquer la place; une fois l'an, des barques d'Atarbêkhis faisaient le tour du pays pour récolter les ossements décharnés ou les cadavres en putréfaction qu'on ensevelissait ensuite dans une nécropole commune[4]. Les gens de Bousiris avaient la religion farouche. Ils en venaient aux mains pendant leur fête d'Isis, et leur fureur fanatique se communiquait aux étrangers présents. Même, les Cariens avaient imaginé un moyen de renchérir sur les indigènes; de même qu'aujourd'hui les musulmans chiites à la fête des Hassanéïn, ils se tailladaient le front avec leurs couteaux au milieu des hurlements[5]. A Paprêmis, la bataille faisait partie également des pratiques du culte, mais on la réglait d'une façon particulière. Le soir de la panégyrie d'Anhourît, au soleil couchant, plusieurs prêtres accomplissaient un sacrifice hâtif dans le temple, tandis que le reste du clergé local se postait à la porte, armé de gros gourdins. La cérémonie achevée, les célébrants chargeaient l'image du dieu sur un chariot à quatre roues, comme pour l'emmener dans une autre localité, mais leurs confrères s'opposaient au départ et leur barraient le chemin. C'est alors que les fidèles intervenaient : ils enfonçaient la porte et ils fondaient à coups de triques sur les révérends qui les recevaient en bon point. Les bâtons étaient lourds, les bras vigoureux et la mêlée trainait en longueur sans que jamais personne eût été tué dans la bagarre, du moins les prêtres l'affirmaient et je ne comprends

1. Hérodote dit que le bouc et le dieu s'appellent également en égyptien Mendès (II, XLVII), toutefois il établit ici une confusion entre les boucs ordinaires et celui des boucs qui était considéré comme sacré, parce qu'il renfermait l'âme d'Osiris. C'est celui-là seul que les Égyptiens appelaient de la même manière que le dieu lui-même, Batnibdîdouît, *l'âme du maître de la ville de Didouît*. C'est cette forme qui, contractée en Bendidî dans la prononciation populaire, a été rendue par les Grecs Μένδης, Μένδητος.

2. HÉRODOTE, II, XLVI; cf. WIEDEMANN, *Herodot's Zweites Buch*, p. 216-227.

3. La vieille interprétation du nom, *Ville d'Hathor*, a été repoussée à bon droit comme étant contraire à l'une des règles élémentaires de la grammaire hiéroglyphique (WIEDEMANN, *Herodot's Zweites Buch*, p. 195). Le nom, décomposé régulièrement en ses trois parties constitutives, signifie littéralement *le Château d'Horus l'épervier*, soit *Hat-har-baki*.

4. HÉRODOTE, II, XLI; cf. WIEDEMANN, *Herodot's Zweites Buch*, p. 193-196.

5. HÉRODOTE, II, LIX, LXI; cf. WIEDEMANN, *Herodot's Zweites Buch*, p. 256-258.

guère pourquoi Hérodote, qui n'était pas de Paprêmis, se permet malignement de récuser leur témoignage[1].

C'est presque toujours à propos d'un temple ou d'une fête religieuse qu'il cite les villes du Delta, et de fait, dans la plupart des cités secondaires de l'Égypte, ainsi que de nos jours dans celles de l'Italie, il n'y avait d'intérêt qu'aux monuments du culte ou aux cérémonies. Hérodote abordait Tanis ou Mendès comme nous faisons Orvieto ou Lorette, afin d'y admirer un édifice ou d'y faire ses dévotions dans un oratoire célèbre. Le plus souvent l'endroit n'était rien par lui-même : une enceinte fortifiée, quelques maisons d'apparence médiocre où les riches et les officiers du gouvernement logeaient, puis, sur des monticules d'antiques décombres accrus de siècle en siècle, des masures éphémères en pisé ou en briques sèches, découpées en groupes irréguliers par des ruelles sinueuses. Tout l'intérêt se concentrait sur le sanctuaire et sur ses habitants, hommes et dieux. Le voyageur y entrait comme il pouvait, s'extasiait devant ce qu'on voulait bien lui expliquer, et, sa tournée achevée, il s'en allait recommencer plus loin, heureux 'il lui arrivait parfois d'assister à une des foires annuelles, à celle de Bubaste, par exemple. Les pèlerins affluaient en bandes de tous les points de l'Égypte, hommes et femmes entassés pêle-mêle sur des bateaux, et ce n'était le long du chemin qu'une mascarade perpétuelle. Chaque fois qu'on touchait terre, les femmes s'échappaient à grand bruit de castagnettes et de flûtes, et elles couraient provoquer d'insultes les femmes des alentours, sautant et se troussant à qui mieux mieux. La panégyrie de Bastît n'avait pour les étrangers rien qui la distinguât beaucoup des autres fêtes égyptiennes : c'était une procession solennelle avec hymnes chantées, musique de harpes, danses, sacrifices, mais pendant les semaines qui la précédaient ou qui la suivaient, la ville se transformait en un



DES MASURES ÉPHÉMÈRES EN PISÉ OU EN BRIQUES SÈCHES[2].

1. HÉRODOTE, II, LIX, LXIII; cf. WIEDEMANN, *Herodot's Zweites Buch*, p. 263-268. Le dieu que les Grecs identifiaient avec leur Arès est Anhourît, ainsi qu'il résulte de l'un des Papyrus de Leyde (LEEMANNS, *Papyri Græci*, t. I, p. 123-124, 128). De même, au Caire, jusqu'à nos jours, on affirmait que nul parmi les musulmans qui se soumettaient à la *dôsèh* n'était blessé grièvement par les sabots du cheval qui piétinait les corps étendus sur le sol.

2. *Dessin de Boudier, d'après une photographie d'Haussoullier.*

vaste champ de plaisir. Les gens de Bubaste contaient non sans fierté qu'alors, en un seul jour, on buvait plus de vin chez eux que pendant le reste de l'année[1]. Boutô jouissait d'une popularité inouie parmi les Grecs d'Égypte. Sa déesse, l'Isis réfugiée au cœur des étangs, dans un buisson mouvant de roseaux et de lotus, pour y protéger son Horus contre la jalousie de Typhon, leur avait rappelé la fortune de Latone et le cercle des légendes déliaques : ils l'avaient visitée en foule et son oracle était devenu pour la plupart d'entre eux ce que celui de Délos était pour leurs frères d'Europe. Elle leur montrait un grand temple semblable à tous les temples égyptiens, un naos où l'image de sa divinité continuait sa vie mystérieuse, et, au milieu du lac sacré, la petite île de Khemmis qui flottait, disait-on, et voguait çà et là[2]. Hérodote, n'osait pas affirmer résolument qu'elle était immobile, mais il ne l'avait vue ni se déplacer ni même bouger[3] : aussi bien pourquoi ce miracle avait-il été étudié avant lui par un historien qu'il n'aimait pas, Hécatée de Milet? Les prêtres de Boutô assuraient que rien n'était survenu depuis longtemps que leurs prophètes ne l'eussent prédit, et ils avaient pour chaque événement une version tout à l'honneur de leur déesse : elle avait indiqué à Phéron le moyen de recouvrer la vue, défini la durée du règne de Mykérinos, annoncé à Psammétique le salut qui lui sortirait de la mer avec les hommes d'airain, révélé à Cambyse qu'il mourrait dans une ville d'Ecbatane[4]. Son clergé avait pris une part active à la révolte de Khabbîsha contre Darius, et il lui en avait coûté le meilleur de ses trésors et de ses propriétés foncières[5] : il n'en conservait pas moins son prestige, et cela malgré la concurrence sournoise que l'oracle de Jupiter Ammon lui faisait. Les partisans du dieu libyen opposaient des prodiges plus merveilleux à ceux que l'on contait de la Latone égyptienne, et pour beaucoup des révolutions qui s'étaient accomplies aux bords du Nil, une version en son honneur courait à côté des légendes de Boutô[6]. La ville était d'ailleurs à la lisière même de l'un des districts qui excitaient le plus la curiosité des voyageurs, ces Boucolies à peu près inaccessibles où tous les

1. Hérodote, II, lix-lx; cf. Wiedemann, *Herodot's Zweites Buch*, p. 252-256.
2. Hécatée de Milet, *Fragment 284*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. I, p. 20.
3. Hérodote, II, clv-clvi; cf. Wiedemann, *Herodot's Zweites Buch*, p. 551-559.
4. Hérodote, II, cxi, cxxxiii, clii, III, lxiv-lxv.
5. Cf. ce qui est dit du rôle de Boutô sous Khabbîsha, plus haut, t. III, p. 713-715, de cette *Histoire*.
6. Cette opposition de deux oracles dans les récits d'Hérodote avait été reconnue par Gutschmid, *Kleine Schriften*, t. I, p. 137-138, 142, qui pensait qu'il s'agit de l'oracle d'Amon Thébain, et peut-être aurait-il raison, si l'on pouvait prouver, comme je le pense, que le Témenthès de la légende de Psammétique est une déformation de Tandamanou. Il me paraît toutefois plus prudent, jusqu'à nouvel ordre, d'admettre, avec Mallet, *les Premiers Établissements des Grecs en Égypte*, p. 45-46, qu'il s'agit de l'oracle de Zeus Ammon.

révoltés obtenaient, disait-on, un asile inviolable contre les persécutions de l'étranger[1]. Les Égyptiens dans les marais[2] étaient gens de grand courage, mais farouches, pauvres, mal nourris. Ils ne buvaient que de la bière, ils extrayaient leur huile, non de l'olive, mais du ricin commun[3], et, faute de blé, ils se repaissaient des graines ou des racines du lotus, voire des tiges du papyrus rôties et bouillies[4]. Le fond de leur alimentation était le poisson, que le Menzaléh, les lacs côtiers, les canaux, les étangs d'inondation leur fournissaient par quantités considérables[5]. Leurs bourgs et leurs monuments, on n'en parlait guère, et probablement ne valaient-ils pas la peine d'une excursion après ceux des cités de la plaine; on racontait seulement des histoires à n'en plus finir de leurs brigandages ou des refuges mystérieux qu'ils offraient à tous les proscrits, notamment de cette île d'Elbô où l'aveugle Anysis avait bravé trente ans la domination éthiopienne, et dont le premier Amyrtée avati retrouvé le chemin[6]. Sauf quelques marchands ou quelques aventuriers que l'appât du gain attirait chez eux, la plupart des étrangers qui venaient de l'Asie ou qui s'y rendaient se détournaient de leur territoire et suivaient la route militaire le long de la branche Pélusiaque, de Péluse à Daphnæ ou à Zalou, de Daphnæ ou de Zalou à Bubaste. Un peu avant Kerkasoron, vers le sommet du Delta[7], les pyramides pointaient à l'horizon, humbles d'abord, mais bientôt si altières qu'à la saison de l'inondation, au moment où la vallée entière, des montagnes de l'Arabie aux montagnes de la Libye, n'est plus qu'un fleuve immense, la barque semblait naviguer presque dans leur ombre longtemps avant d'arriver à leur pied. On laissait sur la gauche Héliopolis et son temple du Soleil, les sources prétendues du Nil septentrional, les carrières de la Montagne Rouge, puis, débouchant enfin sur le Nil même, au bout d'une demi-journée, on accostait aux quais de Memphis.

Memphis était pour les Grecs d'alors ce que le Caire a été naguère pour

1. Cf. ce qui est dit plus haut de ces Boucolies et de leurs habitants, au t. II, p. 89, de cette *Histoire*.

2. C'est le nom même qu'Hérodote leur donne, οἱ ἐν τοῖσι ἕλεσι κατακεόμενοι (II, xcii) ou bien Αἰγυπτίων οἱ περὶ τὰ ἕλεα οἰκέοντες (II, xciv), dans les endroits où il décrit leurs mœurs.

3. Hérodote, II, xciv; cf. Wiedemann, *Herodot's Zweites Buch*, p. 381-383. Il semble du reste que l'usage n'en fût pas confiné au Delta; Hérodote, quand il opposait l'usage des Bucolies à celui du reste de l'Égypte, songeait évidemment à Sais, à Memphis, aux grandes villes dans lesquelles il avait résidé, et où l'on employait couramment les huiles d'olive de provenance étrangère, syriennes ou grecques.

4. Hérodote, II, xcii; cf. Wiedemann, *Herodot's Zweites Buch*, p. 373-379. Sur ce genre de nourriture, voir ce qui est dit plus haut, au t. I, p. 65-66, de cette *Histoire*.

5. Hérodote, II, xcii, cf. Wiedemann, *Herodot's Zweites Buch*, p. 379.

6. Hérodote, II, cxl; cf. Wiedemann, *Herodot's Zweites Buch*, p. 500-501, et ce qui est dit plus haut, au t. III, p. 732, de cette *Histoire*.

7. Hérodote, II, xv, xvii, xcvii; cf. Wiedemann, *Herodot's Zweites Buch*, p. 89-90.

les modernes, la cité orientale par excellence, la quintessence et comme le type éminent de la vieille Égypte. Malgré les désastres qui l'avaient accablée pendant les derniers siècles, c'était encore une très belle ville, la plus grande qu'il y eût au monde avec Babylone. Les fêtes religieuses, surtout celles d'Apis, convoquaient en elle des myriades de pèlerins à certains moments de l'année, et le commerce y appelait des bandes d'étrangers recrutés parmi toutes les races imaginables de l'ancien continent. La plupart des nations qui la fréquentaient y possédaient chacune un quartier particulier qui lui empruntait son nom, les Phéniciens le *camp Tyrien*[1], les Hellènes et les Cariens le *mur Hellénique* et le *mur Carien*, et il y avait des Caromemphites ou des Hellénomemphites à côté des Memphites indigènes[2]. Le mur Blanc renfermait une armée perse, dont le satrape disposait en cas de sédition, et qui pouvait résister longtemps encore après que le reste du pays était aux mains des insurgés[3]. Les animaux qu'on s'attend à rencontrer le moins dans les rues d'une capitale circulaient sans façon au plus épais de la foule, des vaches, des moutons, des chèvres, car les gens du commun, au lieu de vivre à l'écart des brutes, ainsi que les Hellènes, les logeaient familièrement dans leur propre maison[4]. Et ce n'était pas le seul trait de mœurs qui dût paraître bizarre au nouvel arrivé, mais on eût dit que les Égyptiens avaient à cœur de prendre en tout le contrepied des autres peuples. Le boulanger qu'on apercevait au pétrin à l'intérieur de sa boutique, il triturait sa pâte avec le pied; en revanche, le maçon n'employait point de truelle pour appliquer son mortier, et les petits bourgeois ramassaient à pleines mains, dans la rue, la boue mêlée d'ordures lorsqu'ils réparaient les murs de leur cahute[5]. En Grèce, les plus pauvres rentraient chez eux pour se nourrir à portes closes : les Égyptiens n'éprouvaient aucune répugnance à dîner et à boire en plein air, car, disaient-ils, les choses laides et vilaines se doivent faire en secret, mais les honnêtes en public[6]. Le premier coin d'impasse venu, un enfoncement entre deux masures,

1. Hérodote, II, cxii; cf. Wiedemann, *Herodot's Zweites Buch*, p. 432. On trouve déjà un *Champ des Hittites* aux environs de Memphis sous le roi Aï de la XVIIIe dynastie (Daressy, *Notes et Remarques*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVI, p. 123).

2. Aristagoras de Milet, *Fragment 5*, dans Müller-Didot, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 98 : Ἑλληνικὸν καὶ Καρικὸν τόποι ἐν Μέμφιδι, ἀφ' ὧν Ἑλληνομεμφῖται καὶ Καρομεμφῖται, ὡς Ἀρισταγόρας, et Καρικόν, τόπος, ἰδιάζων ἐν Μέμφιδι, ἔνθα Κᾶρες οἰκήσαντες, ἐπιγαμίας πρὸς Μεμφίτας ποιησάμενοι, Καρομεμφῖται ἐκλήθησαν. Cf. Gutschmid, *Kleine Schriften*, t. I, p. 135-136, 141-142. Le Papyrus 50 du British Museum nous fait connaître encore un de ces Hellénomemphites vers le milieu de l'époque ptolémaique.

3. Hérodote, III, xci, où il est question des quantités de blé versées à la garnison du Mur-Blanc. Cf. le récit de la révolte d'Inaros au t. III, p. 730-731, de cette *Histoire*.

4. Hérodote, II, xxxvi; cf. Wiedemann, *Herodot's Zweites Buch*, p. 157-158.

5. Hérodote, II, xxxvi; cf. Wiedemann, *Herodot's Zweites Buch*, p. 159-160.

6. Hérodote, II, xxxv; cf. Wiedemann, *Herodot's Zweites Buch*, p 150-151.

une marche où s'accroupir à la porte d'une maison ou d'un temple, tout leur était bon à servir de salle à manger. Le menu n'était pas riche. Une sorte de crêpe plate, aigre au goût, pétrie, non de blé ou d'orge, mais d'épeautre[1], un peu d'huile, un oignon ou un poireau, parfois un lambeau de viande ou de volaille, arrosé d'un cruchon de bière ou de vin : ce n'était pas de quoi tenter l'étranger, et d'ailleurs il aurait été mal vu à s'inviter lui-même. Le Grec, qui se repaît de vache, était impur au premier chef : qui donc aurait consenti à user du même chaudron et du même couteau que lui, ou à le baiser sur la bouche par manière de salut[2]? La politesse égyptienne n'admetttait pas d'ailleurs les familiarités de la grecque : deux amis qui s'apercevaient s'arrêtaient à distance, se tiraient la révérence, puis ils s'embrassaient mutuellement les genoux ou ils faisaient semblant de se les embrasser. Les jeunes gens cédaient le pas à un vieillard, ou, s'ils étaient assis, ils se levaient pour le laisser passer. Le voyageur se rappelait que les Lacédémoniens en agissaient de même, et il approuvait cette marque de déférence[3], mais rien chez lui ne l'avait préparé à voir les femmes honnêtes aller et venir en liberté, sans escorte et sans voile, le fardeau à l'épaule, au contraire des hommes qui le portent sur la tête, courir les marchés, tenir éventaire ou boutique, tandis que le mari ou le père demeurait calfeutré au logis, tissait la toile, brassait la terre à potier, virait la roue, ouvrait de son métier[4] : de là à croire que l'homme était esclave et la femme maîtresse dans la famille, il ne s'en fallait guère. Les uns faisaient remonter l'origine de ces coutumes jusqu'à Osiris, les autres jusqu'à Sésostris seulement : Sésostris était la ressource extrême des historiens grecs dans l'embarras[5]. La ville regorgeait de monuments, temple de l'Astarté phénicienne, où, depuis la XVIII[e] dynastie, des prêtres d'origine syrienne célébraient les mystères de la grande déesse, temple de Râ, temple d'Amon, temple de Toumou, temple de Bastît, temple d'Isis[6]. Le temple de Phtah, encore intact, offrait à l'admiration du visiteur un spectacle au moins comparable à

1. HÉRODOTE, II, XXXVI; c'est le pain qu'il appelle ailleurs κύλληστις (II, LXXVII; cf. WIEDEMANN, *Herodot's Zweites Buch*, p. 326-327), et qu'Hécatée de Milet (*Fragment 290*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. I, p. 20) connaissait déja, la *kourishtit*, *koulishtit*, des temps pharaoniques (LAUTH, *Drei Ægyptischen Namen des Brodes*, dans la *Zeitschrift*, 1868, p. 91).

2. HÉRODOTE, II, XLI; cf. WIEDEMANN, *Herodot's Zweites Buch*, p. 187-188.

3. HÉRODOTE, II, LXXX; cf. WIEDEMANN, *Herodot's Zweites Buch*, p. 336-338.

4. HÉRODOTE, II, XXXV; cf. WIEDEMANN, *Herodot's Zweites Buch*, p. 147-150.

5. NYMPHODORE DE SYRACUSE, *Fragment 21*, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 380-381, où le chapitre XXXV d'Hérodote est transcrit en partie, avec des additions d'origine incertaine.

6. L'énumération de ces temples est empruntée pour la plupart à l'une des lettres endommagées qu'on lit au verso du *Papyrus Sallier IV*, pl. I, l. 1, pl. II, l. 11. L'Astarté phénicienne, l'Aphrodite étrangère d'Hérodote (VI, CXII), répondait pour les Égyptiens à Bastît, dame d'Onkhtooui (BRUGSCH, *die fremde Aphrodite in Memphis*, dans la *Zeitschrift*, t. I, p. 9).

celui du temple d'Amon Thébain à Karnak. Les rois en avaient modifié le plan primitif selon leur caprice, ajoutant, qui des obélisques ou des statues colossales, qui un pylone, qui une salle hypostyle. Ainsi complété par l'effort de vingt dynasties, il était comme un sommaire de l'histoire d'Égypte, où chaque image, chaque inscription, chaque statue éveillait l'attention du curieux. On souhaitait savoir qui étaient les peuples vêtus étrangement qui s'agitaient dans un tableau de bataille, le nom du roi qui les avait vaincus, les raisons qui l'avaient déterminé à construire telle partie du monument, et il ne manquait pas d'officieux prêts à satisfaire de leur mieux la curiosité des visiteurs. Les interprètes étaient là qui débitaient leurs informations, et les modernes qui ont eu l'occasion d'utiliser un drogman se figurent aisément ce que les renseignements colportés de la sorte valaient dans l'antiquité. Les prêtres de la basse classe, portiers ou sacristains, étaient dressés au métier d'exégètes et ils connaissaient en gros l'histoire du temple où ils vivaient[1]. Ménès l'avait devisé[2], Mœris avait ajouté les propylées du Nord[3], Rhampsinite ceux de l'Ouest[4], Psammétique ceux du Sud[5], Asychis ceux de l'Est, les plus remarquables de tous[6]. Un homme de Memphis, né au pied des Pyramides, était familier dès l'enfance avec Ménès et avec Khéops; il était enclin par conséquent à leur attribuer tout ce que les Pharaons des anciens jours avaient achevé de grand. Ménès avait bâti le temple, Ménès avait fondé la ville, Ménès avait créé le sol sur lequel la ville reposait et il l'avait racheté des eaux par ses digues. Et le voyageur réfléchi d'approuver, car il avait observé lui-même l'action des boues : à une journée de la côte, on ne pouvait jeter la sonde sans la retirer enduite d'un limon noirâtre, preuve évidente que le Nil continuait d'empiéter sur la mer[7]. Ménès, du moins, avait existé réellement, mais Asykhis, Mœris, Protée, Phéron, la plupart des personnages qu'Hérodote énumère à la file, je n'inviterai personne à les chercher dans les inscriptions : ce sont des figures de romans populaires, et tels d'entre eux n'étaient même que des épithètes, Piràoui ou Prouti, par lesquelles les conteurs désignaient d'une manière géné-

1. Sur les personnages qu'Hérodote entend désigner lorsqu'il parle des *prêtres* et des *Égyptiens*, cf. Maspero, *Études de Mythologie et d'Archéologie Égyptiennes*, t. III, p. 343-345, et Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 113-115.

2. Hérodote, II, xcix; cf. pour la légende de Ménès, ce qui est dit au t. I, p. 232-236, de cette *Histoire*.

3. Hérodote, II, ci; cf. Wiedemann, *Herodot's Zweites Buch*, p. 401-402.

4. Hérodote, II, cxxi; cf. Wiedemann, *Herodot's Zweites Buch*, p. 445-446.

5. Hérodote, II, cliii; cf. Wiedemann, *Herodot's Zweites Buch*, p. 547.

6. Hérodotes, II, cxxxvi; cf. Wiedemann, *Herodot's Zweites Buch*, p. 490-491.

7. Hérodote, II, iv-v, xciv; cf. Wiedemann, *Herodot's Zweites Buch*, p. 58-61, 394-396. Sur les observations des voyageurs et des écrivains de la première époque grecque au sujet de ces allusions, cf. Hugo Berger, *Geschichte der Wissenschaftlichen Geographie*, t. I, p. 120-126.

rale le héros de leurs récits[1]. Les étrangers, livrés à la merci de leurs drogmans, étaient excusables de s'y tromper et de métamorphoser chaque titre en un homme, Prouti et Pirâoui en un personnage illustre pour ses exploits fabuleux, Pharaon Protée ou Pharaon Phéron. Les guides contèrent à Hérodote, et Hérodote nous instruit avec la gravité de l'historien, de quel remède ce Phéron invraisemblable usa pour recouvrer la vue[2], les aventures de Pâris et d'Hélène



LA PYRAMIDE À DEGRÉS VUE DU BOIS DE PALMIERS, AU NORD DE SAQQARAH[3].

à la cour de Protée[4], les bons tours qu'un voleur joua au niais Rhampsinite[5]. Et dans les environs de Memphis le voyageur grec faisait à peu près les mêmes promenades que les modernes en partant du Caire : de l'autre côté du Nil, Héliopolis et son temple de Râ[6], puis les carrières de Tourah, sans cesse exploitées, toujours inépuisées, d'où tous les monuments qu'il admirait étaient

1. Sur ces titres, cf. ce qui est dit plus haut, au t. I, p. 263, de cette *Histoire*. L'équation Prouti-Protée a été établie par LAUTH, *Ægyptische Chronologie*, p. 181-182, l'équation Pharaon-Phèron, par MASPERO, *Études de Mythologie et d'Archéologie*, t. III, p. 410-412.

2. HÉRODOTE, II, CXI; cf. WIEDEMANN, *Herodot's Zweites Buch*, p. 427-430.

3. *Dessin de Boudier, d'après une photographie d'Haussoullier.*

4. HÉRODOTE, II, CXII-CXX; cf. WIEDEMANN, *Herodot's Zweites Buch*, p. 431-445. Certains drogmans identifiaient l'Hélène de la légende homérique avec l'Aphrodite étrangère qui avait son temple à Memphis dans le quartier tyrien et qui était en réalité une divinité sémitique (cf. ce qui est dit plus haut à ce sujet, t. III, p. 797, note 5, de cette *Histoire*).

5. HÉRODOTE, II, CXXI; cf. MASPERO, *les Contes populaires de l'Égypte ancienne*, 2e éd., p. XLVII-LI, 245-256, et WIEDEMANN, *Herodot's Zweites Buch*, p. 445-452.

6. HÉRODOTE, II, III : ἐς Ἡλίου πόλιν αὐτῶν τούτων εἵνεκεν ἐτραπόμην. Cf. WIEDEMANN, *Herodot's Zweites Buch*, p. 50.

sortis bloc à bloc, et les Pyramides elles-mêmes[1]. Le Sphinx dormait probablement sous le sable[2], et les Pyramides les plus proches, celles de Saqqarah, étaient assez peu prisées des visiteurs : on leur insinuait au passage que la pyramide à degrés était la plus ancienne de toutes, érigée par un des souverains de la première dynastie, Ouénéphès, et ils n'en demandaient pas davantage[3]. Leur curiosité se concentrait entière sur les trois monstres de Gizéh, et sur leurs hôtes, Khéops, Khéphrên, Mykèrinos, la belle Nitokris aux joues de rose[4]. Partout dans la banlieue, à Héliopolis, au Fayoum même, ils entendaient les noms qu'on leur avait déjà répétés à Memphis : un cycle unique d'histoire populaire englobait tous les monuments, et ce qu'ils apprenaient dans un endroit complétait ou semblait compléter ce qu'ils avaient appris dans un autre[5].



LES LONGUES FILES DE BARQUES CHARGÉES[6].

Je ne sais si beaucoup parmi eux éprouvaient le besoin de pousser bien loin au delà du lac Mœris : les répressions d'Okhos avaient, ce semble, interrompu un instant le commerce régulier que les Grecs avaient entretenu avec les Oasis par la voie d'Abydos, depuis les Saites de la XXVIe Dynastie[7]. L'étranger qui s'aventurait jusqu'en Thébaide était dans la position de l'Européen qui, au siècle dernier, entreprenait de se rendre à la première cataracte. Même point de départ ou à peu près, Memphis ou le Caire; même point d'arrivée, Éléphantine et Assouân. Mêmes moyens de transport : rien ne ressemble plus, sauf la voilure, aux dahabiéhs modernes, que les bateaux de plaisance ou de voyage figurés sur les monuments. Même saison de l'année : on s'embarquait après le retrait de l'inondation, en novembre ou en décembre.

1. Ce sont *les carrières dans la montagne Arabique*, τῶν λιθοτομιέων τῶν ἐν τῷ 'Αραβίῳ οὔρεϊ (HÉRODOTE, II, CXXIV), qu'Hérodote cite sans en donner le nom indigène; sur ces carrières, cf. ce qui est dit plus haut, au t. I, p. 383, de cette *Histoire*,

2. Hérodote n'en parle pas, non plus qu'aucun des écrivains de l'époque grecque. Sur les ensablements du Sphinx, cf. ce qui est dit plus haut, au t. II, p. 294, de cette *Histoire*.

3. MANÉTHON, dans MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 539-540.

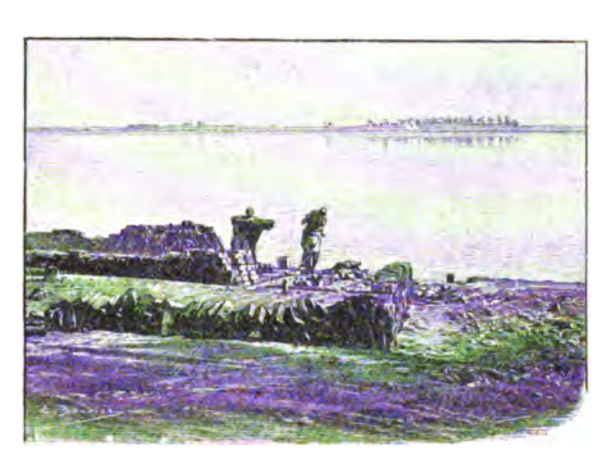
4. Pour les légendes relatives aux grandes pyramides et à leurs fondateurs, ainsi qu'à Rhodopis, cf. ce qui est dit plus haut, au t. I, p. 377-382, 437-440, de cette *Histoire*.

5. MASPERO, *Études de Mythologie et d'Archéologie Égyptiennes*, t. III, p. 378-381, et *les Contes populaires de l'Egypte Ancienne*, 2e éd., p. XXXIV-XLI.

6. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de Gautier*.

7. Cf. ce qui est dit des Samiens établis dans la Grande Oasis thébaine, plus haut, au t. III, p. 649, de cette *Histoire*.

Même temps consacré à l'excursion : le trajet du Caire à Assouân exige un mois seulement, si l'on a bon vent et si l'on marche sans ralentir plus qu'il n'est strictement indispensable pour renouveler les provisions. Pococke, ayan quitté le Caire le 6 décembre 1737 vers midi, était à Akhmîm le 17 du même mois. Il remettait à la voile le 18 et il stoppait le 13 janvier 1738 à Thèbes où il séjournait jusqu'au 17, puis il atterrissait à la berge d'Assouân le 20 janvier au soir. Total : quarante-cinq jours, dont quatorze à quai. Si le journal d'excursion d'un touriste grec était parvenu jusqu'à nous, nous y lirions sans doute des dates semblables[1]. Départ de Memphis en novembre ou en décembre, station dix ou douze jours plus tard à Panopolis[2]; de Panopolis à Éléphantine, par Coptos et par Thèbes, environ un mois, y compris le séjour convenable à Thèbes, puis retour à Memphis en février ou en mars. La meilleure partie du temps se consumait en navigations d'un point vers l'autre, et la nécessité de profiter d'un bon vent à l'aller obligeait les voyageurs à négliger plus d'une localité intéressante. Le Grec ne sentait pas aussi vivement que le moderne le pittoresque des spectacles qui défilaient devant lui, et il ne notait dans sa relation ni les longues théories de barques chargées qui montaient ou qui descendaient le courant, ni la nappe immense étincelant sous les feux du midi, ni les montagnes percées de carrières ou de tombeaux au pied desquelles il louvoyait pendant des journées. Ce qui le préoccupait avant tout, c'était de



LA NAPPE IMMENSE ÉTINCELANT SOUS LES FEUX DU MIDI[3].

1. Maspero, *Études de Mythologie et d'Archéologie Égyptiennes*, t. III, p. 335-338. Hérodote (II, ix, clxxv, cf. Wiedemann, *Herodot's Zweites Buch*, p. 68-69, 602) fixe une durée de vingt jours pour le voyage de Sais à Éléphantine. Le chiffre doit s'approcher sensiblement de la réalité, puisque aujourd'hui encore les dahabiéhs peuvent fournir couramment la traversée du Caire à la seconde cataracte aller et retour, en deux mois, y compris dix ou quinze jours d'arrêt pour visiter les monuments. Les vingt jours d'Hérodote représentent la durée théorique du voyage, sans tenir compte des arrêts ni des accidents qui retardent souvent la marche des bateaux à voile sur le Nil. La durée de neuf jours qu'Hérodote assigne au voyage de Thèbes (II, ix), trop courte, s'il est question du voyage entrepris dans les conditions ordinaires avec arrêt chaque soir, s'explique si l'on admet qu'il s'agit d'une navigation ininterrompue de nuit comme de jour : le fait est très rare aujourd'hui, mais il pouvait être fréquent dans l'antiquité, lorsqu'il s'agissait du service de l'État.

2. Hérodote, II, xci, duquel il semble bien résulter qu'Hérodote s'arrêta à Panopolis et qu'il eut de relations avec les gens de la ville.

3. *Dessin de Boudier, d'après la photographie de Gautier.*

connaître les sources de ce fleuve immense, ou les motifs de ses crues périodiques, et, selon qu'il y était disposé par son éducation, il acceptait les solutions mythologiques des indigènes ou il en cherchait de naturelles dans la physique de ses savants : on lui répétait donc que le Nil naissait à Éléphantine entre les deux rochers Krôphi et Môphi, et en les lui montrant on ajoutait que Psammétique Ier y avait jeté la sonde sans toucher le fond[1]. Dans les quelques endroits où le pilote de la barque faisait escale, la population était hostile et refusait de communiquer avec les Grecs. Les interprètes, presque tous originaires du Delta, n'étaient pas toujours familiers avec les hommes et les choses du Saïd et se sentaient à Thèbes presque autant dépaysés que leurs patrons eux-mêmes. Leur rôle se bornait à traduire les renseignements fournis par les habitants, quand ceux-ci s'humanisaient et qu'ils consentaient à parler. Ce qui avait étonné Hérodote le plus à Panopolis, c'était le temple et les jeux gymniques dédiés, croyait-il, à Persée, le fils de Danaé. Les exercices se terminaient par une sorte d'assaut livré à un véritable mât de cocagne planté en terre et consolidé de droite et de gauche par trois plans d'étais superposés[2]; quant à Persée, c'était le dieu ityphallique de la localité, Minou en personne, que l'assonance d'une de ses épithètes, Pehresou, le coureur, identifiait suffisamment avec le héros pour une oreille grecque. Les drogmans, brodant sur ce fond, avaient imaginé que Danaos et Lyncée étaient nés dans la ville, que Persée, revenant de Libye avec la tête de Méduse, s'était détourné de son chemin pour honorer le berceau de sa famille, et qu'il avait institué les fêtes en souvenir de son passage[3]. Thèbes était le cadavre d'une cité : les gouverneurs perses ne s'inquiétaient plus d'elle, et ses princesses ou leurs ministres étaient devenus trop pauvres pour pourvoir à l'entretien de ses temples et de ses palais. Hérodote parle d'elle à peine, et l'on ne doit pas s'en étonner : il avait visité Memphis vivante, ses temples bien soignés et pleins de fidèles, qu'est-ce que Thèbes lui aurait montré qu'il n'eût déjà vu aussi extraordinaire peut-être et en tout cas mieux conservé? Aussi bien les guides lui racontèrent les mêmes histoires qu'il avait entendues plus haut, et il constata que leurs dires s'accordaient en général avec ceux des Memphites ou des Héliopolitains, ce qui le dispensa de les enregistrer tout au long[4]. Deux ou trois points

1. Sur les sources du Nil à Éléphantine, cf. ce qui est dit plus haut, au t. I, p. 19, 38-39, de cette *Histoire*. Le résumé des opinions entretenues sur le sujet des sources du Nil par les savants grecs se trouve dans Hugo Berger, *Geschichte der Wissenschaftlichen Erdkunde*, t. I, p. 104-120.

2. En voir la représentation dans Mariette, *Dendéra*, t. I, pl. 23.

3. Hérodote, II, xci; cf. Wiedemann, *Herodot's Zweites Buch*, p. 365-371.

4. Hérodote, II, iii; cf. Wiedemann, *Herodot's Zweites Buch*, p. 46-51. Il cite quelques légendes ou

seulement lui parurent dignes d'une mention. Et d'abord, il admira les trois cent soixante statues des grands prêtres d'Amon qui avaient déjà émerveillé Hécatée, son émule; il s'avisa que ces personnages étaient sans exception des hommes, fils chacun d'un autre homme, et il en profita pour railler la vanité de ses compatriotes qui n'hésitaient pas à inscrire un dieu en tête de leur généalogie après une vingtaine de générations à peine[1]. D'autre part, les sacristains lui avaient expliqué comment deux prêtresses thébaines ravies par les Phéniciens et vendues, l'une en Libye, l'autre en Grèce, avaient institué les premiers oracles dans ces deux pays. Il se rappela aussitôt le récit qu'on lui avait fait en Épire des deux colombes noires envolées de Thèbes l'une vers l'Oasis d'Ammon, l'autre vers Dodone : celle-ci s'était abattue sur un vieux hêtre et elle avait trouvé une voix humaine pour réclamer la fondation en ce lieu d'un temple consacré à Zeus[2]. Hérodote ne se sent pas de joie à l'idée que la divination grecque dérivait par là de la divination égyptienne : il pensait, et ses compatriotes avec lui, ennoblir les cultes helléniques en les déduisant de ceux de l'Égypte[4]. A Éléphantine, on devait rebrousser chemin, car la dernière garnison perse était là : la Nubie commençait au ras de la cataracte, et les Éthiopiens, franchissant parfois la frontière, poussaient leurs pointes jusqu'à Thèbes. Éléphantine était, comme Assouân aujourd'hui, le centre d'un commerce florissant : on y voyait des Koushites de Napata et de Méroé, des noirs du Haut-Nil et du Bahr el-Ghazal, des Ammoniens, auprès desquels le curieux pouvait s'informer dans les bazars. La cataracte n'était infranchissable en aucune saison, et les riverains jouissaient du privilège d'y piloter les bateaux de commerce. La traversée durait quatre jours au lieu de trois et même de deux qui suffisent aujourd'hui.



LES MONTAGNES PERCÉES DE CARRIÈRES OU DE TOMBEAUX[3].

quelques faits sur Amon (II, XLII, LIV, LVI-LVIII, LXXXIII), sur Hercule (II, XLII), sur les serpents sacrés (II, LXXIX), sur la rareté des pluies (III, X).

1. HÉRODOTE, II, CXLIII; cf. WIEDEMANN, *Herodot's Zweites Buch*, p. 507-510.

2. HÉRODOTE, II, LIV-LV; cf. WIEDEMANN, *Herodot's Zweites Buch*, p. 242-246. J'ai indiqué, il y a longtemps déjà (BOUCHÉ-LECLERCQ, *Histoire de la Divination dans l'Antiquité*, t. II, p. 283, note 2), qu'il doit y avoir là, dans l'esprit des drogmans égyptiens, une confusion avec les deux couveuses d'Osiris, Isis et Nephthys, considérées comme *Zarait*, c'est-à-dire comme deux oiseaux d'espèce différente selon les traditions, vautours, corneilles ou colombes.

4. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de Gautier.*

3. HÉRODOTE, II, LIII sqq.; cf. WIEDEMANN, *Herodot's Zweites Buch*, p. 238 sqq.

Le Nil s'étalait à l'étage supérieur comme en un lac semé d'îles dont plusieurs, Philæ, Bigéh, renfermaient des sanctuaires célèbres, que les riverains se partageaient de moitié avec les Éthiopiens[1].

A le bien juger, ce n'était pas l'Égypte elle-même que les Grecs apercevaient, mais le décor extérieur et la mise en scène de la civilisation égyptienne. L'immensité des monuments, la splendeur des tombes, la pompe des cérémonies, la gravité et l'ampleur des formules religieuses, fascinaient leurs regards et les contraignaient au respect : la sagesse des Égyptiens était proverbiale chez eux comme chez les Hébreux. S'ils avaient pénétré dans les coulisses, il leur aurait fallu reconnaître que ces beaux dehors dissimulaient une décadence irrémédiable. Comme tous les êtres arrivés au terme de leur développement, l'Égypte vieillissante perdait de jour en jour son élasticité et ses vertus plastiques. Son génie s'était engourdi et comme durci au point de ne pouvoir plus rien assouplir aux contours qu'elle avait pris librement vers le temps de sa jeunesse; c'est au plus si elle remplissait encore sa forme acquise et si elle la soutenait assez pour que celle-ci ne se brisât pas autour d'elle. L'instinct n'était pas vain qui l'incitait à repousser l'invasion des coutumes et des idées étrangères ou même le simple contact avec les peuples récents. Elle sentait qu'elle ne tenait plus ensemble que par un reste de cohésion et d'habitude : la moindre altération qui modifierait l'équilibre de ses membres, loin de la consolider, lui enlèverait de la vigueur qu'elle avait et provoquerait chez elle une dissolution rapide. Elle vivait et elle cheminait en vertu de l'élan qui lui était imprimé par le jeu des ressorts d'autrefois, mais l'agencement de sa machine était si stable et si ingénieux qu'elle gardait encore en elle des réserves d'impulsion automatique suffisantes pour la mouvoir pendant des siècles, à la condition qu'on ne tentât pas d'introduire des rouages nouveaux parmi les anciens. Les qualités militaires n'avaient jamais été très éclatantes chez elle, non qu'elle fût lâche et qu'elle redoutât la mort, mais l'entrain lui manquait et l'ardeur de la bataille : comme emprisonnée dans la tactique et dans l'armement qui lui avaient assuré le succès jusqu'en son âge mûr, elle n'en voulait plus départir, et si elle enfantait encore une caste de soldats, elle ne


DARIUS III[2].

1. HÉRODOTE, II, XXVIII-XXIX, où le contexte montre bien que l'auteur était remonté jusqu'à Éléphantine; cf. WIEDEMANN, *Herodot's Zweites Buch*, p. 113-127.

2. *Dessin de Faucher-Gudin, d'après une pièce du Cabinet des Médailles, dont je dois un moulage à l'obligeance de M. Babelon*; cf. BABELON, *les Perses Achéménides*, pl. II, 19.

produisait plus des armées capables de victoire à elles seules. Il lui fallait pour vaincre associer ses recrues à des étrangers, à des Libyens, à des Asiatiques, à des Grecs, qui les entraînaient : elles faisaient masse alors, et leur poids tombant sur un ennemi entamé par les mercenaires achevait de le rompre, sinon elles ne savaient plus qu'endurer les coups bravement, puis les survivants s'enfuir, lorsque leurs rangs étaient éclaircis assez pour que la résistance devînt impossible. Comme la science militaire, l'art du gouvernement avait dégénéré en routine arriérée : la noblesse était aussi turbulente qu'autrefois, la royauté aussi impuissante quand l'appui du dehors lui faillait ou que ses bandes la trahissaient; la religion seule gardait de l'ascendant sur tous et commençait à remplacer l'idée de fidélité au Pharaon ou de dévouement au pays. Les fellahs n'avaient jamais été très sensibles à l'humiliation de servir un étranger, et ce qu'ils détestaient dans le roi persan, ce n'était pas précisément qu'il fût persan : leur orgueil imaginait toujours un moyen de le rattacher à la lignée solaire, et de métamorphoser l'Achéménide en un Pharaon légitime. Ce qui leur était odieux chez un Cambyse ou chez un Okhos, c'était le dédain que tel de leurs seigneurs d'aventure affichait pour la religion et la persécution qu'il déchaînait contre les immortels. Ils s'accoutumaient sans trop d'impatience à ne plus avoir l'un de leur race pour Pharaon et à voir leurs cités administrées par un Asiatique, mais pourquoi celui-ci préférait-il ses dieux et ne laissait-il pas Amon, Phtah, Horus, Râ au rang suprême qui seul leur convenait? Okhos leur avait rendu toute résignation impossible par la façon dont il avait traité l'Apis et le surplus du divin bétail[2] : sa brutalité lui avait fait un ennemi irréconciliable de la seule qui témoignât quelque vita-



UN ÉLÉPHANT ARMÉ EN GUERRE[1].

1. *Dessin de Boudier, d'après le petit groupe en terre-cuite provenant de Myrrhina et conservé au Musée du Louvre.* Ce petit monument est de l'époque des rois de Pergame, et le soldat que l'éléphant enlace de sa trompe et terrasse est un Gaulois d'Asie Mineure.

2. Cf. ce qui est dit plus haut à ce sujet, au t. III, p. 770, de cette *Histoire*.

lité parmi les nations du vieil Orient. C'était d'autant plus fâcheux que l'empire, malgré le regain de puissance qu'il venait de manifester, était loin d'avoir retrouvé l'énergie qui l'animait, je ne dirai pas au temps de Darius, mais seulement sous le premier des Xerxès. Sans doute l'armée et le revenu y demeuraient encore, malgré tout, l'armée et le revenu les plus considérables qu'il y eût au monde, mais la valeur des hommes n'était pas en proportion de la quantité. L'antique prouesse des Perses, des Mèdes, des Bactriens et des autres tribus de l'Iran n'avait pas fléchi; c'étaient toujours les mêmes fantassins sobres et braves, les mêmes cavaliers intrépides et agiles, mais, depuis un siècle, ni l'armement ni la tactique ne s'étaient améliorés autant qu'il eût fallu pour les hausser au niveau des milices helléniques. Le Grand Roi nourrissait toujours la superstition des machines extraordinaires. Il avait foi en l'efficacité des chars garnis de faux; ses rapports avec l'Inde lui ayant enseigné quel parti ses voisins orientaux tiraient des éléphants, il leur avait emprunté l'usage de ces animaux, et il en avait enrôlé des troupeaux dont il espérait merveilles. Malgré ces recrues d'espèce inouïe jusqu'alors, les contingents asiatiques n'étaient point l'élément sur lequel il comptait le plus en cas de guerre, mais les mercenaires loués à grand prix étaient le nerf véritable de sa puissance. Dès Artaxerxès II, les hoplites et les peltastes helléniques avaient décidé de l'issue de toutes les batailles persanes. Les expéditions sur terre et sur mer avaient été conduites par les généraux athéniens ou spartiates, par Conon, par Chabrias, par Iphicrate, par Agésilas, par Timothée ou par leurs élèves, et maintenant encore c'était à des Grecs, à Mentor le Rhodien, à Memnon, que le même Okhos avait dû ses succès. Les nations primitives, l'Égypte, la Syrie, la Chaldée, l'Élam, avaient connu chacune leur jour de suprématie, puis elles avaient décliné avec les siècles, et l'Assyrie les avait assemblées un moment sous son autorité. L'Assyrie morte, les Iraniens avaient recueilli sa succession, et ils avaient édifié un empire unique de tous les États qui les avaient précédés sur le territoire de l'Asie Antérieure, mais la décadence était venue foudroyante pour eux, et, maîtres depuis moins de deux siècles, ils semblaient s'enfoncer déjà dans un affaissement extrême. Leur domination continuait universelle, non par sa propre vigueur, mais par la faiblesse de leurs sujets ou de leurs voisins, et une attaque poussée à fond sur l'une de ses frontières avait bien des chances de la culbuter.

La Grèce était trop démoralisée elle-même pour lui inspirer des inquiétudes graves. Non seulement elle ne songeait plus à assaillir le Grand Roi chez lui

comme aux heures de l'hégémonie athénienne, et à lui imposer ses conditions de paix, mais ses discordes perpétuelles la lui avaient livrée et la lui livraient toujours plus : les cités l'élisaient pour arbitre dans leurs querelles, elles se disputaient son amitié, ses subsides en hommes ou en vaisseaux, ses dariques, elles armaient ou elles désarmaient sur son ordre, et l'instant paraissait proche où elles seraient une dépendance normale de la Perse, presque une satrapie régulière comme la Hellade asiatique. Elles avaient une chance unique d'échapper à cette destinée, si l'une d'elles ou si l'un des États qui les touchaient de près acquérait un ascendant tel qu'il réunît en un faisceau toutes les forces qu'elles recélaient encore : et justement la Macédoine, reléguée jusqu'alors à l'écart des courants généraux de la polititique, venait de secouer son inertie et de s'introduire violemment dans le concert hellénique sous les auspices de son roi Philippe. Bagoas comprit le danger dont cette ambition menaçait son peuple, et il n'hésita pas à prêter une aide efficace aux adversaires du Macédonien : Khersobleptès de Thrace, la ville de Périnthe, reçurent des secours qui leur permirent de le repousser victorieusement (340). Malheureusement, tandis qu'il travaillait à prévenir ce péril, les rivaux qu'il avait en cour s'ingéniaient à le perdre dans l'esprit de son maître. Leurs intrigues furent enfin couronnées d'un succès tel, que bientôt il se trouva placé dans l'alternative ou de tuer ou de périr lui-même : il empoisonna Okhos, pour éviter d'être assassiné ou supplicié, puis il éleva au trône le plus jeune des fils, Arsès, et il fit mettre à mort les autres enfants (336). L'Égypte salua cette fin tragique comme la vengeance des divinités qu'il avait outragées. Elle raconta que l'eunuque était égyptien, qu'il avait trempé dans le meurtre de l'Apis par crainte pour sa vie, mais qu'une fois sûr de l'impunité, il avait châtié le sacrilège. Sitôt que le poison avait produit son effet, il avait mangé un morceau du cadavre, puis jeté le reste aux chats; ensuite il avait ramassé les os et il y avait taillé des sifflets et des manches de couteaux[2]. Okhos avait étonné ses contemporains par la rapidité avec laquelle il avait rétabli l'intégrité de l'empire : ils le comparaient volontiers aux héros de sa race, à Cyrus, à Cambyse, à Darius. C'était leur faire injure par trop vouloir l'exalter, et, en dépit de ses victoires,

1. DIODORE DE SICILE, XVII, 5, Plutarque (*de Virt. Alexandri*, § 5) appelle le successeur d'Okhos Oarsès, ce qui rappelle le nom que Dinon donnait à Artaxerxès II (cf. ce qui est dit plus haut à ce sujet, au t. III, p. 746, note 3, de cette *Histoire*). Diodore dit que Bagoas détruisit toute la famille d'Okhos, mais le fait est inexact; Arrien (*Anabase*, III, XIX § 4) cite un fils d'Okhos vers 330, et l'on connaît, sous Alexandre, plusieurs autres membres de la race royale achéménide.

2. DIODORE DE SICILE, XVII, 5, ÉLIEN, *Histoires Variées*, VI, 8. Le cadavre de l'ennemi jeté aux chats pour qu'ils le dévorent est un trait d'imagination populaire, qu'on retrouve dans le *Conte de Satni Khâmois*; cf. MASPERO, *les Contes populaires de l'Égypte ancienne*, 2e éd., p. 200.

il ne fut guère qu'un despote du type ordinaire : sa ténacité tourna de suite à l'entêtement brutal, sa sévérité à la cruauté, et s'il remporta des succès, il le dut à ses généraux ou à ses ministres plus qu'à lui-même. Son fils Arsès se contenta d'abord d'être un instrument docile entre les mains de Bagoas : quand le goût de l'indépendance lui fut venu avec l'habitude du pouvoir et qu'il commença à s'irriter de sa chaîne, l'eunuque le sacrifia à sa sécurité et le supprima comme il avait fait son père l'année d'avant (336)[1]. Tant de meurtres commis coup sur coup avaient réduit si fort la famille achéménide qu'il craignit un moment de ne plus trouver un roi : il se décida enfin en faveur d'un certain Codoman[2], qui, selon les uns était l'arrière-petit-fils de Darius II[3], selon les autres n'appartenait pas à la race royale, mais avait exercé le métier de courrier dans sa jeunesse[4]. Il s'était distingué contre les Cadusiens, et il avait été nommé satrape d'Arménie par Okhos en récompense de sa bravoure[5]. Il assuma le nom de Darius à son avènement : brave, généreux, clément, doué d'un désir immense de bien faire, il valait mieux que tous ses prédécesseurs immédiats, et il aurait mérité de régner à une époque où l'empire était moins menacé. Bagoas s'aperçut bientôt que ce protégé, dont il avait cru pouvoir diriger la conduite entièrement, prétendait gouverner par lui-même, et il voulut se débarrasser de lui ; mais, trahi par un de ses complices, il fut contraint de boire le poison qu'il avait versé à Darius[6]. Toutes ces révolutions avaient détourné l'attention de la cour des événements qui s'accomplissaient autour de la mer Égée, et Philippe en avait profité pour démasquer les desseins qu'il méditait de longue date contre la Perse. Après avoir triomphé de la Grèce, il avait envoyé une armée de dix mille hommes en Asie, sous Parménion et sous Attale (336). Roulait-il dès lors les projets de conquête universelle que son fils Alexandre afficha bientôt? Il se contentait pour le moment de soulever les cités de la côte Égéenne et de leur rendre la liberté qui leur était ravie depuis près d'un siècle : lui-même suivrait, dès que ces enfants perdus auraient pris pied solidement en Asie. On sait comment il fut assassiné la veille de son départ (336), et quelles difficultés obligèrent Alexandre à suspendre

1. Diodore de Sicile, XVII, 5, Arrien, *Anabase*, II, xiv 5, où il est dit que Codoman avait été le complice de Bagoas dans le meurtre d'Arsès. Cf. Strabon, XV, iii § 24, p. 735.

2. Trogue Pompée lui donne ce nom de Codoman (Justin, x, 3), propablement d'après Dinon.

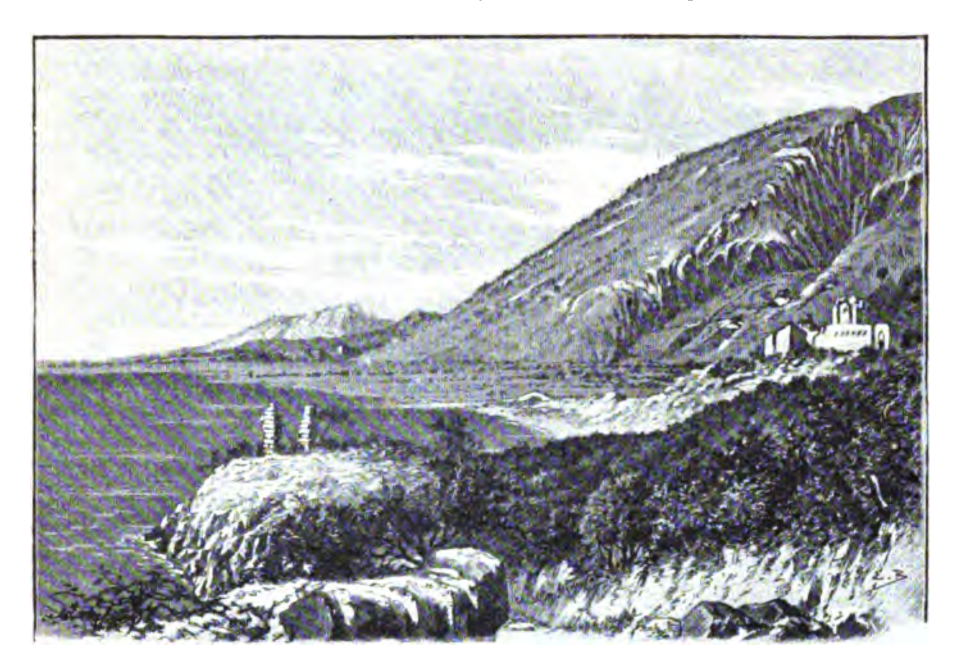
3. Diodore de Sicile, XVII, 5, lui attribue pour grand-père un certain Ostanès qui aurait été le frère d'Artaxerxès II, le même probablement que Ctésias appelait Oxandrès (*Fragment 29* § *49*, dans Müller-Didot, *Ctesiæ Cnidii Fragmenta*, p. 55).

4. Strabon, XV, iii § 24, p. 735, Plutarque, *Vie d'Alexandre*, § 18.

5. Justin, X, 3, où Trogue Pompée avait suivi probablement le récit de Dinon ; cf. Diodore de Sicile XVII, 6.

6. Diodore de Sicile, XVII, 6.

l'exécution des plans paternels. Darius tenta d'utiliser ce répit que la fortune lui accordait; selon l'usage, il ameuta une partie de la Grèce contre la Macédoine à grand renfort de dariques, et la fortune lui sourit d'abord. Tandis qu'Alexandre détruisait Thèbes, Memnon le Rhodien, à qui la défense de l'Asie Mineure avait été confiée, contraignit les envahisseurs à se cantonner dans la Troade : si la flotte persane paraissait en temps utile et surveillait



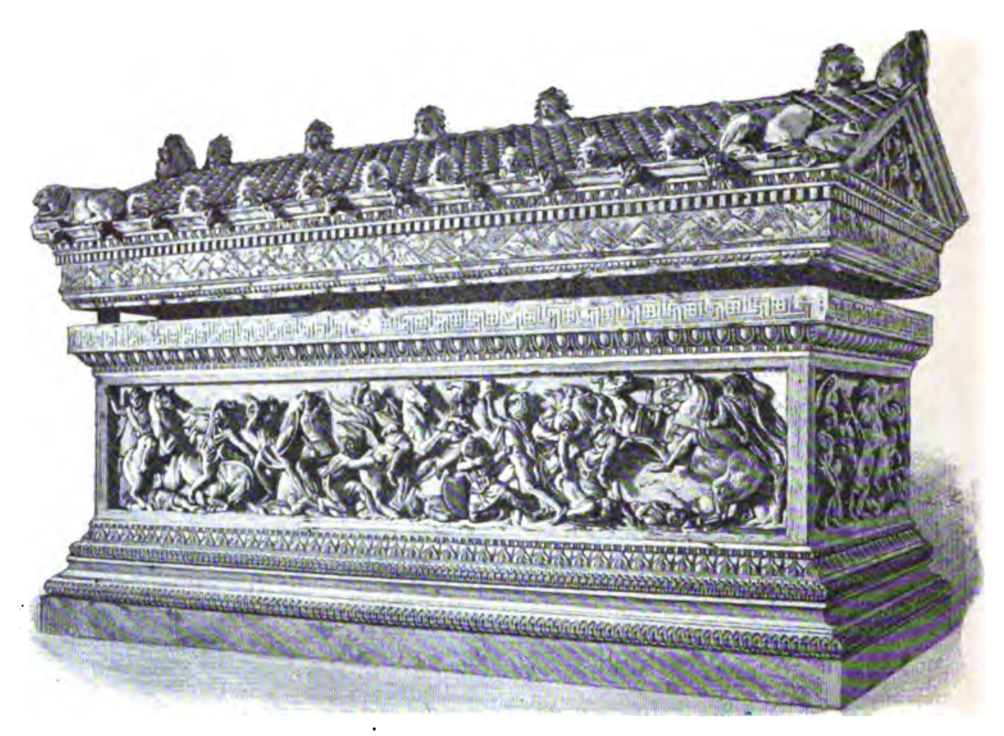
LE CHAMP DE BATAILLE D'ISSUS[1].

activement les détroits, l'avant-garde macédonienne succomberait avant que le gros eût réussi à la rallier en Asie, et alors qu'en adviendrait-il d'une aventure qui eût débuté par un pareil désastre? Mais la Perse ne savait plus rien faire à l'heure convenable : ses vaisseaux armaient encore au moment où l'ennemi parut sur la côte européenne de l'Hellespont, et Alexandre embarqua et débarqua son armée entière à loisir, sans avoir à tirer l'épée du fourreau. Il menait avec lui environ trente mille hommes de pied, et quatre mille cinq cents chevaux, les troupes les meilleures commandées par les meilleurs généraux du temps, Parménion, ses deux fils Nikanor et Philotas, Cratère, Clitos, Antigone, et d'autres dont les noms sont présents à toutes les mémoires : c'était plus que Memnon et ses subordonnés n'étaient en mesure de lui

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie de Lortet*; cf. LORTET, *la Syrie d'aujourd'hui*, p. 12.

opposer, au moins à l'ouverture de la campagne, pendant les opérations qui décidèrent du succès de l'entreprise.

Les premières années sont comme une revue des pays et des nations qui avaient joué jadis le rôle principal dans l'histoire de l'Orient. Une rencontre aux gués du Granique, quelques jours à peine après la traversée de l'Helles-



BAS-RELIEF D'UN SARCOPHAGE DE SIDON REPRÉSENTANT UN ÉPISODE DE LA BATAILLE D'ISSUS[1].

pont, livra l'Asie Mineure à la merci de l'invasion (334). La Mysie, la Lydie, la Carie, la Lycie, se soumirent sans résistance que de Milet et d'Halicarnasse, puis au printemps de 333, la Phrygie suivit le branle, ainsi que la Cappadoce et la Cilicie; c'était le monde hittite et asianique, dont les derniers représentants échappaient à l'influence orientale et passaient sous la suprématie de l'hellénisme. Au pied de l'Amanos, Alexandre se heurta, non plus aux lieutenants de Darius, mais à Darius même. L'Amanos et la portion du Taurus qui confine à l'Euphrate avaient toujours tracé la limite moyenne entre le domaine des races péninsulaires et celui des peuples de langues sémitiques : une seconde bataille auprès d'Issus, à l'entrée des Portes Ciliciennes, déblaya le terrain, et

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie*; cf. HAMDY-BEY et THÉODORE REINACH, *les Sarcophages de Sidon*, pl. XXV.

donna au vainqueur le temps de recueillir l'hommage des contrés maritimes. La Syrie du Nord et la Cœlé-Syrie s'abandonnèrent à lui de Samosate à Damas; les villes secondaires de la Phénicie, Arad, Byblos, Sidon, et celles de Cypre en firent autant, mais Tyr lui ferma ses portes et elle s'en fia à sa position insulaire de la conserver indépendante, comme jadis aux jours de Sennachérib ou de Naboukodorosor. Ce fut moins un scrupule de loyauté qui l'enhardit à



L'ISTHME ACTUEL DE TYR[1].

cette extrémité que la conscience très claire des conséquences que la victoire du Macédonien aurait pour elle. C'est à la Perse qu'elle avait dû de ne pas succomber dans son duel séculaire contre les Grecs sur tous les points de la Méditerranée Orientale : la Perse non seulement avait enrayé les progrès de la colonisation hellénique en Cypre, mais elle avait ranimé la colonisation tyrienne, et l'élément phénicien avait recouvré la supériorité sur une partie considérable de l'île. La reddition équivalait au triomphe de la Grèce, par suite à la déchéance de la cité; les habitants préférèrent la lutte et ils la prolongèrent en désespérés pendant près de sept mois. Alexandre ne les réduisit qu'en construisant une digue qui amena ses machines au pied de leurs remparts et en comblant le détroit qui les avait séparés du continent : il changea leur île en presqu'île, et Tyr ne fut plus qu'une ville comme les autres, capable

1. *Dessin de Boudier, d'après un croquis de Lortet*; cf. LORTET, *la Syrie d'aujourd'hui*, p. 133.

encore d'activité, incapable de constituer à soi seule un État indépendant (332). La Phénicie à bas, la Judée et la Samarie cédèrent sans coup férir, mais la forteresse de Gaza imita l'exemple de Tyr, et, deux mois durant, elle barra la route du Delta. L'Égypte se révolta à l'approche du libérateur, avec une telle unanimité que le satrape Mazakès en fut déconcerté et capitula dès la première sommation. Alexandre hiverna aux bords du Nil. Comme les vieilles capitales du pays, Thèbes, Sais, Memphis elle-même, n'occupaient point le site qui répondait aux besoins du monde actuel, il fonda, en face de l'ile de Pharos, au bourg de Rakotis, une cité à laquelle il prêta son nom. La prompte prospérité de son Alexandrie montra combien l'emplacement en était heureux : moins d'un demi-siècle après sa naissance, elle avait éclipsé déjà toutes les métropoles de la Méditerranée orientale, et elle était devenue le centre de l'Hellénisme africain. Tandis que la construction s'en achevait, Alexandre, mis au courant des particularités du caractère égyptien, s'était décidé à consommer le seul acte qui pût lui concilier l'affection des indigènes et lui assurer leur fidélité pendant qu'il bataillerait dans l'Est : il se réclama de celui de leurs dieux dont la sainteté était respectée des Grecs, Zeus-Ammon, et il alla se faire adopter par lui dans l'Oasis. Salué fils du Dieu, il était un Pharaon légitime, Égyptien comme eux[1] : sitôt de retour à Memphis, il n'hésita plus à coiffer le pskhent selon les rites antiques[2]. Il regagna l'Asie au début de 331, et il franchit l'Euphrate. Darius avait essayé de lui reprendre l'Asie Mineure, mais le gouverneur de la Phrygie, Antigone, avait dispersé, dès 332, les troupes expédiées à cet effet, et le conquérant s'enfonça sans inquiétude dans ces régions d'au delà l'Euphrate, où les Dix Mille s'étaient promenés victorieusement avant lui. Il traversa le Tigre vers le 20 septembre, puis, huit jours plus tard, il choqua son rival en pleine Assyrie, non loin du village de Gaugamèles, dans une position étudiée de longue date et propre aux évolutions de la cavalerie. Au Granique et près d'Issus, l'élément grec tenait une part considérable parmi les forces qui lui avaient disputé le succès : cette fois, deux ou trois mille mercenaires seulement accompagnaient le grand roi, mais l'Asie semblait s'être levée entière pour un dernier effort, et elle opposait ce qu'elle avait de plus vaillant en hommes à la discipline macédonienne. Persans, Susiens, Mèdes,

1. Sur la valeur et la signification de ce fait, cf. Maspero, *Comment Alexandre devint Dieu en Égypte*, dans l'*Annuaire de l'Ecole des Hautes Etudes*, 1897, p. 4-30.

2. Le fait n'est mentionné que dans le Pseudo-Callisthenes, § xxxiv, éd. Müller-Didot, p. 38. Il est pourtant conforme à la réalité qu'on peut l'admettre pour aussi réel que si on le rencontrait chez un historien sérieux : l'auteur du roman l'avait puisé à bonne source (Mahaffy, *History of Egypt under the Ptolemaic Dynasty*, p. 4, note 2).

Arméniens, Iraniens de la Bactriane, Sakes, Indiens, ils étaient là prêts à faire de leur mieux : tout ce que la tactique orientale avait imaginé d'instruments de guerre les accompagnait, les chars garnis de faux, dernier reste de la charrerie qui avait régné sur les champs de bataille depuis les Thébains de la XVIIIe dynastie jusqu'aux derniers Sargonides, et, à côté de ces engins surannés, les éléphants de l'Inde en ligne pour la première fois contre les régiments européens. Cette élite paya bravement de sa personne, mais l'armement per-



LA BATAILLE D'ARBÈLES, D'APRÈS LA MOSAIQUE D'HERCULANUM[1].

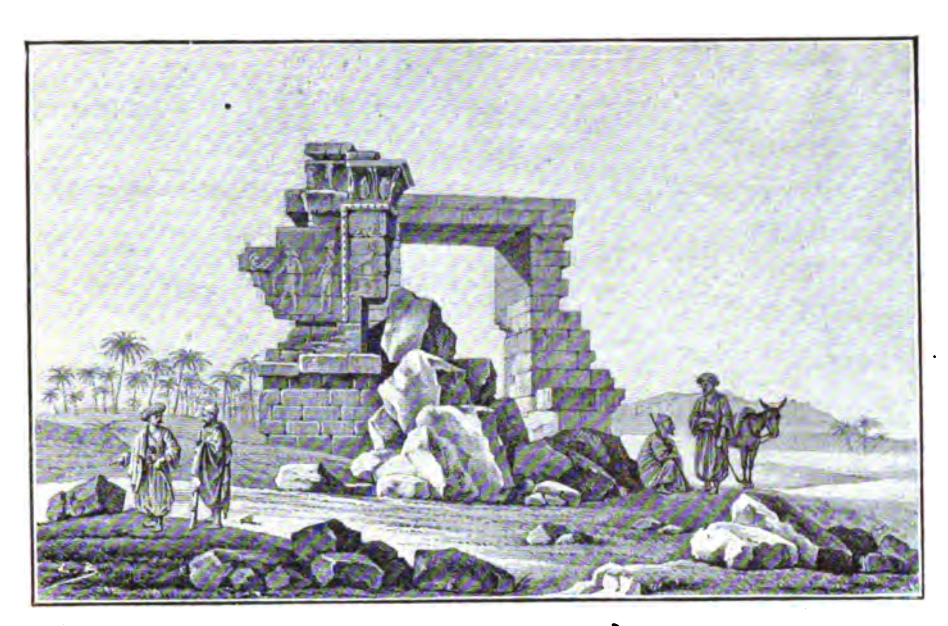
fectionné des Macédoniens, surtout la supériorité tactique de leurs chefs, l'emportèrent : la soirée du 30 septembre vit Darius en fuite et l'empire achéménide écrasé sous les charges furieuses des escadrons d'Alexandre. Babylone tomba quelques jours plus tard, puis Suse, puis, au printemps de 330, Ecbatane, et bientôt après Darius expira sur les routes de Médie, assassiné par ses derniers généraux.

Lui mort, la Perse sombra dans l'obscurité d'où Cyrus l'avait tirée un peu plus de deux siècles auparavant. Les Mèdes exceptés, aucune des nations qui avaient exercé l'hégémonie avant elle n'avait disposé d'autant de ressources et ne laissa si peu de traces, pas même l'Assyrie. Une douzaine de palais, autant de tombeaux, des autels et des stèles clairsemées, des fragments d'épopées recueillis par les Grecs, les débris remaniés souvent des livres religieux d'où l'Avesta est issu, lorsqu'on a passé en revue tout ce qui subsiste d'elle, qu'y

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

remarque-t-on qui égale pour l'intérêt ou pour l'étendue les monuments ou les écrits innombrables que l'Égypte et la Chaldée nous ont légués? Les Iraniens, initiés aux civilisations orientales dans le temps qu'elles déclinaient vers la vieillesse, vieillirent soudain à leur contact. Prenant l'âge avec le patrimoine de leurs vaincus, ils perdirent toute la verdeur de la jeunesse en quelques années, et c'est au plus s'il leur resta bientôt assez d'énergie pour maintenir dans son intégrité l'empire qu'ils avaient fondé. Aussi bien les grands peuples auxquels ils succédaient, si la vigueur leur manquait pour continuer leur vie propre, ils n'étaient pas si dégénérés encore qu'ils eussent conscience de leur débilité et qu'ils se fussent résignés à se fondre dans la vie d'autrui : ils croyaient que la crise dont ils souffraient cesserait comme tant d'autres d'où ils étaient sortis comme rajeunis, et dès que l'occasion s'offrait de déployer leur activité, ils partaient en guerre contre le seigneur iranien. Du premier des Darius jusqu'au dernier l'histoire des Achéménides est une série presque ininterrompue de guerres intérieures avec les provinces en révolte. Grecs d'Ionie, Égyptiens, Chaldéens, Syriens, tribus de l'Asie Mineure, ils se levaient l'un après l'autre, tantôt isolés, tantôt plusieurs ensemble, ceux-ci pour deux ou trois années à peine, ceux-là, comme l'Égypte, pour plus d'un demi-siècle. La répression qui châtiait chacune de leurs rébellions ne les décourageait pas : ils couraient aux armes sitôt qu'ils croyaient entrevoir une chance de succès, et ils combattaient de nouveau tant qu'enfin la lassitude leur faisait tomber l'épée des mains. Ils épuisèrent la Perse à ce jeu, mais la Perse acheva d'user ce qui restait de vitalité à chacun d'eux : lorsque la Macédoine entra en scène, sujets et maîtres, ils étaient tous dans un état de prostration telle qu'on pouvait estimer leur fin prochaine. Le vieux monde oriental agonisait à bout de forces : avant qu'il fût mort de lui-même, l'audace heureuse d'Alexandre appela la Grèce à recueillir sa succession.

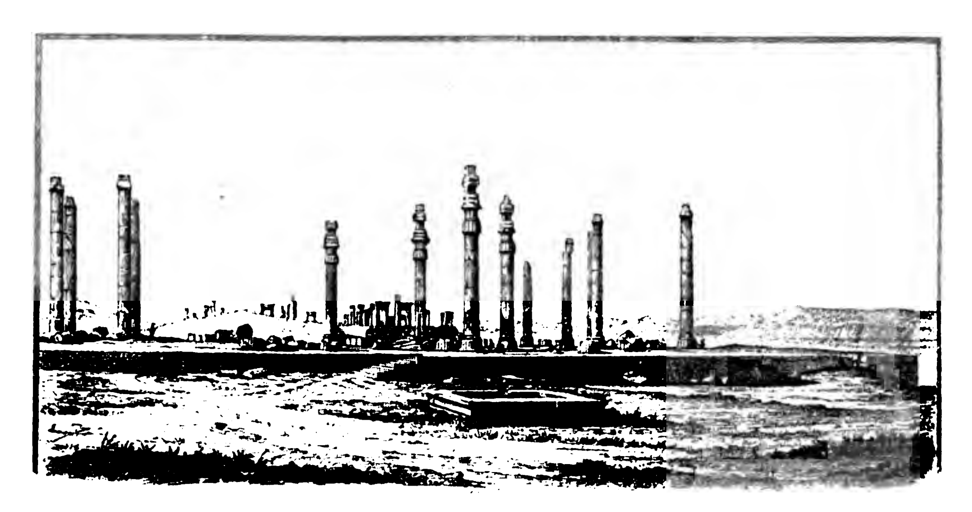




UNE DES PORTES DU TEMPLE DE ZEUS À L'OASIS D'AMMON.

Table des Gravures





LES RUINES DE L'APADANA DE XERXÈS, À PERSÉPOLIS.

Table des Matières

I

LA RENAISSANCE ASSYRIENNE ET LA LUTTE POUR LA SYRIE

II

TIGLATPHALASAR III ET LA CONSTITUTION DE L'EMPIRE ASSYRIEN (744-722)

III

SARGON D'ASSOUR ET SENNACHÉRÎB

(722-681)

IV

L'APOGÉE DE LA PUISSANCE ASSYRIENNE
ASARHADDON ET ASSOURBANABAL

V

LES MÈDES ET LE SECOND EMPIRE CHALDÉEN

VI

LA CONQUÊTE IRANIENNE

VII

LA FIN DU VIEUX MONDE ORIENTAL



37 390. — PARIS. IMPRIMERIE LAHURE,
9, rue de Fleurus, 9

[illegible]

[illegible]

G. MASPERO

III

LES EMPIRES

Hachette & Cie



